
HONNEUR
ET
PATRIE
LAGHOUAT
SÉBASTOPOL
SOLFÉRINO
SAN-LORENZO
EXTREME-ORIENT
HISTORIQUE DU 3e RÉGIMENT
DE TIRAILLEURS ALGÉRIENS


HONNEUR
ET
PATRIE
LAGHOUAT
SÉBASTOPOL
SOLFÉRINO
SAN-LORENZO
EXTRÊME-ORIENT
HISTORIQUE DU 3e RÉGIMENT
DE TIRAILLEURS ALGÉRIENS

[illegible]
[illegible]
en souvenir des temps passés ensemble
sur le rocher de Constantine.
[illegible]

HISTORIQUE

DU 3e RÉGIMENT

DE

TIRAILLEURS ALGÉRIENS

HISTORIQUE

DU 3e RÉGIMENT

DE

TIRAILLEURS ALGÉRIENS

PAR

L. DARIER-CHATELAIN

LIEUTENANT AU CORPS

OUVRAGE RÉDIGÉ D'APRÈS LES ORDRES DE M. LE COLONEL BOITARD

« Je ne prétends pas que vos soldats soient les meilleurs de l'armée française, mais je n'en connais pas qui vaillent mieux. Avec une troupe comme la vôtre, on peut tout entreprendre, on peut tout oser. »

(Paroles du colonel Canrobert au commandant Bourbaki, au sujet du bataillon de Tirailleurs de Constantine.)

CONSTANTINE

GEORGES HEIM, ÉDITEUR

2, RUE D'AUMALE, 2

—

1888

A

MONSIEUR LE COLONEL MARMET

COMMANDANT LE 3e RÉGIMENT DE TIRAILLEURS ALGÉRIENS

HOMMAGE RESPECTUEUX DE L'AUTEUR

AVERTISSEMENT

M. le colonel Boitard, aujourd'hui général de brigade, m'a confié la rédaction de l'Historique du 3e régiment de Tirailleurs algériens. Détaché pour cela pendant trois mois au ministère de la guerre, j'ai pu, grâce à la bienveillance de M. le lieutenant-colonel Guérin-Précourt et de M. le commandant Belhomme, chargés des archives historiques, m'y procurer tous les renseignements qui me faisaient défaut; ces documents, joints à d'autres mis obligeamment à ma disposition par M. le colonel Boitard, m'ont permis de rétablir avec certains détails et dans toute leur vérité, les événements militaires auxquels le corps a pris directement part.

Il se peut cependant que, malgré ces consciencieuses recherches, des faits d'armes importants n'aient pas été signalés; il se peut également que d'autres soient incomplètement traduits. Ce sont là des lacunes qu'il sera plus tard facile de combler, si tous ceux qu'elles peuvent intéresser veulent bien les faire remarquer et fournir les indications qu'il ne m'a pas été possible de me procurer.

J'ai cru devoir diviser ce travail en trois parties : la première est l'historique sommaire de tous les corps d'infanterie indigène qui ont précédé le 3e Tirailleurs dans la province de Constantine; la deuxième va du jour de la formation du régiment à la campagne de 1870-1871 inclusivement; enfin la troisième, qui doit être continuée, s'occupe de toutes les expéditions qui ont eu lieu pendant ces dix-sept dernières années. Cette division semblait, à mes yeux, se rapporter à trois périodes bien distinctes pour les régiments de Tirailleurs algériens : leur origine; leur création et le perfectionnement de leur

organisation; leur complète assimilation, au point de vue essentiellement militaire, aux autres corps d'infanterie de l'armée. Un appendice donne la liste des chefs de bataillon et des colonels qui ont commandé les Tirailleurs indigènes de la province de Constantine depuis qu'ils forment une troupe régulière, les noms des officiers tués à l'ennemi et le total des pertes éprouvées par le régiment et les bataillons qui ont servi à sa formation.

Puissé-je avoir retracé comme il méritait de l'être le passé de ce beau régiment; puissé-je avoir rendu à ceux qui sont tombés à l'ombre de son drapeau tout l'hommage qui leur revient; puissé-je surtout, par le récit de ce passé, avoir contribué à fortifier notre confiance dans l'avenir!

L. D.-C.

HISTORIQUE

DU 3e RÉGIMENT DE TIRAILLEURS ALGÉRIENS

PREMIÈRE PARTIE

(1830-1856)

HISTORIQUE DES CORPS D'INFANTERIE INDIGÈNE AYANT PRÉCÉDÉ LE 3e RÉGIMENT DE TIRAILLEURS DANS LA PROVINCE DE CONSTANTINE ET ÉTANT ENSUITE ENTRÉS DANS LA COMPOSITION DE CE DERNIER

CHAPITRE I

(1830-1842)

Origine du 3e régiment de Tirailleurs algériens. — Bataillon turc de Bône; son origine. — Événements de la casbah de Bône. — Opérations auxquelles ce bataillon prend part depuis sa formation jusqu'à sa fusion avec le bataillon turc de Constantine.

Le 3e régiment de Tirailleurs algériens a été formé le 1er janvier 1856, en exécution d'un décret impérial du 10 octobre 1855.

Entraient dans la composition de ce nouveau corps:

1° Le 1er bataillon de Tirailleurs indigènes de Constantine, qui lui-même avait été formé le 11 août 1842, conformément à une ordonnance royale du 7 décembre 1841, avec le bataillon turc de Constantine et le demi-bataillon turc de Bône;

2° Un contingent ayant fait partie du régiment de Tirailleurs algériens qui avait pris part à la campagne de Crimée. Ce contingent avait été tiré, le 9 mars 1854, du bataillon de Tirailleurs de Constantine.

3° Le 2e bataillon de Tirailleurs indigènes de Constantine, formé le 1er mars 1855, en exécution d'un décret impérial du 9 janvier de la même année.

La première troupe d'infanterie indigène au service de la France dans la province de Constantine fut le bataillon turc de Bône. Ce bataillon, qui subsista jusqu'en 1842 à titre de corps irrégulier, fut formé, ou plutôt conservé à notre solde, lors de l'occupation définitive de Bône, en 1832. Les hommes qui lui servirent d'abord de noyau furent même mêlés d'une façon si directe aux événements qui précédèrent et accompagnèrent cette occupation, que, pour l'intelligence des faits, il importe de remonter un peu plus haut.

Au mois d'août 1830, Bône avait été occupé une première fois, sans coup férir, par le général Damrémont. Celui-ci s'y maintenait victorieusement, malgré plusieurs attaques venues du dehors, lorsque, appelé à Oran avec les quelques troupes qui l'avaient accompagné, il dut abandonner cette ville, la laissant réduite à ses seules ressources pour résister aux tribus voisines, qui ne lui pardonnaient pas de s'être donnée aux Français. Ses habitants parvinrent cependant à se défendre, grâce au concours d'une centaine de Turcs qui, ayant quitté le service d'Ahmed, bey de Constantine, se trouvaient alors dans la place.

Près d'une année se passa ainsi, sans que rien indiquât que cet état d'hostilités dût bientôt cesser. Fatiguée, la population de Bône résolut d'appeler les Français à son secours. Le général Berthezène était alors commandant de nos forces militaires dans le nord de l'Afrique; il vit là une excellente occasion de prendre pied dans la province de Constantine, et fit aussitôt partir le commandant Huder avec cent vingt-cinq zouaves, tous musulmans. Ce détachement arriva à Bône le 14 septembre; il y fut très bien reçu par les habitants, et s'établit partie dans la ville, partie dans la casbah.

A Bône se trouvait alors un ancien bey de Constantine nommé Ibrahim, personnage fourbe, qui cherchait à refaire sa fortune tout en ayant l'air de nous servir. Il sut capter la confiance du commandant Huder, et obtint même de ce dernier quelque argent pour de prétendus services rendus. Ibrahim s'en servit pour soudoyer quelques hommes, avec lesquels il se présenta à la casbah, au moment où l'officier qui la commandait était absent. Séduite par ses largesses, une partie de la garnison se déclara pour lui; une lutte s'engagea alors entre ses partisans et les nôtres, et, resté maître de la citadelle, il en fit fermer les portes. Aussitôt prévenu, le commandant Huder réunit à la hâte quelques soldats pour la reprendre; mais, repoussé par une vive fusillade, il dut rentrer dans la ville.

Le lendemain, quelques Arabes de la campagne vinrent se joindre à Ibrahim, d'autres se réunirent au dehors. La position devenait critique. Il y avait dans la rade de Bône deux bâtiments de l'État; M. Huder pensa d'abord à leur demander quelques hommes de débarquement; mais, comptant toujours sur le concours de la population, il attendit. Deux jours se passèrent ainsi.

Cependant, le 29 septembre, la révolte devenant de plus en plus menaçante, il se décida à partir. Dès qu'ils apprirent cette détermination, les Arabes du dehors se précipitèrent sur les portes, égorgèrent le capitaine Bigot, qui commandait les zouaves, et poursuivirent jusqu'aux embarcations françaises les quelques hommes qui accompagnaient encore le commandant

Huder. Ce dernier, qui avait déjà reçu deux blessures, fut tué au moment où il mettait le pied sur un canot. Quelques instants après deux bricks, venant d'Alger, apportaient deux cent cinquante zouaves sous les ordres du commandant Duvivier. Celui-ci voulait tenter un coup de main; mais les commandants des bâtiments s'y étant opposés, l'expédition rentra à Alger, où elle arriva le 11 octobre.

Après cette catastrophe, Ibrahim ne tarda pas à indisposer les habitants de Bône par ses exactions; seule la crainte de tomber entre les mains du bey de Constantine, qui avait envoyé contre eux Ben-Aïssa, son lieutenant, les empêcha de séparer leur cause de la sienne.

Ibrahim se défendit d'abord avec quelque succès; puis, craignant pour sa sécurité personnelle, il se retira dans la casbah avec les Turcs qu'il avait enrôlés, abandonnant la ville à son propre sort. Réduite à la dernière extrémité, la population résolut encore une fois d'implorer la protection de la France. Une députation fut envoyée au duc de Rovigo, alors gouverneur général, qui dépêcha aussitôt le capitaine Joseph (Yusuf) pour s'assurer du véritable état des choses. Sur le rapport de ce dernier, il fut décidé qu'on enverrait d'abord des vivres aux habitants, et que le capitaine d'artillerie d'Armandy irait organiser la défense en attendant l'arrivée de secours plus directs.

Le 29 février, le capitaine d'Armandy arrivait à son tour. La situation n'avait pas changé; au contraire, les habitants étaient de plus en plus démoralisés. Dans la nuit du 5 au 6 mars, Ben-Aïssa pénétra dans la ville, dont les portes lui furent ouvertes par ses partisans. M. d'Armandy n'eut que le temps de gagner la felouque *la Fortune*, qui se trouvait en rade; on le pressait de partir; mais, sentant qu'il y avait encore quelque chose à faire avec les Turcs qui se trouvaient dans la citadelle, il se contenta de s'éloigner du feu des Constantinois. Il ne voulait rien entreprendre avant l'arrivée de Yusuf, qui était parti pour Tunis sur la goélette *la Béarnaise* pour aller effectuer un achat de chevaux. Quelques jours après Ben-Aïssa lui offrit une entrevue; M. d'Armandy n'hésita pas à se rendre à cette invitation, et il fut convenu que les hostilités seraient suspendues jusqu'à ce que le général en chef eût répondu à certaines propositions du bey de Constantine.

On attendait donc, de part et d'autre, des nouvelles d'Alger, lorsque, le 26, la *Béarnaise* revint de Tunis ramenant le capitaine Yusuf. Sûr d'avoir dans ce dernier un intelligent et courageux collaborateur, le capitaine d'Armandy se proposa de mettre à exécution un projet mûri depuis longtemps et qu'à force d'audace il espérait voir réussir. Il s'assura, auprès du commandant de la *Béarnaise*, du concours de trente marins de débarquement; puis, dans la nuit qui suivit, il se rendit, seul avec le capitaine Yusuf, au milieu des Turcs d'Ibrahim pour essayer de les gagner à notre cause. Ses propositions furent d'abord favorablement écoutées; mais quelques fidèles d'Ibrahim ayant suscité un tumulte, les deux capitaines durent fuir pour sauver leur vie. Une lutte s'engagea alors, et se termina à l'avantage de nos partisans. Ibrahim prit la fuite avec les siens. Prévenu, le capitaine d'Armandy revint aussitôt avec les marins mis à sa disposition, et, quand le jour parut, on put voir les couleurs françaises se balancer au-dessus de la citadelle de Bône.

Il était temps; impatient de ne pas recevoir des nouvelles d'Alger, Ben-Aïssa devait attaquer la casbah le lendemain. Désespérant désormais de s'en emparer, et sans elle ne pouvant compter rester dans la place, il prit le parti de se retirer. Seulement qu'allait-il laisser aux Français? Des ruines. Bône fut livré au pillage, et ses malheureux habitants durent suivre le farouche lieutenant d'Ahmed-bey. Ce ne fut pas tout; à peine ce dernier se fut-il éloigné, que les Arabes des environs tombèrent sur ce que l'incendie et les Constantinois avaient pu laisser.

Pour garder leur conquête, les capitaines d'Armandy et Yusuf ne disposaient que des Turcs. Tout dépendait de la fidélité de ces hommes, qu'aucun autre gage que la parole donnée ne liait à nous. Yusuf en reçut le commandement et, sous la direction du capitaine d'Armandy, s'occupa aussitôt de parer aux premières difficultés. Il s'agissait de faire cesser le sac de la ville et de permettre aux habitants qui avaient pu échapper à Ben-Aïssa d'y rentrer. Le lendemain, une embuscade de vingt Turcs fut envoyée à l'une des portes; dès qu'elle fut à son poste, quelques bombes furent envoyées sur les pillards, qui prirent aussitôt la fuite et défilèrent sous son feu. Les Arabes perdirent beaucoup de monde, et de ce jour on ne les revit plus. Lorsque, le 8 avril, arrivèrent les premiers renforts venant d'Alger, la tranquillité était déjà rétablie.

Les Turcs avaient non seulement tenu leurs engagements, mais encore, en plusieurs circonstances, fait preuve d'un réel dévouement. Les licencier eût été plus que de l'ingratitude, de l'injustice. Aussi le capitaine d'Armandy s'opposa-t-il énergiquement à leur renvoi; bien plus, considérant la promesse qu'il leur avait faite comme une chose sacrée, il alla jusqu'à payer de ses deniers la solde due à ces hommes. Il fit ainsi, soit au moyen de ses propres ressources, soit en s'engageant envers d'autres officiers, une avance de quatre mille francs, qui lui fut enfin remboursée plus tard.

D'après le traité qui les liait à nous, ces Turcs devaient être payés chacun un boudjou (un franc quatre-vingts) par jour. Avec cette somme, ils avaient à pourvoir à tous leurs besoins.

Une certaine organisation fut donnée à cette troupe, qui rendit bientôt de précieux services. « L'abondance et le bien-être dont nous jouissons, écrivait à la date du 21 avril M. de Brivazac, commissaire général de police, sont dus en partie aux Turcs. Vous savez, en effet, que pour couper les communications et entraver le commerce, il suffit de quelques misérables qui arrêtent et dépouillent les habitants paisibles. Deux fois déjà nous nous sommes trouvés dans cette position; mais les Turcs commandés par le capitaine Yusuf sont allés surprendre les voleurs, et dès le lendemain tout est rentré dans l'ordre. »

Le 15 mai, le général Monck d'Uzer vint prendre le commandement des troupes de Bône. Son premier soin fut de s'occuper de la situation du bataillon turc. Il écrivit à ce sujet au maréchal Soult, alors ministre de la guerre; mais ce dernier, ne comptant que médiocrement sur la fidélité des gens qui le composaient, se contenta d'écrire de sa main, en marge de la lettre : « S'en servir, les bien traiter, augmenter leur nombre et s'en méfier. » C'était une recomman-

dation prudente, mais que les nouveaux services rendus par le bataillon turc allaient bientôt rendre inutile.

Le 27 juin, dans une sortie que le général d'Uzer effectua contre la tribu des Beni-Acou, ce bataillon, qui fut tout le temps à l'avant-garde, eut cinq hommes blessés. Le lendemain eut lieu un nouveau combat dans lequel il se signala encore et mérita tous les éloges du général.

Le 27 juillet, l'infanterie du bataillon faillit être prise par un incendie des hautes herbes. Yusuf la sauva en lui faisant passer la Seybouse sur les chevaux dont il disposait.

A la date du 24 août, l'effectif s'élevait à cent vingt fantassins et quatre-vingts cavaliers.

Le 8 septembre, Ibrahim-bey, qui depuis l'affaire de la casbah de Bône s'était retiré à Bizerte, étant parvenu à réunir quelques-unes des tribus qui nous étaient hostiles, se présenta devant la place avec une troupe de douze à quinze cents hommes. Pris entre deux colonnes qui sortirent par deux portes différentes, il fut complètement battu. Dans cette affaire, les Turcs eurent deux hommes blessés.

L'hiver de 1832 à 1833 se passa sans amener d'autres expéditions. La garnison de Bône était, du reste, trop cruellement éprouvée par les maladies pour tenir la campagne. Une épidémie ayant quelques symptômes de la fièvre jaune se déclara en novembre, et en quelques mois enleva un quart des troupes et de la population. Seul le bataillon turc ne fut pas atteint. On lui donna à garder les postes extérieurs, c'est-à-dire les plus malsains; il s'en acquitta avec dévouement, et, grâce à son activité, la tranquillité ne fut pas un instant troublée.

Le 20 avril, une sortie eut lieu contre les Ouled-Attia, qui avaient commis plusieurs actes de brigandage sur nos alliés et sur des Européens. La colonne, sous les ordres du général d'Uzer, se mit en route à minuit; le bataillon turc était à l'avant-garde. Au point du jour, la tribu fut surprise, et, après un engagement où Yusuf, qui venait d'être nommé commandant, fut blessé, tous les troupeaux des dissidents restèrent entre nos mains. Les Arabes eurent trente et un tués et durent nous abandonner quatre cent-cinquante bœufs ou vaches, le même nombre de moutons et quelques chevaux.

Lorsque les chaleurs arrivèrent, le bataillon fut réparti dans les blockhaus des environs de la place. Les tribus voisines étaient rentrées dans le devoir, et, grâce à l'administration ferme et prudente du général d'Uzer, le calme régnait partout. Mais l'état sanitaire restait toujours aussi mauvais, sinon pire, et la garnison en souffrait cruellement, à l'exception cependant du bataillon turc, qui restait dans d'excellentes conditions.

Cette situation difficile menaçant de se prolonger longtemps encore, pour y remédier le général pensa à former, avec ce bataillon et des Arabes recrutés parmi les habitants de la ville et les tribus amies du dehors, un corps de fusiliers entièrement composé d'indigènes et destiné à l'occupation des postes extérieurs. Le 2 septembre, il écrivit à ce sujet au ministre de la guerre, lui demandant l'autorisation de créer une première compagnie de deux cents hommes. C'était grever le budget d'une nouvelle dépense; sa demande fut

d'abord ajournée, puis oubliée. Mais le général se chargea de la rappeler; au mois de février 1834, il écrivait de nouveau en faisant ressortir les avantages de sa proposition: « Je prends la liberté, monsieur le Maréchal, disait-il, d'insister sur cette organisation qui pourrait prendre plus de développements à mesure que nous étendrons plus loin nos possessions. Les Anglais, dans l'Inde, se sont servis avec succès des naturels du pays pour accroître leur domination. L'essai que j'en ai fait moi-même a produit les plus heureux résultats, et je serai à même d'en obtenir de plus vastes lorsque vous m'aurez permis d'augmenter mes moyens. C'est avec des corps d'otages, à pied et à cheval, que nous pourrons plus tard occuper cette belle province. »

La lettre qui précède ne s'inspirait-elle pas d'une haute expérience et d'un large esprit de colonisation? Sans doute; mais l'idée du général d'Uzer n'était pas encore assez mûre, et il fallait attendre que le temps, les nécessités du moment et une plus longue pratique de la guerre d'Algérie eussent démontré l'utilité de cette création. Le bataillon turc resta donc à l'état embryonnaire, sans organisation régulière, formant un groupe d'environ deux cents fantassins ou cavaliers aux ordres de Yusuf, qui le considérait un peu comme une chose sienne, et s'en servait souvent comme de janissaires spécialement attachés à sa personne.

Au mois de septembre 1834, le maréchal Gérard se trouvant alors au ministère, le général fit une dernière tentative. Cette fois son projet fut admis en principe; mais le ministre, s'inspirant de ce qui avait été fait dans la province d'Alger, aurait voulu voir les indigènes incorporés dans les zouaves. Le général d'Uzer ne fut pas de cet avis, et, après quelques lettres échangées, les choses en restèrent là. La situation était d'ailleurs redevenue des plus satisfaisantes; la garnison de Bône suffisait, et au delà, aux besoins du service, et nulle création nouvelle ne s'imposait plus.

Cette question paraissait définitivement délaissée et le bataillon turc de Bône destiné à disparaître un jour faute d'éléments, lorsque l'arrivée du maréchal Clausel à la tête du gouvernement de nos possessions dans le nord de l'Afrique fit tourner tous les regards du côté de Constantine, et reporter sur la place de Bône une partie de l'intérêt dont jusque-là Alger et Oran avaient joui sans partage. Par le même concours de circonstances, Yusuf devint l'homme du jour; il fut, en attendant la déposition effective d'Ahmed, nommé bey *in partibus*, et eut pour mission de réunir sous son autorité toutes les tribus hostiles à ce dernier, pour en former un corps d'auxiliaires qui, dans l'esprit du maréchal, devait presque suffire à l'expédition projetée. Le bataillon turc devait lui-même être porté au chiffre de mille hommes et recevoir une instruction militaire suffisante pour lui permettre de résister à l'infanterie régulière du bey.

Tous ces projets furent soumis au maréchal Maison, ministre de la guerre, qui, toujours pour des raisons budgétaires, limita l'effectif du bataillon turc à cinq cents hommes; encore la somme d'un boudjou ne fut-elle maintenue que pour ceux qui avaient été enrôlés par le capitaine d'Armandy; les autres ne reçurent plus que 0,60 centimes par jour et les vivres de campagne.

L'expédition de Constantine eut lieu au mois de novembre. Le bataillon

turc fut placé dans la brigade de Rigny, et concourut d'abord au service de reconnaissance, puis à celui d'avant-garde. Le 15, la colonne, sous les ordres du maréchal Clausel, campa sous Guelma; le 16, sur les bords de la Seybouse; le 17, au pied du Ras-el-Akba, et le 19, à Ras-Oued-Zénati. Le 20, on commença à apercevoir de nombreux groupes d'Arabes, qui fuirent sans accepter le combat. Le temps était devenu des plus mauvais, les chemins étaient défoncés. Le soir, on campa au tombeau romain, à Somma. La nuit fut affreuse, le froid très vif; plusieurs hommes moururent. Le 21, on traversa l'Oued-Akmimin; le même jour on devait arriver devant Constantine. Le maréchal pensait qu'on y entrerait sans coup férir; mais à peine les troupes furent-elles sous le canon de la place, que celui-ci se fit entendre. Il n'y avait plus de doute, la ville était décidée à la résistance; il allait falloir l'attaquer de vive force. La brigade de Rigny fut envoyée au Coudiat-Aty; les autres troupes s'établirent au Mansourah.

Le 22, le maréchal fit canonner la porte du pont sur le bord du ravin. Aucune tentative ne fut faite du côté du Coudiat-Aty. Le 23, l'artillerie continua à battre la ville. Ce jour-là, Ahmed-bey, qui tenait la campagne pendant que Ben-Aïssa défendait la place, vint attaquer les troupes du général de Rigny et tenta de les déloger du Coudiat; mais celles-ci se défendirent vigoureusement, et l'ennemi dut se retirer.

La nuit suivante, une attaque fut tentée sur la porte du pont et échoua complètement. Une autre, dirigée par le lieutenant-colonel Duvivier sur la porte Bab-el-Oued, n'eut pas plus de succès.

Il fallut se résigner à la retraite. La brigade de Rigny évacua le Coudiat-Aty, gagna le Mansourah, et, le 24, le mouvement commença. Heureusement le temps se remit au beau; c'est ce qui sauva l'armée. Le soir, on revint au tombeau romain. Pendant toute la journée, les Arabes avaient harcelé l'arrière-garde et les flancs de la colonne. Le 25, on coucha à l'Oued-Talaga; le 26, au marabout de Sidi-Tamtam, sur l'Oued-Zénati; le 27, à Medjès-Amar, et, le 28, à Guelma. Le 1er décembre, on était de retour à Bône. Le bataillon turc, qui était parti avec cinq cents hommes, revenait avec à peine trois cents; les fatigues, les maladies, le froid et quelques désertions avaient produit tous ces vides. On se plut cependant à reconnaître la résignation avec laquelle ces pauvres gens, mal habillés, mal équipés et mal organisés, avaient subi toutes ces privations.

Pendant la période d'une année qui s'écoula entre la première et la deuxième expédition de Constantine, la situation du bataillon turc ne fut point modifiée. Yusuf, qui avait vu ses espérances politiques complètement déçues par l'insuccès d'une entreprise dont il avait été le principal inspirateur, s'était alors désintéressé de cette troupe, qui ne pouvait plus servir à son ambition. Il dut même bientôt quitter Bône, où sa présence ne pouvait rappeler que des mécomptes. Il fut remplacé, à la tête des troupes indigènes, d'abord par le capitaine de Bertier, des spahis, puis par le lieutenant Allégro, ce dernier avec le titre d'agha de l'infanterie.

Au mois de mars 1837, le bataillon comprenait encore trois cent quatre-vingts hommes, répartis entre les postes de Bône, la Calle et Dréan.

La seconde expédition de Constantine eut lieu au mois d'octobre de cette même année. Un détachement de cent dix-neuf hommes du bataillon turc fut désigné pour y prendre part, et se trouva compris dans les troupes de la brigade Trézel.

Cette fois, les opérations, mûrement et longuement préparées, amenèrent un résultat décisif : Constantine fut pris le 13 octobre 1837. Le 11, dans l'après-midi, après que les batteries de brèche eurent ouvert leur feu, le général Damrémont, désireux d'arrêter l'effusion du sang, résolut d'adresser une proclamation aux assiégés. Mais comment la faire parvenir? Un jeune soldat du bataillon turc s'offrit généreusement pour la porter. A ce moment, le feu de la place était très vif; la mission était périlleuse. Le parlementaire s'approcha des remparts en faisant connaître par des signes le caractère dont il était revêtu. On lui jeta une corde; il monta et ne reparut plus. On le crut perdu. Le feu, de part et d'autre, continua de plus belle. Le lendemain, on le vit revenir sain et sauf; on l'avait conduit à l'intendant du palais; celui-ci l'avait gardé une partie de la nuit pour lui bien faire voir les préparatifs de défense, puis l'avait renvoyé. Il n'avait pu être présenté à Ben-Aïssa; mais il rapportait cependant la réponse verbale suivante :

« Il y a à Constantine beaucoup de munitions de guerre et de bouche. Si les Français en manquent, nous leur en enverrons. Nous ne savons ce que c'est qu'une brèche ni une capitulation. Nous défendrons à outrance notre ville et nos maisons. Les Français ne seront maîtres de Constantine qu'après avoir égorgé le dernier de ses défenseurs. »

Le général Damrémont écouta cette réponse avec un profond intérêt, et s'écria : « Ce sont des gens de cœur. » Puis il monta à cheval pour aller visiter la nouvelle batterie de brèche, et s'arrêta en face de la ville. A ce moment, un boulet parti de la place le renversa sans vie.

Le détachement du bataillon turc ne prit pas une part directe à l'attaque de la ville; pendant l'assaut il resta à la garde du convoi. Le 20, il se remit en route pour Bône avec le général Trézel, qui ramenait un convoi de malades. Le 26, il rentrait dans cette ville.

A partir de ce moment, le corps auxiliaire dont nous venons de faire l'historique sommaire prit la dénomination de demi-bataillon turc de Bône. Un autre corps analogue allait être formé à Constantine, et la fusion de ces deux troupes allait amener, le 11 août 1842, la formation définitive d'un corps régulier, du bataillon de *Tirailleurs indigènes de Constantine.*

Pour en finir avec le rôle joué par le bataillon turc de Bône, il nous reste à parler des dernières opérations auxquelles il prit part. Ces opérations furent peu nombreuses, d'abord par suite de la dispersion du demi-bataillon qui fut fractionné entre Bône, la Calle et Guelma, ensuite à cause de la tranquillité qui ne cessa de régner aux environs de ces postes.

Il devenait cependant nécessaire de parcourir le pays, pour y asseoir notre autorité. Au mois d'avril 1838, une colonne, composée de quatre escadrons de spahis et d'environ deux cents hommes du demi-bataillon turc, fut placée sous les ordres du commandant de Mirbeck. Cette colonne parcourut tout le territoire compris entre la Seybouse et les frontières de Tunis, rendant la

justice, réparant les désordres intérieurs et faisant rentrer les contributions. Le 26, elle fut attaquée, près d'Aïn-Ghiar, par des insurgés appartenant aux Beni-Mézen, aux Ouled-Ali et aux Ouled-Amor-ben-Ali. Elle mit en fuite les contingents rebelles et leur tua une vingtaine d'hommes. A la fin du mois, elle rentrait à Bône.

Dans le courant du mois de mai eut lieu une seconde tournée, cette fois vers l'ouest de Bône, dans le bassin du lac Fezzara.

Les années 1839 et 1840 furent une ère de paix pour les garnisons du nord-est de la province de Constantine. Au mois de décembre 1840, il y eut cependant une expédition chez les Beni-Salah, dont le cheik, Ahmed-ben-Chaïb, avait traîtreusement assassiné le capitaine Saget, chargé du service topographique de la région.

En 1841, le remplacement du caïd de l'Edough provoqua le soulèvement de plusieurs tribus kabyles. Au mois de juillet, une colonne, à laquelle le demi-bataillon turc fournit un détachement d'une cinquantaine d'hommes, fut dirigée contre les Beni-Mohamed. Mais on ne put joindre l'ennemi, et cette colonne dut rentrer à Bône quelques jours après. Deux autres expéditions eurent encore lieu contre cette tribu en septembre et en novembre; puis tout rentra dans l'ordre, et le demi-bataillon turc put se consacrer à l'œuvre de réorganisation prescrite par l'ordonnance royale du 7 décembre 1841. Ce demi-bataillon, qui se trouvait alors réduit à deux cent cinquante hommes, forma, le 11 août 1842, les 7e et 8e compagnies du bataillon de Tirailleurs de Constantine créé par l'ordonnance ci-dessus. C'est sous cette dénomination que nous le retrouverons désormais dans le cours des événements qui vont avoir la province de Constantine pour théâtre.

CHAPITRE II

(1837-1842)

Bataillon turc de Constantine. — Sa formation. — Son organisation première. — Opérations militaires auxquelles il prend part depuis sa formation jusqu'au 11 août 1842.

Dès les premiers jours de notre entrée dans Constantine, des Turcs, des Koulouglis, des Kabyles et des habitants de la ville qui avaient été au service du bey Ahmed, étant venus nous demander à contracter un engagement, soit pour les spahis, soit pour un corps d'infanterie, le général Valée décida qu'il serait créé un bataillon indigène au moyen de ces divers éléments. Le recrutement commença le 17 novembre; le 9, le nombre des enrôlés s'élevait à quarante pour les spahis et à six cent cinquante pour l'infanterie. Les jours suivants, ces chiffres allèrent encore s'augmentant.

Le 9 décembre, le général de Négrier vint prendre le commandement de la garnison en remplacement du général Bernelle. Le 10, il fit paraître un ordre réglementant la formation du bataillon indigène, et le 12 il présida lui-même à cette formation. Ce bataillon prit le nom de *bataillon turc de Constantine*, et fut placé sous les ordres du commandant Paté, du bataillon de Tirailleurs d'Afrique. On lui adjoignit une compagnie de canonniers et un escadron de spahis. Les cadres furent formés d'officiers pris dans les divers corps de la garnison et de sous-officiers et de caporaux français et indigènes, nommés à titre permanent. La solde journalière de la troupe fut ainsi fixée : sergents, 1 fr. 10; caporaux, 75 c.; soldats, 60 c. Il pouvait être alloué un supplément de 40 c. par jour en remplacement de vivres. Cette solde devait suffire à tous les besoins, en dehors de l'équipement et de l'armement. Les hommes pouvaient prendre leurs repas et même loger en ville; ils se rendaient individuellement aux appels et aux rassemblements. Aucune tenue ne fut encore fixée, mais l'ensemble du costume musulman fut de rigueur.

A peine formé, le bataillon turc prit part à toutes les opérations que le général de Négrier dirigea pour reconnaître et pacifier l'intérieur de la province.

Le 25 décembre, ce général organisa une colonne mobile composée des compagnies d'élite des 26e et 61e de ligne, de celles des Tirailleurs d'Afrique, de cent cinquante hommes du 3e bataillon d'Afrique et de deux cent cin-

quante du bataillon turc. Cette colonne était destinée à faire des sorties et des reconnaissances instantanées. Lorsqu'elle devait se mettre en route, les ordres étaient donnés la veille au soir après la fermeture des portes, de sorte que rien ne transpirait au dehors. Le commandement en fut donné au lieutenant-colonel Paté, qui venait d'être nommé à ce grade et remplacé à la tête du bataillon turc par le commandant Janet, du 26e de ligne.

La première opération de la colonne mobile eut lieu le 19 janvier 1838, et fut dirigée contre la tribu des Mouïas, où l'on croyait que se trouvait Ben-Aïssa. On surprit cette tribu, on lui enleva quelque bétail, mais on ne trouva pas Ben-Aïssa. Ce dernier, effrayé, ne songea plus qu'à traiter avec nous. Il se rendit à Bône, où il fit sa soumission au général Castellane, qui l'envoya à Alger. Le 10 février, la colonne mobile se porta sur Milah, où elle fut très bien reçue par les habitants.

Du 17 au 19 février, on effectua une reconnaissance sur le Bou-Merzoug jusqu'aux sources de cette rivière. Le 26, la colonne mobile exécuta une razzia sur la tribu des Ouled-abd-el-Nour.

Le 7 avril, une reconnaissance fut dirigée sur Stora. Au retour, les Kabyles, descendus des montagnes, cherchèrent à inquiéter l'arrière-garde, composée en grande partie avec le bataillon turc; ils la harcelèrent pendant près de quatre heures, lui tuèrent trois hommes et lui en blessèrent dix-huit, mais sans parvenir à l'entamer et en faisant eux-mêmes des pertes considérables.

Le 28 avril, une colonne, dont le bataillon turc tout entier fit partie, quitta Constantine pour aller visiter le pays des Haracta. Le soir, elle bivouaqua au confluent de l'Oued-Kaleb et du Bou-Merzoug. Le 29, elle se rendit à El-Bordj, où elle séjourna le 30. Le 1er mai, elle s'arrêta dans la plaine de Temlouka; le 2, au delà de cette plaine, sur un des affluents de l'Oued-Cherf, où elle séjourna le 3 et le 4. Le 5, on traversa de nouveau le Temlouka, et l'on alla bivouaquer sur l'Oued-Méris, chez les Amer. Le 6, on arriva près de la mosquée de Sidi-bel-Abassi, et, le 8, toute la colonne rentrait à Constantine sans avoir eu à tirer un seul coup de fusil.

Du 15 au 30 mai eut lieu, dans le pays des Hanencha, une poursuite contre Ahmed-bey qui resta sans résultat.

Les Arabes n'avaient encore rien payé comme impôts depuis la prise de Constantine. Le général de Négrier résolut de faire cesser cet état de choses et chargea, vers la fin de juin, l'agha Hamlaoui d'exécuter cette opération fiscale. Il fut donné à ce dernier une escorte sous les ordres du commandant Janet, et comprenant un escadron de spahis et le bataillon turc. La tournée commença par la contrée qui se trouve au sud de la route de Milah à Djemilah, puis la petite colonne alla s'établir chez les Ouled-Kaleb. Tout se passa à peu près bien, et l'on rentra à Constantine vingt jours après en être parti.

A la fin de juillet, le général de Négrier fut remplacé par le général de Galbois. Un mois après sa prise de commandement, le 8 septembre, ce dernier partit de Constantine avec deux bataillons d'infanterie, trois cents chasseurs du 3e régiment, deux pièces de montagne, le bataillon turc et les spahis pour faire une nouvelle expédition chez les Haracta. Cette colonne, qui suivit à peu près le même itinéraire que celle qui, au printemps, avait opéré dans

la même région, ne trouva sur son parcours que des tribus soumises, et rentra à Constantine le 23, en même temps que le maréchal Valée, venu d'Alger, y arrivait de son côté.

Le gouverneur général venait dans le double but d'organiser la province et de fonder un établissement à Stora. Le 26 septembre, il fit reconnaître la route de Smendou à El-Arrouch. Quelques jours après, le général de Galbois prit possession de cette localité et y établit le bataillon turc, dont le commandement venait d'être donné au capitaine Mollière, des zouaves. La position fut aussitôt organisée défensivement. Le 9 octobre, enorgueillis par la prise d'un convoi qui allait de Constantine à Stora escorté par des Arabes, les Kabyles vinrent attaquer le camp occupé par le bataillon. Pendant plusieurs jours et plusieurs nuits ils le harcelèrent sans relâche, mais sans parvenir à lasser l'énergie des défenseurs. Ils se retirèrent honteusement, sans avoir remporté le moindre succès.

Dans les premiers jours de décembre, le bataillon turc vint occuper le camp de Smendou, d'où il fut bientôt dirigé sur Milah pour protéger les convois allant à Sétif. Il se trouvait dans ce poste lorsque le 3e bataillon d'infanterie légère d'Afrique fut attaqué à Djemilah. Pendant cinq jours, du 18 au 22 décembre, cette troupe se défendit héroïquement et souffrit toutes les angoisses de la soif. Aussitôt prévenu, le général de Galbois envoya à son secours un bataillon du 26e de ligne et deux compagnies du bataillon turc. Les Kabyles s'enfuirent à l'approche de ce détachement, qui arriva à Djemilah le 23. Quelques jours après, les deux compagnies du bataillon turc rentraient à Milah, et le bataillon tout entier reprenait la route de Constantine.

L'hiver de 1838 à 1839 fut exclusivement employé à l'instruction; aucune expédition n'eut lieu jusqu'au printemps.

Le 5 mai, le bataillon turc entra dans la composition d'une colonne qui devait, sous les ordres du général de Galbois, se porter sur Djidjelli par terre, pendant que le commandant de Salles, venant d'Alger avec un bataillon de la légion étrangère, s'y présenterait par mer. Cette colonne arriva jusqu'à Djemilah, où elle s'arrêta, le général de Galbois ne se décidant pas à traverser avec si peu de monde un pays que la nature du sol et les dispositions hostiles des habitants rendaient très dangereux. On resta quelque temps dans cette position, qui fut mise en état de défense, puis la colonne se porta sur Sétif, où furent laissés le bataillon turc et quatre compagnies du 23e de ligne.

Cette garnison travailla activement au relèvement des ruines de cette ancienne station romaine. En même temps elle envoya des détachements à Djemilah, au camp de Mohallad, et assura les communications avec Constantine.

Cependant, malgré les importants services qu'il rendait depuis sa formation, le bataillon turc n'avait encore reçu aucune récompense. Les officiers, dont la plupart y étaient entrés avec promesse d'avancement, commençaient à se sentir découragés devant une situation faite tout entière d'incertitude.

Les choses en étaient là lorsque, le 21 octobre, le duc d'Orléans arriva à Sétif avec le maréchal Valée et la colonne qui allait opérer dans les Bibans. Le prince, dont le voyage en Algérie avait surtout pour but de relever les négligences de l'administration de la guerre, fut touché de la situation de ce bataillon. Il promit de s'occuper sérieusement de son organisation définitive,

et, pour témoigner de sa sollicitude pour ce nouveau corps, il décida que les 1re et 5e compagnies prendraient part à l'expédition qui allait avoir lieu.

La colonne quitta Sétif le 25 octobre, et alla bivouaquer à Aïn-Turc, à vingt kilomètres à l'ouest. Le 26, on s'arrêta à Bordj-Medjana. Le 27, on s'établit sur l'Oued-Bouketon, et, le 28, on s'engagea dans les Bibans. Ce même jour, le général de Galbois se sépara du maréchal pour revenir sur Sétif avec quelques troupes, dont firent partie les deux compagnies du bataillon turc. Il arriva dans cette ville le 30, et y resta quelques jours pour y organiser le service. Quatre cents hommes du bataillon turc y furent laissés avec un peu d'artillerie, quelques spahis pour la correspondance et deux compagnies du 62e de ligne. Ces dispositions prises, le général rentra à Constantine, emmenant le restant du bataillon, qui fut aussitôt envoyé au camp de Sidi-Tamtam.

Le détachement de Sétif passa dans ce poste tout l'hiver de 1839 à 1840. Les travaux d'installation commencés dans cette place au printemps de 1838 furent activement repris, et Sétif acquit tout à coup une importance qu'on ne lui avait d'abord pas supposée.

Les premiers mois de 1840 ne furent marqués par aucune expédition. La province de Constantine fut assez tranquille et ne se ressentit point des violentes secousses qui, à cette époque, agitaient les provinces d'Alger et d'Oran. Cependant une certaine effervescence régnait chez les Haracta : Ahmed-bey avait paru chez eux et avait activement travaillé leurs dispositions hostiles. Le général de Galbois résolut de les punir, et partit de Constantine le 13 avril, à la tête d'une partie du 61e et du 22e de ligne, du bataillon turc, de la cavalerie et d'un parc d'artillerie. Le 16, il se porta sur Aïn-Babouch, au pied du Djebel-Sidi-Rouis. Les Haracta avaient fui. Le 18, la colonne se mit à leur poursuite et alla coucher à Aïn-Beïda; le 19, on bivouaqua à Aïn-Sedjara; le 20, on atteignit l'Oued-Meskiana, affluent de la Medjerda. La vallée était couverte de troupeaux, dont la cavalerie s'empara en un instant. Les Haracta se défendirent faiblement. Le 21, on se mit en retraite, ramenant quatre-vingt mille têtes de bétail. On vint coucher à Aïn-Ouessa. Pendant toute la route, la colonne fut harcelée par cinq à six cents cavaliers arabes, qui lui tuèrent ou blessèrent quelques hommes. Le 24, on rentrait à Constantine sans autre incident.

A la suite de cette expédition furent cités comme s'étant particulièrement distingués :

MM. Rulland,	lieutenant à la 4e compagnie.
Salah-ben-Hadj-Amar,	sergent, blessé.
Taïeb-ben-Craïeb,	caporal.
Mohamed-ben-Belkassem,	soldat.
Mohamed-el-Blidi,	do

Ce dernier était porté à l'ordre pour avoir tué deux Kabyles et en avoir blessé un troisième.

Pendant ce temps, la garnison de Sétif, dans laquelle le bataillon comptait quatre cents hommes, étendait notre influence sur les tribus voisines de ce

poste. Plusieurs expéditions avaient eu lieu, notamment contre les habitants du Djebel-Babor, qui avaient attaqué les Amer, nos alliés.

Vers la fin d'avril, Ben-Amar, lieutenant d'Abd-el-Kader, s'étant montré dans cette région, d'autres troupes furent envoyées à Sétif pour y organiser une brigade, qui fut placée sous les ordres du colonel Lafontaine. Mais ces troupes, au lieu de tenir la campagne, restèrent inactives, et Ben-Amar en profita pour soulever tout le pays. Le 4 mai, un bataillon du 62e, qui se trouvait à Aïn-Turc, fut attaqué par environ quatre mille Kabyles. Le manque de munitions allait rendre sa situation des plus critiques lorsque, le 8, la garnison de Sétif se porta à son secours. Le poste fut supprimé, et l'on envoya le bataillon turc occuper la pointe de Sidi-Embareck, près de Bordj-Medjana. Grâce à l'efficace protection de ce nouveau poste, qui se trouvait au centre de la plaine de la Medjana, notre khalifa Ahmed-ben-Mohamed-el-Mokrani put rentrer dans ses fonctions, et la tranquillité se mit à renaître pour quelque temps dans la région. Tout paraissant apaisé, le poste de Sidi-Embareck fut supprimé à la fin de juin, et sa garnison rentra à Sétif.

Furent cités à l'ordre de l'armée à la suite de ces diverses affaires :

MM. Mollière,	chef de bataillon.
Plombin,	lieutenant.
Bourbaki,	do
Duchaine,	sous-lieutenant.
Kinelle,	sergent.
Helbourg,	do
Sieber,	do
Tahar-Ouaraqui,	do
Hassein-ben-Mohamed,	soldat.

L'effet produit par les opérations qui venaient d'avoir lieu dura à peine deux mois. Au mois d'août, on apprit tout à coup qu'El-Hadj-Mustapha, frère d'Abd-el-Kader, venait d'arriver à M'Sila et se dirigeait vers Sétif en soulevant toutes les tribus sur son passage. En moins de huit jours l'insurrection devint générale. Le colonel Levasseur, qui commandait à Sétif, fut presque bloqué dans son camp. Le 17 août, une reconnaissance de cavalerie tomba dans un gros d'Arabes, perdit beaucoup de monde, et ne fut dégagée que par l'intervention d'une colonne d'infanterie dont le bataillon turc fit partie.

Le 29, des renforts arrivèrent à Sétif. Il fut décidé qu'on prendrait vigoureusement l'offensive. Le 1er septembre, le colonel Levasseur sortit avec toutes ses forces disponibles et se dirigea vers Medzerga, sur le territoire des Ouled-Nabeth, où se trouvait le camp d'El-Hadj-Mustapha. On ne tarda pas à rencontrer la cavalerie ennemie, qui se mit à tirailler sur la tête et sur les flancs de la colonne; quelques bataillons, dont celui des Turcs, furent aussitôt déployés, et l'on continua à s'avancer vers Medzerga. Là on trouva l'infanterie kabyle, qui, abordée vigoureusement par la nôtre et chargée par la cavalerie, fut en un clin d'œil enfoncée et dispersée. Dans ce combat, le bataillon eut un officier blessé, M. Martin, sous-lieutenant, et plusieurs hommes tués ou blessés.

Cette brillante affaire ayant ramené à nous toutes les tribus révoltées, le 11 septembre tout était rentré dans l'ordre.

Le général de Galbois était arrivé à Sétif le 1er septembre. Après cette courte expédition, il adressa aux troupes un ordre dans lequel le bataillon turc compta les citations suivantes :

MM.	Martin,	sous-lieutenant, blessé.
	Soumet,	sergent-fourrier.
	Abdallah-Deradj,	sergent.
	Mohamed-Mufty,	d°
	Saad-ben-Ahmed,	soldat.
	Mohamed-Djena,	d°

Au mois d'octobre, le bataillon rentra à Constantine. Il était alors question d'une marche sur Biskra, et il devait y prendre part avec le demi-bataillon turc de Bône. Cette expédition n'ayant pas eu lieu, il resta à Constantine, où il passa l'hiver.

Le général de Galbois profita de ce repos pour donner à cette troupe une organisation plus complète et se rapprochant autant que possible de celle des corps réguliers. Dans un ordre du 15 octobre, il prescrivit la formation de neuf compagnies, dont une d'artillerie, avec ce que le bataillon comptait alors. L'une de ces compagnies fut appelée compagnie de la Medjana, parce qu'elle resta en permanence dans cette contrée, où elle effectua son recrutement.

L'hiver se passa d'une façon fort tranquille. A la cessation des pluies, le bataillon fut réparti sur divers points aux environs de Constantine, pour garder des prairies dont l'administration s'était réservée les foins. Les soldats ayant saisi du bétail qui, malgré les défenses, avait été conduit dans ces prairies, quelques Arabes de la tribu des Zmoul, à laquelle il appartenait, vinrent leur tirer des coups de fusil. Le général de Négrier, qui venait de remplacer le général de Galbois, envoya arrêter les huit principaux habitants du douar coupable et leur fit couper la tête.

Le commandant Mollière ayant été nommé lieutenant-colonel le 27 février, au mois de mai, le capitaine d'état-major Thomas, aide de camp du général de Négrier, fut désigné pour commander provisoirement le bataillon. Avec un détachement de cent hommes, il prit part à une expédition dirigée sur M'Sila, qui était resté le centre des opérations d'El-Hadj-Mustapha.

La colonne, forte de dix-sept cents hommes, partit de Constantine le 29 mai; elle arriva le 6 juin à Sétif, et là se renforça de six cents hommes d'infanterie et d'un escadron de chasseurs. Elle se remit en route le 8, arriva le 9 à Bordj-Medjana, où fut laissé un détachement de deux cents hommes, et le 11 atteignit M'Sila sans avoir eu à combattre, El-Hadj-Mustapha s'étant retiré à la nouvelle de notre approche. Le 14, on se remit en route pour Bordj-Medjana en prenant un autre chemin que celui suivi en allant; on remonta la vallée de l'Oued-Ghena, et, le 16, on arriva à Bordj. Le 26, la colonne rentra à Constantine.

Au commencement de juillet, le bataillon se trouvait tout entier réuni dans cette ville. Il alla prendre position au centre de la tribu des Ouled-abd-el-Nour, où il séjourna jusqu'au mois de septembre pour y assurer la levée des contributions. Il fit entrer dans la caisse du trésor soixante-quinze mille francs de contributions pécuniaires et la valeur d'environ deux mille sept cents sacs d'orge et d'autant de sacs de blé. Après cette opération, il rentra à Constantine, s'y réorganisa, et partit pour le camp d'El-Arrouch pour prendre part aux opérations contre les Beni-Toufout et les Ouled-el-Hadj, qui avaient attaqué un convoi entre Philippeville et ce camp. Dans la nuit du 12 au 13 septembre il rejoignit, sur le territoire des Beni-Toufout, le général de Négrier venant de Philippeville. La contrée fut ravagée, le principal village des Ouled-el-Hadj incendié, et la plus grande partie du bétail de cette tribu resta entre nos mains. La nuit suivante, on se replia sur El-Arrouch.

Le 29, le bataillon turc, trois cents hommes du 22e de ligne et cent cinquante chevaux se portèrent, au moyen d'une pénible marche de nuit, contre la tribu des Zardeza. Le détachement pénétra dans des gorges impraticables, et, après un vif engagement qui coûta douze blessés au bataillon turc, s'empara du bétail de cette tribu.

Le mois d'octobre fut marqué par une expédition chez les Zmoul, qui n'avaient pas voulu payer l'impôt. Le 10, la colonne ayant été divisée en deux groupes pour opérer contre les Ségnia, le bataillon constitua également deux fractions qui servirent d'avant-garde à chacun de ces groupes. L'opération fut couronnée d'un plein succès, et l'avant-garde eut les honneurs de la journée en allant traquer l'ennemi dans des gorges considérées jusque-là comme inaccessibles. On fit sur ce dernier un butin considérable en bétail, et on lui tua quelques hommes. De son côté, le bataillon turc eut encore douze hommes blessés.

Le 12 octobre, le général de Négrier rentra à Constantine, laissant la garde du pays au bataillon turc. Ce bataillon assura la levée des contributions qui n'avaient pas encore été payées, puis, au mois de novembre, rentra à son tour à Constantine pour y prendre ses quartiers d'hiver.

Les derniers combats auxquels il avait assisté avaient démontré l'importance que cette troupe était capable d'acquérir avec une bonne instruction militaire. Les soldats indigènes, trop habitués à se battre pour leur propre compte, avaient souvent causé des embarras aux troupes françaises, soit par leur imprudente audace, soit par leur ténacité irréfléchie. Il fallait les habituer à se rallier promptement pour se porter en avant ou en arrière, et les rendre disciplinés à la voix de leurs chefs. Ce fut vers ce desideratum que tendirent tous les efforts de ces derniers pendant le repos des mois d'hiver. Les progrès furent si marqués, que, dans la campagne suivante, le bataillon turc allait étonner tout le monde par la précision de ses manœuvres et l'ensemble de ses mouvements.

Vers les premiers jours de mai 1842, une colonne commandée par le général de Négrier, et dans la composition de laquelle entraient trois cent cinquante hommes du bataillon, alla s'établir chez les Haracta et amena la complète soumission de cette tribu. Le 27 mai, cette colonne se mit en route

pour Tébessa, où nos troupes n'avaient point encore paru. Le soir, on bivouaqua à Aïou-el-Rebaa, sur l'Oued-Tourouch, où l'on fit séjour les 28 et 29. Le 30, après avoir traversé l'Oued-Tourouch et franchi le Djebel-Amana, on descendit dans le bassin de l'Oued-Meskiana, et l'on campa sur les bords de cette rivière. Le 31, l'étape fut de quarante-huit kilomètres; la colonne arriva à Tébessa à six heures du soir, et fut reçue par les habitants avec les dispositions les plus pacifiques.

Le 3 juin, elle quitta Tébessa pour rentrer à Constantine; mais, au lieu de suivre la même route, elle longea l'Oued-Chabro. Au moment de passer cette rivière, l'arrière-garde, formée du bataillon turc et d'un détachement du 3e chasseurs d'Afrique, fut attaquée par environ trois cents fantassins et cinq cents cavaliers arabes. L'infanterie contint l'ennemi pendant que la cavalerie exécuta une charge qui le dispersa en un instant. Il laissa environ quatre-vingts morts sur le terrain, dont une douzaine tués à la baïonnette.

Dans ce court combat, toutes les troupes avaient remarqué avec quel aplomb et quelle rapidité le bataillon turc s'était porté en avant et s'était rallié. C'était le fruit de l'instruction rigoureuse qu'il avait reçue pendant l'hiver.

Le 7, douze cents cavaliers des Hanencha vinrent encore attaquer cette arrière-garde. La même manœuvre que le 3 se renouvela, et l'ennemi fut encore repoussé. Le 8, la colonne vint s'établir sur l'Oued-Méris et y attendit un convoi venant de Constantine. Le 15, elle se porta dans les montagnes des Ouled-Djeberra, dont les habitants avaient pris part, le mois précédent, à une attaque dirigée contre le camp d'El-Arrouch. Le bataillon turc s'empara des troupeaux de cette tribu, ainsi que de ceux des Guerfa et des Sdrasa, et après ce châtiment la colonne rentra à Constantine.

Dans le courant de juillet, une compagnie du bataillon fut dirigée sur El-Arrouch pour prendre part aux opérations du général Levasseur contre les Zardeza. Ce fut la dernière expédition de cette campagne et la dernière également à laquelle le bataillon turc devait prendre part comme corps irrégulier. Ce bataillon allait recevoir une organisation définitive et prendre rang, sous le nom de *Tirailleurs indigènes de Constantine*, dans les corps de l'armée française. C'était assurément un grand honneur, mais il était pleinement justifié par les services rendus par cette troupe qui, du jour de sa formation, avait vaillamment combattu pour la France, se signalant partout, même à côté des troupes les plus braves.

CHAPITRE III

(1842-1844)

(1842) Bataillon de Tirailleurs de Constantine. — Son organisation définitive. — (1843) Opérations contre les Zardeza. — Expédition contre les Hanencha. — (1844) Expéditions contre les Ouled-Mahbout et les Ouled-Soltan. — Combat de Méchenez dans les Aurès; de Châbet-Eneflaâ, chez les Ouled-Soltan. — Retour à Constantine.

A la fin de l'année 1841, l'armée d'Afrique ne comprenait pas moins de deux mille cinq cents fantassins indigènes servant comme zouaves ou comme irréguliers. Beaucoup de ces corps avaient été, comme le bataillon turc de Constantine, créés sous l'empire des circonstances par des arrêtés des autorités locales. Cette force, déjà imposante, tendant incessamment à s'accroître, le maréchal Soult, alors ministre de la guerre, résolut de lui donner une organisation forte et régulière et d'en assurer la bonne administration. Il exposa la situation dans un rapport très précis, et une ordonnance royale du 7 décembre 1841 vint réglementer la constitution de cette infanterie. Nous donnons ci-dessous ce document officiel, qui a ensuite reçu de nombreuses modifications dans ses détails, mais dont les dispositions principales ont toujours été maintenues.

ORDONNANCE DU ROI

PORTANT ORGANISATION DE L'INFANTERIE INDIGÈNE EN ALGÉRIE

CHAPITRE I

Organisation et avancement.

Art. 1er. Il sera formé, en Algérie, des bataillons d'infanterie indigène qui prendront la dénomination de *bataillons de Tirailleurs indigènes*.

Chaque bataillon portera en outre le nom de la province ou subdivision militaire dans laquelle il aura été organisé.

La composition d'un bataillon sera conforme au tableau A annexé à la présente ordonnance.

ART. 2. Le nombre des bataillons indigènes sera, quant à présent, fixé à trois, savoir :

Un pour les provinces d'Alger et de Titteri;

Un pour celle de Constantine, comprenant la subdivision de Bône;

Un pour celle d'Oran, comprenant les commandements de Mostaganem et de Mascara.

ART. 3. Les emplois de l'état-major et ceux du petit état-major seront exclusivement dévolus aux militaires français. Il en sera de même des emplois de capitaine, de sergent-major et de fourrier.

La moitié des emplois de lieutenant et de sous-lieutenant sera affectée aux Français; l'autre moitié demeurera réservée aux indigènes.

Le commandement, même par intérim, d'une compagnie ne pourra jamais être exercé que par un officier français.

Dans les compagnies, les sergents, les caporaux, les tambours ou clairons seront tous indigènes.

Les chefs de bataillon, adjudants-majors, capitaines et chirurgiens aides-majors seront montés.

ART. 4. Nul officier ne sera admis dans les bataillons, après la première formation, s'il ne possède la connaissance pratique de la langue arabe.

ART. 5. L'avancement aux grades de lieutenant et de capitaine, tant au choix qu'à l'ancienneté, aura lieu par bataillon pour les officiers français.

Les chefs de bataillon et les capitaines concourront pour l'avancement sur toute l'arme de l'infanterie avec les officiers de leur grade en activité.

ART. 6. Les permutations pourront s'effectuer entre les officiers français des bataillons et les officiers du même grade appartenant au corps de l'infanterie, mais les demandes ne seront accueillies qu'autant que les officiers qui voudront entrer dans les Tirailleurs indigènes posséderont la pratique de la langue arabe.

ART. 7. Les deux tiers des emplois de sous-lieutenant pourront être donnés aux sous-officiers des bataillons. Le dernier tiers sera réservé aux sous-officiers des corps d'infanterie portés au tableau d'avancement, proposés, sur leur demande, à l'inspection générale et réunissant toutes les conditions d'aptitude exigées, spécialement celle prescrite par l'article 4.

ART. 8. Les emplois d'adjudant-sous-officier seront donnés aux sergents-majors dans chaque bataillon. Ceux de sergent-major appartiendront aux sergents-fourriers.

Les emplois de sergent-fourrier pourront être donnés : un quart aux caporaux secrétaires; trois quarts aux fourriers et aux caporaux d'infanterie portés au tableau d'avancement à qui il restera encore trois ans, au moins, de service à faire pour atteindre leur libération. Ces militaires devront en outre avoir été proposés, sur leur demande, à l'inspection générale, après que leur aptitude au service du bataillon aura été reconnue.

Les caporaux secrétaires seront choisis dans les corps d'infanterie, soit parmi les caporaux, soit parmi les soldats qui, ayant accompli six mois de service, seront portés au tableau d'avancement et rempliront en outre les conditions indiquées au paragraphe précédent. Toutefois les soldats français compris dans le petit état-major pourront concourir pour l'emploi de caporal secrétaire.

L'avancement des Français aux divers emplois du grade de sous-officier et de

caporal s'effectuera conformément aux dispositions en vigueur dans les corps français. Il en sera de même lorsqu'il y aura lieu de prononcer la cassation. Les militaires qui auront encouru la cassation seront renvoyés comme soldats dans les corps auxquels ils appartenaient précédemment.

Art. 9. Les emplois de lieutenant et sous-lieutenant indigènes seront conférés uniquement au choix, et sans que les nominations soient assujetties aux règles de l'avancement dans l'armée française.

Ces officiers seront nommés par le roi; mais ils n'auront pas droit à l'application des dispositions de la loi sur l'état des officiers.

Les sous-officiers et caporaux indigènes seront nommés et cassés, quand il y aura cause suffisante, par le commandant du bataillon, en observant d'ailleurs les formalités prescrites par les réglements pour les corps français.

Art. 10. Les Français pourront contracter des engagements volontaires pour les bataillons de Tirailleurs indigènes; toutefois ils ne seront admis à servir qu'en qualité d'ouvriers armuriers, de muletiers ou d'infirmiers.

Les sous-officiers, caporaux et soldats français pourront se rengager. Le rengagement aura lieu d'après le mode suivi dans les corps de l'armée.

Les indigènes seront reçus sans engagement dans les Tirailleurs. Ils seront renvoyés, soit d'après leur demande, soit pour cause d'inaptitude au service ou d'inconduite.

L'admission ou le renvoi des indigènes aura lieu sur la proposition du chef de corps, et avec l'approbation du commandant militaire supérieur.

CHAPITRE II

Solde et accessoires. — Administration.

Art. 11. Les officiers des bataillons de Tirailleurs indigènes recevront la solde, les indemnités et allocations diverses déterminées par le tarif B ci-annexé.

La solde de la troupe et la prime pour l'entretien de l'habillement seront décomptés par jour, conformément au même tableau, qui détermine également les premières mises, le complet de la masse individuelle et les prestations en nature.

Art. 12. Chacun des bataillons de Tirailleurs indigènes sera administré par un conseil d'administration composé de la manière suivante :

Le chef de bataillon,	Président.
Le capitaine adjudant-major, Deux capitaines, L'officier faisant fonctions de trésorier et d'officier d'habillement,	Membres.

L'officier faisant fonctions de trésorier et d'officier d'habillement remplira les fonctions de rapporteur.

Les règles d'administration et de comptabilité seront les mêmes que dans les autres corps d'infanterie de l'armée.

La responsabilité du conseil sera la même que celle qui lui est imposée dans les corps français.

La surveillance administrative appartiendra aux fonctionnaires de l'intendance militaire, qui exerceront à l'égard du bataillon les attributions qui leur sont dévolues près des corps français.

Art. 13. La masse générale d'entretien sera formée des allocations partielles déterminées pour chaque compagnie.

L'excédent de la masse individuelle donnera lieu à un décompte qui sera fait dans la forme prescrite pour les corps français.

Art. 14. L'officier faisant fonctions de trésorier et d'officier d'habillement devra, au moyen de ses frais de bureau, faire face aux dépenses d'écritures générales du bataillon, et tenir, sous la surveillance du conseil, les registres dont la nomenclature forme le tableau C ci-annexé.

Chaque officier, sous-officier, caporal ou soldat sera porteur d'un livret sur lequel seront inscrites les sommes qui lui auront été payées, ainsi que les effets qui lui auront été délivrés.

Le payement de la solde aura lieu le 15 et le 30 de chaque mois, en présence du capitaine commandant la compagnie.

CHAPITRE III

Armement et habillement.

Art. 15. Le tableau D, annexé à la présente ordonnance, détermine :

1° L'armement des officiers et de la troupe;

2° L'uniforme des officiers, des sous-officiers et caporaux français; les insignes des grades seront les mêmes que dans l'infanterie de ligne.

3° Quant à l'habillement des indigènes, les détails en seront réglés, ainsi que ceux de l'équipement, par notre ministre de la guerre.

CHAPITRE IV

Dispositions transitoires.

Art. 16. Seront admis à concourir dans les nouveaux bataillons de tirailleurs, les officiers, sous-officiers, caporaux et soldats de tous les corps d'infanterie indigène créés jusqu'à ce jour en Algérie et actuellement existants, sous quelque titre que ce puisse être, à l'exception des milices musulmanes dites gardes urbaines, assujetties à un service sédentaire dans les places, et dont notre ministre de la guerre autoriserait la conservation ou l'organisation.

Art. 17. Pour la première formation il pourra être admis, dans les cadres de chaque bataillon de Tirailleurs indigènes, des officiers des corps d'infanterie et des officiers d'autres armes. Le rang d'ancienneté de ces derniers sera fixé conformément à l'article 56 de l'ordonnance du 16 mars 1838.

Art. 18. Les officiers des régiments d'infanterie qui passeront dans les bataillons de Tirailleurs indigènes seront remplacés dans leurs corps, conformément à l'article 12, § 3, de notre ordonnance du 8 septembre dernier.

CHAPITRE V

Dispositions générales.

Art. 19. Les dépenses de toute nature des bataillons de Tirailleurs indigènes seront acquittées sur les crédits ouverts, pour services militaires irréguliers, au budget du ministère de la guerre (IIe section. — Algérie).

Art. 20. Toutes dispositions antérieures sur l'organisation de l'infanterie indigène en Algérie sont abrogées.

Art. 21. Notre ministre secrétaire d'État au département de la guerre est chargé de l'exécution de la présente ordonnance.

Signé : LOUIS-PHILIPPE.

Par le roi :

Le Président du Conseil, ministre secrétaire d'État de la guerre,

Signé : Maréchal duc de Dalmatie.

Cette ordonnance était suivie de la description de l'uniforme adopté pour les bataillons de Tirailleurs. L'habillement se composait pour les officiers, sous-officiers et caporaux français :

1° D'une capote vert-dragon boutonnant droit sur la poitrine, avec marques distinctives jonquilles;

2° D'un pantalon garance garni d'une bande verte;

3° D'une ceinture rouge, en soie pour les officiers, en laine pour les sous-officiers et caporaux;

4° D'un képi vert-dragon.

L'habillement des officiers, sous-officiers et soldats indigènes devait se composer d'un turban, d'une veste, d'un gilet, d'une culotte et d'une ceinture; mais la fixation de la forme et de la couleur de ces effets était ajournée. Ce n'est que le 12 avril 1843 que cette question de la tenue fut définitivement réglée.

Les détails de confection étaient ainsi fixés pour les indigènes :

Veste	*Officiers.* . .	De forme arabe, drap vert-dragon, avec ornements en or pour la grande tenue, et tresses de soie noire pour la petite tenue.
	Troupe . .	De même forme et de même couleur, sans ornements.
Gilet	*Officiers.* . .	De forme arabe en drap garance, avec tresses d'ornement en or pour la grande tenue, en soie verte pour la petite tenue.
	Troupe . .	Drap garance, avec tresses et passe-poils en galons de laine verte autour du cou et sur le devant, et se fermant sur l'épaule et sur le côté gauche à l'aide de six boutons d'os.

PANTALON . .	*Officiers*. .	De forme arabe, en drap garance avec bandes vertes et trèfles avec cordonnet de même couleur de chaque côté, et avec tresses en or pour la grande tenue.
	Troupe . .	En drap garance, avec passe-poils verts et trèfles en cordonnet de même couleur de chaque côté.
CABAN	*Officiers*. .	En drap vert-dragon, avec trois doubles nœuds d'attache en soie noire; insignes du grade en tresses d'or.
	Troupe . .	En drap vert-dragon, se fermant à l'aide de trois pattes en drap du fond, sans passe-poils, à manches pour les soldats.
CEINTURE. . .	*Officiers*. .	En tissu de soie cramoisie avec effilés de soie de la même couleur.
	Troupe . .	En tissu de laine cramoisie avec effilés de la même couleur.
CALOTTE . . .	*Officiers*. .	En tissu de laine feutrée cramoisie; gland bleu.
	Troupe . .	En tissu de laine feutrée cramoisie; gland bleu pour tout le bataillon.
TURBAN . . .	*Officiers*. .	En tissu de coton, rayé de bleu et de blanc.
	Troupe . .	Le même que pour les officiers.
CHAUSSURE. .	*Officiers*. .	En petite tenue les *seubbath* (souliers arabes) avec les jambières de drap vert-dragon, à ornements d'or ou de tresses de soie verte. En grande tenue la botte molle.
	Troupe . .	Espèce d'espadrilles se fixant par des courroies s'enroulant autour de la jambe. Mais bientôt la troupe prit le soulier d'ordonnance avec la jambière et les guêtres blanches.
MEZOUED.		Le havresac fut remplacé par une espèce de grande musette en veau de couleur noire se portant à l'aide d'une courroie.

Le 11 août 1842, il fut procédé à l'organisation du bataillon de Tirailleurs de Constantine, conformément à l'ordonnance du 7 décembre 1841. Le général de Négrier, qui déjà en 1837 avait présidé à la formation du bataillon turc, se trouva, par suite d'une heureuse coïncidence, être encore l'organisateur du nouveau bataillon. Ce dernier comprit huit compagnies. Les cinq premières furent formées avec le bataillon turc de Constantine, la 6ᵉ avec le détachement de la Medjana, et enfin les 7ᵉ et 8ᵉ avec le demi-bataillon turc de Bône.

Le capitaine Thomas avait été nommé chef de bataillon à la date du 5 juin. Il reçut à titre définitif le commandement de ce nouveau corps.

Les cadres furent composés des officiers dont les noms suivent :

État-major.

MM. Thomas,	chef de bataillon.
Sarrauton,	capitaine-adjudant-major.
Quinemant,	s.-lieut. faisant fonctions de trésorier et d'off. d'habillement.
Caubone,	Chirurgien-aide-major.
Santerre,	d°

Capitaines.

MM. Rose.	MM. Rolland.
Bessière.	Montfort.
Borot.	Dargent.
Lherbon de Lussarts.	Vindrios.

Lieutenants.

MM. Lapeyrusse.	MM. Petitgand.
Vassal.	Rulland.
Desportes.	Van-Hoorich.
Fromental.	Duchaine.

Sous-lieutenants.

MM. Blin.	MM. Huart.
Ledoux.	Braquis.
Crochart.	Soumet.
Quinemant, faisant fonctions de trésor. et d'off. d'habillement.	Quenel.

Sous-lieutenant indigène.

M. Hamou-ben-Mufti.

Le restant de l'année 1842 fut tout entier consacré à l'organisation et à l'instruction du bataillon. A cette époque, la province de Constantine jouissait d'ailleurs d'une certaine tranquillité, et le départ du général de Négrier, qui venait d'être remplacé par le général Baraguey-d'Hilliers, avait amené une suspension momentanée dans la marche des opérations actives.

Dès le commencement de l'année 1843, ces dernières furent reprises et commencèrent par une expédition contre les Zardeza, tribu s'étendant entre la route de Constantine à Bône et celle de Philippeville à Constantine. Dans les premiers jours de février, quatre colonnes furent formées et, de Constantine, Bône, Guelma et Philippeville, marchèrent contre cette tribu. Le bataillon de Tirailleurs indigènes constitua, avec deux cents cavaliers, la colonne partie de Constantine. Entourés de toutes parts, ayant éprouvé des pertes considérables, les Zardeza se mirent à la discrétion du vainqueur.

Le 14 février, ce fut le tour des Ouled-Djeberra. Ceux-ci s'étaient retirés dans les gorges d'une montagne appelée le Keffamar, où ils avaient caché une partie de leurs troupeaux. Là ils comptaient qu'on ne pourrait pas les atteindre. Mais, le bataillon ayant reçu l'ordre d'y pénétrer, ils se virent bientôt poursuivis d'escarpement en escarpement, et finalement obligés de prendre la fuite, nous abandonnant tout le bétail qu'ils avaient essayé de nous dérober.

Le 4 mars, le bataillon se trouvait bivouaqué à Aïn-Abdallah, dans le pays de l'Edough, lorsqu'il fut dirigé sur le marabout de Sidi-Aïcacha, situé sur le bord de la mer, à la pointe du cap de Fer. Ce point était le centre choisi par Zerdoude, cet agitateur dont nous avons déjà parlé à propos du bataillon turc de Bône. Le général Baraguey-d'Hilliers présidait lui-même à cette opération.

Lorsque les Tirailleurs arrivèrent, les Kabyles occupaient en nombre les collines élevées qui bordent la côte. La 5e compagnie reçut l'ordre de les attaquer. Désespérant de se défendre ils prirent la fuite, abandonnant leurs troupeaux. On les crut complètement dispersés; mais peu d'instants après ils reparurent en faisant des démonstrations pacifiques, et s'avancèrent jusqu'audevant du capitaine commandant la 5e compagnie, à qui ils remirent leurs drapeaux. On les reçut comme des vaincus, sans tirer un coup de fusil. Au même moment plusieurs balles sifflaient autour du général, et celui-ci voyait tomber un homme à ses côtés. Indigné, il ordonna aussitôt de traiter ces gens en rebelles. Ils se défendirent vaillamment, mais ils durent néanmoins subir toutes les conséquences de l'exaspération produite par leur conduite, et la plupart périrent les armes à la main. Quelques jours après, Zerdoude lui-même fut tué par un détachement guidé par son secrétaire, qui avait trahi sa retraite.

Cette expédition de l'Edough, habilement préparée et vigoureusement menée, avait enfin rendu le calme à toute cette région, qui depuis deux ans ne cessait d'être un foyer d'agitation. Nos troupes avaient fait dans cette riche contrée un énorme butin en bétail de toute espèce. Le bataillon de Tirailleurs fut chargé de conduire ces prises à Constantine. Cette mission n'était pas sans difficultés, car il fallait compter avec les entreprises des nombreuses tribus hostiles qui, à cette époque, attaquaient fréquemment les convois entre Philippeville et Constantine. Le mauvais temps la rendit plus difficile encore; pendant huit jours la pluie ne cessa de tomber; il fallut marcher dans des marais formés par la fonte des neiges, traverser des rivières grossies considérablement et la plupart devenues torrents, repousser des attaques de nuit, s'arrêter pour réunir les troupeaux égarés. Mais les Tirailleurs ne se découragèrent pas; le neuvième jour de cette marche accablante, ils arrivèrent enfin à Constantine exténués, n'en pouvant plus, mais ramenant intact le bétail qui leur avait été confié et sur lequel le général et bien d'autres avaient cessé de compter.

Après ces diverses opérations, furent cités à l'ordre de la division comme s'étant particulièrement distingués :

MM.	Rose,	capitaine.
	Sarrauton,	capitaine-adjudant-major.
	Petitgand,	lieutenant.
	Ledoux,	sous-lieutenant.
	Assen-ben-Mohamed,	caporal à la 4e compagnie.
	Mohamed-ben-Djédid,	sergent.
	Mohamed-ben-Amou,	tirailleur, blessé.
	El-Bédouiné-ben-Mohamed,	d°

Le total des pertes éprouvées s'élevait à trois hommes blessés.

A peine rentré à Constantine, le bataillon dut repartir pour de nouvelles expéditions. Quelques détachements représentant un effectif de cent trente hommes furent d'abord disséminés pour la garde des prairies, service sédentaire qui n'entraîna d'ailleurs aucun conflit avec les Arabes; enfin quatre cent cinquante hommes, pris dans les cinq premières compagnies, furent désignés pour entrer dans la composition de l'une des colonnes qui devaient marcher sur Collo.

Le 6 avril, cette colonne se mit en route sous les ordres du général Baraguey-d'Hilliers. Elle se porta d'abord dans le pays des Ouled-el-Hadj, en passant par d'étroits défilés qu'il fallut enlever de vive force; suivant ensuite la rive gauche de l'Oued-Guebli, elle atteignit Collo le 10, en même temps que le colonel Barthélemy y arrivait de Philippeville et le colonel Buttafuoco d'El-Arrouch. Les habitants de cette ville, qui depuis longtemps se trouvaient en relations avec nous, se portèrent au-devant du général en lui prodiguant leurs assurances de soumission.

Le 14, le général Baraguey-d'Hilliers pénétra dans le territoire des Beni-Toufout, la tribu la plus importante en même temps que la plus hostile des environs de Collo. On trouva ces Kabyles décidés à une énergique résistance et, pendant quatre jours, nos troupes eurent à livrer de sanglants combats. Le 18, dans une reconnaissance poussée à quelques kilomètres du camp de l'Oued-Kradéra, par le général accompagné d'un bataillon de ligne et de celui des Tirailleurs indigènes, on se trouva tout à coup en présence d'un millier d'ennemis qui se mirent à tirailler sur le front et les flancs de la colonne. Cependant, tenus à distance, ils ne devinrent réellement menaçants qu'au moment de la retraite. Mais à ce moment, sur l'ordre du général, la 2e compagnie fut laissée en embuscade. Elle attendit que les Kabyles fussent bien engagés dans la vallée, puis, après avoir exécuté sur eux une décharge à bout portant, elle s'élança à la baïonnette, les chargea vigoureusement et, aidée par le général en personne, qui était accouru à son secours à la tête de quelques cavaliers, les rejeta au loin en leur faisant subir des pertes considérables.

Dans cette affaire, le sergent Saïd-ben-Mohamed, de la 2e compagnie, se signala par son attitude héroïque. Se voyant entouré par un groupe d'ennemis, il se précipita sur l'un d'eux avec sa baïonnette, en atteignit un deuxième en déchargeant son arme et se mit à la poursuite des autres qui avaient pris la fuite. La croix de la Légion d'honneur vint, quelque temps après, le récompenser de ce bel acte de courage.

Le 19, la lutte recommença non moins acharnée. Ce jour-là, les Kabyles se montrèrent plus audacieux qu'ils ne l'avaient encore été. Ils durent croire à une victoire de leur part, lorsque, le lendemain, ils virent la colonne se replier sur Collo, où la ramenait le besoin de se ravitailler. Aussi fallut-il renoncer à obtenir leur soumission; ils assistèrent impassibles à la prise de leurs troupeaux, à la destruction de leurs récoltes, et le général dut quitter leur pays sans avoir reçu la visite d'un seul de leurs chefs.

Le 15 mai, les Tirailleurs rentraient à Constantine. Dans le courant de cette expédition, ils avaient eu six hommes blessés.

Furent cités à l'ordre de la division comme s'étant le plus distingués :

MM. Rose,	capitaine.
Sarrauton,	capitaine-adjudant-major.
Borot,	capitaine.
Fromental,	lieutenant.
Pelisse,	sergent-fourrier.
Saïd-ben-Mohamed,	sergent à la 2e compagnie.
Amar-ben-Brahim,	tirailleur, blessé.

Le 21 mai, le bataillon quittait de nouveau Constantine avec une colonne dirigée par le général à l'est de Guelma. Pendant quarante-cinq jours il parcourut cette contrée, assurant la rentrée des contributions et, le 5 juillet, revint à Constantine. Le 15, il en repartait encore pour aller prendre position à Souk-Arras, où il séjourna un mois pour appuyer l'autorité d'un nouveau caïd nommé par nous chez les Hanencha. Il visita ensuite le pays des Mahatela, des Mochela et des Ouled-Daoun, et rentra à Constantine le 28 août. Les cinq premières compagnies restèrent dans cette ville; les 7e et 8e reprirent la route de Bône, leur garnison habituelle. Quant à la 6e, la compagnie de la Medjana, elle n'avait pas quitté Sétif pendant le cours de ces opérations; mais, du 21 septembre au 2 novembre, elle prit part à une expédition dirigée par le général Sillègue sur le Djébel-Dira de concert avec le général Marey venu de Médéah. Cette expédition se termina par une excursion à Bou-Saâda, où l'on arriva le 24 octobre. On en repartit quelques jours après pour rentrer à Sétif en passant par M'Sila.

Comme on vient de le voir, l'année 1843 avait été bien employée par le bataillon de Tirailleurs indigènes. L'année 1844 n'allait pas être moins féconde en expéditions; le duc d'Aumale venait de remplacer le général Baraguey d'Hilliers et se préparait activement à reprendre la suite du programme si brillamment poursuivi par ce dernier.

La campagne s'ouvrit par un coup de main sur les Ouled-Mahhout, qui n'avaient pas voulu payer l'impôt. Le 11 février, le bataillon de Tirailleurs, soixante-dix chasseurs et trente spahis quittèrent Constantine et se portèrent à Ouargolt. Là, cette petite colonne se grossit du goum des Zmoul, et, le lendemain, se porta rapidement, au moyen d'une marche de nuit, sur le territoire des Ouled-Mahhout. Cette tribu fut surprise dans ses douars, et la colonne revint coucher à Raz-el-Aïn-Guercha, ramenant avec elle deux mille cinq cents moutons ou chèvres et trente-huit bœufs.

Le bataillon séjourna quelques jours à Raz-el-Aïn-Guercha. Il reçut la soumission de quelques fractions rebelles des Segnia, assura le payement des amendes et des contributions qui leur furent imposées, et, le 19, se mit en marche pour Batna, où se formait une colonne qui, sous les ordres du duc d'Aumale, devait se porter sur Biskra.

Cette ville était alors au pouvoir d'un nommé Mohamed-bel-Hadj-el-Sghir, qui se donnait le titre de khalifa d'Abd-el-Kader. Ce prétendu lieutenant de l'émir avait d'abord organisé un petit corps d'infanterie, puis s'était établi

dans la casbah, et de là entretenait des relations suivies avec Ahmed-bey, qui s'était réfugié chez les Ouled-Soltan.

Le bataillon arriva à Batna le 21 février. Le 22, il participa à une opération ayant pour but la réquisition des chameaux nécessaires aux transports des vivres. Un léger engagement eut lieu à cet effet avec les Ouled-Soltan, qui subirent des pertes assez sensibles, sans que de notre côté il y eût personne d'atteint.

Le 25, le duc d'Aumale quitta Batna à la tête de deux mille cinq cents hommes d'infanterie, six cents chevaux et trois pièces de montagne. Le soir, la colonne bivouaqua à El-Quessoud ; le 26, elle arriva à M'Sab-el-M'Zaï, où elle séjourna jusqu'au 29. Le 27, le bataillon de Tirailleurs, les spahis et quelques chasseurs exécutèrent une razzia sur la tribu des Lagdar-Balfaoui.

Le 4, on arriva devant Biskra. La ville fut occupée sans coup férir : depuis cinq jours, Mohamed-bel-Hadj s'était retiré dans les Aurès.

Le 5, le bataillon fut envoyé dans les oasis des Zabkobli et des Datihara pour y assurer la levée de l'impôt. Il y resta jusqu'au 12, puis revint à Biskra. Le 14, il prit possession de la casbah de cette ville, où il s'établit.

Pendant que le duc d'Aumale procédait ainsi à la pacification des environs de Biskra, le parti de Mohamed-bel-Hadj, ne désespérant pas de rétablir sa fortune, s'était réuni à Méchounech, à trente kilomètres au nord-est, au pied du Djebel-Amar-Kaddou. Une forte reconnaissance y fut envoyée; mais, reçue à coup de fusils, elle dut se replier. Le 15 mars, prenant avec lui deux bataillons, trois cents hommes du bataillon indigène, la cavalerie et l'artillerie, le prince s'y porta lui-même et attaqua les rebelles, qui se défendirent vigoureusement. Malgré cette résistance, le village fut enlevé et incendié. Dans cette affaire, les Tirailleurs furent admirables d'élan. Là fut tué le capitaine Borot, commandant la 5e compagnie. Dès qu'ils le virent tomber, les Arabes se précipitèrent pour s'emparer de son corps; mais, grâce à la bravoure du capitaine Bessière, qui, à cheval, se jeta résolument au milieu d'eux, suivi bientôt par quelques spahis, cette glorieuse dépouille put leur être arrachée.

Après cette affaire, le duc d'Aumale reprit le chemin de Constantine, ne laissant à Biskra que le bataillon de Tirailleurs et un escadron de spahis. Le commandant Thomas avait pour mission de rester dans le pays jusqu'à complète exécution des dispositions prises pour en assurer l'administration. Il devait en même temps recruter dans la région les hommes nécessaires pour organiser un détachement qui, encadré dans quelques vieux soldats du bataillon indigène, pût servir à la garde de la casbah.

La formation de ce détachement ne fut pas chose bien difficile; la plupart des anciens miliciens de Mohamed-bel-Hadj vinrent demander à s'enrôler, et en quelques jours ces recrues atteignirent le chiffre de deux cent cinquante.

On leur adjoignit cinquante-cinq anciens soldats, et cette garnison fut placée sous les ordres du lieutenant Petitgand.

Ces dispositions prises et croyant désormais Biskra à l'abri de toute surprise, le commandant Thomas quitta cette ville le 12 avril, pour se porter sur El-Kantara avec tout ce qui restait du bataillon et les spahis. Le 13, il

exécuta une heureuse razzia sur la tribu des Lagdar-Hallaonia et continua ensuite sa route sur Batna, où il arriva le lendemain. Le 19, il était à Constantine. Après six jours de repos, il reprenait le chemin de Batna, où il arrivait le 29.

Ce retour précipité avait pour but une diversion dans les Aurès pendant que le duc d'Aumale opérait chez les Ouled-Soltan. Le soir même de son arrivée à Batna, le commandant Thomas se remit en route, et marcha toute la nuit pour aller appuyer les Sahari, nos alliés. Mais, arrivé sur le territoire de cette tribu, il fut tout à coup prévenu que le camp de Batna devait être attaqué. Levant alors brusquement son bivouac, il revint sur ses pas, et, le 2 au matin, rentra dans ce poste sans avoir rencontré un seul ennemi. Le duc d'Aumale, également prévenu, y accourait en même temps avec toute sa cavalerie; mais, devant l'absence de tout danger, il en repartait quelques instants après.

Toute crainte ayant alors disparu à l'égard de Batna, le 4 mai, le bataillon, renforcé d'un escadron de chasseurs et d'un autre de spahis, quitta cette ville pour conduire un convoi à la colonne du duc d'Aumale. Le 6, il rejoignit cette colonne à Mérouana.

Dans cette dernière, se trouvait déjà une compagnie du bataillon : la 6e. Les opérations avaient commencé le 17 avril. Passant par Aïn-Ségan, chez les Telaghma, et Aïn-Sultan, chez les Ouled-Abd-el-Nour, le duc d'Aumale était arrivé le 21 à Ngaous, à l'entrée des montagnes des Ouled-Soltan. Le 24, il pénétra dans ces montagnes, où l'ennemi ne tarda pas à l'attaquer. Les Arabes, favorisés par un brouillard épais, se jetèrent simultanément sur la tête, la queue et le flanc gauche de la colonne. En tête, marchait la 6e compagnie, qui les reçut sur la pointe de ses baïonnettes, les chargea vigoureusement et sauva ainsi une pièce de canon dont ils avaient failli s'emparer. Sur le flanc gauche, se trouvaient des auxiliaires arabes qui lâchèrent pied, se replièrent en désordre au milieu du convoi, qui, également composé d'Arabes, perdit la tête à son tour et prit honteusement la fuite. Bien que cette panique n'eût gagné que nos auxiliaires et que la colonne fût victorieuse sur tous les autres points, celle-ci, privée de son convoi, n'en dut pas moins se retirer sur Ngaous.

Le 1er mai, la marche fut reprise; les troupes pénétrèrent de nouveau dans les montagnes et prirent une éclatante revanche de l'affaire du 24. Elles culbutèrent tout ce qui se rencontra sur leur passage, et, le soir, vinrent bivouaquer à Bira, au centre du pays.

Lorsqu'il eut rejoint cette colonne, le bataillon, au lieu de rentrer, y fut maintenu. La 6e compagnie se joignit à la portion principale, et il présenta alors un effectif de six cents hommes.

Le 7, il fut chargé d'incendier plusieurs douars et villages des Ouled-Soltan. Ce même jour, toute la colonne se trouva réunie à Tabagart.

Le 8, le duc d'Aumale, à la tête de cinq bataillons, dont celui de Tirailleurs indigènes, de la cavalerie et de l'artillerie, se porta sur Bira, qui avait déjà été occupé le 1er mai. La journée se passa sans incident. Le soir, l'avant-garde tomba tout à coup sur la tente de l'ex-bey Hadj-Ahmed. Ce dernier prit

la fuite en toute hâte. Le bataillon de Tirailleurs se mit à sa poursuite; mais il se trouva bientôt en présence d'un ravin profond, aux flancs escarpés, qui l'arrêta dans sa marche. Ce ravin, appelé Châbet-Enellaâ, était une trouvaille : c'était là que les Ouled-Soltan avaient caché la plus grande partie de leurs richesses et de leurs bestiaux. Ils essayèrent d'en défendre l'accès, et l'on se battit jusqu'à la nuit; enfin ils furent culbutés sur tous les points, et tous leurs troupeaux restèrent entre nos mains. Au moment où leur arrière-garde était ainsi maltraitée, leur tête était aux prises avec notre cheik Ben-Ganah, qui revenait du Sahara avec son goum. Traqués de toutes parts, ils envoyèrent leurs chefs faire leur soumission. Pendant ce temps, Hadj-Ahmed fuyait à toute bride et parvenait à se réfugier dans les Aurès.

Dans cette dernière rencontre, le bataillon avait eu un homme tué et cinq autres blessés.

Le 9, la colonne contourna le ravin de Châbet-Enellaâ. Le 10, ce ravin, qui contenait encore des richesses considérables, la plupart provenant des pillages effectués par les Ouled-Soltan, fut fouillé par le bataillon de Tirailleurs et les gens de Ben-Ganah. Le 12, le bataillon fut lancé sur des contreforts situés près de Mérouana pour y atteindre des groupes en fuite. Il les joignit et leur enleva quelques troupeaux. La 14, la colonne arriva à Batna. Là on apprit une bien fâcheuse nouvelle.

On se rappelle qu'au moment de quitter Biskra le commandant Thomas y avait organisé un détachement s'élevant à trois cents hommes, qu'il avait laissé sous les ordres du lieutenant Petitgand. Cet officier avait comme adjoints : le sous-lieutenant Crochard, le chirurgien aide-major Arcelin et le sergent-major Pelisse. Parmi les hommes composant cette garnison se trouvaient, comme nous l'avons dit, la plupart des anciens soldats de Mohamed-bel-Hadj qu'on avait enrôlés sans trop s'inquiéter de leur provenance. Ils paraissaient néanmoins servir avec fidélité, et déjà M. Petitgand avait cru pouvoir se reposer sur eux de la garde des portes de la casbah.

Cependant le faux khalifa avait conservé des intelligences parmi ses anciens serviteurs; il était même à peu près certain que beaucoup de ceux-ci ne s'étaient engagés dans nos rangs que sur son ordre; il en profita pour ourdir un complot qui reçut son exécution dans la nuit du 11 au 12 mai. Vers une heure du matin, les partisans de Mohamed-bel-Hadj ouvrirent les portes à cent cinquante des leurs, et, conjointement avec eux, s'emparèrent de la place, obligèrent à mettre bas les armes les postes qui tentèrent de résister, égorgèrent les trois officiers ainsi qu'une de leurs ordonnances, firent prisonniers trois autres Français qui les accompagnaient, et finalement restèrent maîtres de la casbah, où Mohamed-bel-Hadj revint aussitôt s'établir. Seul le sergent-major Pelisse avait pu échapper à ce massacre; il s'était retiré à Tolga avec notre caïd, qui n'avait pas abandonné notre cause.

Le 15, le duc d'Aumale, avec toute la colonne, se dirigea en toute hâte sur Biskra. Le 17, il prit les devants avec la cavalerie, et se fit rejoindre par le bataillon de Tirailleurs, qui, en arrivant à El-Kantara, était monté sur des mulets sans prendre aucun repos. Il espérait trouver la casbah encore au pouvoir de l'ennemi et cerner ce dernier; mais, le même jour,

Mohamed-bel-Hadj avait pris la fuite, emportant tous les approvisionnements qu'il avait trouvés dans la place. Au lieu d'ennemis, on trouva dans Biskra le sergent-major Pelisse, qui, dès le départ du khalifa, y était rentré avec le caïd et un détachement d'indigènes qu'il avait organisé à Tolga.

Le bataillon séjourna à Biskra jusqu'au 22, puis il rentra à Constantine, à l'exception de son chef, qui fut maintenu à Biskra avec le titre de commandant supérieur.

L'ordre qui parut à la suite de cette longue expédition fit un éloge très flatteur du rôle que le bataillon y avait rempli. Il citait comme s'y étant particulièrement distingués :

MM. Dargent,	capitaine.
Monfort,	d°
Quenel,	sous-lieutenant.
Braqui,	d°
Pelisse,	sergent-major.

Un décret, qui suivit de près ces citations, nomma chevaliers de la Légion d'honneur les quatre officiers et le sous-officier qui en était l'objet.

Le bataillon resta un mois à Constantine. Le 26 juin, il fut dirigé sur le pays des Haracta pour y assurer la perception de l'impôt. Il alla s'établir à Aïn-Beïda, où il séjourna jusqu'au 21 juillet, envoyant des détachements dans les environs pour le fonctionnement du service fiscal dont il était chargé. Il revint alors prendre ses garnisons à Constantine, à Bône et à Sétif, et se prépara, par les soins qu'il donna à son instruction, à prendre une brillante part dans les opérations qui allaient avoir lieu en 1845.

CHAPITRE IV

(1845-1846)

Expédition dans les Aurès. — Prise du col de Fortas. — Camp de Médina; opérations autour de ce camp. — Combat d'Aïdoussa. — Prise de Djar-Alla et de Tabergua. — Rentrée à Batna. — Opérations de la 6e compagnie à Sétif. — Opérations du général d'Arbouville dans la province d'Alger. — Expédition chez les Ouled-Soltan. — Tourmente de neige du 3 janvier 1846. — Rentrée à Sétif.

Depuis les événements de Biskra, la province de Constantine jouissait d'une complète tranquillité; les tribus se livraient paisiblement aux travaux de l'agriculture et payaient assez régulièrement l'impôt; seule, la région de l'Aurès était encore remuante et demeurait une menace permanente pour le bas pays. Ce n'est pas que ses habitants nous fussent plus hostiles que ceux de beaucoup d'autres tribus; mais parmi eux s'étaient retirés Ahmed-bey et Mohamed-bel-Hadj, et ces deux vaincus cherchaient, chacun de son côté, à tenter de nouveau la fortune.

Lorsque le général Bedeau vint prendre le commandement de cette province, en remplacement du duc d'Aumale, une expédition dans cette région était la seule opération militaire dont la nécessité se fît réellement sentir; mais cette opération n'était pas sans difficultés : il s'agissait de s'engager, avec une faible colonne et un immense convoi, dans une contrée montagneuse, peu connue, sans ressources et relativement très peuplée. Elle n'en fut pas moins décidée. Vers la fin d'avril, les troupes qui devaient y prendre part se concentrèrent à Batna. Les cinq premières compagnies du bataillon de Tirailleurs, renforcées de cent soixante hommes des compagnies de Bône et présentant ainsi un effectif de cinq cent trente hommes, arrivèrent dans ce poste le 29. Le commandant Thomas commandait lui-même ce détachement.

La colonne, forte d'environ cinq mille cinq cents hommes, quitta Batna le 1er mai. Elle avait été divisée en deux brigades : la première était sous les ordres du général Levasseur; la seconde, sous le commandement du colonel Herbillon. Le bataillon de Tirailleurs fut placé dans celle du général Levasseur. Ces deux brigades suivirent d'abord la même route, se dirigeant au sud-est, de façon à pénétrer par le versant septentrional. Le 2, elles traversèrent les premières lignes de hauteurs et allèrent bivouaquer dans la plaine de Yabous.

Le 3, elles arrivèrent au pied des hautes montagnes, en face du col de Fortas, qui paraissait être fortement occupé par l'ennemi. En avant du défilé, ce dernier avait en effet construit une petite redoute en pierres sèches; à droite, il s'était établi sur une montagne assez élevée et couronnée de bois; à gauche, il s'était embusqué dans des rochers plongeant directement dans l'intérieur du col.

La brigade Levasseur, restée sous les ordres directs du général Bedeau, fut chargée d'attaquer la position; le colonel Herbillon devait contourner celle-ci par la gauche, se placer sur la ligne de retraite des rebelles et faire ensuite sa jonction avec la colonne principale. Pendant qu'on prenait ces dispositions, la 1re compagnie (capitaine Vindrios), qui se trouvait à l'avant-garde, avait déjà engagé une assez vive fusillade avec les défenseurs de la redoute. Sur l'ordre du général Bedeau, le commandant Thomas fit porter sur sa gauche les 4° et 5° compagnies, qui se déployèrent face au mamelon boisé, d'où en un instant les Arabes furent débusqués. Au même moment, la 3° compagnie vint prolonger la ligne de la 1re, et la 2° se placer en soutien. Se portant alors tout entier en avant, le bataillon marcha droit à la redoute, qui fut aussitôt enlevée; puis, appuyé par un bataillon du 31° de ligne et un autre du 19° léger, il s'élança vers le col, escaladant des pentes abruptes, franchissant un terrain boisé et tourmenté, et cela avec une telle rapidité, que lorsque, après avoir poursuivi les Arabes de crête en crête, les Tirailleurs débouchèrent de l'autre côté du passage, la colonne du colonel Herbillon n'y avait pas encore paru. L'ennemi avait ainsi pu se retirer et prendre position en arrière, à Téniet-el-Korcheff. Quoique la journée fût déjà avancée lorsque les deux brigades eurent fait leur jonction, on se porta sur ce dernier point, qui fut aussitôt occupé. Le bivouac y fut établi, et la colonne y passa la nuit.

Le bataillon avait eu quatre hommes blessés. En rendant compte de ce succès, le général Bedeau citait, comme ayant fait preuve d'un courage tout particulier, le sergent Saïd-ben-Mohamed et le caporal Ben-Kedmy, qui, tombés dans un groupe d'ennemis, en avaient tué cinq et mis le reste en fuite.

Le combat du 3 amena aussitôt la soumission des Ouled-Abdi et des Beni-Daoud. Le 4, la colonne se dirigea sur Médina, point central où le général avait résolu de former un camp. Dès le 5, les travaux commencèrent, et pendant deux jours les troupes furent employées à la construction d'une redoute, où l'on déposa tous les approvisionnements, sous la garde du 5° bataillon d'Afrique.

Les opérations furent reprises le 7. Le but à atteindre était de soumettre la tribu des Beni-Oudjana. A cet effet, la colonne fut divisée en deux groupes: le premier, dans lequel se trouvait le bataillon de Tirailleurs indigènes, devait, sous les ordres du général Levasseur, marcher directement sur Tarit-el-Baatcha, pendant que l'autre, avec le général Bedeau, opérerait plus au sud et reviendrait par la vallée du Mélagou, où la jonction devait avoir lieu.

Le premier jour, la colonne du général Levasseur franchit le col de Tizougarin et vint s'établir dans cette vallée. L'ennemi n'avait même pas essayé

de tenir; il s'était enfui précipitamment, laissant des approvisionnements de toute sorte que le général ordonna de détruire. Le 9, on séjourna sur le Mélagou; la journée fut employée à des reconnaissances. Le 10, les deux colonnes firent leur jonction, et toutes les troupes se trouvèrent de nouveau sous les ordres du général Bedeau.

Les reconnaissances du 9 avaient signalé, au village de Bou-Hammam, de nombreux rassemblements des Beni-Oudjana, auxquels s'étaient joints un groupe des Beni-Sliman et un autre des Amar-Kaddour. Dès son arrivée, le général Bedeau décida qu'on irait déloger l'ennemi. A une heure de l'après-midi, une colonne de dix-huit cents hommes, dont le bataillon fit partie, se mit en route et dispersa en un instant ce qu'elle trouva devant elle.

Le 11, toute la colonne reprit sa marche dans la direction suivie la veille et poursuivit quelques Arabes qui occupaient les contreforts sud du Chellia. Le soir, elle arriva à Messarah; là, surprise par la neige qui tombait en abondance et rendait les sentiers impraticables, elle fut obligée de séjourner le 12. Le 13, franchissant de nouveau le col de Tizougarin, qu'elle trouva couvert de neige, elle rentra à Médina pour s'y ravitailler. Le 15, pourvue de huit jours de vivres, elle reprit la campagne, se dirigeant sur la vallée des Ouled-Abdi; elle arriva le soir à Messeret, sur la rive droite de l'Oued-el-Abiod et y séjourna le 16. Le 17, le bivouac fut établi un peu plus loin, à Hadj-Jadj. Le 18, à midi, quittant tout à fait la vallée de l'Oued-el-Abiod, elle vint camper sur le Djébel-bou-Bezizen. La journée du 19 fut employée par le bataillon à une reconnaissance sur l'Oued-el-Abdi. On attendait pour se remettre en route l'arrivée du colonel Herbillon, qui était allé chercher un convoi de vivres à Batna. Ce convoi arriva dans la journée et, le 20, la petite armée reprit sa marche sur deux colonnes : celle de gauche, sous les ordres du colonel Herbillon, suivit les crêtes en marchant parallèlement à l'Oued-el-Abdi; celle de droite, avec laquelle se trouvait le général Bedeau et qui comprenait le bataillon de Tirailleurs, un bataillon du 19e léger, un bataillon du 31e de ligne et un autre du 22e, descendit dans la vallée, traversa la rivière au pied du Bou-Bezizen et commença à gravir les pentes de la rive droite, se maintenant à la hauteur du colonel Herbillon, qui se prolongeait sur les crêtes de la rive gauche. Pendant la matinée, cette dernière colonne laissa sur son chemin de nombreux villages abandonnés par l'ennemi; celui-ci ne paraissait nulle part : partout le vide et cette dévastation hâtive qui indique une émigration précipitée. Vers midi cependant, quelques Arabes furent signalés dans la vallée, en avant d'Aïdoussa, village assez important situé sur l'Oued-el-Abdi; enfin d'importants rassemblements apparurent sur la rive gauche de cette rivière, aux villages d'Aïdoussa, de Téniet-el-Abdi et de Fedjel-Kadi.

L'ennemi semblait attendre l'attaque principale du côté de la colonne de gauche; pour la soutenir, il avait construit sur les hauteurs dominant Aïdoussa plusieurs redoutes en pierres sèches, dont la défense avait été confiée à ses meilleurs soldats. Mais le général Bedeau, cessant tout à coup de se prolonger sur la rive droite, fit tête de colonne à gauche et marcha sur la rivière, pendant que le colonel Herbillon, descendant les pentes de la rive gauche, se dirigeait sur le village d'Aïdoussa. A ce moment, le bataillon de Tirailleurs

reçut l'ordre de se porter en avant, de laisser Aïdoussa sur sa gauche, de passer la rivière en aval de ce village et de s'emparer de Téniet-el-Abdi. La 2e compagnie (capitaine Taverne) se déploya au pas de course; la 3e vint bientôt appuyer sa ligne à droite, puis tout le bataillon se porta en avant, franchit la rivière et arriva devant Téniet-el-Abdi. Les deux compagnies de tête, gravissant alors les pentes de droite et de gauche, en délogèrent l'ennemi, pendant que le gros du bataillon pénétrait dans le village, qui venait d'être abandonné.

Sur tous les autres points le succès était également complet : l'ennemi fuyait précipitamment, cherchant à gagner la montagne, où la poursuite devenait fort difficile, sinon impossible. Mais il avait subi des pertes considérables et laissait une quarantaine de prisonniers entre nos mains.

Dans ce combat, le bataillon avait eu cinq blessés dont un officier, M. le sous-lieutenant Bonnemain. Dans son rapport, le général citait comme s'étant particulièrement distingués :

MM. Sarrauton, capitaine-adjudant-major.
Bonnemain, sous-lieutenant, blessé.

Le soir, la colonne établit son bivouac sur les deux rives de l'Oued-el-Abdi. Le 22, elle reprit sa marche et descendit la vallée jusqu'à Ménah; là, elle attendit la complète soumission des Ouled-Abdi. Le 27, les deux brigades se mirent en route pour Médina, où elles arrivèrent le 29.

Le 2 juin, on évacua définitivement Médina. Ce jour-là, la colonne se dirigea vers le territoire des Bou-Sliman. Le lendemain, elle franchit le Teniet-el-Abiod et arriva le soir à Chamaoura sur l'Oued-Haumel. Après avoir séjourné deux jours sur ce point, afin de recevoir quelques soumissions, le 6, elle vint bivouaquer à Kessour, sur l'Oued-Chéraya. Le 7, elle continua sa marche vers l'est. A la grand'halte, au moment où les soldats faisaient le café, arrivèrent au camp plusieurs courriers indigènes que les Arabes avaient poursuivis à coups de fusil. La punition ne se fit pas attendre; sur l'ordre du général Bedeau, le bataillon de Tirailleurs prit les armes, et, appuyé à droite par deux compagnies du 61e, il se porta sur le village de Djar-Alla, d'où étaient partis les coups de feu.

Ce village, situé au fond d'un étroit ravin, était défendu à droite et à gauche par des rochers escarpés et, dans la gorge même, par un terrain coupé de jardins étagés entourés de murs en pierres sèches. La 7e compagnie (lieutenant Duchaine) et la 5e (capitaine Lapeyrusse) franchirent en un instant les escarpements de droite et de gauche, pendant que la 3e (capitaine Bessière) pénétrait dans Djar-Alla par la gorge du ravin. Mais l'ennemi ne nous avait pas attendus. Ce ne fut que lorsque le bataillon se retira, après avoir incendié le village, qu'il fit sa réapparition. Il revint alors en nombre, et ne cessa de harceler la compagnie d'arrière-garde (capitaine Vindrios) que lorsque celle-ci fut hors du ravin. Cette compagnie eut deux hommes blessés.

Après avoir accompli sa mission, le commandant Thomas rejoignit la colonne, qui reprit sa marche, et, le même soir, vint s'établir au Kessir sur l'Oued-

Tichtad. Le 8, elle arriva à El-Bahl, après une marche pénible au sein d'un pays accidenté, privé d'eau et complètement aride. Le 9, elle atteignit El-Oudja et, le 10, alla camper à Djelaïl. Dans cette journée, la marche avait été particulièrement fatigante : un siroco brûlant n'avait pas cessé de souffler, et sur tout le parcours il avait fallu franchir des ravins, gravir des pentes abruptes, et cela sans trouver une goutte d'eau.

Le 11, au moment où la colonne établissait son bivouac, des gens de Beni-Amzan, qui n'avaient payé qu'une partie de leurs contributions, vinrent lui tirer quelques coups de fusil. Le 12, pendant toute la matinée, l'arrière-garde fut inquiétée par des groupes de Maafas et de Hachaches. A midi, le gros de la colonne se trouvant réuni sur l'Oued-Fréchou, le général Bedeau prit quatre bataillons, dont celui de Tirailleurs indigènes, et, faisant laisser les sacs au camp, se porta rapidement contre Taberga, centre très important où les rebelles s'étaient retirés. Dissimulée par des accidents de terrain, l'attaque se trouva combinée de telle sorte, qu'au moment où le bataillon de Tirailleurs ouvrit le feu sur la droite et celui du 2e de ligne sur la gauche, les Arabes, qui ne s'étaient aperçus de rien, se trouvèrent complètement dominés et enveloppés. Désespérant de se défendre, ils se rendirent à discrétion. Cette opération terminée, le général ramena ses quatre bataillons sur l'Oued-Fréchou, où le bivouac fut établi.

Le lendemain, on se remit en route pour pénétrer dans le pays des Amamra. Le 14, on contourna les contreforts ouest du Djebel-Amamra et l'on arriva dans la plaine de Ramisa, où l'on séjourna le 15 pour y recevoir un convoi de vivres venant de Batna. Le 16, le bivouac fut établi à Khenchela. La tribu des Ouled-Ensirah, fraction sud des Amamra, n'ayant pas voulu payer l'impôt ni envoyer ses chefs faire leur soumission, la colonne repartit le 17, gravit la montagne et découvrit la population en fuite emmenant ses troupeaux. Les bataillons d'avant-garde déposèrent leurs sacs et deux colonnes furent aussitôt formées : l'une, composée du bataillon du 22e, de l'escadron de chasseurs, d'une pièce de canon et de deux compagnies d'élite du 2e de ligne, se dirigea par les crêtes; l'autre, constituée par le bataillon de Tirailleurs, prit le fond de la vallée. Précipitant sa marche, cette dernière atteignit bientôt les fuyards, qui se dispersèrent aux premiers coups de feu, et s'empara de huit à dix mille moutons et de quatre cent cinquante bœufs, qu'elle ramena au lieu de la halte. Ce coup de main lui avait coûté un homme blessé.

La colonne revint ensuite sur l'Oued-Fringal et enfin se dirigea sur Batna, où elle arriva le 21. L'expédition avait duré cinquante-deux jours. Ses résultats furent considérables : toutes les tribus de ces montagnes firent leur soumission et payèrent dès lors leurs contributions sans difficultés. Toutefois on n'avait pu s'emparer ni de Mohamed-bel-Hadj ni d'Ahmed-bey. Le premier, avec une trentaine d'hommes au plus, s'était enfui à Nefta en Tunisie; l'autre, abandonné de la plupart de ses derniers partisans, était allé se réfugier dans les montagnes de Bougie.

Le bataillon de Tirailleurs resta à Batna jusqu'au 26. Le 30, il était de retour à Constantine.

Pendant ce temps la 6e compagnie, détachée à Sétif, ne restait pas inactive.

Le 6 juin, elle entrait dans la composition d'une colonne qui, sous les ordres du colonel Régeau, devait opérer dans le Hodna. Cette colonne se rendit d'abord chez les Ouled-Déradj ; mais, le 10 juin, elle dut revenir sur ses pas pour se porter vers les Relissas et les Hannaïch, devant les montagnes desquels le général d'Arbouville se trouvait arrêté. Lorsqu'elle arriva, le général n'y était plus; il s'était rendu à l'appel du général Marey, qui se trouvait dans le Titteri aux prises avec Ben-Salem, lieutenant d'Abd-el-Kader. Elle reprit alors le chemin du Hodna, parcourut ce pays pendant quelques jours et se dirigea ensuite sur Bou-Saâda. Le 28 juin, elle eut, sur le territoire des Ouled-Djellah, un léger engagement auquel la 6e compagnie prit une brillante part. Le 21 juillet, elle était de retour à Sétif.

La paix semblait enfin être assurée sur toute l'étendue de nos possessions algériennes. Le maréchal Bugeaud était lui-même tellement persuadé que ce résultat venait d'être atteint par les brillantes expéditions qui avaient eu lieu dans chaque province, qu'il était parti en congé, laissant l'intérim de son gouvernement au général de Lamoricière. Cependant une sourde agitation ne tarda pas à se manifester à la voix de nombreux prédicateurs de guerre sainte, qui tous se disaient chérifs et tous prenaient le nom de Bou-Maza. Dans les provinces d'Alger et d'Oran ce souffle de rébellion s'étendit avec une extrême rapidité. Abd-el-Kader, réduit à l'impuissance depuis notre victoire d'Isly, vivait alors parmi les quelques tribus marocaines qui l'avaient recueilli. Aussitôt qu'il apprit ce nouvel état de choses, il traversa les frontières à la tête d'une nombreuse troupe de cavaliers et de fantassins et ne tarda pas à paraître dans la vallée de la Tafna, non moins menaçant qu'auparavant.

Le 22 septembre, il surprit le lieutenant-colonel de Montagnac à Sidi-Brahim, et remporta sur lui un sanglant succès qui vint ranimer tout le fanatisme de ses partisans. Dès ce moment l'insurrection devint générale.

L'agitation avait gagné jusqu'à la province de Constantine : toute la Medjana menaçait de se soulever. On se hâta d'envoyer des troupes à Sétif. Le 24 septembre, les cinq premières compagnies de Tirailleurs indigènes, formant un bataillon de marche de quatre cent trente hommes, furent dirigés sur ce poste, où se trouvait déjà la 6e compagnie. Le 2 octobre, le colonel de Chasseloup, à la tête de ce bataillon et d'un autre du 19e léger, se porta à Bordj-Bou-Arréridj, où il resta jusqu'au 16 pour rassurer les populations. Le calme se rétablit peu à peu, et l'on put bientôt considérer le danger comme définitivement éloigné.

Il n'en était pas de même dans le Hamza : toute cette contrée avait pris les armes à la voix d'un prétendu chérif nommé Mohamed-ben-Abdallah. Le général Marey, commandant alors dans le Titteri, marcha aussitôt contre cet agitateur; mais, comme il ne pouvait disposer que de forces insuffisantes et que les troupes de Sétif devenaient inoccupées, le général d'Arbouville reçut l'ordre de se joindre à lui. Celui-ci organisa aussitôt une petite colonne avec laquelle il se mit en route le 4 novembre. Parmi les troupes qui la composaient se trouvaient, sous les ordres du capitaine Lapeyrusse, les 4e et 5e compagnies du bataillon et un détachement de trente-cinq hommes de la 1re compagnie.

La jonction des deux généraux eut lieu le 11. Le 12, ils livrèrent, près du

Djebel-Baghar, chez les Ouled-Aziz, un sanglant combat au chérif qu'ils battirent complètement et dont ils enlevèrent les tentes et les bagages. A la suite de cet engagement, le détachement du bataillon indigène eut à soutenir une retraite des plus difficiles, durant laquelle il se trouva continuellement aux prises avec l'ennemi. Pendant un instant Arabes et Tirailleurs se trouvèrent même complètement confondus; il s'en suivit une lutte corps à corps où ces Kabyles donnèrent une idée de la ténacité qu'ils opposeraient un jour à nos troupes, quand celles-ci tenteraient de pénétrer dans leur pays.

Ils finirent cependant par céder après avoir éprouvé des pertes considérables. De notre côté nous avions perdu un officier, M. Ledoux, lieutenant commandant la 4e compagnie, qui fut tué à bout portant, et quinze hommes blessés.

Le rapport du général d'Arbouville citait comme ayant fait preuve d'une grande bravoure :

MM.	Lapeyrusse,	capitaine.
	Hadj-Amou,	sous-lieutenant.
	Landini,	sergent-major.

Presque aussitôt après cet important succès, le général Marey fut appelé vers Boghar, et le général d'Arbouville resta seul dans l'est du Titteri. Il poursuivit les opérations commencées et parcourut les tribus qui s'étaient révoltées pour leur imposer des contributions de guerre. Le 22 novembre, alors que notre victoire sur Mohamed-ben-Abdallah paraissait avoir fait rentrer dans l'ordre la plus grande partie du pays, les Beni-Djaad, qui n'avaient cependant point pris part à l'insurrection, vinrent tout à coup attaquer le camp. Après les avoir complètement battus, le général d'Arbouville se porta sur leur territoire et fit incendier tous leurs villages par le détachement de Tirailleurs indigènes. Leur soumission immédiate fut le résultat de ce juste châtiment.

A ce moment Ben-Salem, lieutenant d'Abd-el-Kader, parut à son tour au milieu de ces tribus avec un nombre assez considérable d'irréguliers, et s'unit au chérif qui cherchait à recruter de nouveaux partisans. Dès qu'il apprit cette nouvelle, le général Bedeau, qui opérait alors dans le haut Chélif, se transporta lui-même sur les lieux. Il se mit, conjointement avec le général d'Arbouville, à la poursuite des deux chefs rebelles, qui n'échappèrent à cette manœuvre enveloppante qu'en se jetant dans les gorges les plus inaccessibles du Djurjura.

Le 11 décembre, les deux colonnes se trouvèrent réunies et n'en formèrent plus qu'une seule sous le commandement du général Bedeau. Le 13, la brigade d'Arbouville alla se ravitailler à Médéah et, le 15, revint prendre le cours de ses opérations. On parcourut d'abord le pays des Beni-Zouzoug, où l'on ne rencontra aucune résistance, puis on se porta sur le Kef-el-Lagdar.

Cependant Abd-el-Kader, traqué partout ailleurs, ne tarda pas à paraître lui-même dans le Titteri. Son intention était de faire une pointe dans la Mitidja et de ravager cette riche contrée. Déjà il avait attaqué les Isser, nos alliés, et avait fait sur eux un butin considérable. Ben-Salem s'était empressé de

descendre du Djurjura et s'était joint à lui dans les premiers jours de février 1846. Mais le maréchal Bugeaud, qui avait parfaitement pénétré le plan de l'émir, avait pris toutes ses précautions pour mettre ce dernier dans l'impossibilité de l'exécuter. Le général Gentil, le maréchal lui-même et enfin le général Bedeau et le général d'Arbouville se portèrent en toute hâte sur le haut Isser, et bientôt Abd-el-Kader n'eut, à son tour, d'autre ressource que les gorges du Djurjura.

Le 8 février, la colonne du général Bedeau fit sa jonction avec celle du maréchal. Les conservant toutes les deux sous sa main, le gouverneur général se tourna alors contre les tribus qui avaient accueilli l'émir, entre autres les Guechtoula, les Beni-Khalfoun, les Nezliona et quelques fractions des Flissa. Quant à Abd-el-Kader, on ne put l'atteindre.

La tranquillité paraissant alors partout rétablie, le maréchal résolut de rentrer à Alger, dont il ne se trouvait pas très éloigné. Le 23 février, il quitta la colonne avec la brigade d'Arbouville et, le lendemain, fit son entrée dans la capitale de son gouvernement.

Pendant les quelques jours où la colonne d'Arbouville avait marché sous ses yeux, le maréchal Bugeaud avait été particulièrement frappé de la belle tenue, de la discipline, de l'entrain et du dévouement du détachement de Tirailleurs de Constantine. Voulant donner à ce dernier une preuve de sa satisfaction, il avait décidé qu'il prendrait la tête des troupes lors de l'entrée de celles-ci à Alger. Une somme de six cents francs fut en outre remise au capitaine Lapeyrusse pour être distribuée entre les hommes, et pendant quatre jours la plus grande liberté fut laissée à ceux-ci qui, partout acclamés par leurs coreligionnaires de la première ville de l'Algérie, jouirent d'un triomphe justement mérité par quatre mois de fatigues, de privations et de dangers. Le 28 février, il fallut s'arracher à cette Capoue et s'embarquer pour Philippeville. Le 4 mars, les compagnies qui avaient pris part à la glorieuse expédition du Titteri étaient de retour à Constantine.

Pendant que les événements que nous venons de raconter se déroulaient dans la province d'Alger, celle de Constantine, sans être agitée au même point, éprouvait cependant le contre-coup de cette vaste insurrection. Au mois de novembre 1845, un certain Mohamed-el-Trébouï, surnommé Bou-Darbela, s'était montré dans le Belezma et avait parcouru cette région en y prêchant la guerre sainte. Les Ouled-Soltan furent les premiers à prêter l'oreille à ses excitations; mais, maintenus par le colonel Herbillon, qui commandait la subdivision de Batna, ils n'osaient encore donner un libre cours à leurs idées de rébellion, lorsque l'exemple des Ouled-Soulam, leurs voisins, vint faire tomber leurs dernières hésitations.

Le général Levasseur était alors chargé de l'expédition des affaires de la province pendant l'absence du général Bedeau. Il organisa aussitôt une colonne dont il prit le commandement, et se porta au sein du pays insurgé.

Le 11 décembre, les 1re, 2e et 3e compagnies quittèrent Sétif sous les ordres du capitaine Bessière et l'y rejoignirent le 13. Ce détachement, réuni à un autre du 3e bataillon d'Afrique, forma un bataillon mixte qui fut placé sous les ordres du commandant de Liniers, du bataillon d'infanterie légère.

Le 16, le temps, jusque-là très mauvais, se remit au beau et les opérations purent commencer. On marcha contre les Ouled-Soulam. Le bataillon formé par les Tirailleurs indigènes et le bataillon d'Afrique prit les crêtes et refoula les Arabes dans le fond de la vallée, où ils furent atteints par la colonne principale, qui leur tua une centaine d'hommes et les poursuivit pendant plusieurs heures. Bou-Darbela fut arrêté dans sa fuite et envoyé comme prisonnier à Biskra. Les Tirailleurs avaient eu un homme blessé.

Après cette affaire, le général se tourna contre les Ouled-Soltan, auxquels il imposa une forte contribution de guerre. Pour en assurer la levée, il dissémina sa colonne sur les points les plus importants et fit surveiller les principaux débouchés. Le bataillon de Tirailleurs se trouva ainsi réparti entre trois villages situés dans le défilé de Foum-bou-Thaleb. Cette dispersion faillit avoir de fâcheuses conséquences.

Dans le pays vivait alors un chef influent nommé Si-Saad qui, l'année précédente, avait brigué auprès du duc d'Aumale un emploi de caïd pour lequel il s'était vu préférer son compétiteur Si-Mokran. Devenu par cela seul notre ennemi, il s'était vite créé un parti parmi les rebelles et les mécontents, et, tout en protestant de son dévouement à la cause française, il n'avait cessé de travailler activement les esprits en vue d'une insurrection. Voyant dans la disposition de nos troupes la possibilité de remporter un facile succès qui aurait suffi à exalter toutes les populations de ces montagnes, il crut le moment favorable arrivé. Le 25, il se mit à la tête d'une bande de quatre à cinq cents rebelles et vint tomber à l'improviste sur le village d'Oumassa, occupé par la compagnie du capitaine Bessière.

On était loin de s'attendre à une pareille attaque; aussi y eut-il un moment de surprise; mais le sang-froid du capitaine Bessière et la bravoure des Tirailleurs conjurèrent tout. Sans se laisser effrayer par les forces quatre fois supérieures de l'ennemi, le valeureux commandant de la 3e compagnie rallia sa troupe, l'enleva vigoureusement et chargea à la baïonnette les bandes confuses de Si-Saad, qui furent rejetées dans un ravin. Atteint de deux blessures graves, il continua avec une énergie peu commune à diriger le combat, et permit ainsi à des renforts d'arriver et d'achever la défaite des Arabes, qui s'enfuirent dans toutes les directions, abandonnant leur chef, qui rentra presque seul dans son douar. Ce brillant fait d'armes, dont tout l'honneur revenait au capitaine Bessière, nous coûtait, outre ce brave officier, qui avait reçu deux balles dans la cuisse droite, dix Tirailleurs blessés.

Débarrassée du seul rassemblement important qu'elle eût trouvé devant elle, la colonne s'occupa de vider les silos. Ce travail dura plusieurs jours. Le 30, le détachement du bataillon indigène reçut l'ordre d'attaquer le douar de Si-Saad. Ce coup de main, habilement dirigé par le commandant de Liniers, fut couronné d'un plein succès et ne nous coûta qu'un caporal tué.

Cette opération fut la dernière de la colonne Levasseur; le Hodna étant pacifié, et par suite sa mission terminée, elle se mit en route pour Sétif. Le 3 janvier 1846, elle se trouvait dans les défilés du Djebel-bou-Thaleb, lorsqu'elle fut assaillie par un ouragan glacial accompagné d'une neige tellement abondante, que toutes les routes en furent bientôt couvertes. Pendant deux jours

il ne cessa d'en tomber; le froid était si intense, qu'elle gelait aussitôt.

Les soldats ne pouvaient plus trouver un seul morceau de bois pour faire le café. Accablés de fatigue, de privations, ils marchaient au hasard avec des peines infinies, s'égarant de tous côtés; beaucoup durent se réfugier dans les tentes arabes, dans les douars, où ils purent, et furent recueillis quelques jours après; d'autres tombèrent pour ne plus se relever. Lorsqu'elle arriva à Sétif, le 4 au soir, la colonne était réduite presque à rien. Quand tous les traînards furent rentrés, on s'aperçut qu'une centaine d'hommes étaient morts de froid ou de besoin. Les Arabes de la tribu des Rir'a se firent remarquer par leur généreuse hospitalité et en sauvèrent un grand nombre, qu'ils ramenèrent à Sétif.

Pendant toute cette dure épreuve, les Tirailleurs se montrèrent admirables de résignation et de dévouement. Grâce à cet excellent moral, le détachement ne perdit qu'un homme, un jeune clairon, et ne compta que quinze malades, alors que beaucoup d'autres corps furent diminués de plus de moitié.

Ces trois compagnies n'allaient pas jouir d'un repos de bien longue durée pour se remettre de cette terrible expédition. Le 20 janvier, il leur fallut de nouveau partir pour l'ouest avec une colonne commandée par le lieutenant-colonel Dumontet, du 19e léger. Dans sa marche insurrectionnelle dans la province d'Alger, Abd-el-Kader s'était avancé vers Bou-Saâda, et une vive agitation n'avait pas tardé à se manifester dans la partie méridionale du Hodna, notamment chez les Ouled-Mahdi, où l'ordre fut bientôt rétabli. Cette agitation avait même gagné jusqu'aux environs de Sétif. La colonne Dumontet vint d'abord s'établir au sud de Bord-Medjana, puis elle rentra à Bou-Saâda et revint à Sétif à peu près en même temps que le général d'Arbouville, de retour de son expédition dans la province d'Alger, y arrivait de son côté. À ce moment, le groupe formé par les 1re, 2e et 3e compagnies se trouvait réduit à soixante-dix hommes; encore une expédition, et il n'en serait rien resté. On l'envoya à Constantine pour s'y réorganiser. Il y arriva le 17 mars. Là se trouvait déjà le détachement qui venait d'Alger et qui n'avait pas été beaucoup moins éprouvé, et enfin celui de Bône, qui représentait un effectif relativement considérable. Les compagnies furent égalisées, les recrues nouvellement instruites réparties parmi les anciens soldats, les cadres portés au complet réglementaire, et, au bout de quelques jours, ce bataillon, qui semblait ne pouvoir de longtemps concourir aux opérations d'une campagne, était prêt à prendre dans celle qui allait s'ouvrir une part non moins glorieuse que dans celle qui venait de se terminer.

CHAPITRE V

(1846-1847)

(1846) Marche sur Batna. — Départ pour Sétif. — Opérations chez les Ouled-Naïl. — Expédition du colonel Eynard chez les Amoucha. — Combats des 7, 10 et 22 juin. — Retour à Sétif. — Opérations du détachement de Bône. — Derniers événements de l'année 1846. — (1847) Expédition contre les Nemencha. — Marche sur Bougie. — Combat du 16 mai. — Rentrée à Sétif. — Colonne expéditionnaire de Collo. — Le commandant Bourbaki remplace le commandant Thomas.

A peine quelques soins hâtifs eurent-ils été consacrés à sa réorganisation, que le bataillon dut reprendre le cours de ses expéditions. Le 24 mars, c'est-à-dire sept jours après avoir été rejoint par les trois premières compagnies, il se mit en route pour Batna, à l'exception cependant de la 6e compagnie, qui venait d'entrer dans la composition d'une colonne qui devait partir de Sétif, sous les ordres du général d'Arbouvillle, pour se porter au milieu des Ouled-Naïl. La marche sur Batna avait pour but une opération dans le Belezma, où quelques troubles avaient eu lieu; mais quand on arriva dans cette ville, le 27 mars, la tranquillité était partout rétablie et la présence de nouvelles troupes devenait inutile. Le bataillon repartit alors pour Sétif, qui, au contraire, venait d'être dégarni par le général d'Arbouville. Il atteignit ce poste le 2 avril.

Le 5 avril, de nouveaux ordres le désignèrent pour l'escorte d'un convoi destiné à la colonne des Ouled-Naïl. Il se mit en route le même jour, et, le 17, atteignit El-Ilheuch, au sud de Bou-Saâda, sans avoir rencontré un ennemi sur tout son parcours. Là, le commandant Thomas laissa ce premier convoi à la garde de la 4e compagnie, qui eut pour mission de le remettre au général d'Arbouville, qui ne se trouvait plus qu'à deux jours de marche, et rétrograda sur Sétif avec les six autres compagnies. Arrivé dans ce poste le 9 au soir, il en repartait le 10 avec un deuxième convoi de quatre cents mulets ayant la même destination. Après avoir traversé une troisième fois M'Sila, le Hodna et Bou-Saâda, le 19, il rejoignit la colonne d'Arbouville à Aïn-Grab chez les Ouled-Aïssa, fraction des Ouled-Naïl. Pour la première fois les huit compagnies du bataillon, représentant à ce moment un effectif de six cent cinquante hommes, se trouvèrent réunies dans la main de leur chef; confondues

dès lors avec les autres troupes de la colonne, elles prirent part à toutes les opérations de celle-ci.

Le 21 avril, on marcha contre les Ouled-Aïssa, sur lesquels on exécuta une razzia qui nous rendit maîtres de la plus grande partie de leurs troupeaux. Ce succès ayant amené la complète soumission des Ouled-Naïl, la colonne parcourut ensuite le pays de l'est à l'ouest, revint à Bou-Saâda, s'arrêta quelques jours dans la plaine du Hodna, et le 7 mai arriva à M'Sila. Le 8, le général d'Arbouville la quitta pour aller prendre le commandement de la subdivision de Milianah. Le colonel Eynard, de l'état-major, désigné pour lui succéder à Sétif, vint le remplacer, et les opérations qu'il avait préparées ne furent pas un instant interrompues. Le 10, la colonne alla s'établir près de la Casbah, petite ville située dans l'Ouennougha, région montagneuse traversée par Abd-el-Kader quelques mois auparavant, et qui se ressentait encore de la sourde agitation produite par le passage de l'émir. Elle y séjourna jusqu'au 19, combinant ses mouvements avec ceux d'autres troupes opérant dans le Hamza, sous les ordres du duc d'Aumale; puis, la tranquillité paraissant assurée, elle se mit en route pour Sétif, où elle fit sa rentrée le 21 mai, après être passée par Bordj-bou-Arreridj, et y avoir laissé la 6e compagnie du bataillon.

Cependant, si la paix commençait à renaître dans le sud-ouest de la province, les populations du nord-ouest étaient encore vivement secouées par le souffle insurrectionnel. Au moment de l'apparition d'Abd-el-Kader, plusieurs agitateurs avaient subitement surgi et s'étaient mis à parcourir les tribus belliqueuses de la Kabylie, réveillant leur hostilité et les poussant à la révolte. Dans le Sahel de Sétif, un de ces faux chérifs, nommé Mouley-Mohamed, était même parvenu à réunir un contingent assez considérable; mais, battu, le 12 avril, par le colonel Dumontet, qui lui avait tué environ deux cents hommes, il avait dû se retirer dans le pays des Amoucha, où il n'avait pas tardé à recommencer ses prédications.

Il importait de ne pas lui donner le temps de former de nouveaux rassemblements et d'entraîner dans la rébellion les montagnards du Babor et du Guergour. Le colonel Eynard, qui venait de rentrer de l'Ouennougha, reçut l'ordre d'organiser une nouvelle colonne et de se porter immédiatement au-devant du chérif. Le 31 mai, cet officier supérieur quitta Sétif, à la tête d'un demi-bataillon du 61e de ligne, d'un bataillon de la légion étrangère, d'une compagnie d'infanterie légère d'Afrique, du bataillon de Tirailleurs indigènes (à l'exception de la 6e compagnie), de trois bataillons du 19e léger, de six pièces d'artillerie et de quatre cents chevaux, et alla s'établir au centre des Ouled-Nabeth, au marabout de Sidi-Aïssa. Ayant fait rentrer cette tribu dans l'ordre, il s'occupa de Mouley-Mohamed, et, le 7 juin, prenant avec lui toute sa cavalerie et quatre bataillons sans sacs, il se dirigea sur le pays des Ouled-Amar-ben-si-Ahmed, où les cavaliers arabes avaient signalé le camp du chérif. Son intention était simplement de faire une reconnaissance offensive. A midi, cette petite colonne se mit en route et parcourut d'abord une région facile, qu'elle trouva d'ailleurs complètement abandonnée; mais bientôt le terrain devint raviné, montueux, et quelques groupes de Kabyles commen-

cèrent à se montrer à l'horizon. Vers deux heures et demie, on atteignit à la naissance d'un pays particulièrement tourmenté, présentant des mamelons étagés coupés entre eux par des ravins, des gorges profondes, la plupart inaccessibles aux chevaux. C'était là que l'ennemi avait établi le gros de ses forces; en avant, se trouvait la cavalerie du chérif, dont on distinguait parfaitement la bannière; un peu en arrière, un millier de Kabyles couronnaient les hauteurs. Malgré les difficultés qu'elle avait devant elle, notre cavalerie n'hésita pas à charger; chasseurs et spahis se précipitèrent sur les cavaliers du chérif, qui en un instant furent dispersés, laissant trente des leurs sur le terrain. Le bataillon de Tirailleurs, qui se trouvait à l'avant-garde, avait mission d'appuyer la cavalerie; les 5e, 7e et 8e compagnies hâtèrent le pas et vinrent prendre position en avant de façon à protéger la retraite de nos escadrons; les autres compagnies s'établirent plus en arrière pour être successivement à même de couvrir la colonne pendant son mouvement rétrograde.

Dès que la cavalerie se fut retirée, les Kabyles, au nombre d'environ six cents, et ayant à leur tête le chérif avec les quelques cavaliers qui lui restaient, se ruèrent sur cette arrière-garde. Mais celle-ci soutint vigoureusement le choc et ne se retira que pas à pas, en combattant toujours, chargeant l'ennemi à la baïonnette, et, quand celui-ci devenait trop pressant, l'attirant dans les embuscades formées par les autres compagnies; en un mot, lui faisant un mal tel, que dans cette journée les rebelles perdirent au moins autant d'hommes que dans un combat où toute la colonne se serait trouvée engagée. A mesure qu'une compagnie arrivait à hauteur du point occupé par celle qui la précédait immédiatement, elle cédait sa place à celle-ci, de sorte qu'après les 5e, 7e et 8e, ce furent les 2e, 3e, 1re et 4e qui eurent successivement les honneurs de la première ligne. Après une heure de cette lutte à peu près continuellement corps à corps, le bataillon de Tirailleurs fut relevé par un bataillon de la légion étrangère, qui acheva de disperser les Kabyles. Ceux-ci eurent environ quatre-vingts hommes tués. Parmi leurs blessés, se trouvait le chérif Mohamed, qui avait eu la mâchoire fracassée par une balle, accident qui porta une forte atteinte à la réputation d'invulnérabilité qu'il s'était faite pour avoir plus d'ascendant sur les siens. Le bataillon de Tirailleurs comptait un homme tué et vingt-quatre blessés. Ce combat était sans contredit l'affaire la plus sérieuse à laquelle il eût assisté depuis sa formation. Réduit à ses seules ressources, il avait su contenir tous les efforts de l'ennemi, et, sous sa protection, la colonne avait pu opérer sa retraite sans être autrement inquiétée.

Dans son rapport, le colonel Eynard citait comme ayant fait preuve d'une grande bravoure et d'un grand sang-froid :

MM. Thomas,	chef de bataillon.
Sarrauton,	capitaine-adjudant-major.
Lapeyrusse,	capitaine.
Desportes,	lieutenant.
Coulon-Lagrandval,	sous-lieutenant.
Mohamed-ben-Belkassem,	sergent.
Prévost,	sergent-fourrier.

Le 10, la colonne leva le camp de Sidi-Aïssa et vint s'établir à Téniet-Essouf. Le même jour, à peine le bivouac fut-il installé, que le colonel Eynard, laissant là le convoi sous la garde d'un bataillon, repartit avec les autres troupes, et vers une heure arriva sur le champ de bataille du 7 juin. L'ennemi, plus nombreux encore que lors de ce dernier combat, occupait cette fois une forte position en avant du grand ravin des Ouled-Amar-ben-si-Ahmed. Les hauteurs de droite, attaquées de front par le 19e léger et tournées par la cavalerie, furent bientôt enlevées. Pendant ce temps le bataillon de Tirailleurs, qui avait reçu pour mission de prendre à gauche, de tourner l'ennemi si c'était possible et de se maintenir à hauteur des bataillons du 19e léger, avait parcouru environ une lieue sans rencontrer de résistance sérieuse; enfin il se trouva en face d'une position élevée et vigoureusement défendue. Il l'aborda résolument, délogea les Kabyles de tous les points où ils cherchaient à tenir et s'arrêta sur la crête, poursuivant de ses feux l'ennemi qui était alors en pleine déroute. La 4e compagnie, qui marchait sur le flanc à droite, tirailla longtemps dans le fond du ravin, où se précipitaient en désordre les bandes refoulées par les autres troupes, et infligea aux Kabyles des pertes considérables.

La retraite s'opéra avec tout l'ordre possible. Les compagnies furent échelonnées derrière des plis de terrain et, comme après le combat du 7 juin, formèrent successivement l'extrême arrière-garde. Mais l'ennemi, beaucoup plus maltraité, fut moins agressif. Il essaya bien de s'étendre sur notre gauche, mais la bonne contenance des Tirailleurs l'arrêta aussitôt dans ce mouvement. A six heures du soir, toutes les troupes étaient rentrées au camp.

Cette journée coûtait au bataillon un homme tué et douze blessés.

Étaient cités dans le rapport du commandant de la colonne :

MM. Montfort,	capitaine.
Fromental,	lieutenant.
Coulon-Lagrandval,	sous-lieutenant.
Hassen-ben-Hadj-Kassen.	d°
Mohamed-ben-Amar,	sergent.
Ali-ben-Ghelil,	tirailleur.
Hassein-ben-Hadj-Kassen,	d°

Le lendemain, les Amoucha vinrent faire des propositions de paix. Le 12 au soir, la colonne reprit sa marche, se dirigeant vers les montagnes du Guergour. Au point du jour, elle arriva devant les villages de Tafreut et de Ksanoussa, qui l'accueillirent par quelques coups de fusil. Le bataillon indigène reçut l'ordre de les détruire. En quelques instants cette opération fut exécutée, et les Tirailleurs parvinrent même à s'emparer des troupeaux de l'ennemi; mais, lorsqu'il fallut se mettre en retraite, environ deux cents Kabyles se rassemblèrent, et pendant près d'une heure tiraillèrent avec acharnement sur l'arrière-garde, qui eut cinq hommes blessés.

Le 15, eut lieu une nouvelle marche de nuit dans le but de brûler quelques habitations et d'obtenir une soumission plus sûre de la part de quelques tribus

qui hésitaient encore. Le bataillon de Tirailleurs, placé à l'avant-garde, couvrit cette opération en occupant successivement diverses positions et en tiraillant avec l'ennemi, qui se tint ce jour-là à une assez grande distance.

Le 18, un bataillon du 19e léger eut sur l'Oued-Miroum un engagement qui lui coûta vingt hommes hors de combat et un officier tué. Le commandant Thomas fut aussitôt envoyé avec son bataillon pour l'appuyer et soutenir sa retraite. Comme les jours précédents, les compagnies manœuvrèrent avec le plus grand ordre; l'ennemi fut contenu et refoulé à la baïonnette toutes les fois qu'il devint trop audacieux.

Les 20 et 21, en protégeant des faucheurs qui étaient allés faire du fourrage pour les chevaux, le bataillon échangea quelques coups de fusil avec les Kabyles de la fraction des Ouled-Neirrhoumm, mais n'eut personne d'atteint. Le 22, la colonne, campée sur les pentes du Châbet-Ecoría, ravin limitant à l'est le pays des Amoucha, leva son bivouac à une heure du matin et se porta rapidement sur le territoire des Ouled-Yahia. Au point du jour, elle arriva devant un terrain excessivement difficile, coupé par un ravin profond, au fond duquel coulait l'Oued-Berd, torrent alimenté par les eaux et les neiges du Babor. Là s'étaient rassemblés plusieurs contingents kabyles, appartenant pour la plupart à ce massif montagneux. Le bataillon de Tirailleurs se trouvait à l'avant-garde; il reçut l'ordre de fouiller le ravin principal, de détruire les habitations, de s'emparer des troupeaux, en un mot de faire le plus de mal possible à l'ennemi. Les 1re et 2e compagnies furent détachées sur la droite, au fond de la gorge; les autres s'avancèrent le long des crêtes escarpées qui plongent sur l'Oued-Berd. D'abord surpris par ce mouvement audacieux, l'ennemi prit la fuite, nous abandonnant ses villages; mais bientôt il se rassembla sur le flanc droit des 3e, 4e et 5e compagnies et, les débordant tout à fait, se jeta sur l'arrière-garde du bataillon. Prenant alors des positions échelonnées, ces compagnies se retirèrent en combattant et se replièrent sur le gros du bataillon, qui à son tour rétrograda sur la colonne, qui elle-même était aux prises avec les Kabyles. Une compagnie de la légion étrangère se trouvait même dans une situation assez difficile, lorsqu'elle fut dégagée par les 1re et 2e compagnies qui, après avoir remonté le ravin qu'elles avaient mission de fouiller, gravirent les pentes escarpées occupées par l'ennemi, chassèrent celui-ci, protégèrent une pièce d'artillerie qui fut placée sur ce point, et permirent ainsi à la colonne d'opérer son mouvement de retraite sans être trop inquiétée.

Cet engagement avait été très vif; l'infanterie, qui seule avait donné, n'avait pas moins de trente hommes hors de combat parmi lesquels le bataillon de Tirailleurs comptait un tué et dix blessés. Son résultat le plus direct avait été de prouver à l'ennemi qu'il n'y avait pas de terrain qu'il occupât qui ne fût accessible à nos troupes, et cette considération amena bientôt ce dernier à cesser une guerre où il subissait des pertes considérables, où il voyait ses campagnes dévastées, ses villages brûlés et, à mesure que sa résistance se prolongeait, la clémence du vainqueur devenir plus difficile et plus inespérée.

Seule la fraction des Ouled-Amar-ben-Ahmed persista dans une attitude dissidente. Le 4 juillet, la colonne vint s'établir à Tabia, au centre de son

territoire. Les 5, 6 et 7, la cavalerie fit du fourrage sans être autrement inquiétée que par quelques coups de fusil tirés hors de portée. Le 8, la 8e compagnie, qui protégeait les faucheurs, fut tout à coup attaquée par environ deux cents Kabyles auxquels elle infligea des pertes sérieuses. Elle eut elle-même deux hommes blessés.

Le même jour, la colonne, ayant à peu près terminé sa mission, se mit en marche vers l'ouest, passa devant le Châbet-el-Akrera, immense ravin au fond duquel coule un torrent qui se rend à la mer, qui n'est pas loin de là, puis se dirigea vers le massif du Guergour, au milieu duquel elle vint établir son bivouac. Pendant huit jours elle rayonna dans cette région, recevant les soumissions et l'impôt des diverses tribus qui l'habitent. Le 16, elle se remit en route et, le 17, arriva devant Zamoura, centre d'une population considérable répartie en une dizaine de villages adossés à une montagne décharnée tenant au pays des Beni-Abbès, tribu paisible et industrieuse. La chaleur était devenue étouffante et les marches excessivement pénibles; le résultat à obtenir n'était plus en rapport avec les fatigues à endurer. Après être resté deux jours devant Zamoura, on se remit en route pour Sétif, où l'on arriva le 21. Là la colonne fut dissoute et le bataillon de Tirailleurs dirigé sur Constantine. Le 26, il rentrait dans cette place et, le 1er août, les 7e et 8e compagnies reprenaient leur garnison de Bône.

Le bataillon avait sans désemparer tenu la campagne pendant dix mois. Durant le cours de cette période, il avait pris part à onze combats, dans lesquels il avait eu un officier tué, un autre blessé, six hommes tués et soixante-dix-huit blessés, soit un total de quatre-vingt-six hommes hors de combat. Partout il s'était trouvé au premier rang et avait hautement justifié cet honneur; sa réputation longtemps jalousée s'imposait maintenant de telle sorte, que ce corps, de si récente formation, allait être considéré comme indispensable dans toutes les expéditions qu'on devait encore diriger dans cette région abrupte, défendue par une population d'une extrême bravoure : la Kabylie.

L'est de la province, si tranquille jusqu'alors, s'était légèrement ressenti du contre-coup des événements qui s'étaient passés dans l'ouest. Un prétendu chérif s'y était également présenté, mais avait bientôt dû s'enfuir, chassé par les indigènes eux-mêmes. Les esprits étaient cependant dans une profonde surexcitation; le 1er juin, un convoi de malades, qu'on évacuait de Tébessa sur Guelma, s'étant aventuré dans un douar des Ouled-Sidi-Yahia-bou-Thaleb, y fut complètement massacré. Dans ce convoi se trouvait un Tirailleur du bataillon.

La vengeance ne se fit pas attendre; douze heures après, le général Randon, à la tête d'une colonne dans laquelle se trouvaient trente Tirailleurs du détachement de Bône, atteignit la population coupable, et deux cents Arabes payèrent de leur tête ce lâche guet-apens. Une contribution de guerre fut imposée à la tribu, qui livra en outre cinq individus désignés comme les principaux instigateurs du meurtre du 1er juin, et qui étaient parvenus à se soustraire à nos recherches.

Le séjour du bataillon à Constantine ne fut pas de longue durée. Le 20 août,

on formait une colonne destinée à châtier les Beni-Quetett, qui venaient d'assassiner leur caïd, et il était désigné pour en faire partie avec un bataillon mixte du 2e et du 31e de ligne et un escadron de chasseurs. D'autres troupes, parties de Guelma et de Philippeville, devaient participer à cette opération, dirigée par le général Bedeau en personne. Le premier jour, la colonne de Constantine alla camper à Châbet-el-Kéroum. Le 21, on arriva au pied des montagnes de la tribu révoltée. Les 22 et 23 furent employés à vider les silos. Le 24, on exécuta une razzia sur les Beni-Ahmed, qui avaient recélé les troupeaux des Beni-Quetett. Les auteurs de la mort du caïd ayant ensuite été arrêtés, une forte amende fut imposée à la tribu et les troupes regagnèrent leurs garnisons respectives. Le bataillon était de retour le 27.

Le 21 octobre, les cinq premières compagnies partirent pour Batna et allèrent se mettre à la disposition du général Herbillon, commandant cette subdivision. Le vrai Bou-Maza, celui qui devait si souvent être aux prises avec nos postes du sud, venait de paraître dans le Zab, et un certain trouble se manifestait parmi les oasis du cercle de Biskra. Cependant, le fanatique prédicateur s'étant momentanément éloigné, le calme parut renaître et le général Herbillon crut devoir renvoyer ces compagnies à Constantine. Elles y arrivèrent le 27, et pendant les autres mois d'hiver ne quittèrent plus cette garnison, où elles s'occupèrent activement de leur réorganisation et de leur instruction.

Le 20 mars 1847, tout le bataillon, à l'exception de la 6e compagnie, qui occupait toujours le fort de Bordj-bou-Arréridj, fit partie d'une colonne envoyée de Constantine à Batna pour coopérer à une expédition qui devait avoir lieu dans le pays des Nemencha. Depuis que nous occupions Tébessa et Biskra, cette importante tribu protestait de sa soumission en envoyant tous les ans des députés à Constantine; mais, dans le fait, elle restait indépendante et n'en continuait pas moins à exercer des actes de brigandage sur les tribus plus faibles qu'elle et la plupart réellement soumises. Le général Bedeau, voulant en finir avec ces gens, ordonna au général Herbillon de se porter au cœur de leur territoire par l'ouest, en partant de Batna, pendant que le colonel Senilhes, venant de Bône, les cernerait par le nord tout en surveillant la frontière de Tunis, et que le colonel Sonnet, parti de Biskra, intercepterait tous les défilés du sud.

La colonne de Batna, dont le bataillon de Tirailleurs fit partie, se mit en route le 25 mars, se dirigeant sur Sidi-Abib, où elle arriva le 30. Cette importante déchera était complètement abandonnée. Les jours suivants, des reconnaissances envoyées dans toutes les directions trouvèrent la campagne absolument déserte : les Nemencha avaient gagné en toute hâte la frontière de la Tunisie, et de là s'étaient retirés dans le Sahara. On se mit cependant à parcourir le pays pour le fouiller dans toutes ses parties. Le 5 avril, les colonnes de Bône et de Batna firent leur jonction à Tilizaïn. Un mois se passa encore à des marches et des contremarches qui n'amenèrent pas d'autre résultat, et, le 2 mai, la colonne du général Herbillon rentra à Batna, laissant celle du colonel Senilhes au centre du pays pour attendre que l'ennemi, vaincu par la sécheresse, abandonnât le désert pour venir abreuver ses troupeaux.

Le 4 mai, le bataillon quitta Batna pour se rendre à Sétif, où s'organisait

une autre colonne qui, sous les ordres du général Bedeau, devait se porter sur Bougie en traversant toute la grande Kabylie. Il présentait alors un effectif de vingt-trois officiers et de cinq cent quarante-sept hommes. Avec un autre bataillon du 38e de ligne, il forma la brigade d'avant-garde dont le colonel Eynard reçut le commandement.

La colonne quitta Sétif le 14. Le 16, des renseignements firent croire que la tribu des Reboulah ferait quelque résistance. A cinq heures du matin, on se mit en route. Les Tirailleurs étaient à l'avant-garde. Après avoir gravi un plateau d'où l'on découvrait toute la vallée de l'Oued-Rousselam, la colonne descendit dans cette vallée, atteignit la rivière et la traversa. A ce moment, des rassemblements commencèrent à se montrer dans la montagne.

Il était deux heures. Le général fit masser la colonne, laissa la garde du convoi à quatre bataillons, et avec les cinq autres se dirigea vers les groupes hostiles. Le bataillon de Tirailleurs reçut l'ordre d'enlever les hauteurs pour protéger l'occupation des villages. En un instant l'ennemi fut attaqué, délogé, poursuivi de crête en crête, pendant que les autres bataillons, pénétrant dans les villages abandonnés, incendiaient ces derniers et ravageaient les jardins.

Cette journée coûta onze blessés au bataillon.

Le 17, la marche fut reprise; la colonne se dirigea au nord. Le 18, elle traversait le pays des Ouled-Ouertillan, lorsqu'un rassemblement de mille à douze cents Kabyles fut aperçu dans la direction de la route à suivre, et qu'un autre de quatre ou cinq cents apparut à son tour sur la gauche. Laissant au gros de la colonne le soin de s'occuper de ce dernier, le général se porta en avant avec les bataillons d'avant-garde et marcha droit au gros contingent. L'ennemi, embusqué derrière les haies, nous résista vigoureusement. Le bataillon fut chargé de le déloger. S'élançant aussitôt sur un chemin étroit que défendait la masse des tirailleurs kabyles, il aborda la position par deux côtés à la fois; voyant sa ligne de retraite menacée, l'ennemi prit la fuite en tiraillant toujours, et finit par disparaître tout à fait. Dans cette audacieuse opération, nous perdîmes M. Bittard-Desportes, lieutenant à la 5e compagnie, qui fut tué glorieusement à la tête de sa troupe, et eûmes en outre cinq tirailleurs blessés.

Les 19, 20 et 21 mai se passèrent sans incident. Le soir du 21, le camp fut établi tout près de celui du gouverneur général. Le maréchal Bugeaud, parti d'Alger, opérait de son côté avec une importante colonne et venait de soumettre les Beni-Abbès. Le 22, les troupes des deux provinces effectuèrent leur jonction et firent leur entrée dans Bougie. Le 24, le maréchal passa en revue la division Bedeau; il investit ensuite plusieurs caïds, puis il s'embarqua pour Alger. Le 26, les deux colonnes se mirent en marche pour se séparer le lendemain : celle d'Alger reprit la route de sa province et celle du général Bedeau se dirigea sur Sétif.

Le 31, en arrivant sur l'Oued-Rousselam, la colonne de Constantine aperçut de nombreux groupes de Kabyles qu'avait rassemblé contre nous un chef nouvellement investi : Si-Sliman-ben-Adda. Après avoir fait masser son convoi et l'avoir mis sous la garde de deux bataillons, le général, avec les autres troupes, se porta au-devant de l'ennemi. Arrivé à six cents mètres, il forma

une colonne d'attaque comprenant quatre bataillons, dont celui de Tirailleurs, et fit tourner la position par le 43e de ligne et la légion. Ce mouvement fut exécuté avec une telle rapidité que les Kabyles, débordés de toutes parts, furent à l'instant rejetés dans le ravin du Rousselam, où les poursuivirent le bataillon de Tirailleurs et le bataillon du 38e. Leurs pertes furent considérables. Dans le bataillon il n'y eut qu'un officier blessé, M. Sarrauton, capitaine-adjudant-major. Après deux heures de repos, les troupes vinrent reprendre le convoi, et la marche continua vers l'est. Le 5 juin, toute la colonne rentrait à Sétif.

Depuis longtemps une expédition semblable à celle qui venait d'avoir lieu, quoique devant être faite avec des forces moindres, était résolue à l'égard de Collo. Les tribus qui avoisinaient cet établissement, très incertaines dans leur soumission, étaient une continuelle menace pour sa sécurité, et il devenait indispensable de parcourir le pays pour y relever le prestige de notre puissance.

A peine rentré à Sétif, le général Bedeau se mit aussitôt aux préparatifs de cette nouvelle opération; une colonne comprenant la plus grande partie des troupes disponibles de la province fut réunie à Milah et, le 16 juin, il alla lui-même en prendre le commandement. Le bataillon de Tirailleurs était arrivé au point de concentration le 11, après avoir quitté Sétif le 9 avec un effectif de vingt-deux officiers et cinq cent trente-deux hommes.

Le 17, la division se mit en marche sur une seule colonne, et arriva chez les Achèches sans avoir rencontré la moindre résistance. Le 19 eut lieu, chez les Ouled-Aïdoun, un engagement assez vif, mais le bataillon n'y prit point part, pas plus qu'il ne fut employé à repousser d'autres attaques que les Arabes de la même tribu dirigèrent sur le camp dans la nuit du 20 au 21 et dans celle du 21 au 22. Le 24, on arriva à Collo. On y resta jusqu'au 27; puis, le pays paraissant être complètement pacifié, la colonne reprit la route qu'elle venait de parcourir. Le 30, les 7e et 8e compagnies quittèrent le bataillon pour se diriger d'abord sur Smendou et ensuite sur Bône. Le 1er juillet, les cinq premières compagnies rentraient à Constantine après une absence de cent trois jours.

A la suite de cette expédition, les troupes de la province de Constantine jouirent pendant quelques mois d'une parfaite tranquillité. Le bataillon de Tirailleurs en avait besoin pour réorganiser ses compagnies et renforcer son effectif, sensiblement réduit par les fatigues qu'avaient entraînées les nombreuses opérations auxquelles il venait de prendre part.

Nommé lieutenant-colonel par décret du 9 octobre 1847, le commandant Thomas ne tarda pas à quitter ce corps à la formation duquel il s'était consacré. Il laissait au commandant Bourbaki, son successeur, une troupe animée du plus parfait esprit de discipline, ayant déjà de glorieuses traditions, comptant de nobles actions dans son passé, donnant les plus belles espérances pour l'avenir.

M. Bourbaki n'était pas un inconnu pour le bataillon; il y avait servi comme lieutenant, alors que ce dernier portait encore le titre de bataillon turc. Il sortait maintenant du corps des zouaves, et possédait par conséquent une

parfaite expérience de l'Algérie, et par suite du soldat indigène. Il apportait dans le commandement qu'il allait exercer un tempérament bien particulier de soldat d'une extrême bravoure, d'une indomptable énergie mêlée à un peu de cette bonhomie dont le maréchal Bugeaud semblait avoir donné le ton aux chefs de l'armée d'Afrique. Brillant officier dans toute la force du terme, il allait communiquer aux Tirailleurs cette coquetterie qui ne les a pas quittés depuis, et qui fut bientôt si légendaire, que ce refrain est resté depuis dans la bouche de tous nos troupiers d'Algérie :

Et ce chic exquis,
Par les turcos acquis,
Ils le doivent à qui?
A Bourbaki,
A Charles Bourbaki.

Sous l'intelligente et vigoureuse impulsion de ce nouveau chef, si bien fait pour commander à de tels soldats, les Tirailleurs du bataillon de Constantine allaient encore faire de nouveaux progrès, acquérir de nouvelles qualités, ajouter de nouvelles pages à leur livre d'or, s'assimiler de plus en plus aux autres corps de l'armée française par leur instruction militaire, tout en restant d'incomparables éclaireurs admirablement préparés au combat individuel et à cette lutte de partisans qui allait être le caractère particulier de la dernière période de la conquête algérienne. Le nom de Bourbaki restera toujours pour les turcos ce que celui de Lamoricière est resté pour les zouaves, celui autour duquel se groupent toutes ces vieilles traditions qui s'allient intimement à l'histoire d'un régiment, et qui deviennent pour lui ce lien magique qu'on appelle *esprit de corps*.

CHAPITRE VI

(1848)

Opérations dans le Belezma. — Expédition de l'Aurès; arrestation de l'ancien bey Hadj-Ahmed. — Expédition de Sidi-Mérouan. — Combat des 8 août et 2 septembre. — Soumission des deux frères Ben-Azedine. — Retour du bataillon à Constantine.

La campagne de 1848 s'ouvrit par une expédition chez les Ouled-Soltan.

Bou-Aziz, ancien cheik du Belezma, personnage peu intelligent, mais que l'influence de son nom pouvait rendre dangereux, avait été longtemps interné à Batna, pour y être l'objet d'une surveillance particulière. Nul indice n'étant venu éveiller le moindre soupçon à son égard, vers la fin de 1847 on lui rendit sa liberté. Au lieu de nous savoir gré de cette générosité, il se mit aussitôt à fomenter des troubles dans le pays, faisant appel à tous nos ennemis, réveillant le fanatisme de ces tribus, qui n'étaient pour la plupart soumises que de nom. On l'écouta volontiers, et bientôt Ahmed-Sghir, khodja (secrétaire) de Si-el-Bey, caïd des Ouled-ben-Aoun, quitta la smala de son maître, et vint se mettre à sa disposition avec environ soixante-dix tentes.

Il importait de réduire ce soulèvement avant qu'il eût pris de la consistance. Le 7 avril, le commandant Bourbaki quitta Constantine avec les cinq premières compagnies du bataillon pour se rendre à Batna; là ce détachement entra dans la composition d'une colonne où se trouvaient en outre six compagnies d'élite du 2e de ligne, un escadron de chasseurs d'Afrique, un peloton de spahis et deux pièces d'artillerie, le tout sous les ordres du colonel Canrobert.

Le 11 avril au soir, cette colonne se mit en route, et fut, vers minuit, assaillie par une neige tellement abondante et un froid tellement intense, qu'on crut un moment que le désastre du 2 janvier 1846, dans les montagnes du Bou-Thaleb, allait se renouveler. L'obscurité la plus profonde couvrit toute la campagne, et, les guides ayant perdu la route, il ne fut plus possible d'avancer. Quand le jour parut, la neige cessa un peu, et l'on put franchir la gorge effroyable par laquelle la route de Sétif débouche dans le défilé de Batna; enfin on arriva à Aïn-Djeina, où l'on attendit le retour du colonel Canrobert, qui, avec la cavalerie, s'était porté jusqu'au marabout de Sidi-

Brahim, où s'étaient réunies les tentes qui avaient abandonné Si-el-Bey. Ces dernières firent leur soumission. Quant à Ahmed-Sghir, il fut livré le jour même par un marabout de la déchera de Guergour, chez lequel il s'était réfugié. Le 11 au soir, la colonne rentrait pour laisser passer le mauvais temps. Elle repartait le 13 pour se mettre à la poursuite des Haliana, qui s'étaient retirés dans les montagnes. Cette fraction fut surprise le lendemain, et, après une vaine tentative de résistance, dut nous abandonner ses troupeaux, ses chevaux et ses bêtes de somme. Le 15, la colonne arriva à Aïn-Cheddi. Elle parcourut ensuite la plus grande partie du pays des Ouled-Soltan, arrêta plusieurs perturbateurs, et rentra à Batna le 25 avril.

Plusieurs tribus de l'Aurès, notamment celle des Beni-Oudjana, refusaient depuis longtemps de payer l'impôt. Dès que le colonel Canrobert fut de retour à Batna, le général Herbillon, qui venait depuis peu de prendre le commandement de la province, le chargea de diriger une expédition dans ce pays. Une colonne comprenant cinq compagnies de la légion, un bataillon du 43e, les cinq premières compagnies du bataillon de Tirailleurs, un escadron de chasseurs d'Afrique, un peloton de spahis et trois pièces de montagne, fut aussitôt réunie, et, le 10 mai, se mit en route pour le territoire des Ouled-Mache, où elle arriva le lendemain. Le 12, elle opéra une razzia chez les Ouled-Bachia, fraction des Beni-Oudjana. Le 14, le camp fut porté sur l'Oued-Mélagou. Les tentes des Beni-Oudjana se trouvaient rassemblées sur les bords de cette rivière. Les chefs vinrent au camp en suppliants; leur soumission fut acceptée. Cependant une colonne mobile, composée du bataillon de Tirailleurs, des compagnies d'élite du 43e et de la compagnie de voltigeurs de la légion, fut organisée pour parcourir le pays et en imposer à ces populations qui n'avaient cédé que devant la nécessité. Le 20 mai, cette colonne se mit en route et campa à Aïn-Tout, aux sources de l'Oued-Tamagrat. Le 22, elle s'établit sur les bord de l'Oued-el-Hammam, après avoir franchi le col de Khenchela. Le 24, elle était de retour au camp, sans avoir rencontré le moindre rassemblement ni la moindre manifestation hostile sur tout son parcours. Une journée fut encore consacrée à la perception des impôts, puis la colonne entière se remit en marche et, le 27, arriva à El-Akbarath. Le 31, elle campa sur l'Oued-Taza, où elle reçut un convoi d'approvisionnements de toute nature. Elle descendit ensuite la belle et riche vallée de l'Oued-el-Abiob, et, le 3 juin, arriva à Menna. Là on apprit tout à coup le voisinage d'Hadj-Ahmed, l'ancien bey de Constantine.

Depuis longtemps ce chef détrôné s'était retiré dans les Aurès, où il vivait plutôt en fugitif qu'en chef de partisans. Abandonné de tous les siens, désespérant désormais de se créer un nouveau parti, tous ses soins étaient maintenant employés à nous dérober le lieu de sa retraite; pour cela, il s'était réfugié au village de Kébaïech, situé dans un des endroits les plus difficiles de la montagne. Il n'avait exercé aucune action bien directe sur les agitateurs qui avaient soulevé la province; mais son nom, en servant de mot d'ordre, pouvait rendre un moment ou l'autre sa présence dans le pays une cause de troubles, sinon d'insurrection. Déjà une correspondance saisie un mois auparavant avait amené l'arrestation, à Constantine, de plusieurs person-

nages influents qui cherchaient à ourdir une conspiration en sa faveur. Il devenait donc politique de s'emparer de sa personne, pour enlever tout prétexte d'agitation.

Le 4 juin, le colonel Canrobert quitta le camp de Menna à la tête des cinq compagnies de Tirailleurs, des compagnies d'élite du 43e et de la légion et de deux pièces d'artillerie, pour se diriger sur Kébaïech. Pendant ce temps, le commandant de Saint-Germain, avec la garnison de Biskra, interceptait tous les défilés du sud. Découragé, en voyant découverte une retraite qu'il avait cru sûre, fatigué de la vie de proscrit qu'il menait depuis la prise de Constantine, et sur le point de se voir saisi, Hadj-Ahmed résolut de se mettre sous la protection de la générosité française; il écrivit au colonel Canrobert et demanda un officier français entre les mains duquel il pût se rendre.

La petite colonne de marche, partie de Menna dans la matinée du 4, était à six lieues du camp lorsque le colonel reçut ce message. Quoique rassuré par les propositions du bey, il ne voulut pas compromettre le résultat de ses marches pénibles, et résolut de se porter lui-même sur Kebaïech avec une force respectable. Il prit avec lui la cavalerie, trois compagnies du bataillon de Tirailleurs, la compagnie de voltigeurs de la légion, et partit à minuit. Mais, égaré par ses guides, ce petit détachement parcourut un chemin affreux; il descendit une montagne à pic hérissée de quartiers de roche, où les chevaux ne pouvaient tenir, et au jour il était encore à quelques heures de Kébaïech. On fit halte sur l'Oued-Eriche pour prendre un peu de repos. Là on apprit qu'Hadj-Ahmed s'était déjà rendu à M. de Saint-Germain. Dans la soirée, on rallia les deux autres compagnies de Tirailleurs et les deux compagnies d'élite du 43e, qui n'avaient quitté le bivouac qu'à sept heures du matin. Le 6, la colonne alla camper à Méchounech; le 7, elle arrivait à Biskra; enfin, le 14, elle rentrait à Batna, où elle fut aussitôt dissoute. En se séparant du bataillon de Tirailleurs, le colonel Canrobert, s'adressant au commandant Bourbaki, lui dit : « Je ne prétends pas que vos soldats soient les meilleurs de l'armée française, mais je n'en connais pas qui vaillent mieux. Avec une troupe comme la vôtre, on peut tout entreprendre, on peut tout oser. » Ce bataillon et la cavalerie rentrèrent à Constantine le 19, y ramenant Hadj-Ahmed, qui fut envoyé à Alger, où on le traita noblement, et où il mourut au bout d'un certain temps, après avoir presque effacé, par sa conduite paisible et la dignité de ses manières, sa réputation de cruauté si profondément gravée dans l'opinion publique.

Parmi les soumissions qu'avait reçues le général Bedeau l'année précédente, dans son expédition sur Collo, se trouvait celle des deux Ben-Azedine, Mohamed et Bou-Renou, chefs très influents du Zouagha. Ces derniers ayant énergiquement protesté de leur dévouement pour la cause française, le général avait cru devoir leur laisser leur titre de cheiks, et, en bon politique, ménager un peu ces personnages, dont l'exemple pouvait entraîner toutes les populations de cette région montagneuse dans la voie de la pacification. Mais les deux frères n'étaient pas sincères; après le départ de la colonne, ils continuèrent à accorder refuge aux voleurs et aux assassins, et autorisèrent leurs

cavaliers à courir et à piller sur le territoire des Mouïas et des Beni-Tlilen, tribus inoffensives qui nous payaient régulièrement l'impôt. Les deux caïds investis par nous en 1847, Férath et Bou-Lakkas, étaient sans autorité; l'anarchie la plus complète régnait dans le pays.

Justement préoccupé par cet état de choses, le général Herbillon se proposait d'intervenir avec des forces considérables, lorsque l'arrivée à Milah d'un autre Ben-Azedine, Bou-el-Akhas, neveu des précédents, que ses oncles avaient dépouillé de l'héritage de son père, lui fournit le moyen d'opposer une autre influence à celles des deux chefs rebelles, en même temps que le prétexte de défendre un opprimé contre ses oppresseurs. En conséquence, et dans le but de favoriser les prétentions du jeune Bou-el-Akhas, le général ordonna qu'une colonne irait s'établir à Sidi-Mérouan, dans un camp qui avait déjà été occupé l'année précédente.

Cette colonne fut placée sous les ordres du colonel Jamin, du 8ᵉ de ligne. Elle était composée d'un bataillon du 8ᵉ de ligne, des cinq premières compagnies du bataillon de Tirailleurs avec un effectif de quinze officiers et cinq cent quatre-vingt-dix-sept hommes, d'un escadron du 3ᵉ chasseurs d'Afrique, d'un peloton du 3ᵉ spahis et de deux pièces de montagne, en tout à peu près douze cents hommes. Elle quitta Constantine le 3 août, et s'arrêta le soir même à Aïn-Tedjemouth. Le lendemain elle se porta sur Aïn-Sidi-Mérouan, village important, situé au confluent du Rummel et de l'Oued-Eudja. A partir de ce point, la rivière prend le nom d'Oued-el-Kébir, et pénètre dans la Kabylie par un étroit défilé formé par les dernières pentes du Zouahra et du Djebel-Ségou.

A son arrivée, la colonne trouva le village en feu et les collines en arrière occupées par les cavaliers des Ben-Azedine. Le colonel Jamin fit aussitôt couronner les hauteurs de droite par trois compagnies du bataillon de Tirailleurs et deux pièces d'artillerie; en même temps la cavalerie s'avança par la gauche et chargea vigoureusement celle de l'ennemi, qui fut poursuivie jusqu'à l'Oued-Eudja. Mais l'approche de la nuit ne permit pas de profiter de cet avantage; les troupes durent se replier pour établir leur camp, et les Kabyles purent continuer leur retraite sans être inquiétés.

Le 5, deux compagnies du bataillon et un escadron de cavalerie remontèrent la rive droite de l'Oued-Eudja, où se trouvaient, avec leurs troupeaux, les habitants de Sidi-Mérouan. Ces derniers, qui étaient partis contre leur gré, demandèrent protection au détachement et rentrèrent avec lui.

Le 7, un escadron, deux compagnies de Tirailleurs et une du 8ᵉ de ligne, allèrent, sous les ordres du capitaine de Torcy, chef d'état-major, fourrager à la zaouïa de Sidi-Aïssa. Au retour, l'ennemi se montra du côté de la rivière et engagea une fusillade assez vive avec l'infanterie; mais une charge vigoureuse des chasseurs et des spahis l'eut bientôt délogé. Les trois autres compagnies de Tirailleurs accouraient déjà du camp, au bruit de la fusillade, pour se mettre à la poursuite des Kabyles, lorsque ceux-ci se dérobèrent en gagnant la rive opposée, où il nous était défendu de les suivre.

Le même jour, un escadron de chasseurs d'Afrique vint augmenter les forces de la colonne.

Le 8, un nouveau fourrage donna lieu à une affaire assez chaude. Trois compagnies de Tirailleurs, quatre du 8e de ligne et six pelotons de chasseurs s'étaient de nouveau rendus à la zaouïa, sous les ordres du commandant de Noé. L'ennemi s'attendait à cette opération; ses fantassins, en nombre considérable, avaient franchi l'Oued-Eudja et s'étaient embusqués derrière les escarpements qui bordent la rive droite de cette rivière; sa cavalerie, dissimulée pour le moment, n'attendait qu'une occasion pour nous inquiéter. Le fourrage se fit cependant en bon ordre, sous la protection de deux compagnies de Tirailleurs, qui engagèrent une assez vive fusillade avec l'ennemi; mais, dès que le détachement eut commencé son mouvement rétrograde, les fantassins kabyles se portèrent sur le flanc gauche de la colonne et dirigèrent sur celle-ci un feu des mieux nourris. Les deux compagnies du 8e leur furent aussitôt opposées, et la marche continua, malgré la fusillade qui partait des deux rives de l'Oued-Eudja. Les Tirailleurs indigènes formaient l'arrière-garde. Tout à coup, débouchant à l'improviste, la cavalerie des Ben-Azedine se précipite sur la section du lieutenant Godinot de Villaire, de la 1re compagnie, qui se trouve à l'extrême gauche de la colonne. M. de Villaire n'a qu'une dizaine d'hommes avec lui; il est d'ailleurs séparé du reste de la route par un pli de terrain; on ne peut deviner le danger qu'il court. Néanmoins il soutient vaillamment ce choc; le combat s'engage à l'arme blanche, et, quoique entourés, les Tirailleurs font bravement face à leurs adversaires, qui ne peuvent les entamer. Le sergent-major Mouline, qui vient d'être saisi par son turban, va être entraîné par un Arabe, lorsque, par un vigoureux effort, ce sous-officier parvient à se dégager, et d'un coup de baïonnette terrasse son adversaire. Plus loin, c'est le caporal Chaïba-ben-Ali, qui se distingue par un acte d'une rare énergie. Il vient d'être blessé, son sang coule, et il se bat toujours, encourageant ses hommes à la résistance. Soudain l'un de ceux-ci est atteint d'une balle à la jambe; les Kabyles vont l'emporter, ils le tiennent déjà; mais le caporal se précipite, met les Arabes en fuite, prend le blessé sur ses épaules et le rapporte au moment où le restant de la 1re compagnie, arrivant au pas de course, dégage enfin la section de de M. de Villaire, qui aurait fatalement fini par succomber dans cette lutte par trop inégale.

Cependant le commandant de Noé avait fait arrêter la colonne. Les compagnie du 8e arrivèrent au secours des Tirailleurs, et se précipitèrent sur l'ennemi, qui prit aussitôt la fuite. On le poursuivit jusqu'à l'Oued-Eudja; puis la marche fut reprise, et la retraite continua sans être de nouveau inquiétée. Pendant ce temps le commandant Bourbaki, resté au camp, effectuait une sortie à la tête de cinquante cavaliers et d'une compagnie de Tirailleurs. Il se jeta d'abord sur un parti de cavaliers qui était venu attaquer nos avant-postes, et culbuta ensuite un gros de fantassins kabyles qui avait pris position dans le hameau de Sem-Ellil, à une portée de canon du camp.

Cette journée, si glorieuse pour le bataillon, lui coûtait un homme tué et treize blessés.

Les pertes de l'ennemi avaient été considérables : Férath, un des neveux des Ben-Azedine, avait été grièvement blessé. On l'avait reconnu, pendant

l'affaire, au burnous rouge que le général Bedeau lui avait donné l'année précédente.

Du 9 au 13, il ne se passa aucun événement remarquable. Le 13 au soir, le commandant Bourbaki, à la tête de trois compagnies du bataillon et d'un escadron de chasseurs d'Afrique, se porta sur le village d'El-Amma, avec mission d'empêcher l'ennemi de venir s'y ravitailler. Quand il y arriva, celui-ci avait déjà commencé à vider ses silos. Cette opération fut brusquement interrompue, et le détachement s'empara de plusieurs mulets qu'il ramena au camp le lendemain matin.

Le 14, un fourrage eut encore lieu à la zaouïa de Sidi-Aïssa-ben-Zeïd, sous les ordres du commandant Robuste. Ainsi qu'ils l'avaient fait le 8, les Kabyles attendirent que la colonne fût en retraite pour l'attaquer. Ils se jetèrent encore sur l'arrière-garde, formée par une compagnie de tirailleurs; mais, vigoureusement repoussés, ils se bornèrent bientôt à une fusillade à distance qui n'eut rien de bien meurtrier.

Ce jour-là, ils vinrent encore occuper le village de Sem-Ellil, mais cette fois avec des forces plus considérables qu'à l'ordinaire. Deux pelotons de chasseurs d'Afrique, soutenus par une compagnie de Tirailleurs, sortirent du camp sous les ordres du commandant Bourbaki, exécutèrent une charge à fond et poursuivirent l'ennemi jusqu'à la rivière. Toute la cavalerie qui revenait du fourrage s'engagea pour les appuyer. L'infanterie s'avança à son tour; mais les fantassins kabyles, ne voulant pas se laisser aborder, repassèrent la rivière pêle-mêle sous un feu très vif qui leur fit éprouver des pertes considérables. De son côté, le bataillon de Tirailleurs comptait sept blessés, dont un officier, M. de Montalembert, lieutenant, détaché à la 5ᵉ compagnie.

Le 17, une reconnaissance fut poussée sur la rive droite de l'Oued-el-Kébir par une compagnie du bataillon et un escadron de chasseurs. Les Kabyles se montrèrent en petit nombre et ne se rapprochèrent qu'au moment du passage de la rivière; quelques coups de fusil seulement furent échangés, et nous n'eûmes personne d'atteint.

Le 18, à neuf heures du soir, l'ennemi attaqua la face nord du camp occupée par les trois premières compagnies du bataillon; quelques forcenés parvinrent même à se glisser jusqu'à la ligne des avant-postes. Ceux-ci furent aussitôt renforcés et reliés entre eux par deux compagnies déployées en tirailleurs. Repoussés sur tous les points, les Kabyles tiraillèrent encore pendant quelques instants; puis, voyant qu'on ne daignait même pas leur répondre, ils se retirèrent tout à fait. Le bataillon avait eu deux hommes blessés.

Le 22, deux compagnies d'élite du 8ᵉ de ligne vinrent renforcer la colonne, qui fut ainsi portée à treize compagnies d'infanterie.

Le 25, une importante razzia fut opérée à Zéroga, village situé sur la rive droite de l'Oued-Eudja, à trois lieues du camp.

Le 30 août au soir, c'était la fin du Ramadan. Les Ben-Azedine en profitèrent pour attaquer, vers neuf heures, les deux faces occupées par le bataillon indigène, qu'ils croyaient distrait par la célébration de cette fête. Mais ils trouvèrent le service de sûreté fait avec la même vigilance, et les postes répondirent aussitôt à leur agression par une fusillade des mieux nourries. En

même temps le commandant Bourbaki se portait avec deux compagnies sur les faces attaquées, renforçait les grand'gardes et nettoyait complètement le terrain. Il y eut au bataillon trois blessés, dont M. Colignon, lieutenant, remplissant les fonctions d'adjudant-major.

Le 31, une reconnaissance de cavalerie se porta un peu au delà de Djellamah, où elle détruisit une propriété particulière des Ben-Azedine.

Le 2 septembre, à neuf heures du soir, une masse d'environ trois mille Kabyles se porta sur le camp. L'attaque, dirigée d'abord sur une seule face, ne tarda pas à se dessiner sur toutes à la fois. Tous les postes, et principalement ceux des Tirailleurs, qui paraissaient être les plus menacés, furent aussitôt renforcés. Le nombre des assaillants et la faiblesse de la colonne nécessitant l'entrée en ligne de tous les hommes disponibles, le combat devint bientôt général, et, sur certains points, atteignit à un extrême acharnement. Les Kabyles s'excitaient par des chants, les femmes encourageaient les combattants par des hourras. Un grand feu, allumé à une certaine distance et dans un lieu habilement choisi, répandait sur tout le camp une lumière rougeâtre, et permettait aux assaillants de voir sans être vus. La fusillade était des plus vives. L'ennemi, ayant une connaissance parfaite du terrain, s'était glissé dans les positions les plus favorables, d'où il fallut successivement le débusquer. Après trois heures de cette lutte, les Kabyles, désespérés par l'énergie de la défense, se retirèrent. Le lendemain, de larges mares de sang, qu'on voyait tout autour de nos postes, indiquaient que les pertes des assaillants avaient dû être considérables. Celles du bataillon de Tirailleurs s'élevaient à un homme tué et cinq blessés.

Le 3, Bou-el-Akhas-ben-Azedine se mit à la tête des Mouïas, et, appuyé par un peloton de spahis, voulut tenter une razzia sur les Beni-Haroun, qui fournissaient des contingents à ses oncles. Mais cette tribu avait été prévenue et venait d'être renforcée par soixante-dix cavaliers des Ben-Azedine; elle se défendit vigoureusement, et, les Mouïas n'ayant pu enlever les troupeaux, qui avaient été mis en lieu sûr, tout se borna à l'incendie de quelques villages.

Pour seconder cette opération et pour empêcher toutes les troupes des Ben-Azedine de se porter chez les Beni-Haroun, le colonel Jamin avait envoyé cent cinquante chevaux et deux cents hommes fournis moitié par le bataillon de tirailleurs, moitié par le 8e de ligne, prendre position au-dessus du gué du Rummel. Ce détachement ne tarda pas à être attaqué sur sa gauche qui se rapprochait de l'Oued-Eudja. La compagnie de Tirailleurs (capitaine Jolivet) descendit dans la rivière, y surprit les Kabyles et en fusilla une vingtaine à bout portant. A ce moment arrivèrent trois compagnies envoyées par le colonel, et la retraite commença, sous la protection d'une charge de cavalerie, qu'exécuta le commandant de Noé. Refoulé et dispersé, l'ennemi ne songea plus à nous inquiéter, et les troupes rentrèrent au camp sans être suivies. Dans cette affaire, les Tirailleurs avaient eu trois hommes blessés.

Dans la soirée du 3, deux pièces d'artillerie vinrent renforcer les deux que possédait déjà la colonne.

Le 6, la cavalerie étant allé faire du fourrage à Tayer-Mokhou, pour fa-

voriser sa rentrée, le colonel Jamin fit encore occuper le gué du Rummel par deux cents Tirailleurs. Quelques hommes de ce détachement passèrent la rivière et prirent position de l'autre côté du gué. Des fantassins kabyles accoururent vers le point menacé, la fusillade s'engagea, et le combat fut bientôt très vif en cet endroit. Les cavaliers arabes essayèrent de charger; mais ils furent victorieusement repoussés. Le feu continua alors de part et d'autre, diminuant peu à peu d'intensité, et dura jusqu'à la nuit. Le peloton de cavalerie de réserve était venu renforcer les Tirailleurs. Dès que le détachement du fourrage fut rentré, la retraite commença et s'effectua en bon ordre sans être beaucoup inquiétée. Dans cette journée, le bataillon comptait un homme tué et trois blessés.

Le 7, le général Herbillon arriva au camp et prit la direction des opérations. Le 8, il voulut pousser une reconnaissance dans la vallée supérieure de l'Oued-Eudja, vers la maison du cheik Mohamed-ben-Azedine. Il prit avec lui les six compagnies d'élite du 8e de ligne, trois compagnies de Tirailleurs, un escadron de chasseurs, le peloton de spahis et deux pièces d'artillerie. Le commandant Bourbaki eut le commandement de ce détachement. On se dirigea sur le village de Bou-Fouchi; puis, tournant à droite, on arriva au col dominant le village de Djellamah.

Ce village, centre de la résistance des Ben-Azedine, était situé sur la rive droite d'un petit ruisseau affluent de l'Oued-Eudja. La vallée était d'une longueur peu considérable et allait se rétrécissant jusqu'à devenir un étroit défilé à l'embouchure du ruisseau. Les pentes qui formaient ce défilé étaient raides, couvertes de taillis et difficilement accessibles à la cavalerie. La position était fortement occupée. Le général y fit jeter quelques obus qui dispersèrent les principaux groupes de Kabyles. Profitant de ce moment de stupéfaction de l'ennemi, le commandant Bourbaki fit aussitôt avancer deux compagnies de Tirailleurs, qui s'élancèrent au pas de course et poursuivirent les Kabyles jusqu'au delà de la rivière. La cavalerie acheva cette poursuite, et l'ennemi se dispersa dans toutes les directions, laissant une centaine de morts sur le terrain. Grâce à la vigueur et à la rapidité qu'ils avaient apportées dans l'attaque, les Tirailleurs n'avaient eu qu'un homme tué et un autre blessé. Après quelques instants de repos, les troupes rentrèrent au camp. La retraite s'effectua sans combat.

Le 9 septembre, on attaqua la smala de Bou-Renou-ben-Azedine. Le général Herbillon, à la tête d'une colonne comprenant le bataillon de Tirailleurs, un bataillon du 31e arrivé la veille, deux compagnies d'élite du 8e, deux obusiers et cent cinquante chevaux, exécuta lui-même cette opération pendant que le colonel Jamin, avec cinq cents hommes, faisait une démonstration sur l'Oued-Eudja. Après avoir traversé cette rivière près de son confluent avec le Rummel, la colonne d'attaque fut divisée en deux groupes: les Tirailleurs indigènes, qui formaient l'avant-garde, se lancèrent sur la gauche, le 8e, le 31e et la cavalerie se portèrent directement sur la smala. Avec sa vigueur accoutumée, le bataillon aborda les hauteurs qui dominaient cette dernière, et en un instant eut occupé toutes les crêtes. Mais sur les autres points le succès était moins rapide; la fusillade était devenue très vive, et la lutte menaçait

de prendre une certaine intensité, lorsque l'intervention de l'artillerie, suivie d'un mouvement en avant de toute l'infanterie, décida enfin l'ennemi à la retraite. La smala fut enlevée et incendiée, le jardin des Ben-Azedine détruit. Dans cette affaire, le bataillon de Tirailleurs avait eu quatre hommes blessés.

Ce dernier combat amena la complète soumission des rebelles. Les Ben-Azedine payèrent une forte amende et durent rendre les biens de leur neveu Bou-el-Akhas-ben-Azedine.

L'expédition était terminée : elle avait duré plus d'un mois et donné lieu à dix combats, dans lesquels le bataillon avait eu quatre hommes tués, deux officiers et trente-neuf hommes blessés, soit quarante-cinq hommes hors de combat. Il est à remarquer qu'il avait presque toujours été le premier et le seul engagé. C'est que, dans cette lutte sur un terrain particulièrement difficile, cette troupe avait une aptitude tout à fait spéciale pour atteindre rapidement l'ennemi partout où ce dernier se trouvait. De plus, la fièvre avait sévi sur la colonne avec une rigueur telle, que les bataillons d'infanterie de ligne se trouvaient considérablement affaiblis par le nombre toujours croissant de leurs malades. Les Tirailleurs, sous l'habile et vigoureuse direction du commandant Bourbaki, avaient fait face à tout, et lorsque le général Herbillon était arrivé avec d'importants renforts, les opérations étaient déjà très avancées et le succès presque assuré.

Le 12 septembre, la colonne fut dissoute, et le bataillon se mit en route pour Constantine, où il arriva le lendemain.

Pendant que la portion principale avait opéré en Kabylie, les détachements de Bordj-bou-Arréridj et de Bône n'avaient pas quitté leurs garnisons, aux environs desquelles la plus parfaite tranquillité régnait alors. Cette tranquillité devint bientôt générale, et l'année 1848 se termina sans autre expédition.

CHAPITRE VII

(1849)

Expédition de Kabylie. — Combat du 21 mai. — Rentrée à Constantine. — Siège de Zaatcha.

Malgré les fréquentes incursions dont la Kabylie était devenue le théâtre de la part de nos troupes, cette région était moins soumise que jamais. Les difficultés du sol, le fanatisme de la population, le peu de pays que la lenteur des opérations dans une semblable contrée permettait de parcourir à chaque nouvelle campagne, étaient autant de causes qui s'ajoutaient aux efforts des nombreux perturbateurs qui ne cessaient d'entretenir chez ces tribus belliqueuses un souffle d'indépendance et d'insurrection.

Chaque année, ces prétendus envoyés du prophète étaient nombreux; mais des dissidences ne manquaient jamais de surgir entre eux, et leur influence ne s'étendait guère au delà d'une tribu; elle était même souvent des plus éphémères, car les événements se chargeaient vite de mettre à nu l'imposture de ces missionnaires divins.

Au commencement de 1849, un nommé Ahmed-ben-Abdallah-ben-Djamina parut au sein des tribus des environs de Collo, et tenta de les soulever. Pour agir sur les populations crédules et fanatiques de cette région, il disait avoir reçu de Dieu le pouvoir de faire tomber les murailles des villes, et de changer la poudre en poussière. En peu de jours il eut autour de lui un nombre considérable de croyants; à ce groupe de religionnaires vinrent bientôt s'ajouter les mécontents de toute sorte, et l'insurrection prit une certaine gravité.

Le 28 avril, on apprit tout à coup à Constantine que Ben-Djamina s'était avancé jusqu'à Souk-el-Sebt, et menaçait la route de Philippeville avec un rassemblement qu'on disait être une véritable armée. La surprise fut telle, qu'on crut un moment que Constantine lui-même allait être attaqué. Un peloton de spahis fut aussitôt envoyé pour reconnaître l'ennemi. Le même soir, le bataillon de Tirailleurs fut réuni et bivouaqua par compagnie, se tenant prêt à partir au premier signal. Le 29, on acquit la certitude que le danger était plus apparent que réel : Bou-Djamina se contentait de menacer El-

Arrouch, qui n'était défendu que par une faible garnison, mais qui était cependant assez fort pour résister à un ennemi dépourvu d'artillerie. A six heures du soir, le bataillon de Tirailleurs se mit précipitamment en marche pour aller renforcer ce poste; mais le lendemain, en arrivant à Smendou, le commandant Bourbaki apprenait que l'attaque avait eu lieu la nuit même, que Bou-Djamina avait été repoussé et avait pris honteusement la fuite, donnant à ses plus fidèles la preuve de son impuissance.

Le 30 au matin, le général de Salles arrivait à son tour à Smendou, à la tête d'un bataillon du 8e de ligne et d'une batterie de montagne. Laissant là le bataillon du 8e, il continua, avec le bataillon de Tirailleurs et l'artillerie, sa route jusqu'à El-Arrouch. Le 2 mai, le bataillon du 8e ayant rejoint, le général alla, avec deux bataillons d'infanterie, deux pièces de montagne et deux escadrons de cavalerie, s'établir à Roberville. Ben-Djamina avait disparu. Après qu'on eut imposé une lourde contribution de guerre aux tribus qui avaient prêté main-forte à cet agitateur, la colonne rentra à Constantine, où elle arriva le 7 mai.

Cette opération avait relégué l'insurrection dans les montagnes, mais ne l'avait pas étouffée. La situation conservait encore une certaine gravité; toutes les tribus du cercle de Philippeville avaient pactisé avec le chérif rebelle, et l'influence de notre caïd Saoudi, personnage dans lequel on avait la plus grande confiance, venait d'être complètement méconnue par une partie de son goum, qui avait fait défection au moment du combat. On savait, à n'en pas douter, que les deux frères Ben-Azedine, Mohamed et Bou-Renou, n'étaient pas étrangers à ce désordre, ou que du moins ils ne manqueraient pas d'en profiter pour attaquer et dépouiller les tribus soumises à notre autorité.

En prévision de ce qui pouvait se produire, le bataillon de Tirailleurs repartit le 8 de Constantine, et se porta à Smendou, où il resta jusqu'au 12. En même temps le général Herbillon s'occupa d'organiser une colonne destinée à marcher sur le premier point où le danger se révélerait. Cette colonne comprit un bataillon d'élite formé de trois compagnies de la légion étrangère, le bataillon de Tirailleurs (six compagnies), un bataillon du 38e de ligne, deux escadrons de chasseurs d'Afrique, un escadron de spahis, une batterie et demie d'artillerie et une compagnie du génie.

Le 18 mai, ces troupes quittèrent Constantine, et, le lendemain, après une marche rendue très fatigante par le siroco, qui couvrait la montagne d'un nuage de poussière, elles arrivèrent à Milah. Le 20 mai, elles allèrent prendre position sur la rive droite de l'Oued-el-Akahal. Le soir de ce même jour, le général Herbillon, avec deux escadrons de cavalerie appuyés par trois cents Tirailleurs, se porta sur Hahadjas, où se trouvait la maison du cheik Mohamed-ben-Azedine. Quelques cavaliers arabes postés sur les hauteurs se bornèrent à observer ce détachement sans l'inquiéter.

Le 21, on se mit en marche sur trois colonnes pour pénétrer dans les montagnes. Le bataillon de Tirailleurs forma la colonne de gauche. A dix heures on arriva à Beïnen, très bonne position où le campement fut établi. A onze heures on vint prévenir le général qu'il lui serait facile d'atteindre des troupeaux se dirigeant du côté des Beni-Mimoun.

Une petite colonne, comprenant sept compagnies, dont trois de Tirailleurs (2e, 5e et 8e), fut formée à l'instant et, vers deux heures, quitta le camp sous les ordres directs du général, et se dirigea à travers des sentiers impraticables sur le territoire des Beni-Mimoun. Bou-Renou-ben-Azedine comptait tellement que nous n'oserions jamais nous engager dans la montagne de cette tribu, qu'il y avait rassemblé toutes ses richesses. Cette montagne était, en effet, une position défensive du premier ordre : complètement isolée par deux torrents formant tout autour des ravins de quarante à cinquante mètres de profondeur, auxquels ne donnaient accès que quelques étroits sentiers cachés par les plantes et par les herbes, hérissée de rochers abrupts, coupée de gorges inabordables, elle se présentait au premier abord comme un obstacle devant lequel la valeur de nos soldats devait fatalement échouer.

Lorsque l'avant-garde de la colonne arriva devant le fossé naturel formé par le ravin principal, elle se trouva en face du goum de Ben-Azedine, dont une partie avait traversé la rivière. L'action s'engagea aussitôt; tous les efforts de l'ennemi tendirent à nous défendre l'accès du seul passage réellement praticable pour nous. Mais le commandant Bourbaki, après une reconnaissance minutieuse, venait de découvrir les petits sentiers serpentant dans les rochers. Il demanda au général la permission de s'y engager avec ses trois compagnies; elle lui fut accordée. Le mouvement commença par la 2e compagnie (capitaine Taverne); les autres suivirent immédiatement. Reçues par une vive fusillade, elles continuèrent leur route sans y répondre, et débouchèrent bientôt sur la rive opposée. Dès lors, la position était non seulement tournée, mais le goum de Ben-Azedine n'avait plus de retraite possible, pris qu'il était entre le gros de la colonne, les Tirailleurs et des pentes rocheuses qu'il fallait renoncer à gravir. Les cavaliers firent le sacrifice de leurs chevaux, et tout ce monde chercha à se sauver dans les broussailles du fond du ravin, où le plus grand nombre succomba sous les balles de nos soldats. La nuit approchait; il fallut rallier la colonne pour la ramener au camp. Elle avait fait un butin considérable en moutons, bœufs, mulets, chevaux, dont quelques-uns très richement harnachés. Les Tirailleurs reçurent, pour ce beau coup de main, tous les éloges du général Herbillon. Les pertes s'élevaient à un officier tué, M. Mohamed-ben-Rabah-el-Aïdouna, sous-lieutenant, et à huit hommes blessés.

Le résultat de cette brillante affaire fut la soumission de presque toutes les tribus du Zouagha. Les journées suivantes, jusqu'au 25, furent employées à l'organisation du pays. Le jeune Bou-el-Akhas, neveu des Ben-Azedine, fut nommé cheik de la région, en remplacement de ses oncles, destitués tous les deux. Le 25, on alla camper à Taïna dans les Ahrès; le 27, le bivouac fut établi à Mdzej-Tobbal, et le 26 à Sidi-Mérouan.

Les Beni-Mimoun, considérant cette retraite comme un succès, et persuadés que la colonne s'éloignait définitivement, s'étaient empressés de donner asile aux Ben-Azedine, revenus au milieu d'eux. Mais, à l'annonce de cette nouvelle, le général retourna sur ses pas, et, le 30, porta son camp à Fedjel-el-Akdel, au centre du Zouagha.

Le 1er juin, un fourrage fut fait sur les bords de l'Oued-Faraz, affluent de

gauche de l'Oued-el-Kébir. Placés de l'autre côté du ravin, les Beni-Mimoun tiraillèrent pendant toute la durée de cette opération et blessèrent trois hommes au bataillon de Tirailleurs.

Le 2, les rebelles, ayant reçu quelques renforts amenés par Bou-Renou-ben-Azedine, voulurent tenter une attaque sur le camp. Vers six heures du soir, on les vit en grand nombre gravir la montagne au sommet de laquelle ce dernier était établi; on les laissa approcher jusqu'à trois cents mètres; à ce moment quatre compagnies de Tirailleurs, désignées par le général, s'élancèrent sur eux au pas de course, et en un instant tout ce rassemblement fut dispersé. Les Kabyles disparurent, et pendant la nuit qui suivit il n'y eut pas un seul coup de fusil tiré sur nos avant-postes.

Le 3 au matin, une forte partie des troupes descendit sur le bord de la rivière pour attaquer la position des Beni-Mimoun. Trois groupes furent formés; le bataillon de Tirailleurs, chargé de l'attaque proprement dite, devait traverser le ravin et continuer à marcher en poussant l'ennemi devant lui jusqu'à ce qu'il eût fait sa jonction avec le bataillon d'élite qu'il avait sur sa droite et celui du 38e sur sa gauche. Mais les Beni-Mimoun n'opposèrent qu'une molle résistance, et commencèrent à prendre la fuite avant que les colonnes des ailes eussent terminé leur mouvement. Les Tirailleurs, lancés au pas de course, remontèrent le ravin qui sépare les Beni-Mimoun des Beni-Akkas, essuyèrent d'abord une assez vive fusillade, puis se mirent à la poursuite de l'ennemi avec une telle rapidité, que cette poursuite se transforma bientôt en une véritable chasse à courre, où, malgré leur agilité, les Kabyles éprouvèrent encore des pertes considérables. Les compagnies se rallièrent sur l'arête d'un des derniers contreforts du Zouahra. A une faible distance on apercevait la mer; pour la première fois la route de Djidjelli était ouverte. Le général, ne voulant pas perdre les avantages de sa position centrale, revint sur ses pas, et, le soir, les troupes qui avaient pris part à cette opération reprenaient leur place dans le camp.

Cette journée coûtait six hommes blessés au bataillon de Tirailleurs.

La leçon infligée aux Beni-Mimoun avait été suffisante; le lendemain ils vinrent faire leur soumission, entraînant à leur suite toutes les tribus qui n'avaient pas encore payé l'amende qui leur avait été infligée. Bou-Renou-ben-Azedine s'était enfui chez les Ouled-Abebi; le cheik Mohamed s'était réfugié chez les Beni-Akkas.

Le 5, la colonne revint à Sidi-Mérouan; le 6, elle campa à Bou-Nouara, le 7, sur les bords de l'Oued-Mekressel, et le 8, à Souk-el-Sebt. Ce jour-là le général, voulant châtier les Ouled-Hadj et les Beni-Sbiche pour leur participation à l'attaque d'El-Arrouch, envoya le bataillon de Tirailleurs pour s'emparer des troupeaux de ces tribus. Mais ceux-ci avaient été abandonnés dans les fourrés, et il fallut fouiller tout le pays pour en réunir la principale partie.

Le 9, deux bataillons du 43e, sous les ordres du lieutenant-colonel de Tourville, vinrent se joindre aux autres troupes de la colonne. Le 10, le général Herbillon, à la tête du bataillon de Tirailleurs et du bataillon d'élite, remonta la vallée de l'Oued-Schessa et rentra par les crêtes, ramenant au

camp un grand nombre de troupeaux. Le 13, le bivouac fut porté à Djenen-el-Anab; le 14, à Roussa-el-Youdi sur les bords de l'Oued-el-Rebasse. On resta là deux jours pour recevoir la soumission des Beni-Toufout. Ces derniers n'ayant payé qu'une partie de l'amende qui leur avait été imposée, le 17 la colonne se porta à Tsomelout.

Ce mouvement n'était qu'une feinte; le lendemain, au moment où les Beni-Toufout devaient le croire loin de leur territoire, le général Herbillon revint brusquement sur ses pas, fit fouiller par le bataillon indigène la riche vallée de Karoubah et s'installa au centre du pays, d'où, les jours suivants, il dirigea des colonnes volantes qui dissipèrent les derniers symptômes de résistance. Le 22, une partie des troupes passa la journée à Collo, pendant que le général, avec le bataillon de Tirailleurs et celui du 38e, allait châtier les Beni-Ishac. Cette tribu ne résista même pas; seuls, quelques fanatiques vinrent tirailler sur le détachement, au moment où celui-ci se mettait en retraite, et blessèrent deux hommes du bataillon indigène. Le 25, on arrivait à El-Arrouch, et, le lendemain, le bataillon de Tirailleurs et la cavalerie rentraient à Constantine, en faisant tout le trajet en une seule étape.

Ainsi se termina cette insurrection, qui avait d'abord paru si menaçante, dont on s'était si fort inquiété au début, et qui ne fut au fond qu'un effort décousu commencé par un fanatique et poursuivi par deux intrigants. Grâce aux promptes mesures prises par le commandement, la révolte fut circonscrite dans un cercle assez étroit, où elle fut bientôt étouffée.

Quant à ceux qui l'avaient provoquée, Ben-Djamina et les frères Ben-Azedine, ils eurent tous les trois le sort qu'ils méritaient : Ben-Djamina fut tué dans une petite affaire par nos Arabes auxiliaires; les frères Ben-Azedine durent définitivement quitter le pays où ils avaient toutes leurs propriétés, toutes leurs richesses, et laisser l'autorité qu'on leur avait imprudemment maintenue à Bou-el-Akhas, leur neveu.

Un autre soulèvement, qui allait avoir le sud de la province pour théâtre et qui se présenta d'abord sous un aspect bien moins inquiétant, devait cependant être autrement sérieux. Nous voulons parler de l'insurrection de Zaatcha.

SIÈGE DE ZAATCHA

Zaatcha est une oasis située au sud-ouest de Biskra, dans la partie méridionale des Zibans, vaste région s'étendant à environ deux cent quarante kilomètres au sud de Constantine, cent vingt de Bou-Saâda, quatre cents d'Alger, et qui se trouve limitée au nord par une chaîne de montagnes qui ne présente, de l'est à l'ouest, que deux défilés par lesquels les nomades, lors des émigrations annuelles, pénètrent du Sahara dans le Tell, pour y échanger contre leurs produits les denrées qu'on ne trouve pas en quantité suffisante

dans le désert. Ces défilés sont : El-Kantara, sur la route de Batna à Biskra, et Ngaous à l'ouest, chez les Ouled-Soltan, dans le bassin de l'Oued-Barika. Il existe bien un troisième passage du Sahara dans le Tell, plus à l'est : c'est celui de Khenchela; mais il sert principalement aux tribus de l'est, limitrophes de la région de Tunis, et non aux nomades des Zibans. Tout ce pays avait été, sinon soumis, du moins parcouru en 1844 par les colonnes du duc d'Aumale; Biskra, l'oasis la plus importante de la contrée, avait été occupée dans les circonstances que l'on sait par le bataillon de Tirailleurs indigènes, et était devenue le centre d'un cercle dont le commandement supérieur avait été confié au commandant Thomas, puis au commandant de Saint-Germain, qui l'exerçait encore au début des événements qui vont se dérouler. Ce cercle relevait de la subdivision de Batna qui, pendant trois années, de 1845 à 1848, avait été administrée par le général Herbillon. Ce dernier avait fait de nombreuses incursions dans le Sahara; aidé par notre cheik el-arab Ben-Ganah, il avait parcouru les oasis les plus considérables, avait reçu leur soumission, et, depuis Biskra jusqu'à Tuggurt, la tranquillité la plus parfaite semblait régner, lorsque tout à coup, au moment où les tribus de Collo et celles du Zouagha prenaient les armes contre nous, une certaine agitation commença à se manifester. Elle était provoquée par un nommé Bou-Zian, ancien cheik du Zab-Dahari sous Abd-el-Kader, personnage riche et influent, qui, mécontent de n'avoir par été employé par l'administration française, crut le moment favorable pour mettre à exécution ses projets de vengeance. Il affirma que le Prophète lui était apparu, lui prédisant l'extermination des Français et le triomphe des vrais croyants, et essaya ainsi de réveiller le fanatisme de ses coreligionnaires. Il y réussit pleinement.

Cependant l'insurrection n'en était encore qu'à un état de sourde fermentation, et pouvait être enrayée par des mesures énergiques. M. Seroka, officier des bureaux arabes, fut envoyé à Zaatcha pour arrêter les perturbateurs. En arrivant dans le village, il trouva Bou-Zian seul sur la place. Il ordonna à l'ancien cheik de le suivre ; mais les habitants étaient accourus, s'étaient ameutés, et au lieu d'emmener son prisonnier, M. Seroka n'eut que le temps de songer à sa propre sécurité. Il ne s'échappa que par miracle, en essuyant, lui et les quelques spahis qui l'accompagnaient, plusieurs coups de feu qui heureusement ne les atteignirent pas.

Biskra était alors dégarni de troupes; on ne put envoyer contre Zaatcha que vingt spahis et trente cavaliers du goum, sous les ordres du lieutenant Dubosquet. Ce détachement trouva les portes fermées et ne put pénétrer. Il revint sur Biskra. Il fallait maintenant attendre que le nord de la province fût pacifié pour pouvoir agir avec des forces suffisantes. Mais ces deux tentatives infructueuses avaient tout à coup donné une importance extraordinaire à Bou-Zian. Si-Moktar, marabout des Ouled-Djelled, et Si-Abd-el-Afid, autre personnage non moins influent, s'étaient joints à lui; tout l'Aurès était en insurrection.

Le 17 septembre, Si-Abd-el-Afid, à la tête de nombreux contingents, vint établir son camp à Sériana, à vingt kilomètres de Batna. Il espérait ainsi soulever tout le Zab.

En présence de cette agitation croissante, M. de Saint-Germain n'hésita pas : il sortit de Biskra avec trois cents hommes de la légion étrangère, cent vingt-cinq chevaux du 3e spahis, deux cents autres du goum, mit en pleine déroute les Arabes de Si-Abd-el-Afid, mais malheureusement fut tué au milieu de son succès.

Malgré ce brillant combat les populations restèrent inquiètes, et l'annonce de l'arrivée d'une colonne française produisit peu d'effet. Les marabouts continuèrent à prêcher la guerre sainte, la question de l'impôt fut habilement exploitée, les anciens agents d'Abd-el-Kader se mirent à parcourir le pays, tout fut mis en œuvre pour organiser dans cette oasis, qui n'avait jamais pu être occupée par les beys, une résistance capable d'arrêter l'armée française elle-même.

Le 22 septembre, la colonne destinée à opérer contre Zaatcha fut réunie au Coudiat-Aty. Elle comprenait, comme infanterie, un bataillon du 8e de ligne, deux bataillons du 43e, un bataillon de chasseurs à pied et le bataillon de Tirailleurs indigènes.

Le 24, elle se mit en route, sous les ordres du colonel Dumontet, du 43e, et arriva à Batna le 27. Là elle fut rejointe par le général Herbillon et la cavalerie. Le 4 octobre, elle arrivait à Biskra et s'y renforçait d'un bataillon de la légion étrangère. Le 7, à neuf heures du matin, elle se trouva enfin en face de Zaatcha et de Lichana. Elle avait laissé à l'est l'oasis de Bou-Chagroun, qui n'est qu'à un quart d'heure de Zaatcha.

Toute la partie de l'oasis qu'on pouvait apercevoir était entourée d'Arabes, qui regardaient tranquillement défiler nos troupes, sans paraître le moins du monde effrayés de ce déploiement de forces. Quand toute la colonne se trouva réunie, elle présenta un effectif de quatre mille cinq cents hommes. C'était peu pour le développement qu'allait avoir notre ligne d'attaque.

A cette époque, Zaatcha était un immense bouquet de palmiers, six ou sept fois plus long qu'il n'était profond. Le village ressemblait à une vraie place de guerre : des tours carrées s'élevaient de distance en distance, reliées entre elles par des maisons percées de petites ouvertures triangulaires, destinées à la dessication des dattes, et qui allaient être transformées en véritables créneaux. Un chemin de ronde bordait un fossé d'une largeur moyenne de six mètres, et d'une profondeur variant entre un et deux mètres. Ce fossé était plein d'eau. On pénétrait dans l'enceinte par un pont en pierre. Les rues étaient très étroites ; les maisons avaient des entrées très basses et communiquaient entre elles au moyen de terrasses.

Vis-à-vis de l'oasis, à peu près à sept à huit cents mètres, se trouvent des hauteurs qui sont la continuation d'une chaîne qui, depuis Biskra jusqu'à Zaatcha, borde la route et pourrait en quelque sorte servir de guide. A environ cinq cents mètres de là, contre l'oasis et vers le milieu de sa longueur, existait alors une zaouïa composée d'un groupe de maisons dominé par un minaret assez élevé.

La colonne fut arrêtée sur les hauteurs dont nous venons de parler. Aussitôt qu'elle y fut installée, le général ordonna au cheik Ben-Ganah de réunir ses goums et de faire le tour de l'oasis par le sud, pendant que la cavalerie,

appuyée par le bataillon indigène, se porterait entre Zaatcha et Tolga, avec mission d'empêcher les gens de cette dernière oasis de venir en aide à leurs voisins. En même temps, l'artillerie se mit en batterie et commença à tirer sur la zaouïa, où devait être établi un dépôt de tranchée.

Le bataillon de Tirailleurs, désigné pour seconder le mouvement de notre cavalerie, alla s'établir entre l'oasis de Farfar et celle de Tolga. Ces oasis étaient pleines de défenseurs qui, en entendant la fusillade, cherchèrent à venir en aide à leurs frères de Zaatcha; mais, vigoureusement maintenus, ils durent se résigner à ne prendre aucune part à la lutte qui avait lieu sur un autre point. A quatre heures du soir, le bataillon rentra au camp : il n'avait eu aucun homme atteint. Pendant ce temps, le colonel Carbuccia avait donné l'assaut à la zaouïa avec les deux bataillons du 43e, et s'en était emparé sans rencontrer de résistance bien sérieuse. Malheureusement nos soldats s'égarèrent ensuite dans les jardins, subirent des pertes considérables, et durent se replier, laissant plusieurs des leurs entre les mains de l'ennemi.

Dans la nuit du 7 au 8 octobre, l'artillerie construisit, à environ soixante-dix mètres en avant de la zaouïa, l'emplacement d'une batterie qui fut armée de trois pièces. A dix heures du matin, cette batterie ouvrit son feu; mais on ne put juger de l'effet de ses coups que par le nuage de poussière que soulevait chacun de ses projectiles. Tout à coup on aperçut quelques lézardes. Ces dernières paraissaient assez grandes; peut-être la brèche était-elle déjà praticable. Guidé par cette espérance, le général fit appeler le commandant Bourbaki, et le chargea d'aller avec son bataillon reconnaître le véritable état des choses.

A onze heures, le bataillon fut réuni à la batterie; soudain celle-ci cessa son tir, et le commandant Bourbaki, avec les 1re, 2e et 3e compagnies, se porta vers la droite, dépassa les tirailleurs du 43e, qu'on avait placés pour couvrir l'abattage des palmiers, et reconnut que de ce côté la muraille était endommagée dans sa partie supérieure, mais ne présentait cependant pas un passage suffisant pour permettre de donner un assaut immédiat. Se jetant ensuite sur la gauche, il arriva jusqu'au fossé, que quelques Tirailleurs tentèrent en vain de traverser. Accueillies par un feu violent, les compagnies durent alors chercher un refuge dans les jardins. Là ce qui s'était produit la veille pour le 43e se renouvela : les hommes, ne pouvant plus être surveillés par les chefs, se dispersèrent dans des dédales impraticables, et engagèrent une lutte où ils furent superbes de bravoure, mais qui devait fatalement se terminer à leur désavantage, l'ennemi demeurant invisible. Il fallut se retirer. Dès que ce mouvement de retraite eut commencé, les Arabes sortirent de tous côtés pour essayer de déborder le bataillon; mais celui-ci, faisant un vigoureux retour offensif, se précipita sur ces bandes acharnées, les culbuta, les rejeta dans le village, leur infligea des pertes considérables et leur arracha un officier qui venait d'être blessé, M. Déjoux, sous-lieutenant, ainsi que le corps d'un Tirailleur tué.

Les Tirailleurs avaient sur-le-champ pris leur revanche d'un échec momentané; mais cette journée n'en avait pas moins été sanglante pour eux. Outre M. Déjoux, le bataillon comptait encore un officier blessé, M. le capitaine Ta-

verne. Ce dernier avait été admirable de courage et de sang-froid : atteint d'une balle dans le ventre, il n'avait pas cessé de diriger sa compagnie, qui, électrisée par un tel exemple, avait elle-même accompli des prodiges. Le nombre des hommes hors de combat s'élevait à trente-sept, dont cinq tués et trente-deux blessés. Quoique abrités, les Arabes n'avaient pas été sans être également éprouvés; mais, comme chez eux les morts et les blessés étaient immédiatement remplacés par des hommes valides, les pertes qu'ils avaient subies ne pouvaient les affaiblir.

Cette infructueuse tentative d'attaque de vive force avait du moins démontré l'inutilité et le danger de tout nouvel effort de ce genre. Aussi fut-il dès lors décidé qu'on ferait un siège en règle. De nouvelles batteries furent établies, et le génie entreprit des travaux de défilement devant permettre aux assaillants de se rapprocher de la place. Avec ces travaux commença un service de tranchée et de grand'garde très fatigant pour les troupes, qui n'eurent plus qu'une nuit de repos sur deux.

Le 12, le colonel de Barral, qui venait de parcourir les environs de Bou-Saâda, arriva avec une colonne de mille cinq cents hommes, comprenant un bataillon de zouaves, un autre du 38ᵉ de ligne, la 6ᵉ compagnie du bataillon de Tirailleurs et de la cavalerie. Ce renfort, tout important qu'il fût, ne changea cependant rien à la situation, si ce n'est que les travaux furent poussés avec plus d'activité. Le génie dirigeait deux attaques : l'une au nord, l'autre au sud. Celle de gauche (sud), commencée la première, fut praticable dès le 14 octobre; le 19, celle de droite (nord) n'était plus qu'à vingt mètres de la contrescarpe. L'accès de l'enceinte paraissait possible maintenant. Le général Herbillon réunit les chefs de service, prit leur avis, et décida que l'assaut aurait lieu le lendemain.

Une fois cette résolution prise, le général adopta les dispositions suivantes : le colonel Dumontet, avec le 43ᵉ de ligne, fut chargé de pénétrer par la brèche de droite; le colonel Carbuccia, avec la légion, par celle de gauche; pendant ce temps, le bataillon d'Afrique à droite et celui de Tirailleurs à gauche devaient tourner Zaatcha et l'isoler des autres oasis.

Le 20, à six heures du matin, l'artillerie augmenta l'intensité de son feu. Au même moment, le bataillon de Tirailleurs commença son mouvement; il gagna par la gauche, pénétra dans les jardins, et s'établit de façon à intercepter toute communication entre Lichana et Zaatcha, rapprochant autant que possible sa gauche de la droite du bataillon d'Afrique. Il se trouvait couvert du côté de Tolga par la cavalerie du colonel de Mirbeck, qui avait pour mission de surveiller les alentours de l'oasis et de se porter sur tel point où sa présence serait nécessaire.

Dès que le général fut informé que le commandant Bourbaki avait pris ses dispositions, il fit sonner la charge. Les deux colonnes se précipitèrent et essayèrent de pénétrer dans la place. Une vive fusillade s'engagea. A ce bruit, les gens de Lichana voulurent accourir au secours de Zaatcha; mais ils trouvèrent les Tirailleurs qui leur barraient la route. En vain tentèrent-ils de forcer le cordon qui les maintenait; ils furent partout repoussés et obligés d'assister à distance à la lutte sanglante dont les échos parvenaient jusqu'à eux. A une

heure de l'après-midi, le commandant Bourbaki reçut l'ordre de rentrer au camp : l'attaque avait échoué ; l'assaut avait été repoussé.

Dans cette journée, où le 43e et la légion subirent des pertes considérables, le bataillon ne compta qu'un officier blessé, M. Coulon-Lagrandval, lieutenant commandant la 2e compagnie, un homme tué et six blessés.

Encouragés par ce succès, les défenseurs de Zaatcha devinrent de plus en plus audacieux, et leur fanatisme et leur vénération pour Bou-Zian n'eurent plus aucune borne. C'était bien là le protégé du Prophète, celui qui avait été envoyé pour chasser les infidèles et rétablir l'ancienne puissance de l'islam. De tous côtés lui arrivaient de nouveaux soldats, et le nombre des défenseurs de Zaatcha allait s'augmentant dans la même proportion que les forces de la colonne s'affaiblissaient. Le général n'en décida pas moins que le siège continuerait; mais il fallut renoncer à rien entreprendre avant l'arrivée de renforts et de munitions. L'artillerie continua un tir lent, de façon à entretenir l'inquiétude des assiégés et à élargir les brèches déjà faites; le génie reprit ses travaux pour les pousser jusqu'au pied de l'enceinte.

Le bataillon de Tirailleurs avait également repris son service de garde et de tranchée, service fatigant au possible, à cause de l'activité incessante des assiégés. Le 25, il reçut l'ordre de sortir pour aller protéger la légion étrangère et le bataillon d'Afrique employés à la coupe des palmiers. Ces deux corps s'étaient tout à coup trouvés engagés avec un ennemi nombreux, et, depuis un moment, la fusillade était des plus vives. A l'arrivée du bataillon indigène, les Arabes rentrèrent dans la place, et les travailleurs ne furent plus inquiétés.

Cependant la situation devenait des plus graves; l'effervescence gagnait les tribus voisines: tout le sud de la province était en armes. Le 30 octobre, une reconnaissance envoyée entre Farfar et Tolga fut vivement attaquée, vers quatre heures du soir, par une bande de huit à dix mille nomades venue du désert. Cette reconnaissance dut se replier sur le camp. Averti de cette attaque, le général fit aussitôt sortir la cavalerie en la faisant appuyer par les 1re, 4e, 5e et 6e compagnies du bataillon de Tirailleurs. Après une courte résistance, les nomades se retirèrent, laissant un grand nombre des leurs sur le terrain. La nuit étant arrivée, toute poursuite devint impossible, et les troupes rentrèrent dans leurs positions. Le bataillon de Tirailleurs avait eu un homme blessé.

Le lendemain, les nomades renouvelèrent leur tentative, mais sans plus de succès.

Le 3 novembre, le bataillon partit avec deux compagnies de chasseurs à pied et cent vingt chevaux, pour aller chercher un convoi à Biskra. Le lendemain, il était de retour au camp.

Le 8, le colonel Canrobert, qui avait été envoyé d'Aumale à Bou-Saâda avec un bataillon de zouaves, un autre du 16e de ligne et de la cavalerie, vint se joindre à la colonne et prendre part aux travaux d'attaque.

Le 12, toute la cavalerie, les 1re, 2e, 3e, 5e et 8e compagnies du bataillon et un obusier de montagne sortirent, sous les ordres du colonel de Mirbeck, pour aller faire du fourrage à environ deux lieues de Zaatcha, sur la route

de Biskra. En arrivant au delà de Bou-Chagroun, cette colonne commença à apercevoir, sur la droite et hors de portée, une troupe considérable de cavalerie et d'infanterie ennemies. C'étaient les nomades, qui, depuis les échecs qu'ils avaient subis, s'étaient retirés en dehors de la zone d'action de nos troupes. Le colonel fit arrêter, croyant avoir à livrer un combat; mais, les Arabes ne faisant que regarder, il se contenta de leur lancer quelques obus qui les éloignèrent encore, puis il reprit sa marche et fit son fourrage sans être inquiété. Au retour, les troupes furent ainsi disposées : en avant, la cavalerie par peloton, appuyant sa droite aux montagnes et ayant sa gauche couverte par une compagnie déployée en tirailleurs; au centre, la pièce de montagne, et comme arrière-garde, la 3e compagnie du bataillon.

A peine cette colonne fut-elle en marche, que toute la masse de cavalerie ennemie fondit sur elle, pendant que l'infanterie, débouchant de Bou-Chagroun, cherchait à déborder son flanc gauche. La 1re section de la 3e compagnie, faisant demi-tour, accueillit cette charge par une fusillade exécutée avec un ordre parfait et qui fit aussitôt tourner bride aux cavaliers arabes. Ceux-ci revinrent encore harceler l'arrière-garde; mais cette dernière fit face à tout et, sans se laisser intimider par cette fantasia désordonnée de ses adversaires, se retira lentement, combattant toujours et maintenant l'ennemi à distance. On arriva ainsi jusqu'à une petite rivière qui partage la plaine en deux. Là les autres compagnies s'arrêtèrent pour attendre que la 3e eût passé. A ce moment, les nomades voulurent tenter un dernier effort. Mais les Tirailleurs, obéissant à un magnifique élan, passent subitement de la défense à l'offensive, chargent les fantassins arabes, les enfoncent, les poursuivent avec acharnement, pendant que notre cavalerie, qui jusque-là n'a pris aucune part à l'action, jette son fourrage, se dirige sur celle de l'ennemi, l'atteint, la sabre, la disperse et revient achever la déroute des fantassins. En un instant l'horizon, tout à l'heure assombri par ces masses confuses, devient complètement vide; l'ennemi atterré fuit, — il fuit sans regarder derrière lui, et si convaincu de son impuissance, qu'à partir de ce jour on ne verra plus les nomades que très loin aux environs de Zaatcha.

Dès lors on n'eut plus à compter avec ces bandes, que l'espoir de l'extermination des Français et l'appât d'un riche butin avaient seuls fait venir du désert. Mais il ne suffisait pas de cette circonspection de leur part; il fallait profiter de l'effet produit par leur défaite pour s'en débarrasser tout à fait. Apprenant qu'elles s'étaient réunies à Ourlal, où elles croyaient se trouver à l'abri de toute surprise, le général Herbillon partit le 16, à deux heures du matin, avec deux colonnes, dans le but de les attaquer. Quand le jour parut, on aperçut une ville de tentes, de douars sans nombre s'étendant de tous côtés; puis des chevaux, des chameaux, des troupeaux couvrant la plaine aussi loin que l'œil pouvait parvenir. Toute l'immense caravane était là, avec ses biens, ses troupeaux, ses innombrables impedimenta : cavaliers, femmes, enfants, vieillards étaient confondus et reposaient tous dans la quiétude la plus profonde.

Cependant, au premier bruit, les hommes sortirent des tentes, montèrent à cheval, et se portèrent en avant; tout ce qui ne pouvait combattre s'enfuit

précipitamment vers les oasis. Mais on ne leur donna pas le temps de se reconnaître; le colonel de Mirbeck fondit sur eux avec la cavalerie. Au même instant, l'infanterie se jeta au milieu des tentes, dispersant les fantassins arabes, renversant, bousculant, détruisant tout ce qui se trouvait sur son passage, pendant que l'artillerie accompagnait de ses obus les fuyards, qui, saisis d'épouvante, jetaient tout ce qui pouvait les gêner dans leur course.

Après qu'on en eut fini avec les combattants, le bataillon de Tirailleurs et les spahis se jetèrent à la poursuite des troupeaux. Il fut capturé environ quinze mille moutons et deux mille chameaux. Les gardiens de ces derniers se défendirent vaillamment en cherchant à les sauver. Les Tirailleurs eurent un homme tué et cinq blessés.

Enfin, ne trouvant plus personne à combattre, les deux colonnes se rallièrent pour rentrer au camp. A peine descendu de cheval, le général recevait la soumission des grands des deux fractions les plus importantes des nomades. Quelques jours après, ces derniers repartaient pour leur campement habituel, laissant entre nos mains des otages pris dans les grandes familles et devant servir de garantie pour le payement des amendes.

Délivré de tout souci extérieur, le général put désormais concentrer tous ses efforts contre la place. A partir du 17, les travaux du génie furent poussés de telle sorte, qu'au bout de quelques jours on se vit enfin près du but si ardemment désiré. L'ennemi, sentant le moment suprême s'avancer, devenait de plus en plus agressif. Le 24, à onze heures du matin, il saisit le moment où l'on relevait les gardes de tranchée pour faire, sur les lignes de l'attaque de droite, une audacieuse sortie très habilement préméditée. Les Arabes se répandirent dans les enclos et tout à coup firent irruption sur les travailleurs; quelques-uns pénétrèrent même jusque dans l'une de nos batteries, où ils se firent bravement tuer. Le danger devenant pressant, le général envoya chercher au camp le bataillon de Tirailleurs et trois compagnies du 8e bataillon de chasseurs. Le commandant Bourbaki divisa sa troupe en deux groupes et tourna la position des Arabes en s'engageant jusque sous les murs de la ville; après avoir débusqué ceux-ci de tous les points qu'ils occupaient, il les poursuivit de jardin en jardin, d'enclos en enclos, jusqu'à hauteur de la porte de Zaatcha, où ils firent encore une vigoureuse résistance. Enfin, complètement acculés à la place, ils durent se retirer, non sans avoir subi des pertes considérables. De son côté, le bataillon avait un officier blessé, un homme tué et huit autres blessés.

Tout étant prêt pour un effort décisif, l'assaut fut fixé au 26 novembre. Il devait avoir lieu par trois brèches. Le commandant Bourbaki avec le bataillon indigène était chargé de l'investissement provisoire de l'oasis.

Au point du jour, l'artillerie redoubla son tir. Le bataillon de Tirailleurs était venu de bonne heure se masser à la zaouïa; à un signal donné, il se porta vers la face ouest du village pour prendre position entre les extrémités de droite et de gauche des deux attaques nord et sud. Ce mouvement, ainsi que ceux opérés dans le camp, donnèrent l'éveil à l'ennemi; des groupes nombreux sortirent de Zaatcha, se dirigeant vers Lichana et Tolga, soit pour

fuir, soit pour y chercher des renforts. Mais ils ne purent y parvenir : tombés au milieu des Tirailleurs, ils furent tous tués ou pris.

A huit heures, trois notes de clairon font connaître que l'investissement est terminé. Le général fait sonner la charge; tout le monde s'élance : à droite, c'est le colonel Canrobert; au centre, le colonel de Barral; à gauche, le lieutenant-colonel de Lourmel. Menée avec une vigueur extraordinaire, cette attaque nous rend enfin maîtres de Zaatcha; seulement il faut faire le siège de chaque maison, et ce n'est qu'après avoir vu tomber la dernière que les Français peuvent se proclamer vainqueurs. Les Arabes se font tuer jusqu'au dernier, y compris Bou-Zian, qui succombe héroïquement au moment où il voit que tout est perdu pour lui.

Pendant que cette lutte sanglante se livrait à l'intérieur de la place, le commandant Bourbaki était aux prises avec les gens de Lichana, qui étaient sortis de leur village pour venir en aide à ceux de Zaatcha. Arrêtés sur tous les points, ils durent bientôt renoncer à l'espoir de venir secourir Bou-Zian; le bruit sourd des mines, le retentissement du canon, la colonne de fumée qui s'élevait au-dessus de Zaatcha, leur indiquaient d'ailleurs que l'insurrection rendait son dernier soupir. Mais le fanatisme les animait d'une telle ardeur, il leur paraissait tellement impossible que Bou-Zian fût vaincu, qu'ils combattirent encore avec une sauvage énergie et ne se retirèrent que lorsqu'ils eurent acquis la certitude que Zaatcha n'existait plus.

Quoique moins éprouvé que les corps qui avaient pris part à l'assaut, le bataillon n'en avait pas moins subi des pertes très sensibles dans cette sanglante journée; il comptait un officier et sept hommes tués et vingt hommes blessés. L'officier tué était le capitaine Lapeyrusse, l'un des plus braves et des plus anciens du bataillon. Sa mort éveilla d'unanimes regrets, non seulement parmi ses camarades, mais encore parmi les soldats, qui avaient pour ce chef l'amour l'obéissance et le respect que commandent la valeur et l'intelligence.

Les pertes totales pour toute la durée du siège s'élevaient à : un officier tué, quatre blessés, quinze hommes tués et soixante-dix-sept blessés, soit quatre-vingt-dix-sept hommes hors de combat, c'est-à-dire à peu près le huitième de l'effectif.

Zaatcha n'était plus qu'un monceau de ruines. Le 28, la colonne quitta le camp, se dirigeant sur Biskra. Là le général Herbillon trouva des députations de la plupart des tribus qui s'étaient compromises dans l'insurrection. Les troupes se portèrent ensuite sur Ksour, où elles furent divisées en deux groupes : le colonel de Barral prit la route de Bou-Saâda, le colonel Canrobert se dirigea vers le Hodna. Ce dernier groupe, dont le bataillon de Tirailleurs fit partie, parcourut tout le pays des Ouled-Soltan et des Ouled-Abdi, rétablissant l'ordre dans ces tribus, arrêtant les perturbateurs, infligeant des amendes aux fractions qui avaient plus particulièrement pris part aux dernières hostilités. La colonne Canrobert se rendit ensuite dans les Aurès; mais, à ce moment, le bataillon s'en sépara pour rentrer à Constantine, où il arriva le 24 décembre, à l'exception de la 6e compagnie, qui avait suivi le colonel de Barral, d'abord à Bou-Saâda, ensuite à Sétif.

A la suite de la longue expédition de Zaatcha, la plus importante dont la province de Constantine eût été jusque-là le théâtre, un ordre de l'armée porta à la connaissance des troupes les citations suivantes dans le corps des Tirailleurs indigènes :

MM. Bourbaki,	chef de bataillon.
Montfort,	capitaine.
Taverne,	d°
De Maussion,	capitaine-adjudant-major.
Gaudinot de Villaire,	lieutenant.
Coulon-Lagrandval,	d°
Pelisse,	sous-lieutenant.
Déjoux,	d°
Valentin,	d°
Moulinier,	chirurgien-aide-major.
Rougeot,	adjudant.

CHAPITRE VIII

(1850-1851)

(1850) Le commandant Bourbaki est remplacé par le commandant Bataille. — Sortie contre les Maâdhid. — Expédition des Nemencha. — (1851) Expédition de la petite Kabylie. — Combat du 11 mai. — Arrivée à Djidjelli. — Reprise des opérations. — Rentrée à Constantine. — Le commandant Jolivet remplace le commandant Bataille.

Le 16 janvier 1850, le commandant Bourbaki fut nommé au grade de lieutenant-colonel et remplacé, dans le commandement du bataillon, par le commandant Bataille, officier d'une rare énergie, qui venait de se signaler d'une façon toute particulière au siège de Zaatcha. Avec un tel chef, les Tirailleurs de Constantine allaient continuer à porter brillamment le titre de troupe infatigable, qu'ils venaient d'acquérir avec le commandant Bourbaki.

Le 23 février, les 3e, 4e et 5e compagnies, sous les ordres du capitaine Vassal, furent envoyées à Batna pour aider au service de cette place, et permettre de pousser activement les travaux qu'on y avait entrepris. Elles y restèrent jusqu'au 24 mars. Ce jour-là elles se mirent en route pour Sétif, où elles devaient entrer dans la composition d'une colonne commandée par le général de Barral, et destinée à aller châtier les Maâdhid et les Ouled-Anech, qui avaient attaqué, dans un défilé de leurs montagnes, trois compagnies du 38e de ligne se rendant à Bou-Saâda. Cette colonne comprit, outre les trois compagnies de Tirailleurs : un bataillon du 38e de ligne, le bataillon d'Afrique, un escadron de chasseurs d'Afrique, un demi-escadron de spahis, deux pièces de montagne et une section du génie. Elle se mit en route le 7 avril, et, le 9, arriva au pied de la montagne des Maâdhid, montagne qui termine la chaîne qui vient mourir dans le Hodna et domine M'Sila.

Quelques fractions de la tribu révoltée se présentèrent aussitôt pour demander l'aman; mais, avant de traiter avec elles, le général exigea que les insurgés vinssent tous se mettre à sa disposition avec leurs femmes, leurs enfants et leurs biens. Le lendemain, personne ne s'étant présenté, le camp fut porté plus près de la montagne. Dans la journée, des rassemblements commencèrent à se montrer çà et là, puis se réunirent en un seul groupe qui

descendit jusqu'à huit cents mètres de nos avant-postes, et se mit à y construire une petite redoute en pierres sèches. Quelques obus suffirent pour faire abandonner ce commencement de fortification. Cependant, lorsque la nuit arriva, les Arabes se rapprochèrent de nouveau et tentèrent d'enlever quelques-uns de nos avant-postes. Ceux-ci résistèrent vigoureusement, et cette surprise se termina par la fuite précipitée de l'ennemi. Le bataillon eut deux hommes tués et quelques blessés.

Le 11, les débouchés de la plaine ayant été occupés par le goum de Mokrani, les Maâdhid se virent entourés de toutes parts, sans fuite possible et à la complète merci du vainqueur. Le général leur accorda deux jours pour leur permettre de réunir leurs troupeaux; puis il leur signifia que leur nom n'existait plus et que leur tribu allait être dispersée sur tout le territoire, ce qui fut fait.

Le 14 avril, la colonne se dirigea sur les Ouled-Anech, qui payèrent sans difficulté l'amende qui leur fut imposée. Le 16, elle reprenait la route de Sétif, pendant que les trois compagnies de Tirailleurs, après avoir reçu les éloges du général pour leur attitude pendant toute cette expédition, se dirigeaient sur Batna, où elles arrivèrent le 19.

Peu de jours après être rentrées dans ce poste, ces mêmes compagnies allèrent, sous les ordres du capitaine Jolivet, s'établir à Khenchela. Là se trouvaient déjà réunis les premiers élément d'une colonne destinée à parcourir le territoire des Nemencha et toute la partie méridionale de l'Aurès. En attendant le commencement des opérations, ces troupes travaillaient à l'établissement d'une redoute qui devait servir de point de ravitaillement.

Le 6 mai, le général de Saint-Arnaud, commandant la province, qui venait d'arriver avec les troupes de Constantine, dans lesquelles se trouvaient les 1re, 2e, 7e et 8e compagnies du bataillon indigène avec le commandant Bataille, organisa la colonne en deux brigades d'infanterie. La première, dont le colonel Eynard reçut le commandement, comprit deux bataillons du 20e de ligne, un bataillon du 43e et les 3e, 4e et 5e compagnies de Tirailleurs; la deuxième, qui fut placée sous les ordres du colonel Jamin, fut composée avec un bataillon du 8e de ligne, deux bataillons de la légion étrangère et les quatre autres compagnies du bataillon indigène.

Le 9, la colonne entière se mit en marche vers le sud-est, se dirigeant sur le pays de Nemencha. Le 10, elle arriva à Ras-el-Gueber, où elle trouva les premières cultures de la tribu; seulement, comme pour toutes les expéditions qui avaient déjà eu lieu dans cette contrée, la population avait fui. On vint cependant dire au général qu'un rassemblement considérable avait été vu du côté de Sidi-Abid. Une colonne légère, composée de la cavalerie et de quelques compagnies d'infanterie, dont deux de Tirailleurs, fut aussitôt envoyée sur ce point; mais lorsqu'elle y arriva, les contingents s'étaient déjà en grande partie dispersés, et c'est à peine si nos troupes purent capturer quelques chevaux et une quarantaine d'Arabes, qui furent ramenés au camp.

Le 11, le bivouac fut porté à Aïn-Tilidjen; le 15, à Aïn-Saboun. Le 17, la colonne arriva à Tebessa, où elle séjourna jusqu'au 19. Le 20, elle alla s'établir à Okkous. Dans la soirée, ayant appris que les Nemencha soumis avaient parmi leur bétail des troupeaux appartenant aux rebelles, le général donna

l'ordre à toute la cavalerie, à un bataillon du 43e et à celui de Tirailleurs de partir dans la nuit. Au point du jour, cette colonne légère arrivait à l'entrée d'une immense plaine où se trouvaient les principaux douars de la tribu. Elle hâta sa marche, se précipita sur ces douars, qui furent envahis en un instant, dispersa les Arabes, s'empara de tous les troupeaux qui se trouvaient réunis sur ce point, et se remit ensuite en route pour le camp ramenant avec elle quatre cents chameaux et quinze mille moutons.

Le 22, la colonne se porta sur l'Oued-Mesquina; le 23, à Aïn-M'Toussa, et, le 24, rentra à Khenchela pour s'y ravitailler. Le 27, laissant dans ce poste deux cents hommes d'infanterie et la cavalerie, moins un escadron, pour protéger l'installation de ce camp provisoire, elle se mit en route pour l'Aurès. Le soir, elle bivouaqua à Aïn-Tamagra. Le 28, elle entra dans le Djebel-Chechar par Aïn-Tarbar et Aïn-Djemol, et s'arrêta à Aïn-Frodjou. Le 29, elle poussa jusqu'à Taourlent. A partir du 30, elle s'engagea dans un pays nu, désolé, habité par une population misérable; elle traversa de vastes plateaux déchirés, complètement arides, sans eau, sans verdure, sans ombrage et présentant çà et là quelques villages dénotant la plus désolante pauvreté. Le 30, elle bivouaqua à Djellel, un de ces villages, placé, comme tous les autres d'ailleurs, dans une position difficile au sommet d'un rocher. Le 31, on s'arrêta à Kheïran sur l'Oued-el-Arab; le 1er juin, à l'oasis d'Oueldja, où l'on séjourna le 2. Pendant ce séjour, des maraudeurs ayant assassiné un soldat du 20e de ligne qui s'était écarté du camp, et le général s'étant vu refuser la livraison des coupables par la population de l'oasis, le village fut cerné, incendié, et une trentaine d'Arabes passés par les armes.

Ce châtiment infligé, la colonne se mit en route. Les gens d'Oueldja la suivirent quelque temps avec des manifestations hostiles, mais, tenus à distance par les Tirailleurs des 3e, 4e et 5e compagnies et une compagnie du 20e, ils durent renoncer à l'espoir d'inquiéter sa marche. Le 3 au soir, elle arriva à El-Baal. Le lendemain, quittant la route déjà connue, elle se jeta vers le nord et remonta jusqu'à sa sortie le long et difficile défilé de l'Oued-Cherfa qu'elle ne franchit qu'à la nuit. Le 5, elle campa sur l'Oued-Messara, au point même où la colonne du général Bedeau avait été arrêtée par les neiges en 1845. Le 6, elle arriva à Médina, où l'attendait un ravitaillement.

Le 8, les troupes quittèrent Médina et s'engagèrent dans la vallée de l'Oued-el-Abiod. Le but était de reconnaître une nouvelle route pour pénétrer dans le Sahara.

Le soir, elles bivouaquèrent à Senef, le 9, à Tizanimin, à l'entrée du Kauget-el-Abiod. Cet étroit passage est formé par l'étranglement de deux montagnes, et représente une gorge profonde au fond de laquelle la rivière, devenue torrent à la moindre pluie, se précipite avec violence et roule sur un lit de rochers. Les chefs arabes cherchèrent à dissuader le général de poursuivre son projet de franchir ce point; mais ce dernier voulait frapper l'imagination de ces populations, en leur donnant le spectacle d'une lutte victorieuse contre la nature. Le 10 au matin, cinq cents travailleurs furent envoyés dans la gorge, et, pendant dix heures, s'efforcèrent de rendre praticables les passages les plus dangereux. Le lendemain, à la pointe du jour, toute la

colonne s'engagea dans le fameux défilé. Le convoi marchait dans le lit de la rivière avec une partie de la troupe, l'autre partie cheminait avec peine dans la rainure d'un ancien conduit romain taillé dans le roc. Une inscription gravée dans la paroi même du rocher apprit aux antiquaires que, sous le règne d'Antonin le Pieux, la VIe légion d'Auguste avait ouvert une route en ces mêmes lieux. Le soir, on bivouaqua à Banian, première oasis de palmiers sur l'Oued-el-Abiod. Le 12, la colonne arriva à Biskra, où elle séjourna le 13. Le 14, elle alla bivouaquer à Loutaïa, et, le 16, à El-Kantara. Le 17, les brigades furent dissoutes. Ce même jour, le bataillon de Tirailleurs se mit en marche pour Constantine, où il arriva le 21 juin.

Aucune expédition ne devait plus avoir lieu jusqu'au printemps de 1851. C'était presque une année de repos qu'allait voir s'écouler le bataillon, c'est-à-dire plus qu'il n'en avait jamais connu depuis sa formation. Mais cette inactivité n'allait pas être perdue pour lui, et, dans la prochaine campagne, il allait encore donner les preuves de ces brillantes qualités militaires où la bravoure s'allie à l'instruction et à la discipline.

EXPÉDITION DE LA PETITE KABYLIE

Depuis longtemps le gouvernement, d'accord avec le commandant supérieur de nos forces en Algérie, avait décidé qu'une importante expédition serait dirigée sur la petite Kabylie, pour rendre effective la soumission de ces tribus belliqueuses, qui avaient toujours été une menace pour les place de Collo et de Djidjelli. Le 16 mars 1851, des instructions précises furent envoyées au général Pélissier, gouverneur général par intérim, et le général de Saint-Arnaud, commandant la province de Constantine, eut pour mission de préparer cette importante opération, qui allait avoir pour théâtre le triangle montagneux compris entre Milah, Djidjelli et Philippeville.

Une grande agitation se manifesta dans cette contrée dès qu'on y apprit cette résolution; persuadés que l'armée française ne pourrait pas plus pénétrer dans leur pays que ne l'avaient pu les armées turques à l'époque des beys, les Kabyles juraient de nous résister jusqu'à la dernière extrémité. Un faux chérif, comme il en avait déjà tant surgi parmi ces populations toujours disposées à écouter la voix d'un agitateur, venait de paraître chez les Zaouas, et ses prédications trouvant les esprits admirablement préparés à la révolte, il avait bientôt vu se grossir la bande d'aventuriers qu'il traînait à sa suite et ses contingents former presque une armée. Ce nouveau soi-disant envoyé du prophète se nommait Bou-Baghla; il eut jusqu'à l'audace de se présenter devant Bougie; mais, cette tentative ne lui ayant pas réussi, il dut s'éloigner et rentrer dans les montagnes, où il continua à exciter les tribus.

Pendant ce temps, le général de Saint-Arnaud organisait sa colonne à Milah. Le 10 avril, le bataillon indigène, qui devait en faire partie, quittait Constan-

tine pour se rendre à ce point de concentration; il apportait un appoint de trente officiers et de sept cent quinze hommes. Quand toutes les troupes se trouvèrent réunies, elles présentèrent un total de douze bataillons, quatre escadrons et huit pièces de montagne, soit un effectif d'environ huit mille hommes. Deux brigades furent formées : l'une fut placée sous les ordres du général de Luzzy de Pélissac, la seconde sous le commandement du général Bosquet. Le bataillon de Tirailleurs se trouva faire partie de la première.

Le 8 mai, la division expéditionnaire quitta Milah et s'engagea dans la vallée de l'Oued-el-Kébir. Le 10, elle arriva sur la rive droite de l'Oued-Mechta, en face du col de Feldj-Benazem, situé sur la rive gauche. Ce passage, relativement difficile, avait été occupé par les Ouled-Asker, qui s'y étaient retranchés au moyen de fortifications en pierres sèches. Mais la journée était déjà trop avancée pour tenter une attaque; le général installa le bivouac dans le col de Feldj-Beïnem, et se contenta de reconnaître la position afin de mieux préparer l'opération du lendemain.

Le 11, il était quatre heures du matin quand les troupes commencèrent à déboucher du camp. Le bataillon de Tirailleurs ouvrait la marche. Il descendit de Feldj-Beïnem jusqu'au fond de l'étroit ravin dans lequel l'Oued-Mechta coule à quatre cents mètres au-dessous du niveau du col, puis se mit à gravir sur la rive gauche des pentes escarpées, dominées par des villages fortifiés. Là, il dut s'arrêter pour attendre que la colonne eût franchi la rivière. Cette opération, retardée par de nombreuses difficultés, prit un temps considérable, et l'heure était déjà fort avancée lorsque le mouvement offensif put avoir lieu.

Trois colonnes furent formées : à gauche, le général de Luzzy avec la plus grande partie de sa brigade; à droite, le général Bosquet; au centre, le général en chef avec une importante réserve.

Bientôt le bataillon indigène, qui avait conservé la tête de la colonne de Luzzy, se trouva aux prises avec les premiers postes ennemis. De part et d'autre une vive fusillade s'engagea. L'ennemi se défendait vigoureusement : abrité derrière ses retranchements, il dirigeait sur les compagnies de première ligne un feu des plus meurtriers. Nos Tirailleurs ripostaient de leur mieux, mais sans parvenir à déloger les Kabyles, qui montraient ce jour-là une ténacité peu commune. A ce moment, une charge audacieuse exécutée par le goum et la cavalerie vint cependant leur faire lâcher pied. Profitant aussitôt de l'effet produit par ce choc impétueux, le bataillon mit sac à terre et se précipita à son tour sur les hauteurs qu'il était chargé d'enlever. Il y eut encore un instant de lutte opiniâtre entre les Tirailleurs et les Kabylès; mais ces derniers, enfoncés de toutes parts, se décidèrent enfin à se retirer. Toute la colonne de Luzzy s'était portée en avant, et nous étions maîtres de toutes les crêtes qui dominent le côté gauche du col. A droite, le succès était le même : l'ennemi était en fuite, tiraillant encore de loin, sans grand effet du reste, sur les compagnies lancées à sa poursuite. Enfin il n'y eut plus un burnous à l'horizon; la colonne de Luzzy s'arrêta; puis, comme les autres colonnes étaient encore assez loin, elle assura l'installation du camp, qui fut établi près d'El-Arroussa. La nuit était venue; le combat avait duré toute la journée.

Les pertes subies par le bataillon de Tirailleurs s'élevaient à un officier tué, M. Brahim-ben-Mustapha, sous-lieutenant, deux hommes tués, un officier et dix-neuf hommes blessés, soit vingt-deux hommes hors de combat.

Le 12, le bataillon appuya une opération du colonel Marulaz, du 20e de ligne, et incendia plusieurs villages, qui ne furent pas très sérieusement défendus. Il n'eut que trois hommes blessés ce jour-là.

Le 13, la marche fut reprise dans la direction de Djidjelli. Le bataillon se trouva d'abord à l'arrière-garde, commandée par le lieutenant-colonel Espinasse. La colonne avait à parcourir un pays des plus difficiles. Le convoi suivait un sentier étroit, bordé de taillis; au fur et à mesure qu'on avançait, les bataillons se succédaient sur les hauteurs pour le protéger. L'ennemi, en nombre considérable, se montrait de tous côtés. Pendant toute la durée de cette marche, des engagements parfois très vifs eurent lieu en tête, en queue, en flanc, par moments sur tous les points à la fois.

Le bataillon de Tirailleurs fut encore des plus éprouvés, après deux compagnies du 10e de ligne qui, surprises par quatre cents Kabyles, furent presque anéanties; il avait pour sa part vingt-six hommes blessés.

Le 14, la marche se poursuivit dans les mêmes conditions. On tirailla encore pendant toute la journée. La colonne continua à descendre vers l'embouchure de l'Oued-el-Kébir. Les Kabyles montrèrent ce jour-là une opiniâtreté peut-être plus grande encore que celle des jours précédents. C'était dans ces mêmes parages qu'en 1804 ils avaient complètement détruit l'armée du bey Osman. Mais cette fois ils durent céder à la vigueur et à la bravoure de nos troupes; malgré leur ténacité, malgré les difficultés du terrain, notre marche ne fut pas arrêtée, et le soir le camp put être établi dans une position très forte sur les derniers contreforts des montagnes des Ouled-Aouat. Le bataillon avait eu huit hommes blessés.

On était enfin sorti du massif montagneux. En avant, la vallée s'élargissait; puis venait la plaine avec ses riches villages, ses magnifiques récoltes, sa population relativement peu hostile. Après un jour de repos, pendant lequel l'ennemi n'inquiéta que faiblement nos avant-postes, on pénétra dans le riche territoire des Beni-M'Amar, et, le 16 au soir, on vint bivouaquer sous les murs de Djidjelli. Le général Pélissier se trouvait dans cette ville depuis le 14; il se rendit au-devant des troupes, au moment où celles-ci arrivaient au camp.

Cependant cette longue et pénible marche n'avait pas donné des résultats en rapport avec les efforts qu'elle avait coûtés; ces luttes de chaque jour avaient encombré l'ambulance, et le général de Saint-Arnaud avait dû hâter son arrivée à Djidjelli pour se débarrasser de ses blessés et se ravitailler. Le 19, la colonne reprit le cours de ses opérations; après avoir passé l'Oued-Koutra, elle vint camper au village de Dar-el-Guidjali, au milieu de la tribu des Béni-Amram. Le même jour, on apprit que des bandes considérables de Kabyles de la tribu des Beni-Khettab-Scheragas, de l'autre côté de l'Oued-Boukinal, s'étaient réunies sur une montagne voisine. Le général fit aussitôt prendre les armes à toutes les troupes, ne laissant au camp que les hommes de cuisine et un bataillon du 8e de ligne, et se porta contre les positions

ennemies. Deux colonnes furent formées : celle du général de Luzzy, chargée de l'attaque de gauche, aborda aussitôt les Kabyles, qui se défendirent vigoureusement, mais n'osèrent tenir devant un mouvement tournant ayant pour but de leur couper la retraite. La poursuite dura plusieurs heures. L'ennemi éprouva des pertes considérables, les nôtres furent insignifiantes.

Après ce succès, qui eut un grand retentissement dans le pays, les troupes rentrèrent au bivouac. Le 20, on fit séjour à Guidjali. Vers midi, on vint annoncer au général que les Kabyles descendaient des montagnes voisines pour tenter une attaque contre le camp. On ne les attendit pas : au signal d'un coup de canon, la cavalerie s'élança sur eux pour tourner leur droite, pendant que l'infanterie les abordait de front. Ils occupaient à ce moment une crête boisée, longue de deux kilomètres; à leur gauche se trouvait un ravin profond; à droite, le terrain allait s'abaissant pour former un col d'assez facile accès. C'est par ce col que la cavalerie devait exécuter son mouvement tournant.

Le bataillon de Tirailleurs, formant l'extrême droite de la ligne française, avait pour mission de gagner rapidement le bord du ravin, de façon à se placer sur le flanc gauche de l'ennemi. Ce mouvement, rendu très difficile par les obstacles que présentait le terrain, n'en fut pas moins exécuté avec une étonnante rapidité; si bien que, lorsque la cavalerie eut assailli le flanc droit des Kabyles, et que ceux-ci cherchèrent précipitamment à gagner le ravin, ils furent reçus à bout portant par nos compagnies, qui leur barraient la route. Ils ne laissèrent pas moins de trois à quatre cents des leurs sur le lieu du combat, pendant que la colonne avait en tout trois hommes tués et six blessés, dont trois de ces derniers appartenant au bataillon indigène.

Dès ce moment, toutes les fractions des Beni-Amram, des Beni-Ahmed, des Beni-Taafar, des Beni-Khettab-Schoragas, envoyèrent leurs chefs pour faire leur soumission.

Le 21, les troupes séjournèrent encore au camp de Dar-el-Guidjali; les malades et les blessés furent évacués sur Djidjelli. Le 22, la colonne se remit en route, sans rencontrer cette fois d'autres difficultés que celles qu'opposait le terrain. Le 24, elle arrivait à Tibaïren. Le surlendemain, le général Bosquet la quittait avec deux bataillons et deux pièces d'artillerie pour aller se joindre au général Camou, qui, avec des troupes de la province d'Alger, opérait entre Sétif et Bougie.

Le 26, on quitta Tibaïren pour se rendre sur l'Oued-M'Taa, chez les M'Silia. Le bivouac fut établi ce jour-là au milieu des Beni-Foughal. Quelques rassemblements s'étant formés dans les environs, ils furent aussitôt attaqués et dispersés. Ce léger combat coûta un homme tué au bataillon indigène. Le 27, eut lieu un nouvel engagement avec les gens de la même tribu; mais les Kabyles ne tinrent que faiblement et s'enfuirent bientôt sans nous avoir infligé la moindre perte.

Le 28, le bivouac fut porté à Aïn-Djouharra. Le 2 juin, la colonne revint sur Djidjelli pour se ravitailler. Le 5, elle se remit en route pour aller opérer à l'ouest contre les Beni-Skeffel. Le 8, on arrivait à El-Aouna. Jusque-là aucun incident ne s'était produit. Le 9, on quitta El-Aouna à cinq heures du

matin. Vers midi, des bandes assez nombreuses furent aperçues sur les crêtes environnantes. Une petite colonne, dont firent partie six compagnies de Tirailleurs, fut aussitôt formée; mais avant que ces troupes eussent gravi les pentes abruptes de la montagne, les Kabyles étaient en fuite. Le 10, la marche continua; pendant toute sa durée il fallut tirailler contre l'ennemi, qui se montra particulièrement agressif. Le bivouac fut établi chez les Beni-Maad. Près de là se trouvaient réunis les contingents des Ouled-Nabeth, des Ouled-Ali et des Beni-Marmi. Les troupes prirent les armes, et les positions ennemies furent successivement enlevées. Dans cette journée, le bataillon de Tirailleurs eut un homme tué et deux blessés.

Le 11 se passa sans incident. Le 12, on arriva sur l'emplacement de l'ancienne ville de Ziama. Pendant la route, des contingents des Ouled-Nabeth et des Beni-Ségoual ayant paru vouloir disputer à la colonne le passage du col qui sépare les bassins de l'Oued-Mansouriah et de l'Oued-Ziami, le bataillon indigène, qui se trouvait à l'avant-garde, les en avait promptement délogés.

Le 16, la colonne rentrait une troisième fois à Djidjelli. Le 18, elle se remettait en marche, se dirigeant cette fois vers l'est, pour revenir sur l'Oued-el-Kébir. Le lendemain eut lieu un léger combat contre les Ouled-Ali. Dans la nuit du 20 au 21, les Kabyles, descendus des montagnes, tentèrent sur le camp une attaque qui fut repoussée. Le 21, on alla bivouaquer à Tahar, position importante qui domine le pays des Ouled-Asker. L'avant-garde et l'arrière-garde eurent seules à combattre pendant la marche; mais après l'installation du camp, quelques bataillons, dont celui de Tirailleurs, furent lancés contre les Kabyles, qu'ils poursuivirent très loin, leur infligeant des pertes considérables. Le bataillon eut deux hommes blessés. Le lendemain, l'ennemi étant revenu occuper les mêmes positions, le combat recommença; mais les Kabyles tinrent mollement, et n'attendirent pas qu'on donnât l'assaut à leurs positions. Les Tirailleurs eurent encore un homme blessé.

Le 24, on arriva sur le territoire des Beni-Habibi. Cette tribu paraissait disposée à nous opposer une vigoureuse résistance. Quatre bataillons, dont celui de Tirailleurs, furent lancés contre ses villages et s'en rendirent bientôt maîtres. A leur retour au camp, ils furent suivis de près par les Kabyles, qui payèrent cher cette audace : trois bataillons sans sacs vinrent appuyer ceux qui venaient de combattre, et toute cette masse d'infanterie, aux ordres du général de Luzzy, fondit sur eux et les poursuivit la baïonnette dans les reins. L'ennemi laissa encore deux cents cadavres sur le terrain. Dans cette affaire, le bataillon de Tirailleurs, brillamment enlevé par le commandant Bataille, avait déployé une bravoure qui lui valut les plus vifs éloges de la part du général de Luzzy.

Le 26, la colonne descendit le pays de Taberna à Kounar. Jamais peut-être le terrain n'avait opposé de difficultés plus grandes. Cependant la marche s'opérait sans être inquiétée, et tout semblait annoncer qu'elle se terminerait ainsi, lorsque tout à coup l'arrière-garde, commandée par le colonel Marulaz, fut assaillie par environ trois mille Kabyles. Cette attaque fut re-

poussée par les zouaves et le 20e de ligne; le bataillon de Tirailleurs, qui se trouvait à l'avant-garde, ne prit aucune part au combat.

La colonne se porta ensuite sur la rive droite de l'Oued-el-Kébir, se dirigeant sur Collo. Le 1er juillet, elle arrivait à Bou-Adjoul, chez les Beni-ben-Saïd, dont les contingents avaient pris les armes. Plusieurs colonnes furent dirigées sur eux, et, après un léger combat, qui coûta quatre blessés au bataillon de Tirailleurs, ils furent complètement dispersés.

Le 2, on pénétra chez les Beni-Meslem, tribu importante qui disposait d'au moins quinze cents fusils. On y rencontra une sérieuse résistance. Ce jour-là, le bataillon indigène eut à supporter presque tout l'effort de la lutte; il déploya partout sa bravoure accoutumée, et s'empara successivement des principaux villages ennemis, qui furent incendiés. Ce brillant engagement, qui coûtait au bataillon quatre officiers blessés, un homme tué et quinze blessés, amena la complète soumission des Beni-Meslem. Dans la nuit qui suivit, le camp fut attaqué par de nombreux contingents des Ouled-Aïdoun, Ouled-Attia, Ouled-Aouat, qui durent se retirer précipitamment, après avoir subi des pertes sérieuses.

Le 4, on arriva au village de Taziki, chez les Djebala. Ce village paraissait être fortement occupé: les crêtes environnantes étaient couvertes de Kabyles. Deux colonnes légères ayant été formées, les Tirailleurs, qui se trouvaient à l'avant-garde, furent chargés d'attaquer le village. La défense y fut opiniâtre; l'ennemi résista jusqu'au dernier moment. La position finit enfin par rester en notre pouvoir, mais au prix de pertes relativement considérables. Deux officiers étaient blessés: M. Kaddour-ben-Brahim, lieutenant, et M. Abd-el-Kader-ben-Blidi, sous-lieutenant; quatorze hommes étaient en outre plus ou moins grièvement atteints. Les Kabyles furent ensuite poursuivis dans toutes les directions, et ne songèrent plus à se défendre, sur ce point-là du moins. La soumission des Djebala et des Beni-Fergan fut le fruit immédiat de ce brillant succès.

Le 6, la colonne se porta chez les Méchat, où se trouvaient encore de nombreux rassemblements qu'il fallut disperser à coups de fusil. Un léger engagement eut lieu le même jour sur le Bou-Sieba; le bataillon y eut quatre hommes blessés. Le soir, on bivouaqua chez les Ouled-Aïdoun. Les jours suivants, la marche continua lente, méthodique, de position, en position avec des pointes dans tous les sens. A quoi il importait surtout d'arriver, c'était de bien persuader à ces populations, dont les espoirs d'indépendance reposaient surtout sur la nature de leur pays, que partout où un Kabyle pouvait atteindre, nos soldats savaient y arriver. Ce résultat, obtenu presque partout, était dû en grande partie au bataillon indigène; grâce à son extrême mobilité, à l'intrépidité éprouvée des Tirailleurs, à l'habitude qu'ils avaient de gravir les pentes les plus abruptes, à leur intelligence dans le combat individuel, l'ennemi s'était toujours vu débusqué, quelque part qu'il se fût établi et retranché. Cette tactique, aidée par les combats heureux qui avaient marqué chaque étape, avait porté ses fruits: chaque jour, des tribus jusque-là ouvertement hostiles venaient faire leur soumission et payer l'impôt. Sans doute cette soumission était beaucoup plus dictée par la crainte que par le

désir d'un rapprochement avec la France, mais il n'en restait pas moins que l'influence des chefs était désormais considérablement diminuée, pendant que la nôtre commençait à se faire jour et à inspirer une certaine confiance.

Le 12, la colonne quitta son bivouac d'El-Milia pour se rendre à Collo. Cette marche donna lieu à un léger combat livré à une fraction insoumise des Ouled-Aïdoun. Dans cette affaire, le bataillon, chargé d'appuyer une charge des spahis, eut un homme tué et cinq autres blessés. Le 13, on bivouaqua sur l'Oued-Driouak, affluent de l'Oued-Guebli; le 14, à El-Hammam, et le 15 sous Collo.

Cette ville avait été, quelques jours auparavant, menacée par les Achach et les Beni-Ishac. Il fut décidé qu'on se porterait contre ces deux tribus. Le 16, on pénétra dans les montagnes des Achach; ceux-ci furent complètement dispersés; la résistance ne fut pas sérieuse. Le 17, le colonel Marulaz, avec un bataillon du 20e, un bataillon de zouaves, un autre de la légion étrangère et celui de Tirailleurs, marcha contre les Beni-Ishac. Les quatorze villages de ces derniers furent d'abord enlevés sans coup férir; mais bientôt l'on se trouva en présence d'un rassemblement d'environ sept cents fusils. L'artillerie n'ayant pu parvenir à le dissiper, le signal de l'attaque fut donné, et l'infanterie se précipita au pas de course sur la position, d'où les Arabes furent immédiatement chassés. On les poursuivit pendant longtemps, et nulle part ils n'osèrent se reformer. Leurs pertes étaient considérables; le bataillon avait un homme blessé.

Les opérations étaient terminées. Il était temps: le soleil et le sirocco commençaient à peser lourdement sur ces troupes, épuisées par trois mois de marches et de combats; les fièvres sévissaient rigoureusement, et les effectifs allaient s'affaiblissant chaque jour. On avait parcouru environ sept cents kilomètres, pendant lesquels on avait eu vingt-six rencontres avec l'ennemi. Le bataillon de Tirailleurs, parti avec un effectif de trente officiers et de sept cent quinze hommes, se trouvait réduit à dix-neuf officiers et cinq cent cinquante-sept hommes.

Le feu avait atteint huit officiers, dont un mortellement, et cent onze hommes, dans lesquels on comptait six tués. Le reste avait été enlevé par les fatigues et les maladies.

Le 18, le bataillon se mit en route pour Constantine, où il arriva le lendemain.

Cependant l'heure du repos n'avait pas encore sonné; un commencement de soulèvement venait de se produire dans l'est de la province, et déjà les Tirailleurs étaient désignés pour faire partie d'une colonne qui, sous les ordres du général de Mac-Mahon, devait parcourir le pays des Haracta, où cette agitation s'était subitement manifestée. Cette colonne se mit en route dans les premiers jours de juillet et se porta d'abord à Tébessa, sans rencontrer de résistance sérieuse sur son parcours; elle se rendit ensuite à Souk-Arras, et enfin rentra à Constantine, après une absence de dix-huit jours. Les Haracta, effrayés, s'étaient empressés de faire leur soumission; le calme le plus parfait régnait maintenant dans toute l'étendue de cette région.

A partir de ce moment, le bataillon reprit ses garnisons habituelles, et

l'année 1851 s'acheva sans qu'aucun événement important ne l'appelât à concourir à de nouvelles opérations.

Le 8 août, le commandant Bataille fut nommé lieutenant-colonel en récompense des services exceptionnels qu'il avait rendus avec son bataillon pendant la longue et pénible expédition de Kabylie. Le même décret élevait le capitaine Jolivet au grade de chef de bataillon et le désignait pour exercer le commandement des Tirailleurs indigènes de Constantine. Nul officier ne pouvait être mieux préparé à ces importantes fonctions que M. Jolivet, qui servait déjà dans le bataillon depuis quatre ans comme capitaine, et connaissait non seulement cette troupe, mais possédait à merveille tous les détails concernant la province.

CHAPITRE IX

(1852-1853)

(1852) Modifications apportées dans l'organisation des bataillons de Tirailleurs indigènes. — Expédition de la Kabylie orientale. — Combat du 31 mai. — Rentrée à Constantine. — Opérations contre les Haracta et les Nemencha. — Expédition de Laghouat. — Nouveau tarif de solde pour les bataillons d'infanterie indigène. — (1853) Fixation définitive de la tenue des Tirailleurs indigènes. — Expédition des Babors et de la Kabylie orientale. — Combat du 22 mai. — Le bataillon est envoyé à Djidjelli. — Dernières opérations de l'année 1853.

Depuis l'ordonnance constitutive du 7 décembre 1841, l'organisation des bataillons de Tirailleurs indigènes n'avait subi aucune modification. L'importance qu'avait peu à peu acquise ce nouveau corps réclamait cependant l'amélioration de certains rouages administratifs devenus incomplets, et l'introduction d'éléments français en quantité suffisante pour assurer les divers services auxiliaires. Devenu ministre de la guerre, le maréchal de Saint-Arnaud, à qui rien de ce qui touchait cette troupe ne pouvait être étranger, s'en inquiéta aussitôt, et le décret présidentiel qui suit vint combler les quelques lacunes que l'expérience avait fait ressortir.

DÉCRET

PORTANT ORGANISATION DES COMPAGNIES DES BATAILLONS DE TIRAILLEURS INDIGÈNES

Paris, le 13 février 1852.

Les trois bataillons de Tirailleurs indigènes seront formés chacun de huit compagnies, conformément aux dispositions de l'ordonnance constitutive du 7 décembre 1841.

Leur organisation sera complétée comme il suit :

Par bataillon :

Un capitaine major;
Un lieutenant ou sous-lieutenant faisant fonctions d'officier d'habillement et d'armement;
Un sergent secrétaire du trésorier;
Un sergent français garde-magasin;
Deux sergents et deux caporaux français par compagnie;
Les bataillons de Tirailleurs indigènes pourront, en outre, recevoir des soldats français jusqu'à concurrence de trente par bataillon.

Un quart de l'effectif de ces trois bataillons (soldats et clairons) pourra être de première classe aux conditions déterminées pour l'admission dans les compagnies d'élite dans les corps d'infanterie.

Il sera statué par des règlements ultérieurs sur toutes les questions de solde et d'admission qui se rattachent aux dispositions du présent décret.

Fait au palais des Tuileries, le 13 février 1852.

Signé : LOUIS-NAPOLÉON.

EXPÉDITION DE LA KABYLIE ORIENTALE

Bien qu'ayant parcouru et soumis, nominalement du moins, une grande partie de la Kabylie, la colonne commandée par le général de Saint-Arnaud n'avait pas eu la possibilité de peser assez longtemps sur le pays pour que cette soumission pût être considérée comme effective. Il devenait donc indispensable, pour ne pas perdre les fruits de l'importante expédition de l'année précédente, de diriger de nouvelles troupes vers cette région, et de leur faire parcourir tout le territoire des tribus qui n'avaient pas encore senti le poids de nos armes. Parmi ces dernières, il fallait principalement compter les Ouled-Attia, les Beni-Saâl, les Ouled-Chaoua, en un mot toutes celles occupant la vallée de l'Oued-Zohr. Ces tribus, sans cesse remuantes, donnaient asile à tous les malfaiteurs et se trouvaient toujours disposées à suivre la fortune du premier imposteur venu.

La direction de cette nouvelle campagne fut confiée au général de Mac-Mahon, commandant la division de Constantine. Pendant que la colonne principale allait parcourir tout le pays compris entre l'Oued-el-Kébir et la route de Constantine à Philippeville, le général Camou devait surveiller le Djurjura avec les troupes de la province d'Alger, et le général Maissiat s'installer avec un corps d'observation entre Sétif et Bougie, de façon à maintenir toute la région du Babor.

Les troupes qui devaient faire partie de la colonne du général de Mac-Mahon furent concentrées à Milah au commencement du mois de mai. Les

1re, 2e, 3e, 4e, 5e et 7e compagnies du bataillon, représentant un effectif de trente et un officiers et de sept cent cinquante-huit hommes, quittèrent Constantine le 9 mai, sous les ordres du commandant Jolivet, et y arrivèrent le lendemain. Deux brigades furent formées : la première, aux ordres du général Bosquet; la seconde, sous le commandement du général d'Autemarre. Les Tirailleurs firent parti de cette dernière.

La colonne, une fois organisée, comprit dix bataillons d'infanterie, deux escadrons de cavalerie, deux sections de montagne, soixante hommes du génie: en tout six mille cinq cents hommes.

Elle quitta Milah le 12 mai. La 2e brigade tourna la ville, qu'elle laissa sur sa gauche, et suivit jusque près du Rummel la rive droite de l'Oued-Milah. Le soir, le bivouac fut établi sur les hauteurs de Bou-Nouara. Le 13, on s'arrêta à Bou-Ahmed, sur l'Oued-el-Affia, après avoir traversé un pays des plus difficiles, mais sans y avoir rencontré le moindre rassemblement. Le 14, on alla coucher au point dit Outha-Azouzaïm, sur l'Oued-Achoum, chez les Ouled-Aïdoun. Le 15, on fit séjour. Ce jour-là, quelques Kabyles commencèrent à se montrer au sommet des crêtes et eurent, avec un détachement chargé d'exécuter une razzia, un léger engagement de courte durée.

Le 16, à dix heures du matin, le général de Mac-Mahon sortit du camp à la tête d'une colonne légère, composée de quatre bataillons, dont celui de Tirailleurs indigènes, et de quatre-vingts chevaux. Cette colonne fut divisée en deux groupes: deux bataillons, sous les ordres du général d'Autemarre, avaient mission de prendre à gauche, de suivre le chemin conduisant au Rummel; les deux autres, avec le général de Mac-Mahon, devaient se jeter dans la montagne et fouiller les étroits ravins qui sillonnent cette partie du pays. Le bataillon de Tirailleurs fut un de ces derniers.

Bientôt séparés l'un de l'autre par des accidents de terrain, ces deux groupes durent agir chacun pour leur propre compte. Sur tout leur parcours ils trouvèrent les villages évacués et se contentèrent de les incendier. Vers trois heures, ils opérèrent leur jonction sans avoir vu un seul ennemi. Ils se remirent en marche pour le camp: celui de gauche en suivant à peu près le même chemin, celui de droite en tournant un massif de pitons très élevés.

Si l'ennemi ne s'était pas montré, c'est que Bou-Seba, le nouvel agitateur, le nouveau faux chérif qui s'était mis à la tête de l'insurrection, croyait que les premiers coups allaient être portés contre le massif de Collo. L'attaque dirigée contre les Ouled-Aïdoun l'avait évidemment surpris; mais il n'allait pas tarder à se montrer et à essayer d'arrêter notre marche.

Dans la nuit du 16 au 17, le camp fut attaqué par des bandes considérables descendues des montagnes. Les efforts de l'ennemi se portèrent surtout sur la face occupée par les Tirailleurs indigènes: la fusillade fut très vive pendant quelques instants; mais les Kabyles ne tardèrent pas à se retirer, déconcertés par la résistance opiniâtre qu'ils avaient rencontrée. Leurs pertes furent considérables; celles du bataillon s'élevaient à cinq hommes tués et trois blessés.

Le 18, la colonne quitta Outha-Azouzaïm pour aller s'établir à El-Milia. C'était dans les environs de cette localité que Bou-Seba semblait avoir réuni

ses contingents. Le 20, le général fut en effet prévenu qu'un important rassemblement de Kabyles s'était formé dans un village situé à l'extrémité de l'un des contreforts qui séparent l'Oued-Aïch de l'Oued-el-Kébir.

Le même jour, une reconnaissance dont le bataillon de Tirailleurs fit partie fut dirigée sur la position, qu'on trouva fortement occupée par l'ennemi et remarquablement fortifiée par la nature. Un seul chemin, descendant en écharpe jusqu'à la rivière, y donnait accès; sur les autres points s'étendait un ravin profond, aux flancs escarpés, hérissés de rochers nus et encombrés de broussailles épaisses entremêlées de figuiers de Barbarie. La partie du terrain la plus rapprochée des maisons, en pente très rapide, était plantée de gros oliviers et permettait à l'ennemi de s'y défendre avec un écrasant avantage. Tous ces obstacles rendant fort dangereuse une attaque de front, le général de Mac-Mahon se décida à faire tourner le village par la droite, et chargea le général d'Autemarre de l'exécution de ce mouvement.

Le 21, à trois heures du matin, la 2e brigade s'engagea dans les étroits sentiers conduisant au Rummel, traversa cette rivière, appuya fortement à gauche de façon à déborder la droite de l'ennemi, puis commença à gravir les pentes du contrefort. Bientôt le combat se trouva engagé; prenant alors vigoureusement l'offensive, cette brigade s'élança sur la première ligne de crêtes, en délogea les Kabyles et dirigea ses feux sur le village, où ces derniers s'étaient retirés et paraissaient vouloir se maintenir. Mais la charge sonna encore une fois, le village fut enlevé à son tour, et l'ennemi mis en fuite sur tous les points où il essaya de résister. A ce moment les deux colonnes appuyèrent l'une vers l'autre et, se dirigeant à travers bois, se mirent à la poursuite des fuyards, auxquels elles infligèrent des pertes considérables. La brigade d'Autemarre eut même encore un léger engagement au village d'El-Arba-B'Sicha.

Pendant cette poursuite, le bataillon de Tirailleurs s'était porté à une très grande distance dans la campagne, afin de faire du dégât. Tout à coup l'une de ses compagnies se trouva aux prises avec des bandes considérables de Kabyles. Le commandant Jolivet commença par la faire appuyer par une section, puis par deux compagnies; puis, la lutte se poursuivant sans que l'ennemi se décidât à lâcher pied, le bataillon tout entier se trouva bientôt engagé. Il y eut alors un violent combat corps à corps que la retraite précipitée de l'ennemi vint seul faire cesser. Ce dernier laissait une quarantaine de morts sur le terrain. Le bataillon comptait neuf hommes blessés.

A midi, on se mit en retraite. En nous voyant rétrograder, l'ennemi revint sur ses pas et engagea une vive fusillade avec les compagnies d'arrière-garde, qui eurent quelques hommes blessés.

A la suite de ce combat, toutes les tribus voisines vinrent faire leur soumission, à l'exception cependant des Beni-Khettab, contre lesquels une opération fut dirigée le 23. Le bataillon, désigné pour la garde du camp, n'y prit aucune part.

Le 27, le camp fut porté d'El-Milia à Tsem-Fédouz, sur le Bou-Sébia, près du territoire des Méchat, tribu particulièrement hostile. On attendit pendant trois jours : pas un chef de la région ne se présenta au camp. Deux fractions

des Ouled-Aouat, établies sur la rive droite de l'Oued-el-Kébir, qui avaient déjà payé une partie de l'impôt qui leur avait été infligé, refusèrent même de payer le restant, sous prétexte qu'elles étaient dans l'impossibilité de le faire en présence des contingents du chérif Bou-Seba.

Le 31, à la pointe du jour, le général de Mac-Mahon se mit en route pour le territoire de ces fractions avec les cinq bataillons de la brigade d'Autemarre, un bataillon du 16e léger, cent chevaux et une section de montagne. Mais, à l'approche de cette colonne, les chefs des Ouled-Aouat accoururent au-devant du général, amenant des otages pour répondre de l'amende qui leur était infligée. La marche sur ce point fut alors arrêtée, et le général se tourna vers les Méchat, dont les nombreux rassemblements s'apercevaient vers le nord. Ils étaient établis sur un contrefort s'étendant de l'est à l'ouest, depuis les villages de Chassera et d'Iladéria jusqu'à l'Oued-el-Kébir.

Le lieutenant-colonel de Saint-Pol fut chargé d'attaquer de front avec deux bataillons, pendant que le général d'Autemarre, avec les trois autres, parmi lesquels celui de Tirailleurs indigènes, devait appuyer à droite pour venir prendre la route conduisant directement de Tsem-Fédouz à Chassera. Lorsque cette dernière colonne arriva dans ce village, le lieutenant-colonel de Saint-Pol venait, après un sanglant combat, d'enlever la crête qu'il avait devant lui. Toute la brigade s'arrêta alors pour incendier les maisons; puis, cette opération terminée, la retraite commença.

Il était trois heures. Les trois bataillons du général d'Autemarre furent échelonnés par compagnie sur les crêtes, le long de la route que l'on devait suivre pour rentrer au camp. Les troupes s'écoulèrent ensuite dans le plus grand ordre, chaque fraction devenant successivement arrière-garde pour se retrouver un peu après au gros ou à la tête de la colonne.

La compagnie de Tirailleurs commandée par le lieutenant Dermier avait été envoyée au-dessous d'une crête d'où l'ennemi aurait pu prendre la colonne en flanc. Elle arriva à son poste à peu près en même temps qu'une cinquantaine de Kabyles s'y portaient par un autre point. Masqués par des bois, Tirailleurs et Arabes ne pouvaient cependant pas s'apercevoir. Tout à coup la rencontre eut lieu, et une mêlée furieuse s'ensuivit; les deux groupes ne formèrent plus qu'un tourbillon confus, dans lequel il eût été difficile de distinguer les nôtres au milieu du nombre toujours croissant des Kabyles. La situation allait devenir critique, lorsque le commandant Jolivet arriva à la tête d'une compagnie de soutien, chargea l'ennemi à la baïonnette, le mit en fuite et dégagea complètement le terrain. Dans ce court, mais violent combat, les Kabyles laissèrent environ trente morts, qu'ils ne purent enlever. Quant aux Tirailleurs, ils eurent leur valeureux chef, le commandant Jolivet, blessé d'un coup de feu au bras, et dix-neuf hommes plus ou moins grièvement atteints.

Dans son rapport, le général de Mac-Mahon citait comme ayant fait preuve d'une bravoure au-dessus de tout éloge :

MM. Dermier, lieutenant.
Ahmed-ben-Larbi, d°
Ramdam-ben-Mohamed, sergent, blessé pour la quatrième fois.

Le 1er juin, la colonne se porta à Tarsetz, au cœur du pays des Méchat et dans une belle plaine, qui s'étend jusqu'au territoire des Ouled-Arbi. Les journées du 2 et du 3 furent employées à la destruction des récoltes. La tribu des Méchat, malgré les pertes qu'elle avait subies le 31 mai, était loin d'être soumise; de nombreux rassemblements se montraient chaque jour à peu de distance du camp. Dans la nuit du 2 au 3, on crut même un instant à une attaque : de grands feux s'allumèrent sur les montagnes, le bruit du tam-tam se répandit de village en village, des groupes de Kabyles se rapprochèrent des avant-postes; mais tout se borna à ces démonstrations bruyantes, auxquelles nos troupes commençaient à être habituées. On n'en prit pas moins toutes les précautions possibles pour la nuit suivante, qui se passa dans la plus parfaite tranquillité.

Le 4, les deux brigades pénétrèrent dans le pays des Beni-Toufout, dont elles traversèrent une partie, et vinrent s'établir à Bou-Belléout, sur l'Oued-Marsel. Le 6, elles se portèrent à Aïn-Gacher; le 7, à Outhiat-el-Hamim, où elles passèrent la journée du 8. Le 9, le bivouac fut établi à Harta-Sedma; le 10, on atteignit Sadra, où l'on séjourna le 11; le 12, on se rendit à Bou-Madger; le 14, on alla à Tarca-Emta-Karia, et le 15 on arriva à Collo. Là le général d'Autemarre quitta la colonne avec deux bataillons, pour se porter en toute hâte au secours d'Aïn-Beïda, menacé par les Haracta.

Le 17, la colonne se remit en marche et, vers dix heures du matin, arriva en face du mont Gouffi, position très élevée sur laquelle les Kabyles s'étaient réunis en nombre considérable. Le général de Mac-Mahon ayant décidé qu'on les attaquerait à l'instant, deux colonnes furent immédiatement formées et se dirigèrent, l'une par la droite, l'autre par la gauche, vers les hauteurs occupées par l'ennemi. Celui-ci s'était établi sur une succession de pitons aux flancs escarpés d'un accès des plus difficiles, et qui se trouvaient divisés en deux groupes par un étroit ravin hérissé de rochers. Quelques redoutes en pierres sèches avaient été construites à la hâte sur les principaux d'entre eux.

Après un quart d'heure de marche, la colonne de droite, dont le général de Mac-Mahon avait conservé le commandement et dont le bataillon de Tirailleurs faisait partie, arriva au pied des premières pentes défendues par les Kabyles. Là le bataillon de Tirailleurs fut détaché et envoyé dans le ravin, avec mission de le remonter jusqu'à son origine, et de le fouiller dans tous les sens pendant que les autres troupes allaient donner l'assaut. Délogé partout, tourné par la colonne Bosquet, qui l'avait assailli sur sa gauche, poursuivi de piton en piton, l'ennemi ne manqua pas de se jeter dans cette gorge profonde, espérant y trouver le salut. Une chasse à l'homme s'organisa alors au milieu de ces rochers abrupts, et, malgré leur agilité, les Kabyles n'échappèrent qu'en petit nombre aux balles ou aux baïonnettes des Tirailleurs. Un riche butin fut pour ces derniers la récompense de cette difficile opération.

Le 18, on se prépara à pénétrer dans la vallée de l'Oued-Zohr. A cinq heures du matin, le général, ayant avec lui le bataillon de Tirailleurs et les sapeurs du génie, quitta le camp pour aller reconnaître une route donnant accès dans cette difficile région. Pendant quatre à cinq kilomètres, on suivit une crête anguleuse, surmontée de plusieurs pitons aux pentes très rapides.

Arrivée sur une bonne position, la colonne s'arrêta, et le génie se mit à travailler aux passages les plus difficiles de l'étroit sentier qu'on avait parcouru. Bientôt de nombreux rassemblements de Kabyles se montrèrent sur les crêtes voisines; puis, nous voyant immobiles, ils se rapprochèrent peu à peu, et finalement engagèrent une assez vive fusillade avec nos postes les plus avancés. Cependant, maintenus à distance par la bonne contenance de ces derniers, ils ne devinrent réellement agressifs qu'au moment de la retraite; plusieurs retours offensifs furent alors nécessaires pour les éloigner, et lorsque, vers midi, le bataillon rentra au camp, il comptait un homme tué et six blessés.

Le 19, les troupes se mirent en marche pour Bou-Taouïa. Quelques combats partiels eurent encore lieu pendant la route, mais nos pertes furent insignifiantes. Le 20, après mille difficultés, après mille retards causés par les obstacles du terrain, on atteignit enfin les bords de l'Oued-Zohr. Le 22, le bivouac fut porté à Emta-el-Arba; le 23, à Marboua, et, le 25, à Sra. Le 26, on arriva à Cheffara. Ce jour-là, au moment où la grand'garde du bataillon travaillait à se retrancher, elle fut brusquement attaquée par quelques groupes de Kabyles, qui furent aussitôt repoussés après avoir éprouvé des pertes sérieuses. De notre côté, nous avions un homme tué et deux blessés.

Le 28, on revint à El-Milia. Pendant cette journée, les Arabes tirèrent encore quelques coups de fusil de loin sur les flancs de la colonne, mais sans atteindre personne. Le 29, on campa à Batsi; le 30, sur l'Oued-Kottou, et le 1er juillet, à Salah-bey, à deux lieues de Constantine. Le lendemain on était de retour dans cette ville, où la colonne fut dissoute. L'expédition avait duré cinquante-deux jours, pendant lesquels le bataillon avait pris part à huit engagements, qui lui avaient coûté un officier et quarante-huit hommes hors de combat.

Pendant que la plus grande partie de nos troupes se trouvaient en Kabylie, les tribus de l'est (Haracta, Nemencha et Beni-Salah) avaient fait comme l'année précédente : s'étaient révoltées. Cette fois l'insurrection avait même été assez grave, et plusieurs postes de la région Bône-Guelma-Tébessa s'étaient subitement vus menacés. Mais le colonel de Tourville, qui commandait à Bône, s'était rapidement porté contre les Haracta et les avait battus les 13 et 14 juin; d'un autre côté, le général d'Autemarre, que nous avons vu quitter la colonne de Kabylie à Collo pour voler au secours d'Aïn-Beïda, avait envahi le territoire des Nemencha et poussé les contingents de ces derniers jusque sur la frontière de Tunis. Cette situation, quoique devenue meilleure, n'en avait pas moins hâté le retour à Constantine du général de Mac-Mahon.

A peine rentré, ce dernier organisa une nouvelle colonne comprenant cinq bataillons, dont celui de Tirailleurs indigènes, deux sections d'artillerie et un escadron et demi de cavalerie, avec laquelle il se porta d'abord à Tmatat; puis, ayant obtenu l'autorisation de pénétrer sur le territoire tunisien pour y poursuivre les dissidents, il leva son camp le 12 juillet à quatre heures du soir, et se dirigea sur le marabout des Ouled-Sidi-Yaya-ben-Thaleb, où il arriva à trois heures du matin avec la cavalerie. Malgré la fatigue de ses chevaux, celle-ci se mit immédiatement à la poursuite des Arabes, qu'elle parvint à atteindre, et sur lesquels elle fit un butin considérable, après leur avoir tué

environ deux cents hommes. Quand l'infanterie arriva, à neuf heures un quart, après une marche de plus de dix-sept heures, tout était fini, et les Nemencha demandaient l'aman.

Après un jour de repos, la colonne se remit en route pour se rendre chez les Beni-Salah en suivant la frontière. En raison de la chaleur et de la fatigue des troupes, les étapes furent très courtes et les séjours multipliés. C'est ainsi qu'on mit jusqu'au 18 pour arriver à Sidi-Youssef.

Les Beni-Salah s'étaient également réfugiés en Tunisie, chez les Ouchetata. Ils y furent poursuivis et razzés les 23 et 24 juillet.

Le 28, on arrivait à Souk-Arras. Tout étant rentré dans l'ordre, la colonne fut dissoute, et les troupes dirigées sur leurs garnisons respectives. Le bataillon de Tirailleurs rentra à Constantine.

A cette même époque, une certaine agitation avait gagné les tribus sahariennes. Mohamed-ben-Abdallah, cet ancien khalifa que nous avons vu en 1845 dans les événements du Hamza, était revenu de la Mecque, où il était allé en pèlerinage, et s'était retiré à Ouargla, où il n'avait pas tardé à prêcher la révolte et à se créer un parti assez important. Au mois de janvier 1852, il avait essayé de se rapprocher de nos postes et de faire une pointe dans le sud de la province d'Alger; mais, contenu par le général de Ladmirault, qui commandait à Médéah, il avait dû se rabattre vers l'est, où il n'avait pas été plus heureux. Le commandant Collineau, chef du cercle de Biskra, s'était mis à sa poursuite, l'avait atteint le 21 mai près de Mlili, et rejeté de nouveau vers le désert. Au commencement de juillet, il se trouvait sur l'Oued-Ittel, chez les Ouled-Sassi, qu'il avait entraînés dans son mouvement insurrectionnel.

Devant ce commencement de troubles, qui pouvait, s'il n'était immédiatement étouffé, nous entraîner dans une expédition comme celle de Zaatcha, le général de Mac-Mahon, qui se trouvait alors en Kabylie, s'empressa de faire renforcer, avec les quelques troupes qui restaient disponibles, nos postes les plus menacés. La 6e compagnie du bataillon de Tirailleurs, qui n'avait pas quitté Sétif, fournit aussitôt un détachement de soixante-quatorze hommes, et ce détachement alla, sous les ordres de M. le lieutenant Costa, se mettre à la disposition du capitaine Pein, commandant supérieur du cercle de Bou-Saâda.

Dès qu'il eut reçu ce renfort, le capitaine Pein se mit en marche, et, combinant ses opérations avec celles du colonel Desvaux, commandant la subdivision de Batna, se dirigea sur l'Oued-Ittel pour atteindre Mohamed-ben-Abdallah. Mais ce dernier n'attendit pas l'arrivée des colonnes françaises; il se retira en toute hâte vers le sud, et laissa les Ouled-Sassi réduits à leurs seuls moyens pour nous résister. Le capitaine Pein, se tournant alors contre cette tribu, se porta sur son territoire et rencontra ses contingents le 15 juillet sur l'Oued-Ghramra. Les Arabes résistèrent énergiquement; le succès fut longtemps disputé. Il finit enfin par nous rester, grâce à une charge à fond de la cavalerie et à l'attitude héroïque du détachement de Tirailleurs, qui, entouré de toutes parts par des cavaliers ennemis, offrit à ces derniers une muraille vivante contre laquelle s'émoussèrent tous leurs efforts; mais il fut chèrement acheté : le seul détachement de M. Costa comptait cinq hommes tués et six blessés, soit onze hommes hors de combat ou le sixième de son effectif.

Ce brillant combat suffit à faire rentrer tout le sud de la province dans la plus complète tranquillité. Mohamed-ben-Abdallah, qui était retourné à Ouargla, ne donna plus signe de vie tant que dura l'été; mais, au commencement d'octobre, il remonta de nouveau vers le nord et vint menacer la ville de Laghouat. Le général Yusuf, qui opérait alors dans les environs de Djelfa, s'y porta aussitôt, fit prendre aux habitants quelques mesures de défense et, croyant le danger conjuré, reprit le chemin de Djelfa. Mais le chérif n'avait pas abandonné son projet; vers le milieu de novembre, il reparut à la tête de forces encore plus considérables, mit le siège devant la place, y pénétra au moyen d'une trahison et s'y retrancha solidement, décidé à s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité.

Aussitôt qu'il apprit cette nouvelle, le général Randon, gouverneur général, dirigea sur Laghouat toutes les colonnes qui opéraient alors dans le nord du Sahara. C'est ainsi qu'à peu de jours d'intervalle on vit arriver devant la place les généraux Bouscaren et Yusuf et le commandant Pein. Ce dernier venait de Bou-Saâda et amenait avec lui quelques troupes, parmi lesquelles le détachement de la 6e compagnie de Tirailleurs. Mohamed-ben-Abdallah se défendit vigoureusement, et il fallut renoncer à l'espoir de s'emparer de la ville au moyen d'un simple coup de main. Le 2 décembre, le général Pélissier arriva à son tour à la tête d'une nouvelle colonne et prit le commandement de toutes les troupes.

Dans la nuit du 3 au 4, une batterie fut établie dans la kouba de Sidi-el-Hadj-Aïssa.

Au point du jour, le bombardement commença. A onze heures, la brèche étant devenue praticable, le général Pélissier fit donner le signal de l'assaut. Quatre colonnes se précipitèrent en avant : à l'ouest, celle des généraux Pélissier et Bouscaren; à l'est, les troupes du général Yusuf et du commandant Pein. La défense fut opiniâtre; mais rien ne put résister à l'élan de nos soldats. Entre tous, les Tirailleurs de Constantine se signalèrent par leur audace et leur bravoure; sous un feu meurtrier, ils escaladèrent les rochers qui formaient la principale fortification de la ville, et pénétrèrent des premiers dans la place. A ce moment leur chef, le lieutenant Costa, tomba mortellement frappé. Déjà les Arabes s'étaient emparé de son corps et se disposaient à l'emporter, lorsque le nommé Mohamed-ben-Tayeb arrive, se jette sur eux à la baïonnette et parvient à leur arracher cette glorieuse dépouille. Quelques instants après les quatre colonnes opéraient leur jonction : la ville était à nous. Mohamed-ben-Abdallah, qui était parvenu à s'échapper, fuyait à toute bride vers le désert.

Nos pertes avaient été sensibles; parmi les tués se trouvaient le général Bouscaren, les capitaines Morand et Bessière, et enfin le lieutenant Costa, qui dans toute cette expédition s'était généreusement prodigué à la tête de sa petite troupe, faisant partout preuve des plus brillantes qualités militaires. Outre la mort de ce jeune officier, le corps comptait neuf hommes blessés.

La prise de Laghouat eut un grand retentissement chez les Arabes et contribua puissamment à asseoir notre influence parmi les tribus nomades du Sahara. Elle est restée, autant par ses résultats que par la bravoure qu'y

déployèrent nos troupes, un des événements des plus importants de l'histoire de notre conquête. Le bataillon de Tirailleurs de Constantine n'y avait, il est vrai, pris qu'une faible part, si l'on n'envisage son rôle que d'après le mince appoint qu'il avait fourni aux colonnes d'attaque; mais, par l'admirable conduite du détachement de la 6e compagnie, par la proportion des pertes subies, ce fait peut être considéré comme l'un des plus glorieux qu'il soit en droit de citer parmi ceux qui composent ses brillantes annales. Aussi est-ce avec justice que le nom de cette victoire figure aujourd'hui sur le drapeau du régiment, à côté de ceux de Sébastopol, de Solférino, de San-Lorenzo et d'Extrême-Orient.

A son retour de Laghouat, la colonne du commandant Pein eut deux engagements assez vifs : l'un avec les Ouled-Tebbat, fraction révoltée des Ouled-Naïl, l'autre contre les Ouled-Sidi-Zian. Ce dernier eut lieu le 10 janvier 1853. Le 20 mars, le détachement de la 6e compagnie arrivait à Bou-Saâda, et quelques jours après se mettait en route pour Sétif.

Le 30 novembre 1852, un nouveau tarif était venu fixer à 1 fr. par jour la solde de présence des Tirailleurs de première classe, et à 95 c. celle des Tirailleurs de deuxième classe. Il ne faut pas oublier que les Tirailleurs indigènes continuaient à pourvoir eux-mêmes à leur nourriture, ce qui explique l'élévation de cette solde.

Depuis longtemps tous les chefs qui s'intéressaient à l'avenir des troupes indigènes réclamaient avec insistance la fixation d'une tenue régulière devant relever un peu le prestige de ces dernières; mais cette question, considérée comme de second ordre, n'avait pas encore reçu de solution, lorsque le maréchal de Saint-Arnaud, qui avait déjà complété l'organisation des bataillons de Tirailleurs indigènes, s'en occupa enfin, et répondit de la façon la plus complète à tous les vœux qui avaient été formulés à ce sujet.

Le 14 février 1853, une décision ministérielle donna la description du nouvel uniforme, adopté à titre définitif. Désormais le burnous crasseux, les turbans de formes diverses, les souliers de confection arabe allaient faire place au pantalon et à la veste bleu de ciel, à la chéchia et à la chaussure française, avec des jambières en cuir de mouton fauve. Pour tout ce qui concerne les autres détails, cette tenue allait être telle qu'elle est restée aujourd'hui, telle qu'elle s'est montrée depuis sur tous les champs de bataille où a flotté le drapeau de la France.

Les officiers reçurent la tunique bleu de ciel pour la petite et la grande tenue, le caban également bleu de ciel, le pantalon garance avec bande de drap bleu, le képi à turban bleu, et le ceinturon des chasseurs à pied, en un mot la tenue qu'ils avaient encore avant l'adoption du dolman.

L'uniforme des officiers indigènes était le même qu'il est encore aujourd'hui, avec cette simple différence que, pour la grande tenue, les tresses et broderies de la veste et du gilet étaient en or, et que le pantalon bleu de ciel, quoique de forme arabe, avait une bande de drap jonquille de cinq centimètres de largeur. Les bataillons se distinguaient entre eux par la couleur du drap formant la fausse poche de la veste dite *tombeau*, qui était :

Garance, pour le bataillon d'Alger. . . . . n° 1.
Blanc, pour le bataillon d'Oran. . . . . n° 2.
Jonquille, pour le bataillon de Constantine. . . . n° 3.

Lorsque, plus tard, chacun de ces bataillons devint un régiment, ces mêmes couleurs furent conservées comme signes distinctifs.

EXPÉDITION DES BABORS

ET DE LA KABYLIE ORIENTALE (1853)

L'année 1853 eut, comme ses précédentes, son expédition de Kabylie. Cette fois il fut formé un corps expéditionnaire, dont le général Randon, gouverneur général, prit lui-même le commandement. Ce corps comprit deux divisions, qui furent placées sous les ordres des généraux de Mac-Mahon et Bosquet. La concentration eut lieu à Sétif au commencement de mai. Les 1re, 2e, 3e, 4e, 5e et 7e compagnies du bataillon de Tirailleurs, désignées pour en faire partie, formèrent, avec deux bataillons du 11e léger, la deuxième brigade de la division de Mac-Mahon, brigade dont le colonel Thomas reçut le commandement.

L'expédition devait avoir pour théâtre la région du Babor et toute cette partie de la Kabylie orientale, comprise entre le littoral de Djidjelli et le cours de l'Oued-el-Kébir.

Elle allait comprendre deux périodes bien distinctes : dans la première, il allait falloir combattre, sans cependant se trouver en présence d'une résistance comparable à celle des campagnes précédentes; dans la seconde, cette résistance n'existant plus, les troupes allaient être employées aux travaux des routes. Le 13, le corps expéditionnaire se trouva complètement organisé; il présentait un effectif de onze mille sept cent quarante hommes.

Le 18, le départ eut lieu dans deux directions, chaque division devant, au début, agir sur un théâtre d'opérations particulier. La division de Mac-Mahon se dirigea sur Sidi-Tallout. Elle devait ensuite contourner le Ta-Babor par l'est, manœuvrer sur la rive droite de l'Oued-Agrioun, et enfin gagner la vallée inférieure de cette rivière, pour y effectuer, après douze à quinze jours de marche, sa jonction avec la division Bosquet, avec laquelle se trouvait le général en chef.

Le 20, on arrivait à Sidi-Tallout, et le général établissait son camp sur la crête qui réunit le Ta-Babor au Djebel-Adrar.

Le 21, quelques bataillons furent envoyés à peu de distance du camp pour y détruire des villages kabyles. Au retour, ils furent vivement inquiétés par l'ennemi.

Le 22, à huit heures du matin, le bataillon de Tirailleurs se mit en route, avec mission de protéger un détachement du génie envoyé pour ouvrir une route pour les opérations du lendemain.

La route à laquelle il s'agissait de travailler devait passer au pied d'un piton assez élevé, sur lequel un poste avait été détaché la veille, et qui était pour le moment occupé par des Kabyles, puis s'engager dans un col formant gorge et déboucher dans une espèce d'entonnoir dominé à droite par un contrefort du piton dont nous venons de parler et, à gauche et en avant, par une ligne de mamelons d'une hauteur moyenne de deux cents mètres. Le commandant Jolivet avait l'ordre formel de ne pas dépasser ce point.

A peine arrive à quelques kilomètres du camp, l'avant-garde commença à essuyer le feu de l'ennemi; mais deux compagnies furent aussitôt envoyées sur la hauteur de droite, afin de débusquer ce dernier.

En un instant elles y furent établies, et, s'étendant ensuite sur toute la crête, elles couvrirent tout le terrain de ce côté, le seul qui du reste fut menacé pour le moment. Quant aux Kabyles, après quelques décharges auxquelles les Tirailleurs n'avaient même pas répondu, ils avaient craint d'être tournés et s'étaient dispersés pour aller se reformer plus loin.

On les retrouva, en effet, au nombre d'au moins quatre à cinq cents, dès qu'on déboucha de l'autre côté du col. Ils avaient couronné toutes les hauteurs commandant l'entonnoir dont il est question plus haut. A ce moment, le bataillon s'arrêta; une section fut alors déployée et portée en avant pour couvrir l'entrée du défilé, et deux compagnies s'élancèrent sur les hauteurs de gauche, dont elles s'emparèrent au prix de deux hommes blessés.

Se trouvant ainsi protégés en avant et sur leurs flancs, les travailleurs du génie purent vaquer à leur besogne en toute sécurité. L'ennemi se maintenait à distance, se contentant de harceler de ses feux les compagnies qui avaient pris position.

Lorsque le moment de la retraite arriva, les ordres les plus précis furent donnés pour l'évacuation successive des hauteurs occupées. Le mouvement s'exécuta dans le plus grand ordre, d'abord par les compagnies du centre, puis par celles de gauche. Au fur et à mesure que nous quittions une position, les Kabyles venaient immédiatement la reprendre.

Quand il arriva à la sortie de la gorge, le bataillon s'arrêta, afin de permettre à une compagnie, qui s'était avancée un peu trop loin sur la gauche, de se replier.

Les deux compagnies qui avaient été détachées sur la droite, et qui jusque-là avaient protégé le mouvement rétrograde, se retirèrent à leur tour en continuant à suivre les crêtes, et vinrent prendre position plus en arrière. Les Kabyles, qui avaient aussitôt gravi l'extrémité qu'elles venaient d'abandonner, les serrèrent de près dans leur retraite, et tentèrent bientôt de déborder la compagnie du capitaine Grémelin, qui se trouvait à l'extrême droite. Mais cet officier, entraînant sa troupe dans un vigoureux retour offensif, se jeta sur ces bandes acharnées pour les refouler dans le ravin. Pendant un instant, cet étroit plateau fut le théâtre d'un sanglant combat corps à corps. Confiants dans leur nombre, les Kabyles résistaient énergiquement. Déjà le capitaine Grémelin avait été grièvement blessé; M. Pape, son sous-lieutenant, venait de tomber mortellement frappé; il ne restait

plus, comme officier, que M. Abd-el-Kader-ben-Blidi. Mais ce dernier, poursuivant avec beaucoup d'intelligence le mouvement commencé, continua à charger l'ennemi, qui, définitivement vaincu, ne tarda pas à prendre la fuite, ayant subi des pertes considérables en morts et en blessés, et laissant un certain nombre de prisonniers entre nos mains.

Le terrain était dégagé; rendus prudents, les Kabyles se tinrent désormais à distance, et la compagnie Grémelin put effectuer sa retraite en bon ordre sans être trop inquiétée. Cependant, lorsqu'elle abandonna les crêtes pour rejoindre le bataillon, elle eut encore un peu à souffrir du feu plongeant de l'ennemi. Enfin, on atteignit le camp, et la vue des grand'gardes suffit alors pour décider les Arabes à se disperser pour ne plus reparaître.

Cette difficile et périlleuse opération avait duré plus de cinq heures, et, pendant ce temps, les différentes compagnies du bataillon n'avaient pas cessé de combattre : aussi les pertes étaient-elles sérieuses. Étaient tués : M. Pape, sous-lieutenant, et trois Tirailleurs; étaient blessés : MM. Grémelin, capitaine; Lapointe, capitaine; Dermier, lieutenant; Bel-Kassem, lieutenant indigène; quatre sous-officiers et vingt-sept Tirailleurs.

Les conséquences de ce combat, le seul important qui eut lieu dans le courant de l'expédition, furent immenses : dès le lendemain, les tribus du Babor, jugeant la résistance impossible, vinrent faire leur soumission, et le pays devint immédiatement si tranquille, qu'un officier put le traverser avec une escorte de quelques hommes.

Le 29, les deux divisions se mirent en route pour se rapprocher de la mer et faire leur jonction près de l'embouchure de l'Oued-Agrioun. La division Bosquet se trouva au rendez-vous le 1er juin; celle du général de Mac-Mahon, arrêtée par l'impraticabilité des chemins, ne put y arriver que le 4.

Le 6 juin, le corps expéditionnaire quitta les bords de l'Oued-Agrioun pour aller camper à Ziama. Là, il fut arrêté près de quatre jours par le mauvais temps. Le 10, il se remit en route vers l'est. Le 17, les deux divisions pénétrèrent, l'une par l'est et l'autre par l'ouest, sur le territoire des Beni-Ider et des Beni-Affer, tribus qui n'avaient encore fait aucune demande de soumission. Se voyant entourées de toutes parts, elles n'attendirent pas d'être attaquées et envoyèrent aussitôt leurs chefs pour demander l'aman.

Le 18, le bataillon de Tirailleurs, à l'exception de deux compagnies, fut dirigé sur Bougie pour y tenir garnison jusqu'à nouvel ordre. Le commandant Jolivet fut en même temps nommé commandant intérimaire de la place.

A partir du 20, les autres troupes furent échelonnées sur les chemins et employées à ouvrir des routes stratégiques reliant Djidjelli à Milah et à Sétif. Au mois de juillet, les chaleurs étant devenues par trop fortes pour continuer ces travaux, les bataillons rentrèrent dans leurs garnisons respectives. Celui de Tirailleurs revint à Constantine.

Au mois d'octobre, le général de Mac-Mahon se transporta de nouveau chez les Beni-Ider avec une colonne forte de sept bataillons, dont celui de Tirailleurs indigènes. Les travaux des routes furent repris et continués avec la plus grande activité. En même temps, des pointes exécutées chaque jour dans l'intérieur du pays assurèrent la tranquillité des tribus.

EXPÉDITION DE CRIMÉE

CHAPITRE X

Formation d'un régiment de Tirailleurs algériens. — Embarquement à Alger. — Débarquement à Gallipoli. — Camp de Boulahir. — Départ pour Varna. — Reconnaissance dans la Dobrutscha. — Le choléra. — Retour à Varna. — Débarquement en Crimée. — Bataille de l'Alma. — Marche sur Sébastopol.

Dès les premiers jours de l'année 1854, une guerre avec la Russie étant devenue imminente par suite de l'intervention de la France dans l'éternelle question d'Orient, on s'occupa à la hâte d'organiser un corps expéditionnaire. Cependant, à cette époque, le gouvernement impérial, non encore fixé sur l'importance de l'effort qu'il se proposait de faire en faveur de la Turquie, ne constitua d'abord que deux divisions, dont les généraux Canrobert et Bosquet reçurent le commandement, plus une brigade de cavalerie. Le maréchal de Saint-Arnaud, désigné pour être placé à la tête de cette expédition, fut chargé de l'organisation des troupes qui devaient y prendre part. Le maréchal, qui pendant ses nombreuses campagnes en Algérie avait hautement apprécié les qualités des Tirailleurs indigènes, pensa aussitôt à ces derniers pour les emmener en Orient. Seulement, une dificulté se présentait : les soldats des bataillons de Tirailleurs ne s'étaient engagés que pour servir dans leur pays; allaient-ils se décider à nous suivre dans des contrées aussi lointaines? Le maréchal n'en douta pas, et l'événement lui donna raison.

Le colonel de Wimpffen, qui connaissait parfaitement les troupes indigènes pour avoir servi pendant longtemps dans le bataillon de Tirailleurs d'Alger, eut mission de former un corps de volontaires avec des hommes pris dans les bataillons des trois provinces de l'Algérie. Au commencement de février, il se rendit d'abord à Alger, puis à Constantine, et s'occupa activement de réunir

les éléments nécessaires à la constitution d'un régiment à deux bataillons. A Constantine, officiers et soldats demandèrent presque tous à partir. Dans les derniers on choisit cinq cent cinquante hommes ; parmi les premiers furent désignés :

MM. Quinemant,	capitaine.	MM. Mariani,	lieutenant.
Godinot de Villaire,	d°	Kaddour-ben-Brahim,	d°
Dermier,	d°	Ahmed-bel-Larbi,	d°
Panier des Touches,	d°	Mohamed-bel-Gasm,	d°
Schweimberg,	lieutenant.	Abd-el-Kader-ben-Blidi,	d°
D'Uzer,	d°	Véran,	sous-lieutenant.
Chevreuil,	d°	Humery,	d°
Pelsez,	d°		

Ce détachement fut aussitôt dirigé sur Coléa, où devait avoir lieu l'organisation définitive. Le 9 mars, parut un décret impérial réglant cette organisation : le régiment qui allait être créé devait porter le titre de *Régiment de Tirailleurs algériens.*

Le 21 mars, les contingents des trois provinces étant arrivés, le général Camou les passa en revue et procéda à la constitution définitive de ce nouveau corps, dont le colonel de Wimpffen reçut le commandement. Le lieutenant-colonel était M. Lévy, qui avait servi autrefois au bataillon d'Alger, et les chefs de bataillon, MM. de Maussion et Martineau-Deschenez, le premier venant du bataillon d'Alger, le second de celui d'Oran.

Le décret du 9 mars 1854 fixait la composition de chaque bataillon à neuf compagnies, dont une de dépôt. Chaque compagnie devait comprendre cinq officiers et cent cinquante hommes de troupe. Le contingent d'Alger entra tout entier dans le premier bataillon, et celui d'Oran dans le deuxième ; quant à celui de Constantine, il fut réparti dans les deux bataillons.

Le 1er avril, le régiment, réunissant un effectif de soixante-quatorze officiers et de deux mille vingt-cinq hommes, se mit en route pour Alger, où devait s'effectuer l'embarquement.

Le 6 avril, eut lieu un premier départ sur les transports *le Labrador* et *l'Ulloa*. Une foule considérable se trouvait sur le quai. La population indigène tout entière était accourue. Au fond, l'idée religieuse ne se dégageait-elle pas pour elle de cette guerre, qui avait pour but la protection du trône du sultan? Il faut le croire, car ce fut avec un profond enthousiasme qu'elle salua de ses vœux les bateaux qui emportaient, loin de leur patrie, ces soldats parmi lesquels chacun comptait des parents et des amis.

Le 10 avril, le *Berthollet* prit à son bord ce que les deux autres navires n'avaient pu embarquer.

La traversée s'effectua sans incident.

Le 14, le *Labrador* débarquait à Gallipoli trente et un officiers et sept cent soixante et un hommes. Ce détachement fut le jour même conduit au camp de la Grande-Rivière.

Le 16, le général Bouat, commandant provisoirement la deuxième division, en passa la revue et fut émerveillé de l'entrain qui y régnait.

Le 17, l'*Ulloa* et le *Berthollet* débarquèrent encore quarante-trois officiers et mille deux cent vingt-trois hommes. Dès lors, tout le régiment se trouva réuni au camp de la Grande-Rivière.

Aussitôt qu'elles furent installées, les troupes s'occupèrent de compléter leur instruction. Le mois d'avril s'acheva au sein de cette occupation, qui fut continuée pendant la première partie du mois suivant.

Dans l'organisation de l'armée d'Orient, le régiment de Tirailleurs avait été compris dans la première brigade (général d'Autemarre) de la deuxième division (général Bosquet).

Les deux généraux sous lesquels il allait servir étaient de longue date connus des indigènes, notamment de ceux de Constantine.

Le 7 mai, le maréchal de Saint-Arnaud toucha à Gallipoli avant de se rendre à Constantinople, et passa toutes les troupes en revue.

Le 13, le régiment alla camper au village turc de Boulahir, à quatorze kilomètres au nord de Gallipoli. Là, il fut employé à des travaux de fortification ayant pour but de fermer complètement la presqu'île.

Le 26, le maréchal était de retour, à Gallipoli. Le même jour, il passa une nouvelle revue pour se rendre un compte exact de la situation de l'armée, de ses ressources et de ses besoins. En arrivant devant les Tirailleurs, il en reconnut plusieurs qu'il avait vus pendant sa brillante expédition de Kabylie, en 1851. Il félicita ensuite le colonel de Wimpffen sur leur attitude martiale, sur leur belle tenue, puis remit à ce dernier le drapeau destiné au nouveau régiment. Se tournant alors vers la troupe, il lui adressa l'allocution suivante, qui fut aussitôt traduite en arabe par le général Bosquet :

« Tirailleurs,

« L'empereur m'a chargé de vous remettre ce drapeau.

« C'est avec un bien grand plaisir que je m'acquitte de ma mission, car je sais que vous êtes de braves soldats. Vous me l'avez prouvé plus d'une fois en Afrique. On vous a choisis pour venir en Orient, parce qu'on vous sait dignes de combattre dans les rangs français. Continuez, Tirailleurs, à vous montrer tels que je vous ai connus ! Marchez sur les traces de votre brave colonel ! Obéissez toujours à vos chefs : l'obéissance et la discipline sont les guides du soldat français.

« Tirailleurs ! n'oubliez pas que lorsqu'on a l'honneur de combattre sous les couleurs de la France, on ne les rend jamais : on meurt ! »

Cependant, à la suite d'une conférence qui avait eu lieu, le 19 mai, entre les commandants des armées alliées, il avait été décidé que le gros des troupes serait concentré à Varna.

Le 7 juin, la division Bosquet quitta Boulahir; le 14, elle arriva à Andrinople; elle s'établit aux portes de la ville, dans l'île du Sérail, y séjourna jusqu'au 25 et continua sa route sur Varna. Le 7 juillet, elle se trouva réunie en entier à Yéni-Keuï, village formant, avec ceux de Franka et de Zefferli,

la couronne d'un vaste plateau qui s'étend à huit kilomètres au nord de Varna.

Cette concentration avait eu pour but la protection de la place de Silistrie, assiégée par les Russes depuis la fin d'avril. Mais ces derniers, après quelques tentatives sans résultat, levèrent le siège dans la nuit du 22 au 23 juin. Les poursuivre dans un pays ravagé, difficile, peu connu, et de plus infecté de maladies pestilentielles, était une entreprise non seulement dangereuse, mais qui ne promettait aucun avantage; car ce mouvement, en nous entraînant loin de notre base d'opérations, permettait à l'armée ennemie de se rapprocher de la sienne. Pour frapper la Russie, il fallait donc chercher un autre terrain; les chefs des deux armées et les commandants des deux flottes crurent le trouver dans la Crimée et surtout dans la ville de Sébastopol. Mais un débarquement dans cette presqu'île demandait d'immenses préparatifs: il fallait réunir les moyens de transporter une armée de soixante mille hommes avec son matériel et ses approvisionnements, faire reconnaître la côte sur laquelle on se proposait d'aborder, prendre des renseignements sur le pays dans lequel on allait s'engager, en un mot assurer dans toutes ses parties une opération qui pouvait être considérée comme une seconde expédition. Tout cela allait demander du temps et permettre à la Russie de parer au danger qui la menaçait. Il importait donc, pour détourner son attention de la Crimée, de lui laisser croire à une action sérieuse dans la Dobrutscha. A cet effet, le maréchal ordonna, pour le 22 juillet, une grande reconnaissance par les spahis d'Orient, appuyés par les trois divisions.

La division Bosquet se mit en marche à quatre heures du matin. Elle devait se rendre en deux jours à Bajardjik, s'y installer, et détacher en avant des postes sur les routes de Silistrie, de Rassowa et de Mangalia. Mais, au lieu de deux jours, elle dut en mettre trois; elle n'arriva que le 24, après une marche des plus difficiles sur un terrain nu, sec, couvert d'herbes sauvages et présentant tous les caractères de la steppe.

Avant le départ, le choléra avait fait son apparition à Varna. On avait cru le fuir en quittant cette ville, et il nous suivait, au contraire, acquérant chaque jour une nouvelle intensité. Déjà quelques régiments se trouvaient cruellement éprouvés; les effectifs fondaient avec une incroyable rapidité. Seuls, les Tirailleurs algériens semblaient résister au redoutable fléau. Ce dernier les visita cependant à leur tour, mais sans prendre des proportions bien alarmantes : le nombre des victimes ne dépassa pas quatorze.

On se figure généralement que le fatalisme de l'Arabe l'entraîne plus facilement au découragement. C'est une erreur. Ce fatalisme lui fait traverser les situations les plus graves, lui fait supporter les maux plus terribles avec une indifférence tenant beaucoup plus de la résignation que de l'abattement. Ce qui est arrivé devait arriver, et voilà tout.

Quoi qu'il en soit, dans cette circonstance, le régiment algérien fut admirable; non seulement les hommes ne cessèrent de donner les preuves de la plus grande énergie, mais encore ils s'offrirent généreusement pour servir d'infirmiers auxiliaires, et leur infatigable dévouement fut partout hautement apprécié.

Le 25, on arriva à Mangalia, d'où l'on repartit le lendemain pour se porter sur Babadagh, où des postes ennemis avaient été signalés. On mit quatre jours pour atteindre cette localité. Là il fallut s'arrêter : le choléra prenait un développement effrayant. Dans cette seule journée il n'avait pas fait moins de cinq cents victimes. Dès lors il ne s'agissait plus de trouver l'ennemi, mais de mettre les troupes à l'abri du climat pestilentiel de cette région. Le retour à Varna fut décidé. La retraite s'effectua lentement, péniblement, et, le 9 août, la 2e division reprenait ses cantonnements à Yéni-Keuï.

On arrivait juste pour assister à une nouvelle catastrophe. Dans la nuit du 10 août, un violent incendie éclata tout à coup dans le bas quartier de Varna et faillit amener le plus épouvantable des désastres. Après avoir détruit les magasins contenant les approvisionnements des armées alliées, les flammes vinrent lécher les murs des constructions où l'on avait renfermé les munitions pour toute la campagne. Toutes les troupes étaient là, travaillant avec une ardeur que décuplait l'imminence du danger. Une étincelle pour enflammer ce volcan, et l'on aurait compté des milliers d'hommes complètement broyés. Le vent tourna, tout fut sauvé. Dès les premiers instants, le régiment de Tirailleurs était accouru d'Yéni-Keuï et avait prêté son concours aux travailleurs venus de toutes parts pour circonscrire le terrible élément. Là encore les soldats indigènes trouvèrent l'occasion de faire preuve de leur dévouement et de leur énergie.

Après une reconnaissance maritime faite par une commission composée des hommes les plus compétents, la descente en Crimée fut définitivement résolue. Le 25 août, un ordre du maréchal apprit aux troupes leur prochain embarquement.

Cette nouvelle fut reçue avec une joie profonde, avec un enthousiasme que n'avaient pu détruire les nombreux malheurs qu'on venait d'éprouver.

Le 29, l'armée quitta ses bivouacs et se rendit à Baltchickt, où se trouvaient réunies les flottes alliées. Le 1er septembre, le régiment s'embarqua sur le trois-ponts *le Friedland*. Le 5, on appareilla; le 12, on signala les côtes de la Crimée. Le 13, les deux flottes se présentèrent devant Eupatoria, qui se rendit à la première sommation. Le point choisi pour le débarquement était la plage d'Old-Fort. Le 14, à sept heures du matin, cette opération commença; le soir, elle était terminée pour les trois premières divisions; elle se continua jusqu'au 18 pour les approvisionnements et le matériel.

L'armée qui venait de débarquer sur le sol de la Crimée comprenait environ trente mille Français représentant quatre divisions, vingt-deux mille Anglais et une division turque forte de six mille hommes : en tout cinquante-huit mille hommes, dont à peu près trois mille non-combattants. Les forces russes chargées de la défense de la presqu'île s'élevaient à cinquante et un mille hommes de troupes de terre, répartis sous deux commandements distincts : le général Khomoutof, avec douze mille hommes, surveillait la partie orientale et particulièrement Kertch; le prince Menschikoff, avec le reste, couvrait Sébastopol.

Le 19, les alliés se mirent en marche dans l'ordre suivant : à droite et côtoyant la mer, l'armée française; à gauche, les Anglais; à l'arrière-garde,

la division turque. La division Bosquet, formant l'extrême droite de la ligne française, longeait le rivage et se trouvait directement appuyée par la flotte. Chacune des deux brigades marchait en colonne, par division, à distance de peloton.

A midi, on atteignit la rive droite du Boulganak. Quelques cosaques, qui se trouvaient sur la rive opposée, se retirèrent, et le passage de la rivière s'effectua sans être troublé. De l'autre côté, on aperçut l'armée russe, sur les hauteurs qui s'élèvent sur la rive gauche de l'Alma. L'étape n'avait été que de seize kilomètres et s'était effectuée sans difficulté sur un sol sec et nu; les troupes n'étaient point fatiguées, on aurait pu attaquer de suite, mais la nécessité de concerter les opérations fit remettre la bataille au lendemain.

Le bivouac fut établi sur la rive gauche du Boulganak. La nuit, froide et sombre, se passa sans alerte. Les deux armées, calmes, recueillies, cherchaient à deviner leur force respective au nombre de leurs feux, et attendaient chacune avec impatience l'heure d'en venir aux mains.

La position occupée par l'armée ennemie avait une valeur défensive de premier ordre: bordée d'un fossé naturel formé par la rivière, elle s'élevait graduellement, présentant plusieurs étages, qui avaient été mis en état de défense et armés d'une façon redoutable. A droite, elle s'appuyait à une haute montagne; au centre, existait une trouée par où passait la route d'Eupatoria à Sébastopol; à gauche, elle se terminait par une falaise escarpée qui descendait jusqu'à la mer. Le point qui paraissait le plus faible aux Russes, celui sur lequel ils avaient accumulé le plus de moyens de résistance, était leur centre; ils croyaient leur gauche absolument inattaquable. C'était cependant cette aile que le maréchal de Saint-Arnaud se proposait de tourner et de déborder.

Le plan arrêté le dimanche au soir par les commandants français et anglais était, en effet, de diriger une division le long de la mer, de lui faire gravir les pentes abruptes qui dominaient l'embouchure de l'Alma, et d'attendre qu'elle se fût établie sur le flanc gauche de l'armée russe pour prononcer l'attaque générale sur le front même de la position. Cette mission difficile, dont devait dépendre le succès de la journée, fut confiée à la division Bosquet.

Le 20 septembre, à cinq heures et demie du matin, cette division se mit en marche sur deux colonnes, ayant en arrière et comme réserve la division turque. A sept heures, elle reçut l'ordre de s'arrêter: les Anglais n'étaient pas prêts.

On forma les faisceaux, et les troupes profitèrent de ce retard pour faire le café. Quatre heures se passèrent dans cette attente. Enfin on se remit en mouvement: il était onze heures et demie.

Pendant ce temps, le général Bosquet avait fait reconnaître les abords du village d'Almalamak et les passages de l'Alma. Un peu en amont du village, on trouva un gué; il en existait un autre à la barre. La brigade d'Autemarre s'engagea dans le premier. Le 3e zouaves traversa d'abord et commença à gravir les pentes de la rive gauche; il fut bientôt suivi par le régiment de Tirailleurs algériens, puis par une batterie d'artillerie, et enfin par le 50e de

ligne. Nos soldats grimpèrent en s'accrochant des mains aux aspérités du sol, en suivant les étroits sentiers qui serpentaient le long des contreforts, en s'aidant les uns les autres, et débouchèrent soudain sur le plateau d'Aklèse que les Russes n'avaient que faiblement occupé.

Une vive fusillade s'engagea aussitôt entre le 3e zouaves et le bataillon de Minsk. Ce dernier était appuyé par le tir d'une batterie de licornes. Nous n'avions pas encore d'artillerie; nous nous trouvions dans une notable infériorité tactique. Enfin, après des efforts inouïs, surhumains, la batterie française arriva à son tour et ouvrit immédiatement le feu. Il était temps : les Russes venaient de recevoir trois batteries à cheval, de la cavalerie, quelques bataillons d'infanterie, et menaçaient notre flanc droit d'un mouvement tournant. A ce moment commença à paraître la tête de la brigade Bouat, qui avait traversé la rivière à la barre; l'artillerie qui l'accompagnait suivit de près, et la lutte se continua dès lors avec tous les avantages de notre côté.

Le régiment de Tirailleurs algériens avait été placé comme soutien de l'artillerie; le deuxième bataillon s'était déployé en bataille derrière les deux batteries de la division; le 1er était resté en colonne serrée à la droite. La canonnade était furieuse de part et d'autre; mais les Russes tiraient avec quarante pièces, et le régiment souffrait cruellement de leur feu. Troublés par le sifflement de ces projectiles auxquels ils n'étaient pas encore habitués, quelques Tirailleurs, baissant la tête, les saluaient au passage. Le général Bosquet s'en aperçut : « Eh quoi ! s'écria-t-il en les apostrophant en arabe, la balle frappe-t-elle moins que le boulet? — *Bessah* (c'est vrai), répondirent-ils en se redressant fièrement, et de ce moment les obus ennemis se succédèrent sans avoir les honneurs de la moindre révérence.

Cependant ce duel d'artillerie devenait de plus en plus meurtrier pour l'infanterie qui se trouvait exposée à ses coups; les deux bataillons de Tirailleurs durent s'abriter derrière un pli de terrain. Là, ils attendaient, l'arme au pied, le moment tant désiré de rendre aux Russes le mal qu'ils en recevaient.

La situation de la division Bosquet était celle-ci : vaincre à tout prix ou succomber glorieusement dans un irrémédiable désastre. Les forces qu'elle avait devant elle grossissaient toujours. Le prince Menschikoff était accouru sur le terrain, avait fait avancer une partie de sa réserve, et c'était à son tour de déborder notre flanc droit. Deux régiments de cavalerie avaient en effet été lancés sur ce point, et notre artillerie se trouvait particulièrement en danger. Le général Bosquet ordonna aussitôt au colonel de Wimpffen de prendre ses dispositions contre les assaillants. Les Tirailleurs algériens se formèrent en carré, par bataillon, et, impatients d'en venir à une action corps à corps, s'apprêtèrent à recevoir l'ennemi. Mais quelques obus de la marine heureusement dirigés jetèrent le désordre dans les escadrons. Au même moment, la brigade Bouat dessina un mouvement en avant. La cavalerie russe craignit d'être enveloppée et se retira. Dès lors, la gauche de l'ennemi n'essaya plus de sortir de la défensive, et, seule, la canonnade continua. Pour attaquer de nouveau, le général Bosquet attendait que les autres divisions françaises fussent complètement en ligne.

Il était deux heures. Les 1re et 3e divisions s'étaient déployées, avaient

franchi l'Alma, et maintenant attaquaient le centre russe, pendant que, sur la gauche, les Anglais abordaient vigoureusement les nombreux retranchements qu'ils avaient devant eux. La division Bosquet, dont la division turque était venue prolonger la droite, commença alors un mouvement oblique à droite pour se porter sur le derrière du flanc gauche de l'ennemi. Elle s'avança ainsi avec un entrain irrésistible et s'étendit sur le plateau, où quelques instants auparavant elle avait eu tant de mal à prendre pied. Les bataillons russes, complètement décimés, se retiraient en bon ordre sans trop de précipitation vers la route de Sébastopol.

La victoire était décidée sur ce point. Il n'en était pas de même sur la gauche, où les Anglais, arrêtés par une artillerie formidable, avaient échoué une première fois. Mais bientôt, surmontant tous les obstacles, ils apparurent à leur tour sur la hauteur.

Il était quatre heures. L'armée russe, en pleine retraite, se dirigeait vers la Katcha; mais nos troupes, qui n'avaient pris que le café, étaient exténuées; les lancer dans une poursuite qui promettait d'être des plus difficiles eût été leur demander un effort au-dessus des forces humaines. Les divisions prirent donc leurs bivouacs, chacune s'établissant sur le point qu'elle occupait sur le champ de bataille.

Dans la lutte sanglante qui venait d'avoir lieu, le régiment de Tirailleurs avait non seulement justifié ce qu'on attendait de lui, mais encore fait preuve des qualités les plus brillantes qui caractérisent une vieille troupe, en restant calme et impassible au point le plus battu par l'artillerie ennemie. Ses pertes s'étaient élevées à trente-cinq tués ou blessés. Parmi les tués se trouvait un officier, M. Lapeyre. Le détachement de Constantine comptait dans ce chiffre trois tués et quatre blessés. La plupart des blessures étaient d'une extrême gravité, et presque toutes le résultat du canon russe.

Les journées du 21 et 22 furent consacrées au renouvellement des munitions, à l'ensevelissement des morts et à l'évacuation des blessés.

Le 23, l'armée reprit sa marche sur Sébastopol. A dix heures, on arriva sur la Katcha; nulle trace de l'ennemi que des armes brisées, des casques abandonnés, des sacs éventrés, en un mot, que ces épaves que laisse toujours une retraite précipitée.

Le 24, on se porta sur le Belbeck, petite rivière coulant de l'est à l'ouest, un peu au nord de Sébastopol. En s'en approchant, on commença à découvrir des ouvrages russes; pour les éviter, on dut fortement appuyer sur la gauche.

Le 25, il fallut encore attendre les Anglais, qui n'étaient jamais prêts à partir; le mouvement ne put ainsi commencer qu'à midi. On suivit, dans la direction sud-est, un chemin de traverse qui rejoignait, à la ferme de Mackenzie, la route de Baktchisaraï à Balaklava. L'artillerie et le convoi marchaient sur cette étroite chaussée, l'infanterie se frayait péniblement un passage à travers bois. Retardée par un léger engagement que les Anglais eurent avec un détachement ennemi se rendant de Sébastopol à Baktchisaraï, la marche dut se continuer pendant la nuit. Vers onze heures, la division Bosquet, qui formait l'avant-garde de la colonne française, déboucha dans

la clairière de Mackenzie. Les Anglais s'étant arrêtés là, il fallut faire comme eux; au milieu de l'obscurité la plus profonde, nos soldats s'entassèrent pêle-mêle et durent s'endormir sans faire la soupe, l'eau manquant absolument, même pour boire. Aussi ce triste bivouac reçut-il le nom de *Camp de la soif*.

Le 26, on pénétra dans la riche vallée de la Tchernaïa. Les Anglais, en avance ce jour-là, s'emparèrent de Balaklava. Le soir, on campa sur les monts Fédioukhine, collines boisées qui s'élèvent immédiatement sur la rive gauche de la Tchernaïa, au-dessus du pont de Traktir.

Aidé par les fatigues des jours précédents, le choléra avait reparu et fait de nouvelles victimes. Le 26, l'armée apprenait, par un ordre du jour, que le maréchal de Saint-Arnaud était lui-même gravement atteint, et que le commandement en chef passait aux mains du général Canrobert.

Le 27, les deux premières divisions, sous les ordres du général Bosquet, firent une reconnaissance dans la direction de Sébastopol. Le lendemain, l'armée française se rapprocha de Balaklava pour se ravitailler au moyen de la flotte. Mais ce port, assez petit d'ailleurs, avait été complètement accaparé par les Anglais. Il fallut en chercher un autre, qu'on trouva heureusement dans la baie de Kamiesch, où nos bâtiments s'installèrent aussitôt. Cette découverte amena naturellement la désignation de l'attaque dont chaque armée serait chargée : les Anglais eurent celle de droite, les Français celle de gauche.

Ces dispositions ayant été définitivement arrêtées, l'armée française fut divisée en deux corps, l'un de siège, l'autre d'observation. Le premier (3e et 4e division) fut placé sous les ordres du général Forey; le second (1re et 2e division) se trouva sous le commandement du général Bosquet. Dès le 30 octobre, ce dernier corps fut établi face à la vallée de Balaklava, sa droite en arrière du col qui conduit à cette ville, et sa gauche en arrière du télégraphe de la route de Sébastopol à Balaklava. Le régiment de Tirailleurs algériens, qui n'avait pas cessé de faire partie de la brigade d'Autemarre, se trouva naturellement compris dans les troupes qui le composaient.

CHAPITRE XI

Sébastopol. — Ouverture du siège. — Travaux préliminaires. — Bataille d'Inkermann.

Lorsque les alliés se présentèrent devant Sébastopol, les Russes avaient déjà mis à profit le temps qui leur avait été laissé. Depuis le 14 septembre, ils n'avaient pas cessé de travailler nuit et jour sous l'habile et énergique direction du lieutenant-colonel Todleben. Les fortifications que les armées françaises et anglaises avaient devant elles présentaient deux fronts d'une certaine étendue : le front de la ville et celui de Karabelnaïa. Les bastions principaux de ces ouvrages prirent des noms particuliers, qu'ils conservèrent pendant tout le siège. Sur le front de la ville se trouvaient, en partant de l'ouest, le bastion de la Quarantaine, le bastion Central et le bastion du Mât; du côté de Karabelnaïa, c'étaient le Grand-Redan, la tour Malakoff et le Petit-Redan. Les Français devaient concentrer leurs attaques sur le bastion du Mât, les Anglais sur le Grand-Redan.

Les premiers jours d'octobre furent employés à des reconnaissances. Le 5, dans l'après-midi, les Russes firent une sortie vers la gauche de la ligne des attaques françaises. Le corps d'observation prit les armes, mais n'eut cependant pas à marcher.

Le 6, on commença les lignes de contrevallation. Le 7, dans la matinée, une vive canonnade se fit entendre dans la vallée de Balaklava. C'était l'artillerie anglaise, qui tirait sur une reconnaissance composée de cavalerie et d'artillerie russes. Les troupes du corps d'observation prirent encore les armes; mais, pas plus que le 5, n'eurent à se porter en avant.

Dans la nuit du 9 au 10, le corps du siège ouvrit la première tranchée. Les jours suivants furent consacrés à la construction de plusieurs batteries, et, le 17, les assiégeants purent ouvrir le feu. Dès le début de la canonnade, le général Bosquet fit doubler ses grand'gardes et prendre les armes aux troupes restées au camp. On pensait pouvoir pénétrer le jour même dans Sébastopol. Au lieu de cela, les batteries françaises, après quatre heures de combat, durent se taire devant la supériorité écrasante du feu de la défense. Seules, les batteries anglaises conservèrent un certain avantage. Le lendemain, les

Russes tentèrent une sortie; mais une simple démonstration du corps d'observation suffit à les faire rentrer dans la place.

Il fallait réparer l'échec que notre artillerie venait de subir. Les travaux furent repris avec une nouvelle activité, et, le 19, la canonnade recommença des deux côtés, sans cependant que les batteries françaises parvinssent encore à prendre la supériorité. Cette résistance démontra que l'on n'aurait raison de Sébastopol qu'en passant par toutes les phases d'un siège régulier.

Dans la nuit du 21 au 22 octobre, on commença le tracé de la seconde parallèle à quatre cents mètres de l'enceinte.

De leur côté, les Russes ne s'endormaient pas; non contents de nous opposer une résistance victorieuse dans Sébastopol, ils songèrent bientôt à inquiéter les travaux des assiégeants. Le 25, à huit heures et demie du matin, au moment où le brouillard commença à se dissiper, les grand'gardes aperçurent tout à coup un petit corps ennemi se dirigeant vers la vallée de Balaklava. Déjà le canon se faisait entendre du côté des Anglais. Ces derniers étaient aux prises avec des masses considérables d'infanterie et de cavalerie russes; à la droite de leur ligne, trois redoutes, gardées par les Turcs, venaient de tomber au pouvoir de l'assaillant. Le corps d'observation couronna aussitôt les crêtes en avant de son front et attendit. La lutte continuait et gagnait jusqu'aux environs de Balaklava; elle dura jusqu'à midi et demie. A ce moment, les deux armées ayant pris position, elles se contentèrent de s'observer réciproquement; l'artillerie seule continua son feu. Voyant enfin que toute nouvelle tentative de leur part ne pouvait qu'échouer, les Russes prirent le parti de se retirer.

Dans la nuit du 27 au 28, les troupes furent soudain réveillées par une fusillade et une canonnade des plus vives engagées entre la place et les batteries de Balaklava. On prit aussitôt les armes; mais, au bout d'un instant, on s'aperçut que ce n'était qu'une alerte. Revenues de leur erreur, les divisions avaient repris leurs emplacements lorsque, vers quatre heures du matin, ce fut le tour des lignes françaises d'ouvrir le feu. Cette fois on percevait distinctement, dans toute la vallée, le bruit confus de chevaux lancés au galop. Le jour parut heureusement, et l'affaire s'éclaircit : les chevaux étaient sans cavaliers; ils appartenaient à des dragons et à des lanciers russes, et avaient dû se détacher au moment de la première panique.

Le 29 et le 30 se passèrent sans incident. Le 31, à onze heures et demie du soir, le feu s'ouvrit sur toute la ligne russe sans qu'on sût trop pourquoi. Les alliés ne répondant point, au bout d'un instant le calme se trouva rétabli.

Le 1er novembre, les Français ouvraient la troisième parallèle à cent quarante mètres du bastion du Mât. Le feu reprit contre la place, et, le 4, dans un conseil de guerre tenu par les généraux en chef et les commandants de l'artillerie et du génie, l'assaut fut décidé pour le 7.

Cependant la ville, en continuelle communication avec l'armée du prince Menschikoff, recevait tous les secours dont elle pouvait avoir besoin; chaque jour de nouveaux ouvrages de défense étaient opposés aux progrès des assaillants; chaque nuit les batteries qu'avait endommagées notre tir étaient réparées et mises en état de recommencer le combat. Les grands-ducs Michel et Nicolas

venaient d'arriver, et leur présence était un stimulant qui décuplait le courage et le dévouement des assiégés.

Le 5 novembre, le jour se leva voilé par un brouillard intense qui couvrait toute la vallée de la Tchernaïa. Pendant la nuit, on avait entendu des rumeurs confuses venant de Sébastopol, des sons de cloches, des aboiements de chiens, des bruits de chariots, des cris, des chants; mais on n'y avait pas fait attention.

Tout à coup, vers six heures du matin, la fusillade éclata vers la droite de l'armée anglaise, et presque aussitôt le canon lui-même éleva sa forte voix. A ce moment le brouillard s'éclaircit un peu, et l'on put distinguer trois colonnes ennemies se dirigeant vers les positions de nos alliés : une première en face de la droite du corps d'observation de ces derniers, une deuxième dans la plaine de la Tchernaïa, et enfin une troisième occupant le mamelon et la plaine en face du télégraphe.

Surpris par des forces considérables, les Anglais se défendirent d'abord avec une rare bravoure; mais, le nombre des Russes allant toujours croissant, ils allaient fatalement finir par succomber, lorsque le général Bosquet, qui dès la première alerte avait fait prendre les armes au corps d'observation et appuyer son infanterie vers le télégraphe, leur envoya comme renfort un bataillon de zouaves, quatre compagnies du 3e bataillon de chasseurs à pied et le 2e bataillon de Tirailleurs algériens. Le général d'Autemarre devait suivre de près avec un second bataillon de zouaves et deux bataillons du 50e de ligne. Le 1er bataillon de Tirailleurs avait été détaché à la redoute Canrobert pour observer la plaine, où le général Liprandi commençait une démonstration du côté de Balaklava.

Il n'était pas encore dix heures. Déjà le général Bourbaki, à la tête du 6e de ligne et du 7e léger, s'était lancé en avant et avait poussé jusqu'à la batterie des sacs à terre, vis-à-vis les ruines d'Inkermann. A l'arrivée des zouaves et des Tirailleurs, la charge fut renouvelée et menée cette fois avec un élan irrésistible jusqu'à la crête dominant le ravin de la route. « Montrez-vous, enfants du feu! » avait dit en arabe et d'une voix forte le général Bosquet au bataillon Martineau-Deschenez. Un cri aigu, plein d'enthousiasme, avait répondu à ces magiques paroles, et, conduit par le colonel de Wimpffen, le bataillon s'était précipité à la baïonnette dans cette furieuse mêlée. Ceux qui virent ce mouvement héroïque poussèrent des cris d'admiration. « Ce sont des panthères qui bondissent dans les buissons, » dit le général Bosquet, en les suivant d'un regard plein de confiance. Et devant les prodiges de vaillance qu'ils accomplissaient, les Anglais eux-mêmes leur criaient de loin : « Bravo, Algerianers! bravo! bravo! » Quant à eux, profitant des moindres accidents du sol, ils allaient, se rasant dans les broussailles, disparaissant, reparaissant, bondissant comme des bêtes fauves, surprenant les Russes moins alertes, les poursuivant avec une inconcevable furia, et poussant cette exclamation sauvage que les Kabyles avaient tant de fois entendue. Rien ne put leur résister; la batterie des sacs à terre fut reprise, dépassée, et il n'y avait pas un quart d'heure qu'on avait donné le signal de l'attaque, que déjà ils atteignaient le sommet du contrefort au-dessus du ravin des carrières.

En ordonnant ce mouvement offensif, le général Bosquet avait pensé que les Anglais, qui avaient eu le temps de reprendre haleine, l'appuieraient à gauche. Il n'en fut point ainsi, et l'infanterie française se trouva bientôt débordée, presque enveloppée par les Russes. Ces derniers, à qui des réserves venaient d'arriver, tentèrent un effort désespéré pour nous rejeter sur les Anglais. Nos bataillons, pour n'être pas coupés du gros de l'armée, durent alors se replier. Ils opéraient ce mouvement lentement, en continuant de faire face à l'ennemi et en combattant toujours, lorsqu'arriva le général d'Autemarre avec trois bataillons de sa brigade. A ce moment, le cri de : *En avant!* fut de nouveau répété sur toute la ligne, et Tirailleurs, zouaves, chasseurs et lignards se précipitèrent avec une vigueur admirable sur les masses compactes des régiments d'Okhotsk, d'Yakoutsk et de Selenghinsk. De part et d'autre la lutte fut opiniâtre, acharnée, les Russes sentant que c'était leur dernière chance, les Français qu'ils tentaient un effort décisif. Toujours conduits par le colonel de Wimpffen, les Tirailleurs furent de nouveau superbes de bravoure; arrivés devant une redoute qui, dans la journée, avait été prise et reprise quatre fois par les Russes et par les Anglais, et dans laquelle un gros d'ennemis s'était solidement retranché, ils n'hésitèrent pas à donner l'assaut. Ils parvinrent d'abord jusqu'au sommet du parapet, où le sous-lieutenant Meynard planta le drapeau du régiment; mais, accueillis par un tir à mitraille, fusillés à bout portant, il leur fallut se replier dans le fossé. Le colonel avait eu son cheval tué et se trouvait à pied; il rallia les compagnies, s'élança à leur tête et les entraîna une deuxième fois contre l'ouvrage si longtemps disputé. Cette attaque devait être la dernière dont il allait être l'objet; malgré leur courage, les Russes en furent chassés, et il resta définitivement en notre pouvoir.

La victoire était désormais assurée; sur tous les points l'ennemi se retirait en désordre, sous la protection du régiment de Vladimir, sa dernière réserve. Les Tirailleurs algériens, les chasseurs à pied et le 6ᵉ de ligne continuaient, sous les ordres du général Bourbaki, à les poursuivre, la baïonnette dans les reins; en arrière, le général d'Autemarre venait en soutien avec quatre bataillons; un peu plus loin, la brigade de Monet se tenait en réserve. Il était alors environ onze heures; les Russes ne combattaient plus que pour défendre le peu de terrain qui leur restait, et permettre à leur nombreuse artillerie de s'écouler; mais l'encombrement était partout, et la confusion augmentait à chaque pas. Serré de près par les zouaves et les Tirailleurs, le régiment de Selenghinsk se trouva tout à coup acculé au bord de l'escarpement d'un éperon du mont Sapoune, situation terrible à laquelle il ne songea même pas à échapper par une capitulation, qui restait sa seule chance de salut. L'élan des vainqueurs suivit son cours; un dernier choc, encore plus furieux que les autres, eut lieu sur cet étroit espace limité par un abîme, et les vaincus, précipités de ces hauteurs abruptes, roulèrent pêle-mêle au fond de la vallée, qui s'encombra de leurs morts. Les Russes ne connurent toute l'étendue de cet épouvantable désastre que dix-sept mois plus tard, lorsque la paix leur permit de recueillir les restes glorieux qui gisaient au pied de la fatale muraille rocheuse.

Vers trois heures, le canon cessa de se faire entendre : tout était terminé. Un instant après, les derniers pelotons russes disparurent dans les ravins

du côté de Sébastopol, et le morne silence qui succède habituellement à ces violentes collisions humaines s'étendit sur tout ce plateau de Chersonèse, dont la possession venait de nous être si vigoureusement disputée. A cinq heures, les troupes du corps d'observation gagnaient leurs bivouacs respectifs.

Dans la lutte sanglante qui venait d'avoir lieu, les Tirailleurs s'étaient couverts de gloire et avaient mérité tous les éloges du général Bosquet. Mais cette gloire avait été chèrement achetée : pour le seul bataillon qui avait été engagé, il y avait six officiers et cent quarante-quatre hommes hors de combat. Parmi les officiers, deux étaient tués : MM. Ahmed-bel-Larbi, lieutenant au détachement de Constantine, et Mohamed-Zerfaoui, de celui d'Oran; quatre étaient blessés : MM. Schweimberg, capitaine; Loyer et Véran, sous-lieutenants français, et Saïd-ben-Ali, sous-lieutenant indigène. Dans ces derniers, le détachement de Constantine comptait encore MM. Schweimberg et Véran; pour les hommes, ses pertes s'élevaient à trois tués et vingt-sept blessés. Si l'on veut bien se rappeler que ce détachement avait été réparti entre les deux bataillons du régiment, et que l'effectif qu'il possédait dans celui qui venait de combattre ne dépassait pas deux cents hommes, on trouvera que la proportion, en officiers surtout, était considérable.

Les pertes totales des Français et des Anglais s'élevaient à quatre mille trois cent vingt hommes. Quoique sensibles, elles restaient cependant bien au-dessous de celles de l'ennemi : ce dernier avait eu le chiffre énorme de onze mille sept cent cinquante-neuf hommes hors de combat.

Nous avons dit que le 1er bataillon de Tirailleurs avait été détaché à la redoute Canrobert. Sur ce point, tout s'était borné à un service d'observation, la colonne du général Liprandi n'ayant pas attaqué.

Dans l'ordre de l'armée qui porta à la connaissance des troupes et du pays le résultat de cette belle victoire, le régiment de Tirailleurs algériens fut cité pour sa brillante conduite et la part importante qu'il avait prise à l'action.

Les jours suivants, les soins pieux qui incombent généralement au possesseur du champ de bataille furent religieusement rendus aux morts et aux blessés amis et ennemis.

CHAPITRE XII

Reprise du siège. — Nouvelles dispositions. — Tempête du 14 novembre. — Création d'un corps d'éclaireurs volontaires. — Reconnaissances exécutées par les Tirailleurs. — Hiver de 1854-1855; suspension des travaux à cause du froid. — Ouragan du 19 février 1855. — Combats d'embuscades. — Le colonel Rose remplace le colonel de Wimpffen nommé général. — Sortie du 22 au 23 mars. — Continuation des travaux.

Bien que les armées alliées eussent été victorieuses le 5 novembre, il ne fallait plus compter donner l'assaut le 7; non seulement les troupes avaient besoin de repos, mais il ressortait maintenant que la préparation était insuffisante, et les événements qui venaient d'avoir lieu démontraient que plus que jamais il ne fallait rien laisser au hasard. Dans un conseil de guerre, tenu le 6 chez lord Raglan, il fut décidé, à l'unanimité, que cet assaut serait ajourné jusqu'à l'arrivée des renforts qu'on attendait. On résolut de se retrancher plus solidement dans les positions défensives que l'on avait choisies, de développer et de fortifier les parties faibles de la ligne de contrevallation, et d'élever de nouvelles batteries.

Les renforts dont il était question ne tardèrent pas à arriver au régiment de Tirailleurs; des hommes pris dans les bataillons des trois provinces furent embarqués à Alger dans le courant du mois, et bientôt disparurent les vides causés par le feu de l'ennemi, les fatigues et les maladies.

Le 14 novembre, avant le jour, un épouvantable cyclone s'abattit sur la Crimée. Rien ne peut décrire la violence extrême de cet ouragan, contre la puissance duquel aucune construction ne résista. Les baraquements furent renversés, les tentes arrachées et emportées dans l'espace, les ambulances menacées d'une entière destruction, les malades et les blessés exposés aux battements de la pluie qui tombait à torrents. Sans le dévouement de leurs camarades, ces derniers eussent péri. Tant sur terre que sur mer les dégâts furent immenses. Les assiégés eurent également fort à souffrir, et les journées qui suivirent durent être de part et d'autre employées à réparer le mal fait par la tempête.

Le reste du mois de novembre se passa ainsi à la continuation des travaux, sans que rien vînt interrompre les travailleurs anglais et français. Cependant

l'hiver approchait; la température n'était point basse encore, mais la pluie amenait une fraîcheur humide des plus malsaines et des plus désagréables.

Décembre arriva sans apporter un changement notable dans l'état général des choses; il s'écoula sans que le corps d'observation eût à livrer un seul combat. Ce n'est pas que la vigilance de la défense eût cessé, au contraire; mais tout se passait avec le corps de siège. Depuis Inkermann, les Russes paraissaient avoir renoncé aux grandes sorties.

Pour combattre les menaces perpétuelles de l'ennemi contre nos tranchées, le général en chef résolut de créer un corps d'éclaireurs volontaires. Il fut demandé des hommes de bonne volonté dans tous les corps, et cette organisation eut lieu le 17 décembre. Trois compagnies furent formées, et chaque compagnie fut divisée en trente brigades de cinq hommes. Ces brigades devaient être détachées entre nos travaux et Sébastopol, pour observer tous les mouvements des Russes.

Aucune troupe n'était mieux propre que les Tirailleurs algériens à ce service, qui demandait à la fois de l'audace, de la prudence et de l'agilité. Aussi, parmi les nombreuses demandes qui furent faites, une certaine préférence fut-elle accordée aux militaires du régiment; environ cinquante d'entre eux et M. le lieutenant Chazote furent détachés dans ce corps provisoire, dont les opérations commencèrent aussitôt. Plusieurs actes d'une incroyable témérité signalèrent bientôt les éclaireurs volontaires, et, plusieurs fois dans le courant du siège, le général Forey leur rendit un glorieux témoignage. Dans une rencontre qui eut lieu le 19 décembre, le lieutenant Chazote ayant été blessé, ce fut le lieutenant Munier qui le remplaça.

Vers la même époque, le général Bosquet, qui connaissait à merveille les Tirailleurs algériens, pour avoir été pendant quelques années le chef du bataillon d'Oran, les employa spécialement à un service tenant un peu de celui des éclaireurs volontaires, mais devant s'effectuer dans un rayon beaucoup plus étendu. Des batteries servies par les Turcs couvraient les positions dominant la vallée, en arrière des grand'gardes du corps d'observation; depuis quelque temps des éclaireurs russes venaient chaque nuit y jeter le trouble, et tenter de surprendre les grand'gardes établies en avant : de là des alertes, la plupart sans motif, à peu près toutes sans résultat, car, dès que des renforts arrivaient aux avant-postes, les Russes se retiraient. Massés en arrière des grand'gardes, les bataillons attendaient alors le jour, ayant le plus souvent à supporter un froid glacial, ou la pluie, ou la neige, et rentraient accablés de lassitude. Il n'y avait qu'une façon de faire cesser cet état de choses : c'était d'employer contre l'ennemi les mêmes moyens dont il se servait pour nous harceler. Mais pour cela il fallait des hommes hardis, entreprenants, méprisant le danger, capables d'exécuter des marches rapides, de supporter les plus dures fatigues, en un mot d'être toujours prêts à partir, quelle que fût l'heure du jour ou de la nuit, sur un bruit, un indice, un rien.

Habitués comme ils l'étaient à cette activité permanente, à ces opérations individuelles où leur instinct les servait admirablement, les Tirailleurs étaient tout désignés pour ce genre de mission. Ils acceptèrent avec enthousiasme le

périlleux honneur qui leur était offert, et ne tardèrent pas à justifier la confiance qu'on avait bien voulu mettre dans leur valeur. Un détachement de vingt hommes, sous les ordres du lieutenant Messaoud-ben-Mohamed, exécuta une première sortie, qui fut poussée jusqu'au camp de la Soif (ferme Mackenzie). L'ennemi ne fut rencontré nulle part, et ces hommes rentrèrent sans avoir tiré un coup de fusil. Quelques jours après, un autre détachement, conduit par le lieutenant Omar-ben-Ahmed-Tounci, parvint assez près des avant-postes russes pour donner l'éveil à toute une partie du camp ennemi. Toute la nuit celui-ci fut en alerte, croyant à une tentative beaucoup plus sérieuse de la part des assiégeants. Enfin une troisième sortie fut faite par le colonel de Wimpffen en personne, accompagné du lieutenant de Lammerz et de huit sapeurs. Profitant d'une nuit des plus sombres, cette petite troupe s'avança jusqu'au bord du lac de la Tchernaïa, et fit feu sur un poste de cosaques. Ce dernier, croyant à une puissante agression, se retira sur le camp en poussant des cris d'alarme. L'émoi fut bientôt général; le canon se mit à tonner, la fusillade éclata sur tous les points, et pendant une demi-heure une grêle de projectiles vint sillonner le vide.

En apprenant ce résultat, le général Bosquet ordonna pour le lendemain, à la nuit tombante, une reconnaissance de trois compagnies sur le même point. On y trouva encore le poste de cosaques, mais sérieusement renforcé. Cette fois il essaya de résister; mais après un court engagement, pendant lequel la lueur des coups de feu indiquait seule la position des combattants, il battit en retraite, laissant trois prisonniers blessés entre nos mains. L'ennemi, effrayé, resta sous les armes pendant toute la nuit; le but poursuivi était atteint. De ce moment les éclaireurs russes cessèrent tout à fait d'inquiéter nos avant-postes.

Le 31 décembre, toutes les troupes de l'armée française furent passées en revue par le général en chef, qui leur distribua les récompenses méritées par les hauts faits qui venaient de marquer la première partie de la campagne. Dans les promotions qui eurent lieu à cette occasion, les deux chefs de bataillon du régiment, MM. de Maussion et Martineau-Deschenez, furent nommés lieutenants-colonels. Ils furent remplacés au corps par MM. Gibon et Castex, qui tous les deux étaient passés par le bataillon d'Alger.

Cependant l'année 1854 venait de s'écouler sans avoir vu les drapeaux alliés flotter sur Sébastopol; la place semblait, au contraire, devenir de plus en plus inexpugnable, et il eût été bien difficile encore de fixer le jour où nos colonnes victorieuses devaient pénétrer dans son enceinte. Ce siège, qu'on avait d'abord, du côté des assaillants, considéré comme une opération préliminaire, devant servir de point de départ à un programme beaucoup plus étendu, était insensiblement devenu l'événement capital de l'expédition; commencé avec cinquante mille hommes, il se poursuivait maintenant avec cent mille, et ce nombre allait encore s'augmenter de nouveaux renforts. En même temps qu'ils devaient peu à peu, et les unes après les autres, voir s'user derrière eux les forces colossales de la Russie, pendant onze mois ces remparts allaient être une barrière assez puissante pour arrêter le flot impétueux de deux des plus belles armées de l'Europe.

Le mauvais temps était arrivé; aux pluies torrentielles avaient maintenant succédé la neige, la gelée, les bourrasques glaciales, les coups de vent, qui sur ce plateau découvert étaient souvent d'une violence redoutable. Pendant la première quinzaine de janvier, les travaux durent être interrompus. Les Tirailleurs algériens, peu habitués à cette température rigoureuse, furent de ceux qui en eurent le plus à souffrir; dès les premiers jours, les cas de congélation devinrent fréquents, et atteignirent parfois à une extrême gravité : plusieurs furent suivis de mort, la plupart de mutilations douloureuses. Devant cette terrible épreuve, les Tirailleurs surent rester calmes, résignés, dévoués à leurs chefs et prêts à prodiguer leur vie au premier signal.

Vers le 20 janvier, deux compagnies furent détachées pour travailler à la route de Kamiesch. Ces deux compagnies rentrèrent au corps le 2 février.

Le 9 février, parut un ordre général, divisant l'armée en deux corps de quatre divisions chacune, plus une réserve comprenant une division d'infanterie, une brigade de la garde, une division de cavalerie, et les batteries à cheval de l'artillerie. Le commandement du 1er corps fut confié au général Pélissier, celui du second au général Bosquet; l'ancienne deuxième division conserva son numéro, et fut comprise dans le deuxième corps : seulement, le général Bosquet cessa d'en avoir le commandement. Celui-ci passa aux mains du général Camou. En attendant l'arrivée de ce dernier, qui se trouvait encore en Algérie, le général d'Autemarre l'exerça provisoirement.

Sans cesser d'être chargé du service d'observation, le corps du général Bosquet allait avoir un nouveau rôle à remplir : c'était à lui qu'incombait l'attaque contre la tour Malakoff, qui venait d'être décidée par les chefs du génie des deux armées. De ce jour, les Tirailleurs allaient prendre part à tous les travaux et s'initier à la vie des tranchées; mais, plus propres aux expéditions aventureuses, on devait les retrouver chaque fois qu'un coup de main allait être tenté sur un point quelconque des positions ennemies.

Prévenu de la présence de sept à huit mille Russes à Tchorgouno, sur la rive droite de la Tchernaïa, le général Canrobert avait résolu de les surprendre et de les enlever, au moyen d'une attaque de nuit. Une colonne, comprenant la division Bouat, la brigade d'Autemarre, deux autres bataillons français, deux bataillons turcs, la cavalerie du général d'Allonville et quatre batteries d'artillerie, fut subitement organisée le 19 février au soir, et placée sous la direction du général Bosquet. Le mouvement commença à minuit, favorisé par la plus profonde obscurité; soudain un épouvantable chasse-neige, venu du nord, s'abattit sur les têtes de colonne et les arrêta court. Rejetés les uns sur les autres par la force de la tourmente, les hommes rompirent les rangs et se dispersèrent, essayant de fuir l'ouragan. L'ordre de rentrer fut aussitôt donné, mais, n'ayant pu être transmis à toutes les fractions, pendant une partie de la nuit des groupes égarés errèrent çà et là, à l'aventure, cherchant le camp, qui lui-même avait pour ainsi dire disparu enseveli sous la neige. Le régiment s'était trouvé tout entier enveloppé par ce violent tourbillon; grâce à la merveilleuse sagacité des Tirailleurs, il s'en tira facilement; et n'auraient été quelques congélations, qui résultèrent du froid excessif au-

quel atteignit la température dans cette nuit, cette malheureuse expédition n'eût entraîné aucun accident grave pour lui.

Un ordre du 22 février organisa d'une façon définitive le service de tranchée à l'attaque de la tour Malakoff. D'après cet ordre, un bataillon de la deuxième division, de cinq cents hommes au minimum, devait chaque jour être de garde de tranchée, sous les ordres d'un colonel de tranchée. Cette répartition n'appelait le régiment à fournir cette garde qu'environ tous les douze jours.

Dans la nuit du 23 au 24 février, eut lieu une attaque vigoureuse contre les travaux de contre-approche des Russes à la tour Malakoff, travaux appelés depuis *ouvrages blancs*. Cette attaque échoua. Les Tirailleurs n'y prirent point part.

Le 25, le général Camou, qui venait d'arriver, prit le commandement de la division.

Le 3 mars, le 1er bataillon du régiment, étant de garde à la tranchée, y eut un officier grièvement blessé, M. le lieutenant Kaddour-Toubar, du bataillon d'Oran.

Pendant ce temps, les éclaireurs volontaires fournis par le corps continuaient vaillamment leur périlleux service. Le 5 mars, à la suite d'un audacieux coup de main, le capitaine Munier et le sergent Mohamed-bel-Hadj, appartenant tous les deux au détachement de Constantine, furent cités à l'ordre de l'armée.

A partir du 12 mars, en raison de l'ouverture d'une nouvelle branche de parallèle, la division dut fournir, en sus du bataillon de garde de tranchée, deux bataillons supplémentaires pris dans le 3e zouaves et les Tirailleurs algériens. Ces bataillons devaient se porter à la redoute Victoria à la nuit tombante, de façon à se défiler des vues de l'ennemi, et, pendant les vingt-quatre heures, assurer le service de surveillance sur ce point.

En présence des rapides progrès que faisait notre attaque contre Malakoff, l'ennemi résolut de nous harceler toutes les nuits par des embuscades, de manière à fatiguer les gardes de tranchée et à interrompre les travailleurs. Bientôt, grâce à cette tactique, chaque nuit fut marquée par un ou plusieurs petits combats. Dans celle du 14 au 15, nos troupes attaquèrent les embuscades les plus avancées, et, après une lutte des plus acharnées, parvinrent à s'en emparer. Le colonel Frossard, du génie, mit aussitôt ses travailleurs à l'œuvre sur le terrain conquis; mais, des renforts étant arrivés aux Russes, les Français allaient être ramenés en arrière, lorsque le commandant Gibon parut à la tête des trois compagnies du 2e bataillon. Chargeant aussitôt l'ennemi à la baïonnette, ce bataillon le poursuivit jusque dans ses retranchements en lui infligeant des pertes considérables.

Dans l'ordre général du 19 mars, le régiment de Tirailleurs algériens était cité « pour l'audace avec laquelle trois compagnies s'étaient jetées sur une masse d'infanterie russe, l'avait mise en déroute et refoulée dans la place ».

La nuit suivante, cinq autres embuscades furent enlevées. Ce fut, cette fois, le commandant Castex, avec deux compagnies du 1er bataillon, qui prit part à cet audacieux coup de main.

Dans ces divers engagements, les Tirailleurs de Constantine avaient eu six hommes blessés.

Le 17 mars, le colonel de Wimpffen fut promu au grade de général, et remplaça, à la tête de la première brigade de la deuxième division, le général d'Autemarre, nommé divisionnaire. Les Tirailleurs algériens continuèrent ainsi à rester sous ses ordres. Le colonel Rose lui succéda à la tête du régiment. Ce nouveau chef avait appartenu autrefois au bataillon de Constantine comme capitaine, et à celui d'Alger comme chef de bataillon. Il arrivait donc avec une parfaite expérience du commandement qu'il allait exercer.

En face de l'attaque de Malakoff, et à cinq cent cinquante mètres à l'est de la tour qui avait donné son nom à cette partie des défenses de la ville, se trouvait une hauteur assez élevée, de la possession de laquelle dépendait le succès de cette attaque; c'était le Mamelon-Vert. Un coup de main se préparait déjà contre cette position qui, pour le moment, n'était occupée que par un faible poste ennemi, lorsque, dans la nuit du 10 au 11 mars, les Russes nous y devancèrent subitement et y construisirent un important ouvrage, qui fut armé de dix pièces de 24, et prit le nom de lunette Kamtchatka. Une fois solidement établis sur ce point, ces derniers résolurent de profiter des moyens offensifs que leur donnait leur nouveau retranchement pour tenter, à la faveur de la nuit, une surprise contre les attaques françaises de Victoria. Toute la journée du 22 fut employée, du côté de l'ennemi, aux préparatifs de cette entreprise. Le soir venu, la sortie eut lieu, mais elle échoua complètement, grâce à la ténacité des gardes de tranchée, comprenant, cette nuit-là, un bataillon du 82e, un demi-bataillon du 4e chasseurs à pied, le deuxième bataillon du 3e zouaves et un bataillon du 86e. Le combat dura plusieurs heures, et sur quelques points, particulièrement au chemin de gauche, atteignit à un extrême acharnement.

Dès la première alerte, toute la division Camou avait pris les armes et s'était portée en soutien des gardes attaquées; elle y resta jusqu'au lendemain. Au point du jour, le deuxième bataillon de Tirailleurs, sous les ordres du commandant Gibon, emporta de vive force plusieurs embuscades russes; mais bientôt il se trouva aux prises avec des forces par trop supérieures, et il lui fallut rétrograder. Cependant il accomplit son mouvement de retraite avec tant d'ordre et de sang-froid, que l'ennemi n'osa pas le poursuivre. Les pertes avaient été de trois officiers blessés, dont aucun n'appartenait au bataillon de Constantine, et d'un certain nombre d'hommes hors de combat, parmi lesquels le sergent-major Gély et trois Tirailleurs blessés faisant partie de ce détachement.

Le 29 mars, un ordre du général en chef prononçait le passage au régiment de Tirailleurs algériens de quinze caporaux pris dans les autres régiment du 2e corps. Ces mutations avaient pour but de reconstituer les cadres français, que les maladies avaient plus particulièrement décimés.

Le 9 avril, cinq cent vingt pièces alliées furent soudain démasquées et ouvrirent le feu contre la place; neuf cent dix canons russes répondirent, et, pendant plus de vingt-quatre heures, le plateau de Chersonèse fut transformé en un véritable volcan. Ce même jour, le commandant Castex eut le poignet

droit enlevé par un boulet au moment où il se rendait à la tranchée à la tête de son bataillon.

Le lendemain, le feu continua, mais avec moins d'intensité; le 11, il cessa tout à fait. Ce jour-là, le régiment eut encore un officier blessé, M. Gély, sous-lieutenant.

Depuis l'ouverture des tranchées de l'attaque Malakoff, il ne se passait pas un jour que le corps n'eût un certain nombre d'hommes atteints par le feu de l'ennemi, pas une nuit où il n'y eût un engagement plus ou moins important sur un point quelconque de cette attaque. C'était une continuelle guerre d'embuscades, où l'on voyait alternativement l'assiégeant et l'assiégé se causer des surprises, se tendre des embûches, se traquer dans des opérations de détail. Mais cette lutte sourde allait bientôt prendre fin; les événements allaient grandir, et les Tirailleurs algériens rentrer dans un rôle plus fait pour mettre en relief leur admirable bravoure et leur incomparable élan.

CHAPITRE XIII

Le général Pélissier prend le commandement de l'armée. — Attaque du Mamelon-Vert. — Assaut du 18 juin. — Bataille de Traktir.

Le 16 mai, le général Canrobert donnait sa démission, et demandait à être replacé dans le commandement de son ancienne division, la 1re du 2e corps. Le général Pélissier, désigné d'avance pour le remplacer en cas d'événement imprévu, fut aussitôt confirmé dans les importantes fonctions de commandant de l'armée, qui passèrent effectivement dans ses mains deux jours après, le 18 mai.

Le premier acte du général en chef fut une nouvelle répartition des troupes, qui divisa celles-ci en trois corps. Un ordre du 20 mai organisait ainsi les forces devant Sébastopol : premier corps (cinq divisions, dont une de cavalerie), général de Salles ; deuxième corps (six divisions, dont une de cavalerie), général Bosquet ; corps de réserve (trois divisions d'infanterie et une brigade de cavalerie), général Regnaud de Saint-Jean-d'Angély. La division Camou resta 2e du 2e corps et continua à être employée à l'attaque Malakoff.

Le 26 mai, le lieutenant-colonel Lévy fut nommé colonel, et remplacé au corps par le lieutenant-colonel Roques.

Le général Pélissier était arrivé au commandement avec une opinion toute faite sur la situation, et un plan tout tracé quant à la marche à donner aux futures opérations. Pour lui le succès dépendait de la prise de Malakoff ; il pensait avec raison que, le jour où nous serions maîtres de ce point de l'enceinte, l'ennemi, voyant ses autres défenses complètement dominées, ne se soucierait pas d'affronter les effets meurtriers de notre artillerie, et préférerait évacuer la place ou capituler. Mais, pour s'emparer de Malakoff, il fallait d'abord s'établir dans les ouvrages avancés qui couvraient ce front, et qui consistaient en deux redoutes construites les 22 et 27 février, sur le plateau qui s'étendait entre la rive sud de la rade et le ravin du Carénage, et dans les fortifications du Mamelon-Vert, autrement dit lunette Kamtchatka. Les Russes, qui sentaient l'importance de ces positions, les avaient fortifiées et armées d'une façon formidable ; chaque jour les retranchements dont il s'agit se dévelop-

paient, se complétaient; bien plus, des travaux de contre-approche avaient été entrepris en avant de cette ligne, et les assiégés se préparaient à renouveler de ce côté la lutte souterraine qu'ils avaient engagée, non sans succès, devant nos cheminements du bastion du Mât. Une attaque de vive force était donc grosse de difficultés; mais, les avantages qui devaient en résulter promettant de compenser largement les sacrifices qu'elle entraînerait, elle n'en fut pas moins préparée avec la plus grande activité et irrévocablement fixée au 7 juin.

Le 6, à trois heures de l'après-midi, les batteries anglaises et françaises ouvrirent le feu contre les ouvrages extérieurs de Karabelnaïa. Le soir, le Mamelon-Vert et le bastion Malakoff étaient réduits au silence; seuls, les ouvrages blancs (redoutes des 22 et 27 février) résistaient encore. La canonnade recommença le lendemain dès l'aube et se poursuivit toute la journée; quand elle cessa, les fortifications russes n'étaient plus qu'un monceau de ruines. Vers midi, la 2e division du 2e corps avait reçu avis qu'elle était désignée pour donner l'assaut au Mamelon-Vert; à quatre heures et demie, elle quitta ses bivouacs et vint s'établir dans les tranchées, en face de la position à attaquer. En tête se trouvait la 1re brigade (de Wimpffen); puis venaient la 2e (Vergé), suivie par le 1er bataillon des grenadiers de la garde, et enfin, comme réserve, la division Brunet (5e du 2e corps). La brigade de Wimpffen, établie dans les deuxième et troisième parallèles, se trouvait ainsi disposée : à droite, le régiment de Tirailleurs algériens; au centre, le 50e de ligne; à gauche, le 3e régiment de zouaves.

A six heures trois quarts du soir, un bouquet de fusées jaillit tout à coup de la redoute Victoria. C'était le signal de l'attaque; la brigade de Wimpffen s'élança aussitôt sur la lunette Kamtchatka, pendant que, plus à droite, la division Mayran se précipitait sur les redoutes Volhynie et Selenghinsk.

L'attaque du Mamelon-Vert avait à parcourir au moins quatre cent cinquante mètres; malgré quelques coups à mitraille qui vinrent balayer le terrain, cette distance fut franchie au pas de course, et en un instant les bataillons de tête eurent dépassé la contre-approche russe, après en avoir chassé les défenseurs. Les canons ennemis ayant en grande partie été réduits à l'impuissance, on n'eut guère à compter qu'avec trois ou quatre décharges; heureusement, car, à peine nos troupes eurent-elles remonté la pente qui couronnait l'ouvrage, qu'elles furent assaillies par un violent feu de mousqueterie. Les premiers rangs furent complètement décimés; mais l'élan était tel, qu'il n'en fut pas un seul instant arrêté.

Le colonel Rose, à la tête de son premier bataillon, s'était dirigé sur la droite de la position; arrivé l'un des premiers au sommet de celle-ci, il avait obliqué encore plus à droite, et, sans s'inquiéter de la fusillade meurtrière qui partait des flancs de la lunette, s'était jeté sur les tranchées et les batteries annexes, pendant qu'au centre et à gauche le 50e et le 3e zouaves escaladaient résolument les parapets éboulés. Très en avance dans son mouvement, le colonel rallia son deuxième bataillon, et, laissant quelques compagnies dans les retranchements qu'il venait d'envahir, se porta rapidement à la gorge de l'ouvrage. Toutes les défenses russes se trouvèrent tournées; il ne resta plus

à l'ennemi qu'un étroit passage dont il s'empressa de profiter pour se retirer précipitamment vers l'enceinte fortifiée de Sébastopol.

La lutte avait été vive; les Russes, commandés par le vice-amiral Nakhimof en personne, s'étaient défendus avec une incroyable énergie, afin de donner à leurs réserves le temps d'accourir. Le 50e et le 3e zouaves n'étaient parvenus à s'établir dans la lunette qu'après un combat acharné, combat qui s'était d'ailleurs continué dans l'ouvrage même, et qu'avait seule fait cesser l'arrivée subite des Tirailleurs. Le colonel de Brancion, du 50e, était tombé glorieusement en plantant lui-même le drapeau de son régiment sur le parapet.

Maintenant le succès était complet : nous étions maîtres de la position; le but poursuivi était atteint, il fallait en rester là. Mais, entraînés par une ardeur irréfléchie, le plus grand nombre des assaillants s'étaient jetés à la poursuite de l'ennemi, qui fuyait vers Malakoff; quelques-uns étaient même parvenus, sur les pas des Russes, jusque dans les fossés du bastion, et tentaient vainement d'escalader les embrasures d'une batterie. Ils payèrent cher cette fatale imprudence; obligés de rétrograder pendant plus de cinq cents mètres sous le feu convergent des canons ennemis, assaillis par la fusillade et la mitraille des remparts, suivis et serrés de près par six bataillons qui venaient de sortir de la place, dispersés, confondus, décimés, ils firent d'inutiles efforts pour se rallier, et furent ramenés jusqu'au Mamelon-Vert.

L'explosion d'une fougasse venait juste de jeter la confusion parmi les troupes qui gardaient l'ouvrage conquis, lorsque ce flot de fuyards fit brusquement irruption. On entendait déjà les clameurs des Russes; ceux-ci étaient là, tout enivrés de leur succès, et ayant à leur tête le général Khroulef, qui les dirigeait résolument vers la position qui venait de leur être arrachée. En vain essaya-t-on de leur résister; il fallut céder, se replier en désordre sur les premières parallèles françaises, où se tenait la brigade Vergé. Là, le mouvement en arrière s'arrêta; les bataillons de la brigade de Wimpffen furent reformés et reprirent leur place en avant; puis, à la voix du général Camou la charge sonna de nouveau; toute la division s'élança, et avec un élan irrésistible se jeta sur les masses ennemies, dans lesquelles les projectiles de notre artillerie étaient déjà venus faire de profondes trouées. Tout plia, tout céda devant ce choc impétueux; en moins de temps qu'ils n'en avaient mis pour reprendre la lunette Kamtchatka, les Russes s'en virent rechassés, et cette fois sans espoir de jamais la reconquérir.

Dans ces deux attaques successives, les Tirailleurs avaient été, de l'avis de tout le monde, admirables de bravoure et d'énergie. Si leur impétuosité habituelle les avait d'abord emportés beaucoup trop loin du but, s'ils s'étaient précipités contre les murs de Malakoff avec cet aveuglement qui n'était que l'exagération de leur plus belle qualité, l'insouciance du danger, on les avait vite vus se rallier, et, brûlant du désir de venger leur insuccès, revenir avec une ardeur nouvelle sur l'ouvrage à la prise duquel ils avaient puissamment contribué.

Il était sept heures et demie; la nuit approchait; on prit en toute hâte les dispositions nécessaires pour parer à un retour possible des Russes. Le général Vergé reçut, en qualité de plus ancien, le commandement des troupes restées

dans la position, et les disposa de la façon suivante : dans l'ouvrage même, la 2e brigade tout entière, et sur la droite, en faisant face à Malakoff, la brigade de Wimpffen, ayant comme abri la parallèle russe allant du Mamelon-Vert au ravin du Carénage. La droite de cette dernière brigade se reliait avec la gauche de celle du général Bisson, de la division Dulac, laquelle occupait les redoutes Volhynie et Selenghinsk.

La nuit se passa sans que l'ennemi fît la moindre tentative pour reprendre ses positions perdues. Du côté des Français on ne perdit pas une minute ; le génie se mit immédiatement à l'œuvre, et, quand le jour parut, la contre-approche du Mamelon-Vert et la double tranchée à droite et à gauche de la lunette Kamtchatka étaient devenues la troisième et la quatrième parallèle de l'attaque Victoria : toutes les fortifications qui avaient été si opiniâtrément défendues la veille étaient maintenant complètement retournées.

Le 8, les troupes restèrent dans leurs positions ; les travaux furent continués avec une infatigable activité, malgré le feu de place qui couvrit le terrain de projectiles et nous infligea des pertes considérables. Le 9, après quarante heures de ce service, qui pouvait être considéré comme un combat non interrompu, la 2e division fut relevée par la division Brunet, et rentra à son camp vers midi.

Depuis le commencement de la campagne, aucune division française n'avait produit un effort aussi considérable, subi des pertes aussi sensibles, montré plus de courage et d'entrain ; sur les cinq mille quatre cent quarante-trois hommes hors de combat qu'avait eus le 2e corps dans la journée du 7 juin, deux mille sept cent quatre-vingt-cinq lui appartenaient et se décomptaient comme il suit : officiers tués, cinquante-quatre ; blessés, quatre-vingt-quatorze ; hommes de troupes tués, sept cent soixante-huit ; blessés, mille huit cent soixante-neuf. Le régiment des Tirailleurs algériens, qui s'était si généreusement prodigué, était aussi l'un des plus éprouvés ; il comptait treize officiers tués, dix-neuf blessés et quatre cent quatre-vingt-dix-huit hommes tués ou blessés, soit un total de cinq cent trente, ou le tiers de son effectif.

Les officiers tués étaient :

MM. Schweimberg,	capitaine.
Eberlin,	do
Pattier,	do
Pacaud,	lieutenant.
Hanusse,	do
Constère,	do
Polscz,	do
Lautard,	do
Bourgeois,	sous-lieutenant.
Serpentini,	do
Gérard,	do
Loyer,	do
Messaoud-ben-Mohamed,	lieutenant indigène.

Étaient blessés :

MM. Gibon,	chef de bataillon.
Pietri,	capitaine.
De Roquefeuil,	capitaine, mort de ses blessures.
Conot,	capitaine.
Pelisse	d°
Déjoux,	d°
Véran,	lieutenant.
Humery,	d°
Mohamed-bel-Hadj-Mohamed,	d°
Mohamed-ben-Amar-Chibli,	d°
Jauge,	sous-lieutenant.
Masse,	d°
Rafin,	d°
Lange de Ferrière,	d°
Thierry,	d°
Mohamed-ben-Aouda,	d°
Mustapha-ben-Ferkatadji,	sous-lieutenant, mort de ses blessures.
Mohamed-ben-Abd-el-Kader,	sous-lieutenant.

Cela portait en réalité le chiffre des officiers morts à dix-sept. De plus, M. Legrand, sous-lieutenant, avait été fait prisonnier dans les fossés de Malakoff avec un certain nombre d'hommes, à peu près tous grièvement blessés.

Dans les chiffres qui précèdent, le détachement de Constantine avait pour sa part dix-huit hommes tués et cinquante-neuf blessés. Parmi les officiers tués, il comptait MM. Schweimberg et Hanusse, et parmi les blessés, MM. Pelisse, Déjoux, Véran, Humery et Mustapha-ben-Ferkatadji.

Le régiment de Tirailleurs algériens fut cité dans l'ordre général du 15 juin « pour la part active qu'il avait prise à l'enlèvement de vive force des redoutes russes en avant de Sébastopol ».

Le même ordre signalait comme s'étant particulièrement distingués :

MM. Gibon,	chef de bataillon.	
Pietri,	capitaine.	
Mustapha-ben-Ferkatadji,	sous-lieutenant	(détachement de Constantine.)
Ahmed-ben-Mesmoudi,	sergent	d°
Ali-ben-Djelali,	clairon.	

Par arrêté du général en chef, en date du 16 juin, furent promus dans la Légion d'honneur :

Au grade d'officier : M. Pelisse, capitaine.

Au grade de chevalier : MM.	Monassot,	capitaine.
—	Conot,	d°
—	De Roquefeuil,	d°
—	De Lammerz,	lieutenant.
—	Humery,	d°
—	Mustapha-ben-Ferkatadji,	sous-lieutenant.
—	Blanpied,	sergent-major.

Le 9, de midi à cinq heures, il y eut, à la demande de l'ennemi, une suspension d'armes pour l'enlèvement des morts et des blessés. Le soir, le canon reprit son œuvre dévastatrice et la vigilance redoubla dans les deux camps. Vers minuit, une vive fusillade éclata tout à coup dans la direction de Malakoff sans qu'on en devinât la raison. On crut à un retour des Russes, et la brigade de Wimpffen reçut du général Bosquet l'ordre d'aller s'établir dans le ravin de Karabelnaïa, pour servir de réserve aux troupes de la division Brunet. Mais à peine fut-elle installée dans sa nouvelle position que le silence se fit de toutes parts; la nuit s'écoula ensuite sans incident. A huit heures du matin, la division Brunet se retira, et toute la 2e prit le service aux attaques; la brigade de Wimpffen reprit ses positions du 8 dans les parallèles russes et les ouvrages du Mamelon-Vert, portant maintenant le nom de redoute Brancion. Pendant toute la journée, les troupes travaillèrent à la construction de batteries; la nuit, elles ouvrirent, en avant du mamelon, une nouvelle parallèle destinée à envelopper la position et à la relier au ravin du Carénage. Le lendemain, dans la matinée, la division Camou céda de nouveau la place à la division Brunet, avec laquelle elle devait alterner toutes les vingt-quatre heures.

Le succès du 7 juin avait fait naître l'espoir que la place ne résisterait pas à un assaut général. Le 15 juin, dans un conseil tenu par le général Pélissier, lord Raglan, Omer-Pacha et le général de la Marmora, cet assaut fut décidé pour le 18. Mais la 2e division du 2e corps n'allait pas y prendre part; elle devait, avec les divisions Canrobert, Dulac et Herbillon, aller prendre position sur la rive gauche de la Tchernaïa, pour surveiller et arrêter au besoin l'armée de secours. Le général Bosquet, qui lui-même avait dû céder la place au général Regnaud de Saint-Jean-d'Angély, avait le commandement de ces quatre divisions.

Le 16, à quatre heures du soir, le régiment de Tirailleurs algériens quitta les hauts plateaux et, à sept heures, arriva à son nouveau bivouac du camp de Traktir. Il s'y établit sur la crête des collines qui bordent la rive gauche de la Tchernaïa, et détacha l'un de ses bataillons aux avant-postes.

Tout étant prêt pour une action décisive, le bombardement commença le 17, à quatre heures du matin, et se continua pendant toute la journée et une partie de la nuit. Le 18, à trois heures du matin, un bouquet de fusées à étoiles parti de la redoute Victoria donna le signal de l'assaut. Malgré des prodiges de valeur, l'attaque échoua; repoussées sur tous les points, les troupes durent rentrer dans leurs parallèles.

Cet insuccès, bien que nous ayant coûté des pertes considérables, ne modifia pas sensiblement la situation; il eut plutôt pour conséquence une réaction

salutaire, en ramenant les esprits vers une moins aveugle confiance en ces attaques trop peu préparées. Désormais rien ne devait plus être laissé au hasard, et les cheminements allaient être poussés assez près de l'enceinte pour que, dans le prochain assaut, on n'eût pas des espaces de trois cents et même quatre cents mètres à parcourir pour arriver sur les retranchements ennemis. De leur côté, les défenseurs de Sébastopol ne se dissimulaient pas plus qu'avant que l'heure de la lutte finale n'allait pas tarder à sonner, et que tout ce que pouvaient leurs efforts, c'était de prolonger la résistance peut-être pendant quelques semaines encore.

Depuis le commencement de mars, le général Gortchakoff avait remplacé le prince Menchikoff à la tête de l'armée de secours. Le nouveau commandant en chef ne comptait plus guère sur l'efficacité d'une diversion en faveur des assiégés, mais, pressé par l'état désespéré de ces derniers et surtout par les instances du général Vrersky, que le czar venait d'envoyer en Crimée avec mission de pousser à l'offensive, il se décida néanmoins à une tentative sur nos positions de la rive gauche de la Tchernaïa.

Ces positions, formées par les monts Fédioukhine, étaient occupées par la division Faucheux à droite, la division Camou à gauche, et la division Herbillon en arrière. Le général Herbillon exerçait le commandement en qualité de plus ancien. Le régiment de Tirailleurs algériens se trouvait établi à l'extrême gauche, en arrière de l'aqueduc qui court parallèlement à la Tchernaïa, et détachait en permanence quatre compagnies de grand'garde en avant de cet aqueduc.

Le 15 août, à dix heures du soir, six divisions russes, rassemblées au camp de Mackenzie, se mirent en mouvement et descendirent des hauteurs pour venir se mettre en bataille dans la plaine de la Tchernaïa. La force de cette armée, d'après les documents trouvés sur le général Read, tué et laissé le lendemain sur le champ de bataille, était de soixante-quinze bataillons d'infanterie, cent quatre-vingt-six bouches à feu et dix mille hommes de cavalerie, soit un total d'environ soixante-dix mille hommes. Des détachements du génie suivaient, portant des ponts préparés à l'avance, pour aider au passage de la rivière et du canal.

A quatre heures et demie du matin, des postes piémontais, établis sur les hauteurs de Tchorgoune, sur la rive droite de la Tchernaïa, furent vivement attaqués, et durent venir prendre position sur la rive opposée. Comme pour le matin d'Inkermann, un impénétrable brouillard couvrait la vallée : impossible d'y voir à cent mètres. Le jour parut sans le dissiper. L'artillerie russe avait commencé son tir ; la nôtre attendait, pour lui répondre, qu'il fût possible d'y voir et de pointer. Les compagnies de piquet s'étaient portées en avant pour appuyer les grand'gardes.

Vers cinq heures, le soleil, déjà assez haut, dissipa enfin l'épais rideau qui cachait l'armée russe, et celle-ci apparut déployée sur les hauteurs de la rive gauche, sa droite en avant et face aux monts Fédioukhine, sa gauche menaçant le mont Hasfort, où se trouvaient les Piémontais. Devant la division Camou, s'avançait la septième division d'infanterie, sa première brigade déployée, une partie de son artillerie dans les intervalles.

Sans attendre l'ordre du prince Gortchakoff, le général Read, qui commandait à droite, fit passer la Tchernaïa à son infanterie, qu'il lança aussitôt sur les monts Fédioukhine. A l'extrême droite, venait la division Ouschakoff, plus à gauche, et faisant face à la division Faucheux, s'avançait la division Martineau.

Pendant que cette dernière division, arrivant par le pont de Traktir, se jetait sur la brigade de Failly, la 7°, après avoir franchi la rivière à gué, cherchait à parcourir, au moyen d'un mouvement oblique, la distance encore assez considérable qui, en face des éperons nord, sépare la Tchernaïa du canal. A ce moment, nos grand'gardes avaient lentement opéré leur retraite pour venir se joindre au reste du régiment. L'un des deux bataillons de Tirailleurs algériens s'était déployé en avant du troisième mamelon, presque au nord; l'autre, en colonne de compagnies, lui servait de soutien; à droite, se trouvait le 3° zouaves; en arrière, le 6° et le 82° de ligne appartenant à la brigade Vergé.

A peine les Russes eurent-ils débouché sous les feux convergents des zouaves et des Tirailleurs algériens, que le désordre se jeta dans leurs rangs; pris d'écharpe et de flanc, leurs bataillons flottèrent d'abord incertains, puis peu à peu se replièrent, et finalement rétrogradèrent précipitamment vers la rivière, qu'ils repassèrent à la hâte, pour aller se reformer sous la protection de quelques escadrons de cuirassiers et de cosaques. Composée en grande partie de jeunes soldats, cette division combattait pour la première fois, et cela contre des troupes aguerries par une année de campagne. Aussi, de ce moment, resta-t-elle à l'écart du combat, et la première attaque de droite se borna-t-elle à cette simple échauffourée.

Il n'en était pas de même au centre. Surprise par des forces considérables, la brigade de Failly avait été obligée d'abandonner le pont de Traktir et de se replier sur le restant de la division Faucheux. La situation de cette division était tout à coup devenue des plus critiques; abordée par des masses compactes, qui s'avançaient par la route de Mackenzie à Balaklava, elle s'était vue menacée d'être coupée en deux tronçons, et n'avait échappé à ce danger qu'en s'engageant à fond dans une charge à la baïonnette, qui avait rejeté l'ennemi de l'autre côté du pont. Malheureusement, notre artillerie étant trop faible pour achever l'œuvre de l'infanterie, l'ennemi parvint à se rallier; la division Martineau, épuisée par l'effort qu'elle venait de fournir, fut remplacée par une division de réserve, et la lutte recommença avec une nouvelle énergie. Mais le général de Wimpffen était accouru avec trois bataillons des 50° et 82° de ligne, le général Cler avec toute sa brigade; la charge sonna encore une fois, et l'ennemi fut encore une fois repoussé.

Pendant ce temps, le combat avait également repris sur notre gauche; une colonne d'environ dix mille Russes s'était prolongée sur ce point, avait franchi la rivière et le canal, et s'était avancée vers la position occupée par le 3° zouaves. Sans s'occuper de son infériorité numérique, le colonel de Polhès, commandant ce régiment, n'avait pas hésité à entamer la fusillade; mais il allait bientôt céder, accablé par le nombre, lorsque le colonel de Castagny arriva à son secours avec le 82° de ligne. Cependant l'ennemi résistait

encore, quand arriva à son tour le général Vergé à la tête du régiment de Tirailleurs algériens. A ce moment, le cri de : « En avant! » fut répété sur toute la ligne, la charge sonna, nos troupes s'élancèrent à la baïonnette, et, comme au pont de Traktir, rejetèrent pêle-mêle les masses ennemies de l'autre côté de la Tchernaïa.

Il était huit heures; la victoire nous appartenait sur tous les points; les Russes, renversés, culbutés, fuyaient partout, poursuivis par les obus français, qui faisaient des trouées profondes dans leurs colonnes entassées et confondues au fond de l'étroite vallée où elles essayaient de se rallier.

Si dans cette dernière phase de l'action le régiment de Tirailleurs n'était arrivé que fort tard pour appuyer le 3e zouaves, c'est qu'il avait d'abord fallu assurer la défense de notre gauche; mais bientôt fixé sur la direction de l'attaque russe, le général Vergé n'avait pas hésité à dégarnir ce point de la ligne, dont il avait laissé le commandement au lieutenant-colonel Roques, pour venir achever la déroute de l'infanterie ennemie.

La lutte pouvait maintenant être considérée comme terminée. Sous la protection de leur artillerie, les Russes se ralliaient, mais plutôt pour opérer leur retraite en bon ordre que pour tenter un nouvel effort, que l'arrivée des réserves françaises aurait pu rendre beaucoup plus désastreux que le premier. A midi, le régiment de Tirailleurs avait regagné son bivouac. Il n'avait, dans cette journée, subi que des pertes insignifiantes.

Dans un ordre général du 14 août, la division Camou était citée « comme ayant été à hauteur de sa vieille réputation ».

CHAPITRE XIV

Assaut du 8 septembre. — Prise de Malakoff. — Le régiment de Tirailleurs algériens quitte la Crimée. — Expédition de Kinbourn. — Rentrée à Alger. — Licenciement du régiment.

Au 1er septembre, les cheminements devant Malakoff et le Petit-Redan n'étaient plus qu'à quarante mètres de l'objectif. Il devenait impossible de les pousser plus loin. Le 3, dans une conférence qui eut lieu chez le général Pélissier, l'assaut fut décidé pour le 8 à midi. Le 2e corps devait d'abord attaquer la tour Malakoff, puis, en cas de succès, aborder le Petit-Redan, pendant que le 1er corps se jetterait sur le bastion Central, et les Anglais sur le Grand-Redan.

Le 5, commença le dernier bombardement, le bombardement infernal, selon l'expression du prince Gortchakoff. Huit cent trois pièces du côté des alliés, treize cent quatre-vingts du côté des Russes tonnèrent pendant trois jours. Le 8 au matin, les fortifications de la place étaient bouleversées, ses batteries en partie démontées.

Au point du jour, les troupes étaient venues occuper leurs emplacements. C'était la division de Mac-Mahon (ancienne division Canrobert) qui devait attaquer Malakoff; la brigade de Wimpffen et les zouaves de la garde étaient désignés pour lui servir de soutien. Le 6, cette brigade avait quitté les monts Fedioukhine pour se rapprocher du siège; le 7, elle avait pris le service de tranchée afin de ménager les troupes qui devaient marcher en première ligne.

A midi précis, l'artillerie se tait; tout à coup un immense cri de: *En avant!* retentit sur toute la ligne, le son strident des clairons se mêle au bruit cadencé des tambours, et la division de Mac-Mahon, le 1er zouaves en tête, s'élance vers Malakoff. Le fossé, à demi comblé par les débris de l'escarpe, est rapidement franchi, les parapets sont escaladés; les Français pénètrent enfin dans la redoutable enceinte.

Les Russes ont été surpris; pour les mettre à l'abri du bombardement, leurs réserves avaient été confinées dans les blindages; elles en sortent aussitôt, mais confusément, par petits groupes, et engagent avec l'assaillant un combat décousu qui est tout à l'avantage de ce dernier. Le 7e de ligne est venu renforcer le 1er zouaves, et l'ennemi, partout refoulé par nos baïonnettes, va se reformer derrière la première traverse de l'ouvrage.

Dès le début de l'action, le général de Wimpffen avait fait porter ses troupes vers la redoute Brancion et les avait établies dans la sixième parallèle. A peine y fut-il arrivé, que le général de Mac-Mahon lui fit demander des secours; au même moment le général de Martimprey, chef d'état-major général, lui prescrivait lui-même d'appuyer à droite pour servir de réserve aux troupes qui attaquaient le Petit-Redan. Mais les ordres du général de Mac-Mahon étaient pressants; la possession de Malakoff était la chose capitale du moment; le général n'hésita pas : il fit d'abord avancer le 3e zouaves jusqu'à la septième parallèle; puis, avec le 50e et les Tirailleurs algériens, il se porta en soutien des 7e, 20e et 27e de ligne aux prises avec les Russes à la gorge de Malakoff.

La première surprise passée, l'ennemi n'avait pas tardé à se reconnaître, à se rallier et à s'opposer énergiquement aux progrès de la colonne d'assaut. S'abritant successivement derrière les nombreuses traverses de l'ouvrage, les défenseurs de Malakoff n'avaient alors cédé le terrain que pied à pied, se reformant derrière chaque parapet, combattant avec un courage peut-être un peu lourd, mais froid, méthodique, opiniâtre, et parfaitement fait pour démonter l'ardeur de l'attaque. Complètement décimés, le 1er zouaves et le 7e de ligne s'étaient subitement vus arrêtés dans leur succès; mais l'apparition de la brigade Vinoy, qui, après avoir longé le fossé oriental du bastion et gravi l'enceinte au delà des traverses, était soudain venue menacer le flanc gauche des Russes, avait enfin décidé ces derniers à se replier.

C'est à ce moment qu'arriva la brigade de Wimpffen. Il était une heure et demie environ. Le 1er zouaves, qui avait énormément souffert, fut renvoyé dans la tranchée; le 3e zouaves et le 50e de ligne le remplacèrent dans l'ouvrage même; les Tirailleurs algériens s'établirent à la gorge, la partie la plus directement menacée.

Les Russes n'avaient pas abandonné la partie; après s'être reformés, après avoir reçu de nouvelles réserves, ils revinrent à la charge, et dans un effort désespéré tentèrent encore une fois de nous enlever Malakoff. Ce fut d'abord le général Lisenko qui accourut avec les régiments d'Orel, de Briansk et d'Ieletz, puis le général Khroulef avec les quatre bataillons de Ladoga. La plus grande partie de ces forces se jeta sur le régiment de Tirailleurs algériens; mais celui-ci avait eu le temps de prendre ses dispositions; il fit résolument face au péril, et, solidement appuyé par les zouaves de la garde, se montra digne de sa vieille réputation.

Le moment était critique; il fallait à tout prix empêcher l'ennemi de reprendre pied dans Malakoff. Le général Frossard venait d'arriver avec quelques sapeurs du génie et cherchait à obstruer, sinon à fermer, l'étroit passage devant lequel étaient rangés nos héroïques Algériens. Mais ces premiers tra-

vailleurs tombent les uns après les autres, et les Russes s'avancent, se rapprochent, et regagnent insensiblement le terrain qu'ils ont perdu; ils sont là, la baïonnette basse, calmes, résolus, menaçants. Entraînés par l'exemple du lieutenant-colonel Roques, qui porte lui-même un gabion, les Tirailleurs se mettent à l'œuvre; parmi les corps amoncelés, ils jettent pêle-mêle des gabions, des fascines, des débris de toute sorte, et une barrière informe s'oppose bientôt aux efforts des assaillants. Pendant ce temps, la lutte continue, ardente, opiniâtre, acharnée. Une mêlée terrible s'engage sur ce parapet improvisé; les baïonnettes, tordues, brisées, ne peuvent plus servir : c'est à coups de crosse, à coups de pierres, qu'on attaque et qu'on se défend. Russes et turcos sont confondus; aux hourras des premiers se mêle le cri rauque des seconds; on s'invective, on s'insulte, on se provoque, on se défie, on se saisit, on s'étreint; et ce tourbillon humain roule, tourne, piétine sur des cadavres, sur des blessés, dans une boue sanglante; et le canon tonne au loin, des obus viennent soudain fouiller ces décombres, et deci, delà, c'est l'explosion d'une fougasse, d'une mine, qui couvre tout à coup cette scène d'un nuage sombre et laisse dans la terre un trou large et béant : instant sublime, où des deux côtés chaque combattant devient un héros.

Comment citer les noms de tous ceux qui, dans cette lutte infernale, furent admirables de sang-froid et d'intrépidité? Qui a vu tous les actes glorieux dont cette étroite arène fut le théâtre? Que d'héroïques actions ont dû rester ignorées! Que d'autres sans doute ont dû servir de sujet à ces récits mouvementés que l'Arabe aime tant à faire le soir, sous la tente, sans qu'aucune plume n'ait été là pour les recueillir!... Victime de son dévouement, le lieutenant-colonel Roques tombe l'un des premiers, la tête fracassée par un éclat d'obus. Un peu après, c'est le tour du capitaine Bonnemain. Ce dernier est atteint par une bombe, qui va en sifflant labourer le sol. Elle n'a pas éclaté; le blessé la suit des yeux avec une mortelle angoisse. Il ne peut fuir. Mais le sergent Mohamed-el-Hadj-Kadour a deviné le péril de son capitaine; il se précipite sur le projectile, le saisit, l'enlève contre sa poitrine et court vers une traverse blindée derrière laquelle il pense le jeter. Il n'a pas fait deux pas, que la bombe éclate, lui emporte les deux bras, lui laboure la poitrine, et, semant ses éclats de tous côtés, va achever le capitaine Bonnemain. Plus loin, c'est le lieutenant de Boyne qui se signale par une rare énergie. Entouré d'ennemis, il refuse de se rendre; il attend ses adversaires de pied ferme, tire sur eux les six coups du revolver dont il est armé, et parvient ainsi à se dégager, sans avoir, par le plus miraculeux des hasards, reçu une seule blessure.

Du côté des Russes, le courage est non moins ardent, le dévouement non moins admirable; presque tous les généraux succombent glorieusement. Dès le début de ce combat, le général Khroulef est grièvement blessé. Il passe le commandement au général Lisenko, qui tombe pour ne plus se relever. Le général Youferof succède à ce dernier : il a le même sort. Arrive le général Martineau : il a le bras droit emporté par un boulet. Vient enfin le général Chepelef, qui fait cesser cette boucherie inutile et ordonne la retraite.

Il était cinq heures du soir; le drapeau français flottait orgueilleusement

au-dessus de Malakoff; mais sur les autres points les attaques des alliés avaient complètement échoué : les divisions Dulac et La Motterouge au Petit-Redan, Codrington au Grand-Redan, Levaillant au bastion Central, d'Autemarre à la redoute Schwartz, n'avaient pu prendre pied dans les ouvrages ennemis, et avaient été ramenées avec de grandes pertes dans les parallèles d'où elles étaient parties. Mais, quelque fâcheux que fussent ces insuccès, la possession de Malakoff ne nous en assurait pas moins une complète victoire.

De ce côté, la lutte avait cessé; les troupes russes s'étaient retirées en arrière de la seconde enceinte, au-dessous du mamelon en allant vers le nord, et, seul, le canon jetait encore de temps à autre sa note sourde au sein de ce chaos. Dans l'intérieur de Malakoff, le génie et l'artillerie travaillaient activement pour remettre l'ouvrage en état de défense; les bataillons d'infanterie avaient conservé leurs emplacements respectifs et se tenaient prêts à repousser toute nouvelle attaque de l'ennemi. Mais ce dernier, sentant la partie définitivement perdue pour lui, était loin de songer à recommencer le combat; il évacuait successivement les différents ouvrages de l'enceinte et se retirait dans les quartiers bas de la ville; bientôt il allait même abandonner celle-ci, et ne laisser derrière lui qu'un épouvantable amas de ruines. La nuit vint. Le canon se tut; les rumeurs confuses qui s'élevaient encore des rues de Sébastopol s'éloignèrent peu à peu : un mystérieux silence s'étendit sur l'invisible cité. Tout à coup l'horizon s'illumina, des incendies apparurent de toutes parts, des explosions formidables bouleversèrent successivement les forts, les batteries, les bastions, les redoutes, les magasins un immense souffle de dévastation sembla envelopper la ville et ses faubourgs, et, à la lueur rougeâtre que répandit cet immense brasier, on put voir les derniers postes ennemis gagner la rive nord de la rade.

Le lendemain, à huit heures du matin, le régiment de Tirailleurs algériens quitta Malakoff et revint s'établir au camp de Traktir. Ce même jour, les Russes demandèrent un armistice pour enlever leurs morts et leurs blessés; le même devoir fut rempli par celles de nos troupes restées sur le théâtre de la lutte.

Nos pertes avaient été considérables : dix mille cinquante-quatre hommes hors de combat. Les Tirailleurs algériens, déjà bien décimés par l'assaut du 7 juin, avaient encore eu deux cent soixante et onze tués ou blessés, dont seize officiers.

Parmi ces derniers étaient tués :

MM. Roques,	lieutenant-colonel.
Rolland,	capitaine adjudant-major.
Bonnemain,	capitaine.
Meynard,	lieutenant.

Étaient blessés :

MM. Quinemant,	capitaine.
Dermier,	d°

MM. Lavigne,	capitaine.	
Baudier,	lieutenant.	
de Lammerz,	d°	
Abd-el-Kader-ben-Blidi,	d°	(mort de ses blessures).
Mohamed-Hamou-ben-Ali,	d°	
Mustapha-ben-Beyram,	d°	
Mohamed-Chibli,	d°	
Mohamed-bel-Hadj,	sous-lieutenant.	
Messaoud-ben-Ahmed,	d°	

Dans ces noms, le détachement de Constantine comptait ceux de MM. Quinemant, Dermier, Abd-el-Kader-ben-Blidi et Messaoud-ben-Ahmed. Ses pertes en hommes de troupe étaient de seize tués et vingt-sept blessés.

Ainsi se termina ce siège, sans précédent sous le rapport des moyens mis en œuvre par la défense et par l'attaque. Il avait duré onze mois. Dans cette lutte gigantesque, de nouveaux soldats, à peine d'hier au service de la France, qui jusque-là n'avaient eu à combattre qu'un ennemi qui leur était familier, qui n'avaient jamais été employés en dehors de leur propre pays, s'étaient placés au premier rang parmi les plus braves, les plus disciplinés, les plus endurcis aux fatigues et aux privations, les plus énergiques et les plus dévoués. Le plus bel éloge qu'on puisse faire d'eux après le récit de cette glorieuse campagne, c'est de reproduire l'ordre que le général Camou, commandant provisoirement le 2e corps depuis la blessure du général Bosquet, leur adressait le 1er octobre 1855.

« Tirailleurs algériens,

« L'empereur, content des services que vous avez rendus, et heureux de la part que vous avez eue dans cette guerre entreprise pour le maintien de la puissance du Sultan, vous rend à l'Algérie et à vos familles.

« Pendant cette lutte mémorable, vous avez été de vaillants soldats, et votre brillante conduite vous a acquis, dans l'armée française, une réputation dont nos alliés et notre ennemi lui-même vous ont reconnus dignes en vous égalant à nos meilleures troupes.

« Fatigues des travaux de siège, privations et souffrances de l'hiver, péril des combats, vous avez tout surmonté.

« Le 2e corps vous fait ses adieux, ainsi que son chef, qu'une blessure reçue en vous conduisant à la victoire prive du bonheur de vous exprimer lui-même ses sympathies. Chargé par lui d'être son interprète auprès de vous, je ne puis mieux faire que de rappeler les noms immortels de l'Alma, d'Inkermann, du mamelon Brancion, de la Tchernaïa, de Malakoff et de Sébastopol, autant de titres de gloires pour le régiment de Tirailleurs algériens, et que chacun de vous peut citer avec orgueil, fier d'avoir assisté aux plus grands événements militaires de l'histoire des peuples.

« Au camp de la Tchernaïa, le 1er octobre 1855.

« Le général de division commandant la 2e division et provisoirement le 2e corps d'armée,

« Signé : CAMOU. »

Ainsi que l'annonçait cet ordre, le régiment de Tirailleurs algériens allait quitter la Crimée; mais, avant de cesser de faire partie de l'armée d'Orient, il lui était réservé de prendre part au dernier succès que les alliés devaient remporter sur les Russes, à la dernière opération qui devait précéder la paix.

Le 2 octobre, une brigade française, commandée par le général de Wimpffen, et comprenant le 14e bataillon de chasseurs à pied, le 95e de ligne et le régiment de Tirailleurs algériens, reçut l'ordre de se rendre à Kamiesch; elle devait, avec la brigade anglaise du général Spencer, former une division qui, sous les ordres du général Bazaine, était destinée à une expédition sur Kinbourn, forteresse assez importante fermant le *liman* du Dniepr, sorte de golfe intérieur qui reçoit les eaux de deux fleuves considérables : le Dniepr et le Boug.

Le 7 octobre, la brigade française s'embarqua à Kamiesch, et la brigade anglaise à Balaklava. Le régiment de Tirailleurs algériens ne devait plus mettre le pied sur la terre de Crimée.

Le 8, la flotte arriva dans les parages d'Odessa; elle resta pendant cinq jours en position devant cette ville, et le 14 fit voile vers Kinbourn. Le 15, le débarquement commença, mais l'état de la mer ne permit de le terminer que le lendemain.

Le 16, une reconnaissance poussée en avant des lignes anglaises, à quatre ou cinq lieues dans les terres, rentra sans avoir rencontré l'ennemi.

Le bombardement par la flotte devait avoir lieu le 17; dans la nuit, une tranchée d'investissement fut ouverte à environ neuf cents mètres de la place, et vers une heure du matin ce travail se trouva assez avancé pour permettre d'y installer une partie du bataillon de chasseurs.

Le lendemain, dans la matinée, le général de Wimpffen reçut l'ordre de faire avancer ses troupes dans la plaine, de façon à être prêt à maintenir la garnison dans le cas où elle tenterait une sortie désespérée. A neuf heures et demie, les batteries flottantes ouvrirent le feu; bientôt les frégates et les canonnières vinrent y joindre le leur; enfin, vers midi, les gros vaisseaux saluèrent à leur tour la forteresse de leurs puissantes bordées. Pendant ce temps, du côté de la terre, d'habiles tireurs se glissaient jusqu'à quatre cents mètres de la place, et, abrités par de gros tas de bois, exécutaient un feu des plus précis qui prenait d'écharpe les canonniers des batteries ennemies.

Vers une heure et demie, la position n'était plus tenable pour les assiégés; leur artillerie, complètement démontée, était hors d'état de soutenir la lutte. L'attaque fut suspendue; des parlementaires furent envoyés au général russe, qui hésita longtemps, et finit enfin par accepter les clauses de la capitulation qui le faisaient prisonnier de guerre avec toute la garnison, soit quarante officiers et mille quatre cent vingt hommes. De ce fait, cent soixante-quatorze bouches à feu tombèrent en notre pouvoir. Cette brillante opération n'avait pas coûté un seul homme au régiment.

Le lendemain, les Russes faisaient sauter le fort d'Otchakow, situé en face de Kinbourn, de l'autre côté de la passe du *liman*.

Les jours suivants, pendant que les canonnières anglaises et françaises ex-

ploraient le Dniepr et le Boug, une partie des troupes alla camper à environ quinze kilomètres dans les terres, au village de Pakrovka. Des reconnaissances furent envoyées dans les différentes directions, et le régiment de Tirailleurs poussa jusqu'à Otchérétina, à une journée plus avant dans l'intérieur. L'ennemi ne se montra nulle part. Cependant, au moment où l'on quittait Pakrovka pour revenir à Kinbourn, une forte troupe de cavalerie russe apparut soudain à une faible distance du village qu'on venait d'évacuer. Trois compagnies de Tirailleurs algériens furent aussitôt déployées pour faire face à une agression qui paraissait imminente; mais l'ennemi ne tarda pas à s'éloigner, et la marche continua sans être marquée par aucun autre incident.

Le 26, le régiment fut embarqué à bord du *Fleurus*, qui le ramena à Kamiesch, où il fut immédiatement transbordé sur l'*Hercule*. Le 30 octobre, ce dernier bâtiment mettait à la voile, et le 27 novembre, après une traversée des plus heureuses, il entrait dans le port d'Alger. Il y avait dix-neuf mois que les Tirailleurs algériens avaient quitté cette ville. Une magnifique réception y avait été préparée en leur honneur. Le général Randon, gouverneur général, suivi d'un nombreux état-major, d'un brillant cortège de chefs indigènes, de musiques françaises et arabes, vint lui-même au-devant d'eux et les accompagna jusqu'à leur campement, en dehors de la porte d'Isly. Sur tout leur parcours, des fleurs, des bouquets, des acclamations, des vivats enthousiastes leur furent prodigués par la foule, qui leur prouva ainsi l'admiration qu'avait fait naître le récit de leurs glorieux succès. Le soir, une immense diffa leur fut offerte par leurs coreligionnaires, et la population européenne leur témoigna ses sympathies en donnant à leur intention une grande soirée théâtrale, dans laquelle furent représentés divers épisodes ayant trait à la campagne d'Orient.

Quelques jours après, le gouverneur général les passait en revue, et les contingents d'Oran et de Constantine étaient dirigés sur leur province respective. De nouvelles ovations attendaient ces braves à leur arrivée à Constantine, de nouvelles fêtes avaient été préparées; mais ici leurs réjouissances revêtirent un caractère plus intime; leurs parents, leurs amis, tous ceux qui leur étaient chers, et dont ils avaient été si longtemps séparés étaient là pour les recevoir, les féliciter et leur exprimer la joie qu'éveillait leur retour.

Un décret du 10 octobre, complété par une décision ministérielle du 7 novembre, prononçait le licenciement du régiment de Tirailleurs algériens pour le 31 décembre 1855. Les militaires qui en faisaient partie devaient être versés dans les trois régiments indigènes créés par le même décret, et cela de façon que chacun d'eux pût revenir dans sa province d'origine, à moins cependant qu'il eût manifesté une intention contraire. C'est ainsi que le détachement de Constantine allait entrer dans la composition du 3e régiment, et apporter dans ce nouveau corps les nobles traditions de discipline, de courage et de dévouement qu'il avait puisées sur le sol de la Crimée.

CHAPITRE XV

(1854-1855)

Opérations en Algérie pendant les années 1854-1855. — (1854) Expédition dans la grande Kabylie. — Prise du col de Sidi-Aïssa. — Combats des 17, 20 et 30 juin. — Dissolution de la colonne. — Le commandant Guichard remplace le commandant Jolivet. — Opérations contre les Nemencha. — Occupation de Tuggurt. — (1855) Création d'un deuxième bataillon de Tirailleurs indigènes dans la province de Constantine. — Licenciement des bataillons de Tirailleurs indigènes et création de régiments de Tirailleurs algériens.

Pendant qu'une notable partie du bataillon de Tirailleurs de Constantine se couvrait de gloire en Crimée, la portion de ce corps demeurée en Algérie avait été loin de rester inactive. Grâce aux efforts du commandant Jolivet, aidé en cela par les capitaines Vindrios, Le Bustier, Fossiat-Deschâtres et Pelisse, cette portion avait été rapidement réorganisée. Son effectif, considérablement réduit par le premier contingent envoyé en Orient et par les importants renforts dont il avait bientôt fallu le faire suivre, s'était presque aussitôt trouvé reconstitué, et, dès le mois de mai, quatre compagnies ayant chacune un effectif de près de deux cents hommes étaient prêtes à reprendre la campagne.

La province était assez tranquille; cependant un bruit, qui pouvait entraîner à de graves conséquences en s'accréditant, s'était tout à coup répandu parmi les indigènes : on se répétait dans les douars que la guerre d'Orient allait nous faire abandonner l'Algérie, et cet espoir, d'abord timidement caressé par quelques tribus indépendantes, avait pris peu à peu une consistance qui menaçait de le faire partager par celles qui paraissaient nous être le plus dévouées. D'un autre côté, la Kabylie subissait encore la sourde influence de Bou-Baghla, ce chef opiniâtre que nous avons vu se présenter devant Bougie en 1851, et déjà, au mois d'avril, une colonne avait dû être envoyée sur le Sébaou pour surveiller cette contrée, où son parti, quoique vaincu, était encore assez puissant pour demeurer une constante inquiétude pour les environs de la petite place de Delhys. Il importait donc, quelque diminuée

qu'eût été l'armée d'occupation, de se montrer en force au sein de ces populations rebelles, pour bien les persuader que nous n'étions pas prêts à faire volontairement le sacrifice de notre conquête. Un corps expéditionnaire fut organisé dans ce but avec toutes les troupes disponibles des provinces d'Alger et de Constantine, et il fut décidé que les opérations auraient pour théâtre la région comprise entre Tizi-Ouzou, Ksar-Kebouch, Dellhys et Bougie.

Les troupes de la province de Constantine formèrent une division qui fut placée sous les ordres du général de Mac-Mahon. D'après les ordres du gouverneur général, cette division devait marcher sur Tifrit, puis se porter de ce point vers Chaoufa, pour y opérer sa jonction avec les troupes venues de la province d'Alger.

Le 18 mai, le bataillon de Tirailleurs quitta Constantine pour se rendre à Sétif, où devait s'organiser la colonne. Au moment de son départ, il avait un effectif de dix-sept officiers et de six cent quarante-cinq hommes.

Le mouvement commença le 26. On se dirigea d'abord sur Bougie, où l'on arriva le 30. Le 31, on quitta ce poste, pour remonter la rive gauche de l'Oued-Sahel. Le 3 juin, on arrivait à Tizi-Takerin. Le 4, la colonne se remit en route à cinq heures du matin; elle arriva au bivouac de Souk-el-Had, vers onze heures. Les tentes furent dressées sur les bords de l'Oued-el-Had, petit ruisseau alimenté par les nombreux ravins descendant du sommet d'une montagne située à douze ou quatorze cents mètres de là.

La crête de cette montagne semblait, vue du camp, former un arc de cercle dont la convexité aurait été tournée vers le nord; sur plusieurs points elle présentait des rochers abrupts; sur ses flancs, quelques bouquets d'arbres et de la broussaille paraissaient rendre ses pentes, sinon impraticables, du moins fort difficiles à gravir. Un sentier étroit, partant des bords de l'Oued-el-Had et menant directement au col de Sidi-Aïssa, était la seule communication y donnant accès.

A peine les troupes eurent-elles commencé à installer leur bivouac, que toutes les hauteurs environnantes se couvrirent de Kabyles. On les voyait de loin construisant en toute hâte des retranchements en pierres sèches; ils se préparaient visiblement à nous disputer énergiquement le passage du défilé.

Il était midi; les troupes furent aussitôt rassemblées et organisées dans l'ordre suivant: à l'extrême droite, le 7e bataillon de chasseurs à pied; puis, à la gauche de ce bataillon, trois bataillons du 16e léger, deux bataillons de zouaves, un bataillon du 71e de ligne, et enfin, à l'extrême gauche, le bataillon de Tirailleurs indigènes. Elles se mirent en marche dans cet ordre, se dirigeant vers la montagne dont nous avons parlé plus haut. Les deux bataillons des ailes devaient presser leur marche, chercher à déborder les extrémités de la ligne ennemie, puis tourner cette dernière de façon à obliger les Kabyles à abandonner leurs positions.

Vers deux heures, le mouvement tournant étant assez prononcé, le général de Mac-Mahon fit donner le signal de l'attaque; toutes les troupes s'élancèrent à l'assaut; en même temps le bataillon de Tirailleurs et celui des

chasseurs se rabattaient sur les flancs de l'ennemi. Voyant sa retraite près de lui être coupée, ce dernier s'empressa d'abandonner les hauteurs qu'il avait si soigneusement fortifiées. Le bataillon de Tirailleurs avait eu deux hommes blessés.

Après une poursuite de quelques instants, les deux brigades rentrèrent au bivouac, et la journée se passa sans qu'aucun Kabyle se montrât aux environs de nos avant-postes.

Le lendemain, la marche fut reprise dans la direction de Tifrit. Le 12, les troupes des deux provinces opérèrent leur jonction; les deux divisions ne formèrent plus alors qu'une seule colonne sous les ordres du général Randon, gouverneur général. Le bataillon de Tirailleurs se trouva compris dans la deuxième brigade (colonel Piot) de la deuxième division. Le 13, ce bataillon fut passé en revue par le général Randon, qui se montra fort satisfait de son attitude et de sa tenue.

Le 16, le bivouac fut établi sur la crête des montagnes des Beni-Yahia. On devait faire séjour le lendemain.

Le 17, vers dix heures du matin, on commença à apercevoir de nombreuses bandes de Kabyles se réunissant sur la ligne de crêtes bornant l'horizon au sud. La division de Constantine prit immédiatement les armes et fut divisée en trois groupes; le bataillon indigène forma, avec un demi bataillon de zouaves, le groupe de gauche, dont M. le lieutenant-colonel Paër eut le commandement.

Cette dernière colonne avait pour mission d'enlever le col de Tizi-Oulem. Elle s'engagea dans un étroit chemin en corniche, tracé sur le flanc du Faït-Oudja, et se trouva bientôt devant la position, qu'elle aborda des deux côtés à la fois. La résistance fut opiniâtre; mais l'ennemi, voyant sa droite près d'être tournée par le bataillon de Tirailleurs, se retira précipitamment, abandonnant une partie de ses morts et de ses blessés. Après avoir franchi le col, le lieutenant-colonel Paër reçut l'ordre de brûler tous les villages qui se trouvaient sur la gauche. Ce fut encore le bataillon indigène qui se chargea de cette opération.

A six heures et demie, toutes les troupes étaient rentrées au camp.

Le bataillon de Tirailleurs avait eu onze blessés, dont M. Cayrol, lieutenant, atteint d'un coup de feu à la poitrine. Le soir, le commandant Jolivet reçut pour sa troupe les plus flatteurs éloges de la part du gouverneur général.

Un brouillard intense étant survenu, la colonne séjourna encore trois jours sur le territoire des Beni-Yahia. Le 20, six bataillons de la division d'Alger et trois de celle de Constantine, parmi lesquels celui des Tirailleurs indigènes, quittèrent le camp à six heures du matin, sous les ordres du général Randon, pour se porter sur le territoire des Beni-Menguillet. L'opération projetée avait pour but de dévaster le pays et de détruire plusieurs villages, notamment celui de Taourir-Inteditz, l'orgueil de la tribu. Ce village se trouvait placé sur un contrefort boisé à croupe arrondie se détachant de la grande chaîne des Sebt. Les Kabyles en avaient crénelé les maisons, barricadé les rues, et couvert les approches au moyen d'abatis.

Ce furent les bataillons de la division d'Alger qui eurent pour mission de l'enlever. Après une lutte acharnée, ils finirent par s'y établir de vive force. Immédiatement on procéda à la démolition des maisons et à la dévastation des jardins et des vergers environnants. Le bataillon de Tirailleurs de Constantine fut chargé de protéger les travailleurs contre les Kabyles, qui revenaient en nombre pour s'opposer à la destruction de leurs habitations et de leurs récoltes. L'ennemi ne tarda pas à se montrer agressif et à diriger sur nos troupes une fusillade des plus nourries; mais le bataillon de Tirailleurs, passant aussitôt à une vigoureuse offensive, l'aborda à la baïonnette, le culbuta, le rejeta dans un ravin où, pendant un instant, eut lieu un sanglant combat corps à corps qui se termina par la fuite précipitée des Kabyles, qui, à partir de ce moment, n'inquiétèrent plus la colonne. Ils avaient laissé cinquante des leurs sur le terrain. Presque toutes les blessures étaient le fait de la baïonnette. Les Tirailleurs comptaient un homme tué et vingt-six blessés, pertes assez sensibles et qui témoignent suffisamment de l'ardeur de la lutte.

L'opération avait complètement réussi; les troupes furent rassemblées et ramenées au camp. Le lendemain, les Beni-Menguillet vinrent faire leur soumission.

Le 25, le camp fut levé et porté à Djouma-Nétonich-Guida, sur les contreforts des Beni-Itouragh. Le 26, eut lieu une nouvelle sortie contre les contingents de cette tribu, qui furent dispersés après un assez vif combat, où le bataillon eut deux hommes blessés. Le 28, la colonne reprit sa marche et se dirigea vers la plaine du Sébaou. Le 30, les deux divisions quittèrent leurs bivouacs à quatre heures du matin, pour se porter au centre de la tribu des Beni-Idjer. Après trois heures de marche, on arriva près de Tléta, sur la rive droite du Cheba-Bouzian. Sur les bords de cette rivière s'élevaient plusieurs villages, dont les principaux étaient: Bouzian, au fond d'un vallon très riche; Sahel, Ekia-Toussen, au sommet de la crête d'un contrefort projeté par la chaîne principale des Beni-Idjer, et, à l'extrémité sud de ce contrefort, sur un pic dominant la rive droite de l'Oued-Sahel, Taourir, où se voyait la maison du fameux Bou-Baghla.

En s'approchant de Bouzian, l'avant-garde de la division de Constantine fut assaillie de coups de fusil; de nombreux Kabyles s'étaient embusqués derrière les arbres qui bordaient la rivière, et de là dirigeaient un feu bien ajusté sur le bataillon de zouaves qui se trouvait en tête de la colonne. Ce bataillon reçut aussitôt l'ordre de s'avancer au pas de course; en même temps un bataillon du 71e de ligne se portait en avant pour appuyer ce mouvement, pendant que celui des Tirailleurs indigènes se déployait plus à droite, et commençait à gravir les pentes abruptes qui s'étendaient au pied d'Ekia-Toussen.

Ce dernier point semblait être le centre de la résistance; c'était là que les Kabyles se trouvaient en plus grand nombre, ce fut là aussi qu'ils se défendirent avec le plus d'opiniâtreté. Cependant rien ne put résister à l'admirable élan des Tirailleurs; sous le feu meurtrier des Kabyles, le bataillon gravit la montagne au pas de course, puis aborda résolument le village, d'où l'ennemi

fut bientôt chassé. De leur côté, les zouaves s'étaient emparés du village de Bouzian. Les Arabes étaient en fuite sur tous les points. Vers onze heures, trois bataillons de la division d'Alger se portèrent en avant, avec mission de couvrir la retraite. Celle-ci s'opéra lentement, en bon ordre, et à midi toutes les troupes se trouvaient sous la tente.

Le bataillon de Tirailleurs indigènes, qui avait fourni l'effort principal de la journée, avait également subi les pertes les plus considérables; ces dernières s'élevaient à deux hommes tués et trente-deux blessés, chiffre énorme pour un combat qui avait duré si peu d'instants.

Le 2 juillet, ce fut le tour du village de Taourir. Les bandes chassées dans la journée du 30 juin étaient venues s'y réunir et tentaient de s'y fortifier. Une partie des troupes sortit du camp, et le village, abordé par le 7e bataillon de chasseurs à pied et le 3e bataillon du 16e léger, qu'appuyait le bataillon de Tirailleurs indigènes, fut enlevé avec un entrain remarquable.

Dans cette journée, le bataillon de Tirailleurs n'eut que deux blessés.

Ce dernier combat amena la complète soumission des Beni-Idjer. Le but de l'expédition était atteint. Le 6 juillet, le gouverneur général prononça la dissolution de la colonne. Les troupes devaient rentrer dans leurs garnisons respectives. Avant de les quitter, le général Randon leur laissa l'ordre suivant :

« Soldats des divisions d'Alger et de Constantine,

« Vous avez dignement accompli votre longue et laborieuse campagne. Vous avez eu de grandes fatigues à endurer, de rudes combats à livrer. Vous avez surmonté tous ces obstacles par votre persévérance et votre courage.

« Vos glorieuses journées des 4, 9, 20, 26, 27 et 30 juin, 1er et 2 juillet, sont inscrites aux plus belles pages de notre guerre d'Afrique. Le sang précieux que vous venez de verser fécondera le sol de notre conquête, que vous venez encore d'agrandir.

« Soldats, vous avez bien mérité de la France et de l'empereur. Notre auguste souverain reconnaîtra vos brillants services. Votre général en chef les signalera, comme ils le méritent, à Son Excellence le ministre de la guerre, qui sera votre chaleureux intermédiaire auprès de Sa Majesté. »

Un autre ordre, en date du 13 août, signalait les noms de ceux qui s'étaient plus particulièrement distingués dans le cours de cette expédition. Étaient cités au bataillon de Tirailleurs indigènes :

MM.	Villers,	capitaine.
	Cayrol,	lieutenant.
	Mallot,	d°
	Renaud,	sergent-major.
	Labessi,	sergent.

Le 17 juillet, le bataillon était de retour à Constantine.

Le 29 juin, le commandant Jolivet avait été nommé lieutenant-colonel. Ce

fut le commandant Guichard qui fut désigné pour le remplacer à la tête des Tirailleurs de Constantine.

Pendant que la portion principale du corps se trouvait en Kabylie, la 8e compagnie, qui fournissait plusieurs détachements dans les postes de l'est de la province, prenait part à un hardi coup de main dirigé contre les Nemencha.

Cette importante tribu était depuis longtemps en relations avec le faux chérif Mohamed-ben-Abdallah, et lui fournissait secrètement des armes, des munitions et des chevaux. Ces agissements méritaient une sévère punition.

Apprenant que quelques-uns de ses douars se trouvaient campés près du défilé de l'Ouba, le commandant supérieur de Tébessa résolut de les y surprendre. Prenant avec lui un escadron de chasseurs, cinquante spahis, soixante-quinze Tirailleurs et cinquante goumiers, il quitta Tébessa dans la nuit du 22 au 23 mai, et au point du jour tomba sur les Arabes, qui étaient loin de s'attendre à cette agression. Il leur enleva trois cents tentes et leur tua soixante-trois hommes. Par la vigueur qu'il avait déployée dans cette marche difficile et par le concours qu'il avait prêté à la cavalerie dans l'enlèvement des douars, le détachement de Tirailleurs s'était attiré tous les éloges du chef de l'expédition.

Un des faits les plus importants de l'année 1854 fut l'occupation de Tuggurt.

Depuis longtemps cette oasis, dont dépendait alors le Souf et toute la vallée de l'Oued-R'rir, obéissait à la famille des Ben-Djellab, dont quelques membres avaient même, à diverses époques, pris le titre pompeux de sultan. En 1834, le général Voirol étant gouverneur général, le cheik de Tuggurt, qui jusque-là n'avait reconnu que nominalement la suprématie des beys de Constantine, se mit en relations avec l'autorité française, et donna bientôt à son attachement à notre cause le caractère d'une certaine fidélité. Lors de l'occupation de Biskra en 1844, son fils Abd-er-Rhaman-ben-Djellab, devenu cheik à son tour, vint même, sans y être sollicité, reconnaître la suzeraineté de la France et s'engager à payer un tribut annuel de vingt mille francs, à la simple condition de pouvoir fréquenter nos marchés.

De ce jour, nos rapports avec Tuggurt devinrent de plus en plus suivis, et le cheik ne demandait qu'à s'abandonner tout à fait à notre influence, lorsque, vers la fin de 1851, il fut brusquement assassiné. Il ne laissait que des enfants en bas âge, mais il avait eu la précaution, avant sa mort, de demander l'investiture pour son fils aîné, âgé de huit ans. Cette faveur lui avait été accordée; seulement le cheik el-arab Si-Ahmed-el-Hadj-ben-Ganah devait exercer le pouvoir jusqu'à la majorité de l'enfant. Le cheik el-arab, au lieu de se rendre immédiatement à son poste et de faire reconnaître son autorité, attendit, perdit du temps, négocia, indisposa les habitants de l'oasis, et finalement trouva la ville fermée lorsqu'il s'y présenta.

Il existait alors un autre membre de la famille des Ben-Djellab : c'était un nommé Selman-ben-Djellab. Il était cousin du dernier cheik et prétendait être le seul héritier légitime du pouvoir; plusieurs fois déjà il avait fait des tentatives pour s'en emparer; mais, toutes ayant échoué, il s'était enfin réfugié à Ouargla auprès du chérif Mohamed-ben-Abdallah. Aussitôt qu'il apprit ce qui s'était passé entre les habitants de Tuggurt et le cheik el-arab, il vint à

Temacin, réunit autour de lui une partie des tribus de la région, marcha contre Tuggurt et s'en empara.

A partir de ce moment, Selman-ben-Djellab et Mohamed-ben-Abdallah firent cause commune et se mirent à razzer toutes les tribus qui nous étaient restées fidèles. Préoccupé par les graves événements dont le nord de la province était alors le théâtre, le général commandant la division avait dû momentanément se désintéresser de cette grave question; mais vers la fin de 1854 la Kabylie paraissant pacifiée, il allait enfin pouvoir reporter une partie de son attention vers le sud.

Le mois de novembre arrivait; avec lui la récolte des dattes allait commencer et les exactions du cheik et du chérif reprendre leur cours. Pour mettre les oasis à l'abri de leurs coups de main, il fut décidé qu'un goum de huit cents chevaux et de treize cents fantassins, soutenu par deux escadrons de spahis et une compagnie de Tirailleurs indigènes, irait, sous les ordres du commandant Marmier, des spahis, prendre position à Mégarin, au nord de Tuggurt. De ce point on pouvait surveiller les mouvements de Selman-ben-Djellab, et être à même de se porter rapidement au secours des oasis du Souf, au cas où celles-ci se trouveraient menacées. Pendant ce temps une réserve, comprenant un bataillon du 68e de ligne, trois escadrons de chasseurs et deux obusiers, devait se réunir à Mérayer, sous le commandement du colonel Desvaux, et se tenir prête à venir appuyer la colonne du commandant Marmier.

Ce fut la compagnie du capitaine Vindrios qui fut désignée pour faire partie de la colonne de Mégarin. Le mouvement commença le 16 novembre. A cette époque Mohamed-ben-Abdallah, prévenu de nos intentions, était à El-Oued, cherchant à recruter des défenseurs pour Tuggurt. Quant à Selman, il s'assurait de la fidélité des populations de l'Oued-R'rir en pesant sur elles pour les obliger à déposer leurs dattes dans la place.

Le 18 novembre, la colonne du commandant Marmier arrivait à Rayou; le 22, elle campait à Mérayer; le 24, elle couchait près d'Ourlana, et, le 25, à Sidi-Rached. A partir de ce dernier point, elle trouva les oasis abandonnées : les habitants s'étaient réfugiés à Tuggurt. Cependant à Mégarin, où l'on arriva le 26, les Arabes n'avaient pas fui; mais ils nous reçurent avec des manifestations tellement hostiles, qu'on crut un moment qu'il allait falloir les réduire par la force. Voyant enfin qu'on allait agir envers eux avec la dernière rigueur, ils demandèrent l'aman.

Le commandant Marmier voulut ensuite se porter sur Taïbet-el-Gueblia, pour fermer la retraite aux contingents que Mohamed-ben-Abdallah amenait à Tuggurt; mais il fut devancé sur ce point par le chérif, et il dut en toute hâte rentrer à Mégarin pour n'être pas à son tour coupé de sa base d'opérations.

Le camp français avait été établi contre l'oasis de Mégarin. On savait très bien que la sourde hostilité des habitants de cette oasis rendait cette position dangereuse; mais le besoin de rester à côté de l'eau nous imposait cette fâcheuse situation, dont le cheik et le chérif allaient profiter pour nous attaquer.

Le 29 novembre, on aperçut tout à coup, à environ une lieue du camp, la cavalerie de Mohamed-ben-Abdallah. Une partie du goum monta aussitôt

à cheval et, soutenue par un détachement de spahis, marcha au-devant des cavaliers arabes, qui s'enfuirent en cherchant à attirer les nôtres dans la plaine. On crut à une simple escarmouche; mais au même instant de grands cris s'élevèrent de l'oasis de Mégarin, et une masse de deux mille fantassins en déboucha brusquement pour se jeter sur le camp. C'était l'infanterie du cheik et du chérif, qui, grâce à la connivence des habitants de l'oasis, avait pu se cacher dans celle-ci pour en sortir au moment où notre attention allait se trouver concentrée sur l'action de la cavalerie.

Cette tactique, très habilement combinée, aurait infailliblement réussi sans la présence de troupes régulières. Mais la compagnie du capitaine Vindrios, qui avait pris les armes dès la première alerte, se jeta résolument sur cette infanterie, qu'elle arrêta d'abord, et qu'elle enfonça ensuite avec une ardeur que décuplait l'imminence du péril. Pendant ce temps, les spahis, entraînant le goum, chargeaient à fond cette masse confuse, faisant çà et là des trouées profondes, taillant, sabrant avec un acharnement qui ne cessa que lorsqu'il n'y eut plus un seul ennemi à combattre. Se voyant repoussés, Selman et Mohamed-ben-Abdallah avaient pris la fuite sans s'inquiéter de leurs malheureux fantassins. Ces derniers laissèrent environ cinq cents hommes sur le terrain; il n'y eut de sauvé que ce qui put gagner les oasis voisines et s'y cacher. De notre côté, nous avions onze morts et quarante-six blessés, dont deux hommes tués et huit blessés pour la compagnie de Tirailleurs.

Le lendemain, le commandant Marmier fit faire une reconnaissance le long de l'oasis de Tuggurt; il n'en partit pas un coup de fusil. Le même jour, des habitants commencèrent à venir au camp; la plus intime confraternité s'établit aussitôt entre eux, les spahis, les Tirailleurs et les Arabes du goum. Le 1er décembre, Selman réunit ses contingents et voulut les haranguer; mais, au lieu de le suivre, ils se dispersèrent. Le cheik aurait alors voulu s'enfermer dans Tuggurt pour nous résister avec le peu qui lui restait de fidèles; mais le chérif, qui se rappelait le siège de Laghouat, où il avait failli être pris, s'y opposa. Le colonel Desvaux venant d'arriver à Mérayer, les deux chefs craignirent d'être cernés et prirent la fuite, abandonnant la ville, dans laquelle le commandant Marmier entra le lendemain sans coup férir. Le 5 décembre, le colonel Desvaux arrivait à son tour et prenait officiellement possession de la place.

Selman et le chérif s'étaient retirés dans le Souf. Les oasis de cette région avaient toujours relevé de Tuggurt; le colonel Desvaux s'y porta, reçut partout des soumissions, obligea les chefs rebelles à s'enfuir dans le Djerid tunisien, et, le 22 décembre, revint à Tuggurt. Le 26, Si-Ali-ben-Ferath, le chef de la famille des Okkas, fut nommé caïd de Tuggurt, de l'Oued-R'rir et du Souf. Selman, qui s'était réfugié en Tunisie, fut arrêté sur l'ordre du bey et interné à Tunis. Quant à Mohamed-ben-Abdallah, il parvint encore une fois à s'échapper.

Après avoir séjourné encore quelque temps dans la région et en avoir assuré l'administration, le colonel Desvaux rentra à Batna, ramenant avec lui les troupes des deux colonnes, à l'exception d'un détachement de cinquante Tirailleurs, qui fut laissé à Tuggurt sous les ordres de M. Mohamed-ben-Kassem, sous-lieutenant indigène.

Un ordre du gouverneur général porta bientôt à la connaissance de l'armée d'Algérie les noms des braves qui s'étaient le plus distingués dans cette périlleuse opération. Étaient cités dans la compagnie de Tirailleurs :

M. Vindrios, capitaine, pour avoir, par l'élan et la direction donnés à sa compagnie, contribué au succès de la journée du 29 novembre.

M. Jouanneau, sous-lieutenant.

M. Fargue, sergent-major.

M. Mohamed-ben-Amraoui, tirailleur, pour avoir pris deux drapeaux après avoir tué les porteurs.

M. Taïeb-ben-Ali, sergent, blessé.

En récompense de l'acte de bravoure qu'il avait accompli, le tirailleur Mohamed-ben-Amraoui fit partie d'une députation envoyée à Paris pour présenter à l'empereur les drapeaux pris dans le combat de Mégarin.

Si l'année 1854 avait été remplie par des expéditions dans toutes les parties de la province, l'année 1855 devait, en revanche, s'écouler dans le calme le plus parfait. Au nord comme au sud, à l'est comme à l'ouest, la tranquillité ne cessa pas un instant de régner. Aussi les Tirailleurs indigènes ne prirent-ils part à aucun événement qui mérite d'être noté. Seules quelques modifications survenues dans leur organisation sont à relater ici.

Le 9 janvier, parut un décret impérial portant création, dans chacune des provinces de l'Algérie, d'un deuxième bataillon de Tirailleurs indigènes, et réduisant le nombre des compagnies dans les bataillons d'infanterie légère d'Afrique.

Aux termes de ce décret, les nouveaux bataillons devaient recevoir la même organisation que les premiers. Toutefois le nombre des compagnies à former immédiatement n'était que de quatre; les autres, jusqu'à concurrence de huit, ne devaient l'être qu'au fur et à mesure que le ministre l'ordonnerait.

Les deux compagnies de dépôt du régiment qui était en Crimée étaient supprimées.

Les cadres des compagnies à organiser devaient être pris dans les cadres de ces deux compagnies et dans ceux des neuf compagnies retirées aux bataillons d'infanterie légère d'Afrique.

Le commandant Arnaudeau, qui sortait du bataillon indigène d'Oran, fut chargé de cette nouvelle organisation. Elle eut lieu le 1er mars 1855.

Entrèrent dans la composition de ce nouveau bataillon :

1° La 9e compagnie du 2e bataillon du régiment de Tirailleurs algériens (régiment de Crimée);

2° Les cadres des 8e, 9e et 10e compagnies du 3e bataillon d'infanterie légère d'Afrique;

3° Un contingent d'hommes ayant appartenu au 1er bataillon de Tirailleurs indigènes.

Les événements ne permirent pas à ce nouveau corps de se graver la plus courte page avant d'être confondu dans le 3e régiment de tirailleurs algériens. Nous l'avons dit plus haut, la province traversa en 1855 une ère de paix

absolue, et lorsque, le 31 décembre, les deux bataillons de Tirailleurs indigènes furent dissous pour servir à la formation du 3ᵉ Tirailleurs actuel, le 2ᵉ de ces bataillons n'avait encore pris part à aucune expédition.

Là s'arrêtent les annales de cette troupe qui eut nom *Tirailleurs indigènes de Constantine*. Créée en vue d'un rôle purement auxiliaire, et dans le but d'en faire une milice provinciale destinée bien plus à assurer les opérations fiscales qu'à prendre part aux grandes expéditions et aux luttes sanglantes des premiers jours de l'occupation, elle était insensiblement devenue un corps d'élite propre à toutes les missions, un bataillon éprouvé dont les services ne se comptaient plus. Instruction, bravoure, discipline, dévouement : telles étaient les nobles traditions que des chefs intelligents y avaient peu à peu développées, et qu'ils laissaient comme héritage à ceux qui, avec les mêmes éléments, allaient organiser le 3ᵉ régiment de Tirailleurs algériens. Aussi notre devoir est-il de rendre un reconnaissant hommage à cette phalange de jeunes officiers qui consacrèrent leurs efforts, leur talent, leur expérience à perfectionner le soldat indigène, à en faire ce merveilleux instrument qu'il est resté depuis, à lui donner cette attitude pleine de dignité, cette coquetterie particulière, cette allure fière et dégagée que tout le monde admire chez lui. Honneur à ceux qui lui ont inspiré cette attentive déférence qu'il a pour ses chefs, ce profond attachement qu'il témoigne pour son drapeau, cet ardent amour de la gloire et des dangers qu'il faut traverser pour atteindre à cette palme éphémère, qu'il a si souvent arrosée de son sang !

DEUXIÈME PARTIE

(1856-1871)

DEPUIS LA FORMATION DU RÉGIMENT
JUSQU'A SA RENTRÉE DE CAPTIVITÉ, APRÈS LA CAMPAGNE
CONTRE L'ALLEMAGNE

CHAPITRE I

(1856)

Décret impérial portant création de trois régiments de Tirailleurs algériens. — Organisation du 3e régiment. — Tableau du personnel (officiers). — Répartition des garnisons — Modifications dans l'armement. — Affaire du 11 mai contre les Amoucha. — Expédition des Babors. — Combats du 31 mai et du 2 juin. — Dissolution de la colonne. — Razzia sur les Nemencha. — Réception du drapeau. — Expédition de l'est. — Colonnes du sud.

Le rôle brillant joué en Crimée par les Tirailleurs algériens leur avait non seulement assuré une place définitive et des plus enviables dans les rangs de l'armée française, mais il avait en même temps démontré l'importance que cette troupe était susceptible d'acquérir en développant sa force, les services qu'elle serait peut-être un jour appelée à rendre dans les lointaines expéditions, et enfin l'appoint qu'elle apporterait dans la défense même du pays. Il ne fallait plus considérer les turcos seulement comme des auxiliaires spécialement destinés à nous prêter leur concours dans l'œuvre de conquête que nous avions entreprise dans le nord de l'Afrique, comme des hommes uniquement préparés à cette guerre d'embuscades, à cette lutte de surprises, à ces combats individuels dont depuis quelques années la Kabylie était le théâtre, mais encore comme des soldats dont l'incomparable élan pouvait, sur un champ de bataille plus vaste, devenir un puissant élément de succès. Désormais ils faisaient

intégralement partie des forces effectives de la France; leur dévouement n'était plus à éprouver, et le gouvernement pouvait sans crainte leur donner une organisation définitive, conforme en tout à celle des autres corps d'infanterie, et répondant à l'extension que la pacification progressive de la partie montagneuse de l'Algérie donnait de jour en jour au recrutement. On a déjà vu qu'un 2e bataillon avait été organisé dans chaque province; cette création était maintenant devenue insuffisante, et, en tout cas, restait défectueuse, en ce sens qu'elle formait deux corps distincts, pouvant ne pas avoir le même esprit, ne pas jouir de la même prédilection parmi les indigènes, ne pas être également choisis par ces derniers; il importait de réunir les forces de chacune des trois provinces en un seul groupe, de les placer sous le même commandement, de leur donner une seule administration, en un mot de remplacer les anciens bataillons par des régiments. Ces considérations ne manquèrent pas de frapper le général Randon, qu'une longue expérience avait mis à même d'apprécier les qualités militaires des troupes indigènes, et, sur sa proposition, le maréchal Vaillant, alors ministre de la guerre, fit signer un décret prescrivant la formation de trois régiments de Tirailleurs algériens avec les huit bataillons existant déjà, y compris le régiment qui se trouvait en Orient. Ce n'était, en réalité, qu'un troisième bataillon à créer dans chaque province, et nous allons voir que dans celle de Constantine les enrôlements furent assez nombreux pour porter immédiatement l'effectif du 3e régiment à un chiffre atteignant presque au complet réglementaire fixé par le décret constitutif.

DÉCRET IMPÉRIAL

PORTANT CRÉATION DE TROIS RÉGIMENTS DE TIRAILLEURS ALGÉRIENS

Saint-Cloud, le 11 octobre 1855.

Napoléon, etc...

Vu la loi du 9 mars 1831, l'ordonnance du 7 décembre 1841, l'arrêté du 31 octobre 1848, et les décrets des 13 février 1852, 9 mars 1854 et 9 janvier 1855,

Considérant qu'il importe de constituer définitivement, sur des bases solides et homogènes, l'infanterie indigène de l'Algérie,

Sur le rapport de notre ministre secrétaire d'État au département de la guerre,

Avons décrété et décrétons ce qui suit :

ART. 1er. Il est créé trois régiments de Tirailleurs algériens. Chacun de ces régiments aura trois bataillons de six compagnies, et sera composé conformément au tableau annexé au présent décret.

ART. 2. Ces régiments prendront les nos 1, 2 et 3. Le premier sera formé dans la province d'Alger, le second dans la province d'Oran, et le troisième dans la province de Constantine.

ART. 3. Toutes les dispositions qui régissent les bataillons de Tirailleurs indigènes sont applicables aux régiments de Tirailleurs algériens. Seulement l'avan-

cement aux grades de sous-lieutenant, de lieutenant et de capitaine, au lieu de s'effectuer sur l'ensemble des bataillons, s'opérera par régiment.

ART. 4. Par dérogation à l'art. 34 de l'ordonnance du 16 mars 1838, les emplois qui viendront à vaquer, par suite de la réorganisation de l'infanterie indigène de l'Algérie, seront donnés à l'avancement des militaires des corps où la vacance se sera produite.

ART. 5. Les six bataillons de Tirailleurs indigènes et le régiment de Tirailleurs algériens actuellement existants seront licenciés, et leurs éléments fondus dans les trois nouveaux régiments de Tirailleurs algériens.

Fait au palais de Saint-Cloud, le 10 octobre 1855.

Signé : NAPOLÉON.

Par l'empereur,

Le maréchal de France ministre secrétaire d'État au département de la guerre,

Signé : VAILLANT.

Ainsi qu'on vient de le voir, il n'était rien changé à la composition des cadres des anciens bataillons indigènes, pas plus d'ailleurs qu'au mode de recrutement en usage dans ceux-ci depuis leur formation. Un tableau annexé au décret ci-dessus fixait de la manière suivante le complet réglementaire d'un régiment de Tirailleurs algériens :

Officiers.	Français	70	106
	Indigènes	36	
Troupe.	Français	279	3,059
	Indigènes	2,780	

Restait à arrêter la dissolution du régiment de Tirailleurs algériens et des six bataillons de Tirailleurs indigènes, ainsi qu'à déterminer la composition du personnel (officiers) de chacun des trois nouveaux régiments. Ces questions furent définitivement réglées par une décision impériale du 7 novembre, approuvant les dispositions contenues dans le rapport ci-dessous :

RAPPORT A L'EMPEREUR

« Paris, le 7 novembre 1855.

« SIRE,

« En conformité du décret impérial du 10 octobre 1855, portant création de trois régiments de Tirailleurs algériens et dissolution des six bataillons de Tirailleurs indigènes et du régiment de Tirailleurs algériens actuellement exis-

tants, j'ai l'honneur de proposer à Votre Majesté l'adoption des mesures suivantes :

« La dissolution du régiment de Tirailleurs algériens et des six bataillons de Tirailleurs indigènes aura lieu le 31 décembre suivant.

« Les officiers qui font partie de ces corps, et qui se trouvent en non-activité par le seul fait du licenciement, seront replacés, le même jour, dans les trois régiments de Tirailleurs algériens.

« La composition des cadres d'officiers de ces régiments sera conforme au tableau ci-joint.

« Le mode de répartition suivi dans ce tableau a pour but, en ce qui concerne les officiers français, d'égaliser l'ancienneté dans les trois régiments, et, en ce qui regarde les officiers indigènes, de les maintenir dans les provinces dont ils sont originaires.

« L'époque de la rentrée en Algérie du régiment de Tirailleurs étant encore incertaine, et ce corps pouvant, d'ici à cette époque, acquérir de nouveaux droits à des récompenses, je pense qu'il y a eu lieu de décider que toutes les vacances devront en être comblées avant son départ de Crimée, sauf à donner aux militaires promus par M. le maréchal Pélissier la destination affectée aux officiers qu'ils auront remplacés.

« Si Votre Majesté accueille ces propositions, je la prie de vouloir bien revêtir de son approbation le présent rapport, ainsi que le tableau qui l'accompagne.

« Le maréchal de France ministre secrétaire d'État
au département de la guerre,

« Signé : VAILLANT.

« Approuvé,

« Signé : NAPOLÉON. »

A ce rapport était joint le tableau des officiers désignés pour constituer les cadres de chacun des trois régiments de Tirailleurs. On trouvera ci-après les noms de ceux qui étaient affectés au 3e.

En exécution du décret et de la décision précités, les 1er et 2e bataillons de Tirailleurs indigènes furent licenciés le 31 décembre 1855, l'un à Constantine, l'autre à Sétif. Le 1er janvier 1856, eut lieu, à Constantine, la formation effective du 3e régiment de Tirailleurs algériens. Le procès-verbal de cette opération fut dressé par M. Rossignol, adjoint de première classe à l'intendance militaire, délégué par l'intendant militaire de la division. Le même jour, le général Maissiat, commandant la province, présida lui-même à l'organisation du nouveau corps, en faisant reconnaître, devant la troupe réunie sous les armes, les officiers désignés pour en faire partie. Une reconnaissance analogue fut ensuite effectuée à l'égard des sous-officiers et caporaux; enfin le général inspecteur procéda à l'installation du conseil d'administration central, et le régiment dont nous faisons ici l'historique eut nom et rang dans les autres corps de l'armée. Il comprenait trois bataillons à six compagnies et se composait des divers éléments provenant :

1° Du 1er bataillon de Tirailleurs indigènes de Constantine;

2° Du 2e bataillon de Tirailleurs indigènes de Constantine;

3° Du détachement de Tirailleurs indigènes de Constantine revenant de Crimée et ayant fait partie du régiment de Tirailleurs algériens.

La situation jointe au procès-verbal faisait ressortir l'effectif suivant :

Officiers.	86
Troupe	2,414

Voici quel était le classement des officiers :

ÉTAT-MAJOR

MM. Liébert,	colonel.
Castex,	lieutenant-colonel.
Vinciguerra,	major.
Alliou,	capitaine trésorier.
Germain,	capitaine d'habillement.
Brasseur,	sous-lieutenant adjoint au trésorier.
Manouvrier,	sous-lieutenant porte-drapeau.
Poulet,	médecin-major.
Hervé,	médecin aide-major.

1er BATAILLON

MM. Guichard,	chef de bataillon.
Groût de Saint-Paër,	capitaine adjudant-major.

1re compagnie.

MM. Estelle, capitaine.
Galland, lieutenant français.
Hadj-Hassem, lieut. indigène.
Hiriart, sous-lieutenant français.
Mohamed-Ali-Djegerli, s.-l. ind.

2e compagnie.

MM. Beaumelle, capitaine.
Fabre de Montvaillant, lieut. fr.
Moireau, sous-lieut. français.
Mohamed-ben-Kassem, s.-l. ind.

3e compagnie.

MM. Conot, capitaine.
Cabiro, lieutenant français.
Mohamed-Bournass, lieut. ind.
Louvet, sous-lieut. français.
Amar-ben-Kalafat, s.-lieut. ind.

4e compagnie.

MM. Mallat, capitaine.
Billon, lieutenant français.
Caddour-ben-Brahim, lieut. ind.
Pélissier, sous-lieut. français.

5e compagnie.

MM. Letellier, capitaine.
Verdier, lieutenant français.
Mohamed-ben-Toudji, lieut. ind.
Fargue, sous-lieut. français.
Messaoud-ben-Ahmed, s.-l. ind.

6e compagnie.

MM. Munier, capitaine.
Maussion, lieutenant français.
Roussel, sous-lieut. français.

2e BATAILLON

MM. Arnaudeau, chef de bataillon.
Alzon, capitaine adjudant-major.

1re compagnie.

MM. Viéville, capitaine.
de Paillot, lieutenant français.
Lavondes, sous-lieut. français.
Achmet-Khodja, sous-lieut. ind.

2e compagnie.

MM. Védie, capitaine.
Sorin, lieutenant français.
Guérin de Tourville, s.-lieut. fr.
Larbi-ben-Lagdar, s.-lieut. ind.

3e compagnie.

MM. Saar, capitaine.
Ramakers, lieutenant français.
Mohamed-bel-Gasm, lieut. ind.
Dufour, sous-lieut. français.
Ali-ben-Osman, sous-lieut. ind.

4e compagnie.

MM. Berrué, capitaine.
Brisson, lieutenant français.
de Foy, sous-lieut. français.

5e compagnie.

MM. Desmaison, capitaine.
Lacroix, lieutenant français.
Saïd-ben-Mohamed, lieut. ind.
Sénac, sous-lieut. français.
Ali-ben-Toumi, sous-lieut. ind.

6e compagnie.

MM. Clemmer, capitaine.
Ceccaldi, lieutenant français.

3e BATAILLON

MM. Cottret[1], chef de bataillon.
Chevreuil, capitaine adjudant-major.

1re compagnie.

MM. Dorsène, capitaine.
Quinemant, lieutenant français.
Achmed, lieutenant indigène.
Lescure, sous-lieut. français.
Achmed-ben-Omar, s.-l. ind.

2e compagnie.

MM. Cayrol, capitaine.
Aubrespy, lieutenant français.
Cléry, sous-lieut. français.
Abderrhaman-ben-Ekarfi, sous-lieutenant indigène.

3e compagnie.

MM. Soumet, capitaine.
Burin, lieutenant français.
Ahssen-ben-Krélill, lieut. ind.
Bosviel, sous-lieut. français.
Ahmed-Assen-ben-Kinaoua, sous-lieutenant indigène.

4e compagnie.

MM. Lucas, capitaine.
Marion-Dumersan, lieut. franç.
Coussières, sous-lieut. français.

[1] Nommé à la date du 19 janvier.

5e compagnie.

MM. de Lacvivier, capitaine.
Angammare, lieutenant français.
Renaud, sous-lieut. français.
Moktar-ben-Youssef, sous-lieutenant indigène.

6e compagnie.

MM. Beaudier, capitaine.
de Boyne, lieutenant français.

Dix-neuf vacances, se répartissant comme il suit, n'étaient pas encore remplies :

Lieutenants indigènes.	10	19
Sous-lieutenants français	2	
— indigènes	6	
Médecin aide-major.	1	

L'absence de candidats aptes aux fonctions d'officiers n'avait pas permis de porter le cadre indigène au complet réglementaire. Il le fut plus tard, au fur et à mesure que l'instruction des sous-officiers vint permettre de donner de l'avancement à ces derniers.

Le colonel Liébert, qui venait d'être placé à la tête de cet important commandement, était un officier de haute valeur, ayant fait toute sa carrière militaire en Algérie et connaissant à fond la langue, les mœurs et le caractère des indigènes. Dans sa main ferme et habile, les Tirailleurs allaient non seulement conserver cet excellent esprit auquel ils devaient d'avoir vu grandir si rapidement leur réputation naissante, mais encore acquérir de nouvelles qualités, et justifier cette réputation, en élevant leur dévouement à la hauteur du rôle de plus en plus honorable qu'allait bientôt leur créer les événements. Il était secondé dans sa tâche d'organisateur par le lieutenant-colonel Castex, que nous avons vu, comme chef de bataillon, blessé glorieusement dans la tranchée devant Sébastopol, et qui apportait, dans les fonctions qu'il allait remplir, une longue expérience puisée dans un séjour de plusieurs années au bataillon indigène d'Alger.

Les bataillons obéissaient à des chefs possédant tous au plus haut degré cette autorité large et éclairée que donne la bienveillance unie au talent. Sous leur intelligente et énergique direction, l'instruction allait être activement poussée. Le 1er était sous les ordres de M. Guichard, qui, en 1854, avait remplacé le commandant Jolivet à la tête du bataillon de Tirailleurs de Constantine; le 2e, de M. Arnaudeau, qui, en mars 1855, avait été chargé d'organiser le 2e bataillon de Tirailleurs de la province; et enfin le 3e allait recevoir M. Cottret, qui devait plus tard commander au Mexique le bataillon de marche formé avec un contingent des trois régiments de Tirailleurs algériens. Quant aux capitaines, aux lieutenants et aux sous-lieutenants du cadre français, ils provenaient tous des précédents corps indigènes licenciés, et se trouvaient par conséquent familiarisés de longue date avec les éléments spéciaux qu'ils allaient

avoir à façonner et à diriger. Il eût certainement été difficile de constituer un corps d'officiers présentant plus d'homogénéité, réunissant plus de savoir, en un mot étant mieux préparé que celui-là à la tâche laborieuse qui lui incombait. Aussi ne ferons-nous que nous en rapporter à l'opinion des divers inspecteurs généraux, en disant que le 3e Tirailleurs fut bientôt l'un des régiments les plus brillants de l'armée d'Afrique.

Au moment de l'organisation, les garnisons se trouvèrent ainsi réparties :

État-major du régiment				à Constantine.
Les six compagnies		du 1er	bataillon	à —
1re, 3e, 4e et 5e	—	du 2e	—	à Sétif.
2e	—	du 2e	—	à Bordj-bou-Arréridj.
6e	—	du 2e	—	à Bou-Saâda.
1re	—	du 3e	—	à Biskra.
2e et 3e	—	du 3e	—	à La Calle.
4e	—	du 3e	—	à Tebessa.
5e et 6e	—	du 3e	—	à Batna.

Un détachement pris sur tout le régiment à Tuggurt.

La plupart de ces garnisons étaient permanentes. Aussi, malgré le chiffre assez élevé de l'effectif, restait-il bien peu d'hommes disponibles pour le cas où le régiment aurait été appelé à prendre part à une expédition importante. Pour remédier à cette insuffisance, des officiers indigènes furent envoyés dans les places de Bône, Guelma, Djidjelli et Bougie, pour y recruter. Leurs opérations furent des plus satisfaisantes; et, du mois de janvier au mois de juillet, il n'y eut pas moins de neuf cent neuf hommes d'enrôlés.

A cette époque, ainsi que cela se pratique encore pour certains postes de spahis, les fractions qui se trouvaient à résidence fixe s'établissaient en smala. Ce système apportait une amélioration sensible dans la subsistance des compagnies et aidait considérablement au recrutement, à cause des relations que cette vie collective et absolument conforme aux habitudes du pays amenait généralement avec les Arabes des tribus. Il resta en usage jusqu'à ce que, sur l'initiative du colonel Le Poittevin de Lacroix, on eût donné aux Tirailleurs l'ordinaire des autres troupes.

L'armement se composait alors du fusil modèle 1847. En 1855, le général Randon avait fait essayer l'emploi des carabines à tige dans une compagnie du 1er bataillon de Tirailleurs de Constantine; mais cette tentative n'avait pas donné tous les résultats qu'on en attendait : les indigènes n'avaient pas su tirer parti des qualités balistiques de cette nouvelle arme, qui dans leurs mains perdait ainsi sa principale supériorité. On ne se découragea cependant pas; au commencement de 1856, quatre cent cinquante fusils à tige furent de nouveau distribués, et l'on en arma la 1re compagnie de chaque bataillon. Cette fois, grâce à la persévérance des instructeurs, le but désiré fut atteint, et le régiment compta dès lors un groupe de tireurs d'élite auquel on donna le nom de *carabiniers*. Les services que ces derniers rendirent par la suite

dédommagèrent largement de leurs efforts les officiers qui s'étaient consacrés à cette laborieuse éducation.

La campagne de 1856 s'ouvrit par une brusque insurrection en Kabylie et par un combat qui, bien que malheureux, n'en reste pas moins, pour le 3e Tirailleurs, un des faits les plus honorables qui soient dans son glorieux passé.

Les Kerrata, fraction des Beni-Meraï, grande tribu dont le territoire s'étend à l'ouest du Djebel-Babor, avaient assassiné le cheik institué par notre autorité. Voulant punir ce lâche attentat, le colonel Desmaretz, qui commandait alors la subdivision de Sétif, envoya aussitôt contre eux le chef du bureau arabe avec un goum de cent chevaux. Mais lorsque cet officier se présenta devant les villages incriminés et voulut exiger qu'on lui livrât les coupables, il fut assailli à coups de fusil et n'eut que le temps de se retirer.

C'était un acte de rébellion; il fallait un exemple éclatant. Dès qu'il en fut informé, le colonel Desmaretz renvoya le goum, mais en le faisant appuyer par trois cent vingt-deux hommes des 3e, 4e et 5e compagnies du 2e bataillon de Tirailleurs algériens, sous les ordres du commandant Arnaudeau.

Ce détachement quitta Sétif le 10 mai au soir, et, après une marche forcée d'au moins soixante kilomètres, exécutée dans la nuit, arriva le lendemain devant les villages révoltés. En un instant ceux-ci furent pris et brûlés, ainsi que la mosquée de Sidi-Atia, la plus vénérée du pays.

Mais, pendant ce temps, la nouvelle de la marche des Tirailleurs s'était rapidement répandue dans les environs, et de nombreux contingents du Babor et du Ferdjiouah (Beni-Meraï, Menchar, Ouled-Salah, Ouled-Aïssa, etc.) s'étaient immédiatement réunis pour marcher au secours de la fraction attaquée. Lorsque, leur opération terminée, nos compagnies voulurent songer à la retraite, le nombre des rebelles qu'elles avaient eu à combattre se trouvait considérablement grossi, et de tous les points de l'horizon d'autres Kabyles accouraient pour couronner les crêtes au pied desquelles la petite colonne devait défiler.

Le mouvement en arrière commença et s'effectua d'abord dans le plus grand ordre, dans la direction de l'Oued-Berd. L'ennemi n'était pas encore trop agressif, et bien que sa force, qui allait s'augmentant toujours, dût inspirer une certaine inquiétude à ceux qui connaissaient sa ruse et son acharnement, on marchait avec confiance et sans hâte vers le point où l'on espérait trouver le salut. Que craignait-on, en effet? L'Oued-Berd traversé, on allait se trouver sur le territoire des Amoucha, des alliés fidèles qui ne manqueraient pas de nous offrir leurs concours et sous la protection desquels on pourrait enfin prendre un peu de repos, et même au besoin attendre des secours de Sétif. La distance qui en sépare est bientôt franchie; on arrive, on passe le ruisseau tant désiré : on est chez des amis. Mais de toutes parts la fusillade éclate, de tous côtés de nouveaux assaillants surgissent : les Amoucha sont aussi contre nous. Méconnaissant la voix de leurs chefs, ils se joignent aux autres rebelles, et la montagne, la vallée, aussi loin que l'œil peut s'étendre, ne sont qu'une vaste forêt de burnous, qu'un fourmillement d'êtres sauvages poussant des cris féroces et se ruant sur nos pauvres soldats, au moment où ceux-ci croyaient atteindre enfin au terme de leurs efforts.

Les Tirailleurs firent cependant bravement face au danger; un gros d'ennemis s'étant avancé pour leur couper la retraite dans le lit même de l'Oued-Berd, ils fondirent sur lui à la baïonnette, pénétrèrent fort avant dans sa masse profonde, mais ne purent parvenir à l'enfoncer. Il fallut même renoncer à l'espoir de se faire jour sur ce point; le nombre des Kabyles grossissait toujours, notre petite troupe pouvait être cernée. Réunissant alors ses trois compagnies, le commandant Arnaudeau se jeta avec elles sur la gauche, et, s'élançant à leur tête, les entraîna vers un col dont l'enlèvement était pour nos soldats une question de vie ou de mort. Toutes les crêtes qui le dominaient étaient couvertes par les Amoucha. Oubliant leurs fatigues, les Tirailleurs se précipitèrent avec l'ardeur du désespoir sur ces traîtres, dont la défection était la chose la plus inattendue; et une lutte sanglante, terrible, sans merci de part et d'autre, commença immédiatement pour se continuer pendant au moins dix kilomètres sans trêve ni répit, et dans l'incroyable proportion d'un contre dix.

Tout ce que peut le courage, tout ce dont est capable l'héroïsme, fut tenté dans ce critique et sublime moment : le col fut enlevé, les Kabyles se virent rejetés sur les flancs de la montagne, le terrain se trouva momentanément dégagé; mais, ces ennemis culbutés, d'autres non moins menaçants les remplacèrent aussitôt, et la retraite devint un incessant effort, pour lequel il eût fallu des Titans au lieu d'hommes épuisés par vingt heures de marche ou de combat. Qu'on se figure, en effet, une troupe partie la veille de Sétif, ayant fait quinze lieues dans la nuit et, sans avoir pris le moindre repos, se battant depuis le matin, refaisant la même étape au milieu de populations soulevées, voyant à chaque pas les difficultés grandir, et subissant la cruelle nécessité de combattre, de combattre toujours pour n'être pas cernée, pour n'être pas massacrée par un ennemi implacable, dont l'audace et l'acharnement redoublaient à mesure qu'il sentait sa proie lui échapper.

Cette meurtrière action dura tant qu'on fut sur le territoire des Amoucha. Enfin on atteignit Sétif; on fit l'appel : quatre-vingt-dix hommes manquaient. Plus tard, lorsqu'il fut possible d'obtenir des renseignements sur le sort de ces malheureux, il fut établi que quarante-deux avaient été tués dans le combat; les autres avaient reçu des blessures plus ou moins graves et étaient restés entre les mains des Arabes, qui les avaient achevés pour la plupart.

En présence de cette situation, le général Maissiat, commandant la division, dirigea aussitôt les troupes disponibles de la province sur Sétif. Le 17 mai, la 1re compagnie du 3e bataillon, les 1re, 3e, 4e du 1er bataillon et la 1re du 2e bataillon quittèrent Constantine sous les ordres du colonel Liébert. Le 21, ces compagnies arrivèrent à Sétif. La colonne devait se former au camp de Medjez-el-Foul, à environ vingt-cinq kilomètres au nord, sur le territoire des Ouled-Ameur; les 2e, 3e, 4e et 5e compagnies du 2e bataillon s'y étaient déjà rendues dans la journée du 20; les autres les y rejoignirent le 22. La portion du régiment qui se trouva alors réunie pour prendre part à l'expédition constitua un effectif de trente-quatre officiers et de mille soixante-trois hommes. On en forma deux bataillons, qui restèrent sous les ordres des commandants Guichard et Arnaudeau.

Le 29, le général Maïssiat vint prendre le commandement supérieur des troupes. Il organisa celles-ci en deux brigades, qui furent placées, la première sous les ordres du colonel de Margadel, la seconde sous le commandement du colonel Desmaretz. Le régiment de Tirailleurs se trouvait dans la première.

Le but de l'expédition qui allait s'ouvrir était d'abord de punir sévèrement la tribu des Amoucha pour sa participation au combat du 11, puis de soumettre de nouveau par la voie des armes toutes les populations kabyles qui s'étaient insurgées dans le territoire compris entre l'Oued-Berd et la mer, depuis l'embouchure de l'Oued-Agrioun jusqu'à Ziama.

Le 30, la colonne se porta à Aïn-Fortas, chez les Ouled-Djebar. Le 31, à onze heures du matin, la première brigade, un bataillon de zouaves, toute la cavalerie et deux obusiers de montagne furent dirigés sur le pays des Ouled-Khalfala, où de nombreux rassemblements avaient été aperçus sur le versant est du Djebel-Mentanon, au pied du Babor. Le goum ouvrait la marche; venait ensuite le régiment, avec le 2e bataillon en tête. Après avoir brûlé les villages des Ouled-Djebar, des Argueb et des Khalfala, l'avant-garde traversa l'Oued-Berd et se trouva au pied du Djebel-Mentanon.

Le feu s'ouvrit aussitôt entre le goum et les Kabyles. Ces derniers occupaient une très forte position sur les deux rives de l'Oued-Berd : sur la rive droite, ils défendaient le village de Sidi-Rezek-Allah; sur la rive gauche, ils garnissaient les crêtes d'un contrefort du Djebel-Mentanon dominant les villages et les jardins des Aïaoun-Sultann. Le 2e bataillon s'était avancé au pas de course à la suite du goum et avait pris position sur la rive gauche de la rivière; le 1er s'était déployé à la gauche du 2e, et, après avoir détruit deux villages, avait par ses feux déterminé la retraite d'un important groupe d'ennemis. Pendant ce temps, le 7e de ligne s'était emparé de la position d'Aïaoun-Sultann.

A ce moment, le général ayant décidé l'occupation de toutes les positions, le colonel Liébert reçut l'ordre de s'établir au village de Rezek-Allah. Se mettant à la tête de deux compagnies du 1er bataillon, le colonel traversa la rivière sous le feu de l'ennemi et aborda vigoureusement les Kabyles, qui en un instant furent culbutés et successivement chassés des gourbis et des jardins qui leur servaient d'abris. C'était sur ce point que se trouvait leur ambulance; après l'avoir vaillamment défendue, ils cherchèrent à sauver leurs blessés, mais ils ne purent parvenir à en emporter qu'une partie, l'autre resta entre nos mains. L'occupation de Rezek-Allah avait décidé du succès : l'ennemi fuyait de toutes parts. La poursuite commença et se continua jusque près du village de Taguerboust, au pied du Djebel-Babor.

Nous restions maîtres de tout le Djebel-Mentanon. Cette opération, qui avait commencé par une reconnaissance, s'était terminée par un combat décisif. Les Kabyles avaient subi des pertes considérables, mais ils nous avaient chèrement fait payer le succès : le régiment comptait à lui seul un officier blessé, M. Louvet, sous-lieutenant, deux hommes tués et trente-six blessés.

On bivouaqua sur les positions conquises. Le lendemain, les troupes qui étaient restées à Aïn-Fortas rejoignirent le nouveau bivouac.

Le 2 juin, la 2e brigade et la cavalerie étant allées faire une reconnaissance,

quelques contingents profitèrent de l'éloignement de cette partie des troupes pour attaquer les grand'gardes du 71e de ligne. Celles-ci se défendirent énergiquement, et l'ennemi, repoussé sur tous les points, se retira dans le village de Taguerboust, position réputée imprenable d'où il pouvait menacer notre camp. Le général résolut de l'en déloger aussitôt et de détruire la zaouïa, les jardins et les nombreux villages des Ouled-Salah groupés autour de ce point.

Ce fut le 3e Tirailleurs qui eut pour mission d'exécuter cette difficile opération. Les deux bataillons descendirent dans le lit de l'Oued-Berd, en suivirent le cours, et vinrent déboucher au-dessous de Taguerboust et du marabout des Ouled-Aïssa. Le mouvement s'exécuta avec tant d'ordre, de rapidité et de précision, que les Kabyles, surpris, essayèrent à peine de résister. On ne leur donna du reste pas le temps de se reconnaître; aussitôt arrivés, les bataillons s'élancèrent sur Taguerboust, l'enlevèrent avec un élan irrésistible, et en moins d'une heure occupèrent tous les points dominant les habitations des Ouled-Salah. L'ennemi fuyait en désordre vers la partie supérieure du Babor.

La nuit approchait; il n'était pas possible d'aller plus loin. Après qu'on eut mis le feu à tous les gourbis, les diverses fractions du régiment furent rassemblées, et, vers six heures, on abandonna la position sans sonnerie. Quand l'ennemi s'aperçut de notre mouvement de retraite, les points les plus difficiles étaient déjà évacués. Sous la protection de la compagnie des carabiniers du 2e bataillon, le régiment continua sa route sans être trop inquiété. A huit heures, tout le monde était rentré au camp.

Les pertes de la journée s'élevaient à un homme tué et douze blessés.

A partir de ce moment, la résistance des Kabyles fut complètement vaincue; les opérations n'allaient plus comprendre que quelques reconnaissances et des travaux ayant pour but d'ouvrir des voies de communication.

Le 9, on quitta le camp d'Aïaoun-Sultann; la colonne contourna le Djebel-Mentanon par le sud, traversa l'Oued-Berd un peu au-dessus du marabout de Sidi-Atia, et vint s'établir sur la rive droite dans l'angle formé par l'Oued-Berd et l'Oued-Menalla. Le 10, on se porta à Aïn-Sidi-Tallout. Vers midi, quelques groupes de Kabyles s'étant montrés sur les hauteurs, on envoya quatre compagnies du régiment pour les disperser; mais l'ennemi se contenta de tirer quelques coups de fusil qui n'atteignirent personne, puis il prit la fuite pour ne plus reparaître de la journée.

Le 16, une partie de la brigade Desmaretz, renforcée par le 1er bataillon du régiment, se porta chez les Ouled-Salah et les Beni-Drassen. De nombreux villages et jardins furent brûlés ou détruits, et la colonne rentra sans être inquiétée.

Le 20, le camp fut levé; la colonne alla s'établir à Tamerdja-Zoudj, chez les Ouled-Salah entre le Babor et le Tababor. Le 21, un brouillard épais empêcha toute sortie. Le 22, eut lieu une opération contre les Ouled-Ayades, fraction des Ouled-Salah qui conservait une attitude hostile. Grâce à un mouvement audacieux exécuté par le régiment appuyé par trois compagnies de chasseurs à pied, les Kabyles, surpris et déconcertés, se dispersèrent sans résister. Quelques coups de fusil furent cependant échangés, mais sans qu'il y eût un seul homme d'atteint chez nous.

Cette opération fut la dernière de l'expédition. La chaleur était devenue excessive; les troupes commençaient à avoir besoin de repos. Jusqu'au 2 juillet, elles furent encore employées aux travaux des routes; puis, le 3, la colonne fut dissoute, et les divers détachements renvoyés dans leurs garnisons respectives. Le 11 juillet, le colonel Liébert rentrait à Constantine avec les compagnies qui en étaient parties, à l'exception de la 1re du 2e bataillon restée à Sétif, où elle était arrivée le 7, avec les 2e, 3e, 4e et 5e de ce même bataillon.

Au moment de se séparer des différents corps qui avaient combattu sous ses ordres, le général Maissiat leur avait adressé un ordre des plus flatteurs, dont nous détachons le passage suivant :

« Je saisis cette occasion pour exprimer aux officiers et soldats combien j'ai été satisfait de la conduite qu'ils ont tenue pendant le cours de cette expédition. Malgré les difficultés du terrain, partout où l'ennemi s'est montré, il a été abordé avec un entrain et une vigueur qui, dès les premiers jours, lui ont laissé peu d'espoir sur les résultats de sa révolte; ses pertes sont considérables : quatre cents morts ou blessés, cinquante villages détruits ont vengé les trahisons des 10 et 11 mai. »

Et nous ajouterons : non seulement cette trahison était vengée, mais elle l'était en grande partie par ceux mêmes qui en avaient été victimes. Dans les journées du 31 mai et du 2 juin, les Tirailleurs avaient prouvé aux Kabyles que le souvenir de leurs frères lâchement assassinés dans les montagnes des Amoucha n'était pas près de s'éteindre chez eux.

Le 15 juillet, la 6e compagnie du 1er bataillon, sous les ordres du capitaine Munier, partit subitement de Batna pour coopérer à une razzia sur les Nemencha, non loin d'Aïn-Beïda. Cependant, malgré la rapidité de sa marche, elle arriva trop tard pour prendre une part effective à l'opération; celle-ci, menée uniquement par la cavalerie, fut un peu trop hâtée et ne donna pas tous les résultats qu'on était en droit d'attendre. Le 23, cette compagnie rentrait à Batna.

Le 27 juillet, eut lieu à Constantine une imposante cérémonie : la remise du drapeau destiné au régiment. Le général Maissiat, après une revue passée à cet effet, retraça en quelques mots les glorieux événements auxquels les Tirailleurs avaient déjà pris part, et confia au colonel Liébert ce noble emblème de la patrie. C'est ce même étendard qui allait recevoir la croix de la Légion d'honneur pour la prise de deux drapeaux ennemis au combat de San-Lorenzo, et le même encore qui, en 1870, devait être brûlé sur l'ordre du colonel Barrué, pour être soustrait aux Prussiens lors de la capitulation de Sedan.

Le 27 septembre, le 2e bataillon, détaché à Sétif, quitta cette ville pour aller à Akbou faire partie d'une colonne d'observation sous les ordres du colonel Desmaretz. Au bout d'un mois de séjour, les troupes qui composaient cette colonne rentrèrent dans leurs garnisons sans avoir eu un seul engagement.

Le 9 octobre, un détachement de cinquante Tirailleurs, commandé par le

sous-lieutenant Bosviel, quitta La Calle pour aller rejoindre à Bou-Hadjaâr une colonne qui, sous les ordres du général Périgot, devait opérer dans la vallée de la Medjerda. Le 16, eut lieu, sur les bords de cette rivière, un léger combat auquel ce détachement trouva l'occasion de prendre une brillante part. Le 26, M. Bosviel et ses cinquante hommes rentraient à La Calle.

Au commencement de décembre deux colonnes furent organisées, l'une à Biskra sous les ordres du général Desvaux, l'autre à Bou-Saâda sous le commandement du lieutenant-colonel Pein, pour faire une pointe dans le Sahara. La 1re compagnie du 3e bataillon (capitaine Dorsène) fit partie de la première de ces colonnes, et la 6e compagnie du 2e bataillon (capitaine Clemmer) de la deuxième. Le mouvement commença des deux côtés le 15 décembre. Le général Desvaux visita successivement Tuggurt, Temacin, Ouargla et Négrine, et rentra à Biskra le 9 février 1857, après cinquante-cinq jours de marche, sans avoir nulle part rencontré la moindre résistance. Quant au lieutenant-colonel Pein, il se dirigea d'abord sur Ouargla, et revint par Temacin, Tuggurt et Négrine. Le 18 février, il rentrait à Bou-Saâda, après avoir parcouru environ douze cent trente-trois kilomètres. Dans le cours de ces deux opérations, les Tirailleurs s'étaient fait remarquer par leur résistance à la fatigue, leur résignation devant les privations endurées et leur inaltérable entrain; ils avaient été surtout d'un grand secours pour nos relations avec les Arabes des oasis.

EXPÉDITION DE LA GRANDE-KABYLIE

CHAPITRE II

(1857-1858)

(1857) Expédition de la Grande-Kabylie. — Opérations de la colonne principale. — Prise d'Aguemoun (30 juin). — Dissolution du corps expéditionnaire. — Opérations de la division Maissiat. — Prise du col de Chellata (27 juin). — Combat du 29 juin. — Actes de courage de deux sous-officiers. — Rentrée des troupes. — Expédition de l'est. — (1858) Opérations dans le sud. — Le colonel de Lacroix est appelé au commandement du régiment. — Colonne de l'est. — Formation de deux compagnies destinées au Sénégal. — Expédition contre les Ouled-Aïdoun. — Colonne de l'Aurès.

L'année 1857 fut tout entière consacrée à l'expédition de la Grande-Kabylie, à laquelle prirent part toutes les troupes disponibles de l'Algérie. Cette expédition, qui devait être le couronnement de celles des années précédentes, était depuis longtemps demandée par le maréchal Randon, gouverneur général, pour en finir avec l'œuvre de pacification entreprise au sein de ces populations belliqueuses de la partie montagneuse des provinces de Constantine et d'Alger. Beaucoup de tribus de cette région n'avaient pas encore accepté notre autorité, et, parmi celles qui obéissaient à des cheiks et à des caïds nommés par nous, bien peu étaient sincères et consentaient à voir dans notre conquête l'immutabilité du fait accompli. On se rappelle les troubles survenus dans les Babors en 1856; d'autres, non moins sérieux, avaient éclaté à cette même époque dans la province d'Alger, et nécessité l'intervention du général de Ligny, commandant la subdivision de Dellys. L'agitateur le plus fanatique, en même temps que le plus dangereux, était cette fois un nommé El-Hadj-Amar. Ancien lieutenant de Bou-Baghla, il avait, après la mort de ce dernier, continué à prêcher la révolte dans tout le bassin du Sébaou, et son influence allait grandissant toujours. C'est sur son insti-

gation que les Kabyles avaient, au mois de septembre 1856, dirigé une attaque sur le poste de Dra-el-Mizan. Grâce aux mesures qui avaient été immédiatement prises, cette tentative avait été victorieusement repoussée; mais l'agitation était restée latente, et les troupes de la division d'Alger, sous les ordres des généraux Renault et Yusuf, avaient dû, jusqu'au mois de novembre, rester en observation dans la contrée.

Les opérations projetées allaient embrasser toute la Grande-Kabylie; pendant qu'un corps expéditionnaire de trois divisions devait, sous les ordres du gouverneur général, pénétrer dans cette contrée par l'ouest, une autre division, commandée par le général Maissiat, avait pour mission de se concentrer sur les frontières sud-est, en face du col de Chellata, l'un des passages de la grande crête rocheuse du Djurjura, et trois colonnes d'observation de s'établir, l'une à l'entrée de la vallée de Boghni, l'autre chez les Beni-Mansour, dans la vallée de l'Oued-Sahel, et enfin la dernière à Tazmalet, chez les Beni-Abbès. C'était là, en résumé, un vaste investissement qui allait enfermer le pays dans un cercle de baïonnettes.

La concentration de la colonne principale eut lieu en avant du fort de Tizi-Ouzou, dans la plaine du Sébaou. Vingt-cinq mille hommes obéissant aux généraux Renault, de Mac-Mahon et Yusuf, furent rassemblés là. Un seul bataillon du régiment fut appelé à en faire partie; il fut placé dans la brigade Périgot, qui elle-même fut comprise dans la 2e division, commandée par le général de Mac-Mahon.

A cet effet, l'état-major et les 1re, 5e et 6e compagnies du 3e bataillon, quittèrent Bône le 10 avril pour se rendre à Constantine, où ils arrivèrent le 14. Là ces compagnies, jointes aux 5e et 6e du 1er bataillon, formèrent un bataillon de marche qui fut placé sous les ordres du commandant Cottret. Le 17 avril, ce bataillon se mit en route pour Sétif, où se formait la brigade Périgot, laquelle quitta bientôt cette ville pour se rendre au camp de Tizi-Ouzou, où elle arriva dans les premiers jours de mai, après quinze jours d'une marche rendue souvent fort difficile par le mauvais état des chemins.

Le 17 mai, le maréchal Randon vint prendre le commandement en chef. Il décida que les opérations commenceraient par l'envahissement du territoire des Beni-Iraten, la tribu la plus importante parmi celles qui restaient insoumises. Ce mouvement devait avoir lieu le 19; mais, le mauvais temps étant survenu, il fallut l'ajourner.

Le 24, au point du jour, les trois divisions levèrent leur camp et se mirent lentement en marche vers l'est, celle du général Renault à droite, celle du général Yusuf au centre, enfin celle du général de Mac-Mahon à gauche. Dans cette dernière, ce fut la brigade Bourbaki qui fut chargée d'enlever les positions ennemies. Cette brigade avait devant elle un premier plan de terrains à pentes douces plantés de figuiers et occupés çà et là par quelques hameaux fortifiés; puis, à trois cents mètres au-dessus de la vallée, le village de Tacherahir, centre de la résistance sur ce point, et enfin, à une altitude d'à peu près huit cents mètres, le plateau de Souk-el-Arba, but des opérations de la journée. La brigade Périgot devait, en cas de besoin, appuyer son

mouvement, tout en s'étendant sur la droite, pour se relier avec les troupes du général Yusuf.

Tachcrahir fut rapidement enlevé; Belias, autre bourgade, subit bientôt le même sort, ainsi qu'Imaïseren et Bou-Afra, et la division de Mac-Mahon ne fut plus qu'à une faible distance du plateau de Souk-el-Arba. A ce moment elle reçut l'ordre de s'arrêter pour attendre les deux autres, légèrement en retard sur son mouvement. Dans la deuxième phase de la lutte, le bataillon du 3e Tirailleurs s'était déployé pour repousser une attaque tentée par des Kabyles que la division Yusuf avait rejetés sur la gauche. Deux compagnies, les 1re et 6e du 3e bataillon, furent même, pendant un instant, assez sérieusement engagées; on put croire que toute la 2e brigade serait obligée d'intervenir; mais, débordés par le 3e zouaves, pressés par un bataillon du 93e, les Kabyles ne résistèrent pas, et cherchèrent le salut dans une fuite précipitée, que favorisèrent un peu les profonds ravins descendant vers le Sébaou. Après cet effort, la lutte cessa de ce côté, et nos troupes n'eurent plus qu'à se fortifier dans les positions conquises, en attendant l'arrivée des autres divisions.

A midi, tout était terminé; nous étions victorieux sur tous les points; les Kabyles fuyaient dans toutes les directions. La poursuite devenant inutile, puisque le pays se trouvait, pour ainsi dire, cerné, les troupes s'établirent au bivouac, et se reposèrent des fatigues que ces huit heures de combat leur avaient coûtées. Le soir, la 3e compagnie du 1er bataillon fut envoyée en grand'garde; elle resta en position pendant vingt-quatre heures, et durant tout ce temps eut à repousser des attaques continuelles de la part de l'ennemi. Elle eut deux hommes tués, ce qui porta les pertes totales du bataillon, pour la journée du 24, à deux tués et quatorze blessés.

Dans cette circonstance, le sergent Hassein-ben-Ali s'était signalé par un acte de courage qui lui valut plus tard la croix de la Légion d'honneur. Un homme de son poste venait d'être tué et était resté entre les mains des Kabyles, qui se disposaient à le mutiler. Le sergent se précipite, disperse ses adversaires, et parvient à leur arracher le corps de son camarade, qu'il rapporte au poste en essuyant plusieurs coups de feu.

Le lendemain, les Beni-Iraten vinrent faire leur soumission; les jours suivants ce fut le tour des Beni-Fraoucen, des Beni-Bouchaïb, des Beni-Setka, des Beni-Mahmoud, etc.

Le 28, la division de Mac-Mahon s'établit à Aboudid. A partir de ce jour, les troupes allaient être employées à des travaux plus pacifiques : il s'agissait de relier Souk-el-Arba, où un fort allait être construit, à Tizi-Ouzou, au moyen d'une route dont les soldats seuls devaient être les ouvriers. Pendant un mois, la pioche et la pelle remplacèrent le fusil; une voie de communication se dessina bientôt sur les flancs de ces montagnes abruptes, et, le 14 juin, jour anniversaire de Marengo et de Friedland, le maréchal posa lui-même la première pierre du fort Souk-el-Arba, qu'on nomma d'abord fort Napoléon, et qui porte aujourd'hui le nom de fort National.

Restait cependant à soumettre les Beni-Menguillet, voisins immédiats des Beni-Iraten. Depuis un mois cette tribu se préparait à la résistance, et plu-

sieurs fois déjà nos grand'gardes avaient été attaquées. Le 24 juin, la division de Mac-Mahon commença la première son mouvement en quittant Aboudid, pour se porter contre le village d'Icheriden, position dominante où les Menguillet avaient concentré leurs défenses. De fortes barricades, des fossés profonds, des abatis, tels étaient les obstacles que les assaillants allaient trouver accumulés sous leurs pas.

Ce fut encore à la brigade Bourbaki que revint l'honneur de commencer l'attaque. Le 2e zouaves et le 54e de ligne s'élancèrent; mais lorsque, après avoir gravi les premiers contreforts donnant accès à Icheriden, ils débouchèrent à environ deux cents mètres de cette position, ils furent assaillis par un feu tellement violent, qu'ils durent s'arrêter. Le mouvement en avant ne put être repris qu'à l'arrivée d'un bataillon de la légion étrangère, qui tourna la position par la gauche. A ce moment, la charge sonna de nouveau sur toute la ligne, et le village fut enlevé.

Chassés d'Icheriden, les Kabyles s'étaient rejetés sur tous les versants de la montagne, prenant pour lignes de retraite les contreforts menant à la vallée des Beni-Yenni, et surtout un chemin sinueux allant au village d'Aguemoun-Isen, dernière position occupée par eux. La légion étrangère et le 2e zouaves essayèrent de les y poursuivre, mais ils durent bientôt se replier, décimés par un feu meurtrier. La brigade Périgot venait d'arriver; elle fut déployée en toute hâte et chargée de protéger d'abord la retraite de la brigade Bourbaki, puis d'occuper les positions qu'on venait de conquérir. Le combat dura plusieurs heures, diminuant peu à peu d'intensité, et enfin cessa tout à fait. La nuit vint, les troupes s'établirent au bivouac et ne furent plus inquiétées. La journée d'Icheriden avait été l'une des plus sanglantes qu'on eût vues en Algérie. Cependant le bataillon de Tirailleurs, qui n'était entré en ligne que fort tard, n'avait été aucunement éprouvé.

Le 25, la brigade Périgot fut chargée d'opérer une diversion sur les Beni-Yenni, attaqués en même temps par les divisions Renault et Yusuf.

Le 30, à deux heures de l'après-midi, cette brigade prit encore les armes, pour marcher sur Aguemoun-Isen, dernier point qui nous restait à enlever pour être maîtres de toute cette crête du Djurjura, qui s'étend parallèlement au cours supérieur du Sébaou. Trois colonnes furent formées : à gauche, le colonel de Chabron, avec deux bataillons de zouaves; au centre, le commandant Niepce, avec le 11e bataillon de chasseurs; à droite, le colonel Paulze d'Ivoie, avec le bataillon de Tirailleurs algériens et un autre du 93e de ligne.

Ce fut le bataillon de Tirailleurs qui eut pour mission d'enlever le village. Formant l'extrême droite de notre ligne, il descendit par un chemin rocailleux au fond d'un étroit ravin, qui lui permit de prononcer une partie de son mouvement tournant à l'abri des retranchements ennemis. La 6e compagnie (capitaine Munier) du 1er bataillon tenait la tête. Dès que ce mouvement fut achevé, le colonel Paulze d'Ivoie fit donner le signal de l'assaut; les Tirailleurs se précipitèrent avec leur vigueur accoutumée, et d'un seul élan gravirent la pente abrupte qui les séparait d'Aguemoun, protégés par l'inclinaison même du terrain, qui les plaçait dans un angle mort

où les balles kabyles ne pouvaient les atteindre. Enlevée par le capitaine Munier, qui le premier escalada les barricades ennemies, la 6e compagnie pénétra aussitôt dans la position; le restant du bataillon suivit de près, et bientôt les Kabyles, débordés sur tout leur front par nos trois colonnes, dont les ailes s'étaient rabattues, menacés sur leurs derrières par un mouvement de nos contingents alliés, commencèrent à s'enfuir, nous abandonnant presque sans combattre toutes ces fortifications élevées à grand'peine, et derrière lesquelles ils se croyaient complètement à l'abri. En moins d'une heure toute la montagne d'Aguemoun fut en notre pouvoir. Cet important succès, qui terminait si brillamment la campagne, fit presque oublier, par le peu de monde qu'il avait coûté, les pertes cruelles d'Icheriden. La brigade Périgot n'avait, en effet, pas eu plus de douze blessés, dont deux officiers; encore ces pertes portaient-elles à peu près uniquement sur le bataillon de Tirailleurs, qui comptait huit blessés, dont le capitaine Munier, atteint à bout portant à la tête de sa compagnie.

Ce combat fut le dernier effort sérieux tenté par les Kabyles; poursuivis de toutes parts, enveloppés par les colonnes d'observation qui les maintenaient sur leur territoire, poussés du côté du col de Chellata par la division Maissiat, qui avait combiné ses opérations avec celles de la colonne principale, ils n'avaient plus qu'à subir les conditions des vainqueurs. Les Beni-Menguillet, les Ataf, les Akbiles, les Bou-Youssef, les Zaoua, les Beni-Acache, les Yahia, les Zouaoua vinrent successivement faire leur soumission, et le parti de la résistance ne compta plus que quatre tribus peu importantes, mais que les difficultés du terrain semblaient devoir protéger contre nos incursions : les Beni-Ithouragh, les Illilten, les Illoula-ou-Malou et les Beni-Idjer.

Après la prise d'Aguemoun-Isen, la division de Mac-Mahon était venue camper à Djemma-el-Korn, en plein pays menguillet; un demi-bataillon resté à Icheriden et les contingents alliés des Beni-Iraten et des Fraoucen devaient protéger les convois entre Souk-el-Arba et le nouveau camp. Le 5 juillet, cette division se remit de nouveau en route, et se porta au sebt des Beni-Yahia. Le lendemain, elle traversa tout le territoire des Ithouragh, incendiant les villages sur son passage, et vint s'établir sur le pic de Tamesguida, l'un des plus élevés de la Kabylie. Le 10, elle quitta Tamesguida, et, prenant la vallée d'un des affluents supérieurs du Sébaou, elle alla bivouaquer au pied de la montagne principale des Illoula-ou-Malou, menaçant cette tribu par l'est.

Le 11, eut lieu l'invasion du pays ennemi. La 2e division s'empara, sans rencontrer de résistance sérieuse, de tous les villages des bas contreforts des Illoula-ou-Malou, les incendia successivement et, le soir, opéra sa jonction avec la division Maissiat, partie du col de Chellata. Ce jour-là, le bataillon de Tirailleurs eut un homme blessé mortellement.

Le lendemain, les derniers défenseurs de l'indépendance kabyle vinrent faire leur soumission. Le Djurjura n'existait plus à l'état de pays indépendant; toutes les tribus avaient accepté sans réserve la domination de la France; toutes avaient livré des otages; toutes allaient recevoir des chefs investis par nous.

Le 14, le maréchal prononça la dissolution du corps expéditionnaire. Le 15, la division de Mac-Mahon se porta encore sur le territoire des Beni-Idjer, qu'elle parcourut pendant trois jours sans avoir un seul combat à livrer. Le 18, elle fut dissoute à son tour, et la brigade Périgot vint se joindre à la division Maissiat, campée au col d'Akfadou. Le 27, le bataillon de marche du 3e Tirailleurs quitta cette brigade et rentra sous les ordres du colonel Liébert, qui le ramena le 1er août à Constantine, ainsi que le bataillon du commandant Arnaudeau, qui avait fait partie de la division Maissiat, et dont nous allons maintenant résumer les opérations.

La 4e division (général Maissiat), qui, ainsi qu'il a été dit au commencement de ce chapitre, devait se concentrer au col de Chellata, au sud-est du Djurjura, fut d'abord rassemblée et organisée au sebt des Beni-Sliman.

Le 1er mai, les 1re et 3e compagnies du 1er bataillon du régiment quittèrent Constantine avec le colonel Liébert pour se rendre à Sétif, où, avec les 1re, 2e, 4e et 5e compagnies du 2e bataillon, elles formèrent un bataillon de marche sous les ordres du commandant Arnaudeau. Le 28, ce bataillon se mit en route pour aller se joindre aux autres troupes de la division Maissiat. Il fut compris dans la 2e brigade (colonel Desmaretz) de cette division.

Près d'un mois se passa à l'ouverture de routes, à des travaux préparatoires devant faciliter l'accès de la vallée de l'Oued-Sahel. Le 24 juin, la division tout entière pénétra dans cette vallée et vint s'établir près du bordj d'Akbou, dans une position centrale lui permettant de menacer également les Beni-Mellikeuch et les Illoula-ou-Malou, et de se porter rapidement au col de Chellata, l'une des deux seules gorges accessibles traversant le massif du Djurjura, et faisant communiquer entre elles les vallées de l'Oued-Sahel et du Sébaou.

Le 27, au point du jour, la division se mit en marche et gravit à l'improviste l'étroit sentier conduisant à ce col. Vers sept heures, le bataillon de Tirailleurs, qui formait l'avant-garde, atteignit aux premières pentes de la position; mais le siroco avait été si brûlant, que les autres troupes n'avaient pu suivre; il fallut s'arrêter et attendre que l'arrière-garde eût serré. Lorsque le mouvement put être repris, il était une heure et demie de l'après-midi.

Les crêtes qui dominaient le passage de Chellata étaient larges et pour la plupart accessibles à la cavalerie; mais l'entrée même du col était commandée par un rocher à flancs escarpés d'une hauteur considérable, connu dans le pays sous le nom de *Tisibert*. Les Kabyles l'avaient couronné d'ouvrages en pierres sèches qui en formaient une sorte de forteresse, dans laquelle ils avaient concentré la plus grande partie de leurs forces. Les autres pitons avaient également été fortifiés, et de loin paraissaient garnis de nombreux défenseurs.

Les troupes furent disposées en trois colonnes : à droite, le colonel de Margadel avec sa brigade; au centre, le colonel Liébert avec le bataillon de Tirailleurs; à gauche, le colonel Desmaretz avec un bataillon du 70e de ligne et un autre du 1er étranger. Le colonel Liébert avait déjà fait déployer une de ses compagnies, la 1re du 1er bataillon; la 5e du 2e bataillon, qui pendant toute la matinée avait marché sur le flanc droit de la colonne, conserva sa

position excentrique et servit à relier les deux attaques de la droite et du centre.

Dès que le mouvement des ailes fut assez prononcé, le général donna le signal de l'assaut. En un instant, la crête même du col fut occupée par la 1re compagnie, appuyée par tout le bataillon. Mais l'ennemi s'était replié sur sa deuxième ligne de défense, et s'était surtout concentré sur le Tisibert, d'où il nous répondait par un feu violent. Celui-ci devint même si meurtrier, que les Tirailleurs, qui venaient de se masser, durent s'en abriter en se dispersant. La 1re compagnie du 1er bataillon et la 2e du 2e bataillon furent envoyées sur la gauche, et la 5e du 2e, tout en conservant sa position sur la droite, se porta un peu en avant.

Cependant, les mouvements des autres colonnes menaçant leur ligne de retraite, les Kabyles commencèrent à évacuer successivement leurs retranchements, qui furent immédiatement occupés par les Tirailleurs; bientôt il ne leur resta plus que le Tisibert et deux redoutes demi-circulaires situées en arrière et en face du centre même du col. Après quelques salves d'artillerie, le Tisibert fut vigoureusement abordé par le colonel Desmaretz, qui s'y établit solidement. Au même moment, le colonel Liébert donna l'ordre au sous-lieutenant Dufour de se porter, avec une demi-section de carabiniers du 2e bataillon, sur les deux redoutes en partie évacuées et de s'en emparer. Ce mouvement, exécuté avec un irrésistible entrain, nous rendit maîtres des dernières défenses de l'ennemi.

Les Kabyles avaient été chassés du col, mais n'en continuaient pas moins encore la lutte avec une sauvage énergie. La section du sous-lieutenant Barbier était venue appuyer celle de M. Dufour dans les deux redoutes, et, malgré ce renfort, ces deux officiers s'étaient vus un moment débordés par l'ennemi, qui avait tenté un vigoureux retour offensif. Le capitaine Viéville, commandant les carabiniers du 2e bataillon, reçut alors l'ordre de se porter avec toute sa compagnie sur la position occupée par M. Dufour, et le capitaine Quinemant, avec ce qui restait de la 3e du 1er, d'aller au secours de M. Barbier. Assaillis par un feu supérieur, les Kabyles furent dès lors maintenus à distance, et jusqu'à six heures du soir ils se contentèrent de tirailler sans nous faire beaucoup de mal.

La nuit approchant, et le général ayant choisi le plateau du col pour y établir son bivouac, le bataillon de Tirailleurs, qui se trouvait beaucoup trop en avant, reçut l'ordre de se replier. Les 1re et 2e compagnies évacuèrent les hauteurs de gauche sans être inquiétées. La 2e alla immédiatement s'installer sur le plateau; la 1re vint occuper quelques redoutes qui, par leur situation, pouvaient servir utilement à la retraite de la 3e du 1er bataillon et aux carabiniers du 2e. Le mouvement s'effectua par échelons et avec un ordre parfait; les Kabyles cherchèrent d'abord à nous harceler; mais, vigoureusement reçus, ils se retirèrent à leur tour et nous laissèrent gagner le camp sans tirer un nouveau coup de fusil.

La journée du 27 avait coûté au bataillon de Tirailleurs deux hommes tués et seize blessés. Parmi les blessés se trouvaient trois officiers : MM. Angammare, lieutenant; Barbier et Dufour, sous-lieutenants.

Les Kabyles avaient été refoulés, mais ne s'étaient pas dispersés; ils occu-

paient encore, à environ une heure du camp, deux villages assez importants dans lesquels ils commençaient à se fortifier : Mezeggen et Aït-Aziz.

Le 29, la brigade Margadel, renforcée du bataillon de Tirailleurs, se porta contre Mezeggen. Le village fut enlevé presque sans coup férir; mais le temps qu'on mit à démolir les maisons et à rassembler la colonne permit aux Kabyles de s'embusquer dans les ravins qui débouchaient sur notre ligne de retraite, et notre succès faillit en être compromis. Lorsque la brigade se mit en route pour rétrograder sur Chellata, elle fut soudain assaillie de toutes parts; l'ennemi, admirablement favorisé par le terrain, s'était établi sur les côtés de l'arête étroite que suivait la route, et, dissimulé par de grands arbres et des moissons sur pied, dirigeait sur nos troupes un feu d'autant plus meurtrier, que l'encombrement n'avait pas tardé à arrêter la marche de ces dernières, et qu'elles se trouvaient entassées sur un espace tellement restreint, que tout déploiement devenait impossible.

Le bataillon de Tirailleurs, qui pendant l'attaque de Mezeggen avait été tenu en réserve, s'était trouvé naturellement désigné pour former l'arrière-garde. Le commandant Arnaudeau prit immédiatement ses dispositions pour protéger la retraite du gros de la colonne, et forma ses compagnies en deux échelons : un premier, composé des 1re et 3e du 1er bataillon et 5e du 2e, fut établi en fer à cheval de façon à garnir toute la largeur de la crête; un autre, constitué par les 1re et 2e du 2e bataillon, se plaça un peu en arrière comme soutien. Bientôt toute cette ligne se trouva aux prises avec l'ennemi; ce dernier, débouchant par la droite et par la gauche, essaya de prendre le bataillon entre deux feux et de le couper des autres troupes. La situation pouvait devenir critique. Le colonel de Margadel, quoique blessé, était là, donnant lui-même ses ordres; il prescrivit aussitôt à la réserve de se porter en arrière d'un petit mamelon placé sur la route, et aux autres compagnies de se replier sur cette position en tiraillant. Ce mouvement, exécuté avec un rare sang-froid, déconcerta complètement les Kabyles, qui n'eurent pas le temps de s'y opposer; la réserve devint à son tour extrême arrière-garde, et bientôt l'on atteignit à une autre position solidement occupée par le 70e, qui releva le bataillon de Tirailleurs cruellement éprouvé. On n'était plus alors qu'à une faible distance du camp; l'ennemi s'arrêta, et ce combat meurtrier, qui avait duré plus d'une heure, cessa tout à fait. Les pertes du bataillon avaient été sérieuses : quatre officiers étaient blessés; c'étaient MM. Desmaison et Quinemant, capitaines; de Foy et Barbier, sous-lieutenants. M. Barbier, on se le rappelle, avait déjà été atteint légèrement dans la journée du 27. Il y avait, en outre, deux hommes tués et trente-huit blessés.

Des actes d'une incomparable bravoure avaient signalé cette vigoureuse action. Il serait trop long de les citer tous; mais en voici deux qui peuvent compter parmi les plus beaux que puisse dicter le dévouement :

Le sergent Amar-ben-Saad, vieux soldat qui n'ignore pas le danger qu'il court, voit une bombe, lancée par un de nos mortiers, tomber au milieu de sa compagnie et prête à semer la mort dans nos rangs. Il se précipite sur le projectile, le saisit et va l'emporter loin de là, lorsqu'il lui éclate dans les mains et lui emporte le bras droit.

Le sergent-fourrier Salvignol aperçoit un soldat du 71e de ligne, grièvement blessé, sur le point d'être enlevé par trois Kabyles, qui déjà le tiennent par ses vêtements. Il s'élance à la baïonnette, atteint deux de ses adversaires, reçoit lui-même un coup de yatagan qui lui traverse la main droite, mais parvient à sauver le soldat.

Le 30, ce fut le tour de la brigade Desmaretz de marcher contre Aït-Aziz, position non moins forte que Mezeggen et située à six kilomètres du camp, sur un piton isolé. La colonne comprenait quatre bataillons : un du 70e de ligne, le 3e d'infanterie légère d'Afrique, un autre du 1er étranger, et enfin celui de Tirailleurs algériens. Le colonel Liébert, qui avait succédé au colonel de Margadel dans le commandement de la 1re brigade, devait appuyer le mouvement avec deux bataillons du 71e.

Après quelques obus lancés par l'artillerie, le général donna le signal de l'attaque. Elle devait avoir lieu de la façon suivante : à droite, les Tirailleurs; au centre, le 70e; à gauche, le bataillon d'Afrique; en arrière, comme soutien, le 1er étranger. Sur la droite, le terrain relativement facile se prêta assez bien à un mouvement tournant, qui s'effectua sans grandes pertes; mais, vers la gauche, le bataillon d'Afrique se vit arrêté au milieu de sa marche par des escarpements si abrupts, qu'il fut obligé de rétrograder sous le feu du village et d'attaquer de front avec le 70e de ligne. En un instant les barricades ennemies furent enlevées, et les deux colonnes pénétrèrent à peu près en même temps dans la position, que les Kabyles évacuèrent précipitamment pour ne pas se trouver cernés. Ces derniers essayèrent bien encore d'inquiéter les troupes à leur retour; mais un vigoureux retour offensif, dirigé par le colonel Jolivet, les obligea à se retirer définitivement. Dans cette journée, le bataillon de Tirailleurs avait eu six hommes blessés.

Maîtresse de toutes les positions permettant de prendre à revers les tribus des Illoula-ou-Malou et des Illilten, la division Maissiat borna là ses efforts et attendit, pour reprendre ses opérations, l'arrivée et la coopération des divisions de la colonne principale. Elle resta campée sur les hauteurs de Chellata, demeurant pour les Kabyles une menace permanente, et se tenant prête à fondre sur le premier point où se manifesteraient de nouvelles hostilités.

Le 11 juillet, toutes les divisions se portèrent en avant. La 4e quitta enfin son camp et s'avança à travers le pays des Illoula-ou-Malou, ne trouvant devant elle que des villages soumis ou abandonnés. Arrivée au piton de Tablana, elle opéra sa jonction avec celle du général de Mac-Mahon, et, le soir, les deux bivouacs furent établis à côté l'un de l'autre.

Le lendemain, le général Maissiat ramena ses troupes au col de Chellata. Le 15, il abandonna définitivement cette position et se porta au col d'Akfadou, en combinant sa marche avec les opérations du général de Mac-Mahon chez les Beni-Idjer. Le 18, la 2e division ayant été dissoute, le général Périgot vint l'y rejoindre avec sa brigade, uniquement, comme on sait, composée de troupes de la province de Constantine. Le colonel Liébert se trouva ainsi avoir dans sa main les deux bataillons de son régiment.

Le 21, toutes les opérations étant terminées, la 4e division et la brigade Périgot se mirent en route pour Sétif, en suivant le même itinéraire que celui

déjà parcouru par la colonne de Chellata, c'est-à-dire en passant par Oued-Rumila, Oued-Amziou, El-bir-el-Kombila et le sebt des Beni-Sliman. On arriva le 27. Le même jour eut lieu la dissolution de la colonne. Les compagnies du 2e bataillon restèrent à Sétif, celles du 1er et du 3e rentrèrent à Constantine avec le colonel Liébert, et y arrivèrent le 1er août.

Dans l'expédition qui venait de prendre fin, le régiment s'était trouvé à sept combats importants, dans lesquels il avait eu quatre-vingt-treize hommes hors de combat, dont huit officiers blessés, sept hommes tués et soixante-dix-huit blessés.

Une complète tranquillité succéda à cette grande lutte, un repos absolu à ce puissant effort. A l'automne eut cependant lieu une expédition sur la frontière tunisienne, mais beaucoup plus en vue des troubles qui auraient pu s'y produire que pour en réprimer d'existant. Sans être belliqueuses, les tribus de cette région étaient en effet toujours remuantes, et il devenait nécessaire de recourir périodiquement à des démonstrations de ce genre pour appuyer l'autorité de nos caïds et assurer la perception de l'impôt. La plupart des troupes de la province se trouvaient d'ailleurs disponibles, et c'était une façon comme une autre de les tenir en haleine, tout en inspirant une crainte salutaire aux populations d'un pays continuellement travaillé par un esprit dissident.

Ce fut le général Périgot, commandant la subdivision de Bône, qui eut la direction de cette opération. En conséquence, une brigade, dans laquelle entrèrent les 1re, 4e, 5e et 6e compagnies du 3e bataillon, et des détachements fournis par les 2e et 3e compagnies, détachées, l'un à Souk-Arras, l'autre à La Calle, fut organisée à Bône dans les premiers jours d'octobre, et se mit en route le 5 du même mois. Elle se dirigea, par la vallée de la Seybouse, sur le territoire des Beni-Salah, qu'elle parcourut sans avoir à tirer un seul coup de fusil, pénétra ensuite dans le pays des Hanencha sans y rencontrer plus de difficultés, et enfin revint à Bône en longeant la frontière de Tunis jusqu'à La Calle et en passant par Medjez-el-Hadjar et Sidi-Abd-el-Aziz. Nulle part elle n'avait eu à combattre; partout les tribus avaient protesté de leur soumission et payé régulièrement les amendes qui leur avaient été imposées. Le 12 novembre, jour de sa rentrée à Bône, la brigade fut licenciée, et les troupes qui en avaient fait partie reprirent leurs anciennes garnisons.

Cette tranquillité allait être maintenant la situation normale de la province, et l'avenir n'allait plus fournir aux Tirailleurs, en Algérie du moins, que de rares occasions de s'illustrer dans de nouveaux combats. A l'action militaire allait succéder l'œuvre politique, le guerrier devait faire place à l'administrateur. Désormais convaincus de leur impuissance et rassurés sur la possession de leurs propriétés, les Kabyles, à part quelques fort peu nombreuses exceptions, allaient eux-mêmes accepter notre domination sans révolte, et par leur attitude franche et conciliatrice faire presque oublier les luttes sanglantes dont leurs campagnes dévastées éveillaient partout le désolant souvenir. L'ère de la conquête était terminée, l'ère civilisatrice allait commencer. Devenu différent, le rôle des Tirailleurs indigènes n'en allait pas avoir une moindre importance, et, si jusque-là il avait démontré l'utilité de cette troupe au point de vue

militaire, il allait dès lors affirmer chaque jour la nécessité de cette dernière au point de vue politique.

C'est par les relations qu'il aura avec les deux éléments civilisateurs, avec le soldat français, — l'officier surtout, — et le colon que le soldat indigène nous sera d'un précieux secours. Vivant d'une vie double, moitié européenne, moitié orientale, il sera vite familiarisé avec nos mœurs et nos institutions, et, tout en se laissant gagner par ce que les unes ont de pernicieux, il arrivera peu à peu à comprendre les bienfaits des autres, et il gardera pour elles une profonde sympathie qu'il emportera jusque dans son douar et qu'il communiquera aux autres membres de sa tribu. Le régiment restera pour lui une autre famille qu'il n'oubliera jamais, dans laquelle il cherchera souvent à revenir, et dont il conservera le respect quelque part qu'il se trouve et dans quelque circonstance que ce soit. Qu'il revoie cet uniforme qu'il a lui-même si dignement et si fièrement porté, sa joie et son enthousiasme se réveilleront aussitôt, et il s'empressera auprès de celui qui lui rappellera les jours glorieux passés à l'ombre du drapeau.

En garnison, il aura été non moins utile à notre cause, bien que d'une façon moins directe et plus inconsciente parfois. Dans les postes occupés par le régiment, la sécurité la plus complète ne tardera pas à régner, le Tirailleur servant, pour ainsi dire, de protecteur au colon, dont il commence à parler la langue, et qu'il est fier de guider et de rassurer. Avec lui, pas de trahison à craindre : l'uniforme dont il est revêtu est la plus sûre garantie. Grâce à ces rapports incidemment établis par lui entre l'Arabe et le Français, vainqueurs et vaincus ne tarderont pas à se connaître mieux et à s'apprécier mutuellement; la haine des derniers s'effacera graduellement; le *Roumi* perdra insensiblement aux yeux des farouches sectaires du Coran ce caractère d'infidèle, d'ennemi inplacable de l'islamisme qu'on lui a accordé jusque-là, et bientôt une estime réciproque rapprochera les bords de l'abîme si profondément creusé par le sentiment religieux. C'est là une des influences dont on s'est le moins occupé en parlant de la colonisation algérienne, et sur laquelle nous voudrions nous étendre davantage si l'esprit de ce livre nous le permettait. Mais ce dernier, ne devant pas sortir de son cadre essentiellement militaire, nous nous hâtons de revenir au récit des faits ne se rapportant qu'à ce côté du passé du 3ᵉ régiment de Tirailleurs.

La première expédition à laquelle donnèrent lieu les événements de l'année 1858 fut dirigée sur l'oasis d'El-Oued, dont les habitants avaient assassiné un cheik nommé par nous et dont le concours dévoué nous était d'un utile secours dans cette région. Les troupes destinées à y prendre part furent placées sous les ordres du général Desvaux, commandant la subdivision de Batna; parmi elles se trouva comprise la 2ᵉ compagnie du 1ᵉʳ bataillon (capitaine Beaumelle), alors en garnison à Biskra.

La colonne quitta cette dernière ville le 27 février, et arriva le 5 mars à El-Oued. Le général frappa la population de l'oasis d'une amende de vingt mille francs, se fit livrer de nombreux otages comme garantie; puis, ce châtiment infligé, il se dirigea sur Tuggurt, où il ne s'arrêta que quelques jours, et reprit le chemin de Biskra, où il fut de retour le 29 mars. L'opération avait duré un

mois et n'avait pas entraîné le moindre combat; des fatigues seules étaient résultées les quelques difficultés qu'on avait rencontrées, difficultés que l'entrain et la discipline des troupes avaient du reste brillamment surmontées. Le général Desvaux citait d'une manière toute particulière la compagnie de Tirailleurs comme n'ayant pas cessé de se signaler par son bon esprit et son inaltérable énergie.

Le 13 mars, le colonel Liébert fut promu général de brigade. Quelques jours après, il quittait ce régiment qu'il avait formé et organisé, emportant avec lui les regrets de tous, officiers et Tirailleurs, et laissant à son successeur une troupe bien pénétrée de ses devoirs et admirablement préparée au rôle glorieux qu'elle allait bientôt être appelée à jouer sur les champs de bataille d'Italie.

Un décret du 17 mars nommait à sa place M. Le Poittevin de Lacroix, qui depuis deux années était lieutenant-colonel du 2e régiment de Tirailleurs. Non moins familiarisé que M. Liébert avec tout ce qui touchait aux habitudes arabes et au tempérament spécial de la troupe qu'il devait commander, il allait poursuivre activement la tâche commencée par ce dernier, et donner au régiment son caractère définitif, caractère qu'il a conservé depuis, et qui lui fut imprimé d'une façon si énergique en même temps qu'éclairée, que tous les anciens Tirailleurs parlent encore du colonel de Lacroix comme si c'était d'hier seulement qu'il eût quitté le corps. De tels souvenirs, laissés par un chef, prouvent que non seulement celui-ci fut craint de tous, mais encore, et surtout, qu'il en fut particulièrement aimé.

Le 4 juillet, un incendie considérable éclata dans la forêt de l'Edough, à l'ouest de Bône. Les 1re, 4e, 5e et 6e compagnies du 3e bataillon, dirigées en toute hâte sur les lieux, prirent part, pendant trente-six heures consécutives, aux travaux qui furent exécutés pour arrêter le redoutable élément. Le général Périgot leur en témoigna sa satisfaction dans un ordre du jour contenant pour elles les éloges les plus flatteurs.

Au commencement d'octobre une colonne, devant exécuter une opération analogue à celle qui avait eu lieu l'année précédente sur la frontière de Tunisie, fut organisée à Bône par le général Périgot, qui en eut le commandement. Les 1re, 4e, 5e et 6e compagnies du 3e bataillon furent appelées à en faire partie, sous les ordres du commandant Cottret. Le 5, elle se mit en route, se dirigeant d'abord à l'est, en passant par le marabout de Sidi-Abid, et se porta sur le territoire des Ouled-Ali, où des tribus tunisiennes avaient commis des empiétements; elle redescendit ensuite vers le sud, en parcourant successivement le pays des Ouled-Nasser, des Chiebena, des Ouled-Dhia, des Ouled-Moumen, des Ouled-Khriar, et revint à Bône le 27 octobre par Souk-Arras, Duvivier, Barral et Mondovi, sans avoir eu à disperser un seul rassemblement. Les 2e et 3e compagnies, détachées à Souk-Arras et à La Calle, avaient fourni chacune des détachements qui, au passage des troupes, s'étaient joints au bataillon.

Pendant ce temps, une section de la 4e compagnie du 1er bataillon prenait part, à Tebessa, à une sortie exécutée pour mettre fin aux incursions des Fraichoch, tribu limitrophe appartenant à la régence de Tunis. Cette opéra-

tion eut lieu dans la nuit du 23 au 24 octobre, mais fut presque entièrement menée par la cavalerie, de sorte que l'action des Tirailleurs se borna à une rapide marche de nuit, qu'ils exécutèrent avec leur vigueur accoutumée.

Dans les premiers jours de novembre, le régiment reçut l'ordre de former deux compagnies de cent cinquante hommes chacune, destinées à aller au Sénégal. Ces compagnies, qu'on recruta sans peine parmi les hommes de bonne volonté, prirent les numéros 3 et 6 dans le 1er bataillon. Leur départ n'était pas encore fixé; nous verrons bientôt qu'il n'eut même pas lieu, et que les complications de la politique européenne renvoya à deux années plus tard l'envoi des Tirailleurs algériens dans cette lointaine colonie.

Depuis que nos troupes n'avaient parcouru le bassin de l'Oued-el-Kebir, un certain esprit d'indépendance s'était peu à peu emparé des tribus de cette région. Aucune hostilité bien marquée ne s'était encore déclarée, mais on commençait à sentir, dans les rapports de ces populations avec notre autorité, une mauvaise volonté évidente, sur la signification de laquelle il n'y avait pas à se tromper. Après la levée de la récolte de 1858, cette situation s'accusa encore davantage, et prit tout à coup un caractère bien déterminé dès qu'il fut question de faire rentrer les impôts; des difficultés sans nombre furent alors créées à nos caïds, et l'un de ceux-ci, celui des Ouled-Aïdoun, dut même renoncer à se faire payer les perceptions dont il était chargé. A cette désobéissance étant ensuite venus se joindre de nombreux incendies de forêts, et bien d'autres actes dénotant la malveillance, il fut décidé qu'une importante colonne irait mettre fin à ces désordres et châtier, comme ils le méritaient, ces coupables agissements.

Les troupes devaient se réunir à Elma-el-Abiod, chez les Mouïas. Le 21 novembre, le général Gastu, commandant la province, quitta Constantine avec les 1re, 3e, 4e, 5e et 6e compagnies du 1er bataillon (commandant Van Hoorick) pour aller en prendre la direction. Les opérations commencèrent le 23. Le 24, la colonne était à El-Milia, où, le même jour, elle était rejointe par la 1re compagnie du 2e bataillon, partie le 16 de Bougie. De ce point elle pesa lourdement sur la population révoltée, infligea de fortes amendes aux fractions qui avaient méconnu les pouvoirs de notre caïd, et enfin acheva d'asseoir notre influence sur tout ce pays, où nos armes n'avaient pas paru depuis 1853. Le 4 décembre, elle rentrait à Constantine, après avoir laissé à El-Milia un bataillon de zouaves et une section de la 5e compagnie du 1er bataillon, pour y travailler à la construction d'un bordj.

Il y avait à peine dix jours que nos compagnies étaient de retour de la Kabylie, qu'elles devaient repartir pour Biskra, où s'organisait une expédition destinée à réprimer un commencement de troubles qui venait d'éclater dans les Aurès. Les 1re, 4e et 5e se mirent d'abord en route sous les ordres du commandant Van Hoorick; puis les 3e et 6e ayant reçu le contre-ordre de leur départ pour le Sénégal, elles suivirent bientôt avec le colonel Le Poittevin de Lacroix.

L'agitation qui régnait alors dans cette vaste contrée, et qui menaçait de gagner tout le pays des Ouled-Abdi, des Beni-Daoud et des Bou-Sliman, avait été suscitée par un certain Si-Saddock, mokkadem de la zaouïa de Timermacin,

personnage influent dont les excitations à la guerre sainte avaient été partout favorablement accueillies. Mais dès les premiers symptômes de dispositions insurrectionnelles de ces tribus, le général Desvaux, qui commandait à Batna, avait envoyé un goum, trois escadrons de chasseurs d'Afrique et deux compagnies du 99e occuper Sidi-Obka, et la présence de ce poste avait suffi poûr empêcher l'insurrection de se déclarer ouvertement. Des rassemblements assez sérieux ne s'en étaient pas moins formés dans toute la vallée de l'Oued-el-Abiod occidental, et c'était pour les disperser qu'une colonne mobile s'organisait.

Celle-ci fut concentrée à Chelma, à sept kilomètres au nord-est de Biskra; le général Desvaux en eut le commandement. Le colonel de Lacroix eut sous ses ordres toute la fraction du régiment appelée à en faire partie, fraction qui se composa en réalité de tout le 1er bataillon, la 2e compagnie, détachée à Biskra, s'étant jointe aux cinq autres à leur arrivée.

Les opérations commencèrent le 10 janvier 1859. Ce jour-là, la colonne, se dirigeant à l'est, alla bivouaquer à Garta. Le lendemain, elle se porta à Si-Oghab, sur un coteau raviné, au bord de l'Oued-Chanin. Le 12, elle quitta Si-Oghab pour s'engager dans des ravins encaissés au milieu d'un terrain sablonneux et entièrement nu, puis remonta les pentes abruptes d'un plateau dominant l'Oued-Mnaisef, et alla camper sur les bords de l'Oued-Zita. Le 13, elle arriva devant Tonnegaline, où quelques bandes s'étaient rassemblées. La position, abordée par tous les côtés à la fois, fut rapidement en notre pouvoir sans nous coûter plus de deux ou trois hommes légèrement blessés. Le 14, on se porta sur K'ssar, où Si-Saddock s'était retiré. Cette localité pouvait passer pour une petite ville et même pour une forteresse; située à l'entrée d'une gorge formée par l'Oued-Djida, bâtie en pierres, défendue au nord-est par le pic de Zerzera, au nord-ouest par celui d'Afson, muni d'une citadelle, elle semblait devoir nous opposer une sérieuse résistance; mais, grâce aux habiles dispositions prises, elle fut enlevée sans coup férir, et le marabout fomenteur de guerre sainte resta notre prisonnier avec une partie de ses partisans. Comme la veille, nos pertes avaient été insignifiantes. Après ce coup de main, la colonne établit son camp à K'ssar, où elle resta jusqu'à la fin du mois.

Le 30, les troupes reprirent leur marche, et, se dirigeant cette fois vers le sud, allèrent camper à Si-Masmoudi. Le lendemain elles continuèrent d'abord dans la même direction, puis tournèrent à l'ouest, et vinrent à Memchidibid sur l'oued Mnaisef. Le 1er février, on arriva à Sidi-Obka, où l'on fit séjour. Le 3, on remonta vers le nord pour venir camper à El-Habbel. Le 4, on se porta à Edissa, en face de Banian et au pied du Djebel-Houssoun. Le 5, on atteignit Rufi, où quelques contingents avaient été signalés, et, après s'être emparé de ce village, dont la résistance fut encore moindre que celle de K'ssar, on alla s'établir à Aïn-Tiboudd, où l'on s'arrêta pendant trois jours. Le 8, on revint à Edissa; le 9, on campa à Drolieu, et le 10 on fut de retour à Chelma.

L'expédition avait eu tout le succès espéré, et cela presque sans effusion de sang. Comme toujours, les Tirailleurs s'y étaient fait remarquer par leur brillante attitude, ainsi que le témoigne l'ordre du jour suivant :

« Le colonel s'empresse de porter à la connaissance du régiment les témoignages de satisfaction que lui a manifestés le général Desvaux, tant pour la conduite, la discipline et la tenue des Tirailleurs depuis le commencement de l'expédition que pour la vigueur et l'entrain qu'ils ont montrés dans les journées des 13 et 14 février.

« Au camp devant K'ssar, le 15 janvier 1859.

« Le colonel,

« Signé : LE POITTEVIN DE LACROIX. »

A la dissolution de la colonne, qui eut lieu le 10 février, les 1re, 4e et 5e compagnies rentrèrent à Constantine; les 2e, 3e et 6e restèrent à Biskra.

Dans le courant des deux années qui venaient de s'écouler, quelques changements étaient survenus dans le cadre des officiers supérieurs du corps. Ainsi, le 1er avril 1857, le commandant Guichard était passé au 3e bataillon d'infanterie légère d'Afrique, et avait été remplacé par M. Van Hoorick, qui avait autrefois servi comme lieutenant dans le bataillon de Tirailleurs indigènes de Constantine. Le 30 décembre suivant, ç'avait été le tour de M. Arnaudeau d'être appelé à prendre le commandement du 4e bataillon de chasseurs à pied, et de céder celui qu'il avait au régiment à M. Mercier de Sainte-Croix, récemment nommé chef de bataillon. Enfin, par décret du 24 décembre 1858, le lieutenant-colonel Castex avait été promu colonel du 72e de ligne, et le lieutenant-colonel Colin, du 27e, désigné pour le remplacer au 3e Tirailleurs.

CAMPAGNE D'ITALIE

CHAPITRE III

(1859)

Création d'un régiment provisoire de Tirailleurs algériens. — Formation, à Constantine, d'un bataillon de marche pour le régiment provisoire; sa composition. — Embarquement à Philippeville. — Débarquement à Gênes. — Constitution du régiment. — Premières marches et opérations du 2e corps. — Combat de Turbigo (3 juin). — Bataille de Magenta (4 juin).

Au commencement de l'année 1859, l'horizon politique de l'Europe s'était tout à coup rembruni. L'attitude hautaine de l'Autriche envers la Sardaigne et le Piémont avait vivement surexcité les esprits, et la diplomatie s'était bientôt vue impuissante à conjurer une guerre qui chaque jour devenait de plus en plus imminente. En face de cette situation, le gouvernement français s'était ouvertement déclaré pour le Piémont, et, en attendant le dernier mot des négociations entamées, il se préparait activement à la lutte, qui paraissait inévitable. De tous les points de la France des troupes étaient dirigées vers la frontière des Alpes, où s'opérait la concentration de plusieurs divisions, et l'Algérie se disposait elle-même à fournir son solide contingent.

Le 26 mars, un décret impérial vint ordonner la création d'un régiment provisoire de Tirailleurs algériens. Aux termes de ce décret, ce régiment devait être formé avec trois bataillons de onze cents hommes, tirés respectivement de chacune des trois provinces et portant le numéro de leur régiment d'origine; c'est-à-dire que le 1er régiment devait fournir le 1er bataillon, le 2e régiment le 2e bataillon, et le 3e régiment le 3e bataillon.

En exécution de ces prescriptions, le 12 avril un procès-verbal d'organisation, dressé à Constantine, désignait les compagnies suivantes pour entrer dans la composition du bataillon fourni par le 3e régiment :

1re compagnie	du 1er bataillon,	stationnée	à Constantine.
2e —	du 2e	—	à Bougie.
3e —	du 1er	—	à Biskra.
4e —	du 3e	—	à Constantine.
1re —	du 3e	—	à Bône.
6e —	du 1er	—	à Biskra.

Chacune de ces compagnies prenait, dans le bataillon provisoire, le numéro que lui assignait l'ordre ci-dessus.

Le même procès-verbal désignait les officiers dont les noms suivent pour les cadres dudit bataillon :

ÉTAT-MAJOR

MM. Van Hoorick, chef de bataillon.
Groût de Saint-Paër, capitaine adjudant-major.
Poulet, médecin-major.

1re compagnie.

MM. Estelle, capitaine.
Sorin, lieutenant français.
Larbi-ben-Lagdar, lieut. indig.
De Foy, sous-lieutenant français.
Yaya-ben-Simo, s.-lieut. ind.

2e compagnie.

MM. Doulcet de Pontécoulant, capit.
Fabre de Montvaillant, lieut. fr.
Ahmed-ben-Amor, lieut. ind.
Bouguès, sous-lieut. français.
Kacem-Labougie, s.-lieut. ind.

3e compagnie.

MM. Quinemant, capitaine.
Louvet, lieutenant français.
Mohamed-ben-Kacem, lieut. ind.
Barbier, sous-lieut. français.
Hadj-Tahar, sous-lieut. ind.

4e compagnie.

MM. Galland, capitaine.
Marion-Dumersan, lieut. franç.
Messaoud-ben-Ahmed, lieut. ind.
Robillard, sous-lieut. français.
Soliman-ben-Ali, sous-lieut. ind.

5e compagnie.

MM. Dardenne, capitaine.
De Boyne, lieutenant français.
Mohamed-Bounep, lieut. ind.
Dufour, sous-lieut. français.
Ali-ben-Rebah, sous-lieut. ind.

6e compagnie.

MM. Munier, capitaine.
Maussion, lieutenant français.
Assen-ben-Krelill, lieut. ind.
Castex, sous-lieut. français.
Saïd-ben-Amor, sous-lieut. ind.

Le contingent demandé fut uniquement choisi parmi les volontaires; mais le nombre de ceux-ci fut tel, qu'on peut dire que le régiment tout entier demanda à partir. Il ne se présenta donc qu'une difficulté, celle de ne pas faire trop de jaloux.

Le 11 avril, les 1re, 3e, 4e et 6e compagnies quittèrent Constantine pour se rendre à Philippeville, où elles furent ralliées par la 5e venant de Bône, et la 2e de Bougie.

Le 22, arriva dans le port la frégate à vapeur *la Dryade*. L'embarquement commença aussitôt, et, le 23 au soir, le bâtiment levait l'ancre, emportant encore une fois loin de leur pays ces « enfants du feu » que le bonheur d'aller faire parler la poudre et parcourir des pays inconnus dont on disait tant de merveilles rendait débordants d'entrain, d'enthousiasme et de gaieté. Étrange coïncidence! c'était ce même bateau qui, onze années plus tard, en 1870, devait encore prendre le régiment à son bord pour l'emmener au secours de la patrie menacée. La même joie, la même confiance, le même empressement allaient alors accompagner ce nouveau départ; mais combien allait être différent le retour!

Le 25 dans l'après-midi, le vaisseau arrivait dans le port de Toulon. Quand il était parti de Philippeville, la guerre était à peu près certaine; lorsqu'il arriva sur les côtes de France, elle était déclarée. Il lui fallut virer de bord et mettre le cap sur Gênes, où, le lendemain 26, à deux heures de l'après-midi, il put enfin débarquer ses impatients passagers.

Gênes était le point de réunion de toutes les troupes venues par mer. Le bataillon alla camper à environ une lieue de la ville, entre Saint-Pierre d'Arena et Rivarolo, dans le lit de la Polcevera, rivière détournée pour l'assainissement de la plaine et les travaux du chemin de fer d'Alexandrie. Il stationna là pendant sept jours, qui furent employés à l'organisation du régiment, dont le commandement fut donné, par ancienneté, au colonel Laure, du 2e Tirailleurs. La même disposition fit désigner M. Montfort, du 1er régiment, pour les fonctions de lieutenant-colonel. Les bataillons étaient sous les ordres des commandants Gibon (1er), Calignon (2e), et Van Hoorick (3e).

Les Tirailleurs algériens furent d'abord placés dans la brigade du général de Polhès; mais ils la quittèrent quelques jours après pour entrer dans celle du général Lefèvre, qui, à la suite de l'organisation définitive de l'armée, se trouva être la 1re de la 1re division (général de la Motterouge) du 2e corps. Composé exclusivement de régiments appartenant à l'armée d'Afrique ou venant d'y faire un long séjour, ce dernier était sous les ordres du général de Mac-Mahon, qui venait de quitter le commandement supérieur de l'Algérie.

La campagne s'ouvrait, pour le régiment, sous les auspices les plus favorables : un corps composé de troupes aguerries, placé sous les ordres de généraux dont la valeur et les talents étaient connus de tous, était naturellement en mesure de faire de grandes choses, de prendre une large part dans la lutte héroïque qui allait bientôt s'engager.

Le 2 mai, pour éviter l'encombrement des troupes à Gênes, le régiment fut dirigé sur Novi par la route de la Bochetta. Les premières étapes donnèrent aux troupes un avant-goût de la façon dont elles allaient voyager. Parties à quatre heures de l'après-midi, ce ne fut qu'à dix heures du soir qu'elles arrivèrent à Pontedecimo, ayant fait à peine deux lieues. Le régiment bivouaqua, par bataillon en masse, dans le lit d'un ruisseau desséché.

Le 3, à dix heures du matin, une fois la distribution des vivres faite, il leva le camp et se dirigea sur Fiaconi; il traversa ce village, franchit le col de la Bochetta et alla camper un peu plus loin que Voltaggio, à proximité de Gavi.

Là un repos de trois jours vint permettre au soldat de mettre un peu d'ordre dans sa tenue et de parfaire son outillage de campagne.

Le 7, à cinq heures du matin, les Tirailleurs allèrent s'établir à cinq kilomètres de Novi, en passant par les villages de Carosio et la petite ville de Gavi. Le lendemain, le camp fut porté à deux kilomètres plus loin pour se rapprocher de Novi, où arrivaient, par la voie ferrée, tous les approvisionnements du corps d'armée.

Ce fut entre Gavi et Novi que se compléta l'organisation du 2ᵉ corps, que venait de rejoindre son commandant, le général de Mac-Mahon. La 1ʳᵉ division avait son quartier général à Novi, la 2ᵉ à Carioso; l'arrière-garde observait le cours du Lemmo et la vallée de Carleidora.

Le 12 mai, l'empereur Napoléon III, qui devait prendre le commandement en chef de l'armée, débarquait à Gênes. Il se porta aussitôt à Alexandrie et ordonna la concentration des corps français. Jusqu'à ce moment ceux-ci avaient constitué deux groupes bien distincts résultant de leur point d'arrivée : l'un par Gênes, l'autre par Turin.

En exécution de ces nouveaux ordres, le régiment de Tirailleurs reprit sa marche le 15 mai. Il traversa Novi, Pozzolo, Formigaro, San-Giuliano-il-Vecchio et alla prendre ses cantonnements à San-Giuliano-il-Nuovo, non loin du village de Marengo, où fut établi le quartier général du corps d'armée. Le 16, il continua sa route vers le nord et se porta à Alluvionne-di-Gambio, en passant par Sale, ville située sur la route d'Alexandrie à Tortone, à douze kilomètres de cette dernière place. Le 3ᵉ bataillon fut logé dans la ferme de Frambaglia, près du ruisseau de la Ruggia et de la route de Sale à Guassora, à deux mille cinq cents mètres de cette dernière localité. Il séjourna dans cette position jusqu'au 18, et rejoignit ensuite les deux autres bataillons restés à Alluvionne avec l'état-major du régiment.

A cette date, la position respective des deux armées était celle-ci :

L'armée autrichienne était établie en arrière de la Sesia, ayant ses corps de première ligne à Palestro, Robbio, Castelnuovetto, Vercelli, Mortara, Ceretto, Olevanno, Trumello, Garlasco et Alagna, et sa réserve à Vespolate, Gravellona et Vigevano.

L'armée alliée, formant deux groupes distincts, avait pour centres Casale et Alexandrie. Les Piémontais occupaient les deux rives du Pô; les Français étaient concentrés sur le Tanaro : le 1ᵉʳ corps à Pontecurone et Voghera, le 2ᵉ à Sale, le 3ᵉ en deuxième ligne à Tortone, le 4ᵉ en avant de San-Salvatore autour de Valenza, et enfin la garde et le grand quartier général à Alexandrie.

Les 16, 17 et 18 mai, l'armée autrichienne se renforça d'un nouveau corps, qui occupa Plaisance et poussa une brigade jusqu'à Stradella.

Le 20 mai, le feld-zeugmestre Gyulai, commandant l'armée ennemie, ordonna une reconnaissance offensive sur Voghera, où se trouvait la division Forey (1ʳᵉ du 1ᵉʳ corps). Cette opération fut confiée au feld-zeugmestre Stadion, et amena, à Montebello, un sanglant combat, qui, malgré l'énorme supériorité numérique de l'ennemi, se termina par une complète victoire pour nous.

Cette affaire, vigoureusement menée de notre côté, avait laissé dans l'esprit

du généralissime autrichien l'idée bien arrêtée que les Français cherchaient à se concentrer sur sa gauche pour descendre le Pô vers Plaisance et Crémone. Pour l'entretenir dans son erreur, le 21, l'état-major général ordonna la concentration de l'armée sur la ligne Montebello-Valenza, c'est-à-dire parallèlement au cours du Pô : le 1er corps à Montebello, le 2e à Voghera, le 3e à Pontecurone et le 4e à Valenza. La garde devait demeurer en réserve à Alexandrie.

Le régiment de Tirailleurs algériens était resté à Alluvionne, poussant journellement des reconnaissances sur le Tanaro, sur la rive gauche duquel on apercevait les éclaireurs ennemis. Le 21, il passa la Scrivia sur un pont de bois à Castelnuovo, et alla cantonner à Casei. Le lendemain, il franchit le Curone, traversa Voghera, Oriolo, la Staffora, et alla relever à Pizzale et dans les fermes environnantes les troupes du 1er corps qui devaient appuyer sur Montebello.

Cette concentration avait complètement donné le change au feld-zeugmestre Gyulai, qui s'était empressé d'opérer un changement de front pour pouvoir répondre à l'attaque de la droite française. Mais celle-ci ne se proposait pas de prendre l'offensive; ce n'était pas sur ce point que se préparait l'effort de l'armée alliée, et ce mouvement avait simplement pour but d'en masquer un autre beaucoup plus audacieux et beaucoup plus décisif, qui devait commencer quelques jours après.

Quoi qu'il en fût, le voisinage de l'ennemi commandait une extrême vigilance; chaque jour des reconnaissances de deux cent cinquante à trois cents hommes chacune étaient dirigées par tous les chemins vers les bords du Pô. Le 23, le bruit se répandit tout à coup que l'armée autrichienne devait attaquer le lendemain; tout confirmait cette opinion : les nombreux mouvements de troupes observés de l'autre côté du fleuve, les rapports des espions, la crainte qui régnait parmi les populations.

La nuit du 23 au 24 fut consacrée tout entière par le régiment aux dispositions de défense; le village de Pizzale fut fortifié, les maisons crénelées, les abords couverts par des retranchements, des fossés, des barricades, des abatis; les grand'gardes furent renforcées et reçurent les instructions les plus précises pour se replier en cas d'alerte. Vers trois heures du matin, il y eut même, on ne sait trop pourquoi, une prise d'armes générale; les troupes se portèrent en avant de leurs cantonnements; mais, les éclaireurs ne signalant dans aucune direction la marche des colonnes ennemies, elles reprirent bientôt leurs emplacements.

L'attaque n'ayant pas eu lieu le 24, on l'attendit pour le 25, et l'on continua les préparatifs; mais l'ennemi ne se montra nulle part : non moins incertain sur nos intentions que nous l'étions sur les siennes, il attendait de son côté. Le 27, vers dix heures du soir, une sentinelle maladroite donna une fausse alerte, et deux ou trois heures après seulement on s'aperçut de l'erreur, et tout rentra dans l'ordre.

Dès qu'il fut bien établi, par les reconnaissances et par les événements de ces quelques jours d'attente, que l'ennemi était décidé à rester sur la défensive, l'état-major français se disposa à mettre à exécution le plan qui avait

été conçu, et qui consistait à se porter, au moyen d'une rapide marche de flanc, sur la droite de l'armée autrichienne, à surprendre le passage du Tessin et à marcher ensuite sur Milan. Comme moyens d'exécution on disposait de plusieurs routes, et, ce qui était d'un grand secours, du chemin de fer qui, par Alexandrie, Valenza, Casale et Verceil, longeait la rive droite de la Sesia.

Le mouvement commença le 26 mai par l'infanterie du 3e corps; le 28, il se continua par toute l'armée. Ce jour-là le régiment alla reprendre ses cantonnements à Alluvionne-di-Gambio. Le 29, il franchit le Tanaro sur deux ponts de bateaux établis par le génie près de Bassignano, grand village qu'il traversa ensuite pour aller camper à environ une lieue en aval de Valenza. Les grand'gardes établies sur les bords du Pô voyaient distinctement les postes autrichiens sur la rive opposée; mais ces derniers se contentaient d'observer et ne semblaient pas s'inquiéter beaucoup de ce qui se passait dans le camp français. L'aveuglement du feld-zeugmestre Gyulai était tel, qu'il ne voulait voir qu'une diversion dans ce mouvement, qu'il ne chercha du reste pas un instant à contrarier. Dans la nuit, en face de nos avant-postes, vinrent s'échouer les débris d'un pont de bateaux. Ce dernier avait été détruit par le canon autrichien en même temps que deux arches du pont en pierres de la route de Mortara.

Le 30, on alla s'établir à Casale. Le temps, qui depuis quelques jours s'était mis à la pluie, était maintenant des plus désagréables; les chemins étaient détrempés, les marches devenaient très lentes et très fatigantes pour le soldat. Le 31, le régiment passa le Pô sur le pont du chemin de fer et sur un pont de bateaux pour prendre la route de Verceil, où il arriva après avoir traversé Villanuova et le grand bourg de Stroppiana. Là on apprit le succès qui avait été remporté par l'armée sarde à Palestro. On ne s'arrêta pas à Verceil; après avoir franchi le Cervo sur un pont en pierre, et la Sesia, dont le lit était à sec en plusieurs endroits, sur une succession de ponts de chevalets, on alla camper à sept kilomètres plus loin, dans un terrain marécageux et coupé de canaux et de fossés. Il était dix heures du soir quand les tentes furent dressées.

Le 1er juin, le 2e corps reçut l'ordre de se porter à Novare. Le régiment leva son camp à six heures du matin, passa par Borgo, Vercelli et Cameriano, traversa la Gogna et alla s'établir à cinq cents mètres de Novare avec toute la 1re division; la 2e division avait été placée entre la route de Novare et celle de Milan. Par suite de cette disposition, le corps du général de Mac-Mahon se trouvait prêt à marcher sur le Tessin. L'aspect du pays commençait à changer; on se trouvait maintenant sur un terrain très bas, sillonné de rigoles pour faciliter l'écoulement des eaux, ou bien, par endroits, abandonné à l'inondation et transformé en vastes et fertiles rizières. Le temps s'était remis au beau; tout semblait favoriser l'armée française, qui venait d'achever sa fameuse marche de flanc, opération heureuse et téméraire à la fois, qui allait pour une grande part peser sur les événements ultérieurs de la campagne.

Le lendemain on devait faire séjour à Novare; mais, dans la matinée, la

1re division fut prévenue de se tenir prête à partir. A dix heures elle se porta entre les deux lignes de chemin de fer de Milan et de Gênes, lignes qui avaient été mises hors de service par les Autrichiens.

Le 3 juin, à sept heures du matin, le 2e corps recevait l'ordre de se porter sur Turbigo et d'y franchir le Tessin sur un pont qui y avait été jeté dans la nuit, sous la protection de la division Camou de la garde. A huit heures et demie les tentes furent abattues, et l'on se dirigea vers l'endroit où devait s'opérer le passage par Romentino et Galiate. Le fleuve fut traversé vers 1 h. 30 m., et, après avoir débouché de Turbigo, la marche se continua sur Robecchetto. A ce moment le général de la Motterouge fut averti que l'ennemi se dirigeait sur ce dernier village pour l'occuper, et en même temps reçut l'ordre de le prévenir sur ce point, ou de l'en déloger s'il y était déjà.

Le général n'avait encore avec lui qu'un régiment, celui de Tirailleurs algériens, qui ce jour-là était avant-garde du corps d'armée; le 45e, qui venait ensuite, commençait seulement à effectuer à son tour le passage du Tessin. Le colonel Laure forma immédiatement sa troupe en trois colonnes d'attaque par bataillon, à double intervalle de déploiement : le 1er bataillon devait marcher sur le centre du village, le 3e sur la gauche, et enfin le 2e appuyer le mouvement des deux autres, tout en se maintenant un peu en arrière de l'échelon de combat. Les deux premières de ces colonnes étaient couvertes chacune par une compagnie déployée en avant de son front. On était alors à environ cinq cents mètres de la position. En avant et sur la droite, le terrain était semé de quelques bouquets d'arbres et accidenté par quelques ravines peu profondes ne pouvant constituer un obstacle pour l'assaillant; sur la gauche, au contraire, il était complètement uniforme, mais présentait de longues allées de mûriers reliés entre eux par de gros fils de fer soutenant des guirlandes de vigne, dont chacune était une barrière qu'il fallait détruire pour la franchir; à ces difficultés s'ajoutaient celles résultant d'une marche dans des champs récemment labourés et coupés çà et là par de larges rigoles d'irrigation.

Ces dispositions n'avaient demandé qu'un instant; dès qu'elles furent prises, le général de la Motte-Rouge parcourut le front des troupes, adressa à ces dernières quelques paroles énergiques, puis, levant son sabre, donna le signal de l'assaut. Le régiment entier fondit sur Robecchetto; fossés, vignes, fils de fer furent franchis ou brisés, et chaque bataillon, se dirigeant sur le point qui lui était assigné, se disposa à aborder l'enceinte du village, en avant de laquelle on apercevait depuis un moment une longue ligne d'infanterie ennemie.

Bientôt la fusillade domina les cris des Tirailleurs : les Autrichiens se défendaient vigoureusement. Ils avaient là, sous les ordres du général Corbon, trois bataillons d'infanterie de douze cents hommes chacun, et, en réserve, un autre bataillon, une batterie de huit pièces et deux escadrons de cavalerie. Mais, déposant leurs sacs, les 1er et 3e bataillons se précipitèrent à la baïonnette, enfoncèrent un bataillon ennemi qui voulut s'opposer à leur marche, et pénétrèrent dans Robecchetto par deux points à la fois, le 1er en chassant devant lui les débris de l'avant-garde autrichienne, le 3e en contournant le

village par l'ouest, de façon à déborder l'ennemi sur sa gauche et à menacer directement sa ligne de retraite. A ce moment le général Lefèvre arriva avec le restant de sa brigade; le 45e se porta en avant pour appuyer le mouvement des Tirailleurs algériens, et le général Auger, dirigeant lui-même le feu de son artillerie, accabla de projectiles les Autrichiens en pleine fuite dans la direction de Malvagglio.

Les Tirailleurs étaient entrés dans Robecchetto et en avaient chassé les défenseurs; Malvagglio venait d'être enlevé à son tour, et notre marche en avant allait se continuer, malgré la tentative faite par la cavalerie autrichienne pour l'arrêter, lorsque le général de la Motterouge aperçut soudain, en colonne sur la droite, le bataillon de réserve de l'ennemi. Le régiment de Tirailleurs fut aussitôt rallié en arrière de Malvagglio, et le 45e, déployé de manière à répondre à cette attaque qui se portait entre Malvagglio et Robecchetto, et qui, appuyée par une nombreuse artillerie, prenait d'écharpe notre première ligne et lui infligeait des pertes assez sensibles. En même temps, le général Auger changeait le tir de ses batteries et accablait celles de l'ennemi. Pris alors entre le feu des Tirailleurs et celui du 45e, le bataillon autrichien fut bientôt mis en pleine déroute, et, sans le terrain extrêmement couvert et coupé qui protégeait sa retraite, il eût infailliblement été fait prisonnier.

Il était cinq heures, le combat était terminé; de toutes parts l'ennemi était en fuite, nous abandonnant une pièce de canon, ses sacs, dont certains bataillons s'étaient débarrassés pour attaquer, d'autres pour fuir plus vite, un fanion de bataillon et un cheval tout équipé portant un harnachement très riche et appartenant probablement à un officier général.

Grâce à la vigueur avec laquelle cette attaque avait été conduite, nos pertes étaient extrêmement faibles à côté de celles de l'ennemi et relativement au résultat obtenu; elles s'élevaient à un officier tué et trois blessés, appartenant tous les quatre au 1er régiment, et enfin à une trentaine de Tirailleurs tués ou blessés, dont deux ou trois seulement comptant au 3e bataillon.

La surprise des Autrichiens avait été telle en se trouvant en face des turcos, dont le cri sauvage leur était encore inconnu, qu'au moment de l'entrée de ceux-ci dans Robecchetto on avait vu des compagnies entières prendre la fuite en abandonnant leurs armes et leurs sacs. On ne s'étonnera pas de cette panique, lorsqu'on saura que depuis que nos ennemis avaient appris la présence de nos braves Algériens à l'armée d'Italie, ils avaient volontiers ajouté foi à de grossières histoires d'anthropophagie que certains journaux italiens avaient à dessein fait circuler sur le compte de ces derniers. Ils eurent, par la suite, le temps de revenir sur cette opinion, qui ne leur était pas du reste particulière, et que d'honnêtes bourgeois de France partageaient avec la plus entière conviction, sur le récit plus que fantaisiste de quelque vieux *zouave* ou quelque vieux *zéphir*.

Dans son rapport, le général de la Motterouge adressait les plus chaleureux éloges au colonel Laure et à son brave régiment, et, dans le télégramme envoyé le soir même à Paris, l'empereur disait : « Les Tirailleurs du colonel Laure ont fait merveille. »

Après avoir parcouru le théâtre du combat, la 1re division rentra dans Ro-

becchetto et s'y établit, sa gauche au cimetière, sa droite au ravin. L'affaire qui venait d'avoir lieu avait mis les Tirailleurs en gaieté; ils avaient enfin rencontré cet ennemi qu'on leur avait promis et qu'ils ne voyaient jamais; la poudre avait parlé; les jours étaient revenus de ces combats héroïques dont les survivants de l'expédition de Crimée se plaisaient à entretenir leurs camarades; et l'entrain renaissait parmi ces hommes pour lesquels le danger était une fête; la mort sur le champ de bataille, un bienfait du ciel, et le bruit du canon, de la fusillade, l'odeur de la poudre, le plus suprême des enivrements.

Le 3 juin au soir, les armées adverses occupaient les positions suivantes :

L'armée autrichienne avait son extrême droite à Gallarate et son extrême gauche vers Bereguardo, sa réserve se trouvant partagée entre Stradella et Plaisance.

L'armée franco-sarde avait sa droite à Lumelogno, son centre à Novare, sa gauche à Turbigo et Robecchetto, et sa réserve, formée par une partie de l'armée sarde, à Galliate.

D'après les ordres donnés par l'état-major français pour le lendemain, l'armée alliée devait se placer à cheval sur le Tessin, de façon à pouvoir répondre à une attaque venant par l'une ou par l'autre rive. En vue de l'exécution de ce mouvement, le corps du général de Mac-Mahon, renforcé de la division Camou (voltigeurs de la garde), avait mission de se porter de Turbigo sur Buffalora. Cette marche allait amener la bataille de Magenta.

Le 4, à dix heures du matin, le régiment se mit en route formant encore cette fois la tête de colonne du 2e corps. Il traversa d'abord Robecchetto, puis Malvagglio, et s'avança vers Induno, en trouvant à chaque pas de nombreuses traces de la retraite précipitée de la veille. A la sortie d'Induno, la pointe d'avant-garde, fournie par la cavalerie, fut attaquée par quelques éclaireurs ennemis laissés en avant de Casate, occupé en force par les Autrichiens. Ces avant-postes ne tardèrent pas à se replier, et la marche continua jusqu'à Cuggiono, où eut lieu une courte halte pendant laquelle le régiment prit ses dispositions de combat.

Il s'agissait d'enlever Casate; le 1er bataillon, ayant à sa tête le général Lefèvre, se porta aussitôt en avant pendant que les deux autres se jetaient à droite et à gauche pour laisser passer l'artillerie. Vigoureusement abordé, le village n'opposa qu'une faible résistance; l'ennemi se retira en désordre vers Buffalora, occupant, avant d'entrer dans cette localité, une position défensive dans le fond de la vallée, et dirigeant sur notre colonne d'attaque le tir à mitraille d'une batterie d'artillerie. Mais, entraînés par leur ardeur, les Tirailleurs ne lui donnèrent pas le temps de se reconnaître; malgré l'ordre donné d'arrêter les troupes et d'attendre que toute la division eût pris position, ils se précipitèrent à sa poursuite, et, après l'avoir chassé de la plaine, abordèrent résolument les premières défenses de Buffalora. Quatre compagnies du 3e bataillon se portèrent à droite, et, après un combat de courte durée, mais excessivement vif, occupèrent le village de Bernate. Sur la gauche, les 1er et 2e bataillons avaient déjà franchi les barricades élevées à l'entrée de Buffalora et enlevé les premières maisons de la ville, lorsque le général de Mac-Mahon, qui ne voulait pas s'engager davantage avant d'avoir toutes ses

forces en ligne, fit donner au général Lefèvre l'ordre de se replier. Le régiment se retira lentement, en emportant ses morts et ses blessés, et vint reprendre sa place dans la 1re division, laquelle avait ordre de s'établir en avant de Cuggiono, sa droite à la cascina Valizio, sa gauche vers la cascina Mallastala.

Cependant l'évacuation de Bernate présenta quelques difficultés. L'ennemi était revenu en force et menaçait, malgré l'énergique résistance du capitaine de Pontécoulant, de déborder nos quatre compagnies, lorsqu'un vigoureux retour offensif exécuté par le capitaine Dardenne, qui y fut blessé et y eut son cheval tué sous lui, dégagea un peu la gauche de la petite colonne, qui put dès lors se replier en bon ordre sur la réserve du bataillon.

Il était deux heures; la division Camou, qui avait pris à travers champs pour hâter sa marche, venait d'arriver, et s'était établie un peu en arrière et à gauche de la division de la Motterouge. Pour attaquer, il fallait attendre que la division Espinasse, en marche sur Marcallo, fût arrivée à hauteur de la 1re division. Celle-ci s'était formée par bataillons en colonne serrée à demi-intervalle de déploiement, cinq bataillons à la droite de la route, cinq bataillons à la gauche, rangés d'une façon symétrique, chacun d'eux ayant devant lui une compagnie en tirailleurs; deux bataillons avaient été maintenus en réserve en arrière du centre de la division. Pendant ce temps, la division Mellinet (grenadiers et zouaves de la garde) avait franchi le Tessin à Ponte-Nuovo-di-Magenta, dont le pont avait été incomplètement détruit par les Autrichiens, et s'était avancée vers Buffalora, où le 2e grenadiers était maintenant tenu en échec.

Vers trois heures, la division Espinasse ayant été signalée, le général de Mac-Mahon fit commencer à la 1re division un léger changement de direction à gauche. Ce mouvement eut pour effet de faire évacuer Buffalora, où la garde s'établit aussitôt. A trois heures et demie, la division Espinasse étant arrivée à hauteur de la division de la Motterouge et ayant appuyé sa gauche au village de Marcallo, le général de Mac-Mahon réduisit la distance existant entre ces deux divisions et donna le signal de la marche sur Magenta.

La 1re division devait se porter d'abord sur Buffalora, dont on ignorait l'occupation par le 2e grenadiers, puis sur Magenta, en prenant pour point de direction le clocher de l'église de ce village. Le régiment de Tirailleurs occupait maintenant la gauche de la brigade Lefèvre, de même que cette brigade occupait la gauche de la division de la Motterouge.

Il était quatre heures et demie quand le 2e corps reprit son mouvement en avant et que la deuxième phase de la bataille commença à se dessiner. Après que la division de la Motterouge eut dépassé Buffalora, le général de Mac-Mahon vint se mettre à sa tête et la dirigea sur la route de Buffalora à Magenta, en lui faisant exécuter une légère conversion à gauche, de façon à la relier avec la division Mellinet, qui s'était avancée par la route de Ponte-Nuovo-di-Buffalora. Bientôt le 45e, qui formait la tête de colonne, se trouva en présence d'une ferme appelée Cascina-Nova, où les Autrichiens s'étaient solidement retranchés. Les bâtiments furent enveloppés de toutes parts et l'ennemi obligé de mettre bas les armes. On fit là six à sept cents prisonniers.

Aussitôt ce premier succès obtenu, la colonne reprit sa marche en avant, se dirigeant vers l'embarcadère du chemin de fer, d'où partait un violent feu de mousqueterie.

Ce fut réellement alors que la bataille commença; l'ennemi, en force partout, couvrait tout le terrain en avant de Magenta et ne cédait la place que pied à pied, profitant des bouquets d'arbres et des haies pour se replier. Ce rideau, qui le dérobait ainsi à notre vue, ne permettait pas d'apprécier exactement le nombre des troupes qu'il avait en ligne et condamnait l'attaque à une marche prudente et calculée. Sur la gauche, une vive canonnade venait de s'engager : c'était la division Espinasse qui était aux prises avec le 1er corps autrichien. Nos colonnes, admirables d'énergie, de calme et de résolution, avançaient malgré tout, lentement, c'est vrai, mais se rapprochant insensiblement de Magenta, dont le clocher se détachait nettement de la ligne d'arbres qui bordait l'horizon.

A mesure qu'on approchait, le combat devenait plus vif, plus ardent, plus opiniâtre; toutes les haies, tous les fossés étaient garnis de tirailleurs; toutes les maisons étaient crénelées, barricadées et fortement occupées; sur tout le front de Magenta, une nombreuse artillerie labourait le terrain en avant, et couvrait de sa mitraille les abords de la route de Buffalora.

Cependant les deux batteries de la division venaient d'arriver, et, s'étant établies à droite et à gauche de la route, avaient, par un tir bien réglé, commencé à ébranler la ténacité de la défense. Profitant de ce moment de répit, le général de la Motterouge fit sonner la charge et s'élança, à la tête de toute son infanterie, sur l'église, le cimetière et l'embarcadère du chemin de fer. Chargé d'enlever cette dernière partie de la position, le régiment de Tirailleurs algériens se jeta avec une nouvelle ardeur dans cette lutte acharnée dans laquelle il lui avait été donné de porter les premiers coups, et se précipitant sur la chaussée que balayaient encore l'artillerie et la mousqueterie ennemies, pénétra enfin dans l'intérieur de la gare, dont les défenseurs furent immédiatement chassés ou faits prisonniers. Le 3e bataillon avait largement concouru à ce succès en enfonçant le premier les palissades qui bordaient la voie ferrée et en franchissant résolument le terrain découvert qui le séparait des bâtiments crénelés de l'embarcadère. C'est à la rapidité inouïe avec laquelle fut exécuté ce mouvement qu'il dut de ne pas éprouver de pertes trop sensibles et de voir l'ennemi évacuer précipitamment la position. Dans cette attaque, le capitaine de Pontécoulant s'était encore fait remarquer par son admirable intrépidité et avait été violemment contusionné.

Après avoir traversé la voie ferrée, la brigade Lefèvre se trouva à cheval sur la route de Milan, faisant face à l'église de Magenta, qu'attaquait la 2e brigade sous la conduite du général de Polhès. Maîtresse de ce dernier point, la division de la Motterouge pénétra dans le village par plusieurs côtés à la fois. C'est à ce moment que commença la dernière et peut-être la plus meurtrière phase de cette sanglante journée. Il fallut faire le siège de chaque rue, de chaque maison, et ce ne fut que vers huit heures du soir, après deux heures d'héroïques efforts, que Magenta resta définitivement en notre pouvoir.

Dès les premiers pas du 3e bataillon de Tirailleurs dans ce dédale de rues

étroites et barricadées, le commandant Van Hoorick, qui déjà un moment auparavant avait eu son cheval tué sous lui, tombait la cuisse traversée par une balle; au même instant le capitaine Estelle était également blessé. Mais, poursuivant leur mouvement dans cette mêlée furieuse, acharnée, implacable, les compagnies, qui n'avaient pas tardé à agir pour leur propre compte, avaient bientôt eu fait d'enlever les maisons qui tentaient de leur résister, et de faire dans chacune d'elles un nombre considérable de prisonniers. Dans l'une de ces dernières, un détachement de deux cent vingt-neuf Autrichiens, cerné par la compagnie du capitaine Munier, tenait encore, ne connaissant pas le résultat de la lutte. Il attendit ainsi jusqu'au lendemain. Au point du jour, l'officier supérieur qui le commandait remit son épée.

Sur tous les points la victoire, longtemps disputée, nous appartenait maintenant : à gauche, la division Espinasse avait de son côté pénétré dans Magenta, et s'y était solidement établie; à droite, où la brigade Picard, puis la brigade Jeannin et enfin la division Vinoy étaient venues successivement renforcer et prolonger la ligne formée par la division Mellinet, le succès s'était également déclaré pour nous : après une lutte opiniâtre, pendant laquelle Ponti-Vecchio-di-Magenta avait été pris et repris plusieurs fois, l'ennemi avait fini par se retirer sous la protection d'une charge désespérée de sa cavalerie.

Les pertes subies de part et d'autre témoignaient de la vigueur déployée dans l'attaque et dans la défense : les Français comptaient quatre mille cinq cent trente hommes hors de combat, les Autrichiens cinq mille deux cent soixante-seize, indépendamment des prisonniers, dont le total s'élevait à quatre mille cinq cent. Le bataillon fourni par le 3e régiment de Tirailleurs algériens avait pour sa part soixante-quatorze hommes atteints par le feu de l'ennemi, dont quatre officiers blessés, neuf hommes de troupe tués et soixante-deux blessés. Ces chiffres disent mieux que tout ce que nous pourrions ajouter combien était glorieuse la page dont ce bataillon venait d'enrichir l'historique du corps dont il faisait partie.

Le régiment passa la nuit dans les rues de Magenta. Le lendemain, il alla camper dans la plaine, en arrière de la chaussée du chemin de fer, sur un terrain jonché de cadavres ennemis, dont l'emplacement jalonnait encore la direction des lignes de tirailleurs qui avaient cherché à couvrir les approches du village. La journée fut employée partie à se reposer un peu des fatigues de la veille, partie à ramasser les armes, les sacs et les effets abandonnés par l'ennemi et par les blessés.

Le 6, l'armée française se remit en mouvement; toutes les troupes du 2e corps quittèrent Magenta pour se porter à San-Pietro-l'Olmo, sur la route de Milan. Parti vers onze heures et demie du matin, le régiment arrivait dans cette localité à quatre heures et demie du soir et y établissait son bivouac. Mais, une demi-heure après, un corps autrichien ayant été signalé à Carbanate, village situé à vingt kilomètres au nord-ouest de San-Pietro, il reprit aussitôt les armes avec toute la 2e division et deux escadrons du 7e chasseurs, pour se porter à la rencontre de l'ennemi. Après cinq heures de marche, il rentrait sans avoir rien découvert, les Autrichiens n'ayant fait que passer à

Carbanate, qui était déjà, lorsque la cavalerie française s'y présenta, occupé par l'avant-garde de la brigade piémontaise du général Fanti.

L'ordre de mouvement pour la journée du lendemain portait que le 2e corps entrerait dans Milan à la tête de l'armée, en récompense du rôle glorieux qu'il avait joué dans la journée du 4 juin. Déjà, depuis deux jours, son chef, le général de Mac-Mahon, était élevé à la dignité de maréchal de France et créé duc de Magenta.

Le 7, à six heures du matin, la division de la Motterouge quittait San-Pietro-l'Olmo et se dirigeait sur Milan. A huit heures, elle arrivait devant la porte Vercilina et s'arrêtait pour attendre les autres troupes du corps d'armée. Le défilé commença à onze heures. Ce fut un véritable triomphe : la population tout entière était accourue au-devant de nos soldats. De la porte Vercilina à la porte de Pavie, près de laquelle le bivouac fut établi, ce ne fut qu'une pluie de fleurs et de bouquets; avec la même facilité que dix ans plus tard il allait s'éteindre, l'enthousiasme des Italiens, cet enthousiasme ardent, chauffé au soleil des plaines du Pô, s'allumait au point de devenir du délire et de se traduire par des cris, des vivats, des trépignements, des bénédictions, des embrassements chaleureux sous lesquels les vainqueurs de Magenta se trouvaient littéralement étouffés.

Mais l'armée ne devait pas s'amollir dans les délices de cette séduisante Capoue; les Autrichiens avaient été chassés de Milan, mais ils étaient bien loin encore d'être entièrement vaincus : ils étaient encore maîtres de la ligne de l'Adda. Il fallait les en chasser avant qu'ils s'y fussent solidement établis, et consacrer par une nouvelle et éclatante victoire l'œuvre libératrice si généreusement entreprise par la vieille Gaule en faveur de l'antique patrie de Domitius et de Jules César.

CHAPITRE IV

Départ de Milan. — Continuation des opérations. — Revue du général de la Motte-Rouge à San-Zeno; distribution de croix et de médailles accordées au régiment à la suite de la bataille de Magenta. — Bataille de Solférino. — Passage du Mincio à Monzambano. — Conclusion d'un armistice. — Paix de Villafranca. — Récompenses accordées à la suite de la bataille de Solferino. — Les Tirailleurs quittent l'Italie et sont dirigés sur le camp de Saint-Maur. — Entrée du régiment dans Paris. — Embarquement à Toulon. — Rentrée à Constantine.

Le 8 juin, à quatre heures du matin, le 2e corps quitta Milan et se dirigea, par la route de Lodi, sur le village de Melegnano (Marignan), dans le but d'intercepter la marche du VIIIe corps autrichien (Benedeck), qui, après avoir couvert la retraite de l'armée, se retirait sur Lodi par Binasco et Landriano, sous la protection d'une forte arrière-garde comprenant toute la brigade Roden de la division Berger. Melegnano devait être enlevé par le 1er corps; aussitôt après le passage de celui-ci, le 2e avait pour mission d'appuyer vers la droite et d'exécuter un grand mouvement tournant pour venir s'établir entre ce village et Lodi, de façon à rejeter l'ennemi dans la direction de Pavie.

Après être sorti de Milan, le régiment de Tirailleurs algériens, au lieu de suivre la route, prit à travers champs, et, vers neuf heures du matin, s'arrêta pour faire la grand'halte dans une vaste prairie près du village de San-Donato. Là il dut attendre l'écoulement des troupes du 1er corps et celui de la 2e division, qui ne commença qu'à deux heures de l'après-midi; enfin, à quatre heures, il s'ébranla à son tour et se prépara à exécuter, pour ce qui le concernait, le mouvement qui devait porter les troupes du 2e corps sur la ligne de retraite des Autrichiens. Il traversa d'abord le village de San-Giuliano, où l'on croyait trouver l'ennemi, puis il quitta encore une fois la grande route pour aller passer le Lambro à gué, et se diriger ensuite, par Carpanullo et la Cascina Barona, sur le village de Médiglia, où devait s'opérer la jonction des deux divisions. Il était environ six heures lorsqu'il atteignit cette dernière localité. A peine l'eut-il dépassée, que le canon se fit entendre du côté de Melegnano : c'était le maréchal Baraguey-d'Hilliers qui, sans attendre que le maréchal de Mac-Mahon eût achevé son mouvement, abordait de front la re-

doutable position de l'ennemi. Les divisions de la Motterouge et Decaen (ancienne Espinasse) hâtèrent le pas pour se rapprocher du lieu du combat; mais déjà, quand elles eurent dépassé Dresano, les Autrichiens étaient en fuite, gagnant Mulazzano. Le régiment fut alors arrêté à Colognio, où il attendit, l'arme au pied, la fin de la lutte engagée. Depuis quatre heures la pluie tombait à torrents; la marche avait été extrêmement fatigante; les hommes étaient exténués. A onze heures et demie du soir, on put enfin s'établir au bivouac. De grands feux furent allumés de tous côtés; mais le sol était tellement humide, qu'il ne fut pas possible de se coucher ni de dormir.

Les journées des 9 et 10 vinrent heureusement permettre de réparer cette fatigue excessive. Pendant ces deux jours le 2ᵉ corps, établi partie à Médiglia, partie à Sordio, demeura dans un repos absolu. On attendait, pour se porter en avant, d'être exactement fixé sur la direction suivie par l'armée autrichienne dans sa retraite, et particulièrement sur l'abandon de la ligne de l'Adda, qu'on savait décidé par le feld-zeugmestre Gyulai. Le 10, on apprit que l'ennemi avait évacué Lodi et semblait vouloir se concentrer derrière le Mincio.

Le 11, le 2ᵉ corps reçut l'ordre de se porter à Paullo, entre le Lambro et l'Adda. Le mouvement commença à six heures du matin. Le régiment traversa successivement Mulazzano, Cascina-Alberi, passa la petite rivière de la Muzza et prit ses cantonnements avec le gros du corps d'armée. Le lendemain, il se dirigea par Marzano, Comazzo, Carnegliano, où il repassa la Muzza, et Trucazzano sur Albignano, où le bivouac fut établi. Le 13, à dix heures et demie du matin, il franchit une troisième fois la Muzza sur un pont de pilotis construit par le génie, et arriva un peu au-dessous de Casano, où s'effectua le passage de l'Adda sur le pont du chemin de fer, dont la première arche seule avait été détruite; il prit ensuite la grande route de Brescia, qu'il quitta aux portes de Treviglio, et, passant par Calvenzano, gagna Caravagglio. Le bivouac fut établi devant une magnifique église surmontée d'un dôme élevé, du haut duquel l'œil pouvait s'étendre sur les merveilleuses plaines des vallées de l'Adda et du Serio. Le 14, on franchit cette dernière rivière un peu au delà de Mozzanica, et l'on alla camper à Autignate après être passé par Sola et Isso. La marche du 15 nous conduisit au village d'Urago-d'Oglio. On s'attendait à trouver rompu le pont sur l'Oglio, mais la tentative des Autrichiens pour le faire sauter était restée sans résultat. On put, en revanche, constater de nombreux travaux indiquant que l'ennemi avait eu un instant la pensée de défendre la ligne de ce cours d'eau. Le soir, le bivouac de la brigade Lefèvre fut établi en avant d'Urago-d'Oglio, de façon à surveiller la route de Chiari. Le 16, on traversa Chiari pour arriver à Castrezzalo, où tout le 2ᵉ corps se trouva réuni. Le lendemain, le régiment rejoignit la route de Brescia à Trevigliato; il la suivit jusqu'à Roncadelli et vint camper entre ce village et celui d'Onzato. Le 18, il descendit jusqu'à Castel-Nuovo pour y passer la Mella; il remonta ensuite vers Aspes, y traversa la Garga et s'arrêta à San-Zeno, à quatre kilomètres au sud-est de Brescia, la seconde capitale de la Lombardie. Depuis Melegnano, l'ennemi n'avait été aperçu sur aucun point. Les nouvelles qui en arrivaient chaque jour étaient qu'il se retirait précipitamment sur la ligne du Mincio, où devait avoir lieu sa concentration. Le 17, l'empereur d'Autriche

était venu lui-même se mettre à la tête de ses troupes, avec le feld-zeugmestre baron de Hess pour chef d'état-major général, et les généraux comte Wimpffen et comte Schlik comme lieutenants.

Les récompenses (décorations et médailles) décernées à la suite de la bataille de Magenta étaient arrivées dans la journée du 18. Afin de faire de leur distribution l'objet d'une cérémonie imposante qui en relevât l'objet aux yeux de toute l'armée, une grande revue fut ordonnée pour le 19, à onze heures et demie du matin. Le général de la Motterouge passa devant le front des troupes de la 1re division, exprima à ces dernières combien il était heureux de se trouver à leur tête, et posa sur la poitrine de quelques braves la distinction que leur avait valu leur belle conduite devant l'ennemi. Sur dix croix accordées au régiment de Tirailleurs algériens, le 3e bataillon en recevait six.

Était fait officier de la Légion d'honneur :

M. Van Hoorick,	chef de bataillon.

Étaient fait chevaliers :

MM. Dardenne,	capitaine.
Louvet,	lieutenant.
Dufour,	sous-lieutenant.
Matteï,	sergent-major.
Poulleau,	sergent-fourrier.

Étaient décorés de la médaille militaire :

MM. Drot,	sergent-fourrier.
Abdallah-ben-Michori,	sergent.
Mohamed-ben-Abdallah,	caporal.

et trois Tirailleurs.

Le 20, le 2e corps séjourna à San-Zeno. Le 21, le régiment se dirigea, par Borgo-Satello, vers le Campo-di-Monte-Chiaro, qu'il traversa disposé de façon à pouvoir promptement former le carré dans le cas où la cavalerie autrichienne serait venue l'inquiéter. Vers deux heures, il rejoignit la route de Monte-Chiaro, et passa la Chiese sans difficulté sur un pont en bois incomplètement détruit par l'ennemi et rapidement réparé. Il alla ensuite s'établir sur la droite de la route de Castiglione, dans une plaine couverte de champs de maïs. Le 22, il se porta à deux kilomètres au sud de Castiglione en passant par Novagli. Ce jour-là, on apprit plusieurs mutations survenues dans le personnel des officiers par suite de promotions. En ce qui concernait le 3e bataillon, le capitaine de Saint-Paër était nommé chef de bataillon au 15e de ligne (1er corps) et remplacé par le capitaine Hulot, du 1er bataillon; le sous-lieutenant Dufour était promu lieutenant et maintenu, et le sergent-major Athénas nommé sous-lieutenant et placé au 1er bataillon. Déjà, par décret du 17 mai, le lieutenant-colonel Montfort avait été nommé colonel du 2e régiment de Tirailleurs

algériens et remplacé par M. Herment, venant des chefs de bataillon du 36e de ligne.

Le 23, on fit séjour. Dans la journée, de nombreuses reconnaissances de cavalerie parcoururent la plaine dans la direction du Mincio, et s'accordèrent à établir que l'ennemi occupait en force Solferino, Cavriana, Guidizzolo et Medole, alors qu'on le croyait déjà retiré dans le quadrilatère Peschiera, Vérone, Mantoue et Legnago. L'état-major français ne voulut cependant voir là qu'un mouvement d'avant-postes, et les ordres pour la marche du lendemain furent donnés comme si la rencontre des deux armées eût été la chose la plus improbable. Il faut s'empresser de reconnaître que l'empereur François-Joseph n'était guère mieux inspiré en ne prescrivant le mouvement de ses troupes que pour neuf heures du matin, et qu'il allait par ce retard permettre à nos corps d'armée de prendre une avance considérable, et de détruire peu à peu le désavantage dans lequel allait les placer l'initiative des corps autrichiens.

Le 24, à trois heures du matin, l'armée entière se mit en mouvement sur quatre colonnes, le 1er corps formant l'extrême gauche de la ligne, et le 3e l'extrême droite. Le 2e avait l'ordre de se porter à Cavriana. Il s'engagea sur la route de Mantoue, et, vers cinq heures du matin, se heurta à la Casa-Morino. La 2e division, qui formait tête de colonne, commença immédiatement l'attaque et s'empara de cette position, qui ne fut d'ailleurs que faiblement défendue. Ce premier succès ayant rendu le maréchal de Mac-Mahon maître de toute la plaine, celui-ci put dès lors prendre les mesures que commandait la gravité de la situation. La 2e division fut établie en avant de la position qu'elle venait d'enlever et perpendiculairement à la route de Mantoue; la 1re appuya sa gauche à cette route, et, inclinant sa droite vers Medole, se forma par bataillons en masse, la 1re brigade en tête, et la 2e en réserve, en arrière d'un pli de terrain où elle se trouva à l'abri du feu de l'artillerie ennemie.

Depuis déjà longtemps le maréchal Baraguey-d'Hilliers (1er corps) était aux prises avec le Ve corps autrichien, occupant les hauteurs de Solferino, et l'armée sarde avec le VIIIe, du côté de San-Martino. C'était une bataille générale qui s'engageait; pour la soutenir, l'ennemi précipitait la marche de ses réserves; pour prendre l'offensive, les Français attendaient l'arrivée de la garde, qui, partie de Monte-Chiaro, n'était encore qu'à Castiglione et se dirigeait en toute hâte vers le point où l'on entendait le canon.

Cependant le 2e corps ne pouvait quitter sa position dans la plaine de Medole, à cause du vide qui aurait existé entre sa droite et la gauche du 4e. Il en était donc, pour le moment, réduit à la simple action de son artillerie, qui, sous la direction du général Auger, couvrait de projectiles la route de Mantoue par laquelle s'avançait le IIIe corps ennemi. Pendant cette canonnade, qui dura environ deux heures et qui ne cessa que lorsque les batteries autrichiennes eurent été complètement éteintes, le 45e, déployé à la hauteur de Medole, ramassa environ six cents prisonniers provenant d'un régiment hongrois débordé par une charge de notre cavalerie.

Vers onze heures, la division de cavalerie de la garde, sous les ordres du général Morris, arriva à toute bride et se plaça immédiatement dans le vide existant entre le 2e et le 4e corps; au même instant le maréchal de Mac-Mahon

fut averti de la part du général Niel que celui-ci était prêt à se porter en avant pour protéger son mouvement sur Cavriana. Désormais sans inquiétude sur sa droite, le maréchal ordonna au général de la Motterouge de s'avancer d'abord dans la direction des hauteurs de Solferino pour appuyer l'attaque de la division des voltigeurs de la garde, puis de tourner à droite, de marcher sur San-Cassiano et de s'en emparer. En conséquence, la brigade Lefèvre fit aussitôt un changement de direction à gauche, et s'engagea en partie dans le chemin creux qui conduit de Médole à Solferino, suivie par la 2e brigade, qui se conforma exactement au même mouvement. Dès que la division entière eut dépassé la gauche de la division Decaen, elle fit face à droite et se déploya par bataillons en masse, les premiers échelons à environ quatre cents mètres de San-Martino. A sa gauche, et sensiblement à la même hauteur, venait la division des grenadiers de la garde (Mellinet); à sa droite, la 2e division, qui, prenant sa gauche pour pivot, exécutait à son tour le mouvement qui devait placer le 2e corps parallèlement à la ligne Solferino-Cavriana.

San-Cassiano avait été solidement occupé par les Autrichiens, dont les réserves s'abritaient dans des ondulations formées par les mamelons au pied desquels ce village se trouve bâti. Ces mamelons, qui portent le nom de mont Fontana, se composent de trois pitons principaux, dont les arêtes, sensiblement parallèles, ont une direction nord-sud et constituent, par la disposition de leur petit côté, une courbe assez prononcée, dont la convexité est tournée vers la plaine de Guidizzolo. L'ennemi avait admirablement tiré parti de cette ligne de défense en y élevant des ouvrages de campagne et en la garnissant d'une nombreuse artillerie.

Il était à peu près deux heures lorsque le maréchal de Mac-Mahon donna le signal de l'assaut; aussitôt le régiment de Tirailleurs, ayant à sa tête le général Lefèvre, s'élança sur San-Cassiano. L'attaque devait être exécutée par les 2e et 3e bataillons; le 1er venait en soutien. A la tête du 3e bataillon se trouvait le capitaine Munier, qui, en qualité de plus ancien, en avait pris le commandement depuis le départ de M. de Saint-Paër, qui lui-même avait remplacé le commandant Van Hoorick, blessé à Magenta. En avant du front du régiment, et donnant l'exemple du plus noble courage, marchaient le colonel Laure et le lieutenant-colonel Herment.

Excités par une inaction de plusieurs heures, jaloux des lauriers que, sur la gauche, les troupes de la garde et du 1er corps cueillaient à l'attaque de Solferino, les Tirailleurs se jetèrent sur le village avec une ardeur furieuse à laquelle les Autrichiens tentèrent en vain de résister. En un instant San-Cassiano fut en notre pouvoir, et, poursuivant son succès, le régiment se porta en avant de cette localité en suivant une direction à peu près parallèle à la route passant au pied du mont Fontana. Pendant ce temps le 45e s'était dirigé sur la ferme dite Malpetti, située à droite et à environ cinq cents mètres de San-Cassiano, s'en était emparé et, avec le concours d'une compagnie de Tirailleurs, y avait fait une centaine de prisonniers.

Grâce à la vigueur avec laquelle il avait été mené, ce premier assaut n'avait pas été trop meurtrier. Au 3e bataillon, les capitaines Munier et Quinemant avaient cependant eu leurs chevaux tués, et plusieurs hommes étaient déjà

13

hors de combat; mais ce n'était là que le prélude de la lutte véritable, que le premier épisode de cette rude journée. L'ennemi s'était replié sur les hauteurs du mont Fontana, et ç'allait être à tout le corps d'armée du feld-maréchal-lieutenant Clam-Gallas que la 1re brigade allait bientôt se heurter.

Nous avons dit que cette position avait été solidement occupée; elle venait d'être encore renforcée, et se trouvait maintenant défendue par dix régiments. C'était sur la conservation de ce point que l'empereur d'Autriche comptait pour rétablir le combat, fortement compromis pour lui par la prise de Solferino, et menacer le centre de l'armée française, pendant qu'une vigoureuse attaque dirigée sur la droite de cette dernière rejetterait en désordre les 3e et 4e corps dans la direction de Castel-Goffredo. Depuis dix heures du matin, François-Joseph s'était de sa personne transporté à Cavriaña et excitait par sa présence le courage de ses soldats et l'émulation de ses officiers.

Mais on ne laissa pas aux Autrichiens le temps de combiner les mouvements de leur centre avec ceux de leur gauche. À peine San-Cassiano fut-il en notre pouvoir, que la colonne du général Lefèvre s'élança sur le premier contrefort du mont Fontana. Cette vigoureuse initiative était due en partie au capitaine Munier. Cet officier, avec un sang-froid et une habileté rares, avait rapidement rallié son bataillon, et, sans perdre le bénéfice du premier élan, s'était précipité à sa tête sur la redoutable position qu'il avait devant lui, suivi de près par les deux autres bataillons, qui s'étaient immédiatement conformés à ce mouvement, auquel présidait le colonel Laure, qui fut mortellement atteint au moment où, se portant en avant de son héroïque régiment, il indiquait lui-même la direction que devait suivre l'attaque.

En voyant tomber leur chef, qu'ils adoraient parce qu'ils le reconnaissaient comme le plus brave, les Tirailleurs poussèrent un long cri de fureur, et ce ne fut plus le choc d'une troupe, mais le tourbillon impétueux d'un ouragan qui s'abattit sur les Autrichiens. En vain ces derniers essayèrent-ils de profiter de l'avantage que leur donnaient le nombre et la disposition du terrain, ils furent renversés, culbutés, refoulés et délogés du premier mamelon, sur lequel le fanion du 3e bataillon fut immédiatement planté. A ce moment le 45e s'élançait de son côté sur le second mamelon, mais se voyait repoussé par des forces considérables.

Il était près de trois heures; Napoléon III venait d'arriver sur ce point du champ de bataille, et, jugeant toute la gravité que prenait la situation, il avait fait avancer, en soutien des Tirailleurs, deux bataillons du 1er régiment de grenadiers de la garde, sous les ordres du colonel de Bretteville. Déjà une batterie de ce corps était accourue en toute hâte, s'était établie un peu en arrière du premier mamelon, et, dirigée d'abord par le général de Sévelinges, puis par le général Lebœuf en personne, foudroyait les masses autrichiennes à mesure que celles-ci débouchaient pour assaillir le régiment de Tirailleurs, qui s'était logé dans la première redoute et s'y maintenait victorieusement.

Cependant il s'agissait d'enlever le deuxième mamelon, celui contre lequel le 45e avait échoué et sur lequel se trouvaient concentrés les moyens de résistance de l'ennemi. Une fois ce dernier point en notre pouvoir, le suivant

tombait de lui-même, et c'en était fait de toute la ligne de Cavriana : le centre des Autrichiens était enfoncé, leur armée coupée en deux tronçons.

Dès qu'il se vit appuyé, le général Lefèvre rallia les débris de sa brigade, et, plaçant encore les Tirailleurs en première ligne, se précipita, à la tête de ses deux braves régiments, contre la redoutable position, sur laquelle allait, en quelques instants et sous les yeux des deux empereurs, se dénouer la dernière chance de la grande partie engagée. Cet effort fut peut-être encore plus héroïque que le premier; on allait s'établir dans l'ouvrage; déjà l'ennemi, surpris par cette audace qu'animait une indomptable furie, se retirait en désordre sur ses réserves, lorsque, s'apercevant de notre petit nombre, il revint à la charge, nous déborda de toutes parts, et, combattant avec une opiniâtreté sans égale, reprit peu à peu le terrain qu'il avait perdu.

A ce moment arriva le 72e, commandé par le colonel Castex, l'ancien lieutenant-colonel du 3e Tirailleurs. Il n'y eut qu'une seule voix pour répéter le cri de : « En avant ! » la charge reprit sur toute la ligne; le colonel Castex fit déployer son drapeau, autour duquel se groupèrent indifféremment les combattants des trois régiments; et un nouvel assaut, ardent, impétueux, irrésistible, délogea une deuxième fois les Autrichiens. Mais une deuxième fois ceux-ci reçurent des réserves, une deuxième fois nos valeureux soldats furent ramenés en arrière, une deuxième fois la force eut raison de l'héroïsme.

Il fallait en finir; la 2e brigade, jusque-là maintenue en réserve, sur l'ordre formel du maréchal de Mac-Mahon, afin de se relier à la division Decaen, venait enfin d'être relevée par une brigade de la garde (Niol), et de se porter en soutien de la première, qui, ralliée par son intrépide chef, ne s'apercevait pas des vides considérables qui existaient dans ses rangs, et ne demandait qu'à recommencer la lutte. Le général de la Motterouge accourut, forma une nouvelle colonne d'attaque comprenant : les Tirailleurs algériens, le 45e, le 72e et le 70e, et la lança sur la position si longtemps disputée, pendant que, se plaçant à la tête de deux bataillons du 65e, il se précipitait lui-même sur le troisième et dernier mamelon.

Pendant un instant, ce point du combat ne fut qu'un chaos indescriptible, duquel s'élevaient les longs déchirements de la fusillade, les retentissements formidables de l'artillerie, le son strident des clairons, les cris, les hourras, les imprécations des combattants; puis ce bruit épouvantable s'éloigna peu à peu, devint moins intense, moins sourd, et enfin ne tarda pas à se perdre en échos confus dans la direction de Cavriana. Un instant après, on voyait le drapeau tricolore flotter victorieusement sur toutes les hauteurs du mont Fontana; la bataille de Solferino était définitivement perdue par les Autrichiens.

Rien n'avait pu résister à la vigueur indicible de nos bataillons; le général Lefèvre d'un côté, le général de la Motterouge de l'autre, avaient pénétré dans les tranchées ennemies, en avaient délogé les défenseurs et poursuivaient maintenant les fuyards, qui se retiraient sur Cavriana.

Dans ce dernier assaut, les Tirailleurs avaient été admirables; jamais peut-être leur bravoure ne s'était révélée plus grande, plus soutenue, plus opiniâtre, plus irrésistible. Après leur colonel, ils avaient vu tomber leur lieu-

tenant-colonel, qui, non moins brave et non moins aimé que le premier, fut non moins regretté et non moins glorieusement vengé. Sous l'énergique impulsion du capitaine Munier, le 3e bataillon avait encore fait des prodiges. C'était à lui que revenaient les honneurs de la journée; mais c'était aussi dans ses rangs que la mort avait fait la plus ample moisson d'officiers et de soldats.

Pendant que le 2e corps, avec une vigueur et une ténacité remarquables, s'établissait ainsi sur la position de San-Cassiano et du mont Fontana, la lutte engagée sur les hauteurs de Solferino avait suivi son cours. Là aussi le succès avait pleinement couronné nos efforts, et la brigade Manèque (voltigeurs de la garde), renforcée du bataillon de chasseurs à pied du commandant Clinchant, après avoir enlevé le mont Sarco, s'était avancée vers Cavriana pour donner la main à la division de la Motterouge; elle arrivait à hauteur de cette dernière juste au moment où celle-ci se rendait définitivement maîtresse des derniers mamelons. Il était trois heures et demie; Cavriana restait le dernier point à enlever pour que la séparation des deux ailes de l'armée autrichienne fût un fait accompli. A ce même moment, le régiment de Tirailleurs venait d'être rallié, et formait alors comme le prolongement des troupes de la garde. Ces trois corps infatigables, voltigeurs, chasseurs et Tirailleurs, si dignes de marcher l'un à côté de l'autre, se portèrent résolument en avant et pénétrèrent en même temps dans l'intérieur de Cavriana. La dernière résistance de l'ennemi se trouva immédiatement brisée. Ne pouvant plus espérer forcer notre droite, les Autrichiens se mirent en retraite sur le Mincio, et cherchèrent à gagner le pont de Valeggio, sous la protection de leur VIIe corps (Zobel), qui, arrivé trop tard pour prendre part à la lutte, s'était établi à l'est de Giudizzolo. La poursuite fut brusquement interrompue par un orage épouvantable qui se déchaîna sur les deux armées; elle reprit ensuite; mais à la faveur de ce contre-temps l'ennemi avait échappé à nos colonnes victorieuses, et s'était assuré le passage du Mincio.

Le régiment de Tirailleurs bivouaqua sur le terrain qu'il avait conquis en arrière de Cavriana. Ses pertes avaient été sensibles, notamment pour le 3e bataillon, qui à lui seul comptait un nombre de tués et de blessés aussi élevé que celui des deux autres bataillons réunis. Voici du reste ci-dessous, en regard des pertes totales du régiment, celles de ce bataillon en particulier :

		RÉGIMENT	3e BATAILLON
Officiers	tués.	7	3
	blessés	21	12
Troupe	tués.	70	31
	blessés	288	139
	disparus. . . .	31	18
	Totaux. . . .	417	203

Les officiers tués étaient :

MM. de Boyne,	lieutenant.
Larbi-ben-Lagdar,	lieutenant indigène.
de Foy,	sous-lieutenant.

Étaient blessés :

MM. de Pontécoulant,	capitaine.
de Montvaillant,	lieutenant.
Sorin,	d°
Louvet,	d°
Bouguès,	d°
Mohamed-ben-Kacem,	lieutenant indigène.
Messaoued-ben-Ahmed,	d°
Mohamed-Bounep,	d°
Barbier,	sous-lieutenant.
Yaya-ben-Simo,	sous-lieutenant indigène.
Kacem-Labougie,	d°
Saïd-ben-Amor,	d°

M. Barbier avait eu la cuisse fracassée pendant la première retraite. Deux fois il avait vu les Autrichiens lui passer sur le corps; ceux-ci l'avaient dépouillé de quelques objets de valeur qu'il portait sur lui, lui avaient enlevé son pistolet et l'avaient laissé là, où quelques instants après ses hommes l'avaient retrouvé.

La page que les Tirailleurs venaient de se graver à Solferino est restée et restera l'une des plus belles parmi tant d'autres déjà bien glorieuses dont se compose leur histoire. Dans cette rude journée, où la bravoure fit autant, sinon plus, que la science militaire, ils provoquèrent l'admiration de toute l'armée en se montrant non seulement l'incomparable troupe de choc qu'ils avaient toujours été, mais encore d'opiniâtres défenseurs du terrain conquis, d'infatigables combattants toujours prêts à recommencer la lutte, en un mot en faisant preuve des plus précieuses qualités qui distinguent une troupe d'élite, aussi bien dans la défense que dans l'attaque.

Le capitaine Munier, qui s'était révélé comme un officier de grand sang-froid et de haute capacité militaire, reçut du maréchal de Mac-Mahon les éloges les plus flatteurs pour sa belle conduite et celle de son bataillon, et quelques jours après trouva la récompense de sa bravoure dans l'épaulette de chef de bataillon.

La journée du 25 se passa à inhumer les morts. Le 2e corps et la garde restèrent à Cavriana, où avait été établi le quartier général de l'armée; les autres fractions se rapprochèrent du Mincio. L'ennemi avait passé cette rivière et s'était retiré dans le fameux quadrilatère.

Ce même jour, un décret impérial nommait le lieutenant-colonel Butet, du

1er régiment étranger, au commandement du régiment de Tirailleurs algériens, en remplacement du colonel Laure, tué à l'ennemi. Le lieutenant-colonel Gibon, du 70e, était en même temps désigné pour succéder à M. Herment, et M. Quinemant, capitaine au 3e bataillon, pour être adjudant-major au 1er bataillon.

Le 26, le 2e corps quitta Cavriana pour se rapprocher à son tour du Mincio. Le régiment leva son bivouac à quatre heures et demie du matin et s'engagea sur la route de Solferino à Monzambano. Au moment du départ, l'air fut tout à coup ébranlé par une explosion formidable, et une fumée noire s'éleva au-dessus de Goïto. C'était l'ennemi qui, en se retirant, avait fait sauter le pont sur lequel on franchissait le Mincio. La marche se continua jusqu'à Campagnano; là les troupes prirent à gauche et se dirigèrent sur Castellaro, où l'on devait séjourner jusqu'au 30 juin.

Les Autrichiens, ne considérant plus le quadrilatère et la barrière du Mincio comme une protection suffisante, s'étaient retirés derrière l'Adige, et garnissaient la rive gauche de ce cours d'eau depuis Vérone jusqu'à Legnago. Le 1er juillet, l'armée alliée reprit son mouvement en avant. Le 2e corps passa sans difficulté le Mincio à Monzambano, sur un pont de bateaux établi par le génie, et, après dix heures de marche, vint s'établir sur les hauteurs de Santa-Lucia. Le lendemain, le régiment de Tirailleurs se remettait en route à quatre heures du matin, traversait Villafranca, et allait prendre position à un kilomètre plus loin, sur la ligne du chemin de fer de Vérone, où il ne devait rester que quelques heures. Dans la nuit, il reçut en effet de nouveaux ordres et se reporta en arrière pour venir occuper les positions de Monte-Maggiore, près de Santa-Lucia et à peu de distance du point où il avait campé la veille. On s'attendait chaque jour à une bataille devant Vérone; le 7 juillet, toutes les dispositions étaient prises; l'armée française tout entière était rangée sur la ligne de Castelnuovo-Valeggio, prête à faire face à une attaque, qui, d'après les derniers mouvements de l'ennemi, semblait devoir se porter sur sa gauche. Mais il n'en fut rien; Solferino devait être la dernière lutte de cette campagne. Le 8 juillet, un armistice fut conclu entre les trois puissances belligérantes, et, le 11, les préliminaires de la paix ayant été signés à Villafranca, les troupes apprirent tout à coup que leur rôle était terminé.

Ce fut le 8 juillet que le régiment reçut les décorations et connut les nominations que lui valait la bataille du 24 juin. Au 3e bataillon, le lieutenant de Montvaillant était nommé capitaine et fait chevalier de la Légion d'honneur; les sous-lieutenants Robillard et Bouguès étaient nommés lieutenants; le sous-lieutenant Barbier, amputé, recevait la croix, ainsi que le sergent Isarn; les sergents-majors Matteï et Oriot étaient promus sous-lieutenants. Quelque temps après, le capitaine de Pontécoulant fut nommé officier de la Légion d'honneur, l'adjudant de Busserolle fait chevalier, et l'adjudant de Sambœuf promu sous-lieutenant. Enfin plusieurs sous-officiers et soldats, entre autres les sergents-majors d'Hélie et Mazué, reçurent la médaille militaire.

Le 15 juillet, l'armée française commença son mouvement en arrière. Le régiment quitta Santa-Lucia et se dirigea d'abord sur Brescia, puis sur Roncadello, où il arriva le 18. Il séjourna dans cette ville jusqu'au 25 et se rendit

ensuite à Milan, à qui il dit bientôt adieu, ainsi qu'à toute l'Italie, pour prendre la route du mont Cenis et revenir en France. Le 5 août, il arrivait à Paris par les voies ferrées et allait s'installer au camp de Saint-Maur.

Ce voyage des Tirailleurs avait pour but de leur faire prendre leur rang dans l'entrée triomphale dans la capitale des troupes de l'armée d'Italie. Cette grande fête militaire était fixée au 14 août. En attendant ce jour, la curiosité qu'ils excitaient attirait la foule des Parisiens dans leur camp; tout le monde voulait voir ces soldats sur lesquels couraient les histoires les plus invraisemblables, les légendes les plus fantastiques. On ne se figurait les *turcos* que comme des êtres extraordinaires; certaines gens s'attendaient à se trouver en présence de guerriers sauvages aux allures bizarres, au tempérament sanguinaire, et portant sur leur visage l'empreinte d'une effrayante férocité; d'autres se demandaient s'il était très prudent de les aborder sans s'être, au préalable, assuré qu'ils avaient bien déjeuné. Aussi l'étonnement fut-il général lorsqu'on vit des hommes qui, à part leur teint un peu plus bronzé, ressemblaient à tous les autres, mangeaient et buvaient de la même façon et se montraient avec tous doux, calmes, placides et bons enfants. Et l'on avait alors peine à croire que ce fût là cette troupe terrible dont on disait tant de choses merveilleuses, dont la fureur dans le combat ne connaissait point d'obstacle, dont l'étonnante bravoure avait déconcerté les colonnes russes à la gorge de Malakoff et fait reculer les masses autrichiennes sur les hauteurs du mont Fontana.

Ce fut une solennité bien imposante, bien patriotique, bien faite pour faire vibrer toutes les cordes de l'enthousiasme national, que celle du défilé dans Paris, et devant une population venue de tous les coins de la France, des braves régiments dont les drapeaux allaient désormais porter les deux nouveaux noms de Magenta et de Solferino. De tous ces corps, l'un des plus fêtés, des plus acclamés, fut celui des Tirailleurs algériens; de toutes parts des cris, des vivats, des bouquets, de fraternelles poignées de main dirent à ces fiers Algériens, qui avaient si vaillamment combattu pour une nouvelle patrie dont jusque-là ils n'avaient connu que le nom, combien notre pays leur en était reconnaissant et quelles légitimes espérances il fondait sur eux pour l'avenir.

Le 13 août, un décret impérial était venu prononcer la dissolution du régiment provisoire de Tirailleurs algériens. Les officiers qui en faisaient partie étaient mis provisoirement en non-activité par suite de licenciement, et replacés dans les trois régiments de Tirailleurs. Ce même décret portait que ces derniers seraient réorganisés sur le pied de sept compagnies par bataillon, au lieu de six précédemment existant.

En exécution des prescriptions ci-dessus, chaque bataillon devait immédiatement regagner le siège de son régiment. Le 18, les trois bataillons quittèrent Paris en chemin de fer, et le lendemain arrivèrent à Toulon, où, le même jour, le 3e fut embarqué pour Philippeville. Le 3 septembre, ce dernier rentrait à Constantine, où il recevait le plus sympathique accueil de la part de la population européenne et indigène, et reprenait sa place au sein du 3e régiment, dont il venait d'enrichir les annales d'une page à jamais mémorable qu'il avait généreusement payée avec son sang. Nulle troupe n'avait en

effet moins marchandé le sien, et les chiffres ci-dessous ont trop d'éloquence pour que nous insistions sur la part de gloire qui revient à notre beau et brave régiment dans la courte et brillante campagne d'Italie.

Les deux seules journées de Magenta et de Solferino coûtaient au 3e Tirailleurs :

Tués.		
Officiers	3	260
Troupe	40	
Blessés.		
Officiers	16	
Troupe	201	

Il avait eu le quart de son effectif mobilisé hors de combat, proportion considérable si l'on tient compte du peu de durée de la guerre.

Pour en finir avec les événements se rapportant à cette campagne, il nous reste à parler de la création d'un 2e régiment provisoire de Tirailleurs algériens, qui, d'après un décret du 13 juin, devait, comme le premier, se composer de trois bataillons pris chacun dans l'un des trois régiments. Seulement, au lieu de prélever ce bataillon sur l'ensemble du corps, comme celui précédemment constitué, c'était l'un des bataillons existant, avec ses cadres dans l'état où ils se trouvaient, son effectif, sa composition propre, qui devait être désigné. De ce qui allait rester en Algérie dans chaque province, on devait ensuite former deux bataillons à sept compagnies.

On s'occupa immédiatement de l'organisation de ce nouveau corps, dont le commandement était confié au lieutenant-colonel Wolff; mais la conclusion de la paix n'ayant pas tardé à avoir lieu, un décret du 20 juillet vint en prononcer la dissolution avant que ses divers éléments eussent été réunis. On se contenta, après la bataille de Solferino, pour le 3e régiment du moins, de former un détachement comprenant quatre-vingt-quatre hommes de bonne volonté, sous les ordres du lieutenant Moktar-ben-Youssef, et de l'envoyer comme renfort au 3e bataillon du 1er régiment provisoire en Italie. Ce détachement s'embarqua à Philippeville le 6 juillet, et fut aussitôt dirigé sur sa nouvelle destination. Il rentra ensuite à Constantine avec les autres Tirailleurs de la province.

CHAPITRE V

(1859-1863)

(1859) Opérations en Algérie. — Colonne des Ouled-Asker. — Réorganisation du régiment après le licenciement du 3e bataillon du régiment provisoire. — Colonne de l'est. — Attaque des smalas de la compagnie de Souk-Arras par un parti de Tunisiens. — (1860) Colonne du Hodna. — Expédition de la Kabylie orientale. — (1861) Composition des cadres du régiment après la formation des 7e compagnies. — Envoi d'une compagnie au Sénégal. — Nouvelles dispositions concernant le recrutement. — Départ de deux compagnies pour la Cochinchine. — (1862) Formation d'un bataillon de marche destiné à l'expédition du Mexique. — Opérations contre les Khroumirs, sur les frontières de la Tunisie. — Emplacements des bataillons à la date du 31 décembre 1863.

La campagne d'Italie devait être, pour le régiment, le dernier épisode de cette grande épopée qui, depuis vingt ans, c'est-à-dire depuis la formation du bataillon de Tirailleurs de Constantine, s'était déroulée sans interruption, embrassant dans son ensemble la période la plus difficile de la conquête de l'Algérie et ces deux grandes luttes en Europe, qui semblaient avoir ressuscité l'époque héroïque des grands faits militaires du commencement de ce siècle. Durant ces vingt années, ce corps n'avait pas cessé de vivre au sein de la guerre, qui était devenue son seul élément; tour à tour au fond des montagnes de la Kabylie, au milieu des sables du désert, sur le plateau désolé du Chersonèse et dans les riches plaines du Piémont, partout on l'avait vu au premier rang, ardent, infatigable, prêt à tous les efforts, capable de tous les dévouements, affirmant chaque jour sa valeur désormais proverbiale et ses solides qualités, se signalant à chaque instant par sa fidélité, son abnégation, sa vigueur, sa rigoureuse discipline et son mépris du danger. Se battre aujourd'hui, recommencer demain, ne pas laisser se tirer un coup de fusil sans être là, telle aurait pu être sa devise et telle elle demeurait encore; car s'il allait enfin connaître un repos qu'il n'avait jamais demandé, les événements seuls allaient le lui imposer. Oui, c'était bien malgré lui qu'il allait maintenant être condamné à la vie sédentaire des garnisons, à la monotonie du tableau de service journalier, à la tâche ingrate de la garde d'une quan-

tité innombrable de petits postes distribués sur tout le territoire de la province, à cette inactivité plus lourde que les plus dures fatigues, parce qu'elle était sans compensations, parce qu'elle ne s'accordait plus avec les habitudes de ces hommes, qui depuis si longtemps ne vivaient qu'au milieu des dangers. Il devait bien encore prendre part à des colonnes périodiques dirigées dans les régions où, pour y être maintenue, notre autorité avait, à certaines époques de l'année, besoin d'être appuyée par des démonstrations armées; mais ces dernières, à part celles de la Kabylie orientale en 1860, et du Hodna en 1864, n'allaient jamais lui demander qu'une partie insignifiante de ses forces et ne devaient plus être marquées que par des actions sans importance, de légers combats, où nous allions presque toujours avoir l'avantage du nombre et, par suite, la certitude du succès. N'ayant plus, en effet, pour s'exalter et se soutenir, ni le fanatisme religieux des premiers jours de la conquête, ni l'horreur qu'inspirait alors le *Roumi,* la résistance des indigènes ne devait plus se traduire, du moins jusqu'à la grande insurrection de 1871, que par des efforts décousus, facilement vaincus et timidement renouvelés.

Cependant, si la portion principale du 3e Tirailleurs ne devait plus qu'à de longs intervalles se retremper dans les émotions enivrantes de la lutte, quelques fractions, quelques compagnies, comme pour ne pas laisser s'éteindre cet ardent amour de l'imprévu, qui attirait dans les rang de cette troupe les tempéraments les plus aventureux, allaient encore guerroyer dans de lointaines contrées, au Sénégal, en Cochinchine, au Mexique, et montrer presque en même temps à trois des cinq parties du monde cet uniforme bleu, désormais inséparable de toute expédition entreprise sous les auspices du drapeau français. De belles pages devaient encore venir s'ajouter à celles de la glorieuse époque que nous venons de raconter et couronner d'une façon inattaquable la réputation toujours grandissante de cet admirable régiment.

Nous avons laissé les bataillons restés en Algérie au moment où celui destiné à concourir à la formation du régiment provisoire s'embarquait pour l'Italie. De ce jour, et jusqu'à la rentrée de ce dernier, tous les regards furent tournés vers le théâtre de ses exploits, tout le monde aurait voulu le suivre et partager ses lauriers. La paix arriva; il fallut renoncer à cet espoir. Pendant ce temps, les opérations militaires s'étaient bornées dans la province à l'envoi d'une colonne d'observation en Kabylie.

Il s'agissait de calmer une certaine agitation qui régnait au sein des Ouled-Asker, dans le Zouagha. Le 28 juin, le général Lefèvre quitta Constantine à la tête de quelques troupes, dont deux compagnies et demie du régiment (1re et 5e du 1er bataillon et une section de la 6e), sous les ordres du lieutenant-colonel Colin, et se dirigea sur Feldj-Beïnem, où il arriva en trois jours, en passant par Milah et Djelamah. Il établit son camp un peu à l'ouest du feldj, au pied du Djebel-Arhès, dans un endroit largement pourvu d'eau, de bois et de fourrage, et attendit là jusqu'au 6 juillet. Tout étant alors rentré dans l'ordre, et les populations dissidentes ayant donné des garanties de leur soumission, il se remit en route pour Constantine, où il fut de retour le 9.

Le 21 septembre, eut lieu la réorganisation du régiment conformément aux

nouvelles dispositions contenues dans le décret du 13 août. Les hommes provenant du régiment provisoire furent réincorporés, un nouveau tiercement détermina les cadres des trois bataillons, et une 7e compagnie fut créée dans chacun de ces derniers. Celles appartenant au bataillon licencié reprirent leur place et leur numéro dans les bataillons dont elles avaient précédemment fait partie.

Le 2 octobre, une colonne, sous les ordres du général Périgot, quitta Bône pour parcourir, ainsi qu'on le faisait chaque année, la frontière de l'est de la province, pour faire rentrer les impôts et empêcher les tentatives d'empiétement que quelques fractions des tribus tunisiennes étaient toujours prêtes à commettre dès que notre vigilance se trouvait un instant en défaut. Le 3e bataillon du régiment, à l'exception de la 7e compagnie encore en voie d'organisation à Constantine, et d'une partie des 2e et 3e détachées à Souk-Arras et la Calle, prit part à cette expédition, sous la direction de son chef, le commandant Cottret. La colonne se dirigea d'abord sur la Calle en marchant parallèlement à la côte et en passant par Dafar-Mohallad, sur la Mafrag, Aïn-Oum, Chelik et Teniet-Ellil; elle redescendit ensuite vers le sud en serrant de très près la frontière et en visitant successivement El-Aïoun, Roumel-Soug, Mexna, Aïn-Kebir, points relativement importants occupés, les deux premiers par un poste de Tirailleurs fourni par la compagnie de la Calle, le dernier par un détachement de spahis; Medjez-Delabi, Bou-Hadjar, Elma-el-Amar, où l'on trouva d'importantes ruines romaines; Sidi-Ali-el-Amissi, possédant d'autres ruines non moins importantes, qu'on supposa être celles de l'ancienne ville de Zamma; Sidi-Youssef, et Oued-Zerga; puis elle tourna à l'ouest, atteignit Souk-Arras le 28 octobre, et rentra à Bône le 31, n'ayant pas eu un seul engagement pendant tout le cours de ses opérations.

Il y avait, en revanche, à peine quelques jours que les troupes du général Périgot étaient rentrées dans leurs garnisons, que deux postes de la 2e compagnie du 3e bataillon (capitaine Beaumelle), détachée à Souk-Arras, étaient brusquement attaqués.

Nous avons dit plus haut que certains détachements avaient la faculté de vivre en smala; il en était ainsi pour la compagnie de Souk-Arras. Cette dernière était donc répartie sur tout le territoire qu'elle avait mission de garder, et les hommes employaient le temps que leur laissait le service à la culture des terres dont la jouissance leur avait été concédée. Jusque-là la tranquillité du pays leur avait permis de vaquer en toute sécurité à leurs occupations, et aucun incident n'était encore venu faire ressortir les inconvénients de cette dispersion. Les tribus de la Régence se permettaient bien quelques incursions; mais elles se contentaient généralement de tomber sur les fractions les plus faibles, de les dépouiller, de s'installer à la rigueur sur leur sol, pour fuir ensuite au premier signal annonçant l'apparition d'un uniforme français.

Le 4 décembre, les Tirailleurs des 3e et 4e smalas se disposaient à commencer leurs labours sur des terrains voisins de la frontière, lorsqu'ils furent tout à coup assaillis par les Drahouza, fraction de l'importante tribu tunisienne des Ouagha. Quoique surpris par cette subite agression, les Tirailleurs firent bravement face à leurs ennemis et les repoussèrent vigoureusement,

leur tuant un homme, leur en blessant deux et leur faisant un prisonnier. Ils eurent eux-mêmes un homme tué.

Mises désormais en garde contre des entreprises de ce genre, ces deux smalas redoublèrent de vigilance, sans cependant abandonner leurs travaux. Bien leur en prit; le 7 décembre, les hommes de la 3e smala furent encore soudainement attaqués par des bandes beaucoup plus considérables que la première fois. Mais, grâce au concours du cheik des Haddada, qui accourut immédiatement à son secours, cette smala eut encore raison des Tunisiens, qui s'enfuirent cette fois pour ne plus revenir, après avoir tué un Tirailleur et avoir eux-mêmes subi des pertes assez sérieuses.

Dans ces deux affaires, les Tirailleurs avaient fait preuve de la plus grande vigueur, et tous avaient fait leur devoir. Il en fut cependant qui, par leur sang-froid, leur courage et leur dévouement, méritèrent d'être plus particulièrement signalés. Parmi ces derniers se trouvaient Abdallah-ben-Smeïda, fonctionnaire caporal, chef de la 4e smala; Lafsi-ben-Nasseur; Ahmed-ben-el-Aresqui, de la même smala; Mohamed-bel-Achi et Mohamed-ben-Abdallah, de la 3e smala.

Dans le commencement de l'année 1860, un nommé Mohamed-ben-Bou-Keutach parut dans le Hodna, et, se faisant passer pour chérif, chercha à exploiter la crédulité des populations de cette contrée. Le colonel Pein commandait alors à Batna; il voulut exiger qu'on lui livrât ce fomenteur de troubles; mais les tribus au sein desquelles se trouvait Mohamed-ben-Bou-Keutach, au lieu d'obéir à cette injonction, se préparèrent à défendre ce personnage les armes à la main. Le 19 mars, on fut même prévenu à Biskra qu'un soulèvement considérable s'organisait en faveur du faux chérif.

Dès qu'il eut connaissance de ces nouvelles, le colonel Pein se mit à la tête de la garnison de Batna, dont faisait partie la 6e compagnie du 1er bataillon (capitaine de Montvaillant), atteignit les rebelles dans les montagnes du Bou-Thabeb, foyer de l'insurrection, et les attaqua le 25, conjointement avec le général Desmaretz venu de Sétif. Pris entre les deux colonnes, les partisans de Bou-Keutach furent en grande partie tués, dispersés ou pris. Parmi ceux qui tombèrent entre nos mains, se trouvait le faux chérif lui-même. Cette importante capture mit fin à l'insurrection, et les troupes se remirent en route pour leurs garnisons respectives. Celles de Batna rentrèrent dans ce poste le 3 mai, après avoir parcouru une partie du Belezma.

En même temps que cette agitation se produisait dans le Hodna, la Kabylie elle-même, et particulièrement le pays traversé par l'Oued-el-Kebir, subissait également les influences d'un souffle insurrectionnel, qui menaçait d'agiter fortement quelques tribus, notamment les Ouled-Asker, les Beni-Khettab et les Beni-Ider. Mais avant que la révolte se fût ouvertement déclarée par des hostilités, le général Desvaux, commandant la province, avait déjà pris toutes ses dispositions pour l'étouffer. Vers la fin du mois de mai, deux colonnes importantes furent subitement organisées : la première, comprenant trois brigades, prit le nom de *colonne expéditionnaire de la Kabylie orientale*, et resta sous les ordres directs du général Desvaux; la deuxième, exclusivement composée de cavalerie, était commandée par le colonel de Vignolles.

Le rôle de cette dernière devait consister simplement dans le maintien de l'ordre sur tout le territoire de la province, pendant que les autres troupes allaient être employées en Kabylie. En conséquence, elle avait pour mission de parcourir les régions d'Aïn-Beïda, de Batnâ, de Sétif, de pousser même, le cas échéant, jusqu'à Tebessa, en un mot de se porter sur tout point où la tranquillité viendrait à être troublée. Le 4 juin, elle arrivait à Aïn-Beïda, et y était rejointe par une section de la 4e compagnie du 1er bataillon du 3e Tirailleurs, qui l'accompagna jusqu'à Batna. Là, l'escorte fut reprise par la 6e compagnie du 1er bataillon, qui, le 12 juin, se mit en route pour Sétif, où elle arriva le 17. Après un court séjour dans ce poste, cette compagnie reprit le chemin de Batna, où elle fut de retour le 1er juillet, sans qu'aucun incident particulier eût signalé cette opération.

Les troupes désignées pour faire partie de la colonne de la Kabylie orientale devaient se concentrer à Milah, où l'organisation des brigades se préparait. Le régiment de Tirailleurs fut appelé à fournir deux bataillons réunis sous les ordres du commandant Cottret : le 1er, commandé par M. le capitaine Estelle, avait été formé à Constantine avec les 1res, 3e et 7e compagnies du 1er bataillon et la 7e du 2e bataillon ; le 2e, sous les ordres du capitaine Viéville, venait de Bône et comprenait les 1re, 4e, 6e et 7e compagnies du 3e bataillon. Le 26 mai, les deux bataillons se trouvèrent à Milah et entrèrent dans la 3e brigade, dont le colonel du régiment, M. le Poittevin de Lacroix, reçut le commandement.

Les opérations commencèrent le 28 mai. Ce même jour, les trois brigades se mirent en marche sur la même route et atteignirent Aïn-Nekla, sur la rive gauche de l'Oued-Eudja. Le 29, la colonne arriva à Fedj-Beïnem, et, le 30, à Feldj-el-Arba, point central d'où elle pouvait ensuite rayonner sur les territoires des tribus agitées. Elle s'établit sur ce point et attendit les événements.

Les premiers jours de juin se passèrent sans incident, sans aucun acte d'hostilité de la part des Kabyles; les Ouled-Arrhès et les Ouled-Asker vinrent même faire leur soumission, et l'ordre paraissait se rétablir peu à peu, lorsque, cédant à de funestes conseils, quelques tribus, à la tête desquelles se placèrent les Beni-Khettab, refusèrent tout à coup de livrer leurs otages et de payer leurs amendes. Sur l'instigation de quelques chefs, une assemblée solennelle de Kabyles se tint le 12 juin à Sidi-Maarouf, et la guerre sainte fut proclamée.

Dès que cette détermination eut été prise par ces farouches montagnards, des rassemblements se formèrent sur tous les points, et pendant les nuits qui suivirent nos grands'gardes furent assaillies de coups de fusil. Le 13 juin, un détachement envoyé au fourrage fut vivement inquiété. Devant de pareilles démonstrations, l'indulgence n'était plus permise; il fallait agir, comprimer énergiquement ce commencement d'insurrection, et châtier sévèrement les tribus fanatiques qui s'étaient rendues à l'assemblée de Sidi-Maarouf.

Le 14 juin, la colonne quitta ses bivouacs de Feldj-el-Arba, et, se dirigeant vers le nord, vint coucher à El-Arroussa. Le lendemain, elle reprit sa marche dans la direction du territoire des Beni-Khettab. Vers neuf heures du matin, elle arriva devant le col de Feldj-Inouidret, dans le Djebel-Thouil, et trouva

devant elle d'assez nombreux contingents qui voulurent tenter de lui barrer le passage. Mais vigoureusement abordée par le régiment de Tirailleurs, qui formait l'avant-garde, et tournée par une partie des autres troupes, la position fut immédiatement enlevée. Poursuivant sa route, la colonne vint alors s'établir au sommet du Tafertas, à une altitude d'au moins 1,200 mètres, et dans une situation lui permettant de commander à tout le pays révolté. De ce point on allait chaque jour faire une sortie, et réduire les unes après les autres les fractions dissidentes des Beni-Khettab et des Beni-Mimoum.

Dans la journée du 15, le régiment avait eu deux hommes tués.

Les 16 et 17, eurent lieu des sorties contre les Ouled-Ameur, fraction des Beni-Khettab située au nord du Tafertas. Malgré quelques coups de fusil échangés pendant le cours de ces deux opérations, le régiment n'eut personne d'atteint.

Le 20, ce fut le tour des Arb-bou-Thouil; le 23, des Beni-Mimoum. Ce jour-là, les Kabyles se défendirent énergiquement, et les Tirailleurs eurent deux hommes blessés. Le lendemain, on se porta encore sur le territoire de cette tribu, mais sans y rencontrer la résistance de la veille.

Le 26, eut lieu une nouvelle pointe chez les Ouled-Ameur. On tirailla des deux côtés, et le régiment rentra avec un blessé, le sergent-major Petit.

Le 28, une dernière opération fut dirigée contre les Beni-Mimoum, qui étaient revenus en forces et se montraient particulièrement décidés à la lutte. Un combat assez sérieux s'engagea avec leurs contingents et se termina par la fuite précipitée de ces derniers, que les Tirailleurs, qui avaient fourni l'effort principal de la journée, poursuivirent pendant plusieurs heures, incendiant et détruisant les quelques villages restant encore debout. Le régiment eut ce jour-là un officier, M. Marion-Dumersan, et quatre hommes blessés.

Ce combat ayant amené la soumission complète des Beni-Khettab et des Beni-Mimoum, le 2 juillet, la colonne quitta la position de Tafertas et se dirigea vers le pays des Ouled-Ali, se rapprochant ainsi de la rive gauche de l'Oued-el-Kebir. Le soir, le bivouac fut établi à El-Boutou; le lendemain, à El-Kreneg-mta-Ouled-Ali, où l'on fit séjour le 4. Le 5, on vint camper à Maarka, sur le territoire des Beni-Aïcha. Le 6, on exécuta contre cette tribu une sortie qui n'amena aucun engagement sérieux. Le 7, on arriva à El-Arsa, chez les Taïlmen, le 8 à Mourerioun, dans les montagnes des Beni-Habibi, et le 9 à Bordj-Tahar, au milieu des Beni-Ider. Le lendemain, dans une sortie qui fut dirigée contre cette tribu, le régiment eut un officier blessé, M. Mohamed-bel-Gasm, lieutenant. Un autre petit engagement eut encore lieu avec les mêmes contingents dans la journée du 13, puis la principale résistance se trouva vaincue. Les opérations entre l'Oued-el-Kebir et la route de Djidjelli touchaient à leur fin. Le 16, une colonne légère, dans laquelle se trouvaient les Tirailleurs, fut organisée à Bordj-Tahar, et, le même jour, alla prendre position à El-Haindidj, chez les Beni-Ftach. Cernés dans la vallée de l'Oued-Irdjana, n'ayant plus de ressources, voyant leurs habitations détruites, leurs campagnes dévastées, leurs troupeaux enlevés, les rebelles se décidèrent enfin à rentrer dans le devoir et demandèrent l'aman.

Pour en finir avec l'insurrection de l'Oued-el-Kebir, il ne restait plus qu'à

régler l'affaire d'Aïn-el-Ser. Sur ce point, situé au confluent de l'Oued-Irdjana et de l'Oued-el-Kebir, existait, avant les derniers troubles, un établissement français dont la destruction avait été résolue par l'assemblée de Sidi-Maarouf, et mise à exécution pendant que nos troupes étaient encore à Feldj-el-Arba. Il s'agissait de punir les Taïlmen, auteurs de cette dévastation. Le 23, la colonne quitta Bordj-Tahar et revint à Mourerioun; le 24, elle coucha à El-Arsa, et le 25 arriva à Aïn-el-Ser. L'intention du général Desvaux était de séjourner quelque temps sur ce point, afin de peser plus lourdement sur la population coupable et de réduire également les Ouled-Aouat, qui avaient fortement trempé dans les derniers événements; mais l'attaque d'un de nos convois par les Beni-Toufout vint brusquement l'appeler vers l'est. Il se contenta donc d'infliger une forte amende aux Taïlmen; puis, le 26, il se remit en route avec toute la colonne, passa trois fois l'Oued-el-Kebir, et vint le même soir camper à El-Milia, où il fit séjour le 27. Le 28, la marche continua vers l'est jusqu'à Outha-Azouzaïm, chez les Ouled-Aïdoun. Le 29, la colonne pénétra dans le pays des Beni-Toufout et s'installa à El-Betha, au pied du Djebel-Sinetz. Elle y resta deux jours, pendant lesquels on fit plusieurs sorties, dont la principale fut poussée dans la direction de la maison du caïd, sur les bords de l'Oued-Guebli. Le 1er août, la marche fut reprise, et les troupes, se dirigeant vers le nord, atteignirent Harta-Disedma, position importante au sommet de la ligne de crêtes séparant les trois bassins de l'Oued-Guebli, de l'Oued-Zohr et de l'Oued-el-Kebir. De ce point, de nombreuses colonnes légères rayonnèrent sur le territoire des Beni-Toufout et déterminèrent la complète soumission de cette tribu.

Le 4 août, une autre colonne légère, dans laquelle entra un fort détachement de Tirailleurs, fut dirigée contre les Beni-Ishac, et alla ce même jour bivouaquer à El-Mahougen, près du mont Gouffi, à l'ouest de Collo. Le lendemain, cette colonne se rapprocha de la côte, passa à Bou-Mahadjar, à trois kilomètres au sud de Collo, et, reprenant la direction de Harta-Disedma par la vallée de l'Oued-Guebli, vint coucher à Souk-el-Khamis. Le 6, elle était de retour à son point de départ sans avoir eu à livrer de combat sérieux.

Le 7, la colonne fut divisée en deux groupes. Le premier resta sous les ordres du général Desvaux et se mit en route pour revenir à El-Milia, en suivant exactement le même itinéraire que celui qu'on avait parcouru quelques jours auparavant. Le deuxième demeura à Harta-Disedma; il devait séjourner encore deux jours sur ce point, puis se porter à El-Araba, chez les Ouled-Aouat. Le 1er bataillon de Tirailleurs (capitaine Estelle) marchait avec le premier de ces groupes; le 3e bataillon (capitaine Viéville), avec le second.

La colonne principale arriva, le 7 au soir, à El-Betha. Le 8, elle bivouaqua à Outha-Azouzaïm; le 9, elle quitta ce point pour venir coucher à El-Milia. Dans la matinée de ce jour, le bataillon du capitaine Estelle la quitta à El-Neima pour exécuter sur les Arb-Teskif, fraction des Ouled-Aïdoun, un vigoureux coup de main secrètement et habilement préparé par le service des renseignements.

C'était une affaire déjà ancienne que celle qu'il s'agissait de régler avec les gens de cette tribu; elle remontait à l'année précédente, à l'époque de la con-

struction du bordj d'El-Milia. Lors des travaux d'installation de ce poste, travaux qui étaient protégés par un bataillon de zouaves et une section de la 5e compagnie du 1er bataillon, les Arb-Teskif étaient venus, une nuit, essayer de surprendre notre petit détachement; n'y ayant pas réussi, ils s'étaient ensuite retirés au sein de leurs montagnes, dans des grottes profondes, inaccessibles, vrai repaire de brigands, dont la position était inconnue, dont l'existence était même incertaine, mais où, dans tous les cas, ils avaient jusque-là échappé à toutes nos recherches.

Le bataillon de Tirailleurs, qui avait en réserve un bataillon du 1er étranger en vue des complications qui pouvaient se produire, attendit la nuit pour exécuter sa difficile opération. A onze heures du soir, il quitta les bords de l'Oued-Achaïen, et un peu avant le jour arriva devant la position de l'ennemi, c'est-à-dire tout près des fameuses grottes que des guides sûrs avaient tout de même fini par découvrir. Cette marche de nuit au milieu des rochers, des précipices, des difficultés de toute sorte, avait été un véritable tour de force, et venait de se terminer de la façon la plus heureuse, sans un seul accident, et sans que les insurgés s'en fussent aperçu. L'attaque commença immédiatement. Quoique cernés, les Arb-Teskif se défendirent vigoureusement et surent habilement tirer parti de tous les obstacles que le terrain opposait à nos soldats. Mais le capitaine Estelle, se mettant résolument à la tête de sa troupe, pénétra avec celle-ci dans l'intérieur des grottes, où se livra alors un combat acharné, une impitoyable chasse à l'homme qui dura plusieurs heures, et ne prit fin qu'avec la mort ou la capture de tous les rebelles qui avaient cherché un refuge dans cette mystérieuse et terrible retraite.

Dans cette lutte sanglante, soutenue avec l'ardeur du désespoir par des gens qui, se voyant acculés dans un labyrinthe sans issue, savaient parfaitement qu'on serait sans pitié pour eux, les Tirailleurs se montrèrent ce qu'ils avaient toujours été, d'admirables partisans, employant avec leurs adversaires ruse pour ruse, audace pour audace, agilité pour agilité. Aussi les pertes subies étaient-elles relativement faibles en présence du résultat obtenu; le bataillon ne comptait, en effet, qu'un homme tué, deux officiers et huit hommes blessés. Les officiers blessés étaient : M. le capitaine Estelle, qui n'avait pas cessé, dans la direction de cette opération, d'allier le courage et le sang-froid les plus inébranlables à un coup d'œil sûr et expérimenté, et M. Manouvrier, sous-lieutenant.

Ce combat fut le plus sérieux et en même temps le dernier de l'expédition. Le bataillon de Tirailleurs rejoignit le soir même la colonne principale à El-Milia. Le 16 août, celle-ci ayant également été ralliée par la colonne légère dirigée contre les Ouled-Aouat, la dissolution de la division expéditionnaire de la Kabylie orientale fut prononcée.

La colonne avec laquelle se trouvait le 3e bataillon avait quitté Harta-Disedma le 9 août, était arrivée ce même jour à Ţarset, où elle avait bivouaqué, et le lendemain était venue s'établir à El-Araba, sur la rive gauche de l'Oued-el-Kebir. Après avoir, pendant cinq jours, attendu sur ce point des soumissions qui s'effectuèrent sans incident, le 16 elle rejoignit les autres troupes à El-Milia. Quelques jours après ces dernières opérations, le colonel de Lacroix

rentrait à Constantine avec les deux bataillons de son régiment, dont l'un, le 3e, fut immédiatement dirigé sur Bône, sa garnison.

Dans les différents engagements qu'avait entraînés cette longue et difficile expédition, le 3e régiment de Tirailleurs avait eu vingt-cinq hommes hors de combat, soit quatre tués et vingt et un blessés, dont quatre officiers.

Le 24 août, un ordre du général commandant en chef les forces de terre et de mer vint porter à la connaissance de l'armée d'Algérie les brillantes opérations effectuées par la colonne du général Desvaux et signaler les noms de ceux qui s'étaient le plus particulièrement distingués. Le régiment eut une large part dans ces citations, que voici du reste pour ce qui le concernait directement :

M. de Lacroix, colonel, commandant une brigade, pour avoir assuré le succès de deux engagements dans les ravins des Beni-Mimoun par l'énergie de ses attaques et ses habiles dispositions;

M. Estelle, capitaine, pour s'être brillamment conduit et avoir été blessé en enlevant, à la tête de son bataillon, les grottes où s'étaient réfugiés les Arb-Teskif;

M. Marion-Dumersan, lieutenant, pour avoir fait preuve de la plus grande bravoure dans un combat contre les Beni-Mimoun, et avoir reçu une blessure ayant nécessité la désarticulation de la cuisse;

M. Reymond, sergent-fourrier, pour avoir montré beaucoup d'entrain et avoir été blessé dans le combat livré aux Arb-Teskif;

M. Belkassem-ben-Deradj, sergent, pour s'être fait remarquer par son intrépidité dans plusieurs rencontres.

Pendant que ces événements se déroulaient en Kabylie, le calme le plus profond régnait dans toutes les autres parties de la province. Nulle autre part le régiment n'avait à prendre les armes.

Dans le courant du mois de septembre, le voyage de l'empereur Napoléon III en Algérie fut le prétexte de l'envoi de deux compagnies à Alger, pour y représenter le 3e Tirailleurs à la revue et aux manœuvres qui allaient avoir lieu à l'occasion de l'arrivée du chef de l'État. Ces deux compagnies, formées avec les hommes les plus méritants, quittèrent Constantine le 2 septembre pour aller s'embarquer à Philippeville. Le 19, elles assistèrent, à Alger, au débarquement de l'empereur; puis, le lendemain, elles furent dirigées sur la Maison-Carrée, où elles prirent part aux exercices et prises d'armes ordonnées en l'honneur du souverain. Le 25, elles étaient de retour dans leur garnison.

Le 4 novembre, la 6e compagnie du 1er bataillon, détachée à Batna, quitta ce poste pour rentrer à Constantine, où elle fut dissoute pour donner son rang et son numéro à une compagnie de marche en voie d'organisation pour être envoyé au Sénégal.

Depuis les premiers jours du mois d'août, le colonel de Lacroix avait reçu avis que, pendant l'hiver, aurait lieu l'expédition qui avait dû être ajournée en 1858, et que chaque régiment de Tirailleurs algériens serait appelé à fournir une compagnie composée autant que possible d'hommes de couleur et comprenant cent combattants, pour y prendre part. Cette dernière fut organisée

le 9 novembre, et, comme on vient de le voir, prit le numéro 6 dans le 1er bataillon. Ses éléments, officiers et troupe, avaient été exclusivement choisis parmi les volontaires. Le capitaine de Pontécoulant en reçut le commandement. Le 10 novembre, elle se mit en route pour Philippeville, et le 18 s'embarqua pour Oran, point de réunion des contingents des trois provinces.

Le restant de l'année 1860 s'écoula sans amener d'autres mouvements que des changements de garnison. Il est cependant à signaler deux sorties exécutées contre les Freicheich, les 28 novembre et 21 décembre, par la section de la 4e compagnie du 1er bataillon, détachée à Tebessa. Cette tribu tunisienne avait encore franchi la frontière et s'était avancée jusqu'au bordj d'Aïn-Tenoucla; mais, dès qu'elle apprit la marche des Tirailleurs, elle prit la fuite, et ceux-ci n'eurent seulement pas dans les deux fois l'occasion de tirer un seul coup de fusil.

Au 31 décembre, la 7e compagnie de chaque bataillon étant alors définitivement constituée, le cadre des officiers du régiment se trouva ainsi composé :

ÉTAT-MAJOR

MM. Le Poittevin de Lacroix,	colonel.
De Colomb,	lieutenant-colonel [1].
Vinciguerra,	major.
Alliou,	capitaine trésorier.
Clemmer,	capitaine d'habillement.
Cohat,	sous-lieutenant adjoint au trésorier.
Manouvrier,	sous-lieutenant porte-drapeau.
Poulet,	médecin-major de 1re classe.
Navarro,	médecin-major de 2e classe.
Accarias,	médecin aide-major de 1re classe.

1er BATAILLON

MM. Van Hoorick,	chef de bataillon.
Alzon,	capitaine adjudant-major.

1re compagnie.	*2e compagnie.*
MM. Estelle, capitaine.	MM. Cayrol, capitaine.
Emy, lieutenant français.	Michaud, lieutenant français.
Mohamed-bel-Gasm, lieut. ind.	Saïd-ben-Mohamed, lieut. ind.
De Saint-Julien, sous-lieut. fr.	Buffet, sous-lieutenant français.
Yaya-ben-Simo, sous-lieut. ind.	Amar-ben-Abdallah, s.-l. ind.

[1] M. de Colomb, qui, le 12 mai 1860, avait succédé au lieutenant-colonel Colin, nommé colonel, fut, à son tour remplacé par M. Gandil, le 31 janvier 1861.

3e compagnie.

MM. Dardenne, capitaine.
Billon, lieutenant français.
Mohamed-Bounep, lieut. ind.
Castex, sous-lieutenant français.
Bechir-ben-Mohamed, s.-l. ind.

4e compagnie.

MM. Daniel de Vauguion, capitaine.
Corréard, lieutenant français.
Kaddour-ben-Brahim, lieutenant indigène.
Oriot, sous-lieutenant français.

5e compagnie.

MM. Cailliot, capitaine.
Le Grontec, lieutenant français.
Hassen-ben-Krelill, lieut. ind.
Bisson, sous-lieutenant français.
Saïd-ben-Amor, sous-lieut. ind.

6e compagnie.

MM. Le Doulcet de Pontécoulant, cap.
Maussion, lieutenant français.
Mohamed-ben-Toudji, lieut. ind.
Cléry, sous-lieutenant français.
Ali-ben-Rebah, sous-lieut. ind.

7e compagnie.

MM. Angamarre, capitaine.
Robillard, lieutenant français.
Lagdar-ben-Zmouli, lieutenant indigène.
Montignault, sous-lieutenant français.

2e BATAILLON

MM. Mercier de Sainte-Croix, chef de bataillon.
Quinemant, capitaine adjudant-major.

1re compagnie.

MM. Desmaison, capitaine.
Louvet, lieutenant français.
Messaoud-ben-Ahmed, lieut. ind.
De la Bonninière de Beaumont, sous-lieutenant français.
Assen-ben-Ali, sous-lieut. ind.

2e compagnie.

MM. Saar, capitaine.
Fargue, lieutenant français.
Ahmed-ben-Omar, lieut. ind.
Laheyre, sous-lieut. français.
Kacem-Labougie, s.-lieut. ind.

3e compagnie.

MM. Le Noble, capitaine.
Dufour, lieutenant français.
Cailliot, sous-lieut. français.
Haoussin-ben-Ali, s.-lieut. ind.

4e compagnie.

MM. Marty, capitaine.
Ramakers, lieutenant français.
Jallot, sous-lieutenant français.
Lagdar-ben-Haoussin, s.-l. ind.

5e compagnie.

MM. Cabiro, capitaine.
Vignier, lieutenant français.
Abderrahman-ben-Ekarfi, lieutenant indigène.
Mélix, sous-lieutenant français.

6e compagnie.

MM. Hiriard, lieutenant français.
Achmed, lieutenant indigène.
Matteï, sous-lieutenant français.
Amar-ben-Medeli, s.-lieut. ind.

7e compagnie.

MM. Lucas,	capitaine.
Berthomier,	lieutenant français.
Bosquette,	sous-lieutenant français.
Amou-ben-Mousseli,	sous-lieutenant indigène.

3e BATAILLON

MM. Cotret,	chef de bataillon.
Chevreuil,	capitaine adjudant-major.

1re compagnie.

MM. Viéville, capitaine.
Lacroix, lieutenant français.
Mohamed-Bournas, lieut. ind.
Boswiel, sous-lieutenant fr.
Soliman-ben-Ali, sous-lieut. ind.

2e compagnie.

MM. Beaumelle, capitaine.
Lavondes, lieutenant français.
Moktar-ben-Youssef, lieut. ind.
Sauvage, sous-lieut. français.
Amar-ben-Brahim, s.-lieut. ind.

3e compagnie.

MM. Letellier, capitaine.
Burin, lieutenant français.
Mohamed-ben-Kacem, lieut. ind.
Strolh, sous-lieutenant français.

4e compagnie.

MM. Bobet, capitaine.
Marion-Dumersan, lieut. fr.
Achmet-Khodja, lieutenant ind.
Roussel, sous-lieut. français.

5e compagnie.

MM. Leblanc, capitaine.
Amar-ben-Kalafat, lieut. franç.
Hadj-Tahar, lieutenant ind.
Descombes, sous-lieutenant fr.

6e compagnie.

MM. Galland, capitaine.
Ceccaldi, lieutenant français.
Duchesne, sous-lieut. français.
Mohamed-ben-Kassem-Labessy, sous-lieutenant indigène.

7e compagnie.

MM. de Lacvivier,	capitaine.
Aubrespy,	lieutenant français.
Soumagne,	sous-lieutenant français.

L'année 1861 s'ouvrit sous les auspices les plus paisibles; elle devait, en Algérie du moins, s'écouler dans la plus profonde tranquillité. Pendant ces douze mois, le gros du régiment allait jouir d'un repos absolu; seuls les détachements envoyés au Sénégal et en Cochinchine devaient continuer, au sein d'un pays meurtrier, à glaner un peu de gloire en traversant les plus rudes épreuves et en supportant les fatigues les plus accablantes.

Le 8 juin, parut la décision impériale suivante, dont les dispositions furent immédiatement mises en vigueur :

1° L'effectif de chacun des trois régiments de Tirailleurs algériens est fixé à deux mille hommes.

2° Les engagements et les rengagements pour les Tirailleurs seront contractés devant les fonctionnaires de l'intendance et pour une durée de quatre ans.

3° Les Tirailleurs recevront, dans toutes les positions, les vivres de campagne et la ration de chauffage ou l'indemnité de 0,2635 représentative des rations.

4° La solde des soldats est fixée par jour à 0,60 c. pour la première classe, et à 0,50 c. pour la deuxième classe.

5° Les cadres français, sous-officiers, caporaux, soldats, tambours et clairons recevront les mêmes allocations que dans les zouaves.

6° Les sous-officiers et caporaux indigènes conserveront la solde qui leur est allouée par le tarif.

7° Les soldes de congé et d'hôpital seront les mêmes que celles affectées aux zouaves.

8° Le Tirailleur qui voudra rester sans interruption sous les drapeaux, devra contracter un rengagement dans les trois derniers mois de son service. Il aura droit à une prime de 50 fr., et à une haute paye de 5 c. Cette prime et cette haute paye ne seront allouées qu'à l'expiration de son engagement actuel. La même prime de 50 fr. et une augmentation de 5 c. dans la haute paye lui seront accordées après chaque rengagement et jusqu'au troisième inclusivement.

9° La haute paye des sous-officiers sera de 10,15 et 20 c.

10° Après chaque nouvel engagement sans interruption de service, les Tirailleurs auront droit à un congé de trois mois.

Jusque-là, ainsi que la chose était déterminée par les paragraphes 3 et 4 de l'article 10 de l'ordonnance royale du 7 décembre 1841, les indigènes avaient été reçus sans engagement et maintenus sans rengagement, dans les bataillons de Tirailleurs d'abord, ensuite dans les régiments. Ils avaient, en revanche, joui de la faculté de pouvoir être renvoyés, soit d'après leur demande, soit pour cause d'inaptitude ou d'inconduite, sur une simple proposition du chef de corps revêtue de l'approbation du commandant militaire supérieur.

Ce système présentait de graves inconvénients; outre qu'il n'assurait en rien la situation de l'enrôlé, il provoquait dans le corps d'incessantes mutations, qui donnaient à l'effectif de celui-ci une instabilité le mettant à la merci du moindre événement. Ce n'est pas que les désertions fussent plus nombreuses qu'elles l'ont été depuis; mais, suivant la situation politique du moment, particulièrement en temps de paix, les demandes de renvoi pouvaient tout à coup atteindre à un chiffre considérable. Il avait cependant certains avantages, entre autres celui de permettre un choix minutieux parmi les sujets en ligne pour l'admission et, par suite, celui d'autoriser le renvoi immédiat de ceux dont la conduite, l'aptitude ou l'état de santé laissaient par trop à désirer.

Si désormais l'indigène qui se proposait d'entrer à notre service allait recevoir des garanties, par contre il allait également être tenu d'en fournir. Cette spécification, qui n'avait pas été prévue par la décision précitée, le fut par une circulaire du 4 mars 1862 complétant celle-ci et dont voici la teneur :

L'indigène qui demandera à s'engager devra produire :

1° Un certificat délivré par le commandant du cercle ou de l'annexe, et constatant sa moralité;

2° Un certificat du médecin établissant son aptitude physique.

Sur le vu de ces pièces, le sous-intendant militaire ou l'officier qui en fait fonctions recevra l'engagement, conformément à la décision impériale du 8 juin 1861; une expédition de cet acte sera remise à l'engagé, qui la présentera à son arrivée au corps, pour servir à son immatriculation.

Les généraux commandant les divisions et les subdivisions n'auront donc point à intervenir dans l'examen individuel des engagés; mais c'est aux généraux divisionnaires qu'il appartiendra d'ouvrir ou de fermer les engagements pour les régiments de Tirailleurs algériens, suivant que l'effectif de ces corps sera inférieur ou supérieur au chiffre normal de deux mille hommes.

Enfin, pour en finir avec cette question du recrutement, nous signalerons encore une décision ministérielle du 10 février 1863, autorisant les remplacements dans les régiments de Tirailleurs.

Le 7 juin 1861, rentrait à Constantine la compagnie qui s'était embarquée l'année précédente pour le Sénégal, et dont les opérations feront l'objet du chapitre suivant. Déjà l'on parlait d'un autre détachement qui devait être, sous peu, mis à la disposition du ministre de la marine pour être envoyé en Cochinchine. Le 4 août, une décision ministérielle vint, en effet, ordonner la formation d'un bataillon de marche. Ce dernier, qui allait être considéré comme formant corps et concourir isolément pour l'avancement, devait comprendre deux compagnies de chacun des trois régiments de Tirailleurs algériens. Provisoirement, les officiers qui allaient être appelés à en faire partie ne devaient pas être remplacés au corps.

L'effectif de chaque compagnie était fixé à cent quarante hommes, cadre non compris. Comme pour les précédentes expéditions hors de l'Algérie, ces hommes ne devaient être pris que parmi ceux de bonne volonté.

Dans les premiers jours de septembre, les deux compagnies du 3e régiment furent organisées par les soins du colonel de Lacroix : la 1re, à Constantine, avec les éléments tirés du 1er bataillon; la 2e, à Bougie, avec ceux fournis par le 2e. Les demandes furent tellement nombreuses, que le ministre de la guerre prescrivit un choix très minutieux parmi les candidats; la préférence fut naturellement donnée aux hommes les plus solides et les plus énergiques, l'expédition qui allait s'ouvrir devant avoir lieu dans une contrée où le climat allait être dix fois plus meurtrier que les armes de l'ennemi.

Le 14 septembre, la compagnie formée à Constantine se mit en route pour Philippeville, où elle s'embarqua le 28 pour Alger. A son passage, elle devait prendre celle de Bougie.

Pendant que cette faible partie du corps allait concourir, sur les bords du Mé-Kong, au commencement de la conquête de cette immense colonie qui s'étend aujourd'hui de la pointe Camau au cap Paklung, l'envoi de deux autres compagnies au Mexique et une petite opération sur la frontière de Tunisie devaient être les seuls faits à enregistrer pour la portion du régiment restée en Algérie.

C'est par une dépêche télégraphique du 4 juillet 1862 que le colonel de Lacroix fut informé de l'organisation d'un nouveau bataillon de marche destiné au corps expéditionnaire du Mexique. Comme celui de la Cochinchine,

ce bataillon devait comprendre deux compagnies de chaque régiment de Tirailleurs, plus un état-major fourni par le 3e régiment.

En exécution de ces prescriptions, les 1re et 3e compagnies du 1er bataillon furent immédiatement portées à cent quarante combattants, et leurs cadres complétés sur le pied de guerre. Le 18 juillet, elles s'embarquaient sur le *Phénix* à destination d'Alger, où elles arrivaient le lendemain.

Dans les premiers jours de novembre s'organisa à la Calle une petite colonne, dont le général de Mézange de Saint-André reçut le commandement, et dont firent partie les 4e (capitaine Bobet) et 5e compagnies du 3e bataillon, sous les ordres du commandant Sériziat.

On se proposait de prêter aux troupes du bey de Tunis, engagées contre les Khroumirs, confédération indépendante qui refusait de payer l'impôt, un appui moral suffisant pour déterminer la soumission de ces derniers. Les troupes réunies à cet effet n'eurent pas à combattre; elles restèrent en observation à la Calle, et leur seule présence amena bientôt le désarmement des dissidents, qui entrèrent en pourparlers avec le frère du bey, qui commandait la colonne tunisienne. Le 22 décembre, tous les différends étant réglés à la satisfaction de notre allié, la colonne de la Calle fut dissoute.

En 1863, il n'y eut pas une seule opération de guerre en Algérie; tous les mouvements de troupes se bornèrent à des changements de garnison, dont le détail n'offrirait aucun intérêt. Qu'il nous suffise de donner ci-dessous le tableau de l'emplacement des diverses fractions du régiment au 31 décembre de cette même année [1].

1er BATAILLON (État-major à Constantine)	1re compagnie	au Mexique.
	2e —	à Biskra.
	3e —	au Mexique.
	4e —	à Constantine.
	5e —	à Constantine.
	6e —	à Constantine.
	7e —	à Tebessa.
2e BATAILLON (État-major au Mexique)	1re compagnie	à Sétif.
	2e —	à Bou-Saâda.
	3e —	à Bougie.
	4e —	à Bordj-Bou-Arreridj.
	5e —	à Bougie.
	6e —	à Sétif.
	7e —	à Constantine et Aïn-Beïda.

[1] Quoique comptant toujours au régiment, les deux compagnies alors en Cochinchine ne diminuaient pas le nombre de celles restées en Algérie. Les officiers et les autres gradés qui en faisaient partie étaient considérés comme détachés, et continuaient à figurer dans les cadres réglementaires du corps. Il en était de même du détachement de cinquante Tirailleurs maintenu en permanence à Tuggurt, lequel se composait d'hommes prélevés sur tout le régiment et non pas d'une section appartenant à une seule compagnie.

3e BATAILLON (État-major à Bône)	1re	compagnie	à la Calle.
	2e	—	à Bône.
	3e	—	à Bône.
	4e	—	à Bône.
	5e	—	à Bône.
	6e	—	à la Calle.
	7e	—	à Constantine.

EXPÉDITION DU SÉNÉGAL

CHAPITRE VI

(1860-1861)

Composition de la compagnie envoyée au Sénégal. — Départ de Philippeville. — Arrivée à Alger et à Oran. — Débarquement à Saint-Louis. — Marche sur le Cayor. — Causes et but de l'expédition. — Soumission de Makodou. — Arrivée à Gorée. — Expédition de la Cazamance. — Défaite des Mandingues. — Retour à Gorée. — Expédition dans le Saloum et le Sine. — Attaque et prise des villages de Cahon et de Kolah. — La colonne se dirige sur Marouk et Diakhao. — Le roi de Sine demande la paix. — Retour à Gorée. — Deuxième expédition du Cayor. — Marche sur Guéoul. — Retour à Saint-Louis. — Excursion à Podor. — Préparatifs de départ. — Ordre du jour du gouverneur du Sénégal. — Embarquement pour l'Algérie. — Débarquement à Alger. — Retour à Constantine.

On a vu, dans le chapitre précédent, que le régiment avait été appelé à fournir une compagnie destinée à prendre part à la campagne d'hiver qui devait avoir lieu au Sénégal. Cette compagnie s'était embarquée le 18 novembre 1860 à Philippeville sur le courrier d'Alger. Elle comprenait un effectif de cent quatre hommes et les officiers dont les noms suivent :

MM. Le Doulcet de Pontécoulant,	capitaine.
Maussion,	lieutenant français.
Mohamed-Toudji,	lieutenant indigène.
Cléry,	sous-lieutenant français.
Ali-ben-Rebah,	sous-lieutenant indigène.

Arrivée à Alger le 20, elle se rembarquait pour Oran le 24, et, le 27, se réunissait aux deux compagnies tirées des deux autres régiments de Tirailleurs et devant coopérer à la même expédition.

Le 6 décembre, le détachement tout entier prenait passage à bord du transport mixte *l'Yonne,* qui levait l'ancre le même jour. La mer était mauvaise; le lendemain, il fallut relâcher à San-Felipe, et, le 8, à Almaviva, où l'on resta jusqu'au 12 pour attendre que les vents d'est fussent un peu calmés. Le 14, on toucha à Gibraltar pour faire du charbon, puis on continua jusqu'à Santa-Cruz de Ténériffe, où l'on arriva le 20. Le 26, l'*Yonne* était en vue de Saint-Louis, et, le 27, y débarquait ses passagers.

Le gouverneur du Sénégal, le colonel Faidherbe, n'attendait que l'arrivée des Tirailleurs pour commencer les opérations. Aussi ces derniers jouirent-ils à peine de quatre jours de repos, et, le 1er janvier 1861, durent-ils se mettre en route pour aller prendre rang dans la colonne expéditionnaire qui devait opérer dans le Cayor, et dont les éléments se trouvaient déjà réunis à Gandiole, poste français situé près de la mer, au sud de Saint-Louis.

Le Cayor est un vaste territoire s'étendant le long de la côte, depuis l'embouchure du Sénégal jusqu'au cap Vert. En 1859, la nécessité d'établir une ligne électrique entre Saint-Louis et Gorée et d'avoir des relais, des caravansérails pour faciliter les voyages par terre entre ces deux villes, avaient déterminé le gouverneur du Sénégal à proposer au *damel* (roi) de cette contrée un traité nous accordant certaines concessions. Le traité fut signé; mais, peu de temps après, le damel, qui se nommait Biraïma, étant venu à mourir, Makodou, son fils et successeur, déclara formellement qu'il ne l'exécuterait jamais.

Une lutte avec le Cayor passait alors pour une entreprise grosse de difficultés et ne pouvant être tentée qu'avec des forces considérables. Les ressources de la colonie ne permettant de mettre en ligne que quelques compagnies d'infanterie de marine considérablement affaiblies par les maladies, et un détachement de Tirailleurs sénégalais, récemment organisé et n'inspirant encore qu'une faible confiance, il fallut l'ajourner. Un an se passa ainsi, le ministre de la marine attendant que d'autres questions beaucoup plus graves fussent réglées en Europe avant de rien entreprendre dans cette contrée. Prenant cette attente pour de la crainte, Makodou se livra à toutes sortes d'exactions sur nos traitants dès que ceux-ci voulurent s'engager dans son pays; il disposait pour cela d'une bande de *tiédos* (pillards armés) qui opérait indifféremment sur les étrangers et sur les indigènes. Trouvant en effet ses revenus au-dessous de ses besoins, le damel les complétait au moyen des biens de ses sujets, et quand cette ressource devenait elle-même insuffisante, c'était la personne même de ses administrés qui lui servait pour pratiquer à son bénéfice un honteux trafic, que tous nos efforts tendaient à faire disparaître. La conséquence de ce sauvage procédé avait d'abord été une dépopulation effrayante, puis le dépérissement de l'agriculture du Cayor, qui était la principale source du commerce que cette région faisait avec Gorée et Saint-Louis.

C'était cette situation, dont les suites pouvaient se traduire en incidents fâcheux pour les quelques nationaux que nous avions sur la côte, qui avait déterminé l'envoi de trois compagnies de Tirailleurs. Maintenant que le gouverneur avait dans la main les forces nécessaires pour pénétrer dans le cœur du pays, il s'agissait d'atteindre le damel, d'en obtenir des garanties pour

l'exécution du traité qui avait été conclu avec son père, et d'assurer la protection et la liberté des habitants.

Les Tirailleurs algériens arrivèrent à Gandiole le 2 janvier. Là s'acheva leur organisation et leurs préparatifs pour l'expédition qui allait avoir lieu. Les trois compagnies formèrent un bataillon séparé sous les ordres du capitaine Béchade, du 1er régiment, que son ancienneté désigna de droit pour ce commandement.

Le 3 janvier, le colonel Faidherbe étant venu prendre la direction des opérations, le camp de Gandiole fut levé et porté à Potou. La route que la colonne suivit ce jour-là, et qu'elle allait suivre les jours suivants, était une ligne éloignée d'une à deux lieues de la côte, et longeant une région lacustre s'étendant parallèlement à cette dernière, depuis Saint-Louis jusque près du cap Vert. Le terrain était bas, aride ou marécageux; çà et là, au milieu de bouquets de palmiers formant oasis, s'élevaient quelques cases, quelques cahutes autour desquelles paissaient de maigres troupeaux. Peu d'eau potable et pas d'autres ressources, comme nourriture, que les provisions emportées par le convoi. Le ravitaillement devait se faire par mer à Benou-M'boro, point sur lequel on se dirigeait, et où la colonne de Saint-Louis devait attendre d'autres troupes venant de Gorée.

Le 4, la colonne se remit en route dans la même direction et atteignit M'baar; le lendemain, elle alla coucher à Tiakmat; le 6, à Guelkony, et le 7, à Benou-M'boro. Ces étapes avaient été extrêmement pénibles, surtout pour des hommes non encore familiarisés avec l'hygiène à observer sous le climat changeant que possède le Sénégal pendant cette époque de l'année. Rien, en effet, de plus variable que la température des mois d'hiver dans la partie marécageuse de ce pays : pendant le jour c'est la chaleur accablante des tropiques, et pendant la nuit une fraîcheur humide qui, par moments, ramène le thermomètre bien près de zéro. De là des refroidissements, des indispositions, et malheureusement trop souvent de dangereuses diarrhées.

Dès qu'il avait appris la marche de nos troupes, le damel Makodou avait abandonné Mekhey, sa capitale, et s'était réfugié à Ndand, à trente kilomètres dans l'intérieur. Là il fit un appel à tous ses guerriers, leur disant que c'était pour aller conquérir le Baol, pays voisin du Cayor; mais ceux-ci, se doutant au contraire qu'il s'agissait de combattre les *toubabs* (blancs), se montrèrent si peu empressés, que le farouche monarque crut devoir prévenir l'orage suspendu sur sa tête en écrivant au gouverneur. « Demande-moi ce que tu désires, lui disait-il; mais n'emploie pas la force pour le prendre... »

Le 7, la colonne de Gorée, sous les ordres du commandant du génie Pinet-Laprade, arriva à son tour à Benou-M'boro. Les troupes réunies sous les ordres du colonel Faidherbe comprirent alors quatorze cents hommes d'infanterie de marine ou de Tirailleurs algériens, deux cents Tirailleurs sénégalais, un peloton de cent spahis, deux pièces d'artillerie, cinquante hommes du train, et enfin quatre à cinq cents volontaires venus de Saint-Louis ou de Gorée, soit en tout environ deux mille deux cents hommes.

Le 8 au matin, on commença la construction du poste de Benou-M'boro; deux blockhaus, venus démontés de Saint-Louis, furent installés sur un point

convenablement choisi ; à côté, on construisit deux baraques pour y déposer des approvisionnements, et le tout fut entouré d'une forte palissade. Le 11, tout étant terminé, le pavillon français y fut déployé devant toutes les troupes et salué par les canons de la colonne et ceux des navires.

Ayant désormais assuré sa base d'opérations, et par suite son ravitaillement, le gouverneur résolut de se porter à la rencontre du damel. Le 12 janvier, la colonne se remit en route et alla bivouaquer au village de Diaty. Le lendemain, elle entrait sans coup férir à Mekhey, capitale du Cayor et résidence ordinaire de Makodou. On avait quitté la zone des *marigots*, petits ruisseaux sillonnant la côte, et l'on ne trouvait plus d'eau que dans des puits; s'aventurer ainsi dans l'intérieur eût été s'exposer à des fatigues meurtrières et peut-être à de cruelles déceptions. Le gouverneur ne voulut pas risquer dans une opération de ce genre le facile succès qu'il venait d'obtenir; jugeant, avec raison, que la possession des deux plus beaux villages du damel amènerait inévitablement ce dernier à des propositions de paix, il résolut d'attendre les envoyés de Makodou. Ceux-ci ne furent, en effet, pas longtemps avant de se présenter avec une lettre de leur chef, dans laquelle ce dernier conjurait instamment le colonel Faidherbe de ne pas pénétrer plus avant dans le pays, qu'il passerait par toutes les conditions qu'on lui imposerait. Ces derniers furent la cession de trois lieues de terrain sur la côte et, moyennant payement, l'abandon à la France des riches salines de Gandiole. Ce traité conclu, une longue marche de nuit ramena la colonne à Benou-M'boro, où elle arriva le 15, dans la matinée.

De ce fait, l'expédition du Cayor se trouvait terminée; il ne restait plus qu'à construire, sur le terrain concédé, quelques postes pour assurer les communications entre Saint-Louis et Gorée. Les journées des 15 et 16 janvier furent consacrées à l'achèvement de celui de Benou-M'boro. Le 17, la colonne se remit en marche et se dirigea sur M'bidjen, où elle arriva le 19, après avoir campé le 17 à Taïba, et le 18 à Guellet. Les travaux à exécuter sur ce nouveau point commencèrent aussitôt : ils consistèrent encore dans l'installation d'un blockhaus venu démonté et dans la construction de deux baraques. Le 22 au soir, tout était achevé. Le 20 à midi, le gouverneur était parti avec la colonne de Saint-Louis pour aller créer le poste de Lompoul, laissant à M'bidjen les Tirailleurs algériens avec la colonne de Gorée. Le 23, cette dernière, voyant sa mission terminée, se mit en route à son tour, et vint camper à Ugolam. Le 24, elle s'arrêta à Rufisque; le 25, elle atteignit Hann, et le 26, Dakar. Le 27, les troupes du commandant Pinet-Laprade prenaient terre à Gorée et s'installaient dans la citadelle de cette place.

Les moments étaient trop précieux et le concours du détachement de Tirailleurs trop indispensable dans la continuation de l'œuvre commencée, pour qu'on accordât à celui-ci un repos de longue durée. Le Cayor, en apparence du moins, venait d'être soumis, mais il restait à rétablir notre autorité dans le Souna (Haute-Cazamance), et à châtier vigoureusement les Mandingues, peuplades musulmanes qui, depuis des années, malgré plusieurs traités passés avec leurs chefs, pillaient nos embarcations, massacraient nos équipages, attaquaient nos postes, dépouillaient nos traitants, exerçaient en un

mot toutes les violences que pouvaient leur dicter leurs sauvages instincts.

Le 5 février au matin, une colonne destinée à opérer dans cette contrée et comprenant les Tirailleurs algériens, un détachement d'infanterie de marine, un peu d'artillerie et quelques volontaires nègres récemment enrôlés, quitta Gorée et prit la mer sur les avisos *l'Africain*, *le Grand-Bassan*, *le Dialmath*, *le Griffon*, le cutter *l'Écureuil*, la goëlette *la Fourmi* et la citerne *la Trombe*. Le commandant Pinet-Laprade avait la direction de l'expédition.

Le 6, dans l'après-midi, la flottille entra dans la rivière de Cazamance et passa devant le poste français de Carabane; le 7, elle dépassa le poste portugais de Zikenschor, et enfin, après une navigation excessivement pénible, qui avait dû être interrompue chaque nuit, elle arriva à Sédiou, poste français construit sur la rive droite et situé au cœur du pays des Mandingues.

Le 10, le débarquement s'effectua sur la rive gauche, à une demi-lieue de Sandiniéri, grand et riche village appartenant aux rebelles, et sur lequel on marcha immédiatement. Pour la première fois depuis leur débarquement à Saint-Louis, les Tirailleurs allaient faire parler la poudre, pour la première fois ils allaient trouver devant eux une population guerrière, assez bien armée et combattant avec une certaine habileté.

Comme tous les musulmans, les Mandingues sont braves; quoique de sang noir, ils sont plus intelligents que les nègres, desquels ils se font craindre et respecter. Leurs guerriers, composés des hommes les plus robustes, passaient alors pour les plus redoutables du Sénégal; armés de lances, de poignards, de longs et lourds fusils dans lesquels ils glissaient un nombre de grosses chevrotines en rapport avec « le degré de colère qu'ils éprouvaient », quelquefois douze ou quinze, ils se battaient avec un acharnement sauvage, qui se traduisait généralement par l'extermination de leurs ennemis. Les chefs étaient montés sur des chevaux de petite taille, mais remplis d'ardeur; les simples combattants marchaient à pied.

Il était sept heures du matin lorsqu'on arriva devant Sandiniéri. Ce village, composé de huttes, était défendu par d'épaisses haies de roseaux reliées par de solides barricades. Malgré ces obstacles, vigoureusement abordé par les Tirailleurs, il fut enlevé à la première attaque, au prix de quatre blessés seulement, et immédiatement incendié. Les Mandingues, surpris, s'étaient enfuis dans les bois, laissant entre nos mains vingt morts, cinquante prisonniers et un troupeau de plus de six cents bœufs. Mais bientôt ils se rallièrent et se ruèrent sur le camp comme des forcenés. Ce fut notre tour d'être surpris; le désordre se mit parmi les nègres chargés de la garde du troupeau, et, quoique repoussé sur tous les points, l'ennemi put reprendre et emmener une partie du bétail qui venait de lui être enlevé.

A ce moment tout paraissait terminé; il était onze heures; la chaleur était devenue étouffante, la fatigue était extrême; chacun songeait au repos, lorsque tout à coup on entendit des cris désespérés. C'était un groupe d'une vingtaine de soldats qui, cédant au besoin de se désaltérer, étaient allés imprudemment au fleuve, sans armes, et y avaient été brusquement surpris par les contingents de la rive droite qui arrivaient au secours des gens de Sandiniéri. Trois de ces hommes avaient été tués et deux atrocement mutilés

à coups de hache et de sabre. Quant aux autres, ils fuyaient vers le camp, qui heureusement n'était pas éloigné.

Cet incident amena une nouvelle attaque, encore plus vive que la première, mais qui se termina d'une façon plus désastreuse pour les Mandingues. Bien que ne connaissant pas le pays, les trois compagnies de Tirailleurs n'hésitèrent pas à se jeter dans les bois faisant face à la partie du camp qu'elles occupaient, pendant que l'infanterie de marine, se portant également droit devant elle, cherchait à rejeter les assaillants sur le fleuve. Ce mouvement, exécuté avec toute la rapidité que commandait l'imminence du danger, amena le plus inespéré des résultats; par un heureux hasard, la Casamance formait en cet endroit un coude très prononcé, de telle sorte que les Mandingues se trouvèrent soudain acculés à ce cours d'eau, qu'ils essayèrent bien de traverser à la nage, mais poursuivis par nos balles, qui accompagnèrent les survivants jusque sur la rive opposée. Indépendamment du nombre considérable des leurs qui périt dans cette circonstance, ils laissaient une trentaine de cadavres sur le point où avait eu lieu le combat.

Les pertes totales de la colonne, pendant cette journée, s'élevaient à quinze à vingt hommes tués ou blessés.

A l'approche de la nuit, les troupes revinrent camper au point de débarquement. Dès que l'obscurité fut venue, et jusqu'à ce que le jour reparut, des coups de feu furent tirés des bois voisins, mais demeurèrent sans résultat. Nos sentinelles ne répondirent même pas.

Le 11, une centaine d'hommes ayant été laissés à la garde du camp, le restant de la colonne se porta sur le village de Dioudoubou, situé au sud de Sandiniéri. On y arriva vers neuf heures du matin. Les Mandingues n'avaient pas fui; ils attendirent même l'attaque, qui fut exécutée par les Tirailleurs algériens, et la reçurent par une décharge à bout portant, qui nous tua deux hommes et nous en blessa trois; mais pas plus que la veille ils ne purent, malgré leur nombre, résister à la bravoure et à l'ardeur impétueuse des assaillants et empêcher ces derniers de détruire leurs habitations.

Après avoir brûlé le village, la petite colonne se mit en marche pour rentrer au camp avant que la chaleur fût devenue trop accablante. Déjà elle avait fait une partie de la route sans difficulté, sans avoir rencontré un seul ennemi, lorsque, au moment d'atteindre la plaine de Sandiniéri, une section de Tirailleurs qui marchait sur le flanc droit fut brusquement attaquée par une bande d'au moins six cents hommes. Cette section, se trouvant séparée des autres troupes par un vaste marais qu'on ne pouvait traverser, dut s'arrêter pour faire face au danger; pendant près d'une demi-heure, elle se défendit avec ses seules ressources, et les Mandingues ne purent l'entamer. Enfin on arriva à son secours, l'ennemi fut dispersé, et la marche se continua sur le camp, où l'on arriva vers midi.

Pendant toute la durée de l'opération qui venait d'avoir lieu, les postes laissés près de la rivière avaient eu à supporter un feu continuel, peu meurtrier, il est vrai, mais qui dénotait la hardiesse de nos adversaires. Dans l'après-midi, cette fusillade recommença, et les Mandingues tentèrent même de surprendre la compagnie du 2e Tirailleurs, qui s'était écartée à quelques

centaines de mètres du camp pour rendre les derniers devoirs à un de ses hommes décédé. Mais leurs diverses attaques de la veille avaient appris à les combattre; les Tirailleurs des deux autres compagnies se jetèrent immédiatement dans les bois, et, se portant rapidement sur leurs derrières, leur enlevèrent tout moyen de fuir. Cernés de tous côtés, les sauvages se défendirent en désespérés; mais bientôt, se voyant à la merci des vainqueurs, les survivants jetèrent leurs armes et se précipitèrent aux pieds de nos soldats. Ce même jour, les Tirailleurs, qui étaient excités au plus haut point par la mutilation de l'un des leurs qui, la veille, avait été décapité par les sauvages, s'étant emparé du marabout de Carabantaba, le principal village des Mandingues, ils lui firent subir le même sort et rapportèrent sa tête au camp, où elle fut exposée à la vue des prisonniers.

Les pertes subies avaient, dans cette journée, porté uniquement sur les Tirailleurs algériens et s'élevaient à trois hommes tués et quatre blessés.

Le brillant succès qu'on venait de remporter eut raison des dernières velléités de résistance des gens du Souna. Dès le lendemain, les Mandingues, atterrés, vinrent en foule demander grâce et se livrer comme esclaves sans conditions. Cependant le village de Bombadiou ayant été condamné à être détruit pour la participation de ses habitants aux événements des jours précédents, la sentence reçut son exécution. Le 13, eut encore lieu, pour les mêmes raisons, l'incendie de Mancono; puis les opérations se trouvèrent terminées. La colonne rentra le lendemain à Sédiou, où le commandant Laprade reçut la soumission des chefs de la rive droite.

Le rembarquement devait avoir lieu le 15; mais, le mauvais temps étant survenu, il dut être retardé et ne s'effectua que le 17. Le 16, dans une revue passée à sa petite colonne, le commandant supérieur de Gorée félicita hautement les Tirailleurs algériens sur leur courage à supporter les privations, sur leur excellente discipline, et surtout sur la glorieuse part qu'ils venaient de prendre dans la difficile expédition de la Cazamance.

Rentrée à Gorée le 21 février, la colonne en repartait de nouveau le 26, à bord de la flottille, qui l'emmena cette fois dans le Saloum et dans le Sine. Le but à atteindre dans cette contrée était le même que dans le Cayor et dans le Souna : c'est-à-dire terrifier les chefs de ces deux royaumes, leur imposer le respect des traités, et assurer la tranquillité et la sécurité de nos commerçants.

Le 28 février au matin, la flotille franchissait la barre du Saloum, et, le lendemain soir 1er mars, arrivait à Kaolakh, petit poste retranché établi sur la rive droite de cette rivière. Elle avait laissé sur sa gauche le Sine, affluent du Saloum, et sur sa droite l'important village de M'ham. Le débarquement s'effectua à une heure du matin. Aussitôt qu'il fut terminé, les troupes se mirent en route sur deux petites colonnes : la première, composée des trois compagnies de Tirailleurs algériens, se dirigeait sur le village de Cahon; la deuxième, comprenant l'infanterie de marine et l'artillerie faisant le service de l'infanterie, marchait sur celui de Kolah.

A Cahon se trouvait la famille du roi. Le village fut enveloppé, puis enlevé par les Tirailleurs, et tous les habitants faits prisonniers et ramenés à

Kaolakh. La même chose se passa à Kolah, et le commandant de la colonne n'eut plus qu'à choisir, dans la population des deux villages, des otages offrant des garanties suffisantes pour décider le roi de Saloum, alors absent de sa capitale, pour faire la guerre à un de ses voisins de l'est, à se soumettre à nos conditions. On désigna ces otages principalement parmi la propre famille dudit roi, et le gros des prisonniers fut relâché.

A huit heures du matin, la colonne remontait à bord de la flottille. L'expédition du Saloum pouvait être considérée comme terminée; restait encore celle du Sine. Cette dernière menaçant de se traduire par des marches très fatigantes, le commandant Pinet-Laprade profita du succès qu'il venait de remporter pour exiger des gens du Saloum les moyens de transport dont il avait besoin. On réquisitionna une trentaine de chevaux, qui servirent à monter tous les officiers. Quant aux soldats, ils eurent leur charge allégée le plus possible et réduite à la demi-couverture, aux cartouches et à quatre jours de vivres.

Le départ eut lieu le 3 à minuit. On traversa les villages de Lindian, de Goroïd, de Dia et de Lommès, qu'on trouva abandonnés, et l'on vint camper à Diokoul, à l'ouest de Kaolakh. Il était neuf heures du matin; l'on avait fait environ dix-huit kilomètres sans rencontrer la moindre résistance; seuls quelques cavaliers armés d'arcs et de flèches s'étaient montrés au loin, mais sans paraître désireux d'engager le combat. Le 4, le camp fut porté à Marouk, où l'on arriva à sept heures du matin. Là on apprit que le roi du Sine se trouvait avec ses guerriers à environ deux lieues au nord, dans l'une de ses capitales appelée Diakhao.

Le 5, la colonne se mit en route à quatre heures du matin pour se porter sur ce point. On espérait y rencontrer les cavaliers du Sine, si redoutables, disait-on, avec leurs fusils longs de deux mètres qu'ils bourraient de balles jusqu'au bout; mais lorsqu'on y arriva, vers sept heures du matin, le roi et son armée s'étaient retirés à quatre kilomètres plus loin. Le monarque noir, ne sachant trop à quel parti s'arrêter, finit cependant par envoyer des ambassadeurs au commandant Pinet-Laprade, et cette journée, dans laquelle on aurait cru que le sang allait couler, se termina par un traité de paix auquel le fils du roi, laissé comme otage par son père, devait servir de garantie.

Toutes les satisfactions exigées ayant été obtenues, la colonne reprit le même jour le chemin de Marouk et vint passer la nuit sur le même emplacement que la veille. Le lendemain 6, elle était de retour à Diokoul à neuf heures du matin, et en repartait dans l'après-midi pour se rendre à Gandiayes, village situé au confluent du Sine et du Saloum, où la flottille était allée l'attendre. Le rembarquement eut lieu le 7, et la rentrée à Gorée le 9. Outre les otages, on ramenait un fort troupeau de bœufs destiné à désintéresser les traitants pillés.

L'expédition du Saloum, entreprise et terminée en pleine période de vent du désert, avait été particulièrement pénible et fatigante; aussi beaucoup d'officiers et de soldats en revenaient-ils malades, et le restant se trouvait-il exténué. Aux uns comme aux autres il aurait fallu un repos d'une ou deux semaines, mais les circonstances vinrent encore s'y opposer.

Pendant que la plupart des troupes disponibles étaient occupées dans nos possessions du sud sous les ordres du commandant supérieur de Gorée, le damel du Cayor, voyant le danger écarté, s'était empressé d'oublier le traité qu'il avait conclu avec le gouverneur général. Dès la rentrée de ce dernier à Saint-Louis, il avait rassemblé ses guerriers et poussé l'audace jusqu'à venir attaquer le poste de Benou-M'boro. Cette tentative s'était naturellement traduite en un honteux échec; mais la garnison française n'ayant pu, à cause de sa faiblesse, se mettre à la poursuite des bandes de Makodou, celles-ci s'étaient rejetées vers le nord et avaient ravagé toute la campagne aux environs de Gandiole, en s'emparant, sans plus de scrupules que par le passé, des biens et des habitants tout à la fois. En même temps qu'il rétablissait ainsi la traite de ses propres sujets, le damel recommençait à faire piller par ses *tiédos* les caravanes imprudentes qui s'engageaient dans ses États.

Cette conduite demandait un châtiment exemplaire et immédiat. Se mettant à la tête de l'infanterie de marine en garnison à Saint-Louis, des Tirailleurs sénégalais et des spahis, le colonel Faidherbe reprit la campagne le 10 mars, et se dirigea immédiatement sur le pays insurgé, laissant des ordres pour se faire rejoindre le plus vite possible par les Tirailleurs algériens. Ceux-ci quittèrent Gorée le 14, arrivèrent à Saint-Louis le lendemain 15, et, sans être débarqués, repartirent le même jour pour Nouït, village situé à deux lieues de la côte et à cinq au sud du chef-lieu de la colonie. Ce mouvement avait deux buts : assurer les communications de la colonne du gouverneur et purger les environs des villages de Gandiole, Gueben et Nouït d'une bande de tiédos qui, deux jours auparavant, y était venue piller nos alliés. Quand on arriva, les tiédos avaient disparu; il ne restait donc plus qu'à attendre la rentrée du colonel, laquelle eut lieu le 17. La colonne du gouverneur avait brûlé vingt-cinq villages du Cayor et battu deux fois les gens du damel. Pensant que cette deuxième leçon serait suffisante, et la température devenant de plus en plus accablante, le colonel Faidherbe ne voulut pas en demander davantage à ses troupes et les ramena toutes à Saint-Louis, où elles arrivèrent le 19.

La saison s'avançant et l'heure de la cessation des opérations n'étant pas loin de sonner, les Tirailleurs algériens commencèrent à faire leurs préparatifs de départ. Ils pensaient s'embarquer à la fin du mois. Avant qu'ils eussent quitté Saint-Louis, le colonel Faidherbe voulut prendre dans leurs rangs les éléments nécessaires pour constituer sur des bases solides le bataillon de Tirailleurs sénégalais en voie d'organisation. A cet effet, il fit demander les noms des hommes désirant être incorporés dans ce nouveau corps. Il s'en présenta un peu plus d'un cent, dont une trentaine appartenant à la compagnie du 3ᵉ régiment. Dè ce moment, ces hommes cessèrent de faire partie du détachement et comptèrent parmi les troupes indigènes de la colonie.

Dans un but absolument politique, ce qui restait disponible des trois compagnies, c'est-à-dire environ deux cents hommes, s'embarqua le 23 mars sur le vapeur *l'Étoile* pour remonter le haut Sénégal jusqu'à Podor. Il s'agissait de montrer aux Maures de la rive droite du fleuve de leurs coreligionnaires à notre service et de les engager, au moyen d'une habile propagande, à se rapprocher de la France et à s'enrôler à leur tour. Nos hommes furent parfaite-

ment accueillis, obtinrent partout un grand succès de curiosité, et rentrèrent le 26, ayant produit et peut-être même dépassé l'effet qu'on avait espéré de cette excursion. Ils avaient successivement visité les postes de Richard-Toll, de Dagana et de Podor.

A leur retour à Saint-Louis, ils apprirent que le damel s'était de nouveau rapproché de nos postes et narguait de plus belle notre autorité. A peine nos troupes avaient-elles eu quitté son pays, que l'incorrigible souverain avait fait battre le tam-tam de guerre et demandé alliance aux Trarzas pour venir, disait-il, attaquer et détruire Gandiole. En attendant, il s'était établi à Ndiakher, à vingt lieues dans l'intérieur, et là se permettait toutes les fanfaronnades qui peuvent germer dans l'orgueilleuse tête d'un noir.

Ces menaces, quoique faites à distance, n'en pouvaient pas moins avoir une influence déplorable sur nos alliés si on les tolérait plus longtemps dans la bouche de Makodou. Une troisième invasion du Cayor s'imposait. Le 29 mars, les Tirailleurs algériens, qui avaient déjà versé leurs cartouches pour rentrer en Algérie, reçurent l'ordre de les reprendre et de s'embarquer de nouveau sur l'*Étoile* pour prendre terre à Gandiole. De là ils furent, le même jour, dirigés sur Nouït pour couvrir cette région en attendant l'arrivée des autres troupes et l'organisation de la colonne. Celle-ci, qui, outre les Tirailleurs, comprit deux cents hommes d'infanterie de marine, quatre cents Tirailleurs sénégalais, cent spahis, quatre obusiers de montagne et environ un millier de volontaires, se trouva prête le 4 avril, et, dans l'après-midi de ce jour, se porta au village de Ker, qui, la veille, avait été l'objet d'une agression de la part des tiédos. Le 5, elle se remit en marche à trois heures du matin, et, vers neuf heures, arriva au village de Karahubéguen, où l'avant-garde et les spahis eurent un léger engagement avec l'ennemi, qui eut cinq hommes tués et laissa une dizaine de prisonniers entre nos mains.

Le lendemain, les troupes levèrent le camp de Karahubéguen et se portèrent à Guéoul, centre important où l'on espérait trouver de l'eau, dont on commençait à être privé depuis le départ de Gandiole, et dont le manque absolu pendant la dernière étape avait rendu celle-ci encore plus fatigante que toutes celles qui l'avaient précédée. La déception fut grande : on y découvrit un seul puits, presque vide, de sorte qu'après une longue attente chaque homme ne reçut qu'un quart de ce précieux liquide pour combattre la soif dévorante dont il souffrait. Le soir et le lendemain matin, eut lieu une autre distribution d'une quantité égale, ce qui permit de faire un peu de soupe et un peu de café, mais non de satisfaire aux autres besoins. On vit des Tirailleurs payer jusqu'à six francs de petites peaux de bouc que des volontaires allaient, en risquant leur tête, remplir dans un village en avant de Guéoul.

Malgré cette situation, qui menaçait de devenir alarmante à cause de l'éloignement où l'on se trouvait de la côte, le gouverneur ne voulait pas abandonner ce point pour ne pas perdre le fruit des fatigues qu'on venait d'endurer. L'occupation de cette position excellente lui donnait l'espoir d'amener le damel à engager une affaire décisive, et d'avoir ainsi l'occasion d'exterminer les bandes de ce dernier. Il avait, dans ce but, envoyé, sans les faire appuyer, les volontaires brûler tous les villages des environs et les avait même poussés

jusque dans la province de M'baouar, mais en vain; car Makodou, abandonné par la plupart de ceux que l'appât du pillage avait réunis autour de lui, venait de se retirer à Taggar, dans l'est. D'une façon comme d'une autre, la retraite s'imposait maintenant; la retarder eût été dangereux. Elle commença le 8 avril, à cinq heures du soir. Au moment où la colonne allait se mettre en route, des groupes de tiédos vinrent tirer quelques coups de fusil sur les grand'gardes, mais sans aucun résultat.

Il était deux heures du matin quand on arriva à Karahubéguen. On séjourna vingt-quatre heures sur ce point, comptant toujours que l'ennemi, que le gouverneur avait fait prévenir de notre retraite par un prisonnier, se présenterait; mais rien ne parut. Le 10, on alla coucher à Ker, et le lendemain on atteignit enfin Gandiole, où l'on trouva la flottille qui, le même jour, ramena tout le monde à Saint-Louis.

Pendant toute cette dernière expédition, qui avait surpassé en privations et en fatigues toutes celles que les troupes de la colonie avaient faites jusque-là, les Tirailleurs n'avaient pas cessé de se montrer une troupe admirablement disciplinée; même aux heures les plus dures, les plus difficiles, aucune plainte, aucun murmure ne s'était élevé dans leurs rangs.

Le 14 avril, le gouverneur, qui se rendait à Podor, voulut se faire accompagner d'un détachement de cinquante Tirailleurs algériens, dans le but de les montrer encore une fois aux Maures et d'achever de persuader ces musulmans, qui croyaient déroger à leur qualité en entrant aux Tirailleurs sénégalais. Ce voyage eut le même succès que le premier : les Tirailleurs furent partout bien accueillis par leurs coreligionnaires. Le 18, ils rentraient à Saint-Louis, enchantés eux-mêmes de leur excursion. Cette fois, leur retour fut marqué par une bonne nouvelle, celle de leur rapatriement. Une autre, qui les touchait de moins près, quoique plus importante, venait également de se répandre et ne tarda pas à se confirmer : c'était que le damel avait été chassé de ses États par ses propres sujets, et s'était vu obligé de chercher un refuge chez son frère le roi de Sine.

Le colonel Faidherbe, qui toutes les fois qu'il avait eu les Tirailleurs sous les yeux ne leur avait pas ménagé ses éloges ni son admiration, ne voulut pas les laisser partir sans leur adresser un témoignage de sa satisfaction. L'ordre du jour suivant dit assez combien il appréciait cette troupe et les officiers qui la commandaient :

« Au moment où les trois compagnies des 1er, 2e et 3e régiments de Tirailleurs algériens, commandées par MM. les capitaines Béchade, Girard et de Pontécoulant, quittent le Sénégal, le gouverneur leur témoigne toute sa satisfaction et ses sincères remerciements pour les brillants services qu'elles ont rendus à la colonne pendant près de quatre mois d'expéditions continuelles.

« Maintenant la belle réputation de bravoure qu'elle a depuis longtemps acquise, non seulement en Algérie, mais encore sur les champs de bataille de l'Europe, cette excellente troupe a fait éprouver aux Mandingues de la Cazamance les effets de sa vigueur, de son élan irrésistible au feu, et de l'expérience de la guerre qui la distingue essentiellement, chefs et soldats.

« Pendant les courts moments qu'ils ont passés à Saint-Louis et à Gorée, les Tirailleurs algériens ont fait admirer leur élégante tenue, et leur conduite n'a donné lieu à aucun reproche, de façon que notre jeune et déjà si bonne troupe de Tirailleurs sénégalais a trouvé dans ses anciens l'exemple de toutes les qualités militaires.

« Le gouverneur attend aussi de très bons résultats du passage d'un certain nombre d'Algériens au bataillon sénégalais, et il remercie les chefs de corps d'avoir facilité cette opération avec le bon esprit qui les anime en toute circonstance.

« Saint-Louis, le 23 avril 1861.

« Le gouverneur du Sénégal et dépendances,

« FAIDHERBE. »

Le 26 avril, à huit heures du matin, le détachement prit place à bord de l'*Étoile*, qui, après lui avoir fait franchir la passe du fleuve, le transborda sur le transport *l'Yonne*, le même qui l'avait amené d'Algérie. A quatre heures du soir le bateau levait l'ancre, et quelques instants après la ville de Saint-Louis et la côte du Sénégal avaient disparu.

La traversée dura un mois. Le 27 mai au matin, l'*Yonne* arrivait dans le port de Mers-el-Kebir, et le débarquement s'effectuait le même jour. La compagnie du 3e régiment s'embarqua de nouveau, le 30, sur le *Cerbère*, pour être encore débarquée à Alger le lendemain 31, et rembarquée sur le *Tanger* dans la journée du 3 juin. Enfin, le 5 du même mois, elle prenait définitivement terre à Philippeville, et, le 7, se mettait en route pour Constantine, où elle arriva le 9.

A l'occasion de sa rentrée, le colonel de Lacroix fit paraître l'ordre suivant :

« Après une absence de six mois, la compagnie expéditionnaire du Sénégal, sous les ordres de M. le capitaine de Pontécoulant, vient de rentrer parmi nous. Pendant tout ce temps, nos braves volontaires n'ont pas cessé d'expéditionner et de soutenir la renommée du régiment par leur courage, leur élan, leur tenue et leur expérience de la guerre; en outre, leur excellente conduite a été remarquée de tous.

« Dans les contrées lointaines de la Sénégambie, on conservera la mémoire des Tirailleurs algériens, et les Mandingues de la Cazamance se souviendront de leur irrésistible valeur, comme déjà s'en souviennent Arabes, Kabyles, Russes et Autrichiens.

« Honneur donc à la 6e du 1er, qui a ajouté une belle page au récit des faits d'armes du 3e Tirailleurs, et remerciements à ses chefs, qui ont donné le bon exemple en toutes circonstances !

« Constantine, le 9 juin 1861.

« Le colonel commandant le régiment,

« DE LACROIX. »

EXPÉDITION DE COCHINCHINE

(1861-1864)

CHAPITRE VII

Formation d'un bataillon de marche destiné à la Cochinchine. — Composition du détachement fourni par le 3e régiment de Tirailleurs. — Départ d'Alger. — Arrivée à Alexandrie. — Rembarquement à Suez. — Arrivée à Saïgon. — Causes de l'expédition. — Commencement des opérations. — Prise de Vinh-long. — Attaque et enlèvement de Mi-Cui. — Retour à Saïgon. — Cessation des opérations. — Traité de Saïgon. — Résistance déguisée de la cour de Hué. — Dissémination du bataillon. — Colonnes volantes. — La 2e compagnie occupe le poste de Cho-Gaô. — Elle y est relevée par la 5e compagnie.

Les deux compagnies désignées au 3e régiment de Tirailleurs algériens pour entrer dans la composition du bataillon de marche destiné à la Cochinchine étaient, nous l'avons dit plus haut, formées exclusivement avec des volontaires, et comprenaient chacun un effectif de cent quarante combattants, cadre non compris. Voici quels étaient les officiers qui leur étaient affectés :

Compagnie organisée à Constantine.	MM. Dardenne, capitaine. Aubrespy, lieutenant français. Abderrahman-ben-Ekarfi, lieutenant indigène. Cléry, sous-lieutenant français. Kassem-Labougie, sous-lieutenant indigène.
Compagnie organisée à Bougie.	MM. Galland, capitaine. Ceccaldi, lieutenant français. Mohamed-ben-Toudji, lieutenant indigène. Roussel, sous-lieutenant français. Mohamed-ben-Assem Labessi, sous-lieutenant indigène.

Indépendamment des officiers de ces deux compagnies, le corps eut encore à fournir ceux dont les noms suivent, qui firent partie de l'état-major du bataillon de marche et occupèrent les emplois indiqués ci-après :

MM. Clemmer, capitaine-major.
Quinemant, capitaine-adjudant-major.
Cohat, lieutenant, officier payeur.
Accarias, médecin aide-major.

La compagnie de Constantine et les officiers de l'état-major s'embarquèrent à Philippeville sur le courrier d'Alger, qui, le lendemain, prit la compagnie de Bougie au passage, et arriva le 30 à sa destination.

Le séjour à Alger dura quinze jours. Ce temps fut employé à l'organisation du bataillon. Ce dernier fut placé sous les ordres du commandant Pietri, du 2e Tirailleurs. Les deux compagnies du 1er régiment prirent les numéros 1 et 4; les deux du 2e, 3 et 6; et enfin les deux du 3e formèrent, celle du capitaine Galland la 2e, et celle du capitaine Dardenne la 5e.

Le départ eut lieu le 15 octobre, sur le transport de l'État *le Canada*. Le 23, le bataillon débarqua à Alexandrie, où il séjourna jusqu'au 5 novembre au soir. Ce jour-là, il se rembarquait sur deux petits vapeurs et se mettait en route pour le Caire, en suivant le canal qui longe le bras occidental du Nil. Arrivé le 30, il repartait aussitôt par la voie ferrée et gagnait Suez, où, le 12 novembre, le transport-écurie *le Jura* le prenait à son bord, pour le conduire cette fois jusqu'à Saïgon. Le 20 novembre, on arriva à Aden, où l'on resta jusqu'au 24; le 13 décembre, à Pointe-de-Galles, qu'on quitta le 15, pour atteindre ensuite Singapour le 8 janvier 1862. Après une escale de huit jours, nécessaire pour réparer de sérieuses avaries, résultat d'un violent cyclone qui avait eu lieu le 29 décembre, le *Jura* se remettait en route le 15 janvier, et, le 27 du même mois, jetait l'ancre devant le cap Saint-Jacques, où il restait jusqu'au 30. Enfin, le 1er février, il arrivait dans le port de Saïgon, où il débarquait ses passagers.

Le bataillon fut d'abord cantonné dans le haut de la ville, en face de l'ancien camp des Lettrés; puis ses diverses compagnies furent ensuite disséminées dans les pagodes ou les villages environnants, en attendant le commencement des opérations.

Avant d'aborder l'historique des faits auxquels, pendant plus de deux années, les deux compagnies du 3e Tirailleurs devaient se trouver mêlées dans cette lointaine contrée, nous allons dire quelques mots sur les événements qui amenèrent cette expédition, qui, vingt ans plus tard, devait avoir comme conséquence celle du Tonkin.

L'Indo-Chine, déjà en relations avec le Portugal, l'Angleterre, la Hollande et l'Espagne depuis les grands voyages de découvertes des xve et xvie siècles, n'eut pour la première fois des rapports avec la France que vers la fin du siècle dernier. En 1786, Gia-Long, héritier du trône d'Annam, en ayant été dépouillé par ses rivaux, vint se réfugier auprès d'un vicaire apostolique fran-

çais, Pigneau de Béhaine, évêque d'Adran, qui l'engagea à avoir recours au cabinet de Versailles pour rentrer en possession de ses États. Un traité fut aussitôt négocié entre lui et Louis XVI, et signé le 28 novembre 1787. Gia-long recevait la promesse de secours qui devaient lui être fournis par le gouverneur de nos établissements indiens, mais il devait, en échange, céder à la France le port de Tourane et le groupe de Poulo-Condore. Soit lenteur, soit mauvais vouloir, soit impossibilité de la part du gouverneur de Pondichéry, ce traité ne reçut d'abord aucune exécution, de sorte que, les événements de 1789 étant survenus, il n'en fut bientôt plus question; ou du moins de tous les secours promis le prince dépossédé ne vit-il arriver que quelques officiers, parmi lesquels le colonel Ollivier, homme d'un grand savoir, Dayot, Chaigneau, etc.

Mais l'évêque d'Adran ne se découragea pas; il équipa deux navires à Pondichéry, rejoignit Gia-Long, et, aidé par les officiers dont nous venons de parler, rendit non seulement son royaume à ce dernier, mais lui conquit encore le Tonkin, alors gouverné par la dynastie des Lê.

Un tel service ne pouvait s'oublier. Aussi Pigneau de Béhaine devint-il le second personnage de l'empire, et nos compatriotes restèrent-ils au service de Gia-Long, qui, en 1804, refusa leur expulsion à l'Angleterre. Malheureusement les luttes que nous soutenions en Europe et l'affaiblissement de notre marine ne permirent pas alors à notre pays de tirer parti de ces avantages, et seuls les missionnaires en profitèrent pour étendre leur influence dans le pays. Cependant ces heureuses dispositions ne devaient pas durer longtemps; à la mort de Gia-Long tout changea : les missionnaires furent partout en butte aux persécutions des mandarins, et, en vertu de cette ingratitude naturelle qui fait généralement place aux élans de la reconnaissance d'un peuple, la France fut bientôt, de toutes les nations de l'Occident, celle envers laquelle les empereurs d'Annam montrèrent le plus d'hostilité. Avec Tu-Duc, le troisième des successeurs de Gia-Long, cette situation prit tout à coup un caractère aigu : des proclamations insultantes pour les Français furent adressées au peuple, et le supplice de plusieurs de nos missionnaires fut jeté comme un défi à la face de notre gouvernement.

On ne pouvait tolérer plus longtemps de tels actes. Deux fois, en 1847 et en 1856, nos marins ravagèrent les côtes de l'Indo-Chine, battirent les mandarins annamites, abaissèrent l'orgueil de Tu-Duc; mais, dès qu'ils se furent éloignés, ce prince fourbe et vindicatif recommença ses exactions et ses vexations. Les choses en restèrent là jusqu'en 1858. A cette époque, le cabinet des Tuileries, d'accord avec l'Espagne, qui avait également à venger la mort de plusieurs de ses nationaux, se décida à agir vigoureusement et organisa une petite expédition, qui fut placée sous les ordres de l'amiral Rigault de Genouilly et du colonel Palanka-Guttierez. La prise de Tourane (31 août 1858) et celle de Saïgon (15-17 février 1859) furent le résultat de cette action combinée, que la campagne d'Italie vint brusquement arrêter. Tourane fut évacué, mais on conserva Saïgon, où fut laissée une garnison de huit cents hommes, sous le commandement de M. d'Ariès, capitaine de vaisseau. Ce détachement, trop faible pour faire des sorties, se trouva bientôt bloqué par des forces

dix fois supérieures, et enfermé dans les vastes lignes de contrevallation de Ki-Hoa, que les Annamites construisirent avec une étonnante rapidité, sous la direction du maréchal Nguyen-Tri-Phuong. Le traité de Pékin étant heureusement survenu sur ces entrefaites, un corps de débarquement de trois à quatre mille hommes put être dirigé sur la Cochinchine, et les lignes de Ki-Hoa furent enlevées les 24 et 25 février 1861. L'expédition se continua par des succès, et au commencement de 1862, au moment où le bataillon de marche de Tirailleurs algériens arrivait pour renforcer les troupes débarquées par l'amiral Charner, nous étions déjà maîtres de Mytho, Bien-Hoa et Baria. Il ne nous restait plus, pour compléter l'occupation du pays, qu'à nous emparer de Vinh-Long et du territoire de la Basse-Cochinchine, où, favorisés par les nombreux cours d'eau ou canaux qui sillonnent cette contrée, les Annamites s'étaient solidement retranchés sous les ordres du grand mandarin Phan-Than-Gian, récemment nommé vice-roi.

C'est sur ce point que furent dirigées les premières opérations auxquelles les 2e et 5e compagnies prirent part. Ces opérations commencèrent par la prise de Vinh-Long et se terminèrent par l'enlèvement des lignes de Mi-Cui.

La colonne qui devait marcher sur Vinh-Long fut organisée à Saïgon dans les premiers jours de mars. Elle comprit : quatre compagnies de Tirailleurs algériens (les 1re, 2e, 3e et 6e), avec le commandant Piétri, une compagnie d'infanterie de marine, deux de Tagals espagnols (troupe venue de Manille), et une autre de Chinois, dits Cantonnais. Le lieutenant-colonel Reboul, de l'infanterie de marine, en eut le commandement. La flottille fut placée sous les ordres de M. Desvaux, capitaine de vaisseau. Ces deux chefs obéissaient à l'amiral Bonard, qui avait la direction supérieure de l'expédition.

Ces troupes furent embarquées à Saïgon, du 11 au 12 mars, sur diverses canonnières qui les transportèrent à Mytho, où elles se trouvèrent réunies le 14 au soir. Elles en repartirent le 20, à huit heures du matin, escortées par la grande canonnière *la Fusée,* qui avait descendu la rivière de Saïgon jusqu'à son embouchure, pour prendre la mer et remonter ensuite le Cua-Daï, l'une des branches du Mé-Kong. Arrivées au point de débarquement le lendemain à trois heures du soir, elles furent immédiatement mises à terre et dirigées sur Vinh-Long.

La route conduisant à cette ville traversait un pays couvert d'une végétation exceptionnelle et coupé par plusieurs affluents du Mé-Kong, dont les ponts étaient défendus par des ouvrages en terre, qui ne pouvaient la plupart être abordés que de front. Opérer sur ce point était donc difficile, et, si l'on songe à la faiblesse de la colonne, même dangereux; mais le choix n'était pas possible, et il fallut bien en passer par là : ce qui, en somme, ne fut pas aussi terrible qu'on l'avait pensé, les Annamites ne devant pas se défendre avec beaucoup d'opiniâtreté dans ces positions avancées, où ils allaient être continuellement assaillis par la crainte de se voir couper de Vinh-Long.

Le 21, on arriva devant l'*arroyo* (petite rivière) du Tantiel, défendu par une fortification tenant lieu de tête de pont et dominée par un *mirador,* sorte de tour en maçonnerie ou en charpente qu'on trouve dans toutes les villes, tous les villages, tous les retranchements annamites ou chinois, et en haut

de laquelle se tient la vigie chargée de signaler l'approche de l'ennemi. Dès que la tête de notre colonne fut aperçue, les Annamites abandonnèrent leur fortin, se retirèrent dans les retranchements de la rive opposée et détruisirent le pont. Il était trop tard pour forcer le passage; cette opération fut renvoyée au lendemain.

Le 22, à sept heures du matin, le lieutenant-colonel Reboul, à la tête d'une compagnie de Tirailleurs (1re), des Tagals, du génie et de deux obusiers, vint prendre position en face du pont détruit, et se mit à canonner les ouvrages ennemis. Pendant ce temps, l'infanterie de marine essayait de franchir la rivière à un kilomètre sur la droite, et, au bout d'une heure, parvenait sur l'autre rive. Se voyant tournés, les Annamites abandonnèrent toutes leurs fortifications. On y trouva trois pièces en fonte d'assez fort calibre. Dans la même journée, on passa le Caï-Cong sans rencontrer de résistance, malgré deux ouvrages élevés dans le but de retarder notre marche, et l'on arriva devant les forts de Binh-Tong, construits dans une petite île et couvrant complètement les approches de Vinh-Long.

C'eût été téméraire que d'attaquer ces ouvrages de front : des petits piquets, des palissades, des défenses accessoires très habilement disposées, auraient arrêté l'assaillant sous le feu de la position dès que celui-ci aurait eu pris terre, après avoir traversé le bras de rivière qui servait de fossé. Aussi fallut-il aviser aux moyens d'une surprise, possible peut-être sur les autres faces, qui n'étaient pas beaucoup moins fortifiées, mais où la vigilance des défenseurs était loin d'être aussi attentive. A la faveur d'une démonstration faite sur le front principal par le lieutenant-colonel Reboul, le commandant Piétri, à la tête d'une section de la 2e compagnie (capitaine Galland), remonta, en dissimulant le plus possible son mouvement à l'ennemi, la berge pendant quelques centaines de mètres; puis, se jetant à la nage avec sa petite troupe, aborda au pied du bastion de droite, dont il tenta aussitôt l'escalade, et dans lequel il pénétra avant que les Annamites eussent eu le temps de s'y opposer. Ce hardi coup de main, exécuté avec un merveilleux sang-froid et une audace qui eût été taxée d'insensée si le succès ne l'eût pas excusée, fit immédiatement tomber les forts de Binh-Tong. Effrayés par cette attaque, et craignant pour leur ligne de retraite, les Annamites s'enfuirent précipitamment, laissant entre nos mains onze pièces de canon de tous calibres, six cents kilogrammes de poudre et un fort approvisionnement de boulets. Ce résultat était d'autant plus surprenant qu'il avait été obtenu sans effusion de sang.

La prise de Binh-Tong nous avait rendus maîtres de toute la ligne avancée qui couvrait Vinh-Long. Nous étions maintenant aux portes de la citadelle de cette ville, où le vice-roi s'était enfermé avec la plus grande partie de ses soldats. Cette citadelle, construite sur les plans du colonel Ollivier (mission de 1788), était un quadrilatère de quatre cents mètres de côté, couvert par des fossés de huit à dix mètres de largeur, et dont les faces étaient flanquées par des demi-lunes demi-circulaires, sur le côté desquelles s'engageaient les quatre portes donnant accès dans la place.

On prit position en attendant le lendemain. Les Tirailleurs algériens, impatients de combattre, se réjouissaient en pensant qu'on allait enfin en

venir une bonne fois aux mains. Le jour se leva; avec lui apparut une épaisse colonne de fumée montant vers le ciel : c'étaient les bâtiments de la citadelle qui brûlaient. Phan-Than-Gian n'avait pas voulu risquer les chances d'un assaut; à la faveur de la nuit il avait évacué la place, et s'était dérobé en embarquant son monde sur des jonques et en s'engageant sur un arroyo qui lui avait permis de gagner le sud. Son arrière-garde, chargée de mettre le feu, venait de partir à son tour, et la ville ne renfermait plus un être vivant. L'ennemi laissait entre nos mains un immense approvisionnement de riz et de poudre, une quinzaine de canons, un nombre considérable de pierriers, de lances, et quelques mauvais fusils.

Les quatre compagnies de Tirailleurs restèrent à Vinh-Long jusqu'au 26 mars. Ce jour-là, elles s'embarquèrent pour Caï-Laï, poste déjà occupé par une compagnie d'infanterie de marine et situé au nord-ouest de Mytho, et à peu de distance de Mi-Cui, position retranchée où s'étaient réfugiées les bandes de l'empereur Tu-Duc, et dont l'attaque était résolue pour les jours suivants.

Trois colonnes furent organisées pour marcher sur ce point : la première, sous le commandement du colonel espagnol Palanka-Guttierez, et composée de Tagals de Manille, et de la 5e compagnie de Tirailleurs (capitaine Dardenne), devait partir de Mytho; la deuxième, sous les ordres de M. Vergne, lieutenant de vaisseau, et comprenant cent quinze marins, avait pour mission d'aller d'abord s'établir à Tan-Ly, au nord de Mytho, et de se diriger ensuite sur les forts de Tonk-Niou, à l'est de Mi-Cui; enfin la troisième, ayant à sa tête le commandant Piétri, et comptant les 1re et 2e compagnies de Tirailleurs algériens et un détachement d'infanterie de marine, devait venir de Caï-Laï et prendre à revers une partie des ouvrages ennemis. M. Desvaux, capitaine de vaisseau, commandant supérieur de Mytho, avait la direction des opérations.

Le 29 mars était le jour fixé pour le rendez-vous général et l'attaque simultanée.

Les lignes de Mi-Cui avaient été élevées au milieu d'une grande plaine en partie inondée et couverte de rizières. A l'est, le terrain, assez praticable, n'était coupé que par quelques villages non fortifiés; à l'ouest, au contraire, il était sillonné par plusieurs arroyos communiquant entre eux, et dont le principal, appelé Taluoc, ne pouvait être franchi que sur un pont, dit de Mi-An, lequel était protégé par un fort relié aux autres fortifications. Ces dernières comprenaient trois groupes bien distincts : les forts de Tonk-Niou à l'est, ceux de Mi-Cui-Taï à l'ouest, et la citadelle de Mi-Cui formant réduit au centre.

Le 27, le commandant Piétri exécuta, à la tête de la 1re compagnie de son bataillon, une reconnaissance qui démontra la possibilité de surprendre le pont de Mi-An.

Ainsi que le prescrivaient les instructions reçues par chaque chef de colonne, le mouvement concentrique eut lieu le 29. Les deux colonnes de l'est enlevèrent sans coup férir le premier groupe de retranchements, c'est-à-dire les forts de Tonk-Niou, et trouvèrent la citadelle de Mi-Cui évacuée. Quant à celle du commandant Piétri, elle n'eut qu'un combat d'avant-garde, que soutint

seule la section du sous-lieutenant Roussel (2e compagnie, capitaine Galland). Grâce à l'élan donné par cet officier, le pont de Mi-An fut rapidement enlevé, et le restant de la colonne pénétra sans rencontrer d'autre résistance dans la position de Mi-Cui-Taï, que l'ennemi s'empressa d'abandonner. Ce rapide succès n'avait coûté qu'un homme blessé à la 2e compagnie.

On employa les jours suivants à purger les environs de Caï-Laï des soldats annamites qui s'y étaient réfugiés. Le 30, une section de la 2e compagnie (capitaine Galland) alla saccager et brûler les villages de la rive gauche du Taluoc. Le 31, la même opération fut exécutée sur la rive droite par la 1re compagnie.

Le 2 avril, la fraction du bataillon détachée à Caï-Laï prenait passage sur plusieurs canonnières et rentrait à Mytho, où se trouvait déjà la 5e compagnie (capitaine Dardenne). Le 4, les Tirailleurs algériens qui avaient pris part aux opérations contre Vinh-Long et Mi-Cui s'embarquaient pour Saïgon, où ils arrivèrent le 7.

La saison des pluies était arrivée, et avec elles l'époque des inondations. Les communications par terre n'allaient plus être possibles qu'au moyen de digues ou de chaussées bien souvent couvertes par les eaux, et que l'ennemi avait la faculté de détruire à la moindre alerte donnée par les nombreux postes qu'il avait installés pour nous surveiller. Dans ces conditions, la poursuite des opérations devenait impossible, ou du moins passait entièrement aux mains de la flottille, qui seule pouvait encore, au moyen des nombreux canaux reliant entre eux les divers bras de Mé-Kong, parcourir cette vaste plaine devenue un immence lac. Nos compagnies furent donc établies dans des cantonnements aux environs de Saïgon pour passer une partie de l'été dans le plus complet repos. Les effets extrêmement meurtriers du climat de la Cochinchine commençaient du reste à se faire sentir, et les fièvres, la dysenterie, des maladies de toute sorte, décimaient chaque jour le détachement, qui perdait plus de monde ainsi qu'il ne l'aurait fait dans des combats continuels. Les Tirailleurs, toujours fatalistes, toujours soumis d'avance au sort qui pouvait les attendre, acceptaient cette situation difficile avec autant de résignation qu'ils avaient autrefois subi le choléra en Crimée.

Cependant la cour de Hué, effrayée par la prise de Vinh-Long, avait repris des négociations entamées depuis longtemps en vue de la conclusion de la paix. Sentant que ses tergiversations habituelles ne pouvaient la conduire qu'à de nouveaux désastres, elle consentit enfin à accepter les conditions qui lui étaient imposées et, le 5 juin 1862, fut signé à Saïgon un traité qui cédait à la France les trois provinces occidentales de la Cochinchine (Saïgon, Bien-Hoa, Mytho) et le groupe de Poulo-Condore. Tu-Duc s'engageait en outre à payer à la France et à l'Espagne une indemnité de guerre de vingt millions de francs, et à ouvrir au commerce les ports de Tourane, Balat et Quangan. Il rentrait, il est vrai, en possession de Vinh-Long; mais il ne devait y entretenir, ainsi que dans les provinces occidentales qui restaient en son pouvoir, qu'un nombre limité de soldats.

Il n'aurait pas fallu connaître le caractère retors des Annamites, pour ne pas comprendre que ce traité, dicté par la nécessité, n'avait rien de sincère

chez nos ennemis. Ce n'était qu'un moyen de gagner du temps, de permettre à leur habile diplomatie d'obtenir la rétrocession du territoire qui nous était abandonné. En attendant le résultat de ces patientes machinations, les mandarins allaient continuer à exciter secrètement les dispositions hostiles de la population, et une guerre sourde, occulte, faite de ruses et de surprises, devait bientôt succéder aux hostilités ouvertes que la paix venait de faire cesser.

En prévision des événements qui n'allaient pas manquer de se produire après la récolte du riz, les 2e et 5e compagnies de Tirailleurs algériens furent, à partir du 12 août, dirigées successivement par section sur Mytho, où elles se trouvèrent réunies le 27. Là elles reçurent, dans le courant de septembre, l'avis des récompenses suivantes accordées à la suite des expéditions de Vinh-Long et de Mi-Cui.

Par décret du 15 juillet 1862, de S. M. la reine d'Espagne, étaient nommés :

Chevaliers de l'ordre d'Isabelle la Catholique.	MM. Dardenne, capitaine.	
	Aubrespy, lieutenant.	
Chevaliers de l'ordre de Marie-Louise.	Lebouc,	sergent.
	Didier,	sergent-fourrier.
	Mohamed-ben-Brahim,	tirailleur.

Par décret impérial du 22 du même mois, la médaille militaire était accordée au sergent Courrège et au caporal Nacer-ben-Messaoud.

Le 1er octobre, la 2e compagnie reçut l'ordre de fournir un détachement de cinquante hommes afin de disperser des bandes qui inquiétaient le canton de Than-Quan, compris entre l'arroyo de la Poste et le Rac-Bac-Ly. Ce détachement, sous les ordres du sous-lieutenant Guèze, du 1er régiment, alla coucher le soir même à la pagode du marché de Luong-phu, où il fut rejoint par le *huyen* (sous-préfet annamite), amenant avec lui trente soldats et les coolies nécessaires pour le transport des bagages. Le lendemain, il se dirigea sur Binh-Kach, village indiqué comme le centre d'un rassemblement de trois cents rebelles. Mais ces derniers, dès qu'ils aperçurent les Tirailleurs, s'enfuirent précipitamment, rendant ainsi la liberté à soixante prisonniers qu'ils détenaient. Le huyen fit incendier les cases des chefs, et obtint la soumission de dix communes. Le même jour, la petite colonne se porta à Chao-Than, où elle fit séjour pendant la journée du 3, et le 4 arriva à Phu-Kiet. Le sous-lieutenant Guèze ayant été désigné pour garder ce point avec vingt-cinq Tirailleurs algériens et dix soldats annamites, le restant du détachement rentra à Mytho, où il arriva à temps pour accompagner à sa dernière demeure le capitaine Dardenne, qui avait succombé la veille, terrassé par une maladie contre laquelle toute son énergie avait été impuissante à lutter. Par suite de ce décès, le commandement de la 5e compagnie fut, à partir de ce jour, exercé par M. le lieutenant Aubrespy.

Le 13, les vingt-cinq Tirailleurs de la 2e compagnie détachés à Phu-Kiet rentrèrent à Mytho.

Le 18, le sous-lieutenant Oriot, qui avait remplacé M. Cléry, nommé lieu-

tenant, alla occuper, avec vingt-cinq hommes de la 5e compagnie, le poste de Kien-An-Phu, près de l'arroyo de la Poste, au nord de Mytho.

Le 13 novembre, le lieutenant Aubrespy, le sous-lieutenant Kassem-Labougie et cinquante hommes de la 5e compagnie, furent dirigés sur le village de Cho-Gaô (marché au riz), à trois heures à l'est de Mytho, dans le but de protéger ce centre important contre les tentatives des rebelles de Gô-Kong, autre localité située non loin de la mer.

A peine installé, dans la nuit du 18 au 19 novembre, ce détachement eut, en effet, à repousser une attaque tentée par une bande de cinq à six cents pirates. Un certain nombre de ces derniers étant parvenus, à la faveur de l'obscurité, à se glisser jusqu'au milieu du village, le poste fut tout à coup mis en émoi par l'incendie de quelques cases et par des fusées lancées sur la pagode où la troupe s'était logée. Tout le monde fut bientôt sous les armes, et des patrouilles parcoururent les massifs de bambou d'où les incendiaires furent immédiatement chassés. Une sortie effectuée par le lieutenant Aubrespy à la tête d'un groupe de quinze hommes, et quelques obus habilement dirigés par une canonnière mouillée dans le Rac-Kahon, achevèrent de disperser les insurgés, qui s'enfuirent à travers les rizières, où il fut impossible de les poursuivre. La nuit suivante, ils essayèrent encore d'une pareille tentative; mais, des embuscades ayant été disposées aux abords du village, ils furent accueillis par une fusillade qui leur enleva définitivement le goût de ces nocturnes expéditions. Dans la journée qui s'était écoulée entre ces deux attaques, le sous-lieutenant Guèze était arrivé à Cho-Gaô, avec quinze Tirailleurs de la 2e compagnie, dix fusiliers marins, quatre artilleurs et un obusier de douze. Ainsi renforcé, le lieutenant Aubrespy s'occupa de mettre la pagode en état de défense, et d'organiser le poste de telle façon, qu'il fût désormais à l'abri de toute surprise.

Le 20 novembre, le lieutenant Ceccaldi, avec vingt-cinq hommes de la 2e compagnie, quitta Mytho pour suivre la rive gauche de Mé-Kong jusqu'au confluent du Rac-Gam, et remonter ensuite cette rivière et visiter certains villages soupçonnés de s'organiser en bandes, sous l'influence d'anciens chefs annamites. Il rentra le lendemain, ayant trouvé partout un accueil empressé et des protestations de soumission. Le 23, il alla avec le même détachement relever, au poste de Kien-An-Phu, le sous-lieutenant Oriot, qui, le 27, rejoignit à Cho-Gaô le reste de sa compagnie, et permit ainsi au sous-lieutenant Guèze de rentrer à Mytho avec les Tirailleurs de la 2e.

Depuis leurs tentatives des 18 et 19 novembre, non seulement les insurgés de Gô-Kong ne comptaient plus surprendre le poste de Cho-Gaô, mais ils cherchaient à se fortifier, en vue des opérations que pouvait entreprendre la garnison de ce dernier. Ils avaient en toute hâte élevé, sur la route de Cho-Gaô à Gô-Kong, une ligne de retranchements que le lieutenant Aubrespy eut l'ordre d'aller reconnaître dans la journée du 29 novembre.

Cet officier partit à la pointe du jour, avec un détachement de quarante hommes, dont dix fusiliers marins, et, après un trajet de 5 à 6 kilomètres, arriva en face des ouvrages ennemis, construits en avant du village de Binh-Phu-Nhiet. Reçu à coups de canon, il se contenta de reconnaître la position

des forts, et se mit lentement en retraite vers Cho-Gaô. Mais, à peine se furent-ils aperçu de son mouvement rétrograde, que, devenant plus audacieux, les Annamites sortirent de leurs fortifications et le suivirent à distance avec trois ou quatre pierriers, dont les effets furent plus bruyants que meurtriers. Quelques feux bien ajustés, exécutés par les fusiliers marins avec leurs carabines, eurent des résultats tout à fait contraires, et les plus hardis ne tardèrent pas à se disperser pour ne plus reparaître à portée de nos coups. La reconnaissance rentra ainsi sans être autrement inquiétée.

Malgré ces succès, l'agitation était à son comble dans toute la région. Des *lambinhs* (généraux) parcouraient les villages pour organiser la résistance et pousser à l'insurrection. Ces mandarins, agents directs de la cour de Hué, que celle-ci désavouait toutes les fois qu'elle était obligée de donner des explications sur leurs agissements, préparaient activement une révolte générale qui devait éclater à la fin du mois. En attendant, ils réunissaient les notables, présidaient à des conciliabules où les moyens d'action étaient discutés et combinés avec ceux des autres parties de la province, en un mot mettaient tout en œuvre pour qu'au premier signal tout le pays fût sur pied.

Prévenu par le huyen de Kien-An-Phu de la présence d'un de ces chefs au village de Long-Dinh, le lieutenant Ceccaldi partit dans la nuit du 4 décembre avec un groupe de dix hommes, et fut assez heureux pour surprendre celui-ci au milieu d'une de ces réunions dont nous venons de parler, et de s'en emparer, ainsi que de seize autres insurgés, parmi lesquels se trouvaient quelques autres mandarins militaires d'un grade inférieur.

Le soulèvement projeté eut lieu le 18 décembre. Mais l'autorité française, prévenue par ses agents indigènes, avait pris toutes les mesures nécessaires pour conjurer le danger. Tout se borna donc à l'organisation de nouvelles bandes qui vinrent grossir celles qui parcouraient déjà la contrée, et ravager, de concert avec ces dernières, les villages qui étaient restés soumis à notre domination.

La plus active vigilance n'en était pas moins recommandée à nos postes, qui allaient désormais avoir à compter avec de nombreuses surprises, la plupart tentées pendant la nuit.

Le 21 décembre, le capitaine Galland, avec le lieutenant Toudji, le sous-lieutenant Guèze et cinquante hommes de troupe de la 2e compagnie, alla relever à Cho-Gaô le lieutenant Aubrespy, qui rentra à Mytho avec le détachement de la 5e compagnie. Le 22, le lieutenant Ceccaldi quitta le poste de Kien-An-Phu, devenu un peu trop exposé, et rentra également à Mytho.

Voici donc, d'après ce qui précède, quels étaient, à la fin de l'année 1862, les emplacements occupés par le détachement du 3e régiment de Tirailleurs en Cochinchine (2e et 5e compagnies).

2e compagnie : cinquante hommes à Cho-Gaô (capitaine Galland);
Une section à Mytho (lieutenant Ceccaldi).
5e compagnie : tout entière à Mytho (lieutenant Aubrespy).

CHAPITRE VIII

(1863-1864)

(1863) Dispositions prises pour arrêter l'insurrection. — Opérations dans les environs de Mytho. — Sortie effectuée par le capitaine Galland contre les bandes du Tien-hô. — Prise de Ni-Bing. — Poursuite des rebelles. — Rentrée à Mytho. — Deuxième sortie du capitaine Galland. — Combat du 22 février. — Retour à Mytho. — Nouvelle répartition des détachements — Récompenses. — Mouvements dans les postes occupés par les deux compagnies. — Pertes résultant de maladies. — (1864) Rentrée à Saïgon. — Préparatifs de départ. — Traversée. — Débarquement à Philippeville. — Rentrée à Constantine.

Ainsi que nous l'avons dit plus haut, l'insurrection était générale; mais c'était surtout dans les provinces de Mitho et de Bien-Hoa que s'étaient concentrées les bandes de *Quann-dhin* (grand chef des rebelles). Partout où ces bandes se trouvaient, les communications étaient coupées, les villages pillés et rançonnés en hommes et en argent, nos postes investis, cernés et quelquefois assaillis et massacrés. Il en avait été ainsi, le 17 décembre, pour celui de Rach-Tra, commandé par le capitaine Thouroude, de l'infanterie de marine. La situation devenait critique; les troupes que nous possédions dans la colonie, malgré leur activité, malgré leur énergie, avaient de la peine à suffire au service accablant qui leur incombait, et chaque jour les rebelles se rapprochaient, devenant de plus en plus menaçants.

Il fallut faire appel à la division navale des mers de Chine, qui heureusement disposait encore du 3e bataillon d'infanterie légère d'Afrique et de quelques compagnies de débarquement. Les Espagnols ayant de leur côté fait venir de Manille un nouveau détachement de huit cents Tagals, l'amiral Bonard se trouva bientôt à la tête de moyens suffisants pour prendre une vigoureuse offensive, disperser les insurgés et imposer aux populations qui nous étaient restées fidèles et que la crainte seule retenait dans le devoir.

Toutes ces forces furent divisées en trois groupes : 1° l'infanterie de marine et les Espagnols, sous les ordres du général Chaumont; 2° trois compagnies de Tirailleurs algériens, le bataillon d'infanterie légère d'Afrique, trois compagnies de tirailleurs annamites et deux pièces d'artillerie, avec le commandant

Piétri; 3° les trois autres compagnies de Tirailleurs algériens, dont les 2e et 5e, les fusiliers marins et quelques sections de débarquement, sous le commandement du capitaine de vaisseau d'Ariès, gouverneur de la province de Mytho. La flottille devait prêter son concours à chacun de ces groupes, et servir surtout au transport des troupes pour tous les mouvements rapides que celles-ci allaient avoir à exécuter.

Ces dispositions étant données, nous n'allons maintenant ne nous occuper que du troisième groupe, dans la composition duquel entraient les deux compagnies du régiment.

Le 3 janvier 1863, le lieutenant Ceccaldi, le sous-lieutenant Labessi et vingt hommes de la 2e compagnie, quittèrent Mytho avec une petite colonne, qui, sous les ordres du lieutenant de vaisseau Dol, devait parcourir le canton de Than-Quan, depuis le village de Phu-Kiet jusqu'à la rive droite du Rac-Baby. Le 5, on rencontra, vers Bing-Kach, un millier d'Annamites armés de lances et de mauvais fusils, et traînant après eux quelques pierriers. Encouragée par notre petit nombre, cette bande tenta d'envelopper la troupe de M. Dol; mais cette dernière, exécutant aussitôt une vigoureuse attaque préparée par quelques feux dirigés au milieu de la masse ennemie, eut vite fait de disperser les rebelles, qui ne reparurent plus de la journée. Dans cette petite affaire, les Tirailleurs déployèrent toute leur vigueur accoutumée, et méritèrent tous les éloges du chef de la colonne. Pour leur propre compte, ils enlevèrent à l'ennemi des armes en nombre considérable, sept drapeaux et l'énorme tam-tam qui avait servi quelques instants auparavant à donner le signal de l'attaque.

Cet incident fut le seul de toute cette opération. Le 7, la colonne rentra à Mytho sans avoir revu un seul ennemi.

Le restant du mois de janvier fut employé aux préparatifs des nombreuses expéditions qui allaient bientôt s'ouvrir et auxquelles toutes les troupes de la colonie allaient bientôt prendre part. Le 26, le poste de Cho-Gaô fut occupé par un détachement de la colonne Piétri, et la 2e compagnie rentra à Mytho, où tous les Tirailleurs du 3e régiment se trouvèrent alors réunis. Le 29, le lieutenant Aubrespy, avec deux officiers et cinquante-trois hommes de sa compagnie, alla réoccuper le poste de Kien-An-Phu, afin d'y protéger le huyen, fonctionnaire indigène dont le dévouement pouvait nous être d'un grand secours, et qui se trouvait exposé aux coups des rebelles qui infestaient les environs.

Le 2 février, le sous-lieutenant Guèze, toujours détaché à la 2e compagnie pour y faire le service, se mit en route avec une section de quarante Tirailleurs (trente de la 2e compagnie et dix de la 5e), pour se porter sur le village de Binh-Dang, à l'est de Mytho, où les insurgés avaient été signalés. Il n'y rencontra qu'un détachement de Tirailleurs venus de Cho-Gaô et un autre de matelots, qui avait remonté le Rac-Kaon. Ces trois groupes couchèrent dans le village, et le lendemain se dirigèrent sur Cho-Gaô, que celui du sous-lieutenant Guèze ne fit que traverser, pour rentrer le même jour à Mytho.

Pendant que ces opérations s'effectuaient au nord et à l'est de cette ville, les compagnies de l'ouest étaient envahies par les bandes du *Tien-hô* (chef

des rebelles de cette région), et ce dernier prenait position à peu de distance de là, au village de Ni-Bing, sur la route de Mytho à Mi-Cui. Il importait de l'en chasser au plus tôt, avant qu'il eût eu le temps de s'y fortifier et d'intercepter les communications avec Tonk-Niou, petit poste occupé par nous, à environ trois kilomètres plus loin.

Le 5 février, une petite colonne, dans laquelle se trouvaient les lieutenants Ceccaldi et Mohamed-ben-Toudji, cinquante Tirailleurs de la 2e compagnie et vingt fusiliers marins commandés par l'enseigne Barrué, fut placée sous les ordres du capitaine Galland, et, le même jour, quitta Mytho pour se rendre à Long-Hoï, où elle fut rejointe par le sous-lieutenant Oriot avec vingt hommes tirés du poste de Kien-An-Phu. Le convoi ayant été laissé à la garde de ce dernier détachement, elle repartit dans la nuit, et avant le lever du soleil atteignit Long-Dinh, où l'on croyait surprendre le Tien-Hô; mais ce dernier, qu'on y avait signalé la veille, avait déjà quitté ce village, et ce ne fut que vers le milieu de la journée que des renseignements firent connaître qu'il s'était retiré dans les fortifications de Ni-Bing.

Dès qu'il put être fixé sur la position réelle do l'ennemi, le capitaine Galland fit reprendre les armes et se porta sur ce point, où il arriva à quatre heures et demie. Il y trouva en effet les rebelles formés en bataille, mais couverts par des palissades en bambous, par des retranchements armés d'une dizaine de pierriers et par un marais, heureusement peu profond, s'étendant sur une longueur de près d'un kilomètre et protégeant tout le front de la ligne fortifiée. Sur toute cette ligne, des drapeaux de toutes les couleurs flottaient orgueilleusement, pendant qu'au centre deux grands parasols déployés indiquaient à tous la présence du Tien-hô et le point d'où devaient partir les signaux pendant le combat.

Malgré la situation désavantageuse où le plaçait cette disposition du terrain et l'énorme infériorité de sa petite troupe, dont l'effectif ne s'élevait pas à plus de soixante-dix hommes, lorsque les Annamites étaient au moins sept à huit cents, le capitaine Galland n'hésita pas à attaquer. Ayant disposé ses Tirailleurs et ses fusiliers marins sur cinq rangs successifs, avec des intervalles de deux pas entre les hommes de chaque rang, il s'élança à leur tête, et se jeta résolument dans le marais, qui fut rapidement franchi. Arrivé à deux cents mètres, il fit mettre la baïonnette au canon et sonner la charge. Au même moment, l'ennemi, qui jusque-là n'avait pas tiré un coup de fusil, ouvrit le feu de ses pierriers, dont les projectiles allèrent se perdre dans l'eau. Mais nos soldats, que cette décharge n'avait pu arrêter, avaient parcouru en quelques bonds le court espace qui les séparait des retranchements et pénétraient déjà dans ces derniers, où une panique indescriptible se produisit aussitôt. Les Annamites, frappés de stupeur devant cette audace dépassant tout ce dont ils croyaient capables de simples mortels, fuyaient terrifiés, bravement guidés dans ce mouvement précipité par leurs chefs, dont la seule préoccupation était, pour le moment, de mettre une distance respectable entre nos balles et leur auguste personne. Un pierrier restait entre nos mains; sa prise était due au caporal Ali-ben-Rebah, de la 2e compagnie, qui avait tué l'un des porteurs et s'était jeté sur les autres, qui avaient aussitôt,

pour fuir avec plus de rapidité, abandonné la pièce confiée à leurs soins.

Le capitaine Galland donna quelques instants de repos à ses hommes; puis, après avoir fait mettre les retranchements qu'on venait d'enlever hors d'état de servir de nouveau, il se dirigea sur Tonk-Niou, afin de s'y ravitailler. Il resta dans ce poste toute la journée du lendemain, observant de là les rebelles qui étaient revenus occuper un autre point de Ni-Bing. De l'arbre qui servait de mirador, on les voyait distinctement élevant à la hâte de nouvelles fortifications, qu'ils semblaient, cette fois, vouloir tourner vers l'ouest, comme pour narguer Tonk-Niou, dont ils se trouvaient séparés par un marais infranchissable.

Le 8, la petite colonne se trouva affaiblie de dix fusiliers marins envoyés à bord de la canonnière stationnée dans le Rac-Gam. D'un autre côté, la garnison de Tonk-Niou, sur le concours de laquelle on avait compté pour l'attaque de la nouvelle position de Ni-Bing, dut aller chercher, à trois quarts d'heure du poste, un convoi de soixante jours de vivres auquel la marée basse n'avait pas permis d'aller plus loin. Réduit à n'emmener qu'une soixantaine d'hommes, le capitaine Galland ne voulut cependant pas renvoyer cette opération au lendemain, pensant avec raison que pendant ces vingt-quatre heures les difficultés augmenteraient dans des proportions plus considérables que le renfort qu'il pourrait obtenir. Il se mit donc en route avec les cinquante Tirailleurs et les neuf fusiliers marins qui lui restaient, et arriva jusqu'aux retranchements enlevés l'avant-veille sans rencontrer un seul ennemi. Avant de s'engager plus avant, il fit exécuter plusieurs reconnaissances. L'une de ces dernières s'étant tout à coup trouvée en face de la position occupée par les Annamites, il l'appuya immédiatement avec le reste de sa troupe et, dans les mêmes conditions d'infériorité que la première fois, aborda ses adversaires, dont les dispositions étaient sensiblement les mêmes que pour la journée du 6.

De même que dans le combat précédent, les gens du Tien-hô laissèrent approcher les nôtres sans tirer un seul coup de fusil, puis ouvrirent le feu de leurs pierriers, qui fut peut-être un peu plus nourri, mais aussi peu meurtrier. Le résultat qui suivit fut exactement le même : une fuite générale se déclara sur tous les points; chefs et soldats se dispersèrent avec non moins de précipitation, et bientôt il n'y eut plus personne derrière ces fortifications, auxquelles les rebelles avaient travaillé avec tant d'ardeur. Il était environ six heures du soir; on poursuivit les fuyards jusqu'à la nuit, puis le capitaine rassembla ses hommes et les ramena coucher à Ni-Bing. Un gros pierrier, des munitions, quelques lances, un étendard, deux affûts de pierriers, le tambourin du Tien-hô, tels furent les trophées qu'on ramassa sur le terrain du combat. Les pertes de l'ennemi s'élevaient à une centaine d'hommes tués ou noyés et à dix-neuf prisonniers, parmi lesquels un *quen* (capitaine) et trois *dots* (sergents).

La journée du lendemain fut employée à raser tous les ouvrages de Ni-Bing. Le soir, le détachement se remit en route après avoir incendié le village, et vint coucher à Long-Hoï, où il retrouva son convoi. Le 10, le capitaine Galland, laissant encore là ce dernier sous la protection de quarante hommes

commandés par le lieutenant Ceccaldi et le sous-lieutenant Oriot, repartit avec les trente Tirailleurs restant, descendit le Rac-Gam jusqu'à sa jonction avec le Mé-Kong, et remonta ensuite ce dernier pour aller coucher sur l'*Avalanche*, mouillée à l'entrée du Rac-Barraï. Le 11, il suivit encore cet arroyo jusqu'à Caï-Laï. Là les hommes furent répartis par deux et par trois dans des jonques, qui allèrent se poster sur l'arroyo Commercial, où elles restèrent pendant toute la journée du 12, observant le pays, où des mouvements importants avaient été signalés; mais aucun incident ne se produisit. Le 13, le capitaine Galland rallia ses hommes à Caï-Laï, et les fit embarquer sur la canonnière n° 27, qui les ramena le soir même à Mytho, en même temps qu'y arrivaient par terre ceux laissés à Long-Hoï avec le lieutenant Ceccaldi. Le sous-lieutenant Oriot était également rentré à Kien-An-Phu avec le détachement de la 5e compagnie.

Cette sortie, très habilement et très vigoureusement dirigée, avait momentanément dégagé le pays à l'ouest de Mytho, et chassé les rebelles de toute cette région comprise entre le Mé-Kong et l'arroyo Commercial d'un côté, le Rac-Barraï et l'arroyo de la Poste de l'autre. A l'est, les opérations étaient poussées avec non moins d'activité. A cette même date, le commandant Pietri était avec toute sa colonne devant les forts de Vinh-Loï, en avant de Gô-Kong, et se trouvait aux prises avec le *Quann-Dhin*, le chef même de l'insurrection.

Il s'agissait, sur ce point, de s'emparer successivement des nombreux retranchements élevés depuis Vinh-Loï jusqu'à Dong-Son, et d'acculer l'ennemi sur Gô-Kong, où l'on espérait le prendre entre les colonnes Pietri et Chaumont d'un côté, et d'autres troupes envoyées de Mytho et les canonnières de la flottille de l'autre. Pendant ce temps, des détachements d'inégale importance devaient parcourir le canton de Than-Quan, entre Cho-Gaô et l'arroyo de la Poste, et purger cette contrée des nombreuses bandes qui l'infestaient et qui s'étaient retranchées à Long-Tri, village situé à environ une journée de marche au nord-est de Mytho.

Dans ce dernier but, le lieutenant Aubrespy quitta le poste de Kien-An-Phu le 14 février avec trente-quatre Tirailleurs de la 5e compagnie, et se rendit au village de Phu-Kiet, où il rallia trente marins du *Cosmao*, vingt soldats annamites et les coolies nécessaires au transport de quelques jours de vivres. Le soir même, il alla avec ce détachement coucher à la pagode de Mi-Trüng. Le lendemain, au point du jour, il se présenta devant les lignes de Long-Tri, qu'il trouva évacuées. Là il fut rejoint par une autre troupe partie de Cho-Gaô avec le même objectif. Les deux groupes se reposèrent quelques jours; puis, le 19, ils allèrent coucher à Binh-Dang, afin de marcher à la première heure sur Binh-Phu-Nhiet, qu'on croyait encore occupé et qu'on trouva également abandonné. Le 21, ils allèrent s'établir à Vinh-Loï, qui depuis deux jours était au pouvoir du commandant Pietri. Ils devaient y rester jusqu'au 23, et rejoindre ensuite une autre colonne partie de Mytho, et dont nous allons nous occuper.

Cette dernière avait été formée le 21 février avec cinquante Tirailleurs de la 2e compagnie sous les ordres du capitaine Galland, et vingt-cinq fusiliers marins commandés par l'enseigne Barrué. Le même jour, elle quitta Mytho

et arriva à l'entrée du Rac-Binh-Quen, où se trouvait mouillée l'*Avalanche*. Là, elle se renforça de trente marins de cette canonnière, et le commandant Vergne en prit la direction tout en laissant au capitaine Galland le soin de conduire les opérations de terre, qui devaient avoir pour but l'investissement de Gô-kong au sud, pendant que la colonne Pietri venant du nord rejetterait les rebelles sur ce point.

Le 22, on remonta le Rac-Binh-Quen jusqu'au village de Binh-Quen, où s'effectua le débarquement. La petite colonne se mit ensuite en marche dans l'ordre suivant : à l'avant-garde, vingt-cinq Tirailleurs sous les ordres du sous-lieutenant Guèze; puis successivement la 2e section de Tirailleurs avec le sous-lieutenant Labessi, les vingt-cinq fusiliers marins de l'enseigne Barrué et les matelots de l'*Avalanche*. Après une demi-heure de marche, pendant laquelle on côtoya Binh-Quen, qui était complètement désert, on se trouva en face d'un village retranché, dont le front était armé de cinq ou six pierriers.

Cet obstacle fut abordé et franchi au pas de course par les sous-lieutenants Guèze et Labessi, et la colonne continua sa route en se prolongeant jusqu'à la hauteur du Rac-Gia, arroyo sur lequel s'appuyaient de nombreux ouvrages, qui furent successivement abandonnés par leurs défenseurs. Les Tirailleurs, se lançant alors à la recherche de l'ennemi, qui semblait se dérober sur tous les points, allèrent donner contre une ligne d'arbres, de maisons et de retranchements limitant une plaine mamelonnée s'étendant jusqu'au Rac-Gia. Cette ligne était sérieusement occupée. On commença d'abord par tirailler à distance, puis les Tirailleurs s'étant par trop approchés, les Annamites sortirent de toutes parts, envahirent la plaine et formèrent un demi-cercle n'ayant pas moins de deux mille mètres de développement, avec des intervalles remplis par une trentaine de pierriers. Un combat assez vif ne tarda pas à s'engager avec ces bandes considérables, et malgré la disproportion existant entre nos forces et celles de l'ennemi, ce dernier fut victorieusement maintenu par la petite troupe du capitaine Galland, qui n'avait pas tardé à se grossir des matelots de l'*Avalanche* et des fusiliers de M. Barrué.

Il ne fallait pas chercher à enfoncer la masse toujours croissante de nos adversaires, mais bien plutôt à nous tirer prudemment d'une situation que le moindre incident pouvait compliquer. Pour faciliter une retraite qu'il était sage de ne pas se laisser dicter par les circonstances, le commandant Vergne avait fait avancer, sous les ordres de l'enseigne Mortemart, trente marins de la *Dragonne*, dont la moitié fut disposée en tirailleurs. Sous leur protection, le mouvement rétrograde s'effectua lentement et en bon ordre dans la direction du Rac-Gia. Cependant le cercle se resserrait de plus en plus; devenus confiants, les Annamites se rapprochaient tellement, que les coups de leurs mauvais fusils commençaient à porter dans nos rangs. Ils exécutaient déjà, au bruit du tam-tam et au balancement des drapeaux, des passes extravagantes mimant assez expressivement la décapitation des vaincus. Mais là s'arrêta leur fantasia : trois charges, fournies successivement par l'enseigne Mortemart et les sous-lieutenants Guèze et Labessi, culbutèrent soudain ces guerriers bizarres, dont les exercices pyrrhiques se transformèrent aussitôt en un autre où les jambes seules furent en jeu. On les rejeta assez loin; mais, dès qu'on eut

repris le mouvement en arrière, leur ligne se reforma. Ce combat, qui durait depuis quatre heures, menaçant ainsi de se prolonger sans résultat définitif, le commandant Vergne fit rentrer les troupes dans les retranchements enlevés dans la matinée. L'ennemi les suivit pendant quelque temps, mais sans se hasarder à aucune tentative sérieuse. Il avait du reste éprouvé des pertes assez importantes, alors que de notre côté il n'y avait que quelques contusions sans gravité.

Le 23 au matin, dans une reconnaissance poussée en avant du cantonnement, le sous-lieutenant Labessi, avec vingt-cinq Tirailleurs et les marins de la *Dragonne*, enleva une pagode retranchée située vers le milieu de la ligne attaquée la veille, et s'empara d'un pierrier en tuant de sa main les deux porteurs. N'ayant ensuite ni les moyens de démolir cette construction ni ceux de l'occuper solidement, il l'abandonna. Les rebelles revinrent en toute hâte pour s'y réinstaller; mais, le lendemain, une autre reconnaissance conduite par le lieutenant de vaisseau Daisy, et dans laquelle se trouvaient vingt-cinq Tirailleurs avec M. Guèze, les en chassa de nouveau en leur prenant encore deux pierriers.

Dans cette même journée du 23 février, le détachement du lieutenant Aubrespy et celui parti de Cho-Gaô arrivèrent à Vinh-Loï et se joignirent à la colonne du commandant Vergne, qui se trouva ainsi renforcée d'environ cent vingt hommes.

Le 25, le capitaine Galland, chargé de faire une démonstration dans la direction de Gô-Kong, partit dès le matin avec la section du sous-lieutenant Labessi, le détachement du lieutenant Aubrespy et les marins de M. Barrué et de l'*Avalanche*, en tout cent quarante hommes. Après avoir dépassé les retranchements enlevés le 22, il se dirigea diagonalement à travers la plaine et arriva au village de Binh-Long, dont les habitants fuyaient déjà dans toutes les directions. Partout d'ailleurs on ne voyait que de longues files d'Annamites cherchant à gagner la campagne et à s'éloigner de Gô-Kong. Supposant que tous ces mouvements devaient avoir pour cause quelque événement extraordinaire, le capitaine Galland rentra immédiatement au campement de Rac-Gia, et en repartit à quatre heures du soir avec une autre colonne se composant à peu près des mêmes troupes que celles du matin, mais comprenant en outre dix sapeurs du génie et dix artilleurs avec une pièce de quatre rayée. Le détachement de M. Aubrespy, qui devait s'embarquer le même soir pour Vinh-Loï, avait été remplacé par la section de M. Guèze, de sorte que les cinquante Tirailleurs de la 2e compagnie se trouvaient maintenant réunis.

Le capitaine Galland revint s'établir à Binh-Long. En y arrivant, il apprit la prise de Gô-Kong. Les bandes qu'il avait vues le matin n'étaient autres que celles du Quann-Dhin, qui, pressées par les deux autres colonnes, se dispersaient précipitamment, abandonnant sans retour les fortifications qu'elles avaient si patiemment élevées. Gô-Kong était maintenant au pouvoir de l'amiral Bonard. Le rôle des troupes du commandant Vergne se trouvait terminé. Le 26, le capitaine Galland rentrait dans les lignes de Rac-Gia et, le soir du même jour, s'embarquait avec les hommes de sa compagnie pour revenir à Mytho.

Le lieutenant Aubrespy, qui, dans la journée du 25, était reparti pour

Vinh-Loï avec les trente-quatre Tirailleurs de la 5° compagnie, resta dans ce poste jusqu'au 28, donnant chaque jour la chasse aux débris des bandes échappées de Gô-Kong; puis il se dirigea sur Cho-Gaô, qu'il quitta le 1er mars pour aller détruire les fortifications de Long-Tri. Cette opération terminée, il reprit le chemin de Kien-An-Phu, où il arriva le 5 au soir.

A la suite de ces opérations, les Tirailleurs des 2e et 5e compagnies furent cités avec les plus grands éloges par l'amiral Bonard pour les affaires de Ni-Bing (6 et 8 février) et de Rac-Gia (22, 23 et 24 février). Quelque temps après, les promotions suivantes faites dans l'ordre de la Légion d'honneur vinrent récompenser ceux qui s'étaient le plus distingués.

Étaient nommés chevaliers :

MM. Ceccaldi,	lieutenant.
Accarias,	médecin-aide-major.
Mohamed-ben-Assen-Labessi,	sous-lieutenant.
Ali-ben-Rebah,	sergent.

Le sous-lieutenant Guèze, du 1er régiment, qui pendant toute cette dernière période avait fait le service à la 2e compagnie, était nommé lieutenant.

En détruisant ou en dispersant les forces considérables que le parti de la résistance était parvenu à réunir entre les mains du Quann-dhin, l'expédition qui venait de se terminer avait non seulement déjoué toutes les machinations ourdies par l'astucieuse cour de Hué, mais encore persuadé aux populations des provinces soumises à notre domination que tout nouvel effort de ce genre serait une folie. C'était son dernier soupir que l'insurrection nationale (si toutefois elle peut mériter ce nom) avait rendu à Gô-Kong. Maintenant les dissidents n'allaient plus se composer que de simples pillards, la plupart venant des provinces non occupées, et formant des bandes indépendantes encouragées, il est vrai, par les mandarins à la dévotion de Tu-Duc, mais opérant sans accord, sans autre but que leur intérêt particulier, sans autre stimulant que l'appât du butin. Pour en avoir raison, un simple service de gendarmerie allait être suffisant. Aussi, pendant l'année qui devait encore s'écouler avant leur rapatriement, les Tirailleurs n'allaient-ils plus avoir qu'à fournir de petites garnisons aux nombreux petits postes existant déjà ou en voie de création pour le maintien de la tranquillité. C'est dans cette mission, peu en rapport avec leur tempérament, que nous allons les suivre jusqu'à leur retour en Algérie.

Le 15 mars, le détachement de la 5e compagnie occupant Kien-An-Phu rentra à Mytho. Le 20, le lieutenant Ceccaldi, avec cinquante hommes de la 2e, fut envoyé à Cho-Gaô, où il resta jusqu'au 29 avril, sans qu'aucun incident vînt y signaler son séjour. Il y fut remplacé, le 29 du même mois, par le lieutenant Aubrespy avec trente-cinq hommes de la 5e, pendant que le sous-lieutenant Oriot, avec le restant de cette dernière, retournait à Kien-An-Phu.

Du 6 au 10 mai, le lieutenant Guèze, avec vingt-cinq hommes de la 2e com-

pagnie, fut détaché sur le Rac-Baby, et rentra sans avoir de fait important à enregistrer.

Le 5 juin, le lieutenant Aubrespy revint à Mytho et, le lendemain, fut remplacé à Cho-Gaô par le lieutenant Ceccaldi avec la 2e section de la 2e compagnie. Le 7, le capitaine Galland, avec la 1re section de cette dernière, alla relever à Kien-An-Phu le détachement du sous-lieutenant Oriot, qui rentra le soir même à Mytho.

Le 6 août, les deux sections de la 5e compagnie allèrent relever celles de la 2e, de sorte que les postes de Cho-Gaô et de Kien-An-Phu se trouvèrent de nouveau commandés, le premier par le lieutenant Aubrespy, le second par le sous-lieutenant Oriot. Le 8, celui de Cho-Gaô envoya un détachement de quinze hommes au village de Chao-N'ghan, situé à trois kilomètres à l'est. Le 21, la section de M. Oriot occupant Kien-An-Phu étant venue se joindre à celle de M. Aubrespy, toute la 5e compagnie se trouva alors réunie à Cho-Gaô, à l'exception des quinze hommes dont il est question ci-dessus et de dix autres qui, le 22, furent envoyés au village de Binh-Dang. Ces dispositions restèrent les mêmes jusqu'au 9 octobre, jour où cette compagnie rentra à Mytho pour y rejoindre la 2e, qui depuis le commencement d'août n'avait pas bougé.

Le 6 novembre, le lieutenant Ceccaldi alla réoccuper Kien-An-Phu avec trente-cinq hommes de la 2e compagnie. Il resta dix-sept hommes de cette dernière qui, le 29, partirent avec la 5e compagnie tout entière (cinquante-six hommes) pour retourner à Cho-Gaô. Le capitaine Galland demeura à Mytho pour y remplir les fonctions de commandant de la citadelle et de chef de tout le détachement de Tirailleurs de la province, qui se composait, outre les deux compagnies du 3e régiment, d'une autre du 2e.

Ce détachement, comme du reste toutes les autres troupes de la colonie, avait été cruellement éprouvé par les maladies. De cet effectif de cent quarante hommes qu'elles avaient au départ d'Algérie, les compagnies étaient, comme on vient de le voir, descendues à celui de cinquante; encore fallait-il comprendre dans ce chiffre beaucoup d'hommes fatigués, et par suite incapables de supporter les épreuves d'une opération de longue durée. Il n'y avait plus, en réalité, à entreprendre des expéditions du genre de celles qui avaient eu lieu pendant l'hiver 1862-1863; mais il fallait cependant encore, indépendamment des fréquents changements de garnison, faire quelques excursions dans les environs des postes, afin de rassurer les populations paisibles toujours en butte aux attaques des nombreux pirates qu'avait fait naître l'état d'anarchie où se trouvait encore le pays. Des arrestations importantes de mandarins ou de chefs de bandes étaient souvent le résultat de ces marches, qui avaient généralement lieu sur des renseignements fournis par les autorités indigènes locales. Ces petites colonnes volantes, en débarrassant les campagnes des agitateurs qui cherchaient encore à y semer les excitations de la cour de Hué, contribuèrent pour une large part à la pacification progressive de la province de Mytho et au rétablissement de l'ordre et de la prospérité.

Au commencement de l'année 1864, la situation étant aussi satisfaisante que possible, la tâche des Tirailleurs algériens fut considérée comme achevée. On les fit relever dans les postes qu'ils occupaient, et on les dirigea sur Saïgon

pour y procéder aux préparatifs de leur rapatriement. Les 2e et 5e compagnies, rentrées à Mytho les 19 et 21 janvier, et embarquées à cette dernière date, s'y trouvèrent réunies le 23. Les autres suivirent de près, et, le 26, le bataillon se retrouva, pour la première fois depuis le commencement de la campagne, tout entier sous les ordres directs de son chef. Malheureusement on y constatait de tels vides, que les compagnies n'étaient plus guère que des sections. Elles allaient cependant être réduites à une expression plus simple encore par le passage de cent deux volontaires, dont trente-quatre appartenaient au 3e régiment, à l'escadron de spahis de Cochinchine. Les hommes désignés pour cette affectation allaient encore rester deux années dans la colonie, pendant que les autres n'attendaient plus qu'un transport pour les ramener en Algérie.

Cette attente dura trois mois; enfin, le 1er mai, le *Japon* prit un peu plus de deux cents hommes à son bord, et, indépendamment des volontaires ci-dessus, tout ce qui restait de Tirailleurs en Cochinchine s'éloigna de cette terre inhospitalière pour revenir sous le ciel plus clément de l'Algérie.

Le 5 mai, le *Japon* arriva à Singapour, d'où il repartit le 7 pour atteindre Ceylan le 15, et y faire escale jusqu'au 17. De Ceylan, il gagna Aden le 29, y resta jusqu'au 31, et aborda le 8 juin à Suez. Là mourut, d'une maladie contractée au sein du climat pestilentiel qu'on venait d'abandonner, M. le lieutenant Cohat, remplissant les fonctions d'officier payeur.

Le 11 juin, le bataillon quitta Suez en chemin de fer et arriva le lendemain à Alexandrie, où il dut attendre jusqu'au 4 juillet pour s'embarquer sur l'*Eldorado*, qui le débarqua le 12 à Toulon. Le 19, il passa à bord du *Labrador*, qui le transporta à Alger, où il arriva le 21. Enfin le détachement du 3e régiment prit encore passage sur le courrier de la côte et revit Philippeville le 4 août. Immédiatement dirigé sur Constantine, il y arriva le 8, et y fut reçu avec tous les honneurs dus à une troupe qui avait une fois de plus fait apprécier les rares qualités qui distinguaient le corps auquel elle appartenait.

EXPÉDITION DU MEXIQUE

(1862-1867)

CHAPITRE IX

Guerre du Mexique. — Formation d'un bataillon de Tirailleurs destiné à prendre part à l'expédition. — Départ d'Alger. — Traversée. — Débarquement à Vera-Cruz. — Le bataillon est employé à l'escorte de convois. — Combat du 28 janvier 1863. — Concentration à Orizaba. — Marche sur Puebla. — Investissement de la place. — Difficultés des premières attaques. — Tentative de ravitaillement de la part de l'ennemi. — Combat de San-Lorenzo. — Reddition de Puebla. — Marche sur Mexico. — Entrée des troupes françaises dans la capitale du Mexique.

Lorsque, par dépêche du 4 juillet 1862, le ministre de la guerre avait prescrit la formation d'un bataillon de Tirailleurs algériens pour l'envoyer au Mexique, il y avait déjà près de six mois que l'immixtion du gouvernement français dans les affaires intérieures de ce pays y avait amené la présence de notre drapeau. D'abord sous les ordres du contre-amiral Jurien de la Gravière et ne comprenant que trois mille hommes, le corps expéditionnaire en avait eu bientôt six mille avec le général de Lorencez, et c'était pour le porter à trente mille avec le général Forey, qu'on envoyait ces nouveaux renforts.

Jusque-là l'expédition ne s'était pas présentée sous des auspices bien encourageants; abandonnée par l'Espagne et l'Angleterre, ses alliées de la première heure, la France s'était soudain vue seule à poursuivre cette entreprise, et, de l'action politique qu'elle se proposait, elle avait bientôt dû en venir à une intervention essentiellement militaire. On s'était bien vite aperçu que l'enthousiasme des Mexicains, cet enthousiasme sur lequel on comptait pour seconder notre influence et accomplir certaines réformes, avait été considérablement exagéré, et que le parti national, au lieu de nous être favorable, était

au contraire ouvertement hostile à des changements qu'il se figurait comme devant porter atteinte à sa liberté. Une marche de la Soledad sur Orizaba, puis d'Orizaba sur Puebla, s'était terminée, le 5 mai 1862, par un sanglant échec devant cette dernière ville, et par une retraite qui n'avait, il est vrai, pas été inquiétée, mais qui avait ensuite permis à l'ennemi de venir jusque sous les murs d'Orizaba, et de menacer nos communications avec Vera-Cruz.

C'était cet insuccès et la situation critique qui en était résultée, qui avaient décidé l'envoi de nouvelles troupes et le remplacement du général de Lorencez par le général Forey.

Présentant un effectif de trente-quatre officiers et de sept cents hommes de troupe, le bataillon de Tirailleurs algériens dont la formation avait été prescrite par le ministre fut organisée à Alger dans le courant du mois d'août. C'est là que vinrent se réunir les contingents des trois provinces. Le détachement fourni par le 3e régiment, détachement que nous avons vu s'embarquer à Philippeville le 18 juillet 1862, y était arrivé le lendemain 19.

Voici quelle était sa composition en officiers :

État-major.	MM. Cottret, chef de bataillon. Alzon, capitaine-adjudant-major. Bock, médecin-aide-major.
1re COMPAGNIE (1re du 1er bataillon)	MM. Estelle, capitaine. Emy, lieutenant français. Mohamed-bel-Gasm, lieutenant indigène. De Saint-Julien, sous-lieutenant français. Yahia-ben-Simo, sous-lieutenant indigène.
2e COMPAGNIE (3e du 1er bataillon)	MM. De Vauguion, capitaine. Le Grontec, lieutenant français. Assen-ben-Krélill, lieutenant indigène. Cailliot, sous-lieutenant français. Béchir-ben-Mohamed, sous-lieutenant indigène.

A la suite du tiercement d'organisation, la compagnie du capitaine Estelle devint la 1re du bataillon de marche, et celle du capitaine de Vauguion la 5e. Le contingent du 1er régiment forma les 3e et 6e compagnies, celui du 2e les 2e et 4e.

L'embarquement eut lieu le 9 septembre sur le *Fontenoy*, qui leva l'ancre le lendemain pour faire route vers Vera-Cruz. Le 12, à huit heures du soir, on passa le détroit de Gibraltar; le 16, on arriva dans la rade de Finchal (île Madère), où l'on fit relâche jusqu'au 18. Le 6 octobre au point du jour, on aperçut la Martinique et Sainte-Lucie; vers midi, on mouilla en rade de Fort-de-France. Le 9, les 1re, 2e, 3e et 6e compagnies furent débarquées et logées au fort Saint-Louis. Ces compagnies revinrent à bord le 12 au matin, et, le 13, le *Fontenoy* reprit la mer de concert avec l'*Ulm* et l'*Ariège*, emportant

également des troupes. Le 20, on entra dans le golfe du Mexique, où, le 27, on fut assailli par une violente tempête qui dura toute la journée et entraîna un retard assez considérable; enfin, le 29, on arriva à Vera-Cruz. Le débarquement s'effectua le 30 dans la matinée, et le bataillon de Tirailleurs alla camper à l'est de la ville.

Dès le lendemain eut lieu la mise en route de cinq compagnies (la 3e restait à Vera-Cruz pour y terminer le débarquement du magasin); elles se dirigèrent sur la Téjéria, localité peu importante située sur la route de la Soledad. Le 4, la 1re compagnie (capitaine Estelle) fut désignée pour escorter jusqu'à cette dernière ville un convoi de vivres à destination d'Orizaba. Le soir, elle bivouaqua à la Pulga, et le lendemain arriva à la Soledad, où elle attendit le bataillon qui, parti un jour après, ne s'y trouva que le 6, après avoir été rallié à Santa-Anna par la 3e compagnie restée à Vera-Cruz. La Soledad était un grand village abandonné de ses habitants, et ne présentant d'autres ressources que celles qu'y avait réunies l'administration.

Le 7, les 1re et 2e compagnies partirent encore pour escorter un nouveau convoi. Elles s'arrêtèrent le même jour à Palo-Verde, village que la 2e avait mission d'occuper. Le lendemain, la 1re continua seule la route, passa à Camarone et arriva le soir à Paso-del-Macho, où elle releva une compagnie du 1er zouaves. Ces deux postes, Palo-Verde et Paso-del-Macho, situés sur la route d'Orizaba, avaient surtout pour but la protection des petits détachements et des convois se rendant de la Vera-Cruz à cette dernière ville, et *vice versa*. Aussi, pendant près de trois mois, le service du bataillon allait-il se borner à des escortes continuelles, la plupart sans incident, quelques-unes marquées par de petits combats avec les *guerilleros*. Le 16, la 4e compagnie quitta la Soledad, et alla avec sa 1re section renforcer le poste de Palo-Verde, et avec sa 2e celui de Paso-del-Macho.

Dans le commencement d'octobre eut lieu une petite opération. Des guérilleros ayant enlevé, à peu de distance de la Soledad, quelques mulets chargés à l'un des nombreux convois qui passaient sur ce point, le commandant Cottret se rendit seul sur les lieux, afin de s'assurer par lui-même de l'importance des faits. Reçu par des coups de fusil, il dut se retirer; mais le 6, à onze heures du matin, prenant avec lui la 3e compagnie, une section de la 5e et quelques cavaliers, il se dirigea sur le rancho[1] del Surdo, sur la rive droite du Rio-Jamapa, qu'il savait être le repaire d'une audacieuse guérilla. Il y surprit, en effet, un assez grand nombre de ces voleurs; quatre furent tués, le restant se sauva à la nage, nous abandonnant des chevaux, des mulets et un butin considérable, fruit de plusieurs mois de rapines.

Le 18 décembre, les 1re, 2e et 4e compagnies, c'est-à-dire la garnison de Paso-del-Macho et celle de Palo-Verde, qui l'avait rejointe la veille, quittèrent Paso-del-Macho, où elles furent remplacées par une section de la 6e compagnie, et arrivèrent le même soir à Chiquihuite, où elles prirent position. Le 23, l'état-major et les 3e, 5e et 6e compagnies, abandonnèrent également la Soledad, escortant un convoi de trente-sept voitures chargées de poudre.

[1] Village.

Arrivé à Paso-del-Macho, le commandant Cottrot y laissa les 5e et 6e compagnies et continua avec la 3e et le convoi jusqu'à Chiquihuite, où il arriva le 25. Là il fit occuper, par les quatre compagnies réunies sous sa main, le long et difficile défilé qui sépare l'immense plaine connue sous le nom de *Tierras calientes* (terres chaudes) du vaste plateau des *Tierras templadas* (terres tempérées). Placé à moitié distance entre la Soledad et Cordova, le bataillon allait encore, pendant plus de deux mois, assurer les communications entre ces deux villes, et fournir tous les détachements nécessaires pour l'escorte des incessants convois allant et venant sur la route d'Orizaba. Ce service donna lieu à un fait d'armes particulièrement honorable pour le 3e Tirailleurs.

Le 28 janvier 1863, le lieutenant Mohamed-Bounep, qui avait remplacé à la 5e compagnie M. Assen-ben-Krélill rentré en Algérie, ayant été avec sa section et un détachement de vingt-huit chasseurs d'Afrique chargé d'escorter un convoi parti de la Soledad, se vit soudainement attaqué à 6 kilomètres environ en avant de Palo-Verde. Son avant-garde, composée du peloton de chasseurs d'Afrique, d'abord brusquement arrêtée par le feu de trois à quatre cents fantassins embusqués dans les broussailles épaisses qui bordaient la route en cet endroit, fut presque immédiatement chargée par une troupe de cent cinquante cavaliers ennemis. Malgré leur petit nombre, les chasseurs n'hésitèrent pas à aborder hardiment ces nouveaux venus, qui furent aussitôt dispersés. Mais ceux-ci se reformèrent, revinrent avec l'infanterie et cherchèrent à entourer le convoi pour y jeter le désordre et y pénétrer. Disposant sa troupe avec beaucoup d'à-propos et la dirigeant avec beaucoup de sang-froid, le lieutenant Bounep parvint à déjouer toutes les tentatives des Mexicains, et força enfin ceux-ci à s'éloigner, après leur avoir infligé des pertes considérables. L'ennemi se porta alors à deux kilomètres en avant, sur des hauteurs dominant la route, et, lorsque la colonne arriva à portée de son feu, il recommença ses attaques. Les munitions commençaient à manquer; les attelages du convoi, qui venaient d'être surmenés, avaient besoin de repos; la situation devenait difficile. Ne voulant pas l'aggraver davantage, le lieutenant Bounep résolut de s'arrêter sur une bonne position, et d'envoyer chercher à la Soledad les renforts et les munitions dont il avait besoin. Prenant cette détermination pour l'aveu d'une défaite, l'ennemi essaya encore d'une audacieuse agression ; mais, reçu cette fois par une vive fusillade exécutée à bout portant, il prit la fuite et disparut pour ne plus revenir. Les secours demandés, consistant dans cinquante cavaliers auxiliaires, arrivèrent le soir même. La marche fut aussitôt reprise, et se continua jusqu'à Palo-Verde sans être de nouveau inquiétée.

Cet engagement nous avait coûté deux hommes tués et trois autres blessés.

La portion principale du bataillon resta à Chiquihuite jusqu'au 19 février. A cette date, les cinq premières compagnies se mirent en route pour Orizaba, pendant que la 6e restait détachée au poste de Paso-del-Macho. Le premier jour on atteignit Cordova, après avoir traversé Potrero et Aïo-Seco, deux hameaux perdus au milieu des bois.

On se trouvait maintenant au milieu des terres tempérées, dans un pays d'un aspect superbe, calme et réjouissant tout à la fois. Toute cette zone est,

en effet, favorisée par la nature et dotée des fruits les plus renommés des tropiques. Aussi loin que l'œil peut s'étendre, on n'aperçoit que des pitons couverts de forêts magnifiques que séparent d'étroites vallées sillonnées de ruisseaux limpides descendant des rochers et disparaissant parfois sous des voûtes épaisses formées de lianes enlacées. Une humidité continuelle et des pluies très fréquentes, même dans la saison dite sèche, sont les seuls inconvénients qu'on puisse reprocher à cette région privilégiée.

Le 20, on s'engagea d'abord dans le Fortin, vallée très encaissée, arrosée par une rivière abondante; puis on traversa Cantlapa, joli hameau au milieu des cannes à sucre et des bananiers, au pied de la côte de Cocolate. La montée de cette dernière, très raide et longue d'au moins deux kilomètres, conduisit le bataillon sur le grand plateau où se trouve Orizaba, ville assez vaste et bien bâtie, mais sale et mal pavée. On y séjourna jusqu'au 23. Là on apprit, avec une bien légitime satisfaction, que les Tirailleurs algériens allaient être appelés à participer aux opérations qui se préparaient contre la ville de Puebla. D'après la nouvelle organisation des troupes, le bataillon faisait partie de la 2e brigade (général de Castagny) de la 1re division (général Bazaine).

Depuis sa prise de commandement, le général Forey s'était activement occupé d'établir soigneusement les communications entre Orizaba et Vera-Cruz, afin d'assurer le ravitaillement des troupes qui allaient s'avancer dans l'intérieur; il avait ensuite fait aborder, par trois routes différentes, le haut plateau d'Anahuac. A la date du 16 février, le général Bazaine avait son quartier général dans la petite ville de Nopalucan, et la 2e division (général Douay) se trouvait réunie à Acatzingo et à Los-Reyes.

Le 23 février, le général en chef quittait Orizaba pour aller prendre lui-même la direction des opérations; il emmenait comme escorte le bataillon de Tirailleurs algériens. La petite colonne traversa d'abord le village d'Ingénio, puis le hameau ruiné de Tecamalucan, et, après une étape de trente kilomètres, arriva à Acultzingo, petit village indien situé entre les deux sources du Rio-Blanco. Non loin de là se trouvaient les Cumbres, sorte de soubassement naturel formant deux étages au-dessous du plateau d'Anahuac et portant l'altitude de ce dernier à environ mille mètres au-dessus de la plaine d'Acultzingo. Ce double seuil est constitué par deux épaisses murailles, presque verticales, séparées par une étroite vallée courant du nord au sud et que suit la route de Tehuacan.

Le 24, on gravit la première montée par une route faisant de nombreux lacets et passant près des ruines du fort Presidio, site magnifique d'où l'œil pouvait embrasser un merveilleux panorama. Après neuf kilomètres de cette marche fatigante, mais égayée par la beauté du paysage, on arriva à Puente-Colorado, hameau presque désert, bâti au pied de la deuxième muraille et dans la petite vallée dont nous avons parlé. Le lendemain, on franchit les deuxièmes Cumbres, et, après un trajet de dix kilomètres, on déboucha tout à coup dans une vaste région tout à fait différente de celles déjà parcourues : c'était le plateau d'Anahuac, qui s'étend jusqu'au delà de Mexico. Comme nature du sol, on se serait cru dans le pays des hauts plateaux d'Algérie; mais le climat et les produits en étaient différents. Çà et là on apercevait quelques

champs de maïs, perdus au milieu d'immenses espaces couverts de *magney* (sorte d'aloës). La saison des pluies passée, rien n'est moins riant que l'aspect général de cette contrée; il ne reste plus alors que de rares flaques d'eau ou quelques puits à moitié taris; toute verdure a disparu, et l'on ne découvre tout autour de soi que les tiges brûlées des maïs ou les feuilles glauques du magney. Cette plante est une richesse pour le pays; elle sert à tous les usages: on tire de son suc une liqueur assez agréable appelée *pulque*, qui sur la plupart des tables mexicaines remplace le vin; on fait des cordes et des tissus avec ses fibres, du feu avec ses tiges et des tuiles avec ses feuilles. Le magney constitue en outre de très bonnes clôtures, et pousse sans qu'on s'en occupe.

On passa la nuit du 25 au 26 à la Canada, village à peu près abandonné, situé près d'un filet d'eau. Le 26, le bataillon quitta la route directe d'Orizaba à Puebla pour se diriger au nord, sur San-Andrès ou Cholchicomula, afin de rejoindre la division Bazaine à Nopalucan. Pendant cette journée, une chaleur suffoquante et des flots d'une poussière nuageuse, dont l'atmosphère se trouvait imprégnée, rendirent la marche extrêmement pénible. Le lendemain, on campa à l'hacienda ou métairie de San-Francisco-Alquivez. Toute la plaine, couverte de maïs, à peine bordée à l'ouest par quelques collines aux flancs déchirés, était parsemée de ces haciendas. C'étaient de vastes fermes fortifiées, parfois très coquettes, entourées de huttes d'Indiens, et rappelant d'une manière frappante les châteaux de notre époque féodale, avec leurs serfs, leurs immenses terres, leurs troupeaux, leurs tours crénelées, leurs hommes d'armes et leurs larges fossés.

Le 1er mars, on arriva à Nopalucan, où se trouvait déjà la 3e compagnie partie un jour plus tôt d'Orizaba. La 1re division était tout entière cantonnée dans les haciendas des environs; les Tirailleurs furent logés dans celle de Santa-Rosa, qu'ils quittèrent deux jours après, pour aller relever les zouaves à San-Antonio-Tamaris.

Le 9, le général de Castagny, commandant la 2e brigade de la 1re division, ayant établi son quartier général à la Floresta, appela à lui le bataillon de Tirailleurs, qui faisait, comme on le sait, partie de sa brigade.

L'arrivée du général Forey avait été le signal du commencement des opérations, lesquelles devaient aboutir à un seul but: l'investissement de Puebla, où le général Ortega s'était enfermé avec une armée d'environ quinze mille hommes. Le 13 mars, le général de Castagny quittait la Floresta avec le bataillon de Tirailleurs, celui du 20e chasseurs, une compagnie du génie et une batterie de campagne, et, après avoir rallié deux bataillons de zouaves et d'autres détachements de l'artillerie et du génie, allait établir son bivouac à Acajete, à quinze kilomètres au sud-ouest. Le 16, toutes les troupes concentrées sur ce point se mirent en mouvement de grand matin; le bataillon de Tirailleurs se porta sur la crête du Cerro-Amalucan, mamelon assez élevé dominant Puebla et ses environs, et d'où l'on pouvait voir la ville, avec ses clochers, ses coupoles, ses forts, ses innombrables défenses jusqu'aux moindres détails.

Le 17, toutes les troupes de la brigade Nègre (1re de la 1re division), le parc, l'ambulance, le convoi, les services auxiliaires de la division Bazaine,

se mirent en route pour tourner Puebla par le sud et venir s'établir à l'hacienda de San-Bartholo. La brigade de Castagny garda sa position du Cerro-Amalucan. Le 23, le général, qui s'était installé à la ferme d'Alamos, laissa le commandement d'Amalucan au colonel du 95e de ligne, et se porta à Mayorosco avec le bataillon de Tirailleurs algériens, une section de montagne et les fuséens.

L'attaque ayant été décidée du côté de l'ouest, la tranchée fut ouverte, dans la nuit du 23 au 24 mars, devant le fort San-Xavier ou Pénitencier. Ce fort fut enlevé le 29 par les troupes de la brigade L'Hériller. Mais ce succès n'avança pas beaucoup les opérations; les Mexicains se fortifièrent dans les maisons voisines, et, grâce au tracé régulier des rues, formèrent, avec les artères perpendiculaires, des cadres de maisons dont chacun devint une véritable forteresse : derrière les murs s'élevaient d'épais retranchements en terre, puis, au delà de ceux-ci, des grilles de fer, des fossés, de nouvelles tranchées, des créneaux, des blindages, en un mot tout ce que la défense la plus désespérée peut imaginer. Si à cela on ajoute la faiblesse de notre artillerie, l'insuffisance de notre approvisionnement en munitions,les exigences du blocus de la place, on comprendra toutes les difficultés que présenta ce siège, et l'on s'expliquera facilement les quelques échecs qui vinrent tromper nos efforts, notamment dans les journées des 4, 6 et 25 avril.

Depuis le 23, le bataillon de Tirailleurs prenait part au service de tranchée. Le 26, il quitta la position de Mayorosco pour aller, à Puente-de-Los-Animas, relever un bataillon d'infanterie de marine. Il y resta jusqu'au 14 avril, et revint s'établir en avant de Mayorosco. De ce côté, une nouvelle tranchée avait été ouverte et se poursuivait avec la plus grande activité. Le général Bazaine avait fait exécuter devant le fort de Carmen un solide ouvrage de campagne, appuyé par une batterie qui enfilait une des principales rues de Puebla.

Le 19 avril, aux attaques de gauche, le colonel Mangin, du 3e zouaves, fit enlever les cadres nos 29 et 31. Le soir, le bataillon de Tirailleurs algériens se porta en toute hâte au Pénitencier pour servir de renfort, s'il en était besoin. A dix heures, le général Douay le renvoya dans ses bivouacs. Le lendemain, il prit de service le tranchée pour trois jours.

Cependant un assaut dirigé le 25 avril contre le couvent de Santa-Inès ayant échoué, il fallut suspendre ce système d'attaque de vive force et attendre que l'arrivée de l'artillerie et des munitions qu'on attendait de Vera-Cruz nous permît d'agir avec des moyens répondant à ceux de la défense. Ce temps d'arrêt fut employé à compléter les travaux d'investissement et à enfermer la garnison de Puebla dans un cercle qu'elle ne pût tenter de franchir.

Ces dispositions ne pouvaient être prises avec plus d'opportunité. A peine étaient-elles achevées, qu'on apprenait en effet que le général Comonfort, qui avait reçu du président Juarez le commandement de l'armée de secours, se préparait à tenter un effort sérieux pour faire parvenir des vivres aux assiégés. Le 5 mai, l'ennemi fut signalé dans la direction de San-Pablo-del-Monte. Un escadron de chasseurs d'Afrique envoyé sur ce point y rencontra un millier de cavaliers mexicains appuyés par de l'infanterie et de l'artillerie. Il

s'en suivit un assez vif combat dans lequel intervinrent quelques compagnies du 99e, et qui se termina des deux côtés par une retraite sur les positions précédemment occupées. Le 6, Comonfort reprit l'offensive et obtint d'abord quelque succès en chassant plusieurs postes d'auxiliaires mexicains du passage de l'Atoyac et des hauteurs de la Cruz; mais l'arrivée des colonnes françaises vint bientôt l'obliger à rétrograder à son tour, et à renoncer à joindre son canon à celui de la place pour faire pénétrer son convoi.

Ces insuccès ne découragèrent pas le général mexicain; ne pouvant réussir à tromper la vigilance des postes français, il résolut de s'établir solidement sur les hauteurs de San-Lorenzo, situées à environ dix kilomètres au nord-ouest de Puebla, et de devenir ainsi une menace continuelle pour notre ligne d'investissement. Toute la journée du 7 fut par l'ennemi employée à des travaux de fortification et à l'organisation défensive du village et de ses abords.

San-Lorenzo était une localité de peu d'importance par elle-même, mais se prêtant admirablement, par sa situation au sommet d'un mamelon bordant la rive droite de l'Atoyac, à une longue résistance contre un ennemi de beaucoup supérieur. A l'ouest, le terrain était relativement facile et présentait des pentes douces et ondulées couvertes de magney, de cactus, de bouquets d'arbres, de cases indiennes, et se prolongeant au loin pour aller se fondre avec la plaine d'Ocotlan; à l'est, au contraire, il se terminait tout à coup par des flancs abrupts tombant sur l'Atoyac et rétrécissant cette rivière, qui n'était guéable qu'un peu en amont, près du moulin de Pensacola; au sud, un plan légèrement incliné et complètement découvert formait, pour ainsi dire, un immense glacis aboutissant, à environ deux kilomètres du village, à une petite *barranca* (ravin), aux bords assez escarpés.

Dès qu'il fut renseigné sur la nouvelle position occupée par l'armée juariste, le général Forey résolut de l'en déloger. En conséquence, une colonne, composée du 1er bataillon du 3e zouaves, du 2e bataillon du 51e de ligne et de celui de Tirailleurs algériens, partit avec le général Bazaine du camp devant Puebla le 7 mai, à cinq heures du soir, pour se rendre à l'hacienda de Santa-Cruz, en avant du pont de Mexico. Là elle fut ralliée par un bataillon du 81e, deux escadrons du 3e chasseurs d'Afrique et un du 12e chasseurs, la batterie d'artillerie de la garde impériale, une ambulance complète et environ deux cent cinquante cavaliers mexicains.

Il était minuit lorsque ces divers éléments se trouvèrent réunis. On prit le café. A une heure du matin, la colonne se mit en marche; elle suivit d'abord la route de Mexico jusqu'au village de Cuautlancingo, puis elle prit à droite, et se dirigea à travers champs pour éviter les postes ennemis. Le silence le plus absolu était recommandé. On s'avança ainsi, en prenant toutes sortes de précautions, jusqu'à une assez faible distance de San-Lorenzo. Tout à coup la pointe d'avant-garde fut arrêtée par le *Qui vive?* d'une sentinelle ennemie. L'obscurité était profonde; le général Bazaine fit répondre par un cavalier mexicain, et l'on passa sans autre incident que ces deux cris qui se perdirent dans la nuit. On approchait. Bientôt on rencontra la barranca; il fallut s'arrêter, faire des rampes pour l'artillerie; de là une légère perte de temps. Cet obstacle franchi, il était un peu plus de quatre heures, et le jour commençait

à dessiner une large bande rougeâtre à l'horizon. Uu peu plus loin, un nouveau poste fut mis en éveil. Il n'y avait plus moyen de dissimuler l'opération. Le général Bazaine ordonna qu'on enlevât le poste; en même temps il pressa la marche des troupes et prit rapidement ses dispositions pour attaquer San-Lorenzo, dont les hauteurs, voilées par une légère brume matinale, apparaissaient maintenant à une portée de canon.

La position avait été solidement fortifiée : une ligne continue d'épaulements en faisait une sorte de grande redoute ouverte à la gorge, dont l'église du village, crénelée et mise en état de défense, représentait le réduit. Huit pièces d'artillerie armaient la face sud et la gorge, constituée par la face ouest. Toutes les troupes du général Echegaray, c'est-à-dire sept à huit mille hommes, étaient là avec le convoi de ravitaillement. Comonfort, avec l'autre partie de ses forces, était resté sur la rive gauche de l'Atoyac.

Ce fut l'artillerie ennemie qui la première ouvrit le feu. On était alors à un peu plus de 1,000 mètres. Notre infanterie fut aussitôt déployée par bataillon en colonne à distances entières, le bataillon du 3e zouaves à droite, celui du 51e de ligne à gauche, les Tirailleurs algériens au centre. Le bataillon du 81e de ligne avait été laissé à la garde des bagages et devait, comme réserve, appuyer l'attaque si le besoin s'en faisait sentir; celui du 3e zouaves fut dédoublé et forma ainsi deux colonnes, au milieu desquelles vint se placer la batterie de Vaudrey, de la garde. Ces divers mouvements furent exécutés par nos troupes sans tirer un coup de fusil, et avec autant de rapidité que de précision. Quand ils furent terminés, la ligne se trouva formée en échelons, par bataillons à cent pas, l'aile droite en avant, celle de gauche prolongée par la cavalerie, dont les escadrons avaient pour mission de rejeter sur l'Atoyac les fractions ennemies qui chercheraient à s'échapper de San-Lorenzo.

Il était un peu plus de cinq heures quand fut donné le signal de l'assaut. La colonne entière, ayant à sa tête le général baron Nègre, se précipita sur les ouvrages ennemis : huit cents mètres l'en séparaient encore, huit cents mètres sur un terrain n'offrant pas le moindre abri et battu de tous côtés par les feux de la défense. Bouillants d'impatience, heureux de pouvoir enfin respirer la fumée enivrante de la poudre, de se jeter dans le tourbillon effréné d'une lutte où leur arme favorite, la baïonnette, allait avoir la plus brillante part, les Tirailleurs algériens s'étaient élancés avec une irrésistible ardeur. D'un bond héroïque ils se trouvèrent sur San-Lorenzo. Le capitaine Estelle était en tête avec sa compagnie; sous le feu le plus violent, il escalada les épaulements, franchit la première enceinte, déborda une partie des pièces ennemies et pénétra dans le village, où tout le bataillon se trouva alors engagé dans de petits combats partiels, dans lesquels l'ennemi opposa une vigoureuse résistance. Mais, chassés de leurs fortifications, menacés sur leur droite par le bataillon du 51e et le mouvement tournant de la cavalerie, culbutés sur leur gauche par les zouaves, dont quelques compagnies se trouvaient maintenant confondues avec celles de Tirailleurs algériens, les Mexicains commencèrent à se retirer afin de gagner avant l'assaillant la seule ligne de retraite qu'ils possédassent sur l'Atoyac. Déjà le convoi de ravitaillement avait repassé cette rivière, et rétrogradait précipitamment sur la route de Tlaxala. Dans ce

court mais brillant épisode, deux Tirailleurs du 3e régiment, les nommés Hamed-ben-Myoub et Khenil-ben-Ali, s'étaient emparés de deux drapeaux mexicains en les arrachant des mains de leurs porteurs.

Il ne restait plus que l'église, où s'était retranché un bataillon de zapadorès. Ici la défense fut opiniâtre; accueillies par une fusillade des plus meurtrières, les premières compagnies qui abordèrent la position durent s'arrêter un instant pour se reformer; mais bientôt, une compagnie de zouaves étant parvenue à se frayer un passage, l'ennemi craignit d'être cerné et se retira.

Cependant Comonfort était accouru avec quelques renforts; d'autres descendaient en toute hâte de San-Francisco. Mais il arrivait trop tard pour rétablir le combat; il dut céder au courant des fuyards et se rabattre également sur l'Atoyac, poursuivi par la cavalerie française, qui avait chargé résolument les groupes chassés de San-Lorenzo, pendant que notre infanterie gagnait, sans perdre de temps, le gué de Pensacola. Là eut lieu une confusion indescriptible: les débris de l'armée mexicaine, qui n'avaient pu atteindre la rive opposée, se virent tout à coup coupés de leur ligne de retraite et obligés de mettre bas les armes; en même temps Tirailleurs, zouaves et soldats de la ligne passaient la rivière, se jetaient sur le convoi de ravitaillement, et capturaient les voitures toutes attelées. Le désordre chez l'ennemi était à son comble: plus de commandement, plus de direction, plus d'effort pour s'opposer à la marche des vainqueurs; tout le monde fuyait pêle-mêle et avec une telle rapidité, que la poursuite dut bientôt cesser devant l'impossibilité d'atteindre les vaincus.

Il était alors six heures et demie. Le général Marquez, en position sur le Cerro de la Cruz, en était descendu avec deux bataillons et deux escadrons; il reçut la mission de pousser jusqu'à Santa-Inès-Zacatelco; les autres troupes furent ralliées. En une heure et demie, nous avions livré et gagné une véritable bataille, détruit une armée; Comonfort, qui, trois jours auparavant, caressait orgueilleusement le projet de forcer notre ligne d'investissement, d'approvisionner Puebla, de nous tenir ensuite en échec avec des forces que son succès aurait considérablement grossies, Comonfort fuyait avec des bandes désorganisées, démoralisées, incapables de reprendre la campagne, désormais impuissantes à secourir Ortéga, dont la capitulation ne devenait plus qu'une affaire de temps. L'ennemi avait eu environ huit cents hommes tués ou blessés; il laissait entre nos mains douze cents prisonniers, tous ses canons, toutes ses munitions, quatre drapeaux, onze fanions, cinq cents mulets et tout le convoi destiné au ravitaillement de la place assiégée.

Est-il besoin de dire que, dans ce combat, comme dans tous ceux où ils avaient été appelés à marcher au premier rang, les Tirailleurs algériens s'étaient montrés admirables d'audace et d'intrépidité? Est-ce la peine d'ajouter qu'ils étaient en droit de revendiquer une large part dans ce magnifique succès? Non; les Tirailleurs furent à San-Lorenzo ce qu'ils avaient été à Zaatcha, à Laghouat, à l'Alma, à Inkermann, à Malakoff, à Magenta, à Solférino: ils ne le cédèrent en rien aux plus braves, aux plus aventureux, et si nous insistons sur le rôle qu'ils jouèrent dans cette lutte de quelques heures, la plus importante et la plus décisive de l'expédition, c'est uniquement pour relever

un fait qu'il est de notre devoir de rétablir dans toute sa vérité. Nous voulons parler du nombre de drapeaux que le bataillon enleva à l'ennemi. L'annuaire de la Légion d'honneur, dans le motif de la décoration du drapeau du 3e Tirailleurs, et la plupart des récits ou historiques parlant du combat de San-Lorenzo n'en signalent qu'un seul. C'est une erreur : il y en eut deux. Pour s'en convaincre, il suffit de consulter deux documents dont l'autorité ne saurait être discutée : le rapport du général baron Nègre, qui commandait toute l'infanterie dans ce combat, et l'ordre de l'armée n° 145, daté de devant Puebla le 17 mai 1863. Voici ce que dit à ce sujet le général baron Nègre en s'adressant au général Bazaine : « Quant aux Tirailleurs algériens, bataillon héroïque, « entrain admirable, chef de bataillon remarquable. J'appelle toute votre « attention sur le brave commandant Cottret. M. Alzon, capitaine adjudant-« major, déjà proposé pour chef de bataillon, s'est conduit comme un *véri-« table soldat*. Cette expression doit lui donner les plus grands titres... *Deux « Tirailleurs m'ont apporté des drapeaux*. Le commandant Cottret vous donnera « à cet égard tous les renseignements [1], le temps me manquant pour com-« pléter un travail que mon cœur voudrait pouvoir écrire. » Dans l'ordre de l'armée n° 145, dont on trouvera plus loin un extrait, les deux Tirailleurs Hamed-ben-Myoub et Khenil-ben-Ali sont cités chacun pour la prise d'un drapeau. Devant ces deux témoignages, le doute ne peut plus exister.

La remarque absolument incidente que nous venons de faire n'ayant d'autre but que de compléter un renseignement qui, bien qu'important, ne peut ni grandir ni diminuer la gloire acquise par le 3e régiment de Tirailleurs algériens, on aurait tort de la prendre pour autre chose que pour ce qu'elle est : c'est-à-dire pour une revendication légitime, à laquelle un corps ne saurait renoncer sans être indifférent à son propre passé, sans renier les vieilles traditions sur lesquelles reposent sa fierté dans le présent, sa confiance dans l'avenir.

Les Tirailleurs Ahmed-ben-Myoub et Khenil-ben-Ali, nous l'avons dit plus haut, appartenaient tous les deux au 3e régiment. Aussi les deux actes de bravoure dont ils étaient les auteurs ayant valu, le 11 novembre 1863, la croix de la Légion d'honneur au fanion du bataillon provisoire des Tirailleurs algériens, cette décoration revint-elle de droit au corps qui comptait sur ses contrôles ces deux noms que nous relevons orgueilleusement, et qui resteront éternellement associés à celui de *San-Lorenzo*, inscrit sur l'étendard en haut duquel se balance ce noble emblème de courage et de dévouement à la patrie.

Dans la journée du 8 mai, les pertes totales du bataillon de Tirailleurs s'élevaient à deux officiers blessés : M. le commandant Cottret, du 3e régiment, et M. le sous-lieutenant Lopez, du 2e; à cinq hommes tués et treize autres blessés.

Les troupes qui avaient combattu à San-Lorenzo passèrent sur les positions conquises la nuit du 8 au 9. Le 9, à neuf heures du matin, le général Bazaine reprit, avec le bataillon de Tirailleurs algériens, la route de Molino-del-

[1] Le rapport du commandant Cottret n'a pu être retrouvé dans les archives du ministère de la guerre.

Medio, son quartier général. Quelques jours après, l'ordre de l'armée n° 145 porta à la connaissance du corps expéditionnaire les noms de ceux qui s'étaient le plus distingués. Voici les citations qu'eut à enregistrer le détachement fourni par le 3e régiment de Tirailleurs.

MM. Cottret, chef de bataillon.
Alzon, capitaine adjudant-major.
Estelle, capitaine (d'une rare bravoure, a entraîné tout le bataillon par l'exemple de sa compagnie).
Mohamed-Bounep, lieutenant indigène.
Bock, médecin aide-major.
Hamed-ben-Myoub, tirailleur (a pris un drapeau).
Khenil-ben-Ali, tirailleur (a pris un drapeau).
Salem-ben-Guibi, caporal (a pris un fanion).
Ducreux, sergent-major.

Pendant les journées qui suivirent cette victoire, les travaux devant Puebla, qui avaient un instant été interrompus, furent activement repris et poussés avec la plus grande vigueur. Le 12 mai, on ouvrit devant le fort de Totimehuacan une première parallèle à environ sept cents mètres du saillant sud. Le 13, à huit heures du matin, l'ennemi tenta une vigoureuse sortie sur la droite de cette parallèle, et vint jusqu'à cent cinquante mètres des tranchées. Il se heurta contre les gardes de ces dernières, qui l'accueillirent par un feu violent, auquel se joignit bientôt celui des batteries de la Teja et de Molino-de-Guadalupe. Dès le commencement de l'action, le bataillon de Tirailleurs algériens fut envoyé en réserve à San-Francisco. Une balle malheureuse vint y frapper mortellement le sous-lieutenant Cailliot, de la 5e compagnie, jeune homme plein d'avenir, qui fut ainsi enlevé à l'affection de ses camarades et à celle de son frère, qu'il laissait dans le régiment et qui, deux années après, devait aller, comme adjudant-major, servir dans le même bataillon et préparer cette réputation militaire qui en a fait depuis un de nos plus jeunes officiers généraux.

Le 16, à cinq heures du matin, les batteries des deux attaques ouvrirent le feu contre la place, et pendant deux heures accablèrent de leurs projectiles les forts de Totimehuacan, de Carmen et de Zaragoza. L'artillerie ennemie répondit avec énergie; il fallut même interrompre notre tir pour réparer certaines de nos batteries fortement maltraitées. A midi, la canonnade recommença avec une nouvelle vigueur. Cette fois, les Mexicains ne ripostèrent que faiblement, et, le soir à quatre heures, la lutte ayant encore recommencé, ils demeurèrent silencieux.

La journée du 17 se passa sans incident. Dans la nuit qui suivit, on renforça encore les batteries. Vers une heure du matin, on commença à remarquer un grand mouvement dans la ville et dans les forts; quelques instants après, on entendit successivement plusieurs fortes explosions, et enfin, à quatre heures, le général Forey reçut du général Ortega une lettre livrant la place entre nos mains. L'armée qui l'avait défendue était dissoute, l'arme-

ment mis hors de service et les munitions détruites. Le drapeau français y fut hissé le 19, à côté du drapeau mexicain. Le siège avait duré soixante-deux jours.

Un ordre du général en chef, en date du 18 mai, vint changer l'affectation du bataillon de Tirailleurs algériens et le faire passer de la 1re dans la 2e division. Cette dernière, commandée par le général Douay, reçut bientôt l'ordre de prendre ses dispositions pour se porter sur Mexico; en conséquence, diverses compagnies qui avaient été dirigées sur Orizaba pour y escorter des prisonniers furent successivement rappelées à Puebla.

La colonne Douay se mit en route le 2 juin. Ce jour-là, elle alla coucher à San-Pietro. Le lendemain, elle s'arrêta à San-Martino. Le 4, en quittant cette localité, le général envoya deux compagnies du bataillon relever deux compagnies du 2e zouaves au moulin de San-Miguel; une autre alla s'établir au pont de Tezmalucan. Ces dispositions étaient prises pour protéger la marche, qui pouvait être inquiétée par cinq mille hommes que Juarez avait laissés en avant de Mexico pour couvrir sa retraite. Le restant du bataillon alla coucher à Tezmalucan. Le soir, un orage épouvantable inonda le camp, détrempa le sol, ravina les routes, ravagea la campagne et causa des dégâts considérables, notamment dans le convoi de la colonne, où une partie des vivres fut avariée. Le 5, on arriva sur le Rio-Frio. Le 6, vers neuf heures du matin, l'avant-garde déboucha dans la vallée de Mexico; à droite, on apercevait le grand lac de Texuco; à gauche, ceux de Chalco et de Xochimilco. On passa successivement à la Venta-de-Cordova, à la Venta-Nueva, et enfin on bivouaqua à Buenavista, où l'on s'arrêta pendant pendant deux jours.

Le 9, la 2e division reprit sa marche avec le général en chef, qui était arrivé le 8. On côtoya le lac de Chales, on traversa Agostlan, San-Isidora, et, vers midi, on arriva au Penon. Le lendemain, on se dirigea sur Mexico, où depuis le 7 le général Bazaine se trouvait déjà avec le 2e zouaves. A dix heures du matin, le général en chef y fit son entrée solennelle à la tête des troupes. Nos soldats furent reçus avec enthousiasme; une population immense se pressa sur leur passage et les couvrit de fleurs. A ce moment, tout le monde dut croire au succès de l'expédition. Ce n'en était cependant que le premier épisode, et les événements qui devaient suivre n'allaient pas longtemps répondre aux heureuses conjectures que faisait naître ce fugitif élan d'un peuple qui allait au-devant du nouveau, dans l'éternel espoir de rencontrer le mieux.

CHAPITRE X

Le commandant Cottret est remplacé par le commandant Munier. — Dissémination du bataillon. — Opération sur Huajuapan. — Le bataillon rentre à Mexico pour prendre part à la campagne d'hiver. — Marche sur Queretaro. — Poursuite du général Uraga. — Séjour à Zamora et à Guadalajara. — Décoration du fanion du bataillon. — Occupation du port d'Acapulco. — Combat de Pueblo-Nuovo. — Occupation de Mazatlan. — Évacuation d'Acapulco. — Combat de San-Pedro.

Par décret du 16 mai, le commandant Cottret avait été promu lieutenant-colonel. Il fut remplacé à la tête du bataillon de marche de Tirailleurs algériens, et dans le cadre des officiers supérieurs du 3e régiment, par le commandant Munier, du régiment étranger, bien connu des Tirailleurs de Constantine, qu'il avait si vaillamment et si habilement dirigés à la bataille de Solferino. Un autre décret, en date du 4 mars, avait nommé le capitaine Alzon chef de bataillon au 99e de ligne; enfin un troisième, du 6 août, vint donner le même grade au capitaine Estelle, qui passa au 79e de ligne, et promouvoir capitaine M. le Grontec, lieutenant à la 5e compagnie, et qui exerça dès lors le commandement de la 1re.

Le bataillon de Tirailleurs algériens resta en entier à Mexico jusqu'au 26 juin. Ce jour-là, deux compagnies allèrent à San-Martino relever deux compagnies du 81e qui occupaient ce poste. Le 6 juillet, deux autres compagnies se portèrent à Texoco, où elles demeurèrent jusqu'au 10. Le 11, ce qui restait du bataillon à Mexico quitta cette ville pour aller relever le 7e de ligne à la Canada et à Puente-Colorado. Toutes les compagnies se trouvèrent alors disséminées sur la route de Puebla. On avait repris ce service d'escorte de convois par lequel on avait commencé la campagne. Par suite de cette dispersion et de ce service tout particulier, les Tirailleurs cessèrent de faire partie de la 2e division, et passèrent dans la brigade de réserve (ordre du 11 juillet).

Ces dispositions restèrent les mêmes pendant tout le mois de juillet. Le 1er août, le commandant Munier installa les 1re et 2e compagnies à San-Andrès. Le lendemain, il partit pour Tehuacan, dont il venait d'être nommé commandant supérieur. Les 5e et 6e compagnies et l'état-major du bataillon vinrent l'y rejoindre le 8, après être partis le 3 de Puebla. Le 10, prenant

avec lui la 5e compagnie (capitaine de Vauguion) et une compagnie de zouaves, il se rendit dans les villes voisines pour y installer, de concert avec le préfet politique, la force publique et les *ayuntamients*. Il rentra à Téhuacan le 14, et la 5e compagnie le 15.

Le 1er octobre, le maréchal Forey, rappelé en France, remit au général Bazaine ses pouvoirs militaires et diplomatiques. Ce changement, en amenant une autre manière de voir à la direction supérieure des affaires, allait donner une nouvelle marche aux opérations militaires, et étendre celles-ci sur la plus grande partie du pays.

Les premiers soins du nouveau général en chef furent de protéger les communications avec Vera-Cruz; mais, au lieu des innombrables petits postes qui jusque-là avaient été échelonnés entre cette ville et Mexico, il ne maintint que les principaux, qui furent alors installés dans de bons réduits susceptibles d'une défense prolongée. Il en résulta que le chiffre des troupes disponibles pour les opérations actives se trouva considérablement augmenté. Ces nouvelles dispositions allaient ainsi permettre au bataillon de Tirailleurs algériens de prendre part à la campagne d'hiver qui allait avoir lieu dans le nord.

En attendant que les préparatifs de cette importante expédition fussent terminés, le commandant Munier ne resta pas inactif. Le 12 octobre, il quitta Tehuacan avec les 2e, 3e et 4e compagnies et alla coucher à Zapolitlan, où se trouvait déjà la 5e compagnie. Le lendemain, il se remit en marche avec toute cette partie de son bataillon et se dirigea sur Acatlan, où il arriva le 15, après être passé par San-Geremio. Il fit séjour le 16. Le 17, il repartit avec les 3e, 4e et 5e compagnies, laissant la 2e à Acatlan pour la garde de ce point, et atteignit Huajuapan le lendemain à cinq heures du matin. Il espérait y surprendre sept à huit cents Mexicains; mais ceux-ci, malgré les précautions prises pour tenir secrète cette marche rapide dont la dernière étape avait été faite de nuit, avaient appris l'arrivée des Tirailleurs et abandonné la ville, dont les habitants s'empressèrent d'arborer le drapeau blanc de la paix. Le 19, la petite colonne revint coucher à Octlamenigo. Le 20, elle était de retour à Acatlan.

Comme on vient de le voir, l'ennemi était insaisissable; prévenu de nos moindres marches, il mettait aussitôt la distance entre lui et nos colonnes. De là des fatigues sans résultat, des opérations qu'on commençait dans l'espérance d'un brillant succès, et qui se terminaient le plus souvent par une inconcevable déception. Mais le commandant Munier n'était pas homme à se laisser décourager; pensant que l'occupation de certains points de leurs lignes de communication amènerait probablement les Mexicains à se heurter à l'une de nos compagnies, le 22, il dirigea la 5e sur San-Inès-Auentenpan, et se porta avec les 3e et 4e aux villages de Piantha et de Chinotla. Le lendemain, il s'arrêta à Chincingo. Un détachement de quarante hommes, sous les ordres du lieutenant Bouguès du 2e régiment, fut envoyé jusqu'au gué de l'Atoyac en face des ranchos de San-Vicente et de San-Juan. En vain encore il attendit: l'ennemi ne parut point. Le 24, la petite colonne atteignit Acoyuco, petit village qui venait d'être incendié par une compagnie du 1er zouaves; le 25, elle arriva à San-Inès, où elle fut ralliée par la 5e compagnie, qui, de son côté,

n'avait pas aperçu un seul dissident. Le 26, tout le détachement quitta San-Inès, la 3e compagnie pour aller relever la 2e à Acatlan, les 4e et 5e pour revenir à Puebla. Le même jour, les 1re et 6e, sous les ordres du capitaine Testard, partaient de Tehuacan pour se porter à San-Francisco, petite ville située un peu plus au sud.

A la fin du mois d'octobre, le commandant Munier reçut l'ordre de concentrer son bataillon à Mexico. C'était de cette ville que devait partir la colonne Douay, dont les Tirailleurs algériens étaient appelés à faire partie. Le 1er novembre, l'état-major, les 2e, 4e et 5e compagnies quittèrent Puebla, et les 1re et 6e San-Francisco pour exécuter ce mouvement. Ces deux dernières devaient prendre la 3e à leur passage à Acatlan. Les compagnies parties de Puebla arrivèrent à Mexico le 5, et en repartirent le 9 avec le général Douay, qui emmenait en outre trois compagnies du 81e de ligne, un escadron de chasseurs d'Afrique, une section d'artillerie de siège, un détachement du génie et un assez fort convoi.

Le but du général en chef, dans la campagne qu'il allait entreprendre, était d'occuper les principales villes de l'intérieur et de disperser les bandes assez considérables qu'avaient réunies les généraux Doblado et Uraga, le premier entre Queretaro et Tepeji-del-Rio, le second en avant de Morelia. Les troupes de la 1re divison devaient marcher sur Morelia, celles de la 2e sur Queretaro.

Le 10 novembre, la colonne Douay alla coucher à San-Miguel. Le lendemain le commandant Munier s'arrêta à Tepeji avec ses trois compagnies, afin d'y attendre les trois autres, qui n'y arrivèrent que le 16. Le 18, le bataillon tout entier reprit sa marche et s'arrêta à San-Francisco. Le 19, il arriva à la Soledad, et, le 21, à San-Juan-del-Rio, où il fit séjour le 22. Le 23, il rejoignit à l'hacienda de Sauz une colonne placée sous les ordres du colonel Aymard. Cette dernière coucha le 24 à Colorado, et, le 25, entra à Queretaro, que le général Douay avait fait occuper le 17, aux acclamations d'une population paraissant tout heureuse de voir les Français.

Le 1er décembre, toute la 2e division quitta Queretaro pour se mettre, de concert avec la 1re, à la poursuite du général Doblado. Le 2, elle arriva à Celago, où elle fit séjour le 3 et le 4; le 5, elle s'arrêta à Chamacuera; le 6, à San-Miguel-Allende; le 7, à Las-Cascinas; le 8, à la Sauced; et enfin, le 9, à Guanajuato, ville importante dominée de tous côtés par de hautes montagnes contenant des mines d'argent d'une inépuisable richesse.

Jusque-là, non seulement on n'avait pas rencontré l'ennemi, mais on était encore dans la plus grande incertitude sur la direction qu'il avait pu prendre. Tout ce qu'on savait, c'était qu'une troupe assez considérable se dirigeait vers San-Piedro-Piedra-Gorda. Dans le but de lui couper la retraite, le général Bazaine ordonna au général Douay de se porter immédiatement avec une colonne légère à Léon, pendant que lui-même s'avancerait directement vers Piedra-Gorda.

Ce mouvement commença le 13 décembre. Le général Douay partit de Guanajuato avec le bataillon de Tirailleurs algériens, trois compagnies du 2e zouaves, l'ambulance et la plus grande partie du convoi, et se dirigea par Silao sur la petite ville de Léon. Le 17, de nouveaux avis ayant fait connaître

que l'ennemi, avec son artillerie et ses parcs, se jetait précipitamment dans le nord, le plan adopté fut modifié, et seule la division de Castagny continua la poursuite commencée. Le général Douay reçut alors la mission d'exécuter sur Piedra-Gorda l'opération entreprise par le général en chef, et de chercher le général Uraga, qu'on savait à la tête de douze mille hommes et trente-six bouches à feu. En conséquence, il quitta Léon, où fut laissée la 4e compagnie du bataillon, et, après une marche forcée de vingt-huit lieues exécutée en trente-six heures, arriva à Piedra-Gorda le 19. Le 22, la petite colonne atteignit Zamora, où elle avait été précédée par le colonel Margueritte avec une avant-garde légère qui éclairait le pays à une journée en avant. Cet officier avait surpris les Mexicains, leur avait tué une dizaine d'hommes et pris cinquante prisonniers. Ce combat, en coupant aux troupes d'Uraga la route de Zamora à Guadalajara, les avait rejetées vers Coalcoman.

Après quatre jours de repos accordés à sa colonne, le général Douay quitta Zamora pour se porter à Los-Reyes. On marcha pendant six heures dans d'affreux chemins au milieu des montagnes, et l'on s'arrêta à Tarepuato. Là le général fut informé qu'Uraga en personne se trouvait à Los-Reyes, s'occupant activement de faire cheminer son convoi et son artillerie. Le lendemain 28, la marche fut reprise et conduite avec la plus grande célérité; mais lorsqu'à quatre heures du soir on arriva à Los-Reyes, l'ennemi n'y était déjà plus : il avait fui, se dirigeant sur Telpacatepcd.

Le 30, à cinq heures et demie du matin, le commandant Munier quitta Los-Reyes avec son bataillon pour se rendre à San-Francisco, à six kilomètres de là, où devait le rejoindre le général Douay, qui, avec un faible détachement, s'était porté à Périban sur des indications lui signalant l'abandon d'un matériel considérable par Uraga. Le général ne trouva rien; mais, arrivé à San-Francisco, il apprit que l'ennemi avait une batterie d'artillerie rayée engagée sur la route d'Uruapan, et que d'autres pièces, après être venues jusqu'à Sirosto, avaient subitement rebroussé chemin pour suivre la même direction. Dès le lendemain, il se mit en marche vers le point indiqué, emmenant avec lui toutes les troupes de sa colonne. En route il fut informé que quatre cents cavaliers mexicains se trouvaient au village de San-Juan-de-Las-Colchas. On pressa la marche; l'infanterie eut ordre d'aborder le village de front, la cavalerie de le tourner par la gauche; mais encore une fois, malgré leur nombre, les Mexicains ne nous avaient pas attendus.

La colonne traversa San-Juan sans s'arrêter, et poussa jusqu'à six kilomètres au delà, trouvant sur la route des traces toutes récentes de la fuite précipitée de l'ennemi. Le bivouac fut installé dans un endroit appelé Ojo-di-Agna. Le lendemain, premier jour de l'année 1864, le départ eut lieu avant quatre heures du matin. Trois compagnies de Tirailleurs étaient à l'avant-garde. La nuit était noire; on y voyait à peine devant soi; pas un cri, pas une voix, pas un bruit ne s'entendait au loin. Les Mexicains s'étaient-ils encore dérobés? c'était à croire. Enfin, après deux heures de marche, le jour parut; tout à coup sur la route, dans les fossés, un peu partout, on aperçut des pièces, des affûts, des voitures, des harnais, des caissons, tout cela gisant épars, en partie détruit, et dans un désordre témoignant du plus épou-

vantable désarroi. Il y avait là un outillage de fonderie de canons, une machine à frapper de la monnaie, des munitions en quantité considérable, et enfin neuf bouches à feu. Ce matériel paraissait avoir été abandonné dans un moment de panique profonde, probablement la veille, à la suite de l'alarme donnée par les cavaliers chassés de San-Juan. A neuf heures, on arriva à Uruapan. La ville avait été évacuée par les juaristes, qui, en s'en allant, avaient détruit tout ce qui aurait pu nous être de quelque utilité.

Le général laissa deux heures de repos à la cavalerie et au bataillon de Tirailleurs algériens, puis il les lança sur les traces de l'ennemi. Cette reconnaissance poussa jusqu'à environ douze kilomètres, trouvant à chaque pas des objets laissés sur la route, et rentra à quatre heures du soir, ramenant neuf chariots attelés de neuf paires de bœufs. De l'ennemi elle savait seulement qu'Uraga, avec deux mille cinq cents hommes, dernier débris de ses douze mille, et la partie la moins pesante de ses parcs, s'était jeté dans des chemins perdus pour gagner Zopotlan, dans le Jalisco.

Sinon atteint dans son côté matériel, le but poursuivi par le général Douay l'était du moins quant au résultat moral qu'il s'agissait d'obtenir. L'armée d'Uraga n'avait pas été détruite, mais elle fuyait dans toutes les directions, en proie à la plus profonde panique, égarée, dispersée, démoralisée, hors d'état de résister à nos colonnes, d'inquiéter nos postes, de longtemps impossible à rallier et à réorganiser. C'était le cas de dire que le commandant de la 2e division avait gagné des batailles avec les jambes de ses soldats; car tout s'était passé en marches, la plupart exécutées de nuit, plusieurs très longues et très fatigantes, toutes ayant demandé de la part de nos fantassins autant d'énergie que de dévouement. Une fois de plus s'était affirmée la rare aptitude des Tirailleurs algériens pour ces courses rapides, ces étapes de trente-cinq, quarante et même cinquante kilomètres sans faire de repos, sans cesser d'être sur les talons de la cavalerie pour être prêts à la soutenir; et tout cela dans un pays difficile, montueux, n'ayant que de mauvais chemins muletiers ravinés par les pluies, ne possédant d'autres ressources que quelques villages qui servaient quelquefois d'abri, mais qu'on trouvait le plus souvent pillés ou incendiés. Le bataillon reçut les éloges les plus flatteurs de la part du général, mais il faut reconnaître qu'il les avait bien mérités.

La colonne séjourna deux jours à Uruapan et revint à Zamora par la route de San-Pedro-Paracho. Elle arriva le 7 janvier. Là le général Douay trouva des instructions lui prescrivant de se porter sur la Barca pour concourir, s'il en était besoin, au mouvement que le général en chef opérait alors sur Guadalajara. A cet effet, il laissa à Zamora le commandant Brincourt, du 18e bataillon de chasseurs, avec une garnison composée des 2e, 3e et 5e compagnies de Tirailleurs; puis, avec le restant de sa colonne, où se trouvaient encore les 1re et 6e compagnies avec le commandant Munier, il se dirigea d'abord sur le Rio-Grande, et enfin sur Buenavista. Le 11, il quitta ce village avec la cavalerie et les deux compagnies de Tirailleurs pour se porter à l'hacienda de Quiringuicharo, située à trente kilomètres de là. On y arriva à trois heures de l'après-midi. Les ordres étaient déjà donnés pour la journée du lendemain, lorsque, dans la soirée, le général reçut la nouvelle que la petite ville de la

Piedad était attaquée par les libéraux. Les habitants ayant résolu de se défendre, il voulut les sauver des horreurs d'un assaut, et décida que le soir même on marcherait à leur secours.

Le départ eut lieu à dix heures. Outre la cavalerie et les deux compagnies de Tirailleurs, la colonne comprenait le 1er bataillon de chasseurs à pied et deux pièces de campagne. L'infanterie était sans sacs. On marcha toute la nuit. Au point du jour, lorsqu'on arriva devant la Piedad, l'ennemi s'était enfui. La veille il avait jeté quelques obus dans la ville, avait menacé les habitants d'un assaut dans les vingt-quatre heures s'ils ne se rendaient pas; mais, apprenant l'arrivée des Français, il était parti dans la nuit.

Cette opération fut la dernière à laquelle les Tirailleurs devaient prendre part sous les ordres du général Douay; le 13, ils cessèrent de faire partie de la 2e division, et, le 15, le commandant Munier quitta la Piedad avec les 1re et 6e compagnies pour retourner à Zamora, où il arriva le lendemain. Tout le bataillon se trouva dès lors réuni dans cette ville, à l'exception de la 4e compagnie, qui avait été laissée à Léon et qui en fut rappelée pour être envoyée à la Piedad.

Cette situation demeura la même jusqu'au 15 mars; seule la 6e compagnie fit mouvement pour aller relever la 4e à la Piedad. Pendant les deux mois qui s'écoulèrent jusqu'à cette date, les compagnies restées à Zamora travaillèrent aux fortifications de cette ville, et détachèrent de nombreuses escortes pour la protection des convois.

A cette même époque, une modification importante fut apportée dans l'organisation du bataillon; dans chaque compagnie, une section fut montée avec des chevaux achetés par les soins du corps. Plus tard, ce premier essai ayant donné d'excellents résultats, ces dispositions reçurent plus d'extension; le bataillon eut alors un escadron de cent quatre-vingts chevaux, dont le capitaine le plus ancien reçut le commandement, et dans lequel on détacha le sous-lieutenant de Nyvenheim, du 1er régiment de lanciers. Cette cavalerie se trouva ainsi successivement sous les ordres du capitaine Bézard, du 1er Tirailleurs; du capitaine de Vauguion, du 3e; et enfin du capitaine Testard, du 1er. Les hommes qui la composaient étaient naturellement pris dans toutes les compagnies indistinctement, et choisis de préférence parmi ceux sachant déjà parfaitement monter à cheval.

Le 15 mars, le commandant Munier se mit en route pour Tepatitlan avec une colonne se composant des Tirailleurs algériens et d'une batterie de montagne. La 6e compagnie, détachée à la Piedad, devait rallier le bataillon au passage. On arriva le 22. L'état-major et les 3e, 4e et 6e compagnies restèrent à Tepatitlan; les 1re et 2e furent détachées à Lagos, la 5e au pont de Tololotlan. A la fin du mois, cette dernière rentra à Tepatitlan, et la 6e fut envoyée à Arroyo-del-Medio.

Le séjour des Tirailleurs dans ces différents postes ne devait pas être de longue durée; le général en chef avait décidé l'occupation du port d'Acapulco, sur le Pacifique, et c'était le bataillon qui était désigné pour en constituer la garnison; on le croyait avec raison plus apte qu'aucune autre troupe à résister à l'insalubrité du climat, aux fièvres pernicieuses qui dans cette région

sévissent pendant une grande partie de l'année. En attendant son départ, il devait se concentrer à Guadalajara.

Le 5 avril, les 1re et 2e compagnies, qui se trouvaient les plus éloignées, quittèrent Lagos. Le 8, le commandant Munier se mit en route à son tour avec les 3e, 4e et 5e compagnies, auxquelles se rallia la 6e, à leur passage à Arroyo-del-Medio. Ce dernier détachement arriva à Guadalajara le 10, celui de Lagos le 13. Quelques jours après, on reçut un renfort de soixante-quinze hommes venant d'Algérie et les officiers comptables, qui étaient restés à Mexico.

Mais les préparatifs de la petite expédition n'étaient point achevés; il fallut attendre près d'un mois. Pour que ce temps ne fût point perdu, quelques compagnies furent détachées dans les environs de Guadalajara, infestés de guerilleros. Le 5 avril, les 3e, 5e et 6e, représentant un effectif de deux cent quarante et un fantassins et cent trente-sept cavaliers, allèrent, sous les ordres du capitaine de Vauguion, occuper le village de Santa-Anuuita et l'hacienda de la Conception. Le même jour, la 4e compagnie se portait à la Venta-de-Astillero.

Le 23, le capitaine de Vauguion partait de la Conception avec soixante Tirailleurs montés, et surprenait, à Cuyutlan, une bande de cent guerilleros aux ordres de Guerrero, chef redouté dans tout le pays. Ce dernier essaya de se défendre, mais les Tirailleurs se précipitèrent sur sa troupe, la dispersèrent en un clin d'œil et lui tuèrent vingt-cinq hommes.

Le 26, eut lieu une autre opération dirigée par le capitaine Testard. A la tête de douze Tirailleurs à pied et vingt montés, celui-ci partit à une heure du matin et fut assez heureux pour surprendre de nouveau les guerilleros à Cruz-Vieja. Il leur tua douze hommes et leur enleva quatorze chevaux.

Ces deux vigoureuses leçons n'avaient cependant point suffi aux bandes de Guerrero, qui étaient revenues occuper Cuyutlan, et avaient commis plusieurs exactions sur les habitants qui nous avaient accueillis. Maintenant les bandits se tenaient sur leurs gardes et surveillaient nos moindres mouvements, prêts à fuir au moindre signal. Mais rien de suspect ne paraissait du côté de la Conception; seuls, le 27, de bonne heure, quelques bouviers mexicains en arrivèrent avec des chariots chargés de paille qu'ils arrêtèrent sur la place. Ils n'avaient rien vu; selon eux, les Français devaient se reposer de leurs expéditions des jours précédents. Tout à coup la paille de ces mêmes chariots s'agita : des têtes, puis des bras, puis des hommes, puis des armes en émergèrent subitement, et une cinquantaine de Tirailleurs, sous les ordres du capitaine de Vauguion, se précipitèrent dans le village à la chasse des guerilleros imprudents, qui n'avaient pas dans cette circonstance imité la circonspection du vieux rat de la fable; surpris, traqués, poursuivis sans répit, ces derniers eurent cinq tués et un grand nombre de blessés. Ils laissèrent entre nos mains cinq prisonniers, dont deux chefs, des chevaux, des armes, des munitions, et se dispersèrent dans la campagne, se promettant bien cette fois de choisir une autre région pour théâtre de leurs exploits. La ruse du capitaine de Vauguion avait été couronnée du plus brillant succès. Ce hardi coup de main, préparé d'une façon si extraordinaire, presque invraisemblable, fit le plus grand honneur aux Tirailleurs, qui, en saisissant parfaitement la

pensée de leur chef, surent apporter dans son exécution l'audace et la prudence qui seules font réussir de semblables opérations.

A la suite de ces trois affaires, le capitaine de Vauguion et le sergent Lesbros furent cités à l'ordre de l'armée.

Le 30 avril, toutes les compagnies détachées furent rappelées à Guadalajara. Le 4 mai, le bataillon tout entier prit les armes pour être passé en revue par le général Douay, et voir ensuite attacher à la hampe de son fanion de manœuvre la croix de la Légion d'honneur, qui, par décret du 11 novembre 1863, lui avait été accordée, pour, à sa dissolution, appartenir définitivement au 3e régiment de Tirailleurs algériens, en commémoration de la prise de deux drapeaux à l'ennemi au combat de San-Lorenzo.

Le 5 mai, eut lieu le départ pour Acapulco. Le bataillon devait se rendre à San-Blas, petit port situé au sud de la côte orientale du golfe de Californie, puis prendre passage sur des transports de l'État pour être ensuite, après une traversée de quatre à cinq jours, débarqué à destination. Il quitta Guadalajara avec un effectif de quatre cent soixante-dix-sept hommes et cent soixante-dix-huit chevaux. Par suite d'un accident de cheval arrivé la veille au commandant Munier, le capitaine Bézard, en qualité de plus ancien, en avait le commandement. Le 6, on fit étape à Amatitlan; le 7, à Tequila; le 8, à Magdalena; le 9, à Venta; le 10, à Plan-de-las-Barancas; le 11, à Ixtlan, où l'on séjourna les 12 et 13; le 14, à Ahuacatlan; le 15, à Tetitlan; le 16, à Ojotillo; le 17, à Estancia; le 18, à Tepic, d'où l'on repartit le 23 pour Navarret, qu'on quitta pour arriver à Zapotillo le 24, et à San-Blas le 25.

L'embarquement eut lieu le 28 sur les transports *le Rhin* et *la Pallas*, qui arrivèrent à Acapulco le 3 juin. Le même jour s'effectua la mise à terre des hommes et des chevaux.

Bien que n'étant que du cinquième ou du sixième ordre au point de vue du rendement des douanes, le port d'Acapulco n'en avait pas moins pour nous une importance considérable, et depuis longtemps l'amiral Bouët, commandant l'escadre du Pacifique, en avait demandé l'occupation, autant pour fournir un refuge aux bâtiments de la croisière que pour avoir un lieu de relâche pour les navires marchands qui nous vendaient des approvisionnements.

Déjà réduite par nos navires, la ville n'opposa aucune résistance au débarquement des Tirailleurs; les forces dissidentes l'avaient du reste abandonnée, et, sous les ordres du vieil Alvarez, s'étaient retirées à douze kilomètres de là, au village de Pueblo-Nuovo. Ces forces comprenaient environ huit cents hommes possédant une certaine instruction militaire et disposant de quelques canons; composées d'Indiens Pintos, elles inspiraient dans le pays une terreur qui se répandait jusque sur les hauts plateaux.

A peine le bataillon fut-il arrivé et installé, que le capitaine Bézard résolut de se débarrasser de ces dangereux voisins. Dans la nuit du 5 au 6 juin, il partit avec trois cent vingt hommes, c'est-à-dire tout ce qu'il avait de disponible, et se dirigea vers Pueblo-Nuovo. Il y trouva Alvarez solidement retranché au sommet d'un cerro, où l'on ne parvenait que par d'étroits sentiers serpentant au milieu d'escarpements que le chef mexicain devait croire impraticables

pour nous, car nul poste avancé n'avait été chargé de surveiller la route d'Acapulco. Bien que le jour commençât seulement à paraître, l'attaque eut lieu aussitôt; les Tirailleurs escaladèrent ces pentes abruptes avec le même entrain, la même ardeur, la même agilité avec laquelle ils avaient tant de fois gravi les montagnes de Kabylie, et surprirent la troupe ennemie, qui n'eut que le temps de se jeter sur ses armes pour résister à cette subite agression. Les soldats d'Alvarez se défendirent d'abord avec une certaine énergie, mais assaillis, enfoncés, dispersés, poursuivis, ils virent en un instant s'évanouir leur féroce réputation : ils s'enfuirent atterrés, nous abandonnant quatre canons, cent vingt fusils, des sabres, des munitions, un pavillon, des chevaux et des mulets. La lutte avait été courte mais vive : Alvarez avait eu cinquante tués, nous comptions quatre hommes blessés.

Le bataillon était de retour à Acapulco à cinq heures du soir.

Les journées des 7 et 8 se passèrent sans incident. Dans la matinée du 9, le capitaine de Vauguion partit avec l'escadron de cavalerie pour exécuter une reconnaissance sur la route de Mexico. Il y avait deux heures et demie qu'il marchait sur cette dernière, sans voir quoi que ce soit de suspect, sans rencontrer un seul dissident, quand tout à coup il donna dans une barricade fort habilement dissimulée, et derrière laquelle s'était embusqué un fort détachement de Pintos. Une première décharge renversa mortellement le sous-lieutenant de Nyvenheim et atteignit plusieurs Tirailleurs; bientôt le capitaine de Vauguion fut lui-même assez grièvement blessé; mais, conservant tout son sang-froid, toute son énergie, au milieu de cette situation que la moindre hésitation pouvait rendre critique, il fit mettre pied à terre et ordonna l'attaque de la barricade, qui fut enlevée avec un remarquable élan. Dès que l'ennemi en eut été délogé, les Tirailleurs remontèrent à cheval et poursuivirent les fuyards pendant quatre kilomètres, leur tuant un grand nombre d'hommes et dispersant le reste, qui ne tenta plus de résister. Outre les deux officiers qui avaient été blessés, cette affaire nous coûtait un homme tué et trois blessés.

Dans un ordre de l'armée en date du 2 juillet, le général en chef félicitait le bataillon de Tirailleurs algériens « pour la manière brillante dont il avait inauguré notre apparition sur les côtes du Pacifique »; puis il citait comme s'étant particulièrement distingués dans les combats des 6 et 9 juin[1] :

M. de Vauguion, capitaine (blessé);

M. le Grontec, capitaine adjudant-major; dans l'affaire du 6 juin, au premier coup de feu, s'était porté en avant avec les quelques hommes qui l'entouraient.

Sylvestre, sergent-fourrier.
Kockempot, sergent-major.
Djelloud-ben-Kaudel, sergent.

Le même ordre accordait la croix d'officier de la Légion d'honneur au capi-

[1] Il n'est question ci-dessus que des citations et des récompenses concernant le 3e régiment de Tirailleurs.

taine de Vauguion, et la médaille militaire au sergent-fourrier Sylvestre et au sergent Djelloud-ben-Kaudel.

Le combat du 9 juin fut le dernier qu'on eut à livrer contre les bandes d'Alvarez; ces dernières essayèrent bien encore de se montrer de loin pendant le jour, de venir à distance tirer des coups de fusils sur nos postes pendant la nuit; elles tentèrent même, sans résultat, du reste, de surprendre quelques-uns de ceux-ci, mais jamais plus elles n'acceptèrent la lutte et se retirèrent toujours devant les colonnes ou les reconnaissances qui furent dirigées dans le pays. Tant que dura leur séjour à Acapulco, les Tirailleurs n'en furent pas moins continuellement sur pied; presque chaque jour des détachements exécutaient des sorties, parcouraient les environs, poussaient des pointes dans l'intérieur de la contrée afin d'imposer aux populations du Guerrero, qui nourrissaient une hostilité sourde qui n'attendait qu'une occasion pour se manifester. L'insalubrité du climat rendait ce service extrêmement fatigant; les fièvres bilieuses et intermittentes, la dysenterie, bien d'autres maladies encore, s'abattaient sur tous, officiers et soldats, et, sans être excessivement meurtrières, rendaient en permanence plus de la moitié de l'effectif indisponible pour les opérations à l'extérieur. A peine aurait-on pu réunir cent cinquante fusils pour une expédition de quelque durée. Chez tous cependant le dévouement était resté le même, et pas un murmure, pas une plainte, pas un mot de découragement ne sortait de la bouche de ces hommes, dont l'inaltérable discipline entretenait la constante abnégation.

L'été de 1864 s'écoula tout entier dans ces conditions. Au mois d'octobre, les 1re et 2e compagnies furent désignées pour aller occuper Mazatlan, port marchand d'une certaine importance, situé sur la côte de l'État de Sinaloa, dans le golfe de Californie. Embarquées le 21 sur le *d'Assas* et la *Victoire*, ces compagnies prirent terre à San-Blas quelques jours après; de là elles se rendirent à Tepic, pour y rallier le commandant Munier et quelques renforts que ce dernier amenait de Mexico; puis elles se rembarquèrent le 10 novembre, et arrivèrent à Mazatlan le 12.

Cette place possédait quelques fortifications : entourée d'un fossé profond et plein d'eau, défendue du côté de la terre par des redoutes se flanquant mutuellement et fermant complètement la petite presqu'île à l'extrémité de laquelle elle était bâtie, du côté de la mer par un fortin armé de grosse artillerie, dans l'intérieur par une caserne fortifiée pouvant servir de réduit, elle avait, au commencement de l'année, victorieusement résisté à un bombardement tenté par la corvette *la Cordelière*, qui s'était retirée avec sa coque et sa voilure sérieusement endommagées.

Le capitaine de vaisseau le Normand de Kergrist, qui cette fois avait pour mission d'emporter la ville de vive force, disposait pour cette opération de quatre petits bâtiments, de deux cent vingt Tirailleurs algériens et de cent cinquante marins de débarquement; il devait, en outre, être appuyé du côté de la terre par les troupes alliées du général de Lozada. Les forces ennemies s'élevaient à environ sept cents hommes, dont cinq cents dans la place et deux cents à l'extérieur.

Le 13 novembre, après une canonnade de quelques instants, le débarque-

ment s'effectua sans difficulté. Le commandant Munier prit alors le commandement des troupes et pénétra dans la ville, qu'il trouva évacuée. L'ennemi fuyait dans la direction de Culiacan, poursuivi par le général de Lozada, qui, en entendant le canon, s'était rapproché de la place et était arrivé assez à temps pour tomber sur une arrière-garde avec sa cavalerie. On trouva dans Mazatlan vingt-cinq pièces de canon, dont dix seulement avaient été enclouées, des armes, des munitions, des approvisionnements de toute sorte, des ressources considérables en vivres et en matériel. Mais la population, composée en grande partie de commerçants que cette guerre ruinait, ne nous était pas plus favorable qu'à Acapulco.

Le commandant Munier fut nommé commandant supérieur de Mazatlan et chargé d'en organiser la défense et d'y installer les services civils, mission difficile dont il s'acquitta avec son habileté et son intelligence habituelles. C'était bien peu cependant que deux compagnies, décimées par les maladies, pour garder un poste d'une importance aussi considérable, dans un pays aussi ouvertement hostile que celui de Sinaloa; aussi ne tardèrent-elles à se trouver étroitement bloquées dans la place par un corps de quatorze cents hommes qui s'avança jusqu'à une portée de canon des remparts.

Les choses en étaient là lorsque, le 17 décembre, les quatre autres compagnies du bataillon, qui étaient restées à Acapulco, arrivèrent à leur tour à Mazatlan. C'était, déduction faite des malades et des non-valeurs, un appoint de deux cent trente hommes, dont cent soixante montés, que recevait la garnison. Le même jour, le commandant Munier exécuta une sortie, culbuta les avant-postes ennemis, poursuivit les juaristes jusqu'au village de Las-Higueras avec les deux compagnies montées, leur sabra une cinquantaine d'hommes et rompit enfin le cercle qui l'enveloppait. De notre côté, nous n'avions eu qu'un officier blessé, M. Feitu, sous-lieutenant à la 1re compagnie. Malheureusement un regrettable incident, qu'il était impossible de prévoir, n'allait pas tarder à détruire l'effet produit par ce vigoureux engagement. Nous voulons parler du combat de San-Pedro[1].

Nommé au commandement militaire de la ville de Culiacan, le général mexicain Cortès n'attendait, pour rejoindre son poste, que d'avoir une escorte que jusque-là la faiblesse de la garnison de Mazatlan n'avait pas permis de lui donner. Dès que les compagnies d'Acapulco furent arrivées, le commandant Munier s'occupa d'organiser à cette intention une petite colonne qui comprit la 2e compagnie de Tirailleurs algériens (soixante-quatre hommes) et quatre cents auxiliaires alliés récemment organisés et armés. Le 18 décembre, ces troupes prirent passage sur l'aviso *le Lucifer*, qui, le 20, les débarqua à Altata, petit port au nord de Mazatlan, d'où elles devaient

[1] Bien que la compagnie de Tirailleurs qui se trouva engagée dans le combat de San-Pedro appartînt, dans le principe, tout entière au 2e régiment, et que cet épisode paraisse relever de l'historique de ce corps, nous avons cru devoir lui donner place ici; car, depuis la formation des compagnies montées, les éléments des trois régiments avaient, pour ainsi dire, été fusionnés. C'est ainsi que dans la compagnie dont il est question ci-dessus se trouvaient deux officiers du 3e Tirailleurs : MM. de Saint-Julien, lieutenant, et Belkassem-ben-Mohamed, sous-lieutenant.

ensuite se rendre à Culiacan, en six ou huit étapes, dans un pays où nos armes ne s'étaient pas encore montrées. Le capitaine de frégate Grazielle avait été désigné pour diriger cette marche, à laquelle devaient également prendre part quarante fusiliers marins et deux petits obusiers de l'escadre mis à terre à cet effet.

Le départ d'Altata eut lieu le 21; il devait coïncider avec un mouvement du général Vega, qui soutenait la cause de l'empire dans le nord de l'État de Sinaloa : tout semblait donc prévu pour la réussite de l'opération.

Le premier jour, cependant, on commença à apercevoir quelques groupes d'ennemis; bientôt même on fut attaqué; mais la 2ᵉ compagnie (capitaine Véran) eut vite fait de disperser les dissidents. Le lendemain, la marche reprit de bonne heure, et se poursuivit dans les mêmes conditions jusque près du village de San-Pedro; tout à coup une vive fusillade éclata : le village était solidement occupé par cinq cents hommes aux ordres du général Rosalès.

Aux premiers coups de feu, le capitaine Grazielle s'était porté en avant avec le gros de sa colonne, et, de concert avec le capitaine Véran et le général Cortès, avait pris les dispositions que nécessitait la situation : soutenus par les Tirailleurs algériens, les auxiliaires mexicains devaient aborder le village et tenter de s'en emparer, pendant que les fusiliers marins, tout en servant de réserve, veilleraient à la protection du convoi. L'attaque commença; mais, dès que les auxiliaires se trouvèrent en présence des troupes de Rosalès, ils passèrent de leur côté. Le chiffre de nos adversaires se trouva ainsi porté à mille, nous restions à peine cent.

Malgré cette proportion énorme, la lutte continua; pendant deux heures les Tirailleurs et les marins firent des prodiges de valeur, se prodiguèrent dans d'héroïques efforts, tentèrent tout ce que le plus inébranlable courage est capable de dicter; mais que pouvaient-ils contre le nombre dix fois supérieur de leurs ennemis? Si seulement ils avaient eu, comme la légion étrangère à Camarone, un abri quelconque pour se réfugier! mais rien, rien qu'un cercle de baïonnettes qui allait toujours se rétrécissant.

Dès le premier moment, le capitaine Véran était tombé pour ne plus se relever. Le lieutenant de Saint-Julien avait pris le commandement de la compagnie et avait à son tour été grièvement blessé; peu de temps après, le sous-lieutenant Belkassem-ben-Mohamed avait le même sort. Il ne restait plus qu'un seul officier, M. Marquiset, sous-lieutenant.

Cependant les Tirailleurs tenaient toujours; couvrant de leur corps les nombreux blessés qui gisaient étendus, ils se battaient comme des forcenés, se reformant aussitôt que les balles ennemies avaient fait des vides trop profonds. Mais les munitions s'épuisaient; bientôt on en fut aux dernières cartouches, et la situation, de grave qu'elle était, devint désespérée. Que faire dans ces conditions? Tenter une trouée à la baïonnette? Certes, marins et Turcos ne demandaient pas mieux; mais que seraient-ils ensuite devenus? Trente kilomètres les séparaient de la côte; on les aurait écrasés en détail jusqu'au dernier, sans pitié, sans égard pour la bravoure qu'ils venaient de déployer. Le capitaine Grazielle préféra sauver les débris de sa petite troupe : il se rendit.

A ceux qui pourraient être tentés d'ajouter qu'il est, dans notre histoire militaire, des exemples où une troupe d'élite a préféré succomber glorieusement plutôt que de subir les conditions de l'ennemi, ce dernier fût-il vingt, trente fois supérieur, nous répondrons par l'énumération des pertes subies par les Tirailleurs. Nous avons vu que, sur quatre officiers, il y en avait un de tué et deux de blessés; sur soixante-quatre hommes, onze étaient tués, vingt-deux blessés, soit en tout trente-six hommes hors de combat, c'est-à-dire plus de la moitié de l'effectif. Un tel chiffre se passe de commentaires.

Parmi les braves dont la fortune venait ainsi de trahir les généreux efforts, un certain nombre appartenaient au 3e Tirailleurs; malheureusement les noms de beaucoup de ces derniers ne nous sont pas connus. Voici ceux qu'il nous a été donné de retrouver:

M. de Saint-Julien, lieutenant (blessé).
M. Belkassem-ben-Mohamed, sous-lieutenant indigène (blessé).
El-Abid-Ould-Cada-Ould-Ahmed, tirailleur (a reçu six blessures).
Mohamed-ou-Meknech, tirailleur (a reçu deux blessures).

Tout fait supposer que le chiffre des hommes du 3e régiment qui, dans cette circonstance, furent tués, blessés ou faits prisonniers, ne devait pas s'élever à moins de quinze à vingt.

Ce combat fut le dernier événement militaire de l'année 1864. C'était un fâcheux présage pour celle qui allait s'ouvrir. L'horizon commençait du reste à se rembrunir; la situation, d'abord satisfaisante au moment de l'arrivée de Maximilien, se modifiait chaque jour en faveur des libéraux, et déjà les oscillations qui devaient amener l'effondrement de l'édifice éphémère élevé par la France devenaient parfaitement visibles pour les esprits clairvoyants que n'aveuglait pas l'ambition personnelle, ou que n'égaraient point les engagements du passé.

CHAPITRE XI

Le bataillon est relevé à Mazatlan par les troupes de la 1re division et revient à Guadalajara. — Le commandant Munier, nommé lieutenant-colonel, est remplacé par le commandant de Leuchey. — Rentrée à Mexico. — Occupation de Zitacuaro. — Opérations autour de Zitacuaro et de Tusantla. — Séjour à Toluca. — Combat de Mayorasco. — Retour à Mexico. — Le bataillon est envoyé dans les Terres chaudes. — Dernières opérations.— Le commandant Clemmer remplace le commandant de Leuchey, nommé lieutenant-colonel. — Rapatriement des Tirailleurs algériens. — Ordre d'adieux du maréchal Bazaine. — Rentrée à Constantine.

L'affaire de San-Pedro, en encourageant le parti libéral, déjà très puissant dans les deux États de Sinaloa, pouvant entraîner des complications très graves dans cette région, le maréchal Bazaine avait aussitôt décidé l'envoi du général de Castagny avec deux mille huit cents hommes à Mazatlan. Ces troupes arrivèrent le 13 janvier 1865. Le lendemain, le commandant Munier partit avec tout son bataillon et une compagnie du 51e de ligne pour escorter un convoi destiné à une colonne qui opérait dans le district de San-Sébastien, sous les ordres du lieutenant-colonel Cottret. À son retour, il devait combiner ses mouvements avec ceux de deux autres colonnes commandées, l'une par le colonel Garnier, l'autre par le commandant de Lignières, et battant toutes les deux les environs de Mazatlan.

Le premier jour, on s'arrêta à Piarte-de-Laval; le 15 janvier, on arriva à la Noria; le 16, on atteignit Las-Iguanas; et enfin, le 17, on se dirigea vers Chapote, à la rencontre du lieutenant-colonel Cottret, qu'on trouva à Palmillas. La remise du convoi terminée, le colonne du commandant Munier revint coucher à Las-Iguanas, d'où elle partit le lendemain pour refaire les mêmes étapes, et rentrer le 20 janvier à Mazatlan sans avoir pu rencontrer un seul guérillero.

Cependant le bataillon de Tirailleurs algériens venait de recevoir l'ordre de rentrer à Guadalajara par les mêmes moyens qu'il en était venu, c'est-à-dire en s'embarquant jusqu'à San-Blas, et en faisant ensuite par étapes le restant du trajet. Le 21 janvier, il prit passage à bord de la *Pallas* et du *Rhin*, et, le 24, fut débarqué à San-Blas. Il se mit en route le 26 janvier, et arriva

à Guadalajara le 10 février, après avoir suivi sensiblement le même itinéraire que celui déjà parcouru l'année précédente lors de son envoi à Acapulco. Du jour de sa rentrée à Guadalajara, il fut compris dans les troupes de la 1re brigade (général L'Hérillier) de la 1re division.

Par décret du 26 décembre 1864, le commandant Munier avait été nommé lieutenant-colonel. Il fut remplacé par le commandant Guyot de Leuchey, du régiment étranger.

Pendant les neuf mois qu'allait durer le séjour du bataillon à Guadalajara, les Tirailleurs ne devaient pas rester inactifs; des compagnies allaient être constamment détachées dans les localités des environs, à Tepatitlan, Santa-Anna, Los-Reyes, Cocula, Mazamitla, Sayula, etc., afin d'y traquer sans relâche les nombreuses guérillas qui infestaient cette contrée; d'autres fractions allaient servir d'escorte aux convois; enfin la garnison proprement dite allait travailler aux fortifications de la place et à l'amélioration de l'installation. Un certain nombre de petits combats furent livrés aux guérilleros, mais sans qu'aucun entraînât de pertes bien sérieuses pour nous; tout se bornait à une guerre de surprises, à des opérations de nuit, à des marches rapides, à des excursions de courte durée et fréquemment renouvelées faites par l'escadron de cavalerie. Une sécurité jusque-là inconnue, le fonctionnement régulier des services établis, la reprise de nombreux travaux interrompus, furent pour le pays le résultat de cette habile tactique et de l'incessante activité déployée par nos détachements.

Dans les premiers jours de septembre, la compagnie montée du capitaine de Vauguion fut remise à pied. Le cadre de celle du capitaine Testard fut dirigé sur les Terres chaudes de Vera-Cruz, pour y organiser une compagnie franche; cette dernière devait se recruter en route parmi trois cents hommes récemment arrivés d'Afrique et se dirigeant sur Guadalajara. Dès qu'elle fut formée, elle alla s'établir à Cordova, afin d'assurer les communications entre cette ville et Paso-del-Macho.

Le 4 novembre, l'état-major et les cinq compagnies restées à Guadalajara se mirent en route pour Mexico, où ils arrivèrent le 27, après une absence de deux années. Le même jour, arrivèrent également MM. de Saint-Julien, lieutenant; Marquiset et Belkassem-ben-Mohamed, sous-lieutenants, et une trentaine d'hommes appartenant à la 2e compagnie, et faits prisonniers au combat de San-Pedro. On les avait emmenés en captivité à Oposura, au fond de la Sonora, où pendant près de dix mois ils étaient restés sans nouvelles de leurs familles et des événements. Plusieurs fois, sans pouvoir y réussir, ils avaient tenté de s'échapper; enfin ils avaient été délivrés par le chef indien Tanori, et, au prix de fatigues et de privations inouïes, étaient ensuite parvenus à gagner les premiers postes français. Au commencement de décembre, la 6e compagnie, détachée à Cordova, rallia à son tour, et tout le bataillon se trouva pour un moment réuni dans la main de son chef.

Son séjour à Mexico fut pour lui une période de repos, ou plutôt d'un simple service de garnison; pendant trois mois, à l'exception de la 6e compagnie qui, après être rentrée de Cordova, fut, au bout d'à peine un mois, renvoyée dans cette même région, il ne prit part à aucune opération de

ils s'étaient simplement retirés à Jungapéo, à quinze kilomètres de Zitacuaro. Dès qu'il en fut informé, le commandant de Leuchey organisa deux colonnes, qui se mirent en route le 11 au matin. La première, composée de la 1re compagnie et de deux pelotons de la compagnie montée, devait, sous les ordres du commandant, se diriger directement sur Jungapéo, en passant par Ocurio; la deuxième, commandée par le capitaine de Vauguion, et comprenant la 5e compagnie et un peloton de la compagnie montée, avait pour mission de gagner Comenbiaro, afin de couper à l'ennemi la retraite sur Tusantla. Cette manœuvre eut un plein succès : croyant fuir les troupes françaises, les Mexicains vinrent défiler à portée de fusil de la compagnie du capitaine de Vauguion, perdirent ainsi quelques hommes tués ou blessés, et furent poursuivis jusqu'à la Mesa-de-Caparo. Le lendemain, les deux colonnes, n'en formant plus qu'une seule, rentrèrent à Zitacuaro, en passant par Comenbiaro et en poussant une reconnaissance jusqu'à Jésus-del-Rio.

A la fin du mois, la pacification du pays, en apparence du moins, était fort avancée; plusieurs bandes tenaient encore la campagne; mais, continuellement harcelées par les sorties de la garnison, elles erraient plutôt en fugitives qu'elles n'étaient inquiétantes pour nous. La mise en état de défense de Zitacuaro était maintenant achevée; quelques ouvrages en terre, appuyés ou flanqués par des murs crénelés, un casernement pouvant servir de réduit, tel était l'ensemble des fortifications dans lesquelles allait être laissé le bataillon mexicain qui devait succéder aux Tirailleurs algériens. Ces dispositions prises, et croyant ce poste désormais à l'abri d'une surprise, le commandant de Leuchey mit la dernière main à l'organisation du bataillon auxiliaire, et se mit en route le 1er juin avec les Tirailleurs, pour gagner d'abord Toluca et ensuite Mexico. Déjà, le 29 mai, la 4e compagnie avait commencé le mouvement en se portant à San-José-Molacatepel.

Le jour de son départ de Zitacuaro, le bataillon coucha à Chorcados. Le lendemain, la marche fut reprise et l'on atteignit Cocomesco; la 4e compagnie se conforma à ce mouvement, en envoyant l'une de ses sections dans cette dernière localité et en poussant l'autre jusqu'à la Gavia. Le 3 juin, le commandant de Leuchey, avec les 1re, 2e et 3e compagnies, fit une pointe vers Los-Ahocados, où se trouvaient quelques guérilleros, qui s'enfuirent précipitamment. Il avait laissé la 5e compagnie à l'Assomption de Molacatepel pour protéger un convoi d'argent; quant à la 4e, elle avait une section qui gardait les bagages à Cocomesco, et une autre qui venait d'arriver à Toluca. Le 4, la 5e compagnie rejoignit le gros du bataillon à Los-Ahocados, et les quatre compagnies réunies sur ce point rentrèrent à Cocomesco. Là le commandant apprit que Regulès, trompant la vigilance du général Mendez, s'était présenté devant Zitacuaro, en avait chassé la garnison mexicaine et rasé les quelques travaux qu'on y avait exécutés. Il revint en toute hâte sur ses pas avec les 1re, 2e, 3e et 5e compagnies, et rentra sans coup férir dans Zitacuaro, où vinrent le rejoindre les deux sections de la 4e compagnie. On travailla jour et nuit à remettre les fortifications en état; les fuyards du bataillon mexicain rentrèrent peu à peu, et, au bout de quelques jours, le poste se trouva de nouveau en état de résister à une agression. Tout en s'occupant de cette réin-

stallation, le commandant de Leuchey, à la tête d'une colonne légère composée d'une section de la 2e compagnie, d'un peloton monté et de vingt-cinq auxiliaires mexicains, exécutait, le 9 juin, une sortie sur le village de San-José-Molacatepel, y surprenait un détachement ennemi, lui tuait deux hommes, lui en blessait un grand nombre et le dispersait complètement. A la suite de ce coup de main, qui semblait de nouveau avoir rendu la sécurité au pays, il reprit le chemin de Toluca, laissant le bataillon mexicain seul dans Zitacuaro.

Le 13, le bataillon de Tirailleurs campait de nouveau à Cocomesco. Le 14, il se porta à l'Ascension de Molacatepel, où il fit séjour les 15, 16 et 17; le 18, il arriva à la Gavia. Le 19, l'état-major, deux compagnies et deux pelotons de la compagnie montée poussèrent jusqu'à Toluca; les autres compagnies restèrent à la Gavia. On pensait enfin prendre quelques jours d'un repos dont le besoin commençait à se faire sérieusement sentir, quand tout à coup on apprit que Zitacuaro était encore attaqué par les forces du général Ugalde. Pour la deuxième fois, nos compagnies durent revenir sur leurs pas. Le 21, le groupe de la Gavia, qui se trouvait le moins éloigné, rétrograda sur l'Ascension de Molacatepel, et, le 23, arriva à Zitacuaro, où il fut rejoint deux jours après par celui qui se trouvait à Toluca.

Dès le lendemain 24, le commandant de Leuchey se mit à la recherche de l'ennemi, qui, selon son habitude, s'était empressé de fuir à l'approche des Tirailleurs. Il l'atteignit, échangea avec lui quelques coups de fusil, le mit en pleine déroute, et, comme représailles, livra aux flammes les villages de San-Francisco-Filopetec, de San-Andres et l'hacienda del Bosque. Le 25, deux compagnies se portèrent à San-Felipe pour protéger l'arrivée d'un détachement mexicain destiné à renforcer la garnison. Ce détachement arriva le soir même et fut fondu avec le bataillon auxiliaire, qui, dans la dernière attaque qui avait été dirigée contre la place, s'était assez bien conduit.

Le 26, les Tirailleurs algériens reprirent, pour la troisième et dernière fois, le chemin de Toluca. Les cinq compagnies s'arrêtèrent le soir à l'Ascension de Molacatepel, et, le 27, arrivèrent à la Gavia. Le 28, deux d'entre elles restèrent dans cette localité, pendant que les trois autres et l'état-major allaient s'établir à Toluca.

Le 12 juillet, vint l'ordre de rentrer à Mexico. Les deux compagnies restées à la Gavia rejoignirent à Toluca le 13, et, le 15, eut lieu le départ de tout le bataillon. Le soir, on arriva à Ixlahura, et, le 16, à Tamayaoya. Le 17, on fit la grand'halte à l'hacienda de Mayorasco. A ce moment, le commandant de Leuchey fut prévenu qu'une troupe d'infanterie et de cavalerie ennemies, ignorant la présence des Français, arrivait pour s'établir à la même hacienda. Il fit immédiatement monter à cheval deux pelotons de cavalerie, donna l'ordre à une section de la 2e compagnie d'appuyer leur mouvement, et se jeta à la recherche des Mexicains, qu'il ne tarda pas à atteindre, et dont il détruisit l'infanterie près d'un rancho situé à quelques kilomètres de Mayorasco. Il continua ensuite, pendant quinze kilomètres, la poursuite de leur cavalerie avec les deux pelotons montés, la sabra, la dispersa, et rentra à l'hacienda après avoir tué vingt-deux hommes à l'ennemi, pris douze chevaux, des fusils, des armes, des munitions.

Le 18, le bataillon reprit sa marche et alla coucher au moulin du rio Undo; le 19, il arrivait à Mexico.

Pendant que les cinq premières compagnies donnaient ainsi, dans le Michoacan, une si haute idée de ce que peut une troupe dont le dévouement n'est jamais au-dessous des difficultés même les plus imprévues, la 6e compagnie, que nous avons vue repartir pour les Terres chaudes de Vera-Cruz, faisait dans ce pays un service des plus pénibles, consistant dans une poursuite continuelle des guerilleros qui troublaient la sécurité de nos communications entre Cordova et Paso-del-Macho. Du 18 mars au 1er mai, elle avait, conjointement avec le bataillon nègre égyptien et quelques Mexicains alliés, fait une longue et fatigante expédition dans le sud de l'État de Vera-Cruz, dans le but de rejeter au loin les bandes dissidentes du colonel Garcia. Cette opération s'était terminée avec succès, et la compagnie était ensuite rentrée à Paso-del-Macho, d'où elle n'avait pas tardé à revenir à Cordova. Le 20 juillet, c'est-à-dire le lendemain de sa rentrée à Toluca, la compagnie montée (3e) quittait Mexico pour aller la rejoindre; les autres devaient à leur tour prendre cette direction, mais auparavant on leur accordait un repos qu'elles avaient bien mérité.

La situation générale, que nous avons vu si peu satisfaisante à la fin de l'année 1864, avait empiré au point de devenir alarmante dès les premiers mois de 1865. Chaque jour les progrès des libéraux resserraient plus étroitement le cercle d'investissement qui se formait autour du territoire occupé par nos postes. Impuissant à se maintenir au moyen de ses propres ressources, l'empire de Maximilien ne subsistait plus que par la France, qui, lasse à son tour des sacrifices en hommes et en argent que lui coûtait cette guerre qui devenait de plus en plus impopulaire, songeait maintenant à rappeler ses troupes et à abandonner le pays à son propre sort. Déjà les États-Unis, auxquels la fin de la guerre de sécession venait de rendre une entière liberté de mouvements, commençaient à peser de tout leur poids dans la balance politique en faveur de Juarez, qu'ils reconnaissaient comme le seul légitime chef du gouvernement mexicain; des complications pouvaient surgir d'un moment à l'autre; d'autres plus graves existaient à l'état latent par suite de la mésintelligence qui était survenue entre le maréchal Bazaine et l'empereur Maximilien; il fallait donc prévoir, à courte échéance, l'intervention d'un dénouement que les moins pessimistes ne se dissimulaient plus.

Le 13 août, l'état-major du bataillon et les quatre compagnies qui se trouvaient à Mexico quittèrent cette ville pour se rendre à Cordova. C'était pour toujours que les Tirailleurs algériens abandonnaient la région des hauts plateaux : leur séjour dans les Terres chaudes devait se prolonger jusqu'à leur embaquement pour l'Algérie. On arriva à destination le 27. Dès le 29, les compagnies furent ainsi réparties : la 1re, une section à Paso-del-Macho et l'autre à Camarone; la 3e, à Cordova; la 4e, à la Soledad; la 5e, à Cordova; la 6e à la Soledad. Vingt hommes de l'escadron étaient détachés à Orizaba. L'état-major se trouvait à Cordova.

Pendant toute la durée du mois de septembre, il n'y eut d'autre changement que celui de la 4e compagnie, qui rentra à Cordova le 11. Vers la fin

d'octobre, l'état-major, les 1re et 2e compagnies et une section de la 5e furent concentrées à Vera-Cruz; l'autre section de la 5e fut détachée à la Tejeria. Dans le courant de ces deux mois, la fièvre jaune fit de cruels ravages dans la plupart des postes désignés ci-dessus. Le nombre des victimes s'éleva à cent trente sur six cents hommes environ que comptait encore le bataillon. Parmi ces dernières se trouvaient quatre officiers.

Le restant de l'année 1866 s'écoula sans amener d'événement important; quelques surprises de guérillas, des courses et des fatigues continuelles dans le but d'assurer le passage des convois, tel fut le bilan de cette période, pendant laquelle les Tirailleurs continuèrent à occuper Vera-Cruz, Paso-del-Macho et la Tejeria. Le 1er décembre, le capitaine Senac, du 2e régiment, tomba avec huit Tirailleurs dans une embuscade près de Paso-del-Macho. Il perdit deux hommes tués et trois blessés, mais parvint cependant à se dégager de ce mauvais pas. Quelques jours après il prit sa revanche en allant attaquer Pueblo-Viego, occupé par les libéraux, et en faisant subir à ceux-ci des pertes considérables.

Un décret du 21 décembre vint nommer le commandant Guyot de Leuchey au grade de lieutenant-colonel. Ce n'était là qu'une juste récompense des brillants services rendus par cet officier depuis qu'il se trouvait à la tête du bataillon de Tirailleurs algériens. Ce fut le commandant Clemmer, du régiment étranger, qui fut désigné pour le remplacer. M. Clemmer avait été pendant longtemps capitaine au 3e régiment, et était parti pour le Mexique avec le détachement fourni par ce dernier.

Le 6 janvier 1867, le bataillon, sous les ordres du capitaine Cailliot, adjudant-major, fut envoyé à Medellin, tombé au pouvoir des juaristes par suite de la défection d'un escadron mexicain. Arrivés à Jamapa, les Tirailleurs se joignirent à la contre-guérilla du colonel de Galliffet. Ce dernier ayant pris le commandement de l'expédition, on se porta immédiatement sur la ville, qui fut précipitamment évacuée par les dissidents. Mais, se jetant à leur poursuite avec la cavalerie et la compagnie montée du capitaine Brault, le colonel les atteignit à quatre kilomètres de là, et, malgré la supériorité de leur nombre, les mit en pleine déroute. Cet engagement devait être le dernier auquel allaient assister les Tirailleurs algériens sur la terre du Mexique.

L'ordre du rapatriement du corps expéditionnaire était arrivé; toutes les troupes rétrogradaient vers Vera-Cruz, où leur embarquement devait s'effectuer successivement au fur et à mesure de l'arrivée des transports envoyés de France à cet effet. En vue de ce départ, les compagnies de Tirailleurs détachés à Paso-del-Macho et à Tejeria, furent relevées par des garnisons mexicaines et rallièrent les autres à Vera-Cruz. Avant de se séparer du bataillon, qu'il avait toujours apprécié d'une façon toute particulière, le commandant en chef lui adressa un ordre d'adieux qui se résumait ainsi :

« Officiers et soldats,

« Plus qu'aucune autre troupe, le bataillon de Tirailleurs algériens a pris sa large part des travaux et des luttes de l'expédition du Mexique; partout où il y a eu de rudes combats à livrer, partout où il a fallu poursuivre d'insaisis-

sables ennemis par des marches continuelles, partout où il a fallu affronter le climat meurtrier des tropiques, les Tirailleurs ont soutenu glorieusement l'honneur du nom français. Toujours ils ont déployé la plus grande bravoure en face de l'ennemi, la plus héroïque abnégation devant la mort sans écho des ambulances.

« Retournez dans votre patrie, braves Tirailleurs, fiers du devoir accompli. Vos frères d'armes de l'armée d'Afrique vous attendent pour vous féliciter de vos exploits sur la terre lointaine du Mexique.

« Mexico, le 4 janvier 1867.

« Le maréchal commandant en chef,

« Signé : BAZAINE. »

Le départ des Tirailleurs devait s'effectuer en trois détachements, chacun comprenant les hommes du même régiment.

Le 20 février, le commandant Clemmer vint prendre le commandement du bataillon. Le 22, eut lieu le départ du détachement d'Oran; le 26, de celui d'Alger; celui de Constantine s'embarqua le 28 sur l'*Eure,* qui prit la mer le lendemain 1er mars, et arriva à Philippeville le 9 avril. Le 17 avril, les Tirailleurs du 3e régiment qui avaient pris part à l'expédition du Mexique rentraient à Constantine aux acclamations de la population.

Le bataillon provisoire de Tirailleurs algériens, parti d'Alger le 9 septembre 1862, avait été licencié d'une façon officielle à la date du 8 avril 1867. L'absence de ce bataillon avait duré cinquante-cinq mois, pendant lesquels il n'avait cessé de prendre part aux opérations actives, aux marches, aux combats, aux travaux dont le Mexique avait été le théâtre, concourant aux services les plus divers, aux missions les plus périlleuses, occupant les postes les plus malsains, et donnant partout les preuves d'une solide discipline et d'un infatigable dévouement alliés à une bravoure qui avait toujours provoqué la crainte et l'admiration de l'ennemi. Ainsi que le disait le maréchal commandant en chef, aucune troupe ne s'était plus prodiguée que les Tirailleurs algériens; tour à tour fantassins ou cavaliers, dans ces deux rôles ils avaient également su déployer leurs incomparables qualités : cette audace mêlée de ruse, de patience parfois, cette science ou plutôt ce profond instinct de la guerre, qui en avait fait de si remarquables éclaireurs devant Sébastopol, de si redoutables soldats de montagne en Kabylie.

CHAPITRE XII

Opérations en Algérie pendant les années 1864 et 1865. — Colonne du Tuggurt. — Colonne de l'est. — Insurrection de 1864. — Mesures prises pour arrêter ses progrès dans la province de Constantine. — Opérations des colonnes Briand, Gandil et Seroka. — Le colonel de Lacroix prend le commandement des troupes réunies à Bou-Saâda. — Combat de Teniet-er-Ribh. — Attaque du camp de Dermel. — Mouvements combinés des colonnes Yusuf et de Lacroix. — Fin des opérations actives. — Ravitaillement de Laghouat. — Colonne mobile de Bou-Saâda. — Le colonel de Lacroix est nommé général, et le lieutenant-colonel Gandil colonel. — Colonne d'observation de Bou-Saâda. — Marche de la colonne Seroka sur Ouargla. — Colonne de Takitount. — Combats des 24 novembre 1864, 20 mars et 4 avril 1865.

Afin de suivre les détachements du 3e Tirailleurs dans les lointaines et glorieuses expéditions du Sénégal, de la Cochinchine et du Mexique, nous avons laissé l'historique de la portion du régiment restée en Algérie à la fin de l'année 1863.

A cette époque, la province de Constantine jouissait d'une parfaite tranquillité. Les premiers mois de l'année 1864 s'écoulèrent sans modifier cet état de choses, sans que rien vînt même faire supposer qu'il ne dût pas se continuer indéfiniment. L'ordre régnait partout, nos relations avec les chefs indigènes semblaient des meilleures, les tribus se livraient régulièrement à leurs travaux habituels; tout, en un mot, respirait le calme et la paix. On en était à croire à la soumission complète et désormais certaine de l'Algérie, quand tout à coup un fait grave, survenu dans la province d'Oran, vint profondément agiter les esprits. Nous voulons parler de l'assassinat du lieutenant-colonel Beauprêtre.

Cet officier supérieur était commandant du cercle de Tiaret lorsque, au mois de mars, les Ouled-Sidi-Cheiks commençant à donner quelques inquiétudes et à laisser deviner quelques indices de rébellion, il se porta contre eux avec son goum et quelques spahis. Arrivé au milieu des dissidents, il fut trahi par son escorte, surpris dans son camp et lâchement tué par ses ennemis.

L'effet produit par ce coupable attentat fut immédiat : tout le sud de la province d'Oran se mit en insurrection. Cependant, malgré l'émotion qui ré-

gnait dans les autres, malgré la facilité extraordinaire avec laquelle les tribus sahariennes obéissent à un mot d'ordre parti d'un point quelconque des immenses espaces qu'elles parcourent journellement, la révolte ne semblait pas devoir sortir de son foyer, ou tout au plus du sud de la province d'Alger. L'opportunité de mesures préventives ne s'en faisait pas moins sentir dans toute l'étendue de nos possessions, et, pour ce qui concernait la province de Constantine, le général Desvaux, qui commandait alors la division, connaissait trop bien les populations de l'Oued-R'rir et de l'Oued-Souf pour ne pas juger de l'utilité de les faire spécialement surveiller. Aussi, dès les premiers jours d'avril, le colonel Seroka, commandant la subdivision de Batna, eut-il mission d'organiser une colonne et de se porter avec elle à Tuggurt.

Dans la composition de cette dernière devait entrer un bataillon de marche de Tirailleurs algériens, sous les ordres du commandant Mercier de Sainte-Croix. En conséquence, la 4e compagnie du 1er bataillon (lieutenant Corréard), la 7e du 2e (lieutenant Boswiel) et la 7e du 3e quittèrent Constantine le 12 avril, et arrivèrent le 15 à Batna.

Le 18, la colonne se mit en route se dirigeant sur Biskra, où elle prit la 2e compagnie du 1er bataillon (capitaine Berthomier). Arrivée à Tuggurt le 30 du même mois, elle y séjourna quelque temps, parcourant les oasis des environs; puis elle reprit le chemin de Batna et rentra dans ce poste dans les premiers jours de juillet, sans avoir remarqué nulle part ni dispositions hostiles ni symptômes de soulèvement. La 2e compagnie du 1er bataillon avait été laissée à Biskra au passage; les trois autres rentrèrent à Constantine le 18 juillet.

En même temps que le colonel Seroka assurait ainsi, pour le moment du moins, la tranquillité autour de nos postes du sud, le général d'Exéa, commandant la subdivision de Bône, faisait le long de la frontière tunisienne, et particulièrement dans les environs de Tebessa, l'excursion qu'on avait l'habitude d'y faire chaque année, autant pour y maintenir l'ordre que pour refouler sur leur territoire certaines tribus de la Régence dont les empiètements tendaient constamment à se renouveler. Cette colonne s'organisa à Souk-Arras. Deux compagnies de Tirailleurs, les 1re (capitaine Vivenot) et 3e (capitaine Lacroix) du 3e bataillon, furent désignées pour en faire partie.

A cet effet, elles quittèrent Bône le 27 mai, sous les ordres du commandant Seriziat, et arrivèrent à Souk-Arras le 31. Là se réunirent successivement un bataillon du 4e de ligne, deux du 63e, un du 83e, deux escadrons de chasseurs d'Afrique, un de chasseurs de France, un autre de spahis et une section d'artillerie, soit environ trois mille hommes.

Ces troupes quittèrent Souk-Arras le 17 juin, et arrivèrent à Tebessa le 25; elles rayonnèrent quelques jours autour de cette ville pour rassurer les tribus, et les défendre au besoin contre les incursions et les vexations des Fraichech et des Ouled-ben-Rhanem, puis elles revinrent sur Souk-Arras et se dirigèrent sur la Calle en suivant la frontière. Il s'agissait de châtier une fraction des Ouled-Ali, qui avaient accueilli à coups de fusil un officier du bureau arabe et son escorte de spahis.

Lorsqu'on arriva sur le territoire des dissidents, ceux-ci avaient déjà passé la frontière pour se réfugier en Tunisie. Les y poursuivre, comme on l'avait

déjà fait d'autres fois, eût été s'engager dans des complications que la gravité des faits n'exigeait nullement; le général se contenta de faire ravager la contrée, et d'ordonner la destruction des habitations et des récoltes de toute la population émigrée. Sur ces entrefaites, un soldat ayant été assassiné à quelques kilomètres du camp par une autre fraction de la même tribu, le goum et les deux compagnies de Tirailleurs furent chargés d'exécuter la même opération sur une plus grande étendue de pays. Les Ouled-Ali essayèrent de s'y opposer, et il s'en suivit sur l'Oued-Rehan un léger combat dans lequel les Tirailleurs eurent un homme blessé.

Le 9 août, la colonne arrivait à la Calle sans avoir eu d'autres difficultés à surmonter. Le lendemain, elle était dissoute, et les deux compagnies du régiment se mettaient en route pour Bône, où elles étaient de retour le 14 août.

Cependant les troubles qui s'étaient manifestés dans la province d'Oran n'avaient pas tardé à prendre une extension inquiétante et à gagner les autres province où ils avaient, en peu de jours, fait de rapides progrès. Il n'y avait pas de doute, c'était bien une insurrection générale qui se déclarait : un souffle de haine et d'indépendance tout à la fois s'était soudain levé au sein de tribus paisibles jusque-là, y avait ranimé toutes les vieilles hostilités et toutes les vieilles espérances, et la révolte agitait maintenant toute la région des Hauts-Plateaux, menaçant de pénétrer en Kabylie et de donner la main à un important soulèvement en Tunisie. De toutes parts avaient surgi de faux chérifs; de tous côtés s'étaient répandus des prédicateurs de guerre sainte, dont le fanatisme s'aidait de toutes sortes de jongleries pour exciter l'enthousiasme en proclamant l'extermination des Français et le triomphe définitif de l'islam; partout les intrigants et les mécontents, plus nombreux qu'on ne les supposait, travaillaient activement ces dispositions belliqueuses de la population, en flattant au besoin l'ignorance de celle-ci.

Devant cette situation, qui, dans la province de Constantine, semblait de jour en jour devenir particulièrement grave, le général Périgot, qui venait de remplacer le général Desvaux, s'occupa immédiatement d'assurer la sécurité de nos postes en organisant de nombreuses colonnes, dont quelques-unes, dites d'*observation*, devaient se contenter de surveiller le pays, pendant que les autres parcourraient le territoire des tribus qui s'étaient ouvertement révoltées. Ces opérations, qui devaient durer près d'une année, allaient embrasser tout le sud de la province, toute la région de l'ouest et une grande partie de la Kabylie. Nous n'allons ici ne nous occuper que de celles concernant le 3e Tirailleurs.

Dans le courant de la première période de la campagne, le régiment fut appelé à fournir des contingents à quatre des principales colonnes qui furent formées. Ces dernières étaient : 1° une colonne, dite d'Ouargla, commandée par le colonel Seroka et devant se réunir à El-Badj, à moitié chemin de Biskra à Tuggurt; 2° une colonne de cavalerie, envoyée à Bou-Saâda sous les ordres du lieutenant-colonel Briand, du 3e chasseurs de France; 3° la colonne du Hodna, organisée à Sétif par le lieutenant-colonel Gandil, du 3e Tirailleurs,

et placée plus tard, ainsi que les deux précédentes, sous le commandement supérieur du colonel le Poittevin de Lacroix; 4° la colonne d'observation de Takitount.

Voici quelles furent les compagnies qui entrèrent dans la composition de chacune de ces colonnes, ainsi que le lieu et la date de leur départ pour se rendre à chaque point de concentration :

1° *Colonne Seroka, dite colonne d'Ouargla.*

(Deux compagnies, sous les ordres du capitaine-adjudant-major Cailliot).

2e compagnie	du 1er	bataillon,	partie	de Biskra le 17 août.
6e	—	du 1er	—	de Constantine le 29 août.

2° *Colonne Briand (réunie ensuite à la colonne Gandil).*

(Une compagnie, commandée par le capitaine Gabrielli).

2e compagnie du 2e bataillon, partie de Bou-Saâda le 7 septembre.

3° *Colonne Gandil, dite colonne du Hodna.*

(Huit compagnies organisées en deux bataillons : 1er, commandant de Sainte-Croix; 2e, capitaine Vivenot).

4e compagnie	du 1er	bataillon,	partie	de Constantine le 29 août.
5e	—	du 1er	—	de Constantine le 29 août.
4e	—	du 2e	—	de Bordj-bou-Arréridj le 7 septembre.
7e	—	du 2e	—	de Constantine le 29 août.
1re	—	du 3e	—	de Bône le 22 août.
2e	—	du 3e	—	de Bône le 22 août.
3e	—	du 3e	—	de Bône le 22 août.
7e	—	du 3e	—	de Sétif le 29 août.

4° *Colonne d'observation de Takitount.*

(Quatre compagnies formant un bataillon, sous les ordres du capitaine Desmaison).

1re compagnie	du 2e	bataillon,	partie	de Constantine le 29 août.
3e	—	du 2e	—	de Bougie le 29 août.
5e	—	du 2e	—	de Bougie le 1er juillet.
6e	—	du 2e	—	de Bougie le 1er juillet.

Soit un total de quinze compagnies, représentant un effectif de mille cinq cents hommes environ.

L'insurrection semblait avoir pour centre la région du Hodna, et s'étendait sur tout le pays compris dans le triangle M'Sila, Aumale et Bou-Saâda, avec des ramifications vers Bordj-bou-Arréridj et en Kabylie. Déjà les troupes de la province d'Alger, sous la direction supérieure du général Yusuf, parcouraient les cercles d'Aumale, de Boghar et de Djelfa; en se hâtant vers M'Sila et Bou-Saâda, on pouvait espérer enfermer les dissidents entre les forces convergentes des deux divisions. Malheureusement quelques hésitations qui se produisirent au début des opérations ne permirent pas de donner à ce plan l'ensemble qu'il eût fallu dans son exécution.

La colonne Gandil commença la première son mouvement; le 5 septembre, elle quitta Sétif, et, le lendemain, arriva à Bordj-bou-Arréridj, d'où elle repartit le 7, se dirigeant sur M'Sila, qu'elle atteignit le 9. On s'attendait à y trouver la colonne Briand ou tout au moins des renseignements faisant connaître son départ de Bou-Saâda. Au lieu de cela, circulait parmi les Arabes une nouvelle qui aurait pu paraître alarmante s'il n'avait fallu faire la part de l'exagération; d'après eux, cette colonne avait été surprise par les dissidents, et, complètement battue, s'était vue obligée de rentrer à Bou-Saâda, où maintenant elle se trouvait bloquée. Justement inquiet, le colonel Gandil fit aussitôt prendre de sérieuses informations, et bientôt les faits se trouvèrent rétablis dans toute leur vérité. Voici ce qui s'était passé. Sorti de Bou-Saâda le 7 septembre, avec trois escadrons de cavalerie, deux compagnies d'infanterie dont une de Tirailleurs algériens (2ᵉ du 2ᵉ) et deux pièces de canon, le colonel Briand était arrivé le lendemain 8 sur l'Oued-Chellal. Là il avait appris que les Ouled-Mâdhi l'attendaient en armes au puits de Dayet-el-Heubarra; trompé par des renseignements exagérés qui lui représentaient tout le Hodna soulevé, la ville de M'Sila et tout le pays en insurrection jusqu'à Bordj; persuadé par des rapports malveillants qu'il n'y avait pas à compter sur la fidélité du bach-agha à notre cause; ignorant enfin le mouvement vers M'Sila qu'exécutait à ce moment la colonne Gandil, il s'était cru trop faible pour percer la masse de ses ennemis, et, après une escarmouche de deux heures, livrée sans succès ni pertes, il s'était replié sur Baniou et Bou-Saâda.

Il n'en fallut pas davantage, aux yeux de ces populations crédules et fanatiques, pour leur laisser croire que les rebelles venaient de remporter une grande victoire; le bruit s'en répandit avec une rapidité extraordinaire, et la plupart des tribus qu'une certaine hésitation maintenait encore dans le devoir se jetèrent aussitôt dans le mouvement insurrectionnel. Au bout de quelques jours, tout le Hodna fut en feu; la situation, de grave qu'elle était, pouvait devenir critique : il n'y avait pas une minute à perdre pour conjurer le danger.

Ce qui importait d'abord, c'était la jonction des colonnes Briand et Gandil. Des ordres furent donnés dans ce sens, et le colonel Briand, se remettant en route, arriva le 14 septembre à M'Sila sans avoir eu, malgré les nombreux contingents qui parcouraient le pays, de combat sérieux à livrer. Ce mouvement eut pour résultat immédiat de rejeter le gros des insurgés du côté du Sebkha-Zahrez, et de dégager ainsi la plus grande partie du Hodna.

Pendant ce temps, le colonel Seroka avait été arrêté dans son mouvement de Biskra vers le sud et rappelé dans le Tell. Il revint à marches forcées,

avec toute sa colonne, comprenant deux compagnies de Tirailleurs, quatre compagnies d'élite du 66° et cinq escadrons de cavalerie, et, le 16 septembre, arriva à son tour à M'Sila, où il prit le commandement de toutes les troupes qui s'y trouvaient alors réunies, troupes dans lesquelles entraient onze compagnies du régiment. Le 18, il en repartit avec les trois colonnes pour se rendre à Bou-Saâda, qu'il atteignit le 20, sans avoir eu à tirer un seul coup de fusil.

La région dans laquelle il s'agissait maintenant d'aller combattre l'insurrection était peu connue; on la savait seulement difficile, peu habitée, et protégée au sud par le vaste massif du Medjedel, dont on ignorait absolument la topographie. Les Arabes alliés prétendaient que dans cette partie elle était inexpugnable pour une colonne aussi faible en infanterie, d'autant plus que les insurgés avaient appelé les gens de Boghar, de Djelfa et d'Aumale, et qu'ils devaient être en nombre pour garder les principaux défilés. Rendu prudent par ces renseignements, dont la plupart étaient erronés ou volontairement exagérés, le colonel Seroka demanda des renforts au général de division, et ne voulut rien entreprendre avant l'arrivée du colonel le Poittevin de Lacroix, désigné pour prendre la direction supérieure des opérations.

Cette circonspection, dont on ne saurait cependant contester la sagesse, avait un grand défaut, celui de manquer d'opportunité. Chaque jour de retard ajoutait plus à la force et à la confiance de l'ennemi, que nous ne pouvions gagner par l'appoint des renforts attendus : il fallait agir vite, frapper l'imagination des populations, prendre une vigoureuse offensive, et détruire ainsi la légende d'impuissance qui s'était rapidement établie à notre égard après l'événement survenu à la colonne Briand. Un fait vint bientôt démontrer ce qu'une telle prudence avait d'exagéré.

Le 22 septembre, le commandant de Sainte-Croix, ayant sous ses ordres le goum et un bataillon de Tirailleurs algériens, fut envoyé à environ dix kilomètres du camp pour exécuter une razzia sur une fraction des Ouled-Sidi-Brahim. A la suite d'une marche rapide, faite de nuit dans le lit de l'Oued-Maïter, il faillit surprendre un fort parti d'insurgés au col de Tessa. Ceux-ci s'enfuirent précipitamment en nous abandonnant une partie de leurs troupeaux. Il aurait été facile de les poursuivre, de les atteindre, de leur tuer du monde; mais les instructions du colonel Seroka étaient formelles, et le commandant de Sainte-Croix dut, bien contre son gré, arrêter son mouvement et reprendre le chemin de Bou-Saâda.

Le même jour arriva le colonel de Lacroix. N'envisageant pas la situation au même point de vue que son prédécesseur, il se prononça aussitôt pour une marche en avant. Calculant, en effet, que les renforts demandés au général n'arriveraient pas avant dix ou douze jours; convaincu que le temps perdu et cette inactivité apparente ne feraient qu'exalter l'audace de l'ennemi et lui donner de nouveaux adhérents, il résolut de commencer immédiatement les opérations avec les seules forces qu'il avait sous la main. En conséquence, le 26, il écrivit au général Yusuf afin de lui proposer un mouvement simultané pour surprendre et envelopper les tribus révoltées. Le général se porterait rapidement aux débouchés d'Aïn-Khala, sur l'Oued-Medjedel, et de Raïam-

Chergui, au sud de l'extrémité ouest du Sebkha-Zahrez, pendant que lui, le colonel de Lacroix, arriverait par Bordj-Medjebel, fermant ainsi la porte de la souricière où il pensait que se réfugieraient les rebelles avec leurs femmes, leurs tentes, leurs richesses et leurs troupeaux.

Jugeant que la réponse ne se ferait pas longtemps attendre, le 29, le colonel se mit lentement en marche par le chemin de Dermel, faisant répandre le bruit qu'il rejoignait le général Yusuf du côté de Djelfa, et que les opérations offensives ne commenceraient qu'après cette concentration et probablement du côté d'Aïn-Rich. Un mouvement vers Selim, déjà prononcé par le général Yusuf, devait tromper l'ennemi et le laisser sans inquiétude pour ses derrières, en lui faisant croire que le bruit répandu était vrai.

Le 30, la colonne campa à Dermel, village situé sur l'oued de ce nom, à dix-huit kilomètres au sud-ouest de Bou-Saâda. De ce point, la colonne pouvait en deux jours se porter à Bordj-Medjebel, et par suite concourir aux opérations du général Yusuf dès qu'on aurait la réponse de celui-ci.

En apprenant notre mouvement, les insurgés s'étaient rapprochés jusqu'à Teniet-er-Rihh, dans le but de protéger leurs troupeaux répandus dans la plaine de Temça; bientôt même leurs avant-postes se trouvèrent en présence de nos goums, qui avaient été laissés à la sortie de la gorge de l'Oued-Dermel.

Vers quatre heures et demie du soir, le colonel reçut avis que notre bach-agha, s'étant trop avancé, se trouvait à six kilomètres du camp dans une position fort difficile, ne pouvant ni reculer sans danger, ni attaquer avec quelque chance de succès. Il se faisait tard; on ne pouvait songer à engager une action sérieuse à une telle heure et dans un lieu si peu choisi pour cela. Le lieutenant-colonel de la Jaille, du 3e chasseurs d'Afrique, reçut l'ordre de monter à cheval avec les cinq escadrons de la colonne Seroka, et de se porter au secours du goum en ayant soin d'éviter tout engagement. Cent cinquante Tirailleurs, montés à dos de mulets, devaient appuyer ce mouvement et couvrir la retraite de la cavalerie.

A cinq heures et demie, cette colonne arrivait en face de l'ennemi, qui avait occupé avec son infanterie le col de Teniet-er-Rihh, et déployé sa cavalerie dans la plaine afin de couvrir le chemin de Temça. Au lieu de se conformer aux sages prescriptions qu'il avait reçues, le colonel de la Jaille crut devoir repousser les rebelles avant de commencer sa retraite. Disposant sa cavalerie en deux groupes, il fit aussitôt charger l'ennemi de face et de flanc. En un instant la plaine fut balayée; mais les cavaliers arabes allèrent se réfugier près de leur infanterie, et deux escadrons qui essayèrent de les y poursuivre furent ramenés à leur tour après avoir été cruellement décimés.

Le jour baissait, le commandant de la colonne appela à lui les cent cinquante Tirailleurs algériens, qu'il avait jetés sur la droite, les déploya perpendiculairement à la route et fit sonner la retraite. Celle-ci s'opéra en bon ordre; soit que les Arabes eussent trop souffert dans ce combat de cavalerie, soit que l'apparition soudaine d'une troupe d'infanterie leur fit craindre quelque embuscade, contre leur habitude, ils ne nous poursuivirent pas. Les Tirailleurs n'eurent donc qu'à protéger, par quelques feux exécutés avec un grand sang-froid, le mouvement rétrograde de nos escadrons, sans en arriver à un

engagement soutenu; l'un d'eux, le sergent M'Hamed-ben-M'Hamoud, allait cependant trouver l'occasion de se signaler par un acte de bravoure inspiré par le plus noble dévouement.

En se portant sur la ligne, ce sous-officier aperçoit un blessé laissé sur le champ de bataille, à cent mètres de l'ennemi. N'écoutant que son courage, il se porte résolument en avant avec quelques hommes qu'entraîne son exemple, essuie plusieurs coups de feu et revient, rapportant deux chasseurs grièvement blessés, qu'il arrache ainsi à une atroce agonie.

A huit heures du soir, le détachement du colonel de la Jaille rentrait au camp.

Le combat de Teniet-er-Rihh était un insuccès et une faute : un insuccès, car malgré les pertes que nous avions subies [1], l'ennemi n'avait pu être délogé de ses positions; une faute, car il allait encore augmenter la confiance des rebelles et grossir les difficultés déjà assez nombreuses qu'avaient créées nos précédentes hésitations. Les Arabes en exploitèrent habilement la nouvelle, en la semant avec autant d'éclat que d'exagération. L'effet en fut immédiat; de toutes parts des tribus, jusque-là incertaines, envoyèrent de nouveaux contingents; l'enthousiasme des insurgés fut à son comble, leur audace ne connut plus aucune borne. Chose inouïe dans les fastes de la guerre d'Afrique, on allait les voir attaquer en plein jour, et dans des positions formidables, un camp défendu par deux mille hommes et cinq pièces de canon.

Le camp de Dermel avait été assis sur la rive droite de l'oued de ce nom, qui, en cet endroit, est très encaissé, et s'étendait sur un espèce de plateau coupé de distance en distance d'étroits ravins formant de vastes fossés. La première face, occupée par l'infanterie de la colonne Gandil, et comprenant deux bataillons de Tirailleurs et un autre du 63e, se trouvait placée perpendiculairement à la rivière, face à la direction par où l'on attendait l'ennemi; la deuxième, directement sur la rivière, était constituée par l'infanterie Seroka; la troisième, parallèle à la précédente, regardait les crêtes et se composait de la cavalerie Briand; la quatrième, formée de la cavalerie de la Jaille, bordait un ravin profond, aux flancs abrupts et hérissé de taillis. En prévision d'une surprise, les grand'gardes avaient été doublées et s'étaient couvertes par des remblais et des abatis; le convoi avait reçu l'ordre de se masser dans un ravin, sous la surveillance d'un peloton de cavalerie, avec défense rigoureuse, pour les muletiers et chameliers indigènes, de se lever et de quitter leur emplacement; enfin la plus grande vigilance était recommandée à nos postes les plus avancés.

Mais c'était bien au grand jour que l'ennemi se proposait de se montrer. Le 2 octobre, dès le matin, les crêtes éloignées se couvrirent d'Arabes, qui se mirent à nous observer. Vers onze heures et demie, des masses considérables commencèrent à s'avancer par le chemin de Teniet-er-Rihh. On apercevait au loin, dans la plaine, de longues lignes de cavalerie avec leurs étendards déployés, puis de grandes bandes de fantassins marchant avec un certain ordre et couvrant les flancs de l'étroite vallée de l'Oued-Dermel. L'ar-

[1] Dans ce combat, la cavalerie avait eu dix tués, dont deux officiers, et dix blessés. Six cadavres étaient restés entre les mains de l'ennemi.

tillerie prit position : deux pièces furent placées en avant des deux bataillons de Tirailleurs, deux autres à l'angle formé par les première et deuxième faces, la cinquième en avant de la cavalerie de la Jaille.

A midi, l'attaque commença; plus de deux mille fantassins et mille cavaliers se ruèrent sur le camp, une partie cherchant à pénétrer par le lit de la rivière, l'autre se portant de front contre la ligne des grands'gardes des Tirailleurs algériens. Quelques obus, dirigés le long de l'Oued-Dermel, arrêtèrent court ceux qui avaient pris ce chemin, et les rejetèrent vers la gauche de la première face; mais là ils rencontrèrent des postes doublés, retranchés dans de fortes positions, et une compagnie entière, celle du capitaine Gabrielli (2e du 2e), déployée en avant de la section d'artillerie. Sur ce point, une vive fusillade se trouva aussitôt engagée. La deuxième face avait aussi à répondre à un feu assez violent, mais les troisième et quatrième n'étaient pas inquiétées.

Cette lutte, tout à notre avantage, continua ainsi pendant une heure environ; enfin, les Arabes ne se décidant pas à se retirer, le colonel de Lacroix fit porter les deux bataillons de Tirailleurs en avant. Ceux-ci, qui depuis longtemps frémissaient d'impatience, se précipitèrent en poussant un long cri de joie, suivi bientôt d'un autre plus sauvage, plus terrible, qui suffit à rendre hésitantes les masses confuses de l'ennemi, en y semant un effroi qui devint de la panique, dès que la baïonnette menaçante de nos soldats eut commencé à fouiller dans ce tourbillon humain. De ce moment, la fuite des rebelles commença sur tous les points; elle s'effectua avec une telle rapidité, qu'ils eurent bientôt complètement disparu, et que la cavalerie elle-même dut renoncer à une poursuite qui l'aurait entraînée beaucoup trop loin du camp.

C'était un coup mortel que celui que venait de recevoir l'insurrection; les échecs des 8 et 30 septembre étaient non seulement vengés, mais notre prestige, notre force, notre autorité se relevaient plus grands que jamais aux yeux des populations effrayées. Les pertes de l'ennemi avaient atteint le chiffre énorme de trois cents tués ou blessés; quarante cadavres avaient été abandonnés sur le terrain. De leur côté, les Tirailleurs comptaient quatre hommes tués et douze blessés.

La réponse du général Yusuf était arrivée; il adoptait tout le plan proposé par le colonel de Lacroix; le 5, sa colonne camperait à Aïn-Khala. Le colonel n'avait pas de temps à perdre pour se trouver au rendez-vous; le 4, il leva le camp de Dermel et se dirigea sur Temça, par la route qui franchit le défilé de Teniet-Zebbech. A trois kilomètres environ avant d'arriver à ce point, les spahis d'avant-garde signalèrent dans la plaine de nombreux troupeaux qui paissaient. Cette découverte, qui aurait paru toute naturelle dans un autre moment, sembla au colonel cacher une ruse dont il était prudent de se méfier. Ces troupeaux ne pouvaient-ils pas, en effet, avoir été ramassés là pour servir d'appât, pour nous attirer dans une embuscade que les difficultés du pays auraient rendue désastreuse pour nous? Il était tout au moins sage de prendre quelques précautions. La tête de la colonne fut arrêtée pour faire serrer les autres échelons, puis la marche fut reprise, couverte par de nombreux éclaireurs. Mais rien ne se montra; ce retard allait, au contraire, nous

faire perdre une partie des fruits du combat de Dermel, en donnant aux insurgés le temps de faire filer, dans la direction d'Aumale, par les bords du Zahrez, tout ce qu'ils avaient pu réunir de leurs richesses, entre autres leur gros bétail et leurs chevaux. Le pâté de montagnes du Medjedel, dans lequel on pensait que la révolte chercherait son dernier refuge, était complètement abandonné.

La colonne de Lacroix n'avait plus aucun intérêt à presser sa marche; arrivée à Temça, elle se reposa la journée du 4. Le 5, elle se remit en route et s'arrêta à Bordj-Medjedel. Le lendemain, avec deux escadrons de chasseurs et soixante Tirailleurs, le colonel fit la reconnaissance de ce massif, qu'on avait présenté comme inexpugnable. Il le traversa dans toute sa longueur, et constata que si du côté du lac l'attaque eût, en effet, été difficile et dangereuse à cause de la raideur des pentes, de l'élévation des crêtes et des profondes coupures du terrain, du côté d'Aïn-Khala le sol allait s'abaissant graduellement, s'ouvrait par des plaines et présentait partout à l'assaillant des chemins d'un facile accès.

Ruinées par les nombreuses razzias exécutées sur elles par le général Yusuf, découragées, sans moyen de transport pour fuir, les tribus demandèrent et obtinrent l'aman. Cette soumission, qui mettait fin à la résistance armée des rebelles des cercles d'Aumale et de Bou-Saâda et qui rejetait la lutte dans le sud, était en grande partie l'œuvre de la colonne du Hodna, colonne dans laquelle les Tirailleurs avaient, comme toujours, pris une large part des fatigues et des dangers qui s'étaient présentés.

Les opérations actives des troupes sous les ordres du colonel de Lacroix étaient terminées. Mise à la disposition du général Yusuf, la colonne de Bou-Saâda allait maintenant travailler au ravitaillement de la place de Laghouat, en escortant les immenses convois qu'on organisait à cet effet. Après les émotions de la lutte, la satisfaction enivrante du succès, les efforts noblement récompensés, l'ère des jours d'ennuis et de fatigues sans gloire allait commencer; plus rien de ce qui console le soldat des privations et de la misère ne devait plus trancher la monotonie de cette vie errante au sein d'un pays désolé; plus un seul combat, plus une seule journée de poudre n'allait marquer ces longues étapes sur ces vastes plateaux couverts d'alfa, avec ces interminables files de chameaux et de mulets, ces campements énormes dont on aurait dit une ville fugitive se dressant le soir sur un point quelconque de l'espace et que ne retrouvait plus le lever du soleil, ces nuits passées sous le ciel du désert, nuits pleines de la rumeur confuse qui s'élevait de cette cité bizarre, de cette Babel étrange, de cette arche de Noé, où hommes et animaux jetaient chacun une note différente, où l'Orient et l'Occident se trouvaient confondus : jours mornes que rien ne fixe sur l'orbe mobile du souvenir, jours d'abnégation pour lesquels il faut l'insouciance et le fatalisme du soldat indigène ou l'inaltérable gaieté et l'entrain du troupier français.

Le 15 octobre, le colonel de Lacroix quitta Bordj-Medjedel et revint camper à Temça; le lendemain, il rentrait à Bou-Saâda. Le 18, le colonel Seroka, avec le groupe sous ses ordres, se séparait de lui et reprenait, par Aïn-Rich, la route du sud et d'Ouargla.

Renforcée de douze cents zouaves, la colonne se remit en route le 20 octobre, avec un convoi de deux mille chameaux et se dirigea sur Djelfa, par Sélim et Mouïla. Le 26, elle arrivait à Laghouat. Après un jour de repos, elle reprit sa marche pour revenir sur Djelfa et sur Sélim, où, elle campa de nouveau le sixième jour. Là elle devait attendre un nouveau convoi qu'on préparait à Bou-Saâda. Ce dernier, qui comprenait dix-huit cents chameaux, arriva le 4. Le 5, on partit de nouveau pour Laghouat, qu'on atteignit le 10. Le 12, la colonne reprenait de nouveau le chemin de Djelfa, où le 18, venait la trouver un ordre la rappelant à Bou-Saâda. Le 21, elle installa son camp au pied du Kerdada, entre la ville et l'oasis. A partir de ce moment, et pendant trois mois, elle allait devenir une sorte de colonne mobile, ayant Bou-Saâda comme centre d'action et pour mission de parcourir tout le cercle, afin de faire rentrer les amendes et les impôts et de rétablir l'autorité de nos caïds fortement ébranlée par l'insurrection.

Le 7 décembre, le colonel de Lacroix commença une première tournée que le mauvais temps vint brusquement interrompre à la fin du mois. D'ailleurs, nommé général, il cédait quelques jours après le commandement de la colonne et celui du 3° Tirailleurs au lieutenant-colonel Gandil, promu colonel.

Une deuxième tournée recommença le 22 janvier 1865; mais, le 4 février, les troupes furent encore rappelées à Bou-Saâda par une tourmente de neige et l'impraticabilité des chemins. Elles en repartirent le 7 février, pour en finir avec ces opérations, qui, en effet, se terminèrent le 7.

A partir de ce jour, la colonne Gandil resta sous les murs de Bou-Saâda. Le 27 mars, sept compagnies de Tirailleurs la quittèrent pour se rendre d'abord à Constantine et ensuite à Milah, où s'organisait une brigade destinée à opérer en Kabylie; deux compagnies seulement, les 2° et 4° du 2° bataillon, lui restèrent encore et ne cessèrent, jusqu'au dernier moment, de compter à son effectif. Déjà, à la fin de novembre, elle avait été affaiblie d'un escadron de chasseurs et d'un bataillon de zouaves dirigés sur Sétif. Réduite à un millier d'hommes, elle prit le nom de colonne d'observation de Bou-Saâda, et conserva ce rôle purement spectatif jusqu'au mois de juillet, époque de sa dissolution.

Nous avons laissé la colonne Seroka, dans laquelle se trouvaient les 2° et 6° compagnies du 1er bataillon, en route pour Ouargla. Partie de Bou-Saâda le 18 octobre 1864, elle redescendit dans le Sahara, en faisant des séjours successifs à Mengoub, El-Ouara, Oulm-el-Adem, Dzioua, El-Hadjira, et enfin, le 28 février 1865, arriva à Ouargla, qui venait d'être détaché de la province d'Oran et placé, militairement et administrativement, dans le ressort de celle de Constantine. Il s'agissait d'y installer Ali-bey, caïd de Tuggurt, d'y assurer son autorité, d'établir l'impôt sur de nouvelles bases, et de régler l'administration de l'oasis. Cette mission demanda quinze jours, après lesquels la colonne se dirigea sur Tuggurt, puis sur Biskra, où elle arriva le 12 avril. Diminuée d'une partie de sa cavalerie, elle demeura ensuite dans les mêmes conditions que celle de Bou-Saâda, en observation jusqu'au mois de juillet.

Pendant que les colonnes Gandil, Briand et Seroka, s'unissaient pour com-

battre l'insurrection dans les environs de Bou-Saâda, une autre, d'une moindre importance, s'établissait à Takitount, pour surveiller, avec l'aide des goums, les tribus kabyles environnant les Babors. Ainsi qu'on l'a vu plus haut, cette dernière se composait de quatre compagnies de Tirailleurs algériens, formant un bataillon sous les ordres du capitaine Desmaison.

Arrivé à son poste le 11 octobre 1864, ce détachement eût d'abord à repousser quelques timides tentatives d'attaque de la part des insurgés; puis il ne tarda pas à jouir d'une certaine tranquillité dont il profita pour prendre de bonnes dispositions défensives en vue d'une nouvelle agression, sinon imminente, du moins prévue. Plus d'un mois se passa ainsi dans cette prudente attitude, dont la faiblesse de notre petite troupe ne permettait guère de se départir.

Cependant l'agitation allait toujours croissant au sein de ces populations remuantes et fanatiques, dont les idées d'indépendance n'avaient pu être étouffées par de longues années d'une administration toute bienveillante à leur égard; de nombreux contingents parcouraient le pays; toutes les tribus, échappant à l'autorité de leurs caïds, semblaient n'attendre qu'un signal pour renouveler la résistance opiniâtre des grands jours de la Kabylie. Cette situation inspirant des craintes sérieuses au général Périgot pour la sécurité du poste de Takitount, il décida que d'importants renforts y seraient envoyés.

L'ennemi eut-il connaissance de cette détermination? S'était-il enhardi en nous voyant inactifs? Céda-t-il à un mobile étranger à ces deux considérations? Toujours est-il que le 24 novembre, veille du jour où de nouvelles troupes devaient arriver pour porter la force de la colonne à dix compagnies, il tenta brusquement un effort décisif contre nos positions.

Dès le matin, toutes les crêtes dans la direction du Babor se couvrirent de Kabyles; bientôt ceux-ci se rapprochèrent et s'avancèrent résolument sur la maison du cheik, située à environ quatre kilomètres du bordj et à peine à neuf cents mètres de l'une de nos grands'gardes fortifiées.

A la première alerte, le capitaine Desmaison avait fait prendre les armes à ses quatre compagnies; aussitôt qu'il eut pénétré l'intention de l'ennemi, il en envoya deux (1re et 6e du 2e bataillon) occuper le point menacé; l'une d'elles se déploya rapidement en tirailleurs, l'autre resta massée derrière un pli de terrain. La fusillade avait immédiatement commencé, très vive de part et d'autre, mais particulièrement meurtrière pour les Kabyles, dont la masse compacte offrait à nos balles un but dans lequel aucune d'elles ne se perdait. Malgré leurs pertes, les assaillants continuaient cependant à gravir la hauteur sur laquelle se trouvait la maison du cheik, montrant une ténacité, une audace qu'on aurait dit inspirées par la certitude du succès. Mais à peine furent-ils arrivés à deux cents mètres du but, que la compagnie restée en réserve se démasqua tout à coup, exécuta une décharge à bout portant et se rua sur eux avec une irrésistible impétuosité; stupéfaits, effrayés de la fureur de cette attaque, les Kabyles commencèrent à fuir, et finalement se dispersèrent dans toutes les directions, poursuivis par les Tirailleurs, que l'ardeur du combat aurait emportés jusque dans leurs montagnes, si la main ferme et prudente des officiers n'eût été là pour les arrêter. Ce dernier mou-

vement avait été si brusque, si vigoureusement mené, que nous n'avions eu que deux hommes blessés. L'ennemi comptait une vingtaine de morts et un nombre considérable de blessés.

Le lendemain de ce combat, à cinq heures du soir, le lieutenant-colonel Ameler, du 20e de ligne, arrivait avec six compagnies de son régiment et prenait le commandement de la colonne.

A partir de ce moment, les Kabyles témoignèrent d'une circonspection qui dénotait combien leur échec les avait démoralisés; dès lors ils ne se montrèrent plus qu'à de grandes distances, évitant avec soin de se laisser aborder par nos compagnies. Le 29 mars, eut cependant lieu un léger engagement, un échange de coups de fusil qui n'entraîna aucune perte pour nous. Le 4 avril, quelques bandes tentèrent une nouvelle démonstration vers la maison du cheik; mais, à l'arrivée des troupes envoyées à leur rencontre, elles se retirèrent, emportant quelques tués et quelques blessés que leur avait coûtés notre feu. Le fourrier Verrière, de la 5e compagnie du 2e bataillon, fut blessé assez grièvement dans ce combat, qui allait être le dernier auquel, sur ce point, devaient prendre part les quatre compagnies du 3e Tirailleurs. Appelées à concourir à la formation de la colonne que le général Périgot devait diriger dans la Kabylie orientale, elles quittèrent en effet Takitount le 11 avril, et arrivèrent à Constantine le 18 du même mois.

Pour en finir avec les opérations secondaires auxquelles donna lieu la grande insurrection de 1864, il nous reste à dire deux mots d'une colonne qui, durant le mois de janvier 1865, parcourut la frontière tunisienne dans le double but de favoriser l'entrée sur notre territoire des populations de la Régence qui, fuyant les exactions des troupes du bey, venaient chercher un refuge auprès de nous, et de veiller à ce que ces mêmes troupes ne commissent point d'empiétements. Composée de quatre compagnies du 83e, d'une de Tirailleurs algériens (7e du 1er bataillon, capitaine Rapp), d'un escadron de chasseurs d'Afrique et de deux pelotons de spahis, cette colonne fut placée sous les ordres du lieutenant-colonel Flogny, du 3e régiment de spahis, et commença ses opérations le 9 janvier. Elle protégea le passage, en deçà de la frontière, d'environ quinze à seize cents tentes de tribus pauvres, misérables, auxquelles l'aman fut accordé sur la demande de la France, et qu'on rapatria le 15 février.

Le 18 janvier, la compagnie du capitaine Rapp était rentrée à Tebessa, sa garnison, et, seul, un détachement de cinquante-cinq hommes, sous les ordres du sous-lieutenant Darolles, entra dans la composition d'une petite colonne qui, sous le commandement du général de Lacroix, surveilla l'opération du rapatriement.

CHAPITRE XIII

(1865-1870)

(1865) Progrès de l'insurrection en Kabylie. — Colonne expéditionnaire des Babors. — Passage du col de Boudernis. — La colonne se rend à Bougie. — Rentrée à Constantine. — Pacification générale de la province. — Colonne du sud (1865-1866). — Colonne de Bou-Saâda. — (1866) Le régiment est appelé à fournir un bataillon pour tenir garnison à Paris. — Formation du 4e bataillon. — Réorganisation des écoles régimentaires. — Colonne d'observation de Bou-Saâda (1866-1867). — Épidémie cholérique de 1867. — Récompenses pour dévouements.

La violente secousse qui avait soulevé et mis en feu toute cette région des Hauts-Plateaux, intermédiaire entre le Tell et le Sahara, avait eu un contre-coup immédiat en Kabylie. Cependant, si elles étaient plus tenaces une fois qu'elles avaient les armes à la main, les populations de ces montagnes, devenues moins hostiles depuis la grande épopée de leurs luttes héroïques, étaient, par contre, moins impressionnables, moins ardentes, moins prêtes à céder au premier souffle de révolte que celles de nos cercles du sud. Aussi, au lieu d'y être générale, comme dans les environs d'Aumale et de Bou-Saâda, l'insurrection s'y trouva-t-elle, dans ses débuts, limitée à quelques tribus ou fractions de tribus, dont l'action agressive se borna à l'attaque du bordj de Zcraïa, à l'ouest de Milah. Mais bientôt l'agitation fit d'inquiétants progrès; elle s'étendit dans la plus grande partie du bassin de l'Oued-el-Kebir, se répandit dans celui de l'Oued-Eudja, et gagna rapidement vers l'ouest, comme pour se relier, du côté de Bordj-bou-Arréridj, avec le mouvement qui partait du Hodna. A ce moment, on put craindre de graves complications; aucun succès de nos armes n'était encore venu étouffer les espérances des rebelles, et presque toutes nos troupes disponibles étaient en marche vers Bou-Saâda. C'est alors que, pour conjurer le danger, on organisa de nombreux camps d'observation qu'on établit sur des points habilement choisis. La faiblesse de ces postes ne leur permettait guère d'étendre leur action à plus de quelques kilomètres de ces points, mais ils n'en demeuraient pas moins une menace permanente pour les insurgés. Indépendamment de cela, le général Périgot se mit lui-même à la tête d'une colonne mobile, et, dans le courant de septembre, parcourut les bords de l'Oued-Eudja, pénétra dans le Ferdjiouah, et dispersa quelques rassemblements dans les environs de Marianoum. Déjà

les tribus insoumises commençaient à rentrer dans le devoir, la tranquillité à renaître dans le pays, lorsque, brusquement appelé à Bordj-bou-Arréridj par les événements du Hodna, le général dut interrompre en plein succès son œuvre de pacification.

A peine nos troupes se furent-elles éloignées, que les intrigues recommencèrent, que les marabouts influents reprirent leur campagne en faveur de la guerre sainte, et que les tribus hostiles reformèrent leurs contingents. Cette fois, c'était de la région du Babor que partait l'incendie. En quelques jours la rébellion eut promené ses torches dans tout le pays compris entre Bougie, Sétif, Djidjelli et Milah. La saison n'était pas favorable à une expédition; il eût du reste été difficile d'en réunir les moyens : on se contenta de renforcer les postes de Milah et de Takitount, et l'on attendit.

Cette situation resta la même jusqu'au mois d'avril. Le printemps arrivait; c'est l'époque où le Kabyle redoute le plus la guerre, car il a sa récolte, c'est-à-dire toute sa fortune qui est en jeu; le moment était donc venu d'en finir avec les troubles qui désolaient cette partie de la province, et de châtier les fractions remuantes qui les avaient provoqués. Deux colonnes furent organisées : l'une, sous le commandement du colonel Augeraud, et comprenant en grande partie des troupes de la province d'Alger, devait envahir le territoire insurgé par le sud-ouest; l'autre, sous les ordres du général Périgot, se disposait à y entrer par l'ouest avec le Babor pour objectif.

Cette dernière, la seule dont nous ayons à nous occuper, fut réunie : partie à Milah avec le général commandant la division, et partie à Djidjelli avec le général le Poittevin de Lacroix. C'est sur Milah que furent dirigées les fractions du 3e Tirailleurs désignées pour en faire partie. Le 19 avril, arrivèrent sept compagnies (4e et 5e du 1er bataillon, 7e du 2e, 1re, 2e, 3e et 7e du 3e) venant de Bou-Saâda, sous les ordres du commandant de Sainte-Croix; le 22, elles se grossirent des quatre qui se trouvaient à Takitount; enfin, le 23, la 7e du 1er bataillon, partie de Tebessa, vint compléter à douze compagnies le contingent fourni par le régiment. Le lieutenant-colonel Berthe, qui, par décret du 26 décembre 1864, avait remplacé M. Gandil, promu colonel, avait le commandement de toute cette portion du corps, qui fut organisée en deux bataillons de marche [1].

[1]

1er bataillon, Commandant de Sainte-Croix. Capitaine Chevreuil, adjudant-major.	4e comp.	du 1er	bataillon	(capit. Lannes de Montebello).
	5e —	du 1er	—	(capitaine Égrot).
	7e —	du 1er	—	(capitaine Rapp).
	1re —	du 2e	—	(capitaine Desmaison).
	3e —	du 2e	—	(capitaine Billon).
	5e —	du 2e	—	(capitaine Louvet).
2e bataillon, Commandant Serizìat. Lieutenant Cléry, adjudant-major.	6e —	du 2e	—	(capitaine Maussion).
	7e —	du 2e	—	(capitaine Aubrespy).
	1re —	du 3e	—	(capitaine Vivenot).
	2e —	du 3e	—	(lieutenant Bosviel).
	3e —	du 3e	—	(capitaine Besson).
	7e —	du 3e	—	(capitaine Legrand).

Effectif { Officiers. 47
Troupe. 959

Le 24, arriva le général Périgot, qui prit aussitôt le commandement de la colonne. Outre les deux bataillons de Tirailleurs, celle-ci comprenait actuellement un bataillon du 3e zouaves, deux du 83e, quatre pièces de canon, une ambulance complète, et seulement de cavalerie ce qui était indispensable pour le service de correspondance et l'escorte du général. A peu près la totalité de ce qui avait été réuni de cette arme formait une colonne indépendante qui, sous les ordres du commandant de Bonnemain, du 3e spahis, devait, pendant la marche de la colonne principale, opérer dans la vallée de l'Oued-Eudja et dans le Ferdjiouah, pour maintenir cette partie du pays et assurer les ravitaillements.

Le 25, à six heures du matin, toutes les troupes concentrées à Milah se mirent en marche, se dirigeant sur le territoire des Ahrès; le 27, elles établissaient leur camp à Djemma-Ahrez, sur un plateau à treize cent cinquante mètres au-dessus du niveau de la mer. De ce point culminant, l'œil embrassait toute la petite Kabylie jusqu'au Babor; de là on dominait tout le territoire des Beni-Ahrès, des Zouahra, des Asfiras, tribus qui vinrent immédiatement faire leur soumission.

Le 29, la colonne reprit son mouvement vers l'ouest; elle traversa, sans combattre, le pays des Asfiras, des Ouled-Yahia, des Ouled-Ameur, des Ouled-Sliman, des Beni-Adjiz, des Ouled-Tahar, des Beni-Foughalès, et, le 16 mai, arriva sur la limite des Rechia, entre le pic de Tamesguida et le massif du Babor. La veille, elle avait été ralliée par quatre bataillons venant de Djidjelli, sous les ordres du général le Poittevin de Lacroix. Désormais au complet, elle reçut une organisation définitive et comprit deux brigades ainsi composées :

1re *brigade* (général de Lacroix) : deux bataillons du 67e de ligne et deux bataillons du 3e Tirailleurs;

2e *brigade* (colonel Nayral, du 83e) : un bataillon du 3e zouaves, un bataillon du 4e de ligne, un autre du 20e de ligne et deux du 83e.

La tribu des Rechia était l'une des premières qui, en Kabylie, s'étaient jetées dans le mouvement insurrectionnel; elle méritait donc un châtiment exemplaire, une sévère répression. Le 17, on pénétra sur son territoire; couverte en avant par le goum de Sétif, et sur son flanc gauche par les deux bataillons de Tirailleurs algériens, dont les compagnies avaient été échelonnées sur une succession de mamelons, la colonne s'avança sans difficulté jusqu'à la position de Dar-el-Razzi. Là on crut un moment que l'ennemi tiendrait; mais il se contenta d'échanger quelques coups de fusil avec nos cavaliers arabes et se retira à la première démonstration de notre infanterie. L'une de nos compagnies, la 5e (capitaine Louvet) du 2e bataillon, parvint cependant à joindre quelques groupes et à leur enlever un troupeau de deux cents bœufs et d'un millier de moutons, qu'elle ramena au camp.

Le lendemain, le 2e bataillon de marche (commandant Seriziat) fit partie d'un détachement de la 1re brigade qui, sous les ordres du général de Lacroix, exécuta une sortie dans le but de surprendre quelques fractions en fuite vers l'est, de razzer leurs troupeaux et d'incendier leurs gourbis.

Le départ eut lieu à cinq heures et demie; à sept heures, on arriva sur un plateau, au pied d'un immense rocher très remarquable par sa forme, qui lui

avait fait donner le nom de *Serdj-el-Rghoul* (selle de l'ogre). Un grand nombre de Kabyles s'étaient réfugiés dans les profondes excavations de sa partie sud-est. En un instant, ils se trouvèrent complètement cernés. Pensant alors qu'ils se rendraient à discrétion, le général attendit une partie de la matinée. A onze heures, aucun chef n'avait encore paru. Il fallait en finir; une compagnie du 67e, trois cent cinquante zouaves et trois compagnies de Tirailleurs furent envoyés pour les déloger. L'opération était difficile; elle demanda du temps. Enfin, après une pénible et périlleuse ascension sur les flancs abrupts du rocher, on arriva au sommet; la compagnie de zouaves ouvrit aussitôt le feu sur l'ennemi, qui prit la fuite en laissant sur le terrain une quinzaine de morts ou de blessés. Mais les trois compagnies de Tirailleurs avaient occupé toutes les issues; les Kabyles vinrent y donner tête baissée et tombèrent ainsi presque tous entre nos mains. Pendant ce temps, les cavaliers du goum avaient ramassé un énorme butin, pris des troupeaux et incendié un grand nombre de villages et de gourbis isolés. A cinq heures du soir, la petite colonne rentrait au camp ramenant environ deux cents prisonniers, des armes, des prises de toute sorte et, ce qui ajoutait encore à ce magnifique succès, sans compter un seul blessé.

Le 19, les troupes de la 2e brigade firent une nouvelle sortie, et semèrent la terreur dans tous les villages de la tribu qui n'avaient point encore été visités. Le châtiment des Rechia était complet : leurs habitations détruites, leurs troupeaux enlevés, leurs moissons perdues, leurs contingents dispersés, ils étaient maintenant à la merci du vainqueur, qui leur accorda l'aman contre des garanties nous assurant désormais de leur fidélité.

Les Rechia soumis, il ne restait plus qu'à marcher sur les rassemblements qui s'étaient réfugiés dans le Djebel-Babor. Le 23, la colonne quitta le camp de Dar-el-Razzi. Une pluie abondante, tombée dans la matinée, avait rendu les chemins fort mauvais; de là, une marche lente et difficile tant que dura la descente des pentes conduisant à l'Oued-Djebas. Arrivées sur les bords de cette rivière, les deux brigades se séparèrent; la 1re, après l'avoir traversée, prit une route longeant sa rive gauche et conduisant à El-Nator, sur un étroit plateau entre l'Oued-Behar et l'Oued-Djebas; la 2e se dirigea plus à droite, et, couverte par la première, suivit un étroit sentier aboutissant au même point. Pendant toute la durée de la marche, les troupes de la colonne de Lacroix furent surveillées par de nombreux rassemblements établis sur les contreforts du Babor et semblant attendre le moment favorable pour attaquer. Mais, grâce aux précautions prises, on arriva sans avoir fourni à l'ennemi l'occasion qu'il cherchait. Toute la nuit, d'immenses feux allumés sur les crêtes principales de Babor et du Ta-Babor appelèrent aux armes les derniers partisans de la lutte contre la France, et annoncèrent aux autres points de la Kabylie que l'insurrection se trouvait enfermée dans son dernier réduit.

Le lendemain 24, la colonne continua son mouvement vers la redoutable position, qui maintenant occupait tout l'horizon vers le sud-ouest. La 2e brigade était en tête; la 1re protégeait le convoi. Tout à coup le canon se mit à tonner. Allait-on enfin avoir à livrer un de ces sanglants assauts dont cette même contrée avait été si souvent le théâtre? L'ennemi se défendrait-il? On

l'espérait. Pendant un instant les cœurs battirent à l'unisson avec les échos sourds que renvoyait la montagne; mais bientôt tout se tut : l'ennemi fuyait.

La position sur laquelle nous venions d'aborder sans coup férir était constituée par le versant est du Ta-Babor et portait le nom de Takreneg-el-Had; très forte sur tous les points, elle aurait permis aux rebelles de nous disputer avantageusement le terrain s'ils avaient résisté; mais ceux-ci fuyaient de toutes parts, et tout se termina par l'envoi de quelques fusées dans les ravins pour en déloger quelques groupes qui s'y étaient embusqués, et par un échange de coups de fusil entre une de nos grand'gardes, placée au pied du Babor, et une embuscade kabyle établie sur un rocher. La nuit fut tranquille.

Le 25 s'annonçait comme un jour de grande lutte; tous les ordres avaient été donnés pour l'attaque du col de Boudernis, entre les deux Babors. Ce passage, réputé l'un des plus difficiles de la Kabylie, semblait devoir être le point où les insurgés tenteraient leur dernier effort; défendu par les bandes qui avaient attaqué Takitount, bandes qui pouvaient, au moindre succès, se grossir de toutes les tribus des environs, il présentait un obstacle contre lequel on pensait qu'il se produirait un choc meurtrier pour lequel il n'était pas de trop de toutes les troupes des deux brigades réunies.

A six heures du matin, celles-ci se mirent en mouvement pour prendre la place qui leur avait été assignée; pendant ce temps, l'artillerie commençait à battre l'étroit défilé dans lequel on devait s'engager. Cent zouaves et un bataillon mixte, sans sacs (trois compagnies du 67e et trois compagnies de Tirailleurs), sous les ordres du commandant de Sainte-Croix, prirent la tête de la colonne et se lancèrent au pas de course sur la position, en se tenant le plus près possible du Ta-Babor. Chacun rivalisant d'ardeur, ce mouvement s'exécuta avec une si étonnante rapidité, qu'après avoir dirigé sur nous une courte fusillade, les Kabyles n'eurent pas le temps de recharger leurs armes et durent s'enfuir précipitamment pour échapper aux baïonnettes des assaillants. Nos compagnies les poursuivirent pendant quelque temps, puis se rallièrent sur de bonnes positions en attendant l'arrivée du restant de la colonne. Dans cette attaque, nous n'avions eu qu'un officier blessé, le lieutenant Messaoud-ben-Ahmed, de la 1re compagnie du 2e bataillon.

Au moment où s'exécutait sur la droite cette attaque de front dont la vigueur avait assuré le succès, le lieutenant-colonel Berthe recevait l'ordre d'enlever, avec le 2e bataillon de marche (commandant Seriziat) et une section d'artillerie, un immense mamelon situé au milieu du col, à environ trois mille mètres au sud-ouest du camp de Takreneg-el-Had, mais séparé de ce dernier par de profonds ravins se dirigeant de l'ouest à l'est pour aboutir à l'Oued-Djebas. Il forma le bataillon en colonne, la 6e compagnie (capitaine Maussion) du 2e bataillon à l'avant-garde, la section d'artillerie après la 2e compagnie, et se mit en marche dans cet ordre jusqu'à la tête des ravins. Là commencèrent les difficultés d'une ascension pénible, d'une marche arrêtée à chaque pas par les obstacles du sol; enfin la compagnie d'avant-garde atteignit les premières crêtes et en prit possession juste au moment où le capitaine de Polignac y arrivait de son côté à la tête des goums. Craignant d'être cernés, les Kabyles déchargèrent leurs armes et allèrent en toute hâte chercher un refuge dans les

bois épais qui couvraient le flanc nord du Babor. Ce résultat obtenu, le colonel Berthe resta en position jusqu'à ce que l'arrière-garde de la 2e brigade fût arrivée dans le col.

Cependant une partie des Kabyles chassés des positions de droite avaient gagné le sommet du Ta-Babor, d'où ils faisaient rouler d'énormes rochers sur les pentes où ils nous croyaient engagés. Bien que ces groupes ne nous fissent pas grand mal pour le moment, leur présence sur nos derrières pouvant devenir dangereuse au moment du départ de la colonne, le général résolut de les déloger du faîte inexpugnable où ils s'étaient établis. Ce fut à la 1re compagnie du 2e bataillon (capitaine Desmaisons) qu'incomba cette difficile mission, dont le succès exigeait une rare intrépidité. Il s'agissait, en effet, de gravir une hauteur d'au moins quatre cents mètres de rochers à pic, et cela sous les yeux d'un ennemi dangereux qu'on devait supposer embusqué pour nous recevoir.

Guidés par leurs officiers, les Tirailleurs exécutèrent cette ascension périlleuse avec une merveilleuse agilité; le fusil en bandoulière, ils grimpèrent en s'aidant des mains et des genoux, en s'accrochant aux broussailles, aux aspérités du sol, en se cramponnant à tout ce qui offrait la moindre saillie, et, après des efforts inouïs, atteignirent enfin le sommet de la montagne. Les Kabyles, ne soupçonnant pas la possibilité d'un pareil tour de force, n'avaient nullement cherché à s'y opposer; dès qu'ils virent paraître nos soldats, surpris, stupéfiés, ils ne songèrent même pas à se défendre, et ils s'échappèrent par des passages qu'ils étaient les seuls à connaître et dans lesquels il eût été dangereux de s'engager. Un instant après, un immense feu allumé sur le pic le plus élevé du Ta-Babor signalait et notre présence et notre succès à la colonne Augeraud, campée près de Sidi-Tallout.

Vers une heure, la colonne reprit sa marche, en suivant la route stratégique ouverte par la colonne expéditionnaire de 1856. La 1re compagnie du 2e bataillon se conformait au mouvement en s'avançant par la crête du Ta-Babor. Les cavaliers du goum avaient pris à gauche et livraient aux flammes tous les villages et tous les gourbis qu'ils rencontraient.

Le camp fut établi sur une position très forte, à Ighil-Abahri. Jamais peut-être un plus magnifique panorama ne s'était déroulé aux yeux de nos troupes dans cette région cependant si pittoresque, si riche en sites merveilleux. Au sud et à l'ouest, jusqu'à un horizon se perdant dans le gris du ciel, on apercevait des lignes de montagnes qui s'abaissaient progressivement à mesure qu'elles s'éloignaient du Djebel-Babor; au sein de ces croupes, de ces pics, de ces rochers, de ces vallées, on distinguait vaguement le bordj de Takitount, puis, un peu plus loin, le camp de la colonne Augeraud, et enfin, en remontant vers le nord-ouest, on découvrait au loin la mer, le cap Carbon, la montagne de Gouraya, et, au pied de cette dernière, une tache blanchâtre : la ville de Bougie.

Le lendemain 26, les quelques tribus qui n'avaient point encore fait leur soumission venaient demander l'aman. Les opérations de guerre étaient terminées.

La colonne quitta Ighil-Abahri le 2 juin pour se rendre à Bougie, où l'em-

pereur devait passer la revue de toutes les troupes qui avaient pris part à cette expédition. Elle arriva le 4, passa la revue le 7, et se mit en route pour Constantine le 10. A son retour, elle devait passer sur le territoire des tribus situées au nord du Babor; en conséquence, elle suivit la côte jusqu'à Ziama, puis redescendit vers le sud, séjourna du 13 au 15 à El-Mekassel; du 16 au 20, à Dra-el-Karouba; du 21 au 30, à Tazerout; et enfin arriva à Constantine le 7 juillet. Ses opérations avaient duré soixante-quatorze jours.

Le calme venait enfin de renaître dans toute l'étendue de la province : au nord comme au midi, à l'est comme à l'ouest, l'insurrection était vaincue, notre autorité raffermie. Ce résultat, qui avait demandé près d'une année d'efforts, et qui presque partout avait été obtenu sans grande effusion de sang, était dû surtout à d'habiles combinaisons de mouvements, à l'occupation de points judicieusement choisis, à une grande sagesse politique, et faisait le plus grand honneur au général Périgot et au colonel le Poittevin de Lacroix, nommé général. Il est juste de reconnaître aussi que les troupes de la division de Constantine n'avaient peut-être jamais fait preuve de plus d'abnégation, de plus de dévouement, de plus d'émulation, de plus de persévérance que dans cette tâche ingrate qui les avait successivement appelées dans les plaines arides du désert et sur les cimes presque inaccessibles de la Kabylie. De toutes ces troupes, le 3e régiment de Tirailleurs avait été certainement le corps qui s'était le plus prodigué, qui avait supporté le plus de fatigues et le plus contribué au succès. Aussi la campagne de 1864-1865 peut-elle compter, sinon parmi les plus glorieuses, du moins parmi les plus honorables auxquelles il lui ait été donné de prendre part.

Jusqu'à la grande insurrection qui, en 1871, allait être la conséquence de nos revers, cette tranquillité ne devait plus être troublée que par quelques agitations sans importance, ayant seulement le sud pour théâtre et n'atteignant que les populations nomades du Sahara. Comprenant, en effet, ce qu'avait d'insensé toute tentative même générale de leur part pour nous arracher notre conquête, les Arabes allaient maintenant se prêter d'assez bonne grâce, ou du moins autant que devaient le permettre leurs mœurs et leur religion, à l'œuvre civilisatrice entreprise par notre pays. C'était donc une période de repos qui s'ouvrait pour le 3e Tirailleurs, période peu intéressante et sur laquelle nous passerons rapidement.

Au mois de juillet 1865, l'ordre paraissant partout rétabli dans nos cercles de l'extrême sud, on avait dissous les colonnes Gandil et Seroka afin de leur épargner les épreuves des grandes chaleurs. Il n'en avait pas été de même dans les provinces d'Alger et d'Oran, encore agitées, encore parcourues par des bandes de dissidents aux ordres de chefs influents tels que Bou-Diça et Si-Lalla. Dans ces dernières, on avait, pendant toute la durée de l'été, laissé en observation une partie des troupes qui avaient pris part à la campagne d'hiver. Les opérations avaient ensuite repris de bonne heure, et Si-Lalla, battu par une colonne venue de Géryville et poursuivi par une autre sortie de Laghouat, avait été rejeté dans la direction d'Ouargla. Dans le but de lui fermer la route de cette oasis, il fut décidé qu'une colonne partirait de Biskra, irait s'établir dans les environs d'Ouargla, et compléterait ainsi le cercle d'investissement

qui se formait autour de l'agitateur. Cette colonne, placée sous les ordres du colonel Arnaudeau[1], du 66e de ligne, fut organisée le 7 novembre, et comprit les deux compagnies du régiment en garnison à Biskra (7e du 1er bataillon, capitaine de Larochelambert; 5e du 2e, lieutenant Montignault), huit compagnies du 66e de ligne, une du 3e zouaves et trois escadrons de cavalerie.

Afin de faire coïncider cette marche avec les mouvements d'autres troupes aux ordres des colonels de Colomb et de Sonis, le départ n'eut lieu que le 13 décembre. La colonne se dirigea d'abord sur l'oasis de Sidi-Khaled, par la vallée de l'Oued-Djedid, puis elle marcha directement au sud et atteignit El-Hadjira le 31. Ce point, situé à mi-chemin entre Ouargla et Tuggurt, offrait une excellente position pour observer les routes du Mzab. Le colonel y laissa le matériel de l'ambulance, une partie du convoi, les malingres et quatre compagnies du 66e, et, le 6 janvier 1866, avec le restant de sa troupe, repartit pour Ouargla, où il arriva le 8. Si-Lalla n'y avait point paru; il semblait même, au contraire, avoir renoncé au projet d'y venir. On resta néanmoins en observation jusqu'au 22 janvier, puis on revint à El-Hadjira, d'où la colonne entière surveilla encore le pays jusqu'au 27 mars. A cette date, des renseignements ayant fait supposer que les insurgés se dirigeaient enfin sur Ouargla, le colonel Arnaudeau reprit en toute hâte le chemin de cette oasis, et lança aussitôt sur leurs traces son goum et une partie de sa cavalerie; mais les dissidents avaient depuis longtemps pris la fuite vers l'ouest, où les traquaient maintenant les colonnes de Colomb et de Sonis. Ne pouvant concourir à ces dernières opérations et ne voulant pas attendre l'époque des grandes chaleurs pour ramener ses troupes, le colonel rentra à El-Hadjira le 3 avril, et, le 6, se mit en route pour Biskra, où il arriva le 23.

En même temps que se réunissait à Biskra la colonne dont nous venons de résumer la lointaine expédition, le colonel Gandil en organisait une autre à Bou-Saâda. Le but de cette dernière était de rassurer les populations du sud de la province menacées par les incursions de Si-Lalla et de ses adhérents, de peser sur quelques fractions des Ouled-Naïl, et enfin de continuer, entre les colonnes de Laghouat et de Biskra, le cordon qui rejetait l'ennemi hors des Hauts-Plateaux. Formée le 4 novembre 1865, elle se composa de quatre compagnies du 83e de ligne, deux de Tirailleurs algériens (2e et 5e du 3e bataillon, capitaines Egrot et Gabrielli), deux escadrons de cavalerie et une section d'artillerie.

Pour tenir ses troupes en haleine et afin de visiter en détail ce massif montagneux, qui l'année précédente avait servi de refuge à l'insurrection après en avoir été le plus ardent foyer, le colonel ordonna, pour le 25 novembre, une première sortie dans la direction du Sebkha-Zahrez. La colonne se porta, par Temça, à Bordj-Medjedel, et, franchissant les crêtes dont nous venons de parler, vint s'établir à Sidi-el-Embareck, d'où des reconnaissances furent ensuite dirigées dans toutes les parties de la région dont il s'agissait de déterminer la topographie. Le 1er décembre, les troupes étaient de retour à Bou-Saâda.

Le 25, elles en repartaient pour une nouvelle excursion qui ne devait pas durer moins de quatre mois. Elles se dirigèrent, par Aïn-Ghrab et Aïn-Melah, sur

Aïn-Rich, où elles arrivèrent le 28; continuant alors à descendre vers le sud-ouest, elles franchirent le massif du Bou-Khaïl au défilé d'Aïn-Kala, et, le 2 janvier, établirent leur camp à Abd-el-Medjed, position excellente au point de vue militaire et politique, sur le versant méridional de ces montagnes et non loin de la vallée de l'Oued-Djedid. De ce point, elles pouvaient surveiller tous les agissements des Ouled-Naïl. Elles y restèrent jusqu'au 20, et se portèrent ensuite à dix-huit kilomètres à l'ouest, près de l'Oued-Kef-el-Amar, où elles demeurèrent pendant deux mois en observation.

Le 23 mars, elles se mirent en route pour Laghouat. Arrivées dans cette place le 27, elles la quittaient le 1er avril pour se rendre dans le Mzab. Le but de ce mouvement était de maintenir les Larbaa pendant l'absence de la colonne de Sonis à la poursuite de la colonne de Si-Lalla, et de protéger le pays contre les irruptions des Chambaa. Le 3 avril, la colonne campait à Tilremt, daya[1] remarquable à cause d'une vaste citerne construite dans sa partie la plus basse[2]. Elle se reporta ensuite vers le nord, en prenant un autre chemin situé plus à l'ouest, et passant par les dayas de Mat-el-Dolman et M'Daguin pour aboutir à Ksar-el-Ira, sur l'Oued-Djedid. Partie le 16 avril, elle était de retour à Laghouat le 5 mai, après un arrêt de quinze jours à M'Daguin. Ses opérations étaient terminées. Le 9 au matin, elle se mit en route pour Bou-Saâda, où elle arriva le 16, pour y être dissoute le 19. Les deux compagnies de Tirailleurs qui en avaient fait partie restèrent en garnison dans ce poste.

Un ordre, remontant aux premiers jours de l'année 1863, avait décidé que les Tirailleurs algériens seraient représentés à Paris par un bataillon pris chaque année, à tour de rôle, dans chacun des trois régiments. Le 1er régiment avait naturellement été appelé à commencer le tour, puis le 2e lui avait succédé, et enfin au moment où nous sommes arrivés, c'est-à-dire au commencement de 1866, le 3e allait lui-même bénéficier de cette faveur. Cette dernière aurait, en réalité, dû lui échoir en 1865; mais les graves événements survenus en 1864 avaient fait suspendre pendant une année l'exécution de cette décision.

C'est au 1er bataillon (commandant Mercier de Sainte-Croix) que revint l'honneur de fournir ce détachement. Conformément aux ordres du ministre, il fut à cet effet réduit à ses six premières compagnies (la 7e demeurait en Algérie) et porté à l'effectif total de six cent trente hommes. Ainsi constitué, il quitta Constantine le 6 mars, s'embarqua à Philippeville le 22 avril, débarqua à Toulon le 25, et, le 29, arriva à Paris.

Le service des Tirailleurs algériens dans la capitale était le même que celui de la garde impériale; compris dans la 2e brigade de la 2e division de cette troupe d'élite, ils étaient, pour tout ce qui touchait aux attributions particulières dévolues par les règlements en vigueur, assimilés aux autres régiments d'infanterie de ce même corps.

Un décret impérial en date du 15 novembre 1865, rendu en vue de l'allège-

[1] Grande prairie humide.

[2] Cet immense réservoir ne mesure pas moins de trente-trois mètres de longueur sur six de large et quatre de profondeur.

ment des charges du Trésor, était venu réduire les cadres de tous les corps de l'armée; par contre il devait, aux termes de ce même décret, être créé dans chacun des trois régiments de Tirailleurs algériens un quatrième bataillon, ayant la même organisation que ceux déjà existants. On se proposait ainsi d'augmenter l'effectif des troupes indigènes dans des proportions telles, que l'impôt en hommes que la loi de recrutement faisait peser sur le pays s'en trouvât sensiblement diminué. C'était, de fait, avec la liberté d'enrôlement qu'on allait donner aux conseils d'administration des régiments de Tirailleurs, un surcroît de près de six mille excellents soldats qu'on allait avoir en peu de temps.

En ce qui concerne le 3e régiment, cette mesure ne reçut son exécution que le 22 août 1866. A cette date, le ministre désigna les officiers devant constituer l'état-major du bataillon et les cadres des sept nouvelles compagnies. Le 1er octobre, cette organisation était terminée. Voici quelle fut, à la suite du tiercement qui eut lieu à cet effet, et à la date du 1er janvier, la composition du 3e Tirailleurs après cette formation :

ÉTAT-MAJOR

MM. Gandil, colonel.
Berthe, lieutenant-colonel.
Alliou, major.
Dufour, capitaine trésorier.
Ramakers, capitaine d'habillement.
Mazué, sous-lieutenant adjoint au trésorier.
Carré de Busserolle, sous-lieutenant porte-drapeau.
Ropert, médecin-major de 1re classe.
Reboud, médecin-major de 2e classe.
Janvier, médecin-aide-major de 1re classe.

1er BATAILLON

MM. Mercier de Sainte-Croix, chef de bataillon.
Chevreuil, capitaine-adjudant-major.

1re compagnie.

MM. Desmaison, capitaine.
Oriot, lieutenant français.
Messaoud-ben-Ahmed, lieut. ind.
Darolles, sous-lieut. français.
Rebah-ben-Aïech, s.-lieut. ind.

2e compagnie.

MM. Ducoroy, capitaine.
Matteï, lieutenant français.
Ahmed-ben-Kodja, lieut. ind.
Blumendalh, s.-lieut. français.
Mohamed-Omar, sous-lieut. ind.

3e compagnie.

MM. Petitjean, capitaine.
Soumagne, lieutenant français.
Mohamed-ben-Toudji, lieut. ind.
Rulhmann, sous-lieut. français.

4e compagnie.

MM. Jeannerod, capitaine.
Lalanne des Camps, lieut. fr.
Abderrahman-ben-Ekarfi, lieutenant indigène.
Teilhard de Latérisse, s.-lieut. fr.

5e compagnie.

MM. Marty, capitaine.
Duchesne, lieutenant français.
Thiersault, sous-lieut. français.
Amar-ben-Medeli, s.-lieut. ind.

6e compagnie.

MM. de Carrière, capitaine.
Pont, lieutenant français.
Ali-ben-Osman, lieut. indigène.
Valat, sous-lieutenant français.
Saad-ben-Serir, sous-lieut. ind.

7e compagnie.

MM. Michaud, capitaine.
Besson, lieutenant français.
Adj-Tahar, lieutenant indigène.
Lafon, sous-lieutenant français.

2e BATAILLON

MM. Clemmer, chef de bataillon.
Cailliot, capitaine-adjudant-major.

1re compagnie.

MM. Chataignier, capitaine.
Fargue, lieutenant français.
Hassen-ben-Krelill, lieut. ind.
Garnier, sous-lieut. français.
Lagdar-bel-Haoussin, s.-l. ind.

2e compagnie.

MM. Delahogue, capitaine.
Boscary, lieutenant français.
Gillet, sous-lieutenant français.
Ali-ben-Ahmed, sous-lieut. ind.

3e compagnie.

MM. Vivenot, capitaine.
Roussel, lieutenant français.
Ali-ben-Rebah, lieut. indigène.
Fouju, sous-lieutenant français.
Mohamed-ben-Taïeb, s.-l. ind.

4e compagnie.

MM. Louvet, capitaine.
Woroniez de Pawenza, lieut. fr.
Clausset, sous-lieut. français.
Hassem-ben-Ali, s.-lieut. ind.

5e compagnie.

MM. Rapp, capitaine.
Lelorrain, lieutenant français.
Lagdar-Zemouli, lieut. indigène.
Camion, sous-lieut. français.
Amar-ben-Brahim, s.-lieut. ind.

6e compagnie.

MM. Pillot, capitaine.
Hardouin, lieutenant français.
Davoine, sous-lieut. français.
Ali-ben-Youssef, s.-lieut. ind.

7e compagnie.

MM. Brault, capitaine.
Taddeï, lieutenant français.
Vigel, sous-lieutenant français.

3e BATAILLON

MM. Sériziat, chef de bataillon.
Le Grontec, capitaine-adjudant-major.

1re compagnie.

MM. de Lacvivier, capitaine.
Strolh, lieutenant français.
Beaumont, sous-lieut. français.
Kassem-Labougie, s.-lieut. ind.

2e compagnie.

MM. Legrand, capitaine.
Donin de Rozière, lieut. français.
Mondielli, sous-lieut. français.
Haoussin-ben-Ali, s.-lieut. ind.

3e compagnie.

MM. Giraud, capitaine.
Cléry, lieutenant français.
Amar-ben-Abdallah, lieut. ind.
Bernad, sous-lieut. français.
Béchir-ben-Mohamed, s.-l. ind.

4e compagnie.

MM. Émy, capitaine.
Feitu, lieutenant français.
Mohamed-bel-Gasm, lieut. ind.
Yahia-ben-Simo, sous-lieut. ind.

5e compagnie.

MM. Roux-Beaufort, capitaine.
Boswiel, lieutenant français.
Moktar-ben-Youssef, lieut. ind.
Règne, sous-lieutenant français.

6e compagnie.

MM. Chasseloup de Laubat, capitaine.
Rinn, lieutenant français.
Pétiaux, sous-lieut. français.
Tahar-ben-Amouda, s.-l. ind.

7e compagnie.

MM. Ceccaldi, capitaine.
Sergent, lieutenant français.
Saïd-ben-Mohamed, lieutenant indigène.

4e BATAILLON

MM. Aubry, chef de bataillon.
Égrot, capitaine-adjudant-major.

1re compagnie.

MM. Matthieu, capitaine.
Bosquette, lieutenant français.
Achmed-ben-Omar, lieut. ind.
Larrivet, sous-lieut. français.

2e compagnie.

MM. Lannes de Montebello, capitaine.
Sauvage, lieutenant français.
Amou-ben-Mousseli, lieut. ind.
Esparron, sous-lieut. français.
Hassein-ben-Ali, sous-lieut. ind.

3e compagnie.

MM. Mas-Mézeran, capitaine.
Montignault, lieutenant français.
Mohamed-Bounep, lieut. ind.
Sibille, sous-lieut. français.
Salah-ben-Ossemen, s.-lieut. ind.

4e compagnie.

MM. Besson, capitaine.
De la Bonninière de Beaumont, lieutenant français.
Bulliod, sous-lieut. français.
Kaddour-ben-Amar, s.-lieut. ind.

6e compagnie.

MM. de Larochelambert, capitaine.
Mélix, lieutenant français.
Mohamed-ben-Hassein-Labessi, lieutenant indigène.
Roy, sous-lieutenant français.

6e compagnie.

MM. Maisonneuve-Lacoste, capitaine.
Benielli, lieutenant français.
Achmed, lieutenant indigène.
Kolb, sous-lieutenant français.

7e compagnie.

MM. Corréard, capitaine.
Lapeyre, lieutenant français.
Clerc, sous-lieutenant français.
Mohamed-ben-Charad, sous-lieutenant indigène.

Les ressources du recrutement furent largement suffisantes pour porter à son complet et à l'y maintenir le nouvel effectif du régiment. Il est bon cependant d'ajouter que de grands avantages pécuniaires furent à peu près en même temps assurés aux soldats indigènes. En vertu d'un arrêté ministériel du 9 juin 1866, les dispositions suivantes étaient mises en vigueur dans les trois régiments :

« Les rengagements de sept ans souscrits par les militaires indigènes donneront droit à une prime de sept cents francs (700 fr.), dont trois cent cinquante francs (350 fr.) payables au moment du rengagement, et trois cent cinquante (350 fr.) à la libération définitive du service.

« Les rengagements contractés pour moins de sept ans donneront droit, jusqu'à quatorze ans de service, à une somme de cent francs (100 fr.) pour chaque année de rengagement, dont cinquante francs (50 fr.) payables au moment du rengagement, et cinquante francs (50 fr.) à la libération définitive. »

Ces instructions faisaient suite à un décret du 21 avril 1866, dont l'article premier était ainsi conçu :

« Les troupes indigènes de l'Algérie font partie de l'armée française.

« Elles comptent dans l'effectif général. »

La conséquence la plus directe de cette importante décision c'était que, d'après le même décret, « dans le dernier trimestre de sa quatrième année de service, l'indigène pouvait être admis, par le conseil d'administration du corps, à contracter un rengagement soit pour un corps indigène, *soit pour un corps français*. »

Quoi qu'il en soit, les indigènes vinrent en foule pour s'engager, et, le 1er janvier 1868, le 3e Tirailleurs avait un effectif de trois mille neuf cent cinquante et un hommes.

Toutes ces mesures avaient été prises sur l'initiative du maréchal Randon, alors ministre de la guerre. Personne plus que lui n'appréciait les Tirailleurs algériens, personne ne les connaissait mieux, personne n'était plus à même

de présider à leur organisation définitive. Aussi sa sollicitude éclairée avait-elle porté sur tout ce qui pouvait améliorer la situation morale et matérielle de ce corps. Nous avons vu qu'en même temps qu'il augmentait l'effectif des régiments, le ministre allait au-devant des difficultés du recrutement; qu'au point de vue national il avait définitivement réglé la situation du soldat indigène; mais il est encore une autre question qui avait attiré particulièrement son attention, et dont nous n'avons point encore parlé : la réorganisation des écoles régimentaires.

Pour bien traduire la pensée qui en cela guidait le maréchal, nous ne pouvons mieux faire que de reproduire les instructions qu'il envoyait à ce sujet au maréchal de Mac-Mahon, gouverneur général de l'Algérie :

« Paris, le 19 janvier 1866.

« Monsieur le maréchal, ma sollicitude est depuis longtemps appelée sur les questions qui intéressent l'avenir des Tirailleurs algériens, et celle de la composition des cadres m'a paru surtout d'une importance capitale.

« C'est elle, évidemment, qui doit le plus puissamment contribuer à l'assimilation des corps indigènes à nos troupes nationales; il est donc urgent de se préoccuper des moyens de donner aux officiers et aux sous-officiers indigènes de ces corps une instruction suffisante pour les mettre à la hauteur de leurs fonctions, et remédier aux difficultés incessantes qu'occasionne, dans tous les détails du service, l'ignorance absolue dans laquelle se trouvent la plupart d'entre eux.

« Il faut d'abord qu'ils apprennent à parler et à écrire le français, tout au moins à le lire, afin qu'ils puissent prendre, par eux-mêmes, connaissance de leurs devoirs, de leurs obligations, se rendre compte des consignes, des ordres écrits relatifs aux mille détails du service journalier, faire les appels, etc.

« Dans ce but, j'ai décidé que des cours spéciaux seraient institués dans les régiments de Tirailleurs, les uns pour les officiers, les autres pour les hommes de troupe.

« Qu'en outre, des écoles régimentaires seraient créées dans ces corps afin d'y préparer, pour l'avenir, des éléments propres à alimenter les cadres indigènes. Ces écoles se recruteraient d'enfants arabes ou d'orphelins appartenant à un titre quelconque aux militaires du régiment, et qui, au moyen de l'instruction qui leur serait donnée, offriraient, plus tard, les ressources et les garanties désirables pour occuper utilement les divers emplois dans les cadres... »

Venaient ensuite des ordres de détail pour le fonctionnement de ces différentes écoles. En ce qui concerne le dernier paragraphe de la lettre ci-dessus, le nombre des enfants à instruire dans le régiment était fixé à soixante. Cette instruction devait être donnée sous la direction d'officiers et de sous-officiers spécialement désignés pour ce service, et sous la haute surveillance du chef de corps.

En exécution de ces différentes prescriptions, des cours de français et d'arabe furent organisés au régiment, et, grâce à l'impulsion donnée par le

colonel Gandil, les résultats furent bientôt des plus satisfaisants. Du 21 août au 31 décembre 1866, vingt-quatre enfants furent admis; l'année suivante, il y en eut encore vingt-sept; enfin le chiffre de soixante fut complété dès les premiers jours de 1868. Le lieutenant Montignault, chargé de la direction et de la surveillance de ces enfants, apporta dans cette mission beaucoup de cœur et d'intelligence, et ne marchanda pas ses efforts pour préparer ses jeunes élèves à l'avenir auquel ils se destinaient. Beaucoup de ceux-ci n'auront pas oublié cet excellent officier, à qui ils doivent en partie la situation qu'ils peuvent occuper aujourd'hui.

L'année 1866 ne fut guère signalée que par les modifications d'un ordre purement constitutif ou administratif que nous venons d'enregistrer. Les nombreuses opérations des années précédentes avaient porté leurs fruits, et le calme le plus complet régnait maintenant dans toute l'Algérie. Il ne fallait cependant pas trop se fier à cette paix apparente qu'un rien pouvait troubler, et le mieux était de prévoir les événements futurs. Aussi, quelque tranquille que fût le sud de la province de Constantine, il n'en fut pas moins décidé qu'une colonne d'observation, sous les ordres du colonel Gandil, irait passer l'hiver à Bou-Saâda, afin d'éloigner par sa présence toute possibilité d'insurrection de cette région si travaillée par les agitateurs.

Cette colonne fut formée le 1er octobre, et se composa de cinq compagnies du 36e de ligne, deux du 3e Tirailleurs (5e du 2e bataillon, capitaine Rapp; 2e du 3e bataillon, capitaine Legrand), deux escadrons du 6e chasseurs, un peloton du 3e spahis et une section d'artillerie. Elle fut dissoute le 10 mars 1867, sans avoir pris part à aucune opération méritant d'être mentionnée.

Dans le courant de l'année 1867 eut lieu, ainsi que nous l'avons vu, la rentrée des deux compagnies qui se trouvaient au Mexique, et le retour du bataillon qui avait été détaché à Paris. Ce dernier quitta la capitale le 1er juin, s'embarqua à Toulon le 4, débarqua à Philippeville le 6, et arriva à Constantine le 10.

A peine sortie des épreuves d'une guerre de plus de trente années, l'Algérie allait voir s'abattre sur elle des calamités qui devaient entraîner des maux dépassant tous ceux qu'elle avait connus jusque-là : pendant deux années, en 1867 et en 1868, le choléra, le typhus et la famine allaient jeter partout le deuil et la consternation.

Le premier de ces fléaux fit son apparition dans le mois d'avril 1867, et s'étendit rapidement dans les trois provinces, exerçant particulièrement ses ravages sur les Européens. Une des régions qui furent les plus éprouvées fut celle de Biskra; toutes les troupes françaises qui composaient la garnison de cette ville durent être rappelées dans le nord, et seule la 5e compagnie du 3e bataillon continua, avec un rare dévouement, à assurer le service de ce poste important. Elle y perdit son capitaine, M. Roux-Beaufort, et son lieutenant, M. Boswiel, deux officiers de grande valeur qui surent jusqu'au bout donner l'exemple de la plus noble abnégation.

Ce ne furent pas là les seuls actes de courage, les seuls sacrifices qu'eut à enregistrer le régiment pendant cette terrible épidémie; partout les Tirailleurs se montrèrent ce qu'ils avaient été en 1854 dans la Dobrutscha et à Varna,

et firent preuve de ce généreux sentiment qui porte aussi bien l'homme véritablement brave au-devant de la mort obscure des hôpitaux que de celle retentissante des champs de bataille. La liste des récompenses qui furent données au corps pour les services qu'il avait rendus dans ces douloureuses circonstances en dira plus que nous ne pourrions le faire sur la conduite de nos valeureux soldats.

Par décret du 14 décembre 1867, il fut décerné :

Deux médailles d'or de 1re classe.	MM. Rinn, lieutenant. Guyon-Desdiguières, sous-lieutenant.
Une médaille d'or de 2e classe.	M. Salah-ben-Ahmed, sous-lieutenant.
Une médaille d'argent de 1re classe.	M. Claisse, sergent.
Une médaille de bronze.	M. Rouget, sergent-fourrier.

Par décret du 21 décembre reçurent :

La croix de chevalier de la Légion d'honneur.	MM. Règne, sous-lieutenant. Ali-ben-Osman, lieutenant. Verrière, adjudant.
La médaille militaire.	MM. Mohamed-ben-M'Ahmoud, caporal. Ali-ben-Brahim, Tirailleur. Messaoud-ben-Ahmed, Tirailleur.

Au choléra succéda le typhus. De nombreuses victimes marquèrent encore, pendant l'année 1868, le passage de ce redoutable visiteur. Parmi ces dernières, nous signalerons : M. Janvier, médecin-major de 1re classe, mort à Bougie en combattant l'épidémie, et MM. Boscary et Moktar-ben-Youssef, lieutenants, décédés, le premier à Djidjelli, le second à Constantine.

Par décret du 4 août 1868, les récompenses suivantes étaient accordées à ceux qui s'étaient le plus fait remarquer en donnant des soins à leurs camarades :

Deux médailles d'argent de 1re classe.	MM. Magand, sergent. Mohamed-ben-Abdallah, caporal.
Une médaille de bronze.	M. Resqui-ben-Mohamed, Tirailleur.

En 1869, ce fut encore au tour du 3e Tirailleurs de fournir le bataillon qui devait passer un an à Paris. Le 1er juin, les six premières compagnies du 2e bataillon (commandant Clemmer) quittèrent Constantine avec un effectif de six cent vingt hommes; le 10, elles s'embarquèrent à Philippeville, et, le 16, arrivèrent à destination. Ce bataillon rentra l'année suivante, quelques jours seulement avant la déclaration de guerre.

GUERRE CONTRE L'ALLEMAGNE

(1870-1871)

CHAPITRE XIV

ARMÉE DU RHIN

Déclaration de guerre. — Départ des 1er, 2e et 3e bataillons pour l'armée du Rhin. — Arrivée à Strasbourg. — Concentration autour de Wœrth. — Journée du 5 août. — Bataille de Frœschwiller (6 août). — Retour sur Saverne. — Pertes subies par le régiment.

Nous voici arrivés à l'une des pages les plus douloureuses de notre histoire, à la première de cet historique en haut de laquelle vienne se placer le mot *défaite;* page inachevée, qui sera reprise un jour, et qui, nous l'espérons, se terminera alors par le mot *revanche*. Elle a pour titre une simple date : *Mil huit cent soixante-dix*.

Jusqu'ici, que nous ayons suivi les Tirailleurs de la province de Constantine dans leurs longues et pénibles expéditions en Algérie, dans les péripéties émouvantes d'un siège mémorable en Crimée, dans leurs courtes mais immortelles étapes en Italie, dans les fatigues sans nombre d'une campagne au Sénégal, dans leur séjour prolongé sous le climat meurtrier de la Cochinchine, dans leurs récents et glorieux exploits dans le nouveau monde; que nous les ayons vus en face d'Arabes, de Kabyles, de Russes, d'Autrichiens, de Mandingues, d'Annamites ou de Mexicains, partout la victoire a accompagné leur drapeau et fait naître chez eux une confiance illimitée dans les destinées de la France, leur nouvelle patrie. Pour ces intrépides soldats, il n'était pas possible que notre beau pays fût jamais vaincu. Quelle nation pouvait, en effet, être

assez forte pour battre celle qui les avait soumis, eux; qui avait eu raison de leur héroïque résistance et fait flotter ses trois couleurs depuis le sommet le plus élevé de la Kabylie jusqu'à la dernière oasis du désert? Aucune. Et dans leur assurance sans forfanterie ils se croyaient aussi invincibles que le peuple dont la fortune était devenue la leur. Après tant de gloire moissonnée dans tant de pays différents, après tant de combats dont chacun était un succès, les jours de revers allaient cependant arriver; de même que toute cette vaillante armée qui, comme eux, portait sur ses étendards les noms encore retentissants de Sébastopol, de Magenta et de Solférino, ils devaient, eux aussi, connaître les tristes épreuves de la défaite et l'humiliation de la captivité; et, plus surpris que démoralisés, ils allaient se demander s'il n'y avait pas là une erreur du destin, un malentendu entre le ciel et nous, ou bien quelque expiation passagère qu'il fallait subir sans se plaindre en attendant qu'une nouvelle faveur d'en haut nous rendît notre force et notre grandeur. Pur fatalisme, qui, sans les laisser indifférents à nos malheurs, les leur faisait envisager comme une chose écrite du doigt même de Dieu.

Le 13 juillet 1870, c'est-à-dire quarante-huit heures avant que la déclaration de guerre fût officiellement annoncée, le colonel Gandil reçut l'ordre de se tenir prêt à partir pour la France avec trois bataillons de son régiment. Ces derniers devaient être organisés sur le pied de guerre, comprendre six compagnies chacun et, réunis, présenter un effectif total de deux mille deux cents combattants. Les 1er, 2e et 3e ayant été désignés, on s'occupa aussitôt de compléter à l'effectif réglementaire leurs six premières compagnies, et de mettre en état l'armement, l'équipement et l'habillement des hommes appelés à en faire partie. Au bout de trois jours, le 3e Tirailleurs était sous les armes, n'attendant qu'un signal pour se rendre à Philippeville, où la portion principale devait s'embarquer, pendant que le 1er bataillon et la 1re compagnie du 2e, alors à Bône, attendraient dans cette ville le transport désigné pour les emmener.

Voici quelle était la composition du régiment qui venait d'être ainsi mobilisé :

ÉTAT-MAJOR

MM.	Gandil,	colonel.
	Barrué,	lieutenant-colonel.
	Mondielli,	sous-lieutenant porte-drapeau.
	Soulice,	sous-lieutenant officier payeur.
	Reboud,	médecin-major de 1re classe.
	Ferron,	médecin aide-major de 1re classe.

1er BATAILLON

MM.	Clemmer,	chef de bataillon.
	Chevreuil,	capitaine adjudant-major.

1re compagnie.

MM. Besson, capitaine.
Benielli, lieutenant français.
Clerc, sous-lieutenant français.
Boularès-ben-Taïeb, sous-l. ind.

2e compagnie.

MM. Ducoroy, capitaine.
Fay, lieutenant français.
Blumendalh, sous-lieut. fr.
Lagdar-ben-el-Achi, s.-l. ind.

3e compagnie.

MM. Petitjean, capitaine.
Soumagne, lieutenant français.
Mohamed-ben-Toudji, lieut. ind.
Speltz, sous-lieut. français.
Larbi-ben-el-Haoussin, s.-l. ind.

4e compagnie.

MM. Matthieu, capitaine.
Lalanne des Camps, lieut. fr.
Abderrahman-ben-Ekarfi, lieutenant indigène.
Walroff, sous-lieut. français.
Garmi-ben-Tahar, s.-lieut. ind.

5e compagnie.

MM. Mas-Mézeran, capitaine.
Sauvage, lieutenant français.
Winter, sous-lieut. français.
Amar-ben-Medeli, s.-l. ind.

6e compagnie.

MM. Wissant, capitaine.
Carré de Busserolle, lieut. fr.
Saad-ben-Serir, lieut. ind.
Valat, sous-lieut. français.
Krélill-ben-Mohamed, s.-l. ind.

2e BATAILLON

MM. Aubry, chef de bataillon.
Brault, capitaine adjudant-major.

1re compagnie.

MM. Henry, capitaine.
Rulhmann, lieutenant français.
Tahar-ben-Amouda, lieut. ind.
Garnier, sous-lieutenant fr.
Mustapha-ben-Amar, s.-l. ind.

2e compagnie.

MM. De Bourgoing, capitaine.
Kolb, lieutenant français.
Lagdar-bel-Haoussin, lieut. ind.
Bruzeaux, sous-lieutenant fr.
Saïd-ben-Yaya, sous-lieut. ind.

3e compagnie.

MM. Woroniez de Pawenza, capitaine.
Bosquette, lieutenant français.
Dufour, sous-lieutenant fr.
Mohamed-ben-Taïeb, s.-l. ind.

4e compagnie.

MM. Roux, capitaine.
Roy, lieutenant français.
Hassein-ben-Ali, lieut. ind.
Clausset, sous-lieut. français.
Kacem-ben-Mohamed, s.-l. ind.

5e compagnie.

MM. Rapp, capitaine.
Darolles, lieutenant français.
Soulice, sous-lieut. français.
Amar-ben-Brahim, s.-l. ind.

6e compagnie.

MM. Deschamps, capitaine.
Hardouin, lieutenant français.
Davoine, sous-lieutenant fr.
Larbi-ben-Oucif, sous-lieut. ind.

3e BATAILLON

MM. Thiénot, chef de bataillon.
Le Grontec, capitaine adjudant-major.

1re compagnie.

MM. Montignault, capitaine.
Gillet, lieutenant français.
Macarez, sous-lieutenant fr.
Zénati-ben-Serir, s.-l. ind.

2e compagnie.

MM. Delahogue, capitaine.
Donin de Rozière, lieut. fr.
Ali-ben-Ahmed, lieut. ind.
Anglade, sous-lieutenant fr.
Mustapha-ben-el-hadj-Otman, sous-lieutenant indigène.

3e compagnie.

MM. Giraud, capitaine.
Pétiaux, lieutenant français.
Bernad, sous-lieutenant fr.
Ahmed-ben-el-Haoussin, sous-lieutenant indigène.

4e compagnie.

MM. Emy, capitaine.
Guillaume, lieutenant français.
Renoux, sous-lieutenant fr.
Salah-ben-Ahmed, s.-l. ind.

5e compagnie.

MM. De Larochelambert, capitaine.
Lafon, lieutenant français.
Règne, sous-lieutenant fr.
Salah-ben-Tahar, s.-l. ind.

6e compagnie.

MM. Gillot, capitaine.
Beaumont, lieut. français.
Pasqualini, sous-lieut. fr.
Aïssa-ben-el-Hadj-Assein, sous-lieutenant indigène.

Effectif. { Officiers. 89
Troupe 2 200

Dans la matinée du 17, on reçut, du train des équipages militaires, des mulets bâtés et harnachés destinés au transport des bagages. Ces animaux n'allaient heureusement pas être utilisés; car leur livraison, faite à la hâte, au dernier moment, se ressentit par trop de cette précipitation : les bâts et les harnachements n'étaient pas ajustés, la plupart ne pouvaient même pas servir, et le corps n'avait pas un seul ouvrier pour les mettre en état. Ce n'était là du reste qu'un premier exemple des nombreuses négligences qu'on allait avoir à relever dans le cours de cette guerre, en vue de laquelle rien n'avait été préparé.

Le même jour, vers midi, le détachement qui devait s'embarquer à Philippeville quitta Constantine aux acclamations de la population et prit le chemin de fer pour se rendre dans ce port. Il y arriva le soir même et s'installa dans l'intérieur de la ville, le long du rempart ouest.

Retardé par l'état de la mer, le premier embarquement n'eut lieu que le 20 juillet, à deux heures de l'après-midi. Ce jour-là, l'état-major, les 2e, 3e, 4e, 5e et 6e compagnies du 2e bataillon et la 1re du 3e prirent passage sur la *Dryade*, à destination de Toulon. Le lendemain, s'effectua sans accident

la mise à bord des chevaux et des mulets; puis, à trois heures du soir, la *Dryade* leva l'ancre, et quelques instants après disparut à l'horizon. Que de ceux qu'elle emportait ne devaient plus revenir !

Le 1er bataillon et la 1re compagnie du 2e à Bône, ainsi que les cinq dernières compagnies du 3e bataillon restées à Philippeville, durent attendre jusqu'au 28 juillet. Enfin ces fractions s'embarquèrent à leur tour pour rejoindre le restant du corps qui, lorsqu'elles arrivèrent en France, avait déjà été dirigé sur le Rhin. La *Dryade* était en effet arrivée à Toulon le 23; elle avait immédiatement mis à terre le personnel et le matériel qu'elle amenait d'Algérie, et, le lendemain à neuf heures du soir, le colonel Gandil et ce qu'il avait de son régiment avaient pris le chemin de fer pour se rendre à Strasbourg, où se concentrait le 1er corps d'armée.

Le voyage dura deux jours; on traversa successivement Lyon, Dijon, Besançon et Belfort. L'enthousiasme des populations était à son comble; à partir de Lyon surtout, il se manifesta parfois d'une façon irraisonnable et nuisible à la discipline : de trop copieuses et trop fréquentes distributions de liquides furent faites à nos soldats, alors que ceux-ci, la plupart du temps, n'avaient seulement pas mangé, et non seulement il en résulta quelques petits désordres, mais encore un certain nombre d'hommes en furent assez sérieusement malades pendant plusieurs jours. Il eût été beaucoup plus rationnel, avec l'argent qui fut gaspillé ainsi, de préparer, dans certaines gares désignées d'avance, du café qui aurait été rapidement distribué, ou bien un léger repas froid que les hommes auraient emporté pour le consommer en route. Mais qui alors aurait eu une idée aussi simple et aussi pratique à la fois?

A son arrivée à Strasbourg, le 26 à sept heures du soir, le colonel Gandil apprit que le 3e Tirailleurs était compris dans la 2e brigade (général Lacretelle) de la 4e division (général de Lartigue) du 1er corps d'armée (maréchal de Mac-Mahon).

Jusqu'au 4 août, le régiment resta campé sur le glacis de l'ouvrage n° 42. On profita de ce repos pour reverser au train des équipages militaires les mulets et les bâts qu'on en avait reçus à Constantine; ils furent remplacés par des voitures de transport achetées dans le commerce, les magasins n'en ayant pas assez pour fournir à tous les besoins. On constitua, en même temps, un petit dépôt destiné à garder les approvisionnements d'effets apportés d'Algérie, et qui se composa d'un sous-officier (sergent Blanc) et de six Tirailleurs. Le 3, arrivèrent les cinq dernières compagnies du 3e bataillon avec le commandant Thiénot.

La division de Lartigue avait reçu l'ordre de se porter à Haguenau. Le 4 août, les 2e et 3e bataillons prirent le chemin de fer à midi, et en descendirent à quatre heures pour aller camper à trois kilomètres à l'ouest de la ville sur la rive droite de la Moder. A sept heures du soir, ils y furent rejoints par le 1er bataillon et la 1re compagnie du 2e qui, partis de Toulon le 2 août, avaient été transportés à Reichshoffen, d'où on les avait ensuite fait rétrograder sur Haguenau, qu'ils allaient quitter le soir même pour refaire exactement le chemin qu'ils venaient de parcourir. A partir de ce moment, le régiment se trouva au complet. Le 87e de ligne, désigné pour faire brigade

avec lui, était resté à Strasbourg pour former, avec quelques bataillons de la mobile et quelques dépôts, la garnison de cette place en cas de siège.

Dans la soirée du 4, on apprit l'échec de Wissembourg.

Depuis le jour de la déclaration de guerre, les événements avaient marché avec une effrayante rapidité. A peine deux semaines s'étaient-elles écoulées, que déjà le canon tonnait, que déjà notre territoire était envahi et que l'ennemi chassait devant lui les débris de l'une de nos plus belles divisions. Funestes présages qui changèrent tout à coup l'enthousiasme de la première heure en un morne abattement, en une irrésolution générale qui devait bientôt paralyser l'action commune en permettant aux petites jalousies et aux grandes ambitions de se faire jour.

Le moment n'était cependant pas aux hésitations, et il eût fallu remédier immédiatement à ce qu'avait de défectueux la répartition de nos forces en ne formant de celles-ci qu'une seule masse, avec laquelle on serait peut-être arrivé à arrêter les progrès des Allemands. Au lieu de cela, l'empereur se contenta de diviser son armée en deux groupes, dont les maréchaux de Mac-Mahon et Bazaine reçurent le commandement, sans donner, ni à l'un ni à l'autre de ces deux chefs, des instructions précises quant au plan qu'il s'agissait d'adopter. De cette faute allait résulter la sanglante défaite de Freschwiller.

Le premier soin du maréchal de Mac-Mahon, sous les ordres duquel se trouvaient les 1er, 5e et 7e corps, fut de concentrer toutes ses troupes dans une bonne position défensive en avant de Haguenau, sur la rive droite de la Sauerbach, de façon à couvrir les routes de Bitche et de Saverne, et de se ménager au besoin une retraite sur Nancy. Mais, de tous ces corps, un seul, le 1er, se trouvait sous sa main : le 5e (général de Failly) était à Bitche, et le 7e, resté à Belfort, n'avait encore qu'une seule division (1re) en état de marcher.

En vertu de ces nouvelles dispositions, la division de Lartigue quitta Haguenau le 4, à neuf heures du soir, et se dirigea au nord, à travers la vaste forêt qui s'étend depuis cette ville jusqu'au delà de la Sauerbach. Le 3e Tirailleurs formait l'avant-garde : venait d'abord, prête à se déployer, la 1re compagnie du 3e bataillon (capitaine Montignault), puis le 3e bataillon (commandant Thiénot), une batterie d'artillerie, le 2e bataillon (commandant Aubry), et enfin le 1er (commandant Clemmer). En avant, pas le moindre détachement de cavalerie.

A environ trois kilomètres de Haguenau, on rencontra le 50e de ligne, qui revenait de Wissembourg, et qui confirma la nouvelle de la défaite essuyée par la division Abel Douay. La marche continua toute la nuit, mal réglée, sans qu'aucune des prescriptions faites par les règlements pour empêcher les différentes fractions de s'égarer fussent observées. Vers onze heures, on se heurta tout à coup à une nouvelle troupe : c'était une brigade de cavalerie qui s'était arrêtée en plein champ et y avait dressé son bivouac, laissant ses bagages sur la route, qu'ils encombraient complètement. Enfin, à cinq heures du matin, la division arriva sur la Sauerbach, qu'elle passa sur le pont de Günstett, pour aller occuper ce village, autour duquel furent envoyées quelques

reconnaissances qui rentrèrent sans avoir rencontré un seul ennemi. Après quelques heures accordées aux troupes pour se reposer et faire le café, elle reçut l'ordre de revenir sur la rive opposée, pour former l'extrême droite de la ligne de bataille du 1er corps d'armée sur les hauteurs de Freschwiller.

La position qu'elle allait occuper, et sur laquelle elle devait combattre une partie de la journée du lendemain, était un étroit plateau, en partie boisé, ayant une direction nord-sud et une hauteur moyenne de soixante mètres au-dessus de la vallée. Au pied de son versant est, et parallèlement à la route de Wœrth à Haguenau, coulait la Sauerbach, qu'on passait sur de nombreux ponts, dont ceux de Wœrth seuls avaient été détruits; à l'ouest, un petit affluent de cette rivière, l'Eberbach, avait un lit assez encaissé pour servir au besoin de seconde ligne de défense, et permettre d'utiliser les hauteurs en arrière pour prolonger la résistance sur ce point. Le front que cette division avait à garnir était malheureusement beaucoup trop grand pour son effectif; réduite à dix bataillons, il lui fallait s'étendre sur une ligne d'environ deux mille cinq cents mètres, et cela à une aile, c'est-à-dire dans une situation l'exposant aux mouvements tournants de l'ennemi.

Voici comment elle fut disposée :

A la gauche, s'appuyant au village d'Elsashausen et défendant la lisière et les débouchés de Nieder-Wald, le 3e zouaves (colonel Bocher); au centre, le 1er bataillon de chasseurs (commandant Bureau); à l'extrême droite, le 3e Tirailleurs, et enfin, en seconde ligne, le 56e (colonel Mena). En réserve se trouvait la brigade de cuirassiers du général Michel. Sur la gauche, la ligne de bataille était prolongée par les 3e et 1re divisions (généraux Raoult et Ducrot); sur la droite, elle s'appuyait au village de Morsbronn.

Vers midi, au moment où le bivouac allait être installé, on signala tout à coup l'approche de l'ennemi. La 4e division prit immédiatement les armes. Le régiment se porta en avant et vint s'établir à l'extrémité du plateau, sur un terrain découvert, face au mamelon et au village de Morsbronn, et suivant une direction faisant un angle très obtus avec celle du restant de la division. Les 1er et 3e bataillons furent seuls déployés; le 2e resta en colonne, par pelotons à demi-distance, en arrière de la droite du 1er. Un cordon de tirailleurs, formé par la 1re compagnie du 3e bataillon (capitaine Montignault), fut envoyé le long de la Sauerbach, où s'engagea alors une fusillade insignifiante avec quelques reconnaissances prussiennes qui se replièrent lentement vers le village de Günstett. A quatre heures et demie, rien ne pouvant plus laisser croire à un combat, nos trois bataillons installèrent leur camp sur la pente est du plateau, en face de Günstett, dont les hauteurs commençaient à se couronner de vedettes ennemies. Pour la nuit, une compagnie du régiment fut placée en grand'garde dans la direction de Morsbronn; une autre, du 1er bataillon de chasseurs, fut envoyée de l'autre côté de la route de Wœrth, près de la Sauerbach. Dans la soirée, le temps, douteux pendant la dernière partie de la journée, se mit définitivement à la pluie, et jusque vers quatre heures du matin l'eau tomba à torrents sur cette longue ligne de bivouacs, dont les feux se trouvèrent ainsi rapidement éteints.

Le jour parut sans qu'aucun indice vînt faire supposer qu'une action géné-

rale s'engagerait à quelques heures de là; des coups de feu avaient bien été échangés, pendant la nuit, entre nos avant-postes et ceux de l'ennemi, mais ces derniers n'avaient encore fait tâter nos grands'gardes que par de simples détachements.

A cinq heures du matin, le colonel Gandil donna l'ordre d'aller, en armes, chercher à la Sauerbach l'eau nécessaire pour faire le café. La corvée fut réunie sous les ordres d'un officier par compagnie, et du capitaine Montignault pour tout le régiment. Elle se rendit à la rivière sans être inquiétée; mais, au moment où les hommes voulurent aller prendre de l'eau, ils furent assaillis par une vive fusillade partant d'un moulin bâti sur la rive gauche de la Sauerbach, qui avait été crénelé la veille par les sapeurs du génie de la division, qu'on avait ensuite négligé de faire occuper, et dans lequel une grand'-garde prussienne s'était solidement établie. Les Tirailleurs, surpris, un peu en désordre, ripostèrent de leur mieux; mais ils durent cependant se replier sans avoir pris de l'eau, le feu de l'ennemi devenant très meurtrier. Un officier, le sous-lieutenant Krélill-ben-Mohamed, était blessé; un homme était tué, et un autre blessé. A partir de ce moment, la fusillade continua entre les avant-postes allemands et ceux de la 4e division.

A sept heures, quelques coups de canon se firent entendre dans la direction de Wœrth; mais, vers huit heures, le feu cessa.

Le rapport du 6 prescrivait un jour de repos pour les troupes; ce repos devait être mis à profit pour compléter les vivres et évacuer sur Strasbourg les demi-couvertures de campement des corps qui avaient emporté les leurs, malgré les ordres donnés. Personne ne s'attendait donc à une bataille, pas plus le commandant en chef que le plus ignorant des soldats.

A huit heures et demie, la canonnade recommença et se rapprocha bientôt, mêlée à une fusillade assez vive qui partait des deux rives de la Sauerbach. Le régiment reçut l'ordre de prendre les armes tout en laissant ses cuisiniers au camp. On ignorait encore la portée du combat qui s'engageait : l'état-major général était persuadé que nous n'avions devant nous qu'une reconnaissance offensive qui ne serait pas sérieusement appuyée.

Cependant la lutte prenait vers la gauche une intensité qui dénotait plus qu'une simple démonstration de la part de l'ennemi; une partie des 1re et 3e divisions avait dû s'engager pour faire face au danger qui venait de ce côté. Le combat n'allait pas tarder à s'étendre aussi sur la droite; mais, sur ce point, nous allions avoir l'initiative de l'attaque.

Dans le premier moment, les 1er et 3e bataillons du 3e Tirailleurs étaient restés sur l'emplacement du camp, attendant des ordres pour agir. Pendant ce temps, le colonel Gandil, avec le 2e bataillon qu'appuyaient deux escadrons de lanciers, se portait sur le plateau découvert qui avait été occupé la veille par le régiment. De là, il envoya les lieutenants Hardouin et Kolb, chacun avec une escouade, pour fouiller les jardins et le village de Morsbronn, en même temps qu'il faisait explorer un petit bois à droite et en arrière par les deux escadrons de cavalerie. Ayant acquis la certitude que le village n'était pas occupé, il donna l'ordre au commandant Aubry d'aller y prendre position avec deux compagnies (4e et 5e). Le restant du 2e bataillon fut

ensuite établi dans un chemin creux conduisant de Reichshoffen à Günstett.

Il était alors environ dix heures. Un instant auparavant, le général de Lartigue avait dirigé sur le moulin de la rive gauche une attaque qui, exécutée par le 1er bataillon de chasseurs soutenu par une compagnie de zouaves et une partie de l'artillerie de la division, avait déterminé la retraite de l'ennemi. Mais, à peine notre artillerie avait-elle eu ouvert son feu, qu'on avait vu quatre batteries prussiennes, accompagnées de leurs soutiens, venir prendre position sur les hauteurs au nord-ouest de Günstett et diriger sur nos douze pièces de quatre un tir des plus précis, dont la supériorité allait vite avoir raison des efforts impuissants de nos artilleurs. A ces quatre batteries vinrent presque aussitôt s'en ajouter d'autres, et, à partir de neuf heures et demie, cent huit pièces allemandes ne cessèrent de tonner sur toute la ligne des hauteurs de la rive gauche, et de faire pleuvoir sur nos troupes une grêle d'obus dont l'humidité du sol atténuait heureusement les effets.

L'artillerie ennemie ne tarda pas à être appuyée par des masses profondes d'infanterie; bientôt, le IIe corps bavarois et les Ve et XIe corps prussiens se trouvèrent en grande partie engagés. En face de la division de Lartigue, mais n'ayant encore en ligne qu'une seule division, la 21e, se trouvait le XIe corps prussien. L'une de ses brigades (la 41e) s'était déployée le long de la Sauerbach, et le 1er bataillon de chasseurs, après une vaine tentative pour franchir cette rivière, s'était vu obligé de rétrograder et de venir prendre position en arrière de la route de Wœrth à Haguenau. Notre première ligne de défense se trouvant ainsi dégarnie, l'ennemi en profita pour faire avancer, l'une par le village de Spachbach, l'autre par le pont de Günstett, deux colonnes de deux à trois mille hommes chacune, qui franchirent la Sauerbach et s'élancèrent résolument à l'attaque des positions occupées par la 4e division.

A la première démonstration de ce mouvement offensif, le général de Lartigue avait fait prolonger, par deux bataillons du 56e, la ligne formée par le 1er bataillon de chasseurs; puis, l'ennemi continuant à gagner du terrain, les 1er et 3e bataillons du régiment, sous les ordres du lieutenant-colonel Barrué, s'étaient déployés à leur tour, compagnie par compagnie, et portés, partie en soutien de l'artillerie, partie au-devant des colonnes prussiennes qui s'avançaient menaçantes à l'attaque du Nieder-Wald et du plateau de Morsbronn.

Sur ce point, la lutte atteignit bientôt à une extrême intensité. Malgré le feu écrasant de l'artillerie ennemie, notre infanterie reprit un incontestable avantage et se maintint dans toutes ses positions; malheureusement elle s'épuisait en efforts successifs, en attaques décousues, en mouvements isolés dont chaque commandant de compagnie avait, pour ainsi dire, l'initiative et la direction. Aussi, s'ils n'avançaient pas, les Prussiens se maintenaient-ils sur le terrain conquis, et leurs masses toujours croissantes continuaient-elles à déboucher par le pont de Günstett, que, *faute de poudre*, le génie n'avait pu faire sauter.

Dès qu'ils s'étaient trouvés dans cette furieuse mêlée, les Tirailleurs avaient accompli des prodiges; partout où s'était portée leur redoutable furie, les

Allemands avaient dû reculer; mais les obus pleuvaient dans leurs rangs, la mort fauchait soldats et officiers avec une effrayante rapidité. Déjà les capitaines Gillot et Deschamps, les lieutenants Hardouin, Benielli et Mohamed-ben-Toudji et le sous-lieutenant Pasqualini étaient tombés pour ne plus se relever.

Il était onze heures et demie. Le colonel Gandil, que nous avons laissé sur l'extrême droite avec une partie du 2e bataillon, voit le manque d'unité de notre action et les progrès des assaillants. Une attaque vigoureuse est indispensable si l'on veut empêcher ceux-ci de prendre pied sur la rive droite de la Sauerbach. Il n'a avec lui que trois compagnies (1re, 2e et 3e); il les forme en bataille, s'élance à leur tête, et d'un bond irrésistible se rue sur la colonne ennemie, qui immédiatement rétrograde en désordre vers le pont de Günstett. Tout plie, tout cède devant cette charge à fond; les Tirailleurs franchissent le pont à la suite des Prussiens, poursuivent ceux-ci la baïonnette dans les reins, les refoulent jusqu'aux premières maisons de Günstett; mais là, épuisés par l'effort héroïque, surhumain, qu'ils viennent de fournir, assaillis par le feu qui part du village, ils doivent s'arrêter, puis céder à leur tour et repasser le pont pour venir se reformer en arrière et mettre un peu d'ordre dans leurs rangs, qui viennent d'être complètement décimés. Parmi les morts on compte le capitaine de Bourgoing, frappé glorieusement à la tête de la 2e compagnie, et le sous-lieutenant Mustapha-ben-Amar.

Ce mouvement avait été appuyé directement par quelques compagnies du 56e et, plus à gauche, par les deux autres bataillons du régiment, sous les ordres du lieutenant-colonel Barrué. Il eut pour résultat de suspendre momentanément l'attaque du XIe corps prussien, et de maintenir, pendant une heure au moins, celui-ci sur la rive gauche de la Sauerbach. Si à ce moment le feu de notre artillerie n'eût pas été presque entièrement éteint; s'il y eût eu là des troupes fraîches, une division du corps de Failly par exemple, pour seconder la tentative de la division de Lartigue, pour soutenir le 3e Tirailleurs, qui était déjà entré comme un coin vivant dans l'épaisse ligne des bataillons ennemis, nul doute que, sur ce point du moins, l'avantage ne se fût déclaré pour nous, et que les Prussiens n'eussent été mis dans l'impossibilité d'exécuter le fameux mouvement tournant qui devait placer notre droite dans une situation désespérée et la contraindre à une retraite précipitée. Mais, au lieu des renforts qui auraient été nécessaires pour profiter de ce fugitif retour de fortune, il ne restait que des troupes exténuées, cruellement éprouvées par la lutte sanglante qu'elles venaient de soutenir et, chose terrible, bien près de voir leurs munitions s'épuiser.

A Morsbronn, après avoir occupé le village en plaçant une compagnie (la 4e, capitaine Roux), aux diverses issues et en conservant l'autre (la 5e, capitaine Rapp), en réserve dans le cimetière, dont les murs offraient un excellent abri contre la mousqueterie, le commandant Aubry était monté dans le clocher de l'église pour surveiller les manœuvres de l'ennemi. Il assista de là à la phase que nous venons de raconter, et put constater chez les Allemands l'immobilité qui lui succéda; mais bientôt il vit de fortes colonnes d'infanterie prononcer, à la faveur des bois, un grand mouvement envelop-

pant se prolongeant jusque sur les derrières de Morsbronn et menaçant tout le flanc droit de la 4e division. Il en informa aussitôt le général Lacretelle, qui vint lui-même vérifier le fait et juger de sa gravité. Les Prussiens avaient déjà franchi la rivière à Dürrenbach, dont les ponts, pour les mêmes raisons que celui de Günstett, n'avaient pas été détruits, et dans un instant Morsbronn allait être attaqué. Défendre ce village avec deux compagnies, il n'y fallait pas songer; le général ordonna qu'on l'évacuât. Le mouvement s'effectua sous un feu très vif d'artillerie, et le commandant Aubry, avec sa petite troupe, se porta dans la partie de la plaine située entre la Biberbach et la route de Lembach à Haguenau, et chercha à se relier aux autres bataillons qui se trouvaient de nouveau vigoureusement engagés avec les forces ennemies descendant de Günstett et s'avançant vers le pont de la Sauerbach. Mais notre ligne commençait à faiblir; il allait se trouver séparé d'elle par le gros des Allemands; il battit alors en retraite, et vint s'établir dans le chemin creux qui mène de Morsbronn à Günstett. Prévoyant que sa résistance sur ce point ne pourrait être de longue durée, il envoyait en même temps chercher des ordres auprès du général de Lartigue. Ceux-ci ne se firent pas attendre : il devait rallier autour de lui tout ce qu'il trouverait sous sa main, et choisir, en arrière, une bonne position défensive pour protéger par des feux le mouvement rétrograde des autres troupes de la division. A peine établies, nos compagnies eurent à soutenir une fusillade très vive avec les têtes de colonne de l'infanterie ennemie, qui commençait à déboucher par trois côtés à la fois : par les pentes faisant face à Günstett, par le village de Morsbronn, et, tout à fait sur nos derrières, par la vallée de l'Eberbach. Le commandant Aubry tint jusqu'au dernier moment, et permit ainsi au 56e et aux deux autres bataillons du régiment de se retirer en assez bon ordre dans la direction de Reichshoffen. A ce moment, la retraite était générale et le combat sur ce point définitivement rompu.

Nous avons laissé les 1er et 3e bataillons, ainsi qu'une partie du 2e, au moment où un vigoureux retour offensif, exécuté par le colonel Gandil, avait rejeté l'ennemi sur la rive gauche de la Sauerbach. De ce côté, la lutte resta près d'une heure en suspens, ou du moins se borna à une fusillade sans importance échangée entre les premières lignes de tirailleurs. Mais il était facile de prévoir qu'il n'en serait pas longtemps ainsi; depuis un moment, on apercevait des masses considérables d'infanterie prussienne débouchant de la forêt de Surbourg, et se dirigeant sur trois colonnes vers Spachbach, Günstett et Dürrenbach. C'était le gros du XIe corps (Bose) et la division wurtembergeoise (d'Obernitz), qui se portaient en ligne pour appuyer l'attaque de la 21e division. Le prince royal venait d'arriver et de prendre la direction du combat; toutes les forces de la IIIe armée se trouvaient maintenant réunies sous la main de leur chef : une écrasante offensive allait avoir lieu sur tous les points à la fois.

Bientôt les Allemands eurent repassé la Sauerbach. Le 1er bataillon de chasseurs, le 56e de ligne et les 1er et 3e bataillons de Tirailleurs essayèrent encore une fois de s'opposer au flot toujours croissant qui montait de Günstett; quelques charges partielles furent successivement exécutées sur les premiers

échelons, qui se montrèrent un moment hésitants; mais, efforts vains, la poussée était trop puissante, et nos soldats trouvaient toujours des rangs reformés derrière ceux qu'ils avaient enfoncés.

Il était une heure et demie. Notre ligne dut commencer à se replier. Elle le fit en bon ordre, mais eut fort à souffrir des batteries de Günstett, dont le feu avait redoublé d'intensité. Les compagnies changeaient fréquemment de place, afin de se soustraire autant que possible à leur action; seulement, ces mouvements nuisant à leur cohésion, elles perdaient ainsi chaque fois du terrain.

Cependant, si l'ennemi nous faisait du mal avec son artillerie, nous lui en faisions non moins avec notre mousqueterie : sa 21e division surtout était très éprouvée. Mais, nous l'avons dit, les munitions commençaient à s'épuiser; beaucoup de compagnies n'en avaient presque plus, les autres les ménageaient. Nos troupes avaient rétrogradé jusqu'au sommet des pentes qu'elles occupaient, et, se cramponnant à cette dernière position, balançaient encore le succès, qui, pour celui qui ne voyait pas les profondes réserves de l'ennemi, demeurait encore incertain. A ce moment courut le bruit que la division Guyot de Lespart, partie de Bitche le matin, arrivait à notre secours : l'espoir fit battre tous les cœurs, une nouvelle ardeur ramena au combat les fractions hésitantes qui étaient déjà en retraite vers l'Eberbach, et la lutte reprit avec une nouvelle vigueur.

Depuis longtemps le général Lacretelle, prévenu par le commandant Aubry, avait à son tour fait avertir le général de Lartigue du mouvement tournant des Prussiens; déjà ceux-ci étaient dans Morsbronn, évacué par nos deux compagnies, et allaient atteindre Forstheim, qui leur avait servi de point de direction. La situation était critique. Tentant un dernier effort, les colonels Gandil et Barrué réunirent le plus qu'ils purent des trois bataillons, pour arrêter, ne fût-ce qu'un moment, cette marée envahissante qui montait, montait toujours. Autour d'eux vinrent se grouper des hommes de tous les régiments de la division. Ils les établirent sur une ligne s'étendant du bois d'Eberbach au Nieder-Wald, où, de son côté, le 3e zouaves soutenait une lutte héroïque contre un ennemi dix fois supérieur. Là eurent encore lieu quelques tentatives désespérées; on se battit comme on put, à l'arme blanche principalement, puis il fallut définitivement abandonner la partie : la division de Lartigue était irrémédiablement vaincue. Il était alors deux heures et demie. Le commandant Thiénot venait d'être tué, le commandant Clemmer était mortellement blessé.

Il eût été insensé de prolonger d'une minute de plus cette résistance opiniâtre, dont le résultat ne pouvait plus être douteux. Déjà le 2e bataillon, qui, d'après les ordres du colonel d'Andigné, chef d'état-major de la division, avait occupé le bouquet de bois situé au sud d'Eberbach, était menacé d'être pris par les forces ennemies qui sortaient de Forstheim. Il fallait se retirer à tout prix. Le mouvement commença, protégé d'abord par les feux du 2e bataillon, puis par la charge de la brigade Michel (8e et 9e régiments de cuirassiers et deux escadrons du 6e lanciers), et enfin par deux compagnies du 3e zouaves, qui jusque-là n'avaient été que légèrement engagées.

Cependant notre artillerie parvenait difficilement à se dégager; une batterie

de mitrailleuses se trouvait compromise : il fallait la sauver. Le général Lacretelle, qui surveillait le mouvement de nos derniers échelons, s'adressa alors au capitaine Delahogue, du 3e bataillon, lui prescrivant de faire son possible pour maintenir les Prussiens, dont tous les efforts se concentraient maintenant sur nos pièces, qu'ils voyaient distinctement. Le capitaine fit appel au dévouement de chacun, et tous ceux qui purent entendre sa voix vinrent se grouper autour de lui. Il parvint aussi à rallier deux cents hommes, provenant pour la plupart des débris du 3e bataillon. Sous leur protection, nos mitrailleuses purent se retirer, ainsi que quelques traînards qui erraient sans commandement. Sur la droite, on voyait de petits groupes de cavaliers qui revenaient sanglants, et qui cherchaient à rejoindre la division; sur la gauche, le 3e zouaves agonisait. Seul avec sa petite troupe, le capitaine Delahogue tient encore sur le plateau. Enfin il va se mettre en retraite à son tour, quand tout à coup le sous-lieutenant Mondielli arrive avec le drapeau. « Mon capitaine, lui dit-il, sauvez le drapeau. » Celui-ci est placé au milieu du groupe; le capitaine Delahogue fait jurer à tous de se faire tuer plutôt que de le laisser prendre, et la marche en arrière s'effectue en combattant. Heureusement la fatigue ou plutôt la surprise de nous avoir vaincus est telle chez nos ennemis, qu'ils ne nous poursuivent que mollement. Le capitaine Delahogue parvient à se dégager; il franchit l'Eberbach et gagne Reichshoffen, en formant, pour ainsi dire, l'arrière-garde de la division. Là il trouve les autres bataillons, et tout le monde pousse des cris de joie en voyant que le drapeau, qu'on croyait perdu, vient d'être sauvé.

Le gros du régiment, qui avait commencé son mouvement rétrograde au moment de la charge des cuirassiers, eut pendant un instant fort à faire pour échapper à l'étreinte qui le menaçait du côté de Forstheim. Le 2e bataillon surtout était serré de très près. Mais, sous l'impulsion de quelques officiers, quelques groupes d'hommes de toutes les compagnies s'élancèrent sur les Allemands, qui, sur plusieurs points, durent céder devant ces retours impétueux. On arriva ainsi jusque sur la rive droite de l'Eberbach. Cherchant alors à rallier les débris de ses régiments, le général de Lartigue voulut essayer de se maintenir un instant sur cette position. Pour s'opposer au danger qui venait de la droite, le colonel Barrué parvint à réunir cinq à six cents Tirailleurs, qu'il déploya sur la crête qui s'étend à l'ouest d'Eberbach, protégeant ainsi l'artillerie divisionnaire, qui, par suite des pertes subies par ses attelages, ne se retirait qu'avec difficulté. Mais que faire sans cartouches? Ne pouvant répondre à la fusillade meurtrière qu'ils recevaient, les Tirailleurs durent encore une fois se replier; harassés, brisés, mais nullement abattus par cette lutte que depuis huit heures ils soutenaient sans interruption, ils reprirent lentement leur marche vers Reichshoffen. Quant à l'ennemi, il était tout entier à l'ivresse de la victoire, et ne nous poursuivait plus que des sons triomphants des musiques de ses régiments. Ce ne fut qu'à cette attitude inespérée de sa part que les dernières fractions de la division de Lartigue durent de ne pas être enlevées. Vers trois heures et demie, il n'y avait plus un soldat français valide sur le plateau de Morsbronn, et les Prussiens se précipitaient dans le Nieder-Wald pour marcher à l'attaque de Frœschwiller.

A la gauche et au centre, pour se trouver un peu plus longtemps retardé, le dénouement n'en devait pas être moins décisif. Maître de Frœschwiller, l'ennemi allait bientôt obliger à la retraite les 1re et 3e divisions, ainsi que la division Conseil-Dumesnil du 7e corps. Hâtons-nous d'ajouter qu'ainsi que pour la 4e, le nombre seul allait avoir raison de ces dernières et que, malgré leur écrasante supériorité, les Allemands eussent eu encore longtemps à nous disputer le succès, si l'échec de notre droite ne leur eût livré le Nieder-Wald. Ce qui est indéniable, c'est que la division Ducrot resta jusqu'au bout sur ses positions et déjoua toutes les attaques des Ier et IIe corps bavarois. Que faut-il de plus pour démontrer que nos orgueilleux adversaires eurent peut-être la victoire, mais que la gloire de cette bataille restera éternellement aux vaincus?

Avant d'arriver à Reichshoffen, le colonel Gandil arrêta le régiment pour le remettre en ordre et lui faire distribuer des cartouches. Ce fut à ce moment que le capitaine Delahogue rejoignit avec le drapeau. Les hommes n'avaient plus de sacs, plus de tentes, plus de vivres, plus d'ustensiles de campement : tout avait été laissé sur le champ de bataille, les compagnies ayant mis sac à terre au moment de se porter en avant. On allait non seulement marcher, mais encore bivouaquer dans ces conditions. Les officiers n'étaient pas plus heureux : leurs bagages étaient également au pouvoir de l'ennemi. Mis en route au moment où la fortune s'était nettement décidée contre nous, le convoi avait pris la direction de Haguenau, au lieu de celle de Reichshoffen, qui lui avait été indiquée, et, de plus, avait commis l'imprudence de faire une halte près des forges de Gundershoffen. Là il avait été brusquement assailli par la cavalerie wurtembergeoise, qui avait impitoyablement sabré les quelques ordonnances et les quelques hommes qui avaient tenté de résister en faisant le coup de feu. La cantinière du régiment parvint seule à s'échapper en se cachant dans les bois. Elle assista de là à cette sanglante scène de carnage et de pillage, dont son mari fut l'une des premières victimes.

On traversa successivement, et sans s'arrêter, Reichshoffen et Niederbronn. Après ce village, on prit la route de Saverne, route qui longe le pied des Vosges et passe dans plusieurs localités sans grandes ressources. On marcha toute la nuit. Toutes les armes, tous les corps, toutes les fractions étaient mélangées et s'en allaient pêle-mêle, sans direction, suivant au hasard ce flot humain dans lequel régnait maintenant le plus complet désarroi. La cavalerie, qui aurait dû couvrir la retraite, cherchait au contraire à prendre les devants, renversant, bousculant les hommes sur son passage, les poussant au milieu des voitures de l'artillerie, qui, elles aussi, pressaient leur mouvement pour arriver plus tôt. Comme presque toujours, les pauvres fantassins étaient encore les plus malheureux : mourant de faim, tombant de sommeil, ils se traînaient péniblement ou demeuraient là où la fatigue les clouait, n'ayant même plus le sentiment du danger qu'ils pouvaient courir.

Dans ces douloureuses circonstances, le régiment montra encore ce que peut une troupe réellement disciplinée. Malgré le désordre général, malgré l'accablement qui s'emparait de tous, il parvint à conserver une certaine cohésion. Il faut reconnaître aussi que les officiers, tous connus de leurs soldats et les connaissant non moins, surent garder un calme, un sang-froid

au-dessus de tout éloge, qu'ils communiquèrent continuellement à ces derniers. Pas un instant ils ne cessèrent de veiller avec la plus attentive sollicitude sur les glorieux débris qu'ils ramenaient. C'est ainsi qu'au lieu de suivre le mouvement confus de certains autres corps, le 3e Tirailleurs s'arrêta pendant deux heures à Ingwiller, ce qui permit aux hommes de prendre un peu de repos, et à une quantité de traînards de rallier leur compagnie.

On se remit en marche vers deux heures du matin, et l'on arriva à Saverne à cinq heures. Un lieu de rassemblement avait été désigné à chaque corps. Le régiment s'installa sur la rive gauche de la Zorn, et bientôt une foule de dons, dus à la générosité des habitants, vinrent faire pour un instant oublier à nos malheureux soldats les misères, les souffrances et les privations qu'ils venaient d'endurer. Mais, hélas! la triste réalité de la défaite n'en restait pas moins vivante, et, à ceux qui auraient été tentés de la distraire de leur pensée, un ordre subit devait se charger de la rappeler : se trouvant un des moins désorganisés, le régiment devait à neuf heures repartir pour Phalsbourg.

Pendant le court moment de répit qui lui avait été laissé, le colonel Gandil avait eu le temps de faire faire l'appel et de procéder à la reconstitution hâtive des compagnies. Alors seulement on avait pu se rendre un compte exact des vides faits par la lutte de la veille. Les pertes s'élevaient à huit cent soixante-douze hommes hors de combat, dont trente-trois officiers. Sur ce total, beaucoup avaient été tués, le plus grand nombre blessés, très peu faits prisonniers. Les officiers surtout avaient été cruellement éprouvés par le feu de l'ennemi.

Étaient tués :

MM.	Thiénot,	chef de bataillon.	
	Clemmer,	d°	(mort de ses blessures).
	Deschamps,	capitaine.	
	De Bourgoing,	d°	
	Gillot,	d°	
	Hardouin,	lieutenant.	
	Benielli,	d°	
	Mohamed-ben-Toudji,	d°	
	Pasqualini,	sous-lieutenant.	
	Mustapha-ben-Amar,	d°	
	Walroff,	d°	
	Krélill-ben-Mohamed,	d°	(mort de ses blessures).

Étaient blessés :

MM.	Barrué,	lieutenant-colonel.
	De Larochelambert,	capitaine.
	Giraud,	d°
	Émy,	d°
	Montignault,	d°

Besson,	capitaine.	
Roy,	lieutenant.	
Pétiaux,	do	
Guillaume,	do	
Règne,	do	
Saad-ben-Serir,	do	
Garnier,	sous-lieutenant.	
Bruzeaux,	do	
Tourret,	do	
Renaux,	do	
Deporter,	do	(nouveau promu).
Aïssa-ben-el-Hadj-Assein,	do	
Amar-ben-Medeli,	do	
Larbi-ben-el-Haoussin,	do	
Lagdar-ben-el-Achi,	do	
Salah-ben-Mohamed,	do	(nouveau promu).

Quand, à dix-sept années de distance, on jette un regard sur cette lutte sanglante qui devait avoir une si désastreuse influence sur les événements ultérieurs de la campagne, on est étonné de voir que trente-six mille hommes parvinrent à se maintenir une bonne partie de la journée contre cent quinze mille. Déjà, à Wissembourg, une de nos divisions avait tenu tête à tout un corps d'armée prussien. D'où venait donc à nos soldats cette force morale qui quadruplait ainsi leur valeur? De ce que le découragement et l'indiscipline n'avaient point encore pénétré dans leurs rangs, nous répondra-t-on. Oui, ce fut là une des causes de l'admirable attitude de l'armée du Rhin; mais une autre qu'on oublie trop souvent avec une intention malveillante, c'est que cette armée se composait presque uniquement de régiments venant d'Algérie, et se trouvant non seulement plus aguerris que ceux de l'intérieur, mais ayant tous un glorieux passé à soutenir. Ne prenons que les Tirailleurs algériens. Où vit-on jamais une troupe plus héroïque que les turcos de Wissembourg et de Frœschwiller? Quelle est celle qui versa plus généreusement son sang [1]? Et qu'avaient à défendre ces hommes, qui se sacrifiaient ainsi pour chasser l'envahisseur de notre territoire? Un foyer? non; le leur était loin, et, bien plus, pouvait d'un moment à l'autre être menacé par un autre ennemi, sans qu'ils fussent là pour le protéger. Une famille? beaucoup n'en avaient point; quant aux autres, peut-être demain allait-on leur demander de marcher contre leurs frères, contre leurs parents, contre leurs amis [2]. Des richesses? c'était une chose qu'ils ne connaissaient pas. Ce qu'ils avaient à défendre était bien plus précieux, bien

[1] Partis d'Algérie avec un effectif total de six mille six cents hommes, les trois régiments de Tirailleurs algériens n'en comptaient plus que deux mille quatre cents le soir de Frœschwiller. Sur les quatre mille deux cents qui manquaient, environ mille deux cents étaient tués, et trois mille blessés ou prisonniers.

[2] Tout le monde sait qu'en revenant de captivité le régiment fut tout entier employé à combattre l'insurrection qui avait envahi toute la province de Constantine.

plus grand, bien plus noble à nos yeux : ils avaient à défendre leur drapeau d'abord, leur honneur ensuite; ils avaient à justifier cette réputation qu'ils s'étaient acquise dans cent autres combats, à maintenir ces brillantes traditions que leur avaient léguées les Bosquet, les Wimpffen et les Bourbaki, à rester fidèles à ces belles paroles que leur avait adressées le maréchal de Saint-Arnaud en leur remettant le premier drapeau qui ait été confié à leur bravoure : « Tirailleurs, n'oubliez pas que lorsqu'on a l'honneur de combattre sous les couleurs de la France, on ne les rend jamais : on meurt! »

CHAPITRE XV

ARMÉE DE CHALONS

Retraite sur Châlons. — Promotions et récompenses à la suite de la bataille de Frœschwiller. — Organisation de l'armée de Châlons. — Marche sur Metz. — Journées des 30 et 31 août. — Bataille de Sedan. — Belle attitude des Tirailleurs. — Capitulation. — Le drapeau du régiment est brûlé. — Départ pour l'Allemagne. — Captivité. — Siège de Strasbourg. — Défense de Phalsbourg.

Ainsi que nous l'avons vu, les troupes qui avaient combattu à Frœschwiller avaient en grande partie pu se retirer librement sur Saverne. L'ennemi n'avait commencé sa poursuite que fort tard, et sa cavalerie, trompée par la présence de quelques traînards sur la route de Bitche, qu'avait suivie une brigade de la division Guyot de Lespart du 5e corps, avait cru que toute l'armée vaincue avait pris cette direction et ne s'était portée en force que de ce côté, sans cependant parvenir à reprendre le contact. Supposant néanmoins que, malgré leur fatigue, les Allemands ne tarderaient pas à poursuivre leur marche victorieuse au travers des Vosges, le maréchal de Mac-Mahon avait, dès son arrivée à Saverne, ordonné la continuation du mouvement de retraite jusqu'à Phalsbourg; mais bientôt, devant l'absence d'un danger immédiat, et surtout en présence de l'état déplorable dans lequel se trouvaient la plupart des régiments, il renvoya ce départ à trois heures du soir.

Le 3e Tirailleurs, rapidement réorganisé et remis dans la main de ses chefs, ne fut pas compris dans ce contre-ordre; il partit à neuf heures, ainsi que cela lui avait été prescrit, et arriva vers midi. Il fut installé en dehors de la ville, et, pour se remettre des épreuves de la veille, passa la nuit au bivouac, sans abri, sans rien pour se garantir du froid et de l'humidité du sol, alors que certains corps qui avaient encore leurs tentes et leurs objets de campement étaient cantonnés. Cette insouciance du commandement à l'égard de braves gens qui avaient si noblement fait leur devoir se continua jusqu'au 10, au moment d'arriver à Lunéville. Voyant défiler nos malheureux soldats couverts de boue et n'en pouvant plus, le maréchal de Mac-Mahon s'enquit de

leur situation, et, touché des misères qu'ils avaient endurées sans se plaindre, donna des ordres très sévères pour qu'ils fussent désormais traités avec un peu plus d'équité. A partir de ce jour, et jusqu'à ce qu'il fut possible de lui donner des moyens de bivouaquer, le régiment fut établi au cantonnement.

Le 8, la marche reprit à quatre heures du matin et s'effectua dans la direction de Sarrebourg, où le soir se trouvèrent en grande partie réunis les 1er et 5e corps. Le 9, le régiment traversa Lorquin et s'arrêta à Harboué; le 10, il atteignit Lunéville, où il ne resta que quelques instants, et alla coucher à Chafontaine. Le 11, dans le but d'éviter plus sûrement une rencontre avec l'ennemi, que l'état de désorganisation de nos troupes eût pu rendre désastreuse, on obliqua vers le sud-ouest pour arriver à Bayon. Le 12, on s'arrêtait à Harroué, sur le Modon; le 13, à Tramont; et, le 15, à Neufchâteau. Le lendemain, le 3e Tirailleurs quittait cette ville en chemin de fer, et, le 17, arrivait au camp de Châlons. Là devaient se réunir les 1er, 5e, 7e et 12e corps, pour y constituer une armée dont le maréchal de Mac-Mahon, qui depuis Frœschwiller était remplacé à la tête du 1er corps par le général Ducrot, allait avoir le commandement.

La division de Lartigue campa sur la rive gauche de la Vesle et séjourna en cet endroit jusqu'au 20 août inclusivement. Ce temps fut activement employé au remplacement des effets perdus et à la reconstitution des cadres des compagnies. Des renforts, mis en route par les dépôts des régiments, arrivaient chaque jour et permettaient de combler une partie des vides faits par le feu de l'ennemi; les Tirailleurs en attendaient également d'Algérie.

Le 21, l'armée se dirigea sur Reims, où elle arriva le même jour. Ce fut là qu'on apprit les récompenses accordées à la suite des journées de Wissembourg et de Frœschwiller (décret du 20 août).

Au régiment, le colonel Gandil était nommé général de brigade et remplacé par le colonel Barrué, qui lui-même avait pour successeur le commandant Aubry, le seul survivant des trois chefs de bataillon. Enfin étaient promus :

1° Chefs de bataillon	MM. Matthieu,	capitaine	(affecté au 1er bataillon).
	Rapp,	d°	(affecté au 2e bataillon).
	Petitjean,	d°	(affecté au 3e bataillon).
2° Capitaines	MM. Soumagne,	lieutenant.	
	Sauvage,	d°	
	Lalanne des Camps,	d°	
	Kolb,	d°	
	Donin de Rozière,	d°	
	Gillet,	d°	
3° Lieutenants	MM. Dufour,	sous-lieutenant.	
	Garnier,	d°	
	Valat,	d°	
	Winter,	d°	
	Anglade,	d°	
	Soulice,	d°	
	Bernad,	d°	

4° Sous-lieutenants	MM. Martin,	adjudant.
	Martin,	sergent-major.
	Walter,	d°
	Creutzer,	d°
	Monot,	d°
	Pavot,	d°

Les nominations suivantes étaient faites dans l'ordre de la Légion d'honneur :

1° Au grade d'officier	MM. Reboud,	médecin-major de 1re classe.
	Brault,	capitaine-adjudant-major.

2° Au grade de chevalier	MM. Montignault,	capitaine.
	Wissant,	d°
	Roy,	lieutenant.
	Clerc,	d°
	Ali-ben-Ahmed,	d°
	Valat,	sous-lieutenant.

Le général Lacretelle était promu divisionnaire, et remplacé par le général Carrey de Bellemare dans le commandement de la 2e brigade de la 4e division.

Deux plans se présentaient au maréchal de Mac-Mahon : se replier sur Paris pour attendre l'ennemi sous la protection du camp retranché formé par les forts extérieurs de la capitale, ou se porter au secours de Bazaine bloqué dans Metz. Des considérations politiques déterminèrent le ministre de la guerre à lui imposer le second. Il s'agissait donc de marcher rapidement sur la Meuse, d'atteindre Verdun et de se masser autour de cette ville, de façon à être prêt à livrer bataille pour percer la ligne d'investissement de l'ennemi.

Le 22, l'armée entière fit séjour à Reims. Ce jour-là, le régiment reçut un détachement de trois cents hommes, venu d'Algérie sous la conduite du lieutenant Camion. Ce renfort porta son effectif à mille cinq cents hommes, déduction faite des pertes éprouvées à Frœschwiller. Le mouvement sur la Meuse commença le 23. Le régiment se mit en marche à six heures du matin, traversa Commentreuil, Taissy, Saint-Léonard, et alla camper sur la rive gauche de la Suippes, près de Bétheniville, où se trouvaient Napoléon III et le quartier général de l'armée. Le 24, les exigences du ravitaillement ayant obligé d'appuyer vers Rethel, on bivouaqua sur la rive gauche de la Retourne, à Juniville. Pendant ce temps, trompé par une fausse dépêche qu'on avait à dessein fait tomber entre ses mains, le prince royal de Prusse croyait l'armée de Châlons en retraite sur Paris, et restait immobile à Vitry-le-Français.

Le 25, le 1er corps campa à Givry, sur le bord est du canal des Ardennes. Ce même jour, un télégramme de Paris, — celui-là authentique, — reçu par la voie de Londres, apprenait à l'état-major allemand la vraie direction prise par les troupes du maréchal de Mac-Mahon.

Dans la journée du 26, l'armée française pivota sur sa droite (7e corps), et le 1er corps alla s'établir à Voucq, sur un plateau offrant une belle position

défensive. Le lendemain continua le mouvement de conversion, dont le but était d'appuyer le 7e corps, qui s'attendait à une attaque venant de Grand-Pré. Au point du jour, les 3e et 4e divisions du 1er corps allèrent même prendre position à l'intersection de la route de Voucq au Chêne-Populeux; mais, vers huit heures, elles reçurent l'ordre de rentrer dans leurs anciennes positions.

Tous ces mouvements, toutes ces hésitations avaient entraîné du retard, et les Allemands arrivaient à marches forcées. Le 27, la cavalerie des deux armées s'était heurtée à Busancy; les Français n'étaient plus guère en avance que d'une journée.

Le 28, la division de Lartigue vint camper près de la petite ville du Chêne-Populeux. Le 29, à huit heures du matin, deux paysans informèrent le général que deux escadrons ennemis avaient été vus à Voucq. Les moments devenaient précieux. On n'était plus qu'à une faible distance de la Meuse; il fallait atteindre celle-ci, la franchir et couper les ponts. La marche de cette journée est ordonnée dans ce but; mais soudain on apprend que Stenay est occupé par les Prussiens. On se dirige au nord, et le 1er corps atteint Raucourt.

Le 30, le 2e régiment de marche fut désigné pour remplacer, à la 2e brigade de la 4e division, le 87e de ligne laissé à Strasbourg. Ce même jour, la division de Lartigue quitta son bivouac vers dix heures du matin, descendit vers la Meuse par Harancourt, Angecourt et Remilly, passa cette rivière sur un pont de bateaux, traversa ensuite Tétaigne et Carignan, et alla camper au nord-est de cette petite ville, à une faible distance de la frontière belge. Depuis trois heures de l'après-midi, on entendait une vive canonnade dans la direction du sud-ouest : c'était le 5e corps (général de Failly), qui, surpris à Beaumont, essayait de résister aux forces allemandes, et, ne pouvant y parvenir, se retirait dans le plus grand désordre sur Mouzon, poursuivi par le feu de l'artillerie ennemie.

Le 31, dès cinq heures du matin, les divisions de Lartigue et Pellé prirent position sur les hauteurs au nord de Carignan. Deux heures après, elles se mirent en marche dans la direction de Sedan en passant par Escombres et Fourru-aux-Bois. De ce dernier village, on percevait une canonnade assez vive dans la direction de Remilly. Un corps bavarois tirait de la rive gauche de la Meuse sur notre convoi, qui suivait la route de Montmédy à Sedan par Douzy.

Vers deux heures de l'après-midi, le régiment, arrivé près de Francheval, reçut l'ordre d'aller s'établir, comme soutien de la brigade de cavalerie Michel, sur les hauteurs couronnées de bois qui dominent le village de Douzy au nord. Le colonel Barrué fit déployer deux compagnies en tirailleurs, en avant des 2e et 3e bataillons en ligne sur la crête, et garda en réserve le 1er bataillon formé en colonne. On apercevait alors des masses considérables d'infanterie et d'artillerie qui descendaient des hauteurs de Mouzon, et se dirigeaient sur Douzy. Bientôt la tête de cette colonne atteignit Francheval et les hauteurs situées à l'ouest, qui furent immédiatement occupées. On distinguait parfaitement des Prussiens. Il eût été facile aux deux compagnies déployées en tirailleurs de les inquiéter sérieusement avec leurs feux, et même de rejeter ces avant-postes sur leurs soutiens; mais le général Michel, que les officiers de ces compagnies avaient fait prévenir, s'obstina à ne voir que de l'infanterie de marine dans ces troupes qui débouchaient tranquillement à environ mille

mètres de notre ligne. Rien n'était cependant plus simple que de faire vérifier le fait par la cavalerie; mais non seulement celle-ci ne fit aucune reconnaissance, mais encore elle se retira dans la direction de Villers-Cernay, sur cette idée que les grand'gardes du 1er corps se trouvaient maintenant couvertes par la division de Vassoigne du 12e. C'est ainsi que l'avant-garde du XIIe corps prussien put se porter librement à la droite des Bavarois, et faciliter pour le lendemain le mouvement enveloppant de ce corps et de la garde par Daigny, Givonne et Illy.

A six heures du soir, le régiment quitta sa position, traversa Villers-Cernay et Givonne, et vint camper au-dessus du village de Daigny, sur les hauteurs qui sont à l'ouest du ruisseau de Givonne. Pendant tout l'après-midi, la fusillade et la canonnade s'étaient fait entendre du côté de Bazeilles, où le 12e corps avait repoussé toutes les attaques du 1er bavarois.

La nuit se passa tranquillement. Le jour se leva froid et brumeux et fut aussitôt salué par le canon ennemi : c'étaient les Bavarois, qui reprenaient contre Bazeilles l'attaque vainement tentée la veille par leur 1er corps.

A ce moment, le dispositif de l'armée française affectait la forme d'un triangle dont les côtés se trouvaient nettement déterminés par la Meuse à l'ouest, le ruisseau de Givonne à l'est, et celui de Floing au nord. Bazeilles, Floing et Illy en représentaient les sommets. Le 1er corps était établi en avant du bois de la Garenne, faisant face à l'est et ayant en avant de lui les villages de Givonne, d'Haybes et de Daigny. La division de Lartigue formait la droite. Le terrain sur lequel cette dernière devait combattre avait, par rapport à la position occupée par l'ennemi, sensiblement la même disposition topographique que celui de Frœschwiller : en avant se trouvait un ruisseau, en arrière un plateau, sur la gauche un bois. Mais, au lieu de former l'extrémité de la ligne, cette division était cette fois couverte sur son flanc droit par le 12e corps.

Dès les premiers coups de canon, le régiment avait pris les armes; bientôt il reçut l'ordre d'aller se placer derrière le 2e régiment de marche, qui venait de se déployer en face de l'intervalle existant entre les villages d'Haybes et de Daigny. Ce mouvement était en cours d'exécution, lorsque le 1er bataillon (commandant Mathieu), fut arrêté par le général Ducrot, qui lui prescrivit de se porter sur les hauteurs à l'est de Givonne, sur la rive gauche du ruisseau de ce nom, dans le but de s'opposer à la marche des Allemands, qui commençaient à déboucher au sud de Villers-Cernay. Il était alors six heures du matin; ce bataillon se dirigea sur la position qui lui était indiquée; mais à peine y arrivait-il, qu'il était accueilli par une forte canonnade partant des batteries françaises. Il se replia et attendit, pour se reporter en avant, que, sur l'ordre d'un officier de l'état-major, ces batteries eussent cessé le feu. Pendant ce temps, il était rejoint par deux bataillons du 3e zouaves, sous les ordres du lieutenant-colonel Méric.

Mais, à la faveur de ce retard, l'ennemi avait pu s'avancer par le bois Chevalier, et garnir de nombreux défenseurs la lisière de ce dernier, de sorte que, lorsque le commandant Mathieu voulut gagner du terrain, il fut soudain arrêté par un violent feu de mousqueterie. Deux compagnies furent alors déployées parallèlement au chemin de Givonne à Villers-Cernay, et la lutte

s'engagea aussitôt entre les Tirailleurs et les Allemands. Ceux-ci continuaient à déboucher entre la Moncelle et Rubécourt, et, comme à Frœschwiller, appuyaient leur mouvement par le feu d'une formidable artillerie. Ayant beaucoup de terrain à couvrir, le commandant Mathieu dut déployer trois autres compagnies, n'en conservant ainsi qu'une seule en réserve. À ce moment, l'ennemi voulut tenter l'assaut de notre position; son infanterie sortit du bois, mais les Tirailleurs prévinrent son attaque par une charge à la baïonnette et la rejetèrent en désordre sur ses réserves.

Sous la protection de ce vigoureux mouvement offensif, les zouaves avaient pu se déployer à leur tour; ils relevèrent notre ligne, fort éprouvée par cet effort, et le 1er bataillon, rallié et reformé, se reporta, sur l'ordre du général de Lartigue, de l'autre côté du ravin de Givonne, pour servir de soutien à une batterie d'artillerie. Il se trouva alors établi à la gauche de la cavalerie du général Margueritte, que deux compagnies, sous les ordres du capitaine adjudant-major Chevreuil, eurent mission d'appuyer.

Il était un peu plus de huit heures; le général Ducrot venait de prendre le commandement et d'ordonner la retraite sur Mézières; la batterie d'artillerie cessa son tir et se mit en devoir de se replier. N'ayant point d'ordres, le commandant Mathieu suivit son mouvement avec les quatre compagnies qui restaient encore dans sa main, et eut ainsi l'occasion de sauver une pièce qui allait tomber entre les mains de l'ennemi. Cette dernière venait de perdre ses chevaux ; force allait être aux artilleurs de l'abandonner, lorsque les Tirailleurs arrivent, s'y attèlent eux-mêmes, la traînent pendant au moins deux cents mètres sous le feu des Allemands, et la remettent enfin à un attelage de renfort.

A partir de ce moment, le commandant Mathieu ne reçut plus aucun ordre ni aucune direction. En vain demanda-t-il des indications aux généraux et officiers d'état-major qu'il rencontra, personne ne put lui en fournir. Battait-on en retraite? Reprenait-on l'offensive? Chacun l'ignorait. La confusion était partout. Çà et là c'était de l'infanterie, de l'artillerie ou de la cavalerie qui s'en allait au hasard, et qu'une puissance inexplicable portait vers Sedan. Le commandant fit comme à peu près tout le monde; il chercha son régiment, ne le trouva pas, et finalement se mit à la suite d'un gros d'artillerie et de cavalerie qui rentrait dans la place. Il était cinq heures du soir; depuis deux heures le drapeau blanc avait été arboré sur l'ordre de l'empereur; la lutte continuait encore dans la direction de Balan; sur les autres points elle avait cessé.

Lorsque les 2e et 3e bataillons avaient été envoyés en soutien du 2e régiment de marche, sur la droite le combat était encore circonscrit au front la Moncelle-Bazeilles qu'attaquaient les Bavarois et une division du XIIe corps. Malgré sa supériorité, l'ennemi n'avait encore aucunement progressé. Nos deux bataillons se formèrent en deux colonnes à distance de peloton, face à la lisière ouest du bois Chevalier. Mais cette disposition fut bientôt modifiée par le général Carrey de Bellemare, qui ordonna un changement de direction à gauche, de façon à placer notre ligne parallèlement au ravin de Givonne.

Vers sept heures, l'ennemi commençant à apparaître sur les hauteurs de

la Moncelle, le colonel Barrué fit porter la 2e compagnie du 3e bataillon (capitaine Delahogue) dans un petit bois situé sur la pente du ravin de Givonne, un peu au-dessus du village de Daigny. Cette compagnie se déploya en tirailleurs; mais à peine se fut-elle engagée dans le bois, qu'elle se trouva en présence d'un fort détachement de la garde royale prussienne, qui s'était avancé sous le couvert des ravins débouchant sur le ruisseau de Givonne, dans le but de surprendre notre ligne, ce qui serait effectivement arrivé un instant auparavant. En ce moment, il y avait surprise des deux côtés, mais surtout chez les Allemands qui, loin de leurs réserves et vigoureusement abordés par la compagnie du capitaine Delahogue, qui venait d'être renforcée de la 3e du 3e bataillon (lieutenant Bernad), se retirèrent précipitamment, laissant une trentaine de morts sur le terrain. Dès lors l'infanterie ennemie ne fit plus aucune tentative sur ce point, et le bois fut complètement évacué. L'intention de nos adversaires était évidemment de nous maintenir avec leur puissante artillerie jusqu'à ce que le mouvement enveloppant de leurs ailes fût achevé.

A la suite de ce léger engagement, les 2e et 3e bataillons avaient pris position en arrière du bois, au-dessous d'une batterie de douze qui essayait de répondre au feu des Allemands. Dans le début, le régiment n'eut pas trop à souffrir de ce gigantesque duel d'artillerie; mais, vers huit heures, nos batteries de première ligne ayant reçu l'ordre de battre en retraite, celles de l'ennemi purent se rapprocher en toute sécurité, et leur tir devint excessivement meurtrier; toutefois elles ne parvinrent pas à déloger nos compagnies, qui restèrent impassibles sous cette pluie d'obus.

A huit heures et demie, le général de Wimpffen ayant réclamé le commandement en chef, le mouvement de retraite sur Mézières fut brusquement arrêté. Les troupes des 1er et 12e corps reçurent même bientôt l'ordre de reprendre l'offensive et de chasser les Allemands des positions qu'on venait volontairement de leur abandonner; mais tout au plus put-on se maintenir sur celles qu'on avait conservées; le 12e corps surtout, malgré sa bonne contenance et ses tentatives répétées, dut renoncer à regagner le terrain perdu. Il fallait cependant arrêter les progrès de l'ennemi; le commandant Rapp fut envoyé avec son bataillon (le 3e) pour appuyer le 58e de ligne, qui avait rétrogradé vers le Fond-de-Givonne, où il résistait énergiquement aux efforts des Bavarois. Le commandant ne disposait que de quatre compagnies[1]; il en déploya trois sur la crête et garda l'autre en réserve. Par suite de cette nouvelle disposition, les 2e et 3e bataillons du régiment formaient maintenant, celui-ci la gauche du 12e corps, celui-là la droite du 1er. Il était environ dix heures; sur toute la ligne de Givonne-Daigny, nos troupes étaient aux prises avec l'ennemi, dont la marche enveloppante s'accusait de plus en plus du côté d'Illy.

Malgré cela, la lutte héroïque soutenue depuis le matin par les troupes du général Lebrun se continuait avec une rare ténacité de la part de celles-ci

[1] Les 2e et 3e, on se le rappelle, avaient été détachées dans le petit bois au-dessus de Daigny.

qui malheureusement étaient absolument exténuées. Sur ce point, les Allemands avançaient toujours; vers midi, ils franchissaient le Fond-de-Givonne, et notre ligne n'était plus qu'à une faible distance du bois de la Garenne. Le 1er corps avait dû céder comme le 12e, et se trouvait maintenant en grande partie concentré sur le plateau d'Illy, que le général Ducrot défendait avec la plus grande opiniâtreté; seules quelques fractions de la division de Lartigue, dont les 2e et 3e bataillons du 3e Tirailleurs, après avoir maintenu l'ennemi sur la rive gauche de la Givonne, faisaient encore face aux forces allemandes qui s'avançaient par Daigny. Le général de Lartigue venait d'être blessé; le général Fraboulet de Kerléadec avait pris le commandement.

La situation était devenue désespérée; on ne combattait plus que pour l'honneur; la résistance n'étant même plus possible, le général de Kerléadec ordonna la retraite sur Sedan. Le mouvement s'exécuta sous la direction du général de Bellemare; le 3e bataillon de Tirailleurs se retira en bon ordre sur une ligne d'infanterie et d'artillerie établie à environ quinze cents mètres de la première position, et qui semblait avoir été disposée pour protéger cette opération, quoique le hasard seul en eût décidé ainsi. Arrivé là, le général de brigade lui fit continuer son mouvement sur Sedan, où il pénétra vers deux heures, au milieu de l'indescriptible confusion qui commençait à y régner.

Resté le dernier sur la position où il avait été déployé au commencement de la journée, le 2e bataillon (commandant Petitjean) n'avait cédé le terrain que pas à pas et en combattant toujours, ou plutôt en se reformant continuellement sous les coups de l'artillerie allemande; car, ainsi que nous l'avons dit, l'infanterie ennemie se tenait autant que possible hors de la portée de nos fusils. Il se replia ainsi, peu à peu et par échelons, vers l'extrémité sud du bois de la Garenne, où il essaya encore de prendre position; mais, accablé par un feu violent, abandonné à son propre sort, il finit par suivre le mouvement général et se dirigea aussi sur Sedan, dont il s'était d'ailleurs considérablement rapproché. Il était environ trois heures et demie: les portes de la ville avaient été ouvertes toutes grandes, et tout le monde maintenant s'engouffrait, s'entassait dans ce réduit fait pour contenir dix mille hommes, et qui allait en renfermer quatre-vingt mille.

Cependant, au milieu des péripéties successives de cette lutte impossible, dont des ordres et des contre-ordres avaient par deux ou trois fois changé le but et la direction, on avait complètement oublié les deux compagnies déployées le matin dans le petit bois du ravin de Givonne. Ne sachant rien de ce qui se passait en arrière, le capitaine Delahogue était resté en position avec sa petite troupe, qu'il avait disposée de son mieux pour la dissimuler aux vues de l'ennemi, qui continuait à fouiller le bois avec son artillerie. Une heure, deux heures, trois heures se passèrent ainsi; pendant ce temps, le mouvement de retraite avait été commencé, interrompu et repris; le feu de nos batteries s'était peu à peu éloigné, et notre infanterie s'était retirée en arrière de la crête dominant le ravin. Enfin le capitaine Delahogue aperçut une ambulance près du village de Daigny; il crut que les Français s'étaient portés en avant, et se dirigea droit vers le groupe qu'il avait devant lui, et au milieu duquel il distinguait parfaitement l'uniforme d'un de nos médecins. Sa joie

fut grande en reconnaissant le docteur Reboud, du régiment; mais elle ne devait pas être de longue durée. Ce dernier lui apprit en effet qu'il avait été fait prisonnier un instant auparavant, et qu'il se trouvait dans une ambulance prussienne. Il n'y avait pas un instant à perdre; le capitaine rallia ses deux compagnies, parvint à les dérober aux Allemands, dont les bataillons s'avançaient de tous côtés, gagna le point où il avait laissé le régiment, n'y trouva personne, et se mit à son tour en retraite sur Sedan, sans arriver à retrouver son bataillon, qui suivait une autre direction[1].

Par ce qui précède, on voit qu'à ce moment le régiment se trouvait dispersé sur tous les points du champ de bataille : le 1er bataillon avait quatre compagnies avec le commandant Mathieu, qui s'était perdu au milieu des débris des 1er et 7e corps, et deux avec le capitaine Chevreuil, que personnne n'avait revu; le 2e, avec lequel étaient restés le colonel Barrué et le lieutenant-colonel Aubry, n'avait plus aucune liaison avec le 3e, qui lui-même comptait deux compagnies sur le sort desquelles le commandant Rapp n'était nullement fixé. Comment toutes ces fractions parvinrent-elles à se retrouver? Par l'effet du hasard d'abord, et ensuite grâce à cette invincible attraction qui faisait converger tout le monde vers ce centre fatal : Sedan.

Vers quatre heures, les 2e et 3e bataillons se trouvèrent en effet réunis près du café de la Comédie, sur la place Turenne, que le colonel Barrué avait indiquée comme point de ralliement. Bien que le drapeau blanc eût été arboré, l'artillerie ennemie tirait toujours. Tout à coup se répandit le bruit que Bazaine arrivait de Metz; en même temps quelques groupes de soldats de tous les corps passèrent en répétant cette nouvelle. Ils allaient à Balan, où, disaient-ils, le général de Wimpffen faisait une trouée. A ce moment, entra dans Sedan le capitaine Delahogue avec les deux compagnies du 3e bataillon qu'on avait oubliées. Au milieu de la cohue, il rencontre le lieutenant Soulice : « Où est le drapeau? » lui dit-il. M. Soulice lui répond qu'en prévision des événements, le drapeau a été caché au fond d'une citerne, sur l'ordre du colonel Barrué, mais que, s'il croit qu'il puisse servir à grouper quelques combattants, il court le chercher. Un instant après il arrive avec ce glorieux symbole de la patrie, dont l'eau a confondu les couleurs, dont seule la croix d'honneur a conservé tout son éclat, et ces deux officiers se mettent à la tête de tout ce qu'ils peuvent réunir, cherchant à entraîner le plus de monde possible du côté où l'on se bat. Mais la poussée devient telle dans les rues de Sedan, qu'ils éprouvent les plus grandes difficultés pour sortir. En vain réclament-ils le passage pour le drapeau décoré du 3e Tirailleurs, on n'y prend pas garde; on ne salue même plus cet emblème sacré. Enfin ils sont dehors; tout ce qui a pu les suivre (environ deux cents hommes) se réunit autour d'eux; ils se précipitent vers Balan. Mais tout est fini; on tiraille encore quelques instants, puis le général de Wimpffen passe au galop de son cheval, se dirigeant vers Sedan; derrière lui vient un flot de fuyards : la dernière tentative pour briser le cercle de fer qui étreint nos troupes a échoué, ces dernières sont irrévocablement à la merci du vainqueur. A six heures, le

[1] D'après le récit du capitaine Delahogue, aujourd'hui chef de bataillon en retraite.

général de Wimpffen se rendait auprès de l'état-major allemand pour discuter les conditions de la capitulation. C'en était fait de l'armée de Châlons, c'en était fait de la dernière armée qui aurait pu sauver la France !

Si quelque chose eût pu consoler les braves officiers du régiment de ce désastre qui trompait leurs généreux efforts, c'eût été l'attitude calme et respectueuse que gardèrent les Tirailleurs au milieu des scènes de désordre et d'indiscipline dont ils furent à chaque instant les témoins. De même qu'au combat ils avaient fait preuve de cette indomptable bravoure qui est leur seconde nature, de même, dans l'infortune, ils restaient cette troupe soumise et dévouée qu'ils avaient toujours été, troupe que la défaite peut abattre, mais que le malheur ne saurait désorganiser. Oui, disons-le sans craindre d'être démenti, le sentiment militaire qui fait la force d'une armée, la subordination qui maintient chacun dans le devoir, étaient restés intacts chez ces hommes, qui ne discutaient nos revers que pour les attribuer à la fatalité. Que leur importaient les fautes commises ? En ce qui les concernait n'avaient-ils pas toujours vu leurs chefs au premier rang ? Si l'on était battu, c'est que Dieu le voulait : *Mektoub Rabbi*[1].

Ceux qui ont vu le soldat indigène dans des circonstances difficiles ne seront nullement étonnés de ce que nous venons d'affirmer. Aucun n'a peut-être pour l'officier plus de dévouement et plus de considération. C'est facile à expliquer : il accorde à celui-ci une telle supériorité, il le sent tellement au-dessus de lui, il se rend si bien compte que lui-même n'est que le bras qui frappe, et que le chef est la tête qui dirige, qu'il conserve toujours une entière obéissance à ce dernier, et que cette obéissance est d'autant plus aveugle, d'autant plus absolue, que le danger ou les difficultés sont plus grands.

A Sedan, le régiment avait été ce qu'on l'avait vu à Frœschwiller : admirable. Malgré l'épouvantable feu d'artillerie auquel il avait été exposé, pas une faiblesse, pas un mouvement d'hésitation, pas un désordre ne s'était produit dans ses rangs. Nulle part l'ennemi n'avait pu le déloger ; partout il ne s'était retiré que sur les ordres qui lui avaient été donnés. La tentative sur Balan donne une idée de ce qu'on aurait encore pu obtenir de lui.

Sans être aussi considérables que le 6 août, ses pertes étaient cependant sensibles, et provenaient à peu près toutes des obus ennemis, ce qui donnait aux blessures une extrême gravité.

Parmi les officiers étaient tués :

MM. Henry,	capitaine.
Bosquette,	d°
Soumagne,	d°

Étaient blessés :

MM. Règne,	lieutenant.
Walter,	sous-lieutenant.

[1] C'était écrit chez Dieu.

Il y avait en tout de cent trente à cent cinquante hommes hors de combat.

Le capitaine adjudant-major Chevreuil, le lieutenant Carré de Busserolle et le sous-lieutenant Mustapha-ben-el-Hadj-Otman avaient disparu, ainsi que les deux compagnies envoyées en soutien de la cavalerie. On sut plus tard que cette fraction du régiment avait, le matin d'assez bonne heure, suivi le mouvement d'une partie du 3e zouaves et du 56e de ligne vers la frontière belge, et, par la route de Bouillon encore libre, gagné Mézières, où elle s'était ralliée aux troupes du général Vinoy.

Le 2 septembre, le 3e Tirailleurs alla camper sur la face nord des remparts de Sedan. Vers deux heures du soir, on connut les termes de la capitulation : l'armée entière était prisonnière de guerre. Il serait cependant « fait exception pour les généraux et officiers, ainsi que pour les employés spéciaux « ayant rang d'officier, qui engageraient leur parole d'honneur, par écrit, de « ne pas porter les armes contre l'Allemagne, et de n'agir en aucune autre « manière contre ses intérêts jusqu'à la fin de la guerre actuelle[1] ». Est-il besoin de dire qu'il ne fut aucun officier au régiment pour accepter de telles conditions? C'eût été renier l'esprit du corps auquel ils appartenaient, et perdre à jamais l'estime de leurs camarades et la confiance de leurs soldats; tous suivirent la seule voie de l'honneur en accompagnant ceux-ci en Allemagne et en partageant leur destinée jusqu'au bout.

Dès qu'on eut appris le sort réservé aux vaincus, le colonel Barrué ordonna la destruction du drapeau. Ce dernier fut d'abord déchiré et distribué à tous les officiers qui se trouvaient là, pour que chacun d'eux en possédât un lambeau; puis, la croix de la Légion d'honneur qui se balançait en haut de sa hampe ayant été confiée au commandant Mathieu, ce qui restait encore fut livré aux flammes par les soins des capitaines Montignault et Lalanne des Camps, pour que l'ennemi n'eût pas le moindre débris de ce témoin de nos victoires passées.

Il en fut de même des fanions de compagnie, ainsi que des armes, que l'autorité allemande avait ordonné de déposer sur-le-champ entre ses mains. Tous les fusils, sans exception, furent brisés ou jetés dans la Meuse. On répartit ce qui restait de la caisse du corps entre tous les officiers. Aucun trophée, aucune valeur, aucune dépouille provenant du 3e Tirailleurs ne devait servir à l'orgueil du vainqueur.

La convention conclue entre le général de Moltke et le général de Wimpffen décidait que l'armée française serait dirigée sous escorte de Sedan à la presqu'île d'Iges; de là elle devait ensuite être acheminée par détachements sur l'Allemagne, pour y être internée, par petits groupes, dans les forteresses de l'intérieur.

En exécution de ces dispositions, le 3 septembre, vers deux heures du soir, le régiment sortit de la place par la porte Tory et se rendit, sans armes, au lieu indiqué. Les officiers, quoique n'exerçant plus aucun commandement, avaient provisoirement pu conserver leur sabre; plus tard on le leur demanda, mais la plupart préférèrent le briser plutôt que de le remettre.

[1] Article 2 du protocole.

Parqués dans un étroit espace autour du village d'Iges, nos troupes allaient, pendant six jours, connaître toutes les horreurs de la faim, toutes les souffrances du froid et de l'humidité, toutes les angoisses d'une situation qui menaçait de devenir intolérable pour elles, et, chose plus terrible encore, toute l'humiliation de la défaite. N'ayant en effet rien prévu, rien préparé, rien disposé, — peut-être à dessein, — pour la subsistance et l'installation de ces soixante-dix mille hommes agglomérés sur un point qui n'offrait aucune ressource, l'autorité allemande allait les laisser sans vivres, sans pain, sans abri, sans paille, sans bois, au milieu de la boue, confondus avec les chevaux; et, non contente de cette négligence, de ce procédé barbare réprouvé par les lois de l'humanité, elle devait encore faire subir à nos malheureux soldats tous les mauvais traitements que peut dicter la brutalité alliée à une féroce jalousie. Ce n'était pas assez pour nos implacables ennemis d'avoir vaincu les glorieux débris de cette armée qu'ils avaient si longtemps redoutée, il leur fallait encore la satisfaction de les insulter.

Raconter ce qui se passa pendant ces quelques jours, qui firent donner le nom de *camp de la misère* au triste emplacement qui vit de pareilles épreuves, serait faire le tableau le plus navrant qu'il ait jamais été donné à aucune plume d'essayer. Nous préférons passer sous silence les cruautés inqualifiables de nos adversaires, sûrs que ceux qui en ont été les victimes ne pourront les oublier, et qu'ils en légueront le souvenir à ceux qui se préparent à les venger.

Le 7 septembre, les sous-officiers et les soldats furent séparés de leurs officiers [1] et prirent le chemin de l'Allemagne. Triste séparation ! tristes adieux ! triste départ ! Quand allait-on se revoir ? Les Tirailleurs s'emparaient des mains de leurs chefs et les embrassaient fiévreusement. Beaucoup de vieux braves pleuraient; d'autres s'en allaient la tête basse, hagards, anéantis, sans volonté. Qu'on songe en effet au sort de ces pauvres gens : loin de leur pays, loin de leur patrie, loin de tout ce qui aurait pu être une consolation pour eux, au moment où ils allaient avoir besoin de défenseurs, de guides, de soutiens, on leur enlevait ceux en qui ils se reposaient entièrement de leur destinée, leurs *pères,* comme ils les appellent souvent. Les officiers étaient non moins émus; il y en avait là qui, depuis dix ans et même plus, vivaient avec les mêmes hommes, partageant avec eux les mêmes fatigues, les mêmes privations, les mêmes dangers; et maintenant, à l'heure où ils auraient pu leur rendre en sollicitude ce qu'ils en avaient reçu en dévouement, il fallait les quitter, les abandonner à de farouches gardiens qui ne pouvaient savoir quelles fières âmes se cachaient sous ces visages bronzés.

Le même jour, les officiers supérieurs, ainsi que les lieutenants et sous-lieutenants quittèrent Iges pour Pont-à-Mousson : les premiers librement, après avoir donné leur parole de se présenter le 10 septembre au commandant prussien de ce dernier poste; les seconds à pied, par détachements de quatre cents. Le lendemain, ce fut le tour des capitaines, pour lesquels on n'eut pas plus d'égard que pour les autres officiers subalternes.

[1] Il ne fut fait exception que pour les officiers indigènes, dont les Allemands pensaient n'avoir rien à craindre et que, pour cette raison, ils confondirent à peu près avec les sous-officiers du corps.

Disséminés par petites fractions dans les diverses villes de l'Allemagne, les sous-officiers et soldats du régiment eurent plus ou moins à souffrir des rigueurs de ceux qui étaient chargés de les garder, et des intempéries d'un hiver des plus meurtriers. Beaucoup succombèrent. Dans certaines places, les maladies épidémiques vinrent s'ajouter à l'inclémence du climat et augmenter considérablement le nombre des victimes. Quant aux officiers, pour être un peu mieux traités, ils n'échappèrent pas non plus à ces souffrances morales et matérielles; l'un d'eux, M. Teilhard de Latérisse, lieutenant démissionnaire, rappelé au service au mois d'août, et qui s'était fait remarquer par son zèle et son énergie, mourut du typhus à Magdebourg. Pendant ce temps, tous assistaient de loin à une autre agonie, plus terrible, plus douloureuse, plus pénible encore pour eux : celle de la France.

Indépendamment des officiers et des Tirailleurs qui étaient parvenus à s'échapper de Sedan, tout ce qui, au début de la guerre, avait été dirigé sur le Rhin par le régiment, n'avait pas été fait prisonnier dans cette fatale journée du 1er septembre. Quelques groupes, peu importants, il est vrai, mais dont il y aurait ingratitude à ne point parler, n'avaient pu, par suite de circonstances diverses, suivre le mouvement de l'armée sur Châlons, et, sous les ordres d'officiers appartenant également au corps, devaient se trouver mêlés à deux événements remarquables : à la défense de Strasbourg et à celle de Phalsbourg.

Le matin du 6 août, on s'attendait si peu à une bataille, que plusieurs corvées avaient été envoyées à Reischshoffen, les unes pour y emporter les couvertures de campement qu'on expédiait à Strasbourg, les autres pour y chercher des vivres. Dans ces dernières, s'en trouvait une du 3e Tirailleurs, qui, partie de bonne heure, arriva au moment où le canon commençait à tonner. Pendant longtemps elle attendit son tour de distribution; mais, aux premières nouvelles, l'administration ayant fait filer le convoi, elle ne toucha rien. Les fuyards commençaient à arriver; leurs rapports étaient des plus alarmants : il ne fallait même pas compter sur le salut de l'armée. Une sorte de panique se répandit alors dans ces détachements, et la plupart, sans attendre le résultat final de la lutte, se mirent d'abord en retraite sur Haguenau, puis enfin sur Strasbourg. C'est ainsi qu'environ cent hommes, appartenant à toutes les compagnies du régiment, se trouvèrent enfermés dans cette place lorsque l'ennemi s'y présenta, le 8 août. La veille y étaient également arrivés le capitaine de Larochelambert et les sous-lieutenants Tourret et Amar-ben-Medeli, tous les trois blessés à Frœschwiller. A ce groupe se joignirent le petit dépôt et les quelques malingres qui n'avaient pu partir pour Haguenau, et l'on en forma une compagnie, dont le capitaine de Larochelambert eut le commandement lorsqu'il fut rétabli. Cette dernière prit part à toutes les opérations et à tous les travaux de la défense.

On sait l'héroïque résistance qu'opposa la vaillante cité alsacienne aux troupes du général Werder. Sous les ordres du général Uhrich, la garnison de Strasbourg, bravement secondée par les habitants, déjoua pendant près de deux mois les tentatives de soixante-cinq mille Allemands, pourvus de deux cent quarante pièces de canon. Enfin, le 27 septembre, il fallut capi-

tuler, et la petite fraction du corps qui avait échappé à nos premiers malheurs dut à son tour partir en captivité.

Les mêmes causes qui avaient retenu les officiers ci-dessus dans Strasbourg assiégé firent que le capitaine Giraud, le lieutenant Beaumont et le sous-lieutenant Larbi-ben-el-Haoussin furent appelés, avec quelques Tirailleurs provenant en grande partie des blessés du 6 août, à concourir à la défense de Phalsbourg, l'une des plus belles, pour ne pas dire la plus glorieuse qu'ait vue la guerre néfaste de 1870.

La place était commandée par le chef de bataillon Taillant, officier énergique, qui sut inspirer, non seulement à ses troupes, mais encore à la population, le sentiment du devoir poussé jusqu'au sacrifice. Phalsbourg ne capitula pas; dix parlementaires allemands se présentèrent et furent successivement éconduits. Lorsque tous les moyens de résistance furent épuisés; lorsqu'il ne resta plus un seul morceau de pain noir; lorsque les hommes chancelants n'eurent plus la force de supporter les privations; lorsque la famine eut commencé sa terrible moisson parmi tant de braves que les obus prussiens n'avaient pu intimider, le commandant Taillant fit répandre les poudres dans la neige, enclouer les canons, détruire tout ce qui aurait pu être de quelque utilité à l'ennemi ou lui servir de trophée, puis il prévint ce dernier qu'étant hors d'état de continuer la lutte il lui livrait la ville. « Vous nous trouverez, disait-il, désarmés, mais non vaincus. » Cette fière attitude inspira aux Allemands une des seules générosités qu'ils aient eues dans toute la campagne : la garnison eut le droit d'emporter ses bagages.

Dans cette lutte de chaque jour et de chaque nuit, les Tirailleurs avaient retrouvé tous les instincts du partisan, du Kabyle à l'affût derrière un buisson ou derrière un rocher. Quelques-uns étaient devenus de remarquables tireurs.

« Dans l'après-midi du 18 août, raconte le général Ambert[1], toute la garnison put voir deux sentinelles prussiennes qui se promenaient gravement à douze cents mètres environ du bastion n° 2. On se mit à les canarder, mais les sentinelles ne changeaient pas de place et saluaient en ôtant leurs casquettes lorsque les balles faisaient jaillir la terre autour d'elles. L'adjudant du 63e prend un fusil et fait feu; cette fois les Prussiens détalent sans saluer, et nos soldats applaudissent joyeusement.

« Quelques heures après, un turco ajuste avec soin une troisième sentinelle. Il tire, et le Prussien s'affaisse. Un de ses camarades accourt pour le relever; mais le turco, qui a rechargé son fusil, le renverse. Tout fier de ce double succès, l'Algérien fait tournoyer son fusil au-dessus de sa tête en dansant et en chantant d'une étrange façon : « Le Prousse morto, tous les Prousses morto! »

Il ne nous a pas été possible de retrouver le nom de ce brave Tirailleur.

Parmi les hommes hors de combat que compta notre faible détachement pendant toute la durée du blocus, se trouvait un officier, M. Larbi-ben-el-Haoussin, sous-lieutenant.

Phalsbourg succomba le 12 décembre. Sa résistance avait duré quatre mois.

[1] *Récits militaires.*

CHAPITRE XVI

ARMÉE DE LA LOIRE

Formation à Saint-Cloud d'un régiment de marche de Tirailleurs algériens. — Départ de Paris. — Arrivée à Bourges. — Premières opérations autour d'Orléans avec le général de Polhès. — Retraite en Sologne. — Commandement du général de la Motterouge. — Réoccupation d'Orléans. — Combat de Toury. — Défaite d'Artenay. — Deuxième évacuation d'Orléans. — Le général de la Motterouge est remplacé par le général d'Aurelle de Paladines. — Arrivée d'un bataillon de Tirailleurs venant d'Algérie. — Nouvelle constitution du régiment de marche. — Organisation de la première armée de la Loire. — Marche sur Orléans. — Bataille de Coulmiers. — Séjour à Chilleurs-aux-Bois. — Défaite de Loigny. — Retraite sur Orléans. — Troisième évacuation de la ville. — L'armée se replie sur Bourges; sa nouvelle organisation. — Départ de Constantine de quatre nouvelles compagnies, sous les ordres du capitaine adjudant-major Égrot. — Opérations auxquelles elles prennent part avec les troupes du 18e corps. — Combat de Maizières. — Elles rejoignent le régiment à Coudray. — Dernières opérations de la première armée de la Loire.

Le désastre de Sedan, en faisant prisonniers les trois bataillons qui au début de la campagne avaient été fournis par le 3e régiment de Tirailleurs algériens, semblait devoir exclure désormais celui-ci de la lutte. C'était, en somme, avec le renfort qui avait rejoint à Reims, un chiffre de deux mille cinq cents hommes qui avait été prélevé sur son effectif; et, si l'on songe à la quantité de postes dont la garde lui était confiée dans la province de Constantine; si l'on tient compte de la situation particulière qui était faite à notre colonie par suite de nos revers, les quelques compagnies qui restaient encore en Algérie ne pouvaient guère en être retirées. Mais l'heure n'était pas plus aux hésitations qu'aux prévisions pessimistes : la patrie était en danger; elle avait besoin de soldats; il fallait la défendre d'abord, on verrait ensuite. Avec un héroïsme dont ses ennemis la croyaient incapable, la France avait saisi d'une main vigoureuse le tronçon d'épée que lui avait laissé l'Empire en s'affaissant, et avec cette arme brisée elle se disposait à arrêter l'envahisseur.

Pour cela, il lui fallait le concours de tous les dévouements, la mobilisation de toutes ses ressources : on allait faire appel à tout ce qui restait des vieux régiments; on allait épuiser tous les dépôts; on allait demander à l'Algérie elle-même tout ce qui n'était pas absolument indispensable au maintien de sa sécurité, et ces derniers débris de notre vieille armée allaient servir de noyau à des armées nouvelles qui allaient surgir de toutes parts, et faire croire un instant au retour de la fortune militaire de notre pays.

Déjà, après la bataille de Frœschwiller, les dépôts des trois régiments de Tirailleurs s'étaient hâtés de diriger sur les bataillons de guerre le nombre de soldats nécessaires pour combler en partie les vides énormes faits par le feu de l'ennemi. Quelques-uns de ces détachements avaient pu rallier leur corps avant le 1er septembre, les autres avaient été dirigés sur Paris; ces derniers furent bientôt rejoints par les nombreuses fractions qui avaient pu s'échapper de Sedan, lesquelles gagnèrent la capitale soit isolément, soit à la suite du général Vinoy. Nous avons vu que deux compagnies du 1er bataillon du 3e régiment avaient été dans ce cas; avec elles se trouvaient trois officiers : MM. Chevreuil, capitaine-adjudant-major; Carré de Busserolle, lieutenant, et Mustapha-ben-el-Hadj-Osman, sous-lieutenant. Tous ces débris furent réunis à Saint-Cloud par les soins du colonel Morandy [1], du 1er régiment, et du capitaine Chevreuil, qui fut presque aussitôt nommé au grade supérieur, ainsi que les deux officiers qui l'avaient accompagné. Bientôt ces précieuses épaves resprésentèrent un effectif assez considérable, et, le 9 septembre, une décision ministérielle, qui fut plus tard complétée par un décret du 2 octobre, vint ordonner la formation d'un régiment de marche de Tirailleurs algériens avec ces éléments et ceux que pourraient fournir la portion de chaque régiment restée en Algérie. En principe, le régiment de marche devait comprendre trois bataillons correspondant aux trois régiments actifs [2]; mais, comme il aurait fallu près d'un mois pour attendre les renforts complémentaires, et que la marche des Allemands sur Paris rendait pressante la concentration de quelques troupes sur la Loire afin de protéger Orléans, le colonel Morandy divisa les compagnies qu'il avait pu reformer en deux bataillons, et le régiment se trouva provisoirement constitué de la manière suivante :

M. Morandy, colonel.

1er BATAILLON

1re *compagnie* (1er *T.*)	2e *compagnie* (1er *T.*)
M. de Raymond-Cahusac, lieutenant.	M. Renard, sous-lieutenant.

[1] Ne s'était pas échappé de Sedan. Son état de santé ayant, quelques jours auparavant, nécessité son entrée à l'ambulance, il avait aussitôt été évacué sur Paris ainsi que plusieurs autres officiers se trouvant dans son cas.

[2] Le 2e régiment, qui fut, comme on le sait, presque anéanti à Frœschwiller, ne put jamais envoyer plus de deux compagnies au régiment de marche. Par contre, les 1er et 3e en fournirent chacun huit.

3e compagnie (1er *T.*)
M. Morinière, sous-lieutenant.

4e compagnie (1er *T.*)
M. Gaujard, lieutenant au 2e régiment.

5e compagnie (1er *T.*)
M. Brandi, sous-lieutenant.

6e compagnie (1er *T.*)
M. Cellier, lieutenant.

2e BATAILLON

M. Chevreuil, chef de bataillon.

1re compagnie (2e *T.*)
M. Comte, lieutenant.

2e compagnie (2e *T.*)
M. Bastouil, sous-lieutenant.

3e compagnie (3e *T.*)
M. Carré de Busserolle, capitaine.

4e compagnie (3e *T.*)
M. Esparron[1], lieutenant.

5e compagnie (3e *T.*)
M. Mustapha-ben-el-Hadj-Otman, lieut.

6e compagnie (3e *T.*)
M. Wacquez[2], lieutenant.

L'effectif s'élevait à environ mille trois cents hommes.

Ainsi organisé et encadré, le régiment de Tirailleurs algériens quitta Saint-Cloud le 15 septembre pour entrer dans Paris, où il fut caserné au quartier de Rouilly; il passa là les journées des 16 et 17, et, le 18 à quatre heures du matin, c'est-à-dire au moment où les IIIe et IVe armées allemandes arrivaient devant la capitale, il se rendit à la gare Montparnasse, où, à neuf heures, il prit le chemin de fer pour Bourges, où se réunissaient les premiers éléments d'un 15e corps d'armée. Le lendemain il était à Tours, et, le 21, il arrivait à destination.

De Bourges, où commandait le général de Polhès, les Tirailleurs furent immédiatement dirigés sur Orléans par la voie ferrée. Il s'agissait de couvrir cette ville contre des forces ennemies dont on ignorait l'importance, mais qu'on savait détachées par les armées assiégeant Paris. Arrivé le 22 au soir, le 24, le régiment se porta à Vitry-aux-Loges, en passant par Pont-aux-Moines et Fay-aux-Loges. Sa mission était d'appuyer, avec quelques autres troupes d'infanterie, les faibles détachements de cavalerie qui avaient été réunis en avant de la forêt d'Orléans, dans le but d'interdire celle-ci aux nombreuses reconnaissances allemandes qui depuis quelques jours faisaient des pointes audacieuses dans toutes les directions.

Le 26, ce ne fut plus une simple reconnaissance, mais toute une division, évaluée à environ huit mille hommes, qui se montra entre Orléans et Pithi-

[1] M. Esparron était parti d'Algérie avec les seconds renforts envoyés au 3e régiment de Tirailleurs.

[2] Officier du 2e Tirailleurs détaché provisoirement pour commander une compagnie du 3e.

NOTA. — L'indication (1er T.), (2e T.), (3e T.), qui suit le numéro de chaque compagnie, sert à distinguer le régiment auquel appartenait celle-ci.

viers. Devant ce déploiement de forces, auxquelles elles étaient incapables de résister, nos troupes rentrèrent à Orléans. Là le général de Polhès assembla un conseil de guerre, et, l'avis de la majorité ayant été que la ville ne pouvait être défendue, il fut décidé qu'on l'évacuerait pour lui éviter les horreurs d'un assaut. Le 27, à quatre heures du matin, on se mit donc en retraite vers le sud, et l'on ne s'arrêta qu'à la Ferté-Saint-Aubin. Le 28, le mouvement continua sur la Motte-Beuvron. Le même jour, le général de Polhès fut destitué par une dépêche de Tours, et les troupes reçurent l'ordre de revenir sur leurs pas et de réoccuper la ville et la forêt d'Orléans, où l'ennemi n'avait même pas paru. Le lendemain, le régiment prenait le chemin de fer, et le soir couchait à la caserne de l'Étape.

Au général de Polhès avait succédé le général de la Motterouge. C'était une vieille connaissance pour les Tirailleurs; c'est sous ses ordres qu'ils avaient combattu à Robecchetto, à Magenta et à Solférino; aussi fut-il assuré d'avance de toute leur confiance et de tout leur dévouement.

La tâche qui lui était laissée par son prédécesseur ou plutôt imposée par le gouvernement de Tours était lourde, nous dirons même plus, écrasante. Il lui fallait, en effet, organiser de toutes pièces le 15e corps, et cela avec des troupes disparates, sans cohésion, déjà découragées sans avoir combattu; puis, avec cette armée improvisée, prendre l'offensive, chasser l'ennemi des environs d'Orléans, dégager la route de Paris et marcher ensuite au secours de la capitale assiégée. Il y consacra tous ses efforts; mais, n'ayant à mettre en ligne que des soldats insuffisamment encadrés ou inexpérimentés, il devait fatalement échouer.

Les Tirailleurs algériens restèrent à Orléans les 1er, 2 et 3 octobre. Par un décret de ce dernier jour, le colonel Morandy ayant été nommé général de brigade, ce fut dès lors, et jusqu'à la nomination d'un lieutenant-colonel, le commandant Chevreuil qui exerça le commandement du régiment de marche. Le 4, celui-ci se mit en route pour Chevilly, à seize kilomètres au nord. Il devait appuyer une opération de cavalerie dirigée par le général Reyau contre le village de Toury, occupé en force par le 1er corps bavarois (général Von der Thann).

Arrivées à Chevilly de bonne heure, les troupes s'y reposèrent le restant de la journée; à minuit, elles prirent le café, et, à deux heures du matin, elles se mirent en marche sur trois colonnes. Les Tirailleurs étaient à celle de droite, qui se composait en outre de deux régiments de cuirassiers et d'une demi-batterie d'artillerie. Le général Ressayre en avait le commandement. Cette colonne atteignit d'abord Artenay en suivant la grande route de Paris; puis, tournant à droite, elle se porta directement sur Toury par Lion-en-Beauce, Oison et Tivernon. Les deux autres devaient se diriger vers le même objectif, celle de gauche (général Michel) en passant par Janville, celle du centre (général de Longuerue) en longeant la chaussée du chemin de fer. A Tivernon se trouvait un poste de douze hommes de la garde royale bavaroise. Il n'eut pas le temps de se replier, et fut enlevé par la compagnie d'avant-garde.

Il était sept heures quand on arriva devant Toury. Les Allemands, qui les

les jours précédents y avaient réuni un important convoi de bestiaux destiné au ravitaillement de leur armée de Paris, s'empressaient de faire filer celui-ci sur la route de Chartres. Le général Ressayre prit position à l'est du chemin de fer; deux compagnies du régiment furent déployées en tirailleurs, et les autres s'établirent en arrière de l'artillerie, qui ouvrit immédiatement le feu sur la cavalerie ennemie en bataille en avant de Toury. A la gauche de la voie ferrée, le général de Longuerue avait pris les mêmes dispositions. La cavalerie allemande, se voyant ainsi menacée par notre infanterie et notre artillerie, battit alors en retraite sur Janville en démasquant une batterie, qui se mit à répondre vigoureusement à notre tir. Pendant ce temps, le régiment s'était porté en avant et avait délogé environ deux mille Bavarois du village de Tellay.

Cependant l'ennemi ne cherchait qu'à gagner du temps, afin de permettre à son convoi de s'éloigner; son intention était visiblement de ne pas s'engager; mais le général Reyau le fit attaquer en tête par son artillerie, et en queue par les Tirailleurs algériens, qu'il lança contre le village de Toury. Les Allemands cherchèrent alors à nous arrêter par le feu d'une deuxième batterie, et parvinrent même à éteindre celui de nos pièces; mais, exécuté avec un remarquable entrain, le mouvement sur Toury fut couronné d'un plein succès, et nous rendit maîtres d'une vingtaine de voitures de vivres et d'une centaine de têtes de bétail. C'était peu, il est vrai; mais, outre que nos pertes étaient peu sensibles, ce petit combat, mené avec beaucoup de vigueur et terminé par la retraite de nos adversaires, avait donné à nos troupes une confiance qu'elles ne connaissaient plus et qui augurait bien de l'avenir. A onze heures du matin, tout était terminé, et le régiment rétrogradait sur Artenay afin d'y passer la nuit; seule la compagnie du lieutenant Gaujard restait avec une brigade de cavalerie et une demi-batterie d'artillerie pour surveiller la route de Chartres. Le 6 au soir, la division Reyau reprit son mouvement en avant et se porta à Aschères, où elle fut ralliée par les troupes laissées la veille à Toury. Le lendemain, elle atteignit Pithiviers, qui était occupé depuis vingt-quatre heures par nos francs-tireurs; le 8, elle fit séjour.

C'était trop se hâter de mettre en ligne le 15e corps, encore en pleine voie d'organisation, et donner ainsi à l'ennemi une excellente occasion de prendre sa revanche du combat du 5. Disposant en effet de tout le 1er corps bavarois, de la 22e division d'infanterie et des 2e et 4e divisions de cavalerie, le général Von der Thann n'avait pas tardé à reprendre l'offensive et à marcher en même temps sur Artenay et sur Pithiviers. Dès le 9, ses avant-postes étaient en vue de cette dernière ville. Le soir même, l'ordre fut donné de se replier sur Orléans. On marcha jusqu'à une heure assez avancée de la nuit, et le régiment de Tirailleurs algériens, avec lequel se trouvait le général Reyau, s'arrêta à Neuville-aux-Bois, ainsi que le 6e régiment de cuirassiers.

Le 10, la marche continua sur Chevilly. On arriva à dix heures. Une demi-heure après, au moment où il faisait dresser les tentes, le commandant Chevreuil reçut l'ordre de repartir : Artenay était attaqué. Lorsque le régiment arriva sur le champ de bataille, vers onze heures et demie, le général de Longuerue, qui avait été laissé dans le village, venait d'en être chassé par des

forces considérables et de prendre position derrière la chaussée du chemin de fer, où il résistait énergiquement aux nouvelles attaques de l'ennemi. Un violent combat d'artillerie se trouvait engagé.

Après avoir mis sac à terre, les deux bataillons de Tirailleurs se déployèrent à gauche de la route de Paris, à peu près à huit cents mètres d'Artenay. Le commandant Chevreuil disposa deux compagnies (celles de M. Comte, du 2e régiment, et de M. Esparron, du 3e) en tirailleurs face au village. Celles de MM. de Busserolle et Mustapha-ben-el-Hadj-Otman furent désignées pour protéger une batterie d'artillerie placée vers la gauche et en même temps couvrir notre flanc de ce côté. Le lieutenant Wacquez, du 2e Tirailleurs, commandant une compagnie du 3e, fut envoyé avec cette dernière en embuscade dans un petit bois, au delà du chemin de fer, et le sous-lieutenant Brandi, du 1er régiment, sur le chemin de fer même, où il dissimula ses hommes dans les broussailles couvrant les abords de la chaussée. Les autres compagnies restèrent en réserve dans un fossé bordant la route. A environ huit cents mètres de chaque côté de celle-ci, en avant de la Croix-Briquet et hors de la portée du feu de l'ennemi, se trouvait massée la cavalerie (sept régiments).

Fidèles aux principes auxquels ils s'étaient invariablement conformés depuis le commencement de cette campagne, les Allemands commencèrent aussitôt l'attaque avec toute leur artillerie, dirigeant leur tir de façon à écraser notre gauche et à empêcher notre cavalerie de manœuvrer. Après une heure de combat, les pièces de la batterie française se trouvèrent en partie démontées; l'ennemi en profita pour concentrer alors tout le feu des siennes sur nos compagnies; puis, sous la protection de cette pluie d'obus, il chercha à porter ses bataillons en avant, en leur donnant pour principal objectif la droite du régiment de Tirailleurs algériens, dont la retraite lui aurait assuré le succès en lui permettant de couper notre petite troupe en deux; mais, reçue à bonne portée par le feu des Tirailleurs, pris en flanc par celui d'un bataillon de chasseurs formant la gauche de la brigade de Longuerue, son infanterie dut regagner ses abris en laissant le terrain couvert de ses morts. Cet engagement, vigoureusement soutenu par nos compagnies de première ligne, dura près d'une demi-heure; puis la fusillade, très vive des deux côtés, cessa tout à coup chez les Allemands, dont l'artillerie seule continua le combat. Cet arrêt de leur part avait simplement pour but l'attente d'autres troupes pour tenter un nouvel effort.

Vers une heure et demie, la lutte reprit avec une nouvelle intensité; appuyée par de fortes réserves, l'infanterie ennemie ne se contenta plus d'une attaque sur notre droite, mais elle combina son offensive avec une manœuvre enveloppante menaçant de déborder notre gauche et de nous couper la retraite sur Orléans. Cette fois, les compagnies engagées furent sérieusement éprouvées; mais, pas plus que dans leur première tentative, les Allemands ne parvinrent à faire reculer les Tirailleurs; seule la compagnie du lieutenant Wacquez, établie dans le petit bois, faiblit un instant devant le nombre par trop considérable des assaillants; mais, presque aussitôt renforcée par une section du 1er régiment, commandée par M. Morinière, et soutenue par un bataillon de mobiles de la Nièvre, elle reprit courageusement l'offensive,

chassa les Bavarois de la position dont ils s'étaient emparés, et dégagea ainsi le bataillon de chasseurs, menacé d'être pris à revers.

Il était trois heures; malgré son énorme supériorité numérique, l'ennemi n'avait pas gagné un pouce de terrain, et pour la deuxième fois il avait été obligé de se replier. Malheureusement nos munitions s'épuisaient, les compagnies de première ligne avaient brûlé leurs dernières cartouches; il fallut les faire relever. Quoique ordonné en plein combat, ce mouvement s'effectua cependant en très bon ordre, grâce à un court moment de répit que nous laissèrent les Allemands; MM. Comte et Esparron furent remplacés par MM. de Raymond-Cahusac, du 1er régiment, et Bastouil, du 2e, et MM. de Busserolle et Mustapha par MM. Gaujard et Cellier, tous les deux du 1er régiment.

Cependant l'ennemi continuait à recevoir des réserves, et son mouvement tournant sur notre gauche se poursuivait en dépit de nos succès partiels. Bientôt la cavalerie et l'artillerie durent se mettre en retraite; les Tirailleurs tenaient encore, mais leur résistance ne pouvait plus être de longue durée: dans quelques instants, ils allaient être débordés. Il était alors environ quatre heures; le commandant Chevreuil se décida à son tour à se retirer, mais lentement, sans cesser de combattre et en faisant protéger son mouvement par les compagnies Gaujard et Cellier, qui n'avaient pas été engagées. On rétrograda ainsi, par échelons, jusqu'au point dit la Croix-Briquet, où s'effectua le ralliement. A ce moment, l'ennnemi avançant toujours, l'ordre fut donné de battre définitivement en retraite sur Orléans.

Toutes les troupes avaient depuis un instant commencé le même mouvement; la cartouchière vide, nos soldats s'en allaient la tête basse, se sentant accablés, mais non vaincus. Les Allemands nous poursuivaient avec acharnement. Le régiment quitta la Croix-Briquet, et, partie par la route, partie à travers champs, se dirigea sur Chevilly. Tout à coup, au moment où les dernières compagnies vont se mettre en route, deux escadrons de dragons prussiens se jettent sur la gauche en poussant de grands cris, et se mettent à sabrer les retardataires; il s'en suit une sanglante mêlée où les Tirailleurs sont écrasés en détail, et dans laquelle ils vont fatalement succomber, lorsque, conservant une attitude digne d'une vieille troupe, le bataillon de mobiles de la Nièvre dirige son tir sur la cavalerie ennemie, qui finit par s'éloigner, pendant que les Tirailleurs, qui ont tout simplement été héroïques, se reforment rapidement et reprennent leur marche interrompue.

Enfin on atteignit la forêt d'Orléans, où les Allemands n'osèrent s'engager; quoique victorieux, ils craignaient encore de se heurter à ces soldats, dont la ténacité les avait surpris, et desquels ils s'attendaient à de vigoureux retours offensifs. Le succès était d'ailleurs assez complet pour eux : une seule journée leur avait rendu tout le terrain perdu, et une partie de notre artillerie restait entre leurs mains. A neuf heures du soir, le régiment arriva à Orléans. Les Tirailleurs, qui avaient marché ou combattu toute la journée sans prendre le moindre repos, étaient exténués; ils avaient en outre énormément souffert du feu de l'ennemi, et les compagnies, n'ayant pour la plupart plus de sous-officiers, se trouvaient dans un état de désorganisation qui ajoutait encore au désarroi de cette retraite précipitée. La fraction du 3e régiment,

qui avait soutenu la lutte aux heures les plus difficiles, était surtout particulièrement décimée; elle comptait :

2 officiers disparus : MM. Wacquez, lieutenant, et Marot, sous-lieutenant;
10 sous-officiers tués;
15 caporaux ou Tirailleurs tués;
73 sous-officiers, caporaux ou Tirailleurs blessés;
118 hommes disparus.

Total. . 218 hommes hors de combat.

Nos ennemis avaient été non moins éprouvés : dans son rapport, le général Von der Thann signalait un régiment de la garde bavaroise comme ayant été complètement anéanti. Aussi peut-on considérer la défense d'Artenay comme un des faits les plus honorables qui aient illustré la première armée de la Loire et le 15e corps en particulier; à peine organisé, ne comptant que des éléments hétérogènes, qu'une main ferme et un même commandement n'avaient point encore suffisamment fondus entre eux, ce corps avait cependant su résister pendant toute une journée aux troupes aguerries et de beaucoup supérieures en nombre du général bavarois. Les Tirailleurs surtout se montrèrent encore de braves et intrépides soldats, ne doutant nullement du succès et se sacrifiant noblement pour l'obtenir; les derniers ils battirent en retraite; jusque-là l'ennemi n'avait pu les déloger. Qui sait même ce qui serait arrivé si, après la tentative infructueuse des Allemands, on avait lancé contre leur infanterie les deux bataillons de notre héroïque régiment? Nos soldats l'espéraient, le demandaient même hautement; mais le mot d'ordre était la défensive, et personne n'osa s'en écarter.

La défaite du 15e corps découvrait complètement Orléans; tenir dans cette ville, il n'y fallait pas songer. Le général de la Motterouge prit le parti, pour sauver l'armée et le matériel, de passer la Loire et de se retirer en Sologne. Commencé dans la nuit, le mouvement s'effectua le 11 au matin, sous la protection d'un corps de quatre mille hommes, qui soutint jusqu'au dernier moment un combat des plus glorieux. On se dirigea sur la Ferté-Saint-Aubin, où l'on arriva en assez bon ordre vers trois heures du soir. Le même jour, le général de la Motterouge était destitué et remplacé par le général d'Aurelle de Paladines.

Le 12, la marche continua jusqu'à la Motte-Beuvron. Le lendemain 13, les Tirailleurs furent dirigés sur Nevers en chemin de fer, et, le 15, ils arrivèrent à Gien, où ils rallièrent un bataillon de marche venu d'Algérie.

Ce bataillon, qui comptait six compagnies, avait été organisé par les soins du général Durrieu, gouverneur général de l'Algérie. Son effectif était de douze cents hommes, soit quatre cents hommes (deux compagnies) de chaque régiment. Il était placé sous les ordres de M. le capitaine Boussenard, qui peu de temps après devait être nommé chef de bataillon.

Les deux compagnies envoyées par le 3e régiment, étaient la 7e du 1er ba-

taillon (capitaine Lelorrain), et la 7e du 2e (capitaine Fargue). Portées à l'effectif de deux cents hommes, elles avaient quitté Constantine le 29 septembre en chemin de fer, et étaient arrivées à Philippeville le même jour; embarquées le lendemain 30 à bord de l'*Amérique*, débarquées à Marseille le 2 octobre, elles prenaient le soir même le chemin de fer pour Nevers, où elles arrivaient le 3. N'étant pas armées, elles ne pouvaient rejoindre le régiment de marche, alors aux prises avec l'ennemi; elles attendirent jusqu'au 15, puis se portèrent à Gien, où nous venons de voir qu'elles se réunirent aux débris que le commandant Chevreuil ramenait d'Artenay.

Ce secours ne pouvait arriver plus à propos; car, avec ce qui restait de Tirailleurs algériens après les terribles journées des 5, 10 et 11 octobre, à peine aurait-on pu reconstituer un bataillon. Il fallut procéder à une complète réorganisation du corps, à une nouvelle répartition des cadres, à un autre classement des compagnies. On conserva deux bataillons; mais, afin de donner à ceux-ci plus d'homogénéité, le 1er se composa uniquement d'éléments appartenant au 1er régiment, et le 2e groupa tout ce qui provenait des provinces de Constantine et d'Oran. Chacun d'eux resta à six compagnies. M. Capdepont, chef de bataillon au 16e de ligne, nommé lieutenant-colonel par décret du 4 octobre, était désigné pour prendre le commandement du régiment. En attendant son arrivée, ce commandement allait continuer à être exercé par le commandant Chevreuil, qui demeurait à la tête du 2e bataillon. Les Tirailleurs étaient compris dans la 2e brigade (général Bertrand), de la 1re division (général Martin des Pallières), du 15e corps (d'abord général d'Aurelle de Paladines, puis général Martin des Pallières).

Le 16, on fit séjour à Gien. Le 17, la 2e brigade fut dirigée sur Argent, qui venait d'être choisi comme point de concentration de la division Martin des Pallières. Le régiment, qui n'avait touché ses armes, pour les détachements venus d'Algérie, que le matin, ne put partir qu'à midi, et n'arriva qu'à cinq heures du soir. Là s'acheva son organisation; elle fut laborieuse, et il ne fallut pas moins que l'activité, l'intelligence et le dévouement de tous les officiers pour la mener à bonne fin. On manquait de tout, de havre-sacs, de tentes, de couvertures, d'effets d'habillement, de campement et d'équipement. On dut improviser des moyens de transport, faire confectionner des cantines, des sacs d'ambulance, créer de toutes pièces un matériel que l'industrie civile n'avait pas les moyens de livrer, et cela tout en poursuivant sans relâche l'instruction des compagnies.

A ce moment, la première armée de la Loire se bornait encore au 15e corps; on ne pouvait compter reprendre la campagne que lorsque le 16e, dont le général Pourcet venait de recevoir le commandement, serait venu se joindre à ce premier noyau. En attendant, le général d'Aurelle s'était solidement établi à Salbris et à Argent, derrière la Sauldre, dans une bonne position défensive lui permettant à la fois de couvrir Bourges et Vierzon.

Le 24 octobre, la marche sur Orléans fut décidée dans un conseil de guerre tenu à Salbris. Le mouvement devait s'effectuer par Blois, excepté pour la 1re division du 15e corps, qui avait pour mission de passer la Loire au-dessus d'Orléans, à Gien, de se rabattre sur la ville en cheminant entre le fleuve

et la forêt, et de tomber à l'improviste sur les derrières de l'ennemi, au moment où celui-ci serait aux prises avec les troupes chargées de l'effort principal.

Le 28, la 2e brigade[1] de cette division quittait Argent, pour se diriger sur Sully, où elle arrivait à quatre heures du soir. Le régiment campa sur la rive droite de la Loire, et détacha quatre compagnies du 1er bataillon au village de Bonnée, à quatre kilomètres environ. Dans la journée du lendemain, les grand'gardes reçurent l'ordre de se replier, et la brigade repassa la Loire. Les Tirailleurs formèrent l'arrière-garde et n'arrivèrent que fort tard dans la nuit à Sully, où ils s'installèrent au bivouac. Ce même jour, le lieutenant-colonel Capdepont avait pris possession de son commandement.

Ce mouvement rétrograde avait pour cause de nouvelles instructions venues de Tours, et suspendant la marche sur Orléans, jusqu'à ce que la complète organisation des troupes permît de l'entreprendre avec des chances certaines de succès. En conséquence, la division des Pallières était provisoirement maintenue à Argent. Cependant, pour éviter l'encombrement et faciliter le ravitaillement, cette disposition fut presque aussitôt modifiée, et la première brigade seule resta à Argent, pendant que la 2e allait s'établir à sept kilomètres en arrière, près d'Aubigny. Ce changement eut lieu le 2 novembre. Sur ces entrefaites, on apprit la capitulation de Metz. Cet événement inattendu, qui allait rendre disponible une armée allemande de plus de deux cent mille hommes, changea toutes les combinaisons de l'état-major français : l'attente n'était plus possible; il fallait à tout prix réoccuper Orléans avant que nos ennemis fussent à même de prendre l'offensive. La marche sur cette ville, qui avait été interrompue le 30 octobre, fut donc reprise le 7 novembre, sans qu'aucune modification importante vînt changer les dispositions primitivement arrêtées. En exécution de ces nouveaux ordres, le régiment de Tirailleurs quitta Aubigny à six heures et demie du matin, et alla coucher à Cerdon. Le lendemain 8, il traversa de nouveau la Loire à Sully, et s'arrêta à Bray. Pendant ce temps, les 2e et 3e divisions du 15e corps et le 16e corps tout entier avaient remonté la rive gauche de la Loire, et s'étaient déployés en avant de la forêt de Marchenoir.

Le 9, la 2e brigade de la division des Pallières quitta Bray à six heures du matin. Un bataillon de Tirailleurs était à l'avant-garde. Bien que l'attaque d'Orléans ne fût fixée que pour le lendemain, on n'avançait qu'avec circonspection, car on s'attendait à chaque instant à donner dans les avant-postes ennemis. Vers neuf heures et demie, on commença à entendre une violente canonnade dans la direction de l'ouest : c'était la bataille de Coulmiers qui s'engageait. On se dirigea aussitôt, par Châteauneuf, sur Orléans, où semblait se livrer le combat; mais, en arrivant près du village de Pont-aux-Moines,

[1] Cette brigade était ainsi composée :
Commandant : M. Bertrand, général de brigade.
Tirailleurs algériens : M. Capdepont, lieutenant-colonel.
29e régiment de marche : M. Courtois, lieutenant-colonel.
18e régiment de mobiles (Charente) : M. d'Angelas, lieutenant-colonel.
4e bataillon de marche de chasseurs à pied : M. de Sico, chef de bataillon.

on apprit que l'ennemi avait évacué la ville, et qu'il était maintenant en pleine retraite sur Paris. Ordre fut alors donné de se jeter à travers champs pour tomber sur les derrières des Allemands. Les troupes étaient exténuées; mais l'espoir d'en venir aux mains, l'annonce du succès remporté par le général d'Aurelle, l'importance qu'on accordait à ce mouvement qui n'avait qu'un tort, celui de s'effectuer malheureusement un peu trop tard, tout contribuait à faire oublier les fatigues de la journée et à diminuer le nombre des traînards. Enfin, à la nuit, l'avant-garde arriva à Chevilly; mais le canon ne se faisait déjà plus entendre : tout était terminé. Ne pouvant espérer joindre les fuyards, cette avant-garde, qui ne se composait guère que des Tirailleurs, revint sur ses pas pour passer avec la 2e brigade la nuit à Boigny, pendant que la 1re s'établissait à Fleury-aux-Choux.

Si la 1re division du 15e corps n'avait point pris part à la bataille de Coulmiers, c'est qu'on ne s'attendait à une attaque sérieuse des forces allemandes que pour le lendemain; autrement, tout ce qu'il lui était possible de faire dans cette journée elle l'avait fait. Par le froid, le mauvais temps, et malgré l'incertitude où elle se trouvait de ce qui se passait en avant, elle avait marché quatorze heures sans s'arrêter et fait quarante-cinq kilomètres pour venir joindre son canon à celui du corps principal. Dans cette circonstance les Tirailleurs s'étaient, comme toujours, montrés infatigables.

La nuit du 9 au 10 fut une des plus dures que nos soldats eussent encore vues; la pluie ne cessa de tomber à torrents, et, sans autre abri que la tente, il leur fallut coucher dans une boue glacée formée de neige fondue. Le lendemain, la 1re brigade seule se remit à la poursuite de l'ennemi; la 2e alla la remplacer à Fleury-aux-Choux en passant par Semoy. Le 11, le régiment se porta à Gidy; le 12, il revint vers l'ouest et s'installa à Saint-Lyé.

A la suite de ce premier effort, les troupes avaient besoin d'un certain repos pour se réorganiser. La confiance commençait à renaître, mais il était nécessaire de la fortifier en resserrant les liens de la discipline, en améliorant autant que les moyens le permettaient la situation matérielle du soldat, en permettant aux mobiles de s'aguerrir peu à peu au contact des vieux régiments qui se trouvaient là, en un mot en donnant à l'armée un même esprit et une entière cohésion. Il n'y avait d'ailleurs pas à se dissimuler que toute tentative pour sortir d'une défensive prudente pouvait entraîner de funestes déceptions. L'armée du général Von der Thann, renforcée et reconstituée, nous attendait dans de bonnes positions à Angerville, à une journée de Toury; celle du prince Frédéric-Charles arrivait à marches forcées : dans quelques jours cent cinquante mille Allemands allaient être aux portes d'Orléans. Ne voulant pas compromettre son succès par trop de précipitation, et encore moins découvrir cette ville, à laquelle la présence du gouvernement à Tours donnait une importance qui n'échappait pas à nos ennemis, le général d'Aurelle s'était décidé dès le lendemain de Coulmiers à se retrancher dans de bonnes positions, et à faire occuper solidement les principaux débouchés de la forêt. Saint-Lyé était un de ces débouchés; le régiment y fit aussitôt des travaux de défense, et se mit en mesure de résister le plus longtemps possible aux attaques qui pourraient être dirigées sur ce point.

Le 18, le général Martin des Pallières prit le commandement du 15e corps en remplacement du général d'Aurelle de Paladines, nommé, depuis le 14, général en chef de toutes les forces réunies autour d'Orléans. Par suite de ce changement, le général Bertrand était appelé au commandement de la 1re division, et le colonel Choppin-Merey placé à la tête de la 2e brigade; mais ni l'un ni l'autre n'allaient exercer longtemps ces fonctions, le premier ne devant pas tarder à quitter le 15e corps, et le second à être relevé par le général Minot. Ce même jour, le 1er bataillon du régiment reçut l'ordre de se porter à Courcy-aux-Loges et de s'y joindre aux corps francs vendéens du colonel Cathelineau. Ces deux troupes étaient destinées à se jeter d'abord dans la forêt de Montargis, puis dans celle de Fontainebleau, de façon à couvrir le flanc droit de l'armée dans le cas d'une marche sur Paris. En même temps le lieutenant-colonel Capdepont était envoyé comme commandant supérieur à Neuville-aux-Bois, de sorte qu'il ne resta plus à Saint-Lyé que le 2e bataillon avec le commandant Chevreuil.

Cependant le ministre de la guerre préparait activement, presque à l'insu du général en chef et malgré l'opinion de celui-ci, un grand mouvement offensif dont Paris devait être le principal objectif. Le plan élaboré par M. de Freycinet consistait à s'emparer d'abord de Pithiviers, pour de là se porter ensuite à Fontainebleau. La première partie de ce programme devait être exécutée par le 20e corps (général Crouzat) récemment venu de l'Est, et pour le moment réuni à Gien, et par la 1re division du 15e corps, qui reçut l'ordre de se concentrer à Chilleurs-aux-Bois et d'y attendre de nouvelles instructions. A cet effet, le 2e bataillon de Tirailleurs quitta sa position de Saint-Lyé le 21, et arriva le même jour au point désigné. Le 22, il rejoignit le 1er bataillon à Courcy-aux-Loges, mais le lendemain il fut rappelé à Chilleurs-aux-Bois.

Les opérations projetées commencèrent le 24; de nouvelles dispositions avaient encore été adoptées, et ce n'était plus le général Martin des Pallières, mais le colonel Billot avec le 18e corps qui devait appuyer la marche du général Crouzat. La 1re division du 15e corps devait simplement demeurer en observation à Chilleurs-aux-Bois, et rester spectatrice de ce qui allait se dérouler à ses côtés.

La journée du 25 se passa sans incident. Le 26, arrivèrent deux compagnies de deux cents hommes appartenant au 1er régiment de Tirailleurs. Elles étaient, en vertu d'un décret du 14 novembre, destinées à servir à la formation d'un 3e bataillon. Le complément de cette nouvelle unité devait être constitué par quatre compagnies du 3e régiment parties de Constantine sous les ordres du capitaine Égrot et provisoirement détachées au 18e corps. Nous verrons plus loin la part qu'elles prirent aux glorieux combats qu'eut à livrer ce dernier.

Les 27 et 28, le canon tonna violemment pendant une grande partie de la journée du côté de Montargis. Le 29, on apprit que les 18e et 20e corps avaient été repoussés dans leur tentative sur Beaune-la-Rolande, et qu'ils se repliaient sur Bellegarde, à l'est de la forêt d'Orléans. Dans la journée, les Tirailleurs qui restaient à Chilleurs s'étaient portés à Courcy-aux-Loges pour renforcer le 1er bataillon; mais, rien de grave n'étant à redouter de ce côté, ils rentrèrent dans la nuit.

Cet insuccès, qui ne justifiait que trop les prévisions du général en chef, semblait devoir de nouveau imposer à l'armée de la Loire cette défensive expectante qu'elle avait observée après Coulmiers, lorsque, le 30 au soir, arriva de Paris une dépêche du 18, annonçant pour le 29 une sortie générale de la garnison. On ne pouvait, quoi qu'il dût arriver, ne pas seconder cette tentative par un effort énergique dans la direction de la capitale, de manière à pouvoir, en cas de succès, donner la main aux troupes du général Ducrot. Aussi, d'un commun accord, le gouvernement et le général d'Aurelle décidèrent-ils que toutes les troupes se porteraient en avant en prenant Pithiviers comme premier objectif. D'après le plan adopté, le 17° corps devait rester devant Orléans, pendant que les 15° et 16° exécuteraient un changement de front vers la droite, la 1re division du 15° servant de pivot, et que les 18° et 20° marcheraient sur Beaune-la-Rolande et Beaumont.

Ces différents mouvements commencèrent le 1er décembre au matin. Les troupes du général Martin des Pallières n'ayant pas à bouger, le régiment resta à Chilleurs-aux-Bois. Dès midi, le canon se fit entendre à l'ouest : c'était le 16° corps (général Chanzy) qui rencontrait l'ennemi à Patay et lui enlevait successivement cette position et celles de Monneville, Villepion et Faverolles, sur lesquelles il passa la nuit. Le lendemain, la marche reprit et le combat recommença, prenant bientôt un développement nécessitant l'entrée en ligne de tout le 16° corps, de la plus grande partie du 17° et des 2° et 3° divisions du 15°. Le soir, le général Chanzy était obligé d'évacuer Loigny, enlevé dans la journée, et la victoire restait incontestablement aux Allemands. Le 16° corps était exténué; le 17° avait perdu son chef. La lutte devenant impossible dans ces conditions, il fut décidé que l'armée battrait en retraite pour reprendre ses positions en avant d'Orléans. Cette retraite devait s'effectuer sous la protection de la division Martineau-Deschenez du 15° corps et par toutes les troupes simultanément. La 1re division, qui n'avait point combattu, était désignée pour garder l'enceinte d'Orléans.

Le 3, au point du jour, le général Martin des Pallières dirigea la 2° brigade, sous les ordres du général Minot, sur Neuville-aux-Bois, avec mission d'y tenir jusqu'à la nuit, puis de se replier sur le reste de la division à Saint-Lyé, formant ainsi l'arrière-garde de cette dernière, qui, d'après les instructions du général en chef, devait abandonner complètement la position de Chilleurs-aux-Bois. Arrivé à neuf heures du matin, le général Minot fit prendre position à ses troupes soit dans le village, soit dans les abords. Réduit à huit compagnies, par suite de l'absence du 1er bataillon resté à Courcy-aux-Loges, le régiment fut placé sur la droite et détacha sur son flanc la compagnie du lieutenant Vigel (du 3° Tirailleurs), qui fut déployée en tirailleurs; les autres restèrent massées. La journée se passa sans incident, si ce n'est qu'une forte canonnade indiqua que Chilleurs était attaqué. Le froid était très vif, et dans l'après-midi un brouillard épais couvrit la campagne, empêchant d'y voir à cent pas. Tout à coup, vers cinq heures du soir, la fusillade éclata de tous les côtés à la fois, mêlée aux cris et aux hourras des Prussiens, qui, à la faveur de cette brume intense, avaient pu se rapprocher sans être vus. Surprises, nos troupes se replièrent immédiatement, et il ne resta en position que la

compagnie du lieutenant Vigel, que personne n'avait fait prévenir du mouvement rétrograde qui s'effectuait. Celle-ci essaya un instant de résister; mais bientôt accablée par le nombre et ne se voyant pas secourue, elle ne chercha plus qu'à se dégager, et n'y parvint malheureusement qu'au prix de grands sacrifices et en passant sur le ventre de ses ennemis.

Le général Minot avait ordonné la retraite sur Loury; elle s'effectua en assez bon ordre; mais en arrivant devant ce village, l'avant-garde fut accueillie par des coups de fusil. Il était huit heures du soir; l'obscurité de la nuit ne permettait pas de distinguer la force de l'ennemi, et l'on craignit de tomber au milieu d'un gros rassemblement; quelques feux de salve furent néanmoins dirigés sur le point d'où venait la fusillade, et rien ne semblait annoncer une situation bien grave, lorsque soudain la panique se jeta parmi nos troupes et y provoqua un sauve-qui-peut général. Chaque groupe, chaque fraction se dispersa au hasard, les uns allant donner tête baissée dans les avant-postes ennemis, les autres cherchant à gagner les parties les plus profondes de la forêt pour atteindre Orléans, dont ils se voyaient complètement coupés. De ces derniers fut le régiment de Tirailleurs, que son chef, le lieutenant-colonel Capdepont, était parvenu à maintenir dans sa main. On marcha toute la nuit. Le froid, très vif pendant la journée, avait, par suite du brouillard, atteint une intensité qu'il n'avait pas encore eue jusque-là : le thermomètre était descendu à dix degrés au-dessous de zéro. Non habitués, non préparés à une pareille intempérie, les Tirailleurs endurèrent les plus épouvantables souffrances qu'ils eussent encore connues; beaucoup, exténués, découragés, ne voyant aucune issue à cette situation, se couchaient sur la neige et s'y endormaient... pour toujours. Au matin, le lieutenant-colonel Capdepont, qui pendant tout ce temps n'avait pas quitté l'arrière-garde afin de veiller au bon ordre, prit les devants pour se rendre un compte exact de ce qui se passait autour de lui. Il apprit que la cavalerie était partie avec le général Minot, que l'artillerie avait brisé ses affûts et coupé les traits de ses chevaux; bref, qu'il restait seul avec les débris de ses huit compagnies et quelques traînards, qui, deci, delà, étaient venus se joindre à ce faible noyau. La canonnade avait recommencé à l'ouest et se rapprochait sensiblement d'Orléans; peut-être le détachement allait-il trouver l'ennemi aux débouchés de la forêt. Dans ces conjectures, le lieutenant-colonel fit appeler les commandants de compagnie et leur demanda leur avis : tous répondirent qu'il fallait s'ouvrir un passage à n'importe quel prix. On se remit en route, chacun appelant à lui toute son énergie pour ce dernier effort, et l'on fut assez heureux pour atteindre Orléans dans la journée.

Lorsque le régiment arriva dans cette ville, il n'y avait que désordre et confusion parmi les troupes qui s'y trouvaient déjà réunies; soldats et sous-officiers, — et même bon nombre d'officiers, — avaient rompu les rangs et s'étaient répandus dans les cabarets, dans les hôtels, dans les cafés, dans les maisons particulières, cherchant, les premiers surtout, à oublier leurs souffrances dans des libations qui leur enlevaient jusqu'au sentiment du danger présent. Les Tirailleurs avaient eux-mêmes traversé une situation trop difficile, supporté des épreuves trop démoralisatrices pour ne pas céder à ce fâcheux entraînement; bientôt les officiers, qui malheureusement ne payèrent

pas tous d'exemple dans cette circonstance qui eût exigé toute leur énergie, furent impuissants à maintenir la discipline, et il ne resta que quelques hommes dévoués autour des chefs que retenait le devoir. Il en était du reste ainsi pour tous les corps, et il devint matériellement impossible au général en chef de rassembler les hommes nécessaires pour garnir l'enceinte de la ville, aux portes de laquelle l'ennemi allait arriver dans un instant. Il fallut même abandonner tout à fait la résolution de défendre cette dernière, et songer à sauver cette pauvre armée en lui faisant passer la Loire dans la nuit. Dès quatre heures du soir, des ordres furent donnés dans ce sens, et le mouvement s'effectua avec plus de régularité qu'on ne l'aurait pensé. Resté le dernier avec sa 1re division, le général Martin des Pallières présida à l'enclouage des canons, à la destruction du matériel qu'on ne pouvait emmener, puis, à onze heures et demie, il se mit en retraite à son tour et se dirigea sur la Ferté-Saint-Aubin, où il arriva le lendemain dans la matinée sans avoir été inquiété.

Le moment de découragement de la veille passé, les Tirailleurs étaient revenus d'eux-mêmes à cette respectueuse obéissance dont, pour la première fois, on les avait vus s'écarter, et le régiment avait immédiatement repris sa vaillante attitude et sa cohésion. Il était toujours réduit à huit compagnies; abandonné en quelque sorte à son propre sort dans sa position de Courcy-aux-Loges, le 1er bataillon battait isolément en retraite du côté de Sully, après n'avoir échappé à l'ennemi que par un hasard providentiel. Le 5 au soir, la fraction restée avec le lieutenant-colonel Capdepont arriva à la Motte-Beuvron; le 6, elle s'arrêta à Salbris, et le 7, à Aubigny. Un peu avant d'arriver à ce dernier gîte, on avait rencontré le 20e corps venant de Gien. Le 8, le régiment coucha à Henrichemont, et le 9, il atteignit Bourges, où il fut cantonné dans la chapelle Saint-Ursins, en avant de la ville.

Par suite de la direction prise par les différents corps d'armée dans cette malheureuse retraite qui réduisait à néant le résultat de deux longs mois de fatigues et d'efforts, l'armée de la Loire se trouvait maintenant partagée en deux groupes que le fleuve séparait : les 16e et 17e corps étaient restés sur la rive droite avec le général Chanzy; les 15e, 18e et 20e se réunissaient en Sologne sous les ordres directs du général en chef. Cette situation désavantageuse, qui n'était que le fait de circonstances momentanées, allait être modifiée par les soins du général d'Aurelle, lorsqu'elle se trouva définitivement consacrée par la destitution de celui-ci. Par un décret du 10 décembre, le gouvernement de la Défense nationale décidait, en effet, la suppression du commandement en chef et la création de deux armées :

1° La 1re armée de la Loire (15e, 18e et 21e corps), sous les ordres du général Bourbaki;

2° La 2e armée de la Loire (16e, 17e, et plus tard 20e corps), sous le commandement du général Chanzy.

La 1re armée de la Loire, dont faisaient partie les Tirailleurs algériens, devait se reformer en avant de Bourges, et là attendre les ordres du gouvernement.

Pendant ce temps, l'ennemi avait passé la Loire et se portait, par les deux rives du fleuve, contre les troupes du général Chanzy. Il devenait nécessaire

de faire une diversion pour dégager ce dernier. Le 12, le 15e corps, à la tête duquel le général Martin des Pallières, démissionnaire, avait été remplacé par le général Martineau-Deschenez, reçut l'ordre de faire une pointe dans la direction de Vierzon. Le soir, le régiment de Tirailleurs, qui avait maintenant ses trois bataillons réunis (à l'exception cependant des quatre compagnies du capitaine Égrot), cantonna à Mehun; le 13, il campa à Vignoux-sur-Barangeon, où il demeura les 14 et 15; et, le 16, il se porta à Coudray. Ce fut là que, le 18, il fut rejoint par le détachement du 3e régiment qui avait été provisoirement maintenu au 18e corps, et dont nous allons résumer les opérations.

Parti de Constantine le 5 novembre, embarqué à Philippeville le 6, débarqué à Marseille le 8, retenu dans cette ville pendant cinq jours, ce détachement était arrivé le 15 à Gien. Là il lui avait été prescrit d'attendre de nouveaux ordres, tout en procédant au complétement de son organisation. Il était alors, ainsi qu'on a pu le voir plus haut, question d'un grand mouvement en avant qui, après des ordres et des contre-ordres, se borna à une tentative infructueuse des 18e et 20e corps pour chasser l'ennemi de Pithiviers. La troupe qu'amenait le capitaine Égrot était un appoint de cinq à six cents hommes; elle pouvait rendre de grands services dans cette opération; il fut décidé qu'elle y prendrait part. Mise ainsi à la disposition du général Crouzat, elle fut affectée au 18e corps.

Le mouvement commença le 24. Le 25, nos quatre compagnies quittèrent Gien en chemin de fer et furent transportées à Bois-Morand; continuant alors leur route à pied, elles traversèrent successivement Choux-Langresse, Changy et Vanesse, et s'arrêtèrent à Passoy. Le 26, elles arrivèrent à Montargis, après être passées par Vimory et Villemandeur; le 27, elles allèrent coucher à Villemoutiers. Le 28, elles quittaient ce village lorsque le canon commença à se faire entendre sur la gauche, dans la direction de la forêt d'Orléans : c'était le 20e corps qui, prenant l'offensive, attaquait les positions de Saint-Loup, Nancray et Batilly. A neuf heures, elles arrivaient à Ladon. La bataille était maintenant engagée sur une ligne de sept à huit kilomètres, et, sur certains points, atteignait à une violence dénotant une défense opiniâtre de la part de l'ennemi. Sur la gauche, le général Crouzat concentrait tous ses efforts sur Beaune-la-Rolande, pendant que le 18e corps, qui s'avançait pour l'appuyer, rencontrait sur la droite, à Maizières et à Juranville, une résistance qui, dans le dernier de ces villages, ne devait cesser qu'à l'approche de la nuit.

A peine arrivés à Ladon, les Tirailleurs recevaient l'ordre de se porter en avant; ils se dirigèrent sur Maizières, qui venait d'être occupé par nos troupes, et, dépassant ce village, vinrent s'établir sur la route de Beaune-la-Rolande, près de son intersection avec celle venant de Bellegarde-du-Loiret. Ils demeurèrent là près d'une heure, l'arme au pied, attendant avec impatience le moment d'en venir aux mains. Enfin leur arriva le signal d'entrer en ligne à leur tour, et de concourir à l'enlèvement des abords de Juranville, que canonnait vigoureusement notre artillerie; mais un contre-ordre vint bientôt les arrêter de nouveau et leur prescrire de prendre position sur la rive droite du ruisseau qui passe près de ce village et va se jeter dans le Fusain.

Vers trois heures, l'ennemi continuant à se maintenir et le colonel Billot ayant hâte d'en finir pour se porter sur Beaune-la-Rolande, où la lutte restait indécise par suite des secours qui arrivaient à chaque instant aux Prussiens, le capitaine Égrot reçut pour la deuxième fois l'injonction de marcher au combat; il s'avança vers la gauche de la position; mais au même moment l'ennemi ayant commencé à plier, de nouvelles instructions vinrent encore suspendre son mouvement. Il déploya ses compagnies dans un petit bois situé à l'ouest de Juranville-le-Pavé, et attendit. Pendant ce temps, les Allemands évacuaient Juranville et se retiraient dans la direction de Beaumont. Environ une heure après, le bataillon recevait l'ordre d'occuper le village conquis, et de s'y retrancher de façon à résister aux retours offensifs de l'ennemi. A la nuit, une compagnie fut détachée à Juranville-le-Pavé.

Le 29 novembre, le 18° corps se mit en retraite sur ses positions des jours précédents. Juranville fut évacué sans que les Prussiens songeassent à nous inquiéter, et les Tirailleurs algériens, formant l'arrière-garde, se retirèrent sur Ladon. Ils allaient atteindre ce village lorsque, vers dix heures et demie, on leur fit faire demi-tour pour revenir occuper Maizières, qu'on avait abandonné. C'était un poste avancé, une forte grand'garde surveillant les principales voies de communication, que le commandant du 18° corps désirait conserver pour donner le temps à ses jeunes troupes de se reformer en toute sécurité. Le capitaine Égrot installa trois compagnies dans le village, et se couvrit en détachant la 4° en avant, face à Beaune-la-Rolande, sa gauche appuyée à la route, et sa droite au ruisseau qui coule à l'est; quelques travaux furent en outre exécutés pour augmenter les moyens de résistance et permettre à nos soldats de s'abriter un peu contre les coups de l'artillerie. La journée se passa ainsi à ces préparatifs sans que l'ennemi, qui semblait avoir été non moins éprouvé que nous par la lutte de la veille, se montrât en vue de nos avant-postes. Le soir, l'arrivée d'un détachement de trois cent cinquante hommes du 1er bataillon d'infanterie légère d'Afrique porta à environ huit cents combattants la troupe chargée de défendre la position.

Le lendemain 30, les Prussiens furent signalés du côté de Juranville. Vers neuf heures, ils arrivaient devant Maizières, et dirigeaient aussitôt sur le village le feu de leurs batteries. En un instant, toutes les maisons furent en flammes. Cette canonnade dura près d'une heure; puis, jugeant la résistance suffisamment ébranlée, l'ennemi fit avancer son infanterie. Celle-ci chercha aussitôt à tourner Maizières, mais un violent feu de mousqueterie, exécuté fort à propos, vint soudain l'arrêter dans son mouvement. Cependant ce ne fut pour elle qu'un moment d'hésitation; de fortes réserves ne tardèrent pas à l'appuyer, et bientôt notre petite troupe se trouva menacée d'être complètement enveloppée. La situation allait devenir des plus critiques, lorsque arrivèrent un bataillon du 42° régiment de marche venant de Bellegarde, et une batterie d'artillerie envoyée de Ladon. Profitant fort habilement de l'heureux effet produit par l'intervention de ce secours, le capitaine Égrot fit sonner la charge, et s'élançant à la tête des Tirailleurs, se jeta sur l'ennemi, qui, surpris par cette brusque offensive et croyant avoir affaire à des forces plus considérables, rétrograda précipitamment sur Juranville. Ne lui laissant pas le

temps de se reconnaître, nos soldats le poursuivirent la baïonnette dans les reins et le chassèrent de ce village, dont deux jours auparavant l'enlèvement avait coûté tant d'efforts. Mais là dut se borner leur succès : épuisés par la lutte opiniâtre qu'ils venaient de soutenir, sur le point de voir les munitions leur manquer, n'étant pas d'ailleurs suffisamment soutenus, il leur fallut s'arrêter; ils se mirent alors en retraite sur Maizières lentement, en bon ordre et sans cesser de faire face à l'ennemi, qui ne songea nullement à les inquiéter. Quelques instants après, le capitaine Égrot recevait du général Feillet-Pilatrie l'ordre d'évacuer le village qu'il avait si énergiquement défendu, et de se replier sur Ladon. Le soir, à onze heures, le bataillon venait camper devant le village de Bellegarde, où se trouvait la plus grande partie du 18e corps.

Par suite des circonstances qui l'accompagnèrent, le brillant combat de Maizières n'eut aucun retentissement : il arrivait le lendemain d'une défaite et à la veille d'une autre. Bien que ce fût pour nous un incontestable succès, ceux qui en furent les héros n'en retirèrent rien; le souvenir lui-même devait en être emporté par le tourbillon des événements malheureux. Ceux-ci allaient se succéder avec une telle rapidité, les jours de deuil allaient si complètement assombrir la dernière période de cette lutte suprême, dont l'issue ne pouvait déjà plus laisser d'illusion, que, même encore aujourd'hui, le résultat de cette glorieuse journée est à peine connu. Nous sommes heureux de le rappeler; car, venant à l'appui de bien d'autres exemples fournis par la même campagne, il prouve de la façon la plus rassurante pour nous que, toutes les fois que les Allemands n'eurent pas à nous opposer des forces deux et même trois fois supérieures, ils ne purent tenir devant l'impétuosité de nos soldats.

Les pertes subies par les Tirailleurs étaient sensibles et indiquaient assez combien ces derniers avaient été opiniâtres dans la défense et vigoureux dans l'attaque. Elles s'élevaient, en effet, à cent cinquante-trois hommes hors de combat, dont trois officiers et treize sous-officiers.

Le régiment perdit là un chef d'une grande bravoure et d'un grand dévouement : le capitaine Cléry, blessé mortellement d'un éclat d'obus. Au 3e Tirailleurs depuis sa formation, ce vaillant soldat s'était toujours fait remarquer par sa vigueur et son entrain; il mourut en véritable héros. Les deux autres officiers atteints étaient le capitaine Roussel et le sous-lieutenant Mazué.

Le 2 décembre, ce qui restait (environ trois cent cinquante hommes) des quatre compagnies du capitaine Égrot quitta Bellegarde pour le château des Marais, près de Montliard. Dans la nuit qui suivit, une compagnie fut envoyée en reconnaissance au petit village de Bois-Commun; elle trouva celui-ci occupé par le 1er bataillon d'infanterie légère d'Afrique, et rentra au château des Marais juste au moment où venait d'être donné l'ordre de battre en retraite sur la Loire. Le mouvement commença à quatre heures du matin, et s'effectua par la forêt d'Orléans et par les villages de Nesploy, Combreux et Faye-aux-Loges, où l'on arriva dans la soirée. Là on apprit qu'une avant-garde allemande avait occupé Jargeau. Il fallut changer de direction et remonter la Loire pour chercher un autre passage. Le bataillon gagna ainsi, par Châteauneuf et Gemigny, Sully, dont le pont fut détruit le 4, à deux heures

de l'après-midi, et, le 5, arriva en face de Gien, sur la rive gauche de la Loire. Il prit là vingt-quatre heures d'un repos dont il avait grand besoin après les fatigues qu'il venait de supporter, et, le 7, continua son mouvement rétrograde sur Bourges, après avoir, au moment de quitter son bivouac, essuyé quelques coups de canon tirés par une reconnaissance ennemie envoyée le long de la rive droite. Le soir, il couchait à Autry; le 8, à Barlieu; le 9, à Menetou; le 10, à Henrichemont; et, le 11, il arrivait à Bourges, où le général Bourbaki réunissait et réorganisait les débris épars des 15e, 18e et 20e corps. On a vu que, le 18, le capitaine Égrot avait fini par rallier le régiment à Coudray. Le lendemain, les Tirailleurs algériens abandonnaient les environs de Vierzon, et revenaient prendre leurs anciennes positions en avant de Bourges.

Les opérations de la 1re armée de la Loire touchaient à leur fin; n'ayant pu réussir dans sa tentative pour débloquer Paris, le gouvernement de la Défense nationale se disposait à lui donner une autre mission qui allait la transporter sur un autre théâtre, où elle allait prendre un autre nom. De nouvelles fatigues, de nouvelles souffrances, de nouveaux combats devaient encore mettre à l'épreuve l'énergie de ses chefs et le dévouement de ses soldats; et, parmi ces derniers, on allait encore voir au premier rang pendant l'attaque, au dernier pendant la retraite, ces fiers enfants de l'Algérie qu'on se dispensait d'appeler *braves* quand on leur avait donné le nom de *Turcos*.

CHAPITRE XVII

ARMÉE DE L'EST

Reprise des opérations dans le bassin de la Saône. — La première armée de la Loire devient armée de l'Est. — Le 15e corps est provisoirement maintenu en Sologne. — Réorganisation du régiment de Tirailleurs algériens. — Le 15e corps rejoint l'armée de l'Est. — Marche sur Belfort. — Combat de Sainte-Marie (13 janvier). — Bataille d'Héricourt (15, 16 et 17 janvier). — Retraite sur Besançon. — Mutations survenues dans divers commandements. — Continuation du mouvement de retraite. — Surprise de Sombacourt. — Nouvelle de la conclusion d'un armistice. — L'armée de l'Est n'est pas comprise dans cette convention; elle passe en Suisse. — Souffrances éprouvées par nos soldats pendant cette dernière partie de la campagne. — Situation du 3e Tirailleurs à la fin de la guerre. — Sa rentrée de captivité. — Observations sur le rôle du régiment pendant la guerre contre l'Allemagne.

A la suite de l'évacuation d'Orléans et de la division en deux groupes des cinq corps qui avaient constitué l'armée de la Loire, il n'était plus guère possible, étant donné l'état de désorganisation de nos troupes, de reprendre l'offensive sur aucun point. Le général Chanzy effectuait, il est vrai, une fort belle retraite sur le Mans et Laval; mais chaque jour ses forces allaient s'affaiblissant, et l'ennemi ne cessait de gagner du terrain. Quant au général Bourbaki, condamné d'abord à l'inaction par la situation déplorable et la complète désagrégation des régiments improvisés qu'on avait réunis sous son commandement, il n'était ensuite parvenu que difficilement à remettre un peu d'ordre dans ces bandes démoralisées, et, sept à huit jours après sa concentration à Bourges, à peine pouvait-il compter soixante à soixante-dix mille soldats capables de prendre part à une opération de longue durée, sur les cent mille que comptaient ses effectifs. Le gouvernement de Tours, maintenant à Bordeaux, n'en croyait pas moins toujours à la possibilité de faire de grandes choses avec ces faibles éléments, et n'abandonnait pas son idée d'une marche sur Paris. Le 19 décembre au matin, ce mouvement était si

près d'avoir lieu, que le 1er bataillon de Tirailleurs algériens recevait l'ordre de se rendre à Bourges, pour s'unir de nouveau aux corps francs vendéens du colonel Cathelineau. Mais l'administration de la guerre changea brusquement ses résolutions, et, après maintes discussions, s'arrêta à une diversion dans l'Est. Les opérations étaient alors à peu près interrompues dans cette région, ou du moins, confiées à Garibaldi et au général Cremer, elles manquaient absolument de suite et d'unité et ne pouvaient sérieusement inquiéter l'ennemi, qui trouvait dans les riches campagnes de la Bourgogne une excellente source de ravitaillement. Il s'agissait donc de transporter sur ce point les 18ᵉ et 20ᵉ corps, auxquels se joindrait le 24ᵉ organisé à Lyon, de marcher ensuite rapidement sur Belfort pour faire lever le siège de cette place, et enfin, si la chose était possible, de pénétrer en Alsace et de menacer les derrières des armées allemandes. Dans cette combinaison, le 15ᵉ corps était destiné d'abord à masquer le mouvement des 18ᵉ et 20ᵉ, tout en couvrant Bourges et Nevers, puis, suivant les circonstances, à rallier définitivement l'armée de l'Est pour lui apporter l'appoint de ses quarante mille hommes relativement aguerris.

Communiqué le 19 décembre au général Bourbaki, le 20, ce projet recevait un commencement d'exécution. Le 29, le 18ᵉ corps était réuni à Chagny, le 20ᵉ à Châlons-sur-Saône, et le 24ᵉ à Besançon. Pendant ce temps, le 15ᵉ élargissait ses cantonnements en Sologne et travaillait activement à sa réorganisation. Le 23, le 1er bataillon de Tirailleurs, qui avait été envoyé à Bourges, et les 2ᵉ et 3ᵉ, logés à la Grange-Milton, se mirent en route pour Vierzon. Le 24, ils campaient à Mehun, et, le 25, ils s'établissaient à Saint-Hilaire, petit village à quatre kilomètres de Vierzon. Ils restèrent là jusqu'au 30, puis ils furent répartis entre cette localité, les fermes des Grandes et des Petites-Loges, le village de Gy-le-Grand et celui de Saint-Georges.

Depuis la retraite d'Orléans et l'arrivée du détachement du 3ᵉ Tirailleurs, le régiment de marche avait subi un remaniement complet qui en avait refait une troupe solide et disciplinée. Chaque jour sa situation s'améliorait; pourvues de cadres excellents, refondues, reconstituées avec toute l'homogénéité possible, les compagnies étaient maintenant dans de bonnes conditions morales et matérielles, et, grâce à leur réunion sous le même commandement, à leur contact de chaque jour, elles avaient peu à peu retrouvé cet esprit de corps qui seul donne la cohésion et met tous les dévouements au service de la même volonté. Plusieurs mutations étaient survenues ou allaient survenir dans le cadre des officiers supérieurs. Le capitaine Égrot ayant été nommé chef de bataillon, le commandant Lanes l'avait remplacé à la tête du 3ᵉ bataillon. Le 31, ce fut le lieutenant-colonel Capdepont qui, entré à l'ambulance pour une dangereuse chute de cheval, céda son commandement au lieutenant-colonel Lemoing, venant du 1er zouaves de marche; enfin, le commandant Chevreuil devant bientôt être promu lieutenant-colonel, le capitaine Fargue allait diriger le 2ᵉ bataillon jusqu'à la fin de la guerre. Voici du reste quelle était, à la date du 1er janvier 1871, la composition exacte du régiment :

ÉTAT-MAJOR

MM. Lemoing, lieutenant-colonel.
Comte, capitaine-major.
Weber, lieutenant faisant fonctions d'officier payeur.

1er BATAILLON

MM. Boussenard, chef de bataillon.
De Raymond-Cahusac, capitaine adjudant-major.
Dufour, médecin aide-major de 1re classe.

1re compagnie (1er T.)

MM. Gillet, capitaine.
Lobrani, lieutenant français.
Lekal-ben-Rebah, lieut. indig.
Hochard, sous-lieut. français.
Braham-ben-Grad-Turqui, sous-lieutenant indigène.

2e compagnie (1er T.)

MM. De Lansac, capitaine.
De Sénelé, lieutenant français.
Mohamed-ben-Ali-el-Maboub, lieutenant indigène.
* Navlet, sous-lieutenant franç.
Ahmed-ou-Omar, s.-lieut. ind.

3e compagnie (1er T.)

MM. Girard, capitaine.
Andanson, lieutenant français.
Mohamed-ben-Sassi, lieut. ind.
Michel, sous-lieut. français.
Abd-el-Kader-ben-Aïssa, sous-lieutenant indigène.

4e compagnie (1er T.)

MM. Gaujard, capitaine.
Esselin, lieutenant français.
* [1] Mohamed-ben-Ali-Chaoui, lieutenant indigène.
Montfort, sous-lieut. français.
Mohamed-ben-Mohamed, sous-lieutenant indigène.

5e compagnie (1er T.)

MM. Morinière, lieutenant français.
El-Hadj-ben-Adda, lieut. indig.
De Vendomois, s.-lieut. français.
Amar-ben-Ahmed, s.-lieut. ind.

6e compagnie (1er T.)

MM. Cellier, capitaine.
Munier, lieutenant français.
Ali-ben-el-Haoussin, lieut. ind.
Leroux, sous-lieut. français.
Mohamed-ben-Mohamed-Blidi, sous-lieutenant indigène.

2e BATAILLON

MM. Chevreuil, chef de bataillon.
Lelorrain, capitaine adjudant-major.
Ferron, médecin aide-major de 1re classe.

[1] L'astérisque qui précède certains noms sert à désigner les officiers qui appartenaient au 3e Tirailleurs avant leur affectation au régiment de marche ou qui en firent partie à la dissolution de celui-ci. Plusieurs étaient sous-officiers avant la guerre et avaient obtenu leur grade pendant la campagne.

1re compagnie (2e *T.*)

MM. Bailleul, lieutenant français.
Mohamed-ben-Saddok, lieut. ind.
Déroulède, sous-lieut. français.
Mohamed-ben-Mohamed, sous-lieutenant indigène.

2e compagnie (2e et 3e *T.*)

MM. * Mustapha-ben-el-Hadj-Otman, lieutenant français.
Miloud-ben-Kaddoni, lieut. ind.
Castel, sous-lieut. français.
Mohamed-ben-Ahmed, sous-lieutenant indigène.

3e compagnie (2e *T.*)

MM. Comte, capitaine.
Bastouil, lieutenant français.
Jouglon-ben-Raous, lieut. ind.
Chomme, sous-lieut. français.

4e compagnie (3e *T.*)

MM. * Carré de Busserolle, capitaine.
* Esparron, lieutenant français.
* Amar-ben-Brahim, lieut. ind.
* Foucault, sous-lieut. français.
* Rebah-ben-Amelaoui, sous-lieutenant indigène.

5e compagnie (3e *T.*)

MM. Lesbros, capitaine.
* Amar-ben-Kalafa, lieut. franç.
* Amar-ben-Taïeb, lieut. indig.
* Fravreau, sous-lieut. français.
* Bouguerah-ben-Mohamed-A-gaoua, sous-lieut. indigène.

6e compagnie (3e *T.*)

MM. * Fargue, capitaine.
* Aubry, lieutenant français.
* Kaddour-ben-Amar, lieut. ind.
* Sturler, sous-lieut. français.
Chaban-ben-Kara, s.-lieut. ind.

3e BATAILLON

MM. Lanes, chef de bataillon.
* Vigel, capitaine adjudant-major.
Saurey, médecin sous-aide-major.

1re compagnie (1er *T.*)

MM. Constant, capitaine.
Weber, lieutenant français.
Mohamed-ben-Abd-el-Kader, lieutenant indigène.
Taïeb-ben-Hadj, sous-lieutenant indigène.

2e compagnie (1er *T.*)

MM. Brandi, capitaine.
Baudard, lieutenant français.
Omar-ben-Mohamed-Chaouch, lieutenant indigène.
Richomme, sous-lieut. français.
Bakri-ben-Mohamed, s.-l. ind.

3e compagnie (3e *T.*)

MM. * Roussel, capitaine.
* d'Eu, lieutenant français.
* Mazué, sous-lieut. français.
* Djellali-ben-Aouda, s.-l. ind.

4e compagnie (3e *T.*)

MM. * Toulières, capitaine.
* Lariche, lieutenant français.
* Yahia-ben-Simo, lieut. indig.
Monteau, sous-lieut. français.
Salah-ben-Mohamed, s.-l. ind.

5e *compagnie* (3e T.)

MM. * Sibille, capitaine.
* Meslé, lieutenant français.
* Kacem-ben-Ahmed, lieut. ind.
* Empérauger, sous-lieut. franç.
Rebah-ben-Kaddour, sous-lieutenant indigène.

6e *compagnie* (3e T.)

MM. Lemoine, capitaine.
* Taverne, lieutenant français.
* Mohamed-ben-Saïd, lieut. ind.
* Jacquard, sous-lieut. français.
* Ahmed-ben-Djelloul, s.-l. ind.

Quelques changements eurent également lieu dans les commandements supérieurs. Nous avons vu que le général Martineau-Deschenez avait succédé au général Martin des Pallières à la tête du 15e corps. Par une décision ultérieure, la 1re division fut placée sous les ordres du général Durrieu, et la 1re brigade de cette division sous ceux du général Minot, qui fut remplacé à la 2e par le général Questel. Le régiment de Tirailleurs continua de faire partie de cette dernière.

Pendant ce temps, le général de Werder, commandant les forces allemandes dans l'Est, avait évacué Dijon et s'était porté à Vesoul. De là, il allait se replier sur la Lisaine et attendre l'armée française dans de bonnes positions en avant de Belfort. De son côté, le général Bourbaki avait activé la concentration de ses troupes; mais le peu de mobilité de celles-ci, les difficultés de ravitaillement, le mauvais état des chemins, la rigueur de la saison rendaient ses mouvements beaucoup plus lents que ceux de son adversaire, et lui enlevaient en partie les avantages de sa supériorité numérique. Il devint même bientôt si évident que telle qu'elle était (environ cent mille hommes contre soixante mille) cette armée ne suffirait pas, que le 15e corps reçut l'ordre de se porter à son tour sur les bords du Doubs.

Le 3 janvier 1871, le régiment de Tirailleurs se concentra à Vierzon, où il fut embarqué en chemin de fer à destination de Dijon. Arrivé dans cette ville le 4, il y fit séjour le 5. Le 6, il se mit en route pour rallier le gros de l'armée et s'arrêta à Mirebeau; le 7, il coucha à Gray; le 8, à Bucy-les-Gy; le 9, à Rioz; et, le 10, à Montbozon. Le 9, avait eu lieu le combat de Villersexel; les deux armées se trouvaient en présence : l'heure de la lutte était arrivée.

Le 11, le régiment, qui se trouvait encore à plus d'une journée de marche des têtes de colonne françaises, se dirigea sur Melcey, où il arriva vers midi, par un froid excessif, qui avait couvert les routes d'un épais verglas et fait de cette étape une source de fatigues inouïes. Dans la soirée, le 1er bataillon fut envoyé à Fallon, et les 2e et 3e à Bourenoy. Pour le lendemain, l'ordre de marche de chaque corps d'armée était ainsi déterminé : 15e, objectif Montbéliard; 20e, 24e et 18e, Héricourt.

Les Tirailleurs algériens quittèrent leurs cantonnements au point du jour, et après deux heures de marche dans une neige épaisse atteignirent Ornans. Le pays était sillonné d'interminables colonnes suivant toutes la direction du nord-est, et se coupant, s'entre-croisant parfois. De là des désordres, des retards, et pour nos pauvres soldats des heures d'attente dans la neige glacée.

Vers cinq heures du soir, l'ennemi ayant été signalé à Montenois, la brigade Questel reçut l'ordre de s'avancer jusqu'à Brétigny. Le régiment passa la nuit sous les armes, s'attendant à chaque instant à marcher pour appuyer le 4e bataillon de chasseurs de marche, qui, dirigé sur Montenois, en avait délogé les grand'gardes allemandes, qui s'étaient repliées sur Sainte-Marie. Mais ce ne fut qu'à quatre heures du matin qu'il leva son bivouac pour gagner Montenois, où il attendit le jour. A l'arrivée de celui-ci, la brigade devait attaquer Sainte-Marie, afin de permettre au 15e corps d'effectuer un léger changement de direction à droite devant le placer parallèlement au cours de la Lisaine.

A sept heures du matin, le régiment prit ses dispositions de combat; le 4e bataillon de chasseurs de marche ayant été déployé en face de Sainte-Marie pour aborder le village de front, le bataillon du commandant Boussenard (1er) fut désigné pour lui servir de soutien; le 3e (commandant Lanes) eut pour mission de surveiller la route d'Arcey; le 2e (capitaine Fargue) resta en arrière comme réserve.

Après avoir fait fouiller les bois par son artillerie, le général Questel fit porter sa ligne en avant; la fusillade s'engagea aussitôt entre les chasseurs à pied et les tirailleurs ennemis établis dans les abords du village; mais ceux-ci ne tinrent pas et se retirèrent sur leurs soutiens. Pendant ce temps, le bataillon du commandant Boussenard s'était scindé en deux demi-bataillons, et, malgré la neige épaisse qui couvrait le sol, s'était avancé au pas de course pour tourner Sainte-Marie par les deux ailes. A trois cents mètres, on fit le commandement de : *A la baïonnette!* Les Allemands l'entendirent parfaitement, et, au dire des habitants, évacuèrent immédiatement la position; ils se retirèrent en bon ordre sur Allondans et Présentevillers, poursuivis par les feux d'une batterie de 12 que, dès le début de l'action, le général Durrieu avait fait établir sur notre droite. Les Tirailleurs pénétrèrent dans le village au moment où les dernières fractions ennemies l'abandonnaient, et firent quelques prisonniers. D'après ces derniers, nos soldats avaient eu à combattre environ un millier d'hommes du 47e d'infanterie prussienne. Étant donné que, de notre côté, deux bataillons seulement prirent effectivement part au combat, les forces étaient à peu près égales; mais craignant d'être pris à revers par le bataillon du commandant Lanes, qui, après avoir battu le bois du Chênois, se disposait à contourner Sainte-Marie par l'ouest, les Prussiens n'avaient pas jugé prudent de résister trop longtemps : de là leur retraite précipitée. Ce combat, très heureux au fond, puisqu'il s'était terminé par le résultat qu'on en attendait, coûtait au régiment neuf hommes tués ou blessés. On passa la journée du 13 et la nuit qui suivit dans le village conquis.

Le 14, la brigade Questel quitta Sainte-Marie et se dirigea sur Présentevillers, que l'ennemi évacua à son approche. On laissa dans le village le 2e bataillon de Tirailleurs, une compagnie de chasseurs et une du 29e de marche, puis les autres troupes prirent position au nord, dans les bois de la Côte et de Samans. Vers quatre heures de l'après-midi, les 1er et 3e bataillons du régiment reçurent l'ordre d'appuyer une attaque du 1er zouaves de marche sur Allondans. Ce village fut occupé sans coup férir, et, leur mission terminée, les Tirailleurs rentrèrent à Présentevillers. Mais, une heure après, l'en-

nemi revint en force, chassa à son tour les zouaves d'Allondans, et réoccupa le village, qu'il évacua de nouveau, mais volontairement, pendant la nuit.

Dans la journée le vent du nord s'était levé, amenant un froid de 18 degrés au-dessous de zéro. Cet abaissement de température, qui avec des troupes aguerries eût été une heureuse circonstance, puisqu'il supprimait, pour ainsi dire, l'obstacle formé par la Lisaine en couvrant celle-ci d'une épaisse couche de glace, ne vint malheureusement que rendre plus vives les souffrances résultant des fatigues et des privations, et ajouter encore aux difficultés déjà assez grandes des mouvements en cours d'exécution. La nuit qui suivit fut terrible, surtout pour les grand'gardes, à qui la proximité de l'ennemi ne permettait pas de faire du feu. Parmi les hommes qui s'endormirent, beaucoup ne se réveillèrent pas. Les plus endurcis n'échappaient à l'engourdissement qu'en se privant de repos; aussi, le lendemain, ceux qui restaient debout étaient-ils exténués. Partout on n'entendait que le bruit d'une toux sèche qui brûlait les poitrines, pendant que les membres étaient glacés.

Le 15 au matin, Français et Allemands n'avaient plus qu'à mettre le feu à la lumière de leurs canons pour en venir à une action générale : des deux côtés les préparatifs semblaient terminés. Forte d'environ soixante mille hommes, l'armée ennemie avait pris position sur la rive gauche de la Lisaine, sa gauche à Montbéliard, sa droite à Chenebier, son centre avec sa réserve à Héricourt. Tout avait été mis en œuvre pour arrêter l'assaillant, surtout à Héricourt, qui était considéré par les deux généraux en chef comme le point capital de la défense. Très affaiblis par les combats des jours précédents, manquant de vivres, ayant déjà rempli les ambulances de leurs malades et couvert les routes de leurs traînards, les quatre corps français s'apprêtaient cependant à la lutte avec un entrain et une vigueur donnant les meilleures espérances quant au résultat final. Le 15e formait toujours la droite, avec Montbéliard comme principal objectif. Il se trouvait ainsi disposé : à droite, en avant du mont Bart et s'appuyant au canal du Rhône au Rhin, la 3e division (général Peitavin); à gauche, depuis Présentevillers jusqu'à Allondans, la 1re division, ayant sa 1re brigade à la gauche et sa 2e à la droite; en arrière et comme réserve, la 2e division (général Rebillard). Les généraux Durrieu et Questel, tous les deux malades, avaient été remplacés, le premier par le général Dastugue et le second par le lieutenant-colonel Lemoing, qui lui-même avait laissé le commandement du régiment de Tirailleurs au commandant Boussonard, le plus ancien des chefs de bataillon.

Le terrain sur lequel la 2e brigade allait, pour son compte, prendre part à la partie décisive qui était sur le point de s'engager, était un grand plateau aux deux tiers boisé et se terminant à l'est par des pentes assez douces aboutissant à la vallée de la Lisaine, ayant en cet endroit une largeur moyenne de six cents mètres. La rivière, peu considérable et d'ailleurs complètement gelée, était longée, sur la rive gauche, par la voie ferrée de Montbéliard à Belfort, organisée défensivement par les Allemands. A l'ouest de Montbéliard, ce plateau présentait une partie dénudée et légèrement dominante au milieu de laquelle se trouvait la ferme de Mont-Chevis, et dont le village de Sainte-Suzanne couvrait les pentes sud. Plus au nord, et faisant face au village de

24

Béthoncourt, solidement occupé par l'ennemi, s'étendaient les bois Bourgeois et de Montévillars, par lesquels s'avançait la brigade Minot.

Dès neuf heures, éclata sur la droite une violente canonnade à laquelle les positions de Mont-Chevis et du bois Bourgeois servirent de but. Bientôt les postes allemands qui occupaient ces points commencèrent à les évacuer, et l'infanterie des deux brigades reçut l'ordre de se porter en avant. Désigné pour donner l'assaut à la ferme du Mont-Chevis, le régiment de Tirailleurs algériens se forma en échelons par bataillon; puis, à la voix du commandant Boussenard, il s'élança sur les hauteurs de Sainte-Suzanne, qui furent immédiatement couronnées. L'ennemi s'était retiré dans Montbéliard, sous la protection de sa puissante artillerie. Pendant ce temps, la 3e division s'était emparée des villages de Bart et de Dun, et s'était avancée vers Courcelles pour appuyer ce mouvement offensif. Disposant alors toutes ses batteries sur le plateau, le général Martineau-Deschenez dirigea tous ses efforts sur Montbéliard dont le château, armé de grosses pièces de siège amenées de devant Belfort, ripostait vigoureusement. Ce duel d'artillerie continua pendant trois heures sans que d'aucun côté il y eût avantage bien marqué. Enfin, passant résolument à l'attaque de toute la gauche ennemie, la 3e division dépassa Courcelles et menaça Montbéliard par le sud. De son côté, le 2e bataillon du régiment, qui formait l'extrême droite de la 1re division, descendit rapidement vers la Lisaine, pénétra dans la ville par l'ouest, et parvint à s'y maintenir malgré la fusillade et la mitraille qui partaient du château. Poussant même jusque sous les murs de cette forteresse, il obligea les bataillons allemands qui, plus à droite, allaient être débordés par la division Peitavin, à rétrograder jusqu'à Sochaux, à deux kilomètres à l'est de Montbéliard. Les 1er et 3e bataillons étaient restés sur les hauteurs de Sainte-Suzanne, en soutien derrière l'artillerie, qui continuait à battre le château.

La nuit seule sépara les combattants, qui restèrent sur leurs positions respectives jusqu'au lendemain. A part le succès remporté sur la droite, la lutte avait été partout indécise, malgré la vigueur et la bravoure déployées par nos troupes. Mais l'occupation de Montbéliard était un bon pas de fait vers l'attaque du château et de toute la ligne de la Lisaine, qui se trouvait ainsi ébranlée sur l'un de ses plus solides points d'appui. Cette première journée coûtait aux Tirailleurs trente-cinq hommes hors de combat, dont deux officiers. Ces pertes portaient presque uniquement sur les compagnies du 3e régiment, qui formaient la majeure partie du 2e bataillon.

Le 16, la bataille recommença avec un nouvel acharnement; cependant elle ne se généralisa que fort tard, et jusque vers midi, sur la droite du moins, l'artillerie seule en fit tous les frais. La cause en était à un brouillard intense qui couvrait toute la vallée et empêchait les deux infanteries de se voir. Pendant la nuit, la division Peitavin avait jeté quatre pièces dans Montbéliard; elles essayèrent de battre le château à huit cents mètres; mais, prises en flanc par une batterie extérieure, il n'en resta bientôt que deux, qui continuèrent à tirer, blotties derrière un abri, pendant que le 2e bataillon de Tirailleurs, appuyé par les troupes de la 3e division, renouvelait une tentative infructueuse contre le vieux donjon. Quelques compagnies parvinrent bien à

se loger dans les maisons voisines, mais ce fut là tout le succès qu'on devait obtenir de ce côté.

Sur le plateau du Mont-Chevis, l'artillerie de la 2e division était venue se joindre à celle de la 1re division et de la réserve, et trente-six pièces canonnaient vigoureusement les hauteurs de Montbéliard et le village de Béthoncourt, que les brigades Minot et Questel avaient mission d'enlever. Vers une heure de l'après-midi, les 1er et 3e bataillons de Tirailleurs reçurent l'ordre de marcher à l'attaque de la position; ils devaient être appuyés à gauche par le 1er zouaves de marche, à droite par les mobiles de la Charente. Ces trois régiments s'avancèrent à travers le bois Bourgeois jusqu'à environ huit cents mètres de la Lisaine; mais lorsqu'ils voulurent déboucher du couvert sous lequel ils avaient cheminé, ils se trouvèrent dans une grande plaine couverte de neige, où ils furent assaillis de face par une fusillade meurtrière partant du chemin de fer, et de flanc par les feux croisés des batteries de Montbéliard et de Béthoncourt. Cependant l'élan était tel, qu'il n'en aurait pas été interrompu si, par suite d'une fâcheuse coïncidence, l'artillerie française, dont les munitions commençaient à s'épuiser, n'eût tout à coup ralenti son tir et permis à celui de l'ennemi de redoubler d'intensité; accablés par les obus qui soulevaient des trombes de neige sur leurs pas, décimés par les feux de salve que l'infanterie prussienne dirigeait en toute sécurité sur leurs rangs pressés, enfin ne se sentant plus suffisamment soutenus dans l'effort suprême qu'ils allaient tenter, nos soldats rétrogradèrent sur le bois Bourgeois. Quelques instants après la charge sonna de nouveau; zouaves et Tirailleurs se précipitèrent encore avec le même entrain; mais pas plus que la première fois ils ne purent franchir l'espace qui les séparait de l'ennemi. A cinq heures du soir, cette offensive fut définitivement abandonnée, et nos bataillons se replièrent sur leurs positions du matin, pendant que l'artillerie continuait jusqu'à la nuit à répondre à celle des Allemands. Dans cette deuxième journée, les Tirailleurs avaient perdu vingt-quatre hommes tués ou blessés, dont un officier appartenant au 1er régiment[1].

Sur les autres points, la fortune ne nous avait pas été beaucoup plus favorable. A gauche, les divisions Cremer et Penhoat s'étaient bien emparés de Chenebier; mais, obtenu trop tard et non poursuivi, ce succès n'avait pas donné tous les résultats qu'on était en droit d'en attendre.

Dans la nuit, le 2e bataillon de Tirailleurs évacua Montbéliard et rallia le restant du régiment établi dans le bois Bourgeois. A cinq heures du matin, une violente canonnade éclata tout à coup sur la gauche : c'était l'ennemi qui attaquait Chenebier; à la faveur de l'obscurité, il parvint même à s'emparer de ce village; mais au point du jour les divisions Cremer et Penhoat l'en délogèrent de nouveau. Cet événement amena naturellement la reprise de la lutte au centre et à la droite, d'autant plus que les ordres du quartier général prescrivaient une offensive générale pour cette troisième journée. Du côté de Montbéliard, le 15e corps conserva toutes ses positions, mais il lui fut impossible de gagner du terrain. Un nouvel effort dirigé contre Béthoncourt échoua

[1] M. Omar-ben-Mohamed-Chaouch.

encore devant les feux convergents des batteries ennemies. Un autre plus important, tenté vers deux heures de l'après-midi contre le château de Montbéliard, n'amena pas un meilleur résultat. A partir de ce moment, l'action commença à languir sur ce point et ne fut plus entretenue que par les coups de plus en plus rares des deux artilleries. Le soir, nos batteries n'avaient presque plus de munitions. Ce qui était non moins grave, c'est que les vivres manquaient pour tous. Ajoutons que le bruit commençait à se répandre qu'une nouvelle armée allemande, détachée de devant Paris, s'avançait à marches forcées, sous les ordres du général de Manteuffel, pour prêter son appui à celle du général Werder.

En présence des conjectures que faisait naître cette situation, qui, après s'être montrée relativement brillante, pouvait tout à coup devenir désespérée, le général Bourbaki se décida à battre en retraite sur Besançon, afin de se rapprocher de ses convois et de sa base d'opérations. Le mouvement devait d'abord s'effectuer par la gauche, qui avait le plus de chemin à parcourir. En conséquence, et dans le but d'arrêter toute tentative de l'ennemi, dès le 17 au soir les troupes du 15e corps commencèrent à se fortifier dans leurs positions en se couvrant au moyen d'abatis. Le lendemain, la canonnade reprit encore des deux côtés; mais aucune nouvelle attaque n'eut lieu ni sur Montbéliard ni sur Béthoncourt. L'ennemi observa lui-même une réserve prudente en restant dans ses lignes, et tout se borna à l'échange de quelques obus. Le froid avait cessé; mais un épouvantable temps de pluie et de dégel lui avait succédé, et, pour en être moins meurtrier, n'en créait pas moins de nouvelles difficultés en ajoutant encore au mauvais état des chemins.

Le 19, à trois heures du matin, le 15e corps se mit en route à son tour. La 1re division quitta la dernière les hauteurs de Sainte-Suzanne, et l'arrière-garde fut fournie par la 2e brigade, qui elle-même laissa comme troupe extrême le bataillon de chasseurs à pied. Celui-ci eut fort à souffrir de l'artillerie ennemie, qui, après s'être établie sur les positions qu'on venait d'abandonner, le poursuivit longtemps de son feu. On traversa les villages de Longres et de Longueville, et, dans la soirée, on atteignit l'Isle-sur-Doubs, où le régiment de Tirailleurs prit aussitôt la grand'garde. La nuit s'écoula sans incident; mais dans la matinée du 20, l'ennemi, dont la poursuite avait d'abord paru hésitante, attaqua tout à coup nos avant-postes. L'ordre fut donné de continuer la retraite sur Pompierre, et la 1re division protégea encore ce mouvement, auquel les Allemands ne cherchèrent d'ailleurs pas à s'opposer. Le lendemain, on coucha à Beaune-les-Dames. Le 22, le régiment fut dirigé en chemin de fer sur Besançon, où il arriva le même jour. Le 23, il fut envoyé à Torpes, point où le chemin de fer de Lyon coupe une grande boucle du Doubs. Ce même jour, de nombreuses mutations eurent encore lieu dans les divers commandements : le lieutenant-colonel Lemoing et le commandant Boussenard étant entrés à l'ambulance, le commandant Lanes prit la direction de la 2e brigade, et le commandant Ferrandi fut placé à la tête du régiment, où il ne restait plus un seul chef de bataillon. Les vides étaient nombreux aussi parmi les autres officiers; quant aux hommes, à peine en restait-il la moitié. Les fatigues des jours précédents, et surtout le froid excessif des trois journées et des trois

nuits passées devant Héricourt, étaient la cause de cette effrayante réduction.

L'occupation de Torpes avait pour but la protection du chemin de fer de Lyon et la défense du passage du Doubs. En même temps qu'elle avait été ordonnée, d'autres troupes des 1re et 3e divisions du 15e corps avaient été dirigées sur Buzy et sur Quingey. Déjà des reconnaissances ennemies étaient signalées vers ce dernier point. Le régiment prit position sur les hauteurs qui avoisinent le Doubs et passa une partie de la journée sans être inquiété, bien qu'on entendît le canon et la fusillade sur plusieurs points. Dans l'après-midi, la gare de Byans, défendue par un détachement du 1er zouaves de marche, fut attaquée par la XIIIe division prussienne, qui s'en empara et cribla de projectiles un train d'évacuation de malades et de blessés. L'ennemi essaya ensuite d'une tentative sur le pont de Torpes, mais elle fut repoussée par les Tirailleurs, qui eurent trois hommes blessés. Pendant ce temps, nos troupes devaient abandonner Quingey et Albans et se retirer sur Épeugney, sur la rive droite de la Loue. A la nuit, le régiment se trouvait presque cerné de toutes parts. Décidé à se faire jour, le commandant Ferrandi évacua Torpes à deux heures du matin, gagna la route de Dôle, qu'il trouva encore libre, et se replia sur Besançon, où il rallia le restant de la 2e brigade. Il en repartit peu d'instants après, et, redescendant vers le sud, vint cantonner à Pugey, excellente position sur la rive gauche du Doubs. Le lendemain 25, le régiment se porta à Épeugney, où se trouvait réunie la plus grande partie du 15e corps.

A cette date, la situation s'était singulièrement aggravée : ce n'était plus aux seules forces du général Werder qu'on avait affaire, mais encore à toute l'armée de Manteuffel, qui arrivait par le sud et par les deux rives du Doubs pour couper à nos troupes la retraite sur Lyon. Une seule route restait encore à ces dernières, celle de Pontarlier, d'où elles parviendraient peut-être à gagner les bords du Rhône, en sacrifiant une partie de leurs bagages et de leur matériel, et en s'engageant dans les chemins et les sentiers longeant le Jura. L'hésitation n'était pas possible; le général Bourbaki s'arrêta à cette résolution, mais un échange de télégrammes avec Bordeaux amena encore la perte d'un temps précieux. Chaque jour le cercle se resserrait autour de Besançon. Le 27, le général Clinchant prit le commandement de l'armée et fit poursuivre le mouvement commencé. Les Tirailleurs algériens quittèrent Épeugney, passèrent la Loire à Cléron et s'arrêtèrent à Amancey. Le lendemain, la marche reprit à six heures du matin, et, à sept heures du soir, ils arrivèrent à Sombacourt, après de nombreux arrêts provenant de l'encombrement des routes. Le 29, il y eut séjour. La nouvelle d'un armistice commençait à se répandre, et nos soldats se reposaient en toute sécurité, lorsque vers cinq heures du soir le village fut soudain attaqué par les Allemands. La 1re division du 15e corps, qui se trouvait presque tout entière cantonnée là, essaya à peine de se défendre, et les généraux Dastugue et Minot, deux mille sept cents hommes, dix canons et sept mitrailleuses tombèrent entre les mains de l'ennemi. Réduit à environ quatre cents hommes, le régiment se retira sur Hutteaux, près de Pontarlier. Le 30, il continua son mouvement par Pontarlier, Oye et Pallet, et installa son bivouac près de ce dernier village. Le soir, on apprit que l'armistice dont il était question la veille ne concernait pas l'armée de l'Est; alors que la France

entière mettait bas les armes, nos ennemis se réservaient le droit d'écraser complètement cette armée et de détruire ainsi les derniers éléments de résistance qui restassent à notre malheureux pays.

Conformément aux ordres donnés par l'état-major général, le 31, le 15e corps se remit en route et se dirigea sur Vaux pour atteindre les Granges-Sainte-Marie et l'Abergement; mais à peine son avant-garde fut-elle à une heure de Pallet, qu'elle fut attaquée et obligée de se replier. Si quelques instants auparavant il existait encore un faible espoir, il venait brusquement de s'évanouir : l'armée se trouvait irrémédiablement acculée à la frontière de la Suisse, et le seul moyen qui lui restait pour échapper à une reddition pure et simple était de se réfugier sur le territoire de cette puissance amie. Le 15e corps rebroussa chemin et se retira dans la direction de Pontarlier. Il n'existait, pour ainsi dire, plus de commandement; chacun s'en allait au hasard, se portant de préférence où il voyait la possibilité de trouver un abri ou un morceau de pain. L'habitude seule retenait encore quelques fractions réunies. Il n'y avait plus de tenue régulière : zouaves et mobiles, francs-tireurs et soldats de la ligne, artilleurs et Tirailleurs, dragons et lanciers se confondaient pour ne former qu'une même foule déguenillée. Le froid était revenu, et par 16 degrés au-dessous de zéro on voyait des gens marcher pieds nus. Les distributions, très irrégulières depuis le départ de Besançon, s'étaient faites chaque jour plus rares, et maintenant n'avaient lieu que pour quelques corps privilégiés se trouvant à proximité des convois. C'était le désordre tel qu'on ne l'avait encore vu; c'étaient des souffrances qui ne laissaient plus qu'aux hommes extraordinairement trempés la force morale nécessaire pour résister au découragement et combattre ces implacables difficultés.

Pendant ce temps, le général Clinchant entrait en pourparlers avec le général Herzog, commandant les forces fédérales suisses. Déjà les deux chefs avaient eu à s'entendre sur l'évacuation des convois sanitaires; le 31, les négociations se continuèrent pour régler les conditions de l'internement de toute l'armée; enfin, le 1er février au matin, était signée aux Verrières une convention d'après laquelle nos troupes pouvaient immédiatement commencer à franchir la frontière, après y avoir laissé leurs armes et leurs munitions, qui devaient d'ailleurs être restituées à la France après la conclusion de la paix.

La retraite s'effectua sous la protection du 18e corps et de la division de réserve du général Pallu de la Barrière, qui soutinrent à la Cluse un dernier et glorieux combat, qui arrêta net la poursuite des Allemands. Les débris du régiment de Tirailleurs, qui la veille avaient gagné péniblement le village des Fourgs, se mirent en route aussitôt que les ordres eurent été communiqués, et dans la soirée arrivèrent à Sainte-Croix. A partir de ce moment, ils allaient être sous l'administration de l'autorité militaire suisse, qui allait les confondre avec les autres corps de l'armée.

Les jours qui suivirent furent consacrés aux détails matériels de cet internement. On fixa six villes comme résidences aux officiers; ceux qui voulurent donner leur parole de ne point chercher à s'échapper restèrent libres de vivre à leur gré. Les soldats furent distribués dans cent soixante-quinze dépôts, et durent se soumettre au code militaire du pays; ils devaient être traités comme

les milices suisses en garnison, c'est-à-dire être nourris, logés et payés à raison de 25 c. par homme et par jour.

Les Tirailleurs trouvèrent chez les populations helvétiques l'accueil le plus généreux. Au contraire des Allemands, qui, dans certaines villes où nos Algériens étaient prisonniers, ne voulaient voir en eux que des partisans, des infidèles, et disons même le mot, des barbares n'ayant pas droit au titre de belligérants, et par suite aux égards dus à des vaincus qui ont déposé les armes, les Suisses leur témoignèrent la même sympathie qu'aux autres soldats français, et les entourèrent toujours des mêmes prévenances et des mêmes soins. Aussi lorsque deux mois après, la paix étant signée, eut lieu leur rapatriement, bien des larmes de reconnaissance, coulant le long de ces figures bronzées, prouvèrent à nos hôtes que le souvenir de leurs bienfaits serait emporté jusqu'au fond du désert ou de la Kabylie, jusqu'au sein de ces tribus belliqueuses, qui pourraient revendiquer les mêmes vertus que les fiers montagnards des Alpes et du Jura : l'amour de l'indépendance et le respect de l'hospitalité.

Ainsi devait se dissoudre de lui-même, par le fait d'une succession d'événements malheureux, le régiment de marche des Tirailleurs algériens. A leur rentrée en Algérie, les divers éléments qui avaient servi à sa constitution allaient rejoindre leur régiment d'origine, pour y être fondus avec les détachements revenant d'Allemagne et les quelques compagnies demeurées dans la colonie. Si nous examinons la part qu'il prit dans les vains efforts qui furent faits le lendemain d'un désastre irréparable pour ramener la victoire sous nos drapeaux, nous voyons qu'elle fut des plus honorables et qu'elle répondit toujours à ce qu'on attendait d'une troupe dont la réputation était aussi avantageusement établie. Les noms de Toury, d'Artenay, d'Orléans, de Maizières et d'Héricourt sont et resteront pour lui des titres de gloire que personne ne cherchera à lui contester. Cette gloire est d'autant plus grande, que les Tirailleurs indigènes eurent non seulement à lutter contre un ennemi aguerri et supérieur en nombre, mais encore contre un climat pour lequel ils n'étaient pas nés, et qui pour eux fut souvent plus meurtrier que le feu des Allemands. Nul ne peut se figurer les souffrances qu'ils endurèrent sans se plaindre, les misères qu'ils supportèrent avec résignation, le courage qu'ils montrèrent à chaque heure de cette période douloureuse où chaque jour amenait une nouvelle épreuve et une nouvelle déception. Quel qu'ait été le résultat de cette dernière et opiniâtre résistance, le 3ᵉ régiment de Tirailleurs, qui fut si dignement représenté au régiment de marche, peut être fier d'y avoir contribué; car si dans la journée de Frœschviller les turcos de Constantine furent admirables de bravoure, dans cette suprême et infructueuse tentative de nos armes, ils se montrèrent parfois sublimes de dévouement.

Au moment où s'ouvraient les préliminaires de paix, ce beau régiment, que nous avons vu envoyer deux mille deux cents hommes sur les bords du Rhin, qui devait ensuite fournir encore de nombreux contingents aux armées de la Loire et de l'Est, n'existait, pour ainsi dire, plus que de nom; dispersé sur tous les points de la France, de la Suisse, de l'Allemagne et de l'Algérie, il semblait avoir complètement disparu. Les 1ᵉʳ, 2ᵉ et 3ᵉ bataillons et quatre compagnies du 4ᵉ avaient été dirigés sur le théâtre de la guerre; il ne restait

donc en Algérie que trois compagnies du 4e bataillon : encore n'est-ce là qu'une désignation administrative; car, de fait, ces dernières avaient versé tous leurs hommes valides dans les compagnies de guerre et ne constituaient plus qu'un dépôt, réparti dans les divers postes de la province, et s'occupant surtout du recrutement, de l'instruction, et ne concourant que pour une faible part au service actif des garnisons. Celles-ci étaient en grande partie tenues par des mobiles, auxquels s'ajoutaient quelques anciens soldats, malingres n'ayant pu faire la campagne, blessés convalescents, étrangers ayant demandé à ne pas marcher contre la Prusse : tout cela commandé par des officiers s'étant eux-mêmes engagés à ne plus servir dans les armées opposées aux Allemands. Telle était la situation de ce qui restait du 3e Tirailleurs dans la province de Constantine lorsque éclata la grande insurrection de 1871, et que les hommes et les officiers prisonniers de guerre rentrèrent de captivité.

Ce n'est que vers le 20 mars que commencèrent à être dirigés sur Marseille et Toulon, puis sur Bône et Philippeville, les détachements du régiment revenant de Suisse ou d'Allemagne. Ils arrivaient juste pour prendre part à une nouvelle campagne, pour supporter de nouvelles fatigues, pour livrer de nouveaux combats.

Avant de suivre le régiment dans sa réorganisation, avant d'entreprendre le récit des opérations qui, pendant une année, allaient absorber toutes ses forces reconstituées, nous croyons devoir revenir sur les événements de 1870 pour bien voir quel fut le rôle des Tirailleurs algériens pendant cette campagne.

Jusqu'au moment où on les opposa aux Allemands, les Tirailleurs n'avaient à proprement parler pas fait la grande guerre. Admirables soldats dans toute l'acception du terme, disciplinés, dévoués, aventureux, rompus aux fatigues des longues marches, aimant le danger, se battant avec une furia irrésistible, ils représentaient plutôt l'idéal d'excellents partisans, ou mieux encore d'une vigoureuse infanterie de montagne, que celui d'une troupe possédant les qualités manœuvrières indispensables sur un champ de bataille un peu vaste. Les journées de Wissembourg et de Frœschwiller prouvèrent que, pour n'avoir peut-être pas été autant développées qu'elles auraient pu l'être, ces qualités n'en existaient pas moins chez eux à un remarquable degré. Dans ces deux grandes affaires on put voir que les turcos, qu'on croyait généralement peu propres à la défensive, savaient parfaitement tirer parti du terrain et maintenir l'ennemi en ne lui cédant que pied à pied, ou bien en le déconcertant au moyen de vigoureux retours offensifs. Plus tard, à l'armée de la Loire, les combats d'Artenay et de Maizières donnèrent encore une haute idée de leur intelligence dans une action un peu compliquée; à Maizières surtout, ils étonnèrent les Allemands eux-mêmes par leur entente de la défense de ce village, et par l'à-propos avec lequel ils passèrent subitement à une offensive que rien ne pouvait faire prévoir dans les conditions d'infériorité numérique où ils se trouvaient. A l'armée de l'Est, quoique alors leurs cadres n'eussent plus la même expérience ni la même autorité, on n'apprécia pas moins la vigueur avec laquelle, après être pénétrés de force dans Montbéliard, ils s'y maintinrent pendant deux jours.

Par ce qui précède, il ne faut cependant pas conclure qu'ils ne perdirent pas une grande partie de leur valeur intrinsèque dans ce rôle purement défensif, absolument contraire à leur tempérament; s'ils se montrèrent presque toujours dignes de la réputation d'une troupe d'élite dans la défense, dans l'attaque ils furent partout héroïques. Malheureusement on eut le tort, selon nous, de les engager beaucoup trop tôt, de les croire mieux à leur place en première ligne qu'en réserve, de ne pas les garder pour le moment décisif; trop ardents, trop impétueux, ils n'eurent pas toujours la mesure nécessaire pour tâter l'ennemi au début de l'action, et ils furent généralement entraînés à donner immédiatement toute la somme de leurs moyens. C'est ainsi qu'à Frœschwiller les 2e et 3e régiments se firent écraser en détail, s'épuisèrent dès le commencement de la lutte en tentatives certainement très glorieuses, mais sans résultat, alors qu'ils eussent constitué, chacun pour la division à laquelle il appartenait, une réserve peut-être capable de rompre, pour un bon moment du moins, la ligne déjà assez flottante de l'ennemi à l'heure où celui-ci se décida à marcher en masse à l'attaque de nos positions. Deux exemples, pris dans cette même journée, suffiront pour appuyer notre opinion : le mouvement du colonel Gandil sur Günstett, et l'entrée en ligne du 1er régiment.

Au sujet du mouvement sur Günstett nous ne dirons qu'une chose, c'est qu'il eut lieu prématurément et fut tenté par trop peu de monde; mais, par ce que firent trois compagnies, on peut juger de ce qu'il en eût été si, exécuté seulement lorsque notre droite fut sérieusement menacée, tout le régiment y eût pris part. Quant à l'exemple du 1er Tirailleurs, il est encore bien plus concluant. Lorsque ce corps fut engagé, les Prussiens débouchaient déjà d'Elsasshausen, ou, pour mieux dire, la bataille était depuis longtemps perdue. Bien qu'affaibli par le combat de Wissembourg, ce brave régiment n'en refoula pas moins les Allemands dans le Niederwald, leur reprenant six de nos pièces dont ceux-ci s'étaient emparés. Ce qu'il en résulta, il est facile de le deviner : décimés, accablés par le nombre, les Tirailleurs furent ensuite obligés de se replier; mais, pendant un moment, l'attaque de l'ennemi se trouva suspendue, et ce répit contribua pour une bonne part à la possibilité de la retraite de la division Raoult. Le choc fut si violent, que ce seul retour offensif, exécuté dans des conditions telles qu'il était d'avance condamné à échouer, inquiéta plus les Allemands que toutes les belles charges de nos cuirassiers. A Morsbronn, le 3e Tirailleurs lancé à la place de la brigade Michel eût fait des merveilles.

S'il est quelque chose qui ressorte plus particulièrement de ces pages, hélas! trop longues, puisqu'elles ne retracent que des revers, c'est l'excellent esprit de discipline et la parfaite résignation que surent conserver les Tirailleurs aux heures les plus difficiles de cette dure épreuve; ils montrèrent ainsi pour la France un attachement qui rivalisa avec celui de ses propres enfants. C'est surtout lorsque la fièvre de la lutte eut cessé, lorsqu'ils se trouvèrent prisonniers de l'Allemagne, que leur noble attitude se révéla dans toute sa dignité; en butte aux mauvais traitements de leurs gardiens, devenus l'objet d'une curiosité importune et quelquefois insultante, ils restèrent calmes, réservés, et n'eurent jamais la moindre faiblesse devant nos ennemis. Nous ne

saurions mieux rendre ce qu'eurent de triste pour eux ces sombres jours d'exil, auxquels se mêlait l'amertume de la défaite, qu'en laissant le soin de les faire revivre à une plume plus autorisée que la nôtre, à celle du général Ambert.

« Parmi les prisonniers, dit ce dernier, dans ses *Récits militaires*, se trouvaient les Africains, soldats du corps des Tirailleurs algériens, connus sous le nom de Turcos. La ville d'Ulm renfermait un grand nombre de ces hommes, qui excitaient une vive curiosité. Les Allemands se montraient scandalisés de ce que les Français *eussent introduit ces infidèles dans les armées chrétiennes.*

« Leurs scrupules n'étaient pas étrangers à la peur, car sur le champ de bataille les Turcos répandaient une véritable terreur. Ils se battaient avec un élan quelque peu sauvage. A Wissembourg notamment, ils enlevèrent huit pièces de canon [1]; mais, succombant sous le nombre et décimés par la mitraille, ces intrépides soldats se firent tuer et ne rendirent pas les canons à l'ennemi.

« En captivité ils ont plus souffert que les autres prisonniers; ils sortaient peu, si ce n'est pour assister quelquefois à la messe, car ils goûtaient un extrême plaisir à prendre part aux cérémonies religieuses des catholiques. Ils avaient cependant au milieu d'eux un *marabout* fait prisonnier avec eux, mais qui ne s'occupait pas de ses coreligionnaires. Ces malheureux Turcos se dédommageaient de l'indifférence de leur marabout en se pressant aux offices. Si les aumôniers eussent connu la langue arabe, le nombre des conversions eût été assurément considérable. Au moment de la mort, plusieurs d'entre eux demandèrent à être baptisés [2].

« Le froid les faisait cruellement souffrir, et c'était pitié de voir ces enfants du désert trembler, immobiles, silencieux, résignés, dans l'obscurité des casemates. Jamais une plainte ni un blasphème ne s'échappaient de leurs lèvres. Tristes, mais toujours dignes, ils demeuraient de longues heures à faire glisser dans leurs doigts les grains du chapelet des musulmans. Cette mélancolie qui distingue les Orientaux avait pris chez eux un caractère de douloureux abattement. Les aumôniers les admettaient aux distributions de secours comme les Français, et ces Africains reconnaissants témoignaient un grand respect pour ces prêtres, leurs bienfaiteurs.

« Ceux qui mouraient étaient inhumés avec les honneurs militaires; les aumôniers catholiques ne pouvaient apporter à ces funérailles le secours des cérémonies liturgiques.

« Un ministre protestant allemand crut devoir assister aux obsèques des Turcos. La population fut indignée de cet acte, honorable d'ailleurs; mais le pasteur, homme d'esprit, tint ce discours : « On me reproche ma participation à ces funérailles; on a tort. Les Arabes ont une foi et croient en Dieu : pourquoi leur refuser cet honneur, tandis que j'ai des paroissiens *chrétiens* qui ne croient ni à Dieu ni à diable, et je suis bien obligé de les enterrer. »

[1] Le général confond probablement Frœschwiller avec Wissembourg, car dans le combat du 4 août il n'y eut pas de canons enlevés à l'ennemi par les Tirailleurs.

[2] Il y a de l'exagération dans cette affirmation. Les Tirailleurs indigènes n'ont aucune répugnance à assister à nos cérémonies religieuses, mais ils n'en restent pas moins profondément attachés au culte musulman, qu'il y ait un marabout ou non pour leur en faciliter la pratique. S'il y eut des baptisés, ils durent être en très petit nombre, et seulement parmi les hommes moralement affaiblis par la maladie.

Les Tirailleurs n'ont oublié ni l'humiliation qui atteignit la France, ni les souffrances qu'ils durent à la brutalité de ses ennemis; que vienne l'heure de venger nos désastres, et on les verra marcher à la frontière avec le même enthousiasme et verser leur sang avec la même générosité. Le jour de leurs vœux sera toujours celui où ils entendront de nouveau ce cri qui résume tout leur passé : *En avant !*

TROISIÈME PARTIE

(1871-1887)

LE 3e RÉGIMENT DE TIRAILLEURS ALGÉRIENS DEPUIS LA GUERRE CONTRE L'ALLEMAGNE

CHAPITRE I

Le 3e régiment de Tirailleurs algériens après la guerre de 1870. — Situation de l'Algérie au commencement de 1871. — Incident d'Aïn-Guettar. — Colonne Pouget. — Attaque d'El-Milia. — Répression de la révolte dans le cercle de Tébessa. — Réorganisation du régiment au moment de sa rentrée de captivité. — Événements de la Medjana. — Colonne de secours de Bordj-bou-Arréridj. — Le général Saussier vient en prendre le commandement. — Opérations dans la Medjana et au nord de Sétif. — Progrès de l'insurrection. — Colonne Adeler. — Révolte des tribus des environs de Batna. — Réunion des colonnes Adeler et Marié. — Attaque du Djebel-Mestaoua. — Nos troupes sont repoussées. — La colonne Marié se rend à Sétif. — Dernières opérations de la colonne Adeler.

Après la guerre de 1870 et la répression de la Commune en 1871, la plupart des régiments de l'armée française allaient jouir d'un complet repos. Il ne devait pas en être ainsi pour le 3e Tirailleurs; bien que les années qui se sont écoulées depuis le traité de Francfort aient été, en apparence, des années de paix, c'est encore pour le voir marcher et combattre que nous allons le suivre pendant cette longue période d'incessants efforts pour relever le prestige de notre drapeau. C'est, en effet, pour assister avec lui à la répression des insurrections algériennes de 1871, 1876 et 1879, à la fatale et encore toute récente catastrophe de la mission Flatters, à l'expédition de Tunisie, et enfin à ces événements qui datent d'hier seulement, à la conquête du Tonkin, que

nous ouvrons cette troisième partie de son histoire, partie qui est déjà assez remplie pour que, pour lui, le souvenir de nos revers se soit peu à peu effacé devant une longue liste de succès et de faits glorieux. On verra par ce qui va suivre que les Tirailleurs algériens en général, et ceux du 3e régiment en particulier, n'ont pas dégénéré; que, tout en marchant résolument dans la voie du progrès où l'on s'est engagé dès le lendemain de notre défaite, ils n'ont rien perdu des solides et précieuses qualités qu'ils possédaient autrefois; qu'au point de vue moral, ils ont toujours le même amour pour leur drapeau et le même dévouement pour notre pays; enfin, que, constamment entretenu par un noyau d'anciens soldats ayant hérité des vertus et des traditions de notre vieille armée, l'esprit de corps est resté chez eux une religion ayant encore toute sa puissance, un lien conservant toute sa force, un stimulant toujours capable de provoquer la plus noble émulation.

Au moment où prenait fin la guerre avec l'Allemagne, à l'heure où, croyant enfin être parvenus au terme de leurs épreuves, nos soldats voyaient cesser la lutte qui pendant six mois leur avait tenu les armes à la main, des difficultés naissantes venaient les avertir que l'instant du repos n'était pas encore arrivé : en France se déclarait l'insurrection de la Commune de Paris, en Algérie éclatait un formidable soulèvement qui, pendant près d'une année, allait mettre à feu et à sang toute la province de Constantine et la plus grande partie de celle d'Alger.

Parmi les causes multiples qui motivèrent cette dernière révolte, il en fut de naturelles qui ont toujours existé, qui existeront peut-être longtemps encore, l'esprit de nationalité et d'indépendance, la haine du musulman pour le chrétien, l'incompatibilité de mœurs et d'aptitudes du peuple conquérant et du peuple vaincu; mais il en fut aussi d'accidentelles, nées de la situation difficile que nous traversions ou créées par des mesures intempestives prises en vue de l'administration de la colonie. C'est sur celles-ci que nous insisterons, d'abord parce qu'elles ont un caractère bien particulier, ensuite parce qu'il nous semble que cette insurrection, provoquée par des circonstances uniques dans l'histoire de l'Algérie, alors que notre prestige militaire était à ce point déchu, qu'une troupe qui jusque-là nous avait toujours été dévouée se mettait ouvertement en rébellion contre ses chefs et contre notre autorité, se rattache directement au sujet que nous traitons, et démontre, plus que nous ne saurions le faire, que, si les Tirailleurs demeurèrent absolument incorruptibles au milieu des influences dissolvantes qui étaient devenues comme leur atmosphère ambiante, ils le durent à cet admirable esprit de fidélité et de cohésion qu'ils avaient acquis à l'ombre de notre drapeau, à la vigueur et à l'expérience de leurs officiers, et enfin et surtout, à cet inébranlable respect pour la discipline que nous avons le devoir de faire ressortir, pour qu'il reste éternellement la devise de notre beau et brave régiment. D'ailleurs le 3e Tirailleurs prit une telle part à la répression de la révolte, que relater ses opérations c'est raconter l'insurrection elle-même.

Dès la première nouvelle de l'invasion du territoire français par les Allemands, les populations indigènes furent profondément impressionnées : notre pays n'était plus invincible; le colosse qui les avait abattues venait d'être ter-

rassé à son tour; il leur était donc possible de se dégager de la puissante étreinte qui les avait si longtemps enserrées. Au lendemain de la capitulation de Paris, cette idée, d'abord hésitante, se répandit avec une effrayante rapidité; les sectes religieuses ou *Khouans* en firent habilement leur profit, l'aristocratie arabe la cultiva adroitement en vue de ses intérêts, et bientôt la révolte, partout latente, n'attendit pour se déclarer qu'un prétexte et qu'une occasion. Le prétexte lui fut fourni par divers actes politiques dictés par l'esprit du jour, entre autres le remplacement du gouvernement militaire par le gouvernement civil et la naturalisation des Israélites indigènes; l'occasion allait surgir d'un événement tout à fait imprévu, du refus des spahis de la smala d'Aïn-Guettar de partir pour la France.

Le moment était mal choisi pour changer le mode d'administration de l'Algérie : c'était, pour ceux qui avaient l'expérience de ce pays, abdiquer volontairement la seule autorité qui inspirât encore une certaine crainte au sein des tribus. Considérant, en effet, l'avènement du régime civil comme la cessation du règne de la force, les Arabes en furent vite à l'envisager comme le signe précurseur de l'abandon de notre conquête, et les commentaires auxquels il donna lieu tendirent tous vers cette conclusion : qu'il n'y avait plus d'armée. Cette croyance s'accréditait avec d'autant plus de facilité, que pour le moment la garde de nos postes même les plus importants était confiée à de jeunes mobiles, à des troupes inexpérimentées ne rappelant en rien les vieux soldats du temps passé. Sur ces entrefaites, étant survenu le décret Crémieux élevant les Juifs, de tout temps détestés des musulmans, à la qualité de citoyens français, la situation prit tout à coup un caractère aigu; de ce jour on put constater de visibles symptômes de rébellion; bientôt l'évidence devint telle, que tous les efforts du commandement, surtout dans la province de Constantine, durent tendre vers une temporisation prudente devant, non plus combattre un danger inévitable, mais le retarder jusqu'à ce qu'on fût à même d'y faire face. Malheureusement une étincelle allait brusquement mettre le feu aux poudres, et placer notre colonie désarmée dans les circonstances les plus critiques où elle se soit jamais trouvée.

Vers le milieu du mois de janvier 1871, le 5e escadron du 3e spahis, stationné à la smala d'Aïn-Guettar, à quelques kilomètres de Souk-Arras, avait été désigné pour aller en France prendre part à la guerre contre l'Allemagne. Le 22 janvier, veille du jour fixé pour le départ, le capitaine commandant voulut réunir sa troupe. Les spahis se rendirent à l'appel, mais pour déclarer, à l'exception d'une trentaine d'anciens soldats, qu'ils refusaient formellement de quitter l'Algérie; puis ils se sauvèrent à la hâte dans toutes les directions, et vinrent s'établir avec leurs tentes et leurs familles en dehors du territoire de la smala, à un endroit nommé Enchir-Moussa.

Cette marque d'insubordination, de la part de gens passant pour les plus dévoués à notre cause, produisit une vive émotion parmi les tribus de la contrée. Il n'en fallait pas davantage pour entraîner les Hanencha, déjà fortement travaillés par la puissante famille des Resguy, à qui on avait récemment retiré le pouvoir, et qui ne pouvait prendre son parti de cette destitution; en quelques jours, à l'exception de trois douars entiers et de quelques

tentes réparties dans les diverses fractions, toute la tribu fut en armes, et, le 25 janvier, les contingents révoltés se présentèrent devant Souk-Arras, où le capitaine Delahogue, du régiment, exerçait les fonctions de commandant supérieur.

Souk-Arras avait pour les insurgés une importance capitale : centre de marchés considérables ayant lieu les mercredis et les jeudis, rendez-vous de toutes les tribus de la frontière faisant le commerce avec la Tunisie, cette ville leur eût vite assuré le commandement de la région de l'est. Mais le capitaine Delahogue, avec une activité et une intelligence qui devaient plus tard être hautement reconnus, avait en toute hâte organisé la résistance avec les faibles moyens dont il disposait[1], et les rebelles, malgré leur nombre, durent se contenter de bloquer la place.

Pendant ce temps, une colonne de secours s'organisait à Bône sous les ordres du général Pouget, commandant la subdivision. Elle comprit, entre autres troupes d'infanterie, deux compagnies de marche du 3e Tirailleurs, sous les ordres du capitaine Darras. Le 28, elle campait à Duvivier. Le 30, elle arriva à Aïn-Semour, où elle rencontra les contingents ennemis, qui, grossis de nouvelles bandes venant des Onillen, des Séfia, des Ouled-Khiar et des Ouled-Dhia, s'étaient portés au-devant d'elle pour lui barrer le chemin. Après un court engagement où les Tirailleurs, « vigoureusement entraînés par leurs officiers, montrèrent beaucoup de valeur et d'entrain[2], » ces contingents furent facilement dispersés, et le lendemain Souk-Arras se trouva complètement débloqué. La colonne séjourna un jour dans ce poste; puis, s'étant renforcée de quelques autres troupes parties de Philippeville sous les ordres du lieutenant-colonel Oudan, du 3e chasseurs d'Afrique, elle se porta à Aïn-Guettar. Effrayées, les fractions qui avaient recueilli les spahis insurgés vinrent faire leur soumission, et ces derniers, ainsi que les indigènes qui s'étaient le plus compromis, gagnèrent précipitamment la Tunisie. L'ordre se trouva alors momentanément rétabli; mais cet événement avait si profondément agité les esprits, qu'il fallait compter sur un contre-coup sinon immédiat, du moins prochain, de cette tentative prématurée.

Le soulèvement attendu ne tarda pas : le 14 février, les Ouled-Aïdoun prenaient brusquement les armes et tentaient de surprendre le petit poste d'El-Milia. Mais, prévenu, le capitaine Sergent, du 3e Tirailleurs, commandant l'annexe, avait pu prendre ses dispositions pour repousser les insurgés. Voici, du reste, dans quelles circonstances bizarres naquit ce nouvel acte de rébellion.

Les Ouled-Aïdoun, qui s'étaient compromis aux yeux de leurs voisins en restant étrangers aux révoltes de 1860 et de 1864, brûlaient du désir de se réhabiliter en frappant un grand coup. Le 13 février, les *Kebars* (les grands) de chaque fraction se réunirent à la noce d'un nommé Ahmed-ben-Siaoud, des Ouled-Hannech, et là il fut décidé qu'un certain nombre d'Ouled-Hannech,

[1] La garnison de Souk-Arras se composait de cent trente hommes du 43e mobiles, de la milice et de quelques spahis.

[2] Rapport du général Pouget.

d'Ouled-Arbi, d'Ouled-Bouzid, après avoir caché leurs fusils dans un bois près du marché, à douze cents mètres environ du bordj, pilleraient le lendemain les marchands européens, pendant que les autres insurgés attendraient, embusqués, l'occasion favorable pour se jeter sur le camp et sur le bordj lui-même.

Le lendemain 14, le caïd Bou-Zian fut envoyé par le chef d'annexe avec deux spahis sur le marché pour y exercer une surveillance spéciale. En même temps la petite garnison, composée d'un détachement du 43e mobiles, prit les armes et se tint prête à marcher. Tout se passa, pour les indigènes, comme il avait été convenu la veille; ils se portèrent en masse du marché sur le camp; mais, reçus autrement qu'ils ne s'y attendaient, ils virent leur attaque repoussée. Trop faible néanmoins pour les contenir dans la campagne, le capitaine Sergent, après deux vigoureuses escarmouches dans lesquelles il fut légèrement blessé, et qui permirent aux Européens de se réfugier dans le bordj, se vit obligé de se renfermer lui-même dans ce fortin. Il ne tarda pas à y être étroitement bloqué, et les rebelles, restés maîtres du village, en incendièrent les maisons et coupèrent la conduite qui amenait l'eau aux assiégés.

Cependant le général Augeraud, commandant la province, était parvenu, en réunissant la majeure partie des troupes qui avaient servi à l'expédition de Souk-Arras à un bataillon du 2e zouaves, venu en toute hâte d'Oran, et à un autre du 1er Tirailleurs, envoyé d'Alger, à organiser à Elma-el-Abiod une colonne d'environ trois mille quatre cents hommes, dont le commandement fut encore donné au général Pouget. Dans cette colonne se trouvaient deux compagnies du 3e Tirailleurs, sous les ordres du capitaine Maisonneuve-Lacoste. La marche de ces troupes ne fut pas sérieusement inquiétée; après deux légers engagements en avant d'Elma-el-Abiod et à Kef-Zerzour, El-Milia fut atteint et débloqué dans la journée du 27 février, et le général Pouget n'eut plus qu'à procéder au désarmement des tribus, lesquelles, devant l'insuccès de leur tentative, s'étaient empressées de faire leur soumission. Ce désarmement, qui s'effectua très sérieusement et qui enleva tout moyen de révolte aux populations de cette partie de la Kabylie, devait plus tard nous être d'un grand secours en empêchant le mouvement insurrectionnel de se propager dans les cercles de Collo et de Philippeville. Le blocus d'El-Milia avait duré treize jours. Pendant ce temps, les insurgés avaient tenté trois attaques de vive force qui avaient été brillamment repoussées par le capitaine Sergent.

Mais, voyant nos troupes occupées dans le nord de la province, les tribus de l'est n'étaient pas restées longtemps dans cette attitude soumise qu'avait provoquée chez elles la marche rapide du général Pouget sur Souk-Arras. Quelques arrestations faites chez les Ouled-Khalifa, à la suite de l'assassinat du domestique d'un sieur Cambon, entrepreneur des fourrages de l'État, fut le signal de cette nouvelle agitation dans cette région; les Ouled-Khalifa se soulevèrent, volèrent deux cents bœufs au sieur Cambon, et, le 7 mars, ne craignirent pas d'attaquer le commandant supérieur de Tebessa, dans une reconnaissance que celui-ci faisait à Orfaux, à quelques kilomètres du poste. Profitant aussitôt de cette situation, deux intrigants, les nommés Naceur-ben-Chora, agitateur de toutes les époques, et Mahi-el-Din, prétendu fils d'Abd-

el-Kader, se donnèrent comme chérifs et cherchèrent à entraîner les Nemencha dans l'insurrection. Mais ceux-ci restèrent dans une expectative prudente; peut-être auraient-ils tout de même fini par céder à ces sollicitations, si l'annonce de l'arrivée d'une colonne ne fût venue tout à coup refroidir leur enthousiasme.

On avait, en effet, rappelé en toute hâte le général Pouget de la Kabylie, et, le 24 mars, il entrait dans le cercle de Tebessa à la tête de deux mille deux cents hommes de toutes armes, dont deux compagnies du 3e Tirailleurs, sous les ordres du capitaine Besson (Laurent), officier servant au titre auxiliaire. Le 25, les contingents réunis par les deux chérifs étaient battus à Aïn-Hadnadja et refoulés dans les gorges d'Youks, petit village à trente-trois kilomètres de Tebessa. Bientôt chassés de là, les insurgés prirent la fuite vers le sud, entraînant avec eux toute la population, même celle des tribus qui ne s'étaient pas déclarées contre nous, à tel point que le général Pouget se trouva soudain au milieu d'un désert. Les jours suivants, les fractions les moins compromises rentrèrent peu à peu pour demander l'aman; mais en même temps que l'ordre se rétablissait sur ce point, d'autres troubles éclataient à l'ouest de la province, de sorte qu'ainsi que le géant Antée l'insurrection reprenait de nouvelles forces chaque fois qu'on la croyait terrassée. Heureusement les troupes rentrant de captivité commençaient à arriver; leur réorganisation s'opérait avec une fiévreuse activité, et, si le danger grandissait, du moins les moyens de le combattre allaient-ils de jour en jour augmenter dans la même proportion.

Nous avons vu que la portion du régiment prisonnière en Allemagne ou en Suisse n'était rentrée en Algérie que dans le courant du mois de mars. Jusque-là, trois compagnies seulement avaient pu concourir à la formation des colonnes dirigées contre les insurgés; mais, en vertu d'un décret du 30 janvier prescrivant la formation d'un 2e régiment de marche de Tirailleurs algériens, qui devait aller s'organiser à Perpignan, ces compagnies avaient été dédoublées, et l'on avait ainsi obtenu des compagnies de marche dont on avait complété les cadres au moyen d'officiers servant au titre auxiliaire. Cet état de choses subsista jusqu'au 19 mars; à cette date, les circonstances d'un côté, l'arrivée des Tirailleurs prisonniers de l'autre nécessitant une complète réorganisation du corps, on y procéda conformément aux instructions émanant d'une décision ministérielle du 13 mars. Nous donnons ci-dessous la nouvelle composition du 3e régiment, telle qu'elle résulta du tiercement qui eut lieu à cet effet, mais en faisant remarquer que les bataillons ne furent guère constitués ainsi qu'après la répression de l'insurrection; pour le moment, on allait se borner à former des compagnies avec les premiers arrivés, sans s'occuper du classement figurant sur le papier.

ÉTAT-MAJOR

MM. Barrué, colonel.
Aubry, lieutenant-colonel.
Béhic, lieutenant-colonel à la suite.
Brisset, major.

1er BATAILLON

MM. Crouzet, chef de bataillon.
Legrontec, capitaine adjudant-major.

1re compagnie.

MM. Darras, capitaine.
Guillaume, lieutenant français.
Abderrahman-ben-Ekarfi, lieutenant indigène.
Renaux, sous-lieut. français.
Saïd-ben-Yaya, sous-lieut. ind.

2e compagnie.

MM. Woronicz de Pawenza, capitaine.
Esparron, lieutenant français.
Yahia-ben-Simo, lieut. indigène.
Bécu, sous-lieutenant français.
Kaddour-ben-Ahmed, sous-lieutenant indigène.

3e compagnie.

MM. Ducoroy, capitaine.
Lafon, lieutenant français.
Amou-ben-Mousseli, lieut. ind.
De Bazignan, s.-lieut. français.
Mohamed-ben-Ahmed-Khodja, sous-lieutenant indigène.

4e compagnie.

MM. Sergent, capitaine.
Winter, lieutenant français.
Mohamed-ben-Taïeb, lieut. ind.
Favreau, sous-lieut. français.
Djellali-ben-Aouda, s.-lieut. ind.

5e compagnie.

MM. Wissant, capitaine.
Clerc, lieutenant français.
Ali-ben-Ahmed, lieut. indigène.
Creutzer, sous-lieut. français.
Lagdar-ben-el-Achi, sous-lieutenant indigène.

6e compagnie.

MM. Gillet, capitaine.
Bernad, lieutenant français.
Zenati-ben-Serir, lieut. indigène.
Carli, sous-lieutenant français.
Amri-ben-Lagdar-ben-Mebrouth, sous-lieutenant indigène.

7e compagnie.

MM. Pont, capitaine.
Macqueron, lieutenant français.
Mohamed-ben-Ali-Chaoui, lieutenant indigène.
Paoli, sous-lieutenant français.

2e BATAILLON

MM. Mathieu, chef de bataillon.
Brault, capitaine adjudant-major.

1re compagnie.

MM. Giraud, capitaine.
Fay, lieutenant français.
Adj-Tahar, lieutenant indigène.
Speltz, sous-lieutenant français.
Boularès-ben-Taïeb, s.-lieut. ind.

2e compagnie.

MM. Roussel, capitaine.
Garnier, lieutenant français.
Béchir-ben-Mohamed, lieut. ind
Quilici, sous-lieut. français.
Belkassem-Zid-ben-Mohamed-Zid, sous-lieutenant indigène.

3e compagnie.

MM. Delahogue, capitaine.
Roy, lieutenant français.
Kacem-Labougie, lieut. indig.
Boutarel, sous-lieut. français.
Amar-ben-Barki, s.-lieut. ind.

4e compagnie.

MM. Donin de Rozière, capitaine.
Anglade, lieutenant français.
Kaddour-ben-Amar, lieut. indig.
Hacquart, sous-lieut. français.
Ahmed-ben-Djelloul, sous-lieutenant indigène.

5e compagnie.

MM. Besson, capitaine.
Blumendhal, lieut. français.
Haoussin-ben-Ali, lieut. indig.
Pavot, sous-lieutenant français.
Ahmed-ben-Haoussin, sous-lieutenant indigène.

6e compagnie.

MM. Kolb, capitaine.
Hamel, lieutenant français.
Kacem-ben-Ahmed, lieut. ind.
Mazué, sous-lieutenant français.
Mohamed-ben-Chérif, sous-lieutenant indigène.

7e compagnie.

MM. Richalley, capitaine.
Rouget, lieutenant français.
Lequin, sous-lieutenant français.
Mohamed-ben-Amor, sous-lieutenant indigène.

3e BATAILLON

MM. Petitjean, chef de bataillon.
Chenu, capitaine adjudant-major.

1re compagnie.

MM. Mas-Mézeran, capitaine.
Rhulmann, lieutenant français.
Ali-ben-Osman, lieut. indigène.
Macarez, sous-lieut. français.
Salah-ben-Tahar, s.-lieut. ind.

2e compagnie.

MM. Duchesne, capitaine.
Valat, lieutenant français.
Tahar-ben-Amouda, lieut. ind.
Dargent, sous-lieut. français.
Taïeb-ben-Ali, sous-lieut. ind.

3e compagnie.

MM. Émy, capitaine.
Camion, lieutenant français.
Hassen-ben-Ali, lieut. indig.
Monot, sous-lieutenant français.
Larbi-bel-Oussif, sous-lieut. ind.

4e compagnie.

MM. Lalanne des Camps, capitaine.
Soulice, lieutenant français.
Amar-ben-Medeli, lieut. indig.
Penaud, sous-lieut. français.
Salah-ben-Mohamed, sous-lieutenant indigène.

5e compagnie.

MM. Fargue, capitaine.
Mondielli, lieutenant français.
Saad-ben-Serir, lieut. indigène.
Marot, sous-lieutenant français.
Garmi-ben-Sahar, s.-lieut. ind.

6e compagnie.

MM. Oriot, capitaine.
Brieux, lieutenant français.
Amor-ben-Taïeb, lieut. indig.
Martin, sous-lieut. français.
Amar-ben-Salah, s.-lieut. ind.

7e compagnie.

MM. Legris, capitaine.
Deporter, lieutenant français.
Gamin, sous-lieutenant français.
Robah-ben-Amolaoui, sous-lieutenant indigène.

4e BATAILLON

MM. Rapp, chef de bataillon.
Lelorrain, capitaine adjudant-major.

1re compagnie.

MM. De Larochelambert, capitaine.
Beaumont, lieutenant français.
Aüer dit Omar-ben-Abdallah, lieutenant indigène.
Bruzeaux, sous-lieut. français.
Salah-ben-Ahmed, s.-lieut. ind.

2e compagnie.

MM. Rinn, capitaine.
Dufour, lieutenant français.
Amar-ben-Brahim, lieut. indig.
Mynard, sous-lieut. français.
Ali-ben-Djilali, sous-lieut. ind.

3e compagnie.

MM. Maisonneuve-Lacoste, capitaine.
Darolles, lieutenant français.
Lagdar-bel-Haoussin, lieut. ind.
Martin, sous-lieutenant français.
Larbi-bel-Haoussin, sous-lieutenant indigène.

4e compagnie.

MM. Sauvage, capitaine.
Mustapha-ben-el-Hadj-Otman, lieutenant français.
Mohamed-ben-Charad, lieut. ind.
Lacoux, sous-lieut. français.
Bougherab-ben-Mohamed-Agaouah, sous-lieut. indigène.

5e compagnie.

MM. Montignault, capitaine.
Règne, lieutenant français.
Hassen-ben-Ali, lieut. indigène.
Foucault, sous-lieut. français.
Mohamed-ben-Taïeb, sous-lieutenant indigène.

6e compagnie.

MM. Carré de Busserolle, capitaine.
Roux, lieutenant français.
Empérauger, sous-lieut. français.
Saïd-ben-Ali, sous-lieut. indig.

7e compagnie.

MM. Guyon-Desdiguières, capitaine.
Taverne, lieutenant français.
Aïssa-bel-Hadj-Hassen, sous-lieutenant indigène.

OFFICIERS A LA SUITE DU CORPS

Capitaines.	*Lieutenants.*	*Sous-lieutenants.*
MM. Larrivet.	MM. D'Eu.	MM. Havette.
Sibille.	Lariche.	Rault.
Teulières.	Meslé.	Abadie.
Vigel.	Amar-ben-Kalafa.	Lejosne.
Petiaux.	Desruelles.	
Besson (Laurent).	Walter.	
	Balossier.	
	Laplace.	

Les événements d'Aïn-Guettar, d'El-Milia et de Tebessa n'étaient que le prélude d'autres plus graves. A peine cette première effervescence commençait-elle à être calmée, qu'on apprenait, en effet, que toute la Medjana s'était soulevée à la voix du bach-agha Si-el-Hadj-Mohamed-ben-el-Hadj-Ahmed-el-Mokrani, l'un des membres de la nombreuse et puissante famille des Ouled-Mokran, descendant du Prophète, et l'une des plus influentes de l'Algérie. Avec un tel instigateur, l'insurrection ne pouvait manquer de faire de rapides progrès, d'autant plus que, dans cette partie de la province, les indigènes étaient prêts, que les chefs s'y étaient donnés le mot d'ordre, et que tous n'attendaient qu'un signal; aussi, au premier appel, le bach-agha eut-il autour de lui une armée de sept à huit mille hommes avec laquelle il se présenta, le 16 mars, devant Bordj-bou-Arréridj, où se trouvaient seulement deux compagnies de mobiles sous les ordres du commandant du Cheyron, du 8e hussards. L'émoi fut grand à Constantine; car Bordj-bou-Arréridj aux mains des rebelles, c'en était fait de Sétif, et rien n'arrêtait plus la marche victorieuse de Mokrani, qui aurait alors trouvé, dans la capitale de la province, une population indigène parfaitement disposée à le seconder, par suite de l'exaspération qu'avait provoquée chez elle la naturalisation des Juifs. Mais encore une fois le danger put être conjuré, grâce à l'héroïque résistance de la petite garnison de Bordj.

Dès les premiers symptômes de cette redoutable levée de boucliers, la colonne d'El-Milia, à la tête de laquelle se trouvait maintenant le lieutenant-colonel de Dancourt, du 3e spahis, avait quitté ce poste pour se rendre à Sétif. Elle arriva dans cette ville le 16. Le lendemain, elle en repartait, sous les ordres du colonel Bonvalet, commandant la subdivision, pour se porter au secours de Bordj, et venait coucher à Aïn-Messaoud. Le 18, sa marche reprit vers l'ouest; mais, arrivée à Saint-Rames, à vingt-cinq kilomètres de Sétif, elle fut arrêtée : de graves nouvelles venaient de parvenir au colonel Bonvalet, et celui-ci, malgré tout son désir de secourir les assiégés, dut se résoudre à une extrême prudence jusqu'à l'arrivée de quelques renforts demandés en toute hâte au général Augeraud. On ne savait point, en effet, les forces dont disposait au juste l'ennemi; le bach-agha avait, disait-on, quinze à vingt

mille hommes; les derrières n'étaient pas très sûrs, Sétif pouvait être attaqué, à la tête des goums se trouvaient des caïds dont la fidélité était subordonnée au moindre événement; bref, rien n'était tant à craindre qu'un combat douteux, et l'inaction devenait préférable à des opérations engagées avec d'aussi faibles moyens que ceux d'une colonne d'à peine deux mille hommes, composée avec les éléments les plus disparates. Le 19, on revint à Aïn-Messaoud. Le 24, arrivèrent enfin les renforts attendus, et l'on se porta à Aïn-Tagrout. Le lendemain, dans le but de tourner l'Oued-Chair, qu'on croyait sérieusement défendu, la colonne obliqua vers le sud-ouest et vint camper à Aïn-Tassera, chez le caïd Abd-es-Sellem, qui devait plus tard faire défection. Le 26, elle arriva devant Bordj, où elle entra sans coup férir. Pendant douze jours, l'ennemi avait étroitement bloqué ce poste; mais toutes ses tentatives pour s'en emparer de vive force avaient échoué. La ville, qui avait dû être évacuée dès le premier jour par les habitants, qui s'étaient réfugiés dans le bordj, était entièrement détruite et présentait le plus navrant spectacle : partout ce n'était que débris et cadavres, que ruines et traces sanglantes, que désolation et infection.

Le 2 avril, arriva le général Saussier, qui prit immédiatement le commandement de la colonne. Dans la composition de celle-ci se trouvaient maintenant quatre compagnies du régiment; c'était :

La 7e du 1er bataillon (capitaine Sibille);
La 2e du 2e — (lieutenant Deporter);
La 6e du 3e — (lieutenant Lariche);
La 3e du 4e — (capitaine Maisonneuve-Lacoste).

Outre les officiers ci-dessus, le détachement comprenait encore les lieutenants Laplace, Amar-ben-Taïeb, Amar-ben-Medeli et Haoussin-ben-Ali, et les sous-lieutenants Lejosne, Dargent, Abadie et Ahmed-ben-Chérif. Le commandement de ce bataillon était provisoirement exercé par le capitaine Maisonneuve-Lacoste, en attendant l'arrivée du commandant Mathieu.

Le 7 avril, eut lieu une reconnaissance sur le territoire des Ouled-Khellouf, au sud de Bordj-bou-Arréridj. Le 8, le réveil se fit de tente en tente, sans sonnerie. On devait marcher sur le bordj de la Medjana, résidence somptueuse de la famille des Mokrani et quartier général de l'insurrection. Le mouvement commença à quatre heures du matin, mais il fut brusquement interrompu par un épais brouillard et ne put reprendre que vers six heures. Pendant ce temps, les crêtes avoisinant le village et le bordj de la Medjana s'étaient couvertes des gens du bach-agha. A dix heures, l'attaque commença; vivement préparé par l'artillerie, dont les obus allèrent jeter le trouble dans les rangs pressés des fantassins et des cavaliers ennemis, elle fut ensuite menée avec un admirable entrain par l'infanterie, qui en un instant s'empara de la position, au prix de quelques blessés seulement. Le général s'installa dans le bordj où le matin encore Mokrani présidait au milieu des siens; les troupes s'établirent en partie dans le village, qu'elles mirent en état de défense, et la nuit se passa sans amener le moindre incident.

Le lendemain, les Arabes se montrèrent dans les environs et firent quelques démonstrations sur les hauteurs, mais en ayant soin de se tenir hors de la portée de nos chassepots. Le 11, ils revinrent plus nombreux; mais, devant une sortie effectuée par nos troupes, et dans laquelle le 78e de marche fut seul engagé, ils se retirèrent précipitamment. Le 12, une nouvelle sortie amena un combat plus sérieux, où la cavalerie fut assez sensiblement éprouvée.

A la suite de ces divers engagements, qui lui avaient coûté un monde considérable, Mokrani s'était retiré vers la petite ville de Zamourah, afin de se rapprocher des insurgés kabyles et d'en recevoir des renforts. Ne comptant pas assez sur la solidité de ses jeunes troupes pour le poursuivre dans cette région difficile, le général Saussier préféra rester près de sa base de ravitaillement; toutefois, pour rendre l'ennemi incertain sur ses projets, il décida que la colonne abandonnerait la Medjana pour se porter sur le Djebel-Morissan, excellente position couvrant Bordj-bou-Arréridj et permettant de surveiller les débouchés de la Kabylie. Le 15, la colonne évacua le bordj et le village de la Medjana; en s'éloignant, elle fit sauter celui-ci et incendia celui-là. La marche fut vivement inquiétée; le bataillon du 3e Tirailleurs, qui avait été laissé à l'arrière-garde, eut à repousser de nombreuses attaques venant de la gauche, et plusieurs fois il dut exécuter de vigoureux retours offensifs pour permettre aux autres troupes de continuer leur mouvement. La position du Morissan dut elle-même être enlevée de vive force; mais, à partir de ce moment, les rebelles cessèrent la lutte et se dispersèrent dans la montagne. Nos soldats dressèrent leurs tentes sur l'un des contreforts du Morissan, dans un site admirable d'où l'on découvrait parfaitement Zamourah avec ses magnifiques jardins, sa vallée arrosée par l'Oued-Embareck, ses montagnes couvertes d'insurgés.

Le 16, un convoi de malades, dirigé sur Bordj-bou-Arréridj, se trouva tout à coup menacé par un fort parti d'Arabes que la cavalerie eut aussitôt mission de disperser. Le combat fut vif, et quelques bataillons, dont celui du régiment, durent prendre les armes pour protéger la rentrée de nos escadrons.

Le 18, le général Saussier fit lever le camp comme pour marcher sur Zamourah; mais, apprenant soudain la défection d'Abd-es-Sellem, caïd d'Aïn-Tassera et cousin de Mokrani, il fit un brusque retour et ramena toute la colonne à Bordj. Aïn-Tagrout, qui était gardé par les gens du caïd insurgé, se trouvant ainsi entre les mains des rebelles, il s'agissait de chasser ceux-ci de ce poste et de rétablir les communications avec Sétif. Le 20, les troupes se remirent en route pour se rapprocher de cette ville et vinrent coucher à Ras-el-Oued, après avoir eu un léger engagement avec les gens du bach-agha. Le 23, la marche fut reprise de bonne heure, et l'on atteignit, sans combattre, Aïn-Messaoud, où l'on ne s'arrêta que le temps de prendre le café; la colonne, précédée par la cavalerie, se dirigea ensuite sur le Djebel-Megris, au nord de Sétif, où des renseignements signalaient la présence d'un important rassemblement d'insurgés appartenant aux Ouled-Nabeth. On y surprit en effet un assez grand nombre de tentes; mais ce ne fut pas sans de sérieuses difficultés qu'on put parvenir jusqu'aux rebelles, qui s'étaient réfugiés derrière un terrain peu favorable à la cavalerie. On n'en fit pas moins sur eux une razzia

considérable, et les troupes rentrèrent au camp chargées de butin. La cavalerie avait été à peu près seule à prendre part à ce beau coup de main; l'infanterie, exténuée par une marche des plus fatigantes, n'était arrivée au pied du Mégris qu'à cinq heures du soir; elle s'y était arrêtée et avait installé son bivouac face à Mahouan et à la smala d'Aïn-Abessa. Le 25, on se porta à Châbet-Cheurfa, afin de protéger le ravitaillement du poste de Takitount. Le 28, on rentrait à Aïn-Messaoud.

Cette pointe en Kabylie avait provisoirement purgé le territoire au nord de Sétif des bandes qui le parcouraient quelques jours auparavant; mais, plus à l'ouest, dans les montagnes du Guergour et la vallée de l'Oued-bou-Sellam, l'insurrection restait encore toute-puissante et se renforçait chaque jour de nouveaux contingents. Il importait de faire dans cette région une incursion rapide, de façon à y semer également la crainte qui commençait à régner sur les autres points. Le 29 à minuit, le réveil eut lieu sans bruit, et vers une heure du matin la colonne, débarrassée de ses malades et de ses impedimenta, se mit en route dans la direction du Djebel-el-Faleck. Après une marche des plus difficiles elle arriva, vers les neuf heures du matin, en face du village d'El-Aïoun, au pied de cette montagne; et, malgré qu'elle eût été signalée par de nombreux feux allumés sur les hauteurs, parvint à y surprendre un important rassemblement qui n'opposa qu'une molle résistance, et qui prit la fuite, laissant ses morts entre nos mains. On pénétra donc sans coup férir dans le village d'El-Aïoun, où l'on trouva des silos remplis de grains, de sucre et de café provenant du pillage d'un convoi de vivres qui avait été surpris, le 14 avril, près d'Aïn-Tagrout. Après cette opération, la colonne rentra à Aïn-Messaoud.

Les communications rétablies entre le Bordj et Sétif, les contingents du bach-agha dispersés, tout danger définitivement conjuré dans la Medjana, la colonne Saussier pouvait enfin prendre quelque repos, d'autant plus qu'on savait que Mokrani venait de se porter vers l'ouest, afin d'activer par sa présence le mouvement insurrectionnel dans la Grande-Kabylie. On resta donc à Aïn-Messaoud jusqu'au 4 mai. Le 30 avril, arrivèrent le colonel Barrué, le commandant Mathieu, le capitaine-adjudant-major Lelorrain et le lieutenant Meslé. Le colonel Barrué prit le commandement d'une importante fraction de l'infanterie de la colonne, fraction dans laquelle fut toujours compris le bataillon de son régiment.

Le 4 au soir, on alla camper à Aïn-Tagrout. Le 5, la colonne s'installa à El-Anasseur dans le but d'observer le pays pendant que de nombreux convois procédaient au ravitaillement de Bordj. Ce ravitaillement terminé, on revint à Aïn-Messaoud, où l'on fut de retour le 8.

Cependant le bruit commençait à se répandre que Mokrani était tué; bientôt il se confirma complètement, et l'on apprit, en effet, que le bach-agha avait été atteint mortellement dans un combat qu'il avait soutenu le 5 mai contre la colonne du général Cérez, opérant dans la vallée de l'Oued-Soufflat, chez les Beni-Djab. Cette mort, qui eût dû porter un coup terrible à l'insurrection, n'eut pas tout l'effet qu'on en attendait, d'abord parce qu'elle fut soigneusement cachée par les fidèles de Mokrani, enfin parce qu'un autre chef, peut-

être moins influent, mais ayant plus de prestige religieux, avait déjà proclamé la révolte dans tout le bassin de l'Oued-Sahel, et que de partout les rebelles accouraient sous son étendard. Ce chef était Si-Aziz-ben-Amziam, fils du cheik El-Hadded, vieux marabout n'ayant plus la force nécessaire pour marcher lui-même à la tête des insurgés, mais possédant assez de fanatisme pour prêcher la guerre sainte et pousser ses enfants dans la lutte sanglante qu'il essayait de provoquer.

Ce moment fut peut-être, au contraire, le plus critique de toute la période insurrectionnelle. Jusque-là la révolte avait, pour ainsi dire, été localisée, mais maintenant elle éclatait de toutes parts : les districts de Bou-Saâda, de Bordj, de Bougie, de Sétif, de Djidjelli, de Batna, étaient en feu; vers le sud, le faux chérif Bou-Choucha s'était emparé d'Ouargla et marchait victorieux contre Tuggurt en semant la terreur parmi les populations de l'ouest R'rir; la province d'Alger se levait non moins menaçante; partout l'agitation faisait place à la violence, et les démonstrations hostiles à l'incendie et à l'assassinat.

Pour conjurer un danger aussi pressant, le général Augeraud ne disposait, en dehors des troupes permanentes de la division de Constantine, que de trois régiments de ligne, d'un autre de mobiles, d'un bataillon de chasseurs à pied, enfin des milices, ressources bien au-dessous des nécessités du moment et dont l'éparpillement augmentait encore la faiblesse. Mais sur tous les points le dévouement suppléera à l'insuffisance des moyens d'action : les colonnes mobiles seront partout; les petites garnisons se défendront non seulement dans les postes qu'elles occupent, mais feront encore des sorties pour harceler l'ennemi; les dépôts des régiments algériens mettront leur dernier homme en ligne; Constantine sera complètement dégarni; et l'on parviendra ainsi à maintenir les rebelles jusqu'à l'arrivée de nouveaux renforts, et jusqu'à ce que le général de Lacroix, nommé au commandement des troupes, vienne faire trembler les indigènes par l'énergie de ses mesures, et parcoure ensuite la province en maître, pour dicter ses conditions aux vaincus.

Le 3 avril, une petite colonne de mille cent hommes de toutes armes, dont deux compagnies du 3e Tirailleurs commandées par le capitaine Darras, quittait Batna, sous les ordres du lieutenant-colonel Adeler, commandant la subdivision, pour se rendre à Biskra. Il s'agissait de faire rentrer dans l'ordre les tribus de ce cercle, dont quelques-unes, notamment les Sahari, s'étaient livrées à des actes de pillage sur des établissements européens. Un convoi d'effets d'habillement, envoyé à Batna, avait même été attaqué par les rebelles et complètement dévalisé.

Arrivé à Biskra le 12 avril, le lieutenant-colonel Adeler s'occupa aussitôt de ramener dans le devoir les tribus révoltées; puis, aidé par Ben-Ganah, caïd de cette ville, et d'Ali-bey, caïd de Tuggurt, il prit hâtivement les dispositions les plus urgentes pour empêcher l'insurrection de faire de nouveaux progrès. Mais il disposait de trop peu de monde, et la nouvelle des événements de la Medjana, arrangée d'une façon particulière par ceux qui étaient chargés de la répandre, eut bientôt une influence décisive sur l'esprit

exalté de ces populations. Quoi qu'il en soit, le colonel poursuivait encore d'infructueuses négociations avec les tribus, lorsqu'il apprit tout à coup que les faits les plus graves se passaient dans les environs de Batna. Il reprit précipitamment avec ses troupes le chemin de ce poste; mais, le 26, lorsqu'il arriva, il était trop tard, le mal était consommé : trente-deux Européens assassinés, les magnifiques fermes des environs pillées et incendiées, tels étaient les nouveaux attentats dont s'étaient rendus coupables les indigènes. Ce douloureux incident, qu'il était difficile de prévoir, produisit une vive émotion à Constantine. Dès qu'il en fut informé, le général commandant la province dirigea sur Batna la colonne mobile de Tebessa, qui était passée sous le commandement du lieutenant-colonel Marié, et qui devait à ce moment rejoindre la colonne Saussier, plus quatre cents zouaves du 3e régiment sous les ordres du commandant Hervé, de sorte que le lieutenant-colonel Adeler se trouva bientôt à même de faire face aux premières difficultés.

Les opérations commencèrent aussitôt. Quatre compagnies du régiment allaient y prendre part : trois dans la colonne Adeler, une dans la colonne Marié.

Le détachement qui faisait partie de la colonne Adeler était sous les ordres du capitaine Darras et comprenait les compagnies suivantes :

1re du 1er bataillon		(capitaine Darras);
1re du 3e	—	(capitaine Mas-Mézeran);
2e du 3e	—	(lieutenant Macqueron).

Les autres officiers qui y figuraient étaient : MM. Duchêne, Blumendhal, Mohamed-ben-Charad et Béchir-ben-Mohamed, lieutenants; Gauvin, Havette, Ahmed-ben-Khodja et Amar-ben-Barki, sous-lieutenants.

C'était la 7e compagnie du 4e bataillon (capitaine Ducoroy) qui se trouvait dans la colonne Marié.

Le 30 avril, la colonne Adeler eut, à El-Madher, une légère escarmouche de cavalerie. Elle s'établit ensuite dans les environs de ce village, et c'est là qu'elle fut rejointe par la colonne Marié et les renforts du commandant Hervé. Ces troupes restèrent quelques jours réunies et opérèrent quelques razzias; puis, le 3 mai, les deux colonnes se séparèrent pour pénétrer dans le Bélezma et se rejoindre de nouveau au pied du Djebel-Mestaoua, en passant, celle du lieutenant-colonel Marié par le Djebel-Tafreut et Kzar-Cheddi, celle du lieutenant-colonel Adeler par Djerma, Aïn-Tiskimat et le col de Tinjouar. Ce même jour, la colonne Marié eut un petit engagement dans lequel le capitaine Rinn, du régiment, commandant le goum, fut légèrement blessé. Le 7, cette colonne eut encore une rencontre; mais les difficultés du terrain ne permirent pas aux Tirailleurs eux-mêmes, conduits par le capitaine Ducoroy, de couronner à temps les crêtes situées sur les derrières de l'ennemi, et celui-ci, malgré les bonnes dispositions prises, parvint à s'échapper. De son côté, la colonne Adeler se heurtait, à Aïn-Teheut-Chi, à quelques groupes d'insurgés, qu'elle dispersa facilement avec son artillerie.

Le 17 mai, les deux colonnes opérèrent leur jonction à Sidi-Abd-er-Rhaman.

Là il fallut attendre l'arrivée de vivres et de munitions. On profita de ce retard pour diriger plusieurs reconnaissances sur le Djebel-Mestaoua, où la plus grande partie des rebelles s'étaient retirés avec leurs familles et leurs troupeaux, et tout fut préparé pour l'attaque de cette redoutable position.

Le Djebel-Mestaoua, situé à environ vingt-cinq kilomètres au nord-ouest de Batna, est un pâté isolé, limité au nord par la plaine de Zana, au sud par celle du Bélezma, à l'ouest par le Teniet-Oum-el-Aroug, à l'est par la vallée de Goumi. Bordé sur tout son développement par une ligne de rochers abrupts, il présente, à son centre, une table de pierre aux parois verticales et complètement inaccessibles, en dehors de quelques crevasses dans lesquelles s'engagent des sentiers de chèvres qu'un homme seul a de la peine à gravir. Sur plusieurs points, la muraille rocheuse servant de ceinture surplombe même les pentes de la montagne, et forme ainsi une espèce de bourrelet qui remplace avantageusement les meilleurs remparts.

C'était dans ce véritable nid de vautours, qui domine toute la contrée, que s'étaient réfugiés les Halymia, les Tlets, les Ouled-Fatma-Tadjenout, les assassins, les voleurs, les pillards qui avaient ravagé les environs de Batna, en un mot tout ce que la région avait de pire en fait d'insurgés. Les bandits avaient transporté là le fruit de leurs rapines, et, connaissant le sort qui leur était réservé, ils se disposaient à se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Ils n'avaient pas eu de peine à rendre impraticables les rares sentiers conduisant à la partie supérieure du plateau; et, cela ne leur paraissant pas suffisant pour arrêter l'élan de nos soldats, ils avaient couronné ce camp naturellement fortifié d'un mur en pierres sèches, derrière lequel ils pouvaient faire feu à l'abri de nos coups.

Deux moyens se présentaient pour réduire l'ennemi : un assaut immédiat, opération fort chanceuse dont il n'y avait pas à se dissimuler les difficultés, ou bien un rigoureux blocus qui promettait d'être d'autant plus infaillible, que les rebelles n'avaient point d'eau sur le plateau et qu'ils étaient obligés de descendre jusqu'à mi-côte pour s'en procurer. Mais pour s'arrêter à ce dernier parti il fallait de la patience, c'est-à-dire une chose souvent incompatible avec le tempérament français; les avis pour une action de vive force l'emportèrent, et l'assaut fut décidé.

L'attaque fut fixée pour le 21. A quatre heures du matin, les troupes abattirent leurs tentes, et, laissant leurs sacs au convoi sous la garde de trois compagnies, se massèrent en colonne serrée et s'avancèrent vers le plateau. La colonne Adeler devait aborder la position de front, la colonne Marié la tourner par le nord.

A deux mille mètres, on tira quelques obus sur les premières crêtes garnies d'insurgés, embusqués derrière les rochers. Mais ceux-ci ne s'en montrèrent nullement intimidés; et, lorsque la colonne Marié déboucha à leur portée, ils l'accueillirent par une fusillade meurtrière qui arrêta sa marche jusqu'à ce que les trois compagnies de Tirailleurs qui marchaient avec la colonne Adeler eussent atteint le plateau, et déterminé la fuite de ces opiniâtres défenseurs en les prenant à revers. On vit alors ces derniers gagner précipitamment l'unique entrée conduisant à la table, en traînant après eux leurs morts et

leurs blessés. Ce mouvement tournant avait été parfaitement dirigé par le capitaine Darras, qui, poursuivant sa marche, arriva presque au pied du rempart naturel entourant le réduit de la position. En même temps, la colonne Marié s'établissait à son tour sur le plateau, et se massait hors de la portée des projectiles de l'ennemi, la compagnie du capitaine Ducoroy en réserve; enfin elle parvenait, non sans pertes sensibles, à s'établir sur un rocher dénudé permettant de voir certaines parties du sommet de la table. L'artillerie ayant alors pris position à environ six cent cinquante mètres de l'entrée de celle-ci, son feu commença, et les troupes attendirent, l'arme au pied, les effets du bombardement.

De neuf heures et demie à dix heures et demie, les compagnies se relevèrent successivement et firent le café avec l'eau emportée dans les petits bidons.

Vers onze heures, l'artillerie se mit à tirer de plein fouet; bientôt plusieurs éboulements ayant fait supposer que le chemin était suffisamment praticable, les canons se turent, et la charge sonna : une compagnie de zouaves, une autre du bataillon d'Afrique et deux du régiment se précipitèrent avec cette bravoure dont elles avaient si souvent donné d'égales preuves; mais tous leurs efforts vinrent se briser contre les difficultés insurmontables qu'opposait la position. Les Tirailleurs arrivèrent au pied même de la table; les zouaves et le bataillon d'Afrique, à cinquante ou soixante mètres du mur en pierres sèches. Là il fallut s'arrêter : le feu des insurgés avait acquis tout à coup une furieuse intensité; les femmes étaient venues se joindre aux combattants et faisaient rouler d'énormes pierres préparées à l'avance sur le bord du rocher, ou en lançaient de plus petites sur la tête même des assaillants; nos pertes augmentaient avec une effrayante rapidité; force fut de chercher, au pied même de l'innaccessible rempart, un abri momentané contre les coups meurtriers de la défense. L'imprudent qui se montrait à découvert était immédiatement tué ou blessé. A ce moment tombèrent glorieusement deux braves officiers du régiment : le lieutenant Blumendhal et le sous-lieutenant Havette, frappés mortellement pendant qu'ils embusquaient leurs hommes et dirigeaient leurs feux. Trois fois enlevées par leurs chefs, qui donnèrent l'exemple du plus admirable courage, nos troupes essayèrent de gravir les pentes abruptes du terrain, et trois fois elles furent repoussées. En vain l'artillerie appuya-t-elle de son tir ces héroïques mouvements; en vain les soutiens secondèrent-ils par des feux de salve les tentatives répétées de l'attaque; en vain le commandant Hervé et le capitaine Darras, après avoir reçu des renforts, entraînèrent-ils une dernière fois leurs colonnes à l'assaut : tout fut inutile, et nos soldats durent renoncer à prendre pied sur la table. Il était deux heures; l'artillerie avait presque épuisé ses munitions; les mulets des deux colonnes étaient déjà insuffisants pour les besoins de l'ambulance; l'absence d'eau ne permettait pas de camper à proximité; la retraite fut décidée. On ramassa les morts et les blessés; les compagnies portées en avant se retirèrent successivement, en utilisant les plis du terrain pour se défiler; l'artillerie envoya ses derniers obus, et le combat se trouva soudain rompu, au grand étonnement des insurgés, qui n'essayèrent même pas de nous pour-

suivre. Ils avaient d'ailleurs, à cause de leur entassement dans un espace restreint, énormément souffert du feu de notre artillerie, et surtout de celui de la colonne Marié, qui, restée en réserve sur la position dominante où elle s'était établie au début de l'action, n'avait cessé de balayer avec ses chassepots la longue terrasse où l'on voyait confondus, au milieu d'un enchevêtrement de tentes, hommes, femmes, moutons et chevaux. S'il faut en croire les renseignements qui furent donnés plus tard, les rebelles eurent dans cette journée un millier de personnes atteintes par nos projectiles. Mais quelle importance pouvait avoir ce résultat, en présence des pertes que nous avions subies nous-mêmes, et devant la force morale que cet échec donnait à l'insurrection? Aucune. La colonne Adeler revenait, en effet, avec trois officiers tués, quatre blessés, neuf hommes tués et soixante-cinq blessés; la colonne Marié comptait trois officiers blessés, quatre hommes tués et quarante-cinq blessés, ce qui faisait un total de cent trente-trois hommes hors de combat, c'est-à-dire ce que perdait autrefois une division au moment des grandes luttes de la Kabylie. Les quatre compagnies du 3e Tirailleurs étaient dans ce chiffre pour deux officiers et dix-neuf hommes tués ou blessés.

Après avoir opéré simultanément leur mouvement rétrograde et être rentrées au camp d'Abd-er-Rhaman pour y reprendre leur convoi, les deux colonnes se séparèrent; celle du lieutenant-colonel Adeler revint à Batna, celle du lieutenant-colonel Marié se dirigea sur Sétif, où elle était instamment demandée par le colonel Bonvalet, qui se trouvait alors dans une situation fort difficile, par suite de l'éloignement de la colonne Saussier. Devant la retrouver, lorsque nous aurons à parler des événements dont cette subdivision fut le théâtre, nous n'allons ne nous occuper que de la première, dont les opérations vont du reste pouvoir maintenant se résumer en quelques mots.

Rentré à Batna le 29 mai, le lieutenant-colonel Adeler y reçut bientôt un renfort de trois compagnies du régiment, qui portèrent l'effectif de sa colonne à dix-huit cents hommes, et lui permirent, le 14 juin, de se mettre en route pour Biskra, afin de ravitailler cette place et d'en renforcer la garnison. Enfin, de retour à Batna sans avoir eu de combat à livrer, cette colonne fut dissoute le 30 juin. Les compagnies du 3e Tirailleurs qui en avaient fait partie restèrent à Batna ou remplacèrent, dans la garde de la route de cette ville à Constantine, les milices de la province qui occupaient les postes d'Aïn-Ksar et d'Aïn-Yagout. On forma avec celles demeurées à Batna un bataillon mobile qui fut placé sous les ordres du commandant Petitjean, et qui fut ainsi composé :

MM. Petitjean, chef de bataillon.
Vigel, capitaine adjudant-major.
Ferron, médecin-major de 2e classe.

1re compagnie du 1er bataillon.
MM. Macqueron, lieutenant français.
Béchir-ben-Mohamed, lieut. ind.
Mohamed-ben-Ahmed-Khodja, sous-lieutenant indigène.

3e compagnie du 2e bataillon.
MM. Mas-Mézeran, capitaine.
D'Eu, lieutenant français.
Mohamed-ben-Saïd, s.-lieut. ind.

4e compagnie du 1er bataillon.

MM. Clerc, lieutenant français.
Saïd-ben-Yaya, lieutenant ind.

4e compagnie du 2e bataillon.

MM. Anglade, lieutenant français.
Boutarel, sous-lieut. français.
Salah-ben-Zoughi, s.-lieut. ind.

3e compagnie du 3e bataillon.

MM. Bernad, lieutenant français.
Navlet, sous-lieutenant français.
Larbi-bel-Oussif, sous-lieutenant indigène.

Ce bataillon fut surtout chargé de l'escorte des convois entre Constantine et Biskra. Il allait plus tard entrer tout entier dans la composition de la colonne qui devait réduire le Mestaoua, colonne qui fut placée sous les ordres du colonel Flogny.

Contrairement à ce qu'on devait s'attendre, le contre-coup de l'échec du 21 mai se fit plutôt sentir dans le cercle de Bou-Saâda que dans celui de Batna. Dans ce dernier, l'effervescence de la première heure se calma peu à peu, et les relations avec les indigènes se rétablirent insensiblement par le seul fait d'une sage administration. Seul le repaire du Mestaoua continua à abriter ceux qui n'osaient espérer l'aman. Il y eut cependant un incident regrettable qui fut sur le point d'amener de graves complications, celui de l'exécution sommaire, à Aïn-Yagout, par les miliciens de Constantine, de trente-cinq Arabes des Zmoul qu'on croyait de connivence avec les rebelles, ce qui était inexact, pour le plus grand nombre du moins. La conséquence de cette fâcheuse méprise fut une vive surexcitation qui faillit provoquer le soulèvement de toutes les tribus de la région.

Les grands événements se passaient maintenant plus au sud et plus au nord. Au sud, à Tuggurt, se dénouait un drame sanglant, sur lequel nous aurons longuement à revenir; au nord, le succès répondait partout à nos efforts; l'insurrection était non seulement contenue, mais encore réduite aux abois, et la colonne Saussier pénétrait victorieuse au sein même de la Kabylie. C'est à cette colonne que nous allons nous reporter, afin de reprendre où nous l'avons laissé le récit des opérations auxquelles prenaient part les quatre compagnies du commandant Mathieu.

CHAPITRE II

La colonne Saussier pénètre en Kabylie. — Sorties effectuées contre les Amoucha. — Événements dont pendant ce temps les environs de Sétif sont le théâtre. — Révolte des Rir'a. — Combat de Guellal. — Reprise des opérations en Kabylie. — Combat du 12 juillet. — Soumission du cheik El-Hadded. — La colonne Bonvalet autour de Sétif. — Tentative infructueuse de la colonne Saussier contre la montagne des Maâdhid. — Cette colonne se rend à Batna. — Colonne Flogny. — Reddition des insurgés du Mestaoua. — Opérations dans le Hodna, sous la direction supérieure du général de Lacroix. — Les dernières tribus insoumises demandent l'aman. — Dissolution de la colonne Saussier. — Ordres d'adieux. — La colonne Flogny est envoyée dans les Aurès; ses dernières opérations.

Nous avons quitté la colonne de la Medjana le 8 mai, à Aïn-Messaoud, au moment où elle venait d'assurer le ravitaillement de Bordj-bou-Arréridj. L'insurrection, on se le rappelle, avait alors, à l'instigation de Si-Aziz et du cheik El-Hadded, gagné la plus grande partie de la Kabylie, et la situation apparaissait partout, sinon comme réellement compromise, du moins comme très grave pour nous. Si-Aziz s'était, en effet, avancé sur le territoire de Takitount, en entraînant dans la défection toutes les tribus de cette annexe, et tout le pays était maintenant en armes, depuis les Babors jusqu'à l'Oued-Sahel. Les environs de Sétif eux-mêmes se trouvaient menacés.

Pour faire face à ces nouvelles difficultés, le général Saussier disposait de bien peu de monde (environ quatre mille hommes); mais les épreuves que ses troupes venaient de traverser avaient doublé leur valeur; aussi n'hésita-t-il pas à se jeter en plein pays kabyle, et dès le 10 mai, la marche en avant fut-elle résolue. Le premier jour, la colonne alla coucher à Aïn-Rouah, sur la route de Sétif à Bougie, au pied du Djebel-Anini. Cette marche donna lieu à un vif combat, mais le bataillon du régiment n'y fut pas sérieusement engagé. Le 11, revenant tout à coup sur ses pas, le général ramena ses troupes à Aïn-Kala, et, le 12, il se dirigea sur Takitount. Ce brusque mouvement avait pour but de surprendre les Amoucha, tribu belliqueuse dont les précédentes insurrections avaient fait ressortir l'hostilité. Mais on trouva celle-ci en

armes, et à peine la colonne se fut-elle engagée sur son territoire, que de nombreux rassemblements se montrèrent sur la gauche. L'artillerie prit position; mais, au moment où l'infanterie allait se diriger vers les crêtes occupées par les Kabyles, un violent orage éclata soudain et fut immédiatement suivi d'un brouillard tellement épais, qu'il devint impossible d'y distinguer à quelques pas. Force fut donc de suspendre l'attaque, et l'ennemi eut ainsi toute facilité pour se dérober. La journée étant d'ailleurs déjà avancée, la colonne s'établit au bivouac. Le lendemain, le temps se remit au beau, et, vers trois heures de l'après-midi, on arriva à Takitount.

Pendant ce temps, des négociations avaient été entamées entre le bureau arabe et les Amoucha, et l'on pensait que ces derniers feraient leur soumission; du moins ils avaient promis d'envoyer des otages, et l'on attendait ceux-ci, lorsque, le 14, dans l'après-midi, on commença à apercevoir d'importants rassemblements descendant des contreforts du Babor et garnissant les crêtes des environs du camp. Bientôt la fusillade s'engagea entre eux et nos grand'gardes, et il devint évident que les insurgés se disposaient à nous attaquer. Mais le général prévint leur offensive en envoyant contre eux un bataillon du 2e Tirailleurs et le 78e de marche. Les Kabyles furent vigoureusement repoussés; malheureusement, entraînées par leur ardeur, nos troupes dépassèrent le but qui leur avait été assigné, et leur retour allait être sérieusement compromis, quand le colonel Barrué reçut l'ordre de le protéger avec les Tirailleurs du 3e régiment et le 28e bataillon de chasseurs. Complètement dégagés par l'intervention de ce renfort, qui, malgré l'obscurité qui commençait à couvrir les combattants, manœuvra avec le plus grand calme et la plus admirable précision, le bataillon du 2e Tirailleurs et le 78e de marche purent se replier sur le camp, où ils arrivèrent à huit heures du soir, ramenant un grand nombre de tués et de blessés. Il était dix heures lorsque le bataillon du régiment put à son tour reprendre son bivouac.

Le lendemain, les rebelles recommencèrent de bonne heure leurs démonstrations devant nos avant-postes; mais une sortie qui fut faite dans l'après-midi les rejeta encore au loin. Toutefois la retraite de nos troupes ne s'effectua pas sans difficultés. La nuit venue, les Kabyles surprenaient une grand'garde du 78e de marche, et lui tuaient ses officiers et plusieurs hommes de troupe.

Sur ces entrefaites, d'inquiétantes nouvelles étant arrivées de Sétif, où le colonel Bonvalet voyait, sans pouvoir y porter remède, toutes les fermes des environs pillées et saccagées, le général Saussier dut se décider à interrompre ses opérations contre les Amoucha, pour se rapprocher de cette ville, d'où lui venaient tous ses convois. En conséquence, le 16 mai, la colonne quitta Takitount, et vint installer son camp sur le versant nord du Djebel-Mégris, à l'endroit appelé le col des Cigognes. Désignée pour former l'extrême arrière-garde, la 3e compagnie du 4e bataillon (capitaine Maisonneuve-Lacoste) fut violemment attaquée au passage de l'Oued-Delfa, chez les Ouled-Saïd, fraction des Amoucha; mais l'ennemi, rejeté à distance par un feu très nourri, dut renoncer à la couper du gros de la colonne, comme il se le proposait.

Cependant cette retraite, jointe à l'arrivée de Si-Aziz au milieu des

Amoucha, avait ranimé l'espoir des insurgés dans cette partie de la Kabylie, et fait perdre à la colonne presque tout le bénéfice de ses succès des jours précédents. Résolu à ne pas laisser aux rebelles le temps de se réorganiser, le général Saussier, quelque difficile que fût la situation du colonel Bonvalet, quitta le col des Cigognes après quatre jours de repos accordé à ses troupes, et, remontant vers le nord, se porta vers les Babors. Le 20, jour du départ, le camp fut établi à Teniet-el-Rached. Le 22, on se dirigea sur le village d'Aïoun-Sultann, entre Takitount et les Babors. L'ennemi, qui occupait en forces le Djebel-Mentanon, résista vigoureusement au passage de l'Oued-Berd, et chercha à empêcher l'installation du camp; mais l'arrière-garde, sous les ordres du colonel Barrué, et comprenant un bataillon de zouaves et celui du 3e Tirailleurs, prit position et protégea cette opération.

Le 25, le général fit une sortie avec six bataillons, sans sacs, et la cavalerie. Cette colonne s'avança contre les hauteurs de Teniet-Selt, que le bataillon du 3e Tirailleurs eut mission d'enlever. Sous les ordres du commandant Mathieu, ce bataillon s'élança au pas de course sur la position occupée par les Kabyles, et délogea partout ceux-ci, qui furent rejetés en désordre sur la rive gauche de l'Oued-Berd, après avoir éprouvé des pertes considérables. De son côté, le bataillon avait sept hommes grièvement blessés.

Les jours suivants, on attendit vainement le résultat de ces différentes sorties; fanatisés par la présence de Si-Aziz, les Kabyles paraissaient décidés à poursuivre la lutte jusqu'au bout; nul chef ne se présentait pour demander l'aman. Pendant ce temps, la situation s'était singulièrement aggravée dans les environs de Sétif, et, le 28, le général Saussier se vit obligé de revenir hâtivement sur ses pas pour se porter au secours du colonel Bonvalet. Mais revenons nous-mêmes en arrière pour voir ce qui s'était passé sur ce point.

Après avoir été remplacé par le général Saussier à la tête de la colonne qui avait secouru Bordj, le colonel Bonvalet était revenu prendre le commandement de la subdivision de Sétif. Il avait à veiller sur la sécurité de cette ville, qui ne tarda pas à être menacée, d'un côté par les contingents d'Abd-Es-Sellem, de l'autre par Ahmed-bey, ancien caïd qui avait fait défection et s'était mis à la tête des tribus du Bou-Thaleb et du Hodna, et à protéger les convois dirigés, soit sur la colonne Saussier, soit sur Bordj-bou-Arréridj. Pour cela, il ne disposait au début que de deux cents hussards à pied et d'environ une centaine de miliciens. C'était peu; aussi les bandes de pillards qui battaient la campagne furent-elles bientôt aux portes de la ville, après avoir dévasté les fermes et les villages des environs. Mais des troupes arrivaient chaque jour de France, et au fur et à mesure de leur débarquement on les organisait, et on les envoyait sur le point où le besoin s'en faisait le plus impérieusement sentir; la garnison de Sétif fut donc successivement renforcée, compagnie par compagnie, et le colonel Bonvalet put enfin exécuter quelques sorties pour se donner de l'air et maintenir dans le devoir les quelques fractions qui restaient encore hésitantes. Parmi ces renforts se trouvaient trois compagnies du régiment : la 6e du 1er bataillon, la 4e du 3e bataillon, et la 1re du 4e bataillon, qui étaient arrivées dans le commencement de mai,

sous le commandement du capitaine de Larochelambert. Le colonel Bonvalet les ayant désignées pour occuper les postes extérieurs, la 1re du 4e bataillon avait été envoyée à El-Anasser, la 6e du 1er bataillon à Aïn-Messaoud, et enfin la 4e du 3e bataillon à Aïn-Arnat. De ce moment, Sétif fut complètement à l'abri d'un coup de main, et la colonne Saussier, qui était venue camper au col des Cigognes, put reprendre le cours de ses opérations en Kabylie; mais à peine celle-ci se fut-elle éloignée, que la révolte des Rir'a, à laquelle servit de prétexte la funeste méprise d'un officier de chasseurs d'Afrique, vint tout à coup ressusciter le danger.

Sur la plainte de plusieurs colons, le colonel Bonvalet avait envoyé sur le territoire des Rir'a-Guebala, au sud de Sétif, une reconnaissance de cavalerie, sous le commandement d'un officier. Celui-ci trouva de nombreux Arabes répandus dans des champs d'orge, moissonnant ou faisant semblant de moissonner, et, croyant avoir affaire à des maraudeurs, il les chargea. Mais en un instant il fut assailli par plusieurs centaines d'Arabes, et une quinzaine de ses hommes furent mis hors de combat. Il parvint néanmoins à se dégager; mais le feu était aux poudres, et vingt-quatre heures après toute la tribu était en armes et se disposait à marcher sur Sétif.

Cette affaire avait eu lieu le 22 mai; le 23, Aïn-Messaoud fut attaqué. Dans la matinée, quelques groupes de cavaliers se montrèrent d'abord sur les hauteurs environnantes, puis leur nombre augmenta peu à peu, et la fusillade ne tarda pas à s'engager entre eux et les défenseurs du bordj. Ceux-ci comprenaient environ cinquante Tirailleurs (une section) de la 6e compagnie du 1er bataillon, sous les ordres du lieutenant Dufour. Mais, immédiatement averti, le capitaine de Larochelambert, qui commandait le détachement, chargea le capitaine Teulières de se porter au-devant de l'ennemi avec l'autre section de la compagnie. Il y eut alors un engagement assez vif, dans lequel M. Favreau, sous-lieutenant, et quelques Tirailleurs furent légèrement blessés; mais cette énergique attitude imposa aux assaillants, qui, malgré leur nombre, suspendirent leur attaque. Quelques instants après le colonel Bonvalet arrivait avec tout ce que la garnison de Sétif avait de disponible, et les rebelles se retiraient définitivement sur les hauteurs éloignées, où il devenait impossible de les atteindre sans cavalerie.

Le lendemain, le colonel prit cent soixante-dix zouaves, trois cent cinquante Tirailleurs, quarante hommes du 78e de marche, trois cents mobiles, cinquante hussards à pied, un escadron de chasseurs d'Afrique, et constitua une colonne avec laquelle il alla coucher à Khalfounn, à six kilomètres à l'ouest de Sétif. Dans la nuit, sur l'avis d'un retour probable de l'ennemi, quelques détachements furent renvoyés à El-Anasser et Aïn-Arnat, où il n'avait été laissé que quelques Tirailleurs et quelques hussards à pied.

La journée du 25 se passa sans incident. Le 26, le colonel ayant été prévenu de la présence d'un fort rassemblement au sud de Mesloug, la colonne quitta Khalfounn et se porta de ce côté pour reconnaître la force et les intentions des insurgés. Mais ces derniers se retirèrent vers le Djebel-Youssef, et parurent peu disposés à accepter la lutte. Il devint même bientôt évident qu'ils désiraient parlementer; deux cavaliers se détachèrent, en effet, pour

venir au galop vers le colonel; mais ils lui présentèrent plutôt des doléances que des propositions de soumission, de sorte que rien ne fut décidé. Le soir, la colonne rentrait à Khalfounn, d'où elle repartait deux jours après pour retourner à Mesloug; mais pendant ce temps Ahmed-bey avait poussé les Rir'a à la résistance, et le colonel Bonvalet, au lieu de trouver la tribu dans les dispositions paisibles auxquelles il s'attendait, apprit, au contraire, que les rebelles s'étaient réunis en grand nombre à Guellal.

C'est alors que le général Saussier, informé de ces événements, quitta la région des Babors et ramena ses troupes aux débouchés de la Kabylie. Le 28 au soir, il établissait son camp à El-Ouricia. Là il n'était plus qu'à douze kilomètres de Sétif, et pouvait avec la même facilité se porter soit dans la plaine, soit dans la montagne. Le 29 dans la journée, le colonel Bonvalet lui écrivit pour lui faire part des dispositions des Rir'a, en même temps qu'il se préparait lui-même en vue d'une action commune contre Guellal. A minuit, le général arrivait en effet avec une faible escorte, précédant d'une heure ou deux une colonne de douze cents hommes, composée de deux escadrons de chasseurs d'Afrique et d'un millier de fantassins (zouaves et Tirailleurs), dont la moitié montés sur des mulets. Ces troupes, réunies à celles du colonel Bonvalet, se remirent en route à quatre heures du matin; mais l'ennemi, prévenu, avait déjà commencé à déménager ses tentes lorsqu'elles arrivèrent à Guellal, après avoir perdu un temps précieux au passage de l'oued de ce nom. Grâce à son avance, la cavalerie parvint cependant à atteindre les fuyards et fit sur eux un butin considérable. Lorsque l'infanterie arriva, tout était terminé. Après cette brillante opération, les deux colonnes revinrent à Mesloug, d'où le lendemain celle du général Saussier repartit pour El-Ouricia et celle du colonel Bonvalet pour Sétif, où elle n'allait pas tarder à être renforcée par celle du colonel Marié, venant du cercle de Batna.

Revenons à la colonne Saussier.

Cette dernière resta à El-Ouricia jusqu'au 8 juin. Ce même jour, elle reprit ses opérations contre Si-Aziz et se porta à Aïn-Gaouah, où nos escadrons, soutenus par deux sections d'éclaireurs, dont une sous les ordres du lieutenant Deporter, du régiment, dispersèrent un nombreux parti de cavalerie ennemie. Dans la nuit du 13, les insurgés dirigèrent sur le camp la plus furieuse attaque qu'ils eussent encore tentée, mais ils furent partout repoussés. Le 14, on abandonna la position d'Aïn-Gaouah, et le camp fut établi à Coudiat-Beïda, tout près d'El-Ouricia.

Mais d'autres colonnes arrivaient par l'est et par la province d'Alger, et le général Saussier allait enfin pouvoir pénétrer dans le cœur de la Kabylie, d'autant plus que le lieutenant-colonel Marié, ayant fait sa jonction avec le colonel Bonvalet, Sétif et Bordj-bou-Arréridj n'avaient plus rien à craindre des insurgés de la Medjana et du Hodna. Le 16 juin, le mouvement en avant commença, et le camp fut établi à Châbet-Baïoun, dans un large défilé, au pied d'un pic assez élevé, le Dra-Khalaoun. Le 17, il y eut séjour. Dans la nuit qui suivit, les Kabyles se rassemblèrent en nombre considérable autour du camp, et, dès que les feux furent éteints, l'attaque commença sur toutes les faces à la fois, à un signal parti du Khalaoun. L'ennemi montrait un achar-

nement peu commun; il fallut immédiatement doubler et même tripler les grand'gardes; mais tout se borna cependant à une vive fusillade peu meurtrière pour nous, et de laquelle le bataillon du régiment n'eut pas trop à souffrir. Cette tentative se renouvela la nuit suivante et fut suivie du même résultat, c'est-à-dire de la retraite des Kabyles. Le 19, la colonne quitta ce bivouac, contre lequel ces attaques se seraient constamment renouvelées, et se porta à Dra-el-Caïd, dans une excellente position offrant de l'eau en abondance et pouvant défier tous les efforts de l'ennemi.

Les blés étaient mûrs et les moissons avaient partout commencé : le moment était venu de peser sur les rebelles en détruisant leurs récoltes. Cette œuvre, qui pourrait paraître barbare, mais qui au fond valait encore mieux que du sang versé, commença le 20 juin et se poursuivit les jours suivants. Des sorties eurent lieu à cet effet contre les Beni-Meraï, les Ouled-Aziz, les Ouled-Salah, etc., et se traduisirent généralement par d'assez vifs combats d'arrière-garde au moment de la retraite. Le bataillon du 3e Tirailleurs prit une active part à ces opérations, et plusieurs fois il mérita les éloges du général par sa vigueur et son entrain, notamment à la suite d'un brillant engagement qui eut lieu le 26 à Djermounah.

Cette tactique ne fut pas longtemps sans produire ses résultats habituels : à la fin du mois de juin arrivèrent de toutes parts les demandes de soumission, et bientôt la plus grande partie du Sahel-Guebli et du pays des Amoucha eut abandonné la bannière de l'insurrection. Partout maintenant notre succès s'affirmait d'une façon définitive; de tous les côtés nos colonnes s'avançaient victorieuses pour cerner ce qui restait des insurgés kabyles : à l'ouest, c'était le général Lallemand, qui, le 2 juillet, s'empara de Si-Aziz; au sud, la colonne Bonvalet, qui interceptait les débouchés des montagnes; à l'est, le général Saussier et le colonel Flogny; au nord, le colonel Ponsart, qui devait plus tard être remplacé par le colonel Thibaudin. Le 9 juillet, jour où la colonne Saussier reprit sa marche vers l'ouest, il ne restait plus à réduire que Bou-Mesrag, frère de Mokrani, et le cheik El-Hadded, ce vieux fanatique dont la fortune venait déjà d'être trahie par la capture de son fils Si-Aziz.

En quittant le camp de Dra-el-Caïd, où elle était restée vingt jours, la colonne Saussier se rendit à Mézoudj-el-Ahmra, près de Talaifassen, dans le Sahel-Guebli. Après un repos de vingt-quatre heures, elle se remit en route le 11 juillet pour se porter à Dra-el-Arba. Le 12 devait être une journée de repos; les ordres avaient été donnés dans ce sens, lorsque, vers midi, une reconnaissance envoyée dans les environs signala de nombreux contingents kabyles se dirigeant sur le camp. Pour prévenir l'attaque que l'ennemi se proposait évidemment de tenter contre nos grand'gardes, il fut aussitôt formé une colonne de sortie composée de la cavalerie et de quelques bataillons d'infanterie, dont celui du 3e Tirailleurs. En avant fut placée la section d'éclaireurs du lieutenant Deporter. Mais à peine cette avant-garde eut-elle débouché du camp, qu'elle fut assaillie par les Kabyles embusqués dans les ravins. Le lieutenant Deporter n'hésita pas; il entraîna sa petite troupe, se précipita sur l'ennemi, mais dès les premiers pas il tomba grièvement blessé. En arrière venait le bataillon du régiment; il se porta immédiatement en avant, et,

appuyé par à peu près toute l'infanterie de la colonne, se rua sur les rebelles, qui, débordés par la cavalerie, se virent rejetés dans des ravins sans issue, où les projectiles de notre artillerie leur firent subir des pertes énormes. Bientôt ils furent en fuite sur tous les points, et, restées maîtresses de la position, nos troupes purent juger de l'importance du succès qu'elles venaient de remporter: un nombre considérable de morts que l'ennemi n'avait pas eu le temps d'enlever, des armes, des munitions, des dépouilles de toute sorte, tels étaient les trophées qui attestaient notre victoire. Plusieurs prisonniers restaient également entre nos mains; ils furent passés par les armes, et cet exemple, en inspirant une terreur salutaire, contribua pour une large part aux promptes soumissions qui suivirent ce brillant combat. Indépendamment de M. Deporter, cette journée coûtait au régiment un homme tué et plusieurs blessés. C'était Bou-Mesrag en personne qui avait dirigé cette attaque, dont l'insuccès atteignit fortement son prestige déjà sérieusement ébranlé.

Le lendemain, pour ne pas perdre le bénéfice de cet heureux résultat, la colonne se mit à la poursuite des dernières bandes qui n'eussent point encore déposé les armes. Celles-ci s'enfuirent ou se dispersèrent, et la journée se passa sans combat. Le soir, on bivouaquait à Merdj-Oumena, près de la terre sainte de Seddouk, résidence du cheik El-Hadded. Se sentant pris et jugeant la lutte impossible, le vieux marabout ne vit plus son salut que dans la générosité des Français; un ou deux jours après il quitta son ermitage, et vint se rendre au général Saussier, qui l'envoya sous bonne escorte à Bougie.

Le cheik El-Hadded et son fils Si-Aziz entre nos mains, on pouvait considérer l'insurrection kabyle comme vaincue. De ce jour la résistance fut en effet moins vive, et bientôt elle devait cesser tout à fait. Le 20, la colonne s'engagea dans la vallée de l'Oued-bou-Sellam, et vint camper au confluent de cette rivière et de l'Oued-Sahel, en face du pic d'Akbou. Bou-Mesrag, qui s'était retiré dans la montagne des Beni-Ourtilen, se trouva ainsi complètement débordé. Une sortie eut lieu contre ses contingents, et se termina par un assez vif engagement où la cavalerie ennemie fut culbutée. Le 23, remontant la vallée de l'Oued-bou-Sellam, la colonne vint s'établir à Djenan-Sidi-Brahim; le 25, elle atteignit l'Oued-Mahadjar. Le 26, eut lieu une sortie sans sacs dans laquelle on s'empara de plusieurs villages, où l'on trouva de nombreux objets provenant du pillage de Bordj-bou-Arréridj. Le 30, nos troupes arrivaient à la Medjana, chassant devant elles Bou-Mesrag, qui allait chercher un refuge dans le Hodna.

Pendant que le bataillon du commandant Mathieu prenait part aux opérations que nous venons de raconter, les Tirailleurs du régiment qui se trouvaient dans les colonnes Bonvalet et Marié, maintenant réunies, ne restaient pas inactifs. Les environs de Sétif étaient loin d'être pacifiés, et chaque jour des sorties devaient être effectuées, tantôt au nord, tantôt au sud, pour contenir les nombreuses bandes armées qui venaient soit de la Kabylie, soit du Hodna. C'était surtout du côté de cette dernière région qu'existait le danger. Après le combat de Guellal, Bel-Aroussi, caïd des Rir'a, avait bien fait sa soumission, mais sa tribu ne l'avait pas suivi dans cette voie; partout, au

contraire, cette dernière s'était livrée à de nouveaux méfaits, et, le 18 juin, elle n'avait pas craint d'attaquer la diligence de Constantine entre cette ville et Sétif. Cet acte méritait un châtiment. Le 20 juin, le colonel Bonvalet se porta soudain avec toutes ses troupes disponibles, entre autres les quatre compagnies de Tirailleurs qu'il avait sous ses ordres, à Kser-el-Thir, au milieu du territoire de la tribu, et, le 21, il chassa devant lui les contingents d'un certain Mohamed-ben-Abda. Ahmed-bey, se voyant alors serré de très près, vint en personne, le 22, faire des propositions de soumission. Le colonel fit son possible pour détacher ce chef influent du parti de la révolte; mais Ahmed-bey ne voulait que gagner du temps : il promit ce qu'on voulut, prêta même serment de fidélité sur la tombe de son père; seulement, dès que nos troupes se furent éloignées, il oublia et ses promesses et son serment. Le 3 juillet, pendant que le colonel Bonvalet se trouvait à Mahouan, au nord de Sétif, il se mettait en effet à la tête des Ouled-Sahoun pour marcher sur Kser-el-Thir. Mais la colonne revint en toute hâte sur ses pas, atteignit les insurgés, leur infligea des pertes sensibles et les poursuivit jusqu'au bordj Messaoud, qui fut incendié.

Malgré ces succès, le pays n'en était pas moins dans une profonde agitation lorsque Bou-Mesrag y arriva. La présence de ce chef influent au milieu de tribus de tout temps inféodées à sa famille, n'était pas faite pour calmer les esprits; ceux-ci s'exaltèrent encore, et bientôt la révolte, qu'on croyait terrassée, sinon vaincue, releva la tête avec une telle audace, que les rebelles n'hésitèrent pas à prendre l'offensive pour se porter contre la colonne Saussier, qui attendait à la Medjana, dans un repos qui lui était bien dû, l'arrivée de la colonne Thibaudin, désignée pour la remplacer dans la garde de cette partie de la province. Le 6 août, nos grand'gardes signalèrent tout à coup l'arrivée d'un goum ennemi, manifestant visiblement par ses manœuvres l'intention de nous attaquer. On ne l'attendit pas : une colonne, formée de la cavalerie et de quelques bataillons d'infanterie, dont celui du régiment, sortit à un signal donné, se précipita sur ces masses confuses de cavaliers et de fantassins, les chargea, les dispersa, et de ce jour la tranquillité du camp ne fut plus troublée.

Voyant encore une fois ses espérances déçues, Bou-Mesrag se retira dans la montagne des Maâdhid. De là il devenait une menace permanente pour le Hodna et tout le territoire de Bordj à M'Sila. Sûr d'échapper à nos poursuites en se réfugiant dans les gorges inaccessibles de cette contrée sauvage, il pouvait à tout moment faire des incursions dans la plaine et razzer les tribus soumises ou en voie de soumission, et remettre tout en cause parmi ces populations déjà assez compromises pour n'avoir rien à perdre en jouant leur va-tout.

Mais le général Saussier ne perdait pas de vue l'opiniâtre agitateur. Apprenant que le général Cérez se trouvait à M'Sila, il résolut de tenter une opération décisive en prenant les insurgés entre deux colonnes. Il écrivit à ce sujet au général Cérez, et, le 13, il quitta la Medjana et se dirigea sur le territoire des Ouled-Khellouf. Le même jour le bivouac fut établi à Sidi-Ali-Belkreir, au pied de l'important massif qui servait de refuge à l'ennemi. Malheureuse-

ment le général Céroz avait été rappelé dans la province d'Alger, et la lettre du général Saussier ne l'avait pas trouvé à M'Sila; réduite ainsi à sa seule action, la tentative de la colonne de la Medjana devenait inutile. Les rebelles le comprirent si bien eux-mêmes, que, dès la nuit suivante, ils attaquèrent le camp. Mais celui-ci avait été trop bien disposé pour être surpris; les Arabes trouvèrent nos grand'gardes solidement établies et se virent partout repoussés. Cette attaque se renouvela dans la nuit du 14 au 15, et se termina par le même résultat. Dans les journées qui suivirent, on essaya bien de quelques sorties contre les dissidents; mais ces derniers, ne pouvant être poursuivis, se dérobèrent toujours à nos manœuvres, et tout se borna à quelques razzias plus ou moins importantes, dont une fit tomber entre nos mains les bijoux de l'ancien bach-agha, qui furent vendus à un prix très élevé.

Sur ces entrefaites, le général Saussier avait reçu de nouvelles instructions lui prescrivant de marcher sur Batna, autant pour parcourir le territoire des Ouled-Soltan que pour concourir aux opérations qui allaient être dirigées sur le Djebel-Mestaoua. Pour cela, il était nécessaire de ravitailler la colonne. Le 21, on se mit en route pour se rapprocher de Sétif, et l'on vint bivouaquer à Sidi-Moussa, en face de la belle vallée des Ayad. De nombreuses bandes parcourant encore cette région, une sortie fut organisée pour le 22. Elle amena un petit combat sans importance; mais un autre plus sérieux eut lieu le lendemain, et celui-ci, auquel le bataillon du régiment prit une active part, détermina la fuite précipitée des rassemblements ennemis.

Le 25, le camp fut établi à Ras-el-Oued. Le 27, la colonne arrivait à Mesloug. Elle en repartait le 3 septembre pour se porter vers Batna, et, le soir, couchait à Aïn-Melloul; le 4, elle bivouaquait à Sidi-bel-Azzem. Le 5, eut lieu une sortie contre les Rir'a-Guebala, sortie qui se termina par la dispersion des contingents d'Ahmed-bey et par une belle razzia de troupeaux. Le 6, on arriva à Ras-el-Aïoun, et, le 7, on atteignit Ngaous, petite ville arabe qui avait bravement soutenu un siège de deux mois contre les insurgés. La soumission des Ouled-Soltan fut le résultat de cette rapide marche au travers de cette importante chaîne de montagnes, qui limite au nord la plaine du Hodna.

Ce résultat obtenu, le Mestaoua restait l'unique objectif de la colonne Saussier; d'autres troupes, sous les ordres du colonel Flogny, marchaient également contre cette position, de sorte que cette fois le succès ne pouvait être douteux; seule la crainte de voir les insurgés se rendre sans combattre tempérait la joie de ceux qui comptaient sur une chaude affaire pour venger leurs amis tombés le 21 mai.

Retardé par l'attente du payement de l'amende des Ouled-Soltan, le départ de Ngaous n'eut lieu que le 12 septembre. Ce jour-là, le bivouac fut établi à Aïn-el-Foul. Le 14, on arriva à Aïn-Cheddi. Le 15, la marche reprit à la pointe du jour; mais, au premier repos, on apprit avec un profond désappointement que la veille la colonne Flogny avait doublé l'étape, était arrivée devant le Mestaoua et avait obtenu la soumission des rebelles. En présence de cet événement, la colonne Saussier n'avait plus qu'à continuer sa marche sur Batna : c'est ce qu'elle fit; le soir, elle campa près de la colonne Flo-

gny; le lendemain, elle fit séjour; le 17, elle se remit en route, et enfin, le 18, elle arriva à destination.

Disons quelques mots de la colonne Flogny.

Cette dernière, composée en grande partie de troupes venues de la Kabylie orientale, s'était concentrée à M'lila, et était arrivée le 11 à Batna. Là elle s'était grossie du bataillon de Tirailleurs du commandant Petitjean, bataillon dont nous avons vu la composition dans le chapitre précédent.

Le colonel n'avait pas encore quitté M'lila, qu'intimidés, les insurgés du Mestaoua lui faisaient des offres de soumission. Ces offres lui étaient adressées par des gens des Zmoul, parents par alliance des Tlet. Il n'en continua pas moins sa route, emmenant avec lui une puissante artillerie, et, comme nous venons de le voir, arriva le 14 en face de la position. De plus en plus effrayés, les rebelles s'empressèrent de renouveler leurs propositions pacifiques, et des négociations s'étant engagées entre eux et le capitaine Villot, du bureau arabe, leur capitulation pure et simple, moyennant une forte contribution de guerre, fut acceptée. Cette décision, qui accordait la vie sauve aux individus coupables des actes les plus barbares qui eussent été commis, fut d'autant plus mal accueillie par tout le monde, que non seulement on se rappelait les brigandages dont les environs de Batna avaient été le théâtre et les pertes cruelles qu'on avait essuyées dans la journée du 21 mai, mais qu'on avait encore sous les yeux le plus triste spectacle qu'il soit possible d'imaginer : les tombes de nos malheureux soldats avaient été profanées, et les restes de ceux-ci étaient éparpillés dans la plaine, et ne représentaient plus que quelques ossements à moitié rongés par les chiens.

Après cette reddition il ne restait plus, pour avoir raison des derniers partisans de la révolte, qu'à réduire Bou-Mesrag, que nous avons laissé dans la montagne des Maâdhid. Le général le Poittevin de Lacroix, qui par décision du 22 juin avait été nommé au commandement de la division de Constantine, venait alors de terminer sa longue et fructueuse expédition de Kabylie; les environs de Bougie et de Djidjelli étaient dégagés, la Medjana pacifiée; le moment était venu de faire converger toutes les colonnes vers ce dernier foyer de la résistance et d'en finir avec le chef audacieux qui nous avait si souvent échappé. Des ordres furent donnés dans ce sens, et, dans les premiers jours d'octobre, à peu près toutes les troupes disponibles de la province se dirigèrent vers la partie montagneuse du Hodna. La colonne Saussier devait se porter à M'Sila, afin d'intercepter les défilés du sud; la colonne Flogny s'avancer par le Bélezma et le Bou-Thaled; celle du colonel Bonvalet, par le pays des Rir'a-Dahara; le colonel Thibaudin, par le territoire des Ouled-Khellouf; enfin le général de Lacroix, par Saint-Arnaud, Aïn-Melloul et Aïn-Rummel. A part la marche des colonnes Thibaudin et de Lacroix, qui fut marquée par quelques coups de fusil, ces divers mouvements s'effectuèrent sans difficultés, et, le 11 octobre, le général de Lacroix atteignit le sommet de l'Afghan. Ahmed-bey, se voyant sans secours possible, vint se rendre quelques jours après; la smala des Ouled-Mokran était entre nos mains; Bou-Mesrag fuyait en fugitif vers le désert : l'insurrection était vaincue sur ce point. Le 12 octobre, toutes les

tribus compromises avaient fait leur soumission, et la pacification du Hodna était un fait accompli.

Dans cette dernière opération, la colonne Saussier avait eu un rôle purement spectatif. Arrivée à M'Sila le 10 octobre, après être partie de Batna le 23 septembre, elle se borna à surveiller les passages conduisant dans le sud, sans cependant pouvoir les fermer à Bou-Mesrag et à Ben-bou-Daoud, qui, ayant vingt-quatre heures d'avance, parvinrent à fuir et à échapper à notre goum, qui les poursuivit pendant trois jours. Le 26 octobre, commença la dislocation de la colonne par le départ des bataillons de la province d'Alger, et le 30, eut lieu la dissolution générale. Le bataillon du régiment qui en avait fait partie fut dirigé sur Sétif, où il resta en garnison. Avant de quitter les troupes avec lesquelles il avait fait face au plus grand danger qui eût menacé notre conquête pendant toute la durée de l'insurrection, le général leur adressa l'ordre qui suit :

« Au moment où vous allez dans vos garnisons pour y prendre un repos devenu indispensable, je ne puis me séparer de vous sans rendre le plus éclatant témoignage à votre persévérance et à votre abnégation. Pendant huit mois vous avez lutté contre l'insurrection; rien ne vous a lassés, ni les marches pénibles, ni les combats incessants, ni les plus dures privations; seuls, pendant longtemps, vous avez tenu tête aux rebelles de la Medjana et de la Kabylie orientale, et vous les avez battus en quarante-sept combats, sans souci des récompenses et ne songeant qu'à remplir noblement votre difficile mission; vous n'avez cessé de donner des preuves d'un dévouement sans bornes à la cause de la colonie.

« Officiers, sous-officiers et soldats, travaillez encore à acquérir ces mâles et fortes vertus qui font les nations grandes et libres, et nous nous retrouverons un jour sur un champ de bataille où nous pourrons enfin nous relever de nos désastres et finir le deuil de la patrie. »

De son côté, le général de Lacroix tint à exprimer à tous ceux qui avaient appartenu à cette vaillante colonne sa satisfaction pour les services rendus par cette dernière à l'Algérie.

« Au moment, disait-il, où vous allez pouvoir vous reposer d'une campagne de huit mois, accomplie au milieu de fatigues incessantes et des circonstances les plus difficiles, je tiens à vous remercier, en mon nom et au nom du pays, pour le dévouement et l'abnégation dont vous nous avez donné des preuves éclatantes. Vous vous êtes montrés les dignes compagnons d'armes du brave et brillant général qui vous a conduits à travers toute la Kabylie jusqu'à Batna, écrasant à chaque pas l'insurrection formidable qui avait cru abattre cette fois la domination française.

« Aussi je compte que vous ferez de ce repos largement gagné, non une période d'oisiveté, mais le véritable repos de l'homme de guerre, c'est-à dire que vous vous mettrez en état de reprendre au premier appel, si le service

du pays l'exige, la série des succès dont la colonne Saussier aura laissé le souvenir dans la colonie. »

La colonne Flogny, que nous avons laissée devant le Mestaoua, avait atteint le Bou-Thaleb le 10 octobre, en passant, le 4, à Ngaous, et, le 6, à Barika. Après avoir fait sa jonction avec les colonnes Bonvalet et de Lacroix, elle repartit le 12 pour Batna. Le 16, une brillante razzia fut exécutée par le bataillon du commandant Petitjean. Le 17, on arrivait à destination.

Pendant que nos colonnes opéraient dans la subdivision de Sétif, nos postes du sud-est de la province se trouvaient complètement dégarnis. Profitant de cette situation, vers la fin du mois d'août un aventurier qui se donnait pour le chérif Mohamed-ben-Abdallah, de la Mecque, vint s'installer au milieu des Ouled-Khalifa, qui ne mirent aucunement en doute son caractère sacré. Aidé des gens de cette tribu, il entraîna l'oasis de Négrine dans l'insurrection, et de loin menaça Ferkane; puis il s'installa à la zaouïa de Sidi-Abid, essayant d'exalter le fanatisme des populations et de provoquer la défection des tribus qui nous étaient restées attachées. Mais l'enthousiasme de la première heure était éteint, et, malgré un léger succès remporté par ses partisans sur le goum de Tebessa, le pays resta sourd à sa voix. Abandonnant alors la région du Djebel-Cherchar, le faux chérif descendit dans la vallée de l'Oued-bou-Dokhane. Aussitôt les Allouana, nos alliés, allèrent se placer auprès de Ferkane, dans le but de lui couper la retraite de la Tunisie. Cette tentative, extrêmement hardie de leur part, ne put cependant réussir; le 19 octobre, les Ouled-Khalifa forcèrent le passage, et le chérif se réinstalla de nouveau à Négrine, d'où il continua à lancer des excitations à la révolte.

Telle était la situation dans cette partie de la province lorsque, le 21 octobre, le colonel Flogny quitta Batna pour se rendre à Khenchela, où il arriva le 25. Se portant ensuite vers le sud-est, il atteignit Sidi-Abid le 1er novembre, exécuta sur ce village une importante razzia, détruisit de fond en comble la zaouïa qui avait servi de lieu de réunion aux agitateurs, rassura les fractions menacées de la vengeance du faux chérif, et enfin rétablit complètement l'ordre que celui-ci avait violemment troublé. Le 4 novembre, il reprit avec ses troupes sa marche dans la direction du nord-est, en passant par Aïn-Borab et Aïn-Gueber, atteignit l'Oued-Tilidjen, et redescendit vers Négrine, où il arriva le 15. L'oasis était abandonnée; les habitants et le chérif avaient fui et s'étaient réfugiés près de Tamerza, d'où ils ne tardèrent pas à gagner la Tunisie. Le colonel fit incendier les maisons et couper les palmiers, puis il reprit, le 30 novembre, le chemin de Khenchela. La colonne campa successivement sur l'Oued-Ouarin, à Foum-el-Mechera, Ras-el-Euch, Chéria, Aïn-Kremmlil, Aïn-Boudjenan, Aïn-Tazougarth, et arriva le 11 décembre. Le 13, elle s'engagea dans les Aurès et se dirigea sur Batna par Foum-el-Gueis, Merdjal-el-Dermel, l'Oued-Tagguerest, Bou-Zouïa, El-Arneni et Ferrost. Rendue le 22 décembre, elle fut aussitôt dissoute, et les cinq compagnies du régiment qui en avaient fait partie restèrent en garnison à Batna.

A la fin de l'année 1871, l'insurrection pouvait être partout considérée comme vaincue; seule la poursuite des chefs qui s'étaient retirés dans le

désert allait encore demander à nos troupes quelques nouveaux efforts accompagnés de plus de fatigues que de dangers. Mais, avant de suivre le général de Lacroix dans les opérations qu'il devait diriger en personne dans l'extrême sud de la province, nous allons revenir dans la Kabylie orientale et reprendre, au point où nous l'avons laissé, le récit des événements auxquels, dans cette région, se trouvèrent mêlées des fractions du 3e Tirailleurs.

CHAPITRE III

L'insurrection dans la Kabylie orientale. — Défense de Djidjelli. — La révolte gagne le cercle de Constantine. — Attaque de Milah par les insurgés. — Colonne Vata. — Colonne Aubry. — Le général de Lacroix est nommé au commandement de la province; il prend la direction des opérations en Kabylie. — Pacification des cercles du Collo et de Djidjelli. — La colonne se dirige sur le Bou-Thabeb, puis sur Bou-Saâda, Biskra et Tuggurt.

Soit que son éloignement du foyer de l'insurrection ne lui eût pas permis de répondre au mot d'ordre parti de la Medjana; soit que l'infructueuse tentative des Ouled-Aïdoun sur El-Milia eût momentanément étouffé les tendances de révolte au sein de sa belliqueuse population; soit enfin, — et cette raison nous paraît la plus probable, — que le désarmement effectué par le général Pouget eût enlevé à cette dernière toute possibilité de seconder à son début le mouvement des tribus de l'Oued-Sahel, la Kabylie orientale était restée assez longtemps étrangère au grand soulèvement suscité par Mokrani. Ce ne fut, en effet, que vers la fin du mois de mai qu'une agitation sérieuse commença à se manifester dans la région située à l'est des Babors; encore n'y fut-elle provoquée que par l'arrivée de contingents envoyés par Si-Aziz, sous les ordres de deux chefs Khouans. On se rappelle qu'à cette date le général Saussier s'était vu obligé d'interrompre ses succès contre les Amoucha, pour se porter au secours de Sétif; notre entreprenant ennemi en avait aussitôt profité pour faire prendre les armes aux Beni-Foughal; puis, les ayant organisés en deux colonnes, commandées par les nommés Korichi-ben-Si-Saâdoun, des Talha, et Bou-Aaraour, frère du caïd du Ta-Babor, il les avait lancés contre Djidjelli. Cette place était alors à peu près dégarnie; elle paraissait être une proie facile; les insurgés ne doutèrent pas qu'elle ne succombât sous leurs coups répétés, et marchèrent contre elle avec toute l'ardeur que peut donner une haine sauvage s'alliant à l'espoir d'un riche butin.

Dès qu'il eut connaissance de ce nouveau danger, le général commandant la province s'empressa d'envoyer dans cette ville le lieutenant-colonel Béhic

(à la suite au 3e Tirailleurs) et quelques troupes pour en assurer la défense. Parmi ces dernières, se trouvaient deux compagnies du régiment, les 5e et 6e du 2e bataillon, qui étaient ainsi composées :

5e compagnie.	*6e compagnie.*
MM. Camion, lieutenant français.	MM. Kolb, capitaine.
Creutzer, sous-lieut. français.	Garnier, lieutenant français.
Aïssa-bel-Hadj-Hassein, sous-lieutenant indigène.	Hassein-ben-Ahmed, lieut. ind.
	Macarez, sous-lieut. français.

Ces compagnies s'embarquèrent à Philippeville le 1er juin. Outre ce détachement, la garnison comprit alors une compagnie du 1er zouaves, quatre du 3e, une cinquantaine d'artilleurs et quelques cavaliers, soit environ un millier de combattants, auxquels s'ajoutait la milice de la ville, c'est-à-dire à la rigueur environ deux cents fusils. C'était peu, eu égard au développement qu'allait avoir la ligne à défendre.

La petite ville de Djidjelli, bâtie au bord de la mer, est dominée de toutes parts, et à une assez grande distance, par une série de hauteurs d'une altitude moyenne de cinquante mètres. Cette ligne de mamelons s'abaisse à l'ouest pour donner passage à la route de Sétif, à l'est pour former des pentes douces qui vont finir près de la rade, où se jette une petite rivière, généralement à sec pendant l'été, l'Oued-el-Kantara. C'est de ce côté que débouche la route de Constantine. Entre les deux routes, sur une étendue de deux mille mètres, la crête était alors défendue par les forts Orin, Galbois et Valée. Du côté de la mer, deux autres ouvrages, le fort Duquesne à l'est, et le fort Saint-Ferdinand à l'ouest, complétaient ces défenses extérieures et les appuyaient du tir de quelques pièces de gros calibre. Un mur en pierres sèches, d'un mince relief, permettait la circulation entre ces divers points. Les Tirailleurs et la compagnie du 1er zouaves furent chargés de la garde du côté est de la place, les quatre compagnies du 3e zouaves de celle du secteur ouest.

Les lieutenants de Si-Aziz n'avaient pas eu de peine à entraîner les tribus voisines dans la défection : les El-Aouana, les Beni-Khettab avaient successivement arboré l'étendard de la rébellion et grossi les contingents des Beni-Foughal. Le 31 mai, ces hordes furieuses s'étaient jetées sur les établissements du cap Cavallo, et les avaient entièrement pillés et saccagés. Enhardies par ce facile succès, elles se rapprochèrent bientôt de la ville, et, le 7 juin, firent une première tentative sur le centre de la ligne. Mais, reçues par une vive fusillade dès qu'elles se montrèrent en terrain découvert, elles se retirèrent précipitamment hors de la portée de notre feu, semblant ainsi renoncer à une attaque de vive force pour se renfermer dans un simple blocus.

Ce n'était cependant qu'une feinte. Le 9, au point du jour, les avant-postes signalèrent encore l'ennemi du côté de la porte de Constantine. Les insurgés s'avançaient sur deux lignes à travers bois, en suivant les crêtes, depuis l'Oued-el-Kantara jusqu'au col de Mezghitan.

Vers cinq heures, le feu s'engagea entre les tirailleurs kabyles, embusqués dans le lit de la rivière, et le poste du parc à fourrage, et ne tarda pas à s'étendre sur toute la lisière du bois. Prévenue, la garnison était déjà sous les armes, et la surprise sur laquelle comptaient probablement les rebelles échoua complètement; sur tous les points les Tirailleurs, à qui incombait la défense de cette partie de la ligne, répondirent vigoureusement à cette brusque attaque et maintinrent les assaillants par la précision de leur tir. Trois fois les insurgés essayèrent de quitter leurs abris pour se porter contre la porte de Constantine et le fort Valée, trois fois ils furent repoussés. Leur deuxième ligne étant alors venue appuyer la première, deux vapeurs embossés dans la crique Duquesne, *le Forfait* et *l'Armide*, joignirent au feu des forts celui de leur puissante artillerie, et toutes ces bandes, effrayées, se retirèrent en laissant le terrain couvert de leurs morts. Bientôt leur retraite devint définitive, et seules quelques vedettes restèrent sur les crêtes pour surveiller le mouvement. La lutte avait duré quatre heures; les rebelles avaient environ cent vingt hommes hors de combat; les Tirailleurs comptaient deux blessés, dont un officier, M. le sous-lieutenant Macarez, atteint grièvement à la tête et à la poitrine.

Dans l'après-midi, quelques reconnaissances envoyées à l'extérieur constatèrent l'arrivée de nouveaux contingents venant du Ta-Babor. Renforcés ainsi de plusieurs centaines de fusils, les insurgés oublièrent vite leurs pertes du matin, et reparurent peu à peu sur les crêtes, mais par petits groupes et à une assez grande distance pour n'avoir rien à craindre des coups de notre artillerie. Il n'en restait pas moins évident qu'ils se préparaient à une troisième attaque.

Celle-ci eut lieu le 11. A sept heures du matin, les bandes arrivées l'avant-veille, et qui étaient campées au col de Mezghitan, descendirent dans la plaine en deux colonnes se dirigeant, la première sur les forts Galbois et Orin, la deuxième sur la partie du rempart reliant le fort Saint-Ferdinand à la mer. A l'exception de quelques fanatiques qui, rampant de rocher en rocher, parvinrent assez près de l'enceinte pour inquiéter les défenseurs des créneaux, cette dernière, qui s'avançait sous le canon du fort Saint-Ferdinand, hésita d'abord, puis finit par se disperser; mais l'autre, profitant habilement des broussailles, des accidents du terrain, des débris de maisons incendiées, réussit à s'installer dans les taillis autour des ouvrages Orin et Galbois, et de là dirigea tous ses efforts sur la porte de Bougie, tout en essayant de couper la conduite d'eau. Il était urgent d'empêcher ce travail; l'artillerie concentra son tir sur le point menacé, sema l'effroi parmi les Kabyles, et deux pelotons du 3[e] zouaves n'eurent qu'à achever, par une vigoureuse sortie, de chasser les derniers groupes ennemis des bouquets de bois où ils s'étaient embusqués. Du côté des Tirailleurs, l'action s'était bornée à une assez vive fusillade, dont les assaillants avaient été les seuls à souffrir.

Rendus prudents par ce nouvel insuccès, les rebelles se retirèrent encore en dehors de la zone battue par le canon de la place, mais sans renoncer complètement à menacer celle-ci. Le 14, ils essayèrent en effet d'une dernière tentative, qui ne réussit pas plus que les précédentes; puis, découragés,

ils s'en tinrent à un blocus à distance qui permit enfin à la garnison de prendre quelque repos, ce dont elle avait grand besoin. Enfin l'influence des événements extérieurs commença à se faire sentir dans les rangs des Kabyles, et de nombreuses désertions signalèrent bientôt l'annonce de chaque nouveau succès de la colonne Saussier.

Au courant de cette situation, le lieutenant-colonel Béhic résolut d'en profiter. Le 26 juillet, à quatre heures du matin, il sortit par la porte de Constantine avec quatre cents zouaves ou Tirailleurs, et se disposa à brûler les villages des Beni-Hassein, des Haracten et des Beni-Ahmed. A cet effet, la compagnie du 1er zouaves fut dirigée le long de la mer pour y culbuter les nombreuses embuscades qu'on y savait établies, et les Tirailleurs reçurent l'ordre de déloger les postes et les vedettes qui occupaient le bois d'El-Kantara.

Conduits par le capitaine Kolb, ces derniers s'élancèrent aussitôt sur la position qui leur était indiquée. A mi-côte, ils essuyèrent un feu violent; ne se donnant pas la peine d'y répondre, ils précipitèrent leur course, couronnèrent sans coup férir les hauteurs dominant la route de Constantine, y laissèrent quelques postes, et rejoignirent la colonne, qui, désormais couverte sur ce point, se porta tout entière en avant. Les gourbis des fractions rebelles furent incendiés, leurs défenseurs tués, les jardins ravagés et les fuyards poursuivis jusqu'à l'Oued-Mencha. On pensait pouvoir atteindre les nombreux troupeaux qui avaient été rassemblés dans cette vallée, mais les Kabyles leur avaient fait passer la rivière, et l'on était déjà assez loin de la place pour avoir à craindre une retraite difficile.

Notre petite troupe fut, en effet, vivement harcelée au retour; attirés par la fusillade, les cris d'appel et les signaux, les contingents des Ouled-Mars, des Ouled-Berofon, des Beni-Amran, des Beni-Siar, des Beni-Khettab, des Ouled-Ali, etc., étaient accourus de toutes parts au secours des gens de Si-Saâdoun, et bientôt les zouaves et les Tirailleurs eurent à répondre à une vive fusillade que la faible portée des armes de l'ennemi rendait heureusement peu meurtrière. Les rebelles cherchaient surtout à gagner l'Oued-el-Kantara, dans le but de tourner les Tirailleurs, qui, après avoir razzé et brûlé les cases et les villages, se trouvaient séparés du restant de la colonne. Mais ceux-ci se retirèrent lentement, en bon ordre, sans cesser de faire face à leurs adversaires, qu'ils maintinrent ainsi à une assez grande distance, et qui, assaillis de dos et de flanc par les postes des hauteurs, et du côté de la place par une pièce de quatre, établie au parc à fourrage, ne tardèrent pas à se débander, laissant la route libre à nos compagnies. Les zouaves eurent plus particulièrement à souffrir des individus embusqués dans les broussailles, et perdirent plusieurs hommes, dont un officier tué. L'ennemi ne laissa pas moins de quarante morts sur le terrain.

Dans le rapport où il rendait compte de cette brillante opération, le lieutenant-colonel Béhic citait comme s'étant particulièrement distingués : MM. Kolb, capitaine; Camion, lieutenant; Aissa-bel-Hadj-Hassein, sous-lieutenant; Maudet, sergent-major; Salah-ben-Ferkadadji et Zair, sergents; Mohamed-ben-Messaoud et Kacem-bel-Hadj-Ahmed, caporaux; Amar-

ben-Aïssa, Bombeken-ben-Mohamed et Amar-ben-Rabah, Tirailleurs.

Le 2 août, une nouvelle sortie fut effectuée sur le marché d'El-Arba, et se termina par un brillant succès. Le 3, les troupes se dirigèrent encore sur ce point, dans le but de protéger les Beni-Caïd, qui venaient d'obtenir l'aman, et que les insurgés avaient chassés de leurs villages. Il y eut échange de coups de fusils, mais l'ennemi tint faiblement, et fut rapidement dispersé. Le lendemain, une tentative de razzia, appuyée par le feu d'une frégate embossée dans la rade, amena un engagement un peu plus sérieux, suivi d'ailleurs du même résultat.

A partir de ce jour, la garnison ne fut plus inquiétée, et les détachements qu'elle envoya à l'extérieur parcoururent librement le pays. Les indigènes venaient d'apprendre qu'une importante colonne s'organisait à Milah, sous les ordres du général de Lacroix; ils connaissaient de longue date le nouveau commandant de la province; ils savaient avec quelle vigueur il allait diriger les opérations, avec quelle sévérité il allait punir les tribus coupables, et, ne croyant plus au succès de leur téméraire entreprise, ils ne cherchaient plus qu'à échapper au châtiment qui les menaçait. Les bandes de Si-Saâdoun s'étaient donc en grande partie dispersées pour rentrer dans leurs villages, laissant réduites à leur propre sort les populations qu'elles avaient entraînées dans la rébellion. Celles-ci se soumirent peu à peu au lieutenant-colonel Béhic. Lorsque, le 23 août, la colonne du général de division arriva dans les parages de Djidjelli et y fut rejointe par les deux compagnies de Tirailleurs qui avaient concouru à la défense de cette place, la pacification du pays était à peu près assurée. Le général en témoigna toute sa satisfaction au lieutenant-colonel Béhic, dans une lettre fort élogieuse, où il le remerciait chaleureusement des services qu'il avait rendus. Il est vrai qu'en immobilisant dans ce coin de la Kabylie les trois à quatre mille hommes qu'avait autour de lui le second de Si-Aziz, la garnison de Djidjelli avait non seulement sauvé du pillage et de l'incendie les établissements de la côte et ceux de la vallée de l'Oued-el-Kébir, mais encore, ainsi que nous allons le voir, empêché l'insurrection de réunir des forces suffisantes pour marcher sur Constantine.

En gagnant le district de Djidjelli, la révolte avait trouvé deux nouveaux chefs : les khouans Mouley-Chekfa, des Beni-Ider, et Mohamed-ben-Fiala, des Beni-Habibi. Par suite des intrigues de ces deux personnages, l'agitation s'était rapidement étendue dans la partie ouest du cercle de Collo, dans le Ferdjiouah, et même chez les Ouled-Kebbeb, du cercle de Constantine. On craignit pour Milah, et l'on y envoya aussitôt une compagnie du 7e provisoire renforcer la garnison, qui ne se composait que d'une section du 3e Tirailleurs, appartenant à la 4e compagnie du 4e bataillon, section qui se trouvait sous les ordres du lieutenant Mustapha-ben-El-Hadj-Otman. En même temps, le 8e provisoire, commandé par le colonel Louis, prenait, pour se rendre à Sétif, la route du Ferdjiouah par Aïn-Smara et Feldj-Mezaïa.

Mais, pour promptes qu'eussent été ces mesures, les Beni-Messad, les Ouled-Amer-Zapeza, les Beni-Medjalet, les Ouled-Sliman, etc., n'en avaient pas moins déjà pris les armes, et, lorsqu'il arriva sur l'Oued-Redjaz, le colonel Louis y apprit soudain que quatre à cinq cents insurgés s'avançaient

par le col de Feldjoulès, vers la position de Feldj-el-Khémis. Le but de ce mouvement, il n'y avait pas à en douter, était, chez les rebelles, d'envahir les vallées de l'Oued-Eudja et de l'Oued-el-Kébir, pour menacer ensuite ou Milah ou la voie ferrée de Constantine à Philippeville. Changeant alors brusquement de direction, le colonel remonta vers le nord, atteignit l'ennemi, le battit une première fois, le 4 juillet, non loin de Feldj-el-Arba, le rencontra encore le surlendemain sur l'Oued-el-Maïla, au pied du Feldj-el-Khémis, lui livra un sanglant combat qui dura près de cinq heures, puis, le croyant dispersé, reprit la route de Sétif.

Bien que fortement maltraités, les insurgés n'avaient cependant fait que céder devant la nécessité du moment; la colonne était à peine partie, qu'ils se réunissaient de nouveau, se grossissaient de nombreux contingents des tributs du Zouagha, et se ruaient, au nombre d'environ quatre mille, dans la vallée de l'Oued-Eudja, chassant devant eux les populations effrayées. Le 11 juillet, ils arrivaient devant Milah, dont ils croyaient s'emparer sans coup férir, mais dont la petite garnison leur résista victorieusement.

La ville était heureusement assez bien fortifiée; l'enceinte, constituée par de vieux remparts romains, était bien en ruines sur plusieurs points; mais, la population ayant activement secondé nos soldats, les plus importantes de ces brèches avaient été réparées. Le 12, excités par cette résistance à laquelle ils ne s'attendaient pas, les rebelles tentèrent un violent assaut qu'ils virent encore échouer. Repoussés, décimés, ayant subi des pertes considérables, ils se retirèrent à distance, et, renonçant alors à ce genre d'attaque, ne cherchèrent plus qu'à user l'énergie des défenseurs en les harassant au moyen de continuelles alertes de nuit. Ces derniers, qui avaient déjà subi quelques pertes, et que leur petit nombre condamnait à rester en permanence sur les remparts, se trouvèrent, en effet, bientôt exténués par cette veille ininterrompue, et nul doute qu'ils n'eussent fini par succomber, accablés par la fatigue, si on ne fût venu à leur secours.

Mais le danger était trop pressant pour qu'on ne prît pas immédiatement des mesures pour le conjurer. Une colonne fut hâtivement organisée à Constantine et confiée au lieutenant-colonel Vata, du 1er hussards, de passage avec son régiment pour aller à Sétif. Cette colonne comprenait : une compagnie du 3e zouaves, une autre du 3e Tirailleurs (capitaine Sauvage), cent chasseurs d'Afrique à pied et environ quatre cents hommes du 1er régiment de hussards. L'infanterie était sous les ordres du commandant Rapp, du 3e Tirailleurs.

Ces troupes quittèrent Constantine le 12 juillet, à deux heures du soir, pour aller coucher à Aïn-Kerma. Le lendemain, la marche reprit de bonne heure et se poursuivit jusqu'à l'Oued-Kotton, où l'on fit le café. Le pays paraissait tranquille, et l'on savait que ce n'était qu'à partir de ce point qu'on pouvait soudain faire la rencontre de l'ennemi. Mais celui-ci ne se montra nulle part, et, vers onze heures, on atteignit les hauteurs au sud de Milah, sans autres renseignements sur son compte que ceux recueillis pendant la route auprès des indigènes, qui, selon leur habitude, n'avaient pas manqué de les exagérer. D'après eux, le nombre des insurgés qui bloquaient la place

ne s'élevait pas à moins de huit mille. Si la chose était vraie, il y avait fort à craindre que Si-Saâdoun ne fût venu se joindre à Mouley-Chekfa avec les contingents qui assiégeaient Djidjelli, et alors la petite colonne se trouvait bien faible pour faire face à des forces aussi considérables d'autant plus que, presque entièrement composée d'hommes voyant l'Afrique pour la première fois, elle se trouvait très éprouvée par cette difficile étape que la chaleur accablante de juillet avait rendue plus difficile encore.

Rendu perplexe par cette situation, dont il mesurait toute la gravité, le lieutenant-colonel Vata arrêta ses troupes, hésitant entre le parti d'une attaque immédiate et celui d'attendre des renforts. Mais, dans ce dernier cas, qu'allait devenir la garnison? Etait-elle capable de résister? N'était-ce pas déjà trop tard? Et, décidé à agir suivant les besoins plus ou moins pressants de celle-ci, il envoya quelques reconnaissances pour se rendre compte du véritable état de choses. Ces dernières rentrèrent bientôt avec quelques captures, et l'on eut enfin, par des gens du pays, des indications précises sur les insurgés : la vérité était qu'à l'annonce de l'arrivée de la colonne, Mouley-Chekfa s'était retiré vers le nord avec le gros de ses bandes, et qu'il ne restait plus que quelques centaines d'ennemis dans les environs.

A une heure de l'après-midi, le convoi ayant serré et les hommes pris quelque repos, la colonne se remit en mouvement pour descendre vers Milah; le commandant Rapp, avec l'infanterie, se dirigea vers les portes de la ville, la cavalerie se porta vers l'ouest pour envelopper celle-ci et couper la retraite aux rebelles attardés dans les jardins. Ces mouvements s'effectuèrent sans que la garnison donnât signe de vie; enfin, après que nos escadrons eurent parcouru la campagne pour la débarrasser des derniers groupes qui y erraient encore; que le capitaine Sauvage eut fouillé les bois et les jardins avec sa compagnie, et fait fusiller tous les individus pris les armes à la main, on trouva cette dernière saine et sauve, mais épuisée par une veille de trois jours et de trois nuits. Dans la journée du 12, la section du lieutenant Mustapha avait eu un homme tué, le sergent Flacon. Cette section comptait en outre quelques blessés.

Après avoir dégagé Milah, le lieutenant-colonel Vata installa son camp au sud de la ville, et garda cette position pendant deux jours; il alla ensuite s'établir non loin de l'Ouel-el-Kébir, sur la rive droite de l'Oued-Milah, en face des pentes du Zouahra. Les 17, 18 et 19 juillet, des reconnaissances envoyées dans les environs signalèrent de nombreux rassemblements, qui chaque jour se rapprochaient du camp. Chaque nuit celui-ci était attaqué. Il avait été heureusement bien établi, mais le trop grand nombre de chevaux présentait un grand inconvénient et obligeait à une surveillance des plus actives.

La situation politique devenait mauvaise : les rebelles savaient très bien que Constantine était entièrement dégarni, et, comptant voir sa population indigène se soulever, ils redoublaient d'efforts pour que l'insurrection se rapprochât de cette ville et gagnât les tribus voisines de la route de Philippeville; les gens du Zouagha, les Beni-Ider, les Askers, les Beni-Mimoum, les Beni-Khettab, les Ouled-Ali, etc., étaient en pleine rébellion; les Mouïas, ne se

sentant pas protégés, penchaient chaque jour vers la défection; la population de Milah elle-même n'était pas très sûre; bref, il y avait à craindre les plus graves complications, lorsque l'arrivée du général de Lacroix, nommé au commandement de la division, vint tout à coup donner une autre physionomie à la lutte, et ruiner les dernières espérances des insurgés.

Le 19 juillet, alors que les Arabes croyaient nos ressources épuisées, une nouvelle colonne fut organisée à Constantine et placée sous les ordres du lieutenant-colonel Aubry, du régiment. Elle comprenait : une compagnie du 3e zouaves, trois compagnies de Tirailleurs (la 3e du 1er bataillon, la 7e du 2e, et la 7e du 3e) et une section d'artillerie de montagne. Le lendemain, elle rejoignit celle du lieutenant-colonel Vata, et son arrivée permit de renvoyer deux escadrons de hussards. Le 23, elle se grossit de trois compagnies du 3e zouaves, et, le 24, d'une autre compagnie de Tirailleurs : la 5e du 4e bataillon. Ces renforts arrivaient à temps : enhardis par notre inaction forcée, les Kabyles s'étaient considérablement rapprochés du camp, et, dans la nuit du 24 au 25, ils tentèrent sur celui-ci une furieuse attaque qui fut partout repoussée, mais qui eût pu être autrement dangereuse quelques jours auparavant.

A la suite de cet insuccès, Mouley-Chekfa se retira à Zeraïa, afin de rallier de nouveaux contingents du Zouagha inférieur. Pendant ce temps, une deuxième bande de révoltés du cercle de Collo incendiait les forêts de la partie ouest du district, et menaçait Bou-Nouara, où ne se trouvait qu'une compagnie de zouaves. Plus au nord, dans le cercle d'El-Milia, le pays s'était également soulevé à la voix de Mohamed-ben-Fiala. Ce dernier, ayant échoué dans une attaque contre le bordj, s'avançait maintenant sur le territoire des Beni-Tlilen, pour gagner le col d'Elma-el-Abiod et donner la main à Mouley-Chekfa, qui, prévenu, se portait de son côté au confluent de l'Oued-Melati et de l'Oued-el-Kébir. Il fallait à tout prix empêcher cette jonction; si elle s'opérait, Aïn-Kerma, Bizot, le Hamma, toute la ligne ferrée, et même les faubourgs de Constantine pouvaient être menacés. Jamais peut-être le danger ne s'était montré aussi près et aussi immédiat.

Le 27 juillet, le lieutenant-colonel Aubry se mit à la tête de huit compagnies, dont quatre de zouaves et quatre de Tirailleurs, de deux pelotons de hussards et d'une section de montagne, et, laissant la garde du camp au commandant Dubuche, du 3e zouaves, marcha à la rencontre des rebelles.

Partie de Milah, à quatre heures du matin, cette colonne suivit l'Oued-Milah jusqu'à son confluent avec l'Oued-el-Kébir, et passa cette dernière rivière au point dit Kef-Andjibar. A dix heures du matin, elle arrivait à Aïn-Seba, sur la rive droite de l'Oued-Cherchan. Toutes les crêtes de la rive gauche, dans la direction de Bou-Nouara, étaient couvertes de rassemblements. On fit le café; puis l'infanterie fut divisée en deux groupes, et s'élança à l'attaque des positions occupées par l'ennemi, pendant que la cavalerie essayait de les tourner. Ces positions furent successivement enlevées, après un combat qui ne dura pas moins de quatre heures, et, le soir, le camp fut établi à Bou-Nouara, sur la rive droite de l'Oued-Dieb. Grâce à la vigueur

déployée par les Tirailleurs, cette journée décisive ne coûtait que quelques blessés au régiment.

Cette démonstration eut tout le succès qu'on en attendait : les insurgés se virent rejetés vers le Zouagha; les abords de Philippeville et le territoire de Jemmapes furent sauvés de la dévastation dont ils étaient menacés; les Mouïas n'abandonnèrent pas notre cause, et Constantine fut définitivement à l'abri d'un coup de main.

Après un jour de repos à Bou-Nouara, le 29, la colonne se rendit à Souk-el-Ami, au pied du Messid-ben-Aïssa, dans une excellente position lui permettant d'observer tous les mouvements de l'ennemi, tout en couvrant Milah, qui, la nuit précédente, avait été vainement attaqué. Le soir, au moment où les troupes établissaient leur bivouac, elles furent assez vivement inquiétées par des Kabyles embusqués dans les rochers. Mais la 3e compagnie du 1er bataillon ayant, avec un merveilleux entrain, escaladé les pentes abruptes de la montagne, les rebelles se virent bientôt chassés de ce refuge, où ils n'essayèrent pas de revenir. Cependant le lendemain, pendant que le goum et deux compagnies d'infanterie effectuaient une reconnaissance, sous les ordres du capitaine Villot, du bureau arabe, la face sud du camp fut vigoureusement attaquée. Deux compagnies de Tirailleurs (la 7e du 3e bataillon et la 4e du 4) prirent aussitôt les armes, sortirent du camp et, brillamment entraînées par leurs officiers, culbutèrent partout l'ennemi, qui fut poursuivi juqu'à l'Oued-el-Kébir. Les pertes de ce dernier furent considérables; celles des Tirailleurs s'élevaient à trois hommes blessés.

Le 31 juillet, par suite de l'arrivée à Milah du 8e provisoire, les compagnies de zouaves et de Tirailleurs laissées dans ce poste rejoignirent la colonne Aubry. Le régiment se trouva alors représenté dans celle-ci par cinq compagnies, savoir : la 3e du 1er bataillon, la 7e du 2e, la 7e du 3e, et enfin les 4e et 5e du 4e bataillon. Ce détachement formait un bataillon de marche sous les ordres du commandant Rapp.

Malgré ces succès, la situation restait encore fort difficile. Résolu d'en finir rapidement, le général de Lacroix décida qu'il prendrait lui-même la direction des opérations dans cette partie de la province, et, le 2 août, il se rendit à Milah, où il appela immédiatement la colonne Flogny (ancienne colonne Louis), qui opérait alors sur la droite du général Saussier. Celle-ci l'ayant rejoint le 4, il se dirigea le même jour sur Sidi-Mérouan, ne laissant à Milah qu'une faible garnison, avec le capitaine Fargue, du régiment, comme commandant supérieur.

A Sidi-Mérouan se trouvait déjà le lieutenant-colonel Aubry; le général réunit les deux colonnes, en forma une seule brigade expéditionnaire, et se prépara à parcourir toute la Kabylie orientale, pour faire disparaître les derniers symptômes de résistance.

Avec la colonne Flogny était arrivée une nouvelle compagnie du 3e Tirailleurs (la 1re du 2e bataillon : capitaine Giraud) et une autre du 1er Tirailleurs. Ces deux compagnies formaient, pour le moment, un détachement à part, sous les ordres du commandant Crouzet.

Le 6, ce détachement et la colonne du lieutenant-colonel Aubry eurent

pour mission de razzer les silos autour du camp. Le commandant Crouzet devait exécuter cette opération à l'ouest, le lieutenant-colonel Aubry à l'est. A six heures du soir, tout était terminé. Le lendemain, trois compagnies de zouaves, deux de Tirailleurs et trois pelotons de hussards firent une nouvelle sortie, sous les ordres du commandant Rapp, et brûlèrent les plus importants des villages des Ouled-Yahia. Le soir, cette petite troupe campa à Moul-Abbès, où elle fut rejointe, le 8, par le lieutenant-colonel Aubry, avec le restant de sa colonne.

Le 9, la brigade entière se porta en avant. L'objectif était Feldj-Beïnem. Formant la droite, le lieutenant-colonel Aubry se mit en route à cinq heures du matin, se dirigeant, par Dar-el-Hamera, sur Beyloul, où il devait rejoindre le général de division, qui marchait au centre. A gauche, venaient la colonne Flogny et le détachement Crouzet.

A peine nos troupes eurent-elles quitté leurs bivouacs, que les Kabyles se montrèrent sur la droite et essayèrent d'inquiéter la colonne Aubry. Mais celle-ci les maintint à distance jusqu'à ce qu'elle eût effectué sa jonction avec celle du général. A ce moment, le colonel envoya une compagnie de zouaves et une autre de Tirailleurs attaquer les rebelles, qui se retirèrent précipitamment. Pendant ce temps, la compagnie Giraud prenait part, sur la gauche, à une poursuite acharnée qui eut pour effet de précipiter la retraite de l'ennemi vers le versant nord du Djebel-Djema. Cette compagnie fit éprouver des pertes considérables aux Kabyles, et eut elle-même un homme blessé.

Le lendemain, il y eut repos. Les Tirailleurs algériens, constituant maintenant un groupe de sept compagnies, dont une du 1er régiment et six du 3e, furent organisés en deux bataillons, sous les ordres immédiats des commandants Crouzet et Rapp, et le commandement supérieur du lieutenant-colonel Aubry.

Le 11, quatre compagnies du régiment (1re et 7e du 2e bataillon, 7e du 3e, et 4e du 4e) et deux du 7e provisoire quittèrent le camp à quatre heures du matin pour aller, sous les ordres du lieutenant-colonel Aubry, brûler les villages et détruire les récoltes des Ouled-Rechia. Guidée par le capitaine Sergent, du bureau arabe, cette petite colonne se dirigea vers le rocher de Settara, au pied duquel elle eut, dans la vallée de l'Oued-Ouedia, un assez vif engagement qui lui coûta neuf hommes blessés, dont sept appartenant aux Tirailleurs. A midi, ces troupes rentraient au camp.

Le 12, le colonel Flogny pénétra dans le Zouagha supérieur. Les compagnies du régiment qui n'avaient pas marché la veille, c'est-à-dire la 3e du 1er bataillon et la 5e du 4e, se joignirent à sa colonne pour cette démonstration.

Ces diverses opérations n'ayant pu déterminer les Rechia à faire leur soumission, le 14, toutes les troupes se portèrent sur le territoire de cette tribu. La colonne, formant deux groupes, se dirigea, en passant au pied du rocher de Settara, sur l'Oued-Ouedia, dont la vallée, assez encaissée, était encore parcourue par de nombreux contingents qui s'y croyaient en sûreté. L'attaque se prononça depuis le gué de Bouchekem jusqu'au pied oriental du Kef-Sidi-Maarouf; tous les gourbis et villages de la rive droite furent brûlés ou détruits. Passant ensuite la rivière, deux compagnies de Tirailleurs, celle

du 1er régiment et la 3e du 1er bataillon (lieutenant Hamel), joignirent les groupes en fuite sur la rive gauche, les poursuivirent jusqu'au sommet du Bou-Thouïl et leur firent subir des pertes sérieuses. A dix heures, l'action, qui avait été assez vive au début, était terminée, et la colonne se mettait en retraite, inquiétée seulement par quelques fanatiques qui tiraillèrent sur l'arrière-garde jusqu'au col de Settara. Les bataillons du régiment rentraient avec deux hommes blessés.

Le lendemain 15, le camp fut porté à Feldj-el-Arba; le 17, à El-Arroussa, et, le 20, à Mharcka. Partout maintenant la résistance était tombée. Ce même jour, Mohamed-ben-Fiala, se voyant abandonné de tous les siens, vint faire sa soumission au général. Le 22, on arriva à El-Milia; le 24, on se dirigea sur le territoire des Mechat. Au moment de la grand'halte, le lieutenant-colonel Aubry reçut l'ordre d'aller, avec le goum et les Tirailleurs, brûler les villages de cette tribu, qui s'était toujours signalée par son hostilité à notre égard. Cette opération réussit pleinement; seulement il était dix heures du soir lorsque les Tirailleurs rejoignirent les autres troupes à Heilmann-di-Tarset, où le bivouac avait été installé.

Le 26, la colonne arriva à Souk-el-Khamis. Là elle s'affaiblit, le 28, de toutes les troupes sous les ordres du colonel Flogny, qui furent dirigées sur Batna. Le 31, on campa à Bou-Adjoul; le 1er septembre, à Sidi-Ouerta; le 2, à Kef-Kolba; le 3, à Chekfa; le 7, à Dar-el-Guidjali, sur les deux rives de l'Oued-Mencha. Le 8, on s'arrêta sur l'Oued-Kisser, à un kilomètre de son embouchure et à vingt-trois seulement de Djidjelli. Les deux compagnies qui avaient concouru à la défense de cette place (5e et 6e du 2e bataillon) vinrent, ce même jour, se joindre au détachement du lieutenant-colonel Aubry, qui comprit alors huit compagnies du 3e Tirailleurs.

Le 11 septembre, eut lieu une brillante razzia. Les troupes se trouvant campées à Dar-el-Oued, on forma une colonne légère dont firent partie trois cents Tirailleurs, et dont le commandement fut donné au colonel Ritter. Cette colonne se dirigea sur le territoire des Beni-Marmi, atteignit la population en fuite, et rentra à deux heures et demie avec quelques otages et de nombreux troupeaux.

Le 13, la colonne atteignit Ziama. Elle avait parcouru, dans sa partie la plus difficile, toute la Kabylie orientale, et laissait derrière elle un pays entièrement soumis. Pour achever cette œuvre de pacification, que les mesures énergiques prises par le général avaient sensiblement précipitée, il lui restait maintenant à contourner les Babors pour descendre vers Sétif, et de là se diriger au travers de la région montagneuse du Hodna, sur le massif des Maâdhid et celui du Bou-Thaleb, où nous avons vu que s'étaient réfugiés les principaux chefs de l'insurrection.

Ce mouvement commença le 16. Ce jour-là, le bivouac fut établi à El-Mekhagel; le 17, à Afsa; le 21, à Khenag-el-Hadj, au pied des Babors; le 25, à Gueslaoual; le 26, à Aïn-Kebira; le 29, sur l'Oued-Dehib, et enfin, le 30, à Saint-Arnaud, où sept compagnies du régiment, sous les ordres du commandant Ferrandi, attendaient la colonne au passage; c'étaient les 2e et 5e du 1er bataillon, les 1re et 2e du 3e et les 1re, 2e et 6e du 4e.

Il ne restait plus, avons-nous dit, qu'à réduire quelques tribus du Hodna pour que l'ordre fût partout rétabli. C'est en vue de ce résultat final que le général de Lacroix, en même temps qu'il se portait lui-même au centre du pays dissident, ordonna la marche concentrique des colonnes Bonvalet, Thibaudin, Flogny et Saussier, marche dont nous avons déjà eu à parler, et dont il ne nous reste à voir que ce qui intéresse la colonne de Kabylie.

Le départ de Saint-Arnaud eut lieu le 3 octobre. Le soir, on campa à Guidjel; le lendemain, à Melloul; le 5, à Ras-el-Aïn; le 6, à Aïn-Rummel, au pied du Bou-Thaleb. Le 7 au matin, l'infanterie laissa ses sacs sur les mulets et pénétra dans la montagne par deux côtés à la fois : à droite, le lieutenant-colonel Aubry avec les Tirailleurs (moins deux compagnies) et une pièce d'artillerie; à gauche, le général avec les autres bataillons. Partie avant le jour, la colonne de droite vint déboucher au fond du ravin où coule l'Oued-Arras, et là se heurta à une assez vive résistance tentée par les insurgés, qui occupaient les hauteurs de la rive gauche. Envoyée pour déloger l'ennemi, la compagnie du lieutenant Clerc gravit ces hauteurs au pas de course, en chassa les rebelles, qu'elle poursuivit longtemps de son feu, pendant que l'artillerie et deux autres compagnies, passant sur la rive droite, prenaient position et achevaient la déroute de ces derniers, qui s'enfuirent définitivement en nous abandonnant leurs troupeaux. A gauche, les dissidents tentèrent bien aussi à diverses reprises d'arrêter la colonne du général, qui suivait la route directe du Bou-Thaleb; mais la 5e compagnie du 4e bataillon (capitaine Wissant) força le passage et dispersa rapidement les fuyards. A neuf heures, la montagne était franchie, et la colonne s'établissait sur l'Oued-Arras. Nos pertes s'élevaient à trois Tirailleurs blessés.

Le 11 octobre, eut encore lieu une importante razzia qui conduisit nos troupes à la merdja du Djebel-Afghan, au sud de la maison forestière. Le 13, le camp fut porté à Tafsert. Le 15, on atteignit Aïn-Adoula, où, le lendemain, Ahmed-bey vint se rendre au général. Le 25, on bivouaqua à Sidi-Abdallah; le 27, à Selmou, et, le 29, à M'Sila, où se trouvait la colonne Saussier, déjà en voie de dissolution.

On resta à M'Sila jusqu'au 3 novembre. N'y laissant alors que le capitaine Fargue avec une faible garnison, le général se dirigea sur Bou-Saâda. Le 5, une colonne légère, composée de toute la cavalerie, des goums du commandant Rose et du capitaine Beaumont, et de deux cents Tirailleurs montés à dos de mulet, alla, sous les ordres du lieutenant-colonel Aubry, razzer les Madhi, qui n'avaient point encore fait leur demande de soumission. Cette tribu fut complètement cernée, et tous ses troupeaux tombèrent en notre pouvoir.

Le 17, la marche reprit; mais, au lieu de suivre la route du chott, le général appuya à l'ouest pour passer par Chellal, Aïn-Chemara, Aïn-Kerman, Oglet-el-Beïda, Temsa et Aïn-Seba. Le 18, on arriva à Bou-Saâda, où l'on resta jusqu'au 22. Ce jour-là, on alla camper à Aïn-Roumana, qu'on quitta le 22 pour se porter à Defta. De Defta, on se rendit à Mouchemal, et de là sur l'Oued-Melah, d'où une colonne légère, comprenant cinquante cavaliers et cent Tirailleurs choisis parmi les meilleurs marcheurs, alla, sous les ordres du commandant Rose, razzer les Ouled-Rahma. Le 28, pendant que le gros

des troupes se dirigeait sur l'Oued-Mouilia, une autre colonne légère, encore sous les ordres du commandant Rose, et dans laquelle se trouvaient deux compagnies de Tirailleurs (5e et 6e du 2e bataillon), deux autres du 8e provisoire et un escadron de cavalerie, en était détachée pour opérer isolément pendant quelques jours.

Le 1er décembre, la colonne de Lacroix arrivait sur l'Oued-Tomda. Le soir du même jour, le lieutenant-colonel Masson, chef d'état-major, se mettait à la tête de la cavalerie, de trois cents Tirailleurs montés à dos de mulet, et partait à la recherche des Ouled-Zakhri. Après avoir marché toute la nuit, ce détachement rentra au camp sans avoir rien vu.

Le 3, on quitta l'Oued-Tomda pour aller coucher à El-Bar. Le 4, on arriva à El-Amri; le 6, à Zaatcha; le 7, à Aïn-Oumanah, et, le 8, à Biskra. Là quelques jours de repos furent nécessaires pour tout préparer pour une expédition dans l'extrême sud de la province. Enfin, le 14, on se mit en route pour Tuggurt, où l'on arriva le 27, après être passé par Zebaret-en-Noua, Taïr-Tafsou, Chegga, Sétil, Coudiat-el-D'hor, Merayer, Sidi-Khetil, Tinedla, Ourlana, Tamerza, Sidi-Rached et R'hamra.

A Tuggurt s'étaient déroulés de graves événements : la garnison, fournie tout entière par le régiment, y avait été massacrée. La ville, après avoir trempé dans ce complot, avait ouvertement résisté à notre caïd, Ali-bey, et ce n'était que depuis un mois et demi environ qu'elle était rentrée dans l'obéissance, à la suite de l'intervention d'Ahmed-bou-Lakras-ben-Ganah, nommé caïd à la place d'Ali-bey destitué.

Dès son arrivée, le général de Lacroix fit procéder à une rigoureuse enquête qui devait bientôt amener l'arrestation des principaux coupables, et faire connaître enfin tous les détails de ce drame sanglant, l'un des plus franchement barbares que nous offre l'histoire des insurrections algériennes, et certainement le plus émouvant qui soit dans le passé du 3e Tirailleurs.

CHAPITRE IV

Massacre de la garnison de Tuggurt (13, 14 et 15 mai 1871).

Au début de l'insurrection, la garnison de Tuggurt était sous les ordres du lieutenant indigène Amou-ben-Mousseli, vieil officier sur l'énergie et le dévouement duquel on pouvait entièrement compter. Elle se composait de deux sergents, de deux caporaux et de soixante-trois Tirailleurs, prélevés sur toutes les compagnies du régiment. Il ne s'y trouvait qu'un seul Français, le sergent Basile.

A cette époque le sud de la province de Constantine, sans rester complètement étranger à ce qui se passait dans le nord, n'était cependant point encore en état de rébellion : l'agitation, au lieu de s'y manifester ouvertement contre nous, s'y traduisait plutôt en une profonde anarchie dont la conséquence était le réveil des vieilles haines de tribu à tribu, et de la rivalité de certaines grandes familles, les unes encore puissantes, les autres déchues et cherchant à refaire leur fortune. De partout on y voyait accourir des intrigants prêts à profiter de ces divisions pour se rendre tout-puissants : tels étaient Naceur-ben-Chora, ancien agha des Larbâa de Laghouat, et Mahi-el-Din, fils de l'ex-émir Abd-el-Kader. C'était en quelque sorte chez les indigènes une vaste guerre civile qui se préparait, en vue du partage de notre succession, considérée comme ouverte par tous les partis.

Les choses en étaient là, lorsque, vers la fin du mois de mars, on apprit tout à coup la prise d'Ouargla par un prétendu chérif du nom de Bou-Choucha (le chevelu). Ce nouvel aventurier, originaire de la province d'Oran, s'appelait en réalité Mohamed-ben-Toumi-ben-Brahim; depuis longtemps célèbre parmi les populations de l'extrême sud par ses nombreuses tentatives de rébellion, ses jongleries religieuses et quelques hardis coups de main, tels que le sac d'El-Goléah et celui de Metlili, dévoré d'ambition, ennemi implacable de Si-Ali-bey-ben-Ferath, notre caïd de l'Oued-R'rir, du Souf et d'Ouargla, il s'était

mis à la tête de quatre-vingts *mehara*[1], montés par une fraction des Chambâa insoumis, avait marché contre Ngoussa, oasis de la banlieue d'Ouargla, s'en était rendu maître en intimidant les habitants appartenant aux Mekhadma, tribu encore attachée à Ali-bey, puis, ne doutant plus du succès de son entreprise, s'était porté contre la ville même d'Ouargla, dont il s'était emparé après un sanglant combat.

Au courant des desseins et des menées de Bou-Choucha, Ali-bey eût parfaitement pu s'opposer à leur exécution s'il les eût d'abord pris au sérieux; mais, ne voulant pas croire à l'influence du chérif, il s'était contenté d'envoyer à Ouargla le cheik Hamou-Moussa, pensant que la présence de ce représentant de son autorité suffirait à lui ramener les habitants. Mais Hamou-Moussa fut surpris par Bou-Choucha, jeté en prison et mis dans l'impossibilité d'accomplir sa mission.

Ne pouvant plus douter du danger qui le menaçait, Ali-bey voulut alors recourir à des mesures énergiques et punir les Mekhadma, qu'il accusait de ne s'être pas suffisamment défendus. Mais cette résolution tardive ne fit qu'aggraver la situation : impitoyablement razzés, les Mekhadma épousèrent définitivement la cause du chérif, et celui-ci, sûr désormais du concours dévoué de gens dont le mobile était la vengeance, n'hésita pas à se mettre en campagne contre Ali-bey lui-même et à marcher sur l'Oued-R'rir. Il s'avança jusqu'à Mégarin, y surprit la tribu des Saïd-Ould-Ahmor, la défit complètement, fit subir le même sort à Ali-bey, qui était sorti de Tuggurt pour la protéger, puis, chargé de butin, reprit le chemin d'Ouargla.

A la suite de ce succès, le prestige du chérif n'eut plus aucune borne : toutes les tribus nomades de l'Oued-R'rir et d'Ouargla sollicitèrent secrètement son appui. Quant à Ali-bey, sentant le pouvoir lui échapper, ne se croyant plus en sûreté dans Tuggurt, dont les habitants lui étaient ouvertement hostiles, il abandonna cette ville pour aller placer ses biens et sa famille sous la protection des populations du Souf, en les enfermant dans la petite place de Guemar. Là il reçut l'ordre de se rendre à Biskra, auprès du lieutenant-colonel Adeler, qui venait d'y arriver avec une colonne, et le pays, restant dès lors livré à lui-même, se trouva, pour ainsi dire, à la merci de Bou-Choucha.

Le chérif n'était pas homme à laisser passer une aussi belle occasion de satisfaire sa double haine contre la France et contre Ali-bey; il quitta de nouveau Ouargla, se dirigea vers le Souf en se faisant précéder par des proclamations pacifiques, se présenta devant Guemar, tomba inopinément sur cette ville, qui l'attendait sans défiance, la pilla, la saccagea, y mit tout à feu et à sang, mais sans parvenir cependant à s'emparer de la famille d'Ali-bey, que Si-Mohamed-Serir, frère du marabout de Temacin, avait prise sous sa protection dans la zaouïa. Ayant échoué dans une attaque contre celle-ci, Bou-Choucha se contenta alors d'exiger une forte contribution de guerre des autres villes du Souf, et se retira à Mouïat-el-Caïd, où ses bandes se grossirent rapidement de gens de toute provenance que l'appât du pillage attirait de tous

[1] Chameaux de course.

côtés; Ali-bey, qui à l'annonce du danger que couraient les siens avait en toute hâte quitté Biskra pour se porter à leur secours, n'osa pas l'y attaquer et rentra à Biskra avec ses femmes et ses enfants, laissant de nouveau le champ libre aux insurgés.

Devenu ainsi le seul chef réel du pays, Bou-Choucha se dirigea sur Temacin dans le but de se venger sur le marabout Si-Mohamed-el-Aïd de l'échec qu'il avait subi devant la zaouïa de Guemar. Mais, pour détourner l'orage, Si-Mohamed-el-Aïd fit répandre la fausse nouvelle que le *maghzen*[1] d'Ali-bey était sorti de Tuggurt pour aller surprendre Ouargla, et Bou-Choucha, changeant brusquement d'objectif, marcha directement sur Tuggurt, persuadé qu'en menaçant cette ville le maghzen ne manquerait pas d'y rentrer.

Les habitants de Tuggurt étaient alors complètement divisés; les uns, — et c'était le petit nombre, — étaient restés fidèles à Ali-bey; d'autres penchaient, au contraire, vers les Ben-Ganah; enfin la masse et la faction religieuse étaient pour le chérif. Dès qu'on apprit l'approche de celui-ci, des réunions publiques eurent lieu chez les Medjarias[2], et l'on y discuta longuement la conduite à tenir. Mais, devant les faux renseignements semés à dessein pour faire croire au succès de l'insurrection dans le nord de la province, nos rares partisans se confondirent bientôt avec nos ennemis. « Les Français ont disparu, se répétait-on; ils ont été anéantis par les Allemands; Mokrani est entré dans Bordj-bou-Arréridj et parcourt le Tell en vainqueur; Bou-Saâda et Tebessa sont bloqués; les routes de l'Oued-R'ir sont coupées; nous ne pouvons nous défendre seuls contre le chérif, qui est tout-puissant. » Sur ces entrefaites, étant arrivée une lettre du Souf racontant, en l'exagérant, ce qui s'était passé à Guemar, l'effroi acheva ce que n'avaient pu faire les insinuations du parti hostile, et de ce jour il fut certain qu'au dernier moment la ville ferait défection.

Se voyant ainsi réduit aux seules ressources de ses Tirailleurs, le lieutenant Amou-ben-Mousseli ne songea plus qu'à se préparer à une énergique résistance; malheureusement il allait le faire en s'inspirant des conseils de quelques personnages influents sur lesquels il croyait pouvoir compter, et qui n'avaient cherché à capter sa confiance que pour mieux le tromper. Ces traîtres étaient le taleb Ahmed-ben-Ali-Trablessi, Bou-Chemal, cheik de Nezla, et son frère Goubbi-ben-Mohamed.

Mais disons quelques mots des conditions dans lesquelles la lutte allait s'engager.

Assise au pied d'un mamelon la dominant de très près à l'ouest et touchant, au nord, à l'est et au sud, à une immense plaine sablonneuse découpée au sud-est par un massif de palmiers, la petite ville de Tuggurt était alors défendue par une enceinte continue ayant environ douze cents mètres de développement et une hauteur moyenne de quatre mètres cinquante. Tous les

[1] Cavaliers au service de l'autorité indigène.

[2] Les Medjarias sont d'anciens juifs convertis à l'islamisme. Ils se signalent par leur fanatisme, et dans cette circonstance ils se montrèrent nos plus implacables ennemis. Leur nombre leur donnait à Tuggurt une certaine autorité.

trente mètres, cette muraille circulaire présentait des tours en saillie destinées au flanquement. Au sud, se trouvait la casbah, construction modifiée par le génie militaire et affectant la forme d'un fortin carré avec courtines et bastions. Enceinte et casbah étaient entourées (cette dernière seulement du côté de la campagne) d'un fossé large et profond pouvant être facilement rempli au moyen de trois puits artésiens. On traversait ce fossé sur quatre étroites chaussées en terre permettant d'arriver à quatre portes, dont une donnant directement accès dans la casbah.

La ville proprement dite représentait trois zones concentriques, séparées par trois rues principales, sur lesquelles venaient déboucher des ruelles percées dans le sens des rayons. Au centre, était située la mosquée, que surmontait une tour élevée. Près de la casbah, les maisons avaient été démolies sur un assez grand espace, afin de ménager une esplanade qui permît de se défendre contre la population elle-même; seul, à l'est, un pâté assez considérable, constituant la demeure du khalifa d'Ali-bey, avait été respecté et permettait, au moyen de ses terrasses, d'avoir vue dans l'intérieur de la caserne. En dehors de l'enceinte, non loin de la ville, au nord-est et au sud, s'étendaient deux grands groupes de maisons formant ensemble le village de Nezla; plus au nord était Tabesbest; et enfin, à environ deux kilomètres à l'est, une autre petite localité, El-Guenatar.

Du moment qu'il n'y avait plus à compter sur la résistance des habitants, la défense se trouvait nécessairement localisée dans la casbah. Là s'étaient retirés les Douaouda [1], parents d'Ali-bey, occupant pour la plupart d'importantes fonctions auprès de ce dernier; au nombre de six, ils comptaient parmi eux Si-Mustapha, khalifa de Tuggurt, et Si-Naaman, khalifa d'Ouargla; tous nous étaient sincèrement dévoués, et ils eussent pu nous rendre de grands services, si, par suite d'une déplorable méprise habilement provoquée par Ahmed-ben-Ali-Trablessi, le lieutenant Mousseli n'eût nourri une incompréhensible défiance à leur égard. On représentait à cet officier toute la famille d'Ali-bey faisant cause commune avec Bou-Choucha, et ne dissimulant ses intentions que pour mieux favoriser les projets du chérif. Une fois persuadé de cette prétendue trahison, M. Mousseli se priva non seulement du concours de ces auxiliaires naturels, mais encore les fit surveiller par ses Tirailleurs, ainsi qu'une trentaine de cavaliers soldés du maghzen du caïd.

Une autre duperie non moins grave, dont allait encore être victime le trop crédule lieutenant, ne devait pas avoir de moins funestes conséquences. Nous avons dit que la casbah était dominée à l'est par la maison du khalifa. Le 12 mai, le chérif n'étant plus qu'à une journée de marche, M. Mousseli voulut faire démolir cette construction; mais le cheik Bou-Chemal vint le trouver et lui promit de s'y enfermer avec quatre cents hommes de Nezla, et de s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité. Il y passa effectivement la nuit avec son monde; mais ce n'était là qu'une feinte destinée à dissimuler ses sourdes menées : le lendemain, au moment où les éclaireurs de Bou-Choucha arri-

[1] Du nom de leur tribu. Les Douaouda descendent d'une branche célèbre dont Mahomet et sa famille faisaient partie.

vaient en vue de la place, il l'abandonnait précipitamment et se retirait dans la casbah avec ses deux fils, pendant que son frère Goubbi allait au-devant du chérif. M. Mousseli tenta alors de faire incendier cette maison par un Européen, le nommé Jonge, qui s'était réfugié auprès de lui avec sa femme; mais tous les efforts de ce dernier n'aboutirent qu'à la destruction d'une partie du mur faisant face à la caserne.

Il était environ six heures du matin lorsque, le 13, les premières bandes du chérif firent leur apparition du côté d'El-Guenatar. En route, Bou-Choucha avait reçu une lettre de quelques notables de la ville, qui, pour gagner ses faveurs, le prévenaient des dispositions favorables de la population. S'autorisant de cela pour dire qu'il était appelé par celle-ci, il le prit aussitôt en maître absolu et écrivit à M. Mousseli, ainsi qu'aux cheiks et aux Douaouda, pour les inviter à faire leur soumission. « Rends-toi, livre-moi la casbah, disait-il au lieutenant Mousseli, et je te ferai une situation plus avantageuse que celle que te font les Français. » Une vive fusillade, qui accueillit ses cavaliers dès qu'ils débouchèrent à quinze cents mètres de la caserne, fut la seule réponse que reçut cette orgueilleuse sommation. Comprenant alors que ni menaces ni promesses ne réussiraient à ébranler la fidélité des Tirailleurs et de leur chef, le chérif résolut de recourir à la ruse; et, renonçant pour le moment à toute tentative contre la caserne, il se retira vers Bab-Aïssa, où les habitants de Tuggurt, de Nezla et de Tabesbest, qui étaient sortis en armes pour se rendre au-devant de lui, lui portèrent la diffa. Là il était protégé des vues et des feux de la place par la ligne de dunes qui entoure Tuggurt à l'ouest.

A la casbah, la journée se passa en préparatifs de défense et en allées et venues de gens de la ville familiers de M. Mousseli. Ahmed-ben-Ali-Trablessi y vint aussi, sous le prétexte d'emmener son frère et ses femmes, mais en réalité pour se rendre compte de l'esprit de la garnison et sonder les dispositions du lieutenant Mousseli. Il s'efforça de démontrer à ce dernier qu'il n'était pas assez fort pour résister aux quatre mille hommes de Bou-Choucha, l'engagea avec une nouvelle insistance à ne pas se servir des Douaouda, et enfin essaya de lui insinuer que le chérif n'avait aucune animosité contre lui et ses soldats, et qu'il exigeait seulement la remise des khalifas de Tuggurt et d'Ouargla. M. Mousseli refusa énergiquement d'écouter ces propositions et jura de se défendre jusqu'à la mort; toutefois, exagérant de plus en plus sa défiance à l'égard des parents d'Ali-bey, il donna l'ordre de les désarmer et de les incarcérer. La même mesure ayant été prise envers les cavaliers du maghzen, les Tirailleurs restèrent dès lors les seuls défenseurs de la caserne. Pendant ce temps, Bou-Choucha s'était rapproché de la ville, dont il avait fait enlever les portes par les habitants, et avait établi son camp à Ba-Allouch, du côté opposé à la casbah.

La nuit s'écoula sans incident.

Le lendemain 14, le chérif, conduit par la population, entra dans Tuggurt par la porte El-K'roura, et donna immédiatement l'ordre d'attaquer la caserne. Il rassembla ses bandes à la mosquée; puis, exactement renseigné sur le fort et le faible de la position, il fit percer les murs des maisons et parvint ainsi, sans danger, jusqu'à celle du khalifa, dont il fit occuper les terrasses

par ses meilleurs tireurs. Bientôt de ce point et des minarets environnants un feu plongeant éclata sur les défenseurs de la casbah. Les Tirailleurs ripostèrent vigoureusement; mais, pris d'écharpe et de revers par les coups partant de la demeure du khalifa, ils durent complètement abandonner la face est, dont les insurgés essayèrent vainement d'incendier la poterne. Ceux-ci avaient ramassé toute la laine qu'ils avaient pu trouver, et, l'ayant mélangée à de la terre mouillée, en avaient rempli des sacs à l'abri desquels ils cheminaient pour s'avancer vers le pied du mur. Déjà de nombreux créneaux, rendus indéfendables par le tir d'enfilade, étaient embouchés par des fanatiques qui s'y faisaient bravement tuer. Le nombre des assaillants grossissait toujours; les habitants de la ville et ceux de Nezla étaient venus se joindre aux gens du chérif, et nos soldats se battaient maintenant un contre cent. Ceux qui se montraient les plus acharnés de nos ennemis étaient les anciens administrés d'Ali-bey, particulièrement les Medjarias, les Mekhadma, les Rouara et les Chambâa d'Ouargla. C'est que les uns et les autres avaient tout intérêt à voir périr la garnison pour qu'il ne restât aucun témoin de leur trahison.

Malgré l'énorme disproportion dans laquelle il se soutenait, le combat dura jusqu'au soir. Vers six heures, la situation était celle-ci : l'ennemi était maître de tous les abords de la casbah, et se disposait à commencer la démolition du mur pour faire brèche et donner l'assaut; les assiégés avaient une quinzaine d'hommes tués ou blessés, et, se trouvant complètement dominés, en étaient réduits à ne défendre qu'une faible partie de l'enceinte. Le sergent français Basile, qui eût pu seconder intelligemment le commandant du détachement, avait été mortellement frappé; presque tous les vieux Tirailleurs étaient hors de combat; il ne restait plus que de jeunes soldats voyant le feu pour la première fois.

Redoutant de voir la lutte continuer dans ces conditions, persuadé, d'ailleurs, que ce que voulait Bou-Choucha c'était surtout de l'argent et du butin, M. Moussoli se décida à parlementer; il fit venir Bou-Chemal et lui prescrivit de se rendre auprès du chérif pour lui demander la somme qu'il exigeait pour se retirer. A ce moment, Bou-Chemal appela son frère Goubbi-ben-Mohamed, qui se trouvait dans les rangs des insurgés, et le feu cessa. L'officier remit à Bou-Chemal une lettre pour le chérif et le fit sortir accompagné du caïd de Temacin, qui la veille lui avait apporté la sommation de Bou-Choucha; mais une décharge, partie de la maison du khalifa, obligea les deux parlementaires à rentrer dans la caserne. Bou-Chemal ayant alors interpellé les insurgés sur cette trahison, son frère lui répondit qu'il n'avait rien à craindre, et il se rendit, mais seul cette fois, auprès du chérif.

Le silence s'était maintenant fait dans chaque camp, et des deux côtés on se contentait de s'observer. Assez inquiet sur le résultat de la négociation dont il avait chargé Bou-Chemal, M. Moussoli attendait avec anxiété le retour du cheik. Enfin celui-ci arriva dans la soirée, accompagné d'un autre transfuge qui avait toujours protesté de son attachement à la France, le nommé Ahmed-ben-Sliman; il apportait la réponse du chérif. Ce dernier exigeait la livraison des parents d'Ali-bey et la remise des armes de la garnison. « La résistance est impossible, ajoutait-il; rends-toi, tu auras l'aman. » Indigné

qu'on osât lui faire une pareille proposition, M. Mousseli se refusa d'abord à répondre au chérif; mais, sur les instances de Bou-Chemal, il revint sur cette décision et prit le parti d'offrir à Bou-Choucha d'évacuer purement et simplement la casbah, à la condition que celui-ci le laisserait s'en aller librement. « Il m'est impossible, lui disait-il, de faire ce que tu me demandes. Il faut, au contraire, que tu t'éloignes et que tu te rendes à Temacin. Alors j'évacuerai la caserne avec ma troupe, et je me retirerai sur Biskra. »

Bou-Chemal fut encore chargé de porter cette deuxième lettre. Il sortit de nouveau avec Ahmed-ben-Sliman; mais, à peine eut-il quitté la caserne, que le feu reprit du côté des assiégeants pour continuer, avec des intermittences, pendant le restant de la nuit. M. Mousseli eut alors un vague soupçon de trahison, sans cesser cependant de compter sur le retour de Bou-Chemal, qui s'était fait fort de réussir dans sa mission. Mais le jour parut sans qu'on eût reçu la moindre nouvelle du dehors; seule une lettre jetée par-dessus le mur de la caserne par quelque affidé de Bou-Choucha, par Bou-Chemal peut-être, semblait laisser entendre au malheureux officier que sa dernière proposition était acceptée. M. Mousseli s'abandonna d'autant plus volontiers à cette illusion, que pour le moment les insurgés paraissaient avoir complètement renoncé à l'attaque de la casbah. Prenant alors résolument son parti, il réunit tous ceux de ses hommes qui étaient en état de marcher, leur fit distribuer quatre-vingt-dix cartouches, quatre jours de vivres, et leur annonça que le chérif leur permettait de se retirer vers le nord. Le caporal Ahmed-ben-Dreis, moins confiant dans la générosité du chérif, flaira un piège et essaya de combattre cette résolution; mais le lieutenant Mousseli n'en persista pas moins dans son projet, soit qu'il fût réellement convaincu que Bou-Choucha ne s'opposerait pas à ce mouvement, soit qu'il comptât, une fois en rase campagne, échapper plus facilement à l'étreinte de ses ennemis.

Il était sept heures du matin. Mousseli, à la tête de son détachement ne comprenant plus que cinquante et un hommes, sortit de la caserne par la porte principale. L'Européen Jonge et sa femme suivaient. Après avoir fait une décharge pour s'ouvrir la voie, les Tirailleurs franchirent le fossé d'enceinte, contournèrent les dunes et se dirigèrent à la course vers le nord. Ils parcoururent ainsi, sans être inquiétés, environ quatre à cinq kilomètres sur la route de Biskra. Mais un goum avait été posté à l'avance pour leur couper la retraite, et derrière eux arrivait, menaçante, toute la population de Tuggurt. Mille clameurs sauvages avaient signalé leur départ, et c'était à qui se précipiterait sur leurs traces pour que pas un n'échappât vivant.

Il n'y avait plus de doute, c'était une lutte suprême qu'il allait falloir soutenir. Le lieutenant Mousseli fit former le carré, adressa quelques paroles à ses hommes pour les exhorter à faire leur devoir; puis, calme, attendit pour lui et les siens la mort inévitable qui s'avançait.

Bientôt les insurgés se trouvèrent à portée de fusil; le feu, un feu terrible, meurtrier, commença et fit d'abord hésiter les assaillants; mais ceux-ci étaient plusieurs milliers, leur nombre croissait toujours; ils se ruèrent en masse vers le carré et le cernèrent tout à fait. Un combat corps à corps, implacable, désespéré, se livra alors entre ces quelques hommes et cette armée de force-

nés; un tourbillon sanglant s'agita pendant un instant au milieu de ce fouillis de burnous, puis on n'entendit plus rien que les cris de victoire des vainqueurs : le détachement du lieutenant Mousseli n'était plus.

A l'exception de deux Tirailleurs, du sieur Jonge et de sa femme, tout fut massacré. L'un des survivants, sauvé par un nègre des Chambâa, déclara plus tard avoir vu pendant le combat Ahmed-ben-Sliman s'acharner sur le cadavre du lieutenant Mousseli. Les autres victimes, au nombre de quarante-neuf, furent également plus ou moins mutilées.

Les deux Tirailleurs épargnés furent conduits au secrétaire du chérif, Djelloul-ben-Mouley-Ismaïl, qui arrivait à cheval sur le lieu du massacre, et celui-ci les remit à Ahmed-ben-Ali-Trablessi, qui s'était montré un de nos adversaires les plus furieux.

Satisfaits de l'acte barbare qu'ils venaient de commettre, et croyant s'être ainsi assuré l'impunité de leurs crimes, les insurgés revinrent alors attaquer la caserne, où il n'était resté que les Douaouda, les cavaliers du maghzen et une quinzaine de Tirailleurs blessés. La lutte recommença. Les parents d'Ali-bey, ne se faisant aucune illusion sur le sort qui leur était réservé, se défendirent en désespérés; mais l'un d'eux, Ali-Mustapha-ben-Brahim, ayant été tué, les autres, découragés, offrirent de se rendre, et Bou-Choucha leur envoya l'aman par son secrétaire Djelloul. Quelques cavaliers, se défiant de la clémence du chérif, essayèrent de s'enfuir; mais presque tous furent tués. Quant aux Tirailleurs, incapables pour la plupart de rien tenter pour recouvrer leur liberté, à peine daigna-t-on s'occuper d'eux, si ce n'est pour les dépouiller de leurs armes et de leurs effets.

Après avoir obtenu cette soumission, Bou-Choucha remit les Douaouda à la garde de Bou-Chemal, qui avait enfin reparu, mais dans les rangs ennemis, et ordonna le pillage de la casbah. Tout ce que celle-ci renfermait fut détruit ou saccagé, ou vendu à vil prix aux habitants de Tuggurt. Bou-Chemal, son frère Goubbi et Ali-ben-Sliman s'adjugèrent naturellement la grosse part du butin. Bou-Choucha, heureux de pouvoir satisfaire ses désirs de vengeance, se contenta des personnes et laissa ceux qui l'avaient le mieux servi se partager leurs dépouilles. Il crut même devoir récompenser encore ces derniers en donnant à chacun d'eux un titre honorifique ou un commandement important; c'est ainsi que Goubbi-ben-Mohamed fut placé à la tête du gouvernement de Tuggurt et institué khalifa de l'Oued-R'ir, avec la jouissance des propriétés appartenant à l'administration française, et qu'Ahmed-ben-Ali-Trablessi fut nommé chef du village de Tabesbest. Bou-Chemal, qui devait partager le pouvoir avec son frère Goubbi, fut en outre autorisé à disposer de tous les biens de la famille d'Ali-bey. C'était le plus favorisé, mais c'était aussi celui dont la trahison lui avait fourni le concours le plus utile et le plus apprécié.

Le 21 mai, le chérif quittait Tuggurt pour se rendre à Ouargla. Il emmenait prisonniers les deux khalifas Si-Mustapha et Si-Naaman, les époux Jonge et sept Tirailleurs. A son arrivée à Blidet-el-Amar, il trouva une députation de notables des Medjarias ayant à sa tête Goubbi, Bou-Chemal et Ahmed-ben-Ali-Trablessi, qui venait lui demander la mort des Douaouda, lui offrant une somme de douze mille cinq cents francs pour cette exécution. Bou-Choucha

accepta le marché, et Djelloul, son secrétaire, fut chargé de faire périr les deux khalifas, malgré l'aman qui leur avait été solennellement accordé. Il les entraîna loin du camp, sous le prétexte de leur ménager une entrevue avec le chérif, et là les assassina lâchement après les avoir fait dépouiller par ses gens.

De retour à Ouargla, Bou-Choucha s'y installa en véritable sultan. Il avait, contre l'avis de son entourage, laissé vivants les Tirailleurs qu'il avait emmenés, et s'en servait habilement pour augmenter son prestige aux yeux des populations; personne, en effet, n'aurait osé douter de la puissance d'un homme qui traitait en esclaves des soldats français. Au bout de quelques jours, il parut cependant se départir un peu du dédain qu'il affectait à l'égard de ces malheureux, et ceux-ci, à l'exception du nommé Mabrouck-ben-Mohamed, originaire du Soudan, qu'il conserva comme cuisinier, furent, pour ainsi dire, rendus à la liberté. Ils vécurent alors comme ils purent, les uns chez des parents qu'ils avaient dans la ville, les autres de la charité publique. Trois d'entre eux, Ben-Temer-ben-Mohamed, Rebah-ben-Idir et Abd-el-Kader-ben-Belkassem, prévenus que cette apparente générosité n'était qu'une basse perfidie cachant un obscur guet-apens, quittèrent brusquement Ouargla et allèrent à Ngoussa, où ils furent recueillis par le marabout de la zaouïa, qui leur procura les moyens de se rendre à Laghouat, d'où ils furent ensuite dirigés sur Biskra. Les trois autres, Abd-el-Kader-ben-Ali, Embarek-ben-Saad et Mohamed-ben-Mohamed, finirent également par trouver un refuge et par échapper à leurs ennemis. Quant à Mabrouck-ben-Mohamed, ce ne fut que dans le courant de janvier 1872, lorsque le chérif se vit poursuivi par la colonne légère lancée par le général de Lacroix, qu'il parvint à se soustraire à la servitude à laquelle il avait été condamné.

Mais revenons à Tuggurt et aux autres Tirailleurs que nous y avons laissés.

Rentrés dans cette ville après avoir obtenu de Bou-Choucha la mort des deux khalifas dont ils craignaient pour plus tard les écrasantes révélations, Goubbi et Bou-Chemal s'apprêtèrent à faire subir le même sort aux autres Douaouda restés en leur pouvoir. L'un d'eux, Si-Ahmed-ben-Guettal, ayant réussi à se réfugier dans la mosquée, eut la vie sauve moyennant une rançon de cinq mille trois cents francs, payée à Goubbi par le marabout de Temacin. Les autres, au nombre de trois, disparurent deux jours après sans qu'on sût d'abord ce qu'ils étaient devenus. Pour détourner les soupçons, Goubbi et Bou-Chemal prétendirent les avoir livrés à des cavaliers du chérif; mais l'opinion publique ne s'y laissa pas prendre, et bientôt courut la rumeur qu'ils avaient été assassinés secrètement par des gens de Tabesbest et de Nezla.

Les Tirailleurs Abdallah-ben-Gana, Bou-Lara-ben-Mekkri, El-Aïd-ben-Ali, Rouag-bel-Hassem, Tahar-ben-Taïeb, Maklouf-ben-Abdallah, Abd-el-Kader-ben-Ali-Achiani, Sadok-ben-Achathi, Hamou-ben-Embarek et Mohamed-ben-Ali-Biskri, qui étaient restés entre les mains de la population, furent assez heureux pour se dérober à la fureur de celle-ci; tous parvinrent à s'évader et à gagner Biskra, où ils furent les premiers à donner quelques détails sur le sort de leurs compagnons.

Cependant Ali-bey avait, le 12 juin, reçu du général commandant la province l'ordre impératif de reprendre par la force son ancien commandement.

Il rassembla un goum d'environ six mille hommes et se présenta devant Tuggurt; mais les habitants, informés des terribles représailles qu'il se proposait d'exercer sur eux, se défendirent avec l'énergie du désespoir. Ayant échoué dans deux vigoureux assauts tentés à quelques jours d'intervalle, il dut se résigner à faire le siège de la ville. Il tenait celle-ci étroitement bloquée, lorsque, le 4 juillet, le chérif, qui était accouru d'Ouargla, parut tout à coup à la tête de forces considérables. Après un sanglant combat qui entraîna des pertes énormes pour les deux partis, Ali-bey, vaincu, fut obligé de se replier sur Biskra.

Demeuré encore une fois le maître de la situation, Bou-Choucha adjoignit à Goubbi Naceur-ben-Chora, dont il avait fait sa plus fidèle créature et qu'il avait amené d'Ouargla. Tuggurt se trouva alors sous les ordres de ces deux personnages, entre lesquels des dissentiments ne tardèrent pas à s'élever. Sur les instances de Goubbi, Naceur-ben-Chora fut rappelé à Ouargla, et les choses en revinrent à l'état où elles étaient auparavant, avec la seule différence que, nos colonnes victorieuses ayant enfin étouffé l'insurrection dans le nord, les populations du sud commencèrent à craindre sérieusement les conséquences de leur conduite, et cherchèrent à prévenir le danger en revenant d'elles-même au-devant de l'autorité de la France. Le général le Poittevin de Lacroix profita habilement de ces dispositions pour faire agir Ahmed-bou-Lakras-ben-Ganah, dont l'influence avait grandi à mesure que celle d'Ali-bey allait s'affaiblissant, et cette intervention donna les plus heureux résultats. Le 12 octobre, Bou-Lakras se mit en route pour le sud; quelques jours après Tuggurt lui ouvrait ses portes, en le saluant avec non moins d'enthousiasme que le chérif l'avait été quelques mois auparavant. Lorsque, le 27 décembre, le général de Lacroix arriva à son tour à Tuggurt, la pacification du pays était un fait accompli, et il n'y avait plus qu'à faire subir aux coupables le châtiment qu'ils avaient mérité. Aucun n'y échappa, pas même Bou-Choucha, qui fut capturé deux années après par l'agha Ben-Driss, et qui paya de sa vie les crimes sans nombre qu'il avait commis.

La mort des cinquante braves qui tombèrent avec le lieutenant Mousseli dans la plaine de Tuggurt est l'un de ces faits héroïques, — si fréquents dans nos guerres d'Afrique, — où nos soldats, en petit nombre pour résister à un ennemi par trop supérieur, préférèrent succomber jusqu'au dernier plutôt que de faillir un seul instant au devoir de sauver l'honneur sans tache de leur drapeau. Nous n'hésitons pas à dire que cette page malheureuse est digne de celles de Sidi-Brahim et de Beni-Mered, et que la conduite du modeste officier indigène qui sut inspirer à ses hommes un dévouement aussi absolu n'est pas moins admirable que celle du lieutenant-colonel de Montagnac et du sergent Blandan, et même plus admirable peut-être, si l'on considère que cet officier combattait pour un pays adoptif, et, qu'avant de marcher au-devant de la fin glorieuse qui l'attendait, il avait eu à repousser les offres séduisantes d'un personnage qui semblait alors tout-puissant. Que le lieutenant Mousseli n'eût pas mieux fait de demeurer jusqu'au bout dans la casbah de Tuggurt, au lieu de s'aventurer dans une entreprise qu'il devait savoir complètement irréalisable; qu'il se soit trop fié à un entourage qu'il avait de nombreuses

raisons de croire suspect; qu'il n'ait pas su utiliser la bonne volonté de gens que les circonstances lui désignaient naturellement comme ses seuls alliés, ce sont là des considérations sur lesquelles nous n'avons pas à nous arrêter; la seule chose qui doive rester pour nous, c'est que, le 15 mai 1871, le régiment eut cinquante de ses enfants qui donnèrent leur sang pour la France, qui payèrent de leur vie le serment de fidélité qu'ils lui avaient fait. Ainsi envisagé, le sacrifice de la garnison de Tuggurt est un des plus nobles exemples que puisse nous offrir notre histoire militaire[1].

[1] Un petit monument a été élevé dans le cimetière de Tuggurt pour rappeler les noms des victimes de cette sanglante catastrophe.

CHAPITRE V

(1871-1873)

La colonne de Lacroix se rend à Ouargla. — Organisation d'une colonne légère; ses opérations. — Arrestation de Bou-Mesrag. — Retour à Tuggurt. — Marche vers le Souf. — Formation d'une nouvelle colonne légère.— Rentrée de la colonne principale à Biskra. — Excursion dans les Aurès. — Les troupes sont renvoyées dans leurs garnisons. — Colonne mobile de Bougie. — Nouvelle organisation du régiment. — Colonne d'El-Goléah; sa marche à travers le désert. — El-Goléah en 1873. — Soumission des nomades d'Ouargla. — Rentrée de la colonne. — Ordre du général de Lacroix. — Récompenses.

Nous avons laissé la colonne de Lacroix à Tuggurt, où elle était arrivée le 27 décembre. Elle y resta deux jours, c'est-à-dire juste le temps nécessaire au général pour réorganiser en toute hâte l'administration de l'oasis, prescrire quelques travaux de défense et installer une nouvelle garnison dans la place, puis elle se mit en marche pour Ouargla. Le 30 décembre, elle campait à Blidet-el-Amar; le 31, à Bir-Mouïla, et, le 1er janvier 1872, à El-Hadjira, petite ville assez importante autrefois par sa position et le nombre de ses maisons, mais presque en ruines depuis que les caravanes prennent de préférence la route du Mzab. Le 4 janvier, on atteignit Ngoussa. Là on trouva quelques ébauches de fortifications que le chérif avait dû faire élever quelques mois auparavant, probablement en prévision d'une marche d'Ali-bey sur Ouargla. Ces ouvrages informes étaient depuis longtemps évacués par les rebelles, qu'avait suivis la plus grande partie de la population. Les nouvelles venues d'Ouargla annonçaient également l'abandon de cette ville par les insurgés. Cette fuite de l'ennemi ramenant dès lors l'action de la colonne à une poursuite qui ne pouvait être entreprise que par une troupe excessivement mobile, le général se décida à renvoyer une partie de son infanterie, afin de ne pas augmenter inutilement les difficultés de ravitaillement. Un détachement quitta donc Ngoussa ce même jour sous les ordres du commandant Colomb, du 8e provisoire, et la 7e compagnie du 2e bataillon (lieutenant Rouget), désignée pour en faire partie, rentra à Tuggurt, d'où elle fut ensuite dirigée sur Biskra. Il

ne resta plus alors avec le général que huit compagnies du régiment formant deux bataillons de marche ayant à leur tête les commandants Rapp et Ferrandi; ces compagnies étaient les 4e, 5e et 6e du 1er bataillon; les 1re, 5e et 6e du 2e, et les 4e et 5e du 1er bataillon.

Ainsi réduite, la colonne se remit en marche le 5 au matin, et le même jour arriva à Ouargla. La ville était déjà occupée par les goums du commandant Rose, qui y étaient entrés après une légère résistance facilement vaincue.

Bou-Choucha avait depuis longtemps quitté Ouargla pour se réfugier à Hassi-el-Guettar, à environ quatre-vingt-dix kilomètres au sud, où, pendant une quarantaine de jours, il s'était soigné secrètement d'une blessure grave reçue au mois de novembre dans un combat livré aux Saïd-Otba à Kouïf-Djelba, entre Guerrara et El-Alia. Décidé à ne lui laisser aucun répit, le général de Lacroix s'occupa aussitôt de l'organisation d'une colonne légère pour la lancer à sa poursuite. Cette colonne fut confiée au lieutenant-colonel Gaume, du 3e chasseurs d'Afrique, et comprit trois escadrons de cavalerie (un de spahis, un de chasseurs d'Afrique, un de hussards), tous les mulets du train en état de marcher et un détachement de deux cent soixante-six Tirailleurs sous les ordres du commandant Ferrandi, avec le capitaine Chenu comme adjudant-major. Ce détachement fut entièrement monté sur des mulets et divisé en trois groupes de deux pelotons chacun.

Voici quels furent les officiers affectés à chacun de ces groupes :

Premier : MM. Lalanne des Camps, capitaine; Mathieu et Salah-ben-Mohamed, sous-lieutenants.

Deuxième : MM. Ducoroy, capitaine; Lejosne et Lagdar-ben-el-Achi, sous-lieutenants.

Troisième : MM. Teulières, capitaine; Mohamed-ben-Taïeb, lieutenant; Speltz, sous-lieutenant.

A une journée en avant devait marcher le goum du commandant Rose, s'élevant à environ quatre cent cinquante cavaliers. A ce goum avaient été détachés deux officiers du régiment : les sous-lieutenants Boutarel et de Bazignan.

La colonne légère quitta Ouargla le 8 mars, se dirigeant vers le sud par la route de Hassi-Tamesguida. Le 9, elle bivouaqua à Hassi-ben-Rouba; le 11, à Hassi-Kaddour, où elle fut rejointe par le goum, qui, le 9, avait livré, au sud de Tamesguida, un furieux combat aux rebelles commandés par le chérif en personne. Ce dernier avait été obligé de prendre la fuite, laissant entre nos mains cent vingt tentes, deux drapeaux, huit cent cinquante chameaux et un butin considérable. Dans cet engagement, M. de Bazignan avait été assez grièvement blessé.

Le 13, après avoir laissé à Hassi-Kaddour un petit dépôt sous le commandement d'un officier de cavalerie avec le lieutenant Lariche, du régiment, la colonne reprit sa marche et s'arrêta à une faible distance de Tamesguida. Le lendemain, un détachement de vingt Tirailleurs fut envoyé sur ce point pour nettoyer les puits et remplir les tonnelets vides, et rejoignit ensuite les autres

troupes, qui avaient continué leur poursuite dans la direction du sud-ouest. On supposait que le chérif avait dû prendre cette route pour se retirer sur El-Goléah; mais, vers midi, les éclaireurs du goum signalèrent des indices semblant, au contraire, indiquer qu'il était en fuite vers le sud-est. Tournant alors brusquement à gauche, toute la colonne se jeta sur cette nouvelle piste. Le goum s'élança d'abord; puis le commandant d'Orléans partit au trot avec l'escadron de chasseurs et celui de spahis pour l'appuyer, pendant que le restant des troupes, accélérant l'allure, se mettait sur la trace des chameaux de l'ennemi. On marcha ainsi, sans halte ni repos, jusqu'à cinq heures du soir; mais, à ce moment, force fut au gros de s'arrêter pour mettre un peu d'ordre dans les groupes et ramasser les paquetages de la cavalerie, que celle-ci avait été obligée de jeter. On repartit à six heures, pour ne s'arrêter au bivouac qu'à huit, après avoir parcouru environ cinquante kilomètres. Le goum et la cavalerie, eux, n'interrompirent leur course qu'à dix heures du soir, lorsqu'il leur devint impossible de demander un effort de plus à leurs chevaux.

Le 15, la fraction principale marcha encore pendant deux heures; puis, sur la nouvelle que la cavalerie ne pouvait continuer, on s'arrêta, et l'on envoya à cette dernière des vivres et de l'eau. Malgré ce secours, le commandant d'Orléans dut renoncer à aller plus loin, et, à onze heures du soir, il rentrait avec les deux escadrons. Seul le commandant Rose continua la poursuite jusqu'à Aïn-el-Taïba, sans parvenir d'ailleurs à joindre Bou-Choucha, qui fuyait à toute bride, abandonné, trahi et volé par les siens, ayant failli être assassiné par un de ses familiers, et voyant son trésor, ses bijoux, ses harnachements de luxe entre les mains de Naceur-ben-Chora, qui, de son côté, galopait en fugitif sur la route de Tunisie.

Il ne fallait plus maintenant espérer atteindre les insurgés, qui avaient une avance trop considérable; le retour fut décidé. Le 17, on campait de nouveau près de Tamesguida. Le 18, il y eut repos. Le 19, le détachement du capitaine Lalanne des Camps, la moitié de celui du capitaine Teulières et l'escadron de hussards furent détachés du gros de la colonne sous les ordres du commandant Ferrandi, et, après une pointe vers l'est, arrivèrent le lendemain à Hassi-Mguerba, pendant que les autres troupes s'arrêtaient à Hassi-Kaddour. Le 21, toute la colonne bivouaqua réunie. Le 22, trois détachements furent encore formés et marchèrent isolément les 23 et 24, pour se joindre définitivement le 25, à l'endroit appelé la table d'Ouargla. Le même jour, la colonne légère effectuait sa rentrée au camp de cette ville; elle ramenait mille chameaux chargés de tentes, de couvertures, d'objets de toute sorte constituant à peu près toute la fortune du chérif. On voit donc que, sans avoir amené la capture de Bou-Choucha, cette excursion avait cependant donné de remarquables résultats : obligés de fuir et de s'enfoncer de plus en plus dans le désert, ayant subi des pertes irréparables en hommes, en bagages et en moyens de transport, les insurgés se trouvaient non seulement chassés du territoire soumis à notre administration, mais encore réduits pour longtemps à la plus complète impuissance.

Pendant ce temps, le général de Lacroix avait fait remettre en état de défense

la casbah d'Ouargla et y avait installé, avec le titre d'agha, le lieutenant de spahis Mohamed-ben-Driss. Cet officier, dont les intérêts étaient les mêmes que les nôtres et qui avait tout à perdre dans une révolte, avait la charge d'administrer tout le sud de la province de Constantine, sous la surveillance directe du commandant de l'annexe de Tuggurt. C'est lui qui allait, le 29 mars 1874, arrêter enfin Bou-Choucha à El-Milenk, sur les confins du territoire des Touareg-Hoggar, à environ dix journées de marche au sud-ouest d'Insalah.

Le 20 janvier, le hasard devait faire tomber entre nos mains deux autres chefs dont on avait depuis longtemps perdu la trace, et à la prise desquels on était loin de songer.

Deux cavaliers du bureau arabe se trouvaient, ce jour-là, en tournée dans les environs d'Ouargla, lorsqu'ils furent prévenus par le cheik d'un village que deux hommes paraissant exténués venaient d'arriver, et, qu'après avoir demandé à se réconforter, ils avaient refusé de se faire connaître. Devinant qu'il s'agissait de fugitifs, les cavaliers se firent conduire aux deux étrangers, qui venaient en effet de faire une longue marche, et dont le costume annonçait un haut rang. Ne pouvant fuir, ceux-ci se rendirent sans résistance, et l'on sut alors que l'un était Bou-Mesrag, frère de Mokrani, et l'autre son cousin Saïd-ben-bou-Daoud. Séparés du chérif après le combat du 9, ils avaient erré à l'aventure dans un pays qui leur était complètement inconnu; puis, mourant de faim et de soif, ils avaient fini par venir se réfugier dans le premier village qu'ils avaient rencontré.

Le 1er février, le général reprit avec ses troupes le chemin de Tuggurt. Il laissait provisoirement à Ouargla deux compagnies de Tirailleurs, l'une sous les ordres du capitaine Kolb, l'autre du lieutenant Taverne. Le retour s'effectua sans incident, et, le 12, on arrivait à Tuggurt.

Après quatre jours de repos, la colonne se dirigea vers le Souf. Le 17 février, elle bivouaquait à Mégarin; le 18, à El-Ouibed; le 19, à Mouïat-Fedjen; le 20, à Mouïat-el-Caïd; le 21, à Mouïat-Fatma; enfin, le 22, entre les deux villes de Tarzout et de Guemar, où l'on resta cinq jours, pendant que le général de Galliffet, avec la cavalerie, visitait Bihina, Zgoum, Sidi-Aïoun et Debila. Le 27, on alla coucher à Touinin, et, le 28, on arriva à El-Oued.

Le 6 mars, une colonne de six cents hommes et de deux cent cinquante chevaux fut placée sous les ordres du général de Galiffet; elle devait remonter le pays le long de la frontière tunisienne, de façon à couper la retraite aux bandes qui auraient été tentées de s'échapper de ce côté. L'infanterie de cette colonne, uniquement composée de Tirailleurs, était répartie de la manière suivante :

1° Un détachement de cent soixante-dix hommes pris dans toutes les compagnies. — Officiers : MM. Wissant, capitaine; Esparron et Saad-ben-Serir, lieutenants; Creutzer et Boularès-ben-Taïeb, sous-lieutenants;

2° Une compagnie constituée (4e du 3e bataillon), forte de quatre-vingt-dix hommes. — Officiers : MM. Lalanne des Camps, capitaine; Penaud et Salah-ben-Mohamed, sous-lieutenants;

3° Une section (quarante hommes) de la 2e compagnie du 1er bataillon, commandée par le lieutenant Yahia-ben-Simo.

La colonne se dirigea d'abord au nord, du côté de Kouinin et de Guemar, puis se porta à Sidi-Aïoun, où fut laissé le gros du convoi sous la garde de la 4e compagnie du 3e bataillon; elle continua ensuite sa marche vers l'est en passant par Bir-Saccia, et s'arrêta, le 9, à Bir-bou-Nab. Le lendemain, pendant que la cavalerie, partie dans la nuit, exécutait une pointe du côté de Nefta, le capitaine Wissant, avec cent vingt Tirailleurs, faisait une diversion vers l'ouest et poussait jusqu'à Bir-Mesloug. Le 11, toute l'infanterie se porta à Bir-Rabou, où elle fut rejointe par la cavalerie. Le 13, la colonne entière allait camper sur les bords de l'oued Ferkane, à deux kilomètres de Négrine.

N'ayant sur tout ce parcours rencontré aucune résistance, le général de Galliffet rétrograda alors vers le sud jusqu'à Bir-Rabou, d'où il se dirigea ensuite vers le nord-ouest pour s'arrêter à Rosmeah, point choisi par lui pour réunir les troupeaux razzés pendant l'expédition, et attendre la compagnie laissée à Sidi-Aïoun, laquelle arriva le 19. Le 23, la colonne campait à Bir-Guerdane; le 24, à El-Baadj, où elle trouva un ravitaillement venant de Biskra sous l'escorte d'une compagnie du régiment, la 6e du 3e bataillon (lieutenant Brieux). Le 25, on atteignit El-Feidh; le 26, Zéribet-el-Oued; le 28, Liana, et, le 30, Khangha-Sidi-Nadji, sur l'oued El-Arab, au pied des derniers contreforts du Djebel-Cherchar. Là le général de Galliffet quitta la colonne, en laissant le commandement au capitaine Brault.

On resta à Khangha jusqu'au 25 avril, jour de l'arrivée de la colonne principale avec le général de Lacroix. Pendant ce temps, deux petites sorties eurent lieu sous les ordres du capitaine Brault : la première le 9 avril, avec la 6e compagnie du 3e bataillon, jusqu'à El-Oudja; la deuxième le 15, avec quarante Tirailleurs et le lieutenant Saad-ben-Serir, vers Koumil-Cheurfa, dans les Aurès.

La colonne de Lacroix, que nous avons laissée à El-Oued, quitta cette ville le 11 mars pour revenir à Tuggurt, où elle arriva le 21. Le 28, rentrèrent les deux compagnies qui étaient restées à Ouargla, et, le 30, eut lieu le départ pour Biskra. Il restait à Tuggurt la 1re compagnie du 1er bataillon (lieutenant Guillaume).

Arrivée à Biskra le 10 avril, la colonne, renforcée d'un bataillon du 3e zouaves, en repartait le 18 pour parcourir les Aurès et faire rentrer les contributions non encore payées. Elle campa successivement à Sidi-Okba, Ras-el-Aïoun, Sidi-Salah, Oudi-Sidir, Zéribet-el-Oued, Liaux, et rejoignit, le 25 avril, la colonne légère à Khangha. Ce même jour, trois compagnies du régiment (4e, 5e et 6e du 3e bataillon) en furent détachées pour être dirigées sur Bougie. Le 30, on se porta à Chebla, où pendant une dizaine de jours les troupes furent occupées à ouvrir des routes. Le 9 mai, le général passa la revue de la colonne et lui adressa ses adieux. Il y avait neuf mois qu'il était à sa tête, parcourant avec elle toute la province, depuis le bord de la mer jusqu'aux dernières limites de la partie explorée du Sahara, écrasant sur son passage les derniers débris de l'insurrection, faisant renaître partout la paix, la confiance, la sécurité et le travail. Quelques jours après, les six compagnies du régiment (4e, 5e et 6e du 1er bataillon et 1re, 5e et 6e du 2e) qui avaient pris

part à ces dernières opérations rentraient d'abord à Batna, puis à Constantine.

L'ordre était maintenant partout rétabli; mais il était nécessaire de peser encore pendant quelque temps sur les points du pays où la résistance avait été la plus opiniâtre, afin d'assurer jusqu'au bout le payement des lourdes amendes qui avaient été imposées. C'est dans ce but qu'une colonne mobile fut organisée à Bougie dans les premiers jours du mois de mai.

D'abord placée sous les ordres du lieutenant-colonel Oudan, du 3e spahis, et se composant du 21e bataillon de chasseurs, d'un autre du 63e de ligne et d'un escadron de hussards, cette colonne parcourut pendant près de deux mois la vallée de l'Oued-Sahel, revint à Bougie, où elle laissa le bataillon de chasseurs, et prit trois compagnies de Tirailleurs[1] et une section d'artillerie de montagne, puis repartit le 24 juillet sous le commandement du lieutenant-colonel Béhic, appelé à remplacer le lieutenant-colonel Oudan, gravement malade. Elle visita alors successivement les Mzaïa, les Aït-Amer, les Beni-Mansour, les Beni-Oughlis, les Aouzellaghen, les Illoula, les Harrach, etc., et redescendit la vallée de l'Oued-Sahel pour rentrer définitivement à Bougie, où elle fut dissoute le 16 septembre.

Cette opération devait être, dans le Tell, la dernière se rattachant par ses causes à l'insurrection de 1871. La résistance des indigènes était maintenant vaincue, bien vaincue, et ce n'était plus qu'à une sage administration qu'il appartenait désormais de faire disparaître les dernières traces de ce vaste incendie. C'était pour les troupes de la province un repos de plusieurs années qui se préparait; toutes en avaient besoin, mais particulièrement le 3e Tirailleurs, dont la réorganisation provisoire avait besoin d'être complétée et mise en harmonie avec les nouvelles dispositions arrêtées pour les régiments d'infanterie indigène.

Par un décret du 3 février 1872, la composition de ceux-ci avait été ainsi modifiée :

1° Les bataillons ne devaient plus comprendre que six compagnies au lieu de sept;

2° Il était créé deux compagnies de dépôt.

En exécution de ces prescriptions, la 7e compagnie de chacun des deux derniers bataillons fut licenciée, et la 7e de chacun des deux premiers constitua une compagnie de dépôt. A la suite de cette modification, du tiercement qui eut lieu après l'inspection générale et de l'opération de la revision des grades, le corps présenta la situation ci-après :

ÉTAT-MAJOR

MM.	Barrué,	colonel.
	Aubry,	lieutenant-colonel.
	Béhic,	lieutenant-colonel (à la suite).

[1] Ces compagnies étaient les 4e, 5e et 6e du 3e bataillon; elles étaient sous les ordres du commandant Petitjean.

MM. Brisset, major.
Lapeyre, capitaine trésorier.
Taddeï, capitaine d'habillement.
Martin, sous-lieutenant porte-drapeau.
Reboud, médecin-major de 1re classe.
Milon, médecin-major de 2e classe.
Nicaud, médecin aide-major de 1re classe.

1er BATAILLON

MM. Crouzet, chef de bataillon.
Brault, capitaine adjudant-major.

1re compagnie.

MM. Roux, capitaine.
Teulières, lieutenant français.
Hassein-ben-Ali, lieut. indig.
Siquart, sous-lieut. français.
Ahmed-ben-Laoussi, sous-lieutenant indigène.

2e compagnie.

MM. Donin de Rozière, capitaine.
Anglade, lieutenant français.
Kaddour-ben-Ali, lieut. ind.
Lariche, sous-lieut. français.
Salah-ben-Zouaghi, s.-lieut. ind.

3e compagnie.

MM. Maisonneuve-Lacoste, capitaine.
Darolles, lieutenant français.
Lagdar-ben-Haoussin, lieut. ind.
Viaud, sous-lieutenant français.
Larbi-bel-Haoussin, s.-lieut. ind.

4e compagnie.

MM. Oriot, capitaine.
Brieux, lieutenant français.
Rault, sous-lieutenant français.
Mohamed-ben-Saïd, s.-lieut. ind.

5e compagnie.

MM. Montignault, capitaine.
Règne, lieutenant français.
Salah-ben-Ahmed, lieut. ind.
Thierry, sous-lieut. français.
Mohamed-ben-Taïeb, sous-lieutenant indigène.

6e compagnie.

MM. Richalley, capitaine.
Deporter, lieutenant français.
Saïd-ben-Yahia, lieut. indigène.
Lequin, sous-lieutenant français.
Mohamed-ben-Amar, sous-lieutenant indigène.

2e BATAILLON

MM. Matthieu, chef de bataillon.
Lelorrain, capitaine adjudant-major.

1re compagnie.

MM. Giraud, capitaine.
Bruzeaux, lieutenant français.
Hadj-Tahar, lieutenant ind.
Munier, sous-lieutenant français.
Amar-ben-Taïeb, s.-lieut. ind.

2e compagnie.

MM. Lalanne des Camps, capitaine.
Soulice, lieutenant français.
Amar-ben-Medeli, lieut. ind.
Penaud, sous-lieut. français.
Aïssa-ben-Hadj-Hassein, sous-lieutenant indigène.

3e compagnie.

MM. Donnier, capitaine.
Camion, lieutenant français.
Haoussin-ben-Ali, lieut. indig.
Navlet, sous-lieutenant français.
Larbi-bel-Oussif, s.-lieut. ind.

4e compagnie.

MM. Carré de Busserolle, capitaine.
Roux, lieutenant français.
Empérauger, sous-lieut. franç.
Saïd-ben-Ali, sous-lieut. ind.

5e compagnie.

MM. Duchesne, capitaine.
Valat, lieutenant français.
Tahar-ben-Amouda, lieut. ind.
Dargent, sous-lieut. français.
Taïeb-ben-Ali, sous-lieut. ind.

6e compagnie.

MM. Guyon-Desdiguière, capitaine.
Lafon, lieutenant français.
De Bazignan, sous-lieut. franç.
Mohamed-ben-Ahmed-Khodja, sous-lieutenant indigène.

3e BATAILLON

MM. Petitjean, chef de bataillon.
Chenu, capitaine adjudant-major.

1re compagnie.

MM. De Larochelambert, capitaine.
Macarez, lieutenant français.
Mathieu, sous-lieut. français.
Rebab-ben-Amelaouï, sous-lieutenant indigène.

2e compagnie.

MM. Sauvage, capitaine.
Mustapha-ben-el-Hadj-Otman, lieutenant français.
Mohamed-ben-Charad, lieut. ind.
Lacoux, sous-lieut. français.
Bouguerrah-ben-Mohamed, sous-lieutenant indigène.

3e compagnie.

MM. Wissant, capitaine.
Clerc, lieutenant français.
Ali-ben-Ahmed, lieut. ind.
Creutzer, sous-lieut. français.
Lagdar-ben-el-Achi, s.-lieut. ind.

4e compagnie.

MM. Maux, capitaine.
Bernad, lieutenant français.
Zenati-ben-Serir, lieut. ind.
Carli, sous-lieutenant français.
Amri-ben-Lagdar, s.-lieut. ind.

5e compagnie.

MM. Rinn, capitaine.
Dufour, lieutenant français.
Amar-ben-Brahim, lieut. ind.
Gauvin, sous-lieut. français.
Ali-ben-Chanoun, s.-lieut. ind.

6e compagnie.

MM. Larrivet, capitaine.
D'Eu, lieutenant français.
Ali-ben-Osman, lieut. indig.
Andanson, sous-lieut. français.
Salah-ben-Tahar, s.-lieut. ind.

4e BATAILLON

MM. Rapp, chef de bataillon.
Vigel, capitaine adjudant-major.

1re compagnie.

MM. Delahogue, capitaine.
Roy, lieutenant français.
Kacem-Labougie, lieut. indig.
Boutarel, sous-lieut. français.
Amar-ben-Barki, sous-lieut. ind.

2e compagnie.

MM. Kolb, capitaine.
Hamel, lieutenant français.
Kacem-ben-Ahmed, lieut. ind.
Mazué, sous-lieutenant français.
Ahmed-ben-Chérif, s.-lieut. ind.

3e compagnie.

MM. Fargue, capitaine.
Desruelles, lieutenant français.
Yahia-ben-Simo, lieut. indig.
Paoli, sous-lieutenant français.
Taïeb-ben-Lamchi, s.-lieut. ind.

4e compagnie.

MM. Pont, capitaine.
Mondielli, lieutenant français.
Saad-ben-Serir, lieut. indigène.
Marot, sous-lieutenant français.
Garmi-ben-Tahar, s.-lieut. ind.

5e compagnie.

MM. Sergent, capitaine.
Winter, lieutenant français.
Mohamed-ben-Taïeb, lieut. ind.
Lejosne, sous-lieut. français.
Djellali-ben-Aouda, s.-lieut. ind.

6e compagnie.

MM. Poupelier, capitaine.
Esparron, lieutenant français.
Abadie, sous-lieut. français.
Kaddour-ben-Ahmed, sous-lieutenant indigène.

DÉPOT

1re compagnie.

MM. Guillaume, capitaine.
Hennequin, lieutenant français.
Abderrahman-ben-Ekarfi, lieutenant indigène.
Roche, sous-lieutenant français.
Mohamed-ben-Ali, s.-lieut. ind.

2e compagnie.

MM. Garnier, lieutenant français.
Béchir-ben-Mohamed, lieut. ind.
Quilici, sous-lieut. français.
Belkassem-Zid-ben-Mohamed-Zid, sous-lieutenant indigène.

OFFICIERS A LA SUITE

MM. Daret Derville de Champsoin,	sous-lieutenant français.
Atman-ben-Salah,	sous-lieutenant indigène.
Taïeb-ben-el-Hadj-Mahdi,	d°
Amar-ben-Belkassem,	d°

Débarrassé de toute préoccupation dans le nord de la province, le général de Lacroix put enfin reporter son attention vers le sud, où une certaine agitation continuait à se manifester parmi les tribus nomades des environs d'Ouargla.

Deux partis essayaient encore, dans cette région, de combattre l'influence de la France : celui de Bou-Choucha, réduit maintenant à quelques coupeurs de routes, et celui des Ouled-Sidi-Cheikh, qui, sans nous être aussi ouvertement hostile, n'en cherchait pas moins activement à supplanter notre autorité.

Divisés pour le moment, ils pouvaient s'unir, nous opposer de nouvelles difficultés, détruire en quelques jours le fruit de longs efforts, et prolonger indéfiniment cette insécurité qui, depuis 1869, détournait toutes les caravanes du centre de l'Afrique de la route d'El-Goléah, pour les rejeter sur celles de Ghadamès et de Tripoli. Il importait donc de poursuivre les rebelles jusque dans leurs derniers repaires, et une reconnaissance sur El-Goléah fut décidée.

C'est au général de Galliffet que fut confiée la direction de cette opération. Il fut mis à sa disposition une colonne de sept cents hommes, qui s'organisa à Biskra au commencement de décembre, et se composa de trois compagnies de Tirailleurs, d'une compagnie du 3e bataillon d'infanterie légère d'Afrique, d'un escadron du 3e spahis, d'une section d'artillerie de montagne et d'un détachement du génie. Les trois compagnies du régiment étaient : la 1re (capitaine Delahogue), la 2e (capitaine Kolb), et la 3e (capitaine Valat) du 4e bataillon. Le capitaine Delahogue avait le commandement en qualité de plus ancien.

Dès qu'ils apprirent les préparatifs de cette expédition, les Ouled-Sidi-Cheikh tentèrent habilement d'en exploiter la nouvelle à leur profit. Ils représentèrent au commandant supérieur de Laghouat que la marche sur El-Goléah était pleine de dangers, et offrirent de pacifier eux-mêmes le pays; d'un autre côté, s'adressant aux Sahariens, ils essayèrent de les effrayer en affirmant que la colonne fusillerait tous ceux qui tomberaient en son pouvoir et qu'elle couperait tous les palmiers. Mais cette politique astucieuse, qui cachait mal chez cette tribu le désir de nous voir échouer dans une entreprise qui menaçait de détruire complètement son prestige, ne réussit guère qu'à faire prendre à son égard des précautions devant assurer sa neutralité. Ces précautions consistèrent dans la conclusion d'une trêve avec les principaux de ses chefs.

Le départ de Biskra eut lieu le 20 décembre. Le 29, on arrivait à Tuggurt. Là un chameau fut donné comme monture à chaque fantassin. Les hommes furent d'abord exercés à monter sans sac, puis avec le sac au dos, le fusil en travers de l'arçon, prêts à sauter à terre au premier signal. Un assez long apprentissage, marqué par de nombreuses chutes, fut nécessaire pendant la route pour obtenir ce résultat; mais les efforts tentés dans ce sens réussirent pleinement, et lorsqu'on arriva à Ouargla, cette cavalerie d'un nouveau genre manœuvrait d'une façon remarquable.

On quitta Tuggurt le 2 janvier 1873, pour atteindre Ouargla le 8. A partir de cette ville, on allait parcourir un pays complètement inconnu.

Deux routes se présentaient pour franchir la distance qui séparait encore du but de l'expédition : l'une directe, passant par Hassi-el-Hadjar; l'autre quittant celle-ci à ce dernier point, et se dirigeant ensuite à l'ouest jusqu'à Hassi-Bergaouï, pour redescendre alors vers le sud et passer à Zirahra. La première était beaucoup plus courte (trois cent vingt-cinq kilomètres au lieu de trois cent soixante-cinq), mais elle était moins connue et n'avait qu'un seul puits sur son parcours; la dernière lui fut préférée.

La colonne se mit en route le 11 janvier, avec quarante jours de vivres.

Pendant toute la durée du trajet, à l'aller et au retour, elle allait marcher en carré, le convoi et l'artillerie au milieu, les quatre faces formées par les quatre compagnies d'infanterie et couvertes par la cavalerie. La même disposition devait être conservée pour le bivouac, avec la seule différence que la cavalerie fournissait la quatrième face, et que la compagnie d'arrière-garde se plaçait en réserve de l'artillerie. Chaque compagnie avait ses chameaux derrière elle et devait se garder elle-même.

Le deuxième jour, on arriva à Hassi-el-Hadjar (quatre-vingt-cinq kilomètres), halte possédant un puits creusé dans le roc, à douze mètres de profondeur, et donnant une eau sulfureuse et de mauvaise qualité. On y remplit cependant les peaux de bouc qui avaient coulé, et cette opération demanda jusqu'au lendemain à deux heures de l'après-midi; aussi l'étape du 13 ne fut-elle que de douze kilomètres.

On allait maintenant vers l'ouest. Le 14, la marche continua dans cette direction, et, après un parcours de quarante kilomètres, on campa sur un terrain rocailleux formant la première assise d'un vaste plateau s'étendant au sud. Le 16, on s'engagea dans le lit de l'Oued-Bergaouï, signalé par une légère végétation, et l'on s'arrêta au milieu d'une gorge escarpée, dans un endroit sauvage et désolé. Cette marche forcée, par une chaleur accablante pendant le jour, avait tellement fatigué les moutons sur pied, qu'une fois abattus, leur viande, complètement échauffée, était immangeable. Il fallut remédier à cet inconvénient en mettant dès lors ces animaux sur des chameaux.

Le 17, on rencontra plusieurs gorges étroites que les chameaux ne parvinrent à franchir que très lentement, et un par un. Cependant on commença à trouver une végétation un peu plus abondante. A midi, après un trajet de seize kilomètres, on arriva aux puits dits Hassi-Hadadra, Hassi-Bergaouï et Hassi-Cherfel, fournissant en assez grande quantité de l'eau sulfureuse qu'il faut rendre potable par l'évaporation. Là passe la route suivie par les caravanes qui se rendent directement d'El-Goléah à Laghouat par le Mzab. On s'y arrêta toute la journée du 18, afin de remplir les peaux de bouc et de permettre aux animaux de se refaire un peu dans les abondants pâturages des environs; puis le 19, on se dirigea vers le sud, à travers un terrain difficile et rocailleux. Le 20, le pays changea légèrement d'aspect; on commença à apercevoir quelques dunes de sable, et l'on s'arrêta au puits de Zirahra, au milieu d'une plaine assez vaste, bordée de rochers d'un côté et de hautes dunes de l'autre. Dans les deux jours qui suivirent, ce paysage se continua avec une effrayante monotonie. Le 23, on traversa une grande plaine couverte de petites dunes de sable, et l'on arriva à un plateau assez élevé, qu'il fallut descendre par des gradins immenses, pour retomber dans une nouvelle plaine limitée par des rochers que le sable envahit chaque jour. Enfin, le 24, on atteignit El-Goléah, qu'on trouva à peu près abandonné.

L'oasis de ce nom s'étend du nord au sud sur un espace de plusieurs kilomètres carrés. Elle est composée d'une série de jardins entourés de murs en terre de un mètre cinquante centimètres à deux mètres d'élévation. Presque chaque jardin possède un puits dont la profondeur varie de quatre à six

mètres. L'eau est abondante et de bonne qualité. Les habitants cultivent le palmier, l'orge, les oignons, quelques fèves, le figuier, le pêcher, le grenadier et la vigne.

La ville se divise en deux parties bien distinctes : la ville haute et la ville basse.

La ville haute est bâtie en amphithéâtre sur un mamelon formé d'assises successives de marne et de rocher. Au sommet de ce mamelon, sur une table rocheuse dominant Goléah et la vallée, se trouve la casbah, construction massive et irrégulière, présentant plusieurs bastions, flanquant les murailles et possédant, dans le bastion le plus élevé, un puits qui suffirait à donner de l'eau à la garnison en cas de siège. Ces fortifications sont complétées par une enceinte continue que la nature du terrain rend inabordable au nord et au sud, et qui a été renforcée d'un second mur à l'ouest; seule la face orientale constitue un point faible pouvant être assez facilement attaqué.

La ville basse, non comprise dans l'enceinte, s'étend au pied même du mamelon, dans l'oasis.

En 1873, la population totale d'El-Goléah s'élevait à environ cinq cents tentes; l'oasis comptait seize mille palmiers, dont treize mille en plein rapport.

De la casbah on découvre le pays à une grande distance : au nord, se trouve le plateau traversé par la route du Mzab; sur les autres points, ce sont des dunes de sable se succédant comme les vagues d'un océan. Près du piton où s'étage la ville actuelle, se dresse un deuxième mamelon sur lequel on aperçoit les ruines d'une autre cité, qui s'appelait, dit-on, Tambouzin. Un jour, surprise par les habitants d'El-Goléah pendant qu'elle faisait paître ses troupeaux, la population de Tambouzin aurait été entièrement massacrée. Une mosquée, respectée sans doute par les vainqueurs, est restée debout au milieu de l'emplacement de la ville détruite et est devenue un pèlerinage très fréquenté.

Avant de quitter Tuggurt, le général de Galliffet avait adressé une proclamation aux tribus insoumises, promettant l'aman à toutes celles qui acquitteraient l'impôt de guerre. Cette proclamation eut tout l'effet qu'on pouvait en attendre. Le 12, à Hassi-el-Hadjar, se présentait une députation des Chambâa-Mouhadid, d'Ouargla, demandant à effectuer le versement exigé. Les nomades espéraient ainsi arrêter la colonne qu'ils voyaient avec une certaine appréhension pénétrer dans leur pays; mais, trompés dans leur attente et sous l'influence des bruits répandus par les Ouled-Sidi-Cheikh, ils ne voulurent pas croire à nos intentions pacifiques et se retirèrent à quelques journées de marche d'El-Goléah. Obéissant à un effroi non moins réel, mais plus dissimulé, la djemâa [1] d'Insalah écrivit au général que les habitants de cette oasis, désireux de vivre désormais en paix avec les Français, refuseraient à l'avenir de recevoir des révoltés. Ils engageaient les Bourouba à rappeler quelques-unes de leurs tentes établies chez eux, ajoutant qu'ils étaient décidés à les chasser à coups de fusil, s'ils ne se retiraient pas de bon gré.

[1] Assemblée des notables.

De leur côté, les Mekhadma, qui s'étaient jetés dans le parti de Bou-Choucha, annonçaient qu'ils quittaient leurs campements pour rentrer à Ouargla. Dans ces conditions, il eût été facile à la colonne de visiter les puits situés au sud d'El-Goléah, sur la route du Touat; mais les Ouled-Sidi-Cheikh y avaient leurs tentes : tout mouvement de nos troupes pouvait les autoriser à croire, ou à faire semblant de croire, qu'on ne respectait pas la trêve consentie avec eux; le général dut s'abstenir.

On resta à El-Goléah jusqu'au 1er février. Prolonger ce séjour eût été s'exposer à un retour difficile à cause de la chaleur; il avait d'ailleurs été suffisant pour faire les petits travaux nécessaires pour assurer la défense de la ville. La plate-forme dominant celle-ci avait été déblayée, puis entourée d'un mur crénelé, et un logement y avait été construit pour le cheik par les soins du génie. Une inscription, gravée sur une pierre placée sur la face de la première maison, devait rappeler la date de l'entrée de la colonne.

Le retour à Ouargla s'effectua par la route directe, en sept jours, c'est-à-dire en parcourant une moyenne de quarante-six kilomètres par jour, résultat dont il n'existe aucun exemple dans toutes les précédentes expéditions à travers le Sahara. Le 4 février, la colonne fut assaillie par un violent ouragan de sable qui se termina par une forte pluie. Cette bourrasque apaisée, le temps, qui jusque-là s'était montré remarquablement beau, continua d'être favorable à l'opération.

Le 13 février, on quittait Ouargla, et le 19 on arrivait à Tuggûrt. L'infanterie avait, cette fois, fait le trajet à pied avec les sacs sur les chameaux. De Tuggurt, la colonne rentra à Biskra, où elle fut dissoute.

Voici comment le général de Lacroix appréciait dans un ordre du jour les services rendus par les troupes qui avaient pris part à cette expédition.

« ... Les rebelles comptaient sur leur éloignement de tout poste français. Ils ne pouvaient croire qu'une colonne relativement nombreuse franchirait jamais les obstacles que lui opposaient la distance et la nature du sol : aussi ont-ils été surpris et consternés de la rapidité de notre marche, et se sont-ils empressés de faire leur soumission.

« Aujourd'hui, de la mer à El-Goléah il ne reste plus un seul insurgé, et l'effet produit sur les populations a été tel, que des points les plus éloignés, même d'Insalah, nous sont venues des protestations d'amitié et de désir de vivre en paix avec le gouvernement français.

« Notre influence s'étend donc aujourd'hui jusqu'à cette latitude extrême, c'est-à-dire à plus de la moitié du chemin de la mer à Tombouctou.

« Cette brillante opération, indépendamment de ses résultats politiques, fournit encore à la science de nouveaux documents. Elle fait le plus grand honneur au général de Galliffet, aux officiers et troupes sous ses ordres.

« Si celles-ci ont été bien préparées, bien organisées et bien conduites, elles ont à leur tour fait preuve de dévouement et d'abnégation. Elles sont restées à la hauteur d'une situation difficile, supportant sans se plaindre toutes les privations qu'elles ont eues à subir dans ces parages éloignés, traversant les plaines arides du désert, dans une contrée que les gens du sud eux-mêmes appellent le pays de la soif... »

Parmi les citations qui suivaient ces éloges si flatteurs, figuraient les capitaines Delahogue, Valat et Kolb, qui n'avaient cessé de se faire remarquer par leur vigueur et leur entrain. Le général de Galliffet signalait encore, dans son rapport, le commandant Crouzet, commandant supérieur du cercle de Biskra, pour les renseignements précieux qu'il avait fournis sur le pays qu'on venait de visiter et le concours éclairé qu'il avait apporté dans l'organisation de la colonne.

Quelque temps après, le capitaine Delahogue était fait officier de la Légion d'honneur, et le capitaine Kolb nommé chevalier.

Ces récompenses n'étaient pas les seules que le corps eût obtenues pendant ces deux années d'efforts et de combats : vingt-cinq croix de la Légion d'honneur et cinquante et une médailles militaires lui avaient été précédemment accordées. Voici quelles étaient les promotions dans la Légion d'honneur :

Commandeur : M. Barrué, colonel (20 novembre 1872);

Officiers : MM. Mathieu, chef de bataillon; de Larochelambert, capitaine (8 août 1871); Darras, capitaine (14 janvier 1872);

Chevaliers : MM. Donin de Rozière, Lalanne des Camps, Roux, capitaines; Guillaume, Darolles, lieutenants; Tourret, sous-lieutenant; Lefebvre, sergent-fourrier (8 août 1871); Sergent, capitaine (17 octobre 1871); Maisonneuve-Lacoste, capitaine; Zénati-ben-Serir, Amar-ben-Medeli, lieutenants; Favreau, sous-lieutenant (16 novembre 1871); Chenu, capitaine; Deporter, Mohamed-ben-Ahmed-Khodja, lieutenants; Aïssa-ben-Hadj-Assen, sous-lieutenant (14 janvier 1872); Pétiaux, capitaine; Béchir-ben-Mohamed, lieutenant; de Bazignan, sous-lieutenant (22 mars 1872); enfin Vigel et Rinn, capitaines (20 novembre 1872).

La liste de ces distinctions se passe de commentaires; elle est la preuve la plus éclatante des services rendus au pays par le 3° Tirailleurs pendant le cours des événements que nous venons de raconter; elle restera le plus éloquent témoignage de ce qu'il y eut de courage et de dévouement dépensé dans cette lutte obscure, qui, pour n'avoir pas été très meurtrière, n'en fournira pas moins à l'histoire des pages dignes de figurer parmi les plus belles des annales de l'Algérie.

CHAPITRE VI

(1873-1881)

Années 1873 et 1874. — (1875) Modifications apportées dans l'organisation du régiment. — (1876) Insurrection d'El-Amri. — Colonne du général Carteret-Trécourt. — Combat du 11 avril. — Attaque du camp par les insurgés (14 avril). — Colonne Barrué. — Reddition de l'oasis. — (1877) Colonne de surveillance du général Logerot. — (1879) Le colonel Barrué, parti en retraite, est remplacé par le colonel Barbier. — Expédition des Aurès. — Combat de R'bâa. — Passage de la gorge de Touba. — Licenciement des colonnes expéditionnaires et formation d'une colonne légère. — Le colonel Gerder remplace le colonel Barbier, décédé. — (1880) Réception du nouveau drapeau. — Mission Flatters.

La secousse que venait de subir l'Algérie avait été trop violente, les indigènes s'étaient trop épuisés dans cet immense effort, leurs espérances avaient été trop complètement déçues, pour que le calme le plus absolu ne succédât pas à cette longue période d'agitation. Ce calme qui devait durer plusieurs années, le régiment allait le mettre à profit en se consacrant tout entier aux réformes imposées par la réorganisation de notre armée. Aussi n'avons-nous à nous arrêter, pour cette époque, qu'à quelques décisions portant modification dans l'administration ou l'organisation du corps.

Le 21 mars 1874, parut un décret étendant au cadre indigène des trois régiments de Tirailleurs algériens certaines dispositions bienveillantes adoptées en faveur de l'élément indigène des régiments de spahis par un décret du 6 janvier de la même année.

D'après ce décret, les emplois du petit état-major, de fourrier et de sergent-major de compagnie, pouvaient dorénavant être donnés aux militaires indigènes remplissant les conditions d'ancienneté de service et de grade exigées pour les militaires français, et présentant d'ailleurs toutes les garanties nécessaires par leur conduite, leur aptitude et leur instruction. Tout officier indigène satisfaisant aux conditions déterminées par les règlements, et justifiant d'une instruction générale et de connaissances spéciales suffisantes, pouvait, en vertu des mêmes dispositions, être nommé capitaine trésorier ou

d'habillement, mais dans son régiment seulement. Toutefois, à grade égal, le commandement devait toujours appartenir à l'officier français, quelle que fût l'ancienneté de l'officier indigène. C'était, en un mot, l'abrogation complète de l'article 3 de l'ordonnance royale du 7 décembre 1841.

Une autre modification, beaucoup plus importante, fut celle prescrite par la loi du 13 mars 1875, sur les cadres et les effectifs de l'armée. En exécution de cette loi, les 5e et 6e compagnies de chaque bataillon et une compagnie de dépôt furent licenciées, et le régiment se trouva ainsi constitué à quatre bataillons de quatre compagnies, plus une compagnie de dépôt, c'est-à-dire tel qu'il l'est aujourd'hui. Un premier tiercement eut lieu à cet effet le 15 avril, puis un autre définitif le 20 novembre. Voici quel fut le résultat de ce dernier :

ÉTAT-MAJOR

MM. Barrué, colonel.
Noëllat, lieutenant-colonel.
Pérard, major.
Richard, capitaine trésorier.
Mondielli, capitaine d'habillement.
Abadie, sous-lieutenant adjoint au trésorier.
Trémoulet, sous-lieutenant porte-drapeau.
Reboud, médecin-major de 1re classe.
Milon, médecin-major de 2e classe.
Thiébault, aide-major de 1re classe.

1er BATAILLON

MM. Petitjean, chef de bataillon.
Lelorrain, capitaine adjudant-major.

1re compagnie.

MM. Fargue, capitaine.
Barrué, lieutenant français.
Ahmed-ben-Laoussi, lieut. ind.
de Champsoin, s.-lieut. français.
Amor-ben-Taïeb, s.-lieut. ind.

2e compagnie.

MM. Helwig, capitaine.
Noyer, lieutenant français.
Mohamed-ben-Taïeb, lieut. ind.
Penaud, sous-lieutenant français.
Tahar-ben-Dzitouch, s.-lieut. ind.

3e compagnie.

MM. Maux, capitaine.
Tourret, lieutenant français.
Lagdar-ben-el-Achi, lieut. ind.
Carli, sous-lieutenant français.
Amri-ben-Lagdar, s.-lieut. ind.

4e compagnie.

MM. Claverie, capitaine.
Jullien, lieutenant français.
Bouguerrah-ben-Mohamed, lieutenant indigène.
Montaigu, sous-lieut. français.
Belkassem-ben-Ali, s.-lieut. ind.

2e BATAILLON

MM. Dubuche, chef de bataillon.
Jolly, capitaine adjudant-major.

1re compagnie.

MM. Rouyer, capitaine.
Martin, lieutenant français.
Thiéry, sous-lieutenant français.
Larbi-bel-Haoussin, s.-lieut. ind.

2e compagnie.

MM. Roques, capitaine.
Bujac, lieutenant français.
Kacem-ben-Ahmed, lieut. ind.
Mazué, s.-lieutenant français.
Mohamed-ben-Amar, sous-lieutenant indigène.

3e compagnie.

MM. Pont, capitaine.
Mathieu, lieutenant français.
Chiarasini, sous-lieut. français.
Athman-ben-Salah, s.-lieut. ind.

4e compagnie.

MM. Denis, capitaine.
Creutzer, lieutenant français.
Tahar-ben-Amouda, lieut. ind.
Navlet, sous-lieutenant français.
Ali-ben-Messaoud, s.-lieut. ind.

3e BATAILLON

MM. Flatters, chef de bataillon.
Vigel, capitaine adjudant-major.

1re compagnie.

MM. Donin de Rozière, capitaine.
Marot, lieutenant français.
Kaddour-ben-Amar, lieut. ind.
Orlanducci, sous-lieut. français.
Salah-ben-Ferkadadji, sous-lieutenant indigène.

2e compagnie.

MM. Bailly, capitaine.
Fiéreck, lieutenant français.
Aïssa-ben-Hadj-Assein, lieut. ind.
Vivrel, sous-lieutenant français.
Sliman-ben-Ahmed, s.-lieut. ind.

3e compagnie.

MM. de Lestapis, capitaine.
Langlet, lieutenant français.
Garmi-ben-Tahar, lieut. ind.
Siquart, sous-lieutenant français.
Déradj-ben-Mohamed, sous-lieutenant indigène.

4e compagnie.

MM. Macarez, lieutenant français.
Mohamed-ben-Taïeb, lieut. ind.
Pagot, sous-lieutenant français.
Rebah-ben-Amelaoui, sous-lieutenant indigène.

4e BATAILLON

MM. Guasco, chef de bataillon.
Lalanne des Camps, capitaine adjudant-major.

1re compagnie.

MM. Carré de Busserolle, capitaine.
Feljas, lieutenant français.
Saïd-ou-Ali, lieutenant indigène.
Gauvin, sous-lieutenant français.
Ben-Amor-Bouka, s.-lieut. ind.

2e compagnie.

MM. Duhay, capitaine.
Virgitti, lieutenant français.
Paoli, sous-lieutenant français.
Taïeb-ben-Lamchi, s.-lieut. ind.

3e compagnie.

MM. Greffier, capitaine.
Gindonnet, lieutenant français.
Hamou-ben-Sliman, lieut. ind.
Lejosne, sous-lieut. français.
Salah-ben-Zouaghi, s.-lieut. ind.

4e compagnie.

MM. Rivail, lieutenant français.
Saad-ben-Serir, lieut. indigène.
Roche, sous-lieut. français.
Kaddour-ben-Ahmed, sous-lieutenant indigène.

DÉPOT

MM. Berger,	capitaine.
Caudron,	lieutenant français.
Salah-ben-Tahar,	lieutenant indigène.
Bader,	sous-lieutenant français.
Belkassem-zid-ben-Mohamed-zid,	sous-lieutenant indigène.

OFFICIERS A LA SUITE

MM. Durand de Chiloup,	capitaine.
Lapeyre,	sous-lieutenant français:
Taïeb-ben-Ali,	sous-lieutenant indigène.
Amar-ben-Belkassem,	sous-lieutenant indigène.
Ahmed-ben-Taïeb,	sous-lieutenant indigène.
Bourougah,	sous-lieutenant indigène.

Au commencement de 1876, une certaine agitation se manifesta soudain dans les Zibans, chez les Bou-Azid, tribu célèbre par son fanatisme religieux. Ces troubles, qui s'étaient produits subitement, au moment où le général Carteret-Trécourt, commandant la division, rentrait d'un voyage dans le sud, avaient pour instigateur un certain Mohamed-Yaya-ben-Abdallah, ancien khodja du caïd Bou-Lakhras-ben-Ganah et cheik révoqué des Ouled-Dris. Le désir, chez ce dernier, de se venger des Ben-Ganah, qui, disait-on, avaient fait assassiner son frère; une haine implacable vouée particulièrement à Bou-Lakhras pour des motifs qui n'ont jamais été bien connus : telles étaient les causes de cette nouvelle insurrection. Mohamed-ben-Abdallah inventa un marabout, qu'il trouva dans un jeune derviche, nommé Ahmed-ben-Aïech, sorte d'halluciné qui vivait de la charité publique, fit prêcher la guerre sainte, exalta l'esprit des mécontents, et finalement provoqua le soulèvement de toute la tribu et la défection des cheiks des Djebabra, des Ouled-Daoud, de Foughala et de Zaouïet-Mlili. Vers la fin de mars, les insurgés se rassemblèrent à El-Amri, oasis située à quarante-huit kilomètres au sud-ouest de Biskra, et là firent tous leurs efforts pour entraîner dans la révolte tous les nomades des autres oasis des Zibans.

Informé de ce qui se passait, le capitaine Lefroid, chef du bureau arabe de Biskra, voulut essayer de ramener Mohamed-ben-Abdallah dans le devoir et le fit appeler à Biskra; mais celui-ci refusa. Le capitaine ne se rebuta pas; il le convoqua encore à la zaouïa de Tolga, où, de son côté, il se rendit le

30 mars, escorté seulement de trois cavaliers; mais le courageux officier n'y trouva qu'une réponse arrogante et ne dut qu'à son attitude énergique et à son sang-froid de ne pas rester entre les mains des insurgés. Tous les moyens de conciliation se trouvant alors épuisés, le général Carteret, prévenu, résolut de recourir immédiatement à d'énergiques moyens de répression; il se rendit à Biskra et y organisa aussitôt une colonne composée de deux bataillons d'infanterie, d'un escadron de spahis et d'une section d'artillerie de montagne. De cette colonne firent partie les 1re et 4e compagnies du 2e bataillon du régiment, qui, en garnison à Batna, quittèrent cette place le 3 avril pour arriver le 6 à Biskra, où elles se réunirent à deux compagnies du 11e bataillon de chasseurs, avec lesquelles elles constituèrent un bataillon mixte qui fut placé sous les ordres du commandant Dubuche.

Voici quels étaient les officiers de ce détachement :

MM. Dubuche, chef de bataillon.
Jolly, capitaine adjudant-major.
Thiébault, médecin aide-major.

1re compagnie.	*4e compagnie.*
MM. Rouyer, capitaine.	MM. Denis, capitaine.
Bouguerrah-ben-Mohamed, lieutenant indigène.	Tahar-ben-Amouda, lieut. ind.
Cherf-bou-Terfa, lieut. indigène.	Navlet, sous-lieut. français.
Thiéry, sous-lieut. français.	Ali-ben-Messaoud, s.-lieut. ind.
Larbi-bel-Haoussin, s.-lieut. ind.	

La colonne, sous les ordres directs du général, se mit en route le 8 avril, se dirigeant sur El-Amri par la route de Zaatcha. Le soir, elle campa sur l'Oued-Oumache; le 9, près de Bou-Chagroun, et le 10, en arrière d'un ruisseau qui coule entre les oasis d'El-Bordj et de Foughala, en un point d'où l'on apercevait distinctement El-Amri.

Le lendemain, à cinq heures et demie du matin, nos troupes reprirent leur mouvement, et, débouchant dans la plaine, s'avancèrent vers El-Amri sur trois échelons : à droite, le goum; au centre, les spahis; à gauche, l'infanterie en colonne serrée par pelotons. Le bataillon mixte, réduit à trois compagnies par suite de l'absence d'une compagnie de chasseurs laissée à la garde du convoi, venait en soutien derrière l'artillerie. L'ennemi, fort d'environ deux mille fantassins et cent cavaliers, s'était déployé à trois kilomètres en avant d'El-Amri, sur un terrain composé de petites dunes de sable et se prêtant admirablement à un combat d'infanterie.

Vers six heures, le goum engagea l'action et fut bientôt appuyé par la cavalerie; mais celle-ci, accueillie par un feu meurtrier, dut battre en retraite. Craignant alors pour son flanc droit, le commandant Dubuche fit déboîter la 4e compagnie (capitaine Denis), et, après qu'elle se fut déployée en tirailleurs, l'entraîna en avant. Cette compagnie ouvrit le feu à une faible distance, arrêta l'ennemi, et permit ainsi au 3e bataillon d'Afrique et à une

compagnie de chasseurs de se porter sur la gauche et de prendre une vigoureuse offensive. Restée en réserve derrière l'artillerie, la 1re compagnie (capitaine Rouyer) s'était déployée à droite, et, en même temps qu'elle s'opposait à un mouvement tournant des insurgés, protégeait par des feux le ralliement du goum et des spahis. Culbuté sur tous les points, l'ennemi commença alors à battre en retraite, mais en bon ordre, en ne cédant ses positions que pied à pied, et en manœuvrant avec un ensemble dénotant chez lui une réelle instruction. A huit heures, nos troupes occupaient une ligne à peu près parallèle au côté nord de l'oasis, à environ deux kilomètres des premiers palmiers. A ce moment le général prescrivit de s'arrêter, de cesser le feu et d'attendre de nouveaux ordres. Les rebelles s'étaient maintenant retirés dans l'oasis.

Dans ce court mais vif combat, ces derniers avaient subi des pertes considérables : cinquante des leurs, dont Mohamed-Yaya-ben-Abdallah, le principal instigateur de la révolte, étaient restés sur le terrain; ils avaient en outre une quantité de blessés, parmi lesquels le marabout Ahmed-ben-Aïech, qui n'en continua pas moins à prêcher la guerre sainte à outrance. La colonne comptait quatre tués et dix-neuf blessés, dont deux officiers. Ces pertes portaient presque uniquement sur le goum et les spahis.

Attaquer l'oasis avec le peu de monde dont il disposait était, pour le général, une tentative trop hasardeuse pour qu'il s'y décidât; il ramena ses troupes à environ trois kilomètres au nord-est, les installa au bivouac et leur fit construire des retranchements rapides pour les mettre à l'abri de toute surprise.

Le 12, eut lieu une reconnaissance générale qui fut poussée jusqu'à environ quatre cents mètres de la face nord de l'oasis, sans qu'il fût tiré un coup de fusil de part et d'autre.

Cette attitude n'était cependant pas chez les insurgés le résultat d'une résolution pacifique : plus que jamais ils étaient résolus à se défendre. Leur nombre grossissait toujours; malgré l'échec qu'ils avaient subi, malgré les protestations de dévouement des chefs des autres oasis, l'effervescence gagnait les populations environnantes, et le goum lui-même semblait n'attendre qu'une occasion pour faire défection. La situation de la colonne devenait difficile; trop faible pour rien tenter contre les rebelles, elle ne pouvait cependant battre en retraite sans s'exposer à voir tous les Zibans se soulever. Le général Carteret prit la résolution la plus sage et la plus politique à la fois : celle de choisir une bonne position à proximité de l'oasis, de s'y fortifier et d'attendre, pour reprendre l'offensive, d'avoir reçu les renforts qu'il avait prescrit qu'on lui envoyât en toute hâte de Constantine. En conséquence, le camp fut établi sur les deux rives d'une petite rivière à sec, l'Aïn-Ghous, et couvert par un retranchement continu affectant la forme d'une vaste ellipse dont le grand axe était représenté par le lit de la rivière. Le bataillon mixte occupa la partie de la rive droite, le bataillon d'Afrique et l'artillerie l'arc de la rive gauche.

Le 14, à une heure de l'après-midi, la section d'artillerie prit position à quinze cents mètres d'El-Amri et envoya une vingtaine d'obus dans l'oasis,

en même temps que deux sections d'infanterie, dont une composée de chasseurs à pied et de Tirailleurs, s'avançaient jusqu'à huit cents mètres des vedettes ennemies et exécutaient quelques feux de salve. A quatre heures, tout le monde rentra au camp, à l'exception de la section mixte (sous-lieutenant Gabet, du 11e bataillon de chasseurs) qui, n'ayant pas reçu d'ordres précis, resta en position à trois ou quatre cents mètres en avant.

Vers cinq heures, une épouvantable tempête de sable éclata tout à coup, enleva les tentes, renversa les faisceaux et fit en un instant succéder la nuit au jour. Profitant de cette obscurité, les insurgés sortirent de l'oasis, cheminèrent derrière les dunes et se dirigèrent silencieusement sur le camp.

La section du sous-lieutenant Gabet fut la première à s'apercevoir de ce mouvement; elle le signala d'abord par quelques coups de fusil que la direction du vent ne permit d'entendre que d'une façon confuse; puis, subitement entourée, elle se retira lentement en exécutant des feux nourris qui finirent par donner l'éveil. Au cri de : *Aux armes!* toutes les troupes se précipitèrent aux tranchées, et les rebelles furent accueillis par une fusillade meurtrière qui arrêta court leur élan. Cette fusillade continua jusqu'à huit heures du soir sans interruption; l'intensité de l'ouragan ayant alors sensiblement diminué, l'ennemi commença à se retirer. A onze heures, tout était terminé. Le lendemain, des reconnaissances envoyées dans les environs trouvèrent de nombreux cadavres qui n'avaient pas été enlevés, indice presque toujours certain, chez les Arabes, d'une complète démoralisation. Les insurgés avaient dû évidemment être sérieusement éprouvés; car, les jours suivants, de nouveaux orages étant survenus, ils ne songèrent nullement à en profiter. Cet engagement avait coûté deux hommes tués au bataillon d'Afrique et trois blessés aux Tirailleurs. Tout le monde s'était admirablement battu; mais c'était surtout à l'attitude énergique de la section du sous-lieutenant Gabet qu'on devait de n'avoir pas été surpris et d'avoir pu faire face à un danger aussi imminent.

Pendant ce temps, deux colonnes de secours avaient été organisées, l'une à Constantine sous les ordres du colonel Barrué, l'autre à Bou-Saâda avec le général de Vaisse-Roquebrunne. Celle de Constantine s'était mise en route le 14 avril. Deux compagnies du régiment en faisaient partie; c'étaient les 3e et 4e du 1er bataillon, ainsi composées :

3e compagnie.

MM. Noyer, lieutenant français.
Lagdar-ben-El-Achi, lieut. ind.
Carli, sous-lieutenant français.
Lamri-ben-Lagdar-ben-Mabrouck, sous-lieutenant ind.

4e compagnie.

MM. Claverie, capitaine.
Jullien, lieutenant français.
Belkassem-zid-ben-Mohamed-zid, lieutenant indigène.
Montaigu, sous-lieut. français.
Belkassem-ben-Ali, s.-lieut. ind.

La colonne Barrué arriva à Batna le 17 avril, et, le 22, rejoignit celle du général Carteret devant El-Amri. Les deux compagnies de chasseurs de-

vinrent alors indépendantes, et les quatre de Tirailleurs ne formèrent qu'un seul bataillon. Le colonel Barrué reçut le commandement de toute l'infanterie.

Le 23, commença le blocus de l'oasis, blocus qui fut achevé le surlendemain, après l'arrivée des troupes de la province d'Alger. Le 27, eut lieu un premier bombardement du village d'El-Amri, dont on apercevait confusément le mur d'enceinte à travers les palmiers. L'ennemi riposta mollement; on le vit abandonner successivement ses tranchées extérieures et la zaouïa, bâtie sur la lisière de l'oasis, pour se réfugier dans les jardins et derrière les petites dunes de sable. A trois heures du soir, toutes les troupes rentraient dans leurs bivouacs sans être inquiétées.

Le lendemain, les mêmes dispositions furent prises, et le canon continua son œuvre de destruction et d'intimidation. Vers une heure de l'après-midi, dans le but de faire croire à une attaque de vive force et d'attirer ainsi les insurgés sous les coups de notre artillerie, le colonel Barrué ordonna aux 3e et 4e compagnies (lieutenant Noyer et capitaine Claverie) du 1er bataillon, déployées en avant des pièces, de faire un bond de cent mètres dans la direction de la face est de l'oasis. Les assiégés se précipitèrent en effet vers le point menacé, et pendant un instant la lutte fut assez vive; mais, sillonné en tous sens par nos projectiles, le terrain devint bientôt intenable pour l'ennemi, qui se retira encore une fois derrière ses abris. Dans ce court instant, le capitaine Claverie avait été légèrement blessé, au moment où, monté sur un puits, il dirigeait les feux de sa compagnie. A cinq heures, les troupes se replièrent de nouveau sur leurs bivouacs respectifs, poursuivies quelque temps par les rebelles, qui essayèrent de profiter de ce mouvement rétrograde, mais qui, vigoureusement maintenus, se débandèrent rapidement. Très éprouvés par ces deux jours de bombardement, ils étaient d'ailleurs décidés à ne pas pousser plus loin la résistance. Dans la nuit, ils demandèrent l'aman, et le lendemain les principaux chefs de la révolte, dont le marabout Ahmed-ben-Aïech, se rendirent à discrétion. Auparavant une sorte de guerre civile avait éclaté entre les partisans de la paix et ceux de la guerre; des coups de feux avaient été échangés; il y avait eu de nombreux blessés, et, vaincus, les derniers s'étaient vus obligés de céder. Leur reddition mettait fin à l'insurrection.

Nos troupes restèrent encore devant El-Amri jusqu'au 8 mai, puis se mirent en route pour rentrer dans leurs garnisons. Le 12, à Bou-Chagroun, les colonnes Carteret et Barrué furent reconstituées telles qu'elles étaient à l'origine, et la première continua sa marche sur Biskra, où elle arriva le 19, l'autre sur Constantine, qu'elle atteignit le 28.

Pendant cette expédition, une autre compagnie du régiment, la 3e du 3e bataillon (lieutenant Langlet), avait également été dirigée sur El-Amri; mais, employée à l'escorte de convois, elle n'avait pris aucune part aux combats livrés aux insurgés.

Vigoureusement et sévèrement réprimé, ce commencement d'insurrection n'avait pas eu de suites, et la province avait aussitôt repris sa physionomie accoutumée. L'hiver arrivé, il fut cependant décidé qu'une colonne de surveillance, aux ordres du général Logerot, serait envoyée dans le sud, où

nous n'avions pas paru en force depuis 1873. Cette colonne, dont fit partie la 3e compagnie du 2e bataillon, visita successivement la partie méridionale des Aurès, le Souf et l'Oued-R'ir, en passant par Sidi-Okba, Aïn-Maga, Sidi-Salah, Zéribet-el-Oued, El-Feidh, El-Baadja, Mouïat-Tadjer, Bir-Nazia, Bir-el-Arab, Sidi-Aïoun, Guemar, Tarzout, El-Oued, Taïbet-el-Gueblia, Teniet-Redemsia, Temacin et Tuggurt, et, le 20 mars 1877, rentra à Biskra, d'où elle était partie le 15 février.

Le restant de l'année 1877 et l'année 1878 s'écoulèrent dans la paix la plus profonde et sans amener le moindre incident.

Le 7 janvier 1879, le colonel Barrué, qui était à la tête du régiment depuis neuf ans, qui l'avait réorganisé, qui avait su par sa bienveillance s'attirer l'affection et le dévouement de tous, était admis à la pension de retraite. Par une décision ministérielle du 15 du même mois, le colonel Barbier, du 81e de ligne, fut appelé à le remplacer.

Devant le sort qu'avait eu la tentative des Bou-Azid, on pouvait croire que de longtemps aucune tribu ne songerait à la renouveler. Il ne devait cependant point en être ainsi, tant il est facile, au moyen de quelques grossières jongleries, d'éveiller chez les indigènes l'idée d'une intervention divine annonçant enfin l'heure de la délivrance.

Le 31 mai 1879, le général Forgemol de Bostquénard, commandant la division de Constantine, était informé, par une dépêche de Batna, que des troubles venaient subitement de se produire dans le commandement des Ouled-Daoud. Deux cavaliers du caïd, envoyés au village d'El-Hammam pour faire cesser une réunion séditieuse tenue à la mosquée, avaient été reçus à coups de fusil. L'un d'eux avait été tué, et l'autre grièvement blessé. Un officier du bureau arabe, M. le lieutenant Chéroutre, s'était aussitôt transporté sur les lieux; mais l'agitation, au lieu de se calmer, n'avait fait que s'accroître, et dans la nuit un vieux serviteur de la France, Si-el-Bachtardji, caïd des Beni-bou-Sliman, était lâchement assassiné dans son bordj, à Tkout.

Ces désordres, que rien ne faisait prévoir, avaient pour fauteur un certain Mohamed-Amzian-ben-Abderrahman, *iman* [1] de la mosquée d'El-Hammam. Cet individu, qui était ventriloque, s'était servi habilement de ce talent spécial pour faire croire qu'il était en perpétuelle communication avec l'esprit du Prophète; il prenait habituellement une marmite qu'il plaçait au milieu de l'assistance, puis il en faisait sortir les prédictions les plus invraisemblables. Ses crédules auditeurs, dont l'ignorance égalait le fanatisme, ne manquaient jamais de crier au miracle et de proclamer la toute-puissance de ce prétendu illuminé. Bientôt la réputation de Mohamed-ben-Abderrahman s'étendit dans les tribus environnantes; on accourut de tous les points des Aurès pour écouter sa parole sacrée, et lorsque, prévenu, le caïd El-Achmi-ben-bou-Diaf, des Ouled-Daoud, voulut mettre un terme à ses excitations à la révolte, les esprits étaient déjà assez exaltés pour n'être ramenés que par la force au respect de notre autorité.

[1] Celui qui préside habituellement aux prières ordinaires chez les musulmans.

Dès que s'étaient produits les faits graves que nous venons de raconter, le général Logerot, commandant la subdivision de Batna, avait envoyé M. Corbé, lieutenant du bureau arabe, au caïd Mohamed-bou-Diaf, des Beni-Oudjana, pour que celui-ci rassemblât ses goums sur la frontière des Ouled-Daoud. Le même ordre avait été donné à son fils El-Achmi, caïd de cette dernière tribu. En même temps le capitaine Bissuel, également du bureau arabe, quittait Biskra avec une vingtaine de spahis et s'avançait jusqu'à Banian. Mais, dans la nuit du 1er juin, les rebelles se jetèrent sur le camp des caïds établi à El-Anasser; trois cents goumiers firent aussitôt défection; Bou-Diaf et ses plus fidèles serviteurs furent tués, et seule l'obscurité permit à M. Corbé d'échapper à la poursuite des assaillants et de se réfugier à Chemora. Le lendemain, toute la tribu des Ouled-Daoud était en insurrection.

Cet incident aggravait singulièrement la situation; il n'y avait pas un instant à perdre si l'on voulait empêcher l'effervescence de gagner les tribus de l'est (Sahari, Nemencha, Haracta, etc.). Le 2 juin, une petite colonne comprenant la 4e compagnie du 3e bataillon (capitaine Lochert) et un escadron de spahis quittait Batna pour se rendre à Khenchela, où se trouvait déjà la 1re compagnie du même bataillon. D'un autre côté, le commandant le Noble, du 3e spahis, se portait à R'bâa avec deux compagnies du 17e bataillon de chasseurs et tout ce qui restait de spahis à Batna; enfin le 4e bataillon du régiment partait en toute hâte de Constantine pour aller se mettre à la disposition du général Logerot.

Voici quelle était la composition de ce bataillon :

MM. Vidal de Lauzun, chef de bataillon.
Lalanne des Camps, capitaine adjudant-major.

1re compagnie.

MM. Chirouze, lieutenant français.
Saïd-ou-Ali, lieutenant indigène.
Tatin, sous-lieutenant français.
Salah-ben-Zouaghi, s.-lieut. ind.

2e compagnie.

MM. Godinet, capitaine.
Gauvin, lieutenant français.
Mohamed-ben-Amar-Toumcy, lieutenant indigène.
Zahner, sous-lieut. français.
Bourougah, sous-lieut. ind.

3e compagnie.

MM. Greffier, capitaine.
Méteix, lieutenant français.
Cherf-bou-Terfa, lieut. indigène.
François, sous-lieut. français.
M'zita-ben-Aïssa, s.-lieut. ind.

4e compagnie.

MM. Mercier, capitaine.
Rivail, lieutenant français.
Saad-ben-Serir, lieut. indigène.
Embarek-ou-Alia, sous-lieutenant indigène.

Arrivé le 5 juin à Batna, le commandant de Lauzun recevait aussitôt l'ordre de laisser une compagnie (la 4e) dans ce poste, d'en envoyer une (la 1re) à Lambesse, et de rejoindre avec les deux autres (2e et 3e) le commandant le Noble à R'bâa. Il partit avec ces dernières le 7, à trois heures et demie du

soir, et atteignit R'bâa vers minuit. La colonne le Noble, qui, le 3, s'était grossie d'un escadron de chasseurs d'Afrique et d'une compagnie de chasseurs à pied, comprit alors deux escadrons de cavalerie et cinq compagnies d'infanterie.

R'bâa n'était qu'un simple bordj construit quelques années auparavant par le caïd Bou-Diaf; mais les événements des jours précédents avaient tout à coup donné à ce point une importance considérable. Situé à l'entrée du territoire des Ouled-Daoud et près de l'endroit où les caïds avaient été attaqués, il fermait les débouchés de cette partie des Aurès, et son occupation était en même temps une sauvegarde pour Batna et une menace pour les insurgés. Le camp avait été établi près d'un petit cours d'eau à sec pendant l'été, l'oued Taga, affluent de l'Oued-Chemora, et se trouvait dominé, au nord et au sud, par deux rangs de collines parallèles laissant entre elles une vallée d'environ un kilomètre de largeur, suivie par la route non empierrée de Batna à Khenchela.

Le 8 juin au soir, les rebelles, que le succès d'El-Anasser avait complètement grisés, s'avancèrent au nombre d'environ dix-huit cents dans le but de surprendre nos troupes. Ils se rapprochèrent en silence et arrivèrent ainsi, sans être aperçus, jusqu'à une assez faible distance de la grand'garde des Tirailleurs établie sur l'un des mamelons avancés se détachant des collines sud. Cette grand'garde leur opposa une vigoureuse résistance; mais, bientôt entièrement débordée, elle dut, en combattant toujours, se replier sur la face du camp occupée par les deux compagnies du régiment, qui furent elles-mêmes aussitôt assaillies par la masse confuse des insurgés. Il était près de trois heures du matin, l'obscurité rendait la situation des plus critiques; un moment d'hésitation, et les rebelles pouvaient pénétrer dans le camp, y jeter le désordre, amener un de ces combats dangereux où amis et ennemis ne peuvent plus se reconnaître, où les troupes les plus disciplinées échappent à toute direction. Mais le commandant de Lauzun, jugeant la gravité du péril, y fit immédiatement face avec un sang-froid et une énergie qu'il sut communiquer à tous. Sur son ordre, le demi-bataillon exécuta d'abord un feu rapide qui dura environ cinq minutes; puis, l'ennemi ne se retirant pas, il prescrivit à la 3e compagnie de l'aborder à la baïonnette. Profitant de ce qu'un nuage de fumée dérobait son mouvement, cette dernière s'élança avec une fureur irrésistible, et, poussant de grands cris, se jeta brusquement sur les bandes acharnées qui débouchaient dans la vallée, leur reprit le mamelon dont elles venaient de s'emparer, les délogea de tous les points où elles essayèrent de résister, et les mit en pleine déroute après leur avoir infligé des pertes énormes. Le jour commençait à poindre quand se termina ce sanglant combat; la cavalerie, qui n'attendait qu'une occasion de se rendre utile, se mit alors à la poursuite des fuyards, qu'elle accompagna, le sabre dans les reins, jusqu'aux premiers escarpements des Aurès. L'ennemi avait eu cent trois morts et environ deux cents blessés; les Tirailleurs comptaient cinq tués et cinq blessés. Parmi les tués, il s'en trouvait un qui avait été horriblement mutilé; le malheureux était tombé vivant entre les mains des rebelles, qui lui avaient arraché les ongles des pieds et des mains, crevé les yeux, coupé la langue,

et, pour l'achever, brisé les jambes et fracassé la tête à coups de hachette.

Dans ce combat, qui faisait le plus grand honneur au coup d'œil militaire du commandant de Lauzun, officiers et Tirailleurs avaient tous été admirables d'audace et d'intrépidité; mais il en était cependant qui s'étaient fait plus particulièrement remarquer : c'était d'abord le capitaine Greffier, par la vigueur avec laquelle il avait enlevé sa compagnie; puis le Tirailleur Mabrouck-ben-Mohamed, qui avait dégagé un officier indigène sur le point de rester entre les mains de l'ennemi; Mustapha-ben-Larbi, qui avait continué de combattre malgré une blessure sérieuse; Larbi-ben-Ali-ben-Chabron, qui avait délivré deux de ses camarades en tuant deux insurgés sur le point de les égorger; enfin Lepeuchant, qui n'avait cessé de se signaler par son courage et son dévouement.

Le succès de R'bâa devait avoir des conséquences absolument décisives : c'était le coup de grâce de l'insurrection. De ce moment, Mohamed-ben-Abderrahman, sentant qu'il avait engagé une partie dangereuse, ne chercha plus qu'à échapper au cercle de baïonnettes qui se formait autour de lui; abandonné chaque jour par ceux qui avaient cru un instant à sa mission divine, il allait bientôt se trouver seul avec les plus compromis de ses partisans, et prendre avec eux la route du désert, cette dernière ressource de la plupart des agitateurs qui l'avaient précédé.

Il importait cependant d'achever la pacification du pays en laissant s'effectuer les opérations préparées par le général Forgemol. En conséquence, les colonnes qui s'étaient concentrées aux principaux débouchés des Aurès reçurent l'ordre de commencer leurs mouvements le 12. Ces colonnes, réunies à Batna, Biskra et Khenchela, étaient commandées par le général Logerot et les colonels Cajard, du 3e zouaves, et Gaume, du 3e chasseurs d'Afrique. Avec la colonne Logerot se trouvait le général Forgemol. Le régiment avait un bataillon (le 3e) à la colonne de Khenchela; le 4e, qui après le combat du 9 avait été réuni en entier à R'bâa, allait entrer dans la composition de la colonne Logerot.

Au jour fixé, cette colonne quitta Batna. Le lendemain, elle rejoignait les troupes du commandant le Noble à R'bâa. Là elle reçut son organisation définitive et fut divisée en deux demi-brigades, dont les colonels Barbier, du 3e Tirailleurs, et Hervé, du 1er zouaves, eurent le commandement. Le 15, elle se mettait en route pour Médina, laissant à R'bâa la 2e compagnie (capitaine Godinet) du 4e bataillon de Tirailleurs.

On va de R'bâa à Médina par un chemin de montagne qui, après avoir traversé un plateau dénudé, arrive dans la plaine de Yabous pour s'engager ensuite dans une immense coupure à l'entrée de laquelle se trouve le village de Touba. Les insurgés, qui se proposaient de défendre ce passage, l'avaient fortement occupé. Dès qu'il en fut averti, le général Logerot donna l'ordre au 15e bataillon de chasseurs et à une section d'artillerie de tourner la position, pendant que le 4e bataillon de Tirailleurs l'aborderait de front.

La nature du terrain rendait la mission de ce dernier des plus périlleuses; c'était, en somme, des hauteurs abruptes à gravir sous le feu d'un ennemi

de beaucoup supérieur, et qui avait déjà prouvé son acharnement. Mais cet ennemi se rappelait de R'bâa, et à la vue des Tirailleurs il allait successivement abandonner ses positions.

La 1re compagnie (lieutenant Chirouze), sac au dos, ses officiers en tête, escalada avec un entrain merveilleux les falaises presque à pic formant le côté sud de la gorge; en même temps la 3e compagnie (capitaine Greffier), conduite par le commandant de Lauzun, mettant sac à terre, marchait à l'attaque du village de Touba et y pénétrait sans coup férir par deux côtés à la fois. A peine les hauteurs qui dominent ce village eurent-elles été occupées, qu'une assez vive fusillade éclata sur nos groupes un peu pressés; mais les Tirailleurs ripostèrent vigoureusement, et l'ennemi, déconcerté, se retira. Le général Logerot ayant alors donné l'ordre de prendre position sur un plateau s'étendant au sud-ouest de Touba, le commandant de Lauzun continua son mouvement; malgré la fusillade qui avait repris, malgré les difficultés sans nombre qu'opposait le terrain, les 1re et 3e compagnies gravirent la montagne au pas de course, et déterminèrent la retraite définitive des insurgés. Ces derniers avaient eu douze tués. Grâce à la vigueur avec laquelle avait été conduite l'attaque, nous n'avions eu personne d'atteint.

La prise du défilé de Touba devait achever, chez les rebelles, la démoralisation produite par le combat de R'bâa. Le 16, la marche ne fut, en effet, nullement inquiétée, et la colonne campa le soir à Médina. Le 17, il y eut repos. Le 18, le 4e bataillon quitta le camp à cinq heures du matin, descendit la vallée de l'Oued-el-Abiod, incendia tous les villages qu'il rencontra, et, vers quatre heures du soir, rentra sans avoir eu à échanger un seul coup de fusil.

Dès le lendemain, les tribus insurgées commencèrent à faire leur soumission. La colonne Logerot exécuta cependant encore quelques opérations dans les environs de Médina, puis elle se disloqua le 2 juillet, après avoir été rejointe par le 3e bataillon du régiment, qui avait fait partie de la colonne Gaume, et dont nous allons rapidement résumer les opérations.

Au début de l'insurrection, ce bataillon avait trois compagnies en garnison à Batna, et l'autre (la 1re) à Khenchela. Nous avons vu que la 4e compagnie avait aussitôt été dirigée sur ce dernier point; les autres y arrivèrent à leur tour quelques jours après, et leur réunion présenta alors la situation suivante :

MM. Donin de Rozière, capitaine de la 1re compagnie commandant le bataillon.
Vigel, capitaine adjudant-major.
Villemin, médecin aide-major de 1re classe.

1re compagnie.

MM. Boulay, lieutenant français.
Orlanducci, sous-lieut. français.
Salah-ben-Ferkatadji, sous-lieutenant indigène.

2e compagnie.

MM. Bailly, capitaine.
Fiéreck, lieutenant français.
Aïssa-ben-Hadj-Assein, lieut. ind.
M'ahmed-ben-Mohamed, sous-lieutenant indigène.

3° compagnie.

MM. Polère, capitaine.
Langlet, lieutenant français.
Lapeyre, sous-lieut. français.
Derradji-ben-Messaoud, sous-lieutenant indigène.

4° compagnie.

MM. Lochert, capitaine.
Palmade, lieutenant français.
Taïeb-ben-Mohamed, lieut. ind.
D'Amade, sous-lieut. français.
Ali-ben-Mohamed, s.-lieut. ind.

La colonne Gaume, comprenant trois escadrons de cavalerie, une section d'artillerie de montagne et un seul bataillon d'infanterie, quitta Khenchela le 13 juin pour aller camper à Aïn-Tamaga. Le 14, elle se porta à Taguerzoun, où elle séjourna jusqu'au 17. Elle parcourut ensuite du sud au nord la vallée du Mélagou, longea le revers sud du Chelia, et vint s'établir au sommet du col de Tizougurin, où elle resta jusqu'au 30, jour de sa dissolution. Sur aucun point de son parcours elle n'avait eu d'engagement sérieux. Devenu disponible, le 3° bataillon se rendit alors à Médina, à l'exception cependant de la 1re compagnie, qui retourna à Khenchela.

Malgré les excellentes dispositions prises par le général Forgemol et la rapidité avec laquelle nos troupes avaient manœuvré dans ce pays, où il n'existait encore aucune voie de communication, on n'avait pu s'emparer de Mohamed-ben-Abderrahman, qui fuyait vers le sud avec l'intention de gagner la Tunisie. Disons tout de suite qu'après deux sanglants engagements avec les goums du Djebel-Cherchar et les spahis de Zeribet-el-Oued, il parvint à atteindre le Sahara et de là le territoire tunisien, où il fut arrêté par les agents du bey, qui le remirent entre les mains des autorités françaises. Un an après il passait devant le conseil de guerre de Constantine, était condamné à mort et exécuté.

N'ayant plus leur raison d'être, les colonnes expéditionnaires de l'Aurès furent licenciées; les troupes de la division d'Alger reprirent la route de leur province, et il ne fut maintenu qu'une colonne légère sous les ordres du général Logerot. Cette dernière, dans la composition de laquelle entrèrent le 17° bataillon de chasseurs, deux bataillons de Tirailleurs à trois compagnies[1], un escadron de spahis et une section d'artillerie, quitta Médina le 6 juillet, passa par El-Hammam, Aïn-Ara, Chenaoura, Taghit, Chir, Sanef, Tarit-el-Bachâa, Bordj-Azouz, Nouader, Menah, Taggoust, Bouzina, Aïn-Toha, et revint sur l'Oued-Taga, au bordj du caïd Bel-Abbès, où elle fut dissoute à son tour. Les deux bataillons du régiment qui en avaient fait partie rentrèrent, le 3° à Batna, où il arriva le 25 juillet, et le 4° à Constantine, où il fut rendu le 31.

A l'automne, deux colonnes de surveillance, aux opérations desquelles participèrent les 3° (capitaine Greffier) et 4° (capitaine Mercier) compagnies du 4° bataillon, parcoururent encore le pays, mais sans rencontrer nulle part le moindre symptôme de résistance.

Très éprouvé par les fatigues de l'expédition de juin, à laquelle il avait pris une part active à la tête de la première demi-brigade de la colonne Logerot,

[1] Le 3° bataillon était diminué de sa 1re compagnie, envoyée à Khenchela, la 4° de sa 2°, laissée à R'bâa.

le colonel Barbier était resté souffrant depuis sa rentrée à Constantine; mais rien ne faisait cependant prévoir une aggravation dans son état, lorsque, le 20 juillet, le régiment apprit avec douleur sa mort, survenue subitement. Il fut remplacé par le colonel Verrier; mais ce dernier, qui ne parut jamais au corps, permuta bientôt avec le colonel Gerder, qui, depuis le 11 septembre 1875, commandait le 48e de ligne.

Le 7 juillet 1880, une députation composée de MM. Gerder, colonel; Richard, capitaine; Tatin, sous-lieutenant porte-drapeau; Mohamed-ben-Embarek, sergent; Amor-ben-Mohamed, caporal; Sultan-ben-Mohamed, Sliman-ben-Mohamed et Ahmed-ben-Youssef, tirailleurs, quitta Constantine pour aller à Paris recevoir le nouveau drapeau destiné au régiment. Cette députation rentra le 24 juillet.

Avec l'ordre et la tranquillité était revenu le repos, la vie de garnison, en un mot cette existence monotone que le soldat est toujours heureux d'échanger contre les tribulations d'une campagne. Deux années allaient s'écouler ainsi; deux années qui n'offriraient aucun fait important à signaler, si un incident douloureux, que rien ne faisait prévoir, ne fût venu tout à coup sceller d'un nouveau sacrifice la réputation de fidélité et de dévouement que le corps avait toujours si hautement justifié. Nous voulons parler du massacre de la mission Flatters.

Au mois d'octobre 1880, alors que le lieutenant-colonel Flatters se disposait, pour la deuxième fois, à essayer de traverser le désert et de se rendre à Tombouctou, pour voir ce qu'avait de réalisable une idée de chemin de fer transsaharien vulgarisée par un ingénieur, M. Duponchel, vingt-quatre hommes du 3e Tirailleurs, choisis parmi ceux de bonne volonté, furent envoyés à Laghouat pour être mis à la disposition du courageux explorateur, qui avait lui-même appartenu au régiment comme chef de bataillon. Ces hommes étaient destinés, avec un nombre égal d'autres tirés du 1er Tirailleurs, à constituer une escorte devant permettre à la mission d'opérer en toute sécurité, et de vaincre au besoin la résistance qu'elle pourrait rencontrer. Une première tentative, faite par le colonel au mois de février de la même année, avait échoué, en partie pour n'avoir pas été entourée de cette précaution.

Le départ de Laghouat eut lieu le 18 novembre 1880. Le personnel de la nouvelle mission se composait de onze Français, dont le colonel Flatters, le capitaine Masson, du corps d'état-major, le lieutenant Dianous de la Perrotine, le médecin aide-major Guiard, les ingénieurs Béringer, Roche et Santin, les maréchaux-des-logis Dennery et Pobéguin, de quarante-cinq Tirailleurs indigènes, et d'environ autant de guides ou de chameliers recrutés parmi les Ouled-Naïl, les Larbâa de Laghouat et les Chambâa d'Ouargla. Cette nombreuse caravane emmenait deux cent quatre-vingts chameaux, et emportait pour quatre mois de vivres. Les Tirailleurs avaient gardé leurs effets de toile, qu'ils portaient dissimulés sous des burnous; ils étaient armés du mousqueton d'artillerie, du sabre-baïonnette et du revolver d'ordonnance. Tous étaient montés sur des mehara.

Nous ne nous attarderons pas à raconter ce voyage à travers une région inexplorée, à suivre les péripéties de cette entreprise semée de mille difficul-

tés, de mille dangers, et nous arriverons aussitôt au triste dénouement : la mort du lieutenant-colonel Flatters et de la plupart de ses compagnons. Nous allons, pour ce dernier fait, nous en rapporter aux récits des rares survivants.

Après être passés par Ouargla, Hassi-Inifel sur l'Oued-Mia, Hassi-Insokki sur l'oued du même nom, Hassi-Messegued, Amguid et Inzelman-Tikhsin, nos intrépides voyageurs avaient dépassé la sebkha d'Amadghôr et se trouvaient à environ douze cents kilomètres d'Ouargla, lorsque, le 16 février 1881, ils furent brusquement assaillis par les Touareg-Hoggar.

On venait, paraît-il, de terminer l'étape; il s'agissait du choix d'un campement. Le colonel voulait s'établir près d'un puits qui lui avait été signalé; mais les Touareg, qui étaient venus à sa rencontre, lui firent observer qu'il y serait continuellement dérangé par les caravanes et les troupeaux, et il se rendit à ces raisons. Il désigna alors l'endroit qui lui parut le plus favorable, et, sans descendre de cheval, partit avec les guides et MM. Masson, Guiard, Béringer, Roche et Dennery pour aller reconnaître le puits. Il était une heure de l'après-midi. Quelques instants après, on apportait au lieutenant de Dianous l'ordre d'envoyer faire boire les chameaux. Ce dernier divisa ces animaux en plusieurs groupes, et donna à chaque groupe une escorte de Tirailleurs. Le convoi se mit en route; le terrain était accidenté, raviné, pierreux; on avançait lentement; tout à coup, après une heure de marche environ, on entendit plusieurs détonations. Comme il arrivait souvent au colonel ou aux autres membres de la mission de chasser pendant l'étape, les Tirailleurs de l'escorte n'y firent pas attention. Mais bientôt un nuage de poussière s'éleva dans la vallée, et une troupe de Touareg apparut accourant sur des mehara. En tête galopaient deux cavaliers montés sur les juments du colonel. Les Tirailleurs se préparèrent aussitôt à repousser cette attaque; mais, par suite d'une fatale imprudence, quelques-uns d'entre eux seulement avaient emporté leur fusil, et ceux-là n'avaient que quelques cartouches. Ces munitions furent vite épuisées. Dès qu'ils n'eurent plus à redouter la fusillade, les Touareg poussèrent de grands cris, et, se couvrant de leurs petits boucliers blancs, chargèrent à fond avec leurs lances longues de deux mètres. Ne pouvant résister, les Tirailleurs se replièrent d'abord derrière un mamelon, puis ils cherchèrent à s'échapper; plusieurs furent tués. Tous les chameaux s'étaient dispersés, prenant d'eux-mêmes leur course vers le point où leur merveilleux instinct leur signalait de l'eau.

Cependant l'alarme avait été donnée au camp, et le lieutenant de Dianous était parti avec une vingtaine de Tirailleurs. Ce détachement arriva, en se dissimulant, jusqu'en vue du puits, mais ne put découvrir nulle trace du colonel ni de ceux qui l'avaient accompagné; il aperçut seulement une centaine de Touareg qui se partageaient le butin. Il rentra alors au camp, et le lieutenant de Dianous fit disposer les caisses et les bagages en prévision d'une attaque; mais l'ennemi ne se montra pas. A une heure du matin, on prit tout ce qu'on pouvait emporter à dos d'homme en fait d'argent, de vivres et de munitions; puis, à la faveur de l'obscurité, la retraite commença, dirigée par le lieutenant de Dianous et le maréchal-des-logis Pobéguin. Sur quatre-vingt-douze hommes qui composaient la caravane, il n'en restait plus que soixante-trois.

Ce que devinrent ces malheureux, on ne le devine que trop; harcelés par les Touareg, minés par la faim, la fatigue et surtout par la soif, victimes quelques-uns d'un empoisonnement provoqué par des dattes achetées à leurs ennemis, ils perdirent successivement leurs deux chefs, virent chaque jour diminuer leur nombre, et, vers la fin de mars, ne se retrouvèrent plus que quinze en arrivant à Ouargla. La dernière période de ce retour avait été particulièrement horrible : les survivants en avaient été réduits à se manger entre eux.

Des vingt-quatre Tirailleurs fournis par le régiment, deux étaient rentrés prématurément comme malades et n'avaient pas accompagné la mission, six avaient selon toute probabilité succombé le jour du massacre de celle-ci, un avait été tué pendant la retraite, six étaient morts de faim, cinq s'étaient sauvés, rendus fous par le poison qu'ils avaient absorbé et n'avaient pas reparu; enfin quatre, faits prisonniers par les Touaregs, devaient rentrer au corps après s'être évadés et avoir péniblement gagné Laghouat. Ces derniers étaient les nommés Khalifa-ben-Dorradji, Ahmed-ben-Messaoud, Messaoud-ben-Saïd et Ali-ben-El-Messaï. Les trois premiers reçurent la médaille militaire.

Nous ne saurions mieux terminer le récit de cette catastrophe qu'en reproduisant l'ordre par lequel le colonel Gerder portait celle-ci à la connaissance du 3e Tirailleurs.

« J'ai la douleur d'annoncer au régiment, disait-il, la fin malheureuse et tragique de ceux de nos camarades qui avaient bien voulu suivre la mission Flatters.

« Victimes d'une odieuse perfidie, ils sont morts, comme toujours, en braves, défendant ceux qu'ils accompagnaient. Tous, comme à Tuggurt, sont restés fidèles et loyaux soldats de la France; pas un n'a voulu pactiser avec l'ennemi.

« Leurs noms resteront gravés dans nos cœurs, et nous garderons le ferme espoir de les venger un jour. »

EXPÉDITION DE TUNISIE. — CONGO

(1881-1886)

CHAPITRE VII

(1881-1882) Causes de l'expédition de Tunisie. — Première période des opérations, d'avril à juillet 1881. — Le 1er bataillon du régiment y prend part dans la 1re brigade de la division Delebecque. — Rentrée de ce bataillon à Sétif. — Le colonel Jacob succède au colonel Gerder, nommé général. — Occupation du sud de la Tunisie. — Colonne de Négrine. — Colonne de Tebessa; sa marche sur Kérouan, puis sur Gafsa. — Opérations autour de cette dernière ville. — Colonne Jacob; sa rentrée en Algérie par Tebessa. — Colonne volante de Sétif. — Les 1re et 4e compagnies du 3e bataillon sont dirigées sur le Kef pour prendre part aux opérations des colonnes de la Roque et d'Aubigny. — Rentrée de ces compagnies à Sétif. — Le 3e bataillon est envoyé à El-Oued. — Opérations dont les environs de ce poste ont été précédemment le théâtre. — Colonne le Noble. — Incursions en Tunisie. — La colonne vient s'installer à Khenchela. — Mort du colonel Jacob. — Le colonel Boitard est nommé au commandement du régiment. — Emplacements des bataillons après l'expédition de Tunisie. — Changements effectués au mois d'octobre 1882. — (1883-1886) Mission de Brazza au Congo.

Dans le cours de cet historique, on a pu bien des fois constater l'hostilité des tribus tunisiennes de la frontière. Indociles ou insoumises, ces tribus avaient toujours été une inquiétude pour nos douars, qu'elles attaquaient souvent à l'improviste pour les piller ou les rançonner. Lorsque nos troupes arrivaient, leurs contingents étaient déjà loin, et il en résultait alors, avec le gouvernement du bey, des pourparlers dont la longueur entraînait presque toujours l'impunité des coupables, et qui n'assuraient que de faibles indemnités aux victimes de ces attentats. On a vu également que les malfaiteurs, les insurgés, les individus condamnés par nos tribunaux, trouvaient infailliblement un refuge parmi ces populations indépendantes, qui, non contentes d'abriter ces fauteurs de désordre, leur fournissaient quelquefois les moyens de recommencer leurs exploits.

Au commencement de 1881, cette situation déjà assez tendue s'aggrava encore, et le gouvernement français dut provoquer la réunion d'une conférence pour régler les nombreux différends survenus. Cette conférence eut lieu à Elma-el-Amar; M. le commandant Vivensang, du 3e Tirailleurs, détaché aux affaires indigènes, y présenta nos réclamations; mais il trouva un mauvais vouloir si évident chez le délégué du bey, que, sur l'ordre du général Forgemol, ces négociations furent immédiatement rompues.

Les choses en étaient là, lorsqu'on apprit tout à coup la violation de notre territoire par les Ouled-Cedra (Khroumirs), tribu occupant le pâté montagneux situé entre la Medjerdah et la mer. Une compagnie et demie du 59e de ligne et un bataillon du 3e zouaves furent aussitôt envoyés à la Calle, à Roumel-Soug et au Tarf; mais la présence de ces troupes n'arrêta pas les Tunisiens, et deux combats assez sérieux eurent lieu, les 30 et 31 mars, en avant d'El-Aïoun.

Cette audacieuse agression ne pouvait rester impunie. Le général Forgemol dirigea en toute hâte sur la frontière la plus grande partie des forces disponibles de la province et prit les ordres du gouvernement; ce dernier décida qu'en raison de l'impossibilité où se trouvait le bey de faire respecter son autorité, on occuperait comme garantie quelques points favorables du nord de la Tunisie. En conséquence, des renforts furent aussitôt envoyés au commandant de la division de Constantine, pour lui permettre d'organiser un corps expéditionnaire de vingt-cinq mille hommes, et d'obtenir par la force les satisfactions qui nous avaient été refusées dans la conférence d'Elma-el-Amar.

Le 3 avril, le colonel Gerder recevait l'ordre de se tenir prêt à partir avec un bataillon de son régiment. Le 1er bataillon, alors en garnison à Constantine, fut à cet effet complété à cinq cents hommes, et le lendemain il s'embarquait en chemin de fer pour être transporté à Mondovi, d'où, après avoir rallié une section d'artillerie, il devait ensuite se rendre par étapes au point de concentration qui lui serait ultérieurement fixé. Le détachement était ainsi composé :

ÉTAT-MAJOR

MM. Gerder, colonel.
Abadie, lieutenant faisant fonctions d'officier payeur.
Tatin, sous-lieutenant porte-drapeau.
Weber, médecin-major de 1re classe.

1er BATAILLON

M. Maux, capitaine adjudant-major, commandant le bataillon.

1re compagnie.

MM. Contier, capitaine.
Rathelot, lieutenant français.
Tandonnet, sous-lieut. français.
Belkassem-ben-Ahmed, sous-lieutenant indigène.

2e compagnie.

MM. Vatin, capitaine.
Mohamed-ben-Taïeb, lieut. ind.
Moufflet, sous-lieut. français.
Mohamed-ben-Saïd, s.-lieut. ind.

3e compagnie.

MM. Saron, capitaine.
Lagdar-ben-el-Achi, lieut. ind.
Toulan, sous-lieut. français.
Mohamed-ben-Ahmed, sous-lieutenant indigène.

4e compagnie.

MM. Claveric, capitaine.
Belkassem-Zid-ben-Mohamed-Zid, lieutenant indigène.
Prévost, sous-lieut. français.
Mansour-ben-Brahim, sous-lieutenant indigène.

Désigné pour faire partie de la brigade Ritter, le bataillon quitta Mondovi le 5 avril et se dirigea sur El-Aïoun, où il arriva le 7. Là se trouvaient déjà deux bataillons du 3e zouaves. On y resta jusqu'au 20 avril. A cette date, la brigade se porta à Oum-Theboul, où s'acheva son organisation; elle comprit alors deux régiments de marche à trois bataillons, dix pièces d'artillerie et une compagnie du génie. Le 1er régiment de marche se composait de zouaves et le 2e de Tirailleurs (deux bataillons du 1er régiment et un du 3e). Ce dernier était commandé par le colonel Gerder.

Le corps expéditionnaire, sous les ordres du général Forgemol, avait été divisé en deux colonnes destinées à opérer séparément. La première de ces colonnes (général Delebecque), forte de trois brigades, devait d'abord envahir le territoire des Ouled-Cedra, infliger un sévère châtiment à cette tribu, puis s'avancer vers l'est en battant tout le pays jusqu'à la mer; la deuxième (général Logerot), concentrée à Souk-Arras, avait pour mission de marcher vers le nord-est, de façon à faire sa jonction avec la première dans la dernière période des opérations. La brigade Ritter faisait partie de la colonne Delebecque.

Retardé par le mauvais temps, le mouvement général ne commença que le 26 avril. Le 23, la brigade Ritter s'était portée à Dement-Rebah, afin de se rapprocher de son objectif, qui était le col de Baba-Brick. Au jour prescrit, cette brigade s'avança par la crête du Djebel-Adeda, enleva la position de Baba-Brik sans coup férir et y établit son bivouac. Le lendemain, par une pluie battante, elle revenait au camp de Dement-Rebah. Évacué sur la Calle, à la suite d'une insolation, le général Ritter était depuis la veille provisoirement remplacé par le colonel Gerder, qui l'était lui-même, dans le commandement du 2e régiment de marche, par le lieutenant-colonel Roussel, du 1er Tirailleurs.

En raison de la présence, près de Roumel-Soug, d'une colonne tunisienne forte d'environ deux mille hommes, les jours suivants on resta à Dement-Rebah. On ne quitta ce point que le 3 mai, pour aller le même jour camper à Djebabra. Le 4, la brigade entière se porta à Sidi-Youssef, et, le 5, à El-Manah, où elle fut rejointe par le général Cailliot[1], envoyé de France pour en prendre le commandement.

Le mauvais temps, qui n'avait pas cessé depuis le commencement des opérations, continuait d'être une source de retards et de difficultés : des pluies torrentielles, un brouillard intense qui empêchait souvent de se diriger au

[1] A été capitaine au régiment.

sein de ce pays inconnu, telles étaient les conditions dans lesquelles on allait se trouver pendant plusieurs jours.

Le 8 mai, le bataillon du régiment prit part à une reconnaissance dirigée par le général Delebecque sur le marabout de Sidi-Abdallah-bou-Djemel. Le 10, l'infanterie de la brigade Cailliot fut répartie en trois régiments de marche au lieu de deux. Le bataillon du 3e Tirailleurs forma, avec un autre du 2e zouaves, le 2e régiment, à la tête duquel resta le colonel Gerder. Le 11, on alla prendre position sur l'étroit plateau de Dar-el-Abibi, d'où, le 13, le général Cailliot partit avec les 1er et 2e régiments de marche pour aller reconnaître le défilé d'El-Méridj, réputé comme des plus difficiles. Le lendemain, la brigade se porta à Ben-Metir en passant par ce défilé. Cette marche fut particulièrement pénible : les Khroumirs avaient cherché à l'entraver en jetant d'énormes troncs d'arbres dans les passages les plus étroits. Il était sept heures du soir lorsque les tentes purent être dressées.

La colonne Delebecque était désormais en communication avec la colonne Logerot, et c'était la brigade Cailliot qui assurait cette jonction. Le 16, cette brigade occupa Aïn-Metir, où elle resta deux jours; puis elle s'avança jusqu'à El-Guemaïr, sur la rive gauche de l'Oued-Zen. Le 19 au soir, les Khroumirs attaquèrent une grand'garde du 1er Tirailleurs; il s'en suivit un assez vif engagement, mais le bataillon du régiment n'y prit point part. Le 20, dans l'après-midi, les 3e et 4e compagnies ayant été désignées pour escorter le général Vincendon, elles eurent une légère escarmouche avec des maraudeurs qui avaient pillé des marchands; elles leur tuèrent ou blessèrent trois hommes, et leur reprirent cinq des mulets dont ils s'étaient emparés.

Le 24, on campait près des sources de l'Oued-Zen; le 25, à Sidi-Kouïder, et, le 26, dans le col de Berzègue. Le 27, les 3e et 4e compagnies prirent la grand'garde; les 1re et 2e, sous les ordres du capitaine commandant le bataillon, allèrent chercher un convoi de vivres à Tabarka. Pendant ce temps, les autres bataillons de la brigade avaient un engagement sans importance à Sidi-Moussa.

Ces dernières opérations ayant déterminé la complète soumission des Khroumirs, à partir de ce moment le général Delebecque cessa d'opérer de concert avec le général Logerot; il se contenta alors d'assurer cette soumission au moyen de petites colonnes mobiles qui parcoururent le pays dans tous les sens. Deux brigades seulement furent employées à cette mission, celles des généraux Galland[1] et Vincendon. La brigade Cailliot avait été désignée pour faire une reconnaissance vers l'est, sur le territoire des Mogods, et explorer la région encore inconnue comprise entre le cours inférieur de l'Oued-Zen et le méridien du cap Négro. A cet effet elle alla, le 4 juin, camper à Dar-el-Mahalla; le 6, elle fit une pointe sur Budmah, où elle passa la nuit, puis elle rentra à Dar-el-Mahalla. Le 9, elle revenait à Berzègue, et, le 11, allait s'établir à El-Aghaf, à cinq kilomètres de Tabarka.

Le calme le plus parfait régnait maintenant dans tout le nord de la Régence. Pendant que le général Forgemol s'avançait par la vallée de la Medjerda et les

[1] A été lieutenant et capitaine au régiment.

montagnes des Khroumirs, le général Bréart avait débarqué à Bizerte avec un corps de sept mille hommes, s'était présenté le 12 mai au Bardo, et avait soumis à la signature du bey le traité proposé par le gouvernement français. D'après ce traité, la Tunisie était placée sous le protectorat de la France, qui s'engageait à la garantir contre toute attaque du dehors et à rétablir l'ordre au dedans.

Cette convention ayant bientôt rendu inutile une partie des forces réunies sous le commandement du général Forgemol, la dislocation du corps expéditionnaire fut décidée. Elle commença le 10 juin pour la colonne Logerot, le 15 pour la colonne Delebecque. Ce même jour, la brigade Cailliot vint camper à Aïn-Draham, où, le 16, le bataillon du 2e zouaves la quitta pour rentrer à Oran. Les autres troupes qui la composaient travaillèrent encore pendant quelques jours à la route de Fernana; puis le général leur fit ses adieux, et celles de la province de Constantine se mirent en route pour rentrer dans leurs garnisons. Le 29 juin, le bataillon du 3e Tirailleurs arrivait à Souk-Arras, et huit jours après y prenait le chemin de fer pour se rendre à Sétif, où avait été transféré l'état-major du régiment. Il arriva dans cette ville le 9 juillet, à sept heures du matin.

Le 28 juin, le colonel Gerder avait été promu général de brigade. Il fut remplacé par le colonel Jacob, nommé par décret du 10 juillet, et quitta le corps suivi par les regrets et l'affection de tous ceux qui l'avaient connu.

Pour donner satisfaction à l'opinion publique, et notamment à une partie de la presse, qui avait fait une campagne des plus violentes contre l'expédition qui venait d'avoir lieu, le corps d'occupation de la Tunisie avait été (en dehors des troupes d'Algérie renvoyées dans leurs provinces) diminué d'une dizaine de mille hommes rappelés en France. La conséquence de cette mesure prématurée fut presque aussitôt une révolte qui éclata à Sfax, et qui se propagea rapidement dans l'est et le sud de la Régence. Il fallut, en présence de cette situation imprévue, mobiliser plus de troupes qu'on n'en avait précédemment retiré, et constituer de nouvelles et puissantes colonnes. Deux de ces dernières furent organisées dans la province de Constantine : l'une à Tebessa, par le général Forgemol, commandant en chef; l'autre à Négrine, par le colonel Jacob. La première devait marcher sur Kérouan, en même temps que deux autres aux ordres des généraux Étienne et Logerot, puis se diriger sur Gafsa, pour s'y rencontrer avec la deuxième, venue par la route du sud. C'est de cette dernière que nous allons d'abord nous occuper.

Dès les premiers symptômes d'insurrection en Tunisie, des troupes avaient été envoyées sur toute la partie méridionale de la frontière pour empêcher l'agitation de gagner les tribus nomades de l'Algérie. Un camp fut installé près de Négrine, oasis située sur l'un des passages les plus fréquentés, et le 2e bataillon du régiment y fut immédiatement rassemblé, sous les ordres du capitaine Jolly, adjudant-major. Les 2e et 3e compagnies (lieutenant Chiarasini et capitaine Godon) s'y rendirent d'abord, le 12 juillet, avec deux pelotons de spahis; puis la 4e (capitaine Tourret) les rejoignit le 22 avec un convoi; enfin la 1re (capitaine Gauthier) rallia à son tour le 18 septembre. Le 9 octobre, ce détachement se grossissait d'un bataillon mixte du 9e et du 11e de

ligne, d'une section d'artillerie et d'un escadron du 4ᵉ hussards, amenés par le colonel Jacob, qui s'occupa immédiatement de l'organisation définitive de la colonne. En raison de la nature du pays qu'elle allait avoir à traverser, celle-ci fut pourvue d'un nombre de chameaux suffisant pour qu'il y eût un de ces animaux pour deux hommes; l'infanterie se trouva ainsi divisée en deux fractions : l'une montée et l'autre à pied, sans sac. En attendant le jour du départ, les compagnies exécutèrent plusieurs exercices pour se familiariser avec ce nouveau genre de locomotion, auquel les Tirailleurs furent promptement habitués. Le 24 octobre, arriva le chef du 2ᵉ bataillon, le commandant Matton.

La colonne se mit en route le 19 novembre, et campa le même jour à Coudiat-el-Maïza. Le lendemain, le bivouac était dressé à l'entrée du Zarf-Ouaar; le 20, à Midès; le 21, à Djouana-el-Rechid; et, le 22, à Ras-el-Aïoun, où l'on fit séjour jusqu'au 29, pour attendre un convoi destiné à la colonne Forgemol. Le 23, le commandant Matton alla au-devant de ce convoi avec deux compagnies de ce bataillon et la cavalerie; il rejoignit le colonel le 30, à Gafsa. La portion principale de la colonne, qui avait atteint la veille le grand plateau de Setah, était elle-même arrivée dans cette ville quelques heures auparavant. Gafsa était occupé, depuis le 20, par le général Forgemol.

C'était le 16 octobre que le général en chef avait quitté Tebessa à la tête d'une division expéditionnaire. Parmi les troupes qui composaient cette dernière, se trouvait le 4ᵉ bataillon du régiment (commandant de Lauzun), qui, avec un autre du 1ᵉʳ Tirailleurs, formait un régiment de marche dont le lieutenant-colonel Édon, du 3ᵉ Tirailleurs, avait le commandement. Ce régiment faisait partie de la 2ᵉ brigade (général de Gislain). Le 17, cette brigade campait à Ras-el-Aïoun; le 18, à Aïdra, où il fallut attendre des approvisionnements; le 20, à Hanout-el-Hadjem; le 21, sur l'Oued-Ghonem, où la 1ʳᵉ compagnie du 4ᵉ bataillon (capitaine Mathieu) eut à repousser, étant de grand'garde, une légère attaque des insurgés; le 22, à Enchir-Rouhia; le 23, à Enchir-Sbiba. Pendant cette dernière marche, l'ennemi s'était montré en force sur plusieurs points; il avait été rapidement délogé par notre artillerie, et les Tirailleurs, qui s'étaient précipités avec leur vigueur accoutumée, n'avaient eu à occuper que des positions évacuées. Le 25, en se portant d'Enchir-Sbiba sur l'Oued-el-Hatteb, la cavalerie, qui formait l'avant-garde, rencontra encore les rebelles et eut avec eux un assez vif engagement qui lui coûta quelques blessés. La colonne prit immédiatement ses dispositions de combat; mais, après une heure d'une canonnade et d'une fusillade sans grands résultats, l'ennemi se déroba à notre attaque, et l'étape s'acheva sans amener d'autre incident. Le 26, on arriva au confluent de l'Oued-el-Foul et de l'Oued-el-Hatteb. Le lendemain, au moment de la levée du camp, les insurgés, qui avaient tiraillé sur nos avant-postes pendant une partie de la nuit, essayèrent d'inquiéter notre flanc droit; quelques feux de salve et quelques obus eurent rapidement raison de cette tentative, et c'est à peine si la marche en fut interrompue. Deux jours après, le 29 octobre, la division Forgemol faisait son entrée solennelle dans la ville sainte de Kérouan. Elle y avait été devancée par les colonnes Étienne et Logerot, qui y étaient arrivées, la première le 26,

la deuxième le 28. Les habitants, dont on redoutait le fanatisme, n'avaient même pas essayé de se défendre.

La colonne de Tebessa séjourna à Kérouan jusqu'au 9 novembre, puis elle se dirigea sur Gafsa. Le 10, elle campait à Bir-Zlas; le 11, sur l'Oued-Marguellil; le 12, à El-Hadjeb-el-Aïoun; le 13, sur l'Oued-Gilma; le 15, à Bir-el-Adam; le 16, sur l'Oued-Ferka; le 17, près des *r'dirs*[1] dépendant du bassin de l'Oued-Hallouf; le 18, à côté d'un autre r'dir du nom de Madjen-Souenia; le 19, à Meritba; le 20, devant Gafsa. Pas plus que Kérouan, cette ville ne songea à résister; sa petite casbah fut occupée sans coup férir, et toute l'oasis s'empressa de faire sa soumission. Un seul village des environs, celui d'Aïcha, situé à cinquante-quatre kilomètres au sud-est et habité par une population kabyle, manifesta quelques dispositions hostiles lorsque, le 28 novembre, le général de Gislain s'y présenta à la tête d'une colonne dont fit partie le régiment du lieutenant-colonel Édon; vigoureusement abordé par nos troupes, il fut rapidement enlevé, et ses habitants prirent la fuite en emmenant le peu de bestiaux qu'ils purent nous dérober.

Dès l'arrivée du colonel Jacob, le général Forgemol se disposa à lui laisser le soin d'achever la pacification du pays. Le 3 décembre, la colonne de Négrine fut dissoute. Le bataillon mixte des 9e et 11e de ligne et l'escadron du 3e spahis reçurent l'ordre de rentrer en Algérie. Une autre colonne dite de Gafsa fut alors formée, sous le commandement de cet officier supérieur, pour occuper la ville, la casbah, et surveiller la région des oasis. Le régiment de marche sous les ordres du lieutenant-colonel Édon ayant été licencié, cette colonne comprit ainsi un bataillon du 37e de ligne, un autre du 3e zouaves, deux escadrons de cavalerie, une section d'artillerie de montagne et les 2e et 4e bataillons du 3e Tirailleurs, provenant, l'un de la colonne de Négrine, l'autre de celle de Tebessa.

Ces troupes restèrent à Gafsa jusqu'au milieu de février, époque à laquelle elles furent relevées par la colonne du général Philebert. Pendant ce long séjour, elles travaillèrent activement à la défense de cette ville. Trois redoutes furent construites; une de ces dernières, élevée entièrement par les Tirailleurs sous la direction du lieutenant d'Ornant, reçut le nom de fort Saussier; une autre, moins importante et défendant le front nord du camp, était l'œuvre du sous-lieutenant Bourillet.

Du 15 au 21 janvier 1882, le lieutenant-colonel Édon, à la tête du 2e bataillon du régiment, de deux compagnies du 3e zouaves et de l'escadron du 4e hussards, fit une pointe à soixante-quinze kilomètres au sud-est, dans le but de montrer nos forces dans cette contrée, et d'aller au-devant de quelques fractions des Hammama qui étaient en instance de soumission. Cette petite colonne reconnut le fameux défilé d'Oum-Ali, barré à son entrée par une longue et épaisse muraille romaine parfaitement conservée, atteignit la région des chotts, recueillit de nombreux douars qui avaient précédemment émigré et que la misère ramenait vers le territoire de leur tribu, et rentra au camp de Gafsa sans avoir eu à tirer un seul coup de fusil.

[1] Flaques d'eau souvent à sec.

Le retour en Algérie de la colonne Jacob devait s'effectuer par la route de Tebessa, excepté pour le 4e bataillon du régiment, qui, désigné pour aller occuper les postes de Négrine et de Khenchela, devait s'y rendre par la route de Négrine.

Le départ eut lieu le 16 février. Le même jour, on s'arrêta à Bir-Mekidess, où se trouve un puits romain de trente mètres de profondeur; le 17, à Bir-Sidi-Aïch; le 18, à El-Ogneuf; le 19, à Feriana; le 20, à Bir-Oum-Ali, point important par ses ruines romaines; le 21, à Elma-el-Abiod; enfin, le 22, on arriva à Tebessa, où la colonne fut dissoute. Le 2e bataillon du 3e Tirailleurs continua alors sa marche sur Constantine et rentra dans cette ville le 4 mars. L'état-major et la portion principale du régiment y furent en même temps réinstallés. Quant au 4e bataillon, que nous avons laissé en route pour Négrine, il avait atteint ce poste le 22 février, après être passé par le col de Setah, Ras-el-Aïoun, Oglat-ed-Douar, Midès et Coudiat-el-Maïza. Le 21 mai, l'état-major du bataillon et les 2e et 4e compagnies (capitaine Godinet et lieutenant d'Ornant) se mirent en route pour Khenchela, où ils arrivèrent le 30.

Pendant que les 2e et 4e bataillons du corps concouraient ainsi à l'occupation et à la pacification de la partie méridionale de la Tunisie, un détachement du 3e bataillon, comprenant la 4e compagnie (capitaine Lochort) et le 1er peloton de la 1re compagnie (lieutenant Boulay) entrait dans la composition d'une colonne volante formée à Sétif le 11 septembre 1881, pour parcourir le territoire civil de cette subdivision et y raffermir l'autorité de nos administrateurs. Ce détachement, réuni à deux compagnies du 47e de ligne, constitua un bataillon mixte aux ordres du commandant Lapadu-Hargues, de ce dernier régiment. Après avoir visité Aïn-Adelbeg, Aïn-Tagrout, Sidi-Embarck, Bordj-bou-Arréridj, Aïn-Karaba, Aïn-Chouarirk, Seddouk, Djenan-el-Beylick, Aïn-Ourlat, Dra-el-Arba, Bordj-bou-Sliman, Aïn-Margoum, Aïn-Kouah et Aïn-Abessa, la colonne rentra à Sétif le 28 septembre, sans avoir eu à réprimer le moindre acte d'hostilité.

A peine revenues de cette excursion, les 1re et 4e compagnies, sous les ordres du capitaine Vigel, adjudant-major, quittaient de nouveau Sétif le 8 octobre, pour se rendre en chemin de fer au Kef, où elles devaient faire partie d'une colonne commandée par le colonel de la Roque. Elles arrivèrent dans cette ville le 13.

Dès le lendemain 14, le colonel de la Roque allait camper au Pont-Romain, à dix-sept kilomètres au nord-est du Kef. Le but de cette sortie était de châtier les habitants du village de Nebeur, qui avaient accueilli sur leur territoire le chef de l'insurrection, Ali-ben-Amar, ancien caïd des Ouled-Yayar, et s'étaient joints à lui pour attaquer, le 28 septembre, un détachement du 80e de ligne et du 29e bataillon de chasseurs. Mais, le 15, au moment où la colonne se disposait à enlever le village de vive force, les notables vinrent demander l'aman; le colonel se contenta alors de leur infliger une forte amende et de se faire remettre des otages; puis il reprit le chemin du Kef, où il rentra le lendemain. Ce retour donna lieu à un léger combat d'arrière-garde dans lequel les Tirailleurs ne furent pas engagés.

Les insurgés s'étaient momentanément dispersés; mais, enhardis par cette retraite, ils revinrent presque aussitôt au nombre d'environ dix-huit cents cavaliers et deux mille fantassins, sous les ordres d'Ali-ben-Amar, occuper le défilé de Kanguet-el-Kedim, à sept ou huit kilomètres du Pont-Romain. Le 19, la colonne dut se remettre en campagne; le lendemain, elle se trouvait devant l'ennemi. Chargées de l'attaque principale, les deux compagnies du régiment gravirent avec un entrain admirable les parties abruptes de la position, s'emparèrent en un instant des hauteurs formant le flanc septentrional du défilé, et parvinrent de l'autre côté de celui-ci sans avoir pu joindre l'ennemi, qui s'était précipitamment retiré. La marche continua ensuite jusqu'à l'Oued-Tassa.

Le 21, à six heures du matin, la colonne leva son camp et alla s'établir près d'un caravansérail portant le nom de Fondouk-el-Messaoudi, construction sans importance assise au pied d'une haute montagne, le Djebel-Kézouan, que le capitaine Vigel reçut l'ordre d'occuper avec son détachement. Cette opération donna lieu à un assez long échange de coups de fusil avec les rebelles; mais la portée supérieure de nos armes permit d'avoir facilement raison de cette tentative de résistance.

Le 24, une partie des troupes alla au-devant d'une autre colonne venant de Testoun sous le commandement du général d'Aubigny. Quelques jours après, ce fut au tour du général d'Aubigny de venir visiter le camp de Fondouk-el-Messaoudi. Le 2 novembre, ce camp fut levé, et la colonne de la Roque revint sur l'Oued-Tassa, dont elle reconnut la vallée; le 4, elle coucha encore au Fondouk; puis, le 5, elle quitta définitivement ce point pour se porter à Enchir-Mouskra, d'où, les jours suivants, elle effectua plusieurs reconnaissances dans la direction du Djebel-Maïza. Le 15, elle alla s'établir à Enchir-Férik, à 16 kilomètres seulement du camp de la colonne d'Aubigny. Par suite de cette proximité il fut convenu, entre le général et le colonel, que la 1re compagnie de Tirailleurs (capitaine Chirouze) serait momentanément détachée à cette dernière pour le service d'éclaireurs.

L'objectif commun était le village de Magraoua, sur lequel se dirigeait une troisième colonne partie de Kérouan sous les ordres du général Philebert.

Cette opération combinée commença le 20 novembre. Ce jour-là, le colonel de la Roque alla camper à Ellez, ancienne ville romaine, et le général d'Aubigny atteignit Magraoua, qui se rendit sans résistance, mais dont les douars voisins accueillirent nos troupes à coups de fusil. Le lendemain, les deux colonnes razzèrent ces douars et firent sur eux un butin considérable; on s'empara d'une énorme quantité d'orge et d'au moins dix mille têtes de bétail. Ce résultat, dû en grande partie aux Tirailleurs, et particulièrement à la compagnie du capitaine Chirouze, valut au détachement de vives félicitations de la part du général d'Aubigny.

Le 22, la colonne de la Roque effectua une reconnaissance dans un massif montagneux dit Hamada des Ouled-Yayar; puis elle revint au camp d'Ellez, où, le 28, arriva également la 1re compagnie, qui cessait de faire partie de la colonne d'Aubigny. Le 29, on remonta la vallée qui s'étend au nord du Djebel-Zouarin, et l'on s'arrêta à Aïn-Zamfour, sur la rive gauche de l'oued de ce

nom. Le lendemain, on bivouaqua sur l'Oued-Nameur, et, le 1er décembre, on atteignit El-Ksour, où les deux compagnies du régiment furent rejointes par le chef du 3e bataillon, le commandant Payerne. Après quelques journées employées à des reconnaissances dans les environs de ce dernier point, le colonel ramena ses troupes au Kef. De retour dans cette ville le 11 décembre, le détachement du 3e Tirailleurs en repartait le 13 pour revenir en Algérie; le 16, il était à Souk-Arras; le 21, à Guelma, et, le 24, il rentrait à Sétif par le chemin de fer. Ce n'était pas pour y jouir d'un repos de longue durée; car, le 22 février 1882, le 3e bataillon tout entier se mettait en route pour El-Oued.

Ce poste, comme celui de Négrine, avait été créé pour surveiller la frontière et plus particulièrement les Hammama, tribu nomade du Nefzaoua, qui depuis quelque temps faisait de fréquentes incursions sur notre territoire; d'abord occupé par le 3e bataillon d'infanterie légère d'Afrique, il l'avait bientôt été par le 1er bataillon du régiment, qui, à peine rentré de l'expédition de Tunisie, était reparti subitement pour le sud. Un incendie, qui avait dévoré les armes et les effets du bataillon d'Afrique, telle était la cause de ce brusque changement. Le 1er bataillon était parti de Sétif le 29 juillet 1881, avait été transporté jusqu'à El-Guerrah en chemin de fer, et avait ensuite, par une chaleur accablante, fait le restant du trajet à pied; il avait atteint la capitale du Souf le 29 août, après être passé par Batna, Biskra et Tuggurt. A El-Oued se trouvait également un escadron du 3e spahis.

Le 20 septembre, la 4e compagnie (capitaine Claverie) fut détachée à Debila, dans le but d'appuyer au besoin la cavalerie, qui s'était portée sur la frontière au secours des Trouds, menacés, disait-on, par les dissidents; mais ce n'était là qu'une fausse alerte, et cette compagnie n'eut pas à marcher. D'autres renseignements non moins erronés firent encore, le 25, partir le capitaine Maux, commandant le bataillon, pour se porter avec la 3e compagnie (capitaine Sarron), trois sections de la 1re (lieutenant Orlanducci) et tout ce qui restait de spahis disponibles, à Tarfaoui, afin de couper la route aux contingents des Hammama signalés comme étant venus près d'Amich; il devait y être rejoint par la 4e compagnie et l'escadron de spahis venant de Debila. Ce mouvement, combiné avec celui des goums du capitaine Deporter, du bureau arabe, s'exécuta avec toute la célérité possible; mais c'est en vain qu'on chercha les Hammama : ils n'avaient pas quitté la Tunisie. Le soir, toutes les troupes rentrèrent à El-Oued, y compris la 4e compagnie et les spahis. Le poste de Debila resta inoccupé jusqu'au 8 octobre, jour où le lieutenant Orlanducci y fut envoyé avec un peloton de la 1re compagnie.

Le 11 octobre, arrivèrent quatre compagnies du 3e bataillon d'Afrique sous les ordres du capitaine Oudri. Ces compagnies venaient pour renforcer le poste et permettre ainsi la constitution d'une colonne mobile, dite d'El-Oued, sous le commandement du lieutenant-colonel le Noble, du 3e spahis. Le 1er novembre, l'une d'elles fut envoyée à Debila, et le lieutenant Orlanducci rentra à El-Oued.

Lorsqu'elle fut organisée, la colonne le Noble comprit un bataillon mixte de Tirailleurs et de chasseurs du bataillon d'Afrique (quatre cents Tirailleurs

et deux cent cinquante hommes du bataillon d'Afrique), sous les ordres du commandant Bouchu[1], du 3e Tirailleurs, un escadron de spahis, le goum du capitaine Deporter et huit cents Trouds à pied. Sa première opération fut une marche jusqu'à Tozert, au delà de Nefta, en Tunisie. Elle quitta El-Oued le 19 novembre, campa le soir même à Debila; le lendemain, à Bir-Isessia; le 21, à Libirsef; le 22, à Bir-bou-Khial, et, le 23, passa la frontière en chassant devant elle quelques groupes de Hammama, qui furent rapidement dispersés par le goum. Le 24, elle arrivait à Nefta; enfin, le 27, à Tozert, qu'elle abandonnait le 2 décembre pour revenir à Debila en refaisant les mêmes étapes. De retour dans ce poste le 8 décembre, elle y resta jusqu'au 3 février 1882, effectuant des reconnaissances dans le Souf; puis elle rentra à El-Oued, à l'exception de la 3e compagnie du bataillon de Tirailleurs, qui fut maintenue à Debila.

Le 24 mars, arriva le 3e bataillon du régiment, que nous avons vu partir de Sétif le 22 février. Désigné pour garder El-Oued et Debila, il prit immédiatement possession de ces deux postes, et la colonne mobile comprit alors tout le 1er bataillon, les quatre compagnies d'infanterie légère d'Afrique, une section d'artillerie, enfin l'escadron de spahis et les goums. Ainsi constituée, elle se mit en route le 1er avril pour pénétrer dans le Djerid et le Nefzaoua. Elle refit les mêmes étapes que dans sa première excursion, entra en Tunisie par Bir-bou-Khial, passa par Nefta et Tozert, continua vers le nord-est, campa, le 10, à Sedada, et, le 13, s'arrêta à Hammam, où elle séjourna jusqu'au 20 mai. A cette date, le calme paraissant complètement rétabli, elle se dirigea sur Khenchela; elle arriva dans ce poste le 29, après avoir bivouaqué successivement à Bou-Rerif, Tamerza, Négrine, M'Dilah, Bou-Dokkhane, Guentis et Aïn-el-Hadjar.

On était enfin arrivé au terme de ces expéditions difficiles dans lesquelles le soldat trouvait plus de fatigue que de gloire : la Tunisie était partout pacifiée, et partout maintenant allait se faire sentir chez elle l'influence civilisatrice et régénératrice de la France. Si cette campagne avait été dure pour certains corps, le 3e Tirailleurs pouvait certainement revendiquer la première place parmi ceux-là; pendant une année il avait vécu sous la tente (trois bataillons y vivaient d'ailleurs encore), au milieu des sables, loin de tout centre de ravitaillement, dans des régions dépourvues de toute ressource, ne possédant la plupart du temps qu'une eau désagréable et malsaine à la fois; pendant une année il n'avait cessé de marcher, de parcourir dans tous les sens cette contrée brûlante et dénudée des chotts El-Djerid et R'arsa, de poursuivre ces bandes insaisissables venues des profondeurs du désert pour surprendre nos tribus, de donner à chaque instant les preuves d'une constance atteignant quelquefois à la hauteur du plus admirable dévouement. Aussi avait-il besoin de repos; car si les Tirailleurs indigènes n'avaient jamais eu trop à souffrir de ces privations, il n'en était pas de même des officiers et des Tirailleurs français, qui tous avaient été sérieusement éprouvés; beaucoup avaient dû rentrer momentanément en France pour rétablir leur santé fortement ébran-

[1] Le commandant Bouchu n'arriva à El-Oued que le 17 novembre.

lée; d'autres n'auraient pu supporter plus longtemps cette vie errante et monotone épuisant également l'énergie physique et l'énergie morale.

Parmi ceux qui s'étaient le plus sérieusement ressenti des atteintes de ce climat débilitant, se trouvait le colonel Jacob. Après les opérations qu'il avait si intelligemment dirigées, il était parti en congé, emportant avec lui le germe d'une maladie qui ne pardonne pas; et, le 12 juillet 1882, il succombait à Paris, à la consternation de tous ceux qui avaient été à même d'apprécier ses brillantes qualités. Ce fut le colonel Boitard, depuis une année à la tête du 19e de ligne, qui, par décision du 3 août 1882, fut désigné pour lui succéder.

Lorsque ce nouveau chef arriva pour prendre le commandement du régiment, ce dernier était ainsi réparti :

État-major et dépôt à Constantine.
1er bataillon à Khenchela.
2e — à Constantine.
3e — à El-Oued et à Debila.
4e — à Khenchela et à Négrine.

Au mois d'octobre s'effectuèrent plusieurs changements : le 1er bataillon rentra à Constantine, et le 2e alla tout entier à Négrine; le 3e évacua El-Oued et occupa les postes de Djidjelli, Collo, El-Milia et Milah; enfin le 4e eut sa portion principale à Bougie et envoya des détachements à Akbou, Bordj-bou-Arréridj et M'Sila. Telles étaient les conditions dans lequelles allait s'écouler pour le corps le restant de l'année 1882.

Mais le régiment pouvait-il rester longtemps sans avoir sur un point quelconque du globe quelques-uns de ses enfants associant son drapeau à quelque entreprise devant servir à la gloire du nom français? Non; car dès le commencement de l'année 1883 on pensa aux Tirailleurs pour fournir une escorte à la mission qui, sous la direction de M. Savorgnan de Brazza, devait explorer dans ses parties encore inconnues notre nouvelle colonie du Congo. Le détachement qu'eut à fournir le 3e régiment se composa de sept hommes noirs (un sergent et six Tirailleurs) de bonne volonté, originaires du centre de l'Afrique, et réunissant toutes les conditions désirables au point de vue de la conduite et de la santé. Un sous-officier français, l'adjudant Pierron, fut en outre, sur sa demande, désigné pour commander et administrer l'escorte, qui s'éleva en tout à vingt-cinq Tirailleurs pris dans les trois provinces. Ceux de la province de Constantine s'embarquèrent à Philippeville le 15 mai, pour aller attendre à Oran leur départ définitif.

Pendant plus de trois années (du commencement de 1883 à la fin de 1886) ces hommes allaient seconder, matériellement du moins, les efforts opiniâtres de l'infatigable explorateur qui les avait emmenés. Destinés à former les cadres d'une troupe de deux cent cinquante à trois cents nègres recrutés au Sénégal, ils furent d'un précieux secours dans la conduite des convois et dans toutes les circonstances où l'on eut à faire appel à des gens de bonne volonté.

Mais celui qui s'attira plus particulièrement les éloges du chef de la mission, c'est l'adjudant Pierron : énergique, intelligent, vigoureux, ce sous-officier ne cessa de se signaler par un concours aussi actif que dévoué. Entre autres opérations importantes auxquelles il prit une large part, nous croyons devoir parler d'une marche de Loango à Brazzaville, en ligne droite, sans suivre le Congo, marche dans laquelle il commanda le convoi. Partie de Loango le 5 juin 1885, la mission se dirigea sur le coude du Niari, à Niari-Loudina, remonta ce fleuve par sa gauche à une certaine distance des rives, atteignit Manianga, et gagna ensuite Brazzaville en coupant les affluents de droite du Congo. Ce voyage se termina le 28 juillet. La chaleur, la fièvre, le mauvais vouloir des noirs, avaient été autant de causes de retard, autant de difficultés à surmonter, autant d'occasions pour l'adjudant Pierron de montrer un courage et une philosophie à toute épreuve.

Les derniers militaires du régiment ayant fait partie de la mission de l'ouest africain sont rentrés le 27 janvier 1887.

EXPÉDITION DU TONKIN

(1883-1886)

CHAPITRE VIII

La France au Tonkin. — Mort du commandant Rivière. — Envoi de renforts. — Le 19e corps d'armée est appelé à fournir un régiment de marche; un bataillon du 3e Tirailleurs est désigné pour en faire partie. — Composition de ce bataillon. — Départ. — Traversée. — Le Tonkin au moment de l'arrivée des renforts. — Marche sur Sontay. — Assaut de Phu-Sa (14 décembre). — Prise de Sontay (16 décembre). — Répression de la piraterie. — Opérations secondaires exécutées dans les premiers mois de l'année 1884. — Départ de l'amiral Courbet; ses adieux au bataillon.

Lorsque les Tirailleurs du 3e régiment qui avaient pris part à la conquête de la Cochinchine étaient rentrés en Algérie, les uns en 1864, les autres après avoir servi encore pendant quatre ans dans un corps provisoire de spahis, aucun ne devait certainement se douter qu'à dix-neuf années de là, beaucoup d'entre eux[1] reverraient sur un autre point cette terre lointaine de l'Annam, où tant de leurs camarades étaient restés pour toujours. Qui s'en serait d'ailleurs douté pour eux? Qui savait alors au juste ce que c'était que le Tonkin? Combien de personnes le savaient-elles exactement, il y a seulement quelques années? Et même aujourd'hui, combien d'autres n'ignorent-elles pas encore depuis quelle époque nous sommes établis dans cette contrée?

[1] Dans le premier bataillon du régiment qui fut envoyé au Tonkin, on comptait un certain nombre d'hommes qui avaient pris part à l'expédition de Cochinchine et avaient demandé à repartir pour l'Extrême-Orient. Une chose qui paraîtra invraisemblable et qui cependant est rigoureusement exacte, c'est que parmi ces hommes beaucoup possédaient encore assez l'usage de la langue annamite pour pouvoir, en certaines circonstances, servir d'interprètes.

C'est en 1873 que notre drapeau parut pour la première fois dans cette partie de l'Indo-Chine, à la suite d'un différend survenu entre un de nos nationaux, M. Jean Dupuis, établi à Shang-Haï, et les autorités annamites de Hanoï. Il n'était alors, ce drapeau, tenu que par quelques braves; mais ceux-ci avaient pour chef un homme de la race des Pizarre et des Fernand Cortez, et bientôt, sur le refus du vice-roi de nous accorder les satisfactions demandées, on l'avait vu flotter sur toutes les citadelles du delta du Song-Coï (fleuve Rouge). Ce chef, qui s'appelait Francis Garnier[1], s'était lui-même, avec cent soixante-quinze hommes, emparé en deux heures, le 20 novembre, de la capitale de ce royaume de douze millions d'habitants, capitale défendue par sept mille hommes enfermés dans une citadelle à la Vauban; puis il avait dirigé ses lieutenants sur les autres villes du pays, et chacun d'eux lui avait conquis une province. Seulement, effrayée, la cour de Hué avait immédiatement suscité de nouveaux ennemis à cette poignée de héros; elle avait fait appel aux Pavillons-Noirs[2], anciens rebelles chinois chassés du Yunnan et du Kouang-Si, et, le 31 décembre, un mois après la prise de Hanoï, Francis Garnier trouvait la mort dans une sortie effectuée contre ces pirates, qui donnaient beaucoup plus l'idée de bandits que de soldats.

L'œuvre de ce vaillant officier disparut presque entièrement avec lui : une convention rendit le Tonkin à l'Annam, et seul un résident français fut conservé à Hanoï avec une faible escorte.

Cet état de choses subsista jusqu'au commencement de 1882. A ce moment l'empereur Tu-Duc, changeant brusquement de politique, oublia ses engagements envers la France et se rapprocha de la Chine, dont il rechercha l'appui, en même temps qu'il encourageait secrètement les exactions des Pavillons-Noirs au Tonkin. Bientôt la situation de nos quelques nationaux établis à Hanoï et à Haï-Phong, et particulièrement de notre résident, devint intenable. Les réclamations du gouverneur de la Cochinchine restant sans effet, un petit corps de débarquement fut alors organisé à Saïgon, et envoyé à Hanoï sur trois canonnières sous les ordres du capitaine de vaisseau Henri Rivière, qui, s'étant vu refuser l'entrée de la citadelle de cette ville par le *ton-doc*[3], y pénétra de vive force le 25 avril, après un bombardement de quelques instants. Mais cette leçon n'y fit encore rien; la cour de Hué continua ses négociations avec le *Tsong-li-Yamen*[4], s'efforçant par tous les moyens de combattre nos droits acquis. Devant cette attitude franchement hostile, le commandant Rivière poursuivit ses opérations, et un an après le Delta était de nouveau en notre pouvoir.

Cependant les Pavillons-Noirs, qui avaient reçu d'importants renforts, devenaient chaque jour plus menaçants; ils s'étaient rapprochés de Hanoï, et

[1] Francis Garnier était lieutenant de vaisseau; il avait pendant longtemps été administrateur des affaires indigènes en Cochinchine.

[2] Ainsi appelés de la couleur de leurs nombreux étendards. Les Annamites les désignaient plus particulièrement sous le nom de *hékis*.

[3] Le ton-doc est le représentant direct de l'empereur dans chaque province. Celui de Hanoï était en même temps le gouverneur de tout le Tonkin et portait le titre de vice-roi.

[4] Le ministère des affaires étrangères en Chine.

tous les soirs les bâtiments de la concession française étaient bombardés. Leur chef, Luu-Vinh-Phuoc, avait poussé l'insolence jusqu'à faire paraître une proclamation où il invitait nos soldats à se rendre pour éviter une complète extermination; dans une autre, il envoyait au commandant Rivière le défi le plus dédaigneux. Celui-ci accepta; le 19 mai 1883, il sortit de Hanoï avec deux compagnies d'infanterie de marine, trois pièces de canon, les marins du *Villars* et de la *Victorieuse*, et marcha sur Phu-Hoaï [1], où son ennemi lui avait donné rendez-vous; mais il y rencontra des forces dix fois supérieures, et, comme Garnier, paya de sa vie le mépris avec lequel il était allé au-devant de tels adversaires. Ayant subi des pertes considérables (trente tués et cinquante-cinq blessés), la petite colonne qu'il avait si imprudemment engagée rentra alors à Hanoï, où elle ne tarda pas à être étroitement bloquée.

La nouvelle de cette catastrophe produisit en France une profonde émotion. C'est qu'il n'y avait pas à s'en dissimuler la gravité : outre que la mort de Rivière réclamait une prompte et éclatante vengeance, il fallait secourir ces trois à quatre cents braves, qui restaient à la merci d'un ennemi implacable et d'une population qui pouvait être amenée à s'intéresser à leur perte par le besoin de se faire pardonner de les avoir accueillis [2]. Aussi le gouvernement s'en émut-il non moins que l'opinion publique, et des renforts partirent-ils immédiatement de Saïgon avec le général Bouët, de l'infanterie de marine, pendant qu'une escadre, à la tête de laquelle avait été placé le contre-amiral Courbet, s'organisait hâtivement à Toulon sous le titre de division navale du Tonkin.

Mais, comme ils allaient le faire bien des fois dans la suite, en raison de la distance, les événements marchèrent plus vite que les moyens envoyés pour les enrayer; la Chine ne dissimula plus son intention de s'opposer par les armes à notre établissement sur le fleuve Rouge, et lorsque le général Bouët arriva, les forces dont il disposait (environ deux mille cinq cents hommes) étaient déjà insuffisantes pour faire face aux nouvelles exigences résultant de cette brusque intervention. Il essaya néanmoins de reprendre l'offensive; il parvint même, avec le concours de la flottille, à dégager les environs de Hanoï, dans le même temps que l'amiral Courbet s'emparait des forts de Thuan-An, à l'embouchure de la rivière de Hué; mais ces succès, s'ils intimidèrent assez la cour d'Annam pour la décider à un traité dont l'absence du vieux Tu-Duc, qui venait de mourir, écarta les principales difficultés, ces succès, disons-nous, n'arrêtèrent pas la Chine, qui, sans déclaration de guerre, continua de faire envahir le pays par ses soldats. Il fallut songer à un second envoi de renforts; on les prit cette fois dans la métropole, partie dans la marine, partie dans l'armée de terre. A cet effet, le ministre de la guerre pres-

[1] Cet endroit, situé à six kilomètres à l'ouest de Hanoï, est plus connu sous le nom de pont de Papier, nom qui lui vient de la proximité d'un village où tous les habitants se livrent à l'industrie du papier. C'est près de là que Garnier et Balny furent tués en 1873.

[2] La population de Hanoï, il faut le reconnaître, resta à peu près neutre dans cette lutte; mais il y a lieu de supposer que si elle n'avait pas été persuadée que la France enverrait de nouvelles troupes, il n'en aurait pas été tout à fait ainsi.

crivit la formation d'un régiment de marche de dix-huit cents hommes, avec trois bataillons tirés respectivement de la légion étrangère et des 1er et 3e régiments de Tirailleurs algériens. Ce régiment devait être commandé par le lieutenant-colonel Belin, du 1er Tirailleurs.

En vertu de ces ordres, qui lui parvinrent le 13 septembre, le colonel Boitard s'occupa immédiatement au 3e Tirailleurs de porter à six cents hommes le 1er bataillon alors à Constantine, et le premier à reprendre pour le tour de mobilisation. Le 25, ce bataillon était dirigé sur Bône en chemin de fer. Il était ainsi composé :

MM. Jouneau, chef de bataillon.
Godon, capitaine adjudant-major.
Chiarasini, lieutenant officier payeur.
Garcet, sous-lieutenant officier d'habillement.
Grangury, médecin-major de 2e classe.

1re compagnie.

MM. Godinet, capitaine.
Rathelot, lieutenant français.
Salah-ben-Ferkatadji, lieut. ind.
Thierry, sous-lieut. français.
Belkassem-ben-Ahmed, sous-lieutenant indigène.

2e compagnie.

MM. Noirot, capitaine.
Roblot, lieutenant français.
Mohamed-ben-Taïeb, lieut. ind.
Pierron, sous-lieut. français.
Mohamed-ben-Saïd, sous-lieutenant indigène.

3e compagnie.

MM. Carles, capitaine.
Orlanducci, lieutenant français.
Lagdar-ben-el-Achi, lieut. ind.
Pennel, sous-lieut. français.
Mohamed-ben-Ahmed, sous-lieutenant indigène.

4e compagnie.

MM. Massip, capitaine.
Beynet, lieutenant français.
Belkassem-Zid-ben-Mohamed-Zid, lieutenant indigène.
Darier-Châtelain, s.-lieut. franç.
Mohamed-ben-Messaoud, sous-lieutenant indigène.

Le détachement arriva à Bône le jour même de son départ de Constantine. Son embarquement eut lieu le 28, sur le transport de l'État *le Bien-Hoa*. Toute la population s'était portée sur le quai pour saluer les partants. Le *Bien-Hoa* leva l'ancre à une heure de l'après-midi; le 3 octobre, il arrivait à Port-Saïd; le 22, à Colombo; le 31, à Singapour, et, le 8 novembre, dans la baie d'Allong. Cette traversée, qui avait été effectuée en compagnie d'un demi-bataillon du 1er Tirailleurs, s'était terminée sans incident.

Le 1er novembre, l'état-major et les 1re et 2e compagnies furent transbordés sur la *Saône*, qui les débarqua à Haï-Phong. Le 12, ce fut le tour de la 3e compagnie, qui prit passage sur le *Parceval;* enfin, le 13, de la 4e, qu'emmena également ce dernier bateau. Le 24, le bataillon était tout entier concentré à Hanoï et prenait le no 2 dans le régiment de marche.

Depuis le 25 octobre, par suite de dissentiments survenus entre le général Bouët et M. Harmand, commissaire général civil, le commandement des forces de terre et de mer du Tonkin était exercé par le contre-amiral Courbet, qui devait bientôt disposer également des pouvoirs politiques. La situation était alors celle-ci : nous étions maîtres de tout le bas Delta, nous appuyant pour cela sur les places de Quang-Yen, Haï-Dzuong et Hanoï au nord, Nam-Dinh et Ninh-Binh au sud; l'ennemi occupait solidement Sontay et Bac-Ninh. A Sontay, se trouvait Luu-Vinh-Phuoc avec dix à douze mille Pavillons-Noirs; à Bac-Ninh, le général Hoang-Ké-Lang, avec quinze à vingt mille Chinois.

La première opération qui s'imposait était une marche sur Sontay; c'était là que s'étaient retirés les meurtriers du commandant Rivière; là que les têtes et les dépouilles des malheureuses victimes du 19 mai avaient été promenées en triomphe; là que Luu-Vinh-Phuoc, notre plus redoutable adversaire, avait son quartier général; là enfin qu'on était sûr de frapper le plus grand coup, puisqu'on savait devoir y rencontrer la plus sérieuse résistance. Une autre considération désignait encore cette place comme le premier but sur lequel devaient être dirigés nos efforts : deux fois (le 15 août et le 1er septembre) nos troupes étaient sorties de Hanoï pour s'avancer sur la route qui relie les deux villes, et deux fois, après des pertes sensibles, elles avaient dû rétrograder; il fallait détruire chez les Pavillons-Noirs la confiance que ces deux retraites leur avaient donnée, et dissiper en même temps la terreur qu'ils inspiraient depuis longtemps aux populations [1].

Le corps expéditionnaire s'élevait maintenant à près de neuf mille hommes. Dans les premiers jours de décembre, deux colonnes furent organisées à Hanoï : l'une, comprenant le régiment de marche du 19e corps, un bataillon d'infanterie de marine, une compagnie de Tirailleurs annamites, un certain nombre d'auxiliaires tonkinois et trois batteries, en tout trois mille trois cents hommes, fut placée sous les ordres du lieutenant-colonel Belin; l'autre, formée avec trois bataillons d'infanterie de marine, un bataillon de fusiliers marins, trois compagnies de Tirailleurs annamites et quatre batteries, soit environ deux mille six cents hommes, fut confiée au colonel Bichot, de l'infanterie de marine. La première devait suivre la route directe de Hanoï à Sontay; la seconde, remonter la rive droite du fleuve Rouge et rendre à la flottille l'appui qu'elle en recevrait.

Ces dispositions arrêtées, l'ordre de départ fut donné le 10 décembre à dix heures du soir. Le lendemain, à six heures du matin, la colonne Belin, dite colonne de gauche, quitta la citadelle de Hanoï; elle se dirigea au nord-ouest, passa sur le pont de Papier, où le commandant Rivière avait été tué, fit la

[1] Les Annamites doutaient tellement de la réussite de l'attaque que nous nous proposions de diriger contre Sontay, qu'en prévision d'un échec toute la population de Hanoï avait fui. On eut toutes les peines du monde, même avec le concours de l'autorité indigène, à réunir les coolies nécessaires pour le service de l'ambulance et le transport des bagages des officiers; encore fallut-il faire étroitement surveiller ces coolies pour qu'ils ne s'échappassent pas. Huit jours après notre succès, Hanoï n'avait plus assez de maisons pour abriter les nombreuses familles qui venaient se placer sous notre protection, et les indigènes demandaient eux-mêmes à faire partie de nos colonnes. De ce moment seulement, ils manifestèrent une certaine confiance à notre égard.

grand'halte à Vong, théâtre du combat du 15 août, et s'arrêta à Phong, village qui portait encore de nombreuses traces de la lutte du 1er septembre.

La journée du 12 fut presque tout entière employée au passage du Day, branche du fleuve Rouge qui se sépare de celui-ci à Pallan et se rend directement à la mer. Une tentative pour construire un pont de bateaux ayant échoué à cause du courant, il fallut traverser hommes, chevaux et matériel sur des sampans, des jonques, des radeaux, opération difficile qui entraîna un long retard. Aussi l'étape, qui n'avait pu être faite pendant le jour, le fut-elle pendant la nuit; la marche reprit à sept heures du soir et continua jusqu'à deux heures du matin, sur une haute digue se séparant de la route directe pour se rapprocher sensiblement du fleuve. On repartit à sept heures. Bientôt on commença à apercevoir la fumée des canonnières qui remontaient le Song-Coï à hauteur de la colonne Bichot. A onze heures, on était en communication avec cette dernière, et le bivouac était établi dans la plaine à environ deux kilomètres du fleuve et à sept à l'est de Sontay. La nuit se passa sans incident.

Le 14, devait avoir lieu l'attaque des approches de Sontay. En conséquence, la colonne de gauche reçut l'ordre de se diriger sur le village de Thien-Loc, pendant que la colonne Bichot, avec laquelle se trouvait l'amiral, continuerait de s'avancer par la rive du fleuve. Le mouvement commença à six heures du matin. Le bataillon du 3e Tirailleurs était à l'avant-garde. Dès les premiers pas, on rencontra des obstacles de toute sorte que l'ennemi avait accumulés pour retarder notre marche. Son but fut en partie atteint, car on mit près de trois heures pour faire quatre kilomètres. Quelques groupes s'étant montrés sur la gauche, la compagnie de tête (4e) les dispersa par des feux de salve.

A neuf heures et demie toute la colonne Belin fut arrêtée sur le bord du fleuve, au nord du village de Thien-Loc. On se trouvait à environ deux mille cinq cents mètres de Sontay; mais la ville, masquée par le village de Linh-Chien et de nombreuses haies de bambous, ne pouvait être aperçue. Les renseignements qu'on possédait sur cette place étaient très incomplets; on savait qu'elle avait été préparée de longue main à la résistance; que Luu-Vinh-Phuoc, chez qui on avait déjà pu constater des connaissances militaires et une science de la guerre révélant de sérieuses études, en avait fait un camp retranché qu'il croyait volontiers imprenable; mais le seul plan qu'on en possédât, d'origine annamite, ne donnait aucune idée des fortifications qu'on allait y rencontrer. Celles-ci étaient tellement nombreuses, tellement compliquées, qu'il eût, en effet, été difficile à nos espions d'en relever l'ensemble.

Sontay est bâti dans une plaine à environ douze cents mètres du fleuve Rouge, sur la rive droite. La ville proprement dite comptait alors dix à douze mille habitants, non compris les Pavillons-Noirs; elle avait été entourée d'une enceinte en terre n'ayant pas moins de six à sept kilomètres de circuit. Cette enceinte, d'un tracé irrégulier, avait une hauteur moyenne de quatre mètres; elle était précédée d'un fossé large de cinq à six mètres rempli d'eau. Le talus extérieur du parapet et la berme qui le séparait du fossé étaient couverts d'une haie vive de bambous très épaisse, très haute, et ne pouvant être franchie qu'avec le secours de la hache. On pénétrait dans la place par quatre portes en maçonnerie, protégées en avant par des ouvrages en terre, des palanques,

des abatis et des petits piquets. Une fois dans l'intérieur, on trouvait quatre rues principales, conduisant des quatre portes de l'enceinte à la citadelle, quadrilatère de trois cents à trois cent cinquante mètres de côté, avec remparts à la Vauban, fossé, embrasures, canons, etc.

Ce système de défense était complété par plusieurs ouvrages extérieurs, dont les plus importants étaient ceux de Phu-Sa, élevés en prévision d'une attaque par le fleuve et dans le but d'empêcher l'approche de nos canonnières. Sur ce point, situé entre le fleuve et la face nord de l'enceinte, l'ennemi avait avantageusement tiré parti d'une digue haute de six mètres et large de douze, sur laquelle s'étendait un village, ou plutôt une succession de cases en bambous et en torchis transformées en cantonnements. A peu près au milieu du village, cette digue se bifurquait et formait un immense Y, dont l'ouverture était tournée du côté de l'attaque. Le front de la défense représentait ainsi une tenaille à angle très aigu. La digue principale (digue de droite) avait été, sur une longueur de plus d'un kilomètre, couverte, du côté du fleuve, dont elle suivait parallèlement la berge à une distance de trois cents mètres, par un parapet crénelé qu'appuyaient de nombreux abris casematés, dans lesquels avaient été placées de vieilles pièces en bronze ou en fonte se chargeant par la bouche. A environ deux cents mètres de la bifurcation s'élevait sur chaque digue un petit fortin; celui de droite, également casematé, était armé de six pièces de canon. Entre les deux fortins le terrain était inondé, et, de plus, défendu par une tranchée-abri. Une autre tranchée reliait le fleuve à la digue principale et assurait le flanquement de celle-ci. Judicieusement disposés, et pour la plupart habilement construits, ces retranchements étaient en outre précédés par des défenses accessoires constituant, en certains endroits, un obstacle des plus sérieux.

Dès que la flottille déboucha en vue de Phu-Sa, l'artillerie des Pavillons-Noirs ouvrit son feu; mais ses boulets n'atteignaient qu'aux deux tiers de la distance et se perdaient dans le fleuve après de nombreux ricochets. Nos canonnières ripostèrent vigoureusement, et bientôt les pièces de la défense furent réduites au silence. Pendant ce temps, deux bataillons d'infanterie de marine s'étaient déployés à hauteur du village de Linh-Chien, avaient refoulé les avant-postes ennemis et engagé une vive fusillade avec des bandes qui, sorties de la place, cherchaient à s'étendre et à nous envelopper.

A deux heures, le bataillon du 3e Tirailleurs, qui était resté en réserve au nord de Thien-Loc, reçut l'ordre de s'avancer vers la digue de droite pour être prêt à donner l'assaut aux ouvrages de Phu-Sa; il fut arrêté derrière cette digue à cinq cents mètres de la position, qui lui était cachée par une forte haie de bambous. A ce moment, l'amiral ayant fait demander une compagnie pour former le soutien de l'artillerie, la 4e (capitaine Massip) fut désignée et alla s'établir sur la gauche, près du village de Linh-Chien. Deux batteries de 4 de montagne venaient de s'installer sur ce point et tiraient sur le fortin de droite, qu'elles prenaient ainsi à revers. Les canonnières s'étaient rapprochées et concouraient activement à ce bombardement, auquel l'ennemi ne répondait plus. C'était maintenant par une puissante diversion sur notre gauche que ce dernier essayait de nous inquiéter; de ce côté il avait fait avancer de nombreuses ré-

serves, mais le bataillon de la légion étrangère (commandant Donnier) étant venu renforcer les deux bataillons d'infanterie de marine, celles-ci durent se replier devant la précision de nos feux.

Vers quatre heures, le lieutenant-colonel Belin, qui avait plus particulièrement la direction de l'attaque de droite, croyant celle-ci suffisamment préparée, demanda l'autorisation de lancer les Tirailleurs; en même temps il prescrivit au commandant Jouneau de s'avancer vers Phu-Sa avec ses trois compagnies, et de faire exécuter quelques feux pour balayer le terrain. Le bataillon quitta son abri, fit environ cent mètres, et s'arrêta en un point où la digue, entamée par le fleuve, était interrompue par une assez large échancrure. De là on commençait à apercevoir les retranchements ennemis; mais tout cela n'apparaissait que comme un enchevêtrement confus de palissades et de parapets, sans qu'il fût possible de distinguer le faible ou le fort de la position. Obligées de marcher par le flanc par suite de l'exiguïté du terrain, nos compagnies venaient dans l'ordre suivant : en tête, la 1re (capitaine Godinet), puis la 2e (capitaine Noirot), enfin la 3e (capitaine Carles).

Après un feu rapide de quelques minutes, le signal est donné; brillamment enlevée par le capitaine Godinet et ses autres officiers, la 1re compagnie se précipite sur la digue, suivie par les autres, qui, ne pouvant se déployer à sa hauteur, doivent se contenter de l'appuyer. Mais cet élan ne peut se conserver : le sol est encombré d'obstacles qu'il faut enjamber ou détruire, et cela sous un feu des plus meurtriers. Aussi en un instant les pertes sont-elles considérables. On arrive cependant jusqu'à l'entrée du fortin; le capitaine Godinet la franchit le premier, après avoir arraché de ses mains les bambous dont elle est hérissée, et pénètre aussitôt dans l'ouvrage, que les Pavillons-Noirs évacuent précipitamment en nous abandonnant leurs canons. Là un temps d'arrêt est nécessaire pour se reconnaître dans le dédale inextricable de tranchées et de parapets où l'on se trouve engagé. Enfin, malgré le feu de la défense, qui est devenu de plus en plus vif, l'attaque est reprise et menée avec une indicible vigueur. Les Tirailleurs sont admirables : brûlant de rendre la mort qu'ils reçoivent, ils avancent toujours; après qu'une barricade est enlevée, on rencontre une coupure, et celle-ci est forcée à son tour; après la coupure vient une autre barricade, et ils l'escaladent encore. L'ennemi, qui ne peut croire à tant d'audace, n'abandonne une traverse que pour se retirer derrière une autre, d'où il est aussitôt délogé. On fait ainsi plus de trois cents mètres par assauts successifs, au prix d'un nombre toujours croissant de morts et de blessés, et en cheminant dans un étroit espace où cinq ou six hommes au plus peuvent marcher de front. L'infanterie de marine s'est à son tour rendue maîtresse de la digue de gauche, et son action se combine maintenant avec celle de la légion étrangère, qui tiraille avec les défenseurs de la face est de l'enceinte de la ville. Il ne reste plus que deux bataillons en réserve : celui des fusiliers marins (commandant Laguerre) et celui du 1er Tirailleurs (commandant Letellier).

Cependant la colonne de Phu-Sa, après avoir dépassé le point de jonction des deux digues, était arrivée en face d'une barricade surélevée, construite au-dessus d'une casemate abritant une pièce de canon, et s'appuyant à droite

et à gauche à d'autres tranchées vigoureusement défendues. Luu-Vinh-Phuoc avait réuni là ses meilleurs soldats; l'un d'eux y balançait le grand drapeau noir signalant la présence du commandement suprême, et, dès qu'il tombait, un autre venait le remplacer. D'après quelques témoins dignes de foi, on aurait même à ce moment aperçu sur la droite un homme au costume européen qui aurait donné un signal, puis se serait retiré. Quoi qu'il en soit, la fusillade avait redoublé, et les Pavillons-Noirs y joignaient maintenant le tir de fusées, dans le but d'incendier les cases qui bordaient la digue et de rendre la position intenable aux assaillants. Le feu prit en effet, et les Tirailleurs, qui n'étaient plus qu'à dix mètres de la barricade, se virent tout à coup entourés par les flammes. Au même instant, le capitaine Godinet, qui n'avait pas cessé de se conduire en héros et qui s'élançait encore pour emporter ce nouveau retranchement, tombait mortellement frappé. Le commandant Jouneau venait d'être grièvement blessé; le capitaine Noirot avait la jambe traversée et devait quitter le combat; les lieutenants Salah-ben-Ferkadadji et Lagdar-ben-el-Achi étaient depuis un moment à l'ambulance; le lieutenant Rathelot, bien que demeurant à la tête de la 1re compagnie, était violemment contusionné; son sous-lieutenant, M. Thierry, également atteint de deux balles, restait là aussi, mais seulement par un remarquable effort de sa volonté. Deux ou trois Tirailleurs qui avaient voulu essayer d'escalader la barricade avaient été saisis vivants par les Chinois [1], et le lendemain on allait les retrouver décapités.

La nuit approchait; la lutte ne pouvait continuer dans ces conditions. Le capitaine Godon, qui venait de prendre le commandement du bataillon, donna l'ordre de se replier derrière une traverse située à la bifurcation des deux digues. Bien qu'à ce moment les compagnies fussent complètement confondues, le mouvement s'exécuta sans à-coup, sans précipitation, sans que l'ennemi osât l'inquiéter; mais le feu de ce dernier était tellement vif, qu'il fallut renoncer à enlever les morts qu'on laissait dans l'espace d'environ cinquante mètres qu'on venait d'abandonner; seul le corps du capitaine Godinet fut emporté loin de là pour le mettre à l'abri de l'incendie, qui gagnait avec une effrayante rapidité.

Il s'agissait de conserver Phu-Sa et de s'opposer aux retours offensifs que les Pavillons-Noirs ne manqueraient pas de tenter. Le colonel Belin, qui était accouru avec le capitaine Dupommier, du génie, prescrivit la construction d'une petite tranchée pour tirailleur couché, en avant de la traverse derrière laquelle on s'était retiré; on allait ainsi pouvoir installer, à soixante mètres de la barricade ennemie, deux rangs de tireurs réunissant quarante à cinquante fusils, c'est-à-dire assez pour répondre aux feux directs de la défense. La 3e compagnie, la moins éprouvée, quoique ayant une trentaine d'hommes hors de combat, s'établit sur ce point; les deux autres se portèrent en seconde ligne et se défilèrent le mieux qu'elles purent, soit en utilisant les autres traverses, soit en se construisant à la hâte de petits abris. Le bataillon Dulieu, de l'infanterie de marine, prit les mêmes dispositions sur la digue de gauche, et

[1] Ces malheureux furent harponnés au moyen de longues lances à bec-de-corbin. Les Pavillons-Noirs les tirèrent à eux pour avoir leurs têtes, qui durent leur être grassement payées.

la partie de l'ouvrage en notre pouvoir se trouva alors à peu près retournée. L'ennemi avait cependant encore un immense avantage : celui de la connaissance des lieux ; de plus, il nous dominait.

La nuit arriva ; l'incendie allumé par les Pavillons-Noirs, manquant d'aliments par suite de la démolition des cases qui auraient pu le propager, ne jeta plus que quelques lueurs, et l'obscurité se fit sur les combattants ; le silence l'accompagna bientôt, et l'on put croire un instant que la lutte était terminée. Mais la lune, jusque-là légèrement voilée, se dégagea peu à peu de la brume, et presque aussitôt le feu recommença. Il était huit heures ; le colonel Belin, n'ayant plus de troupes fraîches sous la main, envoya chercher la 4e compagnie, qui pendant cette sanglante action n'avait pas quitté sa position de soutien de l'artillerie. Elle fit le même chemin qu'avaient fait les trois autres pour donner l'assaut, et vint, en attendant de nouveaux ordres, se grouper dans le fortin situé à l'entrée des ouvrages de droite. Dans ce mouvement, elle eut quelques hommes blessés, dont le lieutenant Belkassem-Zid-ben-Mohamed-Zid. Un peu après, toutes les troupes, qui n'avaient pas eu le temps de manger depuis le matin, touchaient du pain et des liquides envoyés par l'amiral Courbet, qui, non sans inquiétude, se faisait renseigner à chaque instant sur ce qui se passait à Phu-Sa.

Vers neuf heures, des sons de trompe et certaines rumeurs entendues dans les retranchements ennemis ayant fait croire à une attaque, le capitaine Massip reçut l'ordre de faire avancer un peloton de sa compagnie pour appuyer au besoin celle du capitaine Carlos, dont les hommes étaient très fatigués. Le peloton du lieutenant Beynet quitta aussitôt le fortin ; mais, tout danger ayant disparu, il fut arrêté à mi-chemin entre les 2e et 4e compagnies. Quelques instants après, le sous-lieutenant Darier-Châtelain fut prévenu d'avoir à remplacer, avec l'autre peloton de la 4e compagnie, la 3e dans la tranchée avancée. Ce relèvement s'effectua au pas de course, les hommes marchant à la file pour mieux se dérober à la vue des tireurs de la barricade. Il y eut néanmoins quelques blessés. Le combat se poursuivit ensuite dans les mêmes conditions qu'auparavant, c'est-à-dire par un échange continuel de coups de fusil.

Il en fut ainsi jusqu'à environ une heure du matin. A ce moment, la digue apparut tout à coup couverte de Chinois ; à la faveur de la fumée qui s'élevait encore des débris incendiés, ceux-ci avaient cheminé, ou plutôt rampé le long des talus, puis s'étaient brusquement dressés à quelques mètres de notre tranchée en poussant de grands cris. Il y eut alors un moment de surprise, disons plus, de panique, pendant lequel les Tirailleurs faillirent se replier. Voici ce qui l'avait produit. On avait placé, immédiatement en arrière de la fraction de première ligne, une cinquantaine d'auxiliaires tonkinois, gens armés depuis quinze jours et n'ayant à leur tête que quelques gradés français. Dès qu'ils entendirent le cri : « Les Chinois ! » la frayeur les prit, et ils se mirent à décharger leurs armes dans toutes les directions, heureusement en l'air pour la plupart. Quoi qu'il en soit, les défenseurs de la tranchée se figurèrent aussitôt être pris entre deux feux, et, malgré les efforts de leurs officiers, ils allaient abandonner celle-ci, lorsque, à la sonnerie de : « En avant ! » et à l'arrivée du restant de la 4e compagnie, amené par le capitaine Massip, ils

se portèrent résolument au-devant des Pavillons-Noirs, qui en un instant furent rejetés dans leurs positions. Tout cela avait demandé dix minutes au plus. Cette action terminée, la 4e compagnie tout entière reprit l'emplacement occupé précédemment par son 2e peloton, et acheva par des feux de section de dégager la digue et ses abords. Pour éviter de nouveaux accidents, on retira leurs cartouches aux auxiliaires tonkinois.

Pendant que l'ennemi essayait ainsi de nous déloger de Phu-Sa par une attaque de front, une autre partie de ses forces tentait sur notre gauche un mouvement tournant qui ne fut pas plus heureux; les feux de salve de l'infanterie de marine et de la légion étrangère, le canon lui-même, qui envoya quelques coups à mitraille, eurent rapidement raison de cet effort, qui ne fut pas d'ailleurs sérieusement soutenu.

Un calme relatif succéda à cet indicent, et seuls les défenseurs de la barricade et ceux de la tranchée continuèrent une fusillade intermittente qui allait encore par moments atteindre à une extrême intensité, chaque tireur ennemi ayant une caisse de cartouches à côté de lui. On ne ripostait que par de petits feux de salve, afin de ménager les munitions, qui commençaient à manquer. Malgré cette précaution, vers trois heures du matin, la 4e compagnie se trouva à court de cartouches et dut en faire demander aux trois autres, qui, ne pouvant non plus se démunir, ne lui en envoyèrent que quelques centaines, qui furent rapidement épuisées. Il fallut alors recourir à un autre expédient; quelques hommes, dont le Tirailleur Barca-ben-Abd-el-Kader, qui pendant toute cette nuit n'avait cessé de se signaler par son mépris du danger et son intrépidité, allèrent ramasser toutes celles qu'ils purent trouver dans les sacs et les musettes des tués et des blessés. Cet appoint permit de tenir jusqu'à quatre heures et demie, moment où le 2e peloton (sous-lieutenant Pierron) de la 2e compagnie vint occuper la tranchée pour la garder jusqu'au jour.

Aussitôt qu'il fut possible d'y voir, le feu de l'ennemi cessa tout à fait. Bientôt on acquit la certitude que les défenseurs de Phu-Sa s'étaient retirés. Une patrouille de quelques hommes, dont le Tirailleur Barca, envoyée derrière la barricade, trouva en effet l'ouvrage évacué et revint avec des drapeaux, des armes, des dépouilles de toute nature que les fuyards n'avaient pas eu le temps d'emporter. Mais, hélas! un triste spectacle attendait les vainqueurs : entre la barricade et la tranchée défendue par les nôtres, dix cadavres gisaient sans tête; deux autres avaient également été trouvés de l'autre côté de la barricade: tous appartenaient aux Tirailleurs. C'était pendant la nuit que les Pavillons-Noirs avaient accompli ces horribles mutilations. Ils s'étaient pour cela servi d'une ruse qui leur avait pleinement réussi : le coupeur de têtes venait avec une lumière, qu'il plaçait du côté opposé à celui où il se proposait d'effectuer sa lugubre opération; puis, en rampant, il se dirigeait vers le cadavre choisi d'avance par lui, pendant que les défenseurs de la tranchée, mis en éveil par cette clarté, criblaient de projectiles l'espace vide où elle apparaissait. Plusieurs de ces décapitations avaient probablement dû avoir lieu aussi au moment du retour offensif[1].

[1] Il faut savoir combien, chez les Chinois et les Pavillons-Noirs, une tête était payée à celui qui la rapportait, pour comprendre l'acharnement que ces gens-là mettaient dans

La 3e compagnie occupa immédiatement les retranchements abandonnés; les autres eurent la triste mission d'ensevelir les morts. Les pertes du bataillon étaient sensibles; elles s'élevaient à cent vingt-six hommes hors de combat, c'est-à-dire à près du quart de son effectif. Dans ce nombre, il y avait vingt-six tués et cent blessés. A elle seule, la 1re compagnie comptait onze tués et trente-sept blessés. Beaucoup de blessures étaient très graves et devaient encore entraîner de nombreux décès. Les officiers avaient, pour leur part, été cruellement éprouvés : sur vingt-deux, un était tué et sept étaient blessés :

Était tué :

M. Godinet, capitaine.

Étaient blessés :

MM. Jouneau,	chef de bataillon.
Noirot,	capitaine.
Rathelot,	lieutenant.
Lagdar-ben-el-Achi,	do
Salah-ben-Ferkadadji,	do
Belkassem-Zid-ben-Mohamed-Zid,	do
Thierry,	sous-lieutenant.

A huit heures, l'amiral Courbet passa avec son état-major pour aller reconnaître les abords de Sontay. Auparavant il visita hâtivement Phu-Sa. Le champ du combat de la veille offrait à ce moment le tableau le plus terrible et le plus saisissant qu'il soit possible d'imaginer. Qu'on se figure, en effet, un long boyau large de quelques mètres, avec une suite non interrompue de tranchées, de coupures, de parapets formant un cheminement inextricable, des palissades arrachées, des canons renversés, des boulets épars, de la poudre répandue au hasard, des cases démolies ou incendiées, des débris de toute sorte, des armes, des effets, des loques traînant çà et là au milieu de mares de sang, et, à chaque pas, des cadavres amoncelés, les uns méconnaissables, d'autres à moitié carbonisés, plusieurs affreusement entaillés par le coupe-cou des Chinois. Tout ce que la guerre a d'horrible et d'héroïque s'étalait là, sous un soleil radieux, qui soulevait déjà une odeur pestilentielle de cet amas de décombres humains. Aussi l'amiral fut-il vivement ému; il serra chaleureusement la main de tous les officiers qu'il rencontra, passa rapidement pour qu'on ne s'aperçût pas que lui, le chef que tout le monde admirait, avait les yeux humides, laissa tomber quelques courts éloges qui furent recueillis avec une légitime fierté, et ne s'arrêta que devant la tranchée où, pendant toute la nuit, les nôtres avaient résisté aux tentatives désespérées de l'ennemi pour

cette sauvage profanation de nos morts. Pour un simple soldat, il était donné environ 50 fr.; pour un chef, cela pouvait, suivant l'importance de celui-ci, aller jusqu'à plusieurs milliers de francs. Dans ce dernier cas, il fallait justifier du grade, et le mutilateur joignait généralement à la tête un bras de sa victime.

reprendre la position. Un monceau d'étuis de cartouches et les morts qui gisaient tout autour disaient assez ce qui s'était passé sur ce point. « Voilà une tranchée qu'on devrait couvrir de fleurs, dit-il à ceux qui l'accompagnaient. — Oui, amiral, répondit le lieutenant Beynet[1], de fleurs d'immortelles. »

Oui, c'était bien là l'emblème dont il eût fallu entourer cette demi-tombe et celle plus profonde qu'on creusait à côté pour réunir les restes glorieux de ceux qui avaient succombé; car, si l'ennemi avait cédé, ce n'avait été que devant une bravoure dont il n'avait jamais conçu la possibilité. « Ce qui nous a terrifiés, disait plus tard, en parlant de la journée du 14 décembre, un chef chinois fait prisonnier au moment de l'occupation de Tuyen-Quan, ce n'est pas autant vos canons, que nous connaissions déjà, que ces grands soldats noirs qui s'avançaient toujours malgré le feu qui décimait leurs rangs. » Et ce même chef ajoutait que Luu-Vinh-Phuoc accordait une telle importance à Phu-Sa, que, dans la nuit du 14 au 15, il avait offert deux cent mille francs à son meilleur lieutenant pour nous en déloger.

On s'étonnera peut-être que l'attaque n'eût pas été mieux préparée par l'artillerie. C'est que, dans l'ignorance où ils se trouvaient du genre de retranchements qu'ils avaient devant eux, nos canonniers avaient cru remplir leur tâche en se bornant à mettre les pièces de la défense dans l'impossibilité de riposter; ils avaient bien ensuite cherché à battre les points où la fusillade de l'ennemi semblait le plus nourrie, mais le terrain ferme sur lequel ils tiraient ne formant qu'un but excessivement étroit, plus de la moitié des projectiles étaient tombés à côté, dans des rizières, où ils n'avaient pas éclaté. Rien que dans Phu-Sa, on compta le lendemain au moins une vingtaine d'obus de 14 cm. et de 90 mm. restés intacts. Le 16, on allait en trouver à peu près autant dans une pagode, où ils avaient été transportés par les Pavillons-Noirs, qui se proposaient probablement d'en tirer parti.

Le bataillon passa toute la journée du 15 dans les ouvrages qu'il avait si vaillamment conquis. Le soir, il fut relevé par le bataillon Reygasse, de l'infanterie de marine, et vint se placer en seconde ligne dans un village situé plus à l'ouest, entre la digue et le fleuve. L'ennemi avait abandonné toutes ses défenses extérieures pour se renfermer dans l'enceinte de la ville, d'où il ne chercha nullement à inquiéter ce mouvement, qui s'effectua cependant à une faible distance de ses nouvelles positions. La nuit elle-même s'écoula sans qu'il fût tiré un seul coup de fusil.

Le 16 au matin, notre ligne, ayant la digue pour appui, était disposée parallèlement au fleuve et dans l'ordre suivant : à l'extrême gauche, le bataillon Reygasse, occupant Phu-Sa, puis le bataillon Chevallier (infanterie de marine), le bataillon Laguerre (fusiliers marins), le bataillon Letellier (1er Tirailleurs), et, formant l'extrême droite, le bataillon Donnier, de la légion étrangère. En arrière, venaient les bataillons Roux et Dulieu, de l'infanterie de marine; enfin, en réserve du bataillon Donnier et du bataillon Letellier, le bataillon du 3e Tirailleurs sous les ordres du capitaine Godon.

[1] Passé plus tard capitaine à la légion étrangère et tué au combat de Lam, le 6 octobre 1884.

Dès le point du jour, le bataillon du 1er Tirailleurs se porta en avant, sur la droite du village de Phu-Ni, situé entre la digue et l'enceinte. Sa mission était de reconnaître la porte où aboutissait la route de Hong-Hoa, porte sur laquelle l'amiral se proposait de diriger la principale attaque. La fusillade ne tarda pas à s'engager; l'ennemi tirait des remparts mêmes de l'enceinte et d'une pagode fortifiée s'élevant à cent cinquante ou deux cents mètres à l'ouest; son feu était très vif. Le commandant Letellier dut s'arrêter, déployer ses compagnies, et, devant la supériorité de la défense, demander quelques renforts. Le bataillon du 3e Tirailleurs prit aussitôt les armes et alla se placer près de la pagode de Phu-Ni, en arrière du hameau de Ha-Tray. Il était neuf heures. Un instant après, le bataillon de la légion étrangère se porta en ligne à son tour, dépassa celui du 1er Tirailleurs, et s'établit à cheval sur la route de Hong-Hoa, face à l'angle nord-ouest de l'enceinte. L'amiral, qui venait d'arriver, s'était décidé à une action générale, et toutes les troupes étaient maintenant sous les armes, formant deux groupes menaçant les deux extrémités du front nord de la ville. A gauche, on allait se borner à une démonstration; à droite, l'action devait être poussée à fond. La flottille avait remonté le fleuve et s'apprêtait à s'opposer à tout mouvement tournant.

Jusqu'à deux heures, la parole fut principalement au canon; toutes les dispositions ayant alors été arrêtées, la légion étrangère reprit l'attaque entamée par le 1er Tirailleurs, et chercha par des bonds successifs à se rapprocher le plus possible de la porte ouest, sur laquelle le bataillon de fusiliers marins, déployé à gauche, devait également concentrer ses efforts. L'artillerie secondait ce mouvement en criblant de projectiles le saillant vers lequel on s'avançait. Après avoir délogé les défenseurs de la pagode, le bataillon Donnier dirigea sur la crête de l'enceinte une série de feux de salve qui provoquèrent l'admiration de tout le monde par leur ensemble et leur précision. A cinq heures, ce bataillon ne se trouvant plus qu'à cent mètres du fossé, l'amiral donna le signal de l'assaut; la charge sonna, la légion, les fusiliers marins et quelques compagnies d'infanterie de marine se précipitèrent à droite et à gauche de la porte, franchirent le fossé, se frayèrent un chemin au milieu des bambous, et, malgré la fusillade, escaladèrent le parapet et pénétrèrent dans la ville. En même temps, les Pavillons-Noirs, qui avaient déjà, vers trois heures, essayé de menacer notre droite et qui avaient été contenus par les obus du *Pluvier* et le peloton du sous-lieutenant Pennel, du 3e Tirailleurs, cherchant encore, bien plus pour s'assurer de leur ligne de retraite que pour faire une diversion, à nous inquiéter de ce côté, le capitaine Godon portait tout son bataillon en avant et le déployait face au sud, au delà du hameau de Ha-Tray. Mais, la nuit approchant, et ce mouvement ayant suffi pour disperser les bandes qui s'étaient montrées sur ce point, un instant après le bataillon fut de nouveau rassemblé et ramené derrière la digue, à l'exception de la 3e compagnie, qui, jusqu'à onze heures, escorta des coolies transportant des munitions aux troupes établies dans Sontay.

Là le combat avait également cessé. Après avoir forcé l'enceinte, la légion étrangère, les fusiliers marins et l'infanterie de marine s'étaient avancés dans la ville en chassant devant eux quelques groupes qui déchargeaient leurs armes

avant de fuir, et étaient ainsi parvenus jusqu'à cent cinquante mètres de la citadelle, qui leur avait envoyé quelques coups de canon; ils s'étaient alors arrêtés, plutôt devant l'obscurité que devant le feu de la place, puis avaient en toute hâte construit quelques barricades pour protéger le terrain conquis.

Sur la digue, le bataillon du 3e Tirailleurs ne prenait pas moins de précautions pour s'opposer à un retour offensif, que la proximité de la route de Hong-Hoa et la possibilité de séparer le gros de nos troupes de la flottille semblait indiquer à un ennemi aussi entreprenant. Mais l'exemple de la nuit du 14 ayant enlevé à ce dernier tout espoir de nous chasser des positions dont nous nous étions emparés, il ne songea même pas à risquer cette dernière tentative, et profita de l'obscurité pour se dérober. Vers trois heures du matin, un caporal de l'une des compagnies d'infanterie de marine entrées dans la ville, s'étant avancé seul à une faible distance de la citadelle, fut frappé du silence qui y régnait. Il voulut voir de plus près et rampa jusqu'à l'une des portes, qu'il trouva entrebaillée et abandonnée par ses défenseurs. Il revint aussitôt rendre compte du fait à ses officiers, qui de leur côté firent prévenir l'amiral. Au point du jour, on put se rendre compte que l'événement était rigoureusement exact, et que les Pavillons-Noirs avaient bien réellement fui. On occupa alors la citadelle, dans laquelle on trouva un immense approvisionnement de riz, des armes, des munitions en quantité considérable et un trésor de cent quarante mille francs. Avec les canons enlevés à Phu-Sa, le total des pièces qui restaient entre nos mains s'élevait à cent sept. Une autre prise non moins importante était celle d'une partie des papiers de Luu-Vinh-Phuoc.

Il était difficile d'établir, même d'une façon approximative, les pertes que l'ennemi avait éprouvées dans les deux journées du 14 et du 16. Comme les Arabes, les Chinois emportent leurs morts pendant le combat, pour les mettre à l'abri de toute mutilation. Il n'était donc resté que ceux qui étaient tombés trop près de nous pour être enlevés; mais le nombre de ces derniers était assez grand pour faire supposer que les défenseurs de Sontay n'avaient pas dû avoir moins de douze à quinze cents hommes hors de combat. Le chiffre des nôtres atteints par le feu de la place était de quatre cent deux; il y avait eu quatre-vingt-trois tués, dont quatre officiers, et trois cent dix-neuf blessés, dont vingt-deux officiers. De tous les corps de la colonne, le bataillon du 3e Tirailleurs était celui qui avait le plus souffert. Ayant encore perdu deux hommes le 16, il comptait cent vingt-huit hommes tués ou blessés, dont huit officiers.

Bien qu'on n'eût pas suivi les Pavillons-Noirs dans leur retraite, on pouvait présumer d'avance qu'ils s'étaient retirés sur Hong-Hoa; bientôt des traces vinrent changer cette supposition en certitude, et l'occasion d'une fructueuse poursuite parut s'offrir à ceux de nos bataillons qui la veille n'avaient pas combattu. Malheureusement l'amiral Courbet venait d'être appelé à Hanoï par le départ de M. Harmand, et le colonel Bichot, à qui il laissait le soin de continuer les opérations, se borna, dans la journée du 17, à une simple reconnaissance à quatre ou cinq kilomètres au sud-ouest de Sontay. Le 18, il y eut repos; de sorte que les fuyards, qui avaient dû faire un long détour dans les montagnes pour gagner les bords de la rivière Noire, eurent tout le temps de s'assurer le passage de celle-ci, lorsqu'il eût été facile de les y devancer.

L'intention de l'amiral était de marcher immédiatement sur Hong-Hoa. Dans ce but, une grande reconnaissance fut ordonnée pour le 19; presque toutes les troupes y prirent part. On quitta Sontay à six heures du matin, et l'on alla coucher non loin de la rivière Noire, qu'aucun pont ne permettait de franchir. Le bataillon du 3e Tirailleurs passa la nuit dans le village de Phu-Aou, qui allait être, pour ce fait, brûlé quelques jours après par les Pavillons-Noirs. Le lendemain, on rentra à Sontay sans avoir, dans toute cette région qu'on parcourait pour la première fois, constaté le moindre symptôme d'hostilité chez la population indigène, qui avait, au contraire, harcelé les Chinois pendant leur retraite.

Le 24, eut lieu une autre sortie, mais cette fois entre Sontay et Hanoï, dans la région du Day, où d'importantes bandes de pirates troublaient depuis longtemps la sécurité du pays. Le bataillon du régiment prit encore part à cette opération, qui fut dirigée par le lieutenant-colonel Belin. Il fouilla le village de Daï-Dong, incendia celui de Tach-Tach, mais sans y rencontrer les pirates qu'on se proposait d'y cerner. Le soir même, la colonne rentrait à Sontay.

Cependant une canonnière qui avait essayé de remonter le fleuve Rouge s'étant vue arrêtée par le manque d'eau, il avait fallu renoncer pour le moment à s'emparer de Hong-Hoa. La présence de cinq mille hommes à Sontay devenant dès lors inutile, il ne fut maintenu dans cette place que trois bataillons d'infanterie et trois batteries d'artillerie. De ces trois bataillons était celui du 3e Tirailleurs; les autres appartenaient à l'infanterie de marine. C'était le lieutenant-colonel Berthaut-Levillain, de ce dernier corps, qui devait exercer les fonctions de commandant supérieur.

Depuis le 18, le bataillon s'était cantonné dans le village où il avait passé la nuit du 15 au 16. Désigné pour occuper en permanence ce point, d'où il devait détacher des postes sur la digue et sur le bord du fleuve, il s'occupa aussitôt de son installation dans les maisons abandonnées par les Annamites; des fortifications furent en outre construites pour lui permettre au besoin de résister avec ses propres moyens à une attaque venant du côté de Hong-Hoa. Tous les jours il allait avoir une compagnie de grand'garde. Mais ce service sédentaire n'allait pas l'empêcher de prendre part à de nombreuses expéditions; il s'agissait en effet de rétablir l'ordre dans la province, de poursuivre d'audacieuses bandes de pirates qui incendiaient les villages et pillaient les habitants, de faire de fréquentes apparitions sur la rivière Noire, où les Pavillons-Noirs restaient menaçants, et cette difficile tâche allait exiger une incessante activité de la part de la petite garnison de Sontay. Aussi, comme il serait trop long et peu intéressant de le suivre pas à pas dans chacune de ces opérations de détail, nous contenterons-nous de donner une idée de ce qu'était cette petite guerre qui a coûté tant de fatigues et d'efforts, et qui dure probablement encore à l'heure qu'il est.

Par suite de l'état de profonde anarchie dans lequel se trouvait depuis de longues années le Tonkin, de nombreuses bandes de pillards, obéissant en général à des chefs entreprenants, parcouraient en tous sens le pays et le mettaient en coupe réglée. Ces bandes n'avaient pas d'organisation régulière et n'opéraient jamais de concert. Chacune avait sa région, qu'elle rançonnait ré-

gulièrement dès que la récolte du riz avait amené l'aisance chez les habitants. Mal armées, elles n'étaient dangereuses que pour les populations paisibles qu'elles exploitaient; mais parmi ces dernières elles inspiraient une véritable terreur. Leur principal moyen d'intimidation était l'incendie; quelquefois c'était aux personnes elles-mêmes qu'elles s'en prenaient, et dans ce cas le maire du village et les notables qui l'assistaient répondaient généralement pour leurs administrés.

Les pirates étaient informés de tout; ils avaient des intelligences dans chaque localité et même jusqu'auprès de nos commandants d'armes, par les interprètes et les lettrés que ceux-ci étaient obligés d'employer; ils étaient à l'avance prévenus de nos moindres mouvements. Lorsqu'un village avait été par trop pressuré, les habitants venaient généralement se plaindre à l'autorité indigène, ou au résident, ou au commandant du poste le plus rapproché. Une colonne était immédiatement organisée; elle se mettait en marche dans le plus grand silence, de nuit le plus souvent, arrivait dans le repaire signalé, le cernait, y pénétrait, et neuf fois sur dix n'y trouvait rien; ou bien les individus qu'elle ramassait se donnaient pour de tranquilles paysans vacant à leurs travaux. Les armes avaient été cachées soit dans la haie, soit dans la mare voisine, soit dans les gros bambous formant la toiture des *cagnas*[1], et le plus fin se laissait prendre (dans les commencements du moins) aux airs larmoyants et soumis de ceux qui tout à l'heure mettaient cinquante familles en fuite. Il arrivait maintes fois que le chef était averti de la marche d'une colonne avant même que les troupes qui devaient en faire partie eussent connaissance de l'opération; dans ce cas, c'était par l'entourage du commandant d'armes qu'il avait ce renseignement. Quand il n'avait pu se le procurer, il apprenait notre approche par des signaux faits de village à village, et consistant dans un certain nombre de coups frappés sur un gong en bois. Pendant la nuit, on se servait également de feux. Rarement les pirates essayaient de résister, à moins que les forces envoyées contre eux ne fussent réellement trop faibles. Quelques bandes devaient cependant à la présence de Chinois dans leurs rangs une audace qui surprenait parfois; mais ni les unes ni les autres n'allaient au-devant d'une rencontre, et si elles se défendaient, c'est qu'elles avaient été surprises en flagrant délit de pillage ou d'incendie. Tels étaient les adversaires qu'en dehors des Pavillons-Noirs et des réguliers chinois allaient avoir à disperser nos soldats.

Parmi les opérations de ce genre qui eurent lieu pendant le séjour du bataillon à Sontay, nous signalerons une excursion de la 3e compagnie (capitaine Carles), effectuée du 2 au 5 janvier 1884, avec une colonne aux ordres du lieutenant-colonel de Maussion, de l'infanterie de marine, dans la région montagneuse située au sud de la route de Hong-Hoa; une sortie du capitaine Godon avec les 1re et 4e compagnies (capitaines Rathelot et Massip), le 11, pour désarmer le village de Day-Than, à l'ouest de Sontay; une petite expédition sur les bords du Day, faite du 14 au 16, par la 4e compagnie avec un

[1] Nom donné aux maisons annamites, et plus particulièrement aux cases en bambous, en torchis et en chaume, dont se composent les villages.

important détachement d'infanterie de marine sous la direction du lieutenant-colonel Berthaut-Levillain; une pointe sur la rivière Noire, à laquelle prit part la 1re compagnie avec le bataillon de la légion étrangère commandé par le lieutenant-colonel Donnier; une marche de nuit exécutée le 26 par la 2e compagnie, chaque homme ayant sur le sac quarante paquets de cartouches, pour aller porter des munitions à une colonne opérant près du Day, sous les ordres du commandant Reygasse, de l'infanterie de marine; enfin, du 11 au 14 février, une reconnaissance poussée sur les bords de la rivière Noire par le commandant Coronnat, de l'infanterie de marine, avec des troupes de diverses armes, dont la 4e compagnie.

Mais ces expéditions, qui ne fournissaient presque jamais l'occasion d'en venir sérieusement aux mains, ne satisfaisaient pas les Tirailleurs, qui avaient hâte de faire payer aux Chinois les atrocités dont quelques-uns de leurs malheureux camarades avaient été victimes à Phu-Sa; la marche sur Bac-Ninh était donc impatiemment attendue, lorsqu'on apprit que l'amiral Courbet, qui préparait activement cette opération, était remplacé dans le commandement en chef par le général Millot, et que cette dernière n'aurait lieu qu'à l'arrivée des nouveaux renforts qu'on attendait de France.

Ce ne fut pas sans un profond regret que le corps expéditionnaire vit partir le chef qui l'avait si brillamment conduit à l'attaque de Sontay; car ce chef n'inspirait pas seulement cette confiance aveugle que fait naître le génie, mais encore et surtout cette respectueuse affection qui s'attache à l'homme de cœur. Ce ne fut pas non plus sans une vive émotion que le futur vainqueur de Fou-Tchéou se sépara de ceux avec lesquels, disait-il, il avait marché pour la première fois au feu; il les avait, pour les officiers du moins, tous vus successivement à sa table, il les connaissait tous; non moins connu d'eux, il savait très bien qu'il ne trouverait jamais de bornes à leur dévouement. Aussi quelle admiration n'a-t-il pas laissée parmi eux! Le 31 janvier, il vint faire ses adieux à la garnison de Sontay; tous les officiers se réunirent sur le bord du fleuve, près de Phu-Sa, et il leur serra la main à tous. « Mon plus grand honneur, leur dit-il, sera d'avoir commandé à des soldats tels que vous. » Il exprima ensuite sa reconnaissance à ceux du bataillon de Tirailleurs, et les assura qu'il ne les oublierait pas. Nous avons lieu de croire que ceux qui l'ont vu là pour la dernière fois n'oublieront jamais, pour leur part, celui qui portait si haut l'amour de son pays, et si loin l'interprétation du mot devoir.

CHAPITRE IX

Envoi de nouveaux renforts. — Le 3e bataillon du régiment est appelé à en faire partie; sa composition, son départ, son arrivée. — Les Tirailleurs algériens sont réunis en un seul régiment. — Commandement du général Millot. — Marche sur Bac-Ninh. — Attaque et enlèvement des hauteurs de Trong-Son (12 mars 1884). — Poursuite des Chinois. — Rentrée des troupes à Hanoï. — Prise de Hong-Hoa. — Occupation de Tuyen-Quan. — Premier traité de Tien-Tsin. — Nouvelle convention conclue avec la cour de Hué (6 juin 1884). — Incident de Bac-Lé. — Colonne envoyée au secours du colonel Dugenne. — Combat du 27 juin. — Le général Millot rentre en France et laisse le commandement au général Brière de l'Isle.

L'opiniâtreté avec laquelle Sontay avait été défendu faisait supposer que Bac-Ninh n'opposerait pas moins de difficultés; cette place passait même pour avoir été encore plus formidablement fortifiée; de plus, on la disait occupée par vingt à vingt-cinq mille hommes de l'armée de Kouang-Si, et bien qu'on n'allât pas jusqu'à comparer les soldats réguliers de la Chine à des troupes européennes, on avait cependant lieu de les croire sinon plus braves, du moins mieux organisés, mieux exercés, mieux armés et mieux commandés que les Pavillons-Noirs. Malgré l'autorité morale que lui donnait un grand succès, l'amiral Courbet n'avait donc pu songer à marcher contre ce nouveau centre de résistance avec les seules forces dont il disposait; car ces dernières étaient non seulement affaiblies des pertes subies devant Sontay, mais encore de l'importante garnison qu'il avait fallu laisser dans ce poste pour le mettre à l'abri d'un retour possible de Luu-Vinh-Phuoc. Dans ces conditions, l'envoi de nouveaux renforts devenait indispensable. Cette éventualité, le gouvernement l'avait prévue; aussi cette fois les secours nécessaires furent-ils embarqués sans retard. Ces secours consistaient dans six bataillons d'infanterie, deux batteries de 80 de montagne, deux batteries de position et un détachement de cinquante chasseurs d'Afrique; ils devaient porter le corps expéditionnaire à environ seize mille hommes avec les services auxiliaires, et permettre la formation de deux brigades actives, à la tête desquelles allaient être placés les généraux Brière de l'Isle et de Négrier. Le général Millot, qui avait fait l'expédition de Cochinchine de 1862 à 1864, d'abord comme capitaine, ensuite comme capitaine

adjudant-major aux Tirailleurs algériens, était désigné pour exercer le commandement en chef en remplacement de l'amiral Courbet, qui, nommé vice-amiral à la suite de la prise de Sontay, conservait celui de la division navale.

Les six bataillons de renfort, à l'effectif de huit cents hommes chacun, furent pris moitié en France, moitié en Algérie; les trois de France furent tirés des 23e, 111e et 143e de ligne; les trois d'Algérie, de la légion étrangère, du 3e bataillon d'infanterie légère d'Afrique et du 3e Tirailleurs. Ces trois derniers devaient former le 2e régiment de marche du 19e corps d'armée. Le 3e Tirailleurs eut en outre à fournir un détachement de deux cents hommes pour porter l'effectif de son 1er bataillon au même chiffre que celui fixé pour les bataillons nouvellement embarqués; il allait ainsi avoir maintenant seize cents hommes au Tonkin.

Les ordres prescrivant ce nouveau départ étaient arrivés au colonel Boitard le 8 décembre. Le 19, le 3e bataillon du régiment quittait Constantine pour se rendre par étapes à Philippeville, où il devait s'embarquer avec les renforts destinés au 1er bataillon. Il était ainsi composé :

MM. De Mibielle, chef de bataillon.
Mercier, capitaine adjudant-major.
Peyre, sous-lieutenant officier payeur.
Pieri, sous-lieutenant officier d'habillement.
Audiguier, médecin aide-major de 1re classe.

1re compagnie.

MM. Camper, capitaine.
Valet, lieutenant français.
Kaddour-ben-Ahmed, lieut. ind.
De Féraudy, sous-lieut. français.
Messaoud-ben-el-Aïd, sous-lieutenant indigène.

2e compagnie.

MM. Chirouze, capitaine.
Martineau, lieutenant français.
Embarck-ou-Alia, lieut. ind.
Lambert, sous-lieut. français.
Messaoud-ben-Debeza, sous-lieutenant indigène.

3e compagnie.

MM. Polère, capitaine.
Planté, lieutenant français.
Mohamed-ben-M'Ahmed, lieutenant indigène.
Guignabaudet, s.-lieut. français.
Sassi-ben-Sassi, sous-lieut. ind.

4e compagnie.

MM. Lochert, capitaine.
Palmade, lieutenant français.
Tahar-ben-Dzitouch, lieut. ind.
Dégot, sous-lieutenant français.
Mohamed-ben-Embarck, sous-lieutenant indigène.

Le détachement arriva à Philippeville le 23. L'embarquement eut lieu le 31 décembre sur le *Comorin*, paquebot de la compagnie nationale de Marseille. Le *Comorin* arriva à Port-Saïd le 4 janvier 1884, à Colombo le 24, et, le 7 février, dans la baie d'Allong. Cette traversée s'était effectuée dans les meilleures conditions. Le 8 février, l'état-major du bataillon et la 2e compagnie furent transportés à Haï-Phong sur la canonnière *le Lynx;* le 9, la *Saône* effectua la même opération pour les trois autres compagnies.

De Haï-Phong, le bataillon de Mibielle fut dirigé sur Haï-Dzuong sur des jonques remorquées par des vapeurs. Parti le 11 février, il arriva le 12. Mais c'était là une erreur; destiné à faire partie de la 1re brigade, qui se concentrait à Hanoï, il lui fallut repartir le 17 pour cette dernière ville, où il se trouva réuni le 24.

L'arrivée des nouveaux renforts avait entraîné une nouvelle organisation des régiments de marche; afin de donner à ceux-ci plus d'homogénéité, on les avait, autant que possible, composés d'éléments de même provenance. C'est ainsi que le 1er ne comprit que des Tirailleurs algériens; le 1er bataillon du 1er Tirailleurs en constitua le 1er bataillon; le 1er bataillon du 3e, le 2e bataillon et le 3e bataillon du 3e, le 3e bataillon. Le lieutenant-colonel Belin en conservait le commandement. Le 2e bataillon était toujours sous les ordres du capitaine Godon, le commandant Jouneau, nommé lieutenant-colonel et rentré en France à la suite de la blessure qu'il avait reçue à Sontay, n'ayant pas encore été remplacé.

Le 1er régiment de marche fut placé dans la 1re brigade (général Brière de l'Isle). Cette brigade, nous l'avons dit, devait se concentrer à Hanoï. A cet effet, le bataillon Godon fut rappelé de Sontay; il quitta cette place le 25 février, et arriva à Hanoï le 27. Là il trouva les deux cents hommes de renfort destinés à compléter son effectif. Avec ces renforts était arrivé un officier, M. Simon, lieutenant, nommé en remplacement de M. Rathelot, passé capitaine au 136e de ligne, mais provisoirement maintenu au corps pour occuper la place laissée vacante par le capitaine Godinet, tué à l'ennemi.

Cette concentration avait pour but la marche sur Bac-Ninh, que le général en chef voulait entreprendre avant l'arrivée des grandes chaleurs. Cette opération commença le 7 mars par le passage du fleuve Rouge par une partie des troupes réunies à Hanoï. Le lendemain, le régiment de Tirailleurs algériens quitta à son tour la citadelle à cinq heures du matin; à dix heures, il était en entier sur la rive gauche.

Le plan du général Millot consistait à tourner les défenses que les Chinois avaient accumulées sur la route de Hanoï, et à attaquer Bac-Ninh par le sud. La 1re brigade, ayant Hanoï comme base de ravitaillement, devait s'avancer parallèlement au canal des Rapides, à quelques kilomètres de sa rive droite, en effectuer le passage dans les environs du marché de Chi, puis, faisant front vers le nord, manœuvrer de concert avec la brigade de Négrier, qui, partie de Haï-Dzuong, occupait depuis quelques jours les sept Pagodes, nœud des routes fluviales formées par le canal des Rapides, le Song-Cau et le Taï-Binh. Cette dernière avait pour mission de remonter la rive droite du Song-Cau, d'enlever plus particulièrement les ouvrages avancés situés à l'est de la place, et de couper, si c'était possible, la retraite à l'ennemi. Elle devait être appuyée par la flottille, qui avait reçu l'ordre de détruire avec son canon les nombreux barrages que les Chinois avaient construits pour entraver la navigation du Song-Cau.

La brigade Brière de l'Isle, comprenant les Tirailleurs algériens, deux régiments de marche d'infanterie de marine, le bataillon de fusiliers marins du commandant Laguerre, quelques compagnies de Tirailleurs annamites et

une nombreuse artillerie, quitta les bords du fleuve Rouge le 8, vers midi. Le général en chef l'accompagnait. Dès ce jour on put se faire une idée de ce que serait cette marche : on fit environ six kilomètres, et l'arrière-garde n'arriva qu'à onze heures du soir. Cette lenteur provenait du dispositif adopté; toute la brigade était, en effet, engagée sur une seule route, dont le mauvais état obligeait souvent les hommes à marcher à la file, un par un; de là un allongement considérable. Nulle prescription concernant les distances et les haltes horaires ne pouvait être observée : un mauvais pas qu'on réparait en avant, une pièce qui versait dans la rizière suffisaient pour arrêter toute la colonne pendant une heure et même plus; ne sachant la durée de cet arrêt, les bataillons, sac au dos, piétinaient alors sur place, jusqu'à ce que la fraction qui les précédait se fût mis en mouvement. On devait ainsi mettre une moyenne de quatorze heures pour parcourir des étapes de huit à dix kilomètres. Debout avant le jour, les troupes allaient presque toujours arriver au cantonnement à la nuit close, mangeant peu et mal, faute de temps pour préparer les aliments.

Le 8, on bivouaqua dans la plaine; le 9, le 1er régiment de marche cantonna dans le village de Nga-Tu-Dau. Le 10, on commença à entendre le canon : c'était la canonnière *la Carabine*, qui, du canal des Rapides, tirait sur quelques bandes en fuite vers le nord. Ce jour-là, on cantonna au village de Binh-Lô, près du canal, qu'on traversa le lendemain matin sur la *Trombe* et l'*Éclair*. Pendant ce temps, le général de Négrier s'était emparé du fort de Dô-Son, élevé entre le canal des Rapides et le Song-Cau, à peu près à la hauteur du marché de Chi.

Il s'agissait maintenant de s'avancer vers Bac-Ninh par le sud, en effectuant un léger changement de direction à gauche avec la 1re brigade pour pivot; la 2e devait forcer sa marche, de façon à déborder la gauche de l'ennemi et à se placer entre la ville et le fleuve pour intercepter la route de Lang-Son. Le terrain sur lequel on devait opérer était toujours le pays de rizières en partie inondé, et présentant çà et là de nombreux villages entourés de haies vives de bambous. En avant de la 1re brigade s'élevait une série de hauteurs d'une altitude moyenne de cent cinquante mètres, que les Chinois avaient couronnées d'ouvrages en terre dont on ne pouvait de loin juger la forme et l'importance, mais qu'on avait lieu de supposer fortement occupés, à la profusion de drapeaux de toute couleur qu'on y voyait déployés. Ces hauteurs étaient le Trong-Son, ligne de mamelons dénudés s'étendant au sud-est de Bac-Ninh et parallèlement au cours du Song-Cau.

Le 12, devait avoir lieu l'attaque de cette position. Cette mission incombait à la 1re brigade. Celle-ci quitta son cantonnement de Toï-Xam à six heures du matin et longea le canal des Rapides jusqu'au marché de Chi, où elle fit la grand'halte. Elle devait attendre, pour prononcer son attaque, que le mouvement tournant du général de Négrier fût suffisamment prononcé. Vers une heure, l'action paraissant vivement engagée sur la droite, le 2e bataillon (1er du 3e Tirailleurs, capitaine Godon) du 1er régiment de marche reçut l'ordre d'enlever les principaux retranchements du Trong-Son; il devait être appuyé à gauche par le bataillon Coronnat, de l'infanterie de marine, en arrière par

celui de fusiliers marins. Arrivé à dix-huit cents mètres, il prit la formation de combat, n'ayant dès le début que deux échelons, la chaîne et le soutien. Les 2e et 4e compagnies, formant la 1re ligne, s'avancèrent les escouades déployées; les 1re et 3e restèrent en colonne de compagnie. Ces mouvements s'exécutèrent dans la rizière avec de l'eau jusqu'au genou.

Pendant ce temps, l'artillerie s'était rapprochée et avait ouvert son feu. Sous sa protection, l'infanterie continua d'avancer, mais lentement, à cause de l'inondation du terrain. Enfin on arriva à environ cinq cents mètres. A ce moment l'ennemi, qui avait déjà commencé à dégarnir les crêtes, se décida à les évacuer tout à fait; le capitaine Cuvellier, chef du service topographique, qui était monté dans la nacelle du ballon *la Vigie* pour observer ses mouvements, le vit se retirer précipitamment en emportant ses drapeaux. Quelques groupes restaient cependant encore; mais bientôt, après avoir déchargé leurs armes, ils prirent la fuite à leur tour. Vers trois heures, lorsque la charge sonna, les forts du Trong-Son étaient complètement abandonnés; c'est à peine si les Tirailleurs avaient essuyé cent cinquante coups de fusil, à peine si, pour leur compte, ils avaient brûlé deux mille cartouches; mais cette marche de près de deux kilomètres dans une vase qui, en certains endroits, leur venait jusqu'au ventre, les avait extrêmement fatigués. Ce fut néanmoins avec le même entrain qu'à Sontay que, sac au dos, ruisselants d'eau et de boue, ils s'élancèrent sur les pentes du premier mamelon, que les 2e et 4e compagnies occupèrent sans coup férir. Immédiatement ralliées, ces dernières exécutèrent quelques feux de salve sur les fuyards; puis, se précipitant de nouveau, occupèrent sans plus de difficultés tous les forts qu'elles trouvèrent en avant. Enfin, ayant dispersé les derniers Chinois et n'apercevant plus de retranchements devant lui, le bataillon s'arrêta sur les positions conquises pour y passer la nuit. Sur la gauche, non moins vigoureusement menée par l'infanterie de marine, l'attaque avait donné les mêmes résultats; de sorte qu'à six heures la 1re brigade était maîtresse de tout le Trong-Son sans avoir eu un seul homme hors de combat. Le bataillon Godon était le seul bataillon de Tirailleurs qui eût été engagé; celui du commandant de Mibielle était resté en réserve jusqu'à cinq heures du soir, moment où il était venu s'établir dans le village d'An-Mao, à l'est du Trong-Son. Pendant la nuit, il ne fut pas échangé un seul coup de fusil.

Le lendemain 13, la marche sur Bac-Ninh reprit dès six heures du matin. L'avant-garde était fournie par le bataillon de Mibielle. Le bataillon Godon devait former l'arrière-garde après avoir détruit les ouvrages enlevés la veille. On s'attendait à une action sérieuse pour cette journée; on pensait que les Chinois n'avaient si facilement évacué leurs forts extérieurs que pour mieux se défendre dans la place, où ils disposaient d'une magnifique citadelle à la Vauban, qu'ils avaient, disait-on, armée de nombreuses pièces Krupp. Aussi quel ne fut pas l'étonnement, disons mieux, le désappointement de tous lorsqu'on apprit, dès les premiers pas de la colonne, que cette citadelle était elle-même occupée depuis la veille par les troupes du général de Négrier! Bientôt la vue du drapeau tricolore surmontant la tour du mirador vint dissiper le doute des plus incrédules, et il fallut en prendre son parti : après cinq jours

de marches accablantes, après cinq jours de fatigues supportées stoïquement dans l'espoir de recueillir un peu de gloire, la 1re brigade en était pour ce grand coup d'épée dans l'eau : le Trong-Son. Pendant qu'elle s'était attardée à cette opération, le commandant de la 2e avait poursuivi son mouvement en avant, ne laissant aucun répit aux Chinois, les délogeant successivement de tous les points où ils avaient essayé de tenir, s'était emparé des hauteurs de Dap-Cau et de Ti-Cau dominant la ville, avait dirigé sur celle-ci le feu de toute son artillerie; puis, voyant que l'ennemi ne ripostait pas, avait envoyé quelques reconnaissances qui avaient trouvé les portes ouvertes et la place à peu près abandonnée. Il s'était alors placé sur la ligne de retraite des Chinois; mais ceux-ci, n'étant pas inquiétés au sud et à l'ouest, avaient pu librement faire un grand circuit pour remonter ensuite vers le nord, passer le Song-Cau à Gam et gagner les routes de Thaï-Nguyen et de Lang-Son. On avait trouvé dans Bac-Ninh une batterie Krupp, une mitrailleuse, une centaine de canons en bronze ou en fonte, et plusieurs objets de luxe dont l'abandon dénotait une fuite précipitée.

Le 14, il y eut repos pour permettre aux troupes de renouveler leurs approvisionnements en vivres et en munitions. Le 15, il fut formé deux colonnes mobiles, dont les généraux Brière de l'Isle et de Négrier eurent le commandement. Le 3e bataillon du 3e Tirailleurs fit partie de la première de ces colonnes, qui se dirigea sur Thaï-Nguyen. Le Song-Cau fut traversé à Gam sur des jonques et des sampans; on se lança sur la trace des Chinois; mais ceux-ci avaient une avance trop considérable, et c'est à peine si les jours suivants on allait trouver quelques groupes de traînards, que l'avant-garde allait facilement disperser. Le 16, on occupa sans coup férir la petite citadelle de Yen-Thé; le 19, ce fut le tour de Thaï-Nguyen, qu'on trouva également évacué. Le 21, la colonne reprit le chemin de Bac-Ninh, où elle rentra le 23 mars. Plus heureuse, la colonne de Négrier eut sur la route de Lang-Son deux petits engagements dans lesquels elle s'empara d'une seconde batterie Krupp.

Le bataillon Godon n'avait pas pris part à ces dernières opérations; en raison des fatigues qu'il avait eu à supporter dans la journée du 12, il était rentré à Hanoï en deux étapes effectuées les 15 et 16 mars. Le 26, le bataillon de Mibielle était également de retour dans cette place, où se réunissaient tous les éléments de la colonne devant opérer contre Hong-Hoa.

Telle fut, pour les Tirailleurs du moins, l'expédition de Bac-Ninh, qui semblait devoir dépasser en difficultés celle de Sontay. Elle n'avait coûté que huit tués et trente-neuf blessés; encore ces pertes insignifiantes portaient-elles uniquement sur la brigade de Négrier. Contrairement à ce qu'on s'attendait, les réguliers chinois s'étaient montrés de beaucoup inférieurs aux Pavillons-Noirs. Les fortifications qu'on avait rencontrées ne rappelaient d'ailleurs en rien celles de Sontay; mal conçues, mal exécutées, n'offrant aucun abri contre les coups de notre artillerie, il avait suffi de quelques obus pour les rendre intenables à leurs défenseurs. L'emploi des défenses accessoires, dont Luu-Vinh-Phuoc avait si habilement tiré parti partout où il s'était retranché, semblait avoir été complètement inconnu au général Hoang-Ké-Lang. Aussi le chef des Pavillons-Noirs s'était-il refusé à prêter son concours pour la défense d'une

place aussi mal organisée; après l'avoir visitée, il était rentré à Hong-Hoa en donnant aux Chinois le conseil de ne pas nous attendre. Le succès avait donc été d'autant plus facile, qu'en présence d'obstacles de moitié moins importants qu'à Sontay, on avait disposé de moyens deux fois plus puissants. C'était, en effet, avec environ dix mille hommes que le général Millot avait exécuté cette opération; de plus, la division de ses troupes en deux colonnes assez fortes pour pouvoir à la rigueur combattre isolément lui avait permis de faire ce qui n'avait pas été possible à Sontay, de manœuvrer. Ajoutons que, bien qu'en partie inondé, le terrain ne s'était pas précisément opposé aux grands déploiements, et par suite aux combinaisons tactiques. Si celles-ci ne donnèrent pas tous les résultats qu'on en attendait, il faut en voir la cause dans la facilité même du succès, facilité qui avait déjoué toutes les prévisions et presque fait croire à un piège de la part de l'ennemi. Il est certain que si, dans la journée du 12, la 1re brigade ne se fût pas attardée à attaquer dans toutes les règles la position du Trong-Son, une bonne partie de l'armée chinoise eût été faite prisonnière. Mais comment, après le sanglant assaut de Phu-Sa et l'incontestable valeur rencontrée chez les irréguliers de Luu-Vinh-Phuoc, supposer que les Célestes du commencement de 1884 donneraient encore une vague idée de ceux de 1860? Ils allaient malheureusement prouver par la suite que les progrès qu'on avait signalés dans leur organisation militaire n'étaient pas une fiction; et bon nombre de ceux qui, les jugeant d'après leur conduite à Bac-Ninh et à Hong-Hoa, allaient affecter le plus grand mépris à leur égard, devaient dans d'autres circonstances revenir singulièrement sur cette opinion, qui ne tendait rien moins qu'à démontrer que les pertes que nous avions subies dans les combats antérieurs ne pouvaient être, en grande partie, imputables qu'à l'imprévoyance et à l'aveugle témérité des chefs qui avaient alors dirigé les opérations.

Dans l'ordre général adressé aux troupes à l'occasion de la prise de Bac-Ninh, le capitaine Godon était cité pour l'intelligence avec laquelle il avait dirigé son bataillon à l'attaque du Trong-Son.

Bac-Ninh en notre pouvoir, il ne nous restait plus, pour être effectivement maîtres de tout le Delta et de tous les débouchés le fermant aux Chinois, qu'à chasser les Pavillons-Noirs de Hong-Hoa. Dès sa rentrée à Hanoï, le général Millot s'occupa activement des préparatifs de cette nouvelle expédition. En attendant, pour mettre Sontay à l'abri d'un coup de main possible à cause de l'extrême réduction de la garnison, il y envoya au plus vite quelques troupes. Le 26 mars, le bataillon Godon quitta Hanoï pour s'y rendre par étapes; il y arriva le 28, et fut cantonné dans les abords de la citadelle.

La perte de Sontay, l'abandon entre nos mains de la plus grande partie de son trésor, de son matériel et de ses approvisionnements, les vides énormes faits dans sa troupe par notre feu et les désertions, le découragement qui avait dû s'emparer de ses meilleurs soldats, n'avaient nullement abattu Luu-Vinh-Phuoc; avec une ténacité, une persévérance dénotant chez lui une force morale et une autorité peu communes, il se disposait encore à nous résister. Pour cela, il avait entrepris à Hong-Hoa une série de travaux de défense, dont le développement ne mesurait pas moins de douze à quinze kilomètres. Ces ou-

vrages, dont quelques-uns étaient de véritables forts détachés, étaient considérablement avancés au moment de la chute de Bac-Ninh. Il y eut alors, paraît-il, des pourparlers pour obtenir à prix d'argent la soumission du vieux chef taïping; mais ce dernier, prétendit-on, répondit qu'il nous combattrait jusqu'à la dernière extrémité; que, s'il ne pouvait tenir à Hong-Hoa, il se retirerait pour aller se fortifier plus loin, et ainsi de suite tant qu'il lui resterait une poignée de partisans.

Dans ces conditions, il n'y avait plus qu'à agir. Le 5 avril, les troupes de la 1re brigade qui devaient prendre part à cette opération furent dirigées sur Sontay; celles de la 2e brigade devaient suivre à une journée d'intervalle. Les Tirailleurs algériens étaient encore appelés à marcher, à l'exception cependant des 1re et 2e compagnies du bataillon Godon, désignées pour demeurer à Sontay. L'état-major et les deux autres compagnies de ce bataillon avaient l'ordre de rallier le restant du 1er régiment de marche à son passage dans cette place.

Arrivée à Sontay le 7 avril, la brigade Brière de l'Isle en repartit le 8 pour les bords de la rivière Noire, où elle arriva le 10 à neuf heures du matin, après avoir passé la journée du 9 à Dong-Cau, village situé à quelques kilomètres en arrière. Elle prit position sur les hauteurs de la rive droite, face à Hong-Hoa, dont on apercevait seulement le mirador. L'artillerie se mit immédiatement en batterie, et dispersa quelques groupes qui s'étaient montrés sur la rive opposée. En même temps, une batterie de 80 de campagne commençait le bombardement des ouvrages les plus rapprochés. La journée allait se passer ainsi en attendant la brigade de Négrier, qui, ayant pris la digue longeant la rive droite du fleuve Rouge et ayant à protéger la flottille, à laquelle le manque d'eau créait de nombreuses difficultés, ne devait arriver que le lendemain.

Vers dix heures du matin, le capitaine Godon reçut l'ordre d'aller s'établir avec les deux compagnies de son bataillon dans le village de Trong-Ha, sur le bord même de la rivière Noire, vis-à-vis celui de Quan-Trien, sur la rive gauche, occupé par les Pavillons-Noirs. La 4e compagnie (capitaine Massip) se déploya le long de la berge de la rivière, et eut aussitôt à répondre à un feu assez vif, mais heureusement peu meurtrier; elle riposta d'abord par quelques feux de salve, puis, étant parvenue à se constituer rapidement des abris au moyen de gros madriers trouvés en quantité sur les lieux, elle se borna à un tir ajusté exécuté par ses meilleurs tireurs. La 3e compagnie (capitaine Carles) resta massée sur la gauche du village, n'ayant près de la rivière qu'un petit poste, qui eut également l'occasion de brûler quelques cartouches et de disperser quelques groupes ennemis. A ce moment, les Pavillons-Noirs essayèrent de mettre en batterie une mauvaise pièce de canon, mais ils durent bientôt y renoncer devant la précision de notre feu.

Dans l'après-midi, l'ennemi commença à se replier sur Hong-Hoa; il ne resta plus le long de la rivière Noire que quelques hommes formant un rideau continu, afin de surveiller nos moindres mouvements. A la nuit, nos troupes s'installèrent au bivouac; les deux compagnies du bataillon Godon dans le village de Trong-Ha, le bataillon de Mibielle à cinq cents mètres au sud de la route de Sontay à Hong-Hoa, avec des petits postes près de la rivière. La nuit s'écoula sans incident.

Le lendemain, dès la pointe du jour, les postes ennemis tirèrent encore quelques coups de feu, puis se retirèrent pour ne plus revenir. Pendant cette courte fusillade, la 1re compagnie (capitaine Camper) du 3e bataillon eut un homme blessé. Ce devait être le seul de toute la colonne pour toute cette expédition.

A huit heures, arriva la brigade de Négrier, qui releva dans le village de Trong-Ha les deux compagnies du bataillon Godon, et s'établit sur les hauteurs situées au nord de la route de Sontay. Avec cette brigade se trouvait le général en chef, qui donna immédiatement ses derniers ordres pour l'exécution du plan d'opérations auquel il s'était arrêté. D'après ce plan, la 1re brigade devait remonter la rive droite de la rivière Noire jusqu'à Bat-Bac, passer sur la rive gauche au moyen de jonques, de radeaux et de sampans, et prendre une route de montagne permettant de tourner les défenses de l'ennemi par le sud-ouest. Pendant ce temps la 2e brigade, demeurée sur les positions qu'elle venait d'occuper, devait entretenir un violent feu d'artillerie sur la ville et ses abords, pour détourner complètement l'attention de l'ennemi. Une batterie de 95, amenée sur des chalands et hissée à grand'peine sur un mamelon d'où l'on apercevait confusément Hong-Hoa, devait tirer sur la ville et sur un pont de radeaux la faisant communiquer avec la rive gauche du fleuve Rouge. Aussitôt que le mouvement de la brigade Brière de l'Isle serait assez prononcé, le général de Négrier devait à son tour faire franchir la rivière Noire à ses troupes, et marcher sur la place par la route directe.

Ces diverses opérations commencèrent le jour même, à onze heures du matin. Toute la 1re brigade, à l'exception des deux compagnies du bataillon Godon, qui furent laissées au village de Trong pour y assurer la construction d'un pont, se mit en route pour Bat-Bac, où elle arriva à la nuit. Le lendemain 12, le passage était terminé, et la marche était reprise à dix heures du matin, avec le bataillon de Mibielle en tête du gros. Cette marche continua jusqu'à sept heures du soir, dans des chemins impraticables où la colonne était à chaque instant arrêtée par la nécessité d'ouvrir des passages ou de faire des rampes pour l'artillerie. Enfin le 13, à onze heures du matin, on arriva à Hong-Hoa, où venait de pénétrer un bataillon de la brigade de Négrier. La ville n'était plus qu'un amas de cendres. Dès le 11, les Pavillons-Noirs avaient commencé à l'évacuer, et, la nuit arrivée, y avaient mis le feu. Renonçant à se défendre contre des forces aussi considérables que celles qui s'avançaient contre lui, craignant d'ailleurs que sa ligne de retraite ne vînt tout à coup à lui être coupée, Luu-Vinh-Phuoc avait pris le parti de se retirer; mais, grâce aux moyens de passage qu'il s'était réservé sur le fleuve Rouge, il avait pu, cette fois, effectuer sa retraite sans précipitation, ne nous laissant qu'une trentaine de mauvais canons et des ruines encore fumantes où nos troupes durent renoncer à trouver le moindre abri[1]. Ses pertes en hommes n'avaient pas dû être considérables; car, en raison de la distance, les effets matériels de notre artillerie avaient été, pour ainsi dire, insignifiants. Nous avions de notre côté un blessé et cinq noyés.

[1] Ceci n'est dit que pour la citadelle. La ville proprement dite possédait encore quelques pagodes et quelques constructions intactes.

Les fortifications de Hong-Hoa offraient certainement un exemple des plus curieux de ce que peut la patience alliée à l'instinct de la conservation : presque tous les ouvrages étaient casematés et reliés entre eux par des galeries souterraines ressemblant à de vastes cheminements de taupe. Il y avait des kilomètres de ces boyaux étroits s'enfonçant parfois à de grandes profondeurs sous le sol. Ces ouvrages avaient été, il est vrai, tellement construits en vue de la protection de leurs défenseurs, qu'ils n'en conservaient plus qu'une médiocre valeur; mais il faut reconnaître que leur emplacement et leur tracé pouvait suppléer, dans une certaine mesure, à ce que leur exécution avait de défectueux. La citadelle, de même forme et de même grandeur que celle de Sontay, n'en différait que par son fossé, qui était un peu plus profond, mais beaucoup plus étroit.

Les jours suivants, des colonnes légères firent des pointes vers Dong-Van, au sud-ouest de la place, et sur Phu-Lam-Tao, sur la rive droite du fleuve Rouge; mais les Tirailleurs algériens ne prirent point part à ces opérations, qui se bornèrent d'ailleurs au parcours d'un pays abandonné.

Le 17 avril, les 1er (commandant Hesling) et 3e (commandant de Mibielle) bataillons du 1er régiment de marche se mirent en route pour Sontay sous les ordres du lieutenant-colonel Letellier. Ils franchirent la rivière Noire sur le pont de bambous qui avait été construit par les pontonniers avec l'aide des habitants, sous la protection des deux compagnies du bataillon Godon au village de Trong. Ces deux compagnies furent à ce moment relevées par les 1re (capitaine Camper) et 4e (capitaine Lochert) du bataillon de Mibielle, et prirent leur place dans la colonne pour rentrer à Sontay, où l'on arriva à trois heures du soir. Le même jour, le sous-lieutenant Messaoud-ben-el-Aïd, de la compagnie Camper, se noyait dans la rivière Noire en voulant porter secours à un Tirailleur entraîné par le courant. On ne devait malheureusement pas retrouver le corps de ce brave officier, victime de son dévouement. Les 2e (capitaine Chirouze) et 3e (capitaine Polère) compagnies du bataillon de Mibielle, ayant été laissées à Sontay pour y tenir garnison à la place des 1re et 2e du bataillon Godon, le 18, les deux premiers bataillons du 1er régiment de marche continuèrent leur route sur Hanoï, où ils furent de retour le 19.

Depuis quelques jours, le courrier de France avait apporté la liste des récompenses accordées à l'occasion de la prise de Sontay. Au 1er régiment de marche, le lieutenant-colonel Belin était nommé colonel. Des dépêches avaient fait connaître antérieurement la promotion des trois chefs de bataillon, MM. Letellier, Jouneau et Donnier, au grade de lieutenant-colonel. Par une décision ministérielle du 19 février, M. Letellier était désigné pour succéder au colonel Belin.

Dans le 1er bataillon du 3e Tirailleurs, bataillon si éprouvé dans la journée du 14 décembre, le lieutenant Roblot était nommé capitaine à la légion étrangère; l'adjudant Couvreux et le sergent-major Dupuis étaient promus sous-lieutenants, le premier au 143e de ligne, le second au 1er Tirailleurs; la croix de la Légion d'honneur était accordée au capitaine Carles et au lieutenant Lagdar-ben-el-Achi, et la médaille militaire aux adjudants Clément, Robin

et Gœrhing, au caporal Ducloux et au Tirailleur Mohamed-ben-Ali. Ce bataillon, on se le rappelle, avait perdu près du quart de son effectif.

Le commandant Jouneau fut remplacé par le commandant Béranger, venant des capitaines du 23e de ligne (décret du 19 février), et le lieutenant Roblot par M. Patin, précédemment sous-lieutenant au 1er Tirailleurs.

La prise de Hong-Hoa semblait devoir clore la série des opérations de guerre jusqu'au retour de la bonne saison; la période des grandes chaleurs et des grandes pluies allait bientôt arriver, et pendant toute sa durée, de l'avis des gens connaissant le pays, il ne fallait songer à entreprendre aucune expédition. Cette période, qui dure de mai à septembre, avec son maximum en juillet et en août, est en même temps l'époque des grandes crues : le fleuve Rouge, le Thaï-Binh et leurs affluents, la rivière Claire, la rivière Noire, le Loch-Nan et le Song-Thuong, deviennent alors navigables dans une grande partie de leur cours pour les canonnières d'un faible tirant d'eau. Le général en chef se proposait d'en profiter pour utiliser la nombreuse flottille qui avait été mise à sa disposition, en lui faisant exécuter des reconnaissances jusqu'aux points extrêmes où elle aurait accès, et en s'en servant au besoin pour le transport des troupes et des approvisionnements sur les postes qu'il serait utile de créer pour servir plus tard de base ou d'appui pour marcher sur Lang-Son et sur Lao-Kaï.

La première de ces reconnaissances fut exécutée sur la rivière Claire par la canonnière *le Yatagan*. Elle démontra que, contrairement à ce qu'on s'attendait, les Pavillons-Noirs avaient évacué toute cette région. Pour empêcher leur retour, le général Millot décida l'occupation immédiate de Tuyen-Quan. Cette opération, à laquelle il se proposait d'assister, devait être dirigée par le lieutenant-colonel Duchesne, de la légion étrangère. Un bataillon de ce dernier corps et trois compagnies de Tirailleurs algériens furent désignés pour y prendre part.

Le 26 mai, les 1re (capitaine Rathelot) et 2e (lieutenant Patin) compagnies du 1er bataillon du 3e Tirailleurs (commandant Béranger) quittèrent Hanoï sur les canonnières *la Trombe* et *l'Éclair,* qui, le 29, les débarquèrent à Phu-Doan, au confluent du Song-Chaï et de la rivière Claire. Là elles furent rejointes par la 4e compagnie (capitaine Lochert) du bataillon de Mibielle, venue de Sontay sur des jonques remorquées. La légion étrangère, partie de Hong-Hoa, y était arrivée aussi, mais par terre, en suivant la rive droite de la rivière Claire.

Après deux jours consacrés à son organisation, la colonne se remit en route le 31, ne formant qu'un seul groupe auquel l'exiguïté du chemin donnait un allongement considérable. Elle était appuyée par quatre canonnières, qui remontaient la rivière Claire à sa hauteur. Le terrain, très couvert, ne permettait de s'avancer qu'avec d'extrêmes précautions. La chaleur était accablante; aussi la première étape ne fut-elle que de douze kilomètres. Le pays étant complètement abandonné, on bivouaqua dans les jungles.

Le lendemain 1er juin, le départ eut lieu à quatre heures et demie. A quatre heures du soir, on fit la grand'halte à Duoc; enfin, à la nuit, on arriva devant Tuyen-Quan, où l'on pénétra sans coup férir. La place avait été évacuée par

les Pavillons-Noirs, qui n'y avaient laissé que quelques malades, dont l'état indiquait assez ce qu'était devenue l'armée de Luu-Vinh-Phuoc depuis sa fuite de Hong-Hoa. Quelques jours après on en eut une idée encore plus exacte : une bande d'environ deux cents hommes, mourant de faim, vint demander à faire sa soumission et à servir comme troupe auxiliaire. Son chef paraissant de bonne foi, le général Millot ne vit là qu'une occasion de faire un essai qui n'avait pas encore été tenté : enrôler des Chinois sous notre drapeau; il décida qu'on formerait une compagnie de ces déserteurs, et, les ayant fait venir à Hanoï, où ils furent armés et équipés, il les envoya, sous le commandement d'un officier et de quelques sous-officiers français, occuper le poste de Cho-Do, à une dizaine de kilomètres au sud-ouest de cette ville. Quelque temps après, ils tuaient l'un des sous-officiers préposés à leur surveillance, et, dans la nuit, se retiraient avec leurs armes et leurs munitions dans les montagnes de la rive droite du Day, pour y exercer l'honorable profession de pirates. Ils ont prouvé par la suite que l'instruction qu'on leur avait donnée n'avait pas été perdue pour eux, et qu'ils savaient parfaitement se servir, — contre nous, — de l'arme perfectionnée qu'on avait mise entre leurs mains.

On laissa à Tuyen-Quan deux compagnies de la légion étrangère et une section d'artillerie de marine. La défense de la place paraissant ainsi suffisamment assurée, le 3 juin, les autres troupes reprirent sur des jonques ou des canonnières la route de leurs garnisons. Le même jour, les deux compagnies du bataillon Béranger étaient de retour à Hanoï, et celle du bataillon de Mibielle à Sontay.

Cependant la Chine, effrayée de la rapidité de nos succès, s'était décidée à entrer dans la voie des négociations; d'abord ces dernières s'étaient bornées à des pourparlers officieux entre le grand mandarin Li-Hung-Chang, vice-roi du Pé-Tché-Li, et le capitaine de frégate Fournier; puis, Li-Hung-Chang ayant reçu des pouvoirs plus étendus, les deux plénipotentiaires avaient déterminé les bases d'un traité qui fut signé le 11 mai à Tien-Tsin. D'après ce traité, la France s'engageait à respecter et à protéger contre toute agression d'une nation quelconque, et en toutes circonstances, les provinces méridionales de la Chine limitrophes du Tonkin. De son côté, la Chine devait retirer toutes les garnisons qu'elle avait au Tonkin; elle renonçait en outre à toute suzeraineté sur l'empire d'Annam. Il lui était, en raison de cette concession et de son attitude conciliante, fait remise de l'indemnité de guerre dont le principe avait été primitivement admis. Des clauses additionnelles, relatives à la protection de notre commerce, complétaient cette convention, à laquelle il ne manquait plus que la ratification du gouvernement français; formalité qui ne pouvait subir un long retard, par suite du départ immédiat du capitaine Fournier pour Paris.

Dans le même temps que ces arrangements intervenaient entre les deux pays, le cabinet de Paris, désireux d'avoir un diplomate auprès du Tsong-Li-Yamen, confiait cette mission à M. Patenôtre, qui était par la même occasion chargé de s'arrêter à Hué, pour apporter quelques modifications au traité du 25 août 1883 signé par M. Harmand. Les régents s'étant opposés à toute négociation, il fallut leur adresser un ultimatum; enfin, le 6 juin, ils se déci-

dèrent à accepter nos nouvelles conditions. Le Binh-Thuan, province annexée à la Cochinchine, était rendu à l'Annam, ainsi que le Than-Hoa et ses dépendances, Nhgé-An et Ha-Tinh, qui avaient toujours fait partie du Tonkin. Ces rétrocessions avaient pour but de diminuer les charges de l'occupation directe, en donnant plus d'extension au protectorat proprement dit. En retour, la France se réservait le droit de se faire représenter, auprès du roi et de ses ministres, par un résident qui demeurerait en permanence à Hué avec une escorte pouvant s'établir dans la citadelle même de cette ville.

La paix paraissait donc définitivement assurée; si quelques esprits entrevoyaient encore quelques difficultés, ce n'était certes pas du côté de la Chine, dont l'armée semblait s'être évanouie depuis la prise de Bac-Ninh : tout au plus pensait-on qu'il serait nécesssaire de livrer quelques combats sur le haut fleuve Rouge pour en chasser les Pavillons-Noirs. Bientôt on songea même au rapatriement d'une partie du corps expéditionnaire; le besoin de renforts s'étant fait sentir à Madagascar, on y envoya le bataillon de fusiliers marins du commandant Laguerre; le bataillon de Tirailleurs annamites, qui avait jusque-là servi à éclairer les colonnes, rentra à Saïgon; les bataillons des 23e, 111e et 143e de ligne reçurent l'ordre de se tenir prêts à s'embarquer pour la France; on gardait les Tirailleurs algériens pour l'expédition de Lao-Kaï, qu'on envisageait comme la seule où l'on dût rencontrer des obstacles sérieux. Telle était la situation, lorsqu'un incident inattendu vint remettre tout en cause et montrer la bonne foi du gouvernement de Pékin.

Se basant sur les stipulations du traité Fournier, le gouvernement français avait prescrit au général Millot de prendre ses mesures pour faire occuper les places de la frontière aux dates où la remise devait lui en être faite par les généraux chinois. En vertu de ces instructions, une colonne comprenant un bataillon d'infanterie de marine, une compagnie du 2e bataillon d'Afrique, une autre de Tirailleurs tonkinois, troupe nouvellement organisée, et un détachement de quelques chasseurs d'Afrique, fut, dans les premiers jours de juin, placée sous le commandement du lieutenant-colonel Dugenne, pour aller prendre possession de Lang-Son de That-Khé et de Cao-Bang. Cette colonne devait suivre la route directe, dite route mandarine, par Phu-Lang-Thuong, Kep, Cau-Son, Bac-Lé, Than-Moï et Cut. Elle avait déjà parcouru la moitié de ce trajet, n'ayant eu, dans ses premières étapes, qu'à surmonter les difficultés résultant du mauvais état de la route, du passage de nombreux cours d'eau grossis par les pluies, et surtout de la chaleur accablante de la saison, quand, le 23 juin, elle se heurta, au-delà du village de Bac-Lé, à quatre à cinq mille réguliers du Kouang-Si, qui prétendirent n'avoir reçu aucune communication au sujet de l'évacuation de Lang-Son. Fort des droits de la France et des ordres du général en chef, le lieutenant-colonel Dugenne voulut forcer le passage; mais il dut y renoncer : après un combat meurtrier qui dura une partie de l'après-midi du 23 et de la matinée du 24, il lui fallut rétrograder pour n'être pas cerné, et s'établir sur une bonne position défensive en attendant des renforts.

Avant que cet événement fût connu à Hanoï, on avait, dans le but d'assurer pour un certain temps l'approvisionnement des trois postes extrêmes qu'on allait créer, organisé un convoi supplémentaire qui devait rejoindre la colonne

Dugenne, ou, à défaut, se rendre isolément à Lang-Son. Ce convoi, réunissant trois cents coolies, devait être transporté par eau jusqu'à Phu-Lang-Thuong, puis de là continuer son chemin par étapes avec une escorte d'un peloton de la 4e compagnie du 1er bataillon du 3e Tirailleurs, sous les ordres du capitaine Massip. Il quitta Hanoï le 22 juin, arriva à Phu-Lang-Thuong le lendemain, et en repartit le 24 dans la matinée. Ce ne fut que le 25 au matin, après avoir dépassé Kep, que le capitaine Massip apprit, par des coolies et des Tirailleurs tonkinois qui avaient abandonné la colonne Dugenne, ce qui était arrivé à celle-ci. Il n'en continua pas moins sa route jusqu'à Cau-Son, et là fut exactement informé. Pensant avec raison que la situation de la colonne pouvait rendre pressante l'arrivée du convoi, il se disposait à se remettre en marche le lendemain, lorsque le soir il fut rejoint par le lieutenant Beynet, qui arrivait avec le restant de la 4e compagnie, précédant les 1re (capitaine Rathelot) et 2e (lieutenant Patin) du même bataillon, qui s'étaient arrêtées à Kep avec le commandant Béranger. Ce détachement était parti de Hanoï le 24 sur la canonnière *l'Éclair*, qui l'avait débarqué le lendemain à Phu-Lang-Thuong, d'où, sur l'ordre du général de Négrier, il s'était immédiatement mis en marche pour Bac-Lé. La 3e compagnie (capitaine Carles), détachée à Cho-Do, avait en même temps été rappelée de ce poste et devait chercher à rejoindre le bataillon.

Le 26 au matin, le capitaine Massip, dont les instructions ne se trouvaient pas modifiées, allait se remettre en route avec toute sa compagnie et le convoi, quand l'arrivée du commandant Béranger avec les deux autres compagnies vint suspendre ce mouvement jusqu'à ce qu'on eût reçu de nouveaux ordres du général de Négrier, que le général en chef avait envoyé en toute hâte pour prendre le commandement de la colonne de secours. Le général arriva dans la soirée; il décida qu'une partie des troupes réunies à Cau-Son se porterait le lendemain au-devant de la colonne Dugenne, et que le convoi, dont l'escorte devait être renforcée d'une compagnie du 143e de ligne, suivrait, tout en restant sous le commandement du capitaine Massip. Dans la journée, les trois compagnies du bataillon Béranger s'étaient grossies de deux du 143e et d'une autre du 1er Tirailleurs. Un premier convoi de blessés était également arrivé de Bac-Lé, et l'on avait enfin eu quelques détails sur ce qui s'était passé. Voici, parmi plusieurs versions qui devaient courir par la suite sur ce grave événement, celle recueillie à ce moment auprès de ceux qui se trouvaient encore sous le coup de l'émotion, c'est-à-dire de la vérité.

Après avoir quitté Bac-Lé, la colonne devait franchir le Song-Thuong, qui, sur ce point, forme une courbe que la route coupe en deux endroits distants d'une dizaine de kilomètres. En arrivant près de la rivière, deux hommes de l'avant-garde furent blessés. On mit le fait sur le compte des pirates, très nombreux dans cette région, et la marche continua comme si rien ne fût survenu.

Le Song-Thuong traversé, on se trouva dans un pays excessivement couvert et formant, un peu en avant, un étroit défilé dominé à gauche par des rochers, à droite par des collines boisées. A l'entrée de ce défilé, les hommes de l'extrême pointe virent venir à eux un parlementaire chinois, qui manifesta le

désir d'être conduit au commandant de la colonne. Il était porteur d'une lettre disant que dans le camp chinois on savait très bien qu'un traité avait été signé à Tien-Tsin, mais qu'on y avait encore reçu aucun ordre pour l'évacuation de Lang-Son. L'ayant remise au lieutenant-colonel Dugenne, il demanda à ce dernier si un mandarin pouvait en toute sécurité venir s'entendre avec lui, et, sur la réponse affirmative qui lui fut faite, il se retira.

Un instant après, le mandarin annoncé arriva, et eut avec le lieutenant-colonel une assez longue conférence à la fin de laquelle il réclama dix jours pour en référer à Pékin. Le lieutenant-colonel s'y refusa et manifesta le désir de parler au commandant des troupes chinoises. Le mandarin partit pour aller informer celui-ci et revint bientôt avec un personnage qui se donna comme tel. Mais l'éminent généralissime refusa de franchir la ligne des avant-postes, prétextant qu'il était suffisamment éloigné de son camp. L'intervention du commandant Crétin, chef d'état-major, n'étant parvenu à ébranler cette résolution, les négociations en restèrent là, et le lieutenant-colonel Dugenne déclara qu'il s'arrêtait à cause de la chaleur, mais qu'à quatre heures du soir il reprendrait son mouvement.

A quatre heures, la marche reprit en effet; mais pendant cet arrêt les Chinois avaient pris toutes leurs dispositions pour barrer le défilé : aux premiers pas qu'elle voulut faire, notre petite troupe fut assaillie par une fusillade meurtrière exécutée par des tireurs invisibles, dissimulés dans les hautes herbes et dans les rochers. Bientôt il fut évident que le courage lui-même ne pourrait rien contre cette situation, et le colonel rassembla son monde sur un petit mamelon à droite de la route, décidé à attendre dans une défensive prudente que les nouvelles dispositions des Chinois lui permissent de prendre une détermination. La nuit se passa ainsi, dans cet étroit espace où les balles pleuvaient de toutes parts. Le lendemain, le feu redoubla d'intensité; en même temps, l'ennemi commença à dessiner un mouvement tournant. Il n'y avait pas un instant à perdre pour le devancer au passage de la rivière. Le colonel Dugenne en prit son parti; après avoir consulté les officiers les plus élevés en grade, il se décida à la retraite. Vers neuf heures du matin, il fit charger ses blessés et se retira lentement, en bon ordre, sur une bonne position dominant le village de Bac-Lé. C'était là qu'il attendait maintenant les secours que lui avait annoncés le général en chef. Ses pertes s'élevaient à soixante-dix-neuf hommes hors de combat, soit deux officiers et vingt-huit hommes tués, et quatre officiers et quarante-sept hommes blessés.

Le 27, les ordres du général de Négrier reçurent leur exécution; les trois compagnies du bataillon Béranger, deux autres du 143e et le convoi quittèrent Cau-Son à cinq heures et demie du matin pour se diriger sur Bac-Lé. Le général s'y rendait lui-même; mais, ayant pris les devants avec une escorte de quelques chasseurs d'Afrique, le commandement effectif de la colonne resta au commandant Béranger. La route était des plus mauvaises; depuis le passage de la colonne Dugenne des crues étaient arrivées et avaient emporté les ponts, de sorte que tous les arroyos durent être traversés à gué, quelques-uns avec de l'eau jusqu'aux aisselles. Cette opération, difficile pour tout le monde, le fut surtout pour le convoi, qui en éprouva un tel retard, qu'il se

trouva bientôt séparé des autres troupes par une distance considérable. Ne croyant pas devoir l'attendre, le commandant Béranger continua sa marche avec trois compagnies, et arriva à Bac-Lé un peu avant la nuit, après une halte de six heures imposée par la chaleur.

Demeuré avec deux compagnies (une du 143e et la 4e du 1er bataillon du 3e Tirailleurs), cinquante Tirailleurs tonkinois déserteurs de la colonne Dugenne et trois cents coolies qui n'auraient pas mieux demandé que de jeter leur charge pour s'échapper, le capitaine Massip s'était arrêté à onze heures. Au moment où il allait se remettre en route, arriva, allant de Bac-Lé à Cau-Son, un chasseur d'Afrique qui prévint qu'il venait d'essuyer plusieurs coups de fusil, et qu'on serait probablement attaqué à quelques kilomètres plus loin. Toutes les précautions furent prises pour la protection du convoi : l'avant-garde fut renforcée, deux sections furent déployées sur les flancs avec ordre de tirer sur les coolies qui chercheraient à fuir; l'arrière-garde, fournie par la compagnie du 143e, fut prévenue d'avoir à serrer, pour être prête au besoin à prendre position pour contenir l'ennemi; enfin des brancarts furent hâtivement fabriqués avec des bambous et des toiles de tentes, pour suppléer à un oubli que les conditions dans lesquelles on était parti de Hanoï rendaient tout naturel.

Le chasseur d'Afrique avait dit vrai; à peine la colonne eut-elle traversé un petit arroyo qu'il avait signalé, qu'elle fut assaillie par des coups de feu partant d'un bois bordant la route à deux cents pas environ. Après quelques feux de salve exécutés pour débusquer les tireurs ennemis qu'on ne voyait pas, on pressa la marche pour franchir ce mauvais pas, où l'arrière-garde eut un tué et un blessé. Plusieurs coolies ayant également été atteints, il en résulta parmi les autres un véritable désarroi. Enfin on arriva dans une petite plaine marécageuse, où, le feu ayant cessé, l'ordre put être rétabli. Mais un peu plus loin on s'engagea encore dans un étroit défilé, et la fusillade reprit avec une nouvelle intensité. Cette fois l'ennemi occupait les deux côtés du passage, et ses coups étaient beaucoup plus meurtriers. La chaleur avait heureusement un peu diminué, et une section de Tirailleurs, commandée par l'adjudant Houssin de Saint-Laurent, étant parvenue, malgré les hautes herbes, à gravir un mamelon sur la gauche de la route, ses feux eurent bientôt délogé les quelques centaines de pirates ou de Chinois qui cherchaient à nous inquiéter. Cependant l'arrière-garde avait encore eu fort à souffrir, et il avait fallu qu'une autre section de Tirailleurs (sous-lieutenant Darier-Châtelain) vînt, pour achever de la dégager, faire serrer ses nombreux traînards et enlever ses tués et ses blessés.

Il était six heures; on était encore à cinq kilomètres de Bac-Lé; la route paraissait devenir de plus en plus difficile; soldats et coolies n'en pouvaient plus; il ne fallait pas compter arriver avant la nuit; on pouvait, par l'obscurité, être attaqué dans des conditions encore plus défectueuses que les deux premières fois; le capitaine Massip prit le parti de s'arrêter, de masser son détachement sur une bonne position et de faire prévenir le général de Négrier de ce qui était arrivé. Ces dispositions prises, il allait en effet envoyer un courrier à Bac-Lé, lorsque arrivèrent une compagnie d'infanterie de marine et

un peloton de Tirailleurs tonkinois que le général lui-même, inquiet sur le sort du convoi, avait fait partir aussitôt qu'il avait vu que ce dernier n'arrivait pas avec la colonne Béranger. Dans la nuit, trois hommes du 143e moururent d'insolation; deux autres avaient été tués, quatre étaient blessés. A ces pertes s'ajoutaient deux Tirailleurs tonkinois et environ dix coolies blessés.

Le 28, la capitaine Massip reçut du général de Négrier l'ordre de faire la remise du convoi à la compagnie du 143e, qui le reconduirait à Cau-Son, et d'occuper avec sa compagnie et la 1re (capitaine Rathelot) du même bataillon, partie le matin même de Bac-Lé, les positions d'où les Chinois ou les pirates l'avaient attaqué la veille, afin d'empêcher cette attaque de se renouveler le lendemain au moment du retour de la colonne. A la sortie du défilé, la 4e compagnie eut encore à essuyer plusieurs coups de fusil qui lui coûtèrent deux blessés; puis l'ennemi finit par se retirer, et la journée s'écoula sans que nos postes fussent inquiétés; heureusement, car la chaleur était devenue tellement suffocante, par suite de l'approche d'un orage qui éclata dans la nuit, que la moitié des hommes eussent été incapables de défendre le peu de vie qui leur restait.

Après avoir vu de près la situation, telle qu'elle résultait de l'incident survenu à la colonne Dugenne, de l'attitude agressive des Chinois et des difficultés qu'opposaient le pays et la saison, le général de Négrier, qui avait eu un instant la pensée de venger sur l'heure l'insulte qui venait d'être faite à nos armes et à notre diplomatie, se décida pour le moment à abandonner l'idée d'une marche sur Lang-Son; il obéissait du reste en cela aux instructions du général en chef, qui, persuadé qu'il n'y avait qu'un malentendu, ne voulait rien brusquer avant d'avoir reçu des ordres du gouvernement. En conséquence, il fut décidé que les troupes rentreraient dans leurs garnisons. Le 29 juin, la colonne Dugenne et toutes les compagnies qui s'étaient portées à son secours revinrent à Cau-Son sans avoir, grâce aux précautions prises, à essuyer un seul coup de fusil. Le 3 juillet, ce dernier point fut abandonné à son tour. Le 4, on coucha à Dong-Nham, près de Phu-Lang-Thuong; enfin, le 5, on atteignit ce poste, où tous les moyens de transport dont disposait la flottille avaient été réunis. Le même jour, le bataillon Béranger, maintenant au complet, la 3e compagnie ayant rallié les autres à leur passage à Kep, où elle était depuis le 28, fut embarqué sur des jonques remorquées par des canonnières, et rentra à Hanoï le 6 à midi. Très éprouvé par les fatigues qu'il venait de supporter, il ramenait un nombre considérable de malades (dysentériques et fiévreux), dont seize allaient décéder en moins de quinze jours, et dont beaucoup allaient être obligés de quitter le Tonkin devant l'impossibilité d'y rétablir leur santé.

Quoique loin du théâtre de ces événements, étant à Sontay, le 3e bataillon du régiment avait aussi été appelé à marcher en partie pour se porter vers le point où l'on supposait qu'allait de nouveau se faire entendre le canon. Le 26 juin, le commandant de Mibielle s'était embarqué pour Hanoï avec les 1re et 4e compagnies. Le lendemain, ce détachement s'était mis en route pour Bac-Ninh, où il était arrivé le 29. Il séjourna dans cette place jusqu'au 7 juillet, puis il se rendit à Phu-Lang-Thuong, où il devait tenir garnison jusqu'à

la reprise des opérations. Les deux autres compagnies du même bataillon allaient, de leur côté, rester à Sontay jusqu'à la même époque. Elles devaient, sous la direction du capitaine Polère, exécuter plusieurs sorties contre les pirates, mais aucune de ces sorties n'allait amener de combat sérieux.

Deux mois après l'incident de Bac-Lé, le général Millot était rappelé en France. Son dernier acte avait été une intervention à Hué pour le remplacement du roi Kien-Phuoc, mort prématurément, probablement empoisonné par les régents. La présence du colonel Guerrier, chef d'état-major, avec un bataillon d'infanterie et une batterie d'artillerie, et l'envoi d'un ultimatum au premier régent Nguyen-Van-Tuong, firent cesser les difficultés qui s'étaient d'abord élevées entre notre résident et le conseil de régence, et, le 17 août, l'autorité du nouveau souverain Ung-Lich, enfant à peine âgé de quatorze ans et frère du monarque défunt, fut officiellement proclamée par le représentant du gouvernement de la République.

Au départ du général Millot, le 8 septembre, le commandement en chef passa par intérim entre les mains du général Brière de l'Isle, le plus ancien des deux généraux de brigade. Quelque temps après, cette décision provisoire devint définitive, et l'ancien commandant de la 1re brigade fut muni de tous les pouvoirs militaires et politiques qui avaient été dévolus au successeur de l'amiral Courbet.

CHAPITRE X

(1884). Suites de l'incident de Bac-Lé. — Situation des deux bataillons du 3e Tirailleurs au moment de la reprise des opérations. — Sortie de la garnison de Phu-Lang-Thuong. — Les Chinois se disposent à envahir le Delta : ils s'établissent à Kep et dans la vallée du Loch-Nan. — Dispositions prises pour les repousser. — Opérations du 3e bataillon du régiment. — Combat de Chu (10 octobre). — Retour du bataillon à Phu-Lang-Thuong; il est rappelé à Chu. — (1885) Combat de Nui-Bop (3 et 4 janvier). — Préparatifs de l'expédition de Lang-Son : constitution de la colonne. — Prise du camp retranché de Dong-Son (4, 5 et 6 février). — Combat de Bac-Viay (12 février). — Occupation de Lang-Son et de Ki-Lua (18 février).

Il n'y avait pas à en douter, la violation du traité de Tien-Tsin était la guerre avec la Chine; pour être acceptable, la paix exigeait maintenant de nouvelles garanties, et l'on ne se dissimulait pas que la cour de Pékin, aux ordres de laquelle avait dû certainement obéir le commandant militaire de Lang-Son, se refuserait à nous accorder les satisfactions que notre dignité nous forçait d'exiger. On sentait évidemment que le parti de la résistance avait repris la direction des affaires, et que c'était pour rouvrir les hostilités qu'il avait provoqué l'incident que l'on ne désignait plus que sous le nom de guet-apens de Bac-Lé.

Quoi qu'il en fût, aussi bien à Paris qu'au Tonkin, on était dans l'attente de graves événements; on savait que, malgré ses protestations, la Chine faisait envahir la province de Lang-Son par des forces considérables; que Luu-Vinh-Phuoc se préparait à reprendre la campagne avec les secours qui lui arrivaient chaque jour du Yunnan; que la cour de Hué travaillait sourdement à susciter de nouveaux troubles partout où son influence pouvait parvenir; bref, que tout ce que nous avions d'ennemis se disposait à recommencer la lutte pour nous chasser du territoire de notre conquête. Pendant ce temps, la diplomatie poursuivait son œuvre avec autant de lenteur que d'insuccès; bientôt, devant le mauvais vouloir du gouvernement chinois, elle dut même renoncer à établir les bases d'un accommodement, et, le 23 août, l'orage qu'elle avait tenu en suspens éclata tout à coup. L'amiral Courbet, qui avait habilement profité de la longueur des négociations pour pénétrer hardiment dans la rivière Min,

détruisit ce jour-là toute la flotte chinoise mouillée dans le port de Fou-Tcheou. Le lendemain, il bombarda l'arsenal de cette ville; les 25, 26, 27 et 28, il bouleversa les fortifications des passes Mingan et Kimpaï; enfin, le 29, il sortit victorieux, ayant infligé aux Chinois des pertes s'élevant à environ deux mille hommes et à vingt-cinq à trente millions de francs. Il allait maintenant se diriger sur Formose pour s'emparer de Kelung et de Tamsui.

Au Tonkin, les opérations commencèrent beaucoup plus tard; non cependant que nous ne fussions prêts à marcher, mais parce que la chaleur s'opposait encore aux grands mouvements de troupes. Le corps expéditionnaire était d'ailleurs considérablement affaibli par les maladies, et il fallait attendre que le retour de la bonne saison vînt relever un peu les effectifs. Il entrait si peu dans la pensée du général en chef que l'ennemi pût jamais nous prévenir dans la reprise de la campagne, qu'il ne voulait rien entreprendre avant de s'être assuré, par tous les moyens possibles, la certitude du succès.

Le 1er bataillon du régiment (commandant Béranger) n'avait pas quitté Hanoï depuis son retour de Bac-Lé. Il avait été, nous l'avons vu, très éprouvé par cette opération exécutée au cœur de l'été; mais son état sanitaire s'améliorait peu à peu, et son moral, en tout cas, restait excellent. De nombreuses mutations étaient survenues parmi les officiers. Par un décret du 28 avril, le sous-lieutenant Thierry, de la 1re compagnie, avait été nommé lieutenant au 23e de ligne et remplacé par M. Bohr, venant des adjudants du 1er Tirailleurs. A la date du 26 mai, les sous-lieutenants indigènes Mohamed-ben-Saïd, de la 2e compagnie, et Mohamed-ben-Belkassem, de la 1re, avaient également été promus au grade supérieur dans le corps, et les sergents Abdallah-ben-Belkassem et Ahmed-ou-Kassi leur avaient succédé comme sous-lieutenants. Le 12 juillet, le lieutenant Beynet, de la 4e compagnie, était passé capitaine à la légion étrangère; enfin, le 30 septembre, le lieutenant Orlanducci, de la 3e, était décédé à l'hôpital de Hanoï. Ces deux dernières vacances furent remplies, la première par M. Martin, venant des sous-lieutenants de la légion étrangère, la seconde par M. Vidal, venant avec son grade du 23e de ligne.

Le 25 septembre, arrivèrent à Hanoï quatre cents hommes de renfort envoyés d'Algérie, et provenant en grande partie du 1er Tirailleurs. Deux cents étaient destinés au bataillon Béranger et deux cents au bataillon de Mibielle. Avec eux se trouvaient quatre officiers du régiment : le capitaine de la Geneste, désigné pour remplacer, à la tête de la 2e compagnie du 1er bataillon, le capitaine Noirot, rentré à Constantine; le capitaine adjudant-major Bastide; le lieutenant Salah-ben-Ferkadadji, blessé à Sontay, parti en convalescence et rentrant à sa compagnie; et, pour remplir la première vacance qui se produirait, le sous-lieutenant Mansour-ben-Brahim.

Le 3e bataillon (commandant de Mibielle) avait toujours deux compagnies (1re et 4e) à Phu-Lang-Thuong et deux autres à Sontay. Son corps d'officiers avait également subi quelques changements. Le 25 mai, le lieutenant Planté, de la 3e compagnie, avait été nommé capitaine au 111e de ligne, et c'était M. Berge, venant des sous-lieutenants du 143e de ligne, qui l'avait remplacé. Le 12 juillet, le lieutenant Valet, de la 1re compagnie, avait été l'objet de la

même promotion et avait été maintenu au corps en remplacement du capitaine Lochert, de la 4e compagnie, passé dans l'infanterie de marine.

Le 18 septembre, la garnison de Phu-Lang-Thuong se signala par un joli coup de main qui devait être le prélude des nombreux combats dont cette région allait bientôt être le théâtre.

Depuis quelque temps, les environs de ce poste étaient dévastés par les bandes d'un certain chef indigène désigné sous le nom de Caï-Kinh, espèce de roi de montagne autour duquel s'étaient groupés les rebelles des provinces de Bac-Ninh, de Thaï-Nguyen et de Lang-Son, des déserteurs, des aventuriers et des bandits chinois. Ce personnage faisait la guerre pour son propre compte en venant piller les villages de la plaine et en se faisant le pourvoyeur de l'armée chinoise de Lang-Son. Il avait ainsi mis en coupe réglée tout le pays compris entre le Loch-Nan et le Song-Thuong. Ses exactions étaient favorisées par ses propres victimes, qui, terrifiées par la crainte, préféraient les subir plutôt que de réclamer notre protection et nous avertir de l'approche de ses partisans.

Enfin l'occasion que les Annamites ne voulaient pas faire naître se présenta d'elle-même, le 18 septembre, par suite de la recrudescence d'audace des pirates, qui ne craignirent pas de venir incendier le village de Dong-Nhan, à quelques kilomètres seulement de Phu-Lang-Thuong. C'était le matin; les deux compagnies de Tirailleurs étaient prêtes à partir pour une marche militaire; le commandant de Mibielle leur en adjoignit une autre du 2e bataillon d'Afrique (capitaine Dominé) et les envoya aussitôt, sous les ordres du capitaine Mercier, au secours du village attaqué. Favorisé par une brume épaisse, le détachement put s'approcher sans être aperçu. A douze cents mètres de Dong-Nhan, la compagnie du 2e bataillon d'Afrique fut détachée vers l'ouest pour tourner le village, et un peloton de la 4e compagnie de Tirailleurs se porta vers l'est, afin de déborder celui-ci à grande distance et de battre la route de Lang-Son. Cette manœuvre réussit pleinement : lorsque les postes d'observation de l'ennemi donnèrent l'alarme, le village était déjà presque cerné; la bande qui le pillait prit immédiatement la fuite; mais, malgré la diligence qu'elle mit à se soustraire à nos feux, elle n'en laissa pas moins quarante-deux morts sur le terrain, c'est-à-dire environ le dixième de son effectif.

A la suite de ce combat et en prévision de nouvelles tentatives du Caï-Kinh, le général en chef ordonna la concentration du bataillon à Phu-Lang-Thuong. A cet effet, les 2e et 3e compagnies quittèrent respectivement Sontay les 23 et 29 septembre et rejoignirent l'état-major et les 1re et 4e le 27 septembre et le 4 octobre.

Cependant la présence des réguliers chinois commençait à être signalée dans la vallée du Loch-Nan, au débouché des routes du Déo-Van et du Déo-Quan[1]; une avant-garde s'était même avancée jusqu'à Chu, où, d'après nos émissaires, elle travaillait activement à la construction de nombreux retran-

[1] Noms de deux cols permettant de franchir la chaîne de montagnes qui s'étend au sud de Lang-Son.

chements. Cette invasion, qui coïncidait avec les ravages du Caï-Kinh et la maturité des riz, imposait l'obligation de commencer immédiatement les opérations, si l'on ne voulait pas voir passer à l'ennemi toute la récolte de la riche plaine située au nord de Phu-Lang-Thuong. La saison étant encore très chaude, il fut décidé qu'on se bornerait d'abord à une petite expédition avec quelques troupes de la garnison de Bac-Ninh, sous les ordres du lieutenant-colonel Donnier. Ces troupes devaient remonter le Loch-Nan jusqu'à Chu, refouler les bandes de Chinois, de pillards et de rebelles dans les montagnes, puis marcher sur le village de Bao-Loc, situé à mi-distance entre Chu et Phu-Lang-Thuong, et servant d'entrepôt au Caï-Kinh. Le commandant de Mibielle devait concourir à cette dernière partie de l'opération avec un détachement de son bataillon.

Mais à peine ces dispositions sont-elles arrêtées, que les événements se précipitent avec une effrayante rapidité et viennent exiger la mise en mouvement de presque toutes nos troupes disponibles. Dans les derniers jours de septembre, la canonnière stationnée sur le haut Loch-Nan apprend que ce n'est pas une simple avant-garde, mais bien une notable partie de l'armée chinoise qui est établie à Chu. Le 1er octobre, le commandant de Mibielle acquiert la certitude que deux mille hommes de cette armée sont arrivés à Kep deux jours auparavant et s'y fortifient. Le 2, les canonnières *la Hache*, *la Massue* et *le Mousqueton*, en reconnaissance sur le Loch-Nan, sont attaquées par des forces considérables, et, après avoir perdu une partie de leurs équipages, se voient obligées de se retirer, laissant la victoire aux Chinois, dont l'audace se trouve ainsi subitement exaltée.

La petite colonne du lieutenant-colonel Donnier, embarquée sur des jonques à Dap-Cau, venait d'arriver à l'entrée du Loch-Nan lorsqu'elle apprit ce dernier incident. Considérant la situation comme profondément modifiée, son chef ne voulut pas l'engager plus avant, et tout se trouva suspendu jusqu'à la réception des nouvelles instructions demandées au quartier général.

Dès qu'il fut informé de ce qui se passait sur le Loch-Nan, le général en chef dirigea sur Phu-Lang-Thuong le bataillon du 23e et celui du 111e de ligne en garnison à Hanoï. En même temps le général de Négrier partait pour aller prendre la direction des opérations. Son plan fut rapidement arrêté; il consistait à marcher simultanément sur Kep et sur Chu pour en chasser les Chinois, et accessoirement à battre la plaine de Phu-Lang-Thuong pour la débarrasser des pirates qui la dévastaient. Trois colonnes devaient concourir à son exécution : celle du lieutenant-colonel Donnier, forte de quatre compagnies et demie d'infanterie (deux de la légion étrangère et deux et demie du 143e), de deux pièces de 80 de montagne et d'une section de Tirailleurs tonkinois; une autre formée avec le bataillon du 23e, celui du 111e, une compagnie et demie du 143e, huit ou dix pièces d'artillerie de montagne, et commandée par le lieutenant-colonel Defoy, du 143e; enfin, sous les ordres du commandant de Mibielle, une dernière comprenant le 3e bataillon du régiment, un peloton de Tirailleurs tonkinois et une batterie d'artillerie. La colonne Donnier devait remonter le Loch-Nan sur des embarcations protégées par des canonnières, enlever Chu, et, en cas de succès facile, poursuivre les

Chinois dans la montagne et se rabattre sur Kep pour y faire sa jonction avec les deux autres, qui s'y seraient probablement déjà réunies. Si la résistance dans la vallée du Loch-Nan était plus sérieuse qu'on avait lieu de le supposer, elle devait appeler à elle la colonne de Mibielle, qui avait pour mission de se porter entre Phu-Lang-Thuong et Chu, et de marcher sur ce dernier point ou sur Kep, suivant les événements qui se produiraient au cours de ses opérations. Quant à la colonne Defoy, son objectif était Kep.

Le 6 octobre, la colonne Donnier se disposa à remonter le Loch-Nan; mais, arrivé à Lam, à six kilomètres de Chu, le manque d'eau l'obligea à effectuer son débarquement. Celui-ci eut lieu sur un terrain mamelonné, couvert de hautes herbes et légèrement resserré par un coude de la rivière; il commença par les Tirailleurs tonkinois et se continua par la légion étrangère. Mais à peine les Tonkinois eurent-ils occupé le premier mamelon, qu'ils furent assaillis par des masses considérables de réguliers chinois et ramenés en désordre sur la légion étrangère, dont la seule compagnie en état de se déployer se porta aussitôt en avant. Le combat se trouva ainsi subitement engagé, et de la façon la plus désavantageuse pour nous. Enfin, grâce à l'attitude énergique de la compagnie de la légion étrangère, vigoureusement enlevée par son chef le capitaine Beynet[1], qui rencontra là une des morts les plus glorieuses de la campagne, le débarquement put se terminer, et les Chinois furent complètement repoussés. Toutefois ils avaient montré une ténacité à laquelle on était loin de s'attendre de leur part : on les avait vus, chose sans précédent, charger à la baïonnette et combattre à moins de dix pas.

Le même jour, la colonne de Mibielle avait quitté Phu-Lang-Thuong à six heures du matin, pour s'engager dans un pays encore à peu près inconnu, où elle allait avoir à se diriger sans carte, avec les seuls renseignements souvent bien incomplets puisés auprès des indigènes. Elle n'avait pu se procurer des coolies, et les officiers avaient été obligés de se charger eux-mêmes de leur mince bagage, qui se trouvait ainsi réduit à sa plus simple expression. La route était mauvaise, la chaleur accablante; pas de brancards pour porter les malades, pas la possibilité seulement de les alléger de leur sac; aussi cette première étape allait-elle être marquée par des difficultés inouïes. A midi, il fallut s'arrêter au village de Quan-Lam, envoyer chercher les hommes tombés d'insolation, et attendre que la chaleur eût un peu diminué. On se remit en route à cinq heures du soir, et vers deux heures du matin on arriva au village de Haü-Phu, but de la marche de la veille. On avait fait vingt-deux kilomètres.

Au jour, les Tonkinois de l'avant-garde et les habitants signalèrent un groupe de quatre cents Chinois se dirigeant de Bao-Loc sur Chu. Malgré la fatigue, le commandant de Mibielle partit aussitôt avec les 1re et 2e compagnies de Tirailleurs, atteignit le parti ennemi, et, après un échange de quelques coups de fusil, le rejeta moitié sur Chu, moitié sur Bao-Loc. Ayant reçu l'ordre de ne pas pousser trop vigoureusement les bandes qui se présenteraient sur son

[1] M. Beynet, on se le rappelle, avait fait, comme lieutenant, la première partie de la campagne au 1er bataillon du 3e Tirailleurs.

flanc gauche, afin que les fuyards n'allassent pas trop tôt donner l'alarme à Bao-Loc et à Kep, il borna là sa poursuite et rentra à Haü-Phu. Un instant après il était rejoint par un émissaire du lieutenant-colonel Donnier, lui apportant la nouvelle du combat de Lam et la demande du concours de sa colonne pour l'attaque de la position de Chu. Quelques coolies venaient d'arriver de Phu-Lang-Thuong avec des brancards d'ambulance; on put enfin faire porter les hommes les plus malades, et, à trois heures et demie du soir, la marche reprit pour se poursuivre encore pendant toute la nuit. Le chemin était devenu un étroit sentier où les mulets de l'artillerie, très faibles et très chargés, s'abattaient à chaque pas. Le lendemain, ces difficultés se compliquèrent d'une autre qui faillit faire perdre un temps précieux : il avait été impossible au commandant de trouver un guide, et personne parmi les habitants ne pouvait ou ne voulait lui donner des indications sur le village de Lam. Enfin un Tirailleur annamite, servant d'interprète, lui amena un indigène catholique disant connaître l'endroit où se trouvaient les bateaux du colonel. Cet homme disait vrai; à quatre heures de l'après-midi, on commença à apercevoir des soldats français. A cinq heures, l'avant-garde atteignit le Loch-Nan au point où étaient mouillées les canonnières. Les soldats aperçus étaient ceux d'un petit détachement de la légion étrangère chargé de la garde des vivres de la colonne Donnier, dont le camp se voyait à cinq kilomètres environ. Dans cette même journée, le général de Négrier s'était porté sur Kep avec la colonne Defoy, y avait attaqué les Chinois et les en avait chassés, après un violent combat qui leur avait coûté six cents tués et un nombre considérable de blessés. Là avait été frappé mortellement le capitaine Planté, récemment encore lieutenant au 3e bataillon du régiment; son successeur, le lieutenant Berge, officier d'ordonnance du général de Négrier, y avait été blessé légèrement aux côtés de ce dernier, qui avait lui-même été assez grièvement atteint pour ne pouvoir espérer de remonter à cheval avant plus d'un mois. Mais revenons à la colonne du Loch-Nan.

Après avoir chassé les Chinois de Lam, le colonel Donnier s'était avancé dans la direction de Chu, en s'éclairant soigneusement pour ne pas s'exposer à un échec qui, dans l'état où en étaient les choses, aurait gravement compromis la situation. Jugeant bientôt que l'ennemi était trop en force pour être abordé avec seulement quelques compagnies, il s'était alors arrêté sur une bonne position afin d'attendre d'abord la colonne de Mibielle et enfin le général de Négrier, qui lui avait promis de se porter à son secours avec une partie de la colonne Defoy, aussitôt que les Chinois auraient été délogés de Kep. Mais, sur ces entrefaites, le général ayant été blessé, il avait reçu du général en chef l'ordre de le remplacer à la tête des troupes, et de poursuivre les opérations qu'il avait si brillamment commencées. Dès le lendemain du combat de Kep, le bataillon du 111e, une batterie d'artillerie et le détachement du 143e qui se trouvait à la colonne Defoy, avaient été dirigés sur Phu-Lang-Thuong pour s'y embarquer; de sorte qu'il allait, dans quelques jours, disposer de quatorze compagnies d'infanterie et d'à peu près le même nombre de pièces de canon.

Le 8 au soir, la colonne de Mibielle avait bivouaqué près du mouillage des

canonnières, et, le 9, elle était à son tour venue s'établir devant la position de Chu. Cette dernière était constituée par une succession de mamelons d'inégale hauteur, bordant la rive droite du Loch-Nan à un coude que fait cette rivière pour se rapprocher de la chaîne de montagnes qui sépare sa vallée de celle du Song-Thuong. Presque tous ces mamelons avaient été couronnés de forts reliés et précédés par des tranchées-abris. Ces fortifications, qui se composaient d'ouvrages circulaires ou ovales d'un mince relief sans défenses accessoires, étaient pour la plupart assez défectueuses; mais l'attitude des Chinois à Lam faisait supposer qu'elles seraient énergiquement défendues. Nos troupes s'étaient déployées sur des hauteurs assez élevées situées au sud de ces lignes, dont elles étaient en quelques endroits séparées par des rizières profondes battues par le feu des tranchées. A l'ouest, le terrain était plat, mais marécageux, couvert de hautes herbes, et par suite peu propre à une manœuvre tendant à inquiéter la droite de l'ennemi.

Le colonel attendant, pour attaquer, d'avoir été rejoint par les renforts partis de Phu-Lang-Thuong, le 10 rien n'avait été prévu pour un combat; on se disposait seulement à compléter la reconnaissance des ouvrages ennemis. A cet effet, plusieurs détachements prirent les armes à cinq heures et demie du matin et furent dirigés : un premier, comprenant les 1re et 2e compagnies du bataillon de Tirailleurs sous les ordres du commandant de Mibielle, vers la droite de la ligne chinoise; un deuxième, composé d'une compagnie de la légion, sur le centre; enfin un troisième, formé d'une compagnie et demie du 143e, sur la gauche.

Avec ses deux compagnies, le commandant de Mibielle s'avança à environ deux kilomètres du camp; il constata l'existence de nombreuses tranchées-abris sur les mamelons précédant les forts, et rentra au bivouac sans avoir eu à échanger un seul coup de fusil.

A la droite et au centre, il n'en avait pas été ainsi; sur ces deux points, la compagnie de la légion et le détachement du 143e s'étaient subitement trouvés engagés à courte portée contre les défenseurs d'un premier mamelon servant de position avancée. Ce mamelon avait été rapidement enlevé par le détachement du 143e; mais celui-ci ayant ensuite voulu donner l'assaut à une seconde hauteur couronnée d'un petit bouquet de pins et flanquée par de nombreuses tranchées, il avait soudain été assailli par une fusillade meurtrière, qui en quelques minutes lui avait mis près de quatre-vingts hommes hors de combat. Le capitaine Cuvellier, chef d'état-major, qui accompagnait cette reconnaissance, était tué; deux autres officiers étaient blessés. Un mouvement de recul succéda alors à ce violent et infructueux effort, et le premier mamelon dont le détachement du 143e s'était emparé resta un moment abandonné.

Il était sept heures et demie; la 3e compagnie (capitaine Polère) du bataillon de Mibielle, qui dès le début de l'action s'était portée vers la droite, reçut l'ordre de s'engager à son tour pour recueillir les débris de la reconnaissance du 143e; elle se déploya aussitôt; mais, arrivée sur la ligne qu'elle avait mission d'appuyer, elle n'y trouva qu'un caporal avec son escouade : le reste, fort éprouvé, s'était débandé et était rentré au bivouac. Gêné dans son mouvement en avant par des tirailleurs chinois qui le prenaient de flanc, trop

faible d'ailleurs pour reprendre l'attaque qu'il ne voyait nullement préparée par l'artillerie, le capitaine Polère s'arrêta sur le premier mamelon conquis, et s'y établit solidement pour résister aux retours offensifs que semblait devoir encourager chez nos adversaires cette retraite précipitée; il y fut bientôt rejoint par la 4° compagnie (capitaine Valet), qui, avec son premier peloton, forma un crochet défensif sur la droite, pendant que ses deux autres sections restaient en soutien. Au centre, les deux compagnies de la légion étrangère prenaient les mêmes dispositions, et s'apprêtaient à se maintenir sur la position dont l'une d'elles avait pris possession au commencement du combat.

L'insuccès essuyé par le détachement du 143°, — insuccès bien naturel, puisque ce détachement s'était élancé à l'assaut sans se sentir appuyé et sans avoir suffisamment reconnu les abords de la position, — avait laissé dans l'esprit du lieutenant-colonel Donnier l'idée d'une énorme supériorité numérique chez l'ennemi; plus que jamais porté à la prudence par cette supposition, que rendait naturelle l'opiniâtreté avec laquelle les Chinois s'étaient défendus, il n'avait pas cru devoir pousser plus loin cette tentative, et il s'était bientôt décidé pour une défense passive, en attendant l'arrivée des troupes de la colonne Defoy. En conséquence, les compagnies de première ligne reçurent l'ordre de se borner à repousser les attaques des Chinois, et l'artillerie commença un feu lent, autant pour contenir ceux-ci que pour rendre intenables leurs retranchements.

Cette attitude ne tarda pas à enhardir l'ennemi; dans l'après-midi, il sortit de ses tranchées et commença à dessiner des attaques enveloppantes contre nos deux ailes. Pour s'opposer à celle dirigée sur notre gauche, la 2° compagnie de Tirailleurs (capitaine Chirouze) se porta à son tour en avant et vint occuper un village ruiné à cinq cents mètres environ au sud-ouest du mamelon du 143°. Des quatre compagnies du bataillon, trois se trouvèrent alors sur la ligne de combat; la 1re (lieutenant Martineau[1]) était demeurée en réserve; ses deux pelotons allaient dans la soirée être employés successivement à escorter à Traï-Dam, sur le Loch-Nan, des convois de blessés, et à ramener des vivres au camp.

La journée s'écoula ainsi sans qu'un nouvel effort fût tenté sur aucun point, mais sans que la fusillade discontinuât entre nos tirailleurs et ceux des Chinois. Vers quatre heures, ceux de ces derniers qui s'étaient avancés contre les extrémités de notre ligne rentrèrent dans leurs retranchements. Un peu après, n'ayant plus rien devant elle, la compagnie Chirouze alla relever sur le mamelon de droite la compagnie Polère engagée depuis le matin. A partir de ce moment le feu commença à faiblir, pour cesser tout à fait à l'approche de la nuit. Il était temps : encore une heure de cette lutte, et nos troupes se seraient trouvées sans munitions. Des embarcations venaient heureusement d'en débarquer à Lam; on envoya en toute hâte un convoi pour les chercher, et le danger dont on était menacé put être rapidement conjuré.

Le lendemain, on observa la même immobilité. Pendant la nuit, des tran-

[1] Le capitaine Camper, commandant cette compagnie, était resté, très malade, à Phu-Lang-Thuong.

chés avaient été creusées sur les mamelons les plus avancés, et nos soldats étaient maintenant abrités du feu des Chinois, qui n'allait d'ailleurs pas être bien violent dans cette journée. Les compagnies du bataillon de Tirailleurs avaient conservé leurs mêmes emplacements. A cinq heures du soir, la 1re alla relever la 4e en première ligne, et la réserve se trouva alors composée des deux qui avaient combattu le jour précédent.

Dans la nuit du 11 au 12, tous les forts de Chu parurent en flammes. Au jour, on ne vit d'autres troupes chinoises qu'une arrière-garde campée au sommet d'une hauteur vers le nord; l'ennemi s'était replié sur les débouchés des montagnes pour y organiser de nouvelles défenses, nous abandonnant ainsi toute la plaine et tout le cours moyen du Loch-Nan.

Il ne restait plus qu'à occuper les positions abandonnées : c'est ce qu'on fit dans la journée qui suivit; toutefois le 3e bataillon du régiment resta bivouaqué sur les mamelons où l'on s'était battu, pour couvrir la droite de la colonne et assurer les communications avec Traï-Dam. Le 10, ce bataillon avait eu vingt-quatre hommes hors de combat, dont trois tués et vingt et un blessés. C'était la première lutte sérieuse à laquelle il assistait depuis qu'il était au Tonkin; mais, comme le 1er à Sontay, il lui avait suffi d'une circonstance pour mettre en évidence ses solides qualités. Aussi, de ce jour, n'allait-il cesser d'être employé aux missions les plus difficiles, aux expéditions les plus périlleuses, et cela sous tous les généraux qui devaient se succéder à la tête du corps du Tonkin. Ajoutons que, grâce à son bon esprit et à son entrain, grâce à la vigueur de ses officiers, grâce surtout à l'intelligence, au sang-froid, à l'expérience et à l'activité de son chef le commandant de Mibielle, il allait toujours justifier hautement cet honneur.

Les Chinois chassés de Kep et de Chu, ces deux points solidement occupés et fortifiés par nous, le Delta était définitivement à l'abri d'une invasion, et le général en chef pouvait enfin reporter tous ses soins aux préparatifs de l'expédition de Lang-Son, couronnement obligé des opérations qui nous avaient rendus maîtres des points commandant les routes des vallées du Song-Thuong et du Loch-Nan. Nous ne pouvions du reste prétendre avoir vengé le guet-apens du 23 juin qu'après nous être emparés de cette place, et avoir fait repasser la frontière à l'armée chinoise du Kouang-Si. En attendant, les troupes de la colonne Donnier allaient jouir d'un repos qu'elles avaient bien mérité par les fatigues et les privations de toute sorte qu'elles venaient de supporter. Quelques reconnaissances dans les environs de Chu, quelques travaux pour améliorer les fortifications dans lesquelles elles étaient établies : tel devait être pour elles l'emploi des deux mois qui allaient s'écouler avant leur participation à de nouveaux combats.

Mais si nos succès avaient momentanément arrêté la marche des Chinois, la diminution des garnisons de nos postes de l'intérieur avait permis aux pirates de reprendre le cours de leurs exploits, et sur certains points de semer une véritable terreur parmi les populations soumises à notre administration. Une des régions les plus malheureuses à cet égard était toujours celle de Phu-Lang-Thuong, où les bandes du Caï-Kinh et d'autres, qui s'étaient formées entre le Song-Cau et le Song-Thuong, continuaient à piller et à brûler. Pour

y rétablir la sécurité, le commandant de Mibielle y fut rappelé, le 10 novembre, avec deux compagnies de son bataillon, les 2° et 3°. Il y était attendu par les deux cents hommes qui étaient arrivés à Hanoï à la fin de septembre et qui, n'ayant pu rejoindre le bataillon pour prendre part avec lui aux opérations sur le Loch-Nan, étaient restés au petit dépôt que celui-ci avait constitué avec ses malingres et ses éclopés. Le 25 novembre, la 1re compagnie y arrivait à son tour; puis, le 3 décembre, la 4°, qui vint y compléter la réunion du bataillon.

Le 27 novembre, la 2° compagnie, sous les ordres du lieutenant Martineau, partit à dix heures du matin pour se porter, avec un peloton de Tirailleurs tonkinois, sur le village de Cao-Thuy, à environ douze kilomètres au sud-est de Phu-Lang-Thuong, et concourir à une opération dirigée contre les pirates de la rive gauche du Song-Cau par le chef d'escadron Palle, de l'artillerie, commandant supérieur de Bac-Ninh. Cette compagnie passa le Song-Thuong à Xuan-Dam, atteignit Cao-Thuy à trois heures du soir, et cantonna dans ce village, qu'elle trouva abandonné. Le lendemain, elle attaqua près de Dong-Maï une bande évaluée à deux mille individus, lui infligea des pertes considérables et la refoula dans la presqu'île formée par le Song-Cau et le Song-Thuong. Le 29, elle se disposait à rentrer à Phu-Lang-Thuong, lorsque le retour de cette même bande l'obligea à revenir sur ses pas. Les pirates furent cette fois poussés jusqu'à l'extrémité de la presqu'île, et n'échappèrent à une entière destruction qu'en s'enfuyant par les deux rivières. Ils laissaient encore trente-cinq morts sur le terrain, indépendamment de nombreux noyés, entre autres vingt ou trente retardataires qui s'étaient réfugiés sur une jonque, qui fut coulée par le sergent-major Clément à un passage du Song-Thuong. Le même jour s'effectua le retour à Phu-Lang-Thuong.

Le 17 décembre, les 2° et 3° compagnies s'embarquèrent sur des jonques remorquées par la *Rafale* pour retourner sur le Loch-Nan. La veille, une reconnaissance dirigée sur le marché de Ha-Ho, à six kilomètres au nord-est de Chu, avait été brusquement attaquée par les Chinois, et ne s'était dégagée qu'en essuyant des pertes assez sérieuses. Le 18, il fut envoyé sur ce point une importante colonne dont les deux compagnies de Tirailleurs firent partie; mais on n'y trouva plus l'ennemi. Une autre tentative pour surprendre celui-ci ayant encore eu lieu le 21 sans plus de succès, le 23, les deux compagnies du 3° bataillon se rembarquèrent pour Phu-Lang-Thuong, où elles arrivèrent le lendemain à dix heures du matin. Mais, en vertu d'un nouvel ordre du général en chef, le soir même, à trois heures, elles durent repartir pour Chu. Le 25, le commandant de Mibielle s'embarqua à son tour pour aller les y rejoindre avec la 1re compagnie; enfin, le 27, le départ de la 4° compagnie ne laissa plus à Phu-Lang-Thuong qu'une centaine de malades ou de malingres incapables de suivre le bataillon.

Le rappel des Tirailleurs algériens à la colonne du Loch-Nan ne pouvait être que le prélude de nouvelles opérations. Mais sur quel point allaient porter celles-ci? Était-ce enfin la marche sur Lang-Son? Personne n'en savait rien; on attendait pour être fixé l'arrivée du général de Négrier, qui, remis de sa blessure, revenait prendre le commandement des troupes.

A cette idée qu'allait se rouvrir l'ère des combats, nos soldats, à qui une inaction de deux mois passée dans les plus mauvaises conditions matérielles commençait à peser lourdement par sa monotonie, avaient retrouvé tout leur entrain et toute leur gaieté. Pour eux, marcher avec le général de Négrier, c'était d'ailleurs courir à de nouveaux succès, et ils avaient hâte de venger la surprise du 16 décembre, dont les Chinois n'avaient pas manqué de faire une victoire où nous avions été complètement écrasés. Le 2 janvier 1885, cette joie fut encore accrue par une dépêche du ministre de la marine, faisant connaître les récompenses accordées pour les affaires de Kep et de Chu. Au 3e bataillon du régiment, les sous-lieutenants Guignabaudet, de la 3e compagnie, et Mohamed-ben-Embarck, de la 4e, étaient promus lieutenants au corps; l'adjudant Codron et le sergent-major Derdos étaient faits sous-lieutenants; M. Audiguier, médecin aide-major de 1re classe, était nommé médecin-major de 2e classe (décret du 30 décembre 1884); enfin les capitaines Camper et Valet et les lieutenants Berge et Tahar-ben-Dzitouch recevaient la croix de chevalier de la Légion d'honneur (décret du 29 décembre). Déjà, à la date du 7 novembre, le sous-lieutenant de Féraudy, de la 1re compagnie, était passé lieutenant à la légion étrangère.

Le 3 janvier, une colonne composée d'un bataillon d'infanterie de marine, du bataillon du 111e de ligne, de celui du 143e, de deux compagnies de la légion étrangère, du 3e bataillon du 3e Tirailleurs et de deux batteries d'artillerie, quitta Chu à six heures du matin sous les ordres du général de Négrier; elle passa sur la rive gauche du Loch-Nan, prit la formation préparatoire de combat, et s'engagea dans la vallée de cette rivière pour la remonter pendant quinze kilomètres environ. Le but de l'opération était de surprendre cinq à six mille Chinois cantonnés et retranchés dans les villages de Phon-Cot, Maï-To, Phi-Dien et Xi-Xa, situés au pied d'une hauteur assez importante, le Nuï-Bop, et près de l'endroit où la route de Tho-Dzuong à An-Chau traverse le Loch-Nan.

Pendant deux pauses et demie, aucun obstacle ne vint retarder la marche; mais après il fallut franchir une succession d'étroits défilés où l'artillerie eut à surmonter de nombreuses difficultés. Vers onze heures, on aperçut sur la rive droite de la rivière des détachements ennemis suivant une direction parallèle à celle de la colonne et dans le même sens. Craignant qu'ils ne voulussent le prévenir au gué de Loch-Nan, le général prit les devants avec le bataillon d'infanterie de marine, celui du 143e et l'artillerie, s'assura de ce passage, et ne tarda pas à engager le combat avec des groupes de Chinois occupant les hauteurs de la rive opposée. En un instant l'ennemi fut chassé de ses positions et rejeté vers le nord, dans la direction du Nuï-Bop, au pied duquel il avait construit d'importants retranchements pour fermer une des routes conduisant à Dong-Son, le réduit de tout son système de défense de la région et son centre d'approvisionnement au sud de Lang-Son. A cinq heures, toutes les troupes avaient traversé le Loch-Nan, et le bataillon de Mibielle, qui formait la queue du gros, s'établissait au bivouac autour de l'artillerie et du quartier général.

Les hauteurs dont on venait de s'emparer se prolongeaient vers le nord en formant une espèce de cuvette au fond de laquelle se trouvait le village de

Phon-Cot. Non loin de celui-ci était une petite rivière, affluent du Loch-Nan, le Khé-Shui-Nhien, dont la vallée était suivie par la route de Chu à Bien-Dong et à Dong-Son. C'était sur la rive droite de cette rivière, au delà de laquelle s'élevait le Nuï-Bop, que les Chinois avaient accumulé leurs principales fortifications. Ces dernières avaient naturellement été conçues en prévision d'une attaque venant par la route de Chu, c'est-à-dire par l'ouest; de sorte qu'elles se présentaient maintenant comme une longue ligne à intervalles, les tranchées qui les reliaient se trouvant sur le prolongement de nos feux. Cette ligne se composait d'une dizaine de forts carrés, dont deux armés de canons Krupp. L'intention du général était tout indiquée par la marche qu'il avait suivie : tourner ces nombreux ouvrages, les déborder par l'est et déboucher ainsi sur les derrières de l'ennemi.

Dans la nuit, le lieutenant-colonel Herbinger reçut l'ordre d'aller occuper Phon-Cot avec le bataillon du 111e de ligne. Il y pénétra sans coup férir, mais ses avant-postes eurent aussitôt à faire le coup de feu pour répondre à ceux des Chinois. Entre quatre et cinq heures du matin la fusillade devint très vive, et tout le bataillon se trouva bientôt engagé.

Dès que le jour parut, le général se porta en avant avec les 1re, 2e et 3e compagnies du bataillon de Tirailleurs algériens et l'artillerie, ne laissant au bivouac de deuxième ligne que la légion et la 4e compagnie de Tirailleurs (capitaine Valet) pour protéger l'ambulance et le convoi. Le bataillon du 143e, qui occupait les hauteurs de droite, fut alors relevé, et en profita pour aller chercher ses sacs, qu'il avait déposés la veille après le passage du Loch-Nan.

A sept heures, la position de nos troupes était la suivante : à l'extrême droite, le bataillon du 111e, ayant sa première ligne à trois cents mètres du Ké-Shui-Nhien; à gauche, le bataillon d'infanterie de marine, déployé sur les crêtes et s'avançant sous la protection du feu de l'une des deux batteries; en arrière du 111e et en marche pour le rejoindre, les trois compagnies de Tirailleurs et l'autre batterie d'artillerie; enfin, en réserve, le 143e, la 4e compagnie de Tirailleurs et la légion étrangère.

Arrivées à hauteur du 111e, les trois compagnies de Tirailleurs prirent la formation de combat : la deuxième (capitaine Chirouze) se déploya sur la droite même du 111e, de façon à menacer la gauche de l'ennemi; les 1re et 3e restèrent en soutien près de l'artillerie, qui tirait maintenant à une faible distance sur les forts chinois bordant la rivière.

Jusqu'à dix heures, cette situation resta la même, si ce n'est que l'infanterie de marine continua de s'avancer et se porta à son tour à hauteur du 111e. Ce résultat obtenu, pour en finir, le général prescrivit une attaque enveloppante contre la gauche chinoise. A cet effet, les 1re et 3e compagnies de Tirailleurs (capitaine Camper et Polère) reçurent l'ordre de se déployer à la droite de la ligne de combat, et le 143e et la 4e compagnie de Tirailleurs de quitter leur position de réserve, celle-ci pour servir de soutien à la compagnie Chirouze, celui-là pour appuyer les compagnies Polère et Camper.

Mais à peine les Chinois se furent-ils rendu compte du but de ces mouvements, qu'ils commencèrent à évacuer leurs forts. Brusquant alors l'attaque, le capitaine Chirouze fit ouvrir le feu rapide et se rapprocha de la rivière pour être

prêt à la traverser; puis, ayant fait mettre la baïonnette au canon, il enleva sa compagnie avec un ensemble et un entrain qui arrachèrent des applaudissements au bataillon du 143e. La rivière est rapidement franchie; les Chinois qui la défendent sont chassés vers les forts, et, sans interrompre leur élan, les Tirailleurs les y poursuivent la baïonnette dans les reins. Le capitaine Chirouze a divisé sa troupe en deux groupes; avec le plus important il marche sur le fort extrême de la ligne chinoise, l'autre se porte plus à gauche sur un autre ouvrage, dont les feux de flanc peuvent devenir très dangereux. D'un seul bond les retranchements ennemis sont atteints et escaladés, leurs derniers défenseurs fuient en désordre de tous côtés, et la 2e compagnie reste maîtresse des deux forts sur lesquels elle s'est dirigée. Elle y trouva six canons Krupp, des drapeaux, des armes en quantité considérable, des munitions, des vivres, des tentes, des effets de toute nature et un certain nombre de chevaux. C'était là le plus joli succès de la journée; non seulement il avait déterminé la retraite précipitée de la gauche des Chinois, mais il avait encore favorisé l'attaque de leur droite par l'infanterie de marine, qui, repoussée dans un premier assaut, en avait tenté un deuxième et venait également de pénétrer dans plusieurs ouvrages et de s'emparer d'une autre batterie Krupp.

Aussitôt que la 2e compagnie de Tirailleurs avait prononcé son attaque, le commandant de Mibielle avait ordonné à la 4e de l'appuyer en passant à son tour le Ké-Shui-Nhien. Plus à droite, les 1re et 3e compagnies avaient aussi traversé cette rivière, puis s'étaient avancées dans la plaine en prenant pied sur la route d'An-Chau, et s'étaient arrêtées sur l'un des contreforts du Nuï-Bop, après s'être emparées d'une dernière enceinte fortifiée, construite au bas même de la montagne.

Notre victoire était complète. Les Chinois avaient eu six cents tués et un nombre considérable de blessés; tout le matériel et tous les approvisionnements qu'ils avaient réunis sur ce point étaient en notre pouvoir; les importants travaux qu'ils y avaient patiemment exécutés n'avaient servi qu'à les tenir plus longtemps sous notre canon et à favoriser l'habile manœuvre du général de Négrier. Les pertes de la colonne étaient relativement minimes : elles ne s'élevaient qu'à dix-neuf tués et soixante-six blessés, dont trois officiers; encore ne portaient-elles guère que sur le bataillon du 111e et sur l'infanterie de marine. Celui de Tirailleurs avait très peu souffert : neuf blessés seulement, tous de la 2e compagnie. C'était surtout à son magnifique élan que cette dernière devait de n'avoir pas été plus éprouvée; car le feu de l'ennemi n'avait cessé que lorsqu'elle avait été à dix mètres des forts. Elle avait eu, pour arriver là, à parcourir près de trois cents mètres en terrain découvert, et cela sac au dos, après avoir franchi une rivière. Qu'on ne s'étonne donc pas qu'une telle charge eût provoqué l'enthousiasme de toutes les autres troupes. Aussi le capitaine Chirouze, qui l'avait conduite, allait-il être l'objet d'une citation des plus flatteuses à l'ordre de l'armée, ainsi que le caporal Fournier, qui était entré un des premiers dans le fort principal.

Le soir, les quatre compagnies du bataillon de Mibielle bivouaquèrent dans les ouvrages enlevés par la 2e. Le 5, la 4e partit à six heures du matin dans la direction d'An-Chau et s'arrêta en halte gardée à deux kilomètres environ

du Nuï-Bop. Elle demeura là en observation toute la journée sans voir un seul ennemi, et rentra au camp à sept heures du soir. Pendant ce temps, les autres avaient travaillé à la destruction des retranchements chinois. A onze heures du soir, le bataillon reçut l'ordre d'aller s'établir en embuscade au village de Hong, à mi-distance du Nuï-Bop et de Chu, pour y protéger le passage d'un convoi de vivres et de munitions venant de ce dernier poste par Kep-Tua et Liem-Son. Il arriva sur ce point à deux heures du matin, et y resta jusqu'au lendemain à dix heures. Il prit alors sa place dans la colonne que le général de Négrier ramenait du Nuï-Bop, et arriva à Chu à cinq heures du soir.

Il eût fallu, après ce brillant succès, pouvoir marcher immédiatement sur Lang-Son; mais les préparatifs qu'exigeait une telle opération ne devaient pas être terminés avant un mois. C'était plus qu'il ne fallait aux Chinois pour réparer leurs pertes, construire de nouveaux ouvrages, et reprendre confiance en cette immense succession de retranchements qui faisait des environs de Dong-Son et de Bac-Lé une région étrange, où le moindre mamelon était surmonté d'un fort.

Ce retard, qui sur un autre point eût pu avoir des conséquences bien autrement graves, sans l'héroïque résistance d'une mauvaise place défendue par une faible garnison, avait eu un peu pour cause l'attente de renforts sans lesquels le général en chef n'avait cru pouvoir entreprendre l'expédition projetée. Ces renforts étaient débarqués depuis la fin de décembre, mais n'avaient pas encore été dirigés sur le théâtre des opérations; ils se composaient de deux bataillons à mille hommes, l'un tiré de la légion étrangère, l'autre du 1er Tirailleurs. L'arrivée de ce dernier bataillon avait porté à quatre ceux du régiment de marche de Tirailleurs algériens. Mais ce régiment, dont le commandement était toujours exercé par le lieutenant-colonel Letellier, était disséminé de tous les côtés, et sur trois mille cinq cents hommes qu'il aurait pu mettre en ligne, seize cents seulement, c'est-à-dire le bataillon de Mibielle et le bataillon Comoy nouvellement débarqué, allaient entrer dans la composition de la colonne en voie d'organisation.

Rentré à Chu le 6 janvier au soir, le bataillon de Mibielle en était reparti le lendemain pour aller occuper le village de Binh-Noï, à trois kilomètres au nord, sur la route conduisant au col de Déo-Quan. Sa mission était de protéger les travailleurs que le génie devait envoyer sur cette route pour l'améliorer. Du 8 au 10 janvier, les 1re et 3e compagnies furent détachées pour conduire un convoi de vivres et de munitions à Nuï-Bop[1]. Au retour, elles escortèrent jusqu'à Chu le matériel de guerre enlevé aux Chinois. Le restant du mois, le bataillon ne quitta pas Binh-Noï, si ce n'est pour se porter deux ou trois fois au col de Déo-Quan pour y protéger les travailleurs du génie.

Enfin la marche sur Lang-Son, depuis si longtemps attendue, fut annoncée pour les premiers jours de février. Le général en chef, qui avait été nommé divisionnaire à la date du 3 janvier, devait prendre lui-même la direction des troupes; celles-ci, comprenant environ sept mille combattants, avaient été

[1] Nuï-Bop n'étant pas le nom d'une localité, mais celui d'une montagne, on devrait plutôt dire « le Nuï-Bop ». Nous nous conformons à l'appellation qui a prévalu.

organisées en deux brigades sous les ordres du colonel Giovanninelli et du général de Négrier. Les Tirailleurs algériens, nous l'avons dit, n'y comptaient que deux bataillons formant un régiment de marche, dont le lieutenant-colonel Letellier était venu prendre le commandement. Ce régiment faisait partie de la 1re brigade (colonel Giovanninelli).

Avant les récentes opérations effectuées dans la vallée du Loch-Nan et les renseignements qu'elles avaient permis de recueillir sur cette région, jusque-là à peu près inconnue, la route qu'avait suivie la colonne Dugenne pour tenter de se rendre à Lang-Son passait pour être la seule relativement praticable pour une colonne ayant à traîner après elle de l'artillerie et un énorme convoi. Les Chinois ne doutaient pas, surtout depuis qu'ils nous savaient solidement établis à Kep, que ce ne fût de ce côté que se portât notre principal effort; aussi y avaient-ils entassé défenses sur défenses, retranchements sur retranchements. Il n'y avait pas, il est vrai, à s'exagérer la valeur de ces ouvrages, mais il valait encore mieux les éviter. Cette idée avait naturellement conduit l'état-major général à chercher un autre chemin; et, sur les indications des indigènes, il l'avait trouvé plus à l'est, au nord de Chu, par les cols de Déo-Quan et de Déo-Van, convergeant vers Dong-Son, et une étroite vallée à peu près parallèle à celle du Song-Thuong. Ce n'était autrefois qu'un simple sentier de montagne, mais il y avait lieu de supposer que le va-et-vient des troupes chinoises l'avait depuis sensiblement amélioré. Il y avait bien aussi à compter avec les moyens de résistance que l'ennemi avait réunis à Dong-Son; mais, cet obstacle franchi, il n'en existait plus de sérieux jusqu'à Lang-Son. Il fut donc décidé qu'on prendrait cette direction.

Le départ de Chu eut lieu le 3 février au matin. Au point du jour, le bataillon de Mibielle s'était porté de Binh-Noï à une pagode brûlée sur la route de Nuï-Bop, afin d'y attendre la colonne, qui y passa à huit heures. Le soir, les 1re, 2e et 3e compagnies dressaient leur bivouac à dix-huit cents mètres au delà du col de Déo-Van, sur les hauteurs s'élevant sur la gauche de la vallée; la 4e, dans l'intérieur même du col.

Le 4, la marche reprit à onze heures du matin. A midi, on commença à apercevoir de nombreux forts chinois : c'étaient ceux de Hao-Ha, faisant partie de l'ensemble des fortifications de Dong-Son. Ces fortifications étaient disposées autour d'un point central où venaient confluer un grand nombre de gorges ou de vallées. On eût dit une vaste étoile aux rayons hérissés de retranchements. Le diamètre perpendiculaire à la route suivie avait environ douze kilomètres, et se trouvait nettement accusé par une ligne de montagnes très élevées. Au fond d'une gorge était Dong-Son. On allait s'emparer de cette formidable position en suivant jusqu'au centre un certain nombre de rayons, formés pour la plupart de hauteurs assez considérables séparées entre elles par de profonds ravins.

A deux heures, les 1re et 2e compagnies du bataillon du 3e Tirailleurs reçurent l'ordre de se porter sur les hauteurs de gauche de la vallée. A peine y furent-elles arrivées, qu'un cavalier vint les prévenir qu'une compagnie de la légion étrangère se trouvait sérieusement engagée, et qu'il était urgent de l'appuyer. Sur l'ordre du capitaine Chirouze, la 1re compagnie (capitaine Camper)

se porta aussitôt en avant et se déploya à la droite de la compagnie de la légion. La ligne ainsi formée s'élança alors à l'attaque de trois positions fortifiées, qu'elle enleva successivement. Il ne restait plus qu'à s'emparer d'un dernier retranchement pour achever de chasser les Chinois de cette crête, qui constituait un des rayons dont nous avons parlé ci-dessus.

Il était cinq heures et demie; le capitaine Chirouze fit renforcer la 1re compagnie par un peloton de la 2e, et l'attaque fut reprise avec une nouvelle vigueur. En même temps l'autre peloton de la 2e compagnie, resté dans le premier ouvrage enlevé, s'apprêtait à repousser une contre-attaque que l'ennemi dessinait sur notre flanc gauche. Les Chinois furent encore partout délogés, mais non sans une vive résistance et des pertes assez sensibles pour la compagnie Camper et celle de la légion. A l'approche de la nuit, ils tentèrent un vigoureux retour offensif. Celui-ci, repoussé après un violent combat, fut renouvelé plusieurs fois avec un acharnement qui entraîna à divers moments une lutte corps à corps. Enfin, vers onze heures et demie du soir, ils renoncèrent définitivement à nous reprendre la position, et quelques instants après la fusillade cessa tout à fait. Dans cette sanglante journée, la compagnie de la légion avait eu ses trois officiers et le tiers de son effectif hors de combat. Quoique moins éprouvés, les Tirailleurs n'en comptaient pas moins neuf tués et vingt-deux blessés.

Pendant qu'une partie de son bataillon se signalait ainsi par une vigueur et une ténacité inébranlables, le commandant de Mibielle, demeuré en réserve avec ses deux autres compagnies, se disposait à seconder l'attaque qu'un bataillon d'infanterie de marine devait diriger sur l'un des forts situés à droite de la vallée; mais cette attaque ayant été remise au lendemain, à cinq heures il dressa son bivouac sur la position où il s'était arrêté.

Le 5, le combat recommença; toutefois il fut moins bien soutenu du côté de l'ennemi. A midi, les 3e et 4e compagnies (capitaine Polère et Valet) du 3e bataillon du régiment, appuyant le bataillon d'infanterie de marine, se portèrent à l'attaque de la position devant laquelle elles avaient passé la nuit. Mais les Chinois n'attendirent pas cet assaut : dès qu'ils virent nos soldats gravir les pentes de la montagne, ils se retirèrent précipitamment en abandonnant également leurs ouvrages de seconde ligne, qui furent immédiatement occupés. A cinq heures, nos deux compagnies faisaient leur jonction avec les troupes de la 2e brigade, et s'établissaient sur la route même de Lang-Son, dans un retranchement récemment évacué par l'ennemi. Elles avaient eu un seul blessé. Les 1re et 2e, restées sur les hauteurs de gauche, avaient obéi ce jour-là aux ordres directs du lieutenant-colonel Letellier, et s'étaient portées à trois kilomètres en avant de leur position de la veille.

Le 6, on pénétra enfin dans la gorge de Dong-Son, après un dernier et très chaud engagement, auquel ne put prendre part le bataillon de Mibielle, désigné pour former l'arrière-garde et protéger le passage des convois. Ce succès faisait tomber entre nos mains d'immenses approvisionnements, nous fournissait une nouvelle et excellente base de ravitaillement, et enfin nous ouvrait le chemin de Lang-Son. La formidable ligne de forts élevée entre Than-Moï et Bac-Lé se trouvait complètement tournée, et la route mandarine était

elle-même rendue libre par la retraite précipitée de ses défenseurs. On supposait bien que la résistance de l'armée chinoise n'était pas entièrement vaincue, qu'il faudrait probablement livrer de nouveaux combats en avant de Lang-Son ; mais personne ne doutait plus du succès, et l'entrain que donnait cette confiance faisait facilement oublier les fatigues et les épreuves des jours précédents.

Les journées des 7, 8 et 9 s'écoulèrent dans un va-et-vient continuel de convois allant chercher des vivres à Chu ; tous les moyens de transport de la colonne y furent employés. Le 7 au matin, le bataillon de Mibielle quitta sa position d'arrière-garde pour se porter à six kilomètres au nord de Dong-Son. Mais, à sept heures, de nouveaux ordres vinrent lui donner une autre destination : les 1re et 4e compagnies furent désignées pour aller escorter un convoi à Giap-Thuong, à une journée de marche en arrière, la 2e pour aller occuper un des premiers fortins des lignes mêmes de Dong-Son ; de sorte que la 3e seule continua sa route pour le bivouac primitivement assigné. Elle y arriva à cinq heures du soir, et y fut successivement rejointe les jours suivants par les trois autres, à mesure qu'elles eurent accompli leurs différentes missions.

La marche en avant fut reprise le 10, sans amener ce jour-là la rencontre d'un seul Chinois. Le 11, la 2e brigade (général de Négrier), qui tenait la tête de la colonne, eut à enlever de vive force plusieurs positions, qu'elle aborda avec sa vigueur accoutumée. Le soir, la 1re, qui devait être en première ligne le lendemain, installait son bivouac à Pho-Van-Vy, à dix à douze kilomètres seulement de Lang-Son, dont on n'était plus séparé que par une ligne de hauteurs à la faveur de laquelle on pensait que l'ennemi tenterait un dernier effort.

Le 12 fut, en effet, une journée de grande lutte, et l'une des plus glorieuses de la campagne pour les Tirailleurs algériens. Ce fut cette fois au bataillon Comoy, du 1er régiment, que revint l'honneur d'attaquer le défilé qui devait nous ouvrir le passage. Ce bataillon supporta à lui seul presque toutes les pertes de la brigade[1], mais rien ne put résister à ses assauts répétés. Celui du commandant de Mibielle, sans être aussi sérieusement engagé, prit cependant encore une brillante part à ce combat. Dès neuf heures du matin, il reçut l'ordre de couronner les hauteurs dominant à l'ouest la route de Lang-Son. Les 3e et 4e compagnies furent poussées jusqu'aux dernières de ces hauteurs pour surveiller un col par lequel les Chinois menaçaient de déboucher sur notre flanc gauche ; les 1re et 2e restèrent en réserve. Vers midi, tout danger ayant définitivement disparu sur ce point, ces dernières redescendirent dans la vallée et gravirent les mamelons de droite, dans le but de protéger de ce côté l'extrémité de la ligne du bataillon du 1er Tirailleurs ; elles y restèrent jusqu'à trois heures sous une fusillade assez meurtrière ; puis, à l'exception d'une section de la 1re compagnie, qui fut laissée en flanc-garde, elles regagnèrent la route pour suivre le mouvement de la brigade qui, victorieuse, s'était élancée sur les traces de l'ennemi. Les 3e et 4e com-

[1] Il eut à peu près cent cinquante hommes hors de combat, sur environ deux cents que coûta cette journée.

pagnies avaient à leur tour évacué les hauteurs de gauche, et depuis un moment s'étaient également jointes à la colonne, dont maintenant elles formaient l'avant-garde. Cette poursuite dura jusqu'à sept heures du soir et ne s'arrêta qu'à trois kilomètres de Lang-Son. L'ennemi fuyait avec une telle précipitation, qu'il y avait beaucoup à compter sur l'évacuation immédiate de la place; mais l'arrivée de la nuit ne permit pas d'aller plus loin. Le bataillon du régiment bivouaqua en première ligne, pour être prêt à prendre la tête des troupes le lendemain. Dans ce dernier engagement il avait eu quinze hommes blessés, dont un officier : le sous-lieutenant Ameur-ben-Mohamed [1].

Le 13, le départ du bivouac eut lieu seulement à dix heures du matin. Une heure après, la compagnie Polère (3e) pénétrait la première dans la citadelle de Lang-Son, une bicoque carrée dominée de tous côtés et à courte distance par une ceinture de mamelons. Depuis la veille elle était évacuée par les Chinois, qui, dans leur panique, y avaient laissé une partie de leurs approvisionnements et de leur matériel. La 1re compagnie (capitaine Camper), sans s'arrêter, poussa sur le Song-Ki-Kung [2], le traversa à gué et se porta sur le marché de Ki-Lua, petit village situé à quinze cents mètres au nord, et protégé par des redoutes en terre où quelques retardataires de l'armée chinoise s'étaient réfugiés. Mais ceux-ci s'enfuirent sans essayer de se défendre, et les Tirailleurs occupèrent sans coup férir ces nombreux retranchements. A quatre heures, les 2e, 3e et 4e compagnies rallièrent la 1re, avec laquelle se trouvait le commandant de Mibielle, et le bataillon tout entier s'installa au cantonnement au nord du marché de Ki-Lua, sur la route de Chine, que ses avant-postes eurent particulièrement mission de surveiller.

Ainsi se termina cette expédition, dont rien ne saurait donner une idée quant aux fatigues qu'avaient eu à supporter nos soldats et aux difficultés de toute nature qu'ils avaient eu à surmonter. Debout avant le jour, le plus souvent après avoir passé la nuit en grand'garde, ces derniers avaient continuellement marché et combattu avec six jours de vivres et cent vingt cartouches sur le sac, et cela dans un pays montagneux, hérissé d'obstacles et n'offrant que quelques étroits sentiers que la nécessité d'avoir en permanence la formation préparatoire de combat n'avait même pas permis d'utiliser. Plus d'une fois, les troupes de première ligne avaient vu arriver le soir n'ayant encore, pour toute nourriture, pris que le café de la grand'halte, heureuses d'ailleurs quand, dans cette circonstance, il leur avait été possible d'allumer du feu pour en faire un autre au bivouac. Ces souffrances, les officiers les avaient partagées dans des conditions les leur rendant peut-être encore plus dures, du moins en ce qui concerne l'alimentation. Le soldat avait, en somme, toujours eu son sac; mais eux n'avaient pas toujours eu leurs bagages, et leur subsistance de la journée s'était alors bornée aux maigres provisions qu'ils avaient eu la précaution de prendre sur eux le matin.

Malgré ces privations, l'entrain était loin d'avoir disparu, et la plus noble émulation régnait dans les deux brigades. L'une, la 2e, se disposait à continuer

[1] Mort des suites de ses blessures le 15 février.
[2] Nom de la rivière qui passe à Lang-Son.

la poursuite des Chinois et à menacer la frontière du Kouang-Si ; l'autre était désignée pour se porter à marches forcées au secours de Tuyen-Quan, assiégé par l'armée du Yunnan. Mais avant de suivre le régiment de Tirailleurs algériens dans la lutte glorieuse qui devait enfin dégager l'héroïque garnison qui résistait à brèches ouvertes à un ennemi quarante fois supérieur, revenons de quelques mois en arrière, et voyons ce qui s'était passé sur les autres points du Tonkin, depuis quatre mois que tous les regards et tous les moyens d'action étaient concentrés vers le nord et vers cette place qui était l'origine de la guerre, et dont la prise semblait devoir la terminer : Lang-Son [1].

[1] Nous avons oublié, dans le cours de ce chapitre, de parler d'une citation à l'ordre du corps expéditionnaire, dont avait été l'objet le capitaine Mercier, adjudant-major au 3e bataillon, à la suite du combat de Chu (10 octobre 1884), pour avoir, avec deux compagnies (les 3e et 4e), contenu les efforts de l'ennemi, qui essayait de tourner la droite de notre ligne. La véritable raison de cet oubli est que le capitaine Mercier, chargé de la rédaction du journal de marche de son bataillon, avait complètement négligé de parler de lui en cette occasion.

Nous profitons de cette circonstance pour relever également trois autres citations qui eurent lieu dans le même bataillon après la marche sur Lang-Son. Ce furent :

1° Le capitaine Chirouze, pour s'être porté, dans la journée du 4 février (combat de Thaï-Hoa) au secours d'une compagnie de la légion étrangère sérieusement engagée, et avoir ensuite combattu toute une nuit contre des forces très nombreuses qui avaient dû, à plusieurs reprises, être repoussées à la baïonnette ;

2° Le capitaine Camper, à l'occasion de la même journée et pour les mêmes motifs que le capitaine Chirouze ;

3° L'adjudant Paulet, pour avoir brillamment enlevé sa section, et avoir été blessé en bousculant un parti ennemi très supérieur en nombre.

CHAPITRE XI

(1884) La situation sur le haut fleuve Rouge au moment de l'expédition de Lang-Son. — Tuyen-Quan est attaqué. — Combat de Duoc (19 novembre). — Retour des Chinois. — (1885) La 1re brigade marche au secours de Tuyen-Quan. — Combat de Hoa-Moc (2 et 3 mars). — Retraite de Lang-Son. — La 1re brigade est dirigée sur Chu. — Préliminaires de paix, cessation des hostilités. — Second traité de Tien-Tsin. — Opérations contre les pirates — Répartition des garnisons pour l'été de 1885. — Le général Brière de l'Isle est remplacé par le général de Courcy. — Le choléra. — Prise de Than-Mai. — Occupation de Phu-An-Binh. — Opérations autour de ce poste. — Détachements du 1er bataillon; leurs opérations. — (1886) Marche sur Than-Quan. — Rapatriement du 1er bataillon. — Le commandant de Mibielle se dirige sur la haute rivière Claire; il est arrêté par l'ordre du rapatriement de son bataillon. — Ordre du général Jamont à l'occasion du départ des Tirailleurs algériens. — Rentrée successive des deux bataillons du régiment en Algérie; ils envoient chacun un détachement à Paris à l'occasion de la revue du 14 juillet.

Ainsi que nous l'avons dit plus haut, en même temps que l'armée du Kouang-Si se disposait à envahir le Tonkin par le nord, Luu-Vinh-Phuoc, qui s'était retiré à Lao-Kaï, se préparait à redescendre la vallée du fleuve Rouge avec ce qui lui restait de ses bandes et les troupes régulières qui lui étaient envoyées du Yunnan [1]. Mais l'éloignement où, de ce côté, nos postes extrêmes se trouvaient de la frontière, les difficultés qu'opposait le pays à une armée qui n'en pouvait tirer sa subsistance, firent que les hostilités ne s'y ouvrirent qu'un mois environ après qu'elles eurent éclaté sur le Loch-Nan.

Nous avons vu que le danger grandissant qui menaçait le nord du Delta n'avait pas tardé à demander sur ce point la présence de la plus grande partie

[1] Ce fut en réalité le vice-roi du Yunnan qui eut le commandement supérieur de toutes les forces chinoises qui envahirent le Tonkin par l'ouest; mais la direction effective des opérations semble avoir appartenu plus particulièrement au chef des Pavillons-Noirs, dont la réputation avait rapidement grandi en Chine, et qui avait une connaissance parfaite du pays.

des forces dont pouvait disposer le général en chef. Il était résulté de cette exigence que les garnisons de l'ouest, particulièrement celles de Sontay et de Hong-Hoa, avaient été considérablement affaiblies, et qu'il avait fallu abandonner l'idée d'une marche sur Lao-Kaï, qui avait d'abord été annoncée pour le retour de la bonne saison. On avait même dû renoncer à constituer une colonne mobile qui, en secondant l'action de nos canonnières, eût probablement déconcerté les Chinois dans leurs premières opérations dans cette région. Libre de ses mouvements, l'ennemi pouvait donc se porter sur Hong-Hoa ou sur Tuyen-Quan : il choisit Tuyen-Quan. Cette place, qui n'était défendue que par trois compagnies (deux de la légion étrangère et une de Tirailleurs tonkinois) et une section d'artillerie, lui parut, en effet, plus facile à réduire, par la possibilité qu'on avait de l'isoler complètement en occupant le défilé de Duoc, par lequel serait obligée de passer toute colonne se portant au secours des assiégés.

Ce plan, très habilement conçu, reçut son commencement d'exécution vers la fin d'octobre. Un soir, après l'extinction des feux, Tuyen-Quan fut brusquement assailli de coups de fusil, sans qu'aucun indice eût pu faire prévoir cette nocturne agression. Au jour, l'ennemi avait disparu. Le lendemain ce fut la même chose, et à partir de ce moment les Chinois revinrent toutes les nuits faire le coup de feu; en même temps ils construisaient à Duoc des barrages pour arrêter nos canonnières, et des fortifications pour s'opposer au passage de troupes venant du Delta.

Dans les premiers jours de novembre, le péril s'affirma de plus en plus; deux canonnières, *la Trombe* et *le Revolver,* furent vivement attaquéees en descendant la rivière Claire, et eurent leurs équipages sérieusement éprouvés. Cet incident ne laissa pas d'inquiéter le général Brière de l'Isle, et une petite expédition fut résolue pour chasser les Chinois de Duoc, relever la garnison de Tuyen-Quan, qui était très éprouvée par les maladies, enfin approvisionner le poste en vivres et en munitions. Cette opération, qui fut confiée au colonel Duchesne, avec deux compagnies de la légion et deux d'infanterie de marine, donna lieu, le 19 novembre, à un violent combat à Duoc; mais les Chinois se virent rejetés sur la route de Tuyen-Quan à Phu-An-Binh, et le danger se trouva momentanément écarté. Le commandement de Tuyen-Quan [1] fut alors donné au chef de bataillon Dominé, et il fut décidé par l'état-major général qu'on ne s'occuperait plus de cette place jusqu'après l'expédition de Lang-Son.

Cependant, par suite de l'échouage de deux canonnières à Phu-Doan, au confluent de la rivière Claire et du Song-Chaï, il était résulté de cette courte expédition la nécessité de créer sur ce point un poste pour les protéger. C'était là, on peut le dire, une circonstance plus heureuse que néfaste; car sans elle on eût probablement négligé d'occuper cette position importante, commandant les deux routes de Tuyen-Quan et de Phu-An-Binh, et les Chinois n'eussent

[1] La garnison de la place restait la même comme force, mais les deux compagnies de légion étrangère qui s'y trouvaient précédemment étaient remplacées par deux compagnies fraîches du même corps.

pas manqué de s'y établir. Quoi qu'il en soit, ce fut la 4e compagnie (capitaine Massip) du 1er bataillon du régiment qui fut désignée pour constituer cette nouvelle garnison. Cette compagnie avait quitté Hanoï, où se trouvait encore le bataillon, le 31 octobre, pour se rendre à Sontay, où elle resta pendant un mois; elle en partit le 3 décembre avec une compagnie d'infanterie de marine et un convoi de vivres à destination de Tuyen-Quan, arriva à Phu-Doan le 7, se remit en route le 16 pour accompagner ce convoi jusqu'à Duoc, et rentra le 20 à Phu-Doan, où pendant deux mois elle allait travailler à se fortifier avec une activité décuplée par la menace permanente d'une attaque de vive force par quinze à vingt mille Chinois. A la fin de janvier 1885, elle devait y être renforcée par un peloton de la légion étrangère, sous les ordres du lieutenant Lamole.

Tuyen-Quan ne resta pas longtemps sans être de nouveau inquiété par les Chinois; dès la fin de décembre ceux-ci reparurent, et vers le milieu de janvier on les vit ouvrir des parallèles, construire des places d'armes et entreprendre des travaux d'approche pour un siège aussi judicieusement étudié qu'il allait être vigoureusemant poursuivi. Bientôt l'explosion d'une mine, qui fit une brèche de dix à douze mètres aux remparts de la place, démontra tout ce qu'on avait à craindre d'un pareil ennemi. La situation s'aggravait : déjà les courriers ne pouvaient plus passer à Duoc; on savait que Luu-Vinh-Phuoc y faisait élever des retranchements formidables; des avis parvenus au service des renseignements signalaient des forces considérables en marche de Lao-Kaï sur Than-Quan et Phu-An-Binh; l'expédition de Lang-Son n'avait pas encore commencé; il était difficile de prévoir sa durée, encore plus son résultat; la délivrance n'était possible qu'après cette opération; bref, tout semblait s'unir pour ne laisser à la malheureuse garnison assiégée que la ressource de se faire tuer bravement après s'être défendue jusqu'à la dernière extrémité. Mais le sang-froid du commandant Dominé devait tellement reculer les limites de cette résistance, qu'un mois et demi après Tuyen-Quan allait encore être debout, malgré de nouvelles mines, malgré de nombreux assauts.

Lang-Son fut enfin occupé le 13 février. Dès le 16, la 1re brigade (colonel Giovanninelli), dans laquelle se trouvait le 3e bataillon du régiment (commandant de Mibielle), se mettait en route pour revenir dans le Delta et se porter à marches forcées sur la haute rivière Claire. Le 17, elle était à Phu-Thuong-Khan; le 18, à Bac-Lé; le 19, à Lang-Ma; le 20, à Phu-Lang-Thuong; le 21, à Phu-Tu-Son, et, le 22, à Hanoï. Depuis deux jours, une colonne composée de toutes les troupes disponibles de la garnison de cette ville, dont la 3e compagnie (capitaine Carles) du 1er bataillon du régiment, avec le commandant Béranger, était déjà partie pour Phu-Doan, sous les ordres du colonel de Maussion, de l'infanterie de marine, afin de préparer au besoin les opérations et rassurer la garnison de Tuyen-Quan, en lui faisant parvenir la nouvelle de l'arrivée de secours. Cette colonne, après s'être grossie à Sontay d'une compagnie de la légion étrangère et d'une de Tirailleurs tonkinois, à Bac-Hat d'une autre de Tirailleurs algériens et d'encore un peloton de Tonkinois, atteignit Phu-Doan le 23. Là, sur les renseignements recueillis, son chef jugea prudent de ne rien entreprendre, et de se contenter d'observer le pays en

attendant la brigade. Celle-ci, avec laquelle marchait le général en chef, arriva le 27. Le chiffre des troupes réunies à Phu-Doan s'éleva alors à environ trois mille six cents combattants, en y comprenant quatre cents Tirailleurs tonkinois.

Le soir, le colonel Giovanninelli fit tirer des salves de coups de canon et des fusées tricolores dans le but de prévenir Tuyen-Quan. C'était malheureusement avertir aussi les Chinois retranchés à Duoc, et jamais assaillant n'a été plus sûrement, plus froidement attendu que la colonne allait l'être dans cette circonstance par ceux qu'elle se proposait de surprendre et de culbuter.

Les lettres du commandant Dominé d'un côté, les rapports des indigènes de l'autre, avaient depuis longtemps signalé l'importance des fortifications de Duoc. Admirablement favorisé par la position, l'ennemi avait d'abord barré la route par de nombreux ouvrages, puis il en avait construit d'autres pour empêcher ceux-ci d'être tournés, et le tout, s'appuyant à la rivière, constituait maintenant une ligne redoutable qui ne pouvait être abordée que de front. Il ne se présentait que deux moyens pour l'éviter. Le premier, qui consistait à remonter les rives du Song-Chaï jusqu'à Phu-An-Binh, et à prendre ensuite la route qui conduisait de ce point à Tuyen-Quan, eût peut-être été pratique dans un autre moment; mais le temps qu'il demandait ne permettait pas de s'y arrêter. Quant à l'autre, il ne lui manqua, pour être adopté, que d'être suffisamment étudié. C'était de suivre une route intermédiaire que des reconnaissances effectuées par la garnison de Phu-Doan venaient de découvrir. Cette route, qui partait de Phu-Doan pour aller déboucher dans la plaine de Tuyen-Quan, rencontrait bien la droite des lignes de Duoc, mais sur ce point il ne s'élevait encore que quelques forts inachevés, et le terrain permettait, ce qui était impossible du côté de la rivière, de manœuvrer. Le colonel Giovanninelli craignit de se priver du concours de la flottille, d'être difficilement suivi par son convoi et son artillerie, et il préféra s'engager sur la route déjà plusieurs fois parcourue, se fiant à l'incomparable valeur de ses troupes pour triompher des obstacles que l'ennemi avait accumulés. Cette détermination allait amener le combat le plus sanglant de toute la campagne.

La brigade quitta Phu-Doan le 28 février à midi. Il ne resta dans ce poste qu'une compagnie du 1er Tirailleurs. Celle du 3e qui l'occupait précédemment était rentrée dans la colonne, de sorte que le régiment était représenté dans cette dernière par un bataillon et demi. Les canonnières, au nombre de cinq, tentèrent de leur côté de remonter la rivière; mais dès leur départ l'une d'elles s'étant échouée et ayant obstrué la passe, elles ne devaient arriver que lorsque tout serait terminé.

Vingt kilomètres séparent Phu-Doan de Duoc; mais la route, coupée par de nombreux arroyos sur lesquels il n'existait aucun pont, était alors des plus difficiles, et près de trois jours allaient être nécessaires pour parcourir cette distance, qu'on croyait pouvoir franchir en un seul. Dès le second jour on commença à trouver des abatis, des petits piquets que les Chinois avaient hâtivement disposés dans les mauvais passages afin de nous retarder. Ces travaux remontaient à quarante-huit heures au plus.

Le 2 mars, la colonne quitta son bivouac, situé à environ cinq kilomètres

de Duoc[1], à neuf heures du matin. Un peloton de Tirailleurs tonkinois formait la pointe d'avant-garde; venait ensuite le bataillon de Mibielle, avec la 4e compagnie (capitaine Valet) en avant et les trois autres réunies. On s'avança lentement, les abatis et les petits piquets arrêtant les Tonkinois à chaque pas. Enfin, vers onze heures, les principaux forts chinois furent en vue. On s'arrêta à une faible distance, sans qu'un coup de fusil eût encore été échangé. Il s'agissait maintenant d'effectuer autant qu'on le pouvait la reconnaissance de la position.

Celle-ci se présentait au premier abord comme toutes celles qu'on avait rencontrées jusque-là, c'est-à-dire comme une succession de mamelons couronnés de forts; mais ces forts, qui s'étendaient sur une triple ligne et se prolongeaient sur la gauche aussi loin que l'œil pouvait parvenir, étaient reliés par des tranchées formant chemin couvert et se prêtaient pour la plupart un mutuel appui; construits sur des hauteurs boisées, ils étaient sur toutes leurs faces précédés d'un enchevêtrement de défenses accessoires ayant dix à quinze mètres de profondeur; plusieurs possédaient en outre une double enceinte de palissades; tous étaient casematés avec de gros madriers et des rondins recouverts de terre; les plus importants, faits pour abriter environ cent cinquante défenseurs, comportaient un réduit également casematé; enfin, pour ajouter encore à ces innombrables difficultés, les uns et les autres étaient presque invisibles de la vallée, si bien que dès ses premiers pas la colonne allait donner tête baissée dans l'inconnu. Tous ces retranchements étaient surmontés d'une profusion de drapeaux, dont la couleur indiquait la présence dans les rangs ennemis des sauvages soldats de Luu-Vinh-Phuoc.

A deux cents mètres des premières tranchées, les Tirailleurs tonkinois de la pointe se déployèrent dans les hautes herbes, ayant en réserve la 4e compagnie du bataillon de Mibielle; en même temps, la 1re (capitaine Camper) du même bataillon se portait en flanc-garde à deux cents mètres sur la gauche. C'est à l'abri de ce mince rideau que le colonel Giovanninelli étudia lui-même l'ensemble des ouvrages ennemis et les moyens de les attaquer. Deux plans se présentaient : concentrer tous les efforts de la colonne sur un grand fort situé à environ mille cinq cents mètres de la rivière et constituant, par sa situation dominante, la véritable clef de la position; marcher droit devant soi en ne s'occupant que des retranchements qui défendaient spécialement la route de Tuyen-Quan. C'est à ce dernier parti qu'on s'arrêta. C'était, pour nous servir d'une expression employée sur le moment, *prendre le taureau par les cornes.*

Jusque-là un silence absolu n'avait cessé de régner dans les positions chinoises de la vallée; on aurait pu les croire abandonnées : des groupes assez nombreux s'en étaient approchés à moins de cent cinquante mètres, et pas un coup de fusil n'en était parti.

Il était un peu plus de midi; les Tirailleurs tonkinois reçurent l'ordre de

[1] Le combat des 2 et 3 mars 1885, bien qu'ayant eu pour théâtre à peu près le même terrain que celui du 19 novembre 1884, a pris le nom de Hoa-Moc pour des raisons qui ne peuvent être exposées ici.

s'avancer jusqu'à ce qu'ils eussent constaté la présence de l'ennemi. Pendant ce temps, la 2e compagnie (capitaine Chirouze) du bataillon de Mibielle devait essayer de se frayer un chemin à travers les roseaux qui bordaient la rivière pour voir si le terrain était accessible de ce côté. Tout à coup, au moment où les Tonkinois vont arriver sur les premiers ouvrages qui barrent la route, la fusillade éclate de toutes parts. Sans s'en douter, cette petite troupe s'est engagée dans une impasse redoutable où viennent converger les feux de quatre ou cinq forts ou tranchées; aussi a-t-elle immédiatement la moitié de son effectif hors de combat; le reste fuit affolé devant les Pavillons-Noirs, qui, voyant qu'ils n'ont affaire qu'à des Annamites, sont sortis de leurs retranchements avec d'énormes coupe-cous [1] pour décapiter à l'instant les morts et les blessés. L'intervention de la compagnie Valet, du régiment, vient heureusement faire cesser cette horrible boucherie; mais il faut relever les malheureux qui vivent encore, et pour les dégager cette compagnie se porte résolument en avant, appuyée sur sa droite par la 2e, qui, dès qu'elle a entendu la fusillade, a abandonné sa reconnaissance pour se porter au secours des troupes engagées. Un premier retranchement, à la droite de la route, est abordé à la baïonnette : nos deux compagnies s'y installent sous un feu des plus meurtriers, et, malgré les efforts de l'ennemi, elles vont s'y maintenir pendant toute la journée.

Aussitôt qu'il avait vu les Tonkinois secourus par les Tirailleurs algériens, et ceux-ci prendre pied sur la position même de l'ennemi, le colonel Giovanninelli avait prescrit à la 3e compagnie (capitaine Polère) du bataillon de Mibielle de reprendre la reconnaissance commencée par la 2e. Cette compagnie pénétra à son tour dans les jungles, en s'ouvrant un chemin avec ses outils. Au bout d'un moment elle disparut dans le fourré, et l'on n'en eut plus de nouvelles. C'est que, ne pouvant rien voir, elle avait à percer toute l'épaisseur du massif pour arriver à accomplir sa mission. Pendant ce temps, le lieutenant-colonel Letellier faisait porter en arrière du bataillon de Mibielle le bataillon Comoy, du 1er Tirailleurs, et prenait la direction de tout ce côté de la ligne de combat. A gauche, s'avançait l'infanterie de marine, qui attendait, pour s'engager à son tour, que l'artillerie lui eût suffisamment préparé l'attaque des premiers forts de la vallée. Mais c'était en vain que nos pièces tiraient sur ces ouvrages casematés; complètement à l'abri de leurs coups, l'ennemi continuait de riposter par la fusillade, et se massait tranquillement sur le point où il sentait qu'allait se porter notre principal effort.

Cette situation devait rester sensiblement la même jusqu'à quatre heures du soir. Vers deux heures et demie, l'air fut tout à coup ébranlé par un bruit sourd, et une énorme colonne de fumée s'éleva au-dessus de la ligne de combat : c'était le retranchement dans lequel s'étaient établies les 2e et 4e compagnies du bataillon de Mibielle qui sautait. A la violence de l'explosion, on crut un moment que tous les nôtres étaient ensevelis; mais les Chinois avaient heureusement très mal disposé leur mine, et seule une section de

[1] Espèce de sabre à deux mains à lame très large, dont on se sert pour les exécutions capitales en Chine et en Annam.

la 2e compagnie en avait sérieusement souffert. Parmi les blessés se trouvait le capitaine Chirouze, qui avait été projeté sur des abatis; plusieurs hommes étaient atrocement brûlés.

Cependant la 3e compagnie, qui avait été rejointe par le commandant de Mibielle, était enfin parvenue à l'extrémité du couvert sous lequel elle s'était engagée. Elle se trouvait maintenant à quatre-vingts mètres de nombreux ouvrages touchant à la rivière et formant une tenaille à angle très ouvert. Il lui était impossible d'aller plus loin. Un instant après arrivèrent le lieutenant-colonel Letellier et le commandant Comoy avec une autre compagnie du 1er Tirailleurs; mais cet appoint ne permettant pas encore de risquer une attaque, il fut décidé qu'on attendrait, pour tenter celle-ci, que sur la gauche la situation se fût nettement dessinée. Depuis un moment, les trois autres compagnies du 1er Tirailleurs s'étaient mêlées aux 1re, 2e et 4e du 3e, et les unes et les autres se maintenaient de leur côté sur les positions où ces dernières s'étaient dès le début respectivement établies.

A quatre heures et demie, le bataillon Mayas, de l'infanterie de marine, reçut l'ordre de donner l'assaut aux ouvrages se trouvant immédiatement sur la route de Tuyen-Quan. Le bataillon Lambinet, du même corps, devait appuyer cette attaque et la favoriser en essayant d'inquiéter la droite ennemie. La charge sonne; les compagnies, que les difficultés du terrain forcent de s'avancer les unes après les autres, s'élancent avec une remarquable vigueur; les premières tranchées sont enlevées; mais dès qu'il s'agit d'aller plus loin, la violence de la fusillade vient arrêter court les assaillants. Cette furieuse tentative est renouvelée à six heures du soir; dans un héroïque effort, l'infanterie de marine parvient à gagner encore un peu de terrain; mais certains forts, quoique débordés, se défendent toujours; nos pertes augmentent avec une effrayante rapidité; la nuit arrive; il faut renoncer à percer l'étroit cul-de-sac dans lequel une trop présomptueuse confiance nous a attirés.

Près de la rivière avait eu lieu un autre assaut, aussi infructueux. Vers cinq heures, entendant les clairons de l'infanterie de marine près d'arriver à sa hauteur, le commandant de Mibielle avait jugé le moment favorable pour tenter une diversion. Sur son ordre, deux sections de la 3e compagnie (capitaine Polère), vigoureusement enlevées par le lieutenant Mohamed-ben-M'Ahmed et le sous-lieutenant Pieri, avaient brusquement débouché du fourré pour s'élancer sur la tenaille; mais elles n'avaient pas pu faire vingt pas : gênées par les hautes herbes, assaillies par le feu écrasant de la défense, en un instant elles avaient eu vingt-quatre hommes hors de combat et s'étaient vues obligées de rentrer précipitamment sous le couvert. Toute la compagnie s'était alors mise hâtivement à construire quelques épaulements pour résister à un retour offensif que semblait faire craindre cet insuccès. A six heures, elle fut relevée par celle du 1er Tirailleurs qui lui avait servi de soutien, et vint s'établir en réserve à cent cinquante mètres en arrière. C'est sur ce point qu'elle allait passer la nuit.

A l'extrême réserve s'était également déroulé un incident qui avait failli prendre des proportions inattendues. Sur ce point, les quelques troupes non

engagées s'étaient déployées en arrière et sur le flanc gauche, de façon à protéger l'ambulance qui avait été installée près de la rivière. Les deux compagnies (3e et 4e) du 1er bataillon du régiment avaient été plus spécialement chargées de couvrir les derrières de la brigade, qui combattait ayant à dos un arroyo au lit très profond et aux berges bordées de hautes haies de bambous. Soudain, au moment le plus furieux de l'assaut de l'infanterie de marine, des coups de feu assez nourris avaient éclaté de l'autre côté de l'arroyo. Quelques balles étaient venues frapper près de l'ambulance et y avaient causé un émoi facile à deviner. La 4e compagnie (capitaine Massip) s'étant alors portée vers l'arroyo et ayant exécuté quelques feux de salve dans la direction des tireurs chinois, ceux-ci avaient pris la fuite, mais non sans avoir fait naître de sérieuses inquiétudes pour la nuit au sujet de nos blessés. Pour parer à ce danger dans la mesure du possible, la compagnie Massip fut disposée en une ligne continue formant, pour ainsi dire, la quatrième face d'un vaste carré dont le côté correspondant était déterminé par la ligne de combat, et les deux autres par la rivière et les compagnies établies en flanc-garde parallèlement à celle-ci.

A sept heures du soir, la situation était telle, qu'il fallait la considérer comme fortement compromise si l'ennemi continuait de se défendre avec la même opiniâtreté le lendemain. La colonne comptait environ quatre cents tués ou blessés, et n'était maîtresse que de quelques ouvrages avancés ne lui assurant aucun avantage pour la reprise du combat. Il ressortait même avec une cruelle évidence que, si l'on persistait à vouloir forcer la ligne chinoise sur le point où on l'avait attaquée, on ne ferait pas un pas de plus.

La nuit seule vint faire cesser la lutte entre notre première ligne et les défenseurs des forts chinois de la vallée. A ce moment l'aspect qu'offrait le théâtre du carnage était navrant et sublime tout à la fois : partout des blessés qui n'avaient encore pu être enlevés, des morts gisant au milieu de petits piquets et de palissades arrachées, çà et là des corps sans tête, horribles, difformes, effrayants, des débris de toute sorte projetés par la mine, des vêtements brûlés, des armes brisées, des décombres sanglants; plus loin, les survivants, la baïonnette au canon, entassés dans d'étroites tranchées, et s'apprêtant, calmes, terribles, silencieux, à repousser sans tirer les assaillants qui s'avanceraient à la faveur de l'obscurité; enfin, dans la brume du soir, qu'épaississait encore la fumée des derniers coups de feu, les forts ennemis se dressant comme une espèce d'amphithéâtre dont nous occupions le premier gradin.

Vers deux heures du matin, les Chinois ouvrirent soudain le feu, sans qu'on en sût trop la cause; mais dans nos lignes personne ne répondit. On attendait, l'arme basse, dans un frémissement mêlé d'impatience, que l'ennemi sortît de ses retranchements pour se ruer sur nos positions. Cependant le silence se fit bientôt et ne fut plus troublé que par une rumeur confuse et un va-et-vient continuel dans les forts les plus rapprochés. Derrière les mamelons de gauche apparaissait une vive lueur : c'était un village qui brûlait.

Le 3 mars, le jour se leva froid et brumeux; un épais brouillard, qui de-

vait mettre assez longtemps à se dissiper, couvrait la partie inférieure de la ligne ennemie. Très perplexe, l'état-major s'était décidé à abandonner l'attaque de droite pour tenter celle du grand fort. Si cette dernière échouait, on se retirerait sur quelque bonne position défensive en attendant l'arrivée de renforts qu'une dépêche pressante demandait au commandant supérieur du Delta. D'après ce nouveau plan, on ne devait laisser sur la droite que les forces absolument indispensables pour contenir l'ennemi; les autres devaient se reformer en arrière en attendant le moment de se précipiter à un dernier assaut. Si l'on en excepte les Tirailleurs tonkinois, sur lesquels il ne fallait pas compter, il ne restait plus, comme troupes fraîches, qu'une compagnie de la légion étrangère et les deux compagnies du bataillon Béranger. Pendant la nuit, la compagnie de la légion s'était déjà portée en première ligne; la 3e (capitaine Carles) du bataillon Béranger était venue se placer en réserve de l'artillerie. C'est là qu'elle fut rejointe, à six heures du matin, par la 4e, que nous avons vue protégeant l'ambulance et les derrières de la colonne.

Dès qu'on avait pu y voir, la fusillade avait repris, mais avec moins d'intensité que la veille, et seulement, du côté de l'ennemi, sur la deuxième ligne des forts. La première ligne paraissait abandonnée. Vers sept heures, la compagnie du 1er Tirailleurs qui avait relevé la 3e du bataillon de Mibielle, appuyée par cette dernière, pénétra en effet, sans trop de difficultés, dans les ouvrages contre lesquels avait échoué l'infanterie de marine. Ce succès nous rendait maîtres de tous les retranchements situés entre la rivière et la route; mais celle-ci était encore défendue, sur la gauche, par d'autres forts la dominant de très près.

Jusqu'à huit heures et demie, l'action resta, pour ainsi dire, en suspens. L'artillerie (trois batteries de montagne) s'était rapprochée, avait rouvert son feu, et plusieurs de ses pièces tiraient maintenant sur les approches du grand fort. En attendant les résultats de cette canonnade, le colonel de Maussion était parti avec le sous-lieutenant Darier-Châtelain et dix Tirailleurs algériens de la compagnie Massip pour effectuer une reconnaissance des abords de la position sur laquelle on se proposait de tenter un effort décisif. Bientôt il se rendit compte qu'une partie des ouvrages situés sur la gauche de la vallée étaient abandonnés. Prenant alors une compagnie d'infanterie de marine qui avait été placée en flanc-garde, il fait sonner la charge et entre sans coup férir dans un premier fort; il y laisse une section et, sans perdre de temps, marche sur un deuxième ouvrage, dans lequel il pénètre encore au prix de quelques blessés seulement. Il a fait demander une compagnie de renfort; le commandant Béranger s'y porte avec la 3e de son bataillon, et un troisième retranchement est occupé.

Doit-on l'attribuer au hasard? Faut-il en voir la cause dans une noble émulation, si naturelle parmi des troupes dont la bravoure s'était aussi hautement affirmée? Serait-il à supposer que la sonnerie du colonel de Maussion eût été prise pour un signal partant du quartier général? Quoi qu'il en soit, au même instant où la charge avait retenti sur la gauche, elle s'était fait entendre sur la droite, sonnée en même temps par une compagnie du 1er Tirailleurs et celle de la légion. Ces deux troupes, remarquablement en-

levées par leurs officiers, s'étaient jetées avec fureur sur un des forts barrant encore la route, et, après l'avoir en partie cerné, tentaient en vain d'y pénétrer. Réfugiés sous leurs casemates et dans le réduit, les Chinois se défendaient avec l'énergie du désespoir.

Il faut en finir; prévenu, le colonel Giovanninelli arrive avec la 4e compagnie du bataillon Béranger; un peloton de cette dernière est disposé sur le flanc du mamelon pour répondre aux feux d'un autre ouvrage situé à deux cents mètres plus loin; l'autre se blottit contre le talus du fort investi, à quelques mètres seulement des créneaux. L'attaque a été suspendue; le colonel fait apporter de la dynamite; une brèche est faite à la palissade qui surmonte le parapet; mais cela ne suffit pas : les Chinois résistent toujours. Ces derniers ont maintenant entonné une espèce de chant religieux et s'excitent en s'accompagnant sur des gongs. Dans nos rangs, pas un cri, pas une impatience, pas une hésitation. Le colonel Giovanninelli, le lieutenant-colonel Letellier sont là à quelques pas, donnant eux-mêmes l'exemple du plus admirable sang-froid. On n'attend que ce seul mot : En avant! Mais le colonel Giovanninelli, voyant que les Chinois sont décidés à vendre chèrement leur vie, ne veut pas exposer inutilement celle de tant de braves soldats; il fait amener une pièce de canon, on la hisse à grand'peine à quelques mètres de la brèche, elle est chargée à mitraille, et, par cinq à six fois, ses coups vont porter l'épouvante et la mort au sein des défenseurs du fort, dont les feux et les chants cessent enfin tout à fait. Il est neuf heures et demie; le retranchement est escaladé par la compagnie du 1er Tirailleurs et le 2e peloton de la compagnie Massip, et c'est ainsi que prend fin cet épisode des plus émouvants.

Il ne restait plus, pour achever de dégager la route de Tuyen-Quan, qu'à s'emparer d'un dernier fortin, celui-là même sur lequel une partie de la compagnie Massip avait dirigé son tir. Chargée de l'enlever, cette dernière s'élance; mais l'ennemi ne l'attend pas; il fuit sur tous les points, et le combat, si compromis la veille au soir, se dénoue subitement par une victoire qui nous rend maîtres de cette immense ligne de retranchements.

Dans la hâte où il était d'arriver à Tuyen-Quan, le colonel Giovanninelli ne s'attarda même pas à faire occuper les forts de gauche; il laissa cette mission au commandant Frauger, de la légion étrangère, qui restait avec quelques compagnies pour garder l'ambulance, et partit immédiatement avec les autres troupes. On arriva à Tuyen-Quan à trois heures et demie de l'après-midi. La place était libre; les douze à quinze mille Chinois qui l'assiégeaient avaient commencé leur retraite la veille, et le matin il ne restait plus que quelques retardataires demeurés dans les tranchées. Une sortie de la garnison les avait facilement dispersés.

Les journées des 2 et 3 mars, qui devaient être inscrites sous la dénomination de combat de Hoa-Moc, nom d'un village situé à quelques kilomètres en arrière du terrain sur lequel on s'était battu, avaient été les plus sanglantes de l'expédition; elles coûtaient à la colonne à peu près le septième de son effectif, soit soixante-seize tués, dont six officiers, et quatre cent huit

blessés, dont vingt et un officiers [1]. Le 3e bataillon du 3e Tirailleurs avait eu pour sa part quinze tués, dont un officier, et quatre-vingt-un blessés, dont sept officiers; les deux compagnies du 1er bataillon comptaient six blessés, ce qui portait les pertes du régiment à cent deux hommes hors de combat. L'officier tué était le lieutenant Embarck-ou-Alia. Étaient blessés : MM. Chirouze et Valet, capitaines; Guignabaudet et Mohamed-ben-M'Ahmed, lieutenants; Peyre, Pieri et Mohamed-ben-Embarck, sous-lieutenants. M. Peyre, très grièvement atteint, devait succomber quelques jours après.

La gloire de ce succès, si chèrement acheté, était à partager entre l'infanterie de marine et les Tirailleurs algériens : *Marsouins* [2] et *Turcos* avaient été admirables, les uns et les autres s'étaient surpassés. En faisant suivre ces lignes de l'ordre de l'armée qui vint proclamer ce mémorable fait d'armes, nous achèverons de donner une idée de ce qu'il y eut là de bravoure dépensée, d'obstacles surmontés et de difficultés vaincues.

« Officiers, sous-officiers et soldats de la 1re brigade,

« Vous venez d'ajouter une glorieuse page à l'histoire du corps expéditionnaire. Après vos victoires de la route de Chu à Lang-Son, sans vous accorder un repos déjà si bien mérité, j'ai dû vous demander de nouveaux efforts, vous conduire à de nouveaux dangers. L'entrain que vous avez montré dans vos belles marches de Lang-Son à Hanoï et sur les bords de la rivière Claire a prouvé que vous sentiez l'importance de vos nouvelles opérations.

« Le 2 mars, vous avez rencontré l'armée chinoise descendue du Yunnan, retranchée dans une série d'ouvrages formidables, sur un terrain d'une difficulté inouïe. L'ennemi, renforcé de tous les bandits de Luu-Vinh-Phuoc, avait annoncé bien haut qu'il vous barrerait la route de Tuyen-Quan, assiégé avec rage par lui.

« Sans tenir compte du nombre de vos adversaires, vous avez enlevé de vive force les ouvrages de Hoa-Moc après une lutte de près de vingt-quatre heures. Le résultat a répondu à vos efforts, et, le 3 mars, vous serriez la main des braves de l'héroïque garnison que vous veniez d'égaler...

« Honneur à vous tous, officiers, sous-officiers et soldats de la 1re brigade! Je suis fier de le proclamer bien haut, vous avez montré une fois de plus qu'avec des hommes tels que vous le drapeau de la France flottera partout où le gouvernement de la République vous demandera de le porter.

« Au quartier général, à Tuyen-Quan, le 5 mars 1885.

« Le général commandant le corps expéditionnaire,

« *Signé* : BRIÈRE DE L'ISLE. »

A la suite du combat de Hoa-Moc, le colonel Giovanninelli fut nommé général de brigade.

Le 4 mars, les deux compagnies du bataillon Béranger se mirent en route

[1] Ces chiffres, puisés dans l'ouvrage de MM. Bouinais et Paulus, *la France en Indo-Chine*, doivent être une rectification de ceux qui furent donnés par la dépêche officielle, laquelle n'accusait que quatre cent soixante-trois hommes hors de combat. Nous les reproduisons sous toutes réserves.

[2] Surnom donné aux militaires de l'infanterie de marine.

pour revenir à Phu-Doan, où elles arrivèrent le lendemain. Le 24 février, la 1re compagnie (capitaine Rathelot) du même bataillon avait à son tour quitté Hanoï pour aller tenir garnison à Hong-Hoa.

Le bataillon de Mibielle demeura tout entier à Tuyen-Quan, sous les ordres immédiats du général Giovanninelli. Sur ce point, les opérations ne furent pas poursuivies : les Chinois s'étaient retirés dans de nouvelles positions fortifiées, à une faible distance au nord-est de la place, et les y attaquer eût été risquer un autre combat de Hoa-Moc qui n'aurait eu pour résultat que de les repousser à quelques kilomètres plus loin.

Pendant ce temps, de nouveaux renforts étaient arrivés au corps expéditionnaire; à la fin de février, il était débarqué à Haï-Phong deux bataillons de zouaves, des 1er et 2e régiments, deux escadrons des 2e et 3e spahis, enfin un certain nombre d'hommes et d'officiers envoyés par les corps ayant déjà des fractions au Tonkin pour combler les vides faits par le feu et les maladies. C'est ainsi que, vers le milieu de mars, les deux bataillons du 3e Tirailleurs furent rejoints, le 1er par deux cent trente-deux hommes avec le lieutenant d'Ornant et le sous-lieutenant Salah-ben-Ali-Kodja, le 3e par cent quatre-vingt-six hommes et le lieutenant Dubernet[1]. Trois autres officiers, détachés de régiments de France pour remplir les vacances qui existaient déjà ou celles qui se produiraient ultérieurement, accompagnaient ces deux détachements; ces officiers étaient : MM. Bazinet, lieutenant; Saltzman et Allemand, sous-lieutenants. Avec ces renforts était également arrivé le colonel Mourlan, du 1er Tirailleurs, qui prit, à la date du 20 mars, le commandement du régiment de marche de Tirailleurs algériens.

La situation, fort indécise aux abords de Tuyen-Quan, n'était brillante nulle part : Hong-Hoa était menacé par des forces considérables qui descendaient le fleuve Rouge, et Phu-Doan par d'autres qui s'avançaient par la vallée du Song-Chaï. Entre ces deux postes, dans la presqu'île formée par le fleuve Rouge et la rivière Claire, le pays était ravagé par des bandes de pirates qui venaient de se rendre redoutables en résistant, à Thanh-Maï, au bataillon du 1er zouaves, qui était sorti de Hong-Hoa pour les disperser.

Mais quelque grandes que fussent les préoccupations résultant de ces complications, elles allaient soudain faire place à d'autres bien plus graves qui devaient surgir d'un événement aussi désastreux qu'inattendu : l'abandon précipité de Lang-Son. De ce côté, les opérations étaient suspendues depuis la fin de février, lorsque, le 23 mars, la 2e brigade se porta à l'attaque de la position de Bang-Bo, au delà de la frontière, sur la route conduisant à la grande ville chinoise de Lang-Tchéou. Cette journée fut encore marquée par un succès; mais le lendemain nos troupes se heurtèrent à des retranchements si formidables et à des masses si considérables d'ennemis, qu'il leur fallut se replier sur Lang-Son et Ki-Lua, en évacuant le poste de Dong-Dang.

Les journées des 25, 26 et 27 se passèrent en préparatifs de défense. Le 28, les Chinois débouchèrent dans la plaine, et s'avancèrent pour donner

[1] Ces deux détachements s'étaient embarqués à Philippeville, sur le *Béarn*, le 22 janvier 1885.

l'assaut à Ki-Lua, dont les ouvrages avaient été modifiés et reliés par une tranchée continue. On les laissa s'approcher jusqu'à deux cents mètres, puis toute notre ligne ouvrit un feu meurtrier qui les rejeta dans la vallée. D'autres attaques eurent le même sort. Enfin un mouvement tournant, dirigé contre leur gauche, avait déjà déterminé leur retraite, quand le général de Négrier fut grièvement blessé [1] et obligé de remettre le commandement de la brigade au lieutenant-colonel Herbinger. Ce dernier ne crut pas pouvoir tenir dans Lang-Son, et prit sur-le-champ ses dispositions pour une retraite sur deux colonnes par les routes de Kep et de Chu. Le mouvement commença dans la nuit et se poursuivit le lendemain sans être le moins du monde inquiété. C'est ainsi qu'en moins de quarante-huit heures toute cette région, qui avait demandé tant d'efforts pour la conquérir, se trouva complètement évacuée.

Aux premières nouvelles du danger que courait Lang-Son, le général en chef avait prescrit à la 1re brigade de se diriger sur Hanoï à marches forcées, après avoir laissé des garnisons suffisantes à Tuyen-Quan, à Hoa-Moc et à Phu-Doan. Le départ de Tuyen-Quan eut lieu le 28 mars. Le bataillon de Mibielle tout entier et les deux compagnies du bataillon Béranger détachées à Phu-Doan faisaient partie de la colonne. Celle-ci arriva à Chu le 4 avril. Là se trouvait déjà la 1re compagnie (capitaine Rathelot) du bataillon Béranger, qui avait quitté Hong-Hoa le 24 mars. Le 5 avril, toute la brigade était campée à Binh-Noï, sur la route du col de Deo-Quan. Sur aucun point l'ennemi n'avait encore paru.

Le 6, les trois compagnies du 1er bataillon du régiment reçurent l'ordre de revenir sur Bac-Ninh. Le 9, elles s'installaient près de cette ville, à Ti-Cau, sur la rive droite du Song-Cau. Le bataillon de Mibielle, qui, après avoir pris part à une reconnaissance dirigée sur le col de Deo-Quan, s'était embarqué le 7 à Lam, y était arrivé depuis la veille. La 2e compagnie (capitaine de la Geneste) du 1er bataillon occupait la citadelle de Bac-Ninh.

Ce brusque mouvement en arrière et la cessation des opérations en cours d'exécution avaient pour cause l'annonce d'un armistice conclu le 14 avril à Paris, entre M. Billot, directeur des affaires politiques au ministère des affaires étrangères, et M. Campbell, représentant le gouvernement chinois. Ainsi, malgré la retraite de Lang-Son, nos ennemis demandaient eux-mêmes la paix. Ce résultat était dû aux nouvelles victoires de l'amiral Courbet. Le 29 mars, le vaillant marin s'était emparé des îles Pescadores, et il se disposait maintenant à affamer le nord de la Chine, en empêchant le débarquement du riz sur la côte du Pé-Tché-Li. Effrayée des conséquences que pouvait avoir cette mesure, la cour de Pékin s'était empressée de renouer des relations diplomatiques en vue d'un arrangement sur les bases du traité Fournier.

Les négociations pour la paix eurent lieu à Tien-Tsin, entre M. Patenôtre au nom de la France, et Li-Hung-Chang au nom de la Chine. Le traité définitif fut signé le 9 juin. Cette nouvelle convention relevait le Tonkin et

[1] Le lieutenant Berge, du 3e Tirailleurs, officier d'ordonnance du général, déjà légèrement blessé à Kep aux côtés de ce dernier, le fut encore dans cette circonstance.

l'Annam de l'antique suzeraineté chinoise, réglait les rapports de bon voisinage entre la France et l'empire du Milieu, fixait la délimitation des frontières, ouvrait de nouveaux débouchés à notre commerce, enfin ménageait la préférence du concours des ingénieurs français pour les grands travaux publics que le gouvernement de Pékin pourrait avoir à faire exécuter. L'évacuation du Tonkin par les forces impériales, qui avait commencé dès la conclusion des préliminaires, devait se poursuivre sans interruption, et, afin d'en hâter l'exécution, la Chine devait envoyer des commissaires auprès des chefs de ses différentes armées.

Cette fois, les Chinois exécutèrent fidèlement leurs engagements : à la fin de mai, la province de Lang-Son et le haut fleuve Rouge furent rendus à nos troupes; et si celles-ci n'occupèrent d'abord que Lang-Son, c'est que leur état sanitaire exigeait impérieusement le plus complet repos pendant les mois d'été. Il allait bien rester encore quelques déserteurs et quelques Pavillons-Noirs; mais l'occupation progressive du pays ne devait bientôt plus laisser à la plupart d'entre eux que la ressource de se faire exploitants de forêts ou commerçants. Mais reprenons les événements militaires à la suite de la retraite de Lang-Son.

La 1re brigade, nous l'avons vu, s'était concentrée dans les environs de Bac-Ninh, à Ti-Cau et à Dap-Cau; la 2e, dont le commandement était provisoirement exercé par le colonel Borgnis-Desbordes, était toujours en grande partie à Chu. On croyait les hostilités terminées; mais les armées chinoises, non encore prévenues de la conclusion d'un armistice, continuaient leurs opérations : depuis quelques jours Hong-Hoa était investi; Tuyen-Quan était de nouveau menacé, et, sur le Song-Chaï, les Célestes n'étaient plus qu'à une journée de Phu-Doan. Le 14 avril, les 1re et 3e compagnies du bataillon Béranger durent quitter précipitamment Ti-Cau, pour se porter au secours de Kep attaqué. Mais lorsqu'elles atteignirent Phu-Lang-Thuong, après avoir marché une partie de la nuit, le malentendu avait eu le temps de s'éclaircir, et les Chinois s'étaient retirés; elles n'eurent donc pas à dépasser ce poste, où elles allaient rester en garnison jusqu'à la fin du mois. Le bataillon de Mibielle, qui y arriva aussi le 15, dans la journée, en repartit le 16 pour revenir à Ti-Cau.

A Paris, l'émoi avait été grand en apprenant l'évacuation de Lang-Son. Le gouvernement avait aussitôt décidé que de nouveaux renforts seraient envoyés au Tonkin pour porter le corps expéditionnaire à trente mille hommes, avec le général de Courcy comme commandant en chef. En même temps, une division de réserve devait s'organiser au camp du Pas-des-Lanciers.

En attendant l'arrivée de son successeur, le général Brière de l'Isle s'occupa de la répartition des garnisons pour la saison d'été. Les Tirailleurs algériens devaient occuper tous les postes extrêmes de la haute rivière Claire, du haut fleuve Rouge et de la haute rivière Noire, l'état-major du régiment de marche étant à Sontay. En conséquence, les 1re et 3e compagnies du 1er bataillon quittèrent Phu-Lang-Thuong le 1er mai, pour se rendre à Tuyen-Quan, dont le commandant Béranger était nommé commandant supérieur. A leur passage à Ti-Cau, le 2 mai, elles purent, avec la plus grande partie

des troupes de la 1re brigade, rendre les derniers devoirs au lieutenant Martin, de la 4e compagnie, décédé la veille d'une fièvre résultant des fatigues de la campagne. Ce détachement arriva à Tuyen-Quan le 8 mai et y releva la légion étrangère. Les 2e et 4e compagnies du même bataillon, désignées pour aller occuper Thanh-Quan, furent d'abord dirigées par étapes sur Bac-Hat, au confluent du fleuve Rouge et de la rivière Claire, dans le but de concourir à une opération contre les pirates, effectuée par le colonel de Maussion, dans la région du Song-Calo. Elles se mirent en route le 14 mai, sous les ordres du capitaine Massip, et atteignirent Bac-Hat le 19, après une marche rendue des plus difficiles par la chaleur. Deux hommes étaient morts d'insolation. Le 17, quelques pirates avaient essayé de défendre le village de Nam-Chunc, mais leur résistance avait été vaincue sans pertes de notre côté. De Bac-Hat ces deux compagnies furent envoyées, le 21, à Sontay, où elles devaient attendre des ordres ultérieurs pour aller occuper le poste qui leur était assigné.

Le 3e bataillon resta en entier à Ti-Cau jusqu'au 21 avril. Ce jour-là, le commandant de Mibielle effectua une sortie avec les 2e et 3e compagnies afin de disperser quelques bandes de pirates qui ravageaient les environs de la mission catholique espagnole de Kéroï. La petite colonne rentra le 24, sans avoir rien vu.

Du 6 au 21 mai, eut lieu, sous la direction supérieure du colonel Mourlan, une opération plus importante au nord-ouest, sur le Song-Calo, et au nord, dans la région comprise entre le Song-Cau et le Song-Thuong. Le 6, le commandant de Mibielle partit avec les 1re et 2e compagnies, et passa le Song-Calo à Dong-Tieu. Le lendemain, il arriva à Phu-da-Phuc [1], sur la route de Thaï-Nguyen (rive droite du Song-Cau). Il resta là jusqu'au 9, puis il se porta au village de La-Thu, traversa le Song-Cau à Ha-Chau, où il fut rejoint par la 4e compagnie, qui était partie le 7 en escorte de convoi; incendia, le 11, les villages pirates de Ngoc-Than et Ngoc-Tuc, continua sa marche en visitant successivement Tin-Dao, Yen-Laï, Yun-Son, Dao-Quan et Bo-Ha, et revint sur Bac-Ninh par Luc-Tieu, Phu-Moc et la route de Phu-Lang-Thuong. Pendant ce temps, la 3e compagnie était restée à Ti-Cau.

Le soir même de sa rentrée de cette expédition, le bataillon se mit en route pour Hanoï, où il arriva le surlendemain 23 mai. Désigné pour aller occuper Hong-Hoa, il repartit le 26, et atteignit cette place le 30. Toutes ces marches, exécutées pendant la période des plus fortes chaleurs, avaient été extrêmement fatigantes; cependant l'entraînement des Tirailleurs était tel, qu'ils les avaient supportées sans en être trop éprouvés.

Ce fut vers la fin de mai qu'on connut les promotions faites dans la Légion d'honneur et la médaille militaire, à la suite des combats livrés dans la campagne d'hiver. Les deux bataillons du régiment recevaient quatre croix et vingt et une médailles. Le commandant Béranger était nommé officier de

[1] Tous les noms de villages précédés de la préfixe *Phu* servent à désigner des centres administratifs équivalant à une sous-préfecture.

la Légion d'honneur; le capitaine Chirouze et les lieutenants Guignabaudet et Kaddour-ben-Ahmed étaient faits chevaliers.

Le général de Courcy et les renforts qui l'accompagnaient (environ neuf mille hommes) débarquèrent dans les premiers jours de juin. Un peu auparavant étaient arrivées les troupes qui étaient à Formose, de sorte que le corps expéditionnaire compta soudain douze mille hommes en plus. Il reçut une nouvelle organisation, et comprit alors deux divisions correspondant à deux grands territoires de commandement, sous les ordres des généraux Brière de l'Isle et de Négrier [1]. Le régiment de marche de Tirailleurs algériens fut placé dans la 1re brigade (général Jamais), de la 1re division (général Brière de l'Isle). Ce régiment avait encore reçu un nouveau détachement venant d'Algérie. Les deux bataillons du 3e Tirailleurs avaient ainsi été grossis chacun de cent quatre-vingt-sept hommes. Ces renforts étaient partis de Constantine le 13 avril, et de Philippeville le 16, sous les ordres du lieutenant Micha et du sous-lieutenant Bouland; ils avaient pris passage sur le *Labrador*.

L'été allait s'écouler pour tout le monde dans une tranquillité relative. Il est vrai qu'à part les pirates, qui ne créaient pas un danger suffisant pour exposer la santé de nos troupes, il ne restait plus d'ennemis. Un incident des plus graves devait cependant se dérouler à Hué dans la nuit du 4 au 5 juillet. Le général de Courcy, s'étant transporté dans cette ville pour y faire reconnaître son autorité, faillit, cette nuit-là, être la victime d'un odieux attentat sourdement prémédité par le roi et ses principaux conseillers; brusquement attaqué dans les bâtiments de la légation française, pendant que toutes les pièces de la citadelle tiraient sur les cantonnements occupés par nos troupes, il ne dut qu'à son sang-froid et à l'énergique attitude d'un bataillon du 3e zouaves, de deux compagnies du 11e bataillon de chasseurs et de deux autres d'infanterie de marine, d'échapper à ce lâche guet-apens. La situation fut un moment très critique, mais au jour les nôtres prirent vigoureusement l'offensive et s'emparèrent de la citadelle. Voyant la partie perdue, le roi Ung-Lich et le régent Thuyet, chef du parti militaire, prirent la fuite pour se réfugier dans les montagnes. Le premier régent, Nguyen-van-Thuong, restait entre nos mains. Ung-Lich fut détrôné et remplacé par un fils adoptif de Tu-Duc, qui fut couronné le 19 septembre, sous le nom de Dong-Khanh. De cet événement, qui créait deux pouvoirs, l'un officiel, mais encore sans prestige, et l'autre représenté par un roi et un ministre fugitifs, mais ayant l'appui secret des mandarins et des lettrés, allait résulter une situation fort difficile dont le contre-coup devait se faire sentir jusqu'au Tonkin, où les chefs de pirates allaient désormais parler au nom du roi Ung-Lich et donner un semblant de légitimité à leurs exactions.

Avec les chaleurs étaient revenues les fièvres, la dysenterie, l'anémie, en un mot tout le cortège des maladies résultant de longues fatigues et d'un climat débilitant. Mais ce n'était là que le prélude d'une autre calamité bien plus grave, le choléra, qui s'abattit soudain sur le corps expéditionnaire au

[1] Le général de Négrier avait été nommé divisionnaire à la date du 29 mars.

moment où la cessation des opérations semblait promettre, au contraire, un état sanitaire plus satisfaisant. Rapporté en germe par les troupes qui venaient de Formose, le terrible fléau avait bientôt trouvé à Haï-Phong, alors encombré de troupes, un foyer propre à son développement; il s'y déclara dans le courant du mois d'août, et ne tarda pas à s'étendre dans les autres garnisons du Tonkin, prenant d'abord un caractère aigu, pour passer ensuite à un état endémique et peu meurtrier tant que des causes diverses ne venaient pas activer ses effets. L'attitude des Tirailleurs algériens devant l'épidémie fut ce qu'elle avait toujours été en de pareilles circonstances, c'est-à-dire marquée par une profonde insouciance et un réel dévouement. Aussi leurs pertes furent-elles insignifiantes, comparées à celles de certains corps.

Nous avons vu que les deux bataillons du régiment avaient été répartis entre les trois garnisons de Tuyen-Quan, Sontay et Hong-Hoa. Le 3e, qui occupait Hong-Hoa, ne resta pas longtemps sans être disséminé dans une foule de petits postes relevant du commandement de cette place. C'est ainsi que la canonnière *le Carreau* s'étant échouée au confluent du fleuve Rouge et de la rivière Noire, un peloton fut envoyé, vers la fin de juin, au village de Cau-Do, sur la rive droite de la rivière Noire, pour protéger cette embarcation et le poste optique communiquant avec Sontay. A la même époque, une compagnie alla occuper Bat-Bac. Deux mois après, ce dernier poste ne fut plus gardé que par un peloton; l'autre de la compagnie qui s'y trouvait fut détaché à Hao-Trang, dernier point sur la rivière Noire accessible à nos canonnières. A partir du 24 août, le poste de Cau-Do fut fourni par une compagnie établie à Vong-La, sur la rive gauche de la rivière Noire. Enfin, le 1er septembre, un peloton alla renforcer la garnison de Dong-Van, au sud-ouest de Hong-Hoa. Tous ces détachements étaient relevés périodiquement par la fraction demeurée avec l'état-major du bataillon.

Malgré l'affaiblissement qui résultait pour elle de cette dispersion, la garnison de Hong-Hoa ne restait pas inactive; sous les ordres du commandant de Mibielle, elle faisait une chasse incessante aux pirates qui désolaient la région. Presque chaque jour une sortie était dirigée contre ces derniers, qui avaient choisi comme principal théâtre de leurs exploits le terrain compris entre la boucle que forme le fleuve Rouge en amont de la place et un affluent qu'il reçoit à droite, le Song-Mua. Mais comme il ne serait d'aucun intérêt de suivre dans le détail ces opérations, qui entraînaient beaucoup plus de fatigues que de combats, nous en arriverons immédiatement à une expédition d'une certaine importance, à laquelle prirent part presque toutes les troupes disponibles de la 1re division. Nous voulons parler de la prise de Thanh-Maï.

On se rappelle qu'au mois de mars un bataillon du 1er zouaves avait essuyé devant ce village, situé au nord-est de Hong-Hoa, à peu près au centre de la presqu'île formée par le fleuve Rouge et la rivière Claire, un sanglant échec que les événements de Lang-Son n'avaient pas permis de venger sur le moment. Était ensuite venue la paix, puis la chaleur, et ce châtiment avait encore été ajourné. Pendant ce temps, les bandes qui occupaient ce point avaient activement travaillé à se fortifier, et s'étaient grossies d'un millier de Pavillons-Noirs et de déserteurs chinois, auxquels, après l'incident de Hué,

étaient venus se joindre de nombreux rebelles annamites soulevés par les agents de Thuyet, de sorte que vers la fin de l'été elles formaient un ramassis d'environ six mille individus assez bien armés et solidement établis dans une bonne position.

Au commencement d'octobre, trois colonnes furent formées : l'une, sous les ordres du général Jamais, devait remonter la rivière Claire jusqu'à Yen-Dau et cerner ensuite la presqu'île par le nord ; une deuxième, partie de Hong-Hoa avec le colonel Mourlan, avait pour mission de passer le fleuve Rouge en face de Phu-Lam-Tao, de s'emparer des défenses que l'ennemi avait accumulées sur ce point, et de compléter le blocus effectué par la précédente; enfin une troisième, sous le commandement du général Munier, devait marcher directement sur Than-Maï en partant de Minh-Nong, sur le fleuve Rouge. Deux compagnies du 1er bataillon du régiment, les 1re et 2e (capitaines Rathelot et de la Geneste), entrèrent dans la composition de la colonne Jamais, et, avec une autre compagnie du 1er Tirailleurs, formèrent un groupe sous les ordres du commandant Béranger; deux du 3e bataillon, les 1re et 4e (capitaine Camper et lieutenant d'Ornant), avec le commandant de Mibielle, firent partie de la colonne Mourlan, qui se concentra à Nam-Cuong, sur le fleuve Rouge, à quinze kilomètres en amont de Hong-Hoa.

Ces opérations commencèrent le 21 octobre sous la direction du général Jamont, qui avait remplacé le général Brière de l'Isle à la tête de la 1re division. Auparavant, le colonel Mourlan s'était assuré le passage du fleuve Rouge en faisant occuper par la compagnie Camper, du 3e bataillon, une île située en face de Nam-Cuong. Le 14, cette compagnie y avait eu un homme blessé. Ce devait être, pour les Tirailleurs du régiment, le seul atteint pendant toute cette expédition. Le 24 octobre, Thanh-Maï fut, en effet, occupé sans coup férir, et sans qu'on eût même à utiliser le nombreux matériel d'artillerie traîné à grand'peine à la suite de chaque colonne. Si les pertes provenant du feu de l'ennemi avaient été insignifiantes, le choléra, par contre, avait fait de nombreuses victimes, surtout dans la colonne Jamais. Il y avait eu, en outre, un certain nombre de noyés, dont cinq pour les deux compagnies du 3e bataillon.

Quelques jours après, les trois colonnes Jamais, Mourlan et Munier furent dissoutes; il ne resta à Thanh-Maï que les troupes nécessaires à la garde de ce nouveau poste, dont la 2e compagnie du 1er bataillon. La 1re du même bataillon fut désignée pour aller occuper Lien-Son, sur le Song-Day, affluent de gauche de la rivière Claire. La 3e (capitaine Carles) était encore à Tuyen-Quan; la 4e (capitaine Massip) fournissait la garnison de Sontay et les postes environnants. Le 30 octobre, cette dernière quitta cette place pour se rendre à Vie-Tri, au confluent du fleuve Rouge et de la rivière Claire, où se trouvait l'état-major du bataillon.

La répartition des détachements du 3e bataillon avait également subi d'importantes modifications. Dès le commencement des opérations contre Thanh-Maï, le village de Vong-La avait été évacué, et le peloton qui était à Dong-Van était rentré à Hong-Hoa. La 2e compagnie avait alors eu à fournir la garnison de Hong-Hoa et le poste de Cau-Do en face du *Carreau;* la 3e, occupant Bat-

Bac, avait continué d'avoir un peloton à Hao-Trang, mais ce peloton avait eu à envoyer trente hommes dans un poste intermédiaire, à Phum-Lam, de même que celui resté à Bat-Bac en détacha bientôt trente autres à Dong-Song, en sorte que cette compagnie se trouva échelonnée sur la rivière Noire de Bac-Hat à Hao-Trang. Cette situation resta la même jusqu'au milieu de novembre, moment où s'effectua le relèvement de la 3e compagnie par la 2e, et *vice versa*.

Après la prise de Thanh-Maï, le commandant de Mibielle ayant été désigné pour prendre le commandement de la colonne chargée d'aller occuper Phu-An-Binh, sur le Song-Chaï, les deux compagnies qu'il avait avec lui (1re et 4e) formèrent l'élément principal de cette colonne. Cette dernière, qui s'était organisée à Vie-Tri, quitta ce poste le 2 novembre. Le 5, elle arrivait à Phu-Doan. Le 7, elle se remit en marche pour pénétrer dans un pays où nos troupes n'avaient pas encore paru. Enfin, le 13, elle atteignit Phu-An-Binh, après avoir réparé la route sur une partie de son parcours.

Le 17, le commandant de Mibielle, faisant laisser à chaque compagnie une section pour garder le cantonnement, partit avec le restant et un peloton de Tirailleurs tonkinois pour aller reconnaître la route de Than-Quan. Son intention n'était d'abord que de pousser jusqu'à une dizaine de kilomètres de Phu-An-Binh; mais des renseignements recueillis en chemin l'ayant assuré que Than-Quan n'était occupé que par une centaine de pirates mal armés, il continua sa marche, et, à une heure de l'après-midi, arriva dans l'ancien quartier général de Luu-Vinh-Phuoc, où il ne trouva même pas les pirates, qui s'étaient enfuis précipitamment. A deux heures, il se remit en route pour Phu-An-Binh, où il rentra à sept heures du soir. La reconnaissance avait parcouru, pour aller et revenir, une distance de trente-quatre kilomètres. Than-Quan eût pu dès ce moment être occupé sans danger; mais l'état-major général ajourna cette mesure, pour laquelle, deux mois plus tard, quatre colonnes devaient être mises en mouvement.

Chaque jour d'autres reconnaissances allaient être dirigées dans les environs de Phu-An-Binh et dans le haut Song-Chaï, vers Pho-Ngoc et Luc-An-Chau. Toute cette contrée était encore infestée de Chinois et de Pavillons-Noirs provenant des anciennes bandes de Luu-Vinh-Phuoc; mais, dispersés, manquant de direction, complètement démoralisés, ces partisans n'étaient pas très dangereux; d'ailleurs, bientôt traqués de tous côtés, ils allaient se voir obligés de s'enfoncer de plus en plus dans les montagnes et de gagner la haute rivière Claire, en amont de Tuyen-Quan, où l'on allait les retrouver jouant aux paisibles commerçants et se donnant pour d'honnêtes particuliers dévoués à la France et à la république. Quelques petites rencontres eurent lieu avec ces groupes et d'autres bandes de pirates, mais aucune n'entraîna de pertes pour les Tirailleurs.

Sur tous les points du Tonkin les opérations avaient maintenant repris, et se poursuivaient en prenant dans leur ensemble la forme d'une immense battue aux pirates. A cet effet, d'innombrables postes, comportant un peloton, une compagnie au plus, avaient été créés dans les régions les plus dévastées par les pillards, et ces petites garnisons combinaient leurs mouvements pour

surprendre les bandes qui s'aventuraient dans leur rayon. Aussi aucune fraction ne restait-elle inactive, et les compagnies du 1er bataillon n'avaient-elles rien à envier à celles du 3e. Mais, comme nous l'avons déjà dit, il serait fastidieux de suivre une à une ces incessantes expéditions, qui se bornaient le plus souvent à des marches pendant lesquelles nos soldats n'avaient même pas à brûler une seule cartouche. Le 29 septembre, un peloton de la 4e compagnie (capitaine Massip) eut cependant à livrer un combat assez sérieux pour s'emparer du village de Son-Thang, sur la rive gauche du fleuve Rouge, à sept ou huit kilomètres de Bac-Hat. Le capitaine Massip et un Tirailleur y furent légèrement blessés; les pirates eurent une cinquantaine de tués. Dans le courant de décembre, deux colonnes, sous les ordres des commandants Béranger et Godon et la direction supérieure du colonel Mourlan, parcoururent les bords du Song-Calo et le pays montagneux qui s'étend entre cette rivière et Thaï-Nguyen. Les 1re et 2e compagnies firent partie de la colonne Godon; la 3e, de la colonne Béranger. Le 7, la 2e compagnie (capitaine de la Geneste) surprit une bande de cent cinquante à deux cents Chinois au village de Traï-Ngoc-Quan, dans les montagnes, et lui tua seize hommes.

Le 23 novembre, la 3e compagnie (capitaine Carles) avait été relevée à Tuyen-Quan par une section de la 4e sous les ordres du lieutenant Mansour-ben-Brahim. En même temps une autre section de la même compagnie, commandée par le lieutenant Bazinet, avait été envoyée à Phu-Doan. Le 28 décembre, le peloton restant de la 4e compagnie quitta Vie-Tri avec le capitaine Massip pour aller occuper Dong-Vé, à six kilomètres à l'est de Bac-Hat. Il y resta jusqu'au 16 janvier 1886, puis il alla créer un nouveau poste à Lang-Sao, sur la rivière Claire. A la suite de l'expédition du Song-Calo, la 1re compagnie retourna à Lien-Son, la 2e à Thanh-Maï, et la 3e s'installa à Vie-Tri.

Par suite de l'arrivée au Tonkin d'un 3e bataillon du 1er Tirailleurs, les deux du 3e cessèrent, à la date du 5 janvier, de faire partie du régiment de marche de Tirailleurs algériens, qui ne comprit dès lors que des éléments du 1er Tirailleurs. Ces deux bataillons allaient maintenant, et jusqu'à la fin de leur séjour dans la colonie, être considérés comme formant corps.

Le 19 janvier, le général de Courcy rentra en France, et fut provisoirement remplacé dans le commandement du corps expéditionnaire par le général Warnet, son ancien chef d'état-major, qui était lui-même en route pour rentrer et qui fut rappelé de Saïgon. A peine à la direction des affaires, ce dernier donna une vigoureuse impulsion aux opérations en cours d'exécution, et s'occupa immédiatement d'une expédition sur le haut fleuve Rouge, expédition si souvent projetée et si souvent abandonnée.

A la fin de janvier, quatre colonnes, formant un total d'environ trois mille cinq cents hommes, furent organisées pour marcher sur Than-Quan : 1° la colonne Jamais, par la rive droite du fleuve Rouge; 2° la colonne de Maussion, par la rive gauche; 3° la colonne Béranger, en suivant le milieu de la presqu'île formée par le fleuve d'un côté, la rivière Claire et le Song-Chaï de l'autre; 4° la colonne de Mibielle, en s'y portant de Phu-An-Binh. Le général Jamont

devait présider à cette opération. La 2e compagnie du 1er bataillon et une section de la 3e firent partie de la colonne Béranger; la 3e du 3e bataillon et une section de la 2e [1], de la colonne Jamais; enfin les 1re et 4e du même bataillon, de la colonne de Mibielle.

Le mouvement des colonnes nos 1, 2 et 3 commença le 1er février. Ces colonnes devaient se réunir le 4 devant Than-Quan; mais elles éprouvèrent toutes du retard, et, lorsqu'elles arrivèrent, cette position était déjà occupée par la colonne de Mibielle. Cette dernière avait quitté Phu-An-Binh le 4 à six heures du matin, avait enlevé sans coup férir quelques ouvrages avancés à Hao-Gia, et était entrée de la même façon dans Than-Quan. Depuis la reconnaissance effectuée en novembre par la garnison de Phu-An-Binh, de nouveaux retranchements avaient été construits sur ce point par environ six cents Chinois et autant d'Annamites, qui s'y étaient établis; mais tous ces ouvrages avaient été évacués par leurs défenseurs, et la colonne n'avait trouvé que quelques retardataires, qu'elle avait passés par les armes. La colonne Béranger n'arriva que le 11; engagée dans un mauvais sentier de montagne, aux prises avec de nombreuses difficultés, elle n'avait pu faire plus de huit à dix kilomètres par jour. Le 8, la colonne de Mibielle était rentrée à Phu-An-Binh. Le 13, la colonne Béranger reprit de son côté le chemin de Thanh-Maï, où elle arriva le 17. Il ne resta à Than-Quan que la 3e compagnie du 3e bataillon (capitaine Polère) et la section de la 2e.

A peu près dans le même temps qu'avait lieu cette expédition, les détachements fournis par la 4e compagnie du 1er bataillon effectuaient d'audacieuses reconnaissances. Ce fut d'abord, du 3 au 9 janvier, une pointe à soixante-quinze kilomètres en amont de Tuyen-Quan, sur le Song-Gham, affluent de gauche de la rivière Claire, exécutée par la section du lieutenant Mansour-ben-Brahim avec une petite colonne aux ordres du capitaine Radiguet, de l'infanterie de marine; puis une marche de Phu-Doan sur Than-Quan, du 3 au 9 février, par la section du lieutenant Bazinet; enfin une excursion sur le haut Song-Day, par cette dernière section d'un côté et soixante hommes du poste de Lang-Sao de l'autre. Cette opération, qui eut lieu du 19 au 24 février, et qui amena la dispersion de nombreux groupes de Chinois établis entre le Song-Day et la rivière Claire et la destruction de leurs cantonnements, devait être la dernière à laquelle allait prendre part le 1er bataillon du régiment au Tonkin.

Le gouvernement venait, en effet, de décider que le corps expéditionnaire serait disloqué, qu'il ne serait maintenu dans l'Annam et le Tonkin qu'une division à trois brigades, et qu'en conséquence les bataillons débarqués les premiers dans la colonie seraient rapatriés. Cette dernière mesure était générale pour les Tirailleurs algériens. En vertu de ces dispositions, le bataillon Béranger reçut l'ordre de se réunir à Hong-Hoa pour y faire ses préparatifs de départ. Cette concentration s'opéra du 6 au 10 mars. Le 23, le bataillon se mit en route pour Sontay, où il arriva le 24. Le 26, il s'embarqua sur quatre

[1] La 2e compagnie avait à ce moment deux sections (2e et 4e) à Hong-Hoa, une (3e) à Phum-Lam, sur la rivière Noire, enfin l'autre (1re) en expédition.

canonnières, qui le transportèrent à Haï-Phong, où, le 27, il prit place à bord du *Comorin*. Son effectif se trouvait réduit à seize officiers et six cent quatre-vingt-sept hommes. Des vingt-cinq officiers qui en faisaient partie au moment de son départ d'Algérie, six seulement y comptaient encore [1]. Sur les dix-neuf absents deux avaient été tués, trois étaient morts dans les hôpitaux, sept avaient été rapatriés précédemment comme convalescents, blessés ou retraités; enfin sept étaient passés dans d'autres corps, soit par promotion, soit par mutation [2].

Le *Comorin* leva l'ancre le 28 mars à cinq heures du soir.

Nous avons laissé le 3e bataillon ayant deux compagnies à Phu-An-Binh avec le commandant de Mibielle, une autre à Than-Quan, et la dernière fournissant un poste sur la rivière Noire et la garnison de Hong-Hoa.

Dès sa rentrée à Phu-An-Binh, le commandant de Mibielle avait reçu l'ordre d'étudier les moyens de faire remonter une colonne jusqu'à Ha-Yang, dernier point important avant la frontière chinoise sur la rivière Claire. Dans ce but, il partit le 17 février avec la 4e compagnie (lieutenant Guignabaudet) et une autre de Tirailleurs tonkinois pour aller occuper Luc-An-Chau, sur le haut Song-Chaï, à deux journées de marche en amont de Phu-An-Binh. Il y arriva le 19. De ce point, où il resta jusqu'au 4 mars, il explora tout le pays dans un rayon de près de quarante kilomètres, et dispersa plusieurs bandes de Pavillons-Noirs en leur infligeant des pertes sérieuses. Il se porta ensuite en deux jours à Vinh-Tuy, sur la rivière Claire, à quatre-vingts kilomètres seulement de Ha-Yang. Mais il n'avait pas été possible de réunir un nombre suffisant de petites embarcations pour assurer le ravitaillement de la colonne qui devait se diriger sur ce dernier point, et de nouvelles instructions prescrivirent au commandant d'installer un poste à Vinh-Tuy, et d'attendre là le prochain rapatriement de son bataillon. Pendant ce temps, la 1re compagnie n'avait pas bougé de Phu-An-Binh. Les 2e et 4e sections de la 2e (lieutenant Dubernet), qui étaient demeurées à Hong-Hoa, avaient quitté cette place une première fois du 27 février au 3 mars, pour marcher contre une bande de pirates établie au village de Cu-Baïng, au sud de Dong-Van; une seconde fois le 5 mars, pour aller occuper le poste de Ngoï-Lao, entre Cam-Khé et Than-Quan; elles y étaient restées jusqu'au 15, puis en étaient parties pour se reporter vers Cu-Baïng et s'installer à Giap-Laï, à une journée de Hong-Hoa. Là elles furent rejointes, le 18, par la 1re section de la même compagnie, qui, après avoir fait partie de l'une des colonnes de Than-Quan et avoir été maintenue dans ce dernier poste, avait été envoyée à Van-Ban-Chau, qu'elle avait quitté le 5 mars pour servir d'escorte au général Jamais, qui rentrait dans le Delta par Than-Quan, Phu-An-Binh, Phu-Doan et la rivière Claire. La 3e section, qui était détachée à Phum-Lam, sur la rivière Noire, et qui

[1] Ces six officiers étaient : MM. Massip et Rathelot, capitaines; Grangury, médecin major de 2e classe; Salah-ben-Ferkatadji et Mohamed-ben-Saïd, lieutenants; enfin Darier-Châtelain, sous-lieutenant.

[2] C'étaient : MM. Jouneau, passé lieutenant-colonel; Godon, nommé chef de bataillon; Robiot, promu capitaine; Garcet, Thierry et Pennel, devenus lieutenants; et Chiarasini, lieutenant, passé avec son grade au 13e de ligne (voir le tableau de la page 484).

était revenue le 14 mars à Hong-Hoa, ayant à son tour rallié le 30, toute la compagnie se trouva dès lors à Giap-Laï, d'où elle effectua de nombreuses reconnaissances vers la rivière Noire et dans la vallée du Song-Mua. Quant à la 3e compagnie (capitaine Polère), elle fut relevée à Than-Quan le 17 mars, et rentra à Hong-Hoa le 23.

Enfin, le tour de rapatriement du bataillon étant également arrivé, les deux compagnies qui étaient sur la haute rivière Claire reçurent l'ordre de revenir à Hong-Hoa. Celle de Vinh-Tuy, avec laquelle se trouvait toujours le commandant de Mibielle, se mit en route le 30 mars, celle de Phu-An-Binh le 31. Le 4 avril, elles se réunirent à Phu-Doan, où celle de Phu-An-Binh était arrivée le 1er. Le 9, elles étaient à Hong-Hoa. Quelques opérations eurent encore lieu les jours suivants dans les environs de cette place, puis, le 24 avril, le bataillon tout entier se dirigea sur Sontay, où il arriva le lendemain. Le 29, les 3e et 4e compagnies s'y embarquaient sur deux canonnières pour être transportées à Haï-Phong. Le 1er mai, ce fut le tour de l'état-major et des deux autres compagnies. Le 2, le bataillon était à bord du *Chéribon*, qui devait le ramener en Algérie. Le 5, le *Chéribon* franchissait la passe de Haï-Phong et s'éloignait à son tour des rivages de l'Annam.

Si nous faisons, pour les officiers qui appartenaient au 3e bataillon au commencement de la campagne, la même récapitulation que nous avons faite pour ceux du 1er, nous trouvons que six en faisant encore partie s'étaient rembarqués avec lui [1], que trois avaient été tués, qu'un s'était noyé, que neuf avaient été rapatriés isolément, enfin que six étaient passés dans d'autres corps ou dans d'autres bataillons du corps [2].

Il serait superflu, après le récit que nous venons de faire des principaux événements de la conquête du Tonkin, d'insister sur la gloire que le régiment s'était acquise dans cette lointaine expédition. Cette gloire était d'autant plus enviable, qu'elle ne s'attachait qu'à des succès; que partout où ils avaient combattu, les Tirailleurs algériens avaient eu la satisfaction, quel que fût le nombre de leurs adversaires, de voir ceux-ci fuir devant eux. Dans ces combats où l'ennemi était presque toujours retranché, où les attaques de vive force devenaient le seul moyen de le déloger, ils n'avaient cessé de se faire remarquer par leur irrésistible élan, par une bravoure qui, à maintes reprises, avait provoqué l'admiration des autres troupes. Une fois maîtres de la position, ils avaient toujours su s'y maintenir. Endurcis à la fatigue, aux privations, à la chaleur, ils avaient dans plusieurs circonstances fourni la plus grande somme d'efforts qu'il fût possible de demander à des soldats sous un climat aussi meurtrier. Aussi, en raison de ces épreuves, avaient-ils payé un large tribut à la maladie; mais, par contre, leur état moral était jusqu'au bout resté excellent.

[1] MM. de Mibielle, chef de bataillon; Polère, capitaine; Audiguier, médecin major de 2e classe; Guignabaudet, Mohamed-ben-M'Ahmed et Messaoud-ben-Debeza, lieutenants.

[2] Ces derniers étaient MM. Mercier, promu chef de bataillon; de Féraudy, Dégot, Pieri, Sassi-ben-Sassi, nommés lieutenants; et Lochert, capitaine, passé dans l'infanterie de marine (voir le tableau de la page 500).

Pour montrer quel cas faisaient d'eux les chefs qui les avaient eus sous leurs ordres, il nous suffira de donner l'ordre par lequel le général Jamont, commandant la 1re division, annonçait leur départ.

« Les bataillons des 1er et 3e Tirailleurs algériens, disait-il, vont quitter le Tonkin, où les premiers d'entre eux ont débarqué il y a plus de deux années.

« Ils ont pris part à tous les événements militaires importants qui ont eu lieu pendant cette longue période.

« Ils ont largement coopéré à la conquête et à la pacification du pays. Sous la direction de leurs brillants officiers, ils ont partout fait preuve de résistance à la fatigue, d'endurance aux effets d'un climat tropical, d'énergie et de bravoure dans les combats.

« Le général commandant la 1re division se sépare avec regret de compagnons qui ont fait et qui feront toujours honneur à leur drapeau.

« Il leur souhaite un heureux retour vers leur patrie, où ils vont prendre un repos bien mérité. »

Voici maintenant quelles avaient été les pertes par le feu éprouvées par les deux bataillons du régiment réunis :

Tués ou morts des suites de leurs blessures.	Officiers..	4	91	326
	Troupe. .	87		
Blessés.	Officiers..	15	235	
	Troupe. .	220		

Si à ces chiffres nous ajoutons ceux de six officiers [1] et d'environ deux cents hommes morts d'accidents ou de maladie, on verra que le 3e Tirailleurs avait chèrement acheté le droit d'inscrire sur son drapeau le nom d'*Extrême-Orient* à la suite de ceux de Laghouat, Sébastopol, Solférino et San-Lorenzo. La campagne du Tonkin est, après celle de 1870, celle qui lui a le plus coûté en sacrifices de toutes sortes; aussi restera-t-elle toujours une des plus belles et des plus glorieuses pages de ses annales.

Le *Comorin*, ramenant le 1er bataillon, était arrivé le 30 avril en rade d'Alger. Mais, bien que n'ayant pas eu un cas de choléra pendant toute la traversée, en vertu d'une mesure générale, les troupes qu'il avait à bord devaient faire une quarantaine de six jours avant d'être dirigées sur leur corps. Cette quarantaine devait être subie à Sidi-Ferruch pour les détachements à destination de l'Algérie. Ce fut là que le bataillon débarqua le 3 mai. Le 12, il se rendit, en une seule étape, à Alger, où il fut reçu avec enthousiasme par les autorités et la population. Le même jour, il prit passage sur le *Moïse* pour être transporté à Bône, sa garnison. Il y arriva le 15, après

[1] MM. Orlanducci, Martin, Patin, Garros, lieutenants; Messaoud-ben-el-Aïd et Gallichet, sous-lieutenants.

avoir été l'objet à Dellys, où commandait le général Gerder, l'ancien colonel du régiment, à Bougie, à Djidjelli et à Philippeville, des plus flatteuses et des plus touchantes marques de sympathie de la part des petites garnisons de ces postes. A Bône, une véritable fête locale avait été organisée en l'honneur de ce débarquement. Toute la population y prit part. Le colonel Boitard, qui était venu au-devant du bataillon à Philippeville, assistait lui-même à cette brillante ovation.

Un mois après, le 14 juin, le 3e bataillon débarquait à son tour à Sidi-Ferruch. Le 21, il arrivait à Alger, pour y passer la journée du 22 au milieu de fêtes et de réceptions. Le 23, il se rembarqua sur la *Corse* et, le 25, reprit terre à Philippeville. Immédiatement dirigé sur Constantine par le chemin de fer, il arriva dans cette ville le même jour, à trois heures du soir. Il y fut salué et fêté par toute la population, européenne et indigène, qui avait tenu à honneur de s'unir pour cette patriotique manifestation.

Mais un autre triomphe attendait encore les Tirailleurs, et celui-là allait avoir à leurs yeux un prix tout particulier. Le ministre de la guerre ayant décidé que les troupes rentrant du Tonkin seraient représentées par des détachements à la revue du 14 juillet à Paris, il fut formé au régiment deux compagnies de marche avec les hommes les plus méritants des deux bataillons qui venaient d'être rapatriés. Ces compagnies étaient ainsi composées :

1re *compagnie* (1er *bataillon*).	2e *compagnie* (3e *bataillon*).
MM. Massip, capitaine.	MM. Polère, capitaine.
Vidal, lieutenant français.	Guignabaudet, lieut. français.
Salah-ben-Ferkatadji, lieut. ind.	Tahar-ben-Dzitouch, lieut. ind.
Darier-Châtelain, sous-lieutenant français.	Savoye, sous-lieut. français.
Ahmed-on-Kassi, s.-lieut. indig.	Ali-ben-Larbi, s.-lieut. indigène.

Le 1er Tirailleurs ayant également été appelé à fournir deux compagnies, le commandant Béranger fut désigné pour commander le bataillon que formaient ainsi les deux corps réunis. Ce bataillon devait être accompagné par le drapeau du 3e régiment, porté par le sous-lieutenant Behr.

Le détachement du 3e Tirailleurs s'embarqua à Philippeville le 4 juillet, débarqua à Marseille le 5, fut à Paris le 13, en repartit le 18, se rembarqua le 21, et rentra en Algérie le 23.

A Marseille et à Paris, les Tirailleurs avaient été l'objet d'une ovation enthousiaste. A Paris, la foule n'avait cessé d'assiéger la caserne du Château-d'Eau, où ils étaient logés. Pendant la revue et sur tout le parcours de la caserne à l'hippodrome de Longchamps, ils avaient été chaleureusement acclamés. Le drapeau du régiment, fièrement tenu par M. Behr, n'avait cessé d'être salué par de frénétiques vivats. C'est qu'on n'avait jamais mieux compris le respect sacré qu'on devait à cet emblème, qu'en voyant celui dont l'entouraient des hommes pour qui il n'était que le symbole du devoir et de la discipline.

CHAPITRE XII

Années 1886 et 1887. — Emplacements successifs des bataillons. — Le colonel Boitard, nommé général, est remplacé par le colonel Marmet. — Composition du régiment le 1er juin 1888.

A la rentrée des 1er et 3e bataillons en Algérie, les garnisons furent ainsi réparties : 1er bataillon à Bône, 2e à Sétif, 3e à Constantine, 4e à Bougie avec des détachements à Bordj-bou-Arreridj, Milah, El-Milia, Collo, Djidjelli et Akbou. Après les manœuvres d'automne, qui eurent lieu en septembre et octobre, et auxquelles prirent part les 1er, 2e et 3e bataillons, le 1er bataillon alla à Sétif, le 2e à Bône, le 3e à Bougie et dans les autres postes fournis précédemment par le 4e, enfin le 4e à Constantine.

En 1887, ces manœuvres eurent lieu dans les mêmes conditions pour les 1er, 2e et 4e bataillons. Les changements auxquels elles donnèrent lieu furent les suivants : le 1er bataillon releva le 3e à Bougie, Akbou, Djidjelli, Collo, El-Milia et Milah; le 2e vint à Constantine; le 3e occupa Sétif et Bordj-bou-Arreridj; le 4e, Bône et la Calle.

Indépendamment des garnisons ci-dessus, le corps a eu, depuis 1883, à fournir des détachements dans le sud, à Négrine, El-Oued, Tuggurt et Barika. Le poste de Négrine a récemment été supprimé.

Le 21 octobre de cette même année 1887, le colonel Boitard fut nommé général de brigade. Il était resté à la tête du régiment pendant cinq années, et dans des circonstances particulièrement difficiles : par suite des expéditions de Tunisie et du Tonkin, son commandement avait été, pour ainsi dire, une continuelle réorganisation. Il partit avec la satisfaction d'avoir réussi dans cette lourde tâche, et en laissant les meilleures traditions et les meilleurs souvenirs que puisse laisser un chef. Il fut remplacé par le colonel Marmet, auparavant lieutenant-colonel au 3e zouaves.

Au moment où nous arrêtons cet historique, le 1er juin 1888, le 3e Tirailleurs est ainsi composé :

ÉTAT-MAJOR

MM. Marmet, colonel.
Descoubès, lieutenant-colonel.
Lainé, major.
Rech, capitaine trésorier.
Durand, capitaine d'habillement.
Bouzenot, lieutenant adjoint au trésorier.
Mérendol, sous-lieutenant porte-drapeau.
Charrier, médecin major de 1re classe.
Manfredi, médecin major de 2e classe.
Piot, médecin aide-major de 1re classe.

1er BATAILLON

MM. Delmas de Grammont, chef de bataillon.
Bastide, capitaine adjudant-major.

1re compagnie.

MM. Rathelot, capitaine.
Simon, lieutenant français.
Ahmed-ou-Kassi, lieut. ind.
Marchais, sous-lieut. français.
Assouna-ben-Hamou, sous-lieutenant indigène.

2e compagnie.

MM. Daly, capitaine.
Roussel Lamouroux de Pompignac, lieutenant français.
Regnaud, sous-lieut. français.
Amar-ben-Belkassem, sous-lieutenant indigène.

3e compagnie.

MM. Valette, capitaine.
Vidal, lieutenant français.
Mohamed-ben-Saïd, lieut. indig.
Baudouin, sous-lieut. français.
Resqui-ben-Mohamed, sous-lieutenant indigène.

4e compagnie.

MM. Massip, capitaine.
Darier-Châtelain, lieut. français.
Mansour-ben-Brahim, lieut. ind.
Pougin, sous-lieut. français.
Ali-ben-Larbi, sous-lieut. ind.

2e BATAILLON

MM. Foullioy, chef de bataillon.
Couillet, capitaine adjudant-major.

1re compagnie.

MM. Dutartre, capitaine.
Héliot, lieutenant français.
Mohamed-ben-Ahmed, lieut. ind.
Lafontan, sous-lieut. français.
Ali-ben-Ou-Arab, s.-lieut. ind.

2e compagnie.

MM. Mailly, capitaine.
Chapuzot, lieutenant français.
Mohamed-ben-Messaoud, lieutenant indigène.
Poussel, sous-lieut. français.

3e compagnie.

MM. Debrou, capitaine.
Decque, lieutenant français.
Belkassem-Zid-ben-Mohamed-Zid, lieutenant indigène.
De Gislain de Bontin, sous-lieutenant français.
Mohamed-ben-Abderrahman, sous-lieutenant indigène.

4e compagnie.

MM. Servant, capitaine.
Le Goubin de Villodon, lieutenant français.
Tchaou-bel-Hadj, lieut. ind.
Capdepont, sous-lieut. français.
Ali-ben-Ahmed, sous-lieut. ind.

3e BATAILLON

MM. Chéroutre, chef de bataillon.
Bertrand, capitaine adjudant-major.

1re compagnie.

MM. Chéray, capitaine.
Leclère, lieutenant français.
Abdallah-ben-Belkassem, lieutenant indigène.
Tacussel, s.-lieutenant français.
Belkreir-ben-Ahmed, sous-lieutenant indigène.

2e compagnie.

MM. Chirouze, capitaine.
Klein, lieutenant français.
Messaoud-ben-Debeza, lieut. ind.
Savoye, sous-lieut. français.
Euthman-ben-Abdallah, sous-lieutenant indigène.

3e compagnie.

MM. Resséjac, capitaine.
Hébert, lieutenant français.
Mohamed-ben-M'Ahmed, lieutenant indigène.
Clément, s.-lieutenant français.
Abdallah-ben-bou-Djema, sous-lieutenant indigène.

4e compagnie.

MM. Petitjean, capitaine.
Chrétien, lieutenant français.
Tahar-ben-Dzitouch, lieut. ind.
Hamelin, sous-lieut. français.
Embarck-ben-Aïech, sous-lieutenant indigène.

4e BATAILLON

MM. Echemann, chef de bataillon.
Monfeuga, capitaine adjudant-major.

1re compagnie.

MM. Revertégat, capitaine.
Chiquet, lieutenant français.
Ahmed-ben-Taïeb, lieut. indig.
Hunt, sous-lieutenant français.
Ahmed-ben-Mohamed, sous-lieutenant indigène.

2e compagnie.

MM. Sordes, capitaine.
Chavy, lieutenant français.
Abd-el-Kader-ben-Salem, lieutenant indigène.
Vigarosy, sous-lieut. français.
Mohamed-ben-Amar, sous-lieutenant indigène.

3° compagnie.

MM. Fauqueux, capitaine.
Hétet, lieutenant français.
Mohamed-ben-Kassi, lieut. ind.
Wasmer, sous-lieut. français.
Boukélif-ben-Boudina, sous-lieutenant indigène.

4° compagnie.

MM. Lombard, capitaine.
Alla, lieutenant français.
Taïeb-ben-Mohamed, lieut. ind.
Balland, sous-lieut. français.
Larbi-ben-Ali, sous-lieut. ind.

DÉPOT

MM. Quentin,	capitaine.
Le Maistre,	lieutenant français.
Sassi-ben-Sassi,	lieutenant indigène.
Bergot,	sous-lieutenant français.
Mohamed-ben-Hassen,	sous-lieutenant indigène.

CONCLUSION

Il y a cinquante ans, des hommes d'un haut mérite, qui avaient déjà une profonde connaissance de l'Algérie et de l'indigène, songèrent à faire concourir ce dernier à l'œuvre même de notre conquête en l'enrôlant dans un corps irrégulier, dans une espèce de milice dont le commandement fut donné à des officiers français. L'essai n'était pas nouveau; depuis 1830, l'armée d'Afrique possédait des bataillons de zouaves dans lesquels entrait une notable proportion d'Arabes, de Kabyles et de Koulouglis; mais ces éléments un peu disparates avaient été jusque-là encadrés dans des soldats français, et l'on semblait s'avancer timidement dans cette tentative, qui paraissait alors excessivement hardie. Elle réussit cependant au delà de toute espérance, grâce aux efforts de jeunes officiers pleins d'entrain et de vigueur, qui se jetèrent dans ce nouveau corps dans l'espoir d'un avancement plus rapide. En 1841, chaque province avait son bataillon indigène, et cette troupe avait déjà rendu assez de services pour qu'on songeât à en réglementer l'organisation. Une ordonnance royale vint combler cette lacune, et ces auxiliaires prirent le nom de *Tirailleurs indigènes*. Le bataillon qui devait plus tard servir de noyau au 3e régiment de Tirailleurs algériens fut ainsi formé de deux bataillons turcs, dont l'un remontait à la prise de Bône, et l'autre à celle de Constantine. Il avait son siège dans cette province et devait y effectuer son recrutement.

Bientôt les expéditions de Zaatcha, de Kabylie, de Laghouat et de Tuggurt, vinrent faire ressortir les solides qualités du bataillon indigène de Constantine. C'est que les chefs de ce bataillon s'étaient successivement appelés Mollière, Thomas, Bourbaki, Bataille et Jolivet, autant de noms de futurs et vaillants généraux.

Mais jusque-là les *Turcos* [1], comme on les appelait déjà, ne s'étaient rendus célèbres qu'en Algérie : l'expédition de Crimée vint consacrer leur

[1] Il y a fort à croire que l'origine de ce nom vient de ce que les premiers éléments des bataillons indigènes des provinces d'Oran et de Constantine se composèrent en grande partie d'anciennes milices turques.

réputation. Après cette campagne, ils furent considérés comme une troupe d'élite. Ce titre, qu'ils s'étaient acquis à l'Alma et dans les sanglants assauts du 7 juin et du 8 septembre 1855, ils ne l'ont jamais démérité depuis.

Cette brusque popularité décida immédiatement leur augmentation. On avait, quelques années auparavant, donné à chaque province un régiment de zouaves; on voulut qu'elle eût également un régiment de *Tirailleurs algériens*, et cette création eut lieu le 1er janvier 1856.

Les nouveaux corps ne furent pas longtemps sans ajouter de nouvelles pages à celles déjà si glorieuses que s'étaient gravées les bataillons qui les avaient précédés. L'année même de sa formation, le 3e régiment eut à livrer de sanglants combats aux Amoucha révoltés. L'année suivante, il prit part à l'expédition de la Grande-Kabylie, la plus vaste et la plus difficile opération qui eût encore été entreprise en Algérie. En 1859, chaque régiment eut à fournir un bataillon à l'armée d'Italie. Les Tirailleurs revinrent de cette nouvelle campagne ayant ajouté sur leur drapeau les noms de Turbigo, Magenta et Solférino. Partout ils avaient rivalisé de bravoure avec les troupes les plus braves; et, enthousiasmé, Napoléon III avait dit d'eux : « Ils ont été admirables. » Admirables, ils le furent plus encore dans les difficiles expéditions du Sénégal, de la Cochinchine et du Mexique, en affrontant avec la même indifférence que celle du champ de bataille la mort obscure que leur apportait un climat meurtrier et pestilentiel. A ce moment ils paraissaient être arrivés au plus haut degré du prestige où il leur fût possible de parvenir : ils n'avaient que des souvenirs de victoires; on s'inquiétait d'eux à l'égal des troupes nationales; chaque année un bataillon était détaché à Paris et y jouissait de toutes les faveurs accordées à la garde impériale; on les jalousait, on les enviait : et cependant il allait appartenir à nos revers de les grandir encore.

Vint, en effet, la guerre de 1870. Pour notre armée ce ne fut que la défaite, pour les Tirailleurs ce fut le sacrifice; comme pour nos vaillants cuirassiers, leur tombeau fut à Frœschwiller. Ils n'en revinrent qu'avec des débris, et ces débris allèrent achever de s'engloutir à Sedan. Il y eut bien encore des Turcos à l'armée de la Loire et à l'armée de l'Est; mais les vieux soldats de Crimée, d'Italie, du Mexique n'étaient plus là, et, comme à tant d'autres corps, il leur manqua cette cohésion qui fait la force, cette confiance qui donne le succès : ils y furent simplement braves, alors qu'à l'armée du Rhin ils avaient été magnifiques.

Le 3e régiment rentra en Algérie pour trouver toute la province de Constantine en insurrection. C'était une nouvelle campagne qui s'ouvrait pour lui. Il y fut tout entier employé, et eut maintes fois l'occasion d'y affirmer hautement son dévouement et sa fidélité. A Tuggurt, celle-ci se traduisit par un des actes les plus sublimes qui soient dans l'histoire de nos guerres d'Afrique. Les insurrections de 1876 et de 1879, le massacre de la malheureuse mission Flatters et la campagne de Tunisie devaient encore servir à mettre en relief ses belles qualités; enfin l'expédition du Tonkin allait prouver que les Tirailleurs de nos jours sont les dignes frères de ceux de Zaatcha, de Malakoff, de Solférino et de Frœschwiller.

Un corps qui possède un tel passé n'a-t-il pas le droit d'être légitimement fier? Oui, mais il a également le devoir de se préparer à justifier sa vieille réputation dans l'avenir. Ce devoir, nous le remplirons en nous pénétrant des nobles exemples qui nous ont été laissés en foule par ceux qui nous ont précédés dans ce beau et héroïque régiment; nous le remplirons en n'oubliant jamais que nous devons puiser toute notre force dans le respect de la discipline, et tout notre courage dans l'amour de la Patrie!

NOTE I. — *Page* 197.

En parlant de la bataille de Solférino, nous avons dit que le sous-lieutenant Barbier avait eu la cuisse fracassée au moment du premier assaut de la position du mont Fontana. Pour compléter cet épisode, nous devons ajouter que cet officier, atteint aux côtés du capitaine Munier, qui commandait le bataillon du régiment, se vit perdu lorsque les nôtres, débordés de toutes parts, durent battre en retraite : « Je vous donne ma parole que je reviendrai, » lui dit le capitaine Munier. Et, rassuré, M. Barbier attendit.

Les Autrichiens, on se le rappelle, étaient redevenus maîtres de la position. M. Barbier les vit revenir, lui passer sur le corps, le dépouiller, puis le laisser là sans secours. Il n'espéra plus rien. Mais bientôt il entendit de nouveau le clairon des Tirailleurs : c'était la charge qui sonnait, c'était le capitaine Munier qui ramenait son vaillant bataillon à l'assaut. Pour la deuxième fois les Autrichiens furent rejetés sur leurs réserves. Le capitaine Munier avait tenu sa promesse; M. Barbier était sauvé. Son premier soin fut de faire porter le blessé à l'ambulance, où il fut amputé.

Depuis, M. Barbier a été successivement sous-préfet et secrétaire-général. Il a maintenant quitté l'administration. Le capitaine Munier, *son sauveur*, comme il s'est toujours plu à l'appeler, a rapidement franchi tous les échelons de la hiérarchie militaire et commande actuellement la 36e division d'infanterie, à Bayonne.

NOTE II. — *Page* 325.

Voici quelques renseignements complémentaires au sujet du danger couru par le drapeau du régiment, le 6 août 1870, à Frœschwiller.

Ainsi que le prescrivait le règlement, M. Mondielli, sous-lieutenant porte-drapeau, s'était placé, au début du combat, à la 3e compagnie du 2e bataillon; mais ce bataillon s'étant bientôt porté sur la droite, vers Morsbronn, sur l'ordre du colonel Gandil, le drapeau resta avec le 1er bataillon.

On sait comment le régiment fut engagé : les compagnies se portèrent en ligne les unes après les autres, au fur et à mesure de l'arrivée des renforts ennemis. Le sous-lieutenant Mondielli se trouva ainsi marcher avec la 6e (capitaine Wissaut) du 1er bataillon. Bientôt cette compagnie fut sérieusement aux prises avec les Prussiens; en peu d'instants elle éprouva des pertes considérables. Néanmoins elle conserva ses positions jusqu'au moment où, notre droite étant complètement débordée, il fallut songer à la retraite. A ce moment la chaîne ennemie n'était plus qu'à une centaine de mètres. Le sous-lieutenant Mondielli fit sonner au drapeau; mais il dut se résoudre à se défendre avec le peu de monde qui l'entourait. Dispersé comme il l'était, le régiment ne formait plus qu'une succession de groupes n'ayant aucun lien entre eux : chacun se battait pour son compte à l'endroit où il se trouvait. La compagnie Wissaut se replia sur la lisière d'un bois. Le danger devenait pressant: les Prussiens avaient aperçu notre étendard, et tous leurs efforts tendaient à s'en emparer. « Jurons de mourir tous ici plutôt que de laisser prendre le drapeau, s'écria le sous-lieutenant Mondielli. — Personne qui prendra le drapeau, mon lieutenant, » répondirent les Tirailleurs. Et celui-ci fut immédiatement dégagé par une charge à la baïonnette.

Cependant le nombre des Prussiens augmentait toujours; leurs bataillons s'avançaient maintenant en masse compacte, avec cette assurance que donne la certitude du succès. Notre ligne se voyait partout obligée de céder le terrain à l'assaillant; les cinquante ou soixante hommes groupés autour du drapeau étaient menacés d'être enveloppés. Survint heureusement le capitaine Delahogue avec des débris du 3e bataillon. C'est alors que le sous-lieutenant Mondielli courut à lui et le conjura de sauver l'emblème sacré confié à sa valeur. On a vu le reste. Le capitaine Delahogue, avec un remarquable sang-froid, parvint à maintenir l'ennemi et se retira lentement sur Reischoffen, où il retrouva le gros du régiment. Les officiers et sous-officiers présents formaient eux-mêmes la garde du drapeau. Étaient là : MM. Delahogue [1], capitaine; Anglade [2], Mustapha-ben-el-Hadj-Otman [3] et Salah-ben-Ahmed, sous-lieutenants; Siquart [4] et Rouget [5], sergents-majors.

[1] Aujourd'hui chef de bataillon en retraite, commissaire du gouvernement près le conseil de guerre de Constantine.

[2] Chef de bataillon en activité.

[3] Capitaine au titre français au 1er Tirailleurs.

[4] Capitaine, employé au service du recrutement.

[5] Capitaine du 18e de ligne.

APPENDICE

Tableau n° 1.

ÉTAT NOMINATIF DES CHEFS DE BATAILLON QUI ONT COMMANDÉ LES TIRAILLEURS INDIGÈNES DE CONSTANTINE DEPUIS LEUR CRÉATION JUSQU'À LA FORMATION DU 3e RÉGIMENT DE TIRAILLEURS ALGÉRIENS

NOMS	DURÉE DU COMMANDEMENT du	au	DERNIER GRADE DANS L'ARMÉE	OBSERVATIONS
Mollière.	octobre 1838	27 février 1841	général de brig.	
Thomas.	5 juin 1842	28 août 1846	général de brig.	
Bourbaki.	28 août 1846	16 janvier 1858	général de div.	Cadre de réserve.
Bataille.	16 janvier 1850	8 août 1851	général de div.	Décédé.
Jolivet.	8 août 1851	29 juin 1854	général de div.	En retraite.
Guichard.	29 juin 1854	31 déc. 1855	général de brig.	En retraite.
Arnaudeau [1].	17 janvier 1855	31 déc. 1855	général de div.	Sénateur.

Tableau n° 2.

ÉTAT NOMINATIF DES COLONELS QUI ONT COMMANDÉ LE 3e RÉGIMENT DE TIRAILLEURS ALGÉRIENS DEPUIS SA FORMATION

NOMS	DURÉE DU COMMANDEMENT du	au	DERNIER GRADE DANS L'ARMÉE	OBSERVATIONS
Liébert.	1er janvier 1856 [2]	13 mars 1858	général de div.	En retraite.
Le Poittevin de Lacroix.	17 mars 1858	20 déc. 1864	général de div.	En retraite.
Gandil.	26 déc. 1864	20 août 1870	général de div.	Décédé.
Barrué.	24 déc. 1870 [3]	7 janvier 1879	colonel.	
Barbier.	15 janvier 1879	20 juillet 1879	colonel.	Décédé pendant son commandement.
Verrier [4].	26 juillet 1879	11 sept. 1879	général de brig.	En activité.
Gerder.	11 sept. 1879	28 juin 1881	général de brig.	En retraite.
Jacob.	10 juillet 1881	12 juillet 1882	colonel.	Décédé pendant son commandement.
Boitard.	3 août 1882	21 octobre 1887	général de brig.	Commandant actuellement la 40e brigade d'infanterie à Saint-Malo.
Marmet.	21 octobre 1887			

[1] Commanda le 2e bataillon de Tirailleurs indigènes de Constantine.

[2] La nomination du colonel Liébert est du 7 novembre 1855, mais il n'exerça effectivement son commandement que du jour de la formation du régiment.

[3] Nommé par décret du 20 août 1870, et renvoyé au rang d'ancienneté ci-dessus par la commission de revision des grades.

[4] N'a jamais exercé son commandement au corps.

Tableau n° 3.

ÉTAT NOMINATIF DES OFFICIERS TUÉS A L'ENNEMI OU MORTS DES SUITES DE LEURS BLESSURES

NOMS	GRADES	OBSERVATIONS
Borot.	capitaine.	Tué au combat de Méchounech, le 15 mars 1844 (expédition de Biskra).
Petitgand.	lieutenant.	Tué dans la casbah de Biskra, dans la nuit du 11 au 12 mai 1844.
Crochard.	sous-lieutenant.	d°
Arcelin.	chirurgien aide-major.	d°
Ledoux.	lieutenant.	Tué dans un combat livré aux Ouled-Aziz (Kabylie), le 12 novembre 1845.
Bittard-Desportes.	lieutenant.	Tué dans un combat livré aux Ouled-Ouertillan (Kabylie), le 17 mai 1847.
Mohamed-ben-Rabah-el-Allouna.	sous-lieutenant.	Tué dans un combat livré aux Beni-Mimoun (Kabylie), le 21 mai 1849.
Lapeyrusse.	capitaine.	Tué devant Zaatcha, le 26 novembre 1849.
Brahim-ben-Mustapha.	sous-lieutenant.	Tué dans un combat livré aux Ouled-Asker (Kabylie), le 11 mai 1851.
Costa.	lieutenant.	Tué à la prise de Laghouat, le 4 décembre 1852.
Pape.	sous-lieutenant.	Tué dans un combat livré aux Kabyles, le 22 mai 1853 (expédition des Babors).
Ahmed-bel-Larbi.	lieutenant.	Tué à la bataille d'Inkermann, le 5 novembre 1854.
Schweimberg.	capitaine.	Tué à l'attaque du Mamelon-Vert, le 7 juin 1855.
Hanusse.	lieutenant.	d°
De Boyne.	lieutenant.	Tué à la bataille de Solférino, le 24 juin 1859.
Larbi-ben-Lagdar.	lieutenant.	d°
De Foy.	sous-lieutenant.	d°
Cailliot.	sous-lieutenant.	Tué devant Puebla (Mexique), le 13 mai 1863.
Thiénot.	chef de bataillon.	Tué à Frœschwiller, le 6 août 1870.
Clemmer.	chef de bataillon.	Blessé mortellement à Frœschwiller. Décédé le 7 août.
Deschamps.	capitaine.	Tué à Frœschwiller.
De Bourgoing.	capitaine.	d°
Gillot.	capitaine.	d°
Hardouin.	lieutenant.	d°
Benielli.	lieutenant.	d°
Mohamed-ben-Toundji.	lieutenant.	d°
Pasqualini.	sous-lieutenant.	d°
Mustapha-ben-Amar.	sous-lieutenant.	d°
Walroff.	sous-lieutenant.	d°
Krélill-ben-Mohamed.	sous-lieutenant.	Blessé mortellement à Frœschwiller.
Henry.	capitaine.	Tué à Sedan, le 1er septembre 1870.
Bosquette.	capitaine.	d°
Soumagne.	capitaine.	d°
Cléry.	capitaine.	Blessé mortellement au combat de Maizières (armée de la Loire), le 30 novembre 1870. Décédé le 9 décembre.
Blumendhal.	lieutenant.	Tué à l'attaque du Mestaoua (Algérie), le 21 mai 1871.
Havette.	sous-lieutenant.	d°
Amou-ben-Mousseli.	lieutenant.	Tué à Tuggurt, le 16 mai 1871.
Godinet.	capitaine.	Tué à la prise du fort de Phu-Sa (Tonkin), le 14 décembre 1883.
Ameur-ben-Mohamed.	sous-lieutenant.	Blessé mortellement au combat de Bac-Viay (Tonkin), le 12 février 1885. Décédé le 15 février.
Embarck-ou-Alia.	lieutenant.	Tué au combat de Hoa-Moc (Tonkin), le 2 mars 1885.
Peyre.	sous-lieutenant.	Blessé mortellement au combat de Hoa-Moc (Tonkin), le 2 mars 1885. Décédé le 8 mars.

Tableau n° 4.

PERTES ÉPROUVÉES PAR LE 3e TIRAILLEURS ET LES CORPS INDIGÈNES QUI ONT SERVI A SA FORMATION

OFFICIERS		SOUS-OFFICIERS, CAPORAUX ET TIRAILLEURS	
Tués ou morts des suites de leurs blessures.	Blessés.	Tués.	Blessés.
41	116	651	2 442
157		3 093	
3 250			

TABLE

CHAPITRE V

(1846-1847)

CHAPITRE VI

(1848)

CHAPITRE VII

(1849)

CHAPITRE VIII

(1850-1851)

CHAPITRE IX

(1852-1853)

CHAPITRE X

Expédition de Crimée.

CHAPITRE XI

CHAPITRE III

(1859)

Campagne d'Italie.

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

(1859-1863)

CHAPITRE VI

(1860-1861)

Expédition du Sénégal.

CHAPITRE VII

(1861-1864)

Expédition de Cochinchine.

CHAPITRE VIII

(1863-1864)

CHAPITRE IX

(1862-1867)

Expédition du Mexique.

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

CHAPITRE XIII

(1865-1870)

CHAPITRE XIV

(1870-1871)

Guerre contre l'Allemagne.

ARMÉE DU RHIN

CHAPITRE XV

ARMÉE DE CHALONS

CHAPITRE XVI

ARMÉE DE LA LOIRE

CHAPITRE XVII

ARMÉE DE L'EST

TROISIÈME PARTIE

(1871-1887)

LE 3ᵉ RÉGIMENT DE TIRAILLEURS ALGÉRIENS DEPUIS LA GUERRE CONTRE L'ALLEMAGNE

CHAPITRE I

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

(1871-1873)

CHAPITRE VI

(1873-1881)

CHAPITRE VII

(1881-1886)

Expédition de Tunisie. — Congo.

CHAPITRE VIII

(1883-1886)

Expédition du Tonkin.

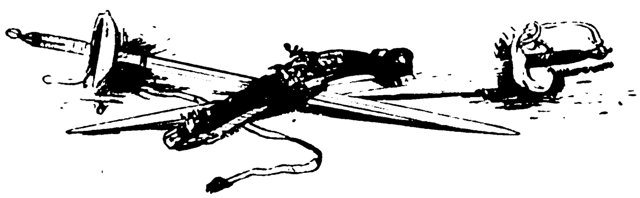
CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

18714. — Tours, impr. Mame,



TOURS. — IMPRIMERIE MAME